


UNIVERSITY
UTAH



LA

SAINTE BIBLE

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LA

SAINTE BIBLE

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT

RÉCIT ET COMMENTAIRE

PAR

L'ABBÉ F.-R. SALMON, DU DIOCÈSE DE PARIS
CHANOINE HONORAIRE DE CHALONS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DEUX CENT QUARANTE GRAVURES

PAR SCHNORR

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
RUE JACOB, 56
1879

LETTRE

DE MONSEIGNEUR MEIGNAN

ÉVÊQUE DE CHALONS

A M. L'ABBÉ SALMON

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux que vous m'ayez procuré le moyen de lire, au cours de son impression, une grande partie du beau livre que la librairie Firmin-Didot vient d'éditer avec ce goût et cette magnificence auxquels elle nous a déjà si facilement et si heureusement accoutumés. Ce que j'ai lu me fait bien augurer du succès de votre travail.

Peu de personnes lisent les textes bibliques sans être arrêtées par les difficultés qu'offrent, même aux plus savants, ces vieilles archives du genre humain. Il est nécessaire de recourir à des commentaires que le public, en général, n'a pas sous la main. Votre livre en s'inspirant des textes, en les reproduisant le plus souvent, y mêle le commentaire de la manière la plus heureuse. La Bible ainsi reproduite devient une facile lecture pour tous.

Vous avez eu recours à la fois aux commentateurs et aux exégètes anciens et modernes. En quelques mots qui interrompent à peine le récit, vous donnez l'explication, vous apportez la lumière que réclame le lecteur, et vous satisfaites à la fois celui qui ignore et celui qui sait.

Je souhaite que votre livre se répande beaucoup. Il substituera aux connaissances superficielles ou partielles de la Bible, des notions beaucoup plus justes et beaucoup plus étendues; il dissipera plus d'un préjugé.

Je vous félicite d'avoir mené à bonne fin un travail aussi long et aussi difficile. Il ne met pas seulement en lumière votre goût et votre érudition; il édifiera et instruira les lecteurs, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes.

Croyez, Monsieur l'Abbé, à ma particulière estime,

† G., Év. de Chalons.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR GASPARD MERMILLOD

ÉVÊQUE D'HÉBRON, VICAIRE APOSTOLIQUE DE GENÈVE

A MM. FIRMIN-DIDOT

Fernex, le 20 novembre 1877.

MESSIEURS,

Vous continuez admirablement vos belles et grandes publications; je ne puis trop vous féliciter des soins que vous apportez à ces œuvres de foi et d'art chrétien.

Jadis toutes les familles possédaient une bible illustrée où nous apprenions, dans les images d'abord, dans le récit ensuite, les grands faits de l'Histoire sainte et les doux enseignements de l'Évangile. Ce livre, commenté par la mère dans les joies et les leçons du foyer, nous initiait à la science sacrée et marquait les âmes d'une empreinte ineffaçable. Dieu révélé dans l'histoire du monde par les lèvres maternelles, c'est la science qui survit à tous les orages de la vie!

Vous nous rendez ce livre aimé; votre publication de la Sainte Bible, Ancien et Nouveau Testament, *prendra sa place au sein de toutes les familles. Le texte dans sa sobriété, son intérêt, son charme, a quelque chose du style du XVII*e *siècle, simple et pénétrant, grave et onctueux; M. l'abbé Salmon a su répondre aux besoins actuels, en gardant la pureté théologique et la tradition de la vraie langue française; la science de nos livres saints lui est fami-*

lière. L'illustration reproduit les gravures si appréciées de Schnorr; ces dessins si religieux, si beaux, portant le caractère de la foi et de l'art, complètent le récit sacré. Vous avez su, par la réunion de ces deux œuvres, donner au vrai la splendeur du beau!

J'ose le dire, vous avez bien mérité de la religion et des familles, en nous donnant ce livre incomparable et populaire, où se trouvent la science de Dieu et l'histoire de l'homme.

Veuillez, Messieurs, agréer encore mes félicitations et mes remerciements,

† GASPARD, Évêque d'Hébron,

VICAIRE APOSTOLIQUE DE GENÈVE.

INTRODUCTION.

La Bible est le livre de Dieu, écrit par la main des hommes sous le souffle de l'inspiration. Elle embrasse toute l'histoire du monde dans ses rapports avec l'Éternel.

L'Histoire sainte est comme l'épopée de l'humanité; on voit s'y dérouler, en dehors de toute fiction, la suite des principaux événements de l'action divine dans le monde, tous les grands faits de ce drame que Dieu dirige sur la terre à travers les âges, et dans lequel toute créature a sa place et son rôle.

La question de nos origines, de nos destinées et de notre fin, est là tout entière, divinement exposée, divinement résolue, avec cette autorité suprême qui doit imposer la foi, car c'est Dieu qui parle, et l'homme qui tient la plume n'est que son interprète.

La Bible est inspirée : le monde juif et le monde chrétien en rendent témoignage; elle porte en elle-même les preuves les plus manifestes de cette action divine, où se développe l'ordre de la révélation dans le plan providentiel. Mais fût-on sceptique au point d'en vouloir bannir l'intervention d'en haut pour n'y voir rien autre chose qu'une conception de l'esprit humain, il faudrait encore s'incliner devant la sublimité d'une pareille œuvre, et convenir qu'elle n'a jamais été ni surpassée, ni même égalée.

La Bible est le poème immortel qui raconte et célèbre les œuvres de Dieu dans l'univers. A la différence de tous les autres, de celui-là même dont le poète chrétien par excellence, Dante, a pu dire : « Le ciel et la terre y ont mis la main, » et dont la fiction n'est pas bannie, la Bible a toujours la réalité pour base.

Elle se développe en deux parties distinctes, qui se correspondent et s'éclairent l'une par l'autre. L'Ancien Testament appelle, annonce et prépare le Nouveau. L'Évangile réalise toutes les promesses de Dieu et toute l'attente du vieux monde.

A son prologue, l'épopée divine raconte l'origine des choses, et comble par l'acte créateur du Tout-Puissant l'abîme entre l'existence et le néant. Puis elle produit subitement ses héros, au milieu des splendeurs de la nature et de la grâce, dans les harmonies de cet âge fortuné dont les traditions des peuples de l'antiquité ont gardé le souvenir, et qu'ont chanté les poètes avec Hésiode, de cet âge d'or si vite écoulé, et perdu sans retour dans le mystère d'une chute lamentable.

Le drame ici commence. L'œuvre de Dieu va-t-elle s'écrouler, parce que le premier homme, séduit par l'orgueil, se montra un jour désobéissant et infidèle? Il est vrai, la faute fut énorme, et ses conséquences doivent être infiniment redoutables. L'homme, type de l'humanité, a péché. Toute la race future est atteinte et souillée; qui relèvera le genre humain tombé avec son premier père? Rien ne peut se réparer qu'avec un nouveau type. Dieu le donnera; il y engage sa parole, et promet que ce qui est perdu sera sauvé. La faute sera expiée, la justice de Dieu pleinement satisfaite; et déjà la Rédemption est annoncée. Sortie des jardins de l'Éden, la grande espérance s'en ira à travers le monde et les âges, préparant les voies au futur Sauveur.

La période héroïque du genre humain est ouverte. Les premiers ancêtres se succèdent, remplissant plusieurs siècles de leur longévité. Les filles des hommes s'unissent aux enfants de Dieu; les géants paraissent; les crimes se multiplient; les eaux du déluge couvrent la terre; l'arche porte dans ses flancs, avec des animaux de toute espèce, les derniers survivants de la race humaine. La terre se repeuple; Babel se dresse comme un défi contre les cieux, et dans la dispersion des hommes, les méchants dominent de nouveau partout dans l'univers. Conséquence de la chute originelle, le mal triomphe, le bien disparaît. A peine si dans les ténèbres universelles se glisse encore un faible rayon de lumière et de vérité religieuse. L'idolâtrie revêt des caractères monstrueux, et la dépravation est à son comble. Les feux de la colère divine descendent sur Sodome et sur Gomorrhe, et s'ils atteignaient pareillement toutes les cités coupables, ce monde criminel aurait vécu, et sa place ne se trouverait plus dans la création de Dieu.

Que fait donc l'Éternel, et que devient sa promesse? Attendez! Dans la masse de corruption, il a distingué le juste qui sera le père du peuple choisi, au sein

duquel doit naître un jour le Rédempteur. Abraham, Isaac et Jacob en ont reçu la nouvelle assurance : Dieu sera fidèle à sa parole.

La période qui de là s'étend jusqu'à Moïse est celle de la naissance et de l'éducation première de cette nation qui sera le peuple de Dieu. Vient ensuite pour elle, de Moïse à David, l'âge de la croissance ; c'est la vraie formation de ce peuple dont l'Éternel se fait l'éducateur et qu'une providence attentive cherche à soustraire aux influences du mal. Il grandit, malgré ses défaillances, régi par la main tantôt douce, tantôt sévère de Jéhovah, sous cette forme unique de gouvernement qui s'appelle la théocratie.

C'est bientôt la vie civile et religieuse dans tout son développement, l'action figurative dans toute sa splendeur. David est sur le trône ; les oracles divins se multiplient. Après lui, Salomon règne en Israël et en Juda. Mais la durée de ces grandeurs est éphémère. Déjà commencent à se montrer les premiers symptômes d'un affaiblissement au milieu duquel rayonne toutefois la lumière des prophéties, de plus en plus claires et multipliées, jusqu'au jour où tout s'affaisse et semble mourir dans la catastrophe de la captivité de Babylone. Israël y eût sombré sans retour si, avec une obstination persévérante, Dieu n'eût pris soin de veiller à sa conservation. Un peuple arraché tout entier, comme un arbre avec ses racines, au sol qui l'a porté, puis rétabli dans sa patrie pour y retrouver l'intensité de sa vie antérieure, c'est un phénomène unique dans l'histoire, et qui ne s'explique qu'autant qu'on y reconnaît la réalisation d'un dessein supérieur et divin.

L'irrémédiable décadence n'en a pas moins commencé. Elle n'a plus bientôt, en dépit des prodiges accomplis par l'épée des Machabées, qu'à suivre son cours, irrésistible désormais, jusqu'au jour où, suivant la prophétie de Jacob, le sceptre sortira de Juda, pour que, la plénitude des temps étant arrivée, le Sauveur puisse faire son entrée dans le monde.

Ici, l'action de Dieu dans l'humanité entre dans la seconde phase, où le dénouement doit se produire, selon qu'il a été marqué dans le plan tracé par l'Éternel.

Entre les deux parties du saint livre, il existe une merveilleuse corrélation et une parfaite pondération. En face de la préparation longue et patiente, surgit tout à coup la réalisation la plus magnifique, telle que l'homme n'eût jamais su la prévoir.

Voici la naissance de l'Enfant désiré des nations. Mais cette naissance, elle a

été l'objet des prophéties : un messager du ciel est venu l'annoncer à la mère ; et cet enfant est Dieu, et cette mère est vierge. Tout pâlit devant l'Incarnation chrétienne. Le rêve bouddhique se tient à une distance infinie des sublimes hauteurs où l'Évangile se place dès le début.

A ce moment, la puissance divine se plaît à confondre toutes nos idées ; elle se joue de nos ressources, pour se servir de moyens qui ne sauraient appartenir qu'à elle. La terre est appelée, dirait-on, au spectacle d'une incomparable ironie, toute miséricordieuse d'ailleurs, qui n'a recours qu'à la faiblesse et à la misère pour atteindre la grandeur et la force dans les résultats, et mettre en relief toutes les énergies de l'idée divine.

A ce berceau si chétif et si pauvre, le monde de la terre et des cieux est convoqué : les anges, les bergers et les rois. Là convergent les siècles du passé et ceux de l'avenir. C'est le vrai centre de l'univers ; tous les peuples se tourneront vers lui et se grouperont à l'entour.

Le Dieu fait homme est au milieu des mortels. Comment va-t-il procéder pour arriver à ses fins ? Quel génie humain voudrait bien se charger de maintenir son héros à la hauteur de la tâche qui lui est préparée, de le faire répondre aux exigences d'un tel rôle, et saurait trouver une mise en scène en harmonie avec des préludes si grandioses. Dieu seul pouvait l'entreprendre et s'en tirer à sa gloire, sans qu'il y eût dans son œuvre ni lacune ni faiblesse.

Dans sa crèche et dans ses langes, l'Enfant Rédempteur a commencé d'agir, non à la façon des hommes, mais comme il convient au Maître. Le théâtre de l'action est étroit et vulgaire. C'est une petite province du vaste empire romain, dédaignée des vainqueurs. Tout ce que le monde estime est délaissé ; tout ce qu'il dédaigne est mis en honneur. La puissance et la gloire sont réduites au néant ; la pauvreté est réhabilitée, l'humilité glorifiée ; et toutes les plaies que l'orgueil nous a faites, touchées par la main du divin Enfant, commencent à se guérir. La fuite en Égypte, le massacre des Innocents, auquel Jésus échappe seul, c'est la défaite de la politique et de ses ruses. La science des docteurs expire dans le Temple aux pieds d'un adolescent, et toute la gloire mondaine est détrônée par ces trente années d'une vie obscure, soumise et silencieuse. Ces points importants sont acquis, pour ainsi parler, sans combat, et par le seul fait de la présence de l'Emmanuel au milieu de nous.

Le héros divin peut dès à présent se produire. Toute son œuvre est tracée déjà avec des caractères dont elle ne se départira pas. La voix du Précurseur, dont la vie elle-même est conforme à ces données, éclate comme un coup de trompette retentissant, pour annoncer la venue du Roi des rois. Le ciel le reconnaît manifestement, et bientôt Jean-Baptiste le désigne avec les traits nouveaux de la victime qui porte les péchés du monde : *Ecce agnus Dei.*

Que va-t-il faire maintenant? Tout d'abord arracher par son enseignement l'humanité à ses ignorances. Ni le sacerdoce, ni la philosophie n'ont daigné jusqu'à ce jour instruire le peuple. Jésus par sa parole éclaire toute intelligence; la doctrine qu'il prêche est telle qu'elle dépasse de bien haut toute morale connue; il nous offre en même temps dans sa vie le modèle le plus parfait, et la réforme des consciences a commencé.

L'Homme-Dieu est nécessairement un thaumaturge ; comment rendrait-il autrement sa mission manifeste? Mais qu'on ne s'en effraye pas. Il n'y a dans ses miracles ni ostentation ni violence. Il n'use de son pouvoir que pour le soulagement de l'humanité; et tandis que, d'une part, les pauvres sont évangélisés, de l'autre, les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris et les morts ressuscitent. Ainsi s'imprime sur le monde matériel et moral le cachet d'une restauration divine.

Tous les ferments sacrés qui vont soulever la masse humaine y sont déjà déposés. Les Béatitudes ont complété le Décalogue; la miséricorde et la justice se sont embrassées dans les paroles et dans les actes du Rédempteur; Marie-Madeleine et la Samaritaine ont mis en action les paraboles de l'Enfant prodigue et de la Brebis perdue; et si l'univers n'est pas instruit ni conquis encore, il le sera, car l'œuvre va durer, et l'on verra bien qu'elle est la réalisation des desseins de Dieu. Douze pêcheurs ont été choisis pour y travailler après Jésus. C'est par eux que doit se poursuivre la conquête divine, et que vont se développer toutes les harmonies de la grâce ici-bas.

Mais quelle sera la fin? Les héros humains disparaissent, comme Achille et Romulus, dans le tonnerre ou dans un nuage; l'issue de leur carrière échappe à tous les regards. Ici, le drame arrive à son apogée. Un fait inouï se passe, qui porte en lui les caractères les plus authentiques d'une réalité terrestre et toute céleste à la fois. A la face du monde juif et du monde romain, la Passion s'accom-

plit; grâce à cette mort sanglante, la sentence de mort portée contre le genre humain est clouée à la croix; et, par son sang, le Rédempteur a mis la paix au ciel et sur la terre.

Tout n'est pas dit encore. L'action grandit au delà de toute limite, atteignant d'un seul bond les plus hautes proportions du divin, confondant plus que jamais toutes les ressources, toutes les subtilités humaines. Jésus a annoncé avant de mourir qu'il sortirait au bout de trois jours des bras de la mort; ses ennemis le savent, toutes les précautions sont prises, et néanmoins il ressuscite. Après une pareille victoire comment le monde ne serait-il pas vaincu?

En vérité, au point de vue purement humain, et comme couronnement d'une épopée d'ailleurs rigoureusement vraie, la résurrection est bien le dénouement le plus triomphant qui se puisse imaginer. Qu'on y joigne encore les gloires de l'Ascension, l'accomplissement des promesses du Maître dans les grands événements de la Pentecôte, et la conquête du monde réalisée par les douze pêcheurs galiléens avec la rapidité de l'éclair, au témoignage de nos adversaires eux-mêmes; et dites s'il est donné à l'esprit humain d'aller jusque-là; non, certainement, tout cela est trop beau pour n'être pas vrai, pour n'être pas divin.

C'est ici que nous nous arrêterons. Nous n'aurons point à dire, si ce n'est dans la période primitive de l'âge apostolique, l'établissement définitif de l'Église, ses combats et ses victoires, sa fécondité et sa durée, et tous les événements de l'histoire chrétienne. Nous y toucherons cependant dans les dernières révélations de l'Apocalypse, et de la sorte nous ne pourrons oublier que tous les détails de cet ensemble grandiose viendront aboutir au finale imposant et sublime du Jugement dernier, qui doit clore la série des temps et ouvrir toutes grandes les portes de l'éternité.

Tout autre commentaire serait ici superflu; on peut avec confiance laisser à tout esprit droit et sérieux le soin de se prononcer sur l'origine, la signification et la portée d'une œuvre telle que la Bible.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

La Bible est le recueil de tous les livres écrits par l'ordre de Dieu et sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Nous sortirions du cadre restreint dans lequel notre étude doit se renfermer, si nous voulions aborder ici les questions très longues et très complexes qui ont trait aux auteurs, à la rédaction, à la date originelle des livres que l'Église tient pour inspirés et qu'elle nomme canoniques. Le concile de Trente, avec l'autorité suprême qui n'appartient qu'à cette même Église, nous a donné à cet égard le dernier mot en nous faisant connaître toutes les écritures dont se compose la Bible et que tout fidèle doit admettre. « Le saint concile, est-il dit dans la IVe session, suivant l'exemple des saints Pères, reçoit tous les livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, puisque le même Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre, et, afin que personne ne puisse mettre en doute quels sont les livres saints que le concile reçoit, il a voulu que le catalogue en fût dressé dans son décret. »

Avant de donner cette nomenclature qui a été établie par le concile, et qu'il est indispensable de connaître, il pourrait être bon de traiter ici la question de la véracité des saints livres. L'Écriture étant la parole de Dieu, ne peut contenir que des faits rigoureusement vrais. Mais le but même que nous nous sommes proposé dans notre ouvrage a été de mettre en évidence la vérité parfaite du récit biblique, de montrer la concordance réelle des événements avec les données les plus sérieuses de la science, leurs rapports avec les histoires profanes et avec les monuments; nous pouvons donc nous dispenser d'aborder ici un sujet qui a sa large place ailleurs.

Mais il en est un autre qui dès ce moment réclame notre attention. Le fait de l'inspiration des saints livres est un point tellement capital que nous ne pouvons le passer sous silence. Les Écritures inspirées par Dieu, interprétées par l'Église suivant la tradition des Apôtres et des Pères, voilà la règle de foi qui doit soumettre notre intelligence et qui est la raison même de notre travail.

L'idée générale d'inspiration comporte plusieurs éléments. C'est d'abord une révélation, c'est-à-dire une communication surnaturelle par laquelle Dieu fait connaître la doctrine ou les faits, quand celui qui doit écrire ou parler en son nom les ignore et ne saurait les découvrir par l'usage naturel de son intelligence. C'est ensuite une impulsion, un mouvement d'en haut, excitant celui qui est inspiré à écrire ou à parler sur un sujet déterminé. On y reconnaît toujours une direction supérieure qui préside au choix des événements et propose à l'écrivain les instructions qu'il doit donner et le maintient sous la dépendance de l'action divine, de telle sorte que Dieu le conduit où il veut et par les voies qui lui conviennent. Il faut y voir en outre une assistance de l'Esprit-Saint, qui ne suffirait pas à elle seule à produire l'inspiration au sens rigoureux du mot, mais qui n'abandonne jamais celui dont il plaît à Dieu de faire son interprète et le préserve de tomber dans aucune erreur, tant sur les faits historiques que sur tous les autres points, spécialement en ce qui touche au dogme et à la morale.

Faut-il comprendre dans l'inspiration tous les termes employés dans les saints livres, qui ne seraient ainsi que des copies écrites littéralement sous la dictée de Dieu? Des théologiens l'ont pensé, mais d'autres, en plus grand nombre, admettent que les auteurs inspirés ont été souvent livrés à eux-mêmes dans le choix de leurs expressions, et que, pour être de beaucoup la plus large, la part de Dieu dans la composition sacrée n'exclut pas une forme personnelle de langage chez les écrivains et un certain travail intellectuel, qui

donne à chacun d'eux, au point de vue littéraire, un style et un caractère particuliers. L'Église ne s'est point prononcée sur cette question, et si nous avions à émettre une opinion à cet égard, ce serait celle du plus grand nombre des théologiens catholiques.

Pour ce qui est maintenant de fournir les preuves de l'inspiration de nos livres sacrés, nous ne pouvons traiter à fond un aussi vaste sujet, et dans la crainte de ne donner que des arguments incomplets, nous devons renvoyer à des ouvrages spéciaux ceux qui ne seraient pas convaincus. Nous avons exposé dans un résumé rapide la pensée fondamentale de l'œuvre sainte, son développement dans les idées et dans les faits, et l'enchaînement merveilleux qui relie ainsi les extrémités des âges et du monde dans la main de Dieu. Il nous semble que la conclusion s'en dégage d'elle-même et qu'elle est toute en faveur de l'action divine, dont les preuves ne sont plus à produire.

Il nous reste à dire quels sont les livres que l'Église tient pour inspirés et qu'elle admet dans le canon des saintes Écritures, en vertu de l'autorité suprême que Dieu lui a confiée.

Les livres qui contiennent les révélations divines faites aux Hébreux avant la venue de Jésus-Christ forment l'Ancien Testament; ceux qui renferment ce qui a été enseigné par les Apôtres composent le Nouveau Testament.

Le concile de Trente établit comme il suit la nomenclature de tous les livres sacrés.

Pour l'Ancien Testament, ce sont d'abord les cinq livres de Moïse, connus sous le nom de Pentateuque, à savoir :

La *Genèse*, ou l'histoire du monde depuis la création jusqu'à la servitude des Hébreux en Égypte;

L'*Exode*, ou la sortie d'Égypte et la première année de la délivrance;

Le *Lévitique*, où se trouvent les lois relatives aux prêtres et aux lévites;

Les *Nombres*, qui renferment l'ensemble des lois données aux Hébreux dans le désert et l'histoire de ce peuple pendant les quarante années qu'il y passa ;

Le *Deutéronome*, qui contient avec des lois nouvelles, l'explication des anciennes.

Vient ensuite le livre de *Josué*, où l'auteur, qu'on croit être Josué lui-même, raconte ce qui s'est passé chez les Hébreux depuis Moïse jusqu'à la mort du deuxième chef d'Israël.

Le livre des *Juges* contient l'histoire des chefs qui gouvernèrent le peuple de Dieu depuis la mort de Josué jusqu'à Samuel, auquel on l'attribue.

Ruth est la simple histoire d'une femme de Moab, ainsi nommée. C'est comme le complément du livre des Juges et l'introduction aux livres des Rois. On croit que Samuel en est l'auteur.

Les quatre livres des *Rois* embrassent toute la série des événements qui se sont accomplis chez le peuple de Dieu, depuis Samuel jusqu'à la captivité de Babylone. Suivant l'opinion la plus probable, ils ont été rédigés par Esdras, sur des mémoires anciens.

Les deux livres des *Paralipomènes* offrent la répétition de beaucoup de faits contenus dans les Rois, et en ajoutent d'autres qui avaient été omis. On croit également qu'ils ont été composés par Esdras.

Le premier livre d'*Esdras* a été écrit sans doute par celui dont il porte le nom. Il fait suite à la captivité de Babylone et raconte un premier retour des Juifs à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel, et un second, sous celle d'Esdras lui-même.

Le deuxième livre d'*Esdras* s'appelle plus justement le livre de *Néhémias*. C'est l'histoire d'un nouveau retour à Jérusalem et de la reconstruction de cette ville, racontée vraisemblablement par ce vaillant Israélite qui s'était mis à la tête de son peuple.

Le livre de *Tobie* est une histoire privée, écrite sans doute par les deux Tobie, père et fils, auxquels elle se rapporte.

Celui de *Judith* raconte la délivrance de Béthulie par la pieuse veuve qui portait ce nom. On n'en connaît pas l'auteur. On suppose que ce fut le grand prêtre Éliacim, contemporain de Judith.

Celui d'*Esther* nous apprend comment furent sauvées par une femme illustre, épouse du roi Assuérus, la

liberté et la vie des Juifs, voués à la mort par un édit royal. La plupart des critiques l'attribuent à Mardochée, oncle d'Esther.

Dans le livre de *Job* se trouve le récit des malheurs et de la résignation d'un saint personnage de ce nom. On a de fortes raisons de croire qu'il a été composé par Moïse.

Les deux livres des *Machabées* contiennent l'histoire des fils de Mathatias et des guerres pour l'indépendance nationale. Ils ont été écrits un siècle environ avant Jésus-Christ. Il y a un troisième et un quatrième livre des *Machabées;* mais tous deux sont apocryphes, et ne font pas partie du canon des saintes Écritures.

Ici se termine la série des livres légaux et des livres historiques de l'Ancien Testament. Les livres prophétiques portent les noms de ceux qui les ont composés. Ce sont d'abord les quatre grands prophètes, dont les écrits sont considérables : *Isaïe*, *Jérémie* avec *Baruch*, *Ézéchiel* et *Daniel;* puis les douze petits : *Jonas*, *Osée*, *Joel*, *Amos*, *Àbdias*, *Michée*, *Nahum*, *Habacuc*, *Sophonie*, *Aggée*, *Zacharie*, *Malachie.*

Enfin les livres sapientiaux complètent l'ensemble des Écritures antérieures à Jésus-Christ. C'est le *Psautier* de David, qui comprend cent cinquante psaumes, composés en grande partie par le roi-prophète. Viennent ensuite les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques*, dont Salomon est l'auteur. L'*Ecclésiastique* a été écrit par Jésus, fils de Sirach. Enfin l'auteur de la *Sagesse* est inconnu.

Tous ces livres sont proto-canoniques, c'est-à-dire qu'ils ont été admis dans le canon de la Synagogue, à l'exception de sept qui sont deutéro-canoniques, parce qu'ils ont été ajoutés par l'Église dans son canon, sans avoir fait partie de celui des juifs, à savoir : *Tobie*, *Judith*, *la Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, le *premier* et le *deuxième livre* des *Machabées*, *Baruch*, et de plus quelques fragments de *Daniel* et d'*Esther.*

Le Nouveau Testament comprend d'abord les quatre *Évangiles* de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc, et de saint Jean, qui contiennent l'histoire du Sauveur. Celui de saint Mathieu a été écrit vers l'an 41, suivant les uns, ou 61, suivant les autres. Saint Marc composa son évangile quelques années après, et l'écrivit probablement à Rome. Le premier, qui s'adresse surtout aux Juifs, montre en la personne du Sauveur l'accomplissement de toutes les prophéties; il a pour symbole l'ange à figure humaine. Le second, destiné plus particulièrement aux Gentils, est l'évangile de la force divine manifestée en Jésus-Christ; son attribut est le lion, dont la voix puissante semble dès le début éclater dans le désert. L'évangile de saint Luc dut être écrit vers l'an 63. Il remonte à l'origine des faits évangéliques, et met surtout en relief l'humanité du Sauveur; il a pour attribut symbolique le bœuf des anciens sacrifices. Enfin, saint Jean écrivit son évangile probablement vers l'an 98. Il suppose connus les faits rapportés par ses prédécesseurs et ne s'y attache pas; il expose surtout les actions et les discours du Sauveur omis dans les autres évangiles. Comme l'écrivain sacré s'élance dès le début dans les splendeurs de l'éternelle génération du Verbe, il est figuré par l'aigle, dont le vol est sublime et dont le regard se fixe sur le soleil.

Les *Actes des Apôtres* forment comme le complément des Évangiles, et contiennent surtout l'histoire de saint Pierre et de saint Paul. Saint Luc en est l'auteur.

Les *Épîtres de saint Paul* sont au nombre de quatorze, et forment une partie considérable du Nouveau Testament, qui comprend en outre deux épîtres de saint Pierre, trois de saint Jean, une de saint Jacques et une de saint Jude.

Enfin l'Apocalypse, qui se rapporte aux livres prophétiques, a été écrite par saint Jean dans l'île de Pathmos, probablement sur la fin du règne de Domitien, vers l'an 96.

La plupart de ces livres sont proto-canoniques, c'est-à-dire qu'ils ont toujours été reçus par toutes les Églises chrétiennes. Les deutéro-canoniques qui, après avoir passé pour douteux dans quelques Églises, ont enfin été admis, sont l'Épître de saint Paul aux Hébreux, celle de saint Jacques, la deuxième de saint Pierre, la deuxième et la troisième de saint Jean, celle de saint Jude et l'Apocalypse de saint Jean, enfin quelques rares fragments des évangiles de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

Les livres saints de l'Ancien Testament, à quelques exceptions près, ont été composés en hébreu; ceux du Nouveau furent écrits en grec, sauf l'évangile de saint Mathieu, dont l'original en hébreu a été perdu.

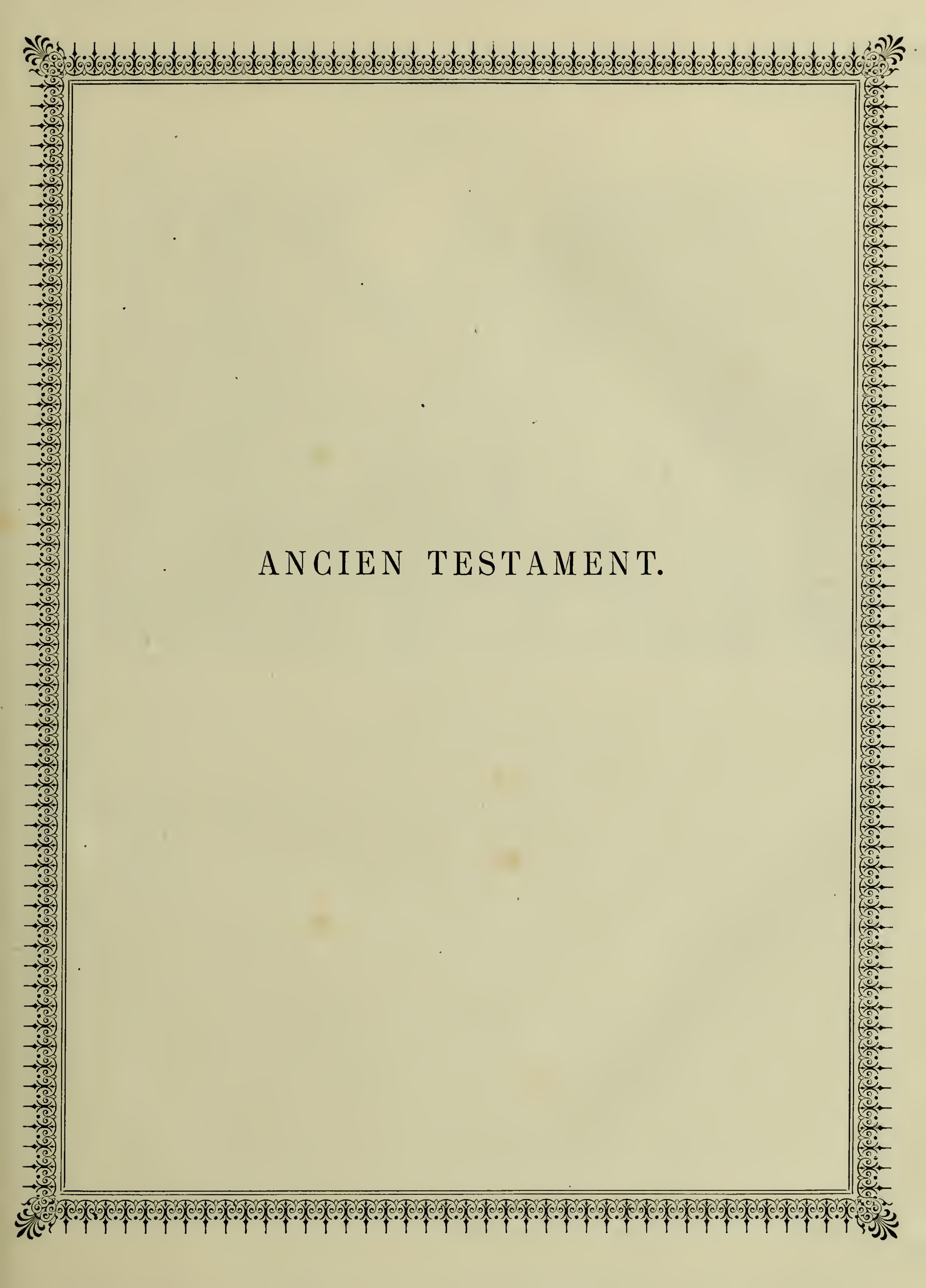
Il y en eut de bonne heure de nombreuses versions dans les langues orientales, comme le samaritain, le chaldéen, le syriaque, le copte ou l'arménien.

Les versions les plus fameuses sont celles des *Septante* et de la *Vulgate*, qui ont été reçues par l'Église. La première fut faite à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, par soixante-douze interprètes juifs, qui ne traduisirent toutefois que le Pentateuque; les autres livres furent traduits en grec postérieurement. Les églises latines eurent dès l'origine la version *Italique*, écrite en leur langue, mais obscure et barbare en plusieurs endroits. Elle a été très avantageusement remplacée par notre *Vulgate* actuelle, dont saint Jérôme est l'auteur.

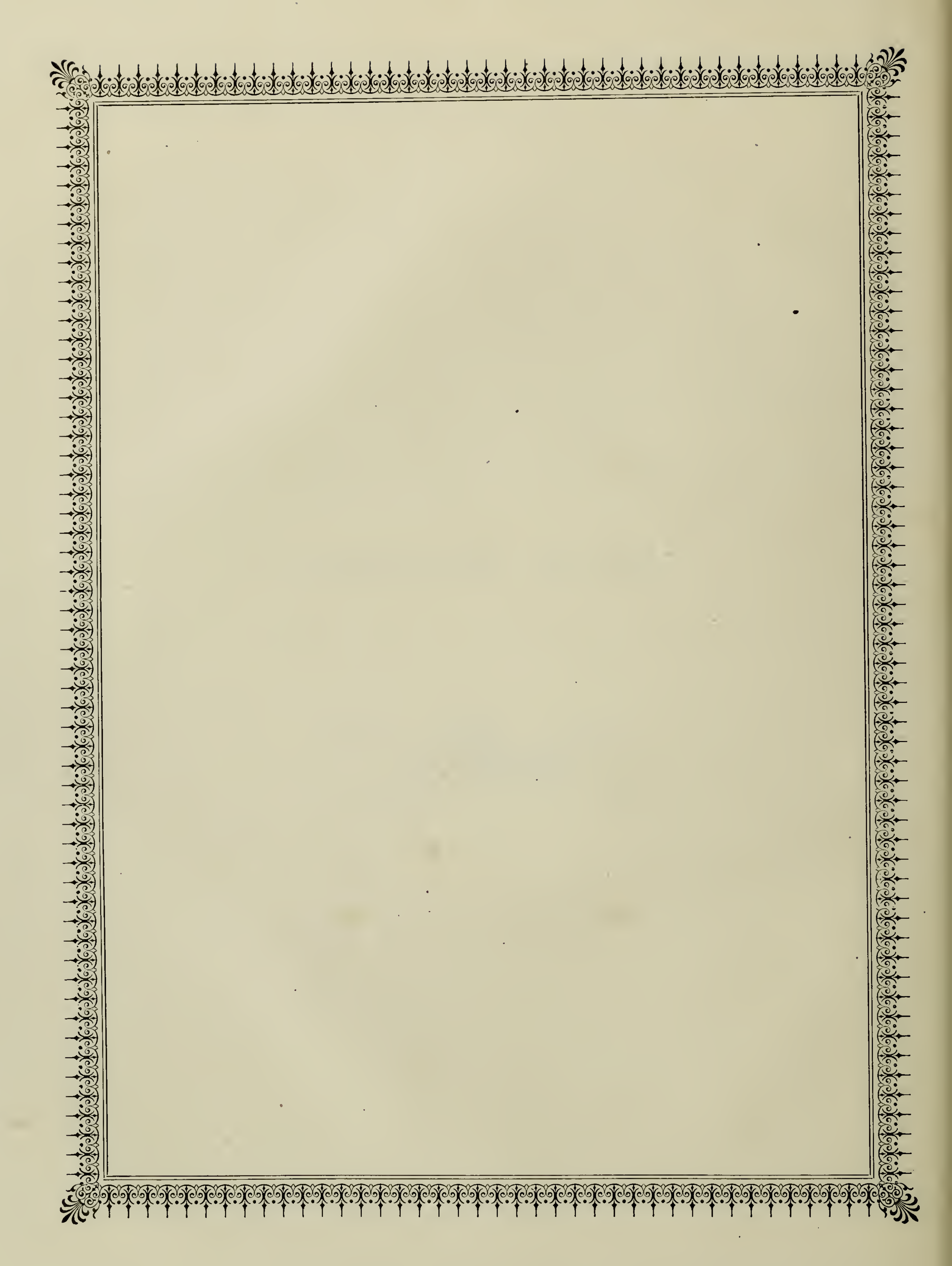
Quant aux versions modernes, en langue latine ou en langues vulgaires, elles sont nombreuses; mais l'Église ne semble, pour la plupart, ni les condamner, ni les approuver; elle n'en défend pas absolument la lecture, quand elles ont été faites par des auteurs catholiques; mais elle ne la recommande pas non plus, et n'entend pas les couvrir toutes indistinctement de son autorité. Il faut même reconnaître que les simples fidèles surtout ne sauraient bien souvent sans péril faire usage de ces traductions non autorisées, et que la lecture de la Bible, dans son intégrité et sans commentaires, ne saurait convenir à tous.

Dans l'œuvre que nous offrons au public, nous nous sommes proposé de parer aux écueils que l'Église a signalés, en même temps que nous avons essayé de dissiper quelques-uns des malentendus qui voilent la vérité divine aux yeux des hommes de notre époque.





ANCIEN TESTAMENT.







Création de la lumière.

LA CRÉATION ET LES SIX JOURS.

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

De toute éternité Dieu est : Dieu est un : Dieu est parfait, et, comme conséquence de sa perfection, Dieu est heureux. Dieu est encore fécond. Dieu a un Fils par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot, par fécondité et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite. Et il est beau d'être fécond, d'engendrer de soi-même, de sa propre substance, un autre soi-même.

Considérez cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil. Elle en sort sans le diminuer, sans se séparer elle-même de l'astre producteur, sans attendre le progrès du temps. Le Fils est le rejaillissement et l'éclat de la lumière éternelle.

Dieu, toujours père, n'aura jamais que ce Fils, car il est parfait. Un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité et en attire tout l'amour.

Dieu n'aime-t-il pas ce Fils? n'en est-il pas aimé? Sans doute, et cet amour n'est ni imparfait ni accidentel à Dieu. L'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée. Le Saint-

Esprit, qui sort du Père et du Fils, comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre. Un troisième consubstantiel est avec eux un seul et même Dieu.

Dieu est actif, mais son activité essentielle et nécessaire trouve en lui-même son principe et son objet. Quand il a fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il lui convient de pouvoir créer tout ce qui lui plaît, car il est de la perfection de son être et de l'efficace de sa volonté, non-seulement qu'il soit, mais que tout ce qu'il veut soit aussi, autant qu'il le veut et quand il le veut. Quand il veut, il ne commence pas de vouloir. De toute éternité il veut ce qu'il veut. Rien ne commence en lui, et tout commence hors de lui par son ordre éternel. S'il n'avait rien fait, l'être manquerait aux choses qu'il n'aurait pas voulu faire, mais rien ne lui manquerait, parce qu'indépendamment de toutes choses, il est Celui qui est et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

C'est ainsi que Bossuet interprète et commente la théodicée biblique.

Donc, le monde a été créé au moment marqué par la souveraine volonté, et sitôt que les êtres ont passé du néant à l'existence, le temps, qui jusque-là n'était pas, a commencé son cours.

Il n'est pas donné à l'intelligence humaine de fixer l'époque à laquelle remonte ce commencement des choses visibles et invisibles, et rien dans l'Écriture ne permet de la préciser. Mille ans sont comme un jour devant l'Éternel.

Dieu parla, et le monde fut; il commanda, et tout fut créé. Des êtres contingents, non éternels, non nécessaires, furent par lui tirés du néant et faits de rien, par un acte de sa toute-puissance.

Ainsi la création repousse l'idée d'une matière préalablement existante ; la Bible se sépare absolument par là des théogonies orientales et des systèmes panthéistiques ; ainsi se trouvent établis entre le monde et Dieu les vrais et justes rapports sur lesquels reposent la doctrine et la morale.

C'est pour les avoir méconnus, pour n'avoir eu de la création qu'une idée imparfaite et vague, que l'antiquité, en dehors de cette vérité primordiale, est devenue païenne et s'en est allée se perdre dans les abîmes du dualisme ou du panthéisme. Supposer une matière éternelle, c'est établir en face de Dieu un autre principe distinct de lui, nécessaire comme lui, sur lequel il ne peut avoir d'action ; c'est donner libre champ à l'hypothèse du mal éternel en présence du bien ; et l'intervention même d'une puissance intermédiaire, d'un demiurge, n'explique rien, et ne fait qu'ajouter une seconde impossibilité à la première ; ou bien c'est faire du monde fini une émanation de l'Être infini, une portion même de Dieu, qui, pour être le grand tout, devient tout à la fois le bien et le mal, l'être et le non-être, le composé le plus impossible de toutes les contradictions.

La révélation mosaïque a sauvé l'humanité de ces erreurs par la notion si grandiose et si simple de la création.

Dans l'ensemble comme dans les détails de son œuvre, Dieu n'a point procédé sans ordre. C'est d'après un plan général qu'il a appelé à l'existence le monde des esprits, celui des corps, et enfin le composé de l'esprit et du corps, c'est-à-dire l'homme.

Moïse ne dit rien de la création des anges, dont la sainte Écriture constate à chaque instant l'existence; mais il est à croire que par ces mots : « Au commencement Dieu créa le ciel... » l'écrivain sacré n'entend pas seulement la matière des mondes qui roulent dans les espaces du firmament, mais encore les puissances célestes ou les esprits angéliques. Et maintenant, si l'on s'étonne de voir notre globe terrestre, qui n'est qu'un atome dans l'ensemble de l'univers, mis en parallèle avec le monde des cieux par la Genèse, il faut réfléchir que Moïse ne se place aucunement au point de vue astronomique, et qu'il se propose simplement de faire l'histoire de notre humble planète et de ceux qui l'ont habitée.

Notre système planétaire, c'est-à-dire le soleil et ses satellites, constitue un ensemble cosmique dont la terre est pour Moïse le principal objectif. Il expose qu'elle fut à l'état chaotique tant que n'eut pas lui le premier jour, qui est le point de départ de toute son organisation. Combien de temps dura cette période? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est qu'à l'heure où Dieu s'est disposé à donner à notre monde l'arrangement que nous voyons, tous les éléments y étaient confondus. La terre, liquéfiée, était dépourvue d'organismes vivants. Les ténèbres enveloppaient cette masse profonde. L'esprit de Dieu planait, comme pour les féconder, sur les éléments du monde futur; et déjà le Créateur commençait à informer son œuvre, sous l'action des lois qu'il a données à la matière.

Moïse ne fait point un cours d'histoire naturelle ou de géologie, il a surtout en vue l'enseignement religieux; toutefois, éclairé d'en haut, il ne peut rien dire que de vrai. Quelles que soient donc aujourd'hui les données acquises et tenues pour certaines par la science, on peut être sûr qu'en indiquant les époques capitales et les progrès de la formation du globe, il côtoiera de si près celles de nos connaissances qu'on regarde comme positives et comme ne faisant plus l'objet d'un doute, que son histoire, sous sa forme poétique et condensée, ne sera jamais en contradiction réelle avec la vérité physique.

Un premier point acquis à la science, c'est que le monde est arrivé à sa forme actuelle en s'élevant graduellement par une série de périodes et de développements successifs. Moïse nous dit que Dieu a créé le monde en six jours, et qu'il se reposa le septième. Combien de temps ont duré ces jours de la semaine divine? Furent-ils comme les nôtres des périodes de vingt-quatre heures ou des espaces de temps indéterminés? La Bible n'entre pas dans ces questions d'une science positive, mais elle emploie si souvent le mot jour dans un sens symbolique et non astronomique, qu'il paraît juste de l'entendre ici de la sorte, s'il y a quelque nécessité de le faire.

Or, il faut le reconnaître, l'ordre dans lequel l'écrivain sacré développe les événements, le but même qu'il se propose, se prêtent, comme l'ont remarqué plusieurs Pères de l'É-

glise, à une très-large interprétation. Si nous admettons qu'il appelle jour une succession de lumière et de ténèbres, puisqu'il termine le récit de chacune des six périodes en disant : « Et le soir vint, puis le matin, » il faut convenir au moins que cette succession n'a pu être réglée avec une durée de vingt-quatre heures par le lever et le coucher du soleil, pendant les trois premiers jours, car c'est à partir du quatrième seulement que cet astre est apparu. Qui ignore aujourd'hui que le soleil n'est pas dans la nature le seul générateur de la lumière? Les expressions le *soir* et le *matin* peuvent donc signifier la fin et le commencement d'une époque. Moïse, d'ailleurs, voulant instituer le sabbat, se préoccupe du nombre et non de la durée. Du moins est-il parfaitement certain que le septième jour, où Dieu se reposa, n'est pas un jour astronomique; car il dure encore, suivant l'Écriture, et le soir n'en est pas venu.

Voici maintenant le premier jour :

« Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu nomma la lumière jour, et il nomma nuit les ténèbres : il y eut un soir, et il y eut un matin ; et ce fut le premier jour. »

L'incrédulité a trouvé plaisant que la lumière existât avant le soleil. La science de nos jours a donné raison à Moïse. La lumière se répand par les ondulations et les vibrations de l'éther, qui peut être mis en mouvement par des causes diverses de chaleur ou d'électricité. Le soleil n'est donc pas le moyen unique de production de la lumière.

Nous pouvons admettre, d'après un système célèbre, que notre globe fut d'abord une nébuleuse, un agrégat de substances aériformes. Son volume devait être alors d'une immense étendue. Les éléments les plus divers entraient dans sa composition, brouillés et confondus dans le chaos. Cependant les atomes élémentaires se réunissaient ou se séparaient en vertu des lois de leurs affinités et de leurs répulsions. La période chimique avait commencé, et dans les combinaisons qui s'y produisaient, la chaleur se développait sous l'action du magnétisme ou de l'électricité. Elle allait croissant à mesure que se multipliaient les combinaisons. Elle ne put tarder à produire la lumière. La masse gazeuse du globe s'échauffant toujours, fut portée enfin à la température rouge blanc, se trouva tout enveloppée de cette lumière, et brilla comme un soleil dans l'espace.

Cette masse incandescente lancée dans les froides régions des espaces interplanétaires perdait une partie de son calorique, et passait, en diminuant de volume, de l'état gazeux à celui de liquide en fusion. Par suite du froid extérieur, il se formait à la surface comme une pellicule pareille à celle des métaux fondus qui commencent à se refroidir. Dans le même temps, le globe, en vertu du mouvement de rotation qu'il avait sur lui-même, se renflait à l'équateur et s'aplatissait vers les pôles; l'intensité de la chaleur était d'ailleurs telle encore, qu'il ne cessait de tracer dans son orbite un sillon flamboyant. A cette période donc, suivant les lois du Créateur, la lumière fut.







Création de l'air.

Avec le second jour commença la période atmosphérique. « Et Dieu dit : Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux. Et Dieu fit le firmament ; et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament des eaux qui étaient au-dessus. Et il fut ainsi fait. Et Dieu nomma le firmament le ciel : et il y eut un soir, et il y eut un matin ; et ce fut le deuxième jour. »

Où voit-on là, comme on l'a prétendu, que Dieu ait élevé, comme une voûte solide, un dôme de cristal au-dessus duquel il aurait placé les eaux supérieures ? Le texte sacré n'en dit pas un mot, et le firmament n'est autre chose que l'espace compris entre la terre et les astres.

En effet, dès que les combinaisons chimiques qui produisaient la chaleur et la lumière furent moins intenses et moins vives, et que l'embrasement du globe eut diminué au point de l'amener à l'état de liquide en fusion, une masse énorme de matières gazeuses dut être réfractaire au changement et demeura à l'état de gaz ou de vapeur. Il se forma ainsi autour du sphéroïde terrestre, une enveloppe atmosphérique d'une immense étendue. Les matières qui la composaient se rangeaient autour de la terre dans l'ordre de leur densité : les substances métalliques en bas, les vaporisables au centre, et les gaz les plus légers dans la partie supérieure. Les flux et les reflux d'une masse

aussi mobile devaient être considérables et amener de formidables ouragans dans lesquels ces zones brûlantes se pénétraient, se déchiraient et se confondaient. En même temps, par suite du refroidissement, les vapeurs de l'atmosphère passaient à l'état liquide et, sous l'action des tempêtes, étaient, en pluies d'eau bouillante, précipitées sur le globe, au milieu des éclats du tonnerre et de tous les phénomènes d'une indescriptible horreur qu'y faisaient naître incessamment les puissances électriques et les combinaisons chimiques. Les premières eaux qui tombèrent sur l'écorce brûlante de la terre se vaporisaient, remontaient aux limites supérieures, s'y liquéfiaient encore et retombaient de nouveau. Après un long et sinistre combat, l'eau fut enfin victorieuse du feu et couvrit toute la surface du globe. L'enveloppe extérieure allait ainsi se refroidissant toujours, se contractant et se solidifiant; quoique fragile encore, elle renfermait sous une mince écorce l'immense volcan de ses flammes. A force de se déverser, les eaux des régions supérieures s'épuisèrent, et finalement il n'en resta plus qu'une épaisse ceinture de nuages, au-dessous desquels s'interposa la grande masse atmosphérique qui enveloppait la terre, et qui, suivant la parole du Créateur, sépara les eaux des eaux.

« Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un même lieu et que l'aride paraisse, et il fut ainsi fait. Et Dieu nomma terre l'aride, et mer l'amas des eaux. Et Dieu vit que cela était bon. »

Ainsi, par une première opération, le Créateur, au troisième jour, fit émerger sur le globe les points solides, où l'homme, qu'il avait en vue, pourrait poser le pied et habiter. Mais il fallait des créatures vivantes autour d'un être vivant, et rien jusqu'à cette heure n'avait eu ce caractère dans la création.

Donc, « Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe verte, des plantes qui portent semence et des arbres qui portent du fruit, selon leur espèce... Et il fut ainsi fait... Et Dieu vit que cela était bon; et il y eut un soir et un matin, et ce fut le troisième jour. »

La vie que nous allons voir apparaître sur la terre fut-elle le résultat des puissances chimiques ou bien une création nouvelle du Tout-Puissant? La première hypothèse est inadmissible. Le système des générations spontanées étudié à la lumière de la science se voit de plus en plus relégué dans le domaine des chimères, et le seul principe qui demeure debout est celui qui a été formulé par Harvey : « *Omne vivum ex ovo.* » L'hypothèse de Darwin, substituant à l'œuf comme principe de vie la cellule vivante, n'explique rien. Le premier être vivant, le premier œuf ou la première cellule, ont été nécessairement produits par Dieu, car rien dans les forces de la nature inorganique n'a jamais donné la vie. La science constate que sur notre globe en pleine ignition, il y eut une époque où nul organisme n'a pu exister, et que dans les périodes qui ont suivi, les plantes et les animaux ont vécu. Les savants expliquent la formation des mondes, des terrains et des mers; toute leur science expire en présence de l'organisation du végétal ou du zoophyte le plus chétif.



Création des végétaux.

A moins donc d'admettre un effet sans cause, il faut reconnaître dans la création de l'être vivant l'intervention directe du Créateur.

Mais est-ce en vertu d'un miracle, toujours facile à la toute-puissance de Dieu, que la terre apparut subitement au milieu des eaux dans lesquelles elle était plongée? Il faudrait l'admettre, si aucune explication naturelle ne pouvait être donnée de ce phénomène; mais la science en fournit d'assez plausibles, et qui ne semblent pas opposées au texte sacré.

Comme un boulet rouge lancé dans les airs noircit à la surface, alors que sa masse centrale est toute en feu, le globe, avons-nous dit, se refroidissait et se figeait à l'extérieur. La croûte qui lui servait d'enveloppe, légère encore, tendait à s'épaissir. Les molécules minérales qui flottaient à la surface s'y déposaient, s'y rapprochaient et s'y cristallisaient, grâce à l'abaissement de la température. C'est ainsi que se formèrent les roches granitiques et porphyriques, impropres à la vie, qui constituent la charpente osseuse de la terre et qu'on appelle les *terrains primitifs*.

Mais l'écorce terrestre enveloppée par les eaux était trop faible encore pour résister partout à la double action du refroidissement extérieur et de la poussée du feu intérieur. Elle se contractait violemment et se brisait sur plusieurs points. Des plissements et des fissures s'y produisaient. Par ces déchirements se précipitaient au dehors des matières en ignition,

qui, saisies au contact des eaux, se cristallisaient à mesure qu'elles s'élevaient, formant ainsi des roches plutoniques analogues à celles de la croûte primitive. Des dépressions répondaient à ces soulèvements, et notre globe en garde encore partout l'empreinte.

Le déplacement des eaux qui résulta de ces bouleversements donna lieu à de larges et violents courants qui attaquèrent les roches, leur arrachèrent des détritus mêlés d'argiles qui se déposèrent en larges couches sédimentaires au fond des mers, et y formèrent des étages tantôt de talc ou de mica, tantôt de feldspath ou de gneiss. L'étage des gneiss surtout est d'une étendue considérable.

Le cours des éruptions volcaniques était cependant loin d'être terminé encore. Le granit des roches inférieures et les couches sédimentaires ou stratifiées se déchiraient fréquemment, et livraient passage soit à des matières en fusion qui remplissaient les crevasses de bas en haut, soit à des émanations minérales qui s'y cristallisaient et en tapissaient les parois, formant ainsi ces filons de nos mines que poursuit avidement l'industrie moderne.

Cette période de la cristallisation a dû être, si l'on en juge par la régularité des cristaux, d'une longueur et d'une tranquillité remarquables, et toutefois, rien de ce qui appartient à la vie n'a pu s'y manifester. Aucune plante, aucun animal n'existait encore sur ce sol de granit silencieux et brûlant qui, çà et là, dressait ses pointes ardues au-dessus des flots.

Mais la première partie du troisième jour a pris fin, la seconde commence. Le globe avance dans sa formation. Sous l'action des courants et des pluies, les roches de feldspath ou de mica désagrégées ont formé de leurs débris des bancs immenses d'argile ou de sable quartzeux. Les calcaires, les schistes argileux et les grès rougeâtres dont se compose le terrain silurien, se trouvèrent soulevés de telle sorte que leurs couches, qui s'étaient disposés horizontalement dans les mers peu profondes d'alors, ont aujourd'hui une direction quelquefois verticale. Elles émergèrent ainsi des eaux qui s'écoulèrent dans leurs immenses réservoirs. La terre, déjà bien refroidie, avait encore une température supérieure à celle des tropiques : elle était devenue apte à entretenir la vie végétative. La lumière, nécessaire à la plante comme à l'animal, ne faisait pas défaut au globe terrestre, bien que le soleil n'eût pas fait encore son apparition et demeurât voilé sous l'immense rideau des nuages qui couronnait l'atmosphère.

Suivant Moïse, les végétaux procédèrent des plus simples aux plus parfaits, du gazon aux grandes plantes non ligneuses encore, et de celles-ci aux arbres.

Dans les terrains siluriens, qui apparurent les premiers, des lits de graphite et d'anthracite semblent être les seuls vestiges de la chétive végétation d'alors. Le terrain devonien, formé de schistes bitumineux et calcarifères, commença ensuite à dessiner les continents rares et disséminés à la surface des mers ; dès lors succédèrent aux algues et aux varechs, des plantes herbacées, des fucoïdes, des agames et de petits arbustes, toutes plantes cellulaires encore dont les fossiles abondent dans les terrains devoniens.

La végétation fut humble dans ses développements, l'opacité de l'atmosphère ne laissant pénétrer sans doute qu'une pâle lumière qui ne convenait qu'à des végétaux secondaires.

Mais le terrain carbonifère, ainsi appelé des houilles ou charbons de terre qui entrent dans son sein, surgit bientôt au-dessus du devonien. Cette période houillère dut être fort longue, si l'on en juge par l'épaisseur de ses couches. Ce qui la caractérise, c'est l'immense développement de la végétation. Elle envahit tout le sol, et prit de très-grandes dimensions sous l'influence d'une très-forte chaleur et d'une extrême humidité. On y trouve plus de cinq cents espèces de plantes fossiles, dont les plus importantes sont des fougères arborescentes et gigantesques et des prêles; cette humble plante marécageuse de nos jours, était alors représentée par des arbres de cinq mètres d'élévation. La houille qui alimente nos usines et nos fourneaux est la substance même des végétaux qui ont vécu à cette époque luxuriante. Ainsi se trouvent justifiées les expressions de Moïse par l'ordre que la nature a suivi dans le développement des plantes.

Mais il est un fait qui paraît se dresser comme une grave objection en face du récit mosaïque. L'écrivain sacré place au cinquième jour seulement l'apparition des animaux, tandis qu'il faut en signaler déjà la présence dans les terrains qui nous occupent. Le silurien et le devonien renferment des zoophytes, des mollusques et des crustacés de l'espèce des trilobites. Les terrains houillers n'ont pas seulement des zoophytes, des mollusques de près de neuf cents espèces et des crustacés, mais encore des poissons et quelques reptiles.

Cependant, il faut le constater avec l'Académie des sciences, « tous les génies des temps anciens et modernes s'accordent à penser que les végétaux précédèrent les animaux. » Il est certain qu'à la base des dépôts siluriens, immédiatement au-dessus des roches granitiques, impropres à la vie, on trouve des amas de végétaux carbonisés dans lesquels ne se rencontre aucun débris d'animaux. Mais si Moïse ne signale pas leur apparition, quoiqu'elle soit manifeste dans les terrains siluriens et devoniens, c'est qu'il ne s'occupe que des grandes lignes de la création. Il écrit pour les Hébreux et non pour les savants de nos jours ; il n'a point à parler à son peuple des zoophytes ou des mollusques des mers primitives. Il tient seulement à faire connaître la classe des êtres qui a prédominé à chaque époque ; et l'apparition des plantes est le fait culminant du troisième jour. Mais enfin, n'assigne-t-il pas au cinquième l'apparition des poissons, tandis qu'on en trouve dans les terrains houillers ? Non ; le mot dont se sert l'écrivain sacré dans l'œuvre du cinquième jour, signifie moins les poissons que les monstres marins, les amphibies et les sauriens, qui, dans leurs dimensions gigantesques et leurs formes étranges, vont être l'épouvante des mers à la cinquième période.

Pour le moment, les forêts épaisses et toujours vertes des fougères, des prêles et des lycopodes, ne comptent pas un être vivant, les mers seules ont des habitants de petite taille et d'un ordre très-inférieur. Le Créateur prodigue sur la terre le spectacle d'une merveilleuse végétation que nul œil encore n'est appelé à contempler.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans le firmament du ciel, pour séparer le jour et la nuit... Et il fut ainsi fait. Et Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles... Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir et un matin ; et ce fut le quatrième jour. »

Se peut-il que la création de la terre, qui n'est qu'une humble planète dépendant du soleil et enveloppée dans son système, ait précédé celle de l'astre principal ? Non, sans doute, et Moïse ne le dit pas ; ne nous a-t-il pas appris déjà qu'au commencement Dieu a créé le ciel et la terre, le monde solaire par conséquent et tous les astres du ciel ? Mais Moïse, encore une fois, ne fait pas un cours de physique, il parle pour les hommes et rapporte les choses comme elles leur ont apparu. S'il ne s'occupe pas du soleil avant le quatrième jour, c'est sans doute que jusque-là il était resté constamment invisible.

Une lourde ceinture de nuages enveloppait l'atmosphère, et les astres ne paraissaient pas. L'œuvre du quatrième jour dut être la conséquence d'un progrès successif, ou l'effet de quelque catastrophe qui amena un changement dans l'atmosphère en déchirant le rideau qui jusque-là avait voilé les cieux. Il y a plus, avant le quatrième jour, le soleil existait sans doute, mais il n'était probablement pas formé ; il n'avait pas encore son atmosphère flamboyante.

La terre, avons-nous dit, d'après le système fameux et généralement accepté de Laplace, fut à l'origine un sphéroïde gazeux. Mais d'où venait-elle ? Elle s'était détachée du soleil, qui lui-même était primitivement un sphéroïde de la même nature et d'une étendue inconcevable. Dans le mouvement rotatoire que ce globe avait reçu, les pôles s'aplatirent, l'équateur se renfla, et la force centrifuge s'y accumulant, une portion de la masse nébuleuse se détacha, et forma autour de l'astre principal un anneau pareil à celui de Saturne, lequel se rompit, et projeta dans l'espace des fragments qui prirent la forme sphérique et devinrent les planètes.

Cette théorie, si audacieuse et si étrange qu'elle paraisse, a sa grande vraisemblance et paraît confirmée par des expériences physiques. Mais il résulte de là que les planètes sorties du soleil durent être de même nature que l'astre primitif, et que, par conséquent, les planètes n'étant pas lumineuses par elles-mêmes, le soleil ne l'était pas non plus à l'époque où elles se séparèrent de lui. Il n'a donc reçu que plus tard son atmosphère lumineuse ; et il n'y a aucune difficulté à placer ce phénomène au quatrième jour ; d'autant mieux qu'en raison de son immense étendue, cet astre a dû mettre beaucoup plus de temps que la terre à se resserrer dans ses limites actuelles.

On pourrait appliquer une théorie analogue au second luminaire qui préside à la nuit ; et toujours on trouverait que loin d'être en contradiction avec les données les plus probables de la science, Moïse a semblé les pressentir avec une merveilleuse intuition.







Création des corps de lumière.

La cinquième période est celle de la vie animale. « Et Dieu dit : Que les reptiles à âme vivante se multiplient dans les eaux, et que les volatiles volent sur la terre et dans l'étendue des cieux. Et Dieu créa les monstres marins et les animaux qui rampent et se meuvent dans les eaux, et tous les volatiles selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir et un matin ; et ce fut le cinquième jour. »

Le soleil répand sur le monde une lumière bienfaisante, et substitue sa douce chaleur au calorique du globe terrestre qui décroît ; l'air, précédemment chargé d'acide carbonique très-favorable à la végétation, mais très-nuisible aux animaux terrestres, s'est épuré ; les conditions de la vitalité sont remplies, et les organismes de la vie animale peuvent succéder à ceux de la vie végétale dans le complet développement de leur puissance. Aussi l'observation des faits est-elle conforme au récit de la Genèse. Les premières plantes avaient déjà fait leur apparition quand se sont montrés, dès le troisième jour, quelques êtres sans importance vivant dans les eaux ; la végétation s'était épanouie dans toute sa splendeur quand les grands animaux ont vécu.

Nous ne saurions étudier ici toute la succession des terrains qui, sous l'action d'une foule de causes combinées, continuaient de se former et de donner à la terre une plus grande consistance ; nous ne parlerons pas non plus des commotions géologiques qui soulevaient

toujours l'enveloppe terrestre et la déchiraient, déplaçant les eaux, bouleversant les continents et les mers, et, par leurs ouvertures béantes, poussant du dedans au dehors des torrents de matières liquides ou vaseuses qui donnaient naissance aux roches porphyriques. Nous signalons seulement, pour constater l'accord du récit mosaïque avec les faits scientifiques, quelques-uns des animaux les plus remarquables de cette époque.

La période secondaire des géologues, composée des puissantes assises des terrains triasiques, jurassiques et crétacés, est ouverte. Au milieu d'une végétation abondante, nous trouvons à cette époque, à la suite des premières tortues, les lézards crocodiliens, entre autres, cet animal singulier qui a laissé sur des roches encore tendres les empreintes de ses pas à cinq doigts et conformes à celles de la main humaine ; on l'a appelé pour cette raison le chéirotérium; il tenait à la fois de la grenouille et du crocodile. Le nothosaurus, qui ressemblait à notre crocodile, appartient comme le précédent au terrain triasique. Les tortues et les poissons abondaient à cette époque.

Le terrain jurassique marque un nouveau développement de la vie et de la puissance animales. Des reptiles d'une apparence et d'une taille extraordinaires formaient alors l'étrange population des mers. C'était d'abord le formidable ichtyosaure, l'un des êtres les plus monstrueux et les plus voraces qui aient jamais existé; puis le plésiosaure, qui, avec sa tête de lézard, ses dents de crocodile, son cou sinueux et démesurément allongé, son corps arrondi armé de quatre puissantes nageoires et d'une longue queue, se rapprochait du serpent; quand il nageait à la surface des eaux, il y prenait l'apparence d'un cygne gigantesque. Vient ensuite le ptérodactyle, d'une taille inférieure à ces monstres, et qui tenait à la fois du reptile et de l'oiseau. A la période crétacée appartiennent le mégalosaure, énorme lézard terrestre d'une extrême voracité et d'une taille qui atteignait de quatorze à seize mètres ; l'iguanodon, le plus colossal de tous les sauriens ; enfin le mesasaure, sorte de serpent des mers, qui mesurait encore huit mètres de longueur.

On voit combien les énergies de la nature étaient, à cet âge, supérieures à celles d'aujourd'hui ; et l'on doit reconnaître que l'écrivain sacré a bien eu raison de rapporter à cette époque la création des reptiles et des monstres marins.

Mais dans ces terrains anciens, on signale aussi la présence de quelques rares mammifères, et Moïse n'en parle qu'au sixième jour. Rappelons à cet égard qu'on ne saurait, en lisant la Bible, se placer exclusivement au point de vue des classifications rigoureuses. Les Hébreux, auxquels Moïse s'adressait, moins savants que nous en histoire naturelle, appelaient quelquefois reptiles certains petits quadrupèdes, tels que les taupes, les belettes ou les rats.

L'existence des oiseaux est également signalée à cette cinquième époque du monde, car ils ont laissé sur le limon des rivages l'empreinte de leurs pas, caractérisée par l'impression des trois doigts armés d'ongles, avec celui du milieu dépassant les autres.



Création des animaux.

Au sixième jour enfin, sur le sol consolidé où se dessinent déjà quelques-unes des lignes principales des continents, viennent habiter de nouveaux animaux ; puis, quand la terre et les mers ont pris leur configuration, au milieu de toutes les merveilles de la nature, des plantes les plus variées, des arbres les plus magnifiques, des êtres innombrables qui peuplent le monde, apparaît enfin le dominateur et le roi de l'univers.

« Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes sauvages. Et il en fut ainsi... Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit encore : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les reptiles. Et Dieu fit l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout cela était très-bon. »

L'action créatrice n'a cessé de s'élever dans un progrès continu ; elle arrive dans les terrains tertiaires de l'éocène, du miocène et du pliocène, à son entier développement. Bien que l'écorce terrestre se soit affermie, les soulèvements ont toujours lieu et, suivant la parole du Psalmiste, « les montagnes s'élèvent et les plaines s'abaissent au niveau que le Seigneur a marqué. » Plusieurs de nos chaînes européennes appartiennent à la période pliocène ; les soulèvements des monts Scandinaves et ceux des Alpes sont de ce nombre. Ils

ont été suivis de formidables déluges, comme il s'en était produit sans doute aux époques antérieures ; mais ils arrivèrent cette fois au sein d'une nature déjà parée de toutes les splendeurs, bien que l'homme n'y fût pas encore, et ils ont dû y causer les plus épouvantables ravages.

C'est à l'époque des terrains tertiaires que se sont creusés les lits des rivières et des fleuves. On le reconnaît à de nouveaux atterrissements dont les couches présentent alternativement des coquilles marines et des coquilles d'eau douce. Les continents et les eaux prirent à peu près la place que nous leur voyons.

C'est aussi à cette époque tertiaire que l'on trouve d'une manière constante des animaux d'un ordre supérieur. De même que les plantes dycotilédones ont succédé aux fougères, les mammifères remplacent les grands sauriens de l'âge précédent. Les oiseaux de toutes sortes peuplent les airs, et de nouveaux reptiles terrestres, analogues à ceux de nos jours, font leur apparition.

La chaleur du feu central a prodigieusement diminué à la surface du sol ; celle des climats commence à se faire sentir avec ses variétés. La France en est encore toutefois à la température de la zone torride. Plusieurs animaux qu'on y trouve, ne vivent plus que dans les pays chauds : ce sont des mammifères comme ceux qui existent de nos jours, des rongeurs, des marsupiaux, des crocodiles, des singes, des pachydermes surtout. Les carrières de plâtre de Montmartre sont pleines de leurs ossements, et c'est avec ces débris que Cuvier a posé les premiers principes de la géologie.

Au nombre des pachydermes, il faut signaler le paléothérium, un animal qui tient du tapir et du rhinocéros et dont la taille varie entre celle du cheval et celle du lièvre; l'anoplothérium, qui a l'aspect et les proportions de l'âne, avec une longue et forte queue qui devait lui servir de rame ou de gouvernail quand il traversait à la nage les étangs ou les fleuves; le xiphodon, qui ressemble au chamois. La mer avait dès la période pliocène ses grands cétacés, des baleines, des dauphins, des narvals et des poissons de toute sorte.

Les terrains miocènes virent se multiplier les mammifères, les oiseaux et les reptiles. Parmi les espèces aujourd'hui éteintes, citons le dinothérium, monstrueux éléphant, le plus grand mammifère qui ait jamais paru; le mastodonte et le mammouth, d'une taille colossale encore.

A l'époque suivante disparaissaient déjà le paléothérium et l'anoplothérium de l'éocène, mais de nouvelles espèces surgissent : le glyptodon est un mammifère enfermé dans la carapace d'une tortue; le mégathérium, dont un squelette entier est conservé au muséum de Madrid, est un animal qui tient du paresseux, mais qui est gros comme un éléphant. Le mylodon lui ressemblait à beaucoup d'égards. Tous ces animaux vivaient surtout en Amérique. L'Europe avait des troupeaux de grands bœufs qui paissaient dans les fo-

rêts, des chevaux semblables aux nôtres, mais plus petits, des hippopotames, des tapirs, des chameaux, des singes, et des salamandres grandes comme un crocodile.

La période quaternaire qui vient après est celle qui se continue jusqu'à nos jours. Le grand fait qui la domine et qui la distingue, c'est l'apparition de l'homme. Les animaux qu'elle vit naître sont ceux qui peuplent le monde aujourd'hui, à part quelques espèces disparues, telles que l'ours des cavernes, le cerf megaceros au bois gigantesque, un des plus magnifiques animaux antédiluviens, le mammouth, dont les os et l'ivoire fossiles sont répandus dans le monde entier, un genre de rhinocéros et le bœuf *primigenius.*

Donc, pendant six longues périodes, Dieu a préparé le globe par des créations successives à devenir la demeure de l'homme, qui s'y montre le dernier, à l'heure où la terre, suffisamment refroidie, merveilleusement embellie, lui offre un séjour en harmonie avec sa constitution et sa nature.

La géologie, après avoir marqué les phases progressives et les évolutions de l'action créatrice, constate encore ce fait, car en aucun des terrains antérieurs à l'époque quaternaire, on ne saurait prouver que l'homme ait laissé le moindre vestige de son existence.

Toute la suite des controverses géologiques aboutit à cette conclusion, que l'homme est relativement un nouveau venu dans la création. C'est un long enchaînement de preuves en faveur de la véracité du récit mosaïque.

Ainsi le globe avait reçu sa formation dernière et présentait à peu de chose près, dans ses mers et dans ses continents, la configuration que nous lui voyons aujourd'hui. A la suite de plusieurs déluges produits par des soulèvements, une période glacière, dont la cause est encore inconnue, avait couvert d'un manteau de glace et de neige les parties septentrionales et centrales de l'Europe et de vastes régions en Amérique. Le froid ayant succédé subitement à la chaleur, les sources s'étaient taries ; les mers et les fleuves s'étaient cristallisés ; des animaux et des plantes qui ne vivent que dans les pays chauds, surpris par une température glacée dans le plein essor de leur vie, avaient péri par millions, tandis que le renne et toute la faune du nord vivaient sous notre ciel comme aux pays hyperboréens. Ce renversement des saisons dura longtemps dans nos contrées ; des blocs erratiques énormes, arrachés à leur base, purent franchir de longues distances portés sur la croupe des glaciers ; et, durant de longs siècles, les fossiles des animaux du nord remplirent nos terrains quaternaires. Les mêmes phénomènes n'eurent pas lieu dans les contrées orientales. La vie s'y épanouissait toujours dans ses plus riches manifestations, et semblait y appeler un être raisonnable dont le regard, éclairé par l'intelligence, pût en comprendre les merveilles, dont le cœur, riche d'amour, pût les apprécier et en faire remonter la gloire à leur auteur.



Le sixième jour touchait à sa fin et l'œuvre de la création n'était pas encore achevée; elle allait recevoir son couronnement.

« Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, sur les quadrupèdes, sur toute la terre et sur les reptiles qui y rampent. Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu; il créa l'homme et la femme..... Et le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre, et il souffla sur sa face un souffle de vie et l'homme devint une âme vivante. »





Création de l'homme.

LE PREMIER HOMME ET LE PARADIS TERRESTRE.

Voici comment Bossuet expose l'anthropologie biblique

L'homme est le complément des œuvres de Dieu. Sa dignité apparaît dans les singularités admirables de sa création. La première est d'avoir été fait, non point comme les autres créatures, par une parole de commandement, *fiat*, mais par une parole de conseil, *faciamus*, « faisons. » Pour créer un si bel ouvrage, Dieu se consulte, il appelle en quelque sorte à son secours, parlant à un autre lui-même qui ne peut être que son Fils.

Un autre caractère de cette création, c'est que, pour la former, Dieu ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. « Faisons, dit-il, à notre image et ressemblance. » Qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que sa condition le pourra permettre. Dieu exprime ici toutes les beautés de la créature raisonnable et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce. L'image de la Trinité reluit magnifiquement en elle. Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour; elle a dans son être, son intelligence et son amour, une

même félicité et une même vie. Elle dit comme Dieu une parole qui comprend toute sa sagesse, elle produit comme Dieu un amour qui comprend tout son bien : et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fond et relève la nature; la gloire lui est montrée et ajoute son complément à la grâce.

Un troisième caractère, c'est que l'homme est né pour le commandement. S'il commande aux animaux, à plus forte raison doit-il se commander à lui-même, et en cela reluit un nouveau trait de la divine ressemblance... Enfin tous les animaux son créés par le commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui-même de la boue et il lui donne sa figure. C'est, parmi les animaux, le seul qui est droit; le seul tourné vers le ciel; le seul où reluit, par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette remarquable beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. L'excellence de la beauté appartient à l'homme, et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face... Après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain a été formé, Dieu inspira sur sa face un souffle de vie, et c'est ainsi qu'il a été fait une âme vivante. Ainsi, l'homme a deux principes : selon le corps, il vient de la terre, selon l'âme il vient de Dieu seul; il est en Dieu comme dans son seul principe et sa seule cause. Tout le reste est tiré des éléments, mais l'âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, est donnée de lui et ne peut venir que de cette divine bouche.

Il y a loin de cette façon d'envisager l'origine du genre humain aux humiliantes théories de certains naturalistes qui ne voient dans l'homme primitif qu'un être difforme et velu, une sorte de singe vivant au milieu des forêts ou se cachant dans les cavernes, à peine supérieur à l'ignoble race dont il serait le descendant. Non-seulement la conception mosaïque est la seule qui accorde à l'homme sa vraie supériorité morale, elle est la seule qui soit logique et qui explique le progrès dans l'humanité. L'être abruti qu'on veut nous faire admettre à l'origine, eût été, comme ses congénères, incapable à jamais de tout développement intellectuel. La géologie a découvert dans le sol des restes de l'homme primitif, elle a constaté, il faut en convenir, l'état misérable où l'on vivait à l'âge des cavernes et des cités lacustres. A-t-elle ainsi dressé contre la Bible une objection sérieuse? Non. Elle n'a trouvé que les débris de l'homme déchu, frappé à la fois dans son âme et dans son corps, et condamné à manger son pain à la sueur de son front. Un pareil état, étant donnée la bonté de Dieu, suppose un châtiment qui a été amené par un crime et rentre dans les données bibliques. Au reste, la main de Dieu ne sera pas toujours aussi pesante. Le pain de l'intelligence ne sera point refusé au travail de l'esprit; il y aura progrès dans l'humanité, et l'on peut en suivre les traces dans ces débris de son industrie qu'on a retrouvés dans les couches supérieures de la terre; puis viendront les époques de grande civilisation, et l'homme aura reconquis par la persévérance une partie de son empire.

Par le fait même que l'homme a été l'objet d'une création à part, et qu'une providence spéciale a présidé à sa naissance, il faut croire qu'il a été créé aussi parfait qu'il peut l'être, et qu'il a fait son entrée dans le monde à l'âge adulte. Jeté nu, à l'état d'enfance, sur la terre nue, il y eût infailliblement péri, à moins de supposer en sa faveur un miracle de nutrition et de conservation qui eût duré des années. Mais il est inutile de multiplier les miracles ; au lieu donc d'en supposer deux gratuitement, il est raisonnable et logique de n'en admettre qu'un seul, celui de la création d'un être adulte produit dans la splendeur de l'âge et dans le complet développement de ses facultés et de ses forces.

Il y a plus, au sortir des mains du Créateur, l'homme ne fut pas seulement l'image de Dieu dans les puissances naturelles de son âme, il eut avec son auteur une ressemblance supérieure et surnaturelle, résultant de l'innocence, de la grâce et de la sainteté dont il fut revêtu. Dieu se complut en lui ; il daigna se révéler à lui, et lui fit connaître son origine et sa fin. Des tendances très-élevées, que la déchéance originelle du genre humain n'a jamais pu détruire, ont passé du cœur du premier père au cœur de tous les enfants. Être fini et borné, l'homme eut dès l'origine un besoin religieux de l'infini. Des sphères de ce monde, il s'est senti constamment emporté, sur les ailes de l'aspiration et du désir, vers le monde des cieux, sa vraie patrie, et vers Dieu, sa fin dernière.

La vocation surnaturelle du premier homme fut celle de toute l'espèce humaine, parce qu'il fut le type et le chef de toute l'humanité, comme il en fut le seul père.

Le fait biblique de l'unité de l'espèce humaine est d'une importance capitale. Là repose toute l'économie du christianisme et de la théologie. La solidarité des membres de la famille humaine ne s'explique que par la descendance d'un ancêtre commun, et le dogme de la Rédemption ne se conçoit pas sans cette solidarité. C'est parce que tous ont péché dans un seul que tous peuvent être rachetés par un seul.

A cette vérité primordiale la science matérialiste oppose des hypothèses qui n'ont aucun fondement sérieux, se contredisent elles-mêmes et sont rejetées par les savants les plus illustres. Les races humaines sont nombreuses et diverses, mais elles présentent toutes le grand caractère de l'espèce, en dépit des différences dans la couleur de la peau et dans la configuration du crâne. L'espèce est un groupe d'êtres qui descendent de parents communs, et se ressemblent entre eux autant qu'ils ressemblent à leurs parents. Les naturalistes admettent ce principe ; l'expérience démontre qu'il est fondamental et constant dans l'humanité, et que les unions entre différentes races y sont indéfiniment fécondes. Les distinctions physiques se rencontrent seulement, comme nous venons de l'indiquer, dans la couleur de la peau, dans l'ossature du crâne ou du bassin ; mais elles n'ont rien d'essentiel ni de permanent ; elles s'établissent d'ailleurs par des gradations insensibles qu'on peut suivre sans interruption depuis l'individu le plus parfait du type caucasique jusqu'à l'être le plus disgracié de

la race noire. Ce sont des caractères qui constituent des races, mais qui ne forment aucunement des espèces à part. Les différences intellectuelles et morales n'ont elles-mêmes qu'un degré d'importance tout à fait relatif. L'étude de la linguistique, enfin, donne une éclatante confirmation aux conclusions qui sont en harmonie avec la doctrine de la Bible sur ce sujet; aussi sont-elles admises par des savants qui ne sont pas suspects de partialité en faveur de la religion. Elles nous ramènent invinciblement au dogme de la fraternité humaine. Les bases en ont été posées par la Bible à une époque où les peuples se haïssaient, où l'esclavage des faibles et le massacre des vaincus étaient la loi du monde. Dans la conception d'un couple unique créé avec l'intégrité d'une nature divinement perfectionnée, il faut donc reconnaître une de ces vérités essentielles et premières que le monde a reçues de la révélation.

D'après la Bible, l'homme est apparu le dernier sur la terre, alors que le cycle de la création des êtres était clos; la géologie ne peut rien opposer de sérieux à la parole de l'auteur inspiré, car il n'y a pas trace d'existence humaine dans les terrains primaires, secondaires ou tertiaires, du moins ne l'a-t-on jamais prouvé. C'est à partir de la période quaternaire seulement que la présence de l'homme se révèle partout, avec les silex taillés et les ossements humains. Il en résulte qne l'homme est contemporain des grands mammifères créés le sixième jour, et qu'il ne les a pas précédés.

Si l'on se demande quelle peut être approximativement l'époque de son apparition sur le globe, on se trouve en présence d'une question à laquelle la science ne donne pas de solution et que la Bible n'avait pas mission d'éclairer entièrement. Si l'on tenait compte de la fabuleuse antiquité que des peuples, les Égyptiens et les Chinois entre autres, se sont donnée comme à plaisir, et des hypothèses modernes de certains géologues dont les calculs sont des plus problématiques, on arriverait à des dates qui effraient l'imagination. Mais, d'une part, rien n'est plus obscur, plus incertain, plus sujet à des interprétations diverses que les systèmes chronologiques des nations qui ont voulu que leur origine se perdît dans la nuit des temps. L'idée païenne qui a fait les peuples soi-disant autochtones est une conception orgueilleuse et puérile. Le livre de la Bible est historique, et, s'il existe des documents écrits qui soient contemporains du Pentateuque, il n'est pas un livre aussi ancien sur lequel on puisse asseoir les bases d'une histoire sérieuse et non mythique. Comment Moïse, instruit dans toute la science des Égyptiens, n'a-t-il rien su de leur antiquité chimérique, ou n'en a-t-il tenu aucun compte?

En ce qui concerne la géologie, elle n'a point de chronomètres assez certains pour fixer la durée des formations terrestres; elle ne peut rien conclure de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui se passait autrefois. Le progrès très-lent des dépôts et des alluvions de nos jours a pu être bien plus rapide en des milieux divers et sous l'influence d'agents plus puissants. Toutefois, si, en dépit de ces causes d'incertitude, la science prononçait que l'homme doit remonter à plus de six mille ans, nous ferions observer, avec

le savant évêque de Châlons, qu'il y a dans la Bible trois chronologies qui ne s'accordent pas entre elles et diffèrent de plus d'un millier d'années, dans les trois versions de l'Hébreu, des Septante et de la Vulgate; qu'il n'y a point eu dans l'Église de préférence constante à l'égard de l'une ou de l'autre; que, par la faute des copistes, par l'omission d'une lettre ou d'un signe, il est possible qu'aucun des trois computs ne soit d'une parfaite exactitude; qu'enfin, une certaine liberté a toujours été admise en matière de chronologie biblique, et qu'on ne compte pas moins de cent cinquante systèmes, dont aucun n'est condamné. Une grande réserve est nécessaire dans ces questions, et les savants sérieux doivent reconnaître les premiers qu'ils ne sauraient fixer des dates trop en dehors des données bibliques.

Quant au point du globe sur lequel l'homme est apparu, il est établi d'une manière incontestable, sinon par la science géologique, qui est muette à cet égard, au moins par les traditions les plus anciennes des peuples, que le berceau du genre humain fut placé aux environs et probablement à l'orient de la Palestine, sur les grands plateaux de l'Asie, non loin des bords de l'Euphrate. Suivant l'opinion la plus vraisemblable, l'Éden biblique serait l'Arménie, d'où sortent les fleuves de l'Euphrate, de l'Araxe et du Tigre. Le Gehon ou l'Araxe arrose la terre de Chusch ou l'Éthiopie, non pas celle qui est au sud de la haute Égypte, mais celle qui, dans Homère et les poëtes anciens, désigne les pays au nord de la Babylonie. Le Phison, qui entoure la terre Hévilath, d'où vient l'or, est le Tschorogh d'aujourd'hui, qui coule dans la Colchide, le pays de l'or des anciens.

Objet des soins paternels du Créateur, l'homme fut placé, à son entrée dans le monde, dans un milieu choisi, approprié à sa nature et à ses besoins. Dès le commencement, c'est-à-dire au troisième jour, où les plantes se développèrent sur le globe, Dieu avait planté un paradis de volupté au lieu qu'il destinait à sa créature privilégiée. C'est à ce troisième jour de la création que se rapportent évidemment les paroles, autrement assez obscures, du texte sacré, qui nous disent que, sur le sol nouvellement émergé du sein des eaux, le Seigneur n'avait pas fait pleuvoir encore, mais que la source d'eau qui s'élevait du sein de la terre en arrosait toute la superficie; c'est-à-dire sans doute que notre globe était enveloppé de vapeurs abondantes qui le fécondaient de leur rosée et le disposaient à recevoir une parure de plus en plus riche. Ce fut bien autre chose encore, quand le moment approcha où le roi de l'univers allait faire son entrée dans le monde. Sous l'influence d'un climat exquis, d'une température assez élevée sans être excessive, d'un ciel toujours pur et radieux, des plantes et des arbres d'essences les plus diverses confondirent leurs nuances et leurs parfums, les sources d'eaux vives et les grands fleuves répandirent une fraîcheur délicieuse, des berceaux d'une verdure luxuriante étendirent leurs ombrages impénétrables; et ce territoire béni devint de la sorte le jardin des délices, l'Éden ou le paradis terrestre.

Le monde extérieur se trouva ainsi en parfaite harmonie avec l'état du premier père, qui, placé entre Dieu et la nature, pontife et roi de la création, put offrir sur l'autel de son cœur le sacrifice de l'amour et de la reconnaissance. Il avait à cultiver et à garder le jardin des délices ; c'était là comme le point de départ du royaume visible que Dieu voulait fonder sur la terre, pour y régner doucement sur une race sainte et bienheureuse.

Il fallait pour cela que cette terre se peuplât d'habitants ; et Dieu destinait à cet effet une épouse à l'homme. « Car il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit le Seigneur Dieu. Faisons-lui une compagne semblable à lui, qui soit son aide et sa consolation. » Mais, avant de réaliser ce nouveau dessein, l'Éternel voulut que, par un fait sensible, Adam, — c'était le nom qu'avait reçu le premier père, — prît acte et possession de son empire sur les animaux ; en même temps il voulut l'appeler à l'exercice d'un nouveau don, grand et mystérieux comme les autres. Il fit donc passer devant lui les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, et lui ordonna de leur donner des noms en rapport avec leurs espèces, leurs instincts ou leurs qualités. Et Adam qui jusque-là, ce semble, n'avait pas eu l'occasion de se servir du langage, parla pour la première fois.

L'historien sacré a-t-il voulu nous faire entendre que Dieu lui-même fut directement l'auteur du langage, que la parole humaine fut un pur don du Créateur et qu'elle ne pût être une invention de l'homme ? C'est possible ; si la conclusion n'est pas rigoureusement nécessaire, elle reste du moins très-probable. On peut croire toutefois que le langage fut tout ensemble l'œuvre de Dieu et l'œuvre des facultés natives de l'homme. L'homme a été créé avec la faculté de parler comme l'oiseau avec celle de voler. Ce qu'il apprend aujourd'hui naturellement par l'éducation et par l'exercice, eut-il aussi à l'apprendre à l'origine, ou plutôt, sortant adulte des mains de Dieu, n'avait-il pas reçu dès lors avec la plénitude de la vie la perfection du langage? Il faut avouer que cette dernière hypothèse paraît être de beaucoup la plus probable.

Adam avait dû voir les animaux qu'il venait de nommer se présenter devant lui deux à deux pour chaque espèce ; seul encore il n'avait pas de société ici-bas. Dieu donc lui envoya un sommeil profond, pendant lequel il enleva sans effort ni violence une de ses côtes. Il en forma un corps auquel une âme raisonnable fut unie, et la première femme exista ; elle fut douée des mêmes avantages, élevée au même état surnaturel que l'homme dont elle allait être la compagne. Nul autre mode de formation ne pouvait être en aussi parfaite harmonie avec le but que se proposait le Créateur. Formée de la terre, la femme eût été sinon étrangère à l'homme, du moins unie par un rapport trop lointain à l'époux auquel elle était destinée. Tirée de la propre chair de l'homme, d'une région voisine du cœur, non de la tête ni des pieds, elle était ainsi établie dans les vrais rapports où elle devait se trouver avec lui ; créature semblable à lui, étroitement unie à lui, ni dominatrice ni esclave, mais faite pour aimer et pour être aimée.









Le septième jour.

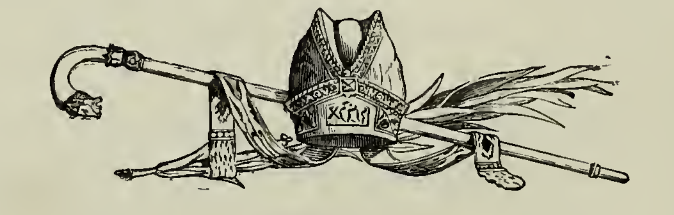
C'est ce qu'a bien compris le premier homme, lorsqu'à son réveil, ravi de joie et d'admiration devant cet assemblage de grâce et de beauté que le Seigneur avait mis dans la compagne de sa vie, il s'écria : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » Et son nom dut être semblable au nom de celui dont elle avait été formée. L'Éternel présidait à cette union ; il en consacrait les liens, en même temps qu'il en établissait les devoirs, les droits et les prérogatives.

On se demande sous quelle forme il apparut à nos premiers parents ; c'est une question mystérieuse à laquelle il est impossible de répondre avec certitude. Sans doute la forme humaine, qui devait être un jour une réalité palpable dans la personne du Fils de Dieu, fut celle aussi que le Seigneur daigna revêtir en apparence pour s'entretenir avec les hommes. Toujours est-il qu'à ce berceau du genre humain, les communications sensibles de la Divinité, au moyen desquelles dut se faire la révélation primitive, nous apparaissent comme une merveille tout à fait possible, simplement ajoutée à d'autres merveilles non moins grandes.

Le premier homme, dans le sentiment des devoirs que le Seigneur lui imposait à lui et à tous ses descendants, ajouta : « Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair. » Alors Dieu les bénit et leur dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre... »

Ainsi se trouva constituée la première famille par le premier mariage. Rien de plus grand, rien de plus saint, rien de plus juste et de plus légitime n'a jamais été réalisé. Dans cet Orient où la femme est esclave, séquestrée, avilie par la polygamie, Moïse, remontant à l'ordre primordial que le Christ un jour devait tirer de l'oubli où il était tombé, a établi que la femme est une portion de l'homme, qu'elle a été créée pour être son aide, et qu'elle est semblable à lui; que pour elle l'homme doit tout quitter et ne donner son cœur qu'à une seule épouse; de telle sorte qu'ils seront deux dans une même chair et que la race des enfants de Dieu se multipliera sur la terre.

Ainsi fut terminé le grand ouvrage de la création, tel que Dieu l'avait conçu de toute éternité, tel qu'il l'exécuta dans le temps. Les cieux et la terre avaient reçu leur perfection et leur parure. Les puissances spirituelles formaient l'armée invisible du Très-Haut; les astres s'étaient, à sa voix, rangés au firmament et y suivaient leur cours; la création de l'homme avait couronné toutes les merveilles de la terre, et le sixième jour avait pris fin. Le septième commençait, et le Seigneur entrait de nouveau dans son repos éternel, dans le sabbat, c'est-à-dire dans la cessation de ses œuvres. Ce jour reçut de Dieu une bénédiction spéciale; et la semaine divine, partagée en sept périodes, devint dès lors le modèle et la règle de la semaine des hommes, composée de sept jours, dont le dernier s'appela le sabbat et dut être sanctifié et consacré au repos.





La chute de l'homme.

LA DÉSOBÉISSANCE ET SES SUITES.

Le Créateur, qui, à la fin de chaque journée, avait contemplé séparément chacune des parties de son œuvre et proclamé que tout y était bien, pouvait en ce moment plus que jamais l'envelopper tout entière d'un long regard de complaisance et d'amour. Les deux créatures raisonnables auxquelles il en avait donné l'empire en couronnaient dignement l'excellence et la perfection. Tout en elles venait de Dieu, tout était bon, et le mal n'était pas.

Il faudrait le langage de Milton et les magnificences de sa poésie pour représenter Adam et Ève, dans l'innocence de leur nudité et dans la majesté imposante de leur beauté, se promenant ou se reposant sous les ombrages du paradis. Leur âme, toute brillante d'un éclat céleste et revêtue de la grâce sanctifiante, n'était troublée par aucune passion mauvaise, et leur corps, tout florissant de force, de jeunesse et de vie, ne subissait aucune des influences de la maladie et de la mort, dont la loi n'avait pas été portée. Tous les deux vivaient dans la conversation de Dieu, qu'ils aimaient et adoraient comme leur souverain et leur père. Ils avaient été placés dans un jardin de délices; c'était le doux nid de paix et de

bonheur, que, dans sa miséricordieuse providence, le Seigneur avait préparé pour être le berceau de sa créature privilégiée; ils n'avaient qu'à le cultiver en paix et sans fatigue, et à se perfectionner eux-mêmes en suivant avec amour la volonté de Dieu, saintement et librement obéie.

Mais ici se présentait pour eux l'épreuve, qui doit s'imposer à tous les êtres libres, et qui, dans les desseins de Dieu, doit être la constatation de leur vertu. Cette épreuve, déjà les puissances angéliques l'avaient subie ; et parmi les esprits célestes, un très-grand nombre n'avaient pas su se tenir dans la vérité, ni conserver la sublime dignité qu'ils avaient reçue. Enivrés de leurs prérogatives et de leur propre beauté, ils avaient tenté de s'égaler au Créateur, et tandis que, dans les profondeurs du ciel, retentissait le cri de victoire des anges fidèles : *Qui est semblable à Dieu?* les rebelles, en punition de leur attentat, étaient, par un juste jugement du Très-Haut, précipités dans les abîmes éternels.

L'obéissance au souverain maître était pour le premier homme l'acte religieux par excellence; c'était là son culte pratique, et Dieu, qui l'avait comblé de ses bienfaits, devait attendre et exiger de lui ce volontaire hommage, pour que l'indépendance absolue ne devînt pas, contre toute justice, le privilége d'une créature essentiellement dépendante. Là aussi était le péril avec la tentation, et toute la question était de savoir si l'homme, plus heureux et plus sage que l'ange rebelle, saurait demeurer dans l'ordre, conserver son innocence et sa sainteté, ou s'il aimerait mieux périr misérablement dans une révolte contre l'autorité suprême de Dieu.

Au milieu du paradis terrestre, le Seigneur avait placé l'arbre de vie, dont le fruit devait non-seulement procurer la santé, mais l'entretenir et la rendre inaltérable. Le corps humain, étant par sa nature sujet à la dissolution, n'en pouvait être préservé que par une nourriture divine, et Dieu avait planté cet arbre merveilleux pour qu'il conservât l'homme à l'abri de la douleur, de la maladie et de la mort, jusqu'au jour où les demeures éternelles se seraient ouvertes pour lui, si le péché ne s'était pas opposé à la réalisation du plan divin.

Mais, tout différent du premier, un autre arbre, celui de *la science du bien et du mal,* se dressait dans le paradis terrestre. L'intelligence humaine éclairée d'en haut connaissait le bien, elle connaissait aussi le mal comme étant le contraire du bien, comme une chose possible et qui ne pouvait devenir réelle que par sa faute. Or ce second arbre portait aussi des fruits ravissants de couleur et de forme, et leur enivrante beauté mettait l'homme à une continuelle épreuve; car Dieu avait défendu au premier père de toucher à ces fruits, sous peine de passer par cela seul de la connaissance spéculative à la pratique désastreuse du mal, qui lui apporterait à la fois la douleur, la maladie et la mort, l'erreur et la perversité. Usant de son droit souverain, le Seigneur lui avait dit : « Tu mangeras du fruit de tous les arbres du paradis, mais tu ne mangeras point de celui de l'arbre de la science du bien et du mal; le jour où tu y toucherais, tu serais soumis à la mort. »

Rien de plus légitime que cette défense. « Dieu, dit saint Chrysostome, exigeait cette légère redevance comme un témoignage de son droit de propriété, afin que l'homme comprît qu'il n'était que l'usufruitier de tous les biens du Créateur, et qu'il n'en jouissait qu'en vertu de la libéralité de son maître ; pour qu'il sût qu'il n'était pas le souverain absolu de l'univers, et pour qu'il ne s'égarât pas dans son orgueil. » Et saint Augustin ajoute, qu'il devait apprendre ainsi que l'obéissance est par elle-même un grand bien, et que rien ne pouvait lui être plus avantageux que sa soumission à Dieu. Il fallait pour la mettre en relief un précepte positif de cette nature ; un commandement de la loi naturelle n'eût pas suffi. Dans la belle harmonie qui régnait entre toutes les facultés de son âme, l'homme l'eût pratiqué naturellement, et n'eût obéi qu'à lui-même en l'observant. Cette défense d'ailleurs contenait une triple épreuve correspondant à la triple tendance de l'homme : une épreuve pour sa volonté, qui cherche l'indépendance ; une épreuve pour son intelligence, qui aspire à la science infinie ; une épreuve pour sa sensibilité, qui est avide de jouissances et de bonheur. Et qu'on ne dise pas que ce fut un piége, que Dieu savait bien que l'homme succomberait dans l'épreuve et qu'il eût dû prévenir la désobéissance. Étant donnée la nécessité de la soumission pour une créature, comment l'exercer par un précepte plus facile et plus doux, puisqu'il n'atteignait en rien l'harmonieux ensemble de toutes les félicités du paradis terrestre ? La prévision divine ne pouvait rien changer aux dispositions de l'éternelle sagesse, et Dieu n'était point tenu d'empêcher le mal à tout prix ; autrement il lui eût fallu du même coup détruire et la liberté de l'homme et la sienne propre. Il aime sans doute, par sa grâce, à aider sa créature intelligente et libre à faire un bon choix ; mais si elle s'opiniâtre dans le mal, faut-il absolument, alors même qu'il le peut, l'en préserver toujours ? Que devient alors le libre arbitre ? Si l'on presse la conséquence, voilà que du même coup Dieu est forcé lui-même de faire, non-seulement un monde dans lequel le mal ne puisse jamais entrer, mais de ne créer entre tous les possibles que le monde le plus parfait, et cette perfection même s'étendant à l'indéfini, il n'eût pu jamais en réaliser aucun.

Donc, si dans la création tout est bien de la part de Dieu, le mal cependant peut y entrer par l'abus de la liberté humaine. Ainsi, le mal n'est pas, comme dans le système du manichéisme, un principe éternel en face de l'éternel principe du bien ; il n'est pas non plus, comme le veut le panthéisme, un développement fatal de la vie naturelle, la marche en avant de l'imperfection réalisée vers la perfection désirée. Le mal n'est pas en voie de devenir le bien ; c'est quelque chose qui ne devrait pas être, qui a été posé par la volonté libre de la créature, et qui se perpétue en elle par la séparation d'avec Dieu librement consentie d'abord et ensuite opiniâtrément voulue.

C'est ce triste phénomène psychologique et moral qu'on voit s'accomplir dans la dramatique histoire du troisième chapitre de la Genèse.

« Le serpent était le plus rusé des animaux de la terre que le Seigneur avait faits. Il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du jardin? La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin, mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu, le Seigneur nous a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez. Le serpent dit à la femme : Non, vous ne mourrez point; mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal. La femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, appétissant au regard et délectable à voir. Elle prit de ce fruit, elle en mangea et en donna à son époux, qui en mangea aussi. Et leurs yeux s'ouvrirent à tous deux; ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils attachèrent ensemble des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. Alors ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui marchait dans le jardin à la brise du soir; et Adam avec son épouse se cacha devant la face du Seigneur, au milieu des arbres du paradis. Et le Seigneur appela Adam, et lui dit : Où es-tu? Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai eu peur parce que j'étais nu, et je me suis caché. Et Dieu dit : Qui t'a appris que tu étais nu? N'est-ce pas que tu as mangé du fruit de l'arbre que je t'avais défendu? Vous en avez mangé. Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé. Et le Seigneur dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela? Et la femme répondit : Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé. »

« Voici, dans la faiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne, observe Bossuet. Tout paraît faible ; osons le dire, tout a ici, en apparence, un air fabuleux : un serpent parle ; une femme écoute; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort : tout cela paraît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : « Ce qui est en Dieu une folie (apparente) est plus sage que la sagesse des hommes ; et ce qui est en Dieu comme une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes. »

Qu'y a-t-il en effet, dans cette page? un mythe, une simple allégorie, ou bien un fait réel? Pour n'y voir rien de plus qu'une fable, il faut méconnaître et les règles de la critique et le caractère de la Bible. Le livre sacré n'a rien de mythique, ni dans sa religion, qui est celle d'un Dieu unique, éternel et tout-puissant, ni dans son histoire, car les miracles mêmes qu'il rapporte sont des événements réels qui ne se sont pas accomplis seulement à l'ombre des âges primitifs, mais au temps d'Élie, de Daniel, et jusque dans la pleine lumière de l'époque évangélique. Une fable, ce serait la négation de la chute originelle; et l'existence du mal qui est un fait deviendrait inexplicable ; ce serait un démenti donné aux traditions des plus anciens peuples; ce serait le renversement de toute la doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament.







Adam et Ève se cachent.

On a donné un sens symbolique à ce récit, mais il y a là certainement autre chose qu'une allégorie. Origène, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, et chez les modernes, Jahn et le cardinal Cajétan, ont voulu cependant discuter la possibilité d'une explication purement allégorique. Cette hypothèse est d'une hardiesse qu'il serait téméraire d'élever au niveau de l'histoire. Origène et les Alexandrins ont exagéré partout l'allégorisme, qui ne doit pas être admis légèrement dans le domaine de la révélation. La Bible est une narration écrite pour conserver les faits mémorables de la religion. Toutes les fois que le symbolisme n'est pas évident, comme dans les paraboles, il y a péril à l'introduire. La vérité ne peut qu'en souffrir, car alors on ne sait plus distinguer où commence, où finit la réalité. On admet généralement que la punition d'Adam et d'Ève et de leurs descendants n'est point une allégorie : de quel droit alors ferait-on un mythe de leur chute? Le précepte divin était réel, la violation le fut aussi. Certes, ce n'est pas sans surprise que nous voyons un être mystérieux, habile et séducteur, apparaître sous les ombrages de l'Éden, se glisser dans ce séjour de grâce et de beauté jusqu'auprès de la jeune compagne du premier père, et, sous la forme d'un animal qui nous inspire une instinctive horreur, lui tenir un perfide langage. Mais nous savons déjà qu'à ces premiers âges du monde l'imperceptible frontière qui sépare le visible de l'invisible s'abaisse à chaque instant; la raison admet

qu'il peut exister des êtres différents de l'homme, doués d'une nature spirituelle, ayant sur lui une action bonne ou mauvaise, suivant qu'ils sont restés dans le bien ou sont tombés dans le mal. Ce n'est pas le principe éternel du mal, l'Ahriman persan, que nous présente le récit biblique; c'est un ange déchu, qui a été créé dans l'innocence et la lumière, mais qui n'a point voulu y demeurer, et qui a succombé précédemment dans l'épreuve imposée aux êtres intelligents et libres. Nous ne connaissons qu'imparfaitement la nature de l'épreuve à laquelle furent soumis les esprits angéliques, le mode de leur rébellion, la sphère dans laquelle elle se produisit. Il est toutefois une grande et magnifique doctrine, qui, sans s'élever à la hauteur d'un dogme, paraît être tout à fait autorisée dans l'Église, et qui attribue la chute des anges à la révélation que Dieu voulut leur faire de ses desseins miséricordieux sur l'homme. Dévoilant les secrets de sa prescience infinie, l'Éternel leur montra la nature humaine, créée d'abord par rapport à eux dans un état d'infériorité, portée ensuite par l'Incarnation à une hauteur que les esprits angéliques ne sauraient atteindre; il leur fit entrevoir qu'une femme serait un jour la mère de Dieu, et deviendrait ainsi leur reine. Un sentiment d'orgueil et de jalousie se glissa parmi eux. Un cri de révolte jeté par Lucifer ébranla les profondeurs des cieux et entraîna des myriades d'anges dans la rébellion. Moïse ne parle ni de la création ni de la chute des anges. Il a passé sous silence et comme à dessein tout ce qui, chez un peuple trop enclin déjà au polythéisme, à la magie et à la théurgie, pouvait servir de prétexte à l'erreur. Mais toute l'Écriture, qui est la continuation du Pentateuque, fait mention du démon, et toute la tradition des Juifs et des chrétiens s'accorde à le reconnaître dans le serpent qui séduisit nos premiers parents. Le Nouveau Testament fait de fréquentes allusions à ce premier tentateur; et le dernier des livres saints, finissant comme le premier a commencé, désigne le grand dragon, l'antique serpent, comme étant le diable et Satan.

Tout, dans la scène du paradis terrestre, révèle l'adversaire de Dieu et l'ennemi du genre humain; tout y est plein d'une ruse et d'une perfidie, d'une haine et d'une méchanceté qui ne peuvent convenir qu'au démon. Il s'adresse à la femme, qu'il sait être plus faible que l'homme, il s'occupe à la séduire d'abord, lui laissant après le soin de séduire elle-même son époux. Il commence par un « pourquoi, » éveillant avec la curiosité le doute et la méfiance contre Dieu. Il poursuit par une négation, taxant audacieusement de mensonge la parole du Créateur; il en vient aux suggestions pour détruire l'amour de Dieu au cœur de la femme, insinuant qu'un motif d'envie a seul dicté la défense; il pousse à la révolte enfin, promettant qu'une science parfaite couronnera la désobéissance et rendra les transgresseurs semblables à Dieu. Il fait le mal pour le mal, par haine contre Dieu, par jalousie contre l'homme. Comment se méprendre à de pareils traits, et ne pas reconnaître Satan sous la forme du serpent?

Mais pourquoi a-t-il pris cette forme plutôt qu'une autre? L'Écriture nous le fait pressentir,

remarque Bossuet, en disant que le serpent était le plus fin des animaux, c'est-à-dire celui qui s'insinuait de la manière la plus souple, et qui, pour beaucoup d'autres raisons, représentait mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice. Le grand docteur observe encore que la femme ne put être bien surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu lui-même sous une forme sensible. Elle sentit bien qu'un ange lui parlait; il paraît seulement qu'elle ne distingua pas assez si c'était un bon ou un mauvais ange. Que de fois depuis lors l'ange de ténèbres ne s'est-il pas transformé en ange de lumière!

Ainsi le mal est entré dans le monde. Le péché a été commis dans l'état d'une nature comblée de grâce et de félicité, il accuse une profonde ingratitude et des aspirations insensées; c'est un crime énorme. Dès lors se brisent toutes les relations établies entre Dieu, la création et l'homme. Dès ce moment l'homme a peur de Dieu; il se cache; il a honte de sa nudité, que le péché lui a révélée. Mais Dieu l'atteint et lui arrache l'aveu de sa faute. La confession d'Adam est sincère comme celle d'Ève, mais elle pourrait être plus humble. L'un rejette sa désobéissance sur la compagne qui lui a été donnée, l'autre sur le serpent.

Ici commence le rôle de la justice et aussi celui de la miséricorde. La sentence est portée d'abord contre l'instigateur du mal, et elle est rendue plus terrible par la promesse prophétique qui annonce la victoire de la femme sur le séducteur.

Dieu dit au serpent : « Puisque tu as fait cela, tu seras maudit par-dessus tous les animaux et toutes les bêtes de la terre, tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, elle te brisera la tête et tu chercheras à la blesser au talon. »

La sentence portée contre le serpent atteint avant tout le démon. L'abjection sera le partage de l'ange déchu, et son règne portera les stigmates de la honte. Ceux qui lui appartiendront seront maudits de Dieu, condamnés à se traîner dans la fange, à se nourrir des satisfactions basses et terrestres; ils n'auront pas de part à la rédemption, et l'éternelle perdition sera leur partage. Le serpent, au lieu d'être un objet de charme dans la nature, inspirera le dégoût et l'horreur. Il sera maudit entre tous les animaux et se traînera misérablement sur la terre, où il devra dévorer une nourriture souillée.

Mais à peine la justice a-t-elle rendu ce premier arrêt que la miséricorde élève la voix à son tour. Le démon a séduit la femme et fait alliance avec elle pour perdre le genre humain et renverser l'œuvre divine. Dieu se servira des propres armes de l'ennemi. Il suscitera entre une seconde Ève et le démon la plus formidable des haines, une guerre éternelle entre la race du serpent et la race de la femme, qui sera victorieuse et écrasera à son tour la tête de son vainqueur.

Voici la première de toutes les prophéties. Les docteurs et les Pères l'ont appelée le *Proto Evangelium.* C'est la première annonce de la bonne nouvelle. L'aurore qui se lève sur

le monde ne projette encore qu'une pâle et faible lumière, mais les rayons s'épanouiront et le soleil se lèvera. Déjà, dans un mystérieux lointain, on voit se dessiner la figure de Jésus et celle de Marie, qui doivent sauver le monde qu'Adam et Ève avaient perdu.

Dieu ayant fait entrevoir le Rédempteur à nos premiers parents et mis dans leur cœur cette grande espérance, se tourna vers eux, pour leur imposer la pénitence que réclamait sa souveraine justice.

La femme a péché la première, c'est elle qui la première entendra sa sentence. « Je multiplierai tes misères et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » La punition est en rapport avec la faute. Ève a cru à la parole du serpent : « Vous serez comme des dieux, » et elle sentira l'étreinte de la mort chaque fois qu'un enfant entrera dans la vie. Elle a séduit l'homme; désormais elle sera sous son empire, et cet empire sera souvent tyrannique; presque partout elle se verra réduite en servitude, et il ne faudra rien moins que le sang du Calvaire coulant sur la seconde Ève pour réhabiliter la femme et pour effacer les hontes de son abaissement.

Enfin la parole vengeresse du Seigneur s'adressa à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ton épouse et mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite en punition de ton péché. Tous les jours de ta vie tu n'en tireras ta nourriture qu'au prix du travail, elle te produira des épines et des chardons. Tu mangeras l'herbe de la terre; tu te nourriras de pain à la sueur de ton front; jusqu'à ce que tu retournes à cette terre dont tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

« O homme, s'écrie Bossuet, voilà donc ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant jusqu'à ce que tu ailles pourrir dans son sein. » La mort est l'unique terme des misères terrestres, et elle est entrée dans le monde en même temps que le péché. Car Dieu n'avait point fait la mort, et la mort n'est pas, comme on l'a dit, un effet du progrès vital; elle est venue fondre sur nous comme un châtiment, comme la consommation dans la plus amère des douleurs de toutes les douleurs de la vie. Elle frappe universellement, et nous atteint sûrement, quoi que nous fassions pour lui résister, quelque horreur que nous ayons d'elle; et cette horreur, qui subsiste quand même au fond de la nature humaine, semble nous dire aussi que cette impitoyable loi n'était point entrée dans l'ordre primordial établi par le Créateur. Si les misères temporelles, les souffrances, les maladies et la mort ont passé d'Adam et d'Ève à leurs descendants, faut-il s'étonner qu'une autre mort, celle du péché, ait envahi de même tous les membres de la race humaine? Dieu, en élevant l'homme à la vie surnaturelle, l'a fait héritier de son royaume. Adam, par sa faute et par sa rébellion, a perdu ses droits à cet héritage; et, comme l'enfant ne peut entrer en possession des biens perdus par ses parents, il a fallu que le Fils de Dieu, enfant d'Adam par son humanité, vînt reconquérir sur le Calvaire la succession divine à laquelle nous avions tous été primitivement appelés dans la personne de notre premier père.



Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

Il y a là un impénétrable mystère; mais, si le dogme du péché originel est réellement incompréhensible, l'homme est sans lui beaucoup plus incompréhensible encore. Le triste cortége de maux physiques que nous traînons après nous n'est rien en comparaison de l'empire qu'exerce le mal moral sur notre intelligence et notre volonté. D'où viennent à l'homme ces inclinations corrompues, ces penchants désordonnés, ces appétits sensuels, ces exigences égoïstes qui font si aisément pulluler les végétations du péché sur le sol de son âme, alors qu'au prix de la plus pénible culture, c'est à peine s'il peut y faire croître quelques bonnes plantes, s'il n'y a pas eu, comme l'enseigne l'Église, une détérioration dans l'âme aussi bien que dans le corps, si la volonté n'a pas éprouvé un affaiblissement et une déviation par suite de la chute originelle?

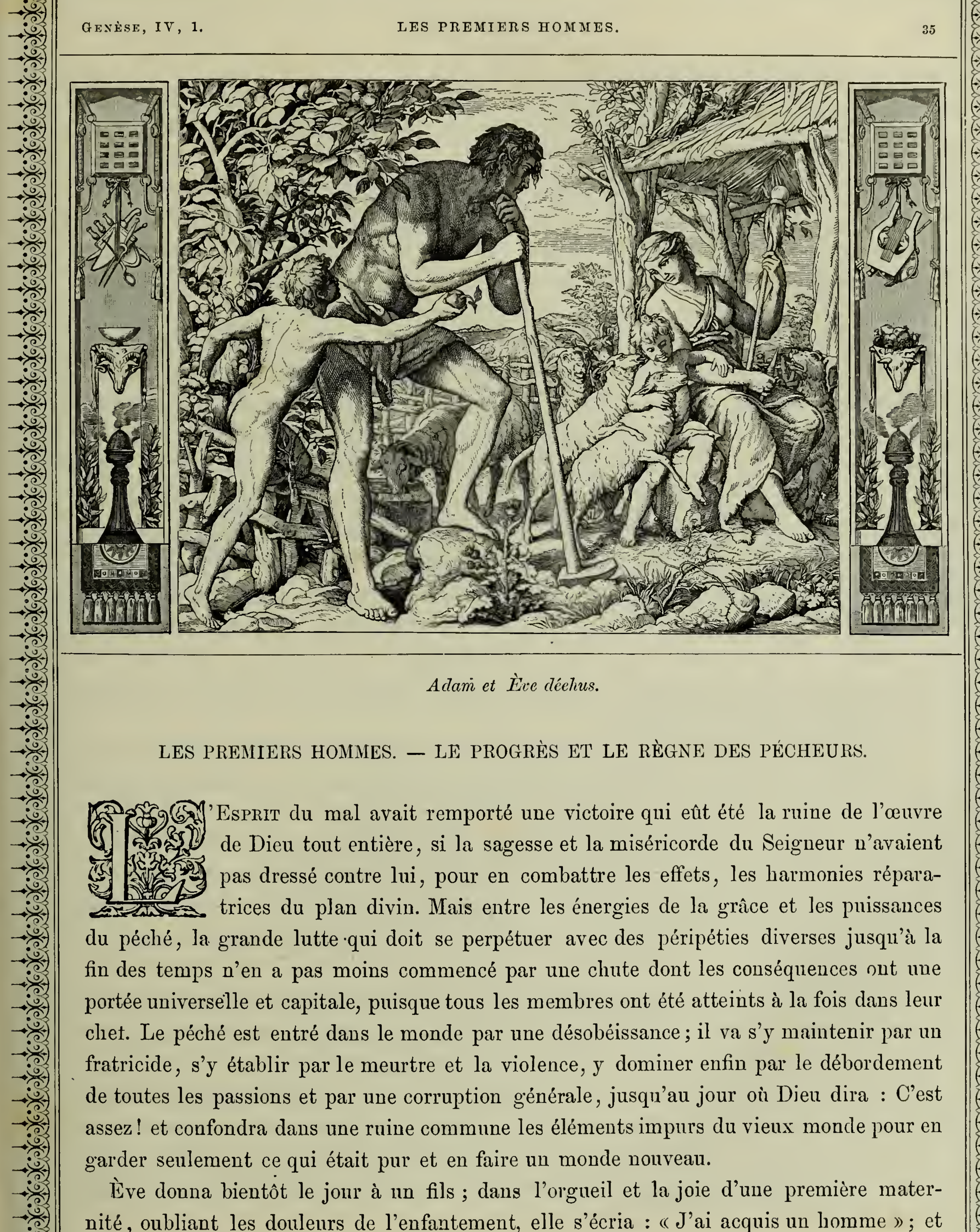
Les anciens philosophes avaient remarqué ce désordre dans les facultés intellectuelles et morales, et, pour l'expliquer, ils prétendaient que les âmes étaient punies ici-bas des fautes commises dans une vie antérieure. Les traditions des anciens peuples étaient plus justes et plus conformes aux données de la révélation : elles attribuaient presque partout à une faute primitive la déchéance de la race humaine, et jusque dans leurs mythes les plus défigurés, il y a quelque chose de la doctrine de l'Écriture et de la croyance de l'Église.

Le paradis terrestre et visible ne pouvait plus être le séjour de l'homme privé de cette grâce intérieure dont le jardin de délices n'était que la manifestation sensible. Adam et Ève allaient désormais porter leurs pas errants sur la terre ; soumis aux injures de l'air et du froid au milieu d'une nature devenue inclémente, ils allaient avoir besoin de vêtements. Dieu leur en fit avec des peaux d'animaux. « Conquête faite sur la mort, ces vêtements, dit saint Augustin, étaient le signe de la mortalité, châtiment de la faute ; ils étaient aussi une marque de la fragilité et de la corruption de la chair. » — « Voilà, dit le Seigneur, qu'Adam est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal ; maintenant donc prenons garde qu'il ne mette la main sur l'arbre de vie, qu'il n'en mange et ne vive éternellement. » Il y aurait dans ces paroles comme une suprême ironie, s'il n'y avait pas une signification supérieure, une allusion à l'Incarnation, où se cache sous une apparence de sévérité tout un abîme de miséricorde.

Cependant Dieu chassa l'homme du jardin de délices afin qu'il allât travailler la terre d'où il avait été tiré. Et il mit à la porte de l'Éden des chérubins au glaive étincelant pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Les anciens mythes ont conservé le souvenir des gardiens du paradis. Le jardin des Hespérides chez les Grecs, la montagne d'or chez les Égyptiens et chez les Assyriens, l'arbre *Hom* qui a la vertu de faire revivre, chez les Perses, avaient, pour veiller sur leurs trésors, des griffons ou des dragons. Les chérubins de la Bible sont, suivant l'étymologie de leur nom, des esprits qui, dans la hiérarchie des chœurs angéliques, s'approchent, avec les séraphins, le plus près du trône de Dieu.





Adam et Ève déchus.

LES PREMIERS HOMMES. — LE PROGRÈS ET LE RÈGNE DES PÉCHEURS.

L'Esprit du mal avait remporté une victoire qui eût été la ruine de l'œuvre de Dieu tout entière, si la sagesse et la miséricorde du Seigneur n'avaient pas dressé contre lui, pour en combattre les effets, les harmonies réparatrices du plan divin. Mais entre les énergies de la grâce et les puissances du péché, la grande lutte qui doit se perpétuer avec des péripéties diverses jusqu'à la fin des temps n'en a pas moins commencé par une chute dont les conséquences ont une portée universelle et capitale, puisque tous les membres ont été atteints à la fois dans leur chef. Le péché est entré dans le monde par une désobéissance ; il va s'y maintenir par un fratricide, s'y établir par le meurtre et la violence, y dominer enfin par le débordement de toutes les passions et par une corruption générale, jusqu'au jour où Dieu dira : C'est assez ! et confondra dans une ruine commune les éléments impurs du vieux monde pour en garder seulement ce qui était pur et en faire un monde nouveau.

Ève donna bientôt le jour à un fils ; dans l'orgueil et la joie d'une première maternité, oubliant les douleurs de l'enfantement, elle s'écria : « J'ai acquis un homme » ; et

le nom de *Caïn*, qui signifie *acquisition*, fut donné à ce premier enfant. Puis elle en eut un autre ; et cette fois, dans le sentiment de ses angoisses maternelles, elle l'appela *Abel*, nom qui signifie deuil.

Ces deux frères eurent des inclinations différentes. Le premier s'adonna à la culture de la terre, le second au soin de ses troupeaux. La géologie a découvert, à l'aide des débris de l'industrie primitive qu'elle a recueillis, que la culture de la terre et l'élève des animaux domestiques furent inconnus aux premiers hommes qui ont habité nos contrées. Mais elle ne saurait en rien conclure contre cette donnée biblique qui place au berceau de l'histoire des fils d'Adam ces deux grandes divisions du travail des champs, et qui prouve seulement que Dieu n'avait pas abandonné le premier homme à sa faiblesse en face d'une nature hostile. Car, autres durent être les conditions de l'existence dans un milieu où le ciel était clément, et autres sous un climat rigoureux qui fut longtemps chez nous analogue à celui des régions glacées où vivent les Esquimaux.

Abel, fidèle aux bons instincts de la grâce comme à l'éducation qu'il avait reçue de ses parents, fut juste devant le Seigneur ; Caïn, cédant aux instincts de la perversité et rebelle aux leçons qui lui étaient données, fut dès le commencement ingrat envers Dieu. Car lorsque les deux frères firent à l'Éternel leurs premières offrandes, selon la notion du sacrifice qui devait être la loi du monde pécheur, et qui substituait au coupable une victime, pour détourner de son front le châtiment mérité, Caïn n'offrit que les rebuts des produits de la terre, Abel au contraire immola les prémices de ses troupeaux. Dieu agréa les offrandes d'Abel et dédaigna celles de Caïn.

Blessé dans son orgueil et jaloux de la faveur témoignée à son frère, Caïn entra dans une violente colère. Dieu essaya de l'apaiser par une réprimande toute paternelle et toute pleine de bonté : « Pourquoi, lui dit-il, es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu fais le bien, n'en seras-tu pas récompensé? Si tu fais le mal, le péché se tiendra à ta porte, tu seras en proie à la violence des passions, alors que tu pourrais en être le maître. » L'homme a toujours son libre arbitre, à moins qu'il n'ait perdu la raison ; et, placé entre le bien et le mal, quelles que soient les sollicitations qui le pressent, il choisit librement.

Caïn vit bien que Dieu avait pénétré les mauvais desseins auxquels s'abandonnait son cœur, mais il n'en fut point détourné pour cela. « Sortons ensemble, » dit-il un jour à son frère, qui ne se doutait pas de ses projets. Quand ils furent à la campagne, Caïn se jeta sur Abel et le tua. Ainsi, pour la première fois, la terre fut arrosée du sang d'un juste ; ce fut la main d'un frère qui le versa, et la jalousie en fut cause. Nous verrons, quand l'heure marquée par le Tout-Puissant pour la rédemption du monde sera venue, un nouveau Caïn, le peuple juif, jaloux et irrité contre son frère, Jésus, le Juste et le Saint, sortir dans la campagne, et l'immoler sur le Calvaire.





Sacrifices de Caïn et d'Abel.

La mort d'Abel a toujours été considérée comme une figure de la mort du Sauveur, et une foule d'événements dans l'Ancien Testament ont un sens analogue. Dieu, qui ne perdait point de vue le grand dessein qu'il avait de sauver le monde par l'Incarnation et la Rédemption, s'est plu, dans le cours des siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, à tracer l'esquisse et les grandes lignes du tableau qu'il voulait réaliser. On peut le dire sans aucune exagération et l'on demeure dans la vérité la plus rigoureuse, en signalant les traits nombreux de l'Ancien Testament qui s'appliquent à Jésus-Christ, à ses sacrements, et en particulier à la sainte Eucharistie, à son Église et à sa Mère. Mais il faut se garder de forcer les significations, de tomber à cet égard dans le figurisme qui est un abus ; on ne doit point se permettre, en dehors des règles et des données de l'Écriture, de l'Église et de la tradition, d'interpréter violemment tous les faits et toutes les cérémonies de l'ancienne loi. Le livre sacré n'est pas une énigme qui puisse servir de jouet aux interprètes, et le corps de la doctrine chrétienne n'a rien de commun avec la cabale judaïque.

Cependant le crime de Caïn n'avait point échappé à l'œil du Très-Haut. Dieu, qui avait interrogé Adam après son péché pour en obtenir l'aveu, en agit de même à l'égard du fratricide et lui dit : « Où est Abel, ton frère? — Je n'en sais rien, répondit le meurtrier, est-ce que je suis le gardien de mon frère? » C'est la réponse d'un cœur endurci, qui, par son in-

solence même, se rend indigne de toute commisération. « Qu'as-tu fait? lui dit le Seigneur, la voix du sang de ton frère crie de cette terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit sur la terre qui a bu le sang de ton frère versé par ta main. Tu la cultiveras sans qu'elle réponde à tes soins, et tu seras errant et fugitif dans le monde. » Plus touché d'effroi que de repentir, Caïn s'écria : « Mon iniquité est trop grande pour que j'en puisse mériter le pardon. Voilà que vous me bannissez de cette terre et que je dois me cacher devant votre face. Maintenant que je vais être errant et fugitif dans l'univers, quiconque me trouvera, me tuera. — Non, lui dit le Seigneur, celui qui tuerait Caïn serait puni sept fois. » Et Dieu le marqua d'un signe qui devait le préserver de ce danger. Quel fut ce signe? Nul ne saurait le dire. Quant à la conduite de Dieu, qu'on ne se hâte pas d'y voir une sorte de pardon accordé au criminel qui ne l'a point mérité. Seul maître de la vie, à cet âge où il n'y avait point de société constituée qui pût infliger la peine de mort en punition d'un crime, Dieu consent à en faire grâce au coupable et à lui donner comme une garantie de cette miséricorde, sans doute pour lui laisser le temps de faire pénitence; mais il le frappe de sa malédiction, le condamne à une vie errante et misérable, et lui garde, s'il n'expie pas son forfait, les châtiments de la vie future, laquelle ne pouvait être l'objet d'un doute pour les premiers hommes, toujours en rapport avec l'Éternel.

Si l'on s'imaginait que le genre humain, lors de la mort d'Abel, ne se composait plus que de trois personnes, on ne comprendrait ni les craintes de Caïn, ni le signe préservateur dont il fut marqué. Mais Dieu n'avait pas dit en vain à nos premiers parents : « Croissez et multipliez. » Adam avait d'autres enfants que Caïn et Abel, car le premier au moins devait être marié. Si l'on suppose que la mort d'Abel eut lieu une centaine d'années après la création, on ne doit pas douter qu'il n'y ait eu déjà de nombreux habitants sur la terre, et le meurtrier dut craindre qu'ils ne songeassent à venger son frère.

Banni par la malédiction divine des contrées voisines de l'Éden, où l'Éternel manifestait sa présence, Caïn se retira vers l'Orient, dans la terre de Nod; il y vécut comme exilé, y eut un fils qu'il appella Hénoch, et, pour se mettre peut-être à l'abri des vengeances qu'il redoutait toujours, il bâtit une ville à laquelle il donna le nom de ce fils. Rien ne sert encore de dire ici, pour attaquer la Bible, que les premiers hommes dont on retrouve les vestiges dans nos pays, erraient dans les forêts et s'abritaient dans les cavernes, sans avoir d'autres demeures. Le genre de vie peut varier suivant les milieux. Cette première ville d'ailleurs dut être un pauvre village composé de quelques habitations grossières faites de bois et de terre, entouré d'un fossé peut-être, afin de rendre cet asile plus sûr à ceux qui l'habitaient. Si l'on juge de l'industrie des hommes primitifs par les débris trouvés dans les sables et les terrains diluviens, on n'a pas lieu de croire, en effet, que des constructions de quelque importance aient été possibles, à une époque où l'usage du fer était encore inconnu, où les haches, les couteaux, les pointes de flèches n'étaient que des silex grossièrement taillés.



Mort d'Abel.

Jeté subitement, par une punition divine, hors du paradis terrestre où rien ne lui manquait, l'homme dut tomber nécessairement dans un état d'impuissance et d'abaissement qui ne lui permit pas, durant une longue période, d'utiliser les ressources que la nature tenait à sa disposition. Le berceau de la race humaine eut sans doute quelques privilèges qui y rendirent l'existence moins pénible et moins dure, mais qui se perdirent, à mesure qu'on s'en éloigna, dans la barbarie sauvage et grossière. L'étude des cavernes et des brèches osseuses où l'homme primitif a laissé sur divers points du globe des traces de son passage, tendrait même à prouver que cette époque de misère et d'abjection s'est prolongée fort longtemps ; que, pendant de longs siècles, notre race est restée dans un état voisin de la sauvagerie la plus absolue ; qu'elle ne passa qu'à la suite d'un progrès fort lent de l'âge de la pierre taillée à celui de la pierre polie, plus tard à l'âge de bronze, dont les premières traces apparaissent dans les cités lacustres, enfin à la découverte du fer, qui permit à l'industrie de prendre son essor. Mais les écrivains qui ont cru trouver une contradiction entre le récit biblique et les découvertes de l'archéologie préhistorique n'ont oublié qu'une chose : le dogme de la déchéance. Loin de là, rien de plus instructif que le spectacle fourni par les découvertes de la géologie. La condamnation prononcée par la colère divine est empreinte d'une manière saisissante dans les terrains quaternaires. Les premières tribus hu-

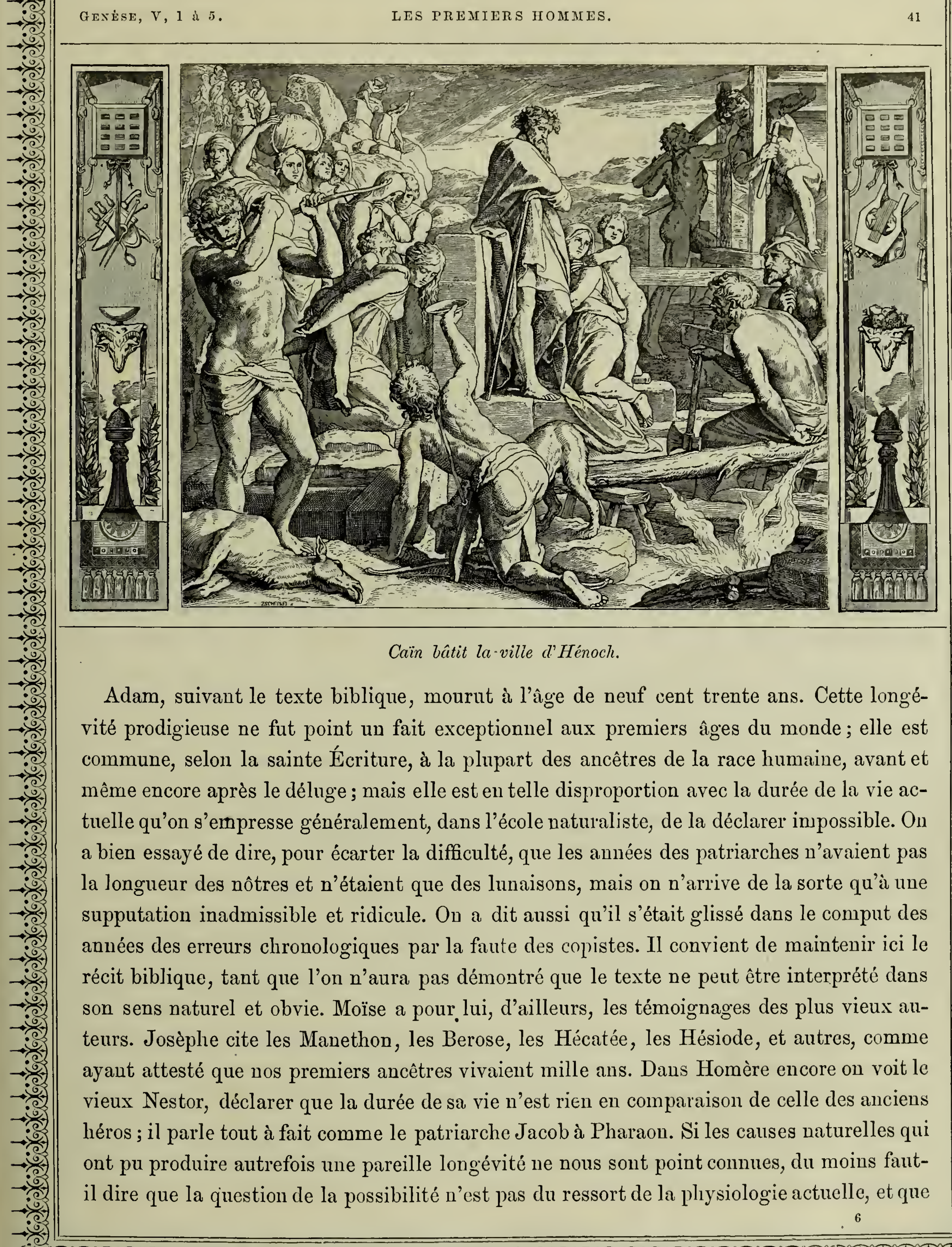
maines qui y vécurent menèrent pour la plupart une bien dure existence, qu'elles défendaient à grand'peine contre les rigueurs du climat et contre la férocité des animaux. Le poids de cette condamnation, au lendemain de la chute, a pesé sur notre race plus lourdement qu'il ne l'a fait depuis.

L'Écriture nous parle en peu de mots de la postérité de Caïn. Elle nous apprend que d'Énoch sortirent cinq générations jusqu'à Lamech, qui, le premier, rompit l'unité primitive du mariage en prenant à la fois deux femmes, Ada et Sella ; qu'il y eut, parmi les fils de la première, Jabel, père des pasteurs qui habitaient sous des tentes, et Jubal, qui inventa des instruments de musique. Sella eut une fille nommée Noéma et un fils qui s'appela Tubalcaïn. Ce fut lui qui trouva le premier le moyen de se servir de l'airain et du fer.

Certains géologues ne manquent pas de se récrier ici : il leur semble que le récit mosaïque se hâte un peu trop de signaler un progrès qui n'a pu, selon eux, être acquis que beaucoup plus tard ; ils disent qu'avant le déluge on ne trouve nulle part aucune trace de l'emploi du fer. Est-ce à dire qu'on a tout vu, tout exploré, et qu'on n'en trouvera jamais? La conséquence nous paraît forcée. Avec Tubalcaïn, nous sommes à cinq siècles au moins de la création de l'homme. Que sur un point du globe on soit arrivé déjà à ce développement de l'industrie, on n'y saurait voir aucune difficulté ; que le mouvement du progrès ait été en d'autres contrées beaucoup plus lent, il faut l'admettre encore ; nous ferons même observer que certains sauvages de l'Océanie en sont encore aujourd'hui à l'âge de la pierre polie, et fabriquent de la sorte tous leurs instruments, tels que les haches et les couteaux.

Lamech, déjà coupable de polygamie, devint encore meurtrier, comme Caïn son aïeul, mais dans des circonstances moins criminelles : il tua, dans une querelle où il était peut-être attaqué injustement, un homme et un enfant à la fois. Effrayé de ce double meurtre, il en parla à ses femmes, et leur dit que si Dieu avait menacé de punir sept fois celui qui tuerait Caïn, le meurtrier de Lamech devrait être puni soixante-dix fois sept fois.

Cependant, peu après la mort d'Abel, alors qu'Adam avait atteint l'âge de cent trente ans, Dieu donna aux premiers ancêtres du genre humain un autre fils qui fut appelé Seth, c'est-à-dire *substitué*, parce qu'il avait été mis par le Seigneur à la place d'Abel, pour être juste comme lui et pour être la consolation de ses parents. Adam, qui avait été créé à l'image de Dieu, et qui eût transmis cette image intacte à ses descendants s'il fût resté fidèle, engendra Seth à sa propre ressemblance, nous dit l'Écriture, c'est-à-dire que, pécheur lui-même, il ne put donner le jour qu'à un pécheur ; ce titre est celui qui convient à tous les hommes, quelque saints d'ailleurs qu'ils puissent être par la grâce de Dieu. L'Écriture ne fait aucune mention des autres enfants d'Adam et d'Ève. Elle ne dit rien non plus de la vie de nos premiers parents, ni de la longue pénitence qu'ils firent ici-bas. Mais la tradition est unanime à penser qu'ils se sanctifièrent devant Dieu par leur repentir et furent sauvés, grâce aux mérites du Rédempteur qui leur avait été promis.



Caïn bâtit la ville d'Hénoch.

Adam, suivant le texte biblique, mourut à l'âge de neuf cent trente ans. Cette longévité prodigieuse ne fut point un fait exceptionnel aux premiers âges du monde ; elle est commune, selon la sainte Écriture, à la plupart des ancêtres de la race humaine, avant et même encore après le déluge ; mais elle est en telle disproportion avec la durée de la vie actuelle qu'on s'empresse généralement, dans l'école naturaliste, de la déclarer impossible. On a bien essayé de dire, pour écarter la difficulté, que les années des patriarches n'avaient pas la longueur des nôtres et n'étaient que des lunaisons, mais on n'arrive de la sorte qu'à une supputation inadmissible et ridicule. On a dit aussi qu'il s'était glissé dans le comput des années des erreurs chronologiques par la faute des copistes. Il convient de maintenir ici le récit biblique, tant que l'on n'aura pas démontré que le texte ne peut être interprété dans son sens naturel et obvie. Moïse a pour lui, d'ailleurs, les témoignages des plus vieux auteurs. Josèphe cite les Manethon, les Berose, les Hécatée, les Hésiode, et autres, comme ayant attesté que nos premiers ancêtres vivaient mille ans. Dans Homère encore on voit le vieux Nestor, déclarer que la durée de sa vie n'est rien en comparaison de celle des anciens héros ; il parle tout à fait comme le patriarche Jacob à Pharaon. Si les causes naturelles qui ont pu produire autrefois une pareille longévité ne nous sont point connues, du moins faut-il dire que la question de la possibilité n'est pas du ressort de la physiologie actuelle, et que

les témoignages du livre sacré ne peuvent être contredits sans sortir de la réserve que la science impose. L'expérience est la seule règle d'après laquelle on puisse déterminer la durée de la vie, mais les observations ne portent que sur le présent; elles établissent que, dans les conditions actuelles, la vie humaine ne peut se prolonger autant que celle des patriarches. Qu'il y ait eu dans la haute antiquité des circonstances plus favorables en vertu desquelles une très-grande longévité fut possible, voilà ce qu'elle ne peut nier ni affirmer avec certitude.

C'est d'ailleurs grâce à cette longue vie des patriarches que le genre humain se multiplia rapidement, et que les traditions primitives se conservèrent et arrivèrent sans altération jusqu'à Moïse.

L'Écriture nous a conservé les noms de la postérité de Seth de mâle en mâle jusqu'à Noé, qui fut son huitième descendant. A l'âge de cent cinq ans, suivant la Vulgate, de deux cent cinq ans, suivant la version des Septante, Seth avait vu naître son fils Énos. Ce fut lui qui établit le premier un culte extérieur et public en l'honneur de l'Éternel; il mourut à l'âge de neuf cent douze ans. Parmi les descendants de Seth, il faut remarquer un autre Énoch, différent du fils de Caïn, mais fils de Jared, père de Mathusalem et le sixième patriarche après Adam. L'Écriture dit de lui qu'il marcha avec Dieu, c'est-à-dire qu'il vécut saintement et qu'il prêcha la pénitence aux hommes de son temps; elle ajoute qu'il n'apparut plus et que le Seigneur l'enleva, d'où les commentateurs ont conclu qu'il n'était point mort. Cette interprétation est confirmée par l'apôtre saint Paul, qui nous assure, dans son épître aux Hébreux, qu'Énoch fut enlevé en récompense de sa foi, afin qu'il ne vît pas la mort.

A l'âge de soixante-cinq ans, suivant la Vulgate, de cent soixante-cinq, suivant les Septante, Hénoch eut pour fils Mathusalem.

Ce sont ces supputations dissemblables et d'autres analogues qui ont donné lieu à des chronologies différentes dans les versions bibliques, et produit ce désaccord qui atténue, il faut en convenir, la valeur et la portée des chiffres dans la supputation des années avant le déluge.

Mathusalem est de tous les patriarches celui dont la vie fut la plus longue; il vécut neuf cent soixante-neuf ans et ne mourut, selon l'opinion commune, que l'année même du déluge.

Cette épouvantable catastrophe, que nous allons avoir à étudier, fut sans doute, dans ses effets, le résultat de causes naturelles et physiques, Dieu se servant ordinairement, pour arriver à ses fins, de l'action des lois qu'il a établies lui-même; mais il en faut chercher le principe dans un ordre plus élevé, et y voir avant tout un grand châtiment que la race humaine, en révolte contre son Créateur, s'était attiré par sa corruption et par ses crimes.



Corruption des fils de Dieu.

Les descendants de Caïn furent pour la plupart violents et pervers comme leur père; ceux de Seth, au contraire, persévérèrent généralement dans la piété de leur ancêtre. Deux sociétés distinctes s'étaient établies de la sorte l'une en face de l'autre; c'était ici la cité de Dieu, là celle des hommes. Les autres fils et filles d'Adam et leur postérité appartenaient à l'une ou à l'autre, suivant qu'ils obéissaient à la chair ou à l'esprit, et devenaient de la sorte enfants de Dieu ou enfants des hommes; cette dénomination servait à distinguer les bons d'avec les méchants, dès le temps d'Énos, petit-fils d'Adam.

Le mélange des justes avec les impies fut plus nuisible aux premiers que profitable aux seconds. La corruption fit des progrès tels que quatre générations plus tard, Hénoch, prévoyant les châtiments divins, en menaçait vainement les pécheurs. Ce qui la favorisait surtout, c'étaient les unions contractées par des mariages entre la race des bons et celle des méchants. Les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, choisirent leurs femmes parmi elles. Ces unions, fondées uniquement sur la sensualité, amenèrent à leur suite, avec la violation de la sainteté conjugale, la ruine des principes constitutifs de la famille et des désordres de tous genres.

Les enfants qui en sortirent, plus vicieux encore que leurs pères, furent des monstres d'iniquité, et peut-être aussi, si l'on prend à la lettre les expressions de la Vulgate et

des Septante, des monstres d'une taille gigantesque. Le texte hébreu indique surtout des hommes violents, des dominateurs injustes : « Ce sont là ces puissants qui furent les hommes fameux de leur siècle. » La croyance à une race de géants, qui s'était multipliée sur la terre avant le déluge, n'a rien d'inadmissible ; on ne saurait dire toutefois que le récit biblique l'exige rigoureusement. Le mot *Nephilim,* qu'on traduit par *géants,* est en effet susceptible d'un autre sens.

Au temps de Moïse et de Josué, il y eut bien, dans les montagnes de Chanaan, des hommes appartenant à une famille de géants. C'étaient les fils d'Énac : « *Monstra quædam de genere giganteo.* » Mais ils n'eurent rien de commun avec les hommes d'avant le déluge. La Bible fait mention encore des Chananéens, qui avaient une grande taille, et de quelques individus qu'elle appelle aussi des géants, tels que Goliath, et Og, le roi des Amorrhéens, dont le sarcophage en basalte, qu'on voyait à Rabbath Ammon, avait neuf coudées de long sur quatre de large ; il n'y a rien en tout cela qui soit impossible.

Peut-être les puissants d'avant le déluge furent-ils aussi des hommes d'une haute stature ; ce qui est certain, c'est qu'ils dominèrent le monde par leur tyrannie, et le souillèrent de leurs abominations, de telle sorte que toute la terre fut corrompue devant le Seigneur. Une première fois déjà Dieu avait dit : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, et l'existence du monde n'ira pas au delà de cent vingt ans. » C'était le délai accordé pour que les hommes pussent faire pénitence encore. Mais en dépit des avertissements, leur malice ne fit que s'accroître ; toutes les pensées de leurs cœurs étaient tournées au mal, et Dieu, touché de douleur au fond du cœur, suivant le langage énergique et métaphorique du texte sacré, se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre ; et se confirmant dans sa première résolution : « J'exterminerai, dit-il, de la face de la terre l'homme que j'ai créé. J'exterminerai depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. »

Ainsi tout ce monde allait être perdu, parce que toute chair avait corrompu sa voie. Le fléau devait envelopper jusqu'aux êtres privés de raison, afin que la punition du genre humain fût complète et que l'homme fût frappé d'une ruine universelle.

Il y avait un juste cependant sur cette terre maudite : il s'appelait Noé. A l'âge de cinq cents ans, il avait eu successivement trois fils, Sem, Cham et Japhet. Comme Hénoch, il marchait devant le Seigneur, et se conservait pur avec sa famille au milieu de la corruption générale. Noé trouva grâce devant Dieu, et devint le prédicateur et le héraut de la justice divine, en exhortant ses contemporains à la pénitence, qui seule pouvait encore sauver le monde.

Prédiction du déluge et construction de l'arche.

LE DÉLUGE.

ES prédications et les menaces furent inutiles, et Dieu dit à Noé : « La fin de toute chair est arrivée devant moi, parce que la terre est remplie de violences par la présence des méchants. Je vais les perdre, et toute la terre avec eux.

Puis il lui donna ses instructions pour la construction de l'arche qui allait le sauver des eaux du déluge. Ce devait être un grand navire de trois cents coudées de longueur, sur cinquante de largeur et trente de hauteur, divisé en trois étages, avec un grand nombre de compartiments intérieurs. Il s'agissait en effet d'y introduire non-seulement Noé et sa femme, ses trois fils et leurs femmes, mais encore des animaux de toute sorte, purs et impurs, sept couples des premiers, deux des autres, des oiseaux et des reptiles des différentes espèces, avec tous les vivres nécessaires pour une année.

Au milieu de l'indifférence et des railleries de ses contemporains qui vivaient comme à l'ordinaire, mangeant, buvant et se mariant sans nul souci de l'avenir, Noé avec ses trois enfants se mit à l'œuvre, et travailla près d'un siècle à la construction de l'immense

vaisseau qui devait porter en ses flancs tous les êtres vivants que les eaux du déluge n'engloutiraient pas.

On s'est demandé si, dans les dimensions indiquées, l'arche de Noé pouvait suffire à toutes les exigences de sa destination. Les uns l'ont révoqué en doute, d'autres l'ont nié positivement, et ont dit, avec le païen Celse, que l'arche de Noé était l'*arche d'absurdité*. Qu'on étudie toutefois les proportions de ce grand vaisseau, telles que l'Écriture les indique; qu'on y ménage sagement l'espace; qu'on observe que l'arche, destinée seulement à flotter et non à manœuvrer au milieu des eaux, pouvait porter une charge beaucoup plus considérable que celle d'un vaisseau ordinaire de même grandeur; et l'on verra combien l'incrédulité s'est montrée légère dans ses jugements. Les calculs les plus minutieux et les plus exacts ont été faits à cet égard, et l'on a prouvé qu'en admettant l'universalité du déluge et la nécessité par là même de conserver dans l'arche toutes les semences et tous les animaux destinés à repeupler le monde, la place n'y eût fait défaut ni pour les plantes, ni pour les êtres vivants, ni pour les subsistances. Nous ne nous arrêterons donc pas à ces questions dès longtemps résolues, et nous en aborderons d'autres plus étroitement liées avec les données de la science moderne.

Elle arriva enfin l'heure de la grande catastrophe annoncée depuis si longtemps et regardée toujours comme impossible. L'an six cent de la vie de Noé, le patriarche reçut l'ordre de faire entrer dans l'arche des animaux sauvages et domestiques, les oiseaux et les reptiles dont la race devait être conservée, et de s'y réfugier lui-même avec sa famille; après quoi Dieu en ferma la porte.

Une semaine s'écoula.... « Et le dix-septième jour du second mois, les sources du grand abîme des eaux furent rompues et les cataractes du ciel furent ouvertes. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... Les eaux crûrent et grossirent bientôt prodigieusement; l'arche montait avec elles; toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes, et l'eau dépassa de quinze coudées leurs sommets. Toute chair qui se meut sur la terre en fut détruite; les oiseaux, les animaux, les bêtes, les reptiles, les hommes et tous les êtres qui vivent sous le ciel périrent... il ne demeura que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Et pendant cinquante jours les eaux couvrirent toute la terre... »

Le déluge est un fait historique. On le trouve vivant dans la mémoire de tous les peuples, un seul excepté, celui de race noire. Quant à la science géologique, si elle n'est pas arrivée à donner de ce phénomène, tel que Moïse l'a décrit, une explication complète, si elle y trouve des problèmes dont elle n'a pas encore la clef, elle constate du moins que des déluges partiels et locaux, mais d'une immense étendue, se sont produits maintes fois dans la période quaternaire. Un seul de ces cataclysmes a pu suffire pour détruire le genre humain, sur les points du globe qui étaient habités.



Le déluge.

C'est dans l'univers tout entier qu'il faut recueillir les traditions sur le déluge. La forme en est, suivant les pays, particulière et diverse, mais elles ont partout une ressemblance générale qui leur assigne une commune parenté. Telles sont, dans l'Asie occidentale, les traditions des Babyloniens, des Phéniciens, des Phrygiens et des Syriens; sur le plateau oriental, celle des Chinois, des Perses et des Indiens. Moïse fait remonter le déluge à quinze ou dix-huit cents ans avant l'époque à laquelle il écrit. Bérose, qui écrivait à Babylone au temps d'Alexandre, en fixait la date immédiatement avant Belus, père de Ninus. Les livres sacrés de l'Inde, presque contemporains du Pentateuque, la placent à quinze cents ans de leur époque. Confucius, qui vécut cinq cents ans avant Jésus-Christ, montre le premier empereur de la Chine occupé à faire écouler les eaux qui baignaient encore la base des montagnes. Chez les Grecs, le déluge d'Ogygès et de Deucalion a beaucoup de traits communs avec celui de Moïse. Les Égyptiens vont jusqu'à mentionner la colombe qui fut lâchée hors de l'arche; et le même souvenir s'est conservé jusque dans le nouveau monde, où on le retrouve dans les légendes mexicaines. On pourrait joindre à ces traditions celles des Péruviens, des habitants de Tahiti, de l'Orénoque et de l'Amérique du Nord; celles enfin des Japonais, des Celtes et des Germains. Toutes les races en un mot, à l'exception de celle des noirs, où la mémoire des faits anciens a pu som-

brer dans l'abrutissement, ont fait entrer le déluge dans leur histoire, et l'ont raconté avec des caractères analogues. Partout, c'est une masse d'eau qui vient tout engloutir ; c'est un couple unique qui est sauvé ; c'est un vaisseau qui est l'instrument du salut et qui s'arrête sur une montagne quand les eaux commencent à décroître.

Quant au récit de la Genèse, il est précis ; c'est une sorte de journal ; c'est une pièce historique dans le sens propre du mot. Les particularités s'en expliquent d'une façon naturelle, dirions-nous, s'il n'y avait pas là tout d'abord le côté surnaturel de l'intervention de Dieu, faisant servir les lois cosmologiques à l'accomplissement de ses desseins.

La science est réduite encore à des conjectures sur la cause physique d'un tel phénomène, mais elle ne contredit pas les données bibliques et ne peut que constater leur vraisemblance.

La Bible laisse entrevoir deux causes naturelles du déluge : le débordement des mers produit sans doute par des soulèvements et des abaissements partiels de la surface du globe, et une pluie torrentielle, pareille aux chutes des cataractes, qui ne put élever de beaucoup le niveau des eaux, mais qui dut gonfler les rivières et les fleuves et augmenter les terribles effets de l'inondation. Ainsi s'unirent les eaux du ciel aux flots impétueux de la mer ; les vallées et les plaines furent envahies ; bientôt la nappe liquide s'éleva jusqu'au flanc des collines, pour monter, monter encore, disputant à l'homme et aux animaux, confondus dans une même épouvante, leur dernier refuge au sommet des montagnes et sur la cime des arbres, jusqu'à ce que tout disparût enfin sous le vaste linceul des flots.

Les naturalistes constatent qu'un déluge dit *asiatique*, a été provoqué, à une époque relativement récente, par le soulèvement d'une partie de la chaîne du Caucase. L'écorce du globe cédant à la pression intérieure comme au temps des périodes géologiques, et se dressant au sein des mers, en aurait déversé les eaux à de prodigieuses distances ; en même temps que d'immenses cratères s'ouvraient sur les crêtes récentes et répandaient à flots des boues volcaniques, des masses de vapeurs se condensaient dans les airs pour retomber à torrents sur le globe, noyant ainsi les vallées et les plaines, portant les eaux à de prodigieuses hauteurs et laissant émerger ensuite les sommets nouveaux de l'Ararat.

Plusieurs de ces données paraissent convenir au déluge mosaïque. Une simple hypothèse explique comment les contrées où la race humaine devait être confinée ont pu se trouver couvertes par les eaux. Qu'entre la mer Caspienne et le golfe de Finlande, le sol ait subi une de ces dépressions que constate à chaque instant la géologie ; qu'un autre abaissement ait eu lieu entre la mer Noire et le golfe Persique ; à l'heure marquée pour le châtiment, les sources du grand abîme auront été ouvertes, et au bout de quarante jours, toute la contrée aura été ensevelie sous l'inondation. Le sol se relevant ensuite graduellement, quelques mois après, les cimes de l'Ararat se seront dégagées des eaux, l'arche y aura été portée, et de ce point on put découvrir un océan immense dont les vagues retournaient en trois directions vers les mers d'où elles étaient sorties.

Une pareille inondation n'aurait, dans un sens, rien que de très-naturel. On a vu, presque de nos jours, des forces volcaniques soulever de seize cents pieds, dans une nuit, la montagne de Jorullo, en Amérique. La catastrophe n'en serait pas moins providentielle. Noé en aurait eu connaissance par une révélation divine, dont la possibilité doit être admise par quiconque n'est pas athée, panthéiste ou déiste.

Mais le déluge n'a-t-il pas dû dépasser ces limites? Moïse dit que toute la terre fut couverte d'eau, et la science trouve des traces d'inondation sur presque tous les points du globe.

La géologie est encore peu fixée sur les questions relatives à cette catastrophe ; elle constate cependant à peu près, dans tous les pays, l'existence d'un terrain de transport qui n'a pu être amené à la surface des terrains quaternaires que par un envahissement considérable des eaux ; elle l'appelle pour cette raison *diluvium.* C'est une couche qui, dans ses trois divisions, dans celle du *diluvium gris* surtout, paraît répondre au déluge de Moïse ; on ne saurait affirmer toutefois avec une entière certitude qu'elle en provienne partout où on la reconnaît. Elle ne s'élève guère à plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On y rencontre des fossiles d'animaux d'époques diverses ; on y trouve aussi des fossiles humains et des restes de l'industrie primitive ; d'où il suit que l'homme a été contemporain des pachydermes, des ruminants et des carnassiers antédiluviens, dont les débris abondent dans ces terrains de transport, qu'il a vécu avant la déposition du *diluvium,* et que lui aussi a été victime des inondations. Ces terrains, avons-nous dit, se rencontrent sur tous les points du globe ; il en est de même des cavernes à ossements et des brèches osseuses qui se composent des mêmes éléments minéralogiques, des mêmes fossiles, des mêmes silex taillés, et doivent ainsi appartenir à l'époque du *diluvium.* La science semble donc établir qu'en tous les pays où il habitait, l'homme a été atteint par les eaux.

Suivant la Bible, le déluge a été universel. Il a fait périr la race humaine tout entière ; autrement à quoi bon construire une arche, y faire venir les animaux, y faire entrer huit personnes, pour éviter une inondation locale? Il eût été bien plus simple d'enjoindre à Noé de se retirer en des pays où le déluge ne s'étendrait pas.

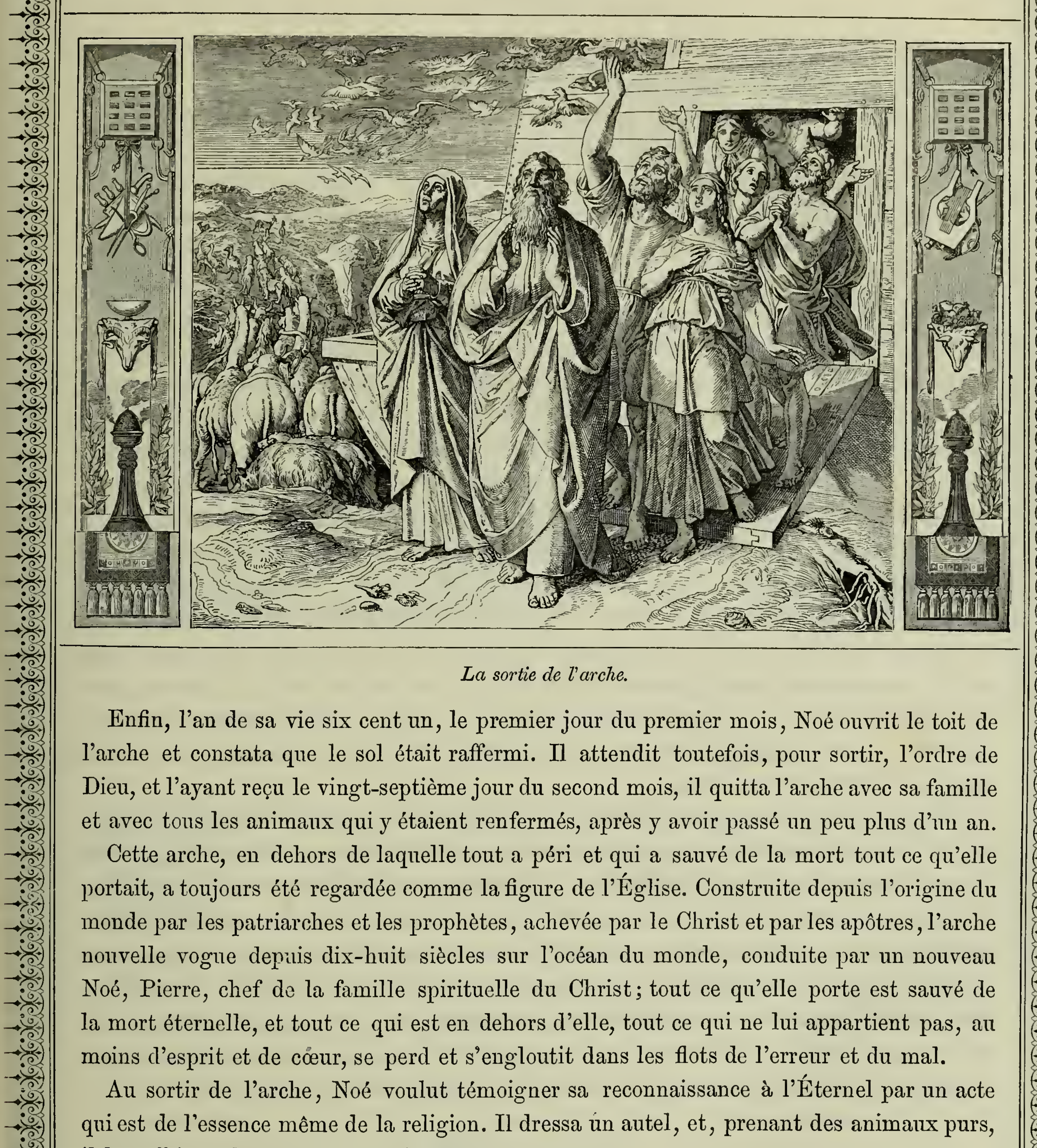
Les contrées de l'Asie durent être le principal centre des soulèvements du globe à la période diluvienne ; le phénomène des inondations s'y révéla avec une puissance formidable, et les eaux s'y élevèrent réellement, comme le dit l'écrivain sacré, de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Les hommes s'étaient déjà répandus sur la terre, mais le véritable foyer de la vie humaine était toujours là, et le châtiment divin devait y sévir avec des caractères plus effrayants que partout ailleurs. Rien n'empêche de croire que, sur les autres points du globe où l'homme se trouvait, d'autres soulèvements se soient produits dans le même temps, et que les eaux aient monté partout à la hauteur nécessaire pour détruire l'humanité. En vertu même des lois de l'équilibre, le prodigieux amas de ces eaux, qui dépassait les sommets de l'Ararat, dut s'étendre aux pays les plus loin-

tains, et si le déluge n'enveloppa pas dans toute son étendue le sphéroïde terrestre, aucune contrée de la terre habitée ne fut à l'abri de ses atteintes.

Suivant le texte sacré, le déluge couvrit toute la terre; mais on peut, ce semble, entendre par cette parole les pays que l'homme habitait. La Bible se sert souvent de termes semblables, en leur donnant une signification qui ne saurait être prise dans toute son étendue; ainsi, ne parle-t-elle évidemment que des nations voisines, quand elle dit que la terreur du nom Hébreu se répandra chez tous les peuples qui sont sous les cieux. De même Moïse, rapportant que toutes les montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes par l'inondation, entend parler, selon toute probabilité, de celles-là seulement que Noé connaissait; car le récit de la Genèse sur le déluge, pour avoir été écrit sous l'inspiration d'en haut, n'en provient pas moins de la relation que Noé et ses fils ont transmise à leurs descendants, sur un fait dont ils avaient été témoins. En un mot, l'universalité du déluge, entendue en ce sens que tous les hommes y ont péri, est suffisante pour que les desseins de la Providence aient été remplis; elle l'est également pour que le récit mosaïque soit justifié, et elle paraît confirmée par les données de la science positive.

Si l'on s'étonne qu'au temps du déluge, dont on a voulu, d'après la Vulgate, fixer la date à l'an 1656 après la création, les hommes se soient trouvés déjà dispersés par toute la terre, puisque le *diluvium* et les cavernes à ossements se rencontrent partout, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, il faut se souvenir que, d'après le texte des Septante, on peut admettre un temps beaucoup plus considérable entre les deux époques, que les systèmes chronologiques sont très-incertains dans la Bible, et qu'enfin, sans accorder qu'il est permis à la science de placer entre le déluge et les commencements de l'humanité autant de siècles qu'elle le jugera nécessaire, on peut toujours arguer de l'incertitude des dates pour écarter les objections.

Les eaux se maintinrent pendant cent cinquante jours au même niveau. Alors Dieu, se souvenant de Noé et de tout ce qu'il y avait avec lui dans l'arche, ferma les cataractes du ciel et les sources de l'abîme; le vent s'éleva, et les eaux commencèrent à décroître. Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche cessa d'être à flot et s'arrêta sur le mont Ararat. Au dixième mois, apparurent les sommets des montagnes; quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et laissa sortir un corbeau, qui put sans doute se nourrir de cadavres et ne revint pas. Il envoya ensuite une colombe, qui ne trouva pas où poser le pied, car les montagnes devaient être couvertes de fange et le reste de la terre était encore sous les eaux. La colombe revint vers l'arche, et Noé lui tendit la main pour la recevoir. Sept jours après, la colombe, envoyée de nouveau, rentra le soir du même jour, portant dans son bec un rameau d'olivier avec des feuilles vertes. Noé comprit que les eaux se retiraient. Il attendit sept jours encore et, pour la troisième fois, lâcha la colombe, qui, trouvant la terre sèche et en état d'être habitée, ne revint plus.



La sortie de l'arche.

Enfin, l'an de sa vie six cent un, le premier jour du premier mois, Noé ouvrit le toit de l'arche et constata que le sol était raffermi. Il attendit toutefois, pour sortir, l'ordre de Dieu, et l'ayant reçu le vingt-septième jour du second mois, il quitta l'arche avec sa famille et avec tous les animaux qui y étaient renfermés, après y avoir passé un peu plus d'un an.

Cette arche, en dehors de laquelle tout a péri et qui a sauvé de la mort tout ce qu'elle portait, a toujours été regardée comme la figure de l'Église. Construite depuis l'origine du monde par les patriarches et les prophètes, achevée par le Christ et par les apôtres, l'arche nouvelle vogue depuis dix-huit siècles sur l'océan du monde, conduite par un nouveau Noé, Pierre, chef de la famille spirituelle du Christ; tout ce qu'elle porte est sauvé de la mort éternelle, et tout ce qui est en dehors d'elle, tout ce qui ne lui appartient pas, au moins d'esprit et de cœur, se perd et s'engloutit dans les flots de l'erreur et du mal.

Au sortir de l'arche, Noé voulut témoigner sa reconnaissance à l'Éternel par un acte qui est de l'essence même de la religion. Il dressa un autel, et, prenant des animaux purs, il les offrit en holocauste au Seigneur.

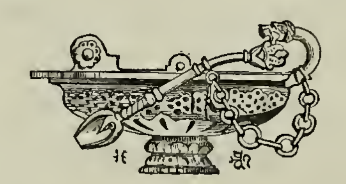
L'Éternel agréa le sacrifice de notre deuxième père et lui dit : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme, car les pensées et les sens sont en lui inclinés au mal dès sa jeunesse; je ne frapperai plus comme je l'ai fait toute créature vivante. Pendant la durée

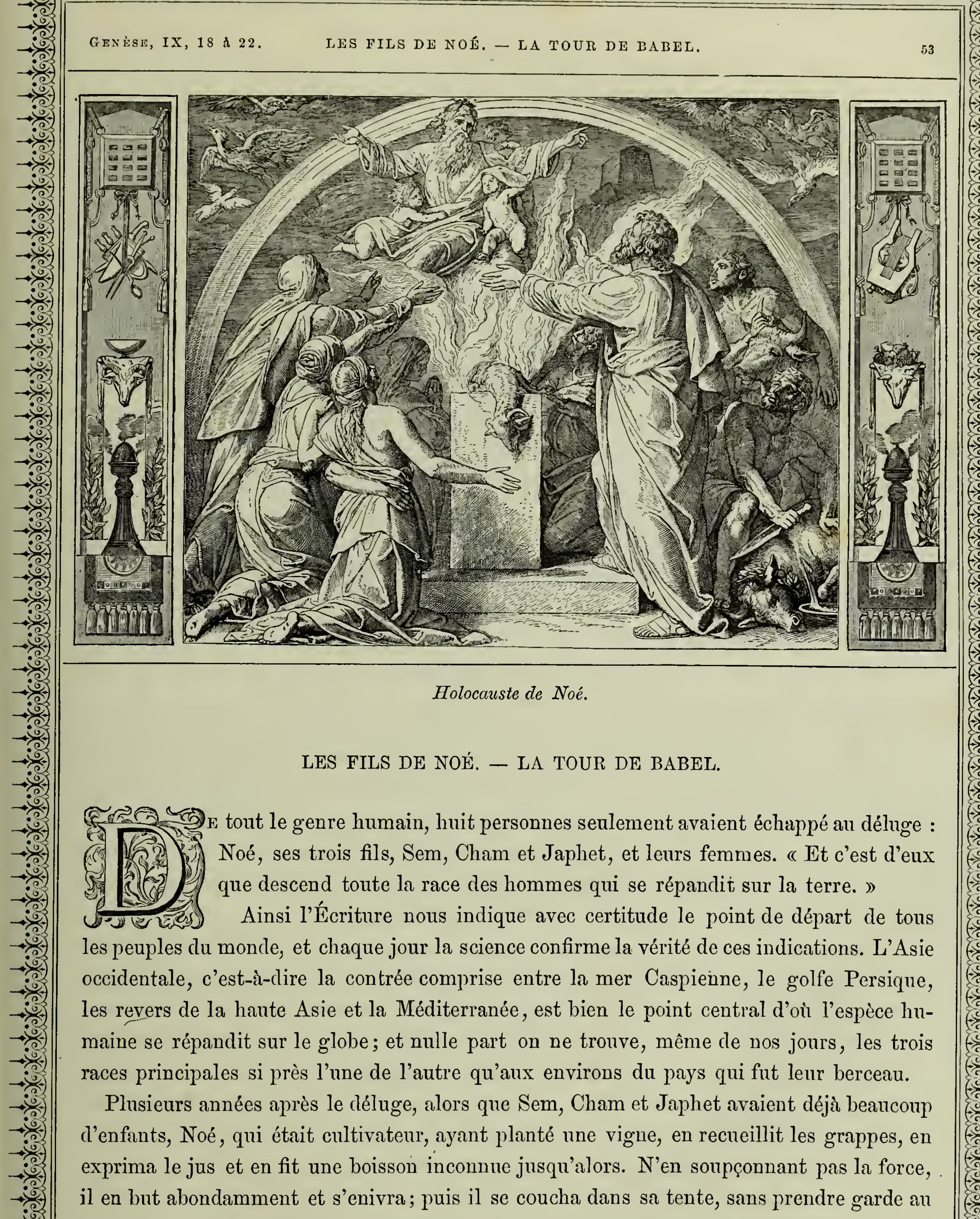
des siècles, les semences et les moissons, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit se succéderont sans interruption. »

Dieu bénit ensuite Noé et ses fils, et renouvelant pour eux la parole adressée à nos premiers ancêtres, il leur dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » Puis il leur donna l'empire sur tous les animaux de cette terre, de la mer et des cieux, et leur permit d'user pour se nourrir de tout ce qui a vie et mouvement aussi bien que des plantes et des fruits, avec cette seule exception qu'ils ne mangeraient pas le sang des animaux. Cette défense avait pour but de détourner l'homme des instincts féroces qui avaient prévalu avant le déluge, et de lui faire comprendre qu'aux yeux de Dieu l'effusion du sang humain était un crime. « Je le vengerai, dit le Seigneur, jusque sur les animaux qui l'auront répandu; mais combien plus sévèrement demanderai-je compte à un homme du sang de son frère, quand il en aura souillé ses mains. » Ainsi se dessine déjà l'esquisse d'une société humaine avec ses lois. Dieu ne se réserve plus le droit exclusif de punir le meurtrier; il pose en principe que celui qui aura versé le sang humain sera mis à mort à son tour, abandonnant au chef de la famille ou de l'État le droit de cette juste répression.

« Voilà que je fais alliance avec vous, ajouta encore l'Éternel, et avec votre postérité après vous, avec les créatures vivantes qui étaient dans l'arche, et avec tous les animaux de la terre. J'établis donc mon pacte avec vous. Désormais toute chair ne sera plus détruite par le déluge, et il n'y aura plus de déluge pour perdre la terre. Et voici le signe que je vous donne de cette alliance. Je placerai mon arc dans les nues, et il sera un signe d'alliance entre moi et la terre. Et lorsque je couvrirai les cieux de nuages, mon arc y paraîtra; je me souviendrai du pacte que j'ai fait et les eaux du déluge ne reviendront plus pour détruire toute chair. »

Cet arc-en-ciel, qui doit nous faire souvenir de l'alliance divine faite avec Noé et sa postérité, n'avait-il donc jamais apparu dans les cieux avant le déluge? On pourrait le croire. Les pluies dans les régions équatoriales n'ont jamais assez de finesse pour produire ce phénomène; peut-être en était-il de même de celles qui tombaient sur la terre aux époques antédiluviennes; tout le temps du moins que dura l'inondation, l'arc-en-ciel ne put se produire dans les nuées épaisses et trop chargées. Le texte sacré, d'ailleurs, n'indique pas absolument l'apparition d'un phénomène inconnu jusque-là, il peut signifier également : Je mets, je mettrai, ou j'ai mis mon arc dans les nues; seulement c'est à partir de ce moment que cet arc est devenu le signe de l'alliance entre Dieu et les hommes.





Holocauste de Noé.

LES FILS DE NOÉ. — LA TOUR DE BABEL.

De tout le genre humain, huit personnes seulement avaient échappé au déluge : Noé, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et leurs femmes. « Et c'est d'eux que descend toute la race des hommes qui se répandit sur la terre. »

Ainsi l'Écriture nous indique avec certitude le point de départ de tous les peuples du monde, et chaque jour la science confirme la vérité de ces indications. L'Asie occidentale, c'est-à-dire la contrée comprise entre la mer Caspienne, le golfe Persique, les revers de la haute Asie et la Méditerranée, est bien le point central d'où l'espèce humaine se répandit sur le globe; et nulle part on ne trouve, même de nos jours, les trois races principales si près l'une de l'autre qu'aux environs du pays qui fut leur berceau.

Plusieurs années après le déluge, alors que Sem, Cham et Japhet avaient déjà beaucoup d'enfants, Noé, qui était cultivateur, ayant planté une vigne, en recueillit les grappes, en exprima le jus et en fit une boisson inconnue jusqu'alors. N'en soupçonnant pas la force, il en but abondamment et s'enivra; puis il se coucha dans sa tente, sans prendre garde au désordre de ses vêtements, et s'endormit ainsi. Cham l'ayant surpris en cet état, se moqua

de son père en présence de ses frères. Ceux-ci, au lieu de l'imiter, prirent un manteau, et, marchant à reculons, en couvrirent le vénérable vieillard. L'autorité la plus haute et la plus sacrée ici-bas, celle du père, type et fondement de toutes les autres, avait été méprisée. Une pareille faute ne pouvait rester impunie. Noé apprit à son réveil l'indigne conduite du second de ses enfants, et, dans un mouvement inspiré, prononça le châtiment qui devait atteindre le coupable dans la personne de Chanaan, son fils, et de sa postérité. « Que Chanaan soit maudit, s'écria-t-il, et qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. » Cham ayant été béni par le Seigneur au sortir de l'arche, la malédiction paternelle ne l'atteignit pas directement : trois de ses fils furent épargnés ; celui qu'elle frappa n'était sans doute pas resté étranger à la faute de son père. Le patriarche ajouta : « Béni soit Jéhova, le Dieu de Sem ; que Chanaan soit son esclave. Que Dieu étende les possessions de Japhet ; qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave. » La première et la plus haute bénédiction est donnée à Sem. L'Éternel est son Dieu, non-seulement parce que dans sa race se conservera mieux la vraie religion, mais encore parce que le Sauveur y naîtra. A Japhet, les propriétés matérielles des grands empires ; à Japhet encore, la gloire d'habiter un jour dans les tentes de Sem, c'est-à-dire, suivant saint Augustin, dans les églises construites par les apôtres, fils des prophètes.

Au dixième chapitre de la Genèse, Moïse, en donnant la descendance des trois fils de Noé, pères de toute l'humanité postérieure au déluge, a fait le tableau des peuples qui existaient alors. C'est une page d'une haute importance au point de vue de l'ethnographie ; c'est le document le plus ancien et le plus curieux que nous ayons sur la distribution des peuples dans la haute antiquité. Au temps où l'écrivain sacré puisait ces notions si pleines d'intérêt dans son inspiration et dans les souvenirs de famille qu'Abraham avait apportés de la Chaldée, déjà sur plusieurs points l'état du monde était changé, comme on peut le voir dans les monuments égyptiens de cette époque ; pourtant son témoignage est conforme aux résultats que fournit l'étude des traditions historiques, des langues comparées et des caractères physiologiques des nations.

Les descendants de Cham furent les premiers à s'éloigner du centre dans lequel se forma, après le déluge, l'humanité nouvelle. Ses quatre fils étaient Chus, Mesraïm, Phut et Chanaan. D'après les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte, la race de Chus est celle des Éthiopiens ; celle de Mesraïm a peuplé l'Égypte, qui s'appelle *Misr* encore aujourd'hui chez les Arabes ; celle de Phut a donné naissance aux Libyens ; de Chanaan sont sortis les Sidoniens, les Tyriens et tous les peuples chananéens sur lequels sera conquise un jour la terre promise. Les Chamites s'établirent d'abord dans l'Asie occidentale et en furent chassés par les enfants de Sem. Nemrod, fils de Chus, qui fut un chasseur violent devant le Seigneur, fut aussi le premier des conquérants ; il fonda le plus ancien empire, bâtit plusieurs villes et fit de Babylone sa capitale.





Cham maudit par son père.

Les fils de Sem occupèrent les contrées qui s'étendent depuis la haute Mésopotamie jusqu'au sud de l'Arabie, et des bords du Tigre à la Méditerranée. Élam, le premier, fut le père des Élamites ou Persans établis au pays de Suse, où vinrent plus tard les Aryens descendus de Japhet. Assur, second fils de Sem, chef des Assyriens, fonda Ninive. Arphaxad occupa, comme l'indique son nom, les limites de la Chaldée; parmi ses descendants nous trouvons Héber, qui fut l'ancêtre d'Abraham et le père des Hébreux. Lud, quatrième fils de Sem, personnifie les habitants de la Lydie. Aram, enfin, fut le père des Araméens ou Syriens.

Japhet, dont le nom signifie *extension,* eut sept fils, qui s'éloignèrent les derniers et se répandirent dans une immense étendue de pays. Gomer, père des Cimbres, donna naissance aux trois groupes des Germains, des Celtes et des Arméniens. De Magog sont descendus les Scythes; de Madaï, les Mèdes, Javan fut le père des Ioniens ou des Grecs. De Thubal et de Thiras naquirent les Thraces et les Tibaréniens. La race de Japhet a peuplé l'Europe, plusieurs pays de l'Asie Mineure et de vastes contrées dans l'Inde. On la désigne sous le nom d'Indo-Européenne. C'est celle à laquelle nous appartenons.

La Genèse est bien le livre de l'humanité et non pas seulement celui d'une nation; dans l'énumération qu'elle fait des peuples, on voit qu'elle les appelle tous au salut futur

avec une largeur d'idées inconnue à l'ancien monde. Au lieu de s'absorber dans les origines hébraïques, l'écrivain sacré a fixé d'un trait rapide, dans un chapitre qui est le point de départ de l'histoire, la naissance de tous les peuples descendant de Noé, et donné aux diverses nations de la terre comme un certificat de domicile.

Les écrivains les plus hostiles à nos croyances ne peuvent s'empêcher de le reconnaître. « Sous le nom de Sem, Cham et Japhet, la Bible marque la même division qu'a achevé de confirmer la science moderne. Les Indiens descendent dans le lit de l'Indus et du Gange ; les Mèdes et les Persans se précipitent des flancs de leur mont sacré, ils arrivent ainsi jusqu'aux défilés du Caucase, et, sous d'autres noms, ils pénètrent en Europe : race de Japhet, divisée, souvent armée contre elle-même ; c'est d'elle que sort, avec la famille celtique et germanique, le double génie de l'Occident. Près de cette race habite celle de Sem, qui va prendre racine dans les montagnes, entre l'Euphrate et le Tigre. La Chaldée, la Phénicie, les Hébreux, Carthage, l'Arabie : voilà les membres de ce grand corps dont Babylone est le cœur. Elle vivra sous la tente d'Abraham et sur les vaisseaux de Tyr ; le désert et la mer, ces deux figures visibles de l'infini, lui appartiennent exclusivement. C'est elle qui porte dans son sein Jéhovah et le Christ. Enfin, plus à l'ouest, se trouve la race de Cham, noire, les cheveux crépus, qui, confinant par un vague horizon avec les peuples fabuleux, consacrant la servitude du corps par la servitude de l'esprit, prend pour Dieu l'animal : agenouillée devant le serpent ou le lion, elle sort par là de l'enceinte de la société civile. »

Ce n'est pas seulement un tableau en parfaite harmonie avec celui de la Genèse que donne ici l'auteur du *Génie des Religions*, c'est encore la justification établie par les faits des paroles prophétiques du patriarche, dans la malédiction de Cham et dans la double bénédiction de Sem et de Japhet. L'esclavage de Chanaan apparaît d'ailleurs manifestement dans l'histoire. La domination médo-perse des fils de Madaï et d'Élam fit passer sous le joug ses descendants. Les Hébreux, fils de Sem, s'emparèrent de leur pays, et les habitants qui ne furent pas exterminés furent réduits en servitude. La postérité du fils maudit maintint longtemps sa puissance en Afrique ; mais elle y tomba pourtant à la fin sous la domination de Sem. L'Égypte et le nord de l'Afrique ont obéi aux Arabes, après avoir été conquis par les Grecs et par les Romains.

Toutefois, si pour la partie du globe qui compose l'ancien continent, la descendance des trois fils de Noé s'explique aisément et se trouve inscrite, on peut le dire, dans les caractères des races noire, malaise et caucasique, en est-il de même pour les peuples du nouveau monde ? On ne saurait assurément prouver le contraire, car on peut supposer ou que Noé eut, après le déluge, d'autres enfants dont la Bible ne donne pas la généalogie, ou que des familles issues des trois patriarches noachiques se sont éloignées du centre commun avant la dispersion de Babel, pour s'en aller fonder de grandes races à part. Les habitants

de l'Amérique et de l'Australie affirment que leurs ancêtres sont venus d'au delà des mers. La tradition du déluge mexicain, par exemple, est en tout point conforme au récit de Moïse et dénote une origine commune. Suivant Humboldt, les rapports de la race américaine et de la race mongole sont frappants. « Il n'est point dans l'espèce humaine, dit-il, deux races se ressemblant davantage que les Américains et les Mongols, les Mandchoux et les Malais. » L'étude comparée des monuments au Mexique, dans le Thibet ou dans la Tartarie, conduit aux mêmes conclusions.

Après le déluge eut lieu, selon le récit de la Bible, une diminution notable de la vie humaine. Noé toutefois vécut encore trois cent cinquante ans, de sorte que sa vie entière fut de neuf cent cinquante années ; Sem n'a vécu que six cents ans. A partir de ce point, la décroissance fut bien plus considérable encore. Malgré cela, les enfants de Sem, Cham et Japhet, furent si nombreux que le monde ne tarda pas à se repeupler. Les incrédules témoignent à cet égard d'un étonnement tout gratuit; on pourrait leur répondre, comme l'ont fait plusieurs savants de nos jours à ceux des critiques allemands qui niaient la possibilité des développements rapides de la population : « Parler de la sorte, c'est prouver qu'on n'est pas mathématicien et qu'on n'a pas la moindre notion de la progression géométrique. » D'après des calculs très-simples, on a trouvé, en partant d'un seul couple, huit cents millions d'hommes en quatre cent vingt-cinq ans. Or, après le déluge, nous partons au moins de trois couples, et la progression dut être très-rapide.

Ces hommes nouveaux avaient tous la même langue ou la même manière de parler. Le fait de l'unité primitive du langage énoncé dans la Bible est d'une grande importance. La descendance du même ancêtre l'implique nécessairement. Or on peut affirmer que si la science dans son état actuel ne le démontre pas encore d'une façon rigoureuse, elle s'en rapproche de plus en plus. Nous sommes loin des temps où l'antiquité classique ne daignait pas se préoccuper de ces questions, et, dans l'admiration exclusive de son magnifique langage, jetait à tous les peuples qui ne le parlaient pas le nom dédaigneux de barbares, supposant gratuitement qu'il n'y avait chez eux que des sons incohérents et coupés. Nous sommes loin pareillement de cette école encyclopédiste du XVIIIe siècle, qui enseignait que le genre humain n'avait été qu'un troupeau de brutes, *mutum et turpe pecus*, auquel il avait fallu des milliers de siècles pour arriver à la parole. L'homme a commencé de parler sitôt qu'il a commencé d'exister. En quelle langue s'est-il exprimé? C'est une question tout à fait insoluble. Il est impossible de remonter à la langue primitive ; tout au plus peut-on retrouver dans quelques langues anciennes des traces de cet idiome primordial. Le moyen âge chrétien, bien qu'éclairé par les données bibliques, s'était engagé trop légèrement à soutenir que l'hébreu avait été la langue première et unique du genre humain. Les voyages des missionnaires, dès le XVIIe siècle, firent comprendre que des langues sans aucun rapport avec l'hébreu pouvaient cependant avoir été parlées avant lui. L'étude

comparée des idiomes sémitiques précéda de quelque temps seulement celle du sanscrit et celle du chinois, et des lumières jusqu'alors inconnues jaillirent de ces observations nouvelles. Des rapports inattendus furent découverts entre les langues de l'Inde et celles de l'Europe; il s'établit une étroite parenté entre le sanscrit, le grec, le latin, le celte et le slavon, entre tous les idiomes parlés dans une zone immense de l'Islande à Ceylan, par des hommes de civilisation, de religion et de couleur différentes. Les Humboldt, les Wilson, les Burnouf, les Pott et d'autres savants constatèrent une commune origine à toutes les langues indo-européennes, et rattachèrent par des liens étroits tous les dialectes de la race aryenne issue de Japhet. Le groupe des idiomes sémitiques forme une classe tout à fait à part, et il faut en dire autant du chinois et des langues touraniennes. Mais ces trois groupes, quelles que soient les différences qui les séparent, ne sont point tellement étrangers l'un à l'autre qu'ils n'aient pu provenir d'une même source primitive. « Bien que certaines langues paraissent au début complétement isolées, a dit Humboldt, et quelles que soient leurs fantaisies et leurs particularités, elles ont cependant toutes de l'analogie entre elles, et leurs nombreuses affinités apparaîtront d'autant plus que l'histoire philosophique des peuples et la linguistique seront plus complètes. » Pott est persuadé que le nombre des groupes tendra sans cesse à diminuer. Il a remarqué ailleurs que les langues indo-germaniques et sémitiques ne sont pas devenues tellement étrangères l'une à l'autre qu'il soit impossible de retrouver une ancienne affinité entre les deux races. Enfin Max Muller et Hitzig ont entrepris récemment de prouver la parenté des groupes touraniens, sémitiques et aryens sous le rapport de la forme comme du fond. On peut donc dire que la tendance actuelle de la science se traduit par un retour marqué vers le fait de l'unité du langage primitif, et suppose l'existence d'une langue mère parlée aux temps préhistoriques, de laquelle toutes les autres seraient dérivées. Les études les plus consciencieuses et les plus compétentes se trouvent ainsi en parfaite harmonie avec le témoignage formel de la Bible.

Les descendants de Noé, déjà nombreux et parlant encore une même langue, partirent de l'orient, arrivèrent dans l'immense plaine de Sennaar, qu'arrosent à la fois le Tigre et l'Euphrate, et y fixèrent leur habitation. Puis ils se dirent : « Façonnons des briques pour notre usage et cuisons-les au feu. » Ces briques pouvaient tenir lieu de pierres et le bitume remplaçait le ciment. « Bâtissons-nous une ville, et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant de nous disperser sur la face de la terre. » Ainsi le motif de cette construction fut un mouvement d'orgueil, et son but, l'établissement d'un centre commun, avec une tour qui dominât les plaines et fût comme le point de ralliement de l'humanité. On ne voit pas dans le texte sacré qu'on se soit proposé d'échapper, au moyen de cette tour élevée jusqu'au ciel, à l'éventualité d'un nouveau déluge.



La confusion des langues et la tour de Babel.

Mais Dieu, qui voulait la dispersion des hommes par toute la terre, n'approuva point ces desseins, et se disposa à confondre leur vanité et à vaincre leur indocilité. Il les laissa commencer et leur ville et leur tour, puis, lorsque les travaux étaient poussés avec activité, l'Éternel, selon l'expression figurée de l'Écriture, descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam. « Voilà, dit-il, qu'ils ne forment qu'un seul peuple et qu'ils ont tous le même langage ; ils ont mis la main à cet ouvrage, ils ne s'en départiront pas qu'ils ne l'aient achevé. Venez donc, descendons, et confondons leur langue, de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. »

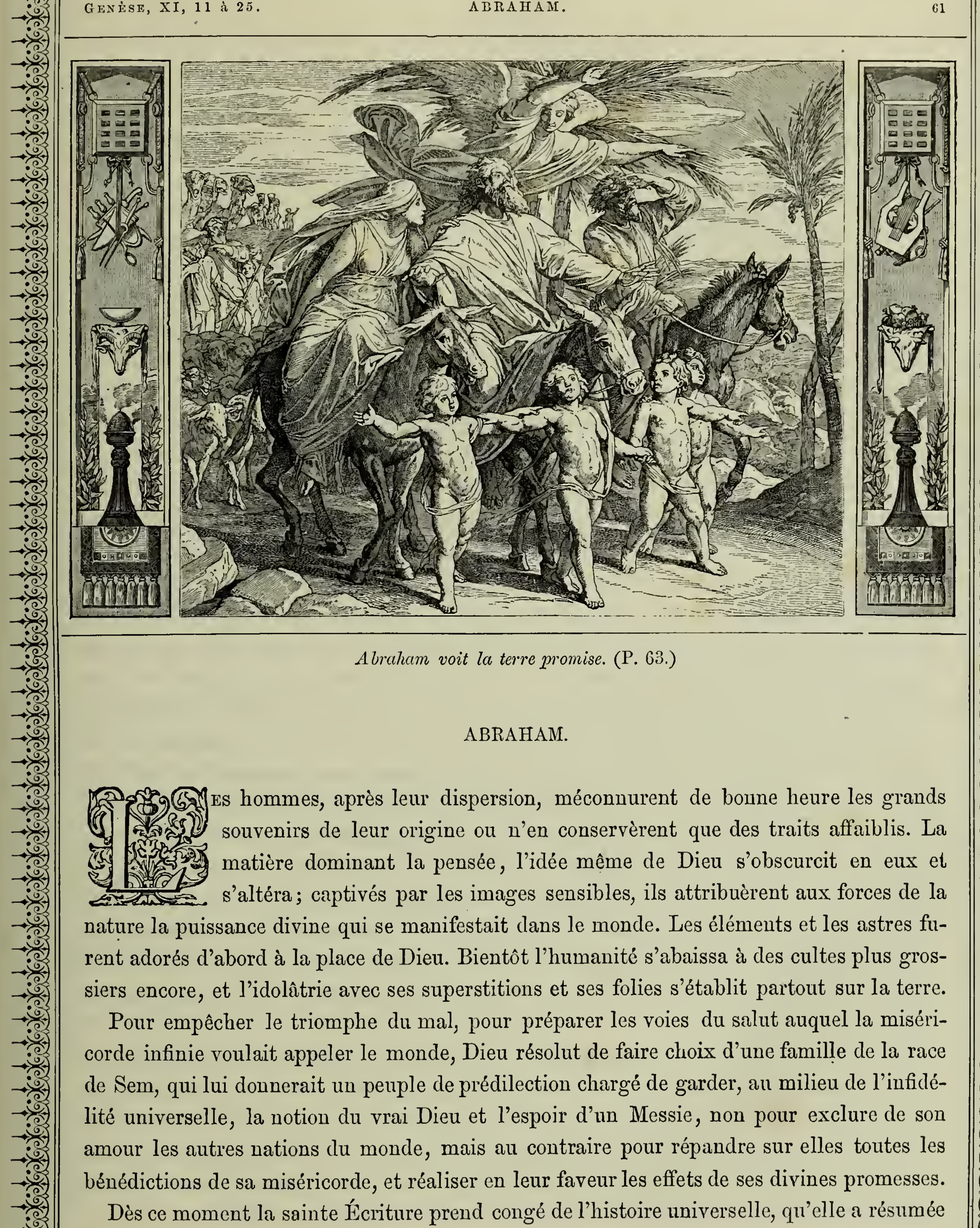
Ces paroles, comme celles qui se rapportent à la création de l'homme, sont remarquables en ce qu'elles insinuent la pluralité en Dieu. L'Éternel dit : « Venez, descendons, » comme une personne parlant à deux autres, et il est dit ensuite que l'Éternel ou Jéhovah descendit, ce qui laisse entendre que la personne qui parle et celles à qui elle s'adresse ne sont qu'un même Jéhovah. Il y a là une révélation du mystère de la sainte Trinité, et l'on ne doit pas s'attendre à en trouver de beaucoup plus explicites dans les livres de Moïse ; ils ont été écrits pour un peuple porté à l'idolâtrie, et qui aurait pu abuser, même de la vérité, pour se jeter comme les autres dans les erreurs du polythéisme.

Il ne faut point chercher, dans la confusion des langues qui se produisit parmi les hom-

mes et les arrêta dans leur entreprise, un phénomème purement naturel, puisque l'Écriture y reconnaît l'intervention directe du Très-Haut. Toutefois, il n'y a aucune nécessité de croire que ce fait singulier se soit produit d'une manière tout à fait subite. Le langage figuré du saint livre n'a pas nécessairement un sens aussi formel. La construction interrompue de la ville et de la tour ne fut point l'œuvre d'un jour ni d'une année, mais peut-être d'un temps fort long, pendant lequel la race humaine se pervertit et s'abaissa. Or, il existe une relation causale entre la division des langues et la décadence intellectuelle. Les sauvages parlent une infinité d'idiomes qui changent parfois de village à village ou même de famille à famille, et se transforment souvent d'une génération à l'autre, tandis que le domaine d'une langue prévaut et s'affermit au milieu d'une civilisation qui fait vivre un peuple régulièrement. La rupture des rapports religieux et sociaux, l'oubli de Dieu, l'obscurcissement qui en résulta, produisirent peut-être une crise intellectuelle et morale qui brouilla les idées et mit le désordre dans les esprits. La diversité des langues dut être la cause bien plus que le résultat des migrations des peuples; elle s'explique par cette confusion des esprits qui se produisit sous l'influence du mal moral. L'action humaine, devenue perverse, avait posé le principe de la désorganisation; l'action divine en précipita les conséquences.

Il fallut bien se séparer, quand on ne s'entendit plus. La construction colossale dut être abandonnée; condamnée à l'inutilité, elle dressa vainement sa masse vers les cieux, non pas sans laisser toutefois de son existence un impérissable souvenir dans la mémoire des peuples. La tour de Babel, c'est-à-dire de confusion, est devenue dans la mythologie un entassement de montagnes formé par les géants pour escalader le ciel; mais des auteurs anciens, tels que Abydène, Artapan, Eupolian, en parlent en termes bien plus précis, et leur récit concorde avec celui de la Bible. Le nom même de Babel, conservé dans celui de Babylone, semblerait attester la même chose. Enfin, on a retrouvé récemment, en fouillant les ruines de l'antique cité, non-seulement l'emplacement de cette fameuse tour, mais les restes de ses premières assises, et les briques cimentées de bitume dont parle Moïse. On a découvert aussi et traduit récemment une inscription du roi Nabuchodonosor, qui se vante de l'avoir réparée et achevée en l'honneur des dieux. Il l'appelle « la tour à sept étages, la maison éternelle, le temple des sept planètes. » Il ajoute : « Les hommes l'avaient abandonnée depuis les jours du déluge, proférant leurs paroles en désordre. »

La punition infligée à ceux qui avaient voulu fonder une cité sans Dieu, sinon contre Dieu, fut un bienfait. L'humanité ne pouvait qu'à son grand préjudice demeurer concentrée dans les plaines de Sennaar. En introduisant la diversité des langues parmi les descendants de Noé, Dieu les contraignit à se séparer les uns des autres, et à se grouper par familles et par dialectes pour aller ailleurs se faire une patrie.



Abraham voit la terre promise. (P. 63.)

ABRAHAM.

Les hommes, après leur dispersion, méconnurent de bonne heure les grands souvenirs de leur origine ou n'en conservèrent que des traits affaiblis. La matière dominant la pensée, l'idée même de Dieu s'obscurcit en eux et s'altéra; captivés par les images sensibles, ils attribuèrent aux forces de la nature la puissance divine qui se manifestait dans le monde. Les éléments et les astres furent adorés d'abord à la place de Dieu. Bientôt l'humanité s'abaissa à des cultes plus grossiers encore, et l'idolâtrie avec ses superstitions et ses folies s'établit partout sur la terre.

Pour empêcher le triomphe du mal, pour préparer les voies du salut auquel la miséricorde infinie voulait appeler le monde, Dieu résolut de faire choix d'une famille de la race de Sem, qui lui donnerait un peuple de prédilection chargé de garder, au milieu de l'infidélité universelle, la notion du vrai Dieu et l'espoir d'un Messie, non pour exclure de son amour les autres nations du monde, mais au contraire pour répandre sur elles toutes les bénédictions de sa miséricorde, et réaliser en leur faveur les effets de ses divines promesses.

Dès ce moment la sainte Écriture prend congé de l'histoire universelle, qu'elle a résumée

à grands traits jusque-là, pour s'attacher aux origines et aux destinées d'un peuple qui sera célèbre sans doute par sa fortune et par ses revers, mais qui, sans avoir fondé de grands empires, sans avoir laissé comme d'autres des monuments de ses arts, de son industrie ou de sa puissance, sera bien plus célèbre encore par la haute influence qu'il exercera sur le monde.

Le second père du genre humain, Noé, avait appelé sur Sem des bénédictions spéciales dont le germe, conservé dans la postérité de ce fils privilégié, allait, après dix générations, s'épanouir dans la vocation confiée par Dieu à l'un de ses descendants, nommé Abraham.

Abraham apparaît dans l'histoire environ deux mille deux cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. La période qui s'était écoulée depuis le déluge ne saurait être fixée avec une entière précision. La chronologie biblique a ses incertitudes, dont il faut bien encore tenir compte. Les différentes versions du livre sacré reconnues par l'Église ne s'accordent pas entre elles sur l'âge auquel sont parvenus les patriarches qui ont précédé Abraham; il y a même dans celle des Septante une génération de plus que dans l'hébreu; il suit de là que les dates ont une certaine flexibilité, et qu'on ne peut attribuer qu'une valeur approximative à celles qu'on a voulu établir pour la fondation des grands empires d'après les données de la Bible. Ceux de la Chaldée et de l'Assyrie avaient commencé depuis deux ou trois siècles déjà à se dessiner; mais ceux de l'Égypte et de la Chine devaient être beaucoup plus anciens. La science moderne semble vouloir faire remonter à quatre mille ans au moins avant Jésus-Christ la naissance des plus antiques civilisations; il ne paraît pas qu'il y ait rien là qui puisse être en contradiction avec la chronologie très-large de la sainte Écriture, dût-on éloigner l'époque du déluge plus qu'on ne l'avait fait d'abord. En ce qui concerne l'Égypte spécialement, il y a tout lieu de croire qu'une des branches de la race de Cham était venue d'Asie s'établir de très-bonne heure dans la vallée du Nil, et qu'elle y avait fait des progrès extraordinairement rapides de puissance et de civilisation. Les monuments égyptiens au temps d'Abraham accusent déjà, dit-on, une certaine décadence, et depuis quinze à vingt siècles, des cités nombreuses devaient fleurir à l'ombre des pyramides. S'il en est ainsi, c'est que les longues générations qui ont précédé ce patriarche, dont quelques-unes peut-être même ont été négligées par l'écrivain sacré, nous donnent un assez long espace de temps; il faut avouer d'ailleurs qu'une grande réserve est ici encore nécessaire, et qu'il serait téméraire de vouloir fixer des dates excessives à ces époques préhistoriques du monde.

Tharé, père d'Abram, — c'était le nom que portait d'abord le patriarche, — descendant de Sem par Arphaxad, habitait vers le midi les confins de la Chaldée, dans la ville d'Ur, qu'on croit être celle de Mougheïr, dont on voit encore les ruines. Il avait trois fils, Abram, Nachor et Aran. Ce dernier était mort, laissant un fils nommé Lot. La nécessité de trouver des pâturages pour ses nombreux troupeaux obligea sans doute le père d'Abram à quitter son pays, pour aller se fixer vers le nord, dans la ville de Haran, en Mésopotamie.

On peut supposer aussi qu'il se décida à cette émigration sur les instances de son fils aîné, qui, au rapport des Actes des apôtres, avait eu déjà une révélation dans laquelle le Seigneur lui avait manifesté sa volonté : Dieu voulait arracher cette famille au péril de l'idolâtrie chaldéenne, qui déjà l'avait envahie dans ses chefs; car, ainsi que le rappelle Josué dans le discours qu'il adresse avant de mourir à son peuple, Tharé servait des dieux étrangers, comme l'avait fait Nachor, son père, avant lui. Le père d'Abram se fixa à Haran pour le reste de ses jours, et y mourut à l'âge de deux cent cinq ans. Mais Dieu n'attendit pas cet événement pour révéler sa mission à Abram. Le patriarche était âgé de soixante-quinze ans, lorsque le Seigneur lui apparut et lui dit : « Sors de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. Je ferai naître de toi un grand peuple, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom. Je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront, et en toi toutes les nations de la terre seront bénies. » Cette émigration, suivant la tradition juive dont l'historien Josèphe s'est fait l'interprète, était nécessaire pour qu'Abram pût échapper à l'idolâtrie de son pays, car déjà les habitants d'Haran le menaçaient et voulaient le punir de son mépris pour leurs divinités.

Les promesses que le Seigneur attachait à la fidélité de son serviteur ne devaient pas s'arrêter à lui, ni même à sa postérité. Dieu s'était souvenu, pour la renouveler, de la parole qu'il avait fait entendre aux premiers ancêtres du genre humain. Le Sauveur avait été promis d'abord comme devant naître de la femme; il avait été annoncé plus tard comme devant sortir de la race de Sem. Cette fois, Abram était choisi pour être le plus grand et le plus illustre des ancêtres du Messie, et toute sa postérité désormais devait préparer les voies à celui dans lequel toutes les nations du monde seraient bénies.

Abram, pour obéir aux ordres du Seigneur, sortit donc de la maison de son père, le laissant à Haran avec son frère Nachor, et partit en se dirigeant vers le sud avec Saraï, sa femme, avec Lot, son neveu, avec ses serviteurs et ses troupeaux. Il franchit l'Euphrate, traversa la Syrie et arriva enfin au pays de Chanaan, dans la terre que Dieu allait s'engager à lui donner ainsi qu'à ses descendants, et qui devait être plus tard la terre promise et la Judée. Les tribus chananéennes qui y étaient déjà établies, y avaient des villages et des villes, mais il semble qu'elles ne s'opposaient pas aux tribus nomades qui venaient errer et faire paître leurs troupeaux dans les campagnes. Abram s'avança du moins sans trouver aucune résistance jusque dans le canton de Sichem, vers une vallée fameuse qu'on croit être celle de Mambré. Là, l'Éternel lui apparut et lui dit : « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Et le patriarche éleva dans ce lieu un autel à Jéhovah, qui lui était apparu. Continuant sa route vers une montagne qui est à l'orient de Béthel, il y dressa ses tentes, y éleva un autre autel où il invoqua le nom du Seigneur, et marcha vers le midi en suivant les pâturages du cours inférieur du Jourdain. Mais le pays était désolé par la fa-

mine. Abram, qui s'était rapproché de l'Égypte, contrée d'une extrême fertilité où les vivres étaient abondants, s'y rendit avec l'intention d'y séjourner quelque temps.

L'Écriture parle pour la première fois de l'Égypte en cette occasion; si, comme on le pense, le voyage du patriarche correspond à l'année 2173 avant J.-C., un roi de la XVIe dynastie, qui fut la deuxième des rois pasteurs, suivant les données de l'histoire, devait alors régner à Memphis. Abram était sans doute renseigné sur ce peuple, car une de ses servantes, Agar, était Égyptienne. Saraï, son épouse, avait alors soixante-cinq ans. Comme elle en vécut cent vingt-sept, elle n'était encore qu'à la moitié de sa carrière. Or, elle était fort belle et devait se distinguer, par la blancheur de son teint, de toutes les femmes égyptiennes. Abram craignit qu'on ne voulût la lui enlever, et qu'on ne cherchât à le faire mourir si l'on savait qu'elle était sa femme. Il la fit donc passer simplement pour sa sœur. Dans un sens très-vrai, Saraï pouvait être dite sœur du patriarche, étant fille non de sa mère, mais de Tharé, son père. Abram était ainsi son protecteur naturel; il pensait sans doute qu'on respecterait ses droits, sans attenter à ses jours. Cependant le roi, que la Bible ne désigne que par son titre de Pharaon, ayant entendu ses officiers vanter la beauté de Saraï, voulut la voir et la fit venir dans son palais. Il combla de présents Abram, qu'il croyait être un frère pour elle et non pas un époux. Mais Dieu frappa le roi et toute sa maison, et lui fit connaître qu'il était ainsi châtié à cause de Saraï, femme d'Abram. Le Pharaon fit aussitôt venir le patriarche, et après lui avoir adressé quelques reproches sur sa dissimulation, lui rendit son épouse et le congédia avec de nouveaux présents.

Abram se décida à quitter le pays et revint, accompagné de tous ses gens, au lieu de son premier campement, entre Béthel et Haï; il y retrouva l'autel qu'il avait élevé et y invoqua le nom du Seigneur. Lot ne l'avait pas quitté. L'oncle et le neveu, tous deux chefs de famille, étaient riches et possédaient surtout d'immenses troupeaux. La même contrée suffisait difficilement à nourrir un bétail aussi considérable, et tandis que les maîtres vivaient en bonne harmonie, leurs pasteurs se querellaient au sujet des pâturages. Ce que voyant, Abram dit à Lot : « Qu'il n'y ait point, je vous prie, de contestation entre vous et moi, entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères. Vous avez la terre devant vous. Séparez-vous donc de moi. Si vous allez à gauche, j'irai à droite; si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche. » Lot comprit les exigences de la vie nomade, et, levant les yeux, il vit que la plaine qui s'étendait sur les rives du cours inférieur du Jourdain était remplie de gras pâturages, belle comme un paradis terrestre et fertile comme la terre d'Égypte; il choisit pour y demeurer cette contrée où s'élevaient alors les cinq villes confédérées de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm, de Ségor et d'Adama, et laissant ses troupeaux dans la campagne, il se fixa dans la ville de Sodome. Les habitants chananéens de ces cités, ceux de Sodome en particulier, étaient dépravés et corrompus; leurs iniquités et leurs vices infâmes n'allaient pas tarder à attirer sur eux la vengeance du ciel.



Abraham est béni par Melchisédec.

Abram, après le départ de son neveu, eut une nouvelle vision. « Lève les yeux, lui dit le Seigneur, et regarde au nord et au midi, à l'orient et au couchant ; toute cette terre que tu vois, je la donnerai, à toi et à ta postérité, pour toujours. Je multiplierai ta race comme les grains de poussière que nul ne saurait compter. » Abram leva sa tente et s'en vint habiter dans la vallée de Mambré, aux environs d'Hébron, ville des Héthéens, et y éleva un autel au Seigneur.

Dans le même temps, le roi des Élamites ou de la Susiane, Chodorlahomor, qui avait conquis la vallée du Jourdain et soumis à son sceptre les cinq villes de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm, de Séhor et d'Adama, eut à réprimer une révolte de leurs cinq rois, qui depuis douze ans lui payaient le tribut, mais qui, le voyant alors occupé de faire la guerre vers le nord de l'Arabie, crurent le moment favorable pour secouer le joug. Chodorlahomor, après avoir battu cinq ou six peuplades et ravagé les terres des Amalécites ou Chananéens d'Arabie, suivi de plusieurs rois ses vassaux, d'Amraphel, roi de Sennaar ou de Babylonie, d'Arioch, roi d'Elassar ou d'Assyrie, de Targal, roi des peuples nomades, revint sur les rois révoltés de la Pentapole. Il les rencontra avec leur armée dans la vallée de Siddim ou des bois, où il y avait des puits de bitume, et les tailla en pièces ; beaucoup de fuyards tombèrent dans les puits, les autres se sauvèrent dans les montagnes.

Les cinq villes rebelles furent livrées au pillage; les vainqueurs firent un riche butin et emmenèrent des captifs, au nombre desquels se trouvait le neveu d'Abram. Le patriarche qui était alors à Mambré en fut informé. Bien que nouveau venu dans la contrée, homme du pays d'au delà, *Eber*, c'est le nom que lui donne ici l'Écriture et qui sera celui de son peuple, Abram n'avait pas tardé à y trouver des alliances. Il fit appel à trois rois qu'il avait pour alliés, Mambré, Escol et Aner, arma lui-même ses trois cent dix-huit serviteurs et se mit avec eux à la poursuite des vainqueurs. Il les atteignit au nord de la Palestine, au lieu où s'éleva plus tard la ville de Dan, les surprit dans une attaque nocturne et les vainquit. Il les poursuivit jusqu'à Hoba, petite ville située à gauche de Damas, et, après avoir repris le butin qu'ils avaient fait, délivra Lot et les captifs qu'ils emmenaient.

Le roi de Sodome vint au-devant de lui pour le remercier et le rencontra dans la vallée de Savé. Il lui offrit de garder pour lui tout ce qu'il avait pris, lui demandant seulement de rendre les prisonniers. « Je lève la main devant le Seigneur, le roi très-haut, créateur du ciel et de la terre, lui répondit Abram, je ne prendrai pas un fil, pas une courroie de chaussure de ce qui est à toi; je ne réclame rien que la nourriture de mes gens et la part de mes alliés. »

Le patriarche eut l'occasion de manifester encore sa générosité et ses sentiments religieux envers un vénérable personnage qui vint aussi le féliciter de sa victoire.

Melchisédech, roi de Salem, qu'on croit être Jérusalem, était prêtre du Très-Haut, et du petit nombre de ceux qui, chez les Sémites, avaient conservé intacte la croyance au vrai Dieu. Il se présenta devant Abram, fit au Seigneur une offrande de pain et de vin et bénit le patriarche : « Béni soit Abram par le Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre, s'écria-t-il, et béni soit le Dieu très-haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. » Abram s'inclina devant lui et lui donna la dîme du butin. Ce personnage mystérieux dont on ne connaît ni le père, ni la mère, ni la naissance, ni la mort, a été, d'après saint Paul et les saints docteurs, la figure de Jésus-Christ, grand prêtre d'un nouveau sacerdoce, sans père sur la terre et sans mère dans les cieux, dont la génération est éternelle, qui a vaincu la mort, qui s'est élevé au-dessus du sacerdoce des enfants d'Abraham, pour offrir sur la croix le sacrifice par excellence, et sur l'autel, sa chair et son sang sous les espèces du pain et du vin. Abram lui aussi, sauveur de son pays, est dans cette occasion la figure du Sauveur.

La typologie, qui est le caractère de l'Ancien Testament, se trouve dans la vie du patriarche, comme dans celle de tous les grands personnages de l'ancienne loi. Abram lui-même est plus qu'une figure, c'est un prophète qui reçoit les promesses divines pour les communiquer à ses descendants et par eux à toutes les nations de la terre qui seront bénies dans le Messie.



Dieu renouvelle à Abraham la promesse qu'il lui a faite.

Le patriarche n'avait voulu pour lui aucune récompense de sa victoire, mais Dieu n'oubliait pas son serviteur. Il lui apparut encore et lui dit : « Ne crains rien, Abram, je suis ton protecteur et ta récompense sera grande. — Seigneur, que me donnerez-vous ? répondit Abram ; voilà que je m'en vais sans avoir d'enfants. L'intendant de ma maison est Éliézer, de Damas, et puisque vous ne me donnez pas de postérité, il faudra que le serviteur qui est né dans ma maison soit mon héritier. — Non, Éliézer ne sera pas ton héritier ; celui qui aura ton héritage sera ton vrai fils ; » et le Seigneur, l'ayant fait sortir de sa tente, poursuivit : « Regarde le ciel et comptes-en les étoiles, si tu peux ; ta postérité sera aussi nombreuse. » Abram, dit saint Paul, crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Une promesse aussi solennelle, répétée par trois fois déjà et qui le sera encore, toujours avec les mêmes traits caractéristiques, dépasse le temps et la personne d'Abram pour embrasser le monde et les siècles ; et par delà le fils qui doit sortir de lui, on voit apparaître le véritable héritier, celui dont l'empire doit être universel.

« Je suis Jéhovah, lui dit encore le Seigneur, qui t'ai fait sortir de la contrée d'Ur des Chaldéens, pour te donner toute cette terre. » Abram avait une entière confiance dans la parole de l'Éternel ; toutefois, avec une familiarité touchante qui le caractérise dans ses rapports avec Dieu, il osa lui demander un signe qui fût la garantie de ses promesses,

et il l'obtint. Sur l'ordre de Dieu, il se prépara aussitôt à accomplir la cérémonie symbolique qui serait le gage matériel de l'alliance que l'Éternel contractait avec lui. Il prit différents animaux, les coupa en morceaux et en fit deux parts, puis il passa entre les victimes ainsi séparées. C'était, chez les Orientaux d'alors, la manière la plus solennelle de jurer une alliance. En passant au milieu des victimes découpées, les parties contractantes consentaient à être traitées comme elles, si elles manquaient à leurs engagements. Sur le soir, au moment où le soleil se couchait, une religieuse terreur s'empara du patriarche, qui, s'étant endormi, eut un songe prophétique, dans lequel Dieu lui révéla les destinées de sa race, la servitude en Égypte et le retour dans la terre de Chanaan. Quand la nuit fut venue, Dieu lui-même passa à son tour sous la forme d'une flamme de feu au milieu des victimes, scellant ainsi la promesse faite à son serviteur de donner à sa postérité tout le pays depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'à l'Euphrate.

Mais cette postérité qu'il attendait toujours ne venait pas; Abram avançait en âge et Saraï sa femme était stérile. « Tu sais, dit-elle à son mari, que Dieu ne m'accorde pas d'enfants, prends donc pour femme ma servante Agar, et peut-être me donnera-t-elle des fils. » Saraï, sans doute, s'était résignée à voir auprès d'elle une épouse du second rang, afin de préparer ainsi l'accomplissement des promesses divines qu'elle n'avait plus l'espérance de voir se réaliser par elle-même. Elle pouvait faire d'ailleurs cette proposition à son mari, parce que la polygamie était alors passée en usage, et que, sans offenser Dieu, Abram avait le droit de prendre une seconde épouse. Dieu avait, en effet, toléré pour un temps qu'on introduisît cette grave modification dans la condition primitive du mariage. Il est certain que la polygamie est contraire à la constitution de la famille, et en opposition avec le droit naturel qui doit avoir pour objet le bien le plus grand de l'humanité. Seulement ce bien général de l'humanité peut changer selon que varie l'état de la société. Aux premiers jours du monde, les mariages entre frères et sœurs, qui seraient actuellement une abomination, n'ont pas été seulement permis, mais indispensables. Dans la société domestique qui a précédé, au temps des patriarches, la société civile, lorsque les familles étaient isolées et nomades, formant chacune une peuplade différente, la polygamie ne présentait donc pas les inconvénients qu'elle aurait aujourd'hui; elle avait l'avantage de donner au chef de famille de nombreux enfants qui lui étaient nécessaires; la femme principale gardait le premier rang au foyer domestique; elle adoptait les enfants des femmes secondaires et régnait ainsi sur toute une peuplade. Dans un semblable milieu, cette déviation aux lois primitives ne semble pas avoir été contraire au bien général ni au bien de la famille; elle pouvait donc ne pas paraître opposée à la loi naturelle. D'autre part, aucune loi positive ne l'avait interdite, et Moïse lui-même ne crut pas devoir la proscrire absolument. Le divin maître de la morale évangélique eut seul l'autorité suffisante pour rétablir le mariage dans la sainteté de sa première institution.

Abram accepta donc la proposition que lui faisait Saraï et prit Agar pour femme de second rang; mais cette dérogation à l'ordre supérieur établi par Dieu lui-même ne pouvait manquer d'avoir ses inconvénients, et le patriarche ne tarda pas à s'en apercevoir. Du jour où Agar, élevée à la dignité d'épouse, put espérer un fils, elle dédaigna sa maîtresse.

Saraï, aigrie peut-être par le chagrin qu'elle éprouvait de voir sa servante plus heureuse qu'elle à cet égard, se plaignit au patriarche d'être en butte aux mépris d'Agar. « Ta servante est toujours sous ta main, lui répondit-il, traite-la comme il te plaira. » Il croyait sans doute désarmer ainsi le ressentiment de son épouse. Mais la jalousie est facilement injuste et ne se laisse pas guérir. Saraï se montra dure envers sa servante, bien que probablement elle usât de son droit, et ne fît qu'opposer de sages rigueurs à un orgueil démesuré. Agar, punie par sa maîtresse, ne put supporter son humiliation et prit la fuite. Elle tourna ses pas vers l'Égypte, sa patrie, et, comme elle traversait le désert, elle s'assit au bord d'une fontaine sur la route de Sur. Là, un ange, un de ces esprits bienheureux dont le Seigneur a fait ses messagers, lui apparut sous la figure d'un homme et lui parla au nom de Dieu. « Agar, servante de Saraï, lui dit-il, d'où viens-tu et où vas-tu? — Je fuis, répondit-elle, devant Saraï ma maîtresse. — Retourne vers ta maîtresse et humilie-toi sous sa main, car je multiplierai ta postérité, qui deviendra un peuple innombrable. Tu mettras au monde un fils et tu l'appelleras Ismaël, parce que le Seigneur a entendu le cri de ton affliction. Ce sera un homme farouche; il lèvera la main contre tous et tous lèveront la main contre lui. Il plantera ses tentes en face de tous ses frères. » Quarante siècles ont passé, et le caractère des Arabes, fils d'Ismaël, n'a pas démenti la prédiction. Agar reconnut la voix de Dieu, et nomma cette fontaine le Puits de celui qui vit et qui me voit. Puis elle retourna chez sa maîtresse, s'humilia devant elle, et mit au monde un fils qu'elle appela Ismaël. Abram avait alors quatre-vingt-six ans.

Treize ans après cet événement, Dieu renouvela son alliance avec le patriarche et lui réitéra toutes ses promesses en les précisant davantage : il changea son nom en celui d'*Abraham* qui signifie, non plus seulement comme Abram, *père élevé,* mais *père de la multitude,* pour désigner ainsi l'immense postérité qui devait sortir de lui. Il lui imposa en même temps la circoncision pour lui, pour les hommes et pour tous les enfants mâles de sa maison, comme symbole de son alliance et comme signe distinctif de toute sa race. « Tu n'appelleras plus désormais, ajouta le Seigneur, ton épouse Saraï, mais Sara (la princesse). Je la bénirai, et d'elle je te donnerai un fils que je bénirai pareillement. » Abraham se dit en lui-même qu'il serait extraordinaire d'avoir un fils à son âge et à l'âge de sa femme, et cette promesse le fit rire de joie sans doute et non d'incrédulité; pour le moment il ne demandait rien de plus que de voir vivre son fils Ismaël. Mais Dieu confirmant sa parole lui dit : « Sara te donnera un fils et tu l'appelleras Isaac, et je ferai avec

lui et avec sa postérité une alliance éternelle. Pour Ismaël, je t'ai encore exaucé, il se multipliera et sera père d'une grande nation. »

Abraham exécuta les ordres du Seigneur, et la circoncision à laquelle il se soumit, lui et toute sa maison, fut dès ce moment obligatoire pour tous ses descendants. C'était la marque du renouvellement et de la régénération, la figure du sacrement que le Sauveur établirait un jour pour nous purifier du péché originel et nous faire entrer dans la seconde alliance; c'était encore le symbole d'une autre circoncision intérieure et spirituelle, de la répression des passions et des plaisirs déréglés du cœur.

Bientôt après, Dieu se manifesta d'une autre manière à son serviteur. Dans la chaleur du jour, le patriarche était assis à l'ombre de sa tente, lorsque, levant les yeux, il aperçut trois hommes qui se tenaient debout devant lui. C'étaient trois anges sous la forme humaine. Il se leva aussitôt et, s'avançant vers eux, se prosterna, adorant en eux l'Éternel, le Dieu en trois personnes, disent les saints docteurs ; car Abraham leur parla ainsi : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe pas au delà de ton serviteur. » En même temps, il offrit aux voyageurs de l'eau pour laver leurs pieds, du pain pour fortifier leurs membres. C'était la touchante et simple hospitalité de ces anciens temps, où ni la défiance envers les étrangers ni le trop vif amour des richesses n'arrêtaient l'expansion naturelle des sentiments du cœur. Les anges ayant accepté cette proposition, Abraham courut dire à Sara de pétrir trois mesures de farine et de faire cuire des pains sous la cendre, puis il alla choisir lui-même le veau le plus gras de son troupeau et le fit préparer pour ses hôtes; il leur présenta ces aliments avec du lait et du beurre, et se tint debout devant eux pendant qu'ils mangeaient. Les anges lui demandèrent alors où était Sara. Ayant appris qu'elle s'était retirée sous sa tente, l'un d'eux dit à Abraham : « Je reviendrai dans un an et Sara alors aura un fils. » Sara, qui se tenait assez près pour entendre, se prit à rire derrière la porte. Dieu, par la bouche de l'ange, dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri ? Y a-t-il donc quelque chose de difficile au Seigneur? — Je n'ai point ri, » dit Sara. Elle était si émue, qu'elle fit sans doute ce mensonge sans en avoir bien conscience.

Les anges s'étant levés pour partir, Abraham les reconduisit. Chemin faisant, comme ils jetaient les yeux vers Sodome, l'ange qui représentait Jéhovah et parlait en son nom, s'exprima ainsi : « Je ne puis cacher à Abraham ce que je vais faire, car il doit être père d'un grand peuple et en lui seront bénies toutes les nations de la terre... La clameur de Sodome et de Gomorrhe s'est multipliée et leur péché s'est aggravé outre mesure. Je descendrai, et je saurai si leurs œuvres sont telles que le bruit en est venu jusqu'à moi. » Les anges se retournèrent alors, et il y en eut deux, ce semble, qui continuèrent leur route vers Sodome; mais le représentant spécial du Seigneur resta, car l'Écriture continue ainsi :







Abraham reçoit la promesse de la naissance d'un fils.

« Abraham se tenait encore debout devant le Seigneur, et s'approchant il dit : Perdrez-vous l'innocent avec le coupable? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Périront-ils avec les autres? Ne ferez-vous pas grâce à tous en leur faveur? Vous ne pouvez confondre le juste avec l'impie... Cela n'est pas de vous. — Si je trouve cinquante justes dans la ville, dit le Seigneur, je pardonnerai à cause d'eux. — Puisque j'ai commencé, poursuivit Abraham, je continuerai de parler à mon Seigneur, bien que je ne sois que poussière et cendre. Si donc à ces cinquante justes il en manquait cinq, feriez-vous périr toute la ville? » La réponse fut encore favorable et le pardon fut promis s'il y avait quarante-cinq justes. Abraham insista, diminuant toujours le nombre de ceux qui pourraient obtenir grâce pour les autres, et trouvant toujours le cœur de Dieu ouvert à la miséricorde. « Je vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher, si je parle encore. Peut-être n'y aura-t-il que dix justes. — S'il en est ainsi, à cause d'eux, je ne détruirai pas la ville. » Mais ici, le Seigneur s'en alla, et Abraham retourna à sa demeure.

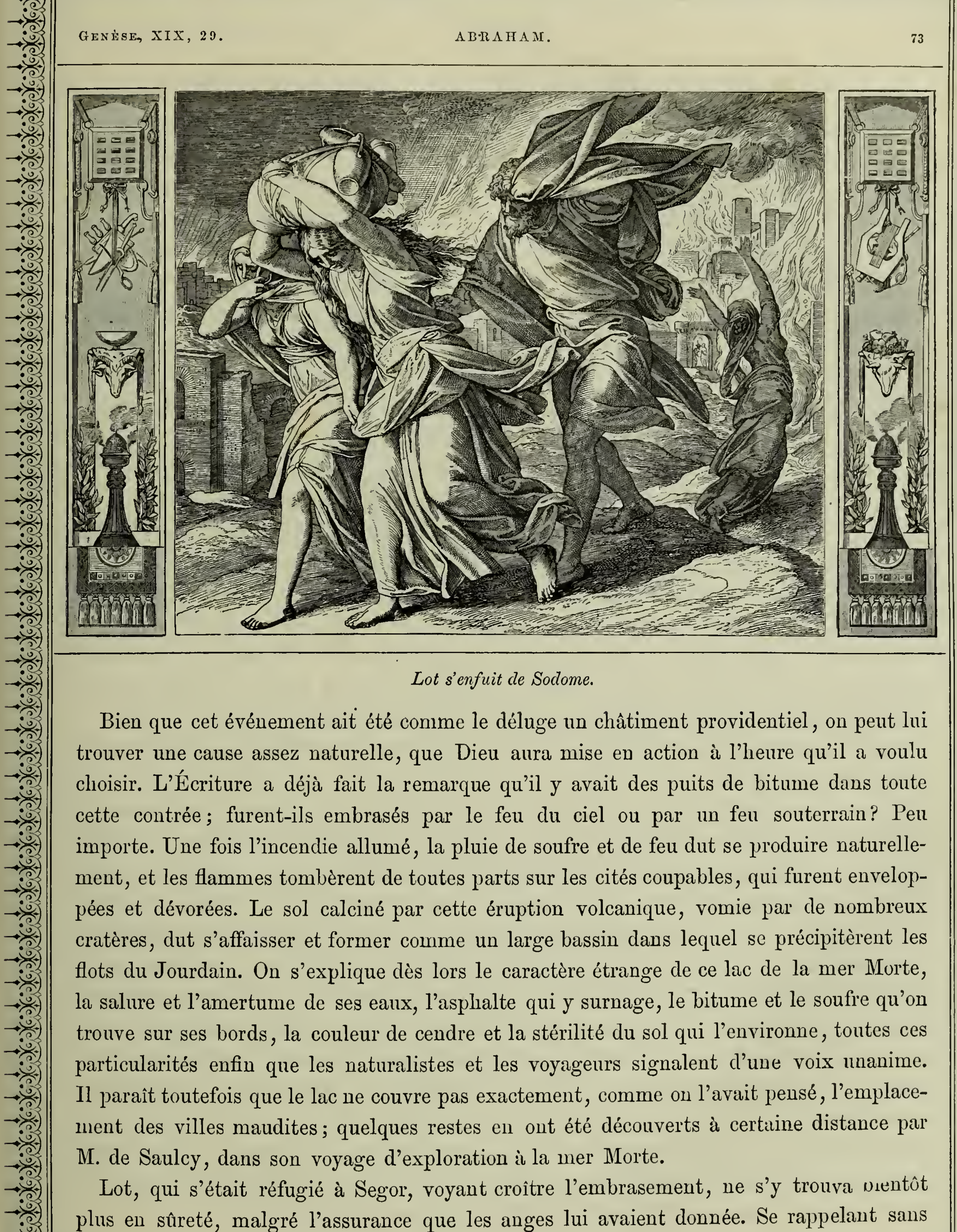
Que de charme dans ce récit biblique! La manière dont Dieu se manifeste à son serviteur, l'hospitalité patriarcale, la scène naïve de l'incrédulité de Sara, la compassion d'Abraham, la miséricorde divine poussée jusqu'à l'extrême limite; tout, dans l'ensemble comme dans les détails, est empreint d'une simplicité qui s'élève jusqu'au sublime.

Cependant les deux anges étaient arrivés à Sodome vers le soir. Lot, qui était assis à la porte de la ville, les vit venir, et, s'avançant au-devant d'eux, se prosterna à la façon orientale et leur dit : « Je vous prie, seigneurs, entrez dans ma maison, venez y laver vos pieds et y séjourner. Demain vous pourrez poursuivre votre route. » Après avoir fait quelques difficultés, les anges se rendirent à ses instances, entrèrent dans sa maison, y prirent le repas du soir et se disposèrent à se livrer au sommeil. Mais les habitants de Sodome, entraînés par des passions détestables, investirent la maison de Lot, demandant à grands cris qu'on leur livrât ces étrangers, dont la beauté les avait frappés. Profondément affligé, Lot chercha à ramener ses compatriotes à des sentiments moins coupables. Mais rien ne put toucher ces malheureux; les insultes et les menaces répondirent aux représentations de Lot. Déjà l'on se jetait sur lui, on allait enfoncer les portes, quand les deux étrangers se montrèrent, firent rentrer leur hôte dans sa maison, et dans le même moment frappèrent d'aveuglement tous leurs agresseurs. Ce n'était là que le prélude du châtiment. Les anges dirent à Lot de prévenir ses proches, s'il y en avait à Sodome, pour qu'ils ne fussent pas enveloppés dans la ruine de cette ville, car le cri de ses abominations s'était élevé jusqu'à Dieu, et elle allait être perdue sans retour. Lot se hâta d'aller avertir les fiancés de ses filles, mais ils ne firent que se moquer de lui.

Les deux anges, au matin, dirent à leur hôte : « Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles pour ne pas périr dans le châtiment de Sodome; » et comme il différait, ils le prirent par la main, l'entraînèrent dehors, lui, sa femme et ses filles, leur recommandant de se sauver vers la montagne sans perdre un instant, sans s'arrêter ni se retourner. Lot, saisi d'effroi, pensa qu'il périrait dans la montagne, et crut trouver un asile plus sûr à Segor; il pria donc les messagers divins d'épargner cette petite ville à cause de lui. Dieu fit tomber alors sur Sodome et Gomorrhe, sur Adama et Séboïm, une pluie de soufre et de feu qui détruisit ces villes avec tous leurs habitants et toutes les plantes de la contrée. La femme de Lot s'étant arrêtée en route pour contempler cet horrible spectacle, fut victime de sa curiosité et changée en statue de sel, dit l'Écriture; c'est-à-dire, sans doute, que surprise au milieu des vapeurs sulfureuses et salines qui se dégageaient de l'embrasement, elle y périt étouffée, et y subit une incrustation analogue à celle qu'éprouvent les objets soumis à l'action des eaux pétrifiantes.

Au matin de ce jour, Abraham vint au lieu où il s'était entretenu la veille avec le Seigneur, et vit les flammes monter comme d'une fournaise au-dessus des cités embrasées.

Le souvenir de cette grande catastrophe est demeuré vivant chez tous les peuples d'alentour. Les auteurs profanes en ont parlé. Diodore de Sicile, Strabon, Pline et Tacite rapportent que le lac Asphaltite a été formé à la suite de l'embrasement qui détruisit les villes de la contrée. La composition même des eaux et celle du sol témoignent de la vérité du fait aux yeux des naturalistes.



Lot s'enfuit de Sodome.

Bien que cet événement ait été comme le déluge un châtiment providentiel, on peut lui trouver une cause assez naturelle, que Dieu aura mise en action à l'heure qu'il a voulu choisir. L'Écriture a déjà fait la remarque qu'il y avait des puits de bitume dans toute cette contrée; furent-ils embrasés par le feu du ciel ou par un feu souterrain? Peu importe. Une fois l'incendie allumé, la pluie de soufre et de feu dut se produire naturellement, et les flammes tombèrent de toutes parts sur les cités coupables, qui furent enveloppées et dévorées. Le sol calciné par cette éruption volcanique, vomie par de nombreux cratères, dut s'affaisser et former comme un large bassin dans lequel se précipitèrent les flots du Jourdain. On s'explique dès lors le caractère étrange de ce lac de la mer Morte, la salure et l'amertume de ses eaux, l'asphalte qui y surnage, le bitume et le soufre qu'on trouve sur ses bords, la couleur de cendre et la stérilité du sol qui l'environne, toutes ces particularités enfin que les naturalistes et les voyageurs signalent d'une voix unanime. Il paraît toutefois que le lac ne couvre pas exactement, comme on l'avait pensé, l'emplacement des villes maudites; quelques restes en ont été découverts à certaine distance par M. de Saulcy, dans son voyage d'exploration à la mer Morte.

Lot, qui s'était réfugié à Segor, voyant croître l'embrasement, ne s'y trouva bientôt plus en sûreté, malgré l'assurance que les anges lui avaient donnée. Se rappelant sans

doute qu'on lui avait d'abord conseillé de se retirer dans la montagne, il crut devoir s'y rendre. Lui et ses filles, terrifiés par l'aspect des flammes, par l'embrasement de l'atmosphère, persuadés que le monde entier périssait par le feu, comme il avait péri par les eaux dans le déluge, se réfugièrent dans une caverne. C'est ici que la Genèse place la naissance incestueuse de Moab et d'Ammon, pères de deux nations que Moïse et Josué trouvèrent établies sur la rive orientale de la mer Morte et du Jourdain inférieur.

Quelque temps après, Abraham, continuant de mener la vie nomade des pasteurs, vint s'établir vers le midi au pays de Gérare, entre Sur et Cadès, et demeura dans les États du roi Abimélech.

Là encore, comme en Égypte, il eut la pensée de faire passer Sara pour sa sœur, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée, et qu'il dût avoir moins à craindre; peut-être aussi avait-elle conservé sa beauté en vertu du prodige qui la rendit mère à cet âge. D'autres ont pensé qu'il y avait simplement ici un double emploi de deux traditions d'un même fait. La Bible raconte qu'Abimélech, comme autrefois Pharaon, fit enlever Sara, que Dieu lui apparut en songe et lui ordonna avec menace de rendre cette femme à son mari. Le roi s'excusa sur ce qu'il ne savait pas qu'elle fût mariée, fit venir Abraham et lui reprocha de l'avoir induit dans une erreur qui pouvait le rendre coupable. Abraham reconnut que Sara était son épouse comme elle était aussi sa sœur, étant fille du même père. Le roi se contenta de cette excuse, et fit présent à Abraham de bœufs et de brebis, de serviteurs et de servantes, puis il donna mille pièces d'argent à Sara, lui ordonnant de porter toujours un voile pour faire connaître qu'elle était mariée.

Sara avait alors quatre-vingt-dix ans, et, selon la promesse de Dieu, elle ne tarda pas à donner le jour à un fils.

L'enfant, à sa naissance, reçut le nom d'Isaac (*il a ri*), par allusion sans doute à la façon dont la promesse de Dieu avait été accueillie, et aussi en témoignage de la joie des parents, car Sara dit alors : « Le Seigneur m'a procuré un sujet de ris et de joie. Qui eût cru que Sara donnerait un fils à Abraham dans sa vieillesse et qu'elle le nourrirait de son lait? » Isaac fut circoncis huit jours après. Au temps où l'on dut sevrer son fils, Abraham voulut donner un grand festin. Dans ce repas, les éléments de discorde que la polygamie ne peut manquer d'introduire dans les familles et qui subsistaient toujours dans celle du patriarche, se ravivèrent par la présence des deux enfants et des deux mères. Sara remarqua que le fils d'Agar se moquait d'Isaac. Ismaël avait alors une quinzaine d'années; il comprenait qu'étant né de l'esclave, il n'aurait pas, malgré son droit d'aînesse, les avantages du fils de la femme libre, et son caractère violent le porta à témoigner sa jalousie et sa haine contre le jeune frère qui devait être son maître. Sara se plaignit et dit à Abraham : « Renvoie cette servante et son fils, car il ne sera pas héritier avec Isaac. » Abraham, qui aimait Ismaël, trouva trop dure une pareille exigence.





Agar et Ismaël chassés.

Mais Dieu voulait se faire un peuple à part, qui descendît d'Abraham par Isaac et non par Ismaël ; il sépara les deux frères et dit à Abraham : « Ne regarde point comme dure la parole de Sara au sujet de l'enfant et de la servante, car c'est d'Isaac que sortira ta postérité ; pour le fils de la servante, il sera père d'une grande nation, parce qu'il est né de toi. » Ne connaissant d'autre loi que la volonté de Dieu, Abraham mit sur les épaules d'Agar de l'eau et du pain, c'est-à-dire tous les vivres que la mère et l'enfant pouvaient emporter, et les renvoya tous les deux. Cette mère qui recevait un si rude traitement l'avait peut-être mérité par ses insolences. Elle sortit avec Ismaël et s'égara dans le désert de Bersabée. Les provisions étant épuisées, Ismaël se coucha au pied d'un arbre, mourant de fatigue et de soif. Agar s'éloigna de lui à la distance d'un trait d'arc et se mit à pleurer en disant : « Je ne veux pas voir mourir mon fils. » Dieu entendit sa plainte et envoya un ange à son secours. « Agar, lui dit l'ange, que fais-tu ? Ne crains rien, le Seigneur a entendu la voix de ton fils. Lève-toi, prends-le par la main, car je le rendrai père d'une grande nation. » Et Dieu, ouvrant les yeux d'Agar, lui montra une source d'eau vive ; elle s'en approcha avec son vase, le remplit et donna à boire à son fils. Ismaël grandit, et continua d'habiter le désert de Pharan, où il vécut avec sa mère, soit avec l'aide des pasteurs nomades, soit au moyen des secours que pouvait leur envoyer

Abraham. Il devint habile à tirer de l'arc ; sa mère lui fit épouser une Égyptienne, dont il eut douze fils qui donnèrent leurs noms à douze villes.

Saint Paul dévoile ainsi lui-même le mystère des deux fils d'Abraham, dans son épître aux Galates, qui se croyaient encore astreints aux prescriptions de la loi : « Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, l'autre de la femme libre. Le premier naquit selon la chair, le second en vertu de la promesse. Tout ceci est une figure. Ces deux femmes sont les deux alliances. La première, celle du Sinaï, n'engendre que des esclaves ; car le Sinaï tient à la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses fils. La Jérusalem d'en haut est libre et c'est elle qui est notre mère... Nous ne sommes donc pas les enfants de l'esclave, mais de la femme libre, et c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté. »

Abraham était toujours dans la terre de Gérare. Le roi Abimélech, après avoir réglé à l'amiable avec lui une contestation relative à l'usage du puits de Bersabée, lui offrit son amitié et son alliance.

Au moment où le patriarche était au comble de la prospérité, il plut au Seigneur de soumettre sa foi à la plus grande des épreuves. « Abraham, lui dit-il, prends ton fils unique Isaac que tu aimes tendrement et va dans la terre de Moriah ; là, tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai. » Abraham se leva dès le point du jour, et sans discuter l'ordre du Très-Haut, fit couper le bois du sacrifice, le mit sur un âne, et sortit avec Isaac et deux de ses serviteurs. Au bout de trois jours, étant arrivé au pied de la montagne, il dit à ses gens : « Attendez ici avec l'âne ; moi et l'enfant nous irons là haut, et quand nous aurons adoré, nous reviendrons. » Il prit alors le bois de l'holocauste et le chargea sur les épaules d'Isaac ; lui-même tenait en ses mains le glaive et le feu. Tous deux marchaient ensemble. Isaac, voyant qu'il s'agissait d'un sacrifice, dit à Abraham : « Mon père ! — Que veux-tu, mon fils ? lui répondit le patriarche. — Voilà le feu et le bois, mais où donc est la victime ? — Dieu y pourvoira, mon fils. » Et tous deux continuèrent leur route en silence. Arrivé au lieu désigné, Abraham éleva un autel, y disposa le bois, lia son fils Isaac, le plaça sur cet autel et, saisissant le glaive, leva la main pour l'immoler. Mais l'ange du Seigneur lui cria du ciel : « Abraham ! Abraham ! — Me voici, répondit-il. — N'étends pas la main sur l'enfant, ne lui fais aucun mal, car maintenant je sais que tu crains Dieu, puisque, pour obéir à mes ordres, tu n'as pas épargné ton fils unique. » Le patriarche, levant les yeux, vit derrière lui un bélier pris par les cornes dans un buisson, et l'immola à la place de son fils. L'ange alors parla une seconde fois du haut des cieux : « J'en ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu as agi ainsi et que tu n'as pas épargné ton fils pour m'obéir, je te bénirai, et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. Ta postérité possédera les portes des villes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta descendance, parce que tu as obéi à ma parole. »

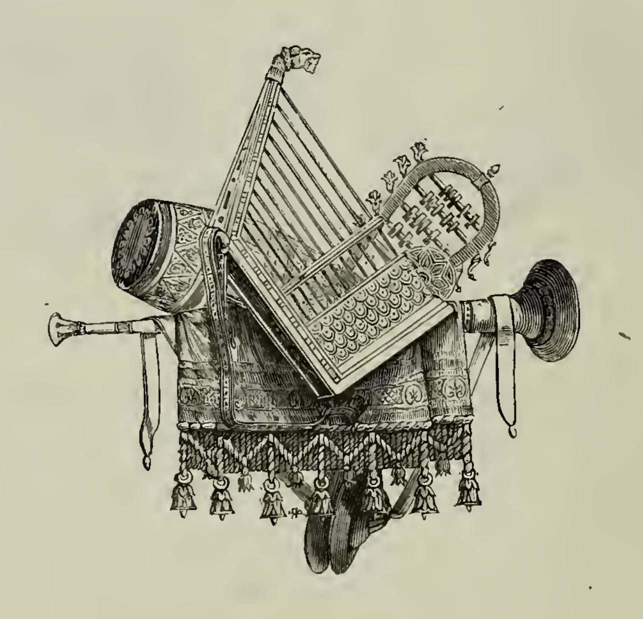


Le sacrifice d'Isaac.

Il y avait là autre chose qu'une épreuve pour la foi du patriarche : c'était une révélation du sacrifice que devait offrir un jour, sur la même montagne de Moriah, le nouvel Isaac, Jésus-Christ. Lui aussi porterait sur ses épaules le bois sur lequel il serait immolé par la volonté de son Père, qui, cette fois, ne se contenterait plus d'une fiction, mais exigerait une réalité sanglante pour la grande expiation des péchés du monde. C'est ainsi que Dieu a voulu dessiner d'avance les traits futurs du Messie, et les rendre de plus en plus clairs dans les figures et dans les prophéties. A l'origine, c'est une faible lumière à peine entrevue dans un mystérieux lointain, elle grandit peu à peu, à mesure qu'elle approche. Nous la verrons éclater enfin comme le soleil et inonder de telles clartés la figure du Rédempteur, que l'aveuglement seul pourra le méconnaître.

De retour chez lui, Abraham reçut des nouvelles de son frère Nachor et des nombreux enfants qu'il avait eus de ses deux femmes. Bientôt après, il vit mourir dans la ville d'Arbée ou d'Hébron, Sara, son épouse, âgée de cent vingt-sept ans. Il demanda aux Héthéens de lui céder un emplacement pour y mettre le tombeau de celle qu'il avait perdue. Héphron, fils de Séor, possédait dans la vallée de Mambré un champ où se trouvait une caverne double, qui convenait au patriarche. Le propriétaire voulut non pas le lui vendre, mais le lui donner, et comme Abraham refusait d'accepter cette générosité, il lui

dit : « Une terre de quatre cents sicles, qu'est-ce que cela entre vous et moi ? Ensevelissez-y l'épouse qui vous est morte. » Abraham, connaissant ainsi la valeur du champ, fit peser l'argent en présence des Héthéens qui, selon les coutumes du temps, s'étaient rendus pour ce marché aux portes de la ville, et remit à Éphron les quatre cents sicles d'argent monnayé en espèces courantes. Le champ devint ainsi sa propriété, et Sara y fut ensevelie.






Rencontre d'Éliézer et de Rébecca.

ISAAC ET JACOB.

Abraham était déjà très-avancé en âge; le Seigneur l'avait béni en toutes choses, mais son fils Isaac n'était point encore marié. Une alliance avec les filles des Chananéens idolâtres répugnait au patriarche et n'entrait pas dans les desseins de Dieu; il fit donc venir son plus ancien serviteur, Éliézer, l'intendant de sa maison, pour lui confier la délicate mission d'aller en Mésopotamie chercher pour son fils une épouse de sa race. Le patriarche, parlant comme s'il allait bientôt mourir, lui dit : « Jure-moi par le Dieu du ciel et de la terre de ne pas faire épouser à mon fils une femme de ce pays de Chanaan, mais d'aller lui chercher une épouse dans ma parenté, au pays de la Chaldée. » Éliézer, craignant de ne pouvoir déterminer une jeune fille à revenir avec lui, demanda s'il devrait en ce cas ramener Isaac au pays de ses aïeux. « Garde-t'en bien, répondit Abraham, car le Seigneur m'a promis de donner à mes descendants cette terre que j'habite; il enverra son ange devant toi et tu trouveras une femme pour mon fils; si toutefois elle refuse de te suivre, tu seras dégagé de ton serment. »

L'intendant choisit dans les troupeaux de son maître dix chameaux, les chargea de richesses et de présents destinés à la jeune femme qu'il voulait ramener, et partit pour Haran en Mésopotamie. Il arriva, après une douzaine de jours, aux portes de la ville et y fit reposer ses chameaux. C'était le soir, à l'heure où les jeunes femmes y venaient puiser de l'eau, et, dans l'antique simplicité de cet âge, les plus riches ne trouvaient pas que cette occupation fût au-dessous d'elles. « Seigneur, Dieu d'Abraham, dit Éliézer, venez à mon aide, je vous prie; accordez votre faveur à mon maître. Me voici près de la fontaine où vont venir puiser de l'eau les filles des habitants de la ville. La jeune fille à qui je dirai : Penchez votre urne pour que je boive, et qui me répondra : Buvez, et je donnerai de l'eau ensuite à vos chameaux; faites que ce soit l'épouse que vous destinez à Isaac, et que je connaisse à ce signe que vous êtes en cela favorable à mon maître. » Dieu l'exauça. Au même moment, il vit venir à la fontaine, portant une urne sur son épaule, une belle et gracieuse jeune fille. Comme elle allait s'en retourner après avoir rempli son vase, Éliézer s'avança vers elle et lui demanda à boire. Elle inclina aussitôt son urne sur son bras pour la lui présenter et lui dit : « Buvez, Seigneur, je puiserai de l'eau ensuite pour abreuver vos chameaux... » et, courant à la fontaine, elle fit couler l'eau dans les réservoirs où les chameaux se désaltérèrent. Éliézer, ayant appris qu'elle s'appelait Rébecca et qu'elle était fille de Bathuel, un des fils de Nachor, frère d'Abraham, ne douta plus d'avoir rencontré celle que Dieu destinait à Isaac; il lui offrit des pendants d'oreille et des bracelets d'or et lui demanda s'il pourrait loger dans la maison de son père. « Assurément, lui dit-elle, vous trouverez chez nous une place spacieuse et des fourrages pour vos chameaux. » Et tandis qu'Éliézer bénissait le Seigneur qui avait favorisé sa mission, Rébecca allait raconter à sa mère ce qui venait de se passer. Elle avait un frère nommé Laban, qui, au récit de sa sœur, courut au-devant d'Éliézer, lui offrit cordialement l'hospitalité et l'emmena à la maison. On déchargea les chameaux, on lava les pieds d'Éliézer et de ses gens, et on leur servit à manger. Mais l'envoyé d'Abraham dit : « Je ne mangerai point avant de vous avoir fait connaître le sujet de mon message. — Parlez, lui répondit Laban. — Je suis, reprit-il, serviteur d'Abraham. L'Éternel a béni mon maître et lui a donné d'immenses richesses dont héritera son fils Isaac. » Il exposa ensuite comment il avait promis de ne chercher une épouse pour le fils de son maître que dans la famille d'Abraham, comment il avait demandé au Seigneur de lui faire connaître par un signe la femme destinée à Isaac; et, dans la rencontre de Rébecca, il montra que la volonté de Dieu s'était manifestée à ses yeux. « Si donc vous daignez accorder la faveur que mon maître sollicite, ajouta-t-il, dites-le-moi; s'il en est autrement, que je le sache encore, afin que je cherche d'un autre côté. — C'est le Seigneur qui parle par votre bouche, répondirent à la fois Bathuel et Laban. Voici Rébecca, prenez-la, et l'emmenez pour qu'elle soit la femme du fils de votre maître. »





Rébecca voit de loin venir Isaac.

A ces paroles, le serviteur d'Abraham se prosterna pour rendre grâce au Seigneur, puis, sortant des vases d'or et d'argent et des vêtements précieux, il les offrit à Rébecca et fit aussi des présents aux frères et à la mère de la jeune fille. On se mit à table ensuite. Le lendemain, Éliézer se disposait à partir pour retourner vers son maître. La famille, affligée de ce départ si prompt, le supplia de lui laisser encore la jeune fille pour dix jours au moins. Éliézer insista. « Appelons donc Rébecca, dirent les parents, et sachons ce qu'elle désire. Veux-tu t'en aller avec cet homme ? lui dit-on. — J'irai, » répondit-elle. On lui permit donc de partir avec Éliézer et d'emmener sa nourrice. Elle se mit en route, comblée des bénédictions de ses parents et accompagnée de tous leurs souhaits. « Tu es notre sœur, puisses-tu croître en mille et mille générations, et que ta race possède les portes des villes de ses ennemis ! » Rébecca et ses femmes montèrent sur les chameaux, et suivirent Éliézer, qui avait hâte de revoir Abraham, pour lui rendre compte de l'heureux succès de sa mission.

Un soir, Isaac était allé se promener et méditer à la campagne ; il approchait du puits où Agar avait dit : « Le Seigneur vit et me voit, » lorsque, levant les yeux, il aperçut une caravane dans le lointain. C'était celle d'Éliézer. Rébecca, de son côté, découvrit Isaac et demanda : « Quel est cet homme qui vient au-devant de nous ? — C'est mon maître, » répondit Éliézer. Aussitôt elle mit pied à terre et se couvrit de son voile. Le serviteur ra-

conta les bénédictions du Seigneur, puis Isaac conduisit Rébecca dans la tente qu'avait habitée Sara, la prit pour épouse, et l'amour qu'il eut pour elle tempéra la douleur qu'il ressentait encore de la perte de sa mère.

N'y a-t-il pas dans tout ce récit comme un charme divin qui rehausse la grande institution du mariage ; et le chrétien n'y découvre-t-il pas avec bonheur une touchante figure de l'union de Jésus-Christ avec son Église ?

Abraham avait alors cent quarante ans. Il avait pris à la place d'Agar une autre femme du second rang, nommée Céthura. Elle lui donna six enfants, qui furent pères de plusieurs fils et devinrent plus tard chefs de tribus importantes. Le patriarche ne voulut point que ces familles restassent dans le voisinage d'Isaac, qui devait être son héritier, il les envoya demeurer vers l'orient, après leur avoir donné une part de ses biens.

Le saint vieillard vécut jusqu'à cent soixante-quinze ans ; il s'endormit doucement du sommeil de la mort, et fut ainsi, dit l'Écriture, réuni à ses pères. Dans ces paroles du Pentateuque se révèle la croyance de Moïse à l'immortalité de l'âme. Ce dogme n'eut jamais sans doute, dans l'ancien monde, la clarté lumineuse dont il brille à nos yeux, depuis que le Sauveur, vainqueur de la mort, a renversé la pierre du sépulcre, mais il a toujours été le fondement de la foi des croyants. Abraham, et l'écrivain sacré le dit expressément, ne fut point mis dans le tombeau de ses aïeux ; sa dépouille mortelle fut, suivant son désir, déposée auprès de celle de Sara, dans la double caverne de Macphélah, au champ d'Hébron ; mais son âme fut réunie à celles de ses pères, de ceux-là du moins qui avaient été justes devant Dieu, dans le *Schéol*, c'est-à-dire dans le séjour qui s'appela depuis le sein d'Abraham, où les fidèles de l'ancien monde durent attendre que le Messie vînt leur ouvrir la porte du ciel. Ismaël, en cette circonstance, se rendit auprès d'Isaac, et l'aida pieusement à ensevelir le patriarche. C'était alors un homme puissant. Ses douze fils allaient être les pères de douze peuples, qui portaient encore leurs noms au quatrième siècle de notre ère. Les terribles conquérants qui s'appelèrent les Sarrasins et firent si longtemps trembler le monde, étaient des descendants d'Ismaël. Le fils d'Agar mourut au pays qu'il habitait, entre Sur et Hévila, à l'âge de cent trente-sept ans.

Vingt années s'écoulèrent sans que l'union d'Isaac et de Rébecca reçût le gage de la bénédiction divine qui devait réaliser les promesses faites à Abraham. Rébecca était stérile ; mais les prières d'Isaac furent enfin exaucées : son épouse se trouva enceinte de deux enfants qui semblaient se combattre en son sein. Elle en fut troublée et consulta le Seigneur : « Tu portes en toi, lui fut-il répondu, deux fils qui seront pères de deux grandes nations. L'un dominera l'autre, et l'aîné sera soumis au plus jeune. » Le temps venu, elle donna le jour à deux jumeaux. Celui qui vint au monde le premier était roux et couvert de poils ; c'est pourquoi on le nomma Ésaü. L'autre, qui vint après, tenait son frère par le pied, ce qui le fit nommer Jacob, c'est-à-dire supplantateur.



Isaac bénit Jacob au lieu d'Ésaü (pages 85 et 86).

Devenus grands, les deux frères eurent des goûts différents. Ésaü s'occupait d'agriculture et de chasse. Jacob, plus délicat et plus doux, restait volontiers sous la tente auprès de sa mère dont il avait toutes les prédilections, tandis que celles du père étaient pour Ésaü. Ainsi se perpétuait entre eux la rivalité commencée dès le sein de leur mère.

Un jour que Jacob avait préparé un plat de lentilles, Ésaü revint des champs très-fatigué : « Fais-moi donc manger de ce mets rouge, lui dit-il, car j'ai faim. » Jacob crut devoir profiter de la circonstance, et lui répondit : « Eh bien, cède-moi ton droit d'aînesse. » Ésaü, n'écoutant que les exigences impérieuses de la faim, et ne croyant pas encore s'engager bien sérieusement, reprit : « Voici que je meurs ; à quoi me servira mon droit d'aînesse ? » Mais Jacob ne voulut pas se contenter de cette réponse équivoque, et exigea que son frère lui confirmât par serment la cession de son droit. Ésaü y consentit, et prenant avec du pain le plat de lentilles si chèrement acheté, il s'en alla sans s'inquiéter de ce qu'il avait fait. C'était cependant une perte pour lui bien importante. Le droit d'aînesse valait d'abord une double portion de l'héritage paternel à celui qui en jouissait ; il lui assurait en outre une suprématie d'honneur et d'autorité dans la famille ; enfin, chez les descendants d'Abraham, une bénédiction spéciale y était attachée, et le père en mourant la donnait à celui de ses enfants qui devait être l'ancêtre du Messie.

On ne sait au juste à quelle époque, mais probablement vers ce temps, il y eut une nouvelle famine dans le pays. Isaac eut d'abord l'intention de se rendre en Égypte, mais Dieu lui dit : « Ne descends pas en Égypte, demeure plutôt dans la contrée que je t'indiquerai. Je serai avec toi, et je te bénirai, et je donnerai à toi et à ta race toute cette région. J'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham : je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta descendance. » Ainsi se trouvèrent renouvelées en faveur d'Isaac les promesses faites à son père.

L'Écriture place ici, dans la vie d'Isaac, un épisode dont la similitude avec des traits analogues de la vie d'Abraham est frappante. Isaac, retiré dans la terre de Gérare, fait passer sa femme pour sa sœur, ainsi que l'avait fait Abraham, et, de même qu'à ce dernier, cette ruse lui est reprochée par le roi Abimélech, qui d'ailleurs assure aux deux époux sa protection contre tout outrage. Là encore figure l'épisode du puits comblé par les Philistins, de la querelle qui en résulte, de la justice rendue par Abimélech au patriarche, et de l'alliance scellée entre eux par un festin au lieu même de la contestation, c'est-à-dire, devant le puits de Bersabée. Cette similitude des deux récits a fait penser à quelques interprètes qu'il y aurait eu interpolation dans le texte sacré, et que le même événement, rapporté par deux documents différents, aurait été attribué à deux patriarches, alors qu'il ne devait l'être qu'à un seul. L'interprétation n'est pas sans vraisemblance, mais elle n'est pas rigoureuse, la même série de faits ayant pu se reproduire deux fois sous l'influence du souvenir qu'Isaac avait gardé de la conduite de son père, surtout si l'on considère que le nom d'Abimélech et celui de Phicol (général accompagnant le roi) pouvaient être des noms génériques ou des titres, comme le nom de Pharaon en Égypte. Nous nous bornons à indiquer la difficulté, sans prétendre la résoudre. Nous ferons seulement observer, une fois pour toutes, qu'il faut, en pareille matière, se défier des conclusions trop rigoureuses appuyées sur de simples hypothèses.

Ésaü s'était marié à quarante ans. Il avait épousé deux femmes : l'une, nommée Judith, était fille de Béer l'Éthéen ; l'autre, Basemath, appartenait à la même race. Toutes les deux étaient donc chananéennes, et ce double choix avait dû froisser les sentiments religieux d'Isaac et de Rébecca. Le patriarche était avancé en âge et sa vue s'était beaucoup affaiblie. Il songea à donner à Ésaü sa bénédiction paternelle : « Tu vois, lui dit-il, que je suis devenu vieux. J'ignore le jour de ma mort. Prends donc tes armes, ton arc et ton carquois, et va dans la campagne ; quand tu auras trouvé quelque venaison, tu m'apprêteras un mets comme tu sais que je l'aime, tu me l'apporteras, je le mangerai et je te bénirai avant que je meure. » Rébecca, qui avait entendu ces paroles, laissa partir Ésaü, puis, cédant aux suggestions de ses préférences maternelles ou plutôt aux secrets desseins de Dieu, elle eut recours à une fraude qui n'est ni blâmée ni approuvée dans l'Écriture, et qui d'ailleurs ne blessait pas la justice, puisque l'aîné avait cédé son droit.



Songe de Jacob (page 87).

Elle raconta tout à Jacob et lui dit : « Écoute-moi, mon fils ; va-t-en au troupeau, et apporte-moi les deux meilleurs chevreaux, j'en préparerai à ton père un mets comme je sais qu'il l'aime ; tu le lui offriras, il en mangera et te donnera sa bénédiction. — Mais, dit Jacob, vous savez que mon frère Ésaü est couvert de poils, si mon père me touche, il croira que j'ai voulu le tromper, et peut-être, au lieu de me bénir, me maudira-t-il ? — Que cette malédiction retombe sur moi, mon fils, reprit Rébecca ; obéis-moi seulement et fais ce que je t'ai dit. » Jacob s'en alla chercher les deux chevreaux et les apporta à sa mère, qui les accommoda au goût d'Isaac. Elle fit ensuite revêtir à Jacob les plus beaux vêtements d'Ésaü, lui couvrit le cou et les mains de la peau des chevreaux, et lui donna le mets qu'elle avait apprêté. « Mon père ! dit Jacob au vieillard en l'abordant. — Qui es-tu, mon fils ? répondit le patriarche. — Je suis Ésaü, votre premier-né, j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; asseyez-vous et mangez de ma chasse, puis vous me bénirez. » Il y avait si peu de temps qu'Ésaü était parti que le père en conçut quelque soupçon et fit approcher l'interlocuteur. Il le toucha et crut reconnaître son fils aîné : « La voix, dit-il, est celle de Jacob, mais les mains sont bien celles d'Ésaü. Tu es donc mon fils Ésaü ? ajouta le vieillard. — Je le suis, » répondit Jacob. Alors Isaac prit le mets qu'on lui présentait et en mangea ; puis ayant embrassé son fils, il respira

le parfum dont les vêtements d'Ésaü étaient embaumés et dit : « C'est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni. Que Dieu donc te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance. Que les peuples te servent, que les nations t'adorent. Sois le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère se courbent devant toi. Maudit soit celui qui te maudira, et que celui qui te bénira soit béni. »

Comme il achevait ces paroles et que Jacob venait de sortir, Ésaü se présenta, apportant un mets qu'il avait préparé avec sa chasse et réclamant la bénédiction de son père : « Qui es-tu ? lui dit Isaac. — Je suis Ésaü, votre fils aîné. » Le patriarche, malgré sa surprise, reconnut dans cet événement la volonté de Dieu. « Qui donc, demanda-t-il, m'a apporté de la venaison avant que tu fusses de retour ? Je l'ai béni et il sera béni. » Ésaü, désespéré, se mit à pousser des cris de rage : « Bénissez-moi aussi, mon père, s'écria-t-il, bénissez-moi. — Ton frère a pris ta bénédiction, lui dit Isaac. — C'est donc pour cela qu'on l'a nommé le supplantateur, reprit Ésaü, il m'a enlevé déjà mon droit d'aînesse et maintenant il me ravit votre bénédiction. Ne m'en avez-vous donc réservé aucune ? — Je l'ai établi ton seigneur, ajouta le vieillard, je lui ai soumis ses frères, je lui ai promis l'abondance du blé et du vin, que puis-je faire maintenant pour toi ? » Comme Ésaü insistait avec des cris et des larmes : « Eh bien ! poursuivit le patriarche, tu auras aussi ta bénédiction ; elle sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel, mais tu vivras du glaive, et tu serviras ton frère ; un jour cependant tu secoueras son joug. » Entre ces deux frères et les deux peuples de Dieu, les Juifs et les chrétiens, les rapprochements sont frappants et les figures saisissantes.

Ésaü cependant conçut une haine mortelle contre Jacob et se dit en lui-même : « Quand mon père sera mort, je le tuerai... » Effrayée de ces menaces, Rébecca en fit part à son plus jeune fils, l'engageant à s'éloigner pour quelque temps et à s'en aller chez Laban, son oncle.

Pour faire agréer ce projet à Isaac, elle témoigna tout le chagrin qu'elle avait de voir Ésaü marié à des filles de Chanaan. « La vie m'est à charge, lui dit-elle, à cause de ces femmes. Si Jacob se marie de même, j'en mourrai de douleur. » Le patriarche ne pouvait qu'approuver ces sentiments. Il fit donc venir Jacob, le bénit de nouveau et lui dit : « Ne prends pas une femme de la race de Chanaan, pars, et va dans la Mésopotamie de Syrie, en la maison de Bathuel, père de ta mère, et fais en sorte d'y épouser une des filles de ton oncle Laban. Que le Dieu tout-puissant te bénisse, qu'il te fasse croître et multiplier, qu'il te donne à toi et à ta postérité la bénédiction d'Abraham, afin que tu possèdes la terre de ton pèlerinage qu'il a promise à ton aïeul. » Jacob partit donc pour Haran, accompagné des vœux de son père et de sa mère. Pour Ésaü, voyant que ses femmes n'étaient point agréées de ses parents, il voulut en prendre une de sa famille, et s'en alla trouver Ismaël, qui lui donna sa fille Mahéleth.



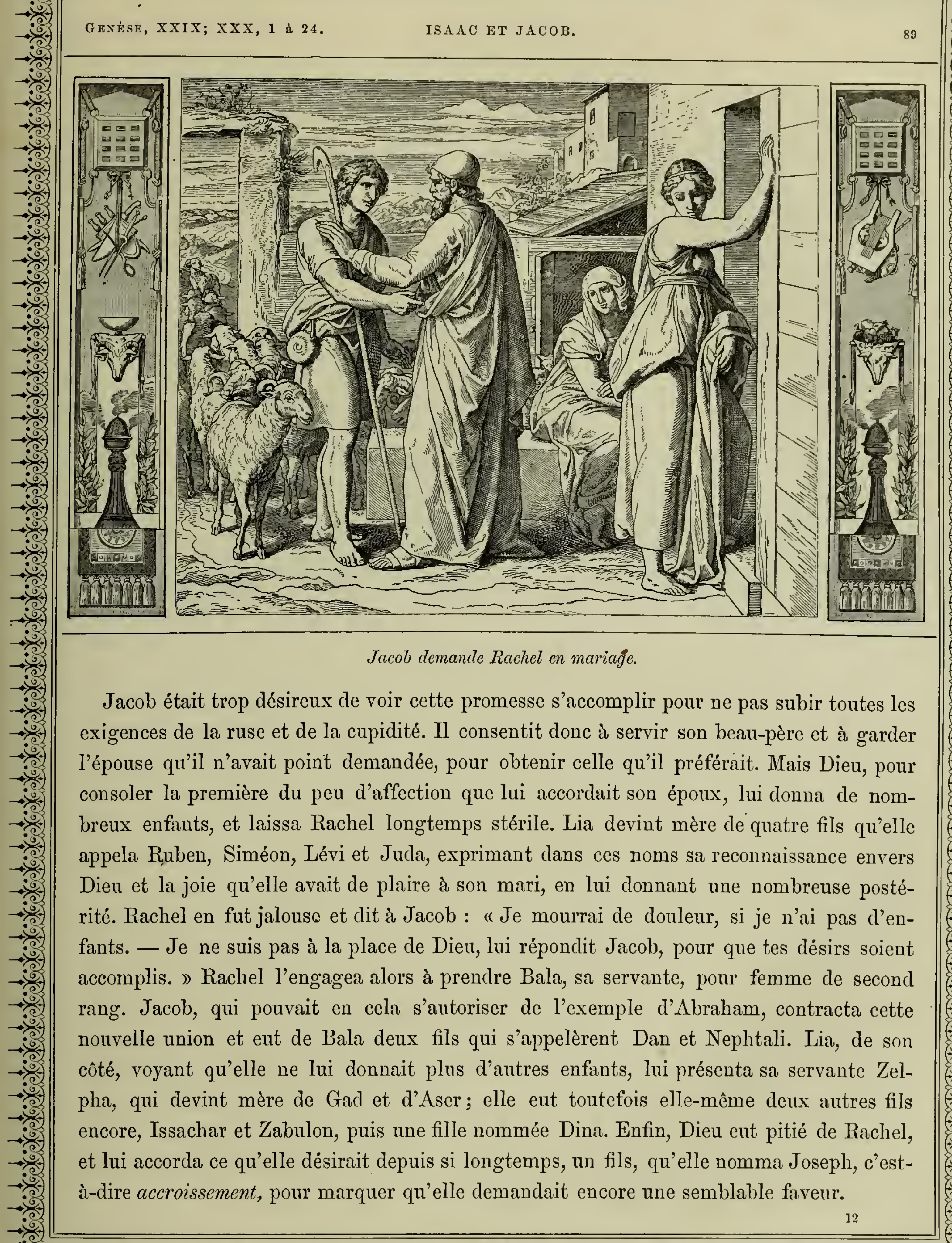
Jacob et Rachel au puits (page 88).

Parti de Bersabée, Jacob poursuivait sa route vers Haran ; comme il arrivait au coucher du soleil en un lieu où il voulait se reposer, il prit des pierres qui se trouvaient là, les mit sous sa tête et s'endormit. Il eut un songe dans lequel il vit une échelle dont les pieds s'appuyaient sur la terre et dont le sommet touchait les cieux. Les anges montaient et descendaient le long des échelons, et le Seigneur était au haut. « Je suis Jéhovah, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, lui dit le Seigneur. La terre où tu dors, je te la donnerai à toi et à ceux qui sortiront de toi. Ta postérité sera comme la poussière, elle s'étendra d'occident en orient, du midi au septentrion, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en tes descendants. Je serai ton gardien partout où tu iras ; je te ramènerai dans ce pays, et je ne t'abandonnerai pas que je n'aie accompli tout ce que je t'ai promis. » Jacob, à son réveil, fut saisi d'une religieuse terreur. « En vérité, s'écria-t-il, l'Éternel est ici, et je ne le savais pas. Que ce lieu est terrible! ajouta-t-il encore ; ce n'est rien moins que la maison de Dieu et la porte du ciel. » Puis prenant la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il y versa de l'huile et l'érigea en monument ; en même temps il fit le vœu, si Jéhovah le protégeait et le ramenait à la maison de son père, de n'avoir jamais d'autre Dieu que lui et de lui donner la dîme de ses biens. Cet endroit, qui jusque-là s'était appelé Luza, prit désormais le nom de Béthel (*maison de Dieu*).

Continuant son voyage vers l'orient, Jacob arriva dans une campagne où il y avait un puits près duquel se reposaient trois troupeaux de brebis. Jacob dit aux pasteurs : « Frères, d'où êtes-vous ? — Nous sommes de Haran, répondirent-ils. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor ? — Oui, nous le connaissons. — Est-il en bonne santé ? — Oui, et voici Rachel, sa fille, qui vient avec son troupeau. » Les pasteurs attendaient pour faire boire les troupeaux qu'ils fussent tous réunis ; car, pour y conserver les eaux, l'entrée du puits était fermée par une pierre qui ne pouvait être levée qu'à ce moment, et qu'on roulait de nouveau sur l'ouverture quand les troupeaux étaient abreuvés.

Cependant Rachel, fille de Laban, qui faisait paître elle-même les brebis de son père, comme c'était la coutume alors, même dans les plus riches familles, où l'abondance n'excluait ni le travail ni la simplicité, arrivait au puits. Jacob, voyant sa parente et sachant que ces brebis appartenaient à Laban, ôta la pierre qui couvrait le puits pour que le troupeau s'abreuvât. Puis se faisant connaître comme fils d'Isaac et de Rébecca, et versant des larmes d'émotion, le voyageur embrassa sa cousine, et Rachel courut au plus vite avertir son père. Laban vint aussitôt à la rencontre du fils de sa sœur, le serra dans ses bras et l'emmena dans sa maison. Ayant appris le but de son voyage, il en fut très-satisfait et dit à son neveu : « Tu es ma chair et mon sang. »

Jacob se rendit utile en prenant soin des troupeaux de son oncle. Au bout d'un mois, Laban lui dit : « Il n'est pas juste que tu me serves gratuitement, parce que tu es mon parent, comment dois-je reconnaître tes services ? » Or, Laban avait deux filles ; l'aînée s'appelait Lia ; elle n'était pas belle et avait les yeux délicats ; Rachel, que Jacob avait rencontrée auprès du puits, était au contraire d'une grande beauté ; c'était la femme qu'il voulait obtenir : « Je vous servirai sept ans, dit-il à son oncle, pour Rachel, votre seconde fille. » Jacob n'avait en ce moment d'autre richesse à offrir que son travail, pour payer la dot qu'un mari devait alors constituer à son épouse. Laban s'en contenta : « Il vaut mieux te la donner qu'à un autre, lui dit-il; demeure avec moi. » Donc, pendant sept années, Jacob resta au service de Laban, et telle était son affection pour Rachel, qu'il ne croyait pas l'acheter trop cher au prix de ces longues années de travail. Mais quand il eut acquis ses droits, il demanda à Laban de lui donner la femme qui lui avait été promise. Laban parut y consentir et fit le festin des noces, mais le soir même, trompant son neveu qui l'avait si loyalement servi, il lui donna pour épouse, à la place de Rachel, sa fille aînée Lia, qu'il craignait de ne pouvoir marier autrement. Jacob s'en plaignit amèrement et dit à son beau-père : « Comment me traitez-vous ; ne vous ai-je pas servi pour Rachel ? Pourquoi m'avez-vous trompé ? » Laban s'excusa sur ce que la coutume n'était pas dans le pays de marier les filles les plus jeunes avant les aînées, et proposa d'ailleurs à son neveu de lui donner aussi Rachel au bout d'une semaine, s'il voulait s'engager à le servir encore pendant sept ans.



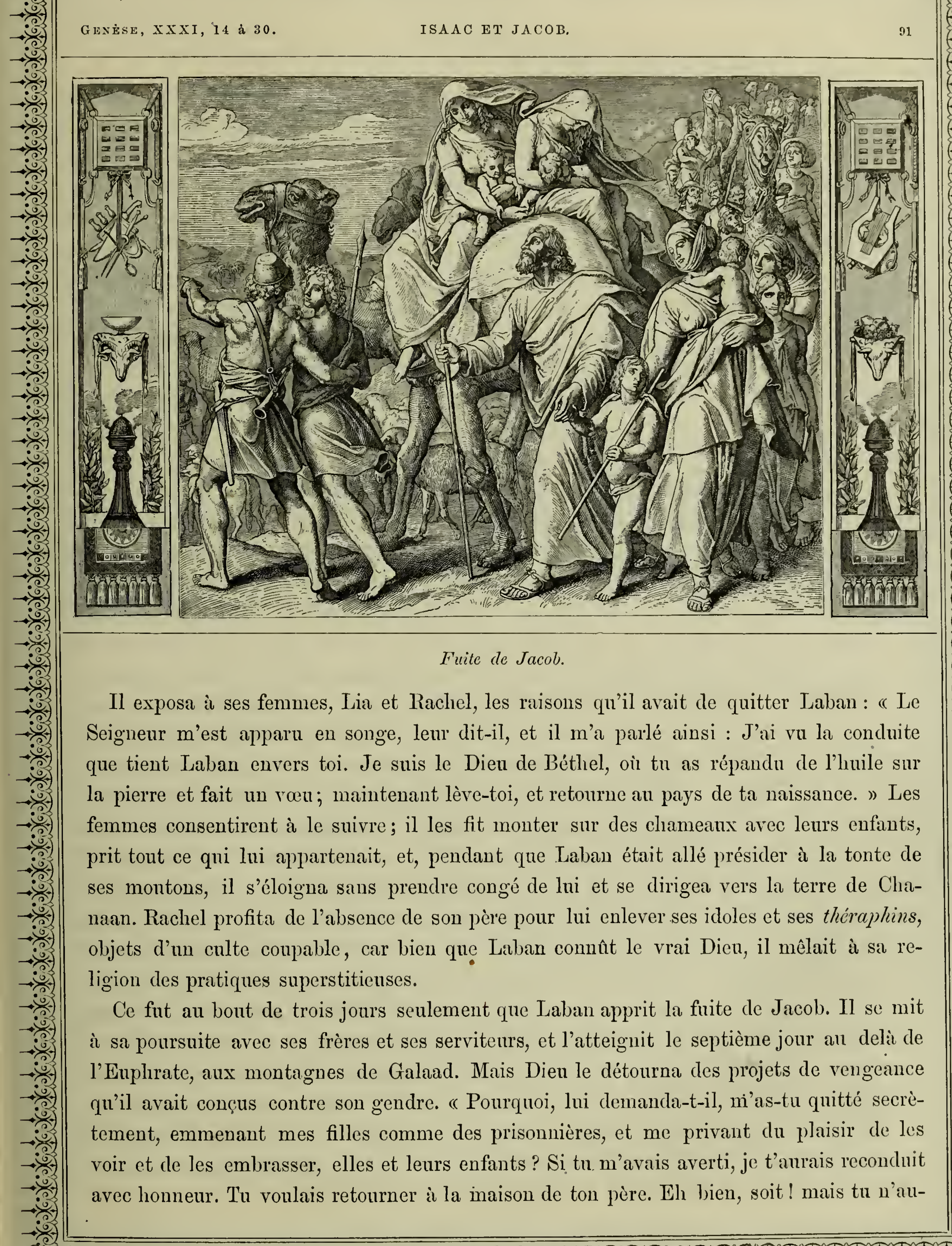
Jacob demande Rachel en mariage.

Jacob était trop désireux de voir cette promesse s'accomplir pour ne pas subir toutes les exigences de la ruse et de la cupidité. Il consentit donc à servir son beau-père et à garder l'épouse qu'il n'avait point demandée, pour obtenir celle qu'il préférait. Mais Dieu, pour consoler la première du peu d'affection que lui accordait son époux, lui donna de nombreux enfants, et laissa Rachel longtemps stérile. Lia devint mère de quatre fils qu'elle appela Ruben, Siméon, Lévi et Juda, exprimant dans ces noms sa reconnaissance envers Dieu et la joie qu'elle avait de plaire à son mari, en lui donnant une nombreuse postérité. Rachel en fut jalouse et dit à Jacob : « Je mourrai de douleur, si je n'ai pas d'enfants. — Je ne suis pas à la place de Dieu, lui répondit Jacob, pour que tes désirs soient accomplis. » Rachel l'engagea alors à prendre Bala, sa servante, pour femme de second rang. Jacob, qui pouvait en cela s'autoriser de l'exemple d'Abraham, contracta cette nouvelle union et eut de Bala deux fils qui s'appelèrent Dan et Nephtali. Lia, de son côté, voyant qu'elle ne lui donnait plus d'autres enfants, lui présenta sa servante Zelpha, qui devint mère de Gad et d'Aser ; elle eut toutefois elle-même deux autres fils encore, Issachar et Zabulon, puis une fille nommée Dina. Enfin, Dieu eut pitié de Rachel, et lui accorda ce qu'elle désirait depuis si longtemps, un fils, qu'elle nomma Joseph, c'est-à-dire *accroissement,* pour marquer qu'elle demandait encore une semblable faveur.

Ainsi s'établissait de plus en plus l'usage de la polygamie dans les familles patriarcales. Elle y était sinon tout à fait approuvée, au moins tolérée. Dieu avait en cela dérogé sans doute à ses prescriptions primitives que l'Évangile devait rétablir un jour, non pour favoriser la convoitise, qui ne paraît aucunement avoir été le mobile de la conduite des patriarches, mais pour leur donner, suivant ses promesses, une postérité nombreuse. Les principes sont immuables assurément, mais les conditions auxquelles s'attachent le bien et le mal peuvent être parfois déplacées, et le même acte extérieur peut, suivant les circonstances, avoir une moralité différente. Ce qu'ont fait sans crime les patriarches serait, sous la loi évangélique, un sujet de scandale et provoquerait partout une juste réprobation.

Après la naissance de Joseph, Jacob, qui était depuis quatorze ans dans la maison de Laban, se trouvant libre de ses engagements, voulut retourner en la terre de Chanaan, et demanda à son beau-père de le laisser partir avec ses femmes et ses enfants. Mais Laban lui représenta que Dieu avait béni sa maison à cause de lui, et le conjura de demeurer encore et de fixer lui-même le prix de ses services. Jacob, de son côté, les fit justement valoir et se rendit à la fin à ces instances, mais en faisant accepter un traité d'après lequel seraient réglés désormais les profits de l'association entre le gendre et le beau-père. Il fut convenu que toutes les brebis et chèvres de couleurs mélangées qui naîtraient dans les troupeaux appartiendraient à Jacob, que toutes celles qui naîtraient entièrement blanches ou noires seraient pour Laban. Pour servir ses intérêts, Jacob eut recours à un industrie excusable sans doute, en raison des prétentions du beau-père à retenir son gendre et à l'exploiter encore, comme il l'avait fait depuis quatorze ans. Au printemps, il prit des branches de peuplier ou de coudrier dont il enleva l'écorce à certains endroits, de façon qu'elles étaient tachetées de blanc et de noir, et les mit dans les abreuvoirs. Les brebis et les chèvres les eurent ainsi sous les yeux au temps de la conception, et, sous l'impression de cette vue, donnèrent naissance à des petits bigarrés qui appartinrent à Jacob. Au temps de la seconde portée, qui est moins bonne, c'est-à-dire à l'automne, il enleva ces branches, et le bétail blanc ou noir qui revenait à Laban se trouva en minorité. Par suite de ce procédé ou par une disposition providentielle, les richesses de Jacob s'accrurent prodigieusement; il eut à lui bientôt une multitude de serviteurs et de servantes, et de nombreux troupeaux d'ânes et de chameaux.

Les fils de Laban en furent jaloux, et Jacob vit bien que le visage de son beau-père n'était plus le même à son égard. Les conditions du traité furent changées à diverses reprises; mais Jacob savait modifier aussi son stratagème, et l'avantage lui restait toujours. Fatigué de ces variations et des difficultés qu'on ne cessait de lui faire, il prit définitivement son parti, et résolut, sur l'ordre de Dieu d'ailleurs, de sortir secrètement de la maison de son oncle et de retourner au pays de ses pères.



Fuite de Jacob.

Il exposa à ses femmes, Lia et Rachel, les raisons qu'il avait de quitter Laban : « Le Seigneur m'est apparu en songe, leur dit-il, et il m'a parlé ainsi : J'ai vu la conduite que tient Laban envers toi. Je suis le Dieu de Béthel, où tu as répandu de l'huile sur la pierre et fait un vœu; maintenant lève-toi, et retourne au pays de ta naissance. » Les femmes consentirent à le suivre; il les fit monter sur des chameaux avec leurs enfants, prit tout ce qui lui appartenait, et, pendant que Laban était allé présider à la tonte de ses moutons, il s'éloigna sans prendre congé de lui et se dirigea vers la terre de Chanaan. Rachel profita de l'absence de son père pour lui enlever ses idoles et ses *théraphins*, objets d'un culte coupable, car bien que Laban connût le vrai Dieu, il mêlait à sa religion des pratiques superstitieuses.

Ce fut au bout de trois jours seulement que Laban apprit la fuite de Jacob. Il se mit à sa poursuite avec ses frères et ses serviteurs, et l'atteignit le septième jour au delà de l'Euphrate, aux montagnes de Galaad. Mais Dieu le détourna des projets de vengeance qu'il avait conçus contre son gendre. « Pourquoi, lui demanda-t-il, m'as-tu quitté secrètement, emmenant mes filles comme des prisonnières, et me privant du plaisir de les voir et de les embrasser, elles et leurs enfants ? Si tu m'avais averti, je t'aurais reconduit avec honneur. Tu voulais retourner à la maison de ton père. Eh bien, soit ! mais tu n'au-

rais pas dû m'enlever mes dieux. — Je suis parti à votre insu, lui répondit Jacob, dans la crainte que vous eussiez retenu de force vos filles. Quant au larcin que vous me reprochez, j'en suis innocent. Cherchez, et que celui chez lequel vous trouverez vos dieux soit mis à mort en présence de nos frères » Il ne savait rien de ce qu'avait fait Rachel. Laban visita les tentes de Jacob, de Lia et de ses servantes, et n'y put rien découvrir. Il entra chez Rachel, qui se hâta de cacher les idoles sous la litière des chameaux, et s'asseyant dessus, elle pria son père de l'excuser si, étant indisposée, elle ne pouvait se lever devant lui. Après une recherche infructueuse, Laban eut à essuyer à son tour les reproches de Jacob. Mais cette altercation prit fin, et le beau-père et le gendre s'étant entendus, firent alliance ensemble et érigèrent en ce lieu, en signe de leur réconciliation, un monument construit avec des pierres; ils l'appelèrent Galaad ou le *tertre du témoignage.* Ils y offrirent un sacrifice, après quoi Laban ayant embrassé ses petits-fils et ses filles, leur donna sa bénédiction et s'en retourna chez lui.

Jacob continua son voyage, en proie à des inquiétudes d'un autre genre. Il avait laissé vingt années auparavant son frère Ésaü très-irrité contre lui. Il craignait son ressentiment et cherchait les moyens de l'apaiser. Des anges lui apparurent et le rassurèrent sans doute. Jacob en les voyant s'écria : « C'est ici le camp de Dieu, » et le nom de Mahanaïm, c'est-à-dire le camp, demeura à cet endroit. Puis il envoya des messagers porter à Ésaü la nouvelle de son arrivée. Ces gens revinrent lui dire que son frère s'avançait vers lui à la tête de quatre cents hommes. Croyant à des intentions hostiles, Jacob divisa en deux bandes ses serviteurs et ses troupeaux, dans la pensée d'en sauver du moins une partie, si l'autre tombait aux mains d'Ésaü; mais se confiant surtout dans le Seigneur, il l'invoqua ardemment et lui rappela ses promesses et ses bienfaits : « J'ai passé, ajouta-t-il, ce fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un bâton, et je reviens avec deux troupes aujourd'hui; délivrez-moi encore de la main de mon frère Ésaü. » En même temps, il choisit dans ses troupeaux les présents qu'il voulait offrir à son frère pour l'apaiser, en fit plusieurs parts, et chargea ses serviteurs de les lui présenter successivement, dans l'espoir qu'il se laisserait fléchir peu à peu. Il passa la nuit sous ses tentes, et le lendemain, bien avant l'aube, il prit ses femmes, ses servantes et ses fils, et traversa le gué de Jaboc. Se trouvant seul un moment, le patriarche se vit tout à coup en présence d'un ange sous la figure d'un homme, qui vint engager une lutte avec lui et la prolongea jusqu'au jour. Jacob résista avec une telle force, que l'ange ne put venir à bout de le vaincre qu'en touchant, pour le paralyser, un nerf de sa cuisse; malgré cela Jacob luttait encore : « Laisse-moi aller, lui dit l'ange, car voici l'aurore. — Je ne te laisserai point, dit Jacob, que tu ne m'aies béni. — Quel est ton nom ? reprit l'ange. — Je m'appelle Jacob. — Eh bien, désormais tu t'appelleras Israël, c'est- à-dire Fort contre Dieu, et tu seras plus fort encore contre les hommes. » Puis, sans lui dire son nom, l'ange le bénit et s'éloigna.



Combat de Jacob avec l'ange.

« J'ai vu Dieu face à face, s'écria le patriarche, et ma vie est sauve. » Et dès lors ce lieu s'appela Phanuel, c'est-à-dire la *face de Dieu.*

Les combats et les angoisses que Dieu nous envoie dans la vie, et dont il faut supporter les assauts, sont ici figurés par cette lutte du patriarche, qui puisa dans cette épreuve le courage et l'assurance d'aborder son frère. Aussitôt après, il le vit en effet qui s'avançait avec ses quatre cents hommes. Il divisa sa famille en trois détachements. Il mit au premier rang les deux esclaves qu'il avait épousées et leurs enfants, au second Lia et ses fils, au troisième Rachel, l'épouse la plus aimée, avec Joseph, le fils de sa tendresse, éloignant du danger le plus qu'il pouvait ces deux têtes si chères. Puis il alla au-devant d'Ésaü, et le salua en se prosternant sept fois. Ésaü cependant courut à lui, et le pressa dans ses bras ; et les deux frères ensemble pleurèrent d'émotion. La famille de Jacob vint alors saluer Ésaü et lui rendre ses devoirs. « Qui sont ceux-ci, demanda Ésaü, sont-ils à toi ? — Ce sont les enfants que Dieu a donnés à ton serviteur, » répondit Jacob. Rachel se présenta la dernière avec Joseph, selon l'ordre qu'avait établi le patriarche. « Quels sont ces troupeaux que j'ai rencontrés ? demanda encore Ésaü. — J'ai voulu trouver grâce devant mon seigneur en les lui offrant, repartit Jacob. — J'ai beaucoup de biens, mon frère, reprit Ésaü ; garde ce qui est à toi, et vivons en paix. »

Toutefois, les instances de Jacob le décidèrent à accepter ces présents. Ésaü voulut alors l'accompagner, mais Jacob lui représenta qu'il ne pouvait marcher que très-lentement avec une caravane si nombreuse, et les deux frères se séparèrent entièrement réconciliés. Tandis qu'Ésaü s'en retournait au pays de Seïr dans l'Idumée, le patriarche alla dresser ses tentes aux lieux où s'éleva plus tard la ville de Scythopolis, et de là se rendit à Sichem, dans la terre de Chanaan, où ses troupeaux rencontrèrent d'abondants pâturages.

De cruelles épreuves l'y attendaient. Dina, sa fille, alors âgée d'environ quinze ans, eut envie d'aller voir les femmes de la contrée. Sichem, fils d'Hémor, prince du pays, la vit, en fut épris, l'enleva et lui fit outrage ; voulant toutefois réparer sa faute, il demanda à son père de la lui faire épouser. Hémor vint avec son fils vers Jacob, qu'il trouva profondément attristé ; en ce moment les fils du patriarche revenaient de la campagne. « Mon fils s'est épris de votre fille, donnez-la lui pour épouse, lui dit-il. Vous habiterez avec nous. Vos fils épouseront nos filles ; ce pays est à vous, cultivez-le, faites-y du commerce et devenez nos concitoyens. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, dit-il encore aux enfants de Jacob, et je vous l'accorderai, pourvu seulement que vous accédiez à ma demande. » Mais ceux-ci étaient indignés de l'outrage fait à leur sœur et méditaient une terrible vengeance. Ils feignirent toutefois de consentir au mariage de Dina, à condition que les habitants de Sichem se feraient immédiatement circoncire. Hémor et son fils s'y engagèrent et tinrent parole. Mais trois jours après, les fils de Jacob, Siméon et Lévi entre autres, tombèrent à l'improviste sur les Sichémites, qui n'étaient pas en état de se défendre, les massacrèrent, pillèrent la ville et emmenèrent captifs les femmes et les enfants. C'était une violation du droit des gens, une trahison. Jacob en fut consterné, et fit aux coupables les plus vifs reproches ; toute sa vie il en garda une telle amertume, qu'à l'heure de sa mort il refusa de donner la même bénédiction qu'à ses autres fils à Siméon et à Lévi, qui avaient été les instigateurs et les chefs de cette expédition.

La famille ne se trouvant sans doute plus en sûreté dans le pays, jugea qu'il était temps de s'en éloigner. Dans la suite du patriarche, composée de gens de pays divers, il y avait, ce semble, des idoles ; du moins y gardait-on des pendants d'oreille et d'autres ornements consacrés à un culte superstitieux. Jacob, pour abolir dans sa maison tout ce qui pouvait ressentir l'idolâtrie, se fit remettre tous ces objets, et les enfouit sous un térébinthe, derrière la ville de Sichem. Puis, sur l'ordre de Dieu, il se dirigea vers Béthel, où le Seigneur lui était autrefois apparu. Il ne paraît pas que son départ ait été inquiété par les habitants de la contrée, que le massacre des Sichémites avait dû terrifier.

A Béthel, mourut Débora, nourrice de Rébecca. On suppose qu'elle avait quitté longtemps auparavant le pays de Chanaan pour revoir sa patrie et qu'elle s'était déterminée à suivre les femmes de Jacob, dans l'espoir de retrouver encore vivante sa chère Rébecca. La mort ne lui permit pas d'achever son voyage. On l'ensevelit au pied d'un chêne sur la montagne.



Réconciliation d'Ésaü et de Jacob.

Le patriarche avait déjà dressé un autel en ce lieu ; le Seigneur lui ayant apparu de nouveau pour lui répéter ses anciennes promesses et lui imposer encore une fois le nom d'Israël, il y construisit un autre monument en pierre, y versa de l'huile et y fit des libations. Ce premier deuil dans la maison de Jacob fut le prélude d'un second, qui dut lui porter au cœur un coup bien plus sensible.

Dans sa vie de pasteur nomade, comme il venait, à la saison du printemps, de quitter Béthel pour se diriger du côté de Bethléem ou d'Éphrata, Rachel fut prise en route des douleurs de l'enfantement, et ses jours furent en danger. La sage-femme l'encourageait et lui disait : « Soyez sans crainte, vous allez de nouveau mettre un fils au monde ; » mais la naissance de l'enfant coûta la vie à la mère, qui l'appela en mourant Benoni, *fils de la douleur.* Jacob le nomma Benjamin. Rachel fut enterrée au bord de la route ; son époux lui éleva un monument qu'on voyait encore longtemps après ; un édifice carré surmonté d'un petit dôme l'a remplacé : c'est le tombeau de Rachel, qui se dresse aujourd'hui en face de la petite ville de Rama.

Jacob, qui depuis son départ pour la Mésopotamie n'avait jamais revu ni son père ni sa mère, se rendit à Hébron, dans la plaine de Mambré. Isaac vivait toujours, mais Rébecca n'était plus ; elle avait été ensevelie dans la caverne où reposaient Abraham et Sara. Isaac

atteignit l'âge de cent quatre-vingts ans. Consumé par les années, vieux et plein de jours, il fut, dit l'Écriture, réuni à son peuple. Une seconde fois, Jacob et Ésaü se rencontrèrent pour donner la sépulture à leur père, dont le corps fut déposé auprès de celui de Rébecca. Mais les deux frères ne tardèrent pas à s'éloigner l'un de l'autre. Ils étaient trop riches en troupeaux pour que les pâturages d'une même contrée pussent leur suffire. Ésaü retourna dans les montagnes de Seïr ; il eut de nombreux enfants, dont la plupart furent des chefs de nation. Jacob, avec ses douze fils, continua d'habiter la terre de Chanaan.





Joseph vendu par ses frères.

JOSEPH ET LA FAMILLE DE JACOB EN ÉGYPTE.

Les enfants de Jacob lui rendaient la vie bien amère. Après Siméon et Lévi, qui l'avaient affligé par le meurtre des Sichémites, Ruben lui causa un nouveau chagrin en outrageant Bala, sa belle-mère, et fut, pour cette faute, privé de son droit d'aînesse. Mais une affliction bien plus profonde vint assombrir la vie du patriarche et vouer ses jours à la douleur. Joseph était le plus vertueux et le plus aimable de ses fils ; il était l'objet des préférences de Jacob, qui l'avait eu de Rachel, son épouse la plus aimée. Il est rare que les prédilections des parents n'excitent pas des jalousies entre les membres d'une même famille. Pour les aînés de Joseph, l'affection trop marquée du patriarche était un grief qu'ils avaient contre leur jeune frère ; celui-ci le rendit plus vif, en reprochant devant son père à quelques-uns d'entre eux une action criminelle qui avait révolté son innocence. Jacob, continuant à lui donner des marques de bienveillance exclusive, lui fit présent d'une riche tunique de diverses couleurs : ce qui ne fit qu'augmenter l'animosité qu'on avait contre lui. Le jeune homme y mit enfin le comble en ne cachant pas à ses aînés des rêves de grandeur et de gloire qu'il avait eus, et qui étaient pour lui comme des présages de l'avenir. « Je croyais lier avec vous des

gerbes dans la campagne, leur dit-il, je voyais ma gerbe se lever et se tenir debout, et les vôtres se ranger autour pour l'adorer... J'ai vu dans un autre songe le soleil, la lune et onze étoiles qui me rendaient hommage. — Est-ce que tu seras notre roi ? » s'écrièrent ses frères. Jacob, bien qu'il cherchât à pénétrer le sens de ces paroles, réprimanda son fils, pour apaiser l'irritation de ses autres enfants ; mais ceux-ci, à partir de ce moment, manifestèrent à l'égard de leur frère des dispositions de plus en plus mauvaises.

Un jour que les frères de Joseph faisaient paître leurs troupeaux du côté de Sichem, Jacob l'envoya vers eux. Joseph partit ; comme il errait à travers la campagne, un homme qu'il rencontra lui apprit qu'ils se trouvaient aux environs de Dothaïm. Il se dirigea de ce côté, et fut aperçu de loin : « Voilà le songeur qui vient, se dirent-ils les uns aux autres, tuons-le, et jetons-le dans une citerne ; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et nous verrons ainsi à quoi lui auront servi ses songes. » Mais Ruben, qui était l'aîné et qui avait à ce titre la plus grande part de responsabilité, eut horreur d'un tel crime, et proposa à ses frères de ne point ensanglanter leurs mains, de descendre Joseph dans une fosse sans eau et de l'y abandonner ; il se promettait d'ailleurs de l'en retirer et de le rendre à son père. Dès que le jeune homme fut arrivé, on le dépouilla de sa tunique et on le jeta dans la citerne. Ruben s'étant éloigné, une caravane de marchands ismaélites et madianites vint à passer. Ils allaient de Galaad en Égypte avec leurs chameaux chargés d'aromates, de résine et de myrrhe. Alors Juda, trouvant qu'il était possible de se débarrasser de Joseph sans le laisser mourir de faim, proposa de le vendre aux marchands. On le tira de la citerne, et, pour vingt pièces d'argent, on le livra aux Ismaélites. Quand Ruben fut de retour et qu'il ne trouva plus Joseph, il déchira ses vêtements : « L'enfant n'est plus là, s'écria-t-il, et moi que vais-je devenir ? » Les coupables trempèrent la tunique de Joseph dans le sang d'un chevreau, l'envoyèrent à Jacob et lui firent dire : « Nous avons trouvé cette robe, voyez si ce n'est pas celle de votre fils ? » Jacob la reconnut : « C'est la tunique de mon fils, s'écria-t-il, une bête sauvage l'a dévoré ! » Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et se mit à pleurer. Ses autres enfants essayèrent vainement de le consoler : « Je pleurerai mon fils jusqu'à ce que j'aille le rejoindre dans la tombe, » leur dit-il.

A cette grande douleur vinrent se mêler encore d'autres chagrins domestiques. L'Écriture raconte sans ménagements les désordres de la famille du patriarche, et ne craint pas de montrer qu'il y eut des coupables parmi les ancêtres du Messie, qui est venu sur la terre, non-seulement pour appeler les justes, mais pour sauver les pécheurs. Elle nous a transmis l'histoire de Thamar, qui, veuve successivement de Her et d'Onan, tous deux fils de Juda, et négligée par Séla, troisième fils dont elle devait, d'après la coutume d'alors, devenir l'épouse, crut pouvoir se venger de cet abandon en tendant à Juda lui-même un piége où il se laissa prendre. Les deux fils qu'elle mit au monde, grâce à cette ruse coupable, furent Pharès et Zara ; le premier figure dans la généalogie de Jésus-Christ.

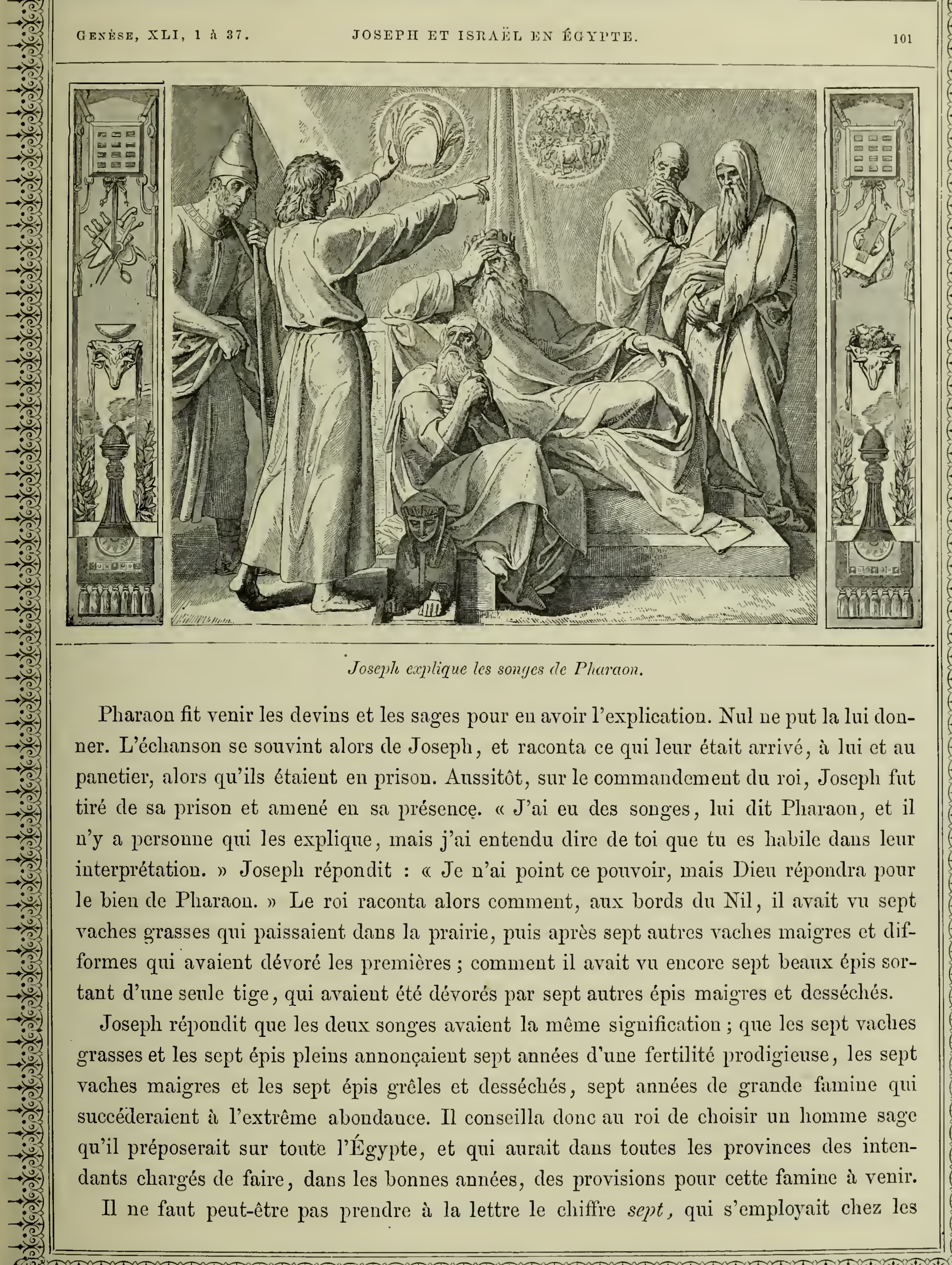


Chasteté de Joseph.

Joseph, cependant, avait été conduit en Égypte et vendu comme esclave à Putiphar ou Pétéphra (*celui qui appartient au soleil*, suivant l'étymologie égyptienne). Ce Putiphar était un des principaux officiers d'un roi d'Égypte que l'Écriture désigne seulement par son titre de pharaon. Il semble, d'après les documents historiques, que ce royaume était alors divisé en deux parties. Les princes nationaux occupaient toujours la Thébaïde, mais la basse Égypte, dont Tanis était la capitale, devait être depuis longtemps déjà au pouvoir d'envahisseurs de race chananéenne, dont les rois étaient des usurpateurs et s'appelaient *Hyksos* ou Pasteurs. Ils avaient pris les mœurs du pays conquis et y avaient constitué une dynastie de princes de leur sang. Ce dut être sous un de ces rois, nommé Apophis ou Apépi, suivant un témoignage des extraits de Manéthon, que Joseph arriva en Égypte. Le jeune esclave ayant trouvé grâce devant Dieu, sut de bonne heure se rendre agréable à son maître, qui, appréciant ses belles qualités, lui confia l'intendance de sa maison. Tout y prospéra dès lors, car Dieu bénit, à cause de Joseph, cette maison de l'Égyptien. Il y avait quelques années déjà que le fils de Jacob se distinguait dans son service par son intelligence et sa vertu, lorsque la femme de Putiphar le remarqua. Il était jeune, doué d'une figure agréable et de tous les charmes de son âge. Cette femme, ayant jeté les yeux sur lui, sentit naître en son cœur une passion coupable et le sollicita au crime. Mais Jo-

seph avait une haute idée de ses devoirs, et ne voulait être infidèle ni à son maître ni à Dieu; il répondit à ces ouvertures avec autant de modération que de fermeté. « Voilà, dit-il, que mon maître m'a confié toutes choses, au point qu'il ignore même ce qu'il possède; il n'a rien qui ne soit en mon pouvoir et qu'il n'ait remis entre mes mains; il ne s'est réservé que sa femme, et je pourrais commettre une telle iniquité et pécher contre mon Dieu! » Loin d'apaiser la passion, cette sage réponse ne fit que l'exciter davantage, et lui donner cette âpreté qui s'accuse souvent chez la femme au froissement d'une résistance inattendue. Longtemps l'épouse infidèle l'importuna de ses paroles sans en rien pouvoir obtenir. Un jour enfin que Joseph se trouvait seul dans un appartement, elle voulut tenter un dernier effort et saisit le jeune Hébreu par le bord de son manteau. Mais, inébranlable dans sa vertu, il le laissa aux mains de cette femme impudente et s'enfuit. Furieuse de se voir ainsi méprisée, elle voulut se venger de ses dédains, et se soustraire en même temps au péril d'une révélation de la part d'un esclave rebelle à son empire. Elle appela ses serviteurs, comme pour lui prêter secours, et se plaignit d'avoir été en butte aux coupables témérités de cet étranger. Le vêtement qu'elle tenait dans ses mains était une pièce de conviction contre Joseph, qui passa pour criminel aux yeux des gens de la maison. Elle ne s'en tint pas là, et porta l'accusation devant son époux : « Cet esclave que tu m'as amené, lui dit-elle, est venu pour me faire insulte, et lorsqu'il m'a entendue crier, il s'est enfui, me laissant ce vêtement entre les mains. » Putiphar ne sut pas échapper aux artifices de cette femme insidieuse; indigné de l'ingratitude de son esclave, il le fit saisir et jeter dans les prisons du roi. Mais là encore, le Seigneur demeura avec Joseph et lui fit gagner les bonnes grâces du gouverneur de la prison, qui l'investit de sa confiance et lui abandonna le soin des prisonniers.

Vers ce temps, Pharaon, mécontent de deux officiers de sa cour, les fit mettre dans la prison où était Joseph. L'un était le grand échanson, l'autre le grand panetier du roi. Tous les deux eurent un songe qui les attrista, et ils en cherchaient la signification. « L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu? leur dit Joseph. Racontez-moi ce que vous avez vu. » Dieu peut effectivement se servir de songes pour nous donner certains pressentiments, comme il peut à son gré nous en révéler le sens. Le grand échanson raconta qu'il avait vu trois branches de vignes qui fleurissaient et portaient des grappes, et qu'il exprimait le jus de ces grappes dans la coupe de Pharaon. « Dans trois jours, vous serez rétabli dans votre rang, lui dit Joseph; seulement alors souvenez-vous de moi. » Le grand panetier dit avoir rêvé qu'il portait trois corbeilles de farine et de pâtisseries sur sa tête, et que les oiseaux du ciel venaient en manger. « Dans trois jours, lui répondit Joseph, Pharaon vous fera trancher la tête et abandonnera votre corps aux oiseaux du ciel. » L'événement justifia ces prédictions. L'échanson oublia d'abord le fils de Jacob, mais deux ans plus tard, le roi lui-même eut dans une seule nuit deux songes qui l'inquiétèrent.



Joseph explique les songes de Pharaon.

Pharaon fit venir les devins et les sages pour en avoir l'explication. Nul ne put la lui donner. L'échanson se souvint alors de Joseph, et raconta ce qui leur était arrivé, à lui et au panetier, alors qu'ils étaient en prison. Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de sa prison et amené en sa présence. « J'ai eu des songes, lui dit Pharaon, et il n'y a personne qui les explique, mais j'ai entendu dire de toi que tu es habile dans leur interprétation. » Joseph répondit : « Je n'ai point ce pouvoir, mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon. » Le roi raconta alors comment, aux bords du Nil, il avait vu sept vaches grasses qui paissaient dans la prairie, puis après sept autres vaches maigres et difformes qui avaient dévoré les premières ; comment il avait vu encore sept beaux épis sortant d'une seule tige, qui avaient été dévorés par sept autres épis maigres et desséchés.

Joseph répondit que les deux songes avaient la même signification ; que les sept vaches grasses et les sept épis pleins annonçaient sept années d'une fertilité prodigieuse, les sept vaches maigres et les sept épis grêles et desséchés, sept années de grande famine qui succéderaient à l'extrême abondance. Il conseilla donc au roi de choisir un homme sage qu'il préposerait sur toute l'Égypte, et qui aurait dans toutes les provinces des intendants chargés de faire, dans les bonnes années, des provisions pour cette famine à venir.

Il ne faut peut-être pas prendre à la lettre le chiffre *sept,* qui s'employait chez les

Égyptiens comme un nombre indéterminé, mais la vision des sept vaches grasses et des sept vaches maigres avait dû se présenter d'autant mieux à l'esprit du roi, que les sept vaches, épouses du taureau divin, étaient un des symboles du paganisme égyptien.

Le pharaon fut frappé des avis de Joseph et de sa clairvoyance ; il jugea qu'on ne trouverait aucun homme plus capable que lui de combattre le fléau. « Puisque Dieu t'a fait connaître tout ce que tu viens de m'apprendre, lui dit-il, tu auras autorité sur ma maison ; c'est à la parole de ta bouche que tout mon peuple se gouvernera ; je n'aurai au-dessus de toi que le trône. » Il lui mit au doigt un anneau, au cou un collier d'or, et le revêtit d'une robe de lin ; car tels étaient chez les Égyptiens, selon le témoignage des monuments, les insignes des plus hautes dignités ; puis il le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui. Enfin il lui donna un nom égyptien qui signifiait nourrisseur du monde (*Tsaf en to*), et lui fit épouser la fille d'un prêtre nommé Pétéphra, comme son ancien maître ; elle s'appelait Aseneith, c'est-à-dire la précieuse Neith. Il en eut deux fils, Manassé et Éphraïm.

Joseph était alors âgé de trente ans. Pendant les années fertiles, il s'occupa de recueillir dans les greniers publics qu'il fit construire exprès dans plusieurs villes, la partie surabondante de la moisson. La quantité de blé fut si grande qu'il égalait le sable de la mer et qu'on ne le mesurait plus. Puis les années de famine commencèrent ; l'Égypte et tous les pays voisins eussent été la proie du fléau, mais il y avait du pain dans la contrée. Les Égyptiens demandaient des vivres au roi qui leur disait : « Allez à Joseph. » Et Joseph, ouvrant les greniers, vendait du grain aux Égyptiens, et non-seulement il était en mesure de nourrir toute la population de la basse Égypte, mais encore les habitants des provinces voisines.

La famine sévissait aussi au pays de Chanaan. Jacob envoya ses fils en Égypte pour y chercher des vivres, ne gardant avec lui que le plus jeune, Benjamin, qu'il avait eu de Rachel. On les conduisit à Joseph qui les reconnut, tandis qu'eux ne se doutèrent pas qu'il fût leur frère. Les songes qui avaient autrefois présagé sa future grandeur et lui avaient montré ses frères à ses pieds étaient réalisés. Pour les éprouver, il prit un visage sévère et leur dit : « Vous êtes des espions. — Non, seigneur, répondirent-ils, vos serviteurs ne sont venus que pour acheter des vivres ; ils sont les fils d'un homme de la terre de Chanaan. Nous étions douze, le plus jeune est resté auprès de notre père ; l'autre est mort. — Vous êtes des espions, reprit Joseph, et par le salut de Pharaon, vous ne sortirez d'ici que lorsque votre jeune frère y sera venu. Qu'un de vous aille le chercher, les autres resteront en prison. » Les fils de Jacob, se rappelant leur conduite envers Joseph, reconnurent bien qu'ils avaient péché et qu'ils ne méritaient que trop un pareil traitement. Au bout de trois jours, ils furent mis en liberté ; Siméon seul fut gardé comme otage. On leur donna du blé, et, sur l'ordre de Joseph, leur argent fut secrètement remis dans leurs sacs. Ils partirent avec la recommandation expresse de ramener Benjamin.



Élévation de Joseph.

A leur arrivée, ils furent stupéfaits de retrouver leur argent. Ils firent à leur père le récit de leur voyage, et Jacob en fut affligé. « Vous voulez donc que je n'aie plus d'enfants, s'écria-t-il. Joseph n'est plus, Siméon est prisonnier, et vous parlez de m'enlever encore Benjamin. » Comme la famine continuait, il fallait retourner en Égypte, et l'on ne pouvait y aller sans Benjamin. Jacob refusait d'y consentir. Il céda cependant aux instances de Juda, qui, sur sa vie et sur celle de ses enfants, s'engagea à ramener sain et sauf le jeune fils du patriarche. Pour fléchir le cœur de l'homme puissant qui gouvernait en Égypte, Jacob fit prendre à ses fils des fruits, de la résine et des parfums, et leur donna, outre l'argent nécessaire à de nouvelles provisions, celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs. « Allez, leur dit-il, que le Dieu tout-puissant vous bénisse et vous ramène sains et saufs avec Siméon et Benjamin. »

Quand ils furent arrivés au palais du gouverneur, Joseph donna l'ordre à son intendant de préparer un festin, puis il les fit appeler. Ils étaient inquiets, et cherchaient à s'excuser au sujet de la première somme qu'ils avaient eu soin de rapporter, disaient-ils, quand Joseph vint à eux, les salua, leur demanda des nouvelles de leur père, regarda Benjamin avec émotion et sortit pour cacher ses larmes. On se mit à table, les onze frères ensemble, et Joseph à part avec les personnes de sa suite, car les Égyptiens ne pouvaient manger

avec les étrangers. On remarqua avec étonnement que les portions faites à Benjamin étaient toujours beaucoup plus considérables que celles de ses frères ; mais on ne se douta de rien encore.

Le lendemain matin, les enfants de Jacob partaient avec leurs provisions de blé. Joseph, qui n'avait point voulu se faire connaître avant de savoir quelles étaient leurs dispositions envers le jeune fils de Rachel, avait imaginé un stratagème pour les retenir. Non-seulement il avait fait mettre comme la première fois tout leur argent dans leurs sacs, mais il avait fait cacher sa coupe d'argent dans celui de Benjamin. A peine étaient-ils aux portes de la ville que l'intendant les rejoignit : « Vous avez volé, leur dit-il, la coupe de mon maître, celle dans laquelle il boit, et qui lui sert à deviner l'avenir. » C'était, dans l'opinion du vulgaire, un instrument de divination. Les frères protestèrent qu'ayant une première fois rapporté leur argent, ils étaient incapables du vol qu'on leur imputait. « Qu'on nous fouille d'ailleurs, ajoutèrent-ils, et si l'on trouve la coupe à quelqu'un de nous, qu'il périsse, et qu'on nous garde tous comme esclaves. » L'intendant fit fouiller les sacs, et la coupe fut trouvée dans celui de Benjamin. Ce fut une consternation indicible ; ils déchirèrent leurs vêtements et reprirent, désespérés, le chemin de la ville.

Aux reproches que leur fit Joseph, Juda répondit en rappelant l'affection de leur père pour Benjamin ; il représenta que le vieillard ne l'avait laissé partir qu'avec peine, que c'était le seul fils qui lui restât de Rachel, l'autre ayant été dévoré par une bête sauvage, et il ajouta qu'il mourrait de douleur assurément, s'ils retournaient sans lui.

Joseph n'y tenait plus ; les larmes le gagnaient malgré lui. Ayant donc congédié toutes les personnes de sa suite, il laissa éclater sa voix au milieu des pleurs, de telle sorte que les Égyptiens l'entendirent, ainsi que toute la maison de Pharaon. « Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ? » Ses frères ne pouvaient répondre, tant ils étaient saisis de frayeur. « Venez, leur dit-il avec douceur, je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Ne vous affligez point, c'est pour vous conserver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous ; car la famine doit durer encore cinq ans. Hâtez-vous donc, montez vers mon père et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi seigneur sur toute l'Égypte, descendez donc vers moi, et ne tardez pas. Vous habiterez en la terre de Gessen et vous serez près de moi, vous et vos fils et les enfants de vos fils, vos brebis et vos bœufs et tout ce que vous possédez. » Puis il se jeta au cou de Benjamin et pleura, et Benjamin mêla ses larmes aux siennes. Joseph embrassa aussi tous ses frères et pleura avec eux.

Pharaon ayant appris que les frères de Joseph étaient arrivés, s'en réjouit avec ses serviteurs, et lui fit mander qu'il invitât son père à venir en Égypte avec tous les siens, qu'ils ne se missent pas en peine de leurs meubles, qu'il les comblerait de biens ; il ordonna ensuite qu'on envoyât des chars, des vivres et des présents au-devant de Jacob.



Joseph reconnaît ses frères.

La politique constante des Pharaons avait toujours été d'attirer comme colons dans les terres du Delta, des tribus de la Palestine et de la Syrie ; les rois Pasteurs, bien plus encore que les rois indigènes, avaient intérêt à la suivre et à fortifier dans leurs États des éléments non égyptiens, pour s'assurer un appui contre une réaction nationale. Il est donc tout simple que le pharaon qui avait accueilli Joseph et l'avait comblé de puissance et d'honneurs, ait été très-empressé d'attirer sa famille auprès de lui.

Quand les enfants d'Israël arrivèrent dans la terre de Chanaan avec les chars et les présents du roi, avec des vêtements et des objets précieux pour eux et pour leur père, quand ils eurent raconté au vieillard toutes ces choses merveilleuses, et lui eurent dit que Joseph vivait, qu'il était tout-puissant en Égypte et qu'il le priait de s'y rendre, l'esprit de Jacob se fortifia et il dit : « C'est assez ! Joseph, mon fils, vit encore. J'irai, et je le verrai avant que je meure... »

Tout est admirable dans ce récit, et la poésie qui s'en exhale n'a jamais été surpassée dans aucune langue. Et cette histoire, si belle et si touchante qu'elle soit dans sa réalité, n'est pourtant que l'ombre d'une réalité plus divine encore. Il est, suivant les Pères de l'Église, un autre Joseph, né pour être le prince et le sauveur de sa famille ; aimé de son père et haï de ses frères, il est envoyé vers eux, il est vendu par les siens, et sa tunique

est rougie de son sang. C'est le Christ, qui, après les ignominies d'une passion douloureuse, est appelé à l'empire. Tout genou fléchit devant lui, et il devient le Sauveur du monde.

Israël partit donc avec tout ce qui était à lui, avec ses fils et les enfants de ses fils. L'Écriture compte dans la famille de Jacob soixante-dix individus du sexe masculin; quelques-uns d'entre eux, peut-être, naquirent plus tard et sont énumérés ici par anticipation pour rendre complète la généalogie du patriarche. Arrivé au *Puits du serment,* il immola des victimes au Dieu d'Isaac, qui, dans une vision nocturne, l'appela, lui renouvela les anciennes promesses, lui ordonna d'aller en Égypte, lui promit d'y être avec lui et de l'en faire revenir. Jacob fit son entrée dans le royaume sur les chars de Pharaon, avec ses fils, ses troupeaux et ses biens.

Joseph, averti par Juda qui avait été envoyé en avant, fit atteler son char et vint au-devant de son père. Dès qu'il le vit, il se jeta à son cou et y pleura longtemps. Alors Israël dit à Joseph : « Maintenant je mourrai volontiers, puisque j'ai vu ton visage et que tu vis. » Quant à Joseph, il dit à son père et à ses frères : « J'irai, et voici ce que j'annoncerai à Pharaon : Mes frères et la famille de mon père, qui étaient en la terre de Chanaan, sont venus à moi. Ils sont pasteurs de brebis et nourrissent des troupeaux; ils ont amené avec eux leurs brebis et leurs bœufs. Et quand le roi vous appellera et vous dira : Que faites-vous? Vous répondrez : Vos serviteurs sont des gens qui s'occupent de nourrir des troupeaux, depuis leur enfance jusqu'à présent. Vous parlerez ainsi, afin de demeurer en la terre de Gessen, car les Égyptiens détestent les pasteurs... »

On reconnaît à ce langage que l'Égypte est bien sous la domination des rois nomades et étrangers. L'appréciation de Pharaon est en complet désaccord avec celle de son peuple. C'est une recommandation pour Jacob auprès du roi d'être pasteur et nomade, c'est pour les Égyptiens un sujet de mépris et de haine. On estime ainsi que le séjour de Joseph et de Jacob en Égypte doit être placé vers l'année 1960 ou 1950 avant Jésus-Christ. Des conquérants étrangers y avaient précédé les Hébreux, comme si Dieu avait voulu de la sorte préparer à cette famille, faible et sans défense, une patrie qu'elle n'aurait pu s'y faire autrement.

Joseph vint annoncer à Pharaon l'arrivée de son père et de ses frères et lui présenta les cinq plus jeunes. Interrogés par le roi, ils répondirent suivant les instructions qui leur avaient été données. « Ton père et tes frères sont venus vers toi, dit Pharaon à Joseph. L'Égypte est devant toi, fais-les habiter au meilleur endroit et donne-leur la terre de Gessen. Et si tu connais parmi eux des hommes habiles, établis-les comme maîtres de mes troupeaux. » Joseph présenta aussi son père à Pharaon. « Quels sont les jours des années de ta vie? » lui demanda le roi. Jacob répondit : « Les jours de mon voyage, courts et mauvais, sont de cent trente ans, et ils ne sont pas arrivés jusqu'aux jours du pèlerinage de mes pères. » Et ayant béni Pharaon, il sortit.



Arrivée d'Israël en Égypte.

Joseph établit ensuite son père et ses frères, et leur donna des possessions dans le pays de Ramessès, où se trouvaient les plus gras pâturages ; et il leur fournit des vivres en abondance, car la famine durait encore. Le sage gouverneur en profita pour accroître les richesses et l'autorité toujours discutée des rois Pasteurs. Avec le blé qu'il vendait, il faisait entrer des sommes énormes dans le trésor, et quand il n'y eut plus d'argent et que les Égyptiens lui dirent : « Nous laisserez-vous mourir de faim, faute d'argent ? » il leur fit amener d'abord leurs troupeaux, puis il leur fit céder leurs terres et même leurs personnes. De la sorte il assujettit au roi tout le peuple et toute la terre d'Égypte, les propriétés des prêtres seules exceptées. Puis, comme il était trop bon administrateur pour garder des terrains inutiles, il les rendit à leurs propriétaires, à condition qu'ils remettraient dans les greniers du roi le cinquième de leurs récoltes. A partir de là, il fallut donc payer au roi le cinquième du revenu. Pharaon avait acquis ainsi le haut domaine de l'Égypte ; les Égyptiens étaient devenus ses hommes, ses sujets proprement dits.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis que Jacob vivait dans la terre de Gessen ; le patriarche, voyant approcher le jour de sa mort, appela son fils Joseph et lui dit : « Si j'ai trouvé grâce devant toi, mets ta main sous ma cuisse, et promets en toute vérité d'avoir la charité de ne pas m'ensevelir en Égypte. Je dormirai avec mes pères, loin de ce pays,

au sépulcre de mes aïeux. » Joseph lui répondit : « Je ferai selon votre parole. — Jure-le donc, » reprit Jacob ; et Joseph en ayant fait le serment, Israël se prosterna vers le chevet de son lit et adora l'Éternel.

Quelque temps après, on vint annoncer à Joseph que son père était malade. Il partit aussitôt avec ses deux fils Manassé et Éphraïm. Jacob, alors âgé de cent quarante-sept ans, apprenant que son fils était là, s'assit sur son lit et rappelant à Joseph toutes les bénédictions du Seigneur, il lui dit : « Tes deux fils Éphraïm et Manassé seront à moi comme Ruben et Siméon, mais ceux qui viendront après eux seront à toi. » Puis il les bénit, et fit ainsi de chacun d'eux un chef de tribu. Joseph avait placé ses enfants de telle sorte que la main droite de Jacob devait se poser sur la tête de Manassé, et la gauche sur celle de son frère ; mais le vieillard croisa les mains et mit la droite sur la tête d'Éphraïm ; en dépit des observations que lui fit Joseph, il refusa de rien changer à cette disposition et donna au plus jeune sur l'aîné une prééminence que l'avenir devait justifier. « Voilà que je vais mourir, dit encore le patriarche à Joseph, Dieu sera avec vous et vous fera retourner dans la terre de vos ancêtres. Je te donne de plus qu'à tes frères cette portion de terre que j'ai conquise par mon glaive et mon arc de la main des Amorrhéens. » Ce champ est celui-là même où l'on voit encore le puits de Jacob sur lequel le Sauveur s'est reposé pour s'entretenir avec la Samaritaine.

Tout cela n'était que le prélude d'une scène plus grande et plus solennelle. Autour de son lit de mort, le patriarche réunit ses enfants et leur annonça ce qui leur arriverait dans la suite des siècles. « Assemblez-vous et écoutez, fils de Jacob ; écoutez Israël votre père. » Puis à chacun il donna sa bénédiction avec des reproches ou des éloges, et prophétisa sur le caractère particulier de chaque tribu, sur le pays qu'elle habiterait et le sort qu'elle aurait dans la terre promise. A Ruben, il déclara qu'il n'aurait aucun privilége de primogéniture, en punition de son inceste. A Siméon et Lévi, il reprocha le massacre des Sichémites, déclarant maudite leur colère inexorable, et annonçant qu'ils seraient dispersés au milieu d'Israël. Quand le patriarche arriva à son quatrième fils, à Juda, son esprit, emporté par le souffle prophétique vers des horizons plus lointains, s'éleva jusqu'aux visions des temps messianiques, et pour la première fois depuis l'origine du monde, il fixa un terme à la réalisation des promesses divines. « Juda, tes frères te loueront ! Ta main sera sur la tête de tes ennemis. Les enfants de ton père t'adoreront ! Tu es un jeune lion, ô Juda ! Tu t'es levé, ô mon fils, pour ravir ta proie. Il se repose et se couche comme le lion et pareil à la lionne ; qui le réveillera ? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, que le Messie promis (le Schilo) ne soit venu, et c'est lui qui sera l'attente des nations. »

Tous les témoignages de la tradition juive, comme ceux de la tradition chrétienne, sont d'accord pour appliquer au Messie cette fameuse prophétie de Jacob mourant. L'accom-

plissement d'ailleurs en est manifeste. La tribu de Juda a été la plus puissante des tribus d'Israël, elle est devenue la tribu royale à partir de David; le sceptre s'y est maintenu, et, avec le sceptre, le pouvoir de vie et de mort, qui a subsisté jusque dans la captivité de Babylone; elle est demeurée indépendante sous ses chefs particuliers, et elle a donné son nom à toute la descendance de Jacob. Enfin elle a perdu le sceptre un jour; Rome l'a pris, l'a confié à l'Iduméen Hérode, et bientôt a fait de la Judée une province romaine où le gouverneur romain seul a ce même droit de vie et de mort. Alors le Christ a paru, après avoir été l'attente des nations; il a vaincu la mort et l'enfer, et le monde a reconnu son empire. Le Messie est venu, comme le proclament toutes les nations chrétiennes qui adorent Jésus-Christ; le Messie a dû venir, puisque le sceptre est sorti de Juda; et les Juifs qui se sont obstinés à ne pas reconnaître le Christ, interrogeront en vain les horizons de l'avenir pour y chercher un Messie futur.

Les autres fils de Jacob, après Juda, reçurent tous de la bouche du patriarche mourant leur bénédiction spéciale et la révélation de leurs destinées futures. Zabulon aura son partage aux bords de la mer. Issachar, fort et doux comme une bête de somme, se couchera dans les portions de ses frères pour goûter le repos. Dan exercera la justice et aura la ruse du serpent. Gad sera guerrier. Azer sera heureux de la fertilité de ses champs. Nephtali prévaudra par l'agilité du corps et par la délicatesse du langage. Quant à Joseph, son nom ira croissant toujours; sa beauté charmera les filles de Chanaan; il aura la rosée du ciel et la graisse de la terre, car aux bénédictions de Jacob se joindront pour lui celles d'Isaac et d'Abraham. Benjamin sera un loup ravissant; il dévorera ses ennemis et s'enrichira de leurs dépouilles.

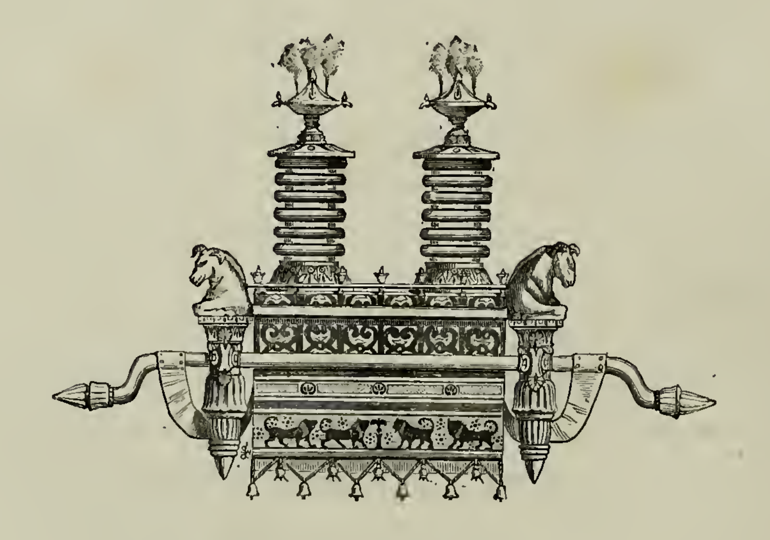
Jacob, ayant ainsi béni ses fils, leur commanda encore de l'ensevelir dans la caverne de Mambré avec Abraham et Sara, avec Isaac et Rébecca, et avec Lia, sa propre épouse; puis, joignant les pieds sur sa couche, il mourut et fut réuni à son peuple, c'est-à-dire que son âme alla rejoindre les âmes de ses ancêtres.

Joseph, voyant son père mort, se jeta en pleurant sur son visage et l'embrassa. Il le fit embaumer à la mode égyptienne, et l'Égypte prit le deuil avec lui pendant soixante-dix jours. Le temps de ce deuil achevé, il obtint de Pharaon la permission d'aller ensevelir le patriarche; il partit avec toute sa maison, avec ses frères, avec les plus grands personnages de la cour de Pharaon pour se rendre à Mambré. Parvenue à l'aire d'Atad, au-delà du Jourdain, la funèbre caravane s'arrêta pour célébrer sept jours de suite les funérailles; ce que les habitants de Chanaan ayant vu, ils dirent: Il y a un grand deuil parmi les Égyptiens; et ce lieu s'appela le *Deuil de l'Égypte.*

Cependant les fils de Jacob, arrivés au champ d'Éphron l'Hétéen, en face de Mambré, déposèrent le corps embaumé de leur père dans la caverne de Macphelah; puis ils retournèrent en Égypte.

Les frères de Joseph eurent peur que la mort de leur père ne permît au gouverneur de ce pays de se venger sur eux des mauvais traitements qu'il en avait reçus, étant enfant. Ils lui firent dire que la volonté expresse de Jacob avait été qu'il oubliât le crime de ses frères et leur pardonnât. Joseph pleura en recevant ce message, et quand il les vit eux-mêmes se prosterner de nouveau à ses pieds, il leur dit : « Ne craignez rien. Suis-je donc à la place de Dieu ? Le mal que vous avez voulu, Dieu l'a changé en bien. Soyez donc sans crainte ; je vous nourrirai, vous et vos enfants. » Et il les consola par de douces et bonnes paroles.

Joseph continua d'habiter en Égypte, et toute la famille de son père s'y fixa pareillement. Il y parvint à l'âge de cent dix ans et put voir les enfants d'Éphraïm et de Manassé jusqu'à la troisième génération. Se voyant près d'expirer, il réunit autour de lui les principaux de sa parenté et leur dit : « Je meurs, mais Dieu vous visitera ; il vous fera remonter de ce pays dans la terre qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Puis il leur fit promettre d'emporter ses os dans la terre de Chanaan, le jour où Israël sortirait de l'Égypte. Son corps fut embaumé et déposé dans un cercueil, suivant les procédés que les Égyptiens observaient pour la conservation de leurs momies.





Servitude des Israélites.

LA SERVITUDE EN ÉGYPTE ET MOÏSE.

Après la mort de Joseph, les enfants de Jacob demeurèrent dans le fertile pays de Gessen, aux frontières de l'Égypte et de l'Arabie. Ils ne tardèrent pas à s'y multiplier et à y former un peuple qui fut divinement favorisé dès les premiers moments de sa formation, car c'était le peuple que Dieu s'était choisi; et comme il avait sur lui de grands desseins, il voulut d'abord le séparer et le mettre à l'abri du contact des étrangers, en lui donnant des terres et des occupations à part, pour l'empêcher, dans les premiers temps du moins, de se confondre avec eux et de disparaître bientôt. Il fallut ensuite qu'il eût des rapports avec une nation civilisée comme celle des Égyptiens, pour qu'il se formât à une certaine culture industrielle et intellectuelle; il convenait enfin qu'il se fortifiât par de rudes labeurs et connût les grandes épreuves, afin de se montrer plus docile et plus reconnaissant envers le Seigneur, qui voulait l'instruire et le diriger dans ses voies pour en faire un jour le peuple prophète, le représentant de l'idée monothéiste et messianique dans le monde.

Les Hébreux vécurent d'abord assez isolés des Égyptiens. La langue éthiopienne sans

doute n'était pas tellement différente de la langue araméenne que les deux peuples ne pussent s'entendre, car le copte est sémitique ; mais le culte et les mœurs, le régime patriarcal et la profession pastorale des fils de Jacob devaient les tenir à l'écart. L'idolatrie égyptienne avait altéré trop gravement les traditions primitives auxquelles les enfants de Jacob restaient fidèles, pour qu'elle pût envahir tout de suite le nouveau peuple et le mettre en dehors de sa mission ; mais la notion du Dieu de leurs pères pouvait aller en s'effaçant et se perdre peu à peu en des idées vagues et confuses. Là était le péril contre lequel la Providence allait prendre ses mesures.

En effet, l'existence des Israélites en Égypte cessa bientôt d'y être aussi heureuse qu'aux premiers temps.

De grandes révolutions durent s'accomplir dans ce pays. Il semble bien que les souverains étrangers, les *Hyksos,* rois usurpateurs, en furent chassés, et qu'une royauté nationale rendit à l'Égypte l'indépendance et l'unité, car, comme le remarque la Bible, un roi nouveau, qui n'avait pas connu Joseph, monta sur le trône. On présume qu'avec lui commença la XVIIIe dynastie. Elle eut sans doute pour s'établir bien des luttes à soutenir ; on ne sait si les Hébreux y prirent part, mais sitôt que fut accomplie cette restauration, le gouvernement ne tint plus compte des services que Joseph avait pu rendre sous une dynastie étrangère, et les descendants de Jacob, déjà très-nombreux et suspectés sans doute d'avoir des sympathies antinationales, furent regardés comme dangereux et bientôt se virent en butte à des vexations et à des persécutions. Plusieurs princes se succédèrent et se montrèrent de plus en plus hostiles aux Hébreux, qui ne pouvaient manquer de regretter les rois pasteurs et peut-être le laissaient voir. Les Hyksos, aux premiers temps de leur usurpation, avaient détruit une foule de grands monuments ; les nouveaux rois eurent à cœur de les réparer, car beaucoup de constructions imposantes qui ne sont souvent que des réparations d'édifices antérieurs remontent en Égypte à cette XVIIIe dynastie. On dut songer tout naturellement à employer dans ces travaux les Hébreux comme manœuvres et portefaix, pour leur faire expier ainsi cruellement la faveur dont ils avaient joui sous les tyrans.

Forcés de quitter leur vie pastorale, les descendants de Jacob se virent donc asservis et condamnés aux occupations les plus pénibles, sous la conduite d'intendants et de chefs de corvée. C'était la manière dont les rois d'Égypte avaient coutume de traiter leurs prisonniers de guerre. Les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit en effet des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques, construisant des murailles sous l'œil de surveillants éthiopiens armés de longs fouets. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumère les populations ainsi employées aux travaux publics, et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux. C'est de la sorte que se trouvent vérifiés les récits bibliques de la servitude en Égypte.



Moïse sauvé des eaux.

L'Écriture parle de deux villes qu'on leur fit bâtir à l'orient du Delta, Pithom et Ramessès; tout ce qu'elle dit ensuite des fardeaux insupportables dont on les chargeait se rapporte bien à l'extraction et au charriage d'énormes pierres qu'il leur fallait tirer des carrières aux bords de la mer Rouge; ils devaient préparer encore le mortier et les briques qui entraient dans la construction des anciennes maisons égyptiennes. Pour ces durs labeurs, ils ne recevaient qu'une très-maigre nourriture, dont l'ail et les oignons formaient la base. En un mot, la servitude, qui avait été d'abord organisée avec quelque modération, devint excessive et écrasante. Un roi de la XIX[e] dynastie, que les monuments égyptiens désignent sous le nom de Rhamsès, y mit le comble. Le pharaon se proposait, en accablant les Hébreux de mauvais traitements, d'en diminuer le nombre. Voyant que, malgré tout, leur race allait toujours croissant, il fit venir leurs sages-femmes, entre autre Phra et Séphora, et leur ordonna de mettre à mort les enfants mâles qui naîtraient et de n'épargner que les filles. Les sages-femmes éludèrent autant qu'elles le purent les ordres du roi, et sa politique se trouva déconcertée, mais bientôt il eut recours à la force ouverte, et commanda à son peuple de faire mourir tous les fils qui naîtraient aux Hébreux et de les jeter dans le Nil. Cet édit barbare ne fut que trop bien exécuté. Dieu résolut enfin de sauver son peuple, et la propre fille du roi fut l'instrument du salut d'Israël.

Un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram, avait épousé Jocaba, sa parente, et en avait eu déjà un fils et une fille, Aaron et Marie. Sa femme était enceinte quand furent publiés les édits du roi. Elle eut un fils, et touchée de ses grâces enfantines et de sa rare beauté, obéissant d'ailleurs au sentiment de son amour maternel, elle voulut le soustraire à la mort et le tint caché durant trois mois. Mais voyant qu'elle ne pouvait plus dissimuler sa naissance, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle y plaça son nouveau-né et l'exposa parmi les roseaux sur les rives du Nil. Elle avait recommandé à Marie, sœur de l'enfant, de se tenir à l'écart pour voir ce qui arriverait. Ce fragile berceau sur les eaux du Nil, c'était la nouvelle arche qui portait le sauveur du peuple de Dieu.

Il advint que la fille de Pharaon, nommée Thermutis selon quelques-uns, et Mœris selon d'autres, descendit au fleuve, avec ses compagnes, pour s'y baigner. Tout à coup la princesse aperçut la corbeille au milieu des rosaux, et, curieuse de savoir ce qu'elle contenait, l'envoya chercher par une de ses suivantes. Elle y trouva un petit enfant qui pleurait, et dit tout émue : « C'est un enfant des Hébreux. » Ce que voyant, Marie s'approcha et dit à la princesse : « Vous plaît-il que je fasse venir une femme des Hébreux qui puisse nourrir cet enfant? » La fille de Pharaon y consentit, et Jocaba étant venue, elle lui dit : « Prends cet enfant, nourris-le, et je t'en récompenserai. » Ainsi devait échapper un jour le Sauveur du monde au massacre des Innocents. La mère éleva son fils, et quand il eut grandi, elle l'amena à la princesse, qui l'adopta et l'appela Moïse, c'est-à-dire *sauvé des eaux*.

L'Écriture ne parle ni de la jeunesse ni de l'éducation de Moïse, mais la tradition juive, dont Josèphe s'est fait l'interprète, rapporte qu'il fut élevé à la cour de Pharaon dans toutes les sciences de l'Égypte, en dépit des prédictions de la caste sacerdotale qui annonçaient au roi que cet enfant serait funeste à son royaume. Ainsi Moïse dut se trouver à la hauteur de la civilisation égyptienne, qui était arrivée au plus haut degré de splendeur et de développement. Il y a donc de la naïveté à s'étonner, avec certains incrédules, qu'il ait pu rédiger le Pentateuque. Sans doute l'écriture chez les Égyptiens n'était pas alors ce qu'elle fut chez les Hébreux. Elle était hiéroglyphique ou phonétique, mais elle touchait déjà à l'écriture littérale, et il n'y avait plus, on peut le dire, qu'un pas à faire pour y arriver. La race sémitique allait le franchir. En Égypte, on représentait un son de la voix humaine par l'image d'un objet dont le nom commençait, dans la langue parlée, par la même modulation. Ainsi le mot *Achom* signifiant aigle, la figure de l'aigle servait pour figurer le son A; l'image d'un roseau avait la même valeur, parce que le roseau s'appelait *Athé*. Il y avait de la sorte plusieurs signes pour représenter le même son; c'était couper court à une grande confusion d'en adopter un seul à l'exclusion des autres. Les Hébreux en eurent la pensée et surent constituer ainsi un véritable alphabet littéral.



Moïse tue un Égyptien (page 116).

Quelque opprimée que fût d'ailleurs la grande majorité de ce peuple, comme elle était en contact journalier avec ses maîtres, elle apprit ce qu'ils savaient. Nous verrons les Israélites, au désert, fabriquer un veau d'or et procéder à la construction artistique du temple. Les rapports qu'ils avaient avec une nation très-avancée les poussaient dans la voie de la civilisation et du progrès, mais étaient pour eux, à un autre point de vue, un grave danger. En Égypte, un reste des traditions primitives vivait dans le sanctuaire et y conservait, avec le dogme de l'immortalité, le souvenir des choses célestes; cependant le système religieux du pays était en opposition avec les croyances des enfants de Jacob. La religion d'État n'avait du monothéisme qu'une vague conception; elle aboutissait en réalité au dualisme et au polythéisme; sous les symboles matériels et grossiers du bœuf Apis, les sages voyaient un Dieu unique; la masse du peuple ne s'élevait pas si haut et restait purement idolâtre. Or un pareil culte devait avoir son influence sur les Israélites asservis; les caractères élevés, capables de réagir contre l'exemple des maîtres, sont toujours moins nombreux que les âmes serviles qui les imitent. La mission providentielle d'Israël courait donc risque de se perdre au milieu des tendances idolâtriques. Moïse le sentait bien. Rigoureusement fidèle aux traditions de ses pères et à la pensée de Jéhovah, leur Dieu, il gémissait des périls de son peuple non moins que de son oppression. Très-

considéré au milieu de ses compatriotes, que sa position lui permettait de protéger déjà, il se recommandait encore aux yeux des Égyptiens par son mérite, par sa science et par la situation qu'il occupait à la cour. Josèphe prétend qu'il exerça chez eux un commandement militaire important dans une expédition contre les Éthiopiens.

Mais renonçant aux grandeurs et à l'adoption royale de la fille de Pharaon, Moïse ne songea bientôt plus qu'à faire cesser l'affliction de ses frères, ou du moins à la partager avec eux. Déjà il se sentait conduit vers son avenir par ce vague instinct qui révèle leur destinée aux hommes providentiels. Un jour qu'il s'était mêlé aux Hébreux, il vit un Égyptien accabler de mauvais traitements un de ces pauvres travailleurs qui ployaient sous un fardeau trop pesant. Saisi d'indignation, Moïse, n'apercevant personne autour de lui, tira son glaive, tua l'Égyptien et l'enterra dans le sable. Il avait néanmoins été remarqué par un des siens, qui sans doute ne pressentit pas à ce trait d'audace que sa nation toute entière pouvait être délivrée par ce bras courageux. Mais le lendemain, une querelle survint entre deux Israélites, et comme Moïse s'efforçait de les apaiser, l'un d'eux le repoussa et lui dit : « Qui t'a établi juge et prince parmi nous? Veux-tu me tuer comme hier l'Égyptien? » Se voyant découvert, et sachant que Pharaon le cherchait pour le faire mourir, Moïse se hâta de s'enfuir du côté de l'Arabie, au pays de Madian.

Là, s'étant assis au bord d'un puits aux environs du Sinaï, il vit venir à la fontaine les sept filles d'un prêtre, chef de tribu, nommé Raguel ou Jéthro. Ces jeunes filles ayant puisé de l'eau, en remplirent les canaux pour abreuver les troupeaux de leur père. Des pasteurs survinrent, qui voulurent les repousser du puits; Moïse prit leur défense et fit boire les troupeaux. A leur retour, elles racontèrent ce qui était arrivé. « Faites venir cet homme, dit Jéthro, et qu'il mange du pain avec nous. » Moïse agréa l'hospitalité qui lui était offerte, et épousa bientôt Séphora, une des filles de son hôte. Il en eut deux fils, Gorsam et Éliézer, dont il n'est guère question dans l'Écriture.

Les Madianites, qui descendaient d'Abraham par Céthura, étaient ou commerçants ou pasteurs. Moïse embrassa ce dernier genre de vie. Il prenait soin des troupeaux de son beau-père et les conduisait le long des vallées de l'Horeb et du Sinaï; il vivait au milieu des scènes imposantes de la nature, dans le silence ininterrompu de la solitude, dans la méditation et le recueillement, formant son caractère, élevant ses pensées, écrivant peut-être la touchante histoire de Job, toute vivante alors chez les Arabes; se préparant enfin, sans en avoir conscience, à être un jour l'instrument de Dieu dans l'action comme dans la parole. Rien n'était changé d'ailleurs dans la situation de ses frères en Égypte. Un nouveau roi, que les monuments égyptiens désignent sous le nom de Mérenphtah, était monté sur le trône, où il continuait la tyrannie de ses prédécesseurs. Le cri des opprimés monta enfin vers Dieu; il entendit leurs gémissements, se souvint du pacte qu'il avait fait avec Abraham, Isaac et Jacob, et regarda les fils d'Israël.



Le Buisson ardent.

Un jour donc que Moïse, faisant paître les troupeaux, était arrivé au pied de l'Horeb, il vit sortir une flamme vive et douce du milieu d'un buisson qui restait ardent sans se consumer. « J'irai, dit-il, et je verrai quelle est cette grande merveille, et pourquoi ce buisson brûle et ne se consume pas. » Comme il approchait, une voix en sortit et appela Moïse. « Me voici ! » dit-il. La voix reprit : « N'approche pas davantage, ôte ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Moïse se cacha le visage, n'osant plus regarder le buisson où parlait Jéhovah. « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, poursuivit la voix divine, et j'ai entendu les cris que lui arrache la dureté de ses oppresseurs ; je connais ses douleurs, je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et pour le conduire dans une contrée fertile et spacieuse, où coulent le lait et le miel, au pays du Chananéen, de l'Héthéen, de l'Amorrhéen, du Phérézeen, de l'Hévéen et du Jébuséen. Viens donc ; je t'enverrai vers Pharaon, afin que tu fasses sortir de l'Égypte les enfants d'Israël, mon peuple. »

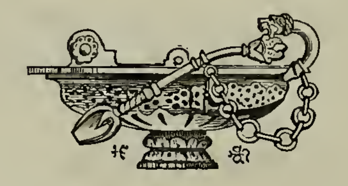
Effrayé d'une semblable mission, Moïse répliqua : « Qui suis-je, moi, pour aller vers Pharaon et tirer de l'Égypte les enfants d'Israël ? — Je serai avec toi, dit le Seigneur. — J'irai donc, reprit Moïse, trouver les enfants d'Israël, et je leur dirai : le Dieu de vos

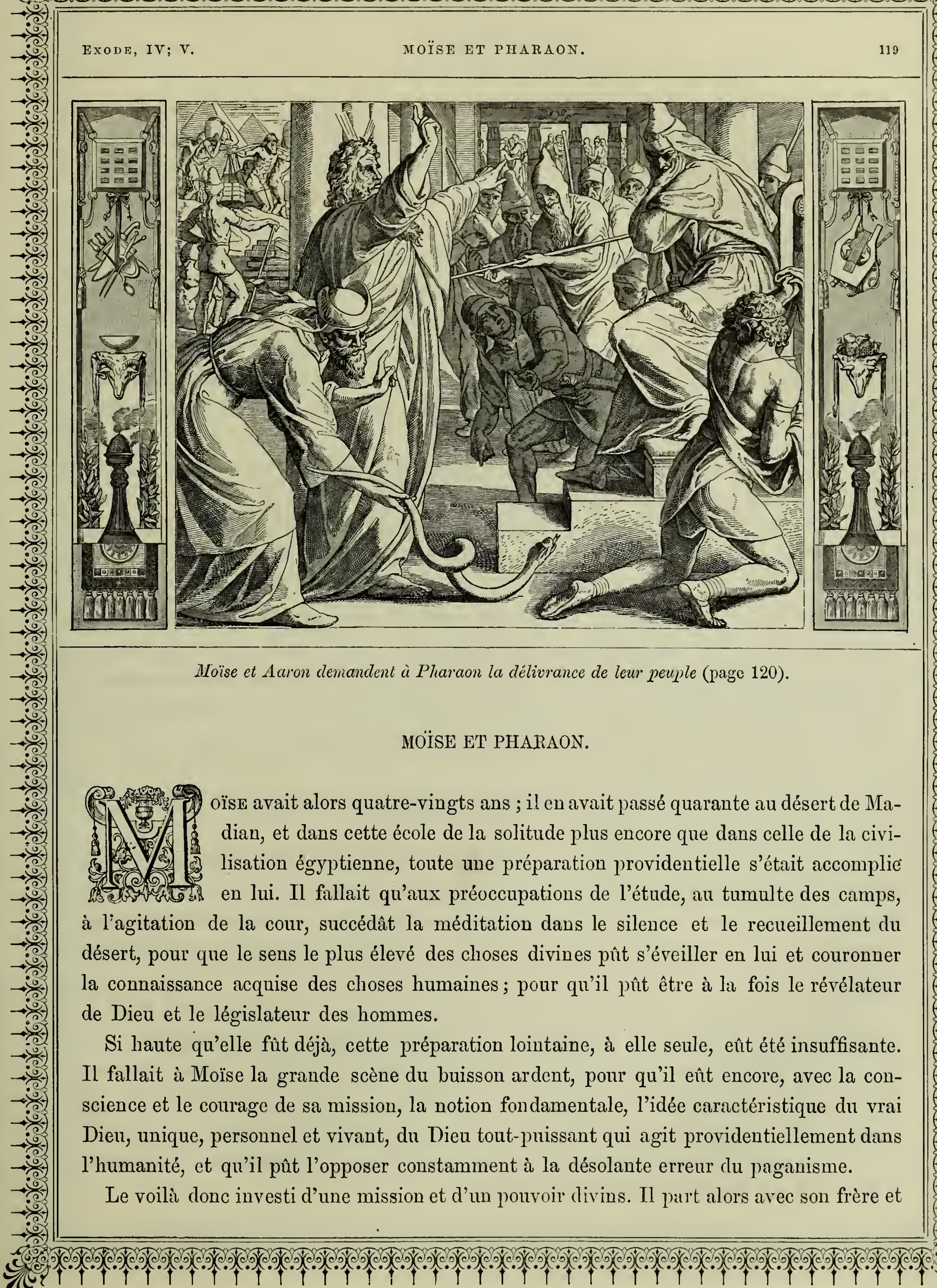
pères m'a envoyé vers vous : mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je? » Et Dieu, comme le remarque Bossuet, se faisant connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant, lui dit : « JE SUIS CELUI QUI SUIS! Tu leur diras : CELUI QUI EST m'envoie vers vous, Jéhovah, le Dieu de vos pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'est là mon nom pour l'éternité, mon souvenir de génération en génération. » Puis il lui commanda d'assembler les anciens d'Israël, de leur annoncer que le Seigneur, touché de leur misère, allait les tirer de la terre d'affliction pour les conduire dans la terre promise, et de demander ensuite à Pharaon trois jours pour aller au désert et pour y sacrifier. Le roi refusera, mais l'Égypte sera frappée, et il faudra bien qu'il cède; et tout le peuple s'en ira avec les richesses de l'Égypte.

« Mais, répondit Moïse, ils ne me croiront pas. » Et l'Éternel lui dit : « Que tiens-tu dans ta main? — Un bâton. — Jette-le par terre. » Il le jeta, et le bâton devint un serpent, et quand il le reprit sur l'ordre de Dieu, le serpent redevint un bâton. Moïse mit ensuite la main dans son sein et la retira couverte de lèpre, il l'y remit encore et elle était parfaitement saine. « Tu feras ces prodiges, dit le Seigneur, et s'ils ne suffisent pas, tu changeras en sang les eaux du fleuve. »

Moïse insistait encore, s'excusant sur son peu d'éloquence, sur l'imperfection de sa parole pesante et difficile. — « Qui donc a fait la bouche de l'homme; n'est-ce pas moi, l'Éternel? Va donc, je serai en ta bouche et t'enseignerai ce que tu diras. » Mais lui : « Je vous prie, envoyez celui que vous devez envoyer. » L'Éternel, mécontent de ces instances, lui commanda d'obéir, de prendre Aaron, son frère, qui parlerait pour lui, de porter aussi sa houlette ou son bâton, par lequel il exécuterait les prodiges.

Moïse se rendit chez Jéthro, lui annonça qu'il allait partir, prit sa femme et ses enfants, et sur une nouvelle assurance du Seigneur, il se dirigea vers l'Égypte, portant en main le bâton ou le sceptre de Dieu. En route, Séphora, sachant que Dieu avait, avec menace, reproché à Moïse de n'avoir pas circoncis ses fils, s'empressa de le faire, et probablement s'en retourna chez son père. Cependant Aaron, à qui l'Éternel avait aussi fait connaître sa volonté, vint au-devant de Moïse, le rencontra en la montagne de Dieu, et l'embrassa. Moïse lui raconta tout ce qui s'était passé; tous deux entrèrent en Égypte, assemblèrent les anciens et le peuple, et l'on crut à leur parole.





Moïse et Aaron demandent à Pharaon la délivrance de leur peuple (page 120).

MOÏSE ET PHARAON.

Moïse avait alors quatre-vingts ans ; il en avait passé quarante au désert de Madian, et dans cette école de la solitude plus encore que dans celle de la civilisation égyptienne, toute une préparation providentielle s'était accomplie en lui. Il fallait qu'aux préoccupations de l'étude, au tumulte des camps, à l'agitation de la cour, succédât la méditation dans le silence et le recueillement du désert, pour que le sens le plus élevé des choses divines pût s'éveiller en lui et couronner la connaissance acquise des choses humaines ; pour qu'il pût être à la fois le révélateur de Dieu et le législateur des hommes.

Si haute qu'elle fût déjà, cette préparation lointaine, à elle seule, eût été insuffisante. Il fallait à Moïse la grande scène du buisson ardent, pour qu'il eût encore, avec la conscience et le courage de sa mission, la notion fondamentale, l'idée caractéristique du vrai Dieu, unique, personnel et vivant, du Dieu tout-puissant qui agit providentiellement dans l'humanité, et qu'il pût l'opposer constamment à la désolante erreur du paganisme.

Le voilà donc investi d'une mission et d'un pouvoir divins. Il part alors avec son frère et

s'en va trouver Pharaon. Il lui demande, au nom du Seigneur, de laisser aller le peuple pour trois jours au désert, afin d'y sacrifier. — « Eh! qui est le Seigneur? je ne le connais point, » répondit Pharaon. Puis il reprocha à Moïse et à Aaron de détourner les Israélites de leurs travaux; cette nation qui n'était déjà que trop nombreuse, il fallait la réduire par un service plus écrasant encore; désormais on ne donnera plus de paille aux Hébreux pour la fabrication des briques, et ils seront tenus d'en fournir le même nombre qu'auparavant, car ils sont oisifs, et c'est pour cela qu'ils crient. Plus accablés que jamais, ils se plaignirent à Moïse, et lui imputèrent de les avoir rendus odieux au roi. Alors Moïse se tourna vers l'Éternel et lui dit: « Pourquoi affligez-vous ce peuple? Pourquoi m'avez-vous envoyé, puisqu'il est aujourd'hui plus maltraité qu'auparavant? » Dieu lui donna des paroles d'espérance et de consolation à porter à son peuple, mais les enfants d'Israël ne les écoutèrent point et continuèrent leurs plaintes.

« Va, et parle à Pharaon, dit de nouveau le Seigneur, j'endurcirai son cœur et je multiplierai les prodiges, je mettrai la main sur l'Égypte, et les Égyptiens sauront que c'est moi, l'Éternel. » Dieu sans doute n'allait pas endurcir le cœur du roi, mais il allait le laisser lui-même s'endurcir. Son envoyé avait le pouvoir des miracles et il commença bientôt à en user.

Moïse et son frère étant venus chez Pharaon, firent ainsi que l'Éternel le leur avait ordonné. Aaron jeta sa verge devant le roi et elle fut changée en serpent. Mais Pharaon fit venir des magiciens, entre autres Jannès et Mambrès, qui, par leurs enchantements, opérèrent le même prodige: leurs verges furent changées en serpents, qui furent dévorés par celui d'Aaron. Le cœur de Pharaon s'endurcit, selon la menace du Seigneur, et il n'écouta point les envoyés de Dieu.

En présence de ces merveilles, se pose nécessairement ici une question capitale dans nos livres saints, celle des miracles.

Qu'est-ce que le miracle? c'est une manifestation sensible, un effet visible qui n'a pas sa cause dans les forces immanentes de la nature; c'est un fait perceptible pour l'homme, dépassant son pouvoir, et dérivant d'une force intelligente et surnaturelle, à laquelle l'esprit est forcé de remonter. C'est une preuve de la souveraineté de Dieu sur la nature.

Dans toute révélation faite par Dieu aux hommes, le miracle est nécessaire. C'est le cachet du divin, qui revêt de la signature du souverain Maître une manifestation dont l'homme ne pourrait reconnaître autrement l'authenticité et l'autorité. Si Dieu se révèle directement à quelqu'un, il porte en lui la conviction par ce seul fait et n'a besoin d'aucun autre miracle; mais s'il se révèle par l'intermédiaire d'un homme qu'il choisit et envoie, il doit lui donner, comme à Moïse, des lettres de créance, c'est-à-dire les miracles et les signes par lesquels il fera accepter sa mission.

De tout temps, le monde a cru aux miracles. Tous les peuples prient; or la prière suppose la croyance en Dieu, en sa providence qui gouverne tout; si l'humanité prie, c'est qu'elle ne voit pas dans la nature et dans ses lois une aveugle et inflexible nécessité, mais qu'elle les regarde comme des règles sur lesquelles Dieu peut agir à son gré, puisqu'il en est l'auteur.

Toute supplication suppose et désire un miracle. La mère qui prie pour le salut de son enfant sait que rien n'est impossible à Dieu. Toute prière exaucée n'est pas un miracle, mais beaucoup de miracles sont des prières exaucées.

On oppose à la possibilité du miracle l'inflexibilité des lois du monde; c'est être panthéiste ou athée, c'est supposer qu'il n'y a rien au-dessus de la nature, car, si Dieu existe, elle est sa servante, il en tient dans ses mains les règlements et les phénomènes. Pour produire un miracle, du reste, il n'a point à se mettre en contradiction avec l'ordre qu'il a établi; il peut à son gré faire marcher la nature à des fins et à des résultats qu'elle n'aurait pas atteints par ses seules énergies. Les forces naturelles sont des causes secondes qui n'agissent qu'en vertu de la cause première et surnaturelle, qui est Dieu. Le monde créé n'a point été pétrifié dans ces forces, qu'une fausse science et une fausse philosophie veulent rendre étrangères à Dieu; il est toujours pénétré, mu et vivifié par le souffle du Créateur, comme le corps humain l'est par l'esprit qui l'anime. Les puissances et énergies qui se déploient dans la création ont été, comme les êtres eux-mêmes, disposées en ordre et en parfaite harmonie; elles vont s'échelonnant depuis un degré très-inférieur jusqu'au point le plus élevé où s'arrête le domaine fini, et comme toutes sont à Dieu, il ne bouleverse point les lois qu'il a posées, quand il fait un miracle; il fait tout simplement céder pour un instant une loi inférieure à une loi supérieure qu'il met en jeu. Non-seulement le miracle ne détruit pas les règles universelles, il n'est pas même vrai qu'il les suspende. La pierre que je lance en l'air retombe avec une vitesse qui s'accélère progressivement, tant qu'elle est soumise à l'attraction; si mon bras l'arrête au passage, elle ne se précipite plus vers la terre. Dira-t-on que la loi de la pesanteur est suspendue? Non, seulement une force supérieure lui a fait opposition; si cette seconde force se retire, la première, n'étant plus empêchée, agit immédiatement.

Ainsi le miracle est surnaturel, mais non contre nature; il est le résultat du souverain domaine de Dieu sur la création. Mais il n'est pas seulement possible, il a une force probante incontestable, parce qu'on peut le constater avec certitude. En tant que fait extérieur, il est perceptible aux sens comme tous les faits naturels; s'il appartient au passé, on peut l'établir par la voie de l'histoire, suivant les mêmes règles de critique et par les mêmes sources de certitude que les autres événements. Pour déterminer le caractère surnaturel, l'intervention divine, il n'est pas besoin de posséder une science universelle. Nous savons que la pourriture du cadavre répugne avec la vie; si une résurrection se produit dans

ces circonstances, n'est-il pas évident que c'est une action surnaturelle? La critique rationaliste a parfois à cet égard des exigences contre lesquelles proteste le bon sens.

Ainsi Dieu a dû et il a pu confirmer sa révélation par des miracles. Or ces miracles que Dieu opère doivent être en rapport avec les besoins du temps, des hommes ou des choses. A l'époque de Moïse, la servitude et l'abaissement qu'elle amène avaient rendu le peuple incapable de comprendre la vérité dans son langage intime ; il lui fallait des merveilles, des prodiges étranges, non-seulement pareils à ceux que la magie pouvait produire, mais bien supérieurs et révélant nettement la souveraineté de Jéhovah, son domaine absolu sur la terre et les éléments, sa victoire complète sur tous les faux dieux de l'Égypte.

De là ces miracles si extraordinaires, ces bâtons qui se changent en serpents ou dévorent des serpents, et bientôt l'eau du Nil, qui va se changer en sang, les grenouilles, les moucherons, les insectes, les sauterelles envahissant et dévastant toute la contrée.

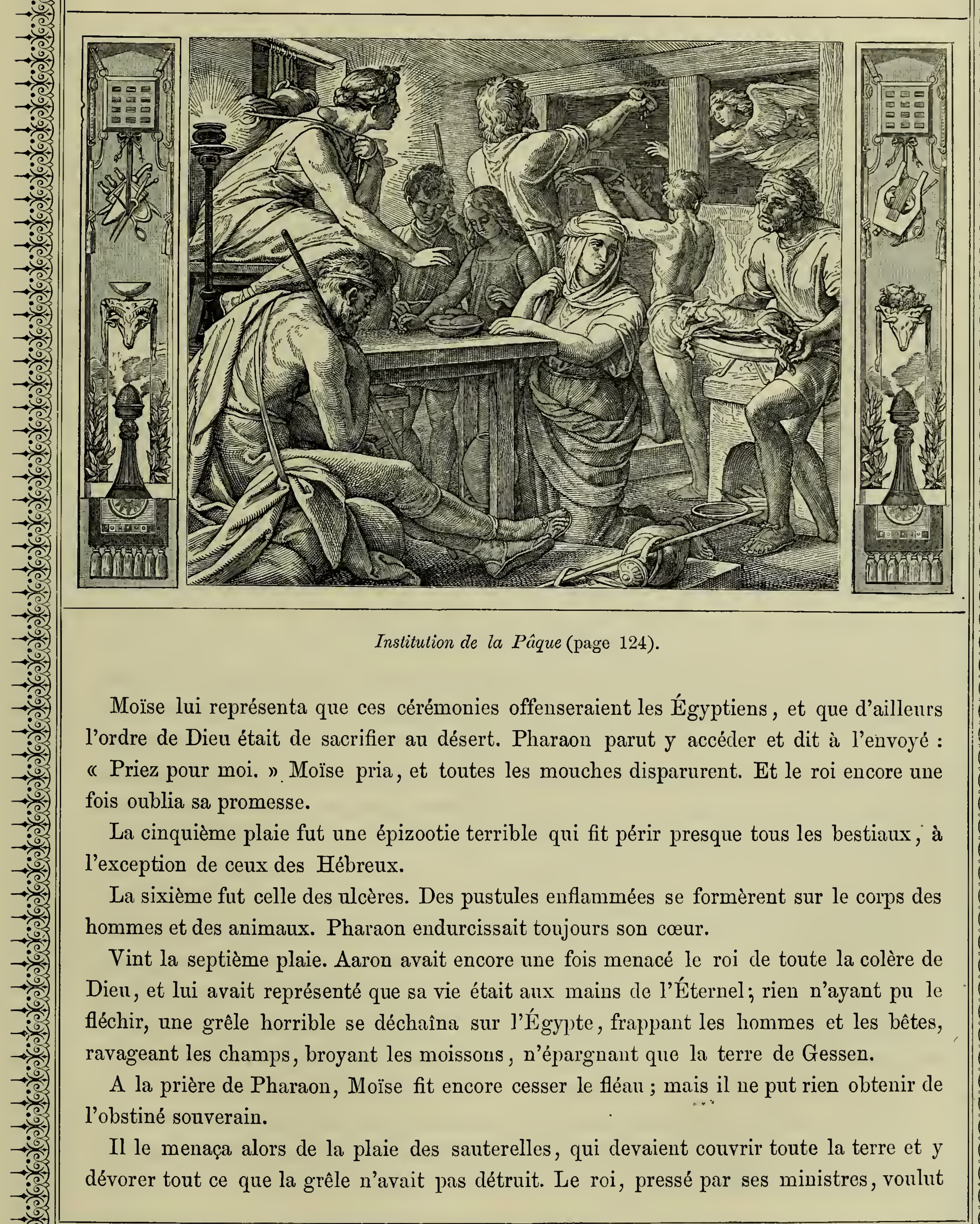
Quant aux prestiges des magiciens, bien que produits sans doute par des puissances surnaturelles, ce sont de faux miracles, qui s'expliquent d'ailleurs par cela seul que Dieu peut permettre au démon d'agir sur la nature dans une certaine mesure. Le pouvoir des magiciens d'Égypte fut maîtrisé par celui de Moïse, qui apprit bien aux Israélites quel est le vrai maître de la création.

Pharaon persistant dans son opiniâtreté, le Seigneur ordonna à Moïse de frapper les Égyptiens de ces fléaux connus sous le nom des dix plaies d'Égypte. Aaron, en présence du roi, toucha de sa verge l'eau du fleuve, qui devint rouge comme du sang. Les poissons moururent et le fleuve se corrompit. Il fallait creuser des puits pour avoir de l'eau potable ; partout ailleurs, elle était comme ensanglantée. Les magiciens de Pharaon, s'étant fait apporter de l'eau, opérèrent le même prodige, et le cœur du roi demeura endurci.

Une seconde plaie sortit alors du fleuve, celle des grenouilles : on en trouvait partout, jusque dans le palais et dans la chambre du roi. Les magiciens en fabriquèrent encore, bien qu'il eût été plus expédient de les détruire ; mais comme leur pouvoir n'allait pas jusque-là, Pharaon pria Moïse d'en délivrer son royaume, lui promettant de laisser aller le peuple au désert. Moïse pria le Seigneur, qui, le lendemain, fit mourir toutes les grenouilles, ainsi que le roi l'avait demandé. Ayant obtenu ce qu'il voulait, le monarque endurcit de nouveau son cœur et n'exécuta point sa promesse.

La troisième plaie fut celle des moustiques. Aaron ayant frappé la poussière, d'innombrables moustiques en sortirent et tourmentèrent les hommes et les bêtes. Les magiciens ne purent cette fois en produire, et dirent : « Le doigt de Dieu est là. » Mais Pharaon demeura dans son aveuglement, et Moïse le menaça d'une quatrième plaie.

Une multitude de mouches dangereuses inonda toute l'Égypte, à l'exception de la terre de Gessen, habitée par les Hébreux. Pharaon, ébranlé, dit à Moïse : « Sacrifiez à votre Dieu, mais que ce soit ici même. »



Institution de la Pâque (page 124).

Moïse lui représenta que ces cérémonies offenseraient les Égyptiens, et que d'ailleurs l'ordre de Dieu était de sacrifier au désert. Pharaon parut y accéder et dit à l'envoyé : « Priez pour moi. » Moïse pria, et toutes les mouches disparurent. Et le roi encore une fois oublia sa promesse.

La cinquième plaie fut une épizootie terrible qui fit périr presque tous les bestiaux, à l'exception de ceux des Hébreux.

La sixième fut celle des ulcères. Des pustules enflammées se formèrent sur le corps des hommes et des animaux. Pharaon endurcissait toujours son cœur.

Vint la septième plaie. Aaron avait encore une fois menacé le roi de toute la colère de Dieu, et lui avait représenté que sa vie était aux mains de l'Éternel; rien n'ayant pu le fléchir, une grêle horrible se déchaîna sur l'Égypte, frappant les hommes et les bêtes, ravageant les champs, broyant les moissons, n'épargnant que la terre de Gessen.

A la prière de Pharaon, Moïse fit encore cesser le fléau ; mais il ne put rien obtenir de l'obstiné souverain.

Il le menaça alors de la plaie des sauterelles, qui devaient couvrir toute la terre et y dévorer tout ce que la grêle n'avait pas détruit. Le roi, pressé par ses ministres, voulut

bien permettre qu'une partie du peuple allât au désert, mais non pas tout le monde, femmes, enfants et vieillards. Toute la nuit donc, l'Éternel fit souffler un vent d'orient, qui, le matin, amena des nuées de sauterelles. Toute verdure en fut dévorée. Pharaon reconnut son péché, mais sa pénitence n'était pas encore sincère.

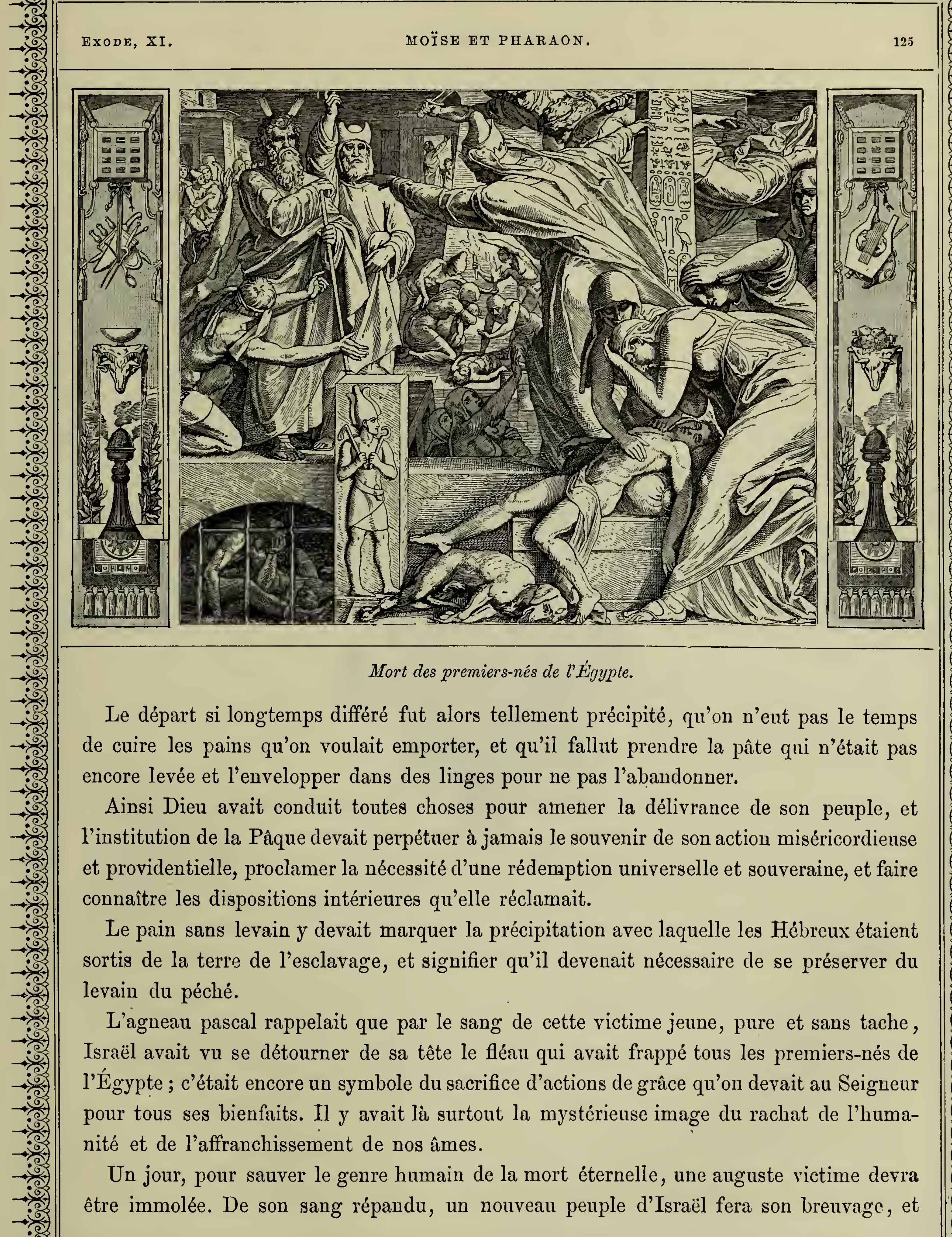
Dieu envoya la neuvième plaie. D'épaisses ténèbres, produites sans doute par des tourbillons de sable qu'apportait le vent du désert, couvrirent l'Égypte pendant trois jours. Pharaon, épouvanté, consentit enfin au départ des Hébreux, à la seule condition qu'ils laisseraient leurs biens et leurs troupeaux, évidemment comme une garantie de leur prochain retour. Moïse, fort de l'appui de Dieu, se refusant à cette concession, le roi ferma l'oreille à sa prière, le chassa de sa présence et lui enjoignit, sous peine de mort, de ne plus reparaître devant lui.

La dixième plaie, qui devait être la dernière, fut la plus terrible de toutes. Mais avant de l'infliger, Dieu voulut établir au milieu de son peuple une cérémonie qui fût un symbole de délivrance matérielle et morale dans le présent et dans l'avenir, et qui perpétuât le souvenir de ces grands événements. Il ordonna, par la bouche de Moïse et d'Aaron, de célébrer la Pâque.

Le dixième jour du mois courant, qui dut être désormais le premier de l'année, chaque famille devait choisir, pour l'immoler, un agneau, et si elle n'était pas assez nombreuse pour le manger dans un repas, s'adjoindre d'autres personnes en nombre suffisant. Il fallait le manger avec du pain sans levain, se tenir debout, le bâton à la main, les reins ceints et les pieds chaussés, comme des voyageurs pressés et prêts à partir. Car cette cérémonie devait s'appeler *Phase*, la *Pâque* ou le *Passage*, et se célébrer chaque année à la même époque, comme un mémorial de ce qui allait s'accomplir. Dans cette même nuit, le Seigneur promit de passer sur la terre d'Égypte pour y frapper tous les premiers-nés des Égyptiens; il fallait que le sang de l'agneau teignît la porte de chaque maison des Hébreux, afin qu'elle fût préservée du fléau. Moïse donna ces prescriptions aux enfants d'Israël, qui les suivirent exactement.

Le Seigneur frappa en effet, au milieu des ténèbres, tous les premiers-nés de la terre d'Égypte, depuis le fils de Pharaon jusqu'au fils de la servante. Ce fut un cri d'épouvante et d'horreur dans tout le pays, car, à l'exception des familles israélites, il n'y avait pas de maison où il n'y eût un mort. Cette fois il n'y avait plus à résister. « Allez, dit le roi, sortez du milieu de mon peuple, sacrifiez comme il vous plaira à votre Dieu; emmenez vos troupeaux, et partez. » Les Égyptiens témoignèrent leur joie de voir s'éloigner ceux qui avaient été la cause de tant de malheurs, et ils accédèrent à leurs demandes.

C'est ainsi qu'avec la permission de Dieu, et comme salaire de tous les travaux qu'ils avaient exécutés en Égypte, les Hébreux se firent remettre des vases d'or et d'argent et des vêtements précieux.



Mort des premiers-nés de l'Égypte.

Le départ si longtemps différé fut alors tellement précipité, qu'on n'eut pas le temps de cuire les pains qu'on voulait emporter, et qu'il fallut prendre la pâte qui n'était pas encore levée et l'envelopper dans des linges pour ne pas l'abandonner.

Ainsi Dieu avait conduit toutes choses pour amener la délivrance de son peuple, et l'institution de la Pâque devait perpétuer à jamais le souvenir de son action miséricordieuse et providentielle, proclamer la nécessité d'une rédemption universelle et souveraine, et faire connaître les dispositions intérieures qu'elle réclamait.

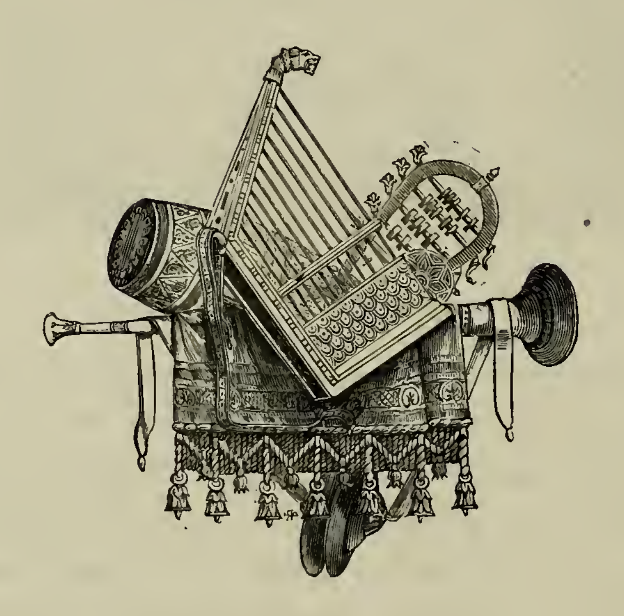
Le pain sans levain y devait marquer la précipitation avec laquelle les Hébreux étaient sortis de la terre de l'esclavage, et signifier qu'il devenait nécessaire de se préserver du levain du péché.

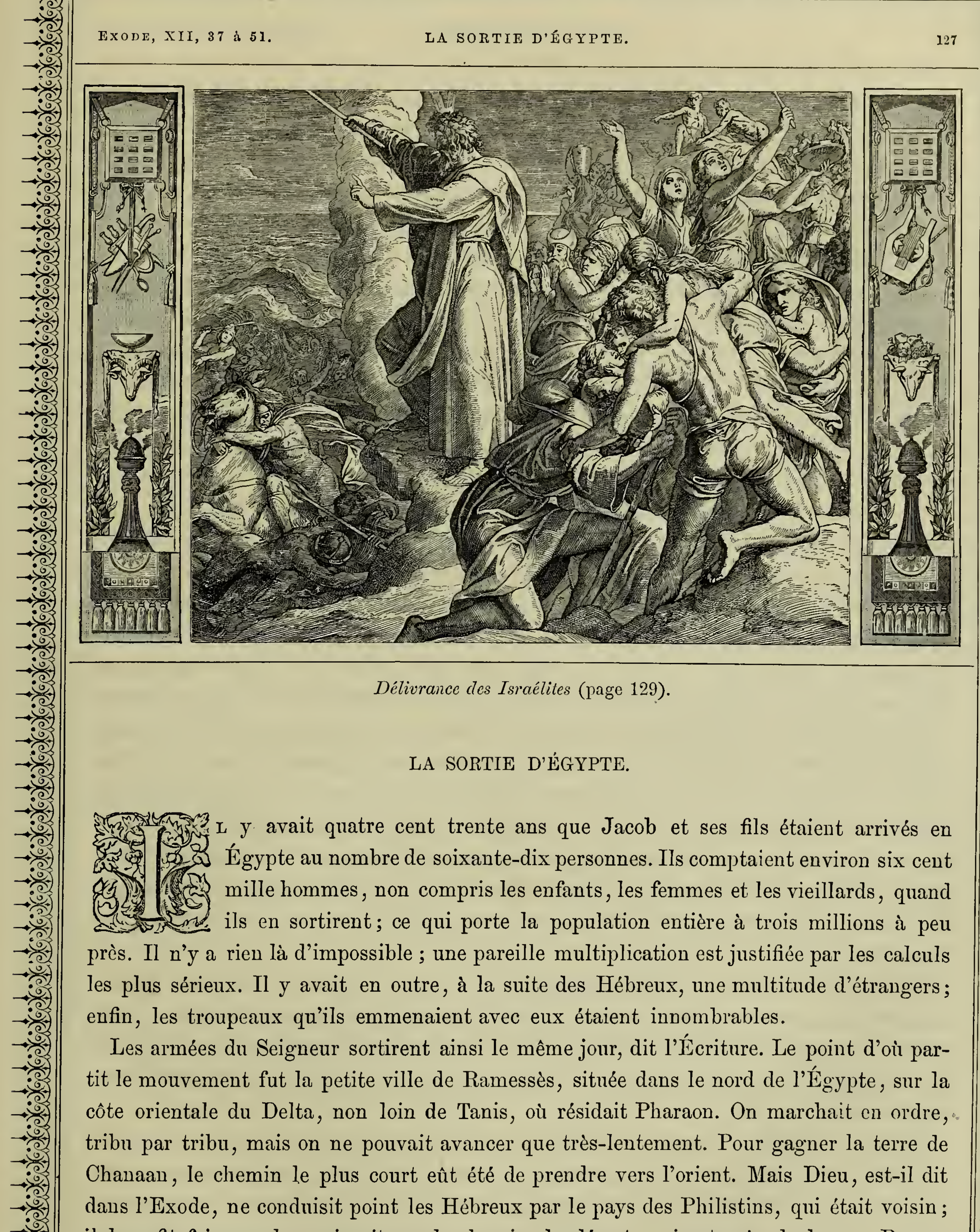
L'agneau pascal rappelait que par le sang de cette victime jeune, pure et sans tache, Israël avait vu se détourner de sa tête le fléau qui avait frappé tous les premiers-nés de l'Égypte ; c'était encore un symbole du sacrifice d'actions de grâce qu'on devait au Seigneur pour tous ses bienfaits. Il y avait là surtout la mystérieuse image du rachat de l'humanité et de l'affranchissement de nos âmes.

Un jour, pour sauver le genre humain de la mort éternelle, une auguste victime devra être immolée. De son sang répandu, un nouveau peuple d'Israël fera son breuvage, et

par là obtiendra un gage de vie et de salut. La victime sainte sera mangée au festin de la Pâque eucharistique, et, forts de cette nourriture, les voyageurs de la vie présente marcheront ensuite vers la terre promise.

On pourrait multiplier les traits, et partout on trouverait les rapports les plus saisissants entre l'agneau pascal et le Sauveur, qui est par excellence l'Agneau de Dieu, portant les péchés du monde.





Délivrance des Israélites (page 129).

LA SORTIE D'ÉGYPTE.

Il y avait quatre cent trente ans que Jacob et ses fils étaient arrivés en Égypte au nombre de soixante-dix personnes. Ils comptaient environ six cent mille hommes, non compris les enfants, les femmes et les vieillards, quand ils en sortirent ; ce qui porte la population entière à trois millions à peu près. Il n'y a rien là d'impossible ; une pareille multiplication est justifiée par les calculs les plus sérieux. Il y avait en outre, à la suite des Hébreux, une multitude d'étrangers ; enfin, les troupeaux qu'ils emmenaient avec eux étaient innombrables.

Les armées du Seigneur sortirent ainsi le même jour, dit l'Écriture. Le point d'où partit le mouvement fut la petite ville de Ramessès, située dans le nord de l'Égypte, sur la côte orientale du Delta, non loin de Tanis, où résidait Pharaon. On marchait en ordre, tribu par tribu, mais on ne pouvait avancer que très-lentement. Pour gagner la terre de Chanaan, le chemin le plus court eût été de prendre vers l'orient. Mais Dieu, est-il dit dans l'Exode, ne conduisit point les Hébreux par le pays des Philistins, qui était voisin ; il leur fit faire un long circuit par le chemin du désert, qui est près de la mer Rouge.

Il est à croire que c'est grâce à ce détour que Moïse put aller prendre, aux environs de Memphis, les ossements du patriarche Joseph, qui avait si expressément manifesté ses volontés à cet égard. Ce ne fut pas sans une intention bien arrêtée, déterminée sans doute par une instruction d'en haut, que le chef du peuple hébreu dirigea les Israélites vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï. Si l'on eût voulu passer au nord, le long de la côte de la Méditerranée, et gagner Gaza en traversant Rhinocorura, on eût suivi une route jalonnée sur tout son parcours de forteresses redoutables, où les garnisons égyptiennes auraient pu toujours couper le passage aux Hébreux. L'armée du pharaon les eût facilement rejoints sur cette voie, qu'elle avait l'habitude de suivre pour ses campagnes en Asie, et les eût aisément taillés en pièces. Il eût été d'ailleurs imprudent de mettre le peuple d'Israël, abaissé par un si long esclavage et sans habitude du maniement des armes, aux prises avec les populations belliqueuses de la terre de Chanaan, qui avaient alors pour souverain le roi d'Égypte et en auraient été secourues.

Ce fut donc dans la direction du sud-ouest, en suivant un itinéraire dont il est assez difficile aujourd'hui de bien préciser les stations, que les Hébreux, rangés par tribus et armés, se mirent en marche. Il est probable qu'ils prirent par le nord du mont Attaka le chemin de la mer Rouge; ils arrivèrent d'abord à Socoth, s'y arrêtèrent et y firent cuire des pains sous la cendre. Moïse y réitéra les prescriptions relatives à la Pâque, et ordonna que chaque année on en fît la fête pendant sept jours, en même temps que par une seconde loi, il déclara consacrés à l'Éternel tous les premiers-nés de chaque famille.

Partis de Socoth, les Israélites arrivèrent à Étham, aux confins du désert, et y campèrent. L'Éternel marchait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour leur montrer le chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer. Ce phénomène, comme une foule d'autres qui se produisirent alors, était un véritable miracle et ne saurait s'expliquer d'une manière purement naturelle. Il servit non-seulement à guider les Hébreux, mais encore à préserver pendant le jour des ardeurs du soleil cette multitude, où il y avait en foule des femmes et des enfants incapables de supporter une trop grande fatigue.

Campés à Étham, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, les Hébreux inclinèrent toujours vers le sud et vinrent s'établir près de Phihahiroth et de Béelsephon, deux gorges de montagnes situées probablement aux environs de la moderne Suez, au delà de laquelle la mer s'étendait alors fort loin vers le nord, d'après les recherches très-exactes de M. Laborde.

Pharaon cependant, voyant que les Hébreux s'enfuyaient pour ne plus revenir, se ravisa et regretta de perdre ainsi d'utiles esclaves. Persuadé d'ailleurs qu'ils s'étaient égarés et se trouvaient enfermés par la mer dans ces solitudes, il se mit à leur poursuite avec six cents chariots, une grande masse d'infanterie et de cavalerie. Il les atteignit bien-

tôt sur le rivage. Les Hébreux avaient devant eux, à l'est, le golfe de Suez, à droite et à gauche, des montagnes inaccessibles, et derrière eux ils voyaient l'armée des Égyptiens. Ils se crurent perdus, et firent à Moïse les reproches les plus amers. Mais déjà l'Éternel avait parlé à son serviteur, et lui avait révélé la destinée de toute cette armée et la délivrance de son peuple; ce fut donc en leur donnant la pleine assurance du salut que Moïse répondit aux murmures des Israélites. Et comme gage de cette protection miraculeuse, l'ange de Dieu qui les précédait vint se placer derrière eux, et la colonne de nuée s'interposa avec lui entre le camp des Égyptiens et celui des Hébreux; lumineuse pour ceux-ci, obscure pour ceux-là, elle éclairait les uns et plongeait les autres dans l'obscurité. Alors Moïse étendit la main sur la mer; un vent impétueux souffla de l'orient, et ouvrit un passage au milieu des eaux refoulées de chaque côté et formant comme une muraille à droite et à gauche. Les Hébreux s'engagèrent aussitôt dans ce chemin miraculeusement tracé, et toute la nuit fut occupée par ce passage, qui s'opéra probablement dans le voisinage du mont Attaka, où la mer a maintenant six lieues de largeur.

Les Égyptiens aperçurent au point du jour ceux qu'ils poursuivaient campés sur l'autre rive. Sans calculer les dangers de l'entreprise, ils s'élancèrent sur leurs traces, poursuivant les fugitifs dans le lit du golfe avec leurs chevaux et leurs chars. Ces chariots roulaient difficilement et la marche était pénible. La tempête, au milieu de laquelle éclataient les foudres et les éclairs, augmentait la confusion dans les rangs des ennemis, qui commencèrent à se dire : « Fuyons devant Israël, car Jéhovah combat pour lui. » Mais il n'était plus temps. Dieu avait dit à Moïse : « Étends la main sur la mer. » Moïse étendit la main, et le vent d'est cessa de souffler; les flots revinrent sur eux-mêmes et coupèrent la retraite à l'armée; les eaux couvrirent les chars et les cavaliers qui y étaient entrés, et pas un d'eux n'échappa. On raconte d'habitude que le pharaon périt aussi dans les flots; mais c'est là un de ces développements qu'on ajoute trop aisément au récit biblique. Le saint livre ne dit rien de semblable, et nous savons par l'histoire que le pharaon Merenphtah survécut au désastre de ses troupes et ne mourut que dix-sept ans plus tard.

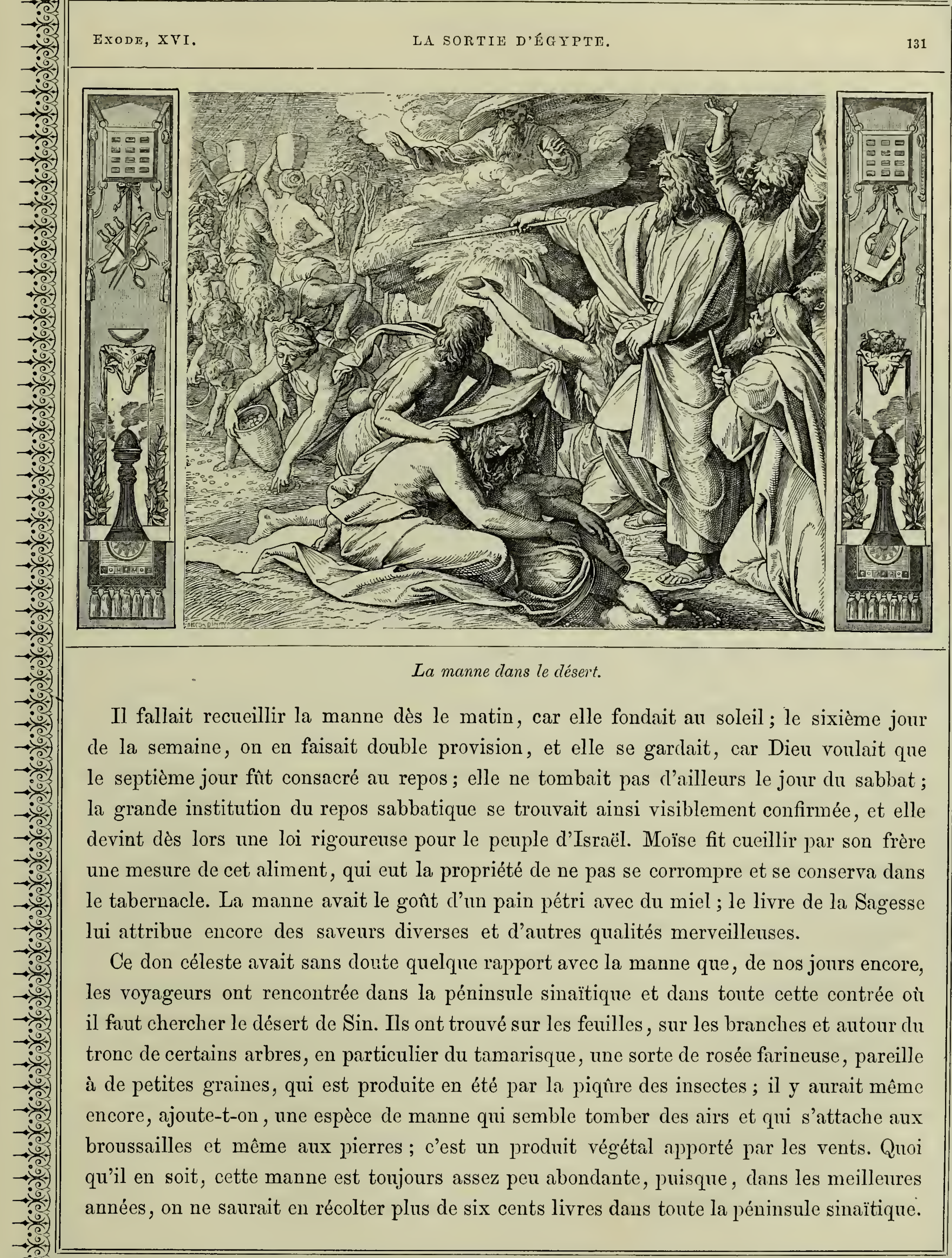
Israël fut ainsi sauvé en ce jour; en présence de ce spectacle, il bannit toute crainte et crut en Dieu et en Moïse, son serviteur. Et Moïse chanta avec son peuple un cantique à l'Éternel. « Chantons au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire, et il a jeté à la mer le cheval et le cavalier. Le Seigneur est ma force et ma louange, il est devenu mon salut, il est mon Dieu. Je le glorifierai; c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai. Les chars de Pharaon, il les a jetés à la mer; ses princes, il les a submergés, et, comme la pierre, ils sont descendus dans les profondeurs..... » Il faudrait citer en entier cet admirable cantique. Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, l'accompagnait et en répétait le refrain, un tambour à la main, et toutes les femmes la suivaient aussi avec des tambours, et témoignaient leur allégresse par des chants et des danses.

Les lieux où ce grand événement s'est accompli semblent le redire encore par tous leurs échos. Les écrivains profanes, chez les Grecs et chez les Latins, y font allusion. Les Égyptiens mêmes conviennent du fait, cherchant seulement à l'expliquer par des causes naturelles, et nos modernes incrédules essayent de les suivre en cette voie. A quoi bon? Comment fera-t-on croire que Moïse trouva, docile à ses ordres, une marée basse pour y faire passer trois millions d'hommes avec d'immenses troupeaux, dans un lieu que, depuis, la moindre caravane n'a jamais pu traverser? Après tout, cette marée unique qui survient si à propos, cette adresse de Moïse, cette maladresse des Égyptiens, tout cela serait-il un moindre miracle?

Des bords de la mer Rouge, Moïse conduisit les enfants d'Israël dans le désert de Sur. Ils y marchèrent trois jours sans trouver d'eau. Celle qu'ils rencontrèrent était, comme il arrive souvent au désert, si amère qu'on ne pouvait la boire. Ces hommes au cœur dur, toujours prêts à murmurer, se plaignirent, et adressèrent des reproches à Moïse, qui se tourna vers le Seigneur. Dieu lui montra un bois qui, jeté dans les eaux, eut la vertu de les adoucir. Ce lieu fut appelé *Mara* ou amertume. Le Seigneur avait voulu y éprouver son peuple. Ce n'était d'ailleurs que le commencement de ce noviciat d'épreuves que les Hébreux devaient faire dans la solitude, avant d'entrer dans la terre promise.

Ils arrivèrent à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau vive et des palmiers ; et ils campèrent auprès de ces eaux; mais parvenus à Sin, entre Élim et Sinaï, un mois après qu'ils étaient partis de la terre d'Égypte, les provisions qu'ils avaient apportées se trouvèrent épuisées. La famine se fit sentir, et les murmures se déchaînèrent de nouveau contre Moïse et Aaron. « Que ne sommes-nous morts dans la terre d'Égypte, où nous mangions à satiété ! Vous nous avez amenés dans ce désert pour y laisser mourir de faim toute cette multitude. »

Dieu annonça à son serviteur que du ciel il ferait pleuvoir des pains pour les Israélites ; et Moïse ayant, avec Aaron, blâmé sévèrement les murmures de son peuple, et lui ayant représenté que ses plaintes retombaient sur le Seigneur lui-même, reçut un témoignage qui était une confirmation éclatante de sa mission. La gloire de Dieu brilla dans la nuit, et devant la multitude l'Éternel parla à Moïse : « J'ai entendu les plaintes séditieuses des fils d'Israël ; tu leur diras : Sur le soir vous aurez de la chair, et au matin vous serez rassasiés de pain. » En effet, à la nuit, une nuée de cailles s'abattit sur le camp et le couvrit tout entier, et, le matin, la terre se trouva blanchie d'une substance menue, toute pareille à des semences de coriandre ou à des grains de frimas. Les Hébreux, surpris, se disaient l'un à l'autre : « *Manhu*, qu'est-ce que cela? — C'est le pain que le Seigneur vous envoie, » leur dit Moïse. Il leur recommanda d'en ramasser une mesure ou un gomor par tête, et de n'en point garder pour le lendemain. Les uns en recueillirent davantage et voulurent en conserver, mais ce fut inutilement, car le lendemain ce qu'ils avaient réservé était corrompu. Cette nourriture envoyée du ciel s'appela la manne (*Manhu*).



La manne dans le désert.

Il fallait recueillir la manne dès le matin, car elle fondait au soleil; le sixième jour de la semaine, on en faisait double provision, et elle se gardait, car Dieu voulait que le septième jour fût consacré au repos; elle ne tombait pas d'ailleurs le jour du sabbat; la grande institution du repos sabbatique se trouvait ainsi visiblement confirmée, et elle devint dès lors une loi rigoureuse pour le peuple d'Israël. Moïse fit cueillir par son frère une mesure de cet aliment, qui eut la propriété de ne pas se corrompre et se conserva dans le tabernacle. La manne avait le goût d'un pain pétri avec du miel; le livre de la Sagesse lui attribue encore des saveurs diverses et d'autres qualités merveilleuses.

Ce don céleste avait sans doute quelque rapport avec la manne que, de nos jours encore, les voyageurs ont rencontrée dans la péninsule sinaïtique et dans toute cette contrée où il faut chercher le désert de Sin. Ils ont trouvé sur les feuilles, sur les branches et autour du tronc de certains arbres, en particulier du tamarisque, une sorte de rosée farineuse, pareille à de petites graines, qui est produite en été par la piqûre des insectes; il y aurait même encore, ajoute-t-on, une espèce de manne qui semble tomber des airs et qui s'attache aux broussailles et même aux pierres; c'est un produit végétal apporté par les vents. Quoi qu'il en soit, cette manne est toujours assez peu abondante, puisque, dans les meilleures années, on ne saurait en récolter plus de six cents livres dans toute la péninsule sinaïtique.

Ce n'est pas là ce qui eût pu suffire à trois millions d'hommes. Mais Dieu multiplia pendant quarante ans, pour le peuple d'Israël, cette nourriture qui tombe naturellement au désert arabique, comme le fit plus tard le Christ dans la solitude de Bethsaïde, pour les cinq pains et les deux poissons qui rassasièrent plus de cinq mille hommes.

La manne était la figure d'un aliment plus miraculeux encore, ainsi que le Sauveur l'a expliqué aux Juifs : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange ce pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. »

Les Israélites étaient bien loin de s'élever à de si hautes conceptions, ou même d'en avoir la plus légère idée. Mais Dieu n'en faisait pas moins de la sorte l'éducation de son peuple : comme l'enfant que la satisfaction de ses besoins attache à sa mère et à sa nourrice, Israël, par toutes les nécessités de la vie, était rattaché au Dieu qui le nourrissait miraculeusement ; il se voyait à chaque instant obligé de recourir à lui, et sentait ainsi sa dépendance vis-à-vis de l'Éternel.

Le miracle des eaux a le même sens et la même portée. Parti du désert de Sin, le peuple était arrivé à Raphidim, non loin du Sinaï, et y avait dressé sa tente. Il n'y trouva point d'eau, et bientôt éclata de nouveau en murmures, puis en plaintes séditieuses. Moïse se tourna encore vers l'Éternel : « Que ferai-je de ce peuple ? lui dit-il ; bientôt ils me lapideront. » Dieu lui répondit : « Prends avec toi les anciens d'Israël, tiens en ta main la verge dont tu as autrefois frappé le Nil, va jusqu'au rocher d'Horeb, tu frapperas également la pierre, et l'eau en jaillira. » Moïse obéit à ces ordres en présence des anciens d'Israël, et il appela ce lieu *querelle* ou *tentation*, parce que la foule y avait murmuré contre lui et tenté l'Éternel. A partir de là jusqu'aux derniers temps du séjour des Hébreux au désert, où ils furent une seconde fois éprouvés par la soif, on ne voit pas que, pendant quarante ans, ils aient jamais manqué d'eau. Saint Paul semble insinuer que la source ouverte en Horeb suivait les Israélites. La pierre, dit l'apôtre, était le Christ, et tout ce qui leur arrivait était une figure des choses à venir. C'est donc de cette roche mystique que sortent les fontaines du Sauveur et les eaux qui jaillissent pour la vie éternelle.

Les enfants d'Israël n'ayant plus à s'inquiéter de la nourriture, il faut maintenant qu'ils apprennent à combattre. Moïse les avait conduits au désert de Sinaï pour éviter autant que possible la rencontre des nations ennemies ; cependant les Hébreux étaient encore à Raphidim, lorsqu'ils y furent attaqués brusquement par les Amalécites, une des plus anciennes et des plus puissantes tribus de l'Arabie, qui devait descendre de Jectan, et dont il est déjà question dans le récit des conquêtes de Chodorlahomor. Moïse dit à Josué, le futur conquérant de la terre promise : « Choisis des hommes, va, et combats contre Amalec. Je serai sur la montagne avec le bâton de Dieu à la main. »



Prière de Moïse pendant la bataille contre les Amalécites.

Pendant la lutte, Moïse se tenait au sommet de la colline avec son frère et Hur, probablement l'époux de Marie. Quand il élevait les mains, Israël triomphait; Amalec l'emportait sitôt qu'il les abaissait. On roula donc une pierre près de lui, on l'y fit asseoir, on lui soutint les mains jusqu'au soleil couchant, et Josué défit complétement Amalec. Moïse, à cet endroit, en souvenir de sa victoire, éleva un autel au Seigneur.

Dieu voulut après cela former son peuple aux obligations de la vie sociale. Jusque-là, avant que Moïse eût pris la conduite d'Israël, le pouvoir patriarcal s'était maintenu dans les tribus et dans les familles. Dès lors, il était suspendu. Moïse, en vertu de sa mission divine, résumait toute puissance en sa personne. Il était à la fois prêtre et docteur, chef d'armée et législateur, interprète et ministre de la loi. Jéthro, son beau-père, l'étant venu trouver à ce moment pour lui ramener sa femme et ses enfants, fut effrayé de la multitude des occupations dont son gendre était accablé. Le prêtre madianite lui conseilla donc sagement de choisir des hommes fermes et expérimentés, et de les établir princes du peuple, pour rendre la justice dans les affaires qui n'offraient pas de trop grandes difficultés; de la sorte, la sentence émanait d'un pouvoir judiciaire qui était toujours une simple délégation du pouvoir suprême. Ainsi, dans l'ordre civil, Israël apprenait à se soumettre aux représentants de la volonté divine, et se trouvait amené, dans les choses

spirituelles, à l'obéissance plus parfaite que réclamait la prochaine révélation du Sinaï.

C'était là un gouvernement divinement humain et humainement divin. Le souverain monarque était Jéhovah voulant gouverner par les hommes, ayant Moïse pour vicaire au spirituel comme au temporel, avec des juges élus dans chaque tribu. Par suite de cette disposition, Dieu, Moïse, les juges et le peuple avaient part à l'administration.





Moïse reçoit les tables de la loi.

MOÏSE LÉGISLATEUR.

Le troisième mois après la sortie d'Égypte, les enfants d'Israël, partis de Raphidim, arrivèrent dans le désert, au pied du Sinaï, et campèrent en face de la montagne. Un an s'était à peine écoulé depuis le jour où Moïse, conduisant dans ces parages les troupeaux de son beau-père, avait vu le buisson ardent et s'était entretenu avec l'Éternel. Que de choses accomplies depuis lors! De pasteur de troupeaux, devenu pasteur du peuple, Moïse, en ce moment, avait à préparer Israël à recevoir l'alliance et la loi de l'Éternel.

Dieu l'appela sur la montagne et lui dit : « Tu diras ceci à la maison de Jacob : Vous avez vu comment j'ai traité les Égyptiens, et comment aussi je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai pris pour être à moi. Si donc vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, vous serez entre tous les peuples ma propriété, bien que toute la terre m'appartienne. Vous serez pour moi un royaume sacerdotal et une nation sainte. »

Moïse ayant rapporté ces paroles aux anciens et au peuple, on lui répondit : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons. » Il ordonna donc à tous de se sanctifier, de laver leurs

vêtements et de se tenir prêts. Le cinquantième jour après la sortie d'Égypte, appelé pour cela Pentecôte, Dieu devait descendre devant tout Israël sur le Sinaï. Des limites furent tracées autour de la montagne, et il fut défendu de les franchir sous peine de mort.

Dès l'aube du troisième jour, le tonnerre retentit et les éclairs brillèrent. Une épaisse nuée couvrit la montagne; le son des trompettes y éclata, et le peuple fut saisi de crainte. Moïse le fit sortir du camp et l'amena au pied du Sinaï. L'Éternel y était descendu au milieu du feu, et une fumée épaisse montait comme d'une fournaise et toute la montagne ébranlée revêtait un aspect terrible. Les trompettes sonnaient plus fort. Moïse parla. Dieu lui répondit et l'appela sur le sommet; puis, dans une communication ineffable dont le mode nous échappe, il lui donna sa loi. Le Verbe divin qui au commencement avait créé le monde physique posa ici les fondements du monde moral.

Voici les commandements, tels que Moïse les reçut de Dieu :

« C'est moi Jéhovah, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude.

« I. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ni en bas sur la terre. Tu ne les adoreras point. Tu ne les serviras point.

« II. Tu ne prendras point en vain le nom de l'Éternel, ton Dieu.

« III. Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier.

« IV. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que l'Éternel te donnera.

« V. Tu ne tueras point.

« VI. Tu ne seras point adultère.

« VII. Tu ne déroberas point.

« VIII. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

« IX. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

« X. Tu ne convoiteras point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à lui. »

Ces dix paroles proclament à la fois et le dogme de l'unité de Dieu et la morale universelle. C'est le résumé de toute la loi, de cette loi fondamentale et commune à tous les hommes, que Dieu a gravée au fond de la conscience, mais qui avait besoin d'une promulgation extérieure et solennelle. Monument éternel de la sagesse divine, ces commandements étaient dignes d'être gravés, comme ils le furent de la main même de Dieu sur les deux tables de pierre qui étaient, elles aussi, nous dit l'Exode, son ouvrage. Sur la première étaient inscrits les trois premiers préceptes, qui regardent Dieu; sur la seconde, les sept autres, qui règlent les rapports de l'homme avec le prochain et ses devoirs avec lui-même.

Cependant les Israélites, entendant la voix et voyant la montagne tout en feu, étaient saisis de frayeur, et craignaient de mourir, si Dieu leur parlait directement. Le Seigneur les fit rentrer dans leurs tentes, mais il dit à Moïse : « Demeure avec moi, et je t'apprendrai tous mes commandements, mes cérémonies et mes jugements. »

Toute une législation, dont le Décalogue n'était que l'abrégé, fut alors dictée par Dieu à Moïse. Elle comprend les principes essentiels de la croyance, les lois de la morale, la forme du culte, et les institutions politiques et civiles qui devaient faire d'Israël un peuple à part parmi les nations de l'ancien monde. Un pareil sujet demanderait de longs développements ; nous ne pouvons que l'esquisser à grands traits dans ses lignes principales.

Les dogmes et les préceptes qui font avec le Décalogue la base de la religion israélite, furent communiqués à Moïse, en partie pendant les quarante jours qu'il passa sur la montagne, en partie un peu plus tard ; c'est une législation complète qu'on ne trouverait nulle part ailleurs, à l'origine d'une nation, et qui, pour être bien éloignée encore de la perfection évangélique, dépasse toutefois de la distance du ciel à la terre toutes les institutions des peuples anciens même les plus civilisés.

L'autorité de Dieu sur Israël en est le principe fondamental. Jéhovah est, comme nous l'avons vu, le souverain de son peuple dans le sens littéral du mot, et toute autre autorité est subordonnée à l'exercice de la sienne, même dans l'ordre politique et civil.

Au point de vue dogmatique, les vérités les plus importantes et les plus hautes sont formellement énoncées ou clairement indiquées dans la loi mosaïque. Il y a un Dieu, unique, immatériel et souverain maître de toutes choses. Il a, par un acte d'amour, choisi les Hébreux pour son peuple ; mais ce miséricordieux amour ne nuit point à sa justice. Il punit ou récompense selon les mérites, car l'homme est libre de choisir entre le bien et le mal, l'obéissance et la rébellion. Son âme spirituelle est à la fois libre et immortelle. La croyance à la vie future, à peine exprimée, est du moins partout supposée. L'homme est redevable vis-à-vis de Dieu. Il porte la peine de la chute primitive et de la faute originelle. Un châtiment expiatoire étant nécessaire, il doit chercher des victimes pour le subir à sa place et offrir des sacrifices, en attendant que vienne le Réparateur et que l'attente du Messie soit réalisée.

Le dogme s'impose à la croyance. La foi produit l'amour envers Dieu et envers le prochain et toute loi morale découle de là. Ce qui vient en première ligne, ce sont les rapports de l'homme avec Dieu : c'est le culte. Ce culte doit être intérieur d'abord et se traduire par la prière ; et partout nous voyons Moïse en donner lui-même le plus bel exemple. La prière peut se faire dans le silence, mais il y a aussi une prière extérieure, parce que l'homme n'est pas un pur esprit. Au culte privé se rapportent tous les devoirs de l'homme considéré comme individu : l'obligation de connaître la loi, d'en instruire les enfants, et de l'avoir constamment sous les yeux pour en faire la règle de la vie.

Quant aux ordonnances lévitiques, aux lois de purification pour l'homme et pour la femme, aux règlements relatifs à la nourriture, ils ont été abrogés par la Rédemption, car tout a été lavé dans le sang du Christ.

Mais le culte doit aussi être public, ce qui nécessite tout d'abord des lieux sanctifiés. Les patriarches ont élevé des autels, et Moïse apportera tous ses soins à préparer, suivant les instructions divines, le lieu où s'accompliront les actes et les cérémonies de la religion. Là seront conservées les choses saintes; là seront offerts les sacrifices. Il y aura aussi des personnes spécialement consacrées à Dieu : Aaron et ses fils seront les prêtres; les enfants de Lévi, les diacres ou les lévites. L'institution des fêtes complétera cette législation religieuse : certains jours et certaines heures seront affectés à la prière, et pour rappeler les grands souvenirs de la nation, trois solennités seront instituées : Pâques, la Pentecôte et la fête des Tabernacles. Les dispositions de l'âme devaient répondre aux cérémonies de la loi, car tout culte extérieur doit avoir son principe dans le cœur de l'homme.

Restent maintenant les devoirs envers le prochain, et la loi mosaïque ne les oublie pas : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même; » ces paroles en révèlent tout l'esprit. La législation de Moïse se distingue avant tout par le respect qu'elle cherche à inspirer pour la liberté humaine. Il est vrai qu'elle n'abolit pas l'esclavage, qui était entré trop profondément dans les mœurs du temps, mais elle l'adoucit singulièrement. Le sort de l'esclave dans la société israélite ne ressemblait point à ce qu'il était chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité profane. Le maître qui tue son serviteur est puni de mort; s'il blesse son esclave, il l'affranchit par le fait même. Le repos du sabbat et des fêtes était institué, d'après la loi, pour les esclaves aussi bien que pour les hommes libres : « Souvenez-vous, est-il dit à ce propos, que vous avez été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Cette servitude adoucie, qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'affranchissement d'une dette, ne pouvait dépasser l'espace de six ans, pour l'Israélite du moins, qui recouvrait sa liberté dans l'année sabbatique.

Le corps et la vie du prochain étaient placés sous la sauvegarde des lois les plus rigoureuses. Les antiques règlements des temps de Noé sur le meurtre furent confirmés et aggravés. Le meurtrier involontaire n'était pas frappé par la loi, mais les parents de la victime avaient droit de le mettre à mort. Moïse n'avait pu sans doute détruire cette coutume ; il essaya du moins d'y remédier en établissant des villes de refuge pour ceux qui voulaient se soustraire à ces terribles représailles. De même encore, une justice qui nous paraît bien dure établissait la peine du talion appliquée aux blessures : œil pour œil, pied pour pied, dent pour dent; il est croyable que dans la plupart des cas elle n'entraînait qu'une compensation pécuniaire. Les lois pénales de Moïse n'admettent d'ailleurs ni les supplices recherchés, ni la torture. On ne pouvait condamner à mort sur la déposition d'un seul témoin. Le supplice du père n'entraînait jamais, comme en Asie, celui des enfants.



Moïse brise les tables de la loi (page 141).

Quant à l'idolâtrie, qui, dans ces contrées, amenait avec elle les désordres les plus monstrueux, et n'était pas seulement un outrage à la Divinité, mais une infidélité à la mission d'Israël et la négation même du principe constitutif de la nation, elle était punie de mort. Il en était de même de la magie, qui, avec ses enchantements, ses maléfices et ses sortiléges, n'est qu'une des formes du culte de Satan. Il y avait peine de mort aussi pour l'inceste et les crimes contre nature, pour la rébellion du fils contre le père, pour la vente de l'homme libre, pour l'infidélité de l'épouse ou de la fiancée. Moïse insiste beaucoup sur les lois relatives au mariage, base essentielle de la famille et de la société. Il ne doit avoir lieu qu'entre de vrais croyants ; il est prohibé entre parents en ligne directe, et jusqu'au second degré en ligne collatérale. La polygamie est tolérée *ad duritiam cordis*, en ce sens qu'il n'est pas défendu d'avoir à côté de l'épouse légitime une femme de second rang. Enfin, le législateur permet le divorce en certains cas, malgré l'indissolubilité primitive du mariage.

La propriété est protégée par les lois justes et sévères. La possession du sol est soumise à des conditions et à des restrictions qui doivent rappeler à Israël qu'il le tient des mains de Dieu. La dîme du revenu est perçue, au nom du Seigneur, en faveur des prêtres et des lévites, exclus de toute richesse territoriale. Chaque septième année, la terre

doit se reposer, et ses productions dans cette année sabbatique doivent être partagées avec les serviteurs et les étrangers. Tous les sept ans également, la famille qui aurait été obligée d'aliéner ses propriétés doit y rentrer. Le père, de la sorte, ne peut ruiner entièrement ses enfants. Il n'a pas non plus sur eux droit de vie et de mort, comme chez les Romains. Le prêt entre Israélites se fait sans intérêt, mais il est permis de prélever sur les étrangers un taux qui n'est pas fixé. La charité la plus large n'en est pas moins prescrite à leur égard, contrairement à ce qui se passait chez les autres nations : ils ont part aux dîmes, ils ont droit de glaner comme la veuve et l'orphelin. Les pauvres sont également favorisés : l'aumône est prescrite, et la bienveillance doit s'étendre jusqu'aux animaux.

Tel est ce code admirable, où l'on ne trouve pas cependant la plus haute expression de la morale, parce qu'il n'est ni universel ni définitif, et qu'il ne fait que préparer une autre révélation plus parfaite et plus large, à laquelle l'univers tout entier doit être appelé un jour ; mais il a scellé l'alliance faite par le Seigneur avec les patriarches, et l'a rendue plus étroite, plus explicite et plus sacrée pour le peuple d'Israël.

La force morale de ces hommes, dont le Seigneur faisait ainsi l'éducation, était loin d'être suffisamment développée. Sortis de l'Égypte, où ils avaient subi la pernicieuse influence de l'idolâtrie, ils commençaient à se relever sous la main de Dieu, en présence des innombrables prodiges qu'il accomplissait en leur faveur. Mais ils étaient toujours faibles, chancelants et prêts à retomber dans leurs abaissements, au premier moment de caprice, d'entraînement et de folie ; ils le prouvaient déjà par leur conduite.

Pendant que Moïse, enveloppé d'une nuée, écoutait sur le Sinaï les ordres de Dieu, ce peuple léger et grossier s'impatienta ; il n'eut pas la force de subir la facile épreuve de cette courte absence, et de demeurer fidèle à la loi qui allait être sa grande institution nationale et le principe de sa constitution. Il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de la servitude et ses propres engagements. Les Israélites s'assemblèrent en tumulte, vinrent trouver Aaron, et lui dirent : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous, car pour Moïse, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Aaron céda misérablement à leur demande ; toutefois, espérant éprouver un refus, il leur demanda des trésors : « Otez, leur dit-il, les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. » Mais les Hébreux consentirent à tout. Aaron ayant donc reçu cet or, le jeta dans un moule, le fondit, et en fit un veau, en imitation du culte égyptien d'Apis.

La facilité avec laquelle ils fabriquèrent cette idole a surpris ceux qui n'ont pas réfléchi que les Hébreux avaient vécu chez les Égyptiens à une époque où l'art de travailler les métaux y avait atteint un très-haut degré de perfection, comme on peut s'en assurer en parcourant l'immense salle du British Museum, où sont amoncelées les richesses de l'antique Égypte.



Moïse punit l'idolâtrie (page 142).

A la vue de ce veau d'or, le peuple s'écria : « Voilà tes dieux, Israël, qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel, et l'on offrit des victimes à ce honteux simulacre. Le grand prêtre de l'ancienne loi s'associant à cette monstrueuse prévarication peut être considéré comme la figure de Pierre, l'apôtre de la loi nouvelle, reniant son maître ; et pour Pierre ainsi que pour Aaron, Dieu s'est montré miséricordieux.

L'Éternel alors dit à Moïse : « Va, ton peuple a grandement péché. Je vois que ces hommes ont la tête dure. Maintenant laisse-moi, je les exterminerai et je te ferai chef d'une nouvelle et grande nation. » Moïse comprit que cet arrêt n'était point irrévocable, et supplia le Seigneur : « Que votre fureur ne s'allume pas contre eux : ne laissez pas dire en Égypte que vous les avez tirés de la servitude pour les faire périr. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et du serment que vous avez fait de multiplier leur race et de leur donner la terre promise. » Et le Seigneur s'apaisa. Moïse descendit de la montagne, portant les tables du témoignage écrites des deux côtés de la main de Dieu.

Josué, qui l'avait accompagné dans sa retraite sur le Sinaï, entendant le tumulte et les cris du peuple, crut que c'était le bruit d'une bataille ; mais Moïse le détrompa, le cœur plein de tristesse. S'étant approché du camp, il aperçut les danses et l'idole. Outré d'indignation, il jeta les tables qu'il tenait à la main et les brisa au pied de la montagne. Puis

il prit le veau d'or, le calcina par le feu et le broya jusqu'à le réduire en poudre, répandit cette poussière dans l'eau, et condamna le peuple à prendre ce breuvage. Ensuite il s'adressa à Aaron, et lui fit les plus vifs reproches sur sa lâche et criminelle complaisance. Aaron s'excusa sur le caractère intraitable des Israélites et sur leur penchant au mal. Mais une pareille peur dans un tel homme ne saurait en rien le disculper; et, bien que l'Écriture n'en parle pas, il est certain qu'il ne put rentrer en grâce avec Dieu que par la voie de la pénitence.

Moïse avait apaisé le Seigneur et obtenu qu'une ruine absolue ne fût pas la punition de son peuple ingrat; il n'en fallait pas moins qu'un châtiment exemplaire fût infligé aux coupables. Il profita donc de la précaution qu'avait prise Aaron de les désarmer, et, s'étant placé à l'une des avenues du camp, il s'écria à haute voix : « S'il est parmi vous des hommes zélés pour la gloire de Dieu, qu'ils se joignent à moi. » Les lévites, qui n'avaient pas pris part à l'idolâtrie, se rassemblèrent autour de Moïse et traversèrent le camp le fer à la main, tuant sans distinction tout ce qu'ils rencontraient. Vingt-trois mille hommes, suivant la Vulgate, trois mille suivant les autres textes, ce qui semble plus vraisemblable, furent frappés de la sorte à cause du veau d'or.

Le lendemain, Moïse parla aux Israélites, leur adressa un blâme sévère et, craignant que le châtiment n'eût point apaisé la colère du Seigneur, promit d'intercéder pour eux. En effet, il implora la divine miséricorde et finit par obtenir la grâce des coupables.

L'Éternel toutefois déclara qu'il n'habiterait plus au milieu d'Israël, mais qu'il enverrait son ange pour l'établir dans la terre de Chanaan. Ce fut pour tout le peuple le sujet d'une grande douleur. Moïse fit ensuite porter hors du camp le tabernacle provisoire auquel il avait donné le nom de *tabernacle de l'alliance.* Lorsqu'il y entrait, la colonne de nuées se tenait devant la porte, et il s'entretenait familièrement avec Dieu. Dans ses prières, il ne craignit pas de demander à l'Éternel de lui faire voir sa gloire ou sa face. Dieu lui répondit : « Tu ne peux voir ma face, car nul ne me verra sans mourir, mais tu te tiendras dans l'ouverture du rocher, et lorsque ma gloire passera, je te couvrirai de ma main; je l'ôterai ensuite, et tu me verras par derrière; mais tu n'apercevras point mon visage. » Ces paroles sont bien mystérieuses; elles signifient probablement que personne ne saurait jouir ici-bas de la vision béatifique, car la gloire de Dieu n'est point en proportion avec la faiblesse humaine.

Le Seigneur ayant dit ensuite à Moïse de tailler deux tables de pierre, l'appela de nouveau sur la montagne. Il descendit dans la nuée, lui fit entendre son nom, et Moïse lui dit : « O Seigneur souverain, Dieu de vérité, de miséricorde et de patience, vous effacez les péchés et les crimes, car devant vous, nul n'est par lui-même innocent; mais aussi vous punissez dans les enfants l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération! » Puis il s'inclina jusqu'à terre en l'adorant.

Celui que Moïse adorait et auquel il donnait tous ces titres est, au dire des saints docteurs, le Verbe, fils de Dieu, qui, ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, s'est plu dès le commencement à converser avec les hommes. De cette sorte, dit Bossuet, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains ; il apprenait pour ainsi dire à être homme, ou plutôt il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne point nous effaroucher, quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme.

Moïse demeura quarante jours sur la montagne sans manger ni boire, prosterné devant l'Éternel. Dieu daigna écrire encore une fois sur les tables nouvelles les dix paroles de l'alliance. Quand Moïse descendit portant ces tables, il ignorait que de sa face sortaient deux rayons de lumière qui étaient un reflet de l'éclat divin. Aaron et les enfants d'Israël, voyant ce rayonnement de son visage, craignirent de s'approcher de lui. Moïse leur parla et leur renouvela les prescriptions du Sinaï, et quand il eut fini, il couvrit sa tête d'un voile qu'il n'ôtait que pour s'entretenir avec Dieu.

Sitôt que la loi fut promulguée, Moïse s'occupa d'organiser le culte extérieur et public. Un peuple comme celui d'Israël, très-porté vers les choses sensibles, avait tout spécialement besoin d'être détourné de ses tendances idolâtriques par l'éclat et la majesté des cérémonies religieuses. Moïse communiqua les inspirations qu'il avait reçues d'en haut à ce sujet, à Aaron, aux chefs de tribu et à la nation, et leur exposa le plan du temple portatif dans lequel le culte serait désormais célébré. Il fit appel à la générosité du peuple, et obtint les matériaux et les métaux nécessaires à la construction de ce tabernacle, et à la confection des autels et des vases sacrés. Il proposa en même temps, pour la direction de ces travaux, deux artistes habiles, Béseléel, de la tribu de Juda, et Ooliab, de celle de Dan. Le travail marcha avec une grande rapidité, et au premier jour de la seconde année le tabernacle put être dressé et consacré. Il avait la forme des tentes de luxe où habitaient les chefs nomades. La tenture en était soutenue par un échafaudage qui lui donnait plus de consistance. C'était un carré oblong, dont les côtés les plus longs allaient du levant au couchant, et qui comprenait deux parties, le sanctuaire proprement dit et le vaste parvis qui l'entourait. Ce parvis, qui devait contenir le peuple, était en plein air ; l'autel des sacrifices, construit en bois, revêtu de lames de bronze, s'y dressait, et on y immolait et on y brûlait les victimes. Là se trouvait encore le grand bassin de bronze où se lavaient les prêtres avant d'approcher de l'autel ou d'entrer dans le sanctuaire. Ce sanctuaire était partagé par un voile en deux parties, le *lieu saint* et le *Saint des saints*. Dans le lieu saint se trouvaient la table des douze pains de proposition, en bois recouvert d'or, le chandelier d'or à sept branches, et le petit autel des parfums aussi en bois lamé d'or. Le Saint des saints, où le grand prêtre et Moïse seuls pouvaient entrer, renfermait l'arche d'alliance faite d'un bois incorruptible que l'or revêtait toujours. C'était le symbole de l'alliance de Dieu avec son peuple. Elle avait la forme d'une petite chapelle portative, pa-

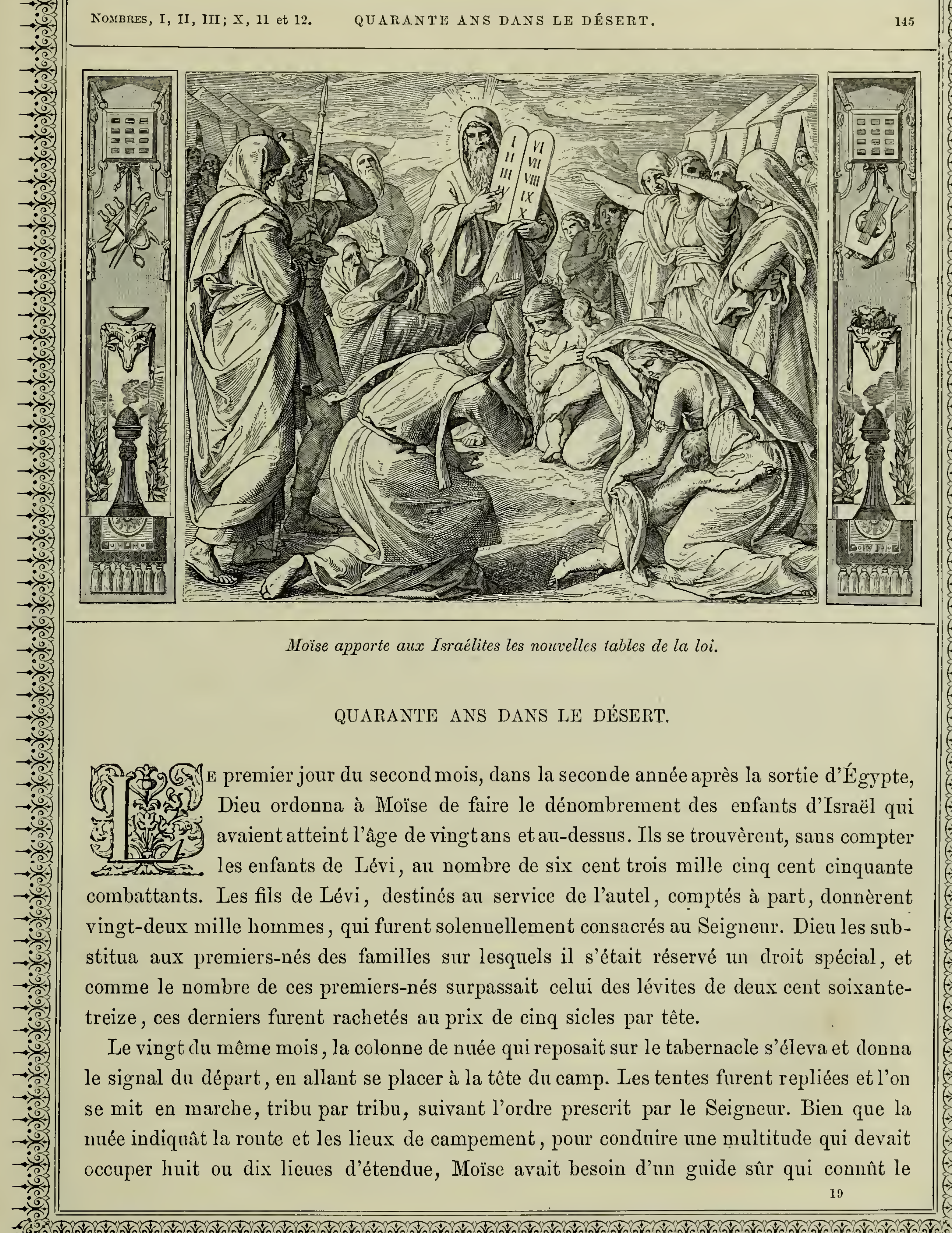
reille à celles qui se trouvaient dans les temples égyptiens et qui contenaient une image de la Divinité, que la foule ne pouvait voir. Dans cette arche, Moïse plaça les tables de la loi, une mesure de la manne du désert et, plus tard, la verge d'Aaron. Le couvercle, appelé propitiatoire, était d'or et portait à ses deux extrémités deux chérubins d'or qui l'ombrageaient de leurs ailes.

La richesse extrême et la grande magnificence du tabernacle n'ont rien qui doive nous surprendre, et la critique antireligieuse a eu tort d'attaquer sur ce point la véracité des saints livres. Quand on aurait employé pour dix millions d'or, une pareille valeur pouvait aisément se trouver chez un peuple de trois millions d'habitants et qui avait emporté les richesses de l'Égypte ; pour ce qui est du travail, on sait à quelle école les Israélites avaient été formés, et quels habiles artistes étaient leurs anciens maîtres.

Moïse reçut l'ordre de Dieu de consacrer Aaron et ses fils par l'onction sainte qui les vouait au service de l'autel. Il obéit ; les ayant purifiés d'abord, il revêtit le premier des ornements pontificaux, de la tunique de fin lin, relevée par une ceinture, de la robe d'hyacinthe, de l'éphod où étaient écrits les noms des douze tribus, et du rational orné de douze pierres précieuses ; puis il mit à son front la tiare et la lame d'or qui portait ces mots : « La sainteté est au Seigneur ; » prenant ensuite l'huile sainte, il en répandit sur la tête des nouveaux ministres, puis il donna aussi aux fils d'Aaron des tuniques de lin, des ceintures et des mitres. Il offrit enfin des sacrifices, un veau pour le péché, un bélier pour l'holocauste, et un second bélier pour la consécration ; et avec l'huile de l'onction et le sang de ces animaux, il fit l'aspersion sur Aaron et sur ses fils, et leur ordonna de manger de la chair des victimes et des pains de proposition. Ils durent de plus rester sept jours dans le tabernacle, pour y achever leur consécration. Les sacrifices, comme on voit, étaient de différentes sortes, les uns sanglants, les autres non sanglants. Ces derniers étaient des offrandes d'huile, de farine, de pain, de fruits et d'encens. Les sacrifices sanglants se divisaient en quatre classes : les holocaustes, où toute la victime était consumée ; les hosties pacifiques, où l'on n'en brûlait qu'une partie ; les sacrifices expiatoires pour le péché, et les sacrifices propitiatoires. Les prêtres devaient toujours manger une portion de la victime, et le peuple pouvait être aussi associé à cette manducation.

Au bout de sept jours, Aaron entra dans l'exercice de ses fonctions et offrit des sacrifices avec ses fils. En présence du peuple, le feu sortit du tabernacle et alla dévorer l'holocauste. Mais deux fils d'Aaron, ayant mis dans leur encensoir un feu profane, furent enveloppés par les flammes et périrent en face de l'autel. De pareils exemples étaient nécessaires.

La loi contre les blasphémateurs était formelle, et punissait de mort quiconque s'était rendu coupable de ce crime. Pendant qu'on travaillait à la construction du tabernacle, le fils d'une femme israélite et d'un père égyptien se prit de querelle avec un Hébreu, et blasphéma le nom du Seigneur : Moïse le fit sortir du camp et le peuple le lapida.



Moïse apporte aux Israélites les nouvelles tables de la loi.

QUARANTE ANS DANS LE DÉSERT.

Le premier jour du second mois, dans la seconde année après la sortie d'Égypte, Dieu ordonna à Moïse de faire le dénombrement des enfants d'Israël qui avaient atteint l'âge de vingt ans et au-dessus. Ils se trouvèrent, sans compter les enfants de Lévi, au nombre de six cent trois mille cinq cent cinquante combattants. Les fils de Lévi, destinés au service de l'autel, comptés à part, donnèrent vingt-deux mille hommes, qui furent solennellement consacrés au Seigneur. Dieu les substitua aux premiers-nés des familles sur lesquels il s'était réservé un droit spécial, et comme le nombre de ces premiers-nés surpassait celui des lévites de deux cent soixante-treize, ces derniers furent rachetés au prix de cinq sicles par tête.

Le vingt du même mois, la colonne de nuée qui reposait sur le tabernacle s'éleva et donna le signal du départ, en allant se placer à la tête du camp. Les tentes furent repliées et l'on se mit en marche, tribu par tribu, suivant l'ordre prescrit par le Seigneur. Bien que la nuée indiquât la route et les lieux de campement, pour conduire une multitude qui devait occuper huit ou dix lieues d'étendue, Moïse avait besoin d'un guide sûr qui connût le

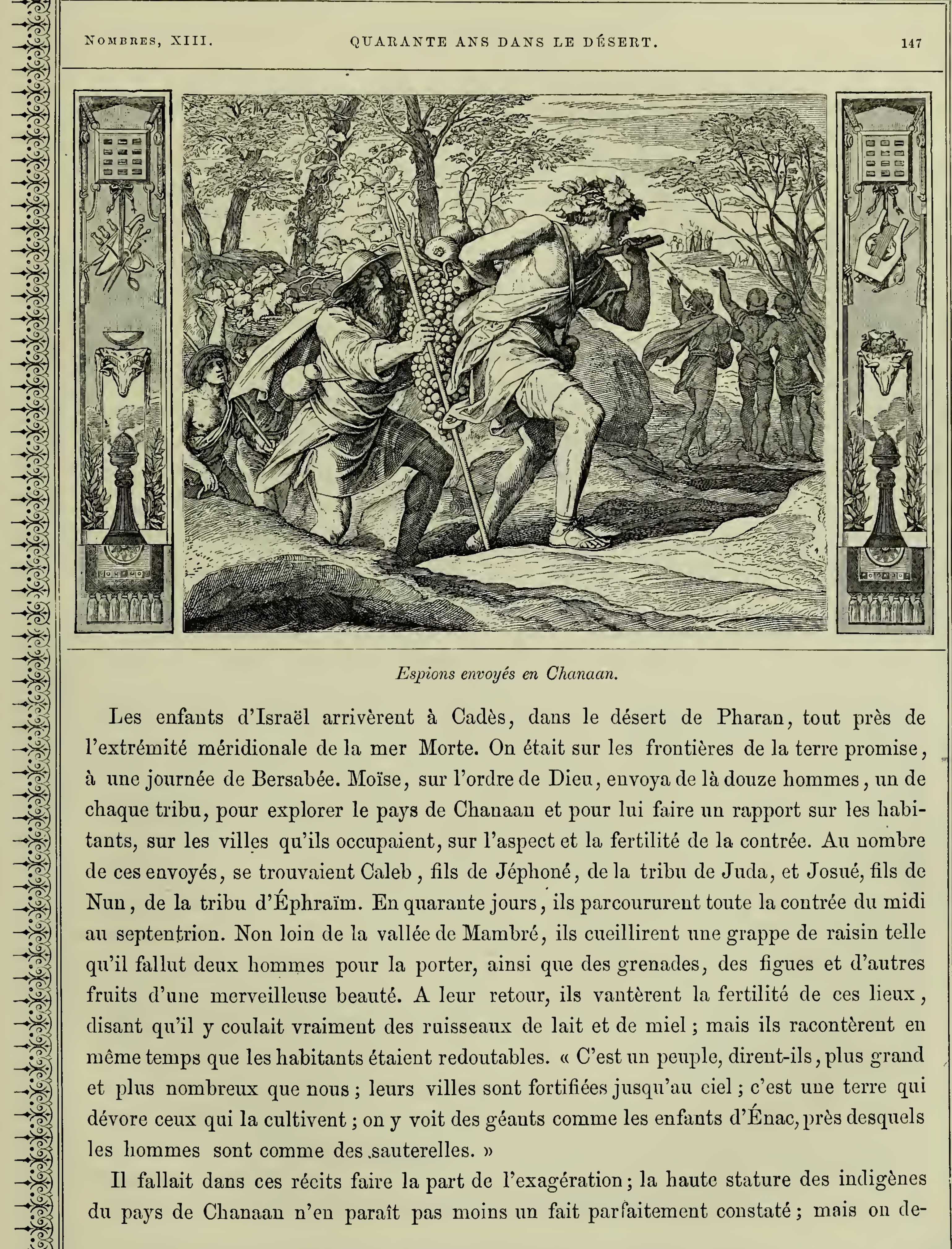
pays. Il s'adressa à son beau-frère, Hobab le Madianite, qui était venu le rejoindre au Sinaï et qui lui avait amené sa femme et ses enfants. Après quelques difficultés, Hobab se rendit à la prière de Moïse. La route fut prise au nord, vers le désert de Pharan et la frontière méridionale de la Palestine.

Mais, dès le début du voyage, les murmures recommencèrent. On se plaignait avec aigreur de ces marches laborieuses. Un nouvel exemple devenait nécessaire. Dieu permit qu'un feu s'allumât à l'extrémité du camp et dévorât plusieurs des coupables. C'est pourquoi ce lieu fut appelé *incendie*.

Les exigences de la sensualité et de l'égoïsme ne s'en manifestèrent pas moins; c'était principalement le menu peuple, sorti d'Égypte avec les Hébreux, qui se laissait aller à toutes sortes de convoitises; le mal se communiquait, et les fils d'Israël se joignant aux mécontents, se mirent à dire en pleurant : « Qui nous fera manger de la chair? Il nous souvient des poissons, des poireaux et des oignons que nous mangions en Égypte. Notre vie languit, car nous n'avons que manne sous les yeux. » Importuné de ces murmures, Moïse dit au Seigneur : « Pourquoi avez-vous affligé ainsi votre serviteur en le chargeant du poids de tout ce peuple? Est-ce donc moi qui ai conçu cette multitude ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Porte-les sur ton sein comme la nourrice porte son petit enfant, et conduis-les dans la terre promise? Où prendrai-je des viandes pour en donner à cette foule? Tout cela m'est à charge, et j'aime mieux mourir. » Afin de délivrer en partie son serviteur du fardeau qui l'accablait, le Seigneur lui permit de s'adjoindre soixante-douze anciens pour la direction des affaires, et leur donna l'esprit de prophétie. Il annonça que le lendemain on aurait de la chair à manger pour un mois.

En effet, un vent violent souffla du côté de la mer, et des volées de cailles s'abattirent autour du camp dans l'espace d'une journée de chemin. On en ramassa de prodigieuses quantités, et l'on en conserva pendant un mois. Beaucoup d'Israélites firent un usage immodéré de cette chair qui leur était donnée, excitèrent la colère de Dieu, et payèrent de la vie leur gourmandise. Ils se creusèrent ainsi des *sépulcres de concupiscence* (ce fut le nom qu'on donna à ce lieu) et y furent ensevelis.

Moïse eut la douleur de trouver jusque dans sa famille des sujets d'amertume. La division se mit entre Marie, sa sœur, et Séphora, son épouse. Séphora, fille de Jéthro, était originaire du pays de Madian, que l'Écriture comprend dans l'Éthiopie orientale; Marie lui reprocha d'être Éthiopienne, et Aaron se joignit à elle dans ces invectives. Ils allèrent tous les deux jusqu'à blâmer Moïse d'avoir épousé une étrangère. Mais Dieu parla au frère et à la sœur, justifia son prophète, leur reprocha leurs discours imprudents, et pour les en punir, frappa Marie d'une lèpre qui la fit séparer du camp pendant sept jours et qui ne cessa qu'à la prière de Moïse.



Espions envoyés en Chanaan.

Les enfants d'Israël arrivèrent à Cadès, dans le désert de Pharan, tout près de l'extrémité méridionale de la mer Morte. On était sur les frontières de la terre promise, à une journée de Bersabée. Moïse, sur l'ordre de Dieu, envoya de là douze hommes, un de chaque tribu, pour explorer le pays de Chanaan et pour lui faire un rapport sur les habitants, sur les villes qu'ils occupaient, sur l'aspect et la fertilité de la contrée. Au nombre de ces envoyés, se trouvaient Caleb, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda, et Josué, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm. En quarante jours, ils parcoururent toute la contrée du midi au septentrion. Non loin de la vallée de Mambré, ils cueillirent une grappe de raisin telle qu'il fallut deux hommes pour la porter, ainsi que des grenades, des figues et d'autres fruits d'une merveilleuse beauté. A leur retour, ils vantèrent la fertilité de ces lieux, disant qu'il y coulait vraiment des ruisseaux de lait et de miel ; mais ils racontèrent en même temps que les habitants étaient redoutables. « C'est un peuple, dirent-ils, plus grand et plus nombreux que nous ; leurs villes sont fortifiées jusqu'au ciel ; c'est une terre qui dévore ceux qui la cultivent ; on y voit des géants comme les enfants d'Énac, près desquels les hommes sont comme des sauterelles. »

Il fallait dans ces récits faire la part de l'exagération ; la haute stature des indigènes du pays de Chanaan n'en paraît pas moins un fait parfaitement constaté ; mais on de-

vait surtout compter sur le secours divin qui n'avait jamais fait défaut à Israël. Au lieu de cela, le découragement s'empara du peuple. En vain Caleb et Josué cherchèrent-ils à calmer la foule, en vain Moïse rappela-t-il les prodiges accomplis par l'Éternel, l'épouvante avait saisi tous les cœurs. Un soulèvement général menaça de détruire tout le plan de Moïse, et déjà l'on parlait d'élire un autre chef et de retourner en Égypte.

L'Éternel, outragé, fit éclater sa gloire et parla du milieu de la nuée qui reposait sur le tabernacle. Il allait frapper les coupables et les détruire, mais Moïse ne se lassait point d'intercéder pour eux. « Je pardonne, dit le Seigneur, mais aucun de ces hommes qui, en dépit de tous les prodiges que j'ai accomplis, m'ont tenté si souvent, n'entrera dans la terre promise, à l'exception de Caleb et de Josué; qu'ils retournent au désert pour y mourir, et que leurs cadavres demeurent étendus dans la solitude. Seuls, les enfants au-dessous de vingt ans, après en avoir passé quarante dans le désert, entreront en possession de la terre de Chanaan. » Moïse sentit alors l'impossibilité de poursuivre son projet avec une génération inhabile au métier des armes, habituée à l'esclavage, et peu capable d'un dévouement héroïque; il annonça au peuple avec des reproches l'arrêt qui le condamnait à mourir au désert. A sa voix, les Israélites sentirent combien leur conduite était criminelle, et, passant d'un excès à l'autre, demandèrent à marcher sur-le-champ contre les Chananéens. Mais l'arrêt était irrévocablement prononcé, au moins contre tous les hommes au-dessus de vingt ans, en état de porter les armes et compris dans le dénombrement. Par ses murmures et par sa rébellion, le peuple avait en quelque sorte rompu l'alliance divine et renoncé à ses priviléges. Cependant, malgré la défense de Moïse, qui refusa de quitter le camp, les Hébreux voulurent témoigner à leur manière de leur repentir et de leur bonne volonté. Ils marchèrent au combat contre les Amalécites, mais sans l'arche d'alliance, sans l'ordre et sans la bénédiction de Dieu. Ils furent battus et repoussés avec perte. L'épée du vainqueur leur apprit qu'ils n'avaient plus qu'à se résigner désormais, et à continuer leur vie nomade dans le désert.

Ainsi la justice divine ne perdait aucun de ses droits, et le châtiment, suivant toujours de près la faute, rappelait le peuple à l'obéissance et à la pratique de la loi. Des Israélites avaient trouvé dans le désert un homme qui violait le repos du sabbat, en ramassant du bois. On l'amena devant Moïse et devant la multitude assemblée. Comme on ne savait quelle peine lui infliger, on le mit en prison. Le Seigneur, consulté à ce sujet, ordonna qu'on le fît mourir, et il fut lapidé.

Ce fut bientôt après une véritable révolte qu'il fallut comprimer. Le peuple, cette fois du moins, ne s'y associa pas. Elle eut pour instigateur le lévite Coré, qui, poussé par l'ambition et la jalousie, s'éleva contre Moïse et Aaron, protestant contre le privilége du sacerdoce, et attira dans son complot trois descendants de Ruben, Dathan, Abiron et Hon, et avec eux deux cent cinquante Israélites des premiers de la synagogue.





Punition de Coré et de ses complices.

Flattant la multitude, les conjurés lui dirent : « Toute l'assemblée n'est composée que de saints, et le Seigneur est au milieu d'eux ; pourquoi donc, Moïse et Aaron, vous élevez-vous sur le peuple de Dieu ? » Moïse attristé répondit : « L'Éternel sera juge entre nous. Trouvez-vous demain avec des encensoirs à la porte du tabernacle, Dieu fera connaître qui est saint et qui est son élu. » Dathan et Abiron, secrètement avertis par Moïse, persistèrent dans leur rébellion, de laquelle Hon se retira, ce semble. Le lendemain, Coré et ses complices se présentèrent à la porte du tabernacle. La gloire de l'Éternel apparut, et l'on entendit une voix qui disait : « Séparez-vous de cette assemblée, car je vais l'effacer du nombre des vivants. » Moïse et Aaron, à qui ces paroles étaient adressées, se prosternèrent, demandant au Seigneur s'il ferait périr tout le peuple pour le crime de quelques-uns. « Non, répondit l'Éternel, mais qu'on s'éloigne des tentes de Coré, de Dathan et d'Abiron. » Alors Moïse dit : « Si ceux-ci meurent d'une mort naturelle, je ne suis pas l'envoyé de l'Éternel; mais si la terre s'ouvre et les engloutit vivants dans ses abîmes, vous saurez qu'ils ont offensé le Seigneur. » Comme il parlait encore, la terre se fendit sous leurs pieds et les engloutit avec leurs tentes et leurs richesses ; en même temps une flamme sortit du tabernacle et dévora les deux cent cinquante complices des rebelles. Les trois fils de Coré, qui n'avaient pas pris part à la révolte de leur père, furent épargnés. Le peuple trouva le châtiment trop sévère, et

reprocha à Moïse et à Aaron de l'avoir attiré sur les coupables. Dieu punit ces nouveaux murmures par une peste qui fit de nombreuses victimes, et ne cessa que par l'intercession d'Aaron, lequel, debout entre les vivants et les morts, offrit de l'encens à l'Éternel.

Les historiens qui racontent ces événements et qui veulent en bannir le surnaturel, font une œuvre puérile. Moïse écrivant pour des contemporains n'a pu imaginer des fables dont tout le monde lui eût donné le démenti; de pareils faits étaient publics, vrais par là même, et il faut nécessairement y reconnaître l'intervention de Dieu. Elle avait à se manifester en faveur du sacerdoce, qui, s'il n'eût reçu cette consécration dès l'origine, eût été un objet perpétuel de doutes et de contestations.

Dieu se prêtait ainsi aux exigences de ce peuple encore enfant, qui avait besoin de prodiges pour croire. D'après les ordres que Moïse avait reçus du Seigneur, chacun des douze chefs de tribu dut inscrire son nom sur une verge de bois sec, et la déposer ensuite dans le tabernacle devant l'arche d'alliance. Le lendemain, il se trouva que la verge d'Aaron avait reverdi et portait des fleurs et des amandes. Moïse présenta alors ces verges au peuple ; chacun reconnut la sienne, et tous les murmures cessèrent. A partir de ce moment, le droit exclusif de la famille d'Aaron au sacerdoce ne fut plus révoqué en doute.

Tous ces événements se passèrent dans la deuxième année qui suivit la sortie d'Égypte. L'Écriture garde le silence sur les trente-huit ans du séjour dans le désert, parce que, sans doute, il ne s'y produisit aucun fait important pour l'histoire de la révélation. Si l'on veut conclure de là que les Israélites ne demeurèrent que deux ans au désert, on s'inscrit très-gratuitement en faux contre les témoignages les plus formels. Pendant quarante ans, les Hébreux parcoururent en nomades les solitudes auxquelles les Arabes ont donné le nom d'*El Tyh* ou *Tyh Beni Israël* (égarement des enfants d'Israël).

Ce délai apporté à l'entrée dans la terre promise fut un châtiment divin des infidélités d'Israël, mais ce fut aussi le résultat d'une sage disposition de la Providence, en vue de rendre possible, dans l'ordre des choses humaines, la conquête du pays de Chanaan. La génération qui était née et qui avait grandi dans l'esclavage eût été beaucoup moins apte à se mesurer avec les belliqueuses populations chananéennes que la génération suivante, qui naquit, s'endurcit et se forma dans les épreuves du désert; en outre, l'invasion se trouva amenée dans le moment historique qui pouvait être le plus favorable. Au temps de la sortie d'Égypte, l'empire égyptien était maître de toute la Palestine; si les Hébreux avaient voulu y pénétrer immédiatement, ils auraient eu affaire non-seulement aux habitants du pays, mais aux forces redoutables du pharaon, qui fût venu à leur secours. Quarante années plus tard, une dynastie pacifique occupait l'Égypte, qui n'exerçait plus qu'une souveraineté purement nominale sur le pays de Chanaan ; elle laissa se heurter les Israélites et les Chananéens dans la Palestine, indifférente au succès des uns ou des autres, et la conquête de la terre promise devint moins difficile à réaliser.



La Verge d'Aaron.

LA DERNIÈRE ANNÉE DE MOÏSE.

Au premier mois de la quarantième année après la sortie d'Égypte, nous retrouvons les Hébreux à Cadès, dans le désert de Pharan ou de Sin. C'est là que Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, mourut et fut ensevelie. Moïse se voyant enfin à la tête d'une génération plus forte et plus courageuse que celle qu'il avait tirée de l'esclavage, sachant d'ailleurs que les temps marqués par l'arrêt divin étaient accomplis, se préparait à frayer aux Israélites le chemin du pays de Chanaan. Mais ceux-ci n'avaient pas oublié les mauvaises traditions de leurs pères. L'eau étant venue à manquer, le peuple encore une fois s'assembla en tumulte autour de Moïse et d'Aaron, leur reprochant de l'avoir fait sortir d'Égypte pour le faire mourir dans ce désert aride. Ceux-ci, selon leur coutume, consultèrent le Seigneur dans le tabernacle. L'Éternel se manifesta comme autrefois, et dit à Moïse : « Prends la verge, assemble le peuple, va avec Aaron, ton frère ; parle à la pierre devant eux, elle donnera de l'eau et toute la multitude boira. » Mais les deux vieillards eurent un moment de faiblesse et de découragement. Moïse, en présence du rocher, dit au peuple : « Écoutez, rebelles ! Pourrons-nous faire sortir

de l'eau de la pierre ? » En même temps, au lieu de parler simplement au rocher, il le frappa par deux fois de sa verge. L'eau jaillit en abondance, mais à cause du manque de confiance dont ils avaient fait preuve, Dieu interdit à Moïse et à Aaron l'entrée de la terre promise, voulant ainsi montrer combien l'obéissance est nécessaire, et combien même dans les saints les fautes légères sont punissables.

Moïse, renonçant à son ancien plan, ne songea plus à faire franchir aux Hébreux les frontières méridionales de la Palestine ; mais il voulut du moins assurer l'œuvre de toute sa vie, en conduisant lui-même son peuple sur la rive gauche du Jourdain, par où la terre promise devait être plus accessible. Il n'avait point de vues hostiles contre les pays à l'est du fleuve ; il espérait y arriver sans obstacle et y obtenir un libre passage. Il envoya donc de Cadès des ambassadeurs au roi d'Édom, pour lui demander de traverser son territoire. Dieu ne voulait pas qu'on fît la guerre aux Édomites, descendants d'Ésaü, auquel les montagnes de Séir avaient été données. Les ambassadeurs rappelèrent au roi leur communauté d'origine, les maux soufferts par les fils de Jacob en Égypte et leur délivrance miraculeuse ; ils exposèrent leur demande, et promirent de ne causer aucun dommage à la contrée. Mais le roi refusa et prit une attitude menaçante. Il fallut donc se décider à faire le tour des montagnes de Séir, à marcher au midi vers le golfe Élanitique, pour de là remonter au nord, en passant sur le territoire de quelques tribus iduméennes indépendantes du roi d'Édom et moins hostiles que lui.

De Cadès on se rendit au mont Hor. Moïse reçut de Dieu l'ordre de conduire sur la montagne Aaron avec son fils Éléazar, et de dépouiller le vieux pontife de ses ornements sacrés pour en revêtir ce fils qui devait lui succéder. Moïse fit ainsi que l'Éternel lui avait commandé, et sans entrer dans la terre promise, Aaron mourut sur cette montagne. Les Hébreux célébrèrent son deuil pendant trente jours.

Les Chananéens du midi se mirent à la poursuite des Israélites, mais Israël fit un vœu au Seigneur et prononça contre eux l'anathème ; il les combattit et leur fit des prisonniers.

Le long détour qu'il fallut faire, à partir d'Hor, pour côtoyer le pays d'Édom, fatigua le peuple, qui se mit encore à murmurer contre Dieu et contre Moïse, et surtout à se plaindre de n'avoir d'autre nourriture que la manne. La réponse du Seigneur ne se fit pas attendre. Il envoya des serpents venimeux dont la morsure était brûlante et souvent mortelle. Les Israélites confessèrent à Moïse qu'ils avaient péché, et lui demandèrent d'intercéder pour eux. Il pria Dieu, qui lui dit de faire un serpent d'airain, de l'élever comme un signe, lui assurant que tous ceux qui le regarderaient seraient guéris. Moïse obéit, et, en effet, quiconque était blessé obtenait sa guérison en regardant ce serpent. Nous savons par l'Évangile et par la parole même de Jésus-Christ, que le serpent d'airain était la figure du Sauveur sur la croix. Lui aussi a été élevé, afin que ceux qui croient en lui, eussent-ils été blessés par les morsures de l'infernal serpent, ne périssent point, mais aient la vie éternelle.



Le Serpent d'airain.

Après plusieurs haltes, les Israélites, auxquels Dieu avait défendu d'attaquer les Moabites et les Ammonites, arrivèrent au mont Abarim, à l'est de la mer Morte, et suivant la lisière du désert, ils franchirent le torrent de Zara (aujourd'hui Ouady-Karak), puis gagnèrent celui d'Arnon, qui se jette comme le premier dans la mer Morte et sépare le pays de Moab de celui des Amorrhéens. Une ambassade pacifique fut envoyée à Séhon, leur roi, pour demander le passage, avec promesse de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Séhon était un aventurier conquérant qui avait, à l'aide des Chananéens d'Engaddi, formé son royaume aux dépens des Moabites et des Ammonites, dont il avait ravagé les territoires. Un bas-relief sur lave, récemment découvert au lieu appelé par les Arabes *monticule de Séhon*, représente le conquérant perçant de sa lance un ennemi renversé. Enorgueilli de ses succès, ce roi rejeta la demande des Hébreux et marcha contre eux. Mais il fut complétement vaincu, et toutes ses villes tombèrent au pouvoir des Israélites, qui firent ainsi la conquête de son royaume.

Après cette victoire, Moïse dirigea ses forces contre Basan, dont le roi Og avait pris les armes pour venger les Amorrhéens. Ce monarque, qui s'était fait aussi un territoire en s'emparant d'une partie des provinces des Ammonites, était un aventurier comme son voisin et allié ; sa force était prodigieuse et sa taille tout à fait gigantesque. Son tombeau,

qu'on voit à Rabbath Ammon, dit l'Écriture, a cinq coudées de longueur sur quatre de large. La rencontre des Hébreux et de l'armée de Basan eut lieu auprès d'Édraï. Og y fut entièrement défait et périt dans le combat. Les Hébreux devinrent ainsi maîtres, sur la rive gauche du Jourdain jusqu'à l'Hermon, de toute la contrée que plus tard les Grecs ont appelée la Pérée. Les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse accéda à leur demande, et le pays entre l'Arnon et Jabbok devint leur propriété. Ruben s'établit au midi et Gad au nord. Une partie de la tribu de Manassé obtint pour son lot le territoire de Basan.

Les Moabites ne virent pas sans inquiétude les Hébreux camper dans les plaines que Séhon leur avait enlevées ; ils ignoraient d'ailleurs que Dieu avait défendu aux Israélites d'attaquer les fils de Moab et d'Ammon, qui descendaient de Loth. Balac, roi des Moabites, s'entendit avec les Madianites pour résister aux envahisseurs. Se sentant trop faibles, les alliés firent venir de Pethor, en Mésopotamie, pays des Ammonites, un devin fameux, nommé Balaam, pour maudire ces redoutables ennemis et jeter sur eux un sort funeste. Aux ambassadeurs qui lui furent envoyés, Balaam répondit : « Restez ici cette nuit et je vous ferai connaître ce que Dieu me dira. » L'Éternel lui dit : « Ne va pas avec eux, ne maudis pas Israël, parce qu'il est béni. » Sur de nouvelles instances qui lui furent faites avec des présents considérables, Balaam consulta encore l'Éternel, qui lui fit cette réponse : « Va maintenant avec eux, mais ne fais que ce que je t'ordonnerai. » Balaam, aveuglé par les honneurs et par les présents, prit avec lui deux serviteurs, monta sur son ânesse et partit. Mais l'ange du Seigneur parut dans la route pour s'opposer à lui. L'ânesse vit l'ange debout dans le chemin, une épée nue à la main, et voulut se détourner de sa voie. Comme Balaam la frappait pour l'y ramener, l'ange se plaça devant lui dans un sentier que bordaient des deux côtés les murailles d'une vigne. L'animal se jeta contre le mur et froissa le pied de Balaam, qui le battit de nouveau ; l'ange alors se montra dans un lieu étroit où il n'y avait moyen de passer ni à droite ni à gauche. L'ânesse tomba sous les pieds de Balaam qui la frappait avec un bâton. Mais Dieu ouvrit la bouche de l'animal et il parla : « Que t'ai-je fait? Pourquoi me frapper pour la troisième fois? — Tu te moques de moi, s'écria le devin, que n'ai-je une épée pour te tuer! — Je suis à toi, je te sers chaque jour et n'ai jamais refusé de t'obéir, » reprit l'ânesse. A ce moment, le faux prophète vit l'ange l'épée à la main et se prosterna. « Pourquoi, lui dit l'ange, as-tu frappé trois fois ton ânesse? Ton intention est perverse, et si ta monture ne se fût détournée de son chemin, je t'aurais tué, sans qu'il lui arrivât malheur. » Balaam répondit : « J'ai péché, ne sachant pas que vous vous opposiez à mon dessein ; si vous le désirez, je m'en retournerai. — Non, dit l'ange, marche avec les princes, mais garde-toi bien de ne rien dire que ce que je te commanderai. »



L'ange de l'Éternel arrête Balaam.

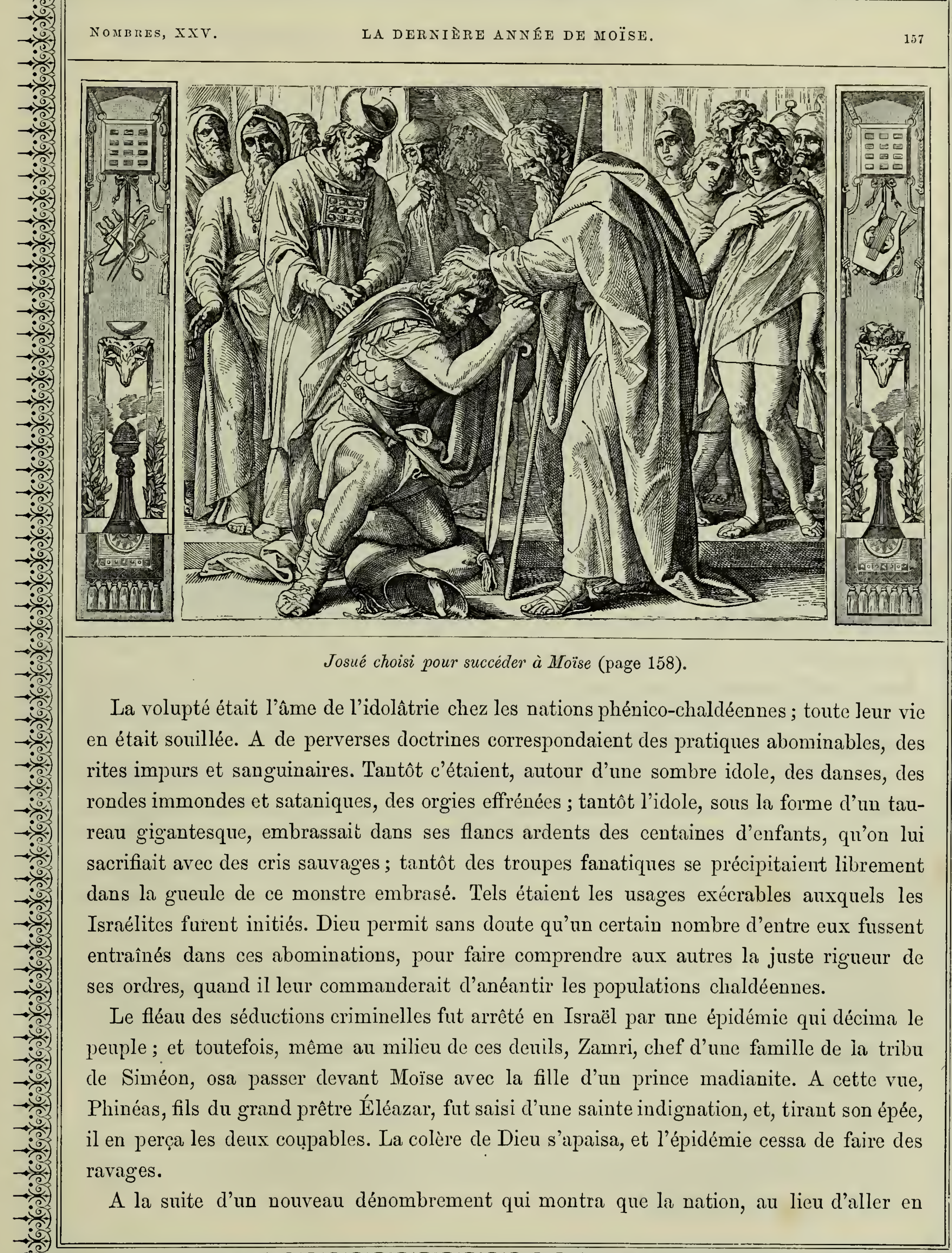
Balaam alla donc vers les princes de Moab, et dit à Balac : « Me voici, mais pourrai-je dire autre chose que ce que l'Éternel me mettra dans la bouche? » Balac partit avec lui, offrit des sacrifices, le conduisit le lendemain matin sur les hauts lieux consacrés à Baal et lui montra le camp d'Israël.

On dressa sept autels et l'on prépara autant de taureaux et de béliers; puis Balaam se sépara pour un moment de Balac et des princes moabites. L'Éternel lui mit sa parole dans la bouche, et quand il revint, il dit : « On m'a fait venir de l'Orient pour maudire Israël; mais comment maudirai-je celui que Dieu ne maudit pas? Je le verrai du sommet des rochers et des collines; ce peuple possédera à lui seul la terre qui lui a été promise, et il ne sera pas traité comme les autres nations. Qui pourra compter les fils de Jacob, aussi nombreux que la poussière, et connaître tous les enfants d'Israël? Oh! que je voudrais mourir de la mort de ces justes, et puisse ma fin ressembler à la leur! » Balac indigné de voir que le prophète, au lieu de maudire, bénissait ses ennemis, le conduisit sur le mont Phasga, d'où l'on découvrait un autre côté du camp d'Israël, y dressa encore sept autels, et quand Balaam fut près de lui, il lui ordonna de parler. « Écoute, ô Balac, fils de Séphor, Dieu n'est point ainsi que l'homme sujet à mentir, et sa volonté ne change point. Il a béni, je ne puis détourner sa bénédiction. Il n'y a point d'idole dans Jacob, ni

de statues des faux dieux dans Israël, mais le Dieu vivant est son Seigneur, et il fait déjà retentir pour lui les trompettes de la victoire. Voilà que ce peuple s'élèvera comme une lionne et se dressera comme un lion. Il ne se reposera pas qu'il n'ait dévoré sa proie et bu le sang de ceux qu'il aura tués. — Si tu ne maudis pas ces hommes, au moins ne les bénis pas, » dit alors Balac ; et il le conduisit sur le sommet de Phogor. Balaam, se tournant du côté du désert et levant les yeux, vit Israël en ses tentes, et il fut saisi par l'esprit de Dieu. « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! s'écria-t-il, et qu'elles sont belles aussi tes tentes, ô Israël! Ta postérité sera immense comme les eaux de la mer et ton empire sera glorieux. Israël se couche pour dormir comme le lion et la lionne, qui osera le réveiller? Béni soit celui qui le bénira, maudit celui qui le maudira! — Quoi! s'écria Balac, je t'ai appelé pour les maudire et tu les bénis par trois fois! — Je ne puis que répéter tout ce que dira Jéhovah, » répondit Balaam. Puis il ajouta : « Je le verrai, mais non pas maintenant; je le contemplerai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, et d'Israël s'élèvera un rejeton. Il frappera les chefs de Moab et les enfants de Seth. Édom et Séir tomberont en son pouvoir. Le dominateur sortira de Jacob. » Balaam se tut, et revint en sa demeure.

L'Écriture ne donne de si grands détails que pour en faire ressortir un enseignement important et un fait capital dans la direction d'Israël. Si le faux prophète bénit malgré lui, c'est que nulle puissance démoniaque ne peut aller contre Dieu, c'est que toutes les superstitions païennes doivent disparaître devant la vraie foi. Les bénédictions de Balaam sont un des passages les plus sublimes et les plus poétiques de la sainte Écriture. Nulle part la grandeur et la mission d'Israël n'ont été annoncées avec plus d'éclat et de force. La dernière prophétie a une valeur toute spéciale, en ce qu'elle contient, quoique d'une manière vague encore, l'annonce du Sauveur. L'étoile sortira de Jacob et amènera les mages au pied de la crèche, et le Dominateur nouveau-né sera la gloire d'Israël.

En se retirant, Balaam avait conseillé aux princes de Moab de faire tous leurs efforts pour corrompre ceux qu'il n'avait pu maudire : « Ce peuple n'est fort, leur avait-il dit, que de la puissance de son Dieu ; faites qu'il l'offense, et il vous sera facile de le vaincre. Envoyez donc dans le camp des Hébreux les filles de Moab et de Madian ; elles les séduiront et leur feront adorer vos dieux, et l'Éternel les exterminera. » Les Israélites, invités à des fêtes et à des festins célébrés en l'honneur de Beelphégor, dieu de la volupté qu'avait inventé le génie de l'impureté païenne, se laissèrent en grand nombre gagner par de perfides attraits et par des plaisirs criminels, et se firent initier au culte de l'infâme idole. Nous voyons ainsi ce qu'était alors l'idolâtrie. Balaam et Balac, les Moabites et les Madianites aussi bien que les Israélites, croient au Dieu véritable; si l'on se détourne de lui pour adorer les faux dieux, ce n'est point par ignorance, c'est qu'on aime la créature plus que lui et qu'on veut avant tout satisfaire ses passions.



Josué choisi pour succéder à Moïse (page 158).

La volupté était l'âme de l'idolâtrie chez les nations phénico-chaldéennes ; toute leur vie en était souillée. A de perverses doctrines correspondaient des pratiques abominables, des rites impurs et sanguinaires. Tantôt c'étaient, autour d'une sombre idole, des danses, des rondes immondes et sataniques, des orgies effrénées ; tantôt l'idole, sous la forme d'un taureau gigantesque, embrassait dans ses flancs ardents des centaines d'enfants, qu'on lui sacrifiait avec des cris sauvages ; tantôt des troupes fanatiques se précipitaient librement dans la gueule de ce monstre embrasé. Tels étaient les usages exécrables auxquels les Israélites furent initiés. Dieu permit sans doute qu'un certain nombre d'entre eux fussent entraînés dans ces abominations, pour faire comprendre aux autres la juste rigueur de ses ordres, quand il leur commanderait d'anéantir les populations chaldéennes.

Le fléau des séductions criminelles fut arrêté en Israël par une épidémie qui décima le peuple ; et toutefois, même au milieu de ces deuils, Zamri, chef d'une famille de la tribu de Siméon, osa passer devant Moïse avec la fille d'un prince madianite. A cette vue, Phinéas, fils du grand prêtre Éléazar, fut saisi d'une sainte indignation, et, tirant son épée, il en perça les deux coupables. La colère de Dieu s'apaisa, et l'épidémie cessa de faire des ravages.

A la suite d'un nouveau dénombrement qui montra que la nation, au lieu d'aller en

augmentant, était en décroissance, Moïse reçut l'ordre de marcher contre les Madianites. Ce fut une guerre d'extermination. Phinéas, à la tête de douze mille hommes pris dans les douze tribus, attaqua l'ennemi et en fit un massacre formidable. Parmi les morts se trouvèrent cinq rois de Madian, avec Balaam, le faux prophète. A la suite du combat, hommes et femmes furent, à l'exception des enfants, passés au fil de l'épée. Un arrêt de Dieu, pareil à celui qui embrasa les villes de la Pentapole, avait été porté contre ces races infâmes. Elles devaient périr. La mission d'en purger le monde avait été donnée à Israël, qui, après avoir commencé ici à la remplir, ne sut pas toujours s'en acquitter, soit par faiblesse, soit même par connivence avec l'idolâtrie.

Phinéas ne prit point du reste possession de territoire madianite; il se contenta de le dévaster entièrement, et l'armée revint au camp avec un immense butin, dont une part fut donnée à ceux qui avaient combattu, l'autre au peuple, avec des réserves pour Dieu et pour les lévites.

Moïse sentait sa fin approcher. Au moment où l'on arrivait aux rives du Jourdain, l'Éternel l'avertit qu'il aurait à monter sur la montagne de Nébo, au sommet de Phasga, pour y contempler la terre promise, et mourir sans y entrer, parce qu'il avait, comme Aaron offensé Dieu à Cadès, dans le désert de Sin, aux Eaux de la contradiction, Moïse demanda au Seigneur de choisir un homme qui le remplaçât, afin que son peuple ne demeurât point comme un troupeau de brebis sans pasteur. Dieu lui dit de choisir Josué, fils de Nun, et de lui imposer les mains en présence d'Éléazar et de toute l'assemblée. Il le prit donc, le présenta au grand prêtre et au peuple, et le chargea de gouverner Israël et de l'introduire dans la terre de Chanaan.

Ayant fixé ensuite les limites du territoire dont on devait faire la conquête, il ordonna à Éléazar et aux chefs des dix tribus de veiller au partage des terres, qui devaient être tirées au sort; il établit que les lévites auraient dans les divers cantons quarante-huit villes dont six seraient des lieux d'asile; puis, avant de mourir, il voulut parler aux anciens d'Israël et en leur personne à tout le peuple, pour lui faire, avec ses adieux, ses recommandations dernières.

Ce discours, qui remplit tout le cinquième livre du Pentateuque, prononcé en des circonstances solennelles au pied du Nébo, où le grand législateur allait disparaître, dut produire une impression profonde. Les instructions de Moïse, qui sans doute se prolongèrent pendant plusieurs jours, ont pour but de rappeler aux Hébreux les faveurs spéciales dont ils ont été l'objet de la part de la Providence, les principales dispositions de la loi, et leur devoir de reconnaissance et de soumission envers le Seigneur. Ce fut comme une seconde promulgation des commandements, qu'on appela pour cette raison Deutéronome. Pour en obtenir l'observation, le législateur invoque l'amour de Dieu pour son peuple et les arrêts de sa justice.



Dieu montre à Moïse la terre promise (page 160).

Les miracles qui ont précédé et suivi la sortie d'Égypte, l'alliance du Sinaï, les destinées des Israélites, la terre promise qu'ils doivent habiter, montrent bien que ceux-ci sont les enfants de Dieu, distingués entre toutes les nations pour le connaître et pour le servir. Il n'est besoin d'ailleurs, pour accomplir les préceptes du Seigneur, ni de monter au ciel, ni de descendre au fond des abîmes ; ils sont à la portée de tous, et chacun doit les avoir à la bouche et les garder dans son cœur. Qu'Israël les observe, et ses hautes destinées se réaliseront. « L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, ajouta Moïse, un prophète comme moi. C'est lui que tu écouteras. » La grande promesse faite à Adam et aux patriarches, qui est le principe et la fin de la religion, l'âme de l'ancienne alliance, est ainsi rappelée solennellement, avec un accent prophétique qui désigne le Fils de l'homme, suscité par Dieu pour être prophète comme Moïse, c'est-à-dire pour apporter comme lui une révélation, pour commander comme lui en maître à la nature, et pour être écouté des nations. Ce Fils de l'homme est celui auquel Moïse et Élie rendront hommage sur le Thabor, et dont l'Éternel dira : « Celui-ci est mon fils bien-aimé : écoutez-le. »

Moïse montre ensuite que l'inobservance des préceptes divins entraînerait pour Israël les plus terribles adversités. Il passe en revue les vengeances célestes, et décrit éloquemment

tout ce qui peut terrifier l'homme et le préserver du péché par une crainte salutaire; et pour que ses menaces ne paraissent pas de vaines paroles, il rappelle les châtiments qui depuis quarante ans ont frappé les Israélites. « Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre, poursuit le législateur, que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez donc la vie pour vous et pour votre postérité, et pour cela, aimez l'Éternel votre Dieu et obéissez à sa voix. »

Moïse termine son avertissement par un cantique qui traduit dans un sublime langage la mélancolie du vieux prophète entrevoyant l'ingratitude de son peuple, les misères qui en seront la suite, et les efforts des méchants pour s'opposer aux plans de la Providence. Mais la victoire de l'Éternel est certaine, et, bien qu'il prévoie les égarements d'Israël, le législateur n'en bénit pas moins solennellement les douze tribus. Ce chant que les Hébreux devaient apprendre par cœur et qui commence par ces mots : « Cieux, prêtez l'oreille, je vais parler : terre, écoute les paroles de ma bouche, » fut écrit par Moïse à la suite de son discours. Enfin le prophète, âgé alors de cent vingt ans, ayant achevé son œuvre ici-bas, se tint prêt à répondre à l'appel du Seigneur, qui ne se fit pas attendre.

Il monta sur le Nébo, en face de Jéricho, et l'Éternel lui montra toute la terre de Galaad jusqu'à Dan, et tout Nephtali, et la terre d'Éphraïm et de Manassé, et toute la terre de Juda jusqu'à la mer occidentale, et la région du midi, et la contrée de Jéricho, la ville des palmes, jusqu'à Ségor. Et l'Éternel lui dit : « Voici la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob. Tu l'as vue de tes yeux et tu n'y entreras pas. » Et Moïse, serviteur de Dieu, mourut là, dans le pays de Moab, au commandement de l'Éternel, qui l'ensevelit dans la vallée, en face de Phogor; et aucun homme, jusqu'à ce jour, n'a connu le lieu de sa sépulture.

Moïse avait cent vingt ans quand il mourut; ses yeux ne s'étaient point obscurcis; ses dents n'étaient point ébranlées et sa force ne l'avait point quitté. Les fils d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab pendant trente jours.

Il est bien évident que ces derniers versets, bien qu'ils fassent partie du Deutéronome, n'ont point été écrits par Moïse, mais par Josué ou par quelqu'un des écrivains sacrés. Ce récit se trouvait sans doute primitivement aux premières pages du livre suivant de Josué; on l'aura mis plus tard à la fin du Pentateuque, pour y donner entièrement achevée l'histoire de Moïse.

Il y a de nombreuses légendes sur la mort et sur la sépulture du premier chef d'Israël. L'Écriture, dans une de ses versions, dit littéralement qu'il mourut sur la bouche du Seigneur. Les rabbins en ont conclu que Dieu lui avait enlevé l'âme dans un baiser. On peut supposer que le grand serviteur de Dieu, qui avait autrefois demandé au Seigneur de le voir dans sa gloire et qui en avait obtenu cette réponse : « Nul ne me verra qu'il ne meure, » fut exaucé à son heure dernière : il vit Dieu face à face et mourut.





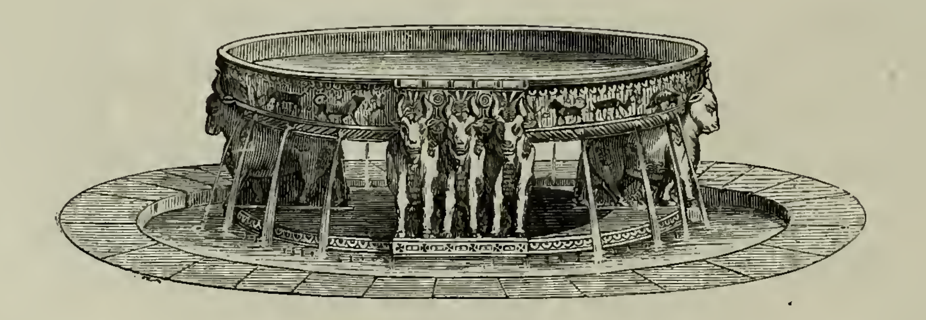
Mort de Moïse.

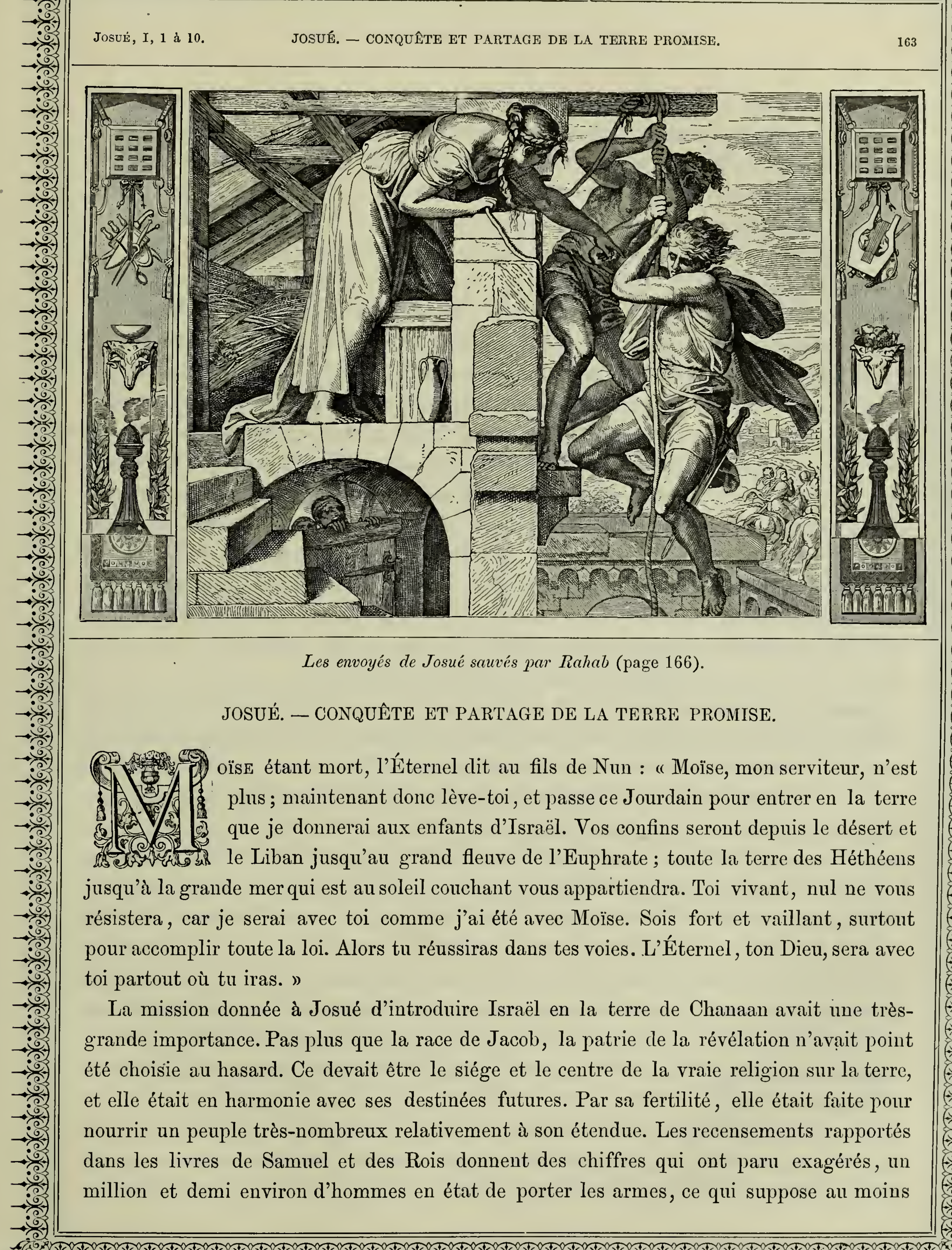
Quant à cette expression, « Le Seigneur l'ensevelit, » elle indique assez clairement un enlèvement merveilleux du corps du prophète, motivé par l'abus superstitieux que les Juifs auraient tenté d'en faire. Il ne convenait pas que la dépouille mortelle de cet homme de prodiges, aimé de Dieu et des siens, devînt l'objet d'un culte qui, eu égard au pays et au temps comme aux tendances du peuple, se fût bientôt transformé en idolâtrie. Il paraît donc certain, et l'épître de saint Jude y fait clairement allusion, que Dieu commanda à Michel, chef de ses anges, d'enlever le corps de Moïse et de l'ensevelir secrètement. Le démon, qui avait sans doute ses projets sur cette dépouille mortelle, s'opposa aux desseins de l'ange de lumière et entra en discussion avec lui. Michel ne voulut point lui commander en son propre nom; mais, fort de l'appui de Dieu, dont il exécutait les ordres, il se borna à lui dire : « Que le Seigneur lui-même te commande. » Le ministre du Très-Haut resta donc victorieux, et déposa le corps de Moïse au lieu que le Seigneur avait choisi.

La mort de l'incomparable prophète qui, depuis quarante ans, présidait aux destinées d'Israël, ne pouvait plus compromettre son œuvre. Josué avait été préparé de loin à la continuer. Depuis la sortie d'Égypte jusqu'aux derniers jours de Moïse, on le voit à ses côtés, toujours fidèle, ferme et courageux. Il livre la première bataille, et remporte sur

les Amalécites la première victoire ; il accompagne Moïse dans sa mystérieuse retraite au Sinaï ; il combat les rapports exagérés des espions qui sont allés avec lui et Caleb explorer la terre de Chanaan ; il défend ailleurs l'honneur et la prééminence de la prophétie en celui qui est le chef d'Israël, et, sans aucun doute, dans les quarante années passées au désert, cette noble et généreuse attitude ne se démentit jamais un instant. Tout l'eût donc désigné au choix de Moïse et à la confiance du peuple, alors même que Dieu n'eût pas déclaré formellement qu'il était son élu, et ordonné à son prophète de lui transmettre la dictature en lui imposant les mains.

Cette dictature allait être plutôt sanctifiée que limitée par l'entente qui devait régner entre le grand prêtre et Josué ; elle devait avoir en ce dernier les mêmes caractères et les mêmes priviléges qu'en Moïse. A la tête des anciens, des chefs de tribu et des juges, se trouvera le chef de l'État, relevant directement de Dieu, agissant et commandant en son nom. Le gouvernement sera toujours la théocratie : Dieu est le premier et véritable souverain d'Israël. La loi n'est que la raison divine manifestée aux hommes, c'est elle qui légitime les souverains secondaires comme ses ministres et interprètes. Au reste, un État comme celui des Hébreux pouvait à la rigueur se passer d'un chef permanent ; chaque tribu possédait en elle-même les pouvoirs nécessaires. La loi était donnée pour tous les temps, et, dans les circonstances difficiles, le roi suprême, Jéhovah, répondait par l'intermédiaire du grand prêtre. Nous verrons, après la mort de Josué, l'État des Hébreux se gouverner quelquefois sans chef ; s'ils viennent à perdre leur indépendance, si leur vie sociale est en danger, Dieu suscitera quelque grand citoyen qui se mettra à la tête du peuple pour sauver la nation.





Les envoyés de Josué sauvés par Rahab (page 166).

JOSUÉ. — CONQUÊTE ET PARTAGE DE LA TERRE PROMISE.

Moïse étant mort, l'Éternel dit au fils de Nun : « Moïse, mon serviteur, n'est plus ; maintenant donc lève-toi, et passe ce Jourdain pour entrer en la terre que je donnerai aux enfants d'Israël. Vos confins seront depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate ; toute la terre des Héthéens jusqu'à la grande mer qui est au soleil couchant vous appartiendra. Toi vivant, nul ne vous résistera, car je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse. Sois fort et vaillant, surtout pour accomplir toute la loi. Alors tu réussiras dans tes voies. L'Éternel, ton Dieu, sera avec toi partout où tu iras. »

La mission donnée à Josué d'introduire Israël en la terre de Chanaan avait une très-grande importance. Pas plus que la race de Jacob, la patrie de la révélation n'avait point été choisie au hasard. Ce devait être le siége et le centre de la vraie religion sur la terre, et elle était en harmonie avec ses destinées futures. Par sa fertilité, elle était faite pour nourrir un peuple très-nombreux relativement à son étendue. Les recensements rapportés dans les livres de Samuel et des Rois donnent des chiffres qui ont paru exagérés, un million et demi environ d'hommes en état de porter les armes, ce qui suppose au moins

une population de cinq à six millions dans un pays de treize cents lieues carrées. C'est beaucoup trop, a-t-on dit; on n'a pas réfléchi que les terres d'Asie sont beaucoup plus fécondes que celles d'Europe, et que les Orientaux en outre, tous les voyageurs le reconnaissent, consomment beaucoup moins que nous. Quant à l'extrême fertilité du pays au temps des Hébreux, elle est parfaitement établie. Pour les écrivains bibliques, c'est la *terre où coulent le lait et le miel; le plus beau de tous les pays,* ajoute Ézéchiel. C'est une contrée à source d'eaux vives, jaillissant dans les vallées et sur les montagnes, un champ de froment, d'orge, de vignes, de figuiers, de grenadiers et d'oliviers; pays d'huile et de miel, où l'on ne mange pas le pain dans la pénurie, mais où l'on a tout en abondance. Le témoignage des auteurs profanes, tels que Tacite, Justin, Ammien et plusieurs autres, confirme le langage de la Bible. Les relations d'un grand nombre de voyageurs prouvent que la Palestine a conservé beaucoup de traces de cette ancienne fertilité, malgré la désolation qui y règne, résultat fatal de guerres incessantes, de l'oppression barbare que les Turcs font peser sur les habitants et du brigandage des Arabes nomades. Les plaines offrent partout la riche végétation d'un climat méridional; les montagnes, il est vrai, ne présentent pour la plupart aujourd'hui, que des rochers nus, mais on y voit à chaque instant les vestiges de l'ancienne culture, où la main de l'homme était venue en aide à la nature. Des terrasses avaient été taillées dans les montagnes, comme cela se fait en Suisse, et des terres propres aux plantations y avaient été apportées. Maundrell, d'Arvieux et Volney parlent de ces terrasses, dont ils ont retrouvé les restes.

Grâce à la douceur du climat, nulle part la végétation n'est plus variée, et ne réunit au même degré des plantes et des fruits séparés ailleurs par de très-grandes distances. En raison de la configuration et de la nature de son territoire, la terre promise était faite pour recevoir un peuple qui développerait en son sein une civilisation spéciale, qui ne se laisserait pas entamer, et qui saurait, à un moment donné, se répandre et se propager dans le monde entier. La Palestine est placée au centre des pays qui, par leur culture intellectuelle, ont eu avant Jésus-Christ le plus d'influence sur l'histoire de l'humanité. Les grandes routes entre Tyr et Palmyre, entre Damas et Pétra, reliaient l'Occident à l'Orient, le Nord au Midi; elles étaient les grandes artères du commerce pour tous les pays du monde. L'isolement de Jérusalem et des contrées qui avoisinent cette capitale, rendues peu abordables par leur configuration montagneuse, était favorable à la vie solitaire et indépendante d'un peuple nouveau, ayant sa religion à lui; et ce peuple, malgré cela, pouvait toujours à son gré, par ses côtes et par ses plaines, entrer en relations avec tout l'univers. La Palestine est baignée par cette vaste mer Intérieure dont les rives, plus qu'aucune autre plage, ont été visitées par les civilisations antiques; elle est aux portes de Rome et de la Grèce, et quand elle eut conquis l'Idumée, Asiongaber lui ouvrit par l'Océan le chemin des Indes; de sorte que le peuple qui devait porter dans le monde la connaissance

du vrai Dieu et de sa révélation pouvait, selon son gré, envoyer dans les grandes villes et dans les grands États des colonies nombreuses et préparer les voies au christianisme.

Mais la conquête de Chanaan était une œuvre pleine de difficultés. Le pays était possédé par des races belliqueuses, alliées à de puissantes nations. Ces races, qui le souillaient de leurs infâmes excès, devaient être exterminées. Elles avaient pour se défendre dans cette guerre à mort, outre la puissance de leurs armes, toutes les ressources d'une contrée coupée de montagnes où l'on pouvait se retrancher aisément. La route qui tournait l'Idumée était la plus longue, mais la moins périlleuse. Moïse l'avait préférée, et les victoires remportées sur Séhon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Basan, avaient préparé les voies ; les pays à l'orient du Jourdain, dont on avait fait la conquête, offraient une base solide d'opérations. Mais il fallait traverser le fleuve, attaquer les Amorrhéens de l'ouest, les Héthéens, les Chananéens, et d'autres peuplades encore, sans parler des Énachim, des Émim, de toutes les races rephaïtes, dites des Néphilim ou des géants, parce que la taille gigantesque y était fort commune, et enfin des Philistins qui s'étaient établis au sud de la contrée, et contre lesquels les Israélites eurent à soutenir des luttes terribles.

La cause des Hébreux était juste et sacrée. Dieu lui-même, à qui toute la terre appartient, les rappelait au pays qui avait été la propriété de leurs pères ; lui, qui est le maître de la vie et de la mort, les avait choisis pour être les exécuteurs de ses vengeances contre des races adonnées à un culte idolâtrique et à des pratiques abominables. Aussitôt que le Seigneur lui eut fait connaître sa volonté, Josué ordonna aux chefs des tribus et au peuple de se préparer à passer le Jourdain, et rappela aux guerriers de Ruben, de Gad et de Manassé, qu'ils avaient promis de marcher avec leurs frères pour conquérir avec eux le pays au delà du fleuve. Tous lui jurèrent une obéissance absolue.

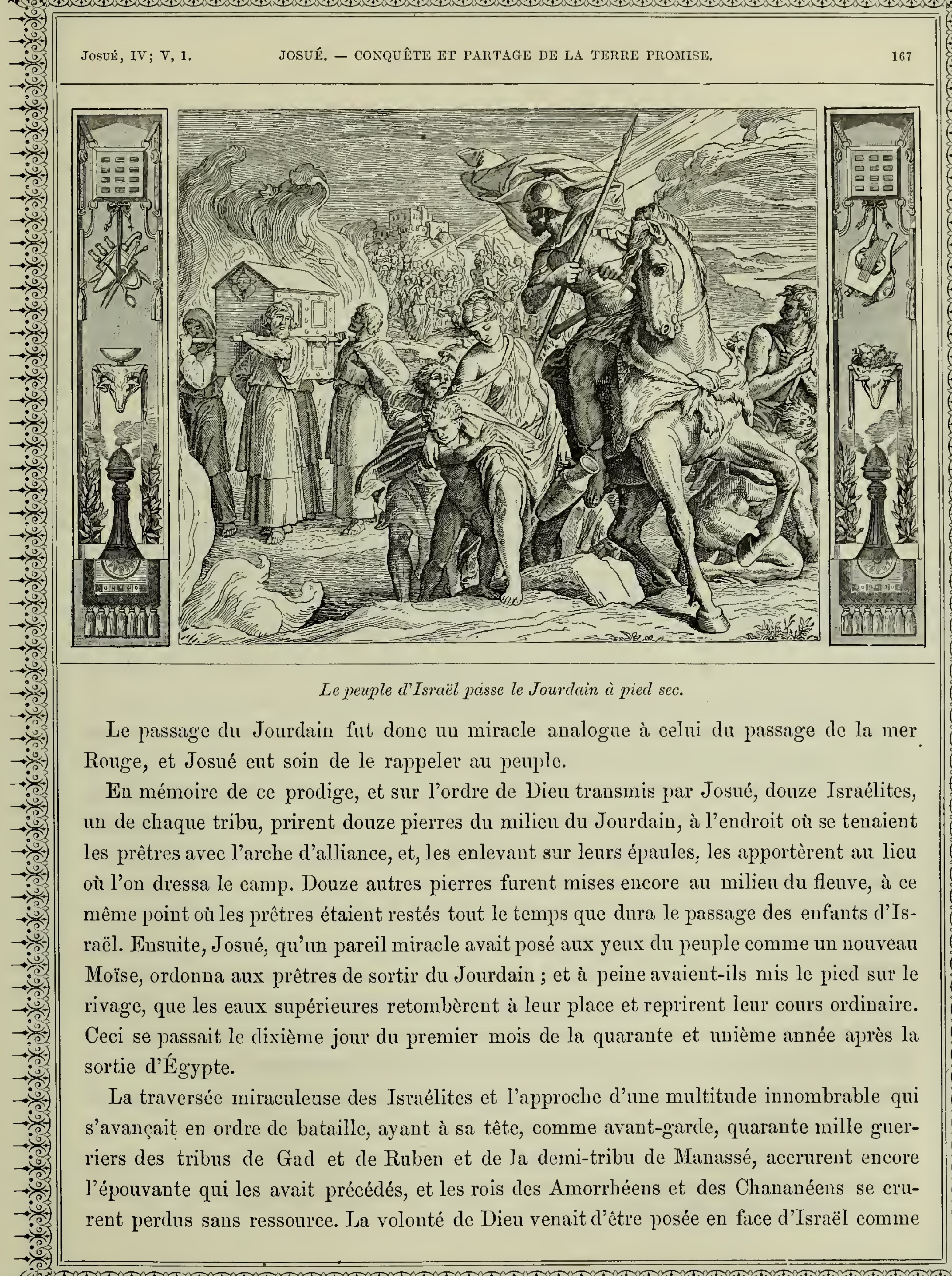
Dès lors il envoya de Sétim, où campaient les Israélites depuis la mort de Moïse, des messagers chargés d'explorer le terrain de l'autre côté du Jourdain et de prendre spécialement connaissance de Jéricho, qui était la clef de toute la Palestine. Les espions pénétrèrent dans la ville et entrèrent chez une hôtelière, nommée Rahab. Aussitôt il en fut donné avis au roi, qui envoya dire à Rahab : « Livre-nous les hommes qui sont entrés dans ta maison, ce sont des espions qui viennent explorer le pays. » Mais elle les cacha sur la terrasse, et les couvrit avec du lin qui se trouvait là, et répondit qu'ils étaient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, et qu'on ne manquerait pas de les atteindre, si l'on se mettait sur-le-champ à leur poursuite. Puis, au moment où ses hôtes allaient s'endormir, elle monta vers eux et leur dit : « Je sais que l'Éternel vous a donné ce pays, et l'effroi a déjà saisi les habitants, qui sont dans l'abattement. Nous savons que l'Éternel a desséché devant vous la mer Rouge, quand vous êtes sortis d'Égypte ; nous avons appris comment vous avez traité le roi des Amorrhéens et le roi de Basan ; nous sommes dans l'épouvante ; nul n'a plus de courage à votre approche, car Jéhovah, votre Dieu,

est le Dieu du ciel et de la terre. Maintenant donc, comme je vous ai fait miséricorde, jurez-moi par le Seigneur qu'ainsi vous ferez à la maison de mon père, et que vous me donnerez un signe certain pour que je puisse le sauver ainsi que ma mère, mes frères et mes sœurs, et tout ce qui est à eux. » Ils le lui jurèrent. Et comme elle préparait un cordon d'écarlate pour les faire descendre de sa maison, qui était appuyée sur les murs de la ville, ils lui dirent que ce cordon serait pour elle le signe du salut ; qu'à l'arrivée des Israélites elle n'aurait qu'à l'attacher à la fenêtre et à le laisser pendre au dehors, et qu'ayant réuni ses proches dans sa maison, elle pouvait être sûre qu'on ne leur ferait aucun mal. Les espions échappèrent de la sorte, et, suivant le conseil de Rahab, se tinrent cachés trois jours dans la montagne, jusqu'à ce qu'on eût cessé de les poursuivre. Ils revinrent alors au camp et apportèrent d'heureuses nouvelles. « L'Éternel, dirent-ils à Josué, a mis toute cette terre entre nos mains, car ses habitants sont éperdus à notre approche. »

De Sétim, Josué se rendit donc au Jourdain avec tout Israël. Le fleuve alors n'était pas guéable, car on était au mois d'avril et l'inondation couvrait ses bords, si bien que les habitants de Jéricho n'avaient pas même pris soin d'en défendre le passage. Josué fit avertir le peuple par des hérauts de se mettre en marche sitôt qu'il verrait les prêtres s'avancer avec l'arche d'alliance. Il recommanda à tous de garder un espace de deux mille coudées entre l'arche et les premiers rangs, afin qu'on pût la voir de loin. « Sanctifiez-vous, leur dit-il encore, car demain Jéhovah fera parmi vous des merveilles. »

Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres qui portaient sur leurs épaules l'arche d'alliance, suspendue au moyen de bâtons passés dans ses anneaux, marchaient devant lui. Et quand ils furent entrés dans le fleuve et que leurs pieds commencèrent à être mouillés (car le Jourdain avait couvert ses rives pendant toute la moisson), les eaux qui venaient s'arrêtèrent en refluant, et formèrent comme une montagne, depuis la ville d'Adon jusqu'à Sarthan, sur un espace de près de quinze lieues, et les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la mer du désert, qui est la mer Morte, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement écoulées. On s'avançait ainsi vis-à-vis de Jéricho. Les prêtres se tenaient debout sur la terre sèche, au milieu du fleuve, et tout Israël le traversait à pied sec.

Le Jourdain sort des montagnes du Liban, traverse le lac Mérom, ensuite celui de Génésareth, autrement dit mer de Tibériade, et vient s'engloutir dans la mer Morte, d'où il ne sort plus. Son cours est d'environ cinquante lieues. D'après le témoignage des voyageurs les plus exacts, il est rapide et profond, et seulement pendant une partie de l'année il offre quelques endroits guéables. Autrefois il débordait au printemps, gonflé par les neiges du Liban, ce qui se produit beaucoup moins aujourd'hui. A l'endroit où les Israélites le traversèrent, on a estimé à soixante ou à quatre-vingt-dix pieds la largeur de son lit ; l'inondation lui donnait alors une étendue bien plus considérable.



Le peuple d'Israël passe le Jourdain à pied sec.

Le passage du Jourdain fut donc un miracle analogue à celui du passage de la mer Rouge, et Josué eut soin de le rappeler au peuple.

En mémoire de ce prodige, et sur l'ordre de Dieu transmis par Josué, douze Israélites, un de chaque tribu, prirent douze pierres du milieu du Jourdain, à l'endroit où se tenaient les prêtres avec l'arche d'alliance, et, les enlevant sur leurs épaules, les apportèrent au lieu où l'on dressa le camp. Douze autres pierres furent mises encore au milieu du fleuve, à ce même point où les prêtres étaient restés tout le temps que dura le passage des enfants d'Israël. Ensuite, Josué, qu'un pareil miracle avait posé aux yeux du peuple comme un nouveau Moïse, ordonna aux prêtres de sortir du Jourdain ; et à peine avaient-ils mis le pied sur le rivage, que les eaux supérieures retombèrent à leur place et reprirent leur cours ordinaire. Ceci se passait le dixième jour du premier mois de la quarante et unième année après la sortie d'Égypte.

La traversée miraculeuse des Israélites et l'approche d'une multitude innombrable qui s'avançait en ordre de bataille, ayant à sa tête, comme avant-garde, quarante mille guerriers des tribus de Gad et de Ruben et de la demi-tribu de Manassé, accrurent encore l'épouvante qui les avait précédés, et les rois des Amorrhéens et des Chananéens se crurent perdus sans ressource. La volonté de Dieu venait d'être posée en face d'Israël comme

la base de toute l'entreprise et comme une assurance de succès, et un éclatant miracle en avait été le signe manifeste. Aussi la première station que fit l'armée à Galgala, à l'ouest du Jourdain, fut-elle consacrée par les cérémonies religieuses. Là, d'abord, furent circoncis le même jour tous ceux qui étaient nés pendant les quarante années passées au désert. Tout ce temps, en effet, la circoncision avait été interrompue, à cause des incertitudes du voyage. On célébra aussi la Pâque suivant le rit prescrit par le Seigneur, et le pain sans levain qu'on y mangea, conformément à la loi, y fut fait avec le froment que fournissait la contrée. Du moment où les fils d'Israël purent user des fruits et des récoltes des pays envahis, la manne cessa de tomber. La colonne de nuée qui leur avait servi de guide les avait probablement quittés sur l'autre rive du Jourdain.

Or il arriva que Josué, étant près de Jéricho, leva les yeux et vit un homme qui se tenait debout devant lui, une épée nue à la main. Le chef d'Israël alla au-devant de lui et lui dit : « Es-tu des nôtres ou du parti ennemi ? — Non, répondit-il, je suis le chef des armées de l'Éternel, et voilà que je viens à votre secours. » Josué tomba prosterné contre terre, et, adorant, il lui dit : « Que va dire mon Seigneur à son serviteur ? » Et le chef de l'armée de Jéhovah dit à Josué : « Ote la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu te trouves est saint. » Et Josué fit ce qui lui était commandé.

Quel est ce personnage mystérieux, qui se nomme le chef des armées de l'Éternel, qui permet qu'on l'adore, et dont la présence seule sanctifie le lieu où il se manifeste ? Le même, sans doute, qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, le Verbe de Dieu, que suivent les armées célestes, celui qui est appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, ou du moins, certainement, l'ange qui le représente.

La ville de Jéricho, contre laquelle Josué s'avançait n'est qu'à deux lieues du fleuve et à six lieues au nord-est de Jérusalem ; elle est située dans une vaste plaine autour de laquelle règnent des montagnes arides. C'était une ville forte, fermée et gardée avec soin. Les habitants, dans la crainte des envahisseurs qui campaient à leur porte, n'osaient plus en franchir l'enceinte et se préparaient à la défense. Ce n'était pas cependant par des moyens naturels qu'il plaisait au Seigneur de faire tomber la cité aux mains des enfants d'Israël. Il voulait, dès le commencement de la conquête, les convaincre qu'ils ne feraient rien sans lui, qu'il était le principe de toute leur force, qu'il les conduirait à la victoire par ses voies, pour qu'en toutes choses on fût disposé à le suivre et à exécuter ses ordres. L'Éternel dit donc à Josué : « Voilà que j'ai livré en ta main Jéricho, et son roi, et tous ses guerriers. » Ensuite il lui enjoignit de faire avec son armée, pendant six jours, une fois par jour, le tour des remparts, puis, au septième, de porter les trompettes du jubilé devant l'arche d'alliance et de faire sept fois le tour de la ville, lui annonçant qu'au seul bruit des trompettes et aux clameurs poussées en même temps par le peuple, les murs de Jéricho s'écrouleraient.



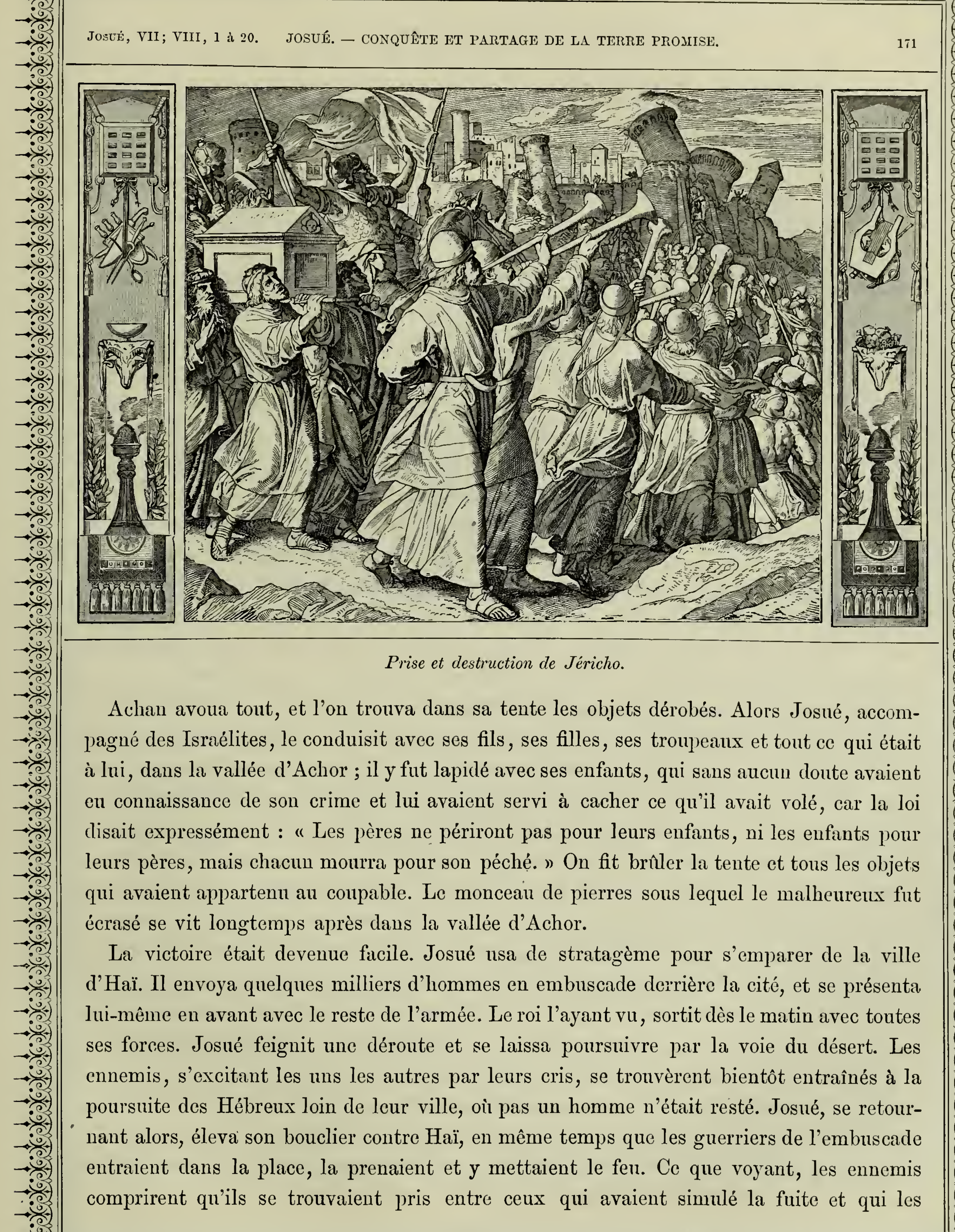
Josué et le chef de l'armée de l'Éternel.

Josué exécuta fidèlement les ordres de l'Éternel. Au septième jour et au septième tour, les trompettes sonnèrent, et tout le peuple ayant poussé un grand cri, tout à coup les murs furent renversés; chacun monta à l'assaut à l'endroit même qu'il avait devant lui, et les Hébreux s'emparèrent de la place.

D'après les instructions divines que Josué avait transmises à son peuple, toute la ville était proclamée anathème ou maudite. Tout y fut passé au fil de l'épée, hommes, femmes, enfants et vieillards ; les animaux mêmes ne furent pas épargnés. Rahab seule, qui, d'après l'ordre de Josué, avait été retirée de sa maison par les deux hommes qu'elle y avait logés et placée hors du camp, fut sauvée avec son père, sa mère, ses frères, toute sa famille et tous ses biens. Cette femme de Chanaan épousa dans la suite un des chefs de Juda et fut mère de Booz, un des ancêtres du Sauveur. Tout ce qu'on trouva d'or et d'argent fut consacré à l'Éternel, ainsi que tous les vases de métal; la ville fut livrée aux flammes, et Josué prononça alors cette solennelle imprécation : « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui relèvera les murs de Jéricho ; que les fondements lui coûtent la vie de son premier-né, et les portes celles de son dernier enfant! » Imprécation qui eut son accomplissement au temps d'Achab, dans la personne d'Hiel. On sait déjà, même en dehors des lois terribles de la guerre telle qu'on la faisait alors, quelles furent les raisons

de l'impitoyable sentence portée contre Jéricho et contre tout le pays de Chanaan. Veut-on se récrier contre la barbarie d'une pareille exécution? Pourquoi ne s'en prend-on pas également aux autres nations qui avaient, elles aussi, pour unique devise : Malheur aux vaincus! C'est, dira-t-on sans doute, que Dieu lui-même est ici en cause. Comment exécute-t-on de pareils massacres au nom de Celui qui prescrit aux hommes de s'aimer les uns les autres? Nous répondrons que la mesure prise contre les Chananéens, leurs femmes et leurs enfants, a un caractère tout exceptionnel. Dieu avait ses raisons pour détruire ces populations, comme il avait englouti les hommes d'autrefois sous les eaux du déluge; s'il lui plaît de faire exécuter ses desseins par les mains d'un peuple qu'il veut substituer aux coupables, il nous semble qu'il est dans son droit, et que pour faire un crime aux Hébreux de leur impitoyable conduite, il faudrait prouver tout d'abord qu'ils ont cru sans raison être les exécuteurs des ordres du Très-Haut. Mais alors que signifient les prodiges qui s'accomplissent en leur faveur? Et sur quoi se fonderait-on pour les révoquer en doute?

Après la prise de Jéricho, Josué résolut d'attaquer la ville de Haï. Il envoya de ce côté deux explorateurs, qui revinrent lui dire qu'il était inutile de faire marcher toute l'armée, et qu'un petit nombre d'hommes suffirait pour s'emparer de cette place. Il se contenta donc d'en expédier trois mille. Mais les guerriers de Haï les mirent en fuite, en tuèrent trente-six, et les poursuivirent jusqu'à Sabaris. Le peuple en fut consterné. Josué déchira ses vêtements, se prosterna devant l'arche et y demeura jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël, le front dans la poussière; puis, répandant ses plaintes devant le Seigneur, il lui dit : « Pourquoi donc avez-vous fait passer le Jourdain à ce peuple; est-ce pour nous livrer aux mains des Amorrhéens et pour nous perdre? Seigneur, mon Dieu, que dirai-je en voyant Israël tourner le dos à ses ennemis? Les Chananéens et tous les habitants du pays l'apprendront, ils nous envelopperont et effaceront notre nom de dessus la terre. Et que deviendra votre gloire? — Relève-toi, Josué, lui dit le Seigneur; ne reste pas la face contre terre. Israël a péché; il a emporté des richesses de la ville maudite; il a menti et caché le produit de son larcin. Israël est souillé, il ne pourra tenir devant ses ennemis. Sanctifie le peuple, dis-lui qu'il a conservé des trésors contre lesquels l'anathème a été porté. Rassemble les tribus, et que le sort fasse connaître le coupable. » Un homme en effet avait agi contre les ordres de Josué, qui étaient ceux de Dieu même; dans le sac de Jéricho, il avait dérobé un riche manteau d'écarlate, deux cents sicles d'argent et une règle d'or de cinquante sicles, et avait caché ses richesses dans sa tente. Les tribus s'étant réunies, on jeta le sort, et il tomba sur celle de Juda. Les familles de cette tribu se rassemblèrent ensuite, et le sort tomba sur la famille de Zaré, et, parmi les hommes de cette maison, sur Achan. Le recours à la voie du sort était ici très-légitime, car cette manière de découvrir le coupable était autorisée et commandée par Dieu, qui dirigeait lui-même les sorts au but proposé.



Prise et destruction de Jéricho.

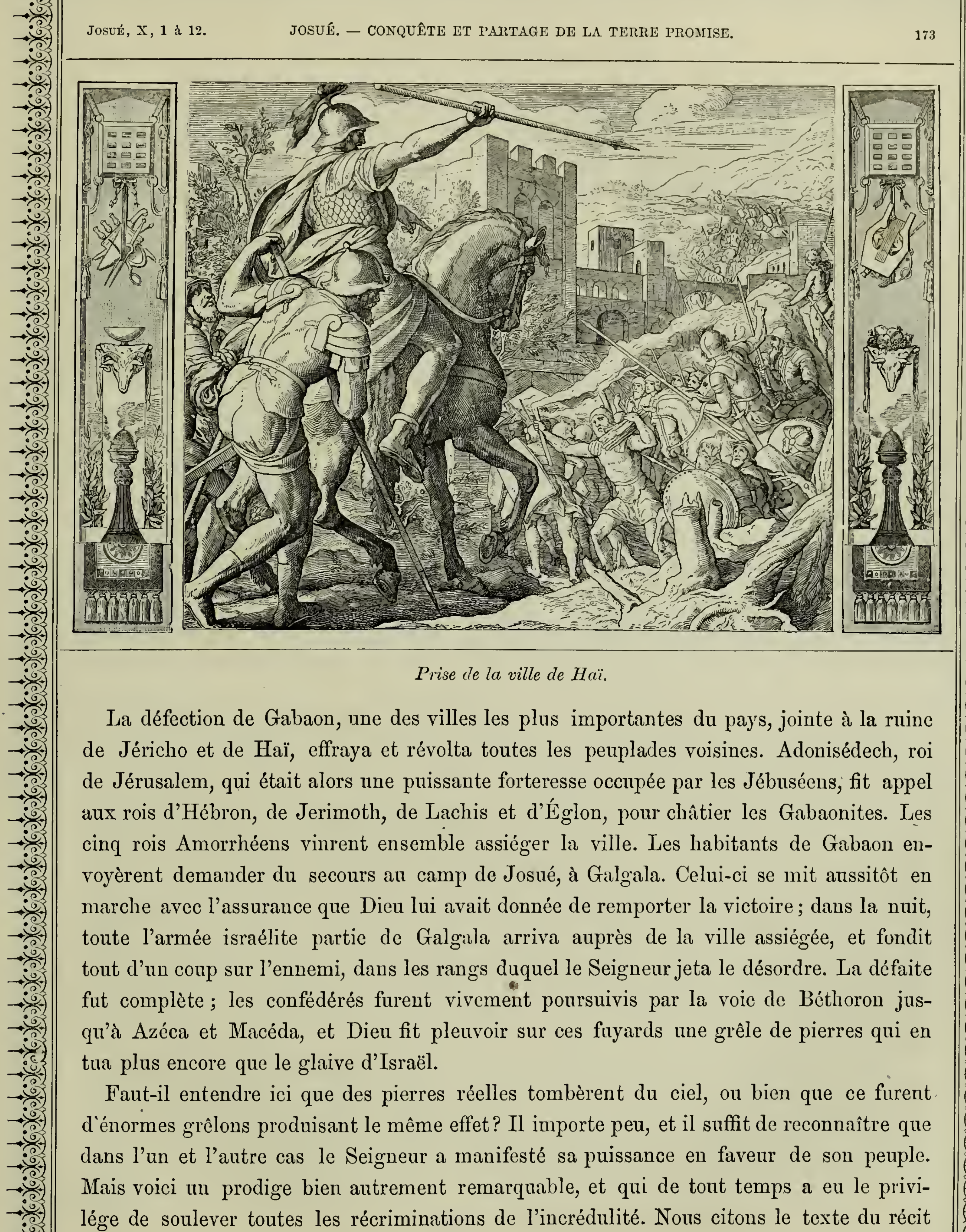
Achan avoua tout, et l'on trouva dans sa tente les objets dérobés. Alors Josué, accompagné des Israélites, le conduisit avec ses fils, ses filles, ses troupeaux et tout ce qui était à lui, dans la vallée d'Achor ; il y fut lapidé avec ses enfants, qui sans aucun doute avaient eu connaissance de son crime et lui avaient servi à cacher ce qu'il avait volé, car la loi disait expressément : « Les pères ne périront pas pour leurs enfants, ni les enfants pour leurs pères, mais chacun mourra pour son péché. » On fit brûler la tente et tous les objets qui avaient appartenu au coupable. Le monceau de pierres sous lequel le malheureux fut écrasé se vit longtemps après dans la vallée d'Achor.

La victoire était devenue facile. Josué usa de stratagème pour s'emparer de la ville d'Haï. Il envoya quelques milliers d'hommes en embuscade derrière la cité, et se présenta lui-même en avant avec le reste de l'armée. Le roi l'ayant vu, sortit dès le matin avec toutes ses forces. Josué feignit une déroute et se laissa poursuivre par la voie du désert. Les ennemis, s'excitant les uns les autres par leurs cris, se trouvèrent bientôt entraînés à la poursuite des Hébreux loin de leur ville, où pas un homme n'était resté. Josué, se retournant alors, éleva son bouclier contre Haï, en même temps que les guerriers de l'embuscade entraient dans la place, la prenaient et y mettaient le feu. Ce que voyant, les ennemis comprirent qu'ils se trouvaient pris entre ceux qui avaient simulé la fuite et qui les

chargeaient en ce moment et ceux qui s'étaient emparés de leur ville; le désordre se mit dans leurs rangs ; ils furent entièrement défaits et pas un seul n'échappa au désastre. Le roi fut pris, amené à Josué, et pendu à un gibet; il y resta jusqu'au soir, et l'on jeta son cadavre à l'entrée de la cité, sous un monceau de pierres. Douze mille habitants, hommes ou femmes, furent tués en ce jour-là. Les troupeaux furent partagés avec tout le butin, suivant l'ordre qui en avait été donné.

Josué éleva au Seigneur, sur le mont Hébal, un autel en pierres brutes que le fer n'avait pas touchées ; il y offrit des holocaustes et des victimes pacifiques. Le sommaire de la loi fut gravé sur les pierres; et les tribus d'Israël s'étant rangées aux côtés de l'arche d'alliance, six sur le mont Garizim et six sur le mont Hébal, les commandements furent de nouveau promulgués avec les bénédictions et les malédictions du Très-Haut.

Quand on connut au loin le sort de Haï et de Jéricho, les rois du pays qui habitaient de ce côté du Jourdain les plaines et les montagnes, près du rivage de la mer ou près du Liban, se liguèrent ensemble pour combattre contre Josué et contre Israël. Mais les hommes de Gabaon qui demeuraient un peu à l'ouest, non loin du camp des Hébreux, usèrent de ruse pour échapper au péril qui les menaçait. Feignant de venir de fort loin, ils arrivèrent avec des ânes chargés de vieux sacs, de vieilles outres recousues, portant eux-mêmes des chaussures et des vêtements usés, et n'ayant que des pains desséchés et réduits en morceaux, et dirent aux anciens d'Israël et à Josué : « Nous venons d'une contrée lointaine et désirons faire alliance avec vous. — N'êtes-vous pas, leur dit-on, d'un pays qui doit être à nous et avec lequel nous ne saurions faire alliance? — Nous sommes vos serviteurs, répondirent-ils, nous arrivons, ainsi que nous l'avons dit, d'une terre très-éloignée, au nom du Seigneur, votre Dieu, car le bruit de sa puissance est parvenu jusqu'à nous; nous savons tout ce qu'il a fait pour vous en Égypte, et comment il a traité sur l'autre rive du Jourdain Séhon, roi d'Hésebon, et Og, roi de Basan. Et nos anciens nous ont dit : « Prenez des provisions pour ce long voyage, et allez vers eux leur proposer de faire alliance avec nous. » Josué, voyant leurs vêtements usés, leurs outres rompues, leurs pains secs et moisis, fut trompé par les apparences, et, sans consulter l'Éternel, tant ce récit parut vraisemblable, il accepta de leurs vivres en signe d'amitié, leur accorda la paix et la vie sauve, et les chefs des tribus scellèrent cette alliance par un serment. Mais trois jours après on découvrit, en arrivant aux villes voisines de Gabaon, de Kaphira, de Beroth et de Cariathiarim, que ces prétendus étrangers étaient des Chananéens. Leurs villes se soumirent; mais Josué et les chefs des tribus, liés par leur serment, furent obligés de les épargner. Et comme le peuple en murmurait, Josué fit venir les Gabaonites, leur reprocha leur tromperie et les condamna, eux et leurs descendants, à couper le bois et à porter l'eau pour le service de l'autel. Les Gabaonites, heureux d'échapper à la mort, se soumirent volontiers à la servitude qui leur était imposée.



Prise de la ville de Haï.

La défection de Gabaon, une des villes les plus importantes du pays, jointe à la ruine de Jéricho et de Haï, effraya et révolta toutes les peuplades voisines. Adonisédech, roi de Jérusalem, qui était alors une puissante forteresse occupée par les Jébuséens, fit appel aux rois d'Hébron, de Jerimoth, de Lachis et d'Églon, pour châtier les Gabaonites. Les cinq rois Amorrhéens vinrent ensemble assiéger la ville. Les habitants de Gabaon envoyèrent demander du secours au camp de Josué, à Galgala. Celui-ci se mit aussitôt en marche avec l'assurance que Dieu lui avait donnée de remporter la victoire ; dans la nuit, toute l'armée israélite partie de Galgala arriva auprès de la ville assiégée, et fondit tout d'un coup sur l'ennemi, dans les rangs duquel le Seigneur jeta le désordre. La défaite fut complète ; les confédérés furent vivement poursuivis par la voie de Béthoron jusqu'à Azéca et Macéda, et Dieu fit pleuvoir sur ces fuyards une grêle de pierres qui en tua plus encore que le glaive d'Israël.

Faut-il entendre ici que des pierres réelles tombèrent du ciel, ou bien que ce furent d'énormes grêlons produisant le même effet? Il importe peu, et il suffit de reconnaître que dans l'un et l'autre cas le Seigneur a manifesté sa puissance en faveur de son peuple. Mais voici un prodige bien autrement remarquable, et qui de tout temps a eu le privilége de soulever toutes les récriminations de l'incrédulité. Nous citons le texte du récit

biblique : on verra s'il n'est pas formel, s'il est possible de n'y voir qu'une exagération poétique, de soutenir, comme l'ont fait quelques écrivains de bonne foi, ou du moins sans hostilité apparente, qu'il n'y eut pas de miracle, que la Bible ne le dit pas et se borne simplement à faire une citation emphatique d'un livre inconnu et non canonique.

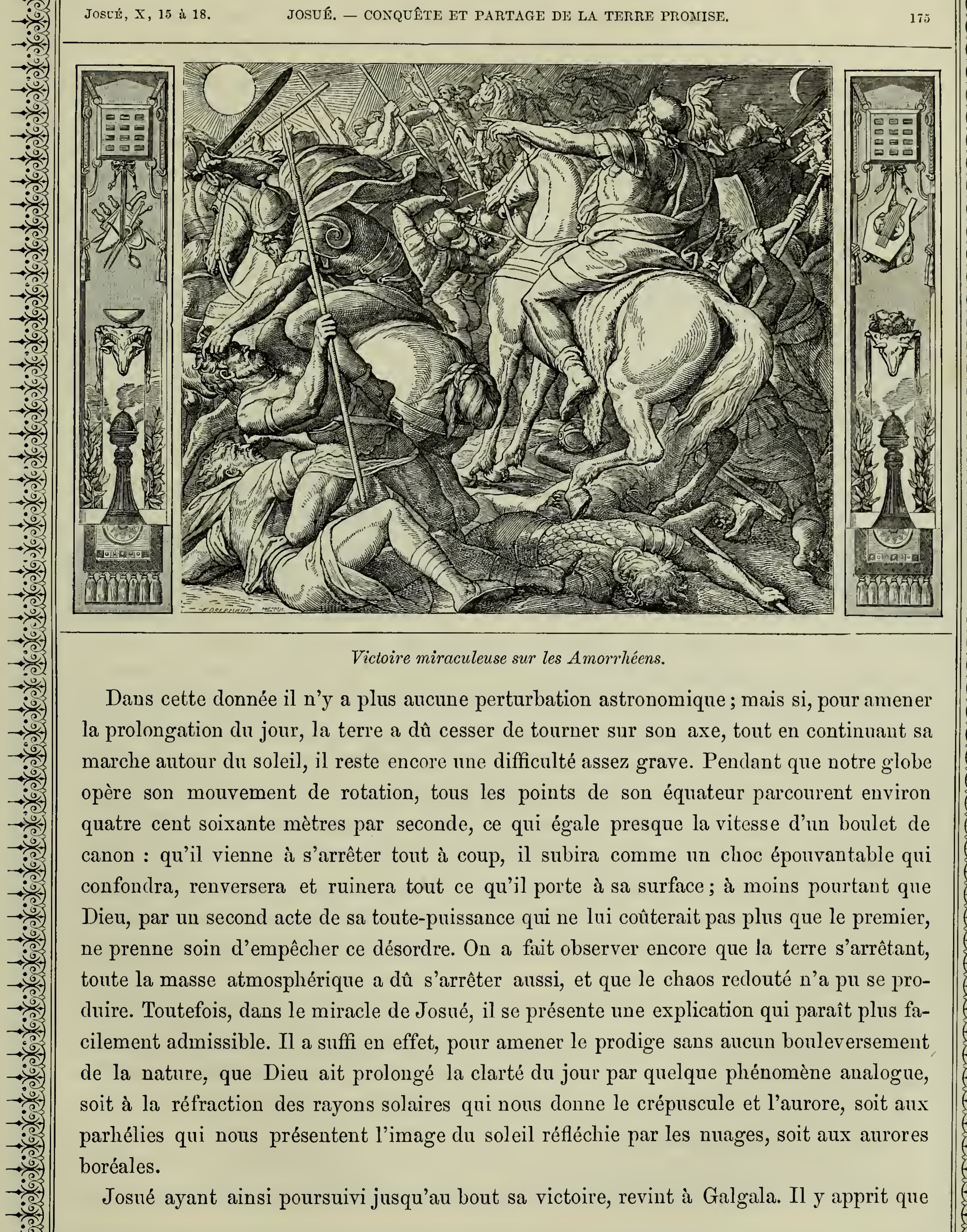
« Alors Josué parla au Seigneur, en ce jour où il livra l'Amorrhéen entre les mains des enfants d'Israël, et il dit en leur présence : Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; et toi, Lune, sur la vallée d'Aïalon. Et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. N'est-il pas écrit au livre des Justes : Et le soleil s'arrêta au milieu du ciel, et il n'eut point hâte de se coucher durant tout un jour ? — Et ni avant, ni après, il n'y eut un jour aussi long, l'Éternel obéissant à la voix d'un homme et combattant pour Israël. »

On croit que Josué, pour célébrer sa victoire, avait composé un cantique qui fut jadis conservé dans un recueil de poésies nationales, intitulé *le livre des Justes*. C'est ce recueil que cite la Bible, mais il est bien évident que l'intention de l'écrivain sacré est de rapporter un fait miraculeux, la prolongation du jour accordée par Dieu à la demande de Josué.

Voltaire dit à propos de ce prodige : Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrête sa course. — Ils n'en ont pas plus, lui a-t-on répondu, qu'à entendre leur propre langage. Ne dit-on pas tous les jours, en se réglant sur les apparences, que le soleil se lève et se couche? Les peuples anciens ont ignoré le vrai système astronomique. Pour ces peuples, la terre était immobile au milieu du monde, le soleil et les étoiles tournaient autour d'elle.

Moïse et Josué savaient-ils ce que la science a découvert depuis, que le soleil est immobile relativement au système planétaire, que la terre tourne sur elle-même en même temps qu'elle est entraînée dans son orbite autour du soleil, que la première de ces révolutions produit le mouvement diurne et que les saisons résultent de la seconde? Il est impossible de le dire, mais la question n'est pas là. Si Josué l'avait su, il est probable qu'au milieu d'une bataille il eût trouvé le moment mal choisi pour l'apprendre aux Hébreux, et que, parlant comme il l'a fait et comme on le ferait de nos jours, il eût commandé au soleil et non pas à la terre de s'arrêter.

Voltaire demande encore comment cette journée, qui fut le double des autres, peut s'accorder avec le mouvement des planètes et la régularité des éclipses. Il ignore que les rapports de la terre avec les autres planètes ne dépendent pas du mouvement diurne, c'est-à-dire de la révolution de notre globe sur son axe, mais uniquement de sa progression dans l'écliptique et de son mouvement annuel. La puissance divine a pu sans doute suspendre le mouvement diurne sans retarder l'autre.



Victoire miraculeuse sur les Amorrhéens.

Dans cette donnée il n'y a plus aucune perturbation astronomique ; mais si, pour amener la prolongation du jour, la terre a dû cesser de tourner sur son axe, tout en continuant sa marche autour du soleil, il reste encore une difficulté assez grave. Pendant que notre globe opère son mouvement de rotation, tous les points de son équateur parcourent environ quatre cent soixante mètres par seconde, ce qui égale presque la vitesse d'un boulet de canon : qu'il vienne à s'arrêter tout à coup, il subira comme un choc épouvantable qui confondra, renversera et ruinera tout ce qu'il porte à sa surface ; à moins pourtant que Dieu, par un second acte de sa toute-puissance qui ne lui coûterait pas plus que le premier, ne prenne soin d'empêcher ce désordre. On a fait observer encore que la terre s'arrêtant, toute la masse atmosphérique a dû s'arrêter aussi, et que le chaos redouté n'a pu se produire. Toutefois, dans le miracle de Josué, il se présente une explication qui paraît plus facilement admissible. Il a suffi en effet, pour amener le prodige sans aucun bouleversement de la nature, que Dieu ait prolongé la clarté du jour par quelque phénomène analogue, soit à la réfraction des rayons solaires qui nous donne le crépuscule et l'aurore, soit aux parhélies qui nous présentent l'image du soleil réfléchie par les nuages, soit aux aurores boréales.

Josué ayant ainsi poursuivi jusqu'au bout sa victoire, revint à Galgala. Il y apprit que

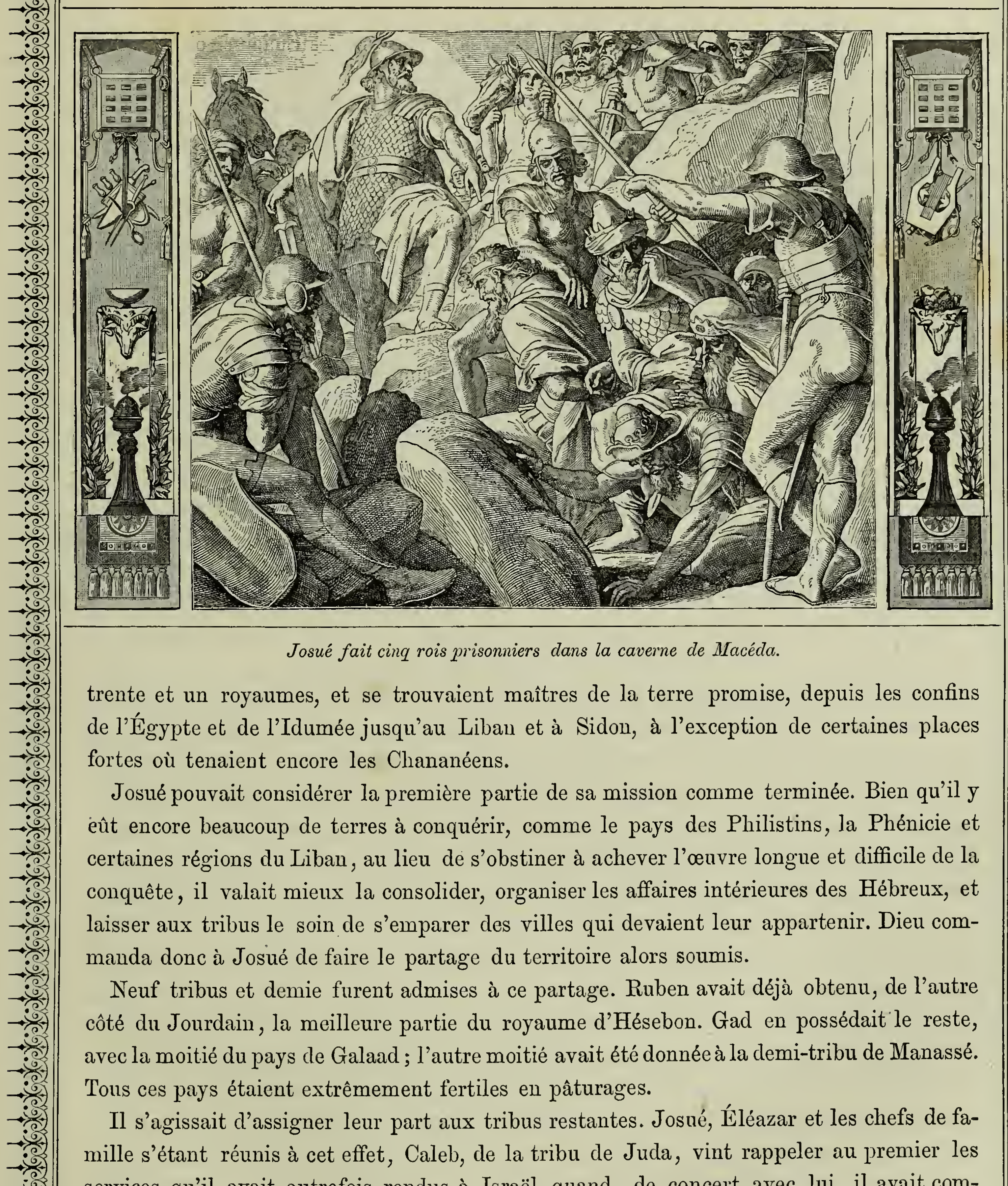
les cinq rois avaient échappé au carnage et s'étaient réfugiés dans une caverne de la ville de Macéda. Il dit à ses gens : « Roulez de grandes pierres à l'entrée de la caverne et placez, pour y tenir ces rois enfermés, des hommes sûrs. Pour vous, ne vous arrêtez pas, poursuivez les fuyards, empêchez-les de gagner leur forteresse et mettez-les à mort. » Toute l'armée, après avoir exécuté ces ordres, retourna bientôt vers Josué, près de Macéda, où il venait d'établir le camp. Pas un homme ne manquait et pas un n'était blessé. Josué commanda d'ouvrir la caverne et de lui amener les cinq rois ; il dit à ses généraux de leur mettre le pied sur la gorge, puis il les fit mettre à mort et attacher à cinq gibets. On jeta ensuite leurs cadavres dans la caverne où ils s'étaient cachés, et l'on en ferma de nouveau l'entrée avec de grandes pierres.

A la suite de cette victoire, Josué s'empara des villes de Macéda, de Lebna et de Lakis, qu'il emporta après deux jours de siége. Il y battit complétement Horam, roi de Gazer, qui était venu au secours de cette dernière cité. Il se rendit maître encore d'Églon, d'Hébron, de Dabir, et de toute la partie méridionale du pays de Chanaan, depuis Cadès jusqu'aux environs de Gaza. Il en traita les rois et les populations comme il avait fait à Haï et à Jéricho. Ce fut l'affaire d'une seule campagne, après laquelle il revint à Galgala.

Sur ces entrefaites, une ligue formidable se forma dans le nord, sous les auspices de Jabin, roi d'Asor. Les rois de Madon, de Séméron, d'Achsaph, les rois des montagnes et des plaines au sud de Génésareth et ceux du pays de Dor en faisaient partie ; les Chananéens, les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Jébuséens, les Hévéens de l'Hermon au delà du Jourdain, se réunirent tous contre les Hébreux. Ils sortirent avec leurs troupes, aussi nombreuses que le sable de la mer, et emmenèrent avec eux une grande multitude de chevaux et de chars. Tous ces rois s'assemblèrent aux eaux de Mérom, au nord du pays de Chanaan. Josué, ayant reçu du Seigneur l'assurance qu'il les taillerait en pièces le lendemain, marcha contre eux. Ce fut une bataille décisive. Les ennemis vaincus furent poursuivis jusqu'à la grande Sidon, jusqu'aux eaux de Maséréphoth et jusqu'au champ de Masphé. Revenant sur ses pas, Josué entra victorieux dans la ville d'Asor, y mit le feu, en extermina le roi et les habitants. Les autres cités des pays du septentrion et leurs chefs subirent le même sort, et les Israélites ne gardèrent que les villes situées sur les hauteurs.

Une attaque contre les Énacim des montagnes du midi fut également couronnée de succès. A l'exception des Hévéens qui demeuraient à Gabaon, pas une ville ne parla de paix aux enfants d'Israël ; ils les prirent toutes par la force des armes. Comme elles ne méritaient aucune grâce, Dieu avait laissé leur cœur s'endurcir, afin qu'elles attaquassent son peuple et fussent exterminées.

Ainsi, dans l'espace de cinq ou six ans, tant sous Moïse que sous Josué, les Hébreux avaient défait trente et un rois, qui tous sont nommés dans l'Écriture ; ils avaient conquis



Josué fait cinq rois prisonniers dans la caverne de Macéda.

trente et un royaumes, et se trouvaient maîtres de la terre promise, depuis les confins de l'Égypte et de l'Idumée jusqu'au Liban et à Sidon, à l'exception de certaines places fortes où tenaient encore les Chananéens.

Josué pouvait considérer la première partie de sa mission comme terminée. Bien qu'il y eût encore beaucoup de terres à conquérir, comme le pays des Philistins, la Phénicie et certaines régions du Liban, au lieu de s'obstiner à achever l'œuvre longue et difficile de la conquête, il valait mieux la consolider, organiser les affaires intérieures des Hébreux, et laisser aux tribus le soin de s'emparer des villes qui devaient leur appartenir. Dieu commanda donc à Josué de faire le partage du territoire alors soumis.

Neuf tribus et demie furent admises à ce partage. Ruben avait déjà obtenu, de l'autre côté du Jourdain, la meilleure partie du royaume d'Hésebon. Gad en possédait le reste, avec la moitié du pays de Galaad ; l'autre moitié avait été donnée à la demi-tribu de Manassé. Tous ces pays étaient extrêmement fertiles en pâturages.

Il s'agissait d'assigner leur part aux tribus restantes. Josué, Éléazar et les chefs de famille s'étant réunis à cet effet, Caleb, de la tribu de Juda, vint rappeler au premier les services qu'il avait autrefois rendus à Israël quand, de concert avec lui, il avait combattu les rapports des espions envoyés en la terre de Chanaan, et les promesses que Moïse

lui avait faites à cette occasion. Il demanda Hébron et la terre des Énacim, où il y avait encore des géants qu'il se proposait d'exterminer. Josué lui accorda sa demande, et les fils d'Énac furent effectivement vaincus et chassés d'Hébron.

On procéda ensuite au partage par la voie du sort. La tribu de Juda, la plus nombreuse, sortit la première, et obtint tout le territoire aux environs des possessions de Caleb, depuis Cadès et le torrent d'Égypte jusqu'à la vallée de Ben-Himsour, au midi de Jérusalem, et depuis la mer Morte jusqu'à la Méditerranée. On y comptait cent douze villes; mais les Philistins en occupaient encore une grande partie, et plusieurs de ces villes durent être cédées aux tribus de Siméon et de Dan.

Après la tribu de Juda, qui avait reçu de Jacob les bénédictions principales, la maison de Joseph, c'est-à-dire la tribu d'Éphraïm et la demi-tribu de Manassé, fut pourvue par le sort. Ce deuxième lot paraît s'être étendu sur la Méditerranée, depuis les frontières des Philistins jusque vers celles de la Phénicie. Les descendants de Joseph représentèrent qu'il leur serait difficile d'en achever la conquête sur les Chananéens, que leurs chars armés de fers tranchants rendaient très-redoutables. Mais Josué, bien qu'il fût de la tribu d'Éphraïm, ne se rendit pas à leurs observations. Cette part renfermait la ville de Sichem où fut enseveli le corps de Joseph, dans le champ acheté avec son puits par Jacob, celles de Joppé, de Silo et la plaine de Saron, si fertile et tout émaillée de roses et de fleurs.

Sept tribus restaient encore à pourvoir. Le premier lot, situé entre les portions de Joseph et de Juda, échut à Benjamin. Il comprenait quatorze villes, entre autres Jébus ou Jérusalem, où les Jébuséens s'étaient maintenus, et Jéricho, la ville des palmiers. Le second fut assigné à la tribu de Siméon et se trouva enclavé dans celui de Juda, qui lui céda quelques-unes de ces villes et principalement Bersabée. La troisième part échut à Zabulon, entre le lac de Génésareth et le territoire d'Aser. Elle avait des collines et des vallées verdoyantes, des vignes et des forêts; là se trouvaient le Carmel et le Thabor, et des cités destinées à devenir fameuses, telles que Cana et Nazareth. Issachar prit place entre la maison de Joseph et la tribu de Zabulon, du Jourdain à la Méditerranée. Au nombre de ses villes, on remarque Jezraël et Naïm. Le cinquième lot fut celui des enfants d'Aser : il s'étendait depuis le Carmel jusqu'à Tyr et Sidon. Ces villes, pas plus que Acco ou Acre, ne purent être conquises. Les enfants de Nephthali obtinrent le sixième lot, depuis le nord de Zabulon jusqu'aux sources du Jourdain, touchant à l'ouest Aser et le pays des Phéniciens, à l'est la rive du Jourdain supérieur et les eaux de Mérom ou le lac Samoohonitis. Citons parmi ses dix-neuf cités, Kédès, Asor et Génésareth. Enfin la tribu de Dan arriva la dernière, et reçut un territoire au nord-ouest de Juda, qui lui céda aussi plusieurs de ses villes, et à l'ouest de Benjamin jusqu'à la Méditerranée.

Après avoir fait ce partage, Josué et le grand prêtre assignèrent aux Lévites les quarante-huit villes qu'ils devaient occuper sur le territoire des autres tribus, au nombre



Partage de la Terre promise.

desquelles six furent désignées pour servir d'asile aux meurtriers involontaires. Josué demanda ensuite et ne voulut obtenir pour lui qu'un territoire à défricher et une ville à bâtir sur la montagne d'Éphraïm. Cette place fut appelée plus tard Tamnath-Saré.

Malgré toutes ces indications, il est difficile de déterminer exactement les limites particulières de chaque tribu et les frontières mêmes du pays occupé par les Hébreux. Comme étendue, la Terre promise n'a guère d'importance parmi les empires du monde ; elle fait à cet égard l'effet d'une humble plante perdue dans la vallée sous l'ombrage des grands chênes. Mais les lignes géographiques ne sont pas le seul élément qui constitue la grandeur d'un pays. L'esprit domine la matière ; l'homme avec son âme est plus grand que les mondes inanimés, et ce qui fait surtout la valeur d'un peuple, c'est le principe supérieur et divin qu'il porte en lui. Ce principe, Dieu l'a mis en Israël. Il a voulu que cette petite nation fût un phare destiné à éclairer l'univers. La lumière qui en émane est celle des esprits et des cœurs, et c'est en Israël que s'est levé le soleil de la justice et de la grâce.

Josué, retiré à Tamnath-Saré, abandonna, sans doute pour passer en paix ses derniers jours, le gouvernement des tribus à leurs anciens et à leurs chefs respectifs. Se sentant près de mourir, il convoqua les représentants de la nation, une première fois peut-être dans sa ville, une seconde fois à Sichem, afin d'imprimer profondément dans le cœur de son

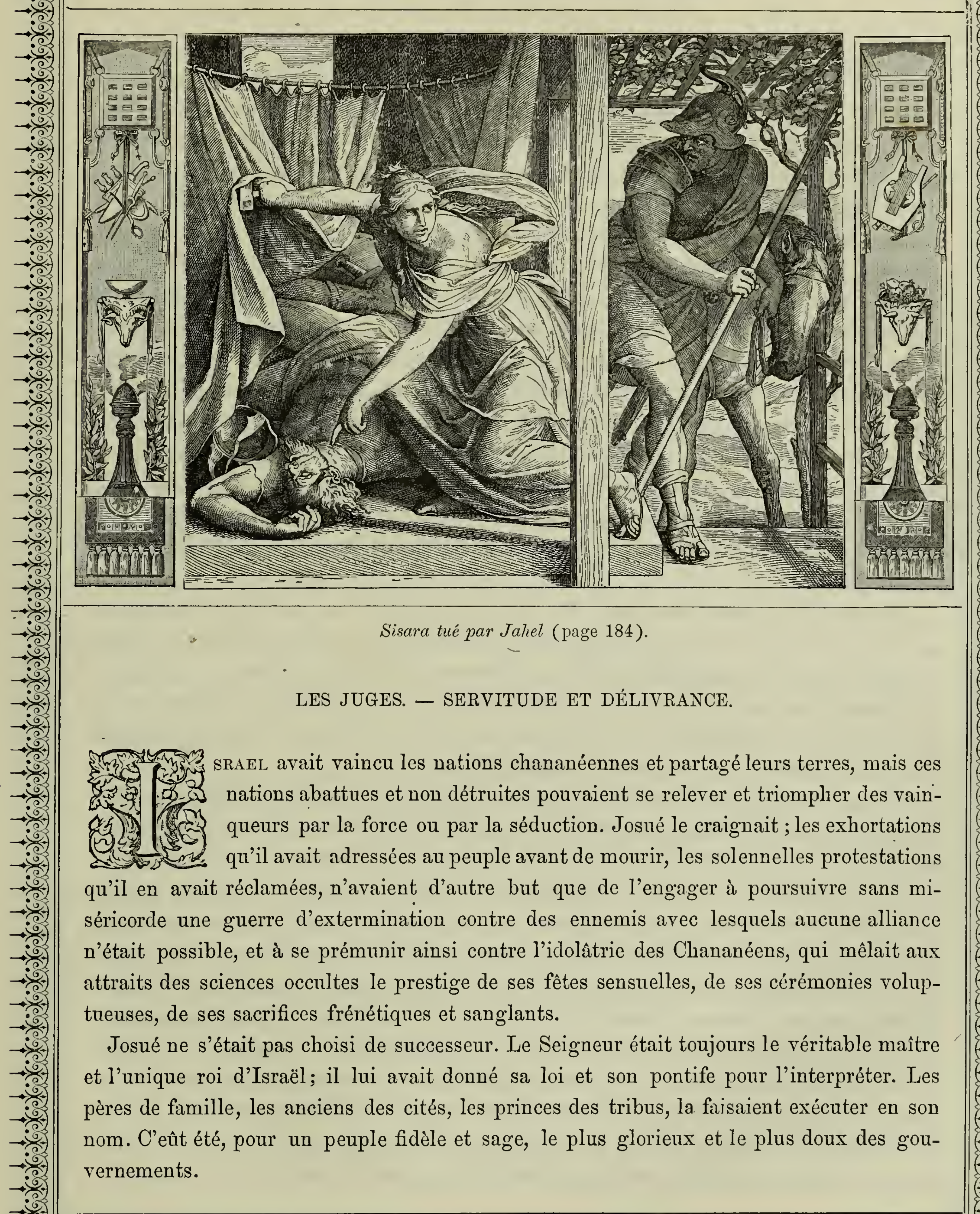
peuple la conviction que son existence et son bonheur dépendaient de sa fidélité à la volonté divine. Il les exhorta donc à la fidèle observation des lois de Moïse et à la continuation de la guerre, leur annonçant de grands malheurs s'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu et se mêlaient avec les Chananéens, et prophétisant qu'au cas où ils violeraient l'alliance de l'Éternel, ils seraient chassés de cette terre excellente et dispersés en tous lieux.

Dans la dernière assemblée, après avoir jeté un coup d'œil sur les bienfaits de Dieu, sur la conduite admirable de la Providence dans la direction du peuple choisi, il demanda un nouvel engagement de fidélité au Seigneur : « Vous êtes témoins, dit-il aux représentants d'Israël, que vous avez choisi vous-mêmes le Seigneur pour le servir. — Et ils répondirent : Nous sommes témoins. — Otez donc désormais du milieu de vous les dieux étrangers, et soumettez vos cœurs au Seigneur, Dieu d'Israël. — Nous servirons le Seigneur, notre Dieu, lui dirent-ils, et nous obéirons à ses commandements. » Ainsi fut de nouveau sanctionnée l'alliance du peuple avec le Seigneur. Josué en prit acte, et écrivit toutes ces paroles dans le livre de la loi. Il fit élever aussi à cet endroit une pierre monumentale qui devait servir de témoin contre Israël, s'il reniait son Dieu. Et après cela, Josué, fils de Nun, serviteur de Jéhovah, mourut à l'âge de cent dix ans ; et on l'enterra dans son héritage, à Tamnath-Saré, qui est situé sur la montagne d'Éphraïm, vers la partie septentrionale du mont Gaas. Grâce à ces indications très-précises, un voyageur français qui a fait sur la terre sainte de remarquables études, a récemment découvert le tombeau de Josué. C'est un monument vaste et creusé dans le roc à la façon des sépulcres juifs.

Dans la personne de Josué, dont le nom est le même que celui de Jésus et signifie sauveur, les saints docteurs ont vu la figure du véritable Sauveur d'Israël, qui nous a conquis par ses victoires la terre promise des vivants.

Le grand prêtre Éléazar ne tarda pas à suivre Josué dans la tombe. Il fut enseveli dans les montagnes d'Éphraïm, sur une colline qui appartenait à son fils Phinéas. On était alors dans la seconde moitié du XIVe siècle avant l'ère chrétienne. L'absence de données chronologiques ne permet pas de fixer une date plus précise.





Sisara tué par Jahel (page 184).

LES JUGES. — SERVITUDE ET DÉLIVRANCE.

Israel avait vaincu les nations chananéennes et partagé leurs terres, mais ces nations abattues et non détruites pouvaient se relever et triompher des vainqueurs par la force ou par la séduction. Josué le craignait ; les exhortations qu'il avait adressées au peuple avant de mourir, les solennelles protestations qu'il en avait réclamées, n'avaient d'autre but que de l'engager à poursuivre sans miséricorde une guerre d'extermination contre des ennemis avec lesquels aucune alliance n'était possible, et à se prémunir ainsi contre l'idolâtrie des Chananéens, qui mêlait aux attraits des sciences occultes le prestige de ses fêtes sensuelles, de ses cérémonies voluptueuses, de ses sacrifices frénétiques et sanglants.

Josué ne s'était pas choisi de successeur. Le Seigneur était toujours le véritable maître et l'unique roi d'Israël; il lui avait donné sa loi et son pontife pour l'interpréter. Les pères de famille, les anciens des cités, les princes des tribus, la faisaient exécuter en son nom. C'eût été, pour un peuple fidèle et sage, le plus glorieux et le plus doux des gouvernements.

Les représentants de la nation s'assemblèrent à Silo, près du tabernacle. Il s'agissait d'achever la conquête du pays et d'en expulser ce qu'il y restait d'idolâtres. Le peuple ne voulut point s'engager tout entier dans une guerre d'extermination, il parut plus à propos que chaque tribu, l'une après l'autre, s'appliquât à purger son territoire. On consulta l'Éternel, pour savoir qui devait commencer cette guerre de détail. Juda fut désigné ; il s'adjoignit Siméon, dont l'héritage était enclavé dans le sien. Ils attaquèrent les Chananéens et les Phérézéens, qui s'étaient réunis contre eux à Bezec, et leur tuèrent dix mille hommes. Le roi Adoni Bezec, pris par les vainqueurs, eut les pouces et les orteils coupés, supplice que, de son propre aveu, il avait fait subir à soixante-dix princes. De là, les enfants de Juda marchèrent sur Jérusalem, s'en emparèrent, passèrent ses défenseurs au fil de l'épée et livrèrent la ville aux flammes. Les descendants du beau-frère de Moïse, Hobab, appelés Cinéens, qui s'étaient établis aux environs de Jéricho, demandèrent à se porter vers le sud, et s'en allèrent du côté du désert de Sur, dans les terres des Amalécites. Les tribus de Juda et de Siméon réussirent encore à s'emparer de plusieurs villes, telles que Gaza, Ascalon et Ékron, sans pouvoir toutefois défaire complétement les Philistins qui les possédaient, et que Dieu réservait pour châtier plus tard son peuple devenu infidèle. Dans le même temps, Béthel tomba par trahison au pouvoir des Éphraïmites.

Cependant les tribus manquèrent d'énergie pour expulser ou exterminer les Chananéens, selon l'ordre de Dieu, qui avait défendu de faire avec eux ni paix ni trêve. Ce furent surtout les tribus du nord, celles de Dan, de Manassé, d'Éphraïm, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, qui ne purent conquérir toutes les villes qui leur étaient destinées ou qui eurent pour leurs habitants trop de ménagements, se contentant de les rendre tributaires, et leur permettant de demeurer au milieu d'elles.

Un ange du Seigneur se présenta alors au peuple, lui rappela les bienfaits de Dieu et l'obligation où l'on était de détruire les Chananéens ; mais on ne lui répondit que par des larmes, et la terre où il était prit le nom de *lieu des Pleurs*. L'ennemi devint de jour en jour plus dangereux par sa force matérielle, qui n'était pas brisée, et surtout par son culte plein de séduction et par ses mœurs corrompues. Les anciens qui avaient entouré Josué, et qui avaient pu maintenir encore Israël dans l'observance de la loi et dans le culte de Jéhovah, moururent peu à peu. Les nouvelles générations ne connaissaient point l'Éternel ni les œuvres qu'il avait faites en faveur de son peuple. Elles abandonnèrent donc Jéhovah pour suivre des dieux étrangers, et servirent Baal et Astaroth. L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent sensiblement. Les tribus, méconnaissant le Seigneur, n'eurent plus de chef ni de centre commun, et leur indifférence mutuelle menaça de dégénérer en hostilité, comme le prouvent des événements qui doivent avoir ici leur place, mais que nous ne raconterons que plus tard, pour suivre l'ordre du récit sacré.

Dès ce moment, la conduite du Seigneur vis-à-vis de son peuple entra dans une voie dont elle ne se départit plus. Quand Israël s'abandonnait au culte des idoles et aux crimes qui en étaient la conséquence, l'Éternel le livrait en proie aux peuples d'alentour qui l'affligeaient et l'accablaient de maux. Reconnaissait-il sa faute, implorait-il la divine miséricorde, Dieu lui suscitait des libérateurs. Ces hommes énergiques se mettaient à la tête, tantôt de certaines tribus, tantôt de toute la nation, faisaient revivre l'esprit national, secouaient le joug étranger et s'efforçaient de ranimer, avec le sentiment religieux, l'amour des institutions mosaïques. Après leur mort, le peuple retombait trop souvent dans la prévarication et dans l'anarchie. Cette période est celle de la *Judicature,* car ces héros dont nous venons de parler portaient le titre de *Schophet,* mot qui signifie juge, mais qui désignait aussi, comme le titre de suffète, un homme revêtu du souverain pouvoir.

Lorsque les Hébreux, préférant à la guerre les douceurs de la paix, se furent mis à contracter des alliances avec les peuples de Chanaan et à adorer leurs dieux, l'Éternel, pour les châtier, permit qu'un roi de Mésopotamie, nommé Chusan Rasathaïm, devînt puissant et étendît sa domination à l'ouest de l'Euphrate, où ils ne purent défendre leur indépendance et furent opprimés pendant huit ans. Quand ils eurent crié vers le Seigneur, il leur envoya pour les sauver, Othoniel, qui s'était déjà distingué par la conquête de Dabir, et avait obtenu pour ce fait d'armes la main d'Achsa, fille de son oncle Caleb. Othoniel prit le premier le titre de schophet ou de juge; il fit la guerre au roi de Mésopotamie, et, l'ayant vaincu, il procura à son peuple quarante années de tranquillité.

A la fin de cette époque, les enfants d'Israël ayant de nouveau fait le mal, virent Églon, roi de Moab, s'allier contre eux avec les Ammonites et les Amalécites, envahir leur territoire, s'emparer de Jéricho, dont les maisons avaient sans doute été rebâties, et rendre tributaires les tribus de l'est du Jourdain et du midi de la Palestine. Au bout de dix-huit ans, Dieu suscita un sauveur, nommé Aod, de la tribu de Benjamin, qui se servait de la main gauche comme de la main droite. Député vers Églon pour lui porter des présents, Aod cacha sous ses vêtements un glaive à deux tranchants, puis, quand les envoyés qui l'accompagnaient se furent acquittés de leur mission, il dit au roi de Moab qu'il avait un secret à lui communiquer. Églon fit aussitôt retirer tout le monde. « J'ai une parole de Dieu pour vous, » lui dit encore Aod; et, le roi s'étant levé, il saisit son glaive de la main gauche et le lui plongea dans le ventre avec une telle force que la poignée y entra avec la lame; puis il sortit, fermant sur lui les portes de la salle. Les gens du roi trouvant ces portes fermées crurent que leur maître voulait être seul, et ne se décidèrent qu'après beaucoup de temps à ouvrir. Églon était mort et étendu par terre. Aod, arrivé à Seirath, sur la montagne d'Éphraïm, sonna de la trompette, réunit une armée, s'empara des gués du Jourdain, pour couper la retraite aux ennemis de la rive droite et empêcher leurs frères de la rive gauche de leur porter secours, attaqua les troupes Moabites et en fit

un grand carnage. L'ennemi perdit environ dix mille hommes. Israël alors eut la paix pendant quatre-vingts ans, au moins chez les tribus voisines de la nation vaincue. Les Philistins firent bien quelques tentatives contre elles, mais Samgar leur tua six cents hommes, sans autres armes que des bâtons armés de pointes, comme en ont en Orient les laboureurs. L'Écriture ne dit ni s'il gouverna, ni pendant combien de temps, mais seulement qu'il défendit Israël. Après la mort d'Aod, les Hébreux se laissèrent aller de nouveau à l'idolâtrie. Ce fut un roi des Chananéens du nord qui, cette fois, les châtia. Ceux que Josué avait vaincus près des eaux de Mérom étaient redevenus puissants, et de nouveau ils avaient un chef qui résidait à Avor et se nommait Jabin. Avec ses neuf cents chariots de guerre et une armée nombreuse, il opprima les tribus du nord, et pendant vingt années fit peser son joug sur elles. Le général de ses troupes se nommait Sisara et avait son quartier général à Haroseth des gentils.

A cette époque vivait une prophétesse nommée Déborah, femme de Labidoth, qui avait acquis une grande célébrité et exerçait une haute influence, car elle rendait la justice sur la montagne d'Éphraïm, entre Rama et Bethel, assise sous un palmier qu'on appela de son nom, et les enfants d'Israël montaient auprès d'elle pour se faire juger. Émue des souffrances de son peuple, elle voulut briser le joug honteux du roi d'Avor, et s'adressa à Barac, fils d'Abinoam, qui résidait en Cadès de Nephthali. « Le Seigneur vous ordonne, lui dit-elle, de prendre dix mille hommes des tribus de Zabulon et de Nephthali et de marcher contre l'armée de Sisara, qui se trouvera avec ses chars au torrent de Cison. » Barac consentit, mais il exigea que Déborah marchât avec lui. « J'irai, lui dit la prophétesse, et la gloire du combat ne vous appartiendra pas, car c'est aux mains d'une femme que Dieu livrera Sisara. »

Le Cison sort du Thabor; c'est là que devait se donner la bataille, et que Barac conduisit ses dix mille hommes. Sisara, ayant appris ce mouvement, assembla son armée et ses neuf cents chariots de fer près du torrent. Déborah donna le signal du combat; Dieu jeta l'épouvante parmi les ennemis, qui, après leur défaite, s'enfuirent éperdus avec leurs chars et furent poursuivis par Barac jusqu'à Haroseth et passés au fil de l'épée. Sisara s'était élancé de son chariot, croyant se dérober à pied plus facilement. Il chercha un refuge sous la tente de Jahel, femme de Haber le Cinéen, un des descendants du beau-frère de Moïse, qui s'était établi dans le nord, loin de ses compatriotes, et vivait en paix avec Jabin. Jahel, étant allée au-devant de Sisara, le fit entrer et le couvrit d'un manteau. Le général, fatigué, lui demanda à boire, et elle lui apporta du lait. Il but, et s'endormit. Jahel prit alors un clou de sa tente et un marteau, puis, posant le clou sur les tempes de Sisara, elle frappa, et lui perça la tête jusqu'à terre. Barac arriva bientôt après. « Venez, lui dit-elle, je vous montrerai celui que vous cherchez. » Ainsi périt Sisara, et sa mort entraîna la ruine de Jabin et des Chananéens.




Gédéon nommé juge par l'Éternel (page 186).

La Grecque ou la Romaine qui, comme Jahel, aurait affranchi son pays, eût été portée aux nues. Ceux qui blâment l'héroïne juive en ont-ils le droit, alors que l'Écriture se plaît à l'exalter? Une femme avait commencé la victoire, une autre femme l'avait achevée. Ce fut une femme encore qui la chanta. Déborah composa un cantique de victoire, le plus ancien, le plus sublime que nous ayons, et qui dépasse les plus belles pages de Pindare ou d'Homère. Il est empreint de toutes les couleurs des temps et des lieux, il traduit tous les mouvements du cœur humain, du cœur d'une femme surtout, il déborde d'élan patriotique et d'enthousiasme religieux.

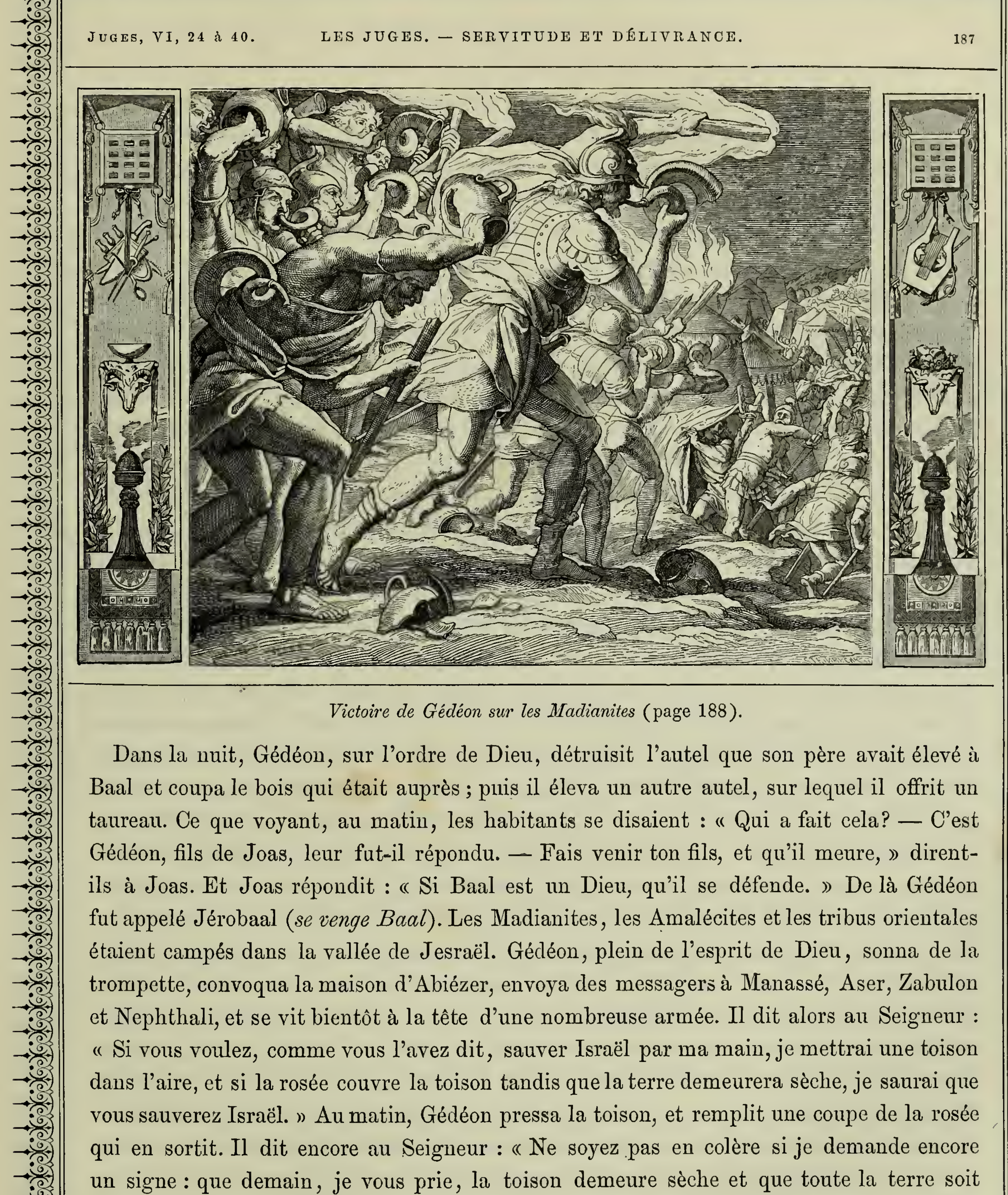
« Rois, écoutez ; prêtez l'oreille, ô princes! C'est moi qui chanterai en l'honneur de Jéhovah, moi qui célébrerai Jéhovah, le Dieu d'Israël. — Les bourgades étaient désertes en Israël, jusqu'à ce que je me fusse levée, moi Déborah, moi la mère en Israël. — Mon cœur est aux princes d'Israël! Vous qui, dans le peuple, avez couru aux armes, bénissez Jéhovah. — Lève-toi! lève-toi, Déborah, entonne le cantique! En avant, Barac; fais prisonniers ceux qui te tenaient captif. »

Et quand elle a tout raconté, l'indolence des tribus qui n'ont pas pris part à la lutte, le courage de Zabulon et de Nephtali, la défaite de l'ennemi, le triomphe des vainqueurs et l'exploit de Jahel, elle termine par ce trait d'une superbe ironie :

« La mère de Sisara regardait par la fenêtre et gémissait à travers le treillis : Pourquoi son char tarde-t-il à venir? Pourquoi les pieds des coursiers sont-ils si lents? — Les plus sages d'entre ses femmes la consolaient, et elle se disait à elle-même : Ne doivent-ils pas trouver du butin, ne faut-il pas le partager? On lui choisit la plus belle des captives : les dépouilles de diverses couleurs sont pour Sisara ; des broderies variées doivent orner son cou!.... »

La prophétesse résume ensuite dans ce cri final toutes les aspirations de son cœur : « Ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jéhovah! mais ceux qui t'aiment, qu'ils brillent comme le soleil dans la splendeur de son lever! »

A la suite de cette victoire, on demeura en paix pendant quarante ans. Bientôt apparurent au sud et à l'est de nouveaux ennemis, appelés comme toujours par de nouvelles prévarications. C'étaient des Madianites, des Amalécites et d'autres tribus nomades de l'Orient qui parcouraient le pays jusqu'à Gaza, y campaient avec leurs troupeaux et leurs chameaux, pillaient les Hébreux, et, comme les sauterelles, ravageaient les campagnes, détruisaient les récoltes et amenaient la famine. Les Israélites étaient obligés de se réfugier dans les cavernes et dans les gorges des montagnes, avec leurs animaux et leurs récoltes. Cette calamité durait depuis sept ans, lorsque l'ange du Seigneur se présenta au peuple et lui fit voir dans les malheurs dont il était frappé, la suite de son infidélité envers Dieu. Puis, s'étant assis sous un chêne à Éphra, il apparut à Gédéon, fils de Joas, qui battait le froment dans un pressoir, n'osant le faire sur l'aire en public, à cause des Madianites. « Le Seigneur est avec toi, homme vaillant, lui dit l'ange. — De grâce, Seigneur, reprit Gédéon, si Jéhovah est avec nous, pourquoi tout cela nous arrive-t-il? Où sont les prodiges d'autrefois? Maintenant Jéhovah nous a livrés aux mains des Madianites. » Et l'ange de Jéhovah l'ayant regardé, ou, suivant le texte, Jéhovah lui-même, — car il est à remarquer que dans ces divins messages, le personnage qui d'abord est appelé l'ange, devient presque toujours Jéhovah, — l'ange donc ou Jéhovah lui dit : « Va; avec ta force tu sauveras Israël du pouvoir de Madian; c'est moi qui t'envoie. — Comment sauverai-je Israël? reprit Gédéon; ma famille est la dernière de Manassé et je suis le dernier de la maison de mon père. — Et Jéhovah lui dit : Je serai avec toi, et tu frapperas Madian comme un seul homme. » Gédéon demanda un signe qui fût le gage de sa mission, et étant allé chercher un chevreau avec des pains sans levain, il apporta le tout sous le chêne et le posa, suivant l'ordre de l'ange, sur une pierre; celui-ci, étendant la verge qu'il tenait à la main, en toucha les offrandes, et aussitôt le feu sortit de la pierre et consuma la chair et les pains. Et l'ange disparut. Gédéon, voyant que c'était le messager du Seigneur, s'écria : « Ah! Seigneur, mon Dieu, j'ai vu l'ange de Jéhovah face à face. — Paix avec toi, lui dit Jéhovah, ne crains point, tu ne mourras pas. » En ce lieu, Gédéon éleva un autel qu'il appela *Pain du Seigneur*.



Victoire de Gédéon sur les Madianites (page 188).

Dans la nuit, Gédéon, sur l'ordre de Dieu, détruisit l'autel que son père avait élevé à Baal et coupa le bois qui était auprès ; puis il éleva un autre autel, sur lequel il offrit un taureau. Ce que voyant, au matin, les habitants se disaient : « Qui a fait cela? — C'est Gédéon, fils de Joas, leur fut-il répondu. — Fais venir ton fils, et qu'il meure, » dirent-ils à Joas. Et Joas répondit : « Si Baal est un Dieu, qu'il se défende. » De là Gédéon fut appelé Jérobaal (*se venge Baal*). Les Madianites, les Amalécites et les tribus orientales étaient campés dans la vallée de Jesraël. Gédéon, plein de l'esprit de Dieu, sonna de la trompette, convoqua la maison d'Abiézer, envoya des messagers à Manassé, Aser, Zabulon et Nephthali, et se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Il dit alors au Seigneur : « Si vous voulez, comme vous l'avez dit, sauver Israël par ma main, je mettrai une toison dans l'aire, et si la rosée couvre la toison tandis que la terre demeurera sèche, je saurai que vous sauverez Israël. » Au matin, Gédéon pressa la toison, et remplit une coupe de la rosée qui en sortit. Il dit encore au Seigneur : « Ne soyez pas en colère si je demande encore un signe : que demain, je vous prie, la toison demeure sèche et que toute la terre soit trempée de rosée. » Et Dieu, en cette nuit, fit encore ce qu'il avait demandé.

Gédéon réunit son armée sur une hauteur, au midi du camp ennemi, près de la fontaine d'Harad. Dieu lui dit qu'il avait trop de monde pour vaincre Madian, parce qu'Israël s'at-

tribuerait tout le mérite de la victoire; qu'il devait éloigner tous ceux qui se sentaient faibles et pusillanimes. Vingt-deux mille hommes le quittèrent, et il n'en resta plus que dix mille. C'était encore trop; le Seigneur allait lui faire connaître ceux qui feraient partie de son expédition. Gédéon conduisit ses soldats altérés dans un lieu où il y avait de l'eau; et là, d'après l'avis que Dieu lui en avait donné, il remarqua un certain nombre d'hommes qui ne se donnaient pas le temps de boire à leur aise et prenaient à la hâte une gorgée de cette eau puisée à la main, tandis que les autres se mettaient à genoux pour se désaltérer. Les premiers seuls devaient l'accompagner. Ils étaient trois cents. « C'est avec ces trois cents hommes que je vous sauverai, lui dit le Seigneur; que le reste se retire. »

Pendant la nuit, Dieu lui commanda d'aller au camp ennemi avec Phara, son écuyer, pour savoir ce qu'on y disait. Tous étaient couchés dans la vallée, nombreux comme des sauterelles, et leurs chameaux égalaient par leur multitude les sables du rivage. Gédéon, prêtant l'oreille, entendit un soldat raconter qu'il avait vu en songe un pain d'orge descendre sur le camp de Madian et le renverser. — « C'est, lui répondit l'autre, l'épée de Gédéon; car Dieu a livré Madian en ses mains. » Gédéon revint ensuite auprès de ses hommes et les divisa en trois bandes. Il donna à chacun une trompette et une cruche de terre vide, avec une torche au milieu; puis il leur dit : « Ce que vous me verrez faire, vous le ferez. Quand je sonnerai de la trompette, vous en sonnerez et vous crierez : Pour Jéhovah et pour Gédéon! » On était au commencement de la seconde veille, sur les dix heures du soir; l'ennemi avait placé ses sentinelles et se livrait au sommeil. Gédéon arriva avec cent hommes à l'entrée du camp; les deux autres bandes se dirigeaient sur d'autres points. Il se mit alors avec ses gens à sonner de la trompette, et ils brisèrent leurs vases de terre en les heurtant l'un contre l'autre; les autres bandes en firent autant; tous sonnaient de la trompette et criaient : « *Le glaive de Jéhovah et de Gédéon!* » Les ennemis, subitement réveillés, entendant les trompettes et les cris, voyant le feu des torches sur trois points, se crurent cernés; la terreur se mit parmi eux, ils prirent la fuite en jetant des cris, et, dans le désordre, tournèrent leurs épées les uns contre les autres. Ils prirent du côté du sud-est, vers Bethsetta, Abel-Méhula et Tebbah; toutes les troupes alors, de Nephthali, d'Aser et de Manassé, se réunirent et se mirent à la poursuite des Madianites. Gédéon appela aussi les Éphraïmites, et leur fit occuper les gués du Jourdain jusqu'à Bethbera. Ils se saisirent de deux chefs de Madian, Oreb et Zeb, les mirent à mort, l'un sur une pierre qui fut appelée la pierre d'Oreb, l'autre dans un pressoir nommé depuis le pressoir de Zeb, et poursuivirent l'ennemi, portant les têtes d'Oreb et de Zeb à Gédéon, au delà du Jourdain. Mais, piqués d'avoir été appelés si tard au combat, ils en firent de vifs reproches à Gédéon, qui les apaisa par une bonne réponse : « Vous avez fait plus que moi, leur dit-il; Dieu a livré entre vos mains Oreb et Zeb; la grappe d'Éphraïm vaut mieux que toutes les vendanges d'Abiézer. »

Gédéon avait passé le Jourdain, à la recherche de Zébée et de Salmana, qui s'étaient sauvés avec quinze mille hommes. A Soccoth, il demanda du pain pour ses troupes. Les habitants se moquèrent de lui ; il en fut de même à Phanuel ; Gédéon se retira avec des menaces. Il atteignit le camp ennemi par la route de Nobé et de Jabgaa, battit les Madianites, s'empara de Zébée et de Salmana ; et, revenant du combat à Soccoth, il se fit indiquer par un jeune homme les noms des chefs de la ville, les fit frapper avec des épines et les mit à mort ; il agit de même à l'égard des habitants de Phanuel, et fit en outre raser leur tour. Puis il dit à Zébée et à Salmana : « Vous avez tué les fils de ma mère au mont Thabor ; si vous les aviez épargnés, je vous épargnerais. Va, dit-il à son fils Jéther, et tue-les. » Le jeune homme hésita ; Gédéon se leva, et tua de sa main Zébée et Salmana ; et il prit les colliers et les croissants dont on avait orné le cou de leurs chameaux.

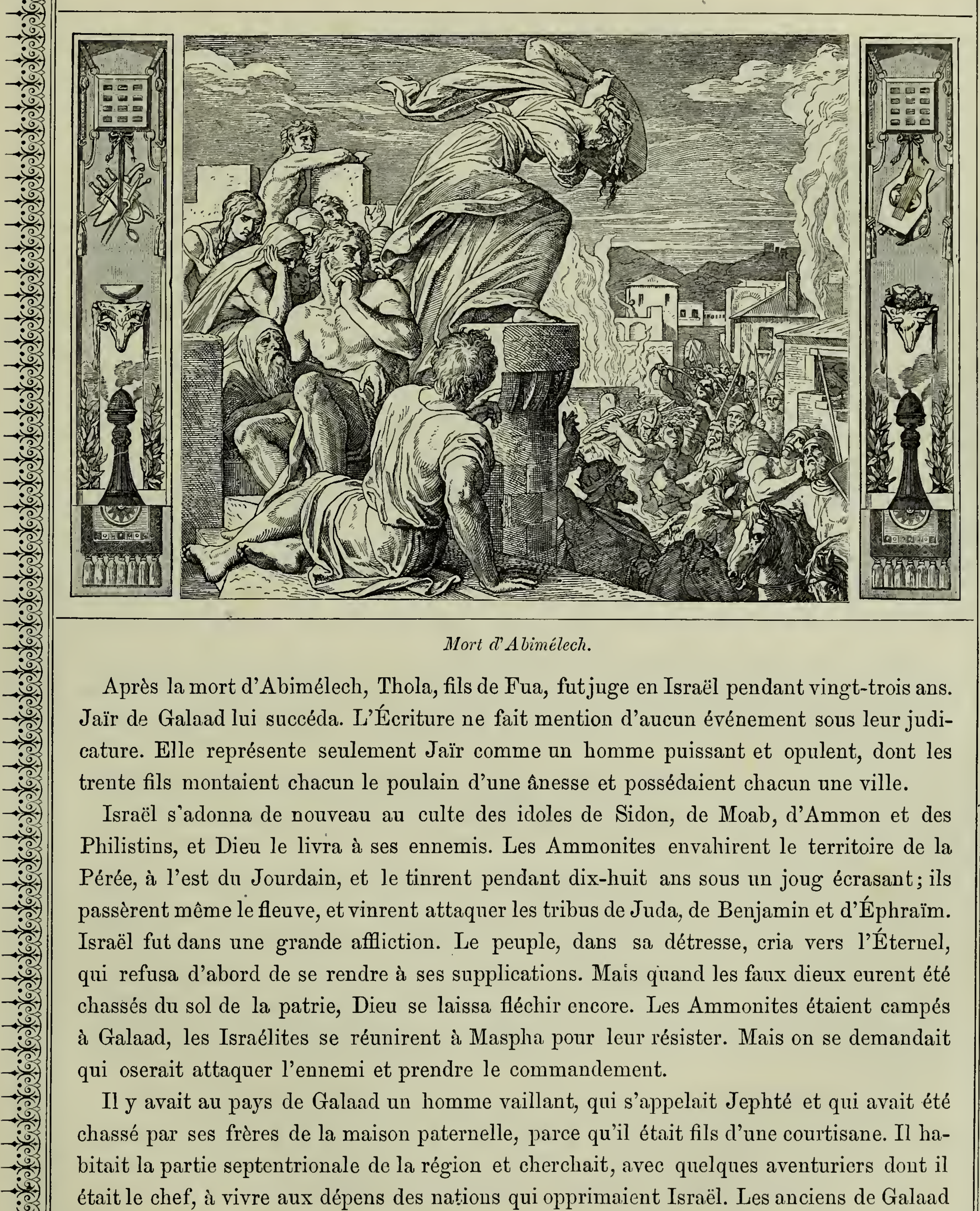
A la suite de cette victoire, les hommes d'Israël offrirent au héros qui les avait délivrés la souveraineté héréditaire : « Règne sur nous, lui dirent-ils, toi, ton fils et le fils de ton fils. » C'est la première fois que les Hébreux, instruits par les adversités, ont la pensée de fonder un état fixe et permanent. Mais Gédéon comprit sans doute que la nation n'était point mûre encore pour cette forme de gouvernement. « Ni moi, ni mon fils, nous ne dominerons sur vous, leur dit-il ; Jéhovah sera votre maître. » Et toujours plein de zèle pour la gloire de l'Éternel, il demanda seulement les pendants d'oreilles qui se trouvaient dans le butin fait sur l'ennemi, et il en fit faire un éphod qu'il mit à Éphra, et qui, contre son intention, devint après sa mort un sujet de chute et de scandale, par le culte superstitieux que le peuple lui rendit. L'oracle d'Éphra fit concurrence au sanctuaire de Silo, le seul qui fût légitime. Ce fut un malheur pour Gédéon et pour sa famille. La terre d'Israël fut tranquille pendant les quarante ans que vécut encore ce héros. Il eut plusieurs femmes et fut père de soixante-dix fils. Il mourut dans une heureuse vieillesse, et fut enseveli dans le sépulcre de son père, à Éphra.

La fidélité à la loi disparut aussitôt après la mort de Gédéon, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu, qui oublia même les services que le vainqueur des Madianites lui avait rendus. Au nombre de ses fils était Abimélech, né d'une femme du second rang qu'il avait à Sichem. Méchant et ambitieux, ce dernier alla trouver les parents de sa mère, et les engagea à dire aux habitants de Sichem qu'étant né parmi eux, il leur était plus avantageux de déférer à lui seul le commandement que de le laisser à tous les fils de Gédéon. Les Sichémites se laissèrent persuader et lui donnèrent de l'argent du temple de Baal-Bérith, avec lequel il soudoya des misérables et des vagabonds ; puis il se rendit avec eux dans la maison de son père, à Éphra, et tua sur la même pierre tous les fils de Gédéon, ses frères, à l'exception du plus jeune, nommé Joatham, qui lui échappa. Les habitants de Sichem, quand il fut de retour au milieu d'eux, le prirent pour roi, près du chêne qui était à la porte de leur ville. Ce fut la première royauté qu'on vit en Israël ; son origine était aussi

peu recommandable que ses destinées devaient être éphémères. Joatham, le jeune frère d'Abimélech, le fit entendre dans un apologue qu'il adressa aux princes de Sichem. Sur la montagne de Garizim, où il s'était retiré, il leur dit : « Les arbres s'en allèrent un jour pour sacrer un roi, et ils dirent à l'olivier : Règne sur nous. Mais l'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon huile, dont se servent les hommes et les dieux, pour être promu au premier rang parmi tous les arbres? Ils dirent alors au figuier : Viens, et règne sur nous. Le figuier répondit : Est-ce que je puis renoncer à ma douceur et à mes fruits? Ils dirent alors à la vigne : Viens et commande-nous. La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin qui réjouit Dieu et les hommes? Et tous les arbres dirent enfin au buisson : Viens et règne sur nous ; et le buisson répondit : Si vraiment vous me constituez roi, venez et reposez-vous sous mon ombre, sinon qu'un feu sorte de mon sein et dévore les cèdres du Liban. Maintenant, vous, si vous avez agi en justice et sans péché envers la maison de Gédéon, en égorgeant ses fils, et en prenant pour roi le fils d'une servante, réjouissez-vous en Abimélech et qu'il se réjouisse en vous. Si cela n'est pas, que le feu sorte de lui pour vous dévorer, et la flamme de Sichem pour consumer Abimélech. » Cet apologue est le plus ancien et l'un des plus beaux que l'on connaisse ; les événements allaient le justifier bientôt.

Abimélech avait régné trois ans, et les Sichémites l'avaient déjà pris en horreur, lui et les complices qu'il avait eus dans le massacre de ses frères. On lui dressa des embûches. Gaal, fils d'Obed, offrit aux habitants, à la suite des fêtes de la vendange et dans le temple de leur Dieu, de les débarrasser de leur roi. Mais celui-ci, averti par le commandant de la ville, vint avec son armée, qu'il dissimula sur les montagnes autour de Sichem. Gaal s'aperçut du mouvement et en parla au commandant, qui se moqua de lui d'abord, mais comprit enfin qu'il ne lui restait plus qu'à marcher au combat. Le sort des armes se déclara contre lui ; il perdit beaucoup de monde, vint se réfugier dans la ville, puis en sortit au moment où elle allait tomber au pouvoir d'Abimélech. Le tyran en tua tous les habitants, la fit raser et sema du sel sur ses ruines. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent dans la forteresse de Beth-el-Bérith. Abimélech se rendit sur la montagne de Selmon, y coupa une branche d'arbre et, la mettant sur son épaule, il commanda aux siens d'en faire autant ; il fit amonceler ces branches au pied de la forteresse, et l'incendia avec tous ceux qu'elle renfermait. Le feu sortait du buisson.

Abimélech marcha ensuite contre la ville de Thébès et s'en empara. Il y avait là une tour où s'étaient réfugiés des habitants de la ville. Il en pressait l'attaque et se disposait à y mettre le feu, lorsqu'une femme lui jeta d'en haut un quartier de meule sur la tête et lui brisa le crâne. Il n'était pas mort encore ; ne voulant pas qu'on pût dire qu'il avait péri de la main d'une femme, il appela son écuyer et lui commanda de le percer de son épée. Ainsi tomba le meurtrier de ses frères ; les habitants de Sichem avaient eu leur part du châtiment, et avaient senti le poids de la malédiction de Joatham.



Mort d'Abimélech.

Après la mort d'Abimélech, Thola, fils de Fua, fut juge en Israël pendant vingt-trois ans. Jaïr de Galaad lui succéda. L'Écriture ne fait mention d'aucun événement sous leur judicature. Elle représente seulement Jaïr comme un homme puissant et opulent, dont les trente fils montaient chacun le poulain d'une ânesse et possédaient chacun une ville.

Israël s'adonna de nouveau au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins, et Dieu le livra à ses ennemis. Les Ammonites envahirent le territoire de la Pérée, à l'est du Jourdain, et le tinrent pendant dix-huit ans sous un joug écrasant; ils passèrent même le fleuve, et vinrent attaquer les tribus de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Israël fut dans une grande affliction. Le peuple, dans sa détresse, cria vers l'Éternel, qui refusa d'abord de se rendre à ses supplications. Mais quand les faux dieux eurent été chassés du sol de la patrie, Dieu se laissa fléchir encore. Les Ammonites étaient campés à Galaad, les Israélites se réunirent à Maspha pour leur résister. Mais on se demandait qui oserait attaquer l'ennemi et prendre le commandement.

Il y avait au pays de Galaad un homme vaillant, qui s'appelait Jephté et qui avait été chassé par ses frères de la maison paternelle, parce qu'il était fils d'une courtisane. Il habitait la partie septentrionale de la région et cherchait, avec quelques aventuriers dont il était le chef, à vivre aux dépens des nations qui opprimaient Israël. Les anciens de Galaad

songèrent à lui, allèrent le trouver, et lui dirent : « Viens, tu te mettras à notre tête, et nous combattrons les fils d'Ammon. — Comment venez-vous à moi, leur répondit-il, vous qui me haïssez et qui m'avez chassé de la maison de mon père ? C'est donc la nécessité qui vous y contraint? » Ils insistèrent, et Jephté, ému sans doute des malheurs de son pays, se laissa fléchir. « Vous m'appelez, leur dit-il, à combattre contre Ammon. Si l'Éternel le livre entre mes mains, serai-je votre prince? » On s'y engagea, et Jephté s'en alla avec les anciens de Galaad, fit connaître au peuple ses conditions, et fut investi du commandement.

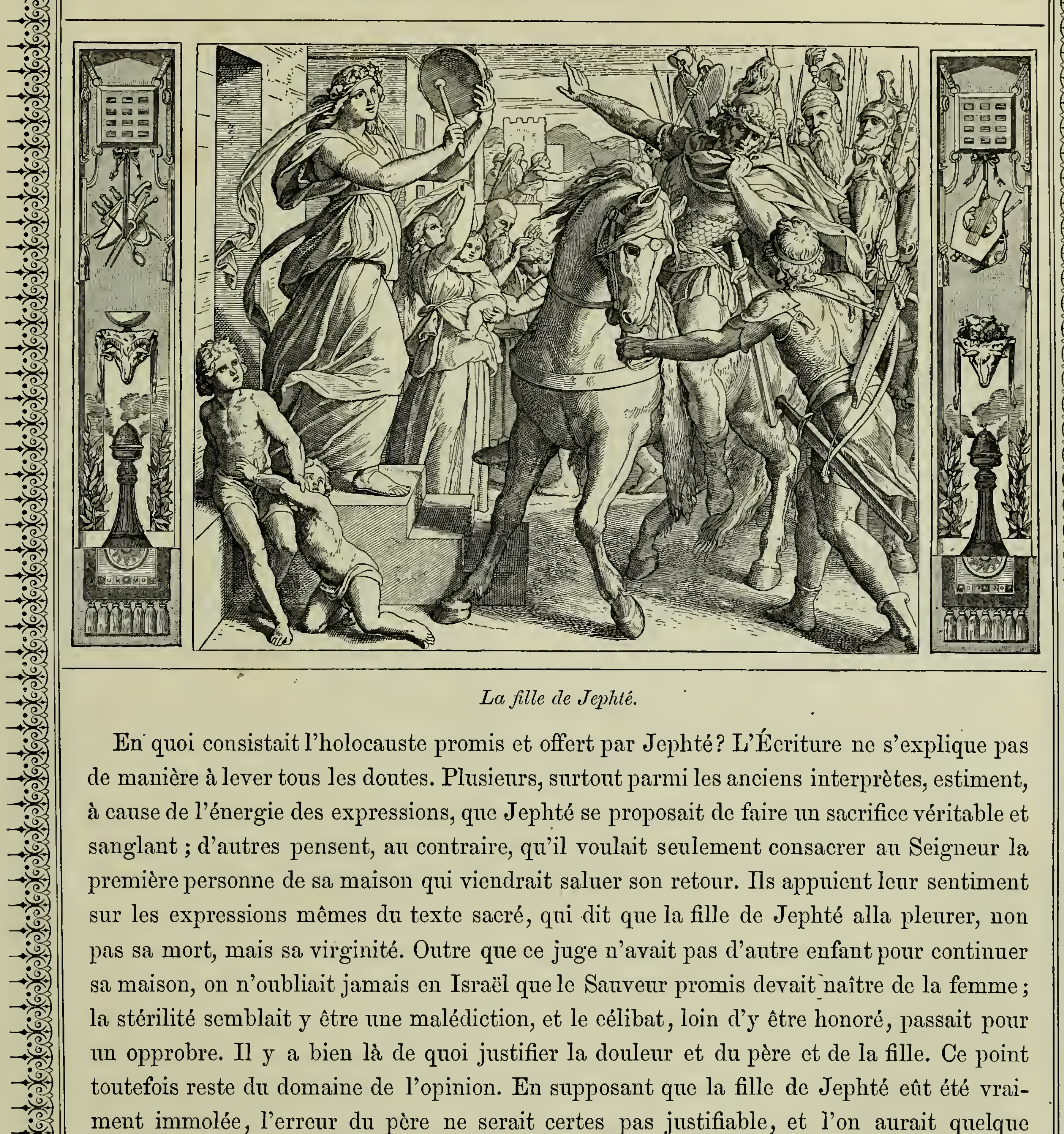
Le nouveau général se montra plein de modération, et ouvrit des négociations avec les Ammonites : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, leur dit-il, pour que vous ravagiez ma terre? — Ce sont les Israélites qui se sont emparés de la nôtre, rendez-la-moi, dit le roi d'Ammon, et nous vivrons en paix. » Les ambassadeurs de Jephté déclarèrent que la conquête avait été légitime, et qu'ils possédaient le pays que leur avait donné l'Éternel au même titre que Moab et Ammon gardaient les conquêtes de leur dieu Chamos; et comme le roi des Ammonites refusait de se rendre, Jephté lui dit : « Le Seigneur sera juge, en ce jour, entre Israël et Ammon ; » et, de part et d'autre, on se prépara au combat.

Jephté, soutenu par l'esprit de Dieu, parcourut le pays pour y lever des troupes ; puis il fit un vœu au Seigneur : « Si vous me livrez les Ammonites entre les mains, le premier qui sortira des portes de ma maison pour venir au-devant de moi, lorsque je reviendrai en paix de chez les fils d'Ammon, je vous l'offrirai en holocauste. » La guerre ne fut pas de longue durée : rien ne résista au vaillant guerrier. Les Ammonites entièrement défaits et chassés du pays, vingt villes prises, Israël délivré, tels furent les résultats de cette courte campagne.

Après cette victoire, Jephté revint triomphant à Maspha; c'était le lieu de sa résidence. Et voilà que sa fille unique vint à sa rencontre au son des instruments, suivie des chœurs de ses compagnes.

Quand il l'aperçut, il déchira ses vêtements : « Hélas! ma fille, s'écria-t-il, tu m'as trompé et tu t'es trompée toi-même ; j'ai ouvert ma bouche devant Dieu pour lui promettre un holocauste, et je ne puis manquer à ma parole. — Faites, mon père, ce que vous avez promis, répondit la douce jeune fille, puisque Dieu vous a donné la victoire sur vos ennemis. Accordez-moi seulement ce que je demande : laissez-moi errer sur les montagnes pendant deux mois pour y pleurer ma virginité avec mes compagnes. — Va, » lui dit son père.

Elle s'en alla donc avec ses compagnes et ses amies, et pleura sa virginité sur les montagnes. Les deux mois achevés, elle revint vers son père, et il fit à son égard selon ce qu'il avait voué. De là vint l'usage en Israël, que chaque année les vierges s'assemblèrent pour pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté le Galaadite.



La fille de Jephté.

En quoi consistait l'holocauste promis et offert par Jephté? L'Écriture ne s'explique pas de manière à lever tous les doutes. Plusieurs, surtout parmi les anciens interprètes, estiment, à cause de l'énergie des expressions, que Jephté se proposait de faire un sacrifice véritable et sanglant ; d'autres pensent, au contraire, qu'il voulait seulement consacrer au Seigneur la première personne de sa maison qui viendrait saluer son retour. Ils appuient leur sentiment sur les expressions mêmes du texte sacré, qui dit que la fille de Jephté alla pleurer, non pas sa mort, mais sa virginité. Outre que ce juge n'avait pas d'autre enfant pour continuer sa maison, on n'oubliait jamais en Israël que le Sauveur promis devait naître de la femme ; la stérilité semblait y être une malédiction, et le célibat, loin d'y être honoré, passait pour un opprobre. Il y a bien là de quoi justifier la douleur et du père et de la fille. Ce point toutefois reste du domaine de l'opinion. En supposant que la fille de Jephté eût été vraiment immolée, l'erreur du père ne serait certes pas justifiable, et l'on aurait quelque peine à comprendre les louanges que lui donne saint Paul, mais on n'en pourrait rien conclure contre la religion des Hébreux. Le vœu coupable de l'imprudent vainqueur serait toujours un fait à lui tout personnel. Il n'était pas commandé par la loi, qui défendait au contraire de la façon la plus expresse le sacrifice des victimes humaines ; cette action aurait donc été absolument isolée, et les prêtres et les lévites n'y auraient pris aucune part.

Durant la retraite de sa fille, Jephté eut à réprimer une sédition excitée contre lui par les Éphraïmites, qui lui firent, comme à Gédéon, de violents reproches de ce qu'ils n'avaient pas été appelés à la guerre. Ces plaintes n'étaient pas fondées, et la réponse qu'y fit Jephté eût dû suffire à le justifier. Il n'en fut rien, et le différend prit des proportions telles qu'il fallut le trancher par les armes.

Jephté marcha donc contre les Éphraïmites, qui avaient traversé le Jourdain. Ceux-ci furent défaits et rejetés sur le fleuve, qu'ils essayèrent vainement de franchir, car le vainqueur en avait occupé tous les gués. Il était malaisé de reconnaître les fuyards, qui se défendaient tous d'appartenir à la tribu d'Éphraïm. Mais comme il y avait dans la prononciation de certains mots une différence notable entre les deux rives du fleuve, les vainqueurs en profitèrent pour discerner les vaincus. Quiconque se présentait pour tenter le passage était obligé de prononcer le mot *Schibboleth* : les Éphraïmites, avec l'accent de leur tribu, disaient *Sibboleth*, et étaient massacrés à l'instant. Quarante mille hommes au moins périrent dans la fuite ou dans la bataille, et payèrent de leur vie l'orgueil et l'injustice de leurs prétentions.

Après avoir rendu la paix à son pays, Jephté fut non-seulement prince de Galaad, comme il l'avait demandé, mais Israël, dans les contrées situées à l'est du Jourdain, le reconnut comme juge.

Il mourut six ans après, et fut enseveli en la terre de sa naissance.

L'Écriture lui donne trois successeurs : Abesan, de Bethléem, Aialon, de la tribu de Zabulon et Abdon, qui exercèrent la judicature sur les tribus orientales pendant une période de vingt-cinq ans.

De graves événements se passaient en même temps sur l'autre rive du fleuve.

Les Chananéens tendaient à disparaître, et leur force était définitivement brisée. Mais un nouvel ennemi avait surgi et menaçait d'anéantir l'indépendance et la vie nationale d'Israël.

Les Philistins étaient une colonie de la race des Pélasges, établie primitivement à Caphtor, qu'on croit être l'île de Crète. Partis de là, ils vinrent par mer attaquer et occuper le pays qui reçut d'eux le nom de Palestine. Ils étaient déjà connus au temps de Moïse, lequel, au sortir de l'Égypte, évita de faire passer les Hébreux sur leur territoire, qui donnait accès à la terre promise par le sud-ouest, le long des côtes de la mer Intérieure. Ni Moïse ni Josué ne désignent toutefois les Philistins parmi les ennemis dont le peuple d'Israël doit triompher. Au temps de Josué, ils étaient occupés dans une expédition contre le pharaon Ramsès III, qui les repoussa dans leurs principautés de Gaza, d'Asdod, d'Ascalon, de Geth et d'Ekron, et se contenta de les soumettre au vasselage de l'Égypte. Ces cinq villes entraient dans le partage de la tribu de Juda, qui ne réussit pas à s'en emparer, ou du moins ne sut pas s'y maintenir.







Samson tue un lion.

La force des Philistins n'était pourtant alors que peu redoutable. Même encore sous le juge Samgar (1370 ans environ avant l'ère chrétienne), la tentative qu'ils firent contre les tribus du midi ne paraît pas avoir été bien sérieuse, car ils furent aisément repoussés. Mais de nouvelles émigrations, venues de la Crète, les fortifièrent et leur permirent de s'affranchir de la suzeraineté de l'Égypte. Leur puissance grandit en silence, tandis que les Israélites et les Chananéens s'affaiblissaient par des guerres continuelles. Bientôt ils purent attaquer les côtes de la Phénicie, prendre et incendier Sidon, dont les habitants fondèrent la ville de Tyr; enfin ils entreprirent de soumettre à leur autorité le peuple d'Israël. Au temps où les Ammonites envahirent la Pérée, les Philistins, leurs alliés, entrèrent sur le territoire des tribus méridionales et y imposèrent leur joug. La fière tribu de Juda dut elle-même payer le tribut. Mais Dieu suscita alors parmi les Hébreux un homme dans lequel se personnifia la résistance populaire et nationale en Israël, et qui préluda à l'humiliation et à la ruine des Philistins par les nombreux échecs qu'il leur infligea.

Il y avait à Saraa, dans la tribu de Dan, un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. L'ange du Seigneur apparut à cette femme et lui annonça qu'elle enfanterait un fils; il lui ordonna de ne boire ni vin ni bière, ni rien de ce qui peut enivrer, puis de ne rien manger d'impur, parce que cet enfant serait Nazaréen, c'est-à-dire consacré à

Dieu dès le sein de sa mère; et il l'avertit qu'en conséquence le rasoir ne devrait jamais passer sur sa tête, et que c'était lui qui commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins. La femme informa son mari de la promesse qu'elle avait reçue, puis un jour qu'elle était dans les champs, le même ange lui apparut encore. Elle s'empressa d'aller prévenir Manué, qui avait demandé à Dieu la grâce de voir son envoyé. Manué revint avec elle, trouva l'ange, et entendit de sa bouche tout ce qui avait été dit à sa femme. Il voulut alors lui préparer un repas, persuadé sans doute que le messager divin qui se présentait à lui sous une forme humaine était un prophète. « Non, lui dit l'ange; quand tu me retiendrais ici, je ne mangerais pas de ton pain; mais si tu veux offrir un holocauste au Seigneur, tu le peux. » Et comme Manué, ignorant toujours que c'était l'ange du Seigneur, voulait savoir son nom, l'envoyé reprit : « Pourquoi demandes-tu mon nom qui est admirable? » Manué prit alors un chevreau, l'offrit et répandit des libations sur le rocher, en l'honneur du Dieu qui fait des merveilles. Le feu monta de l'autel vers les cieux, l'ange s'éleva aussi dans la flamme et disparut. Les deux époux tombèrent la face contre terre, et Manué dit à sa femme : « Nous allons mourir, car nous avons vu Dieu. » Mais elle eut plus de confiance que son mari. Elle enfanta un fils qu'elle appela Samson. L'enfant grandit, et l'esprit de Dieu commença à habiter en lui. Comme Nazaréen, consacré au Seigneur, il dut ne boire aucune liqueur enivrante, éviter le contact des morts et porter intacte sa chevelure, qui devint chez lui, non pas la cause physique, mais le signe matériel d'une force extraordinaire.

Israël était tributaire des Philistins; les hostilités, sans être déclarées, étaient de tous les instants.

L'ange avait prédit que le fils de Manué commencerait à délivrer Israël. Voici comment s'en présenta une première occasion.

Samson se rendit un jour à Tamnatha, y vit une fille des Philistins qui lui plut, et demanda à son père et à sa mère l'autorisation d'en faire son épouse. Ils lui représentèrent que cette alliance avec une étrangère était contraire à la loi; néanmoins ils finirent par céder à ses instances, et descendirent avec lui à Tamnatha où demeuraient les parents de la jeune Philistine. Comme ils arrivaient aux vignes qui sont près de la ville, Samson, s'étant écarté de la route, se trouva en face d'un jeune lion qui accourut vers lui, furieux et rugissant. Se sentant plein de la force de Dieu, il le prit, et de ses mains le mit en pièces comme il aurait fait d'un chevreau. Il rejoignit ses parents, mais ne leur dit rien de ce qu'il avait fait. Quelque temps après, alors qu'ils retournaient à la ville pour la cérémonie du mariage, Samson voulut revoir le théâtre de son exploit. Il trouva dans la tête du lion, desséchée sans doute et réduite à l'état de squelette, un essaim d'abeilles avec un rayon de miel. Il prit le miel et en donna à ses parents, sans leur dire d'où il venait.





Samson tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne (page 198).

Durant le festin des noces, il proposa aux trente jeunes gens qu'on lui avait choisis pour paranymphes une énigme à résoudre. Il n'y avait rien là que de très-conforme aux coutumes de l'Orient. Il leur promit de leur donner trente tuniques et trente robes de fête, si, pendant les sept jours de noces, ils parvenaient à l'expliquer; dans le cas contraire, ils lui donneraient les trente robes et les trente tuniques. La condition ayant été acceptée, il leur dit : « De celui qui dévore est sortie la nourriture, et du fort est sortie la douceur. » Le problème, il faut en convenir, était fort obscur pour quiconque ignorait l'histoire du lion mis à mort et du miel trouvé dans sa gueule. Les Philistins cherchèrent vainement à deviner ; ils s'adressèrent à la femme de Samson, lui demandant d'arracher le secret à son mari, et la menaçant de la brûler dans sa maison si elle ne réussissait. Elle supplia tellement, et sut s'y prendre si adroitement, que Samson qui avait gardé le secret vis-à-vis de son père et de sa mère, ne sut pas le garder envers son épouse. Elle le communiqua à ses compatriotes, qui vinrent trouver Samson le septième jour, avant le coucher du soleil, et lui dirent : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion? » L'époux trahi répondit par un sarcasme ; mais obligé de payer le prix de la gageure, il résolut de le faire aux dépens des Philistins : il alla à Ascalon, leur tua trente hommes et donna leurs vêtements à ses rivaux. Puis il revint très-irrité dans la maison

de son père, et sa femme, se voyant délaissée, épousa l'un des jeunes gens qui avaient assisté à la noce.

L'ayant appris, et ayant vainement réclamé son épouse à son beau-père, Samson résolut de s'en venger sur les Philistins.

Il prit trois cents renards, ou plutôt trois cents de ces chacals qu'on rencontre par troupes en Palestine et qui se laissent facilement approcher; puis il les lâcha, traînant après eux des torches enflammées, au milieu des blés mûrs, des vignes et des oliviers, pour y porter l'incendie. Les Philistins se vengèrent à leur tour en faisant brûler dans sa maison le beau-père avec sa fille.

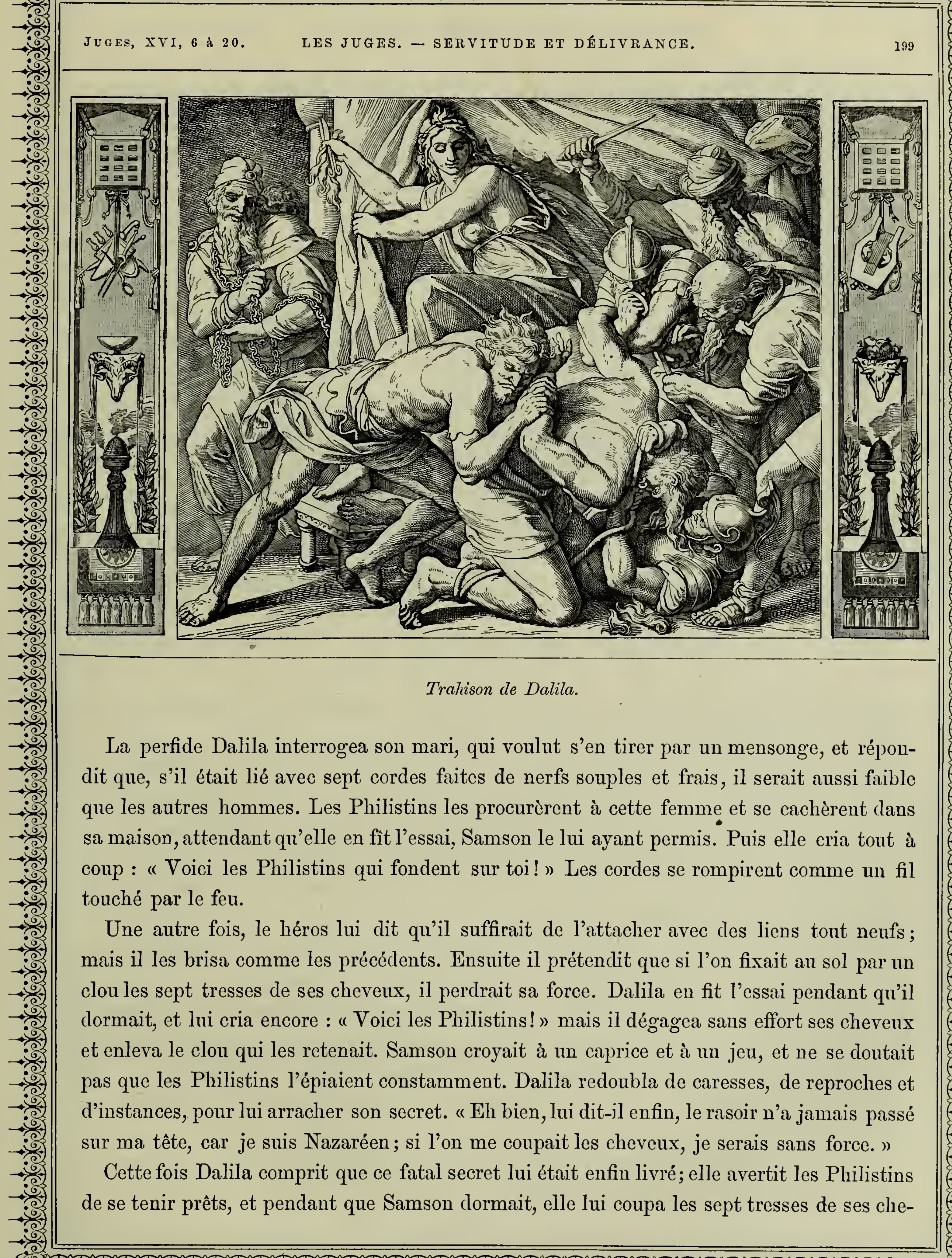
La guerre avait, comme on voit, un caractère individuel. Samson la soutenait seul contre les Philistins et leur faisait tout le mal possible. Après en avoir tué un grand nombre, il se réfugia dans la caverne d'Étam. Ils demandèrent alors aux hommes de Juda de le leur livrer. Ceux-ci se rendirent, au nombre de trois mille, à la caverne, où Samson, ayant reçu l'assurance qu'on respecterait sa vie, se laissa prendre. On le lia avec des câbles neufs et on le conduisit au lieu où les Philistins l'attendaient. Mais l'esprit de Dieu s'empara de lui, les cordes se brisèrent comme des fils de lin brûlés par le feu, et, trouvant à terre une mâchoire d'âne, il s'en fit une arme et leur tua un millier d'hommes. Cet endroit s'est appelé depuis *Lechi*, mot qui signifie mâchoire.

Samson, épuisé par ce combat, mourait de fatigue et de soif. Il cria vers le Seigneur, qui ouvrit pour lui la dent molaire de la mâchoire de l'âne et en fit sortir de l'eau; ce qui signifie peut-être, dans un langage figuré, que Dieu, à la prière du héros, ouvrit la cavité du rocher de Lechi, car l'Écriture ajoute : « C'est pourquoi ce lieu a été appelé *la Fontaine de celui qui prie.* »

Un jour Samson était allé à Gaza pour y passer la nuit. Les Philistins en furent avertis. Ils firent aussitôt cerner la maison où il se trouvait et garder les portes de la ville, comptant bien le tuer au matin, quand il sortirait. Mais il se leva à minuit, saisit les battants et les poteaux des portes de la cité, les enleva avec les barreaux et les serrures, les mit sur ses épaules et les porta sur une montagne voisine.

Ainsi, en mainte occasion, l'esprit de Dieu s'emparait de Samson, ce qui ne veut pas dire qu'il possédât alors, soit la grâce, soit l'inspiration divine, mais bien l'esprit de force que le Seigneur lui donnait pour terrifier les ennemis d'Israël. Nous ne voyons que trop combien il y eut de faiblesses chez cet homme privilégié, qui ne sut garder ni sa langue ni son cœur contre les séductions des femmes et y trouva sa ruine.

Il aimait alors Dalila, de la vallée de Sorec; peut-être même l'avait-il épousée. Les princes des Philistins vinrent la trouver et lui dirent : « Trompez Samson; sachez de lui quel est le secret de sa force et comment nous pourrons le vaincre, et nous vous donnerons chacun onze cents pièces d'argent. »



Trahison de Dalila.

La perfide Dalila interrogea son mari, qui voulut s'en tirer par un mensonge, et répondit que, s'il était lié avec sept cordes faites de nerfs souples et frais, il serait aussi faible que les autres hommes. Les Philistins les procurèrent à cette femme et se cachèrent dans sa maison, attendant qu'elle en fît l'essai, Samson le lui ayant permis. Puis elle cria tout à coup : « Voici les Philistins qui fondent sur toi ! » Les cordes se rompirent comme un fil touché par le feu.

Une autre fois, le héros lui dit qu'il suffirait de l'attacher avec des liens tout neufs ; mais il les brisa comme les précédents. Ensuite il prétendit que si l'on fixait au sol par un clou les sept tresses de ses cheveux, il perdrait sa force. Dalila en fit l'essai pendant qu'il dormait, et lui cria encore : « Voici les Philistins ! » mais il dégagea sans effort ses cheveux et enleva le clou qui les retenait. Samson croyait à un caprice et à un jeu, et ne se doutait pas que les Philistins l'épiaient constamment. Dalila redoubla de caresses, de reproches et d'instances, pour lui arracher son secret. « Eh bien, lui dit-il enfin, le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis Nazaréen ; si l'on me coupait les cheveux, je serais sans force. »

Cette fois Dalila comprit que ce fatal secret lui était enfin livré ; elle avertit les Philistins de se tenir prêts, et pendant que Samson dormait, elle lui coupa les sept tresses de ses che-

yeux, et s'écria : « Voici les Philistins, Samson! » Il s'éveilla, pensant qu'il se débarrasserait comme auparavant, et ne sachant pas que l'esprit de Dieu s'était retiré de lui. Mais sa force s'était évanouie. Les Philistins le prirent, lui crevèrent les yeux, le conduisirent à Gaza, chargé de chaînes, et le condamnèrent à tourner dans sa prison la meule d'un moulin.

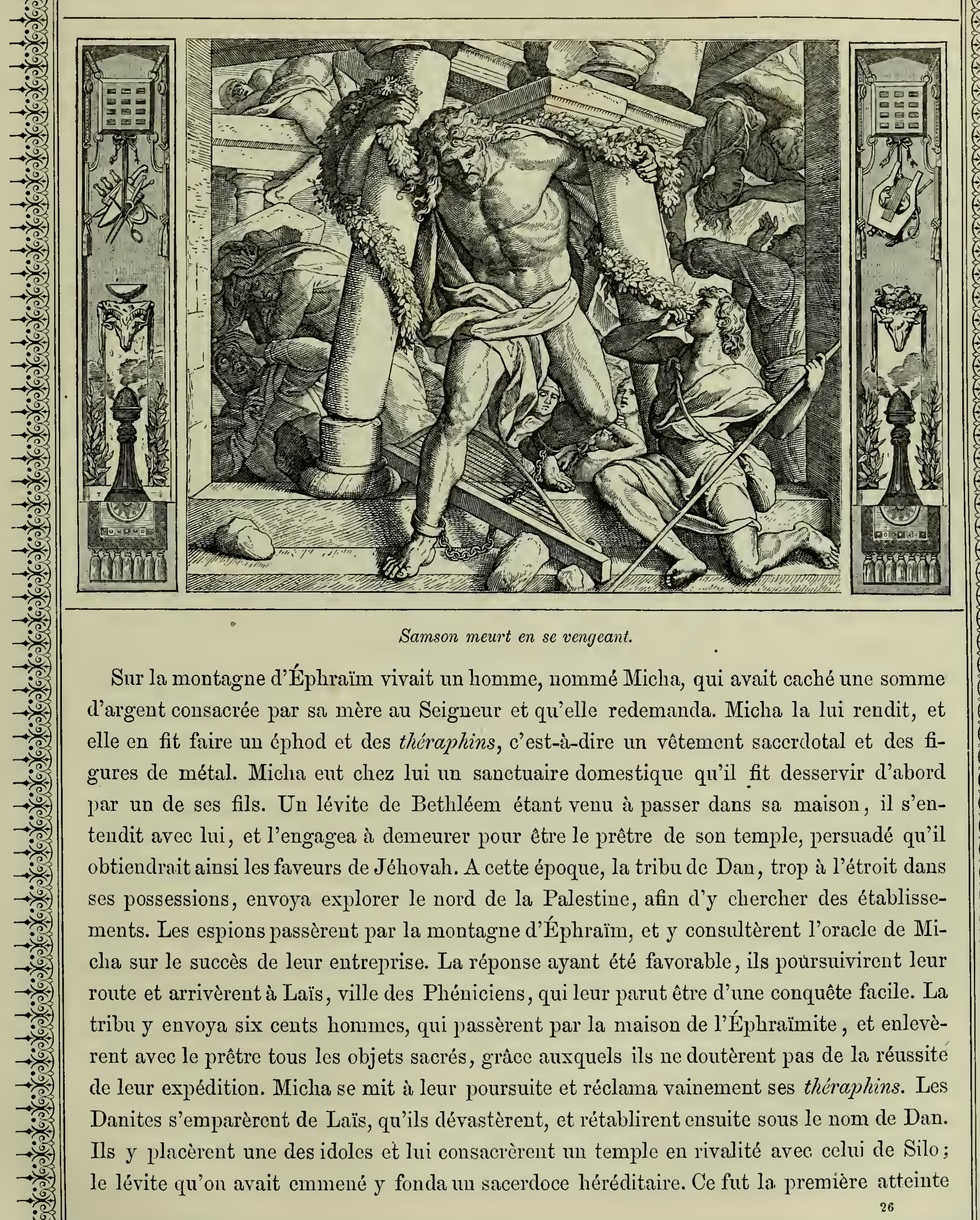
Le malheur fit rentrer le captif en lui-même; ses cheveux croissaient et ses forces lui revenaient en même temps. Les princes philistins s'étaient réunis pour fêter leur dieu Dagon, et la foule se joignait à ses chefs et disait avec eux : « Notre dieu nous a livré notre ennemi entre les mains. » Dans l'allégresse du repas et des fêtes, elle demanda qu'on fît venir Samson de sa prison, pour qu'il jouât en sa présence. Le prisonnier fut amené et placé entre deux colonnes qui soutenaient la salle du festin avec ses terrasses chargées de spectateurs. Il y avait bien trois mille hommes et femmes qui regardaient jouer Samson. Mais lui, ayant invoqué l'Éternel, saisit les colonnes du milieu, les ébranla violemment et dit : « Que je meure avec les Philistins! » La maison s'écroula sur les princes et sur la multitude, et Samson fit périr en mourant plus de Philistins qu'il n'en avait tué dans sa vie.

Ses frères descendirent en ce lieu, enlevèrent son corps et l'ensevelirent entre Saraa et Esthaol, dans le sépulcre de son père Manué.

L'Écriture dit que Samson jugea Israël pendant vingt ans. Nous ne le voyons exercer toutefois aucun acte d'autorité; il ne conduit point les Hébreux à la guerre et ne règle point leurs affaires intérieures; il ne semble donc pas avoir été revêtu d'un caractère politique, et le titre de *Schophet* fut sans doute chez lui purement honorifique.

Nous ne savons d'ailleurs rien de bien positif sur les fonctions et sur les droits des juges. Tantôt ils étaient élus, tantôt ils acceptaient un pouvoir que mettaient en leurs mains leur courage personnel et les nécessités du moment. Leur mission temporaire accomplie, ils conservaient ordinairement toute leur vie une certaine autorité sur le peuple qu'ils avaient délivré, quelquefois au contraire ils rentraient dans la vie privée. A la fin de cette période, nous verrons l'autorité se développer entre les mains d'Héli et de Samuel, et préparer le pouvoir monarchique. Au reste, il serait difficile de faire de cette époque un tableau régulier et chronologique. Les événements ne se succèdent pas toujours dans une suite rigoureuse au livre des Juges. C'est ainsi qu'après les seize premiers chapitres dont nous venons de donner le récit, en viennent cinq autres où se trouvent racontés des faits qui se passèrent après la mort de Josué et des anciens, en des temps de trouble et d'anarchie où, selon la remarque de l'écrivain sacré, il n'y avait pas de roi en Israël et où chacun faisait ce qui lui semblait bon.

Le premier de ces épisodes nous place au seuil de l'idolâtrie, sur cette pente glissante où tout Israël ne va pas tarder à se précipiter.



Samson meurt en se vengeant.

Sur la montagne d'Éphraïm vivait un homme, nommé Micha, qui avait caché une somme d'argent consacrée par sa mère au Seigneur et qu'elle redemanda. Micha la lui rendit, et elle en fit faire un éphod et des *théraphins*, c'est-à-dire un vêtement sacerdotal et des figures de métal. Micha eut chez lui un sanctuaire domestique qu'il fit desservir d'abord par un de ses fils. Un lévite de Bethléem étant venu à passer dans sa maison, il s'entendit avec lui, et l'engagea à demeurer pour être le prêtre de son temple, persuadé qu'il obtiendrait ainsi les faveurs de Jéhovah. A cette époque, la tribu de Dan, trop à l'étroit dans ses possessions, envoya explorer le nord de la Palestine, afin d'y chercher des établissements. Les espions passèrent par la montagne d'Éphraïm, et y consultèrent l'oracle de Micha sur le succès de leur entreprise. La réponse ayant été favorable, ils poursuivirent leur route et arrivèrent à Laïs, ville des Phéniciens, qui leur parut être d'une conquête facile. La tribu y envoya six cents hommes, qui passèrent par la maison de l'Éphraïmite, et enlevèrent avec le prêtre tous les objets sacrés, grâce auxquels ils ne doutèrent pas de la réussite de leur expédition. Micha se mit à leur poursuite et réclama vainement ses *théraphins.* Les Danites s'emparèrent de Laïs, qu'ils dévastèrent, et rétablirent ensuite sous le nom de Dan. Ils y placèrent une des idoles et lui consacrèrent un temple en rivalité avec celui de Silo; le lévite qu'on avait emmené y fonda un sacerdoce héréditaire. Ce fut la première atteinte

portée à la loi de Moïse, et comme le prélude de toutes les chutes du peuple d'Israël.

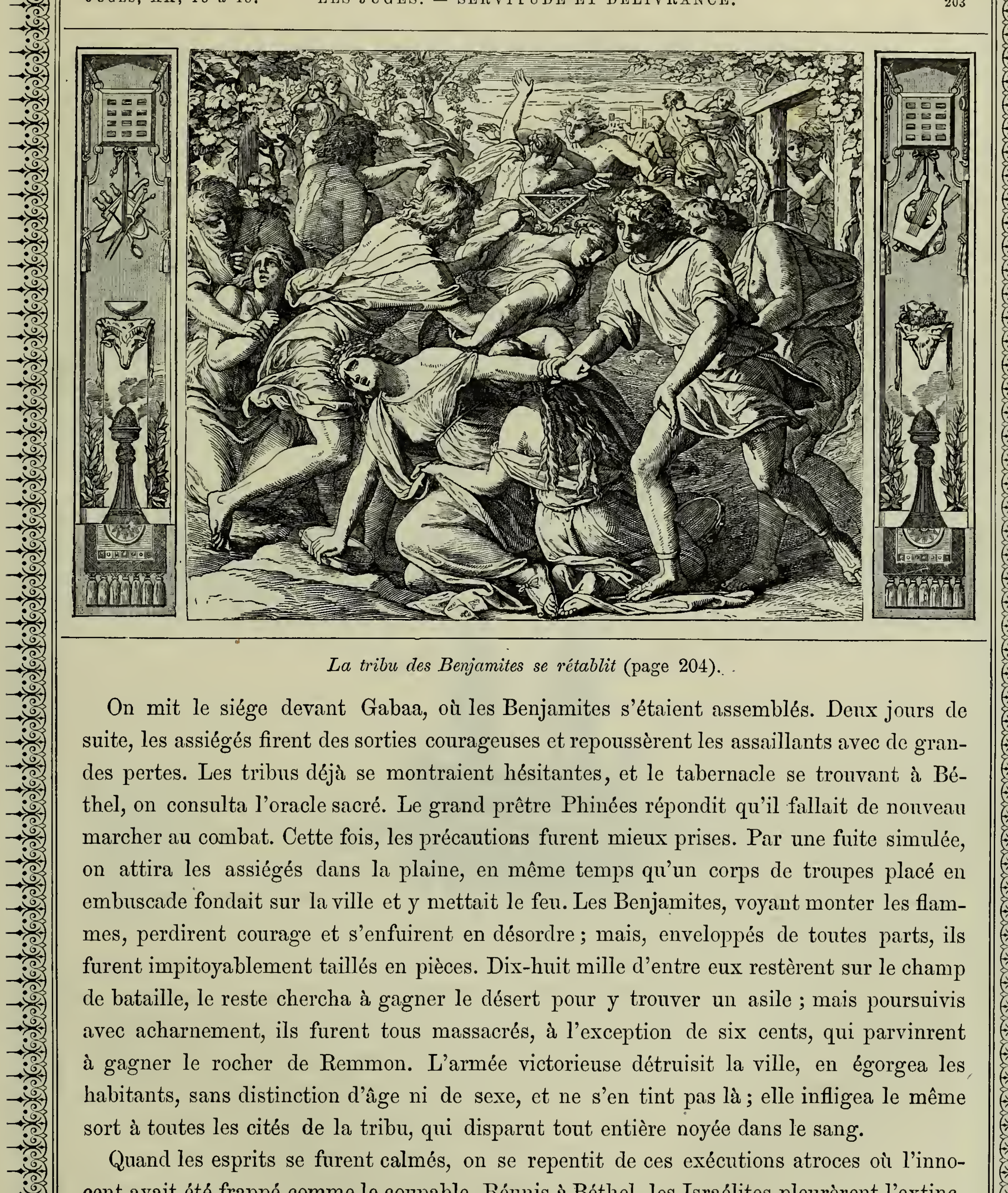
L'autre aventure est plus triste encore ; elle eut lieu à peu près à la même époque, c'est-à-dire pendant l'anarchie qui précéda la judicature d'Othoniel.

Un lévite d'Éphraïm avait pris pour femme de second rang une fille de Bethléem, qui quitta bientôt son mari pour quelques légers mécontentements et retourna dans sa famille. Le lévite voulant se réconcilier, se rendit auprès d'elle, en reçut un bon accueil et la détermina à revenir avec lui. Au bout de quatre jours passés dans la maison de son beau-père, il se préparait à partir avec sa femme, mais les instances qu'on lui fit le décidèrent à différer jusqu'au lendemain. Assez tard aux approches de la nuit, les jeunes époux arrivèrent aux environs de Jérusalem, que les Chananéens occupaient encore ; ne pouvant y chercher asile, ils continuèrent leur route jusqu'à Gabaa, ville de la tribu de Benjamin, où personne ne leur offrit l'hospitalité, sauf un vieillard qui revenait des champs et qui était lui-même de la montagne d'Éphraïm. Il les fit entrer dans sa maison et les traita de son mieux.

Mais cette hospitalité ne put les protéger contre les violences des habitants, qui envahirent la maison du vieillard et s'emparèrent de la femme du lévite, que celui-ci ne sut pas défendre.

Vers le point du jour, la malheureuse victime, abandonnée à tous les outrages, regagnait la demeure de son mari. Vaincue de honte et de douleur, elle arriva jusqu'au seuil de la maison, où elle tomba morte. Le lévite, la voyant sans mouvement, la crut endormie : « Lève-toi, dit-il, et partons. » Mais il n'avait sous les yeux qu'un corps inanimé. Il le prit, le plaça sur une bête de somme et s'en retourna chez lui. Là, il s'arma d'un glaive, et divisa le cadavre en douze parts, qu'il envoya dans les douze tribus pour appeler la vengeance sur cet abominable attentat. Un cri d'horreur retentit dans Israël, qui se leva tout entier pour venger la cause du lévite. Quatre cent mille hommes se trouvèrent bientôt sous les armes. Une assemblée générale des chefs du peuple et des tribus fut convoquée à Maspha. Le lévite s'y présenta et y exposa sa plainte. Des députés furent alors envoyés aux Benjamites qui n'avaient pas paru dans l'assemblée, pour exiger d'eux l'extradition des coupables ; mais la tribu de Benjamin refusa d'obéir aux ordres de la nation, qu'appuyait pourtant une immense armée, et elle osa courir les chances d'une lutte prodigieusement inégale, car elle ne put réunir plus de vingt-cinq mille hommes.

Il y a certes quelque chose de noble et de magnifique dans la protestation indignée de tout un peuple contre le crime, dans l'ébranlement d'une nation qui s'arme pour venger l'honneur et la mort d'une femme. Rome jurant sur le poignard de Lucrèce de chasser les Tarquins, et d'inaugurer sa grande république en vengeant la chasteté conjugale, a mis une page glorieuse dans ses annales ; ici la cause d'Israël n'est pas moins juste ; pourquoi faut-il qu'elle ait été souillée par d'horribles excès ?



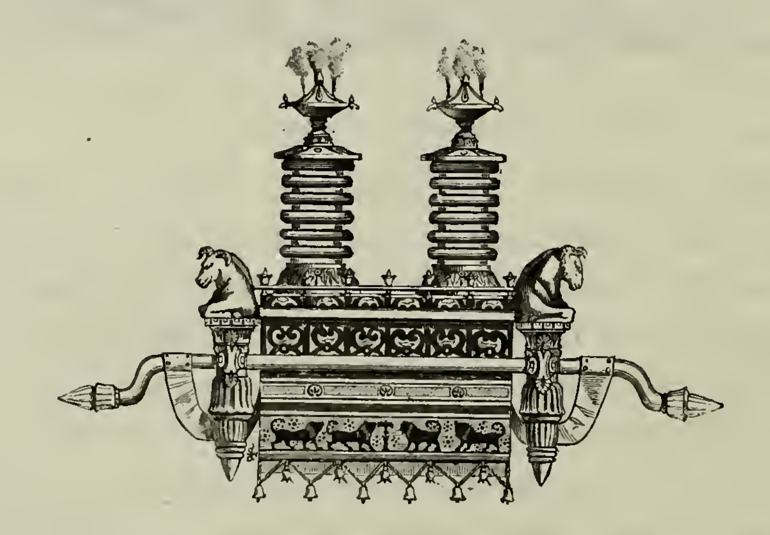
La tribu des Benjamites se rétablit (page 204).

On mit le siége devant Gabaa, où les Benjamites s'étaient assemblés. Deux jours de suite, les assiégés firent des sorties courageuses et repoussèrent les assaillants avec de grandes pertes. Les tribus déjà se montraient hésitantes, et le tabernacle se trouvant à Béthel, on consulta l'oracle sacré. Le grand prêtre Phinées répondit qu'il fallait de nouveau marcher au combat. Cette fois, les précautions furent mieux prises. Par une fuite simulée, on attira les assiégés dans la plaine, en même temps qu'un corps de troupes placé en embuscade fondait sur la ville et y mettait le feu. Les Benjamites, voyant monter les flammes, perdirent courage et s'enfuirent en désordre ; mais, enveloppés de toutes parts, ils furent impitoyablement taillés en pièces. Dix-huit mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, le reste chercha à gagner le désert pour y trouver un asile ; mais poursuivis avec acharnement, ils furent tous massacrés, à l'exception de six cents, qui parvinrent à gagner le rocher de Remmon. L'armée victorieuse détruisit la ville, en égorgea les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, et ne s'en tint pas là ; elle infligea le même sort à toutes les cités de la tribu, qui disparut tout entière noyée dans le sang.

Quand les esprits se furent calmés, on se repentit de ces exécutions atroces où l'innocent avait été frappé comme le coupable. Réunis à Béthel, les Israélites pleurèrent l'extinction de toute la tribu de Benjamin, réduite aux six cents hommes réfugiés à Remmon, et

ils voulurent en sauver les restes et la reconstituer; mais ils avaient juré de ne point donner leurs filles en mariage aux Benjamites, et ils plaçaient le serment au-dessus des prescriptions du droit naturel. On ne trouva donc rien de mieux que de tomber sur la ville de Jabès, qui avait refusé d'envoyer son contingent à l'expédition générale, et d'en exterminer les habitants, à l'exception de quatre cents jeunes filles, qu'on réserva pour les Benjamites. Pour compléter le nombre, on permit à ceux-ci d'en enlever par la force deux cents autres, qui étaient accourues sans défiance à des jeux qu'on célébrait à Silo. La tribu put se rétablir ainsi; mais elle demeura toujours faible, et finit par s'incorporer à celle de Juda.

Après ce spectacle des terribles vengeances du Seigneur contre son peuple infidèle, on est heureux de reposer ses yeux sur un suave et touchant tableau de la vie de famille aux époques patriarcales.





Noémi revient avec Ruth à Bethléem.

RUTH ET NOÉMI.

Cent vingt ans environ après Josué, alors que les Madianites et les nomades de l'Orient ravageaient les terres d'Israël, il survint une famine aux environs de Bethléem. Un homme, nommé Élimélech, contraint à l'émigration, s'en vint au pays de Moab, à l'orient de la mer Morte, avec sa femme Noémi et ses fils. Il y mourut peu de temps après. Ses deux fils, bien que la loi condamnât de pareilles alliances, épousèrent deux filles de Moab; l'une s'appelait Ruth, l'autre avait nom Orpha. Au bout de quelques années, toutes les deux se trouvèrent veuves.

Noémi, privée de ses deux enfants et de son mari, résolut de retourner au pays de Bethléem, car elle savait que le Seigneur avait jeté enfin un regard favorable sur son peuple et lui avait donné du pain. Elle sortit donc du lieu de son pèlerinage, et ses deux filles se mirent en route avec elle. Quand on eut marché quelque temps, Noémi dit à ses deux brus : « Allez en la maison de votre mère; que le Seigneur vous fasse miséricorde, comme vous l'avez faite à ceux qui sont morts et à moi, et qu'il vous donne de trouver le repos dans la maison des époux que vous prendrez... » Puis elle embrassa ten-

drement Ruth et Orpha, qui fondirent en larmes et dirent à leur belle-mère : « Nous irons avec vous chez votre peuple. » Mais Noémi ne voulait point qu'elles se sacrifiassent ainsi pour elle : « Non, retournez, mes filles, leur dit-elle ; pourquoi viendriez-vous avec moi? hélas! je n'ai plus de fils à vous donner! Retournez donc, pour que votre affliction ne s'ajoute pas à la mienne et que la main de Dieu ne soit pas contre moi. » Toutes trois ensemble éclatèrent en sanglots ; puis Orpha donna un dernier baiser à sa belle-mère et reprit la route de Moab, mais Ruth s'attacha à Noémi. « Voilà ta sœur qui retourne à son peuple et à ses dieux, va-t-en avec elle, insista Noémi. — Ne me pressez pas de vous quitter, lui répondit Ruth, car partout où vous irez, j'irai ; là où vous demeurerez, je demeurerai aussi. Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu, mon Dieu ; la terre où vous mourrez sera celle où je mourrai, et j'y serai ensevelie ; que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si rien me sépare de vous que la mort. »

Noémi, voyant une résolution si ferme, ne chercha plus à s'y opposer et reprit avec sa fidèle compagne la route de Bethléem. Quand elles y furent arrivées, le bruit s'en répandit bientôt dans la ville, et les femmes disaient avec plus ou moins de bienveillance : « Voilà donc Noémi! — Ne m'appelez point Noémi, c'est-à-dire belle, leur répondait la pauvre femme, mais appelez-moi Mara, c'est-à-dire amère, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume ; autant j'étais heureuse, autant me voilà désolée aujourd'hui ; pourquoi donc m'appeler Noémi, moi que le Seigneur a humiliée et que le Tout-Puissant a affligée? »

Les deux femmes étaient arrivées à Bethléem au moment où l'on commençait la moisson des orges. La jeune veuve dit à sa belle-mère : « Si vous voulez, j'irai à la campagne recueillir les épis qui auront échappé des mains des moissonneurs, et je trouverai sans doute quelque père de famille bienveillant pour moi. — Va, ma fille, » lui dit Noémi. La glane, d'après les prescriptions mosaïques, était le droit des étrangers et des pauvres, et le maître ne devait pas oublier de leur laisser leur part. Ruth alla donc dans un champ cueillir les épis après les moissonneurs. Or il arriva que le maître de ce champ était un homme riche, nommé Booz, et parent d'Élimélech, et qu'il vînt de Bethléem pour présider à sa récolte. Ayant salué ses moissonneurs et reçu leurs compliments, il dit à celui qui dirigeait les travaux : « Quelle est cette jeune fille? — C'est, lui répondit-on, une Moabite qui est venue avec Noémi ; elle a demandé qu'on la laissât glaner, et depuis ce matin elle est ici. » Booz, qui avait entendu parler d'elle et de sa piété filiale, lui dit : « Écoute, ma fille, ne va point glaner dans un autre champ, mais reste avec mes filles et suis les moissonneurs ; je leur ai dit de ne pas te faire de peine, et si tu as soif, va où sont les vases, et bois avec mes serviteurs. » Ruth se prosterna en signe de respect et de reconnaissance : « D'où me vient, lui dit-elle, que j'ai trouvé grâce à vos yeux et que vous daignez me connaître, moi qui ne suis qu'une étrangère? »



Ruth glane dans le champ de Booz.

Booz répondit : « On m'a dit tout ce que tu as fait pour ta belle-mère, et comment tu as quitté ta famille et ton pays pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas. Que le Seigneur te rende le prix de tes œuvres, et puisses-tu être récompensée par le Dieu d'Israël sous les ailes duquel tu t'es réfugiée ! — Mon seigneur, reprit Ruth, je vois bien que j'ai trouvé grâce devant vous, puisque vous me consolez et que vous me parlez cordialement, à moi qui ne suis pas même digne d'être une de vos servantes. » Booz lui dit de se joindre aux moissonneurs, quand l'heure du repas serait venue, et de manger avec eux ; elle y alla, et garda pour sa belle-mère un peu de nourriture. Booz recommanda ensuite aux travailleurs de la laisser prendre même parmi les gerbes, et d'abandonner des épis tout exprès pour elle. Ruth glana donc jusqu'au soir, puis battit les épis et recueillit environ trois boisseaux de grain. Elle fit voir à Noémi le fruit de son labeur. « Où donc as-tu glané? lui dit celle-ci. Béni soit celui qui a eu pitié de toi. » Elle apprit à sa belle-mère qu'elle avait glané dans le champ de Booz. « Béni soit-il, dit Noémi, car il est bon pour les vivants comme pour les morts. Il est notre parent. — Il m'a ordonné, reprit Ruth, de suivre ses moissonneuses, tant que durerait la moisson. — Va, ma fille, avec ses moissonneuses, de crainte qu'on ne te fasse de la peine dans le champ d'un autre. » Et jusqu'à la fin Ruth suivit à la moisson les filles de Booz.

Quelques jours après, Noémi lui dit : « Ma fille, je songe à ton bonheur; Booz est notre parent. Ce soir il vanne son orge dans l'aire. Lave-toi, prends des parfums, revêts-toi de tes plus beaux habits et descends auprès de lui. » Puis elle lui donna ses instructions pour qu'elle pût recueillir le bénéfice de la loi mosaïque, qui donnait pour époux à la veuve restée sans enfants le plus proche parent du mari défunt. Ruth suivit docilement les recommandations de sa belle-mère, se rendit auprès de Booz, et, pendant qu'il dormait, la tête appuyée sur les gerbes, elle vint doucement à ses pieds. Celui-ci, la voyant à son réveil, comprit qu'en sa qualité de proche parent d'Élimélech, la loi lui imposait des devoirs envers elle. « Sois bénie, ma fille, lui dit-il; ta vertu d'aujourd'hui dépasse tes vertus d'autrefois, car tu n'as pas recherché les jeunes gens pauvres ou riches. Ne crains rien, tout le monde sait que tu es honnête, je ferai ce que tu me diras. Je n'ignore pas que je suis ton parent, mais il en est un autre plus proche que moi; s'il réclame ses droits, ce sera bien; s'il ne le fait pas, le Seigneur vit! je t'épouserai. » Et pour qu'elle ne retournât pas les mains vides vers sa belle-mère, Booz lui donna six boisseaux d'orge.

Quelle simplicité charmante dans ces détails des mœurs patriarcales! Que de vérité, que de grâces ingénues dans ces scènes de la primitive histoire!

« Booz sera fidèle à sa parole, » avait dit Noémi, au retour de sa belle-fille. Il se rendit en effet aux portes de la ville où se traitaient les affaires publiques et privées, et, voyant passer celui dont il avait parlé à Ruth, il l'appela en présence de dix anciens, lui dit que Noémi allait vendre une partie du champ d'Élimélech, leur parent, et lui demanda s'il voulait l'acheter. Cet homme y consentit. « Alors, poursuivit Booz, tu devras épouser Ruth la Moabite, pour faire revivre le nom de ton parent dans son héritage. » Mais, comme il était déjà marié, il ne voulut point accepter cette clause et pria Booz d'user d'un privilége auquel il renonçait.

Booz en prit à témoin le peuple et les anciens, reçut les félicitations et les vœux de tous ceux qui étaient présents, et épousa, suivant la loi, la veuve du fils d'Élimélech.

Le Seigneur leur donna un enfant. Les femmes alors dirent à Noémi : « Béni soit le Seigneur, qui n'a pas permis que ta famille manquât d'un héritier, et qui a voulu conserver ton nom dans Israël. Tu auras quelqu'un maintenant pour consoler ton âme et soutenir ta vieillesse, puisqu'un enfant est né de ta belle-fille qui t'aime et qui vaut mieux pour toi que sept fils. » Et Noémi prit cet enfant, le posa sur son sein et lui tint lieu de nourrice.

Au milieu de ces félicitations et de ces joies, le nouveau-né reçut le nom d'Obed. Il eut la gloire d'être l'ancêtre de Jessé ou Isaï, qui fut le père de David. C'est ce qui explique pourquoi la sainte Écriture a raconté avec tant de détails l'histoire de Ruth la Moabite, cette étrangère qui figure avec des pécheresses parmi les ancêtres de l'Homme-Dieu, pour nous apprendre que le Christ a voulu convier toutes les nations au festin de la foi, et offrir le salut à tous les pécheurs repentants.





Prière d'Anne.

HÉLI ET SAMUEL.

En dépit des exploits et des prodiges accomplis par Samson, les enfants d'Israël se trouvaient de son temps dans le plus profond abaissement. Le joug des Philistins devenait de plus en plus dur; les Hébreux n'avaient même plus la liberté de forger le fer, et devaient faire aiguiser leurs socs de charrue et leurs outils chez les forgerons de leurs maîtres, qui avaient pris cette précaution pour les empêcher de fabriquer ni lances ni épées. La religion n'était guère dans un état plus prospère. Héli, descendant d'Aaron par la ligne cadette d'Ithamar, était arrivé au suprême pontificat : on ne sait trop comment la branche aînée d'Éléazar en avait été écartée. Il exerçait en même temps la judicature dans les tribus du nord et de l'est, qui n'étaient pas, comme les autres, écrasées sous la domination des Philistins. Il avait restauré le sanctuaire de Silo et y avait ramené l'assemblée des fidèles ; mais, sans être un homme vicieux, il était d'une déplorable faiblesse. La réunion du pouvoir civil et du pouvoir sacerdotal en sa personne eût pu réconcilier Israël avec la foi de ses pères et faire revivre le principe d'unité; mais Héli n'était pas homme à sauver à la fois la religion et l'État, et à

réunir tout un peuple sous le même drapeau pour le conduire à la victoire. Dieu avait fait un autre choix, et confié à un plus digne la mission de délivrer Israël de la décadence politique et religieuse.

Au pays d'Éphraïm, dans la ville de Ramatha ou d'Arimathie, vivait un homme de la tribu de Lévi, nommé Elcassa. Il avait deux femmes. Anne, la première, était stérile comme Sara ; Phenenna était féconde et insolente comme Agar. Les dissensions inhérentes à la polygamie, tolérée par la loi, troublaient donc la maison d'Elcassa. A l'époque des solennités, l'époux se rendait à Silo pour y offrir des sacrifices ; ses femmes l'y accompagnaient. Anne, qui n'avait pas d'enfants, avait la moindre part dans le partage des victimes et s'en trouvait humiliée. Son mari, qui l'aimait, cherchait à la consoler et lui disait : « Anne, pourquoi pleures-tu? Est-ce que je ne vaux pas mieux pour toi que dix fils ? »

Anne se rendit un jour à la porte du temple pour y prier ; elle y pleura abondamment et promit au Seigneur, s'il lui donnait un fils, de le lui consacrer. Le grand prêtre Héli, qui était assis sur un trône à l'entrée du tabernacle, observa que depuis longtemps elle remuait les lèvres sans faire entendre aucune parole, et s'imaginant, sans doute à l'ardeur de ses mouvements suppliants et à la vivacité de sa prière, qu'elle avait pris du vin avec excès, il lui en fit des reproches. Mais Anne répondit : « Pardonnez-moi, mon seigneur; je suis une femme bien malheureuse, je n'ai bu ni vin ni liqueur enivrante, j'ai seulement répandu mon âme devant l'Éternel ; ne prenez pas votre servante pour une fille de Bélial, parce qu'elle a parlé dans l'excès de sa douleur. » Le vieux pontife, gagné par sa douceur, lui dit : « Retourne en paix, et que le Dieu d'Israël t'accorde ta demande. »

Ce souhait fut exaucé. L'année suivante, elle eut un fils qu'elle appela Samuel, c'est-à-dire *obtenu de Dieu.* Lorsque l'enfant fut sevré, elle se rendit à Silo avec son mari pour y offrir des victimes au Seigneur. Elle amena Samuel tout petit encore dans la maison de Dieu, et, le présentant au grand prêtre, elle lui dit : « C'est moi, mon seigneur. Je suis cette femme que vous avez vue prier ici. L'Éternel m'a exaucée, en me donnant cet enfant. Je viens le lui rendre, et je veux qu'il soit à lui tant qu'il vivra. » Héli bénit les deux époux et leur souhaita une postérité nombreuse. Puis Anne, dans l'élan de sa reconnaissance, fit une prière, ou plutôt, saisie de l'esprit de Dieu, elle entonna un cantique qui a les plus grands rapports avec celui que chantera plus tard la mère du Sauveur. Elle y exalte la puissance divine, y montre la vanité des espérances des méchants et le triomphe certain des justes avec des accents que la poésie profane n'a jamais égalés. « Mon cœur a tressailli dans le Seigneur, et ma gloire a été relevée par la force de mon Dieu ; ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que je me suis réjouie, ô Dieu, dans vos bienfaits. » Tel est le début du cantique, en voici la fin : « Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui ; il tonnera sur eux du haut du ciel ; il jugera toute la terre, assurera l'empire au prince de son choix et élèvera la puissance de son Christ. »




Le Seigneur annonce à Samuel le châtiment d'Héli (page 212).

Anne est la première qui ait désigné le Sauveur sous le nom de Christ ; et de l'aveu de tous les anciens docteurs de la synagogue, c'est au Messie, promis et attendu, que s'applique cette parole.

On s'en revint à Ramatha ; mais le jeune Samuel demeura à Silo pour y servir le Seigneur auprès du grand prêtre. La mère visitait son fils aux jours de fête, et lui apportait alors une tunique qu'elle avait elle-même tissée. Dieu récompensa sa piété en lui donnant, selon le vœu d'Héli, plusieurs autres enfants. Samuel se fit bientôt remarquer par sa ferveur ; on voyait en lui un favori de Dieu, et il était aimé du grand prêtre. Cependant, les fils de ce dernier, Ophni et Phinée, prêtres eux-mêmes, déshonoraient le sanctuaire par une conduite impie, détournaient le peuple du service divin par leur mépris de la loi, prélevaient, contrairement aux prescriptions légales, une part des victimes avant qu'elles fussent immolées, et outrageaient les femmes qui veillaient à la porte du tabernacle. C'étaient des enfants de Bélial, qui ne connaissaient ni le Seigneur ni les devoirs du sacerdoce. Héli n'ignorait pas leurs désordres, mais, au lieu de les en punir comme ils le méritaient, il se borna à leur en faire un reproche plein de réserve et de mollesse, dont ils ne tinrent aucun compte. En vain, par la bouche d'un prophète, Dieu lui fit-il un crime de sa coupable condescendance et lui annonça-t-il la mort tragique de ses fils et tous les maux qui allaient fondre

sur lui ; les désordres ne cessèrent pas, et bientôt les menaces divines furent confirmées par le ministère de Samuel, qui, tout jeune encore, débuta dans la carrière prophétique.

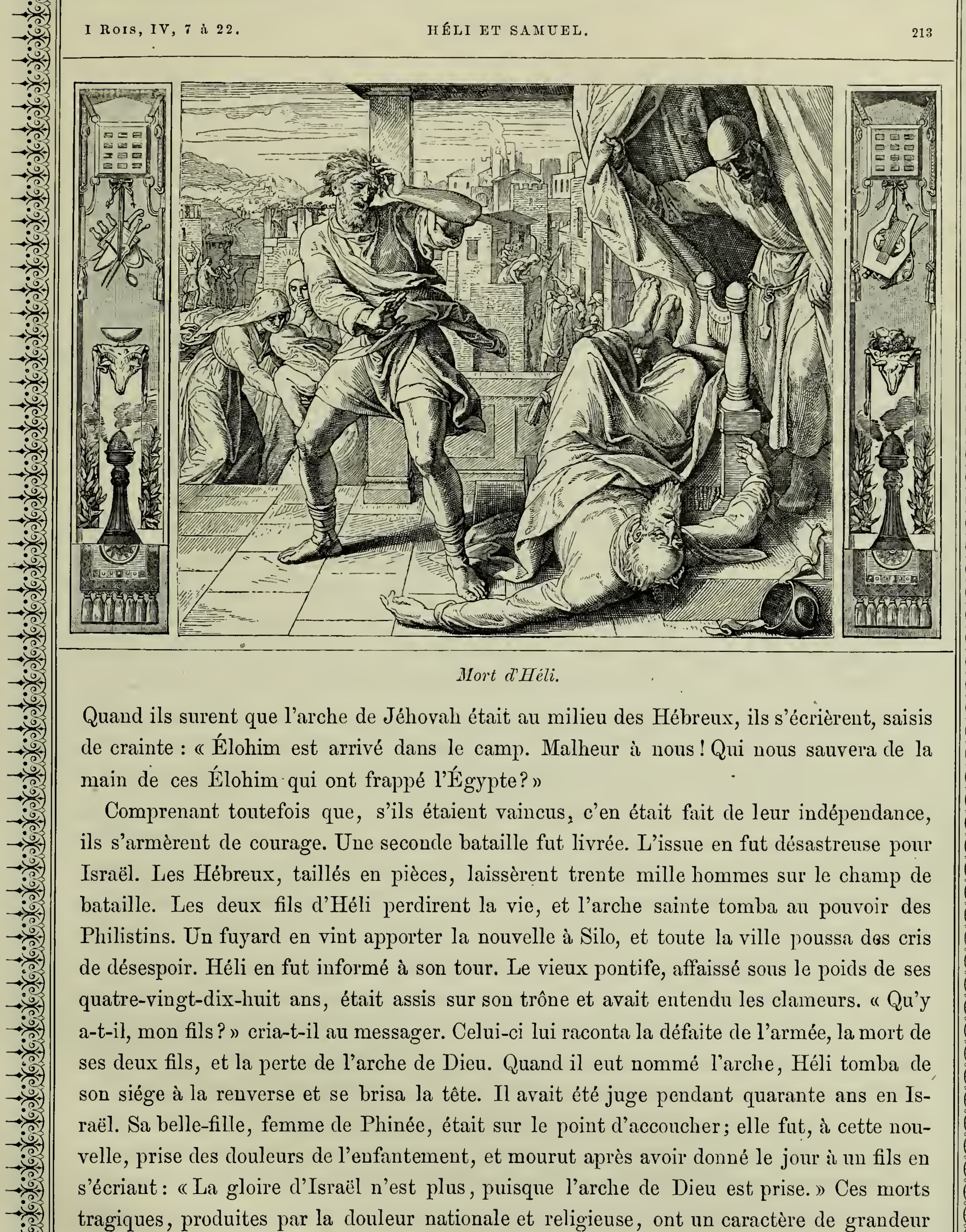
Il avait alors douze ans. La parole du Seigneur était rare en ces jours-là. Elle allait éclater par la bouche de l'enfant. Une nuit qu'Héli, dont les yeux s'obscurcissaient par la vieillesse, était sur son lit, il arriva que Samuel, qui couchait à peu de distance, s'entendit appeler par son nom. Croyant que le grand prêtre le demandait, il alla trouver le vieillard et lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. — Non, lui répondit Héli, retourne, et dors. » Peu de temps après, la même voix se fit entendre. Samuel courut encore au grand prêtre, qui le renvoya comme précédemment. Le jeune lévite, qui n'avait point reçu jusque-là les communications du Seigneur, ne savait pas les reconnaître. Il fut appelé de nouveau. Cette fois, Héli lui dit : « Retourne, et dors ; mais si l'on t'appelle encore, tu diras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. » Samuel s'en alla, et dormit. Mais l'Éternel l'appela une quatrième fois : « Samuel, Samuel ! » Il répondit selon l'instruction qu'il venait de recevoir : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. » Et le Seigneur lui dit : « Voici que je vais faire entendre une parole dans Israël, et les deux oreilles de quiconque la recevra, lui en tinteront. En ce jour-là, j'exécuterai les arrêts que j'ai prononcés contre Héli et sa famille ; je commencerai et j'achèverai. Car je lui ai prédit que je jugerais à jamais sa maison à cause de l'iniquité de ses fils, qu'il n'a point corrigés. Je l'ai juré ; l'iniquité de cette maison d'Héli ne sera expiée ni par des victimes ni par des présents. »

Quand il eut reçu cette communication divine, Samuel ne retourna point auprès d'Héli, et le lendemain, quand il ouvrit la porte du sanctuaire, il n'osait lui faire connaître la terrible vision. Mais Héli le manda. « Quelle est la parole que t'a dite le Seigneur? Ne me la cache pas ; autrement, que Dieu te traite dans sa rigueur. » Samuel lui déclara tout et ne lui cacha rien. « Il est le Seigneur, reprit Héli, qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux. »

Si la résignation d'Héli jointe au repentir lui valut sans doute le pardon dans l'éternité, il eût fallu autre chose pour arrêter l'effet des menaces divines. Le Seigneur fut patient toutefois, et ce ne fut que longtemps après qu'elles se réalisèrent.

Samuel grandit, et Dieu était avec lui. Il lui parlait et lui apparaissait à Silo, et tout Israël connut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, que Samuel était un fidèle prophète.

La guerre éclata enfin entre Israël et les Philistins, qui, déjà tout-puissants dans le Midi et résolus de s'emparer de tout le pays, menacèrent les tribus du Nord et vinrent camper à Aphec, dans la plaine d'Esdraëlon. Les Hébreux acceptèrent le combat et furent repoussés avec une perte de quatre mille hommes. Les anciens résolurent alors, pour ranimer le courage des troupes, de faire venir l'arche sainte de Silo, ce qui ne s'était point fait depuis la prise de Jéricho. L'arche d'alliance du Seigneur des armées assis sur les Chérubins fut donc amenée dans le camp, escortée des deux fils du grand prêtre, Ophni et Phinée. On l'y accueillit avec des cris d'enthousiasme qui inquiétèrent vivement les Philistins



Mort d'Héli.

Quand ils surent que l'arche de Jéhovah était au milieu des Hébreux, ils s'écrièrent, saisis de crainte : « Élohim est arrivé dans le camp. Malheur à nous ! Qui nous sauvera de la main de ces Élohim qui ont frappé l'Égypte ? »

Comprenant toutefois que, s'ils étaient vaincus, c'en était fait de leur indépendance, ils s'armèrent de courage. Une seconde bataille fut livrée. L'issue en fut désastreuse pour Israël. Les Hébreux, taillés en pièces, laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille. Les deux fils d'Héli perdirent la vie, et l'arche sainte tomba au pouvoir des Philistins. Un fuyard en vint apporter la nouvelle à Silo, et toute la ville poussa des cris de désespoir. Héli en fut informé à son tour. Le vieux pontife, affaissé sous le poids de ses quatre-vingt-dix-huit ans, était assis sur son trône et avait entendu les clameurs. « Qu'y a-t-il, mon fils ? » cria-t-il au messager. Celui-ci lui raconta la défaite de l'armée, la mort de ses deux fils, et la perte de l'arche de Dieu. Quand il eut nommé l'arche, Héli tomba de son siége à la renverse et se brisa la tête. Il avait été juge pendant quarante ans en Israël. Sa belle-fille, femme de Phinée, était sur le point d'accoucher ; elle fut, à cette nouvelle, prise des douleurs de l'enfantement, et mourut après avoir donné le jour à un fils en s'écriant : « La gloire d'Israël n'est plus, puisque l'arche de Dieu est prise. » Ces morts tragiques, produites par la douleur nationale et religieuse, ont un caractère de grandeur

que ne leur enlève pas le châtiment du Seigneur, et qui ouvrit sans doute aux victimes les voies de la miséricorde.

Les Philistins triomphants transportèrent l'arche dans la ville d'Azot, et la placèrent dans le temple de Dagon, près de la statue de leur dieu. Le lendemain, on trouva la statue de Dagon renversée. Ce fut en vain qu'on la releva : dans la seconde nuit, elle fut non-seulement renversée, mais brisée. Le tronc, qui affectait la forme d'un poisson, gisait à terre devant l'arche ; la tête et les mains avaient été jetées sur le seuil du temple. En même temps, ceux qui demeuraient dans la cité et aux environs furent frappés de maladies humiliantes et douloureuses, puis une multitude de rats envahirent les campagnes et les ravagèrent. La ville d'Azot ne voulut plus garder l'arche qui lui attirait toutes ces calamités. Les princes des Philistins la firent transporter à Geth, mais les mêmes fléaux y accablèrent le peuple ; l'épidémie y prit même des caractères épouvantables. L'arche fut envoyée à Accaron, malgré les protestations de tous les habitants qui n'en furent pas moins frappés à leur tour.

Au bout de sept mois, les prêtres et les devins, consultés à ce sujet, conseillèrent de renvoyer l'arche aux Hébreux avec des offrandes expiatoires, savoir : cinq figures d'or représentant la maladie dont ils avaient été frappés, et cinq autres, le fléau qui avait ravagé les campagnes. On la plaça, ainsi que les présents, sur un chariot neuf attelé de deux génisses qui n'avaient pas encore porté le joug et dont les veaux restaient enfermés dans l'étable. On laissa ces génisses sans direction et libres d'aller ou de rester. Elles prirent aussitôt la route de Bethsamès, ville sacerdotale sur la frontière des Hébreux, et il fut ainsi constaté que c'était bien l'arche du Seigneur qui avait été la cause de tous les maux. Les Bethsamites, occupés aux travaux de la moisson, la virent de loin arriver et poussèrent des cris de joie. Les animaux s'arrêtèrent avec le char dans le champ d'un des leurs, nommé Josué ; les lévites accoururent, déchargèrent l'arche et la déposèrent avec les présents sur une grande pierre. Le chariot fut brisé, les génisses furent placées sur le bois et offertes en holocauste à l'Éternel. La loi défendait, même aux lévites, de regarder l'arche à découvert. Les habitants de Bethsamès, oubliant la défense, l'examinèrent avec une curiosité indiscrète, et Dieu, pour rappeler le respect dû à son sanctuaire, en frappa un grand nombre. Ce châtiment les effraya, et ils proposèrent aux habitants de Cariathiarim de prendre l'arche chez eux. Elle y fut conduite et placée sur une hauteur, dans la maison d'Aminadab, et l'on en confia la garde à son fils Éléazar.

Le joug des Philistins, depuis la victoire d'Aphec, avait dû devenir de plus en plus dur, et leur domination s'étendait alors sur presque toutes les tribus d'Israël. Mais cette oppression même prépara la délivrance, car elle fit comprendre au peuple les tristes résultats de l'abandon du culte de Dieu et des préceptes de la loi, et la nécessité absolue de l'unité politique et religieuse. Cependant il n'y eut pour le moment ni grand prêtre ni juge en Israël ;

Samuel était trop jeune encore pour se mêler des affaires publiques ; il passa les vingt années que dura la servitude dans le silence et dans le recueillement, se préparant à la mission que Dieu allait lui confier, et cherchant les moyens de l'accomplir. Quand il crut le moment arrivé, et le peuple suffisamment préparé pour ses projets, il sortit de sa retraite et vint se mettre à la tête de ses concitoyens, afin de les encourager à secouer le joug des Philistins. Il leur demanda tout d'abord de renoncer à toute idolâtrie, aux Baalim et aux Astaroth, pour ne servir que le Seigneur. Tout Israël se montra disposé à se grouper autour de lui, et il convoqua à Masphath une assemblée générale, désirant réveiller dans la prière le sentiment national. Le peuple confessa qu'il avait péché en se détournant du culte de Jéhovah. On jeûna en signe de pénitence, on fit des ablutions, et l'on proclama Samuel juge en Israël.

Bien que la terre de Gad, où se trouvait Masphath ne fut pas occupée par les Philistins, l'assemblée ne put se tenir sans qu'ils en fussent avertis. Ils se mirent en mouvement avec leurs troupes pour marcher contre les Hébreux. Ceux-ci, pris à l'improviste, furent saisis de crainte et dirent à Samuel : « Ne cesse pas de prier pour nous l'Éternel, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. »

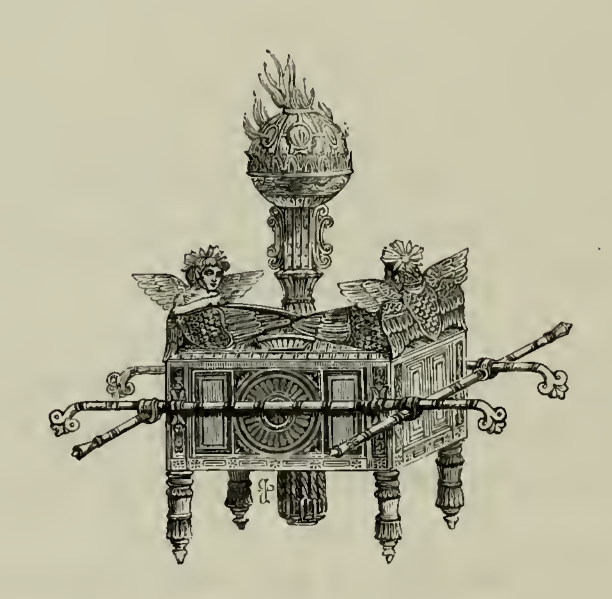
Samuel offrit un holocauste et pria. Le sacrifice n'était pas encore achevé, lorsqu'on vit arriver l'ennemi prêt à livrer bataille. Mais le Seigneur voulut qu'un orage épouvantable mît le désordre dans ses rangs. L'armée d'Israël en profita, fondit sur lui, le tailla en pièces et le poursuivit jusqu'à Bethehar, où Samuel éleva un monument qu'il appela la *Pierre du secours.*

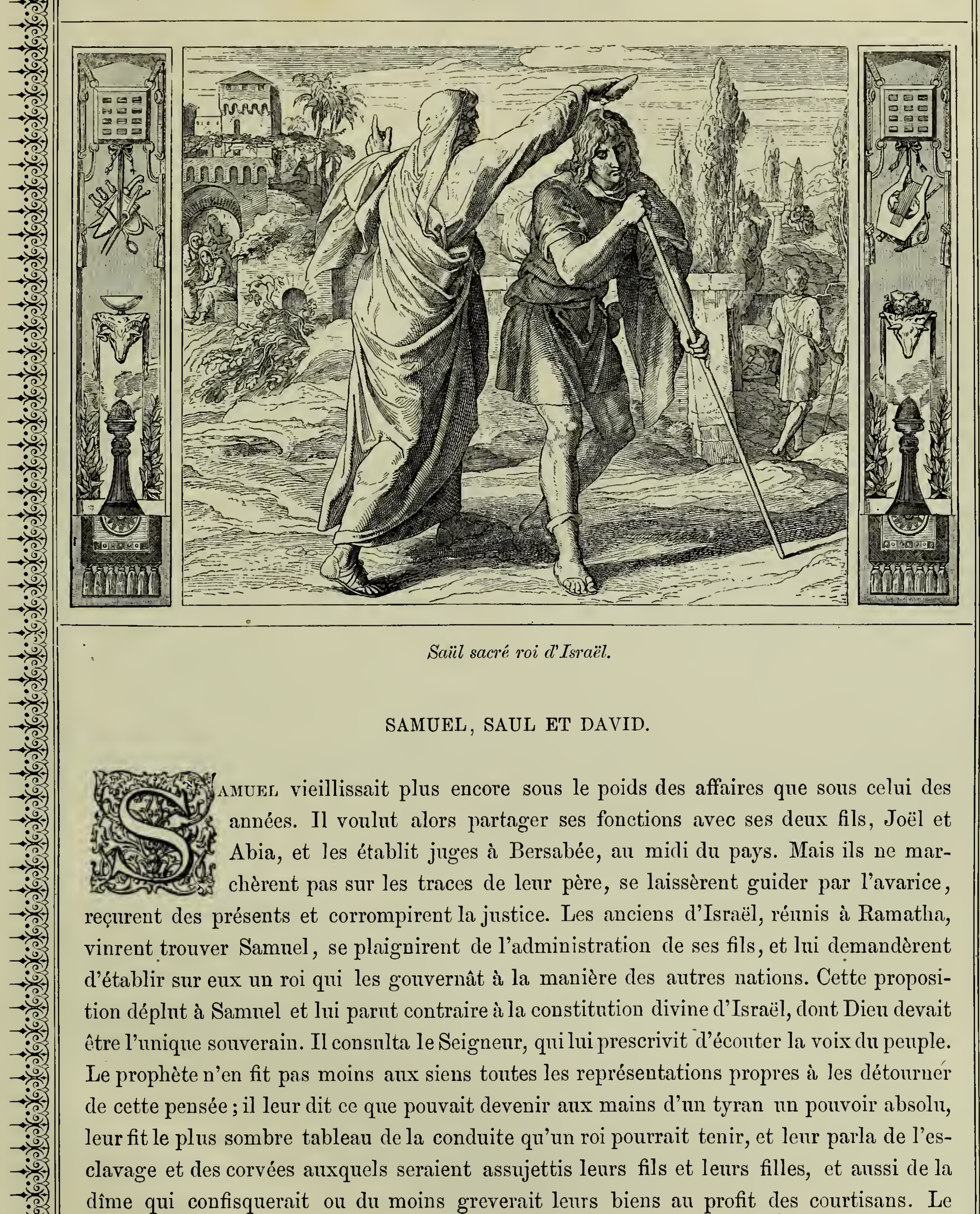
Les Hébreux, tirant parti de ce premier succès, prirent immédiatement l'offensive, battirent les Philistins dans plusieurs rencontres, et les forcèrent à rendre toutes les villes qu'ils avaient prises et à reconnaître l'indépendance de la nation qu'ils opprimaient depuis quarante ans.

D'autre part, les Amorrhéens laissaient en paix Israël; tout tendait donc à favoriser les entreprises de Samuel, et il pouvait travailler à son gré à la restauration du culte mosaïque et au rétablissement de l'unité dans la religion et dans l'État. Il fixa sa résidence à Ramatha, sa ville natale, et y bâtit un autel au Seigneur. Le tabernacle n'était plus à Silo; Dieu avait rejeté cette résidence, comme le remarque le Psalmiste, peut-être à cause des désordres dont l'avaient souillée les enfants d'Héli; Samuel voulait que le tabernacle fût ordinairement auprès de lui, il y offrait des sacrifices, comme lévite, peut-être même comme pontife; car, bien qu'il ne fût pas de la race d'Aaron, plusieurs ont pensé qu'il exerça par mission extraordinaire les fonctions du souverain pontificat.

Pendant ce temps, il ne restait point inactif : tous les ans, il visitait Béthel, Galgala et Masphath, où se tenaient des assemblées populaires et d'où il dirigeait la marche des affaires publiques.

Ayant ainsi relevé son peuple par les armes, par la religion et par la justice, Samuel rêvait sans doute d'établir une théocratie qui eût posé le grand prêtre comme chef de la nation et médiateur du Tout-Puissant, et eût incessamment rappelé à Israël qu'il était le peuple de Dieu et que son premier devoir était la soumission absolue au Seigneur. Il eût pu aisément se faire proclamer roi, mais la royauté lui paraissait peu en harmonie avec le véritable esprit de la loi ; il croyait la nation assez bien organisée pour se conserver à l'abri de toute anarchie, et il avait la confiance qu'elle ne manquerait plus d'hommes capables de la gouverner et de la protéger.





Saül sacré roi d'Israël.

SAMUEL, SAUL ET DAVID.

Samuel vieillissait plus encore sous le poids des affaires que sous celui des années. Il voulut alors partager ses fonctions avec ses deux fils, Joël et Abia, et les établit juges à Bersabée, au midi du pays. Mais ils ne marchèrent pas sur les traces de leur père, se laissèrent guider par l'avarice, reçurent des présents et corrompirent la justice. Les anciens d'Israël, réunis à Ramatha, vinrent trouver Samuel, se plaignirent de l'administration de ses fils, et lui demandèrent d'établir sur eux un roi qui les gouvernât à la manière des autres nations. Cette proposition déplut à Samuel et lui parut contraire à la constitution divine d'Israël, dont Dieu devait être l'unique souverain. Il consulta le Seigneur, qui lui prescrivit d'écouter la voix du peuple. Le prophète n'en fit pas moins aux siens toutes les représentations propres à les détourner de cette pensée ; il leur dit ce que pouvait devenir aux mains d'un tyran un pouvoir absolu, leur fit le plus sombre tableau de la conduite qu'un roi pourrait tenir, et leur parla de l'esclavage et des corvées auxquels seraient assujettis leurs fils et leurs filles, et aussi de la dîme qui confisquerait ou du moins grèverait leurs biens au profit des courtisans. Le

peuple ne voulut rien écouter, et Samuel, ayant congédié l'assemblée, s'occupa de choisir un roi.

Il lui fallait un homme qui pût réunir les suffrages de la nation, sans avoir par lui-même assez d'importance pour oser se mettre au-dessus des institutions et en dehors de sa direction. Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, la plus faible de toutes, se faisait remarquer par sa beauté, son courage et sa vigueur; il demeurait à Gabaa, où le tabernacle se trouvait en ce moment. Son père l'ayant envoyé un jour chercher des ânesses qui s'étaient égarées, il parcourut en vain plusieurs contrées, et arriva dans la terre de Suph, où se trouvait Ramatha. Craignant alors que sa famille ne fût inquiète, il voulait s'en retourner. Mais le serviteur qui l'accompagnait l'engagea à se rendre auprès du prophète pour le consulter. Saül objecta qu'il n'avait rien à lui offrir, à quoi le serviteur répondit qu'il avait un quart de sicle d'argent, et tous les deux s'acheminèrent vers Ramatha. A l'entrée de la ville, ils trouvèrent des jeunes filles qui puisaient de l'eau, et ils leur demandèrent où était le voyant. « Il vient d'arriver, leur répondit-on, et il doit se rendre sur la montagne pour y offrir un sacrifice. » En entrant dans la cité, ils rencontrèrent Samuel, qu'ils ne connaissaient pas, et lui demandèrent aussi où était la maison du voyant.

Le prophète, déjà prévenu par le Seigneur, entendit à ce moment même la voix divine : « Voici l'homme dont je t'ai parlé, c'est lui qui régnera sur Israël. — Je suis moi-même le voyant, » dit Samuel au fils de Cis, et il l'invita à venir manger chez lui, l'assurant d'ailleurs que les ânesses étaient retrouvées. Au festin qui suivit les sacrifices, Saül et son serviteur furent placés à la tête des conviés ; Samuel conduisit ensuite son hôte sur la plate-forme de la maison et s'entretint longuement avec lui. Au matin, il l'emmena hors de la ville, fit éloigner le serviteur, et prenant une fiole d'huile, il la versa sur sa tête, puis il lui annonça en l'embrassant que Jéhovah l'avait consacré par cette onction pour être le chef de son peuple et pour délivrer Israël.

L'onction remontait chez les Hébreux à la plus haute antiquité ; on l'employait au sacre des prêtres comme on s'en servit plus tard dans l'initiation des prophètes.

Samuel donna ensuite au nouveau roi des signes auxquels il reconnaîtrait la réalité de sa mission. « Près du sépulcre de Rachel vous verrez, lui dit-il, deux hommes qui vous annonceront que les ânesses de votre père sont retrouvées ; auprès du chêne du Thabor vous en rencontrerez trois autres se rendant à Béthel pour y adorer Dieu, enfin vous vous mêlerez à Gabaa à une troupe de prophètes et vous prophétiserez avec eux. » Tout arriva comme Samuel l'avait prédit, et quand on vit Saül prophétiser à Gabaa, ceux qui le connaissaient prononcèrent cette parole qui passa depuis en proverbe : « Est-ce que Saül est aussi parmi les prophètes !... » Samuel, renouvelant une institution mosaïque, avait voulu que la loi eût des interprètes autorisés, et avait fondé, suivant une opinion générale, des écoles de prophètes, que devait animer l'esprit de Moïse.

Saül avait gardé le secret sur sa dignité royale, mais Samuel, pour faire sanctionner son élection, convoqua une assemblée générale à Masphath. Il y rappela aux Hébreux que c'était pour se conformer à leur volonté qu'il allait leur donner un roi, bien que le désir qu'ils en avaient témoigné fût une ingratitude envers Dieu. Il fit ranger le peuple par ordre de tribus et de familles, et ordonna que l'on tirât au sort. Le sort tomba d'abord sur la tribu de Benjamin, puis sur la famille de Métri, pour arriver jusqu'à Saül, fils de Cis. On eut peine à trouver le nouveau roi, qui se tenait caché. Quand il parut au milieu du peuple, il dépassait tous les autres de l'épaule et de la tête ; on répondit à la présentation de Samuel par les cris de « Vive le roi ! »

Le prophète rédigea et promulgua une constitution dans laquelle il fixa les droits et les devoirs des rois, élus non par le peuple, mais par Dieu, revêtus par là même d'une autorité particulière, mais ayant aussi des charges et des obligations spéciales. Le pouvoir vient toujours de Dieu; mais nulle part ailleurs que dans le peuple choisi, il n'a été confié directement par le Seigneur à un homme ou à une famille.

Soit qu'il se rencontrât encore dans la nation une opposition assez sérieuse à l'établissement de la royauté, soit qu'on ne voulût pas priver le prophète de la judicature, on différa l'installation solennelle de Saül. Il est certain qu'il y eut des mécontents, que l'Écriture appelle des enfants de Bélial, et qu'ils manifestèrent publiquement leur mépris pour Saül, qui n'y prit pas garde et s'en retourna à Gabaa, pour s'y livrer, comme par le passé, aux travaux des champs.

Mais bientôt Naas, roi des Ammonites, vint assiéger Jabès en Galaad, qui proposa vainement de capituler. Des messagers furent envoyés à Gabaa pour l'annoncer au nouveau roi. Saül revenait des champs, marchant derrière ses bœufs ; il trouva les habitants consternés, et s'enquit de la cause de leurs larmes ; quand il l'eut apprise, l'esprit de Dieu s'empara de lui : il mit en pièces une paire de bœufs, et en fit porter les morceaux dans toutes les terres d'Israël avec cette proclamation : « Quiconque ne se mettra pas en campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même traiter ses bœufs. » Le peuple se leva comme un seul homme. Trois cent mille combattants, dont trente mille de Juda, furent passés en revue par Saül. Une demi-journée suffit pour mettre en déroute l'armée des Ammonites. Le peuple, dans son enthousiasme, parlait de faire périr ceux qui avaient protesté contre l'élection de Saül; mais le roi calma l'effervescence populaire et ne voulut point souiller cette journée par le sang des siens.

A l'appel de Samuel, tout le peuple se rendit à Galgala pour y proclamer solennellement la royauté. De nombreux sacrifices furent offerts, et la joie fut universelle. Samuel, en résignant les fonctions de la judicature, fit au peuple un discours, où il rendit compte de son administration et rappela les bienfaits du Seigneur et les circonstances dans lesquelles on l'avait obligé à choisir un roi. Les reproches du prophète parurent sanctionnés par les

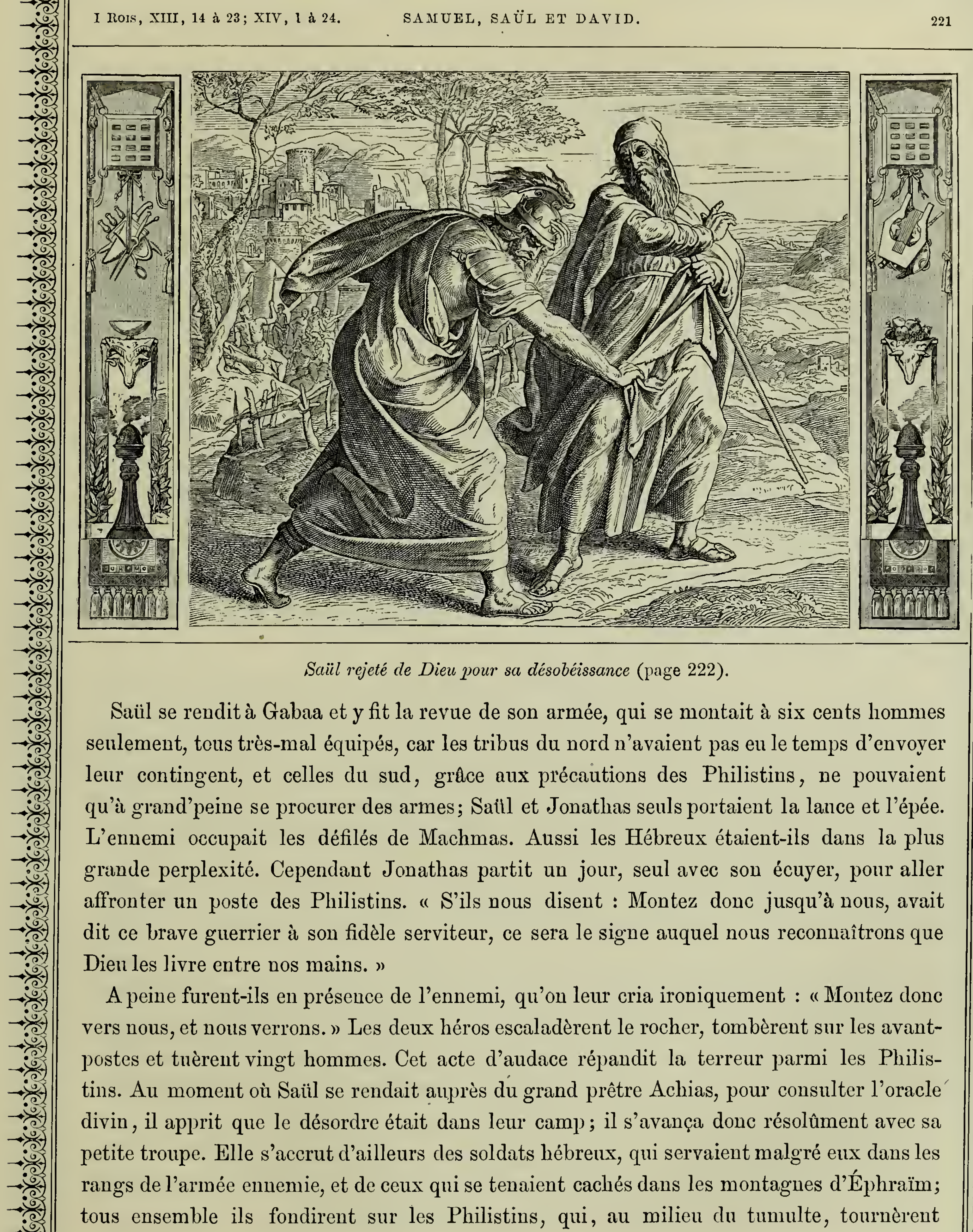
éclats du tonnerre, et la multitude crut entendre la voix du ciel qui se prononçait contre l'établissement de la royauté ; mais Samuel rassura l'assemblée, et lui déclara que de sa fidélité à Dieu dépendait son bonheur, tandis qu'elle trouverait sa ruine dans l'idolâtrie ; pour lui, il s'engagea à prier toujours pour le peuple et à lui servir d'intermédiaire auprès du Seigneur.

La judicature de Samuel est terminée, mais son rôle politique n'est pas achevé ; il lui appartient désormais de surveiller le nouveau roi, de le maintenir dans la fidélité au Seigneur et à sa loi. La royauté n'est à ses yeux qu'une judicature permanente et héréditaire, devant laquelle ne sauraient fléchir les institutions. Le roi lui-même doit être un capitaine toujours armé, sans cour, sans résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel est l'interprète.

Saül devait être dans la force de l'âge au moment où il monta sur le trône, car l'Écriture lui donne, dès le commencement de son règne, un fils nommé Jonathas, en état de porter les armes et de conduire des opérations militaires.

Après son installation, le roi avait renvoyé les Israélites dans leurs foyers et n'avait gardé sous les armes que trois mille hommes, dont deux mille, placés sous ses ordres, gardaient les hauteurs de Béthel et les défilés de Machmas ; les mille autres demeuraient avec Jonathas à Gabaa, où, par suite d'une convention, se tenait une garnison de Philistins. Ceux-ci, malgré les revers que Samuel leur avait infligés, étaient encore assez puissants pour exiger, du moins dans les pays du midi, le désarmement des Hébreux, qui ne pouvaient toujours point avoir de forgerons chez eux. Jonathas, indigné de cette servitude, tomba sur le poste des Philistins à Gabaa et le défit complétement. Saül se vit ainsi contraint d'appeler les Hébreux au combat. Les Philistins avaient déjà pris les armes et avaient envahi le pays avec six mille cavaliers et trente mille chariots, ou trois mille d'après d'autres versions. Ils s'établirent à Machmas, à l'est de Bethaven. Les habitants s'enfuirent épouvantés, et Saül se retira à Galgala pour y attendre Samuel, qui, le septième jour, n'était pas encore arrivé. Le peuple, impatienté commençait déjà à se disperser ; le roi, d'ailleurs, supportait avec peine la tutelle du prophète et aspirait secrètement à s'emparer des fonctions du sacerdoce, qui devaient lui donner une plus grande autorité. Le retard de Samuel lui en fournit l'occasion. Il osa donc offrir lui-même l'holocauste pour se préparer au combat.

Samuel arriva quelques instants après, et fut indigné de l'acte du roi, qui n'était rien moins qu'une usurpation sacrilége. Saül essaya de montrer au prophète que les circonstances l'y avaient obligé ; mais celui-ci ne put agréer ses raisons : « Vous avez agi comme un insensé, lui dit-il, et vous n'avez pas gardé les préceptes du Seigneur ; maintenant donc votre règne ne subsistera pas. »



Saül rejeté de Dieu pour sa désobéissance (page 222).

Saül se rendit à Gabaa et y fit la revue de son armée, qui se montait à six cents hommes seulement, tous très-mal équipés, car les tribus du nord n'avaient pas eu le temps d'envoyer leur contingent, et celles du sud, grâce aux précautions des Philistins, ne pouvaient qu'à grand'peine se procurer des armes; Saül et Jonathas seuls portaient la lance et l'épée. L'ennemi occupait les défilés de Machmas. Aussi les Hébreux étaient-ils dans la plus grande perplexité. Cependant Jonathas partit un jour, seul avec son écuyer, pour aller affronter un poste des Philistins. « S'ils nous disent : Montez donc jusqu'à nous, avait dit ce brave guerrier à son fidèle serviteur, ce sera le signe auquel nous reconnaîtrons que Dieu les livre entre nos mains. »

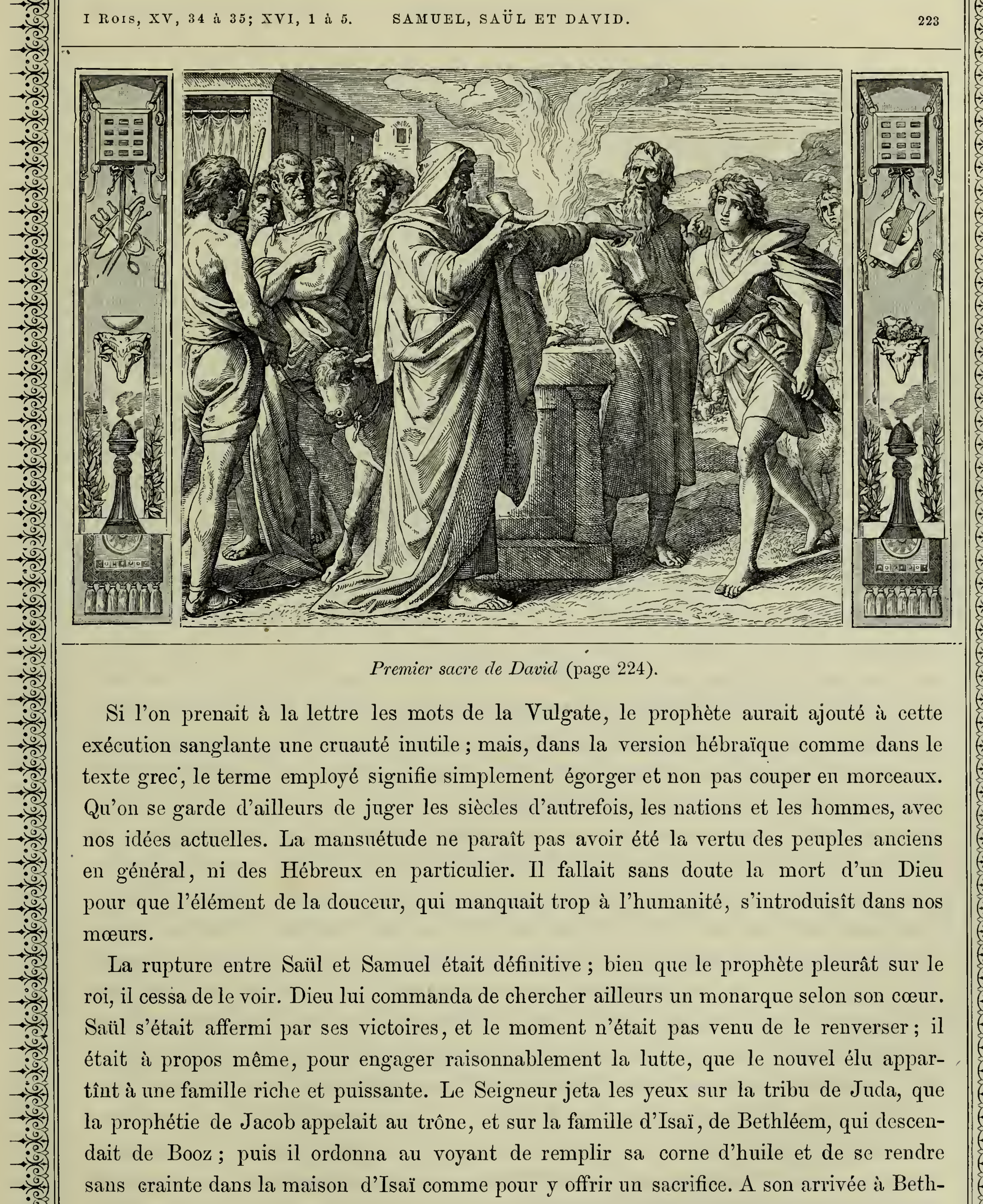
A peine furent-ils en présence de l'ennemi, qu'on leur cria ironiquement : « Montez donc vers nous, et nous verrons. » Les deux héros escaladèrent le rocher, tombèrent sur les avant-postes et tuèrent vingt hommes. Cet acte d'audace répandit la terreur parmi les Philistins. Au moment où Saül se rendait auprès du grand prêtre Achias, pour consulter l'oracle divin, il apprit que le désordre était dans leur camp; il s'avança donc résolûment avec sa petite troupe. Elle s'accrut d'ailleurs des soldats hébreux, qui servaient malgré eux dans les rangs de l'armée ennemie, et de ceux qui se tenaient cachés dans les montagnes d'Éphraïm; tous ensemble ils fondirent sur les Philistins, qui, au milieu du tumulte, tournèrent

leurs armes les uns contre les autres et s'enfuirent avec précipitation. Saül, dans l'ardeur de la poursuite, défendit à ses hommes de prendre la moindre nourriture jusqu'à ce qu'il fût entièrement vengé, et prononça une malédiction contre quiconque enfreindrait ses ordres. Le brave Jonathas, ignorant cette défense, trouva sur sa route du miel sauvage et en mangea. Les Philistins furent repoussés ce même jour jusqu'à Aïalon. Saül se proposait de les poursuivre pendant la nuit, mais le Seigneur, consulté par le grand prêtre, ne répondit pas ; et le roi fut convaincu qu'un péché avait été commis. Il jura de punir de mort le transgresseur, fût-il son propre fils. On interrogea le sort, qui désigna Jonathas. « Qu'as-tu fait ? lui dit Saül. — J'ai goûté un peu de miel, répondit Jonathas, et voilà que je meurs. » Le roi allait exécuter son serment, mais le peuple s'écria : « Jonathas a sauvé Israël ; par le Seigneur ! pas un cheveu ne tombera de sa tête. » Le héros fut épargné, grâce à cette protestation.

Les Philistins rentrèrent dans leurs limites et cette victoire affermit le règne de Saül. Il repoussa avec un égal succès l'agression d'autres peuples voisins, tels que les Moabites, les Ammonites, les Iduméens et les Syriens de Saba. Il conservait d'ailleurs la simplicité d'autrefois et n'avait point de cour. Sa maison se composait des seuls membres de sa famille. Il avait eu de son unique femme, nommée Achinoam, trois fils, Jonathas, Jessui et Melchisua, et deux filles, Mérob et Michol. Isboseth naquit au commencement de son règne. Son cousin Abner était le chef de sa milice.

Un jour Samuel vint dire à Saül que la volonté du Seigneur était qu'il portât ses armes contre les Amalécites, et qu'il les exterminât sans pitié. Il marcha contre eux avec deux cent mille hommes. Son expédition eut un plein succès, et le roi Agag tomba entre ses mains. Mais au lieu d'obéir entièrement aux ordres de Dieu, il se réserva les meilleurs bestiaux, sur lesquels portait aussi l'anathème, épargna Agag, sans doute pour en obtenir une rançon, et se rendit au Carmel, de la tribu de Juda, pour s'y faire élever un arc de triomphe.

Samuel, indigné de cette conduite, alla, sur l'ordre de Dieu, trouver Saül. Il entendit les mugissements des troupeaux, réservés, au dire du roi, pour offrir des sacrifices : « Le Seigneur préfère l'obéissance aux sacrifices, » dit le prophète. Puis il ajouta : « Parce que tu as rejeté la parole de Jéhovah, lui aussi a renversé ton trône et rejeté ta royauté. » Et comme il allait s'éloigner, Saül le saisit par son manteau, qui se déchira. « C'est ainsi que Dieu a déchiré ton royaume pour le donner à un meilleur que toi, » lui dit encore Samuel. — « J'ai péché, dit le roi, mais honore-moi devant les anciens et reviens avec moi. » Samuel y consentit. Mais cette désobéissance, s'ajoutant à une tentative d'usurpation du sacerdoce, avait comblé la mesure. Le prophète se fit alors amener Agag, qui était gras et tremblant, dit l'Écriture, et lui dit : « De même que ton glaive a privé les femmes de leurs enfants, de même ta mère sera privée de toi ; » et il le mit à mort.



Premier sacre de David (page 224).

Si l'on prenait à la lettre les mots de la Vulgate, le prophète aurait ajouté à cette exécution sanglante une cruauté inutile ; mais, dans la version hébraïque comme dans le texte grec, le terme employé signifie simplement égorger et non pas couper en morceaux. Qu'on se garde d'ailleurs de juger les siècles d'autrefois, les nations et les hommes, avec nos idées actuelles. La mansuétude ne paraît pas avoir été la vertu des peuples anciens en général, ni des Hébreux en particulier. Il fallait sans doute la mort d'un Dieu pour que l'élément de la douceur, qui manquait trop à l'humanité, s'introduisît dans nos mœurs.

La rupture entre Saül et Samuel était définitive ; bien que le prophète pleurât sur le roi, il cessa de le voir. Dieu lui commanda de chercher ailleurs un monarque selon son cœur. Saül s'était affermi par ses victoires, et le moment n'était pas venu de le renverser ; il était à propos même, pour engager raisonnablement la lutte, que le nouvel élu appartînt à une famille riche et puissante. Le Seigneur jeta les yeux sur la tribu de Juda, que la prophétie de Jacob appelait au trône, et sur la famille d'Isaï, de Bethléem, qui descendait de Booz ; puis il ordonna au voyant de remplir sa corne d'huile et de se rendre sans crainte dans la maison d'Isaï comme pour y offrir un sacrifice. A son arrivée à Bethléem, les anciens vinrent au-devant de lui ; il les invita au repas qui devait suivre ce sa-

crifice, et y convia également Isaï et ses fils. Comme il se faisait amener successivement les enfants de ce dernier, Dieu l'avertit de ne se laisser influencer ni par la beauté ni par les avantages extérieurs. Aucun des sept fils qui lui furent présentés n'était l'élu de Dieu. « Ce sont là tous tes enfants? demanda-t-il au père. — Il me reste encore un fils, répondit celui-ci; c'est le plus jeune, et il garde les troupeaux. — Fais-le venir, » dit le prophète. On l'envoya chercher. C'était un jeune homme au teint vif, aux yeux expressifs, à la physionomie ouverte et charmante. Il se nommait David. La voix divine l'ayant désigné à Samuel, celui-ci prit la corne d'huile et lui fit l'onction en présence de ses frères, qui ne comprirent pas le sens de cet acte. David en eut sans doute l'explication, et l'esprit de Dieu descendit sur lui. Ce fut le dernier acte politique de Samuel, qui se retira à Ramatha.

Quant à Saül, depuis sa dernière entrevue avec le prophète, une sombre mélancolie s'était emparée de lui; Dieu s'était retiré pour le laisser en butte aux attaques et aux persécutions de l'esprit malin. Ses gens lui conseillèrent de chercher dans la musique un soulagement à son mal, et lui indiquèrent le jeune fils d'Isaï comme un homme habile à jouer du cinnor, brave et distingué tout à la fois. Saül envoya des messagers à Isaï pour lui demander son fils, et David arriva aussitôt avec des présents qu'il offrit au roi de la part de son père. Le jeune homme gagna les bonnes grâces du monarque, qui en fit son écuyer; et, quand l'esprit malin agitait Saül, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, il dissipait ces sombres hallucinations. Cette maladie singulière, que la musique apaisait, était sans doute produite par un tempérament aigri et devenu sujet aux accès d'une noire tristesse, mais l'influence du démon y avait aussi sa part; la Bible le dit assez clairement. Les Hébreux ont cru, ainsi que toute l'antiquité, à l'existence des mauvais esprits, qui, se mettant en rapport avec l'homme, peuvent, si Dieu le permet, non-seulement le tenter, mais le troubler, le tourmenter et le posséder.

David, dont on ne connaissait aucunement encore l'élection royale, était sur la voie des honneurs; une circonstance vint révéler sa valeur et attira sur lui les regards de toute la nation. Les Philistins entreprenaient une nouvelle campagne contre les Hébreux du midi. Leur camp était entre Soco et Azéca. Saül vint avec ses troupes se placer devant eux, dans la vallée du Térébinthe, au versant d'une colline; les Philistins occupaient en face le versant d'une autre colline; un vallon séparait les deux armées. Voilà qu'un homme d'une taille gigantesque, nommé Goliath, natif de la ville de Geth et issu de la race des Énacim, sortit des rangs ennemis. Son armure, composée d'un casque, d'une cuirasse et d'un bouclier, était d'airain et avait un aspect formidable; il s'avançait, tenant à la main une lance énorme, et, précédé de son écuyer, se dressait en face des Israélites et les provoquait à un combat singulier, dont l'issue déciderait du sort des deux nations. Et comme nul d'entre eux n'osait accepter un pareil défi, il les injuriait, et chaque jour, matin et soir, il renouvelait ses provocations et ses insultes.





David tue Goliath.

Au moment où Saül était entré en campagne, le jeune fils d'Isaï avait quitté la cour pour retourner dans sa famille, mais ses trois frères faisaient partie de l'armée. Son père l'y envoya, pour avoir des nouvelles et porter des vivres. Comme il se trouvait au camp, le géant se présenta et tout le monde prit la fuite à son aspect. « Que donnera-t-on, demanda David, à celui qui tuera ce Philistin et sauvera Israël du déshonneur? — Le roi, lui fut-il répondu, l'enrichira, lui donnera sa fille, et exemptera sa famille de tout tribut. » Et, malgré les réprimandes de ses frères, il continua à s'enquérir et se montra disposé à accepter le défi. Saül, l'ayant appris, le fit venir auprès de lui. « Que personne ne s'inquiète plus de ce Philistin, lui dit le jeune homme, votre serviteur ira le combattre. — Non, reprit le roi; tu n'es qu'un enfant, tu ne saurais te battre contre lui, qui est un guerrier depuis sa jeunesse. — Votre serviteur a lutté contre le lion et l'ours, leur a arraché leur proie et les a tués; je tuerai le Philistin, qui a maudit l'armée du Dieu vivant. — Va, lui dit Saül, et que le Seigneur soit avec toi. » Puis il le fit équiper d'un casque, d'une cuirasse et d'une épée; mais David, qui n'était point habitué à porter cette armure, ne put marcher ainsi; il la rejeta, prit son bâton et sa fronde, choisit dans le torrent cinq pierres bien polies, qu'il mit dans sa panetière; puis il marcha contre le Philistin. Goliath, voyant ce jeune homme aux vives couleurs et au frais visage, le regarda avec mépris :

« Me prends-tu pour un chien, lui dit-il, pour venir à moi avec un bâton? Je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. — Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier, répondit David, et moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées d'Israël, que tu as insulté. C'est lui qui va te livrer en mes mains. Je te frapperai, je te couperai la tête; les oiseaux et les bêtes mangeront les cadavres des Philistins, et l'on saura que c'est Jéhovah qui sauve, non point par la lance et par l'épée, mais par sa volonté puissante, qui décide du sort des combats. » En même temps, comme Goliath s'avançait, David courut au-devant de lui, prit une pierre, la fit tournoyer dans sa fronde, et frappa le géant au front avec tant de force que la pierre s'y enfonça et qu'il tomba sans mouvement. David se précipita sur lui, et comme il n'avait pas d'épée, il saisit le glaive de Goliath et lui trancha la tête. Les Philistins, épouvantés, s'enfuirent précipitamment.

Les Hébreux poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes de Geth et d'Accaron, et revinrent s'emparer de leur camp.

Tandis que David marchait au combat, Saül affectait de ne pas le connaître, et demandait au chef de sa milice : « De qui ce jeune homme est-il fils? — Je n'en sais rien, répondit Abner. — Demande-le donc, » lui dit le roi. En proie à ses manies, Saül avait-il perdu la mémoire; voulait-il de nouveaux renseignements sur la famille de David pour lui donner sa fille; était-il jaloux déjà de voir un autre que lui se distinguer par un tel coup d'éclat? Tout est supposable. Après la victoire, David fut présenté au roi par Abner. « De quelle famille es-tu, jeune homme, » lui dit encore Saül? A cette question, qui dut lui paraître bien étrange, il répondit simplement : « Je suis le fils de votre serviteur Isaï, de Bethléem. » Le roi n'en garda pas moins David auprès de lui, soit pour l'employer, soit pour faire plaisir à son fils Jonathas, dont les dispositions étaient tout autres que celles de son père.

Il n'y a point, même dans la sainte Écriture, de caractère plus noble et plus aimable que celui du fils de Saül. Il porte dans son cœur, avec la tendresse d'une femme, le courage d'un lion. Doux et fort à la fois, il brave la mort dans les combats, et se résigne à la subir, comme la fille de Jephté, pour obéir à son père; généreux et fidèle, il sait allier les devoirs du fils aux obligations de l'ami; il est digne de David, et David est digne de lui. L'Écriture parle en termes touchants des nobles liens qui s'établirent entre les deux héros. « L'âme de Jonathas s'attacha étroitement à l'âme de David, et Jonathas aima David comme son âme. Ils firent alliance, et Jonathas se dépouilla de son manteau et de son armure pour en faire cadeau à David. »

Saül, de son côté, ne voulut pas se priver des services du vainqueur de Goliath, et lui confia un commandement supérieur dans l'armée. Mais bientôt l'admiration qu'on témoigna au jeune héros excita toutes les jalousies du roi.



Saül veut tuer David.

« David, victorieux et triomphant, rapporta la tête de Goliath à Jérusalem, » dit le texte sacré. Cette ville était encore au pouvoir des Jébuséens, mais peut-être n'en occupaient-ils que la citadelle, et David serait allé sans doute, par manière de défi, présenter ce trophée aux ennemis de son peuple. « Quant aux armes du géant, il les déposa dans son tabernacle, » est-il dit encore. C'est-à-dire qu'il les garda probablement dans sa maison, jusqu'au temps où, se voyant contraint de prendre la fuite, il les déposa dans le sanctuaire, qui devait être alors à Nobé.

Au retour triomphal de l'armée, les femmes des villes situées sur le passage vinrent au-devant de Saül, en chantant et en dansant, avec accompagnement de sistres et de tambours. Dans leurs chants, le roi entendit ces paroles : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » Il en fut profondément irrité : « Que lui reste-t-il encore à demander, s'écria-t-il, si ce n'est la royauté ? » Dès ce moment, il ne vit plus le fils d'Isaï qu'avec haine et méfiance ; il se replongea aussitôt dans ses noires tristesses, et se trouva dans une agitation extrême. On fit venir David, qui, pour le calmer, se mit à jouer de la harpe. Dans ses sombres accès, Saül, qui tenait sa lance à la main, essaya par deux fois de l'en percer contre la muraille; mais le jeune homme se détourna et put éviter le coup. Revenu à lui-même, le roi jugea qu'il devait l'éloigner de sa présence, et lui donna mille hommes à commander.

David se distingua partout par sa prudence et par ses bonnes manières, et sut gagner l'affection d'Israël et de Juda. Cependant Saül songeait toujours à ses promesses, mais il n'avait aucune envie de les tenir. « Voici Mérob, ma fille aînée, disait-il ; je te la donnerai ; seulement, sois brave, et soutiens les combats du Seigneur ; » il espérait bien, ne pouvant le faire mourir lui-même, que son rival tomberait sous le glaive des Philistins. David ne fit point valoir ses droits sur la main de la princesse royale, qui fut donnée à un autre. Mais Saül avait une seconde fille, nommée Michol, qui aimait le jeune homme ; et il parut d'abord favoriser cette inclination, ne doutant point que, pour obtenir son consentement, David ne bravât tous les périls et ne finît par y trouver la mort.

Tout en ambitionnant l'honneur d'une alliance royale, David ne se trouvait point assez riche pour y prétendre ; car, chez les Hébreux, c'était le mari qui devait apporter la dot à sa femme. « Le roi, lui fit dire Saül, n'a point besoin de dot; il demande seulement la mort de cent Philistins, avec la preuve bien évidente de cet exploit. » La condition qui, dans sa pensée, devait le débarrasser de ce héros importun, fut acceptée par David. Celui-ci se mit aussitôt en marche avec ses gens, tua deux cents hommes aux Philistins, et rapporta le double des trophées qu'on lui avait demandés. Il fallut bien s'exécuter alors, et donner Michol en mariage au jeune vainqueur.

Mais la fortune de David aigrissait de plus en plus l'âme ulcérée de Saül. Obligé d'estimer son gendre pour sa sagesse et pour sa bravoure, le voyant heureux de l'affection de sa femme et de la gloire de ses expéditions, il sentit redoubler sa jalousie et, du même coup, les craintes qu'il avait d'être supplanté. Il prit donc la résolution de le faire mourir et s'en ouvrit à ses officiers et à Jonathas. L'amitié du jeune prince l'obligea à prévenir David de ces sinistres projets : « Mon père cherche à vous tuer, lui dit-il ; je vous en prie, soyez sur vos gardes, partez dès demain matin, et tenez-vous caché à la campagne. Pour moi, j'emmènerai mon père de ce côté, je lui parlerai de vous, et ce que je saurai, je vous l'apprendrai. »

Jonathas voulait sauver son ami et épargner un crime à Saül. « Ne soyez pas cruel envers David, lui dit-il, car il ne vous a pas fait de mal et vous a rendu bien des services. Il a tué Goliath, et c'est par lui que Dieu a sauvé Israël ; vous l'avez vu, et vous en avez conçu une grande joie, comment pourriez-vous tuer David et verser un sang innocent ? » L'âme de Saül fut attendrie aux accents généreux de son fils, et il jura d'épargner la vie de son gendre. Jonathas fit donc venir David, le présenta à son père, et l'on put croire à une entière réconciliation.

Bientôt cependant une nouvelle victoire remportée par David sur les Philistins réveilla la jalousie du roi, qui retomba aussitôt dans sa sombre fureur. David dut reprendre sa harpe pour le calmer. Saül essaya de nouveau de le percer de sa lance ; mais le jeune homme ayant cette fois encore esquivé le coup, le fer alla frapper la muraille et s'y enfonça.

David se sauva chez lui, mais le roi envoya des sicaires investir sa maison, afin de le tuer le lendemain matin. Michol, informée de ces projets homicides, courut à son mari : « Fuis cette nuit même, lui dit-elle, sinon demain tu seras mis à mort. » Elle le fit alors descendre par une fenêtre, et il put ainsi s'échapper. Puis elle eut la pensée de mettre à sa place, dans son lit, une figure représentant un corps humain, qu'elle enveloppa de fourrures et de vêtements, et quand les messagers du roi vinrent demander son époux, elle répondit qu'il était couché et malade. Mais Saül, voulant à tout prix s'emparer de lui, ordonna qu'on le lui amenât néanmoins. On ne trouva que la figure recouverte d'une peau de chèvre. Aux reproches que lui fit son père, Michol répondit qu'elle avait été forcée par son mari d'agir ainsi.

Cependant David avait pris le chemin de Ramatha. Il y rencontra le vieux Samuel, qui vivait dans la retraite, au milieu du collége de prophètes qu'il avait fondé. David se mêla aux disciples qui étudiaient sous la direction du vénérable maître. Saül, l'ayant appris, ne respecta pas même cet asile de la science et de la piété. Par trois fois, il y envoya des messagers demander qu'on lui livrât son adversaire; mais telle fut sur eux l'influence des prophètes, qu'ils se joignirent aux disciples de Samuel et que leur voix s'unit à celle de ces hommes inspirés. Le roi, irrité, vint à Ramatha, et se rendit à Naïoth, où se trouvaient les prophètes. Mais il ne put maîtriser lui-même l'émotion prophétique qui le saisit; il se dépouilla de ses vêtements royaux, et prit part, en présence de Samuel, à cet enthousiasme sacré, toute cette journée et toute la nuit.

Profitant sans doute des dispositions moins hostiles de Saül, David quitta Naïoth et se rendit auprès de Jonathas. Celui-ci ne pouvant se persuader que son père voulût mettre à mort son ami, s'efforça de le rassurer, mais David avait ses raisons pour ne plus se fier aux paroles du roi. Jonathas promit de chercher à découvrir ses sentiments, et renouvela par des serments l'alliance qu'il avait faite avec le jeune homme. Comme il devait y avoir, dans la maison de Saül, le lendemain et le surlendemain, des festins sacrés à la suite de sacrifices offerts pour la Néoménie, il fut convenu que David n'y paraîtrait pas et se tiendrait caché à la campagne, dans les environs, tandis que Jonathas observerait l'effet produit par son absence. « Je sortirai, dit-il, avec un serviteur comme pour tirer de l'arc, et quand j'aurai lancé mes flèches, suivant ce que je dirai en les envoyant chercher : Elles sont de ce côté-ci, ou elles sont plus loin, vous comprendrez si vous devez rester ou fuir. » Aux repas donnés par le roi, la place de David resta donc vide une première fois, puis une seconde. Saül demanda où était le fils d'Isaï. Jonathas répondit qu'il avait eu besoin d'un congé pour aller à Bethléem dans sa famille. Là-dessus le roi s'emporta. Il appela Jonathas un mauvais fils, lui dit qu'il se déshonorait et qu'il déshonorait sa mère par son amitié avec David, qui ne pouvait être pour son trône qu'un rival dangereux : « Amène-le-moi, s'écria-t-il, car il faut qu'il meure. — Et pourquoi donc mourrait-il, et qu'a-t-il, fait? » objecta courageusement Jonathas.

Pour toute réponse, Saül saisit sa lance et la dirigea contre son fils, qui se leva brusquement, et sortit effrayé non moins qu'affligé de la destinée de son compagnon, dont il allait être séparé. Le lendemain, il se rendit avec son jeune serviteur au lieu où David était caché. Il y prononça les paroles convenues : « Les flèches sont au delà, » congédia l'enfant qu'il chargea de remporter ses armes, et se dirigea du côté où devait être son ami. Celui-ci sortit aussitôt de sa retraite, se prosterna devant le prince et bientôt tomba dans ses bras. Ils se tinrent longtemps embrassés, versant ensemble des larmes abondantes et s'unissant plus étroitement que jamais, car la douleur a bien d'autres étreintes que la joie pour resserrer les cœurs. « Va en paix, lui dit enfin Jonathas, et puisse tout ce que nous avons juré devant le Seigneur demeurer entre toi et moi, entre ta postérité et la mienne ! »

La vie de proscrit devait être dès lors celle de David, car il n'y avait plus de sûreté pour lui dans le pays où régnait Saül. Ce fut auprès d'Achis, roi de Geth, sur la terre des Philistins, qu'il résolut de chercher asile. Chemin faisant, il passa par la ville sacerdotale de Nobé, et alla trouver le grand prêtre Abimélech, qui s'étonna de le voir seul ; il lui dit qu'il avait une mission secrète du roi et lui demanda des vivres pour continuer sa route. Le grand prêtre n'avait rien autre chose que les pains de proposition de la semaine précédente ; il les donna à David, qui l'assura que lui et les gens qui l'attendaient étaient purs et pouvaient manger ce pain consacré. Un Iduméen, nommé Doëg, qui se trouvait là, fut témoin de ce qui se passait et se proposa d'en avertir Saül. David demanda encore à Abimélech de lui procurer une lance ou un glaive, car il était parti si précipitamment, lui dit-il, qu'il n'avait pas eu le temps de prendre ses armes. Le glaive de Goliath était dans le sanctuaire, enveloppé dans un manteau, derrière l'éphod. « Prends-le, dit le grand prêtre, car il n'y en a point d'autre ici. »

David partit sur-le-champ pour Geth. Les gens du roi Achis, l'ayant vu, dirent à leur maître : « N'est-ce pas là ce David au sujet duquel on chantait : Saül a tué mille Philistins et David en a tué dix mille ? » Il eut peur, en se voyant reconnu, qu'on ne lui fît un mauvais parti, et crut devoir simuler la folie. Achis le fit chasser de la cour. Il s'empressa de quitter le territoire des Philistins et se réfugia dans la caverne d'Odollam, au midi de Juda. Sa famille, qui sans doute n'était plus en sûreté à Bethléem, alla l'y rejoindre ; des mécontents vinrent aussi l'y trouver, et il se vit bientôt à la tête d'une troupe d'environ quatre cents hommes, avec lesquels il se rendit au pays de Moab. Il y fut bien accueilli, y mit les siens en sûreté, se retira quelque temps avec ses gens dans la forteresse des Moabites, puis en sortit, sur le conseil que lui donna le prophète Gad, et retourna s'établir au pays de Juda, dans la forêt de Haret.

Sur ces entrefaites, Saül, voyant que son adversaire lui avait échappé et s'était fait chef de parti, se plaignit à ses gens du peu de zèle qu'on avait pour ses intérêts, alors que son propre fils faisait alliance avec son ennemi.



Amitié de David et de Jonathas.

Doëg l'Iduméen, qui était l'intendant des bergers du roi, s'empressa, pour faire sa cour, de lui raconter ce qu'il avait vu à Nobé. Saül s'imagina sur l'heure que le grand prêtre était un complice de David ; il l'envoya prendre avec sa famille et ses prêtres, et lui demanda compte de sa conduite. Abimélech s'excusa ; il n'avait aucunement soupçonné que David fût un fugitif, et n'avait vu en lui que le fidèle serviteur et le gendre du roi. Loin d'agréer cette justification, Saül dit au grand prêtre : « Tu mourras, toi et toute ta maison. » Il ordonna donc de mettre à mort tous les prêtres de Nobé. Personne n'osait porter la main sur les ministres du Seigneur. Doëg l'Iduméen se chargea à lui seul de l'exécution, et égorgea en ce jour quatre-vingt-cinq prêtres vêtus de l'éphod de lin. Saül ne s'en tint pas là; il fit saccager la ville de Nobé, et en fit massacrer tous les habitants, jusqu'aux femmes et aux enfants à la mamelle. Un des fils d'Abimélech, nommé Abiathar, échappa seul au carnage, et s'enfuit auprès de David, qui, désespéré d'avoir été la cause involontaire d'un si grand malheur, promit de le défendre jusqu'à la mort.

Les Philistins avaient attaqué la ville de Ceila et la pillaient ; David, qui avait maintenant avec lui l'oracle du Seigneur, le consulta : « Va, tu battras les Philistins et tu délivreras Ceila, » lui fut-il répondu. Il se mit donc en marche avec sa troupe, qui se composait déjà de six cents hommes, tomba sur l'ennemi, le défit, et lui prit un riche butin.

David songea à s'établir à Ceila, qui était une place forte; mais comme Saül se disposait à venir l'y assiéger, qu'il craignait même d'être livré par trahison, et que l'oracle divin confirmait ces prévisions, il quitta la ville avec ses gens et alla s'établir au sud-est de Jérusalem, dans le désert de Ziph, dont les cavernes et les montagnes lui offraient une retraite inaccessible. Ce fut là que son noble ami vint le trouver un jour, pour le voir et l'encourager : « Ne crains rien, lui dit Jonathas, la main de mon père ne t'atteindra pas. Je sais, et mon père le sait aussi, que tu régneras sur Israël, et moi, je serai le second après toi. » Ces espérances du prince ne devaient pas toutes se réaliser; les deux héros se voyaient pour la dernière fois, ils renouvelèrent leurs serments d'amitié et se séparèrent.

Cependant les habitants de Ziph révélèrent à Saül le lieu de la retraite de David, lui proposant, s'il voulait y venir, de le lui livrer. David en eut connaissance, et s'en alla au désert de Mahon. Les Ziphéens y conduisirent le roi, et l'y guidèrent si bien, que le fugitif s'y trouva cerné avec sa petite troupe par l'armée de Saül. Tout à coup un messager arrive auprès du roi, lui apprend que les Philistins ont envahi le pays et qu'il faut revenir en toute hâte. Grâce à cette diversion, cette fois encore David fut sauvé. Il passa dans le désert d'Engaddi, où Saül, ayant battu les Philistins, revint à sa poursuite avec trois mille hommes, décidé pour le prendre à fouiller les cavernes et à escalader les rochers les plus inaccessibles. Il entra un jour seul dans une grotte au fond de laquelle son rival se tenait caché avec ses gens. Les compagnons de David, persuadés que Dieu leur livrait leur ennemi, se disposaient à le tuer, mais leur chef les tint en respect, et, repoussant avec horreur la pensée de mettre à mort son roi, le Christ du Seigneur, il se glissa auprès de Saül sans être aperçu, et coupa le bord de son manteau; et le roi, étant sorti, s'entendit appeler : « Mon seigneur, roi! » Il vit David prosterné contre terre et lui disant : « Pourquoi écoutes-tu ceux qui prétendent que David cherche ta ruine? Tout à l'heure le Seigneur t'avait livré en ma main, voici le bord de ton manteau; reconnais, mon père, que je ne veux point te nuire, alors que tu veux ma perte. Que Dieu juge entre nous! — Est-ce bien ta voix, mon fils David? s'écria Saül, profondément touché et fondant en larmes. Tu es plus juste que moi, tu me rends le bien pour le mal. Que Dieu t'en récompense! Je sais que tu régneras un jour sur Israël. Jure-moi donc de ne point détruire ma race et de ne pas faire disparaître mon nom de la maison de mon père. » David en fit le serment, et Saül s'en retourna avec son armée. Les Pères de l'Église, saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin, ont célébré à l'envi la magnanimité de David, et montré qu'en épargnant Saül il remporta une plus grande victoire qu'en triomphant de Goliath, car il avait trouvé dans le Seigneur le secret et la force de se vaincre lui-même.

Vers ce temps, David perdit son plus ferme appui sur la terre, le prophète qui l'avait sacré, qui l'avait fait aimer en Israël, et qui avait écrit le livre de Ruth pour faire connaître ses origines : le vieux Samuel mourut, plein de jours et de bénédictions.



David épargne la vie de Saül dans la caverne de Macéda.

Tout Israël s'assembla pour célébrer les funérailles de Samuel. On l'ensevelit dans la ville de Ramatha, d'où ses ossements furent transportés à Constantinople, au cinquième siècle de l'ère chrétienne.

David s'était retiré au delà des limites de la Palestine, et était allé chercher un refuge au désert de Pharan. Sa position était difficile : obligé de mener une vie vagabonde en des contrées inhospitalières et hostiles, il y vivait difficilement, lui et ses gens. Un jour, poussé par la nécessité, il résolut d'avoir recours à un certain Nabal, riche habitant du désert de Mahon, descendant de Caleb, qui avait mille chèvres et trois mille brebis, et dont les propriétés étaient situées surtout au Carmel de Juda. David chargea dix hommes de sa troupe d'aller le saluer de sa part, et de lui représenter qu'il avait toujours protégé ses troupeaux et ses bergers, et qu'en ces jours où Nabal tondait ses brebis, il pouvait bien lui procurer quelques vivres. Mais ce Nabal était avare et méchant autant qu'il était riche ; il répondit aux envoyés : « Qui est David, et qui est le fils d'Isaï? Aujourd'hui il n'y a que trop de serviteurs qui se détachent de leur maître ; j'ai des vivres pour mes gens et non pour lui. » David, irrité d'une telle réponse, se mit en marche avec ses hommes pour exterminer Nabal et sa famille. Mais un des serviteurs de Nabal prévint Abigaïl, son épouse, de ce qui se passait, et celle-ci se rendit au-devant de David pour conjurer l'orage. Elle prit avec elle

deux cents pains, du vin, des béliers, des grains rôtis, des raisins et des figues, et, sans avoir rien dit à son mari, précédée de ses serviteurs, elle se mit en route, au moment où le guerrier avait juré dans sa colère de tout massacrer. Ses présents, et plus encore ses paroles pleines de sagesse et de douceur, désarmèrent le courroux de David. « Béni soit le Seigneur qui vous a envoyée, lui dit-il; bénie soit votre parole, et soyez vous-même bénie, pour m'avoir empêché de me venger en versant le sang. » De retour chez elle, Abigaïl trouva son mari au milieu d'un festin et tellement ivre qu'elle ne put lui adresser la parole. Le lendemain, elle lui raconta ce qui venait d'arriver. Nabal en fut pris de frayeur à tel point, qu'il en tomba malade et mourut dix jours après. David apprit avec joie cette nouvelle, et bien qu'il eût déjà deux femmes, Michol, la fille de Saül, et Achinoam, de Jezraël, il envoya ses serviteurs demander la main d'Abigaïl, qui accepta avec empressement ces propositions et partit aussitôt pour le camp. Quant à la princesse Michol, Saül, au mépris de la morale, comme au mépris de la loi, qui tolérait la polygamie pour les hommes seulement, l'avait donnée en mariage à Phaltiel, fils de Laïs, de la ville de Gallim.

Il paraît que David retourna ensuite au désert de Ziph, et qu'il y fut de nouveau trahi et dénoncé à Saül par les habitants. Le roi vint avec trois mille hommes camper sur la colline d'Hachila. David, étant allé d'abord reconnaître la position, prit avec lui Abisaï, frère de Joab, un de ses officiers, et pénétra jusque sous la tente où dormait Saül. Abner et tout le peuple dormaient aussi autour de lui. Abisaï voulait tuer le roi, David l'en détourna, mais il prit la coupe et la lance de Saül, et, quand il fut sorti, il appela Abner et lui reprocha de n'avoir pas mieux gardé son maître. Le roi, ayant reconnu la voix de David, sortit pour lui parler, et l'on vit se renouveler une scène tout à fait analogue à celle de la caverne racontée précédemment, et dans laquelle Saül reconnut ses torts et proclama de nouveau la future grandeur de son rival. Des critiques ont pensé, vu la ressemblance des principaux traits, que cette histoire n'était qu'une seconde relation de l'événement qui a déjà été rapporté plus haut. Il faut convenir, toutefois, qu'il y a dans les détails d'assez notables différences pour qu'on puisse croire le contraire.

David, fatigué de sa vie vagabonde et craignant de tomber aux mains du roi, alla de nouveau se réfugier avec sa troupe chez les Philistins, dans la ville de Geth. Achis, sachant qu'il avait rompu ouvertement avec Saül, lui fit bon accueil et lui permit de s'établir chez lui. On lui assigna pour résidence la ville de Siceleg, au midi de la Judée. Le nombre de ses soldats s'était acru, et comme l'inaction leur pesait, ils entreprenaient souvent des expéditions contre les peuplades établies entre la Palestine et l'Égypte, notamment contre les Amalécites, tout en laissant croire au roi Achis qu'ils dirigeaient leurs attaques contre la Judée méridionale. Achis, les supposant en guerre avec Israël, donnait à David toute sa confiance et le regardait comme tout à fait gagné aux intérêts de son peuple.

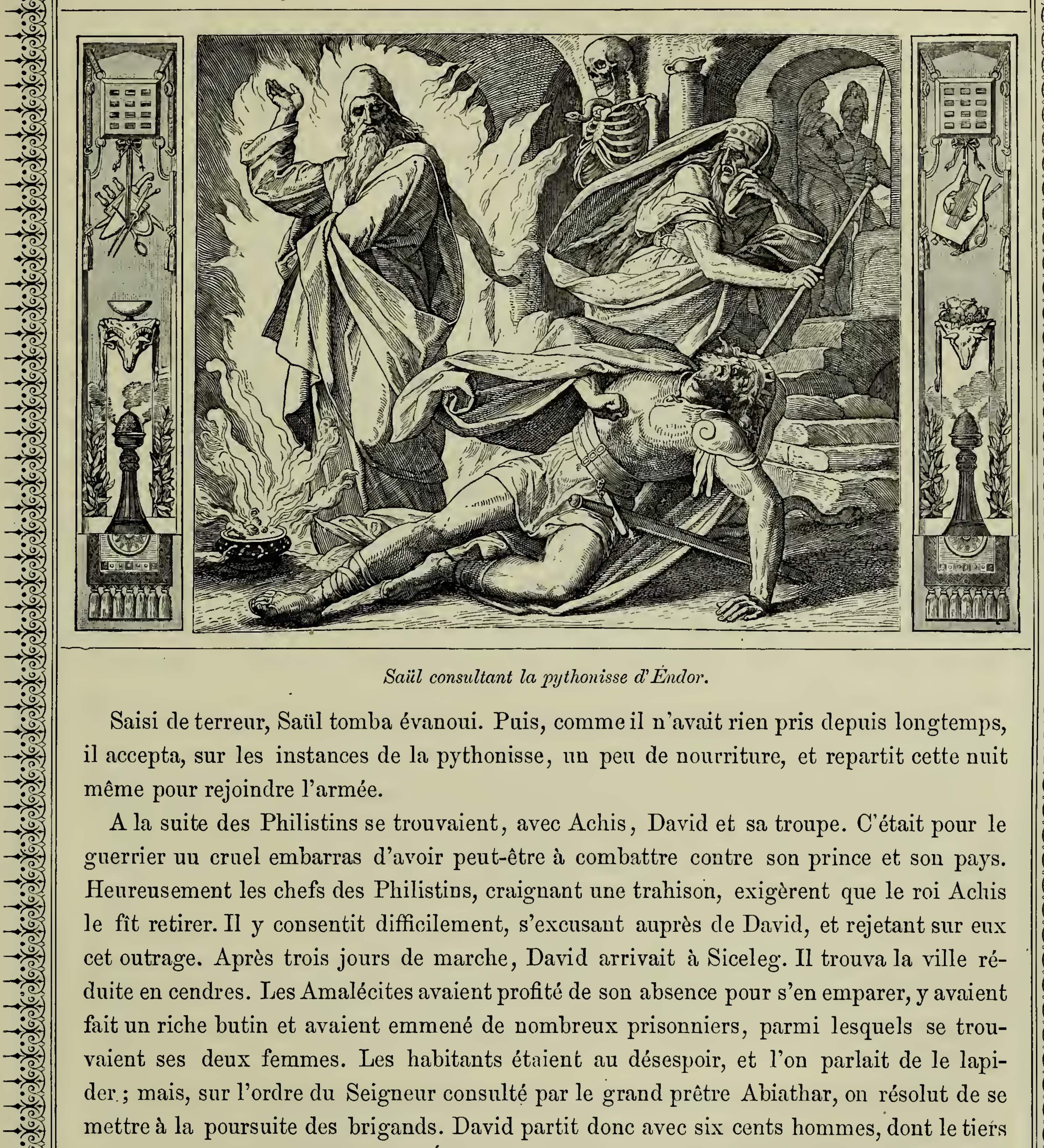


David et Abigaïl.

David demeurait depuis quatre mois chez les Philistins, lorsque ceux-ci s'armèrent encore contre Saül dans l'intention de livrer une bataille décisive, en pénétrant au cœur même du pays. Ils s'avancèrent sans obstacle jusqu'à Sunam. Saül comptait peu de partisans dans les provinces religieuses du midi, exaspérées contre lui par l'odieux attentat de Nobé ; il n'avait pu opposer dans ces contrées aucune résistance aux ennemis qui avaient marché vers le nord à sa rencontre, afin d'y frapper un grand coup et d'entraîner ainsi la conquête du pays, et qui couvraient en ce moment toute la ligne d'Aphec à Jezrahel. De son côté, il s'empara des hauteurs de Gelboé et s'étendit sur le revers, en face des Philistins; la vallée de Jezrahel séparait les deux camps. Voyant toutes les forces de ses adversaires concentrées contre lui, le vieux roi oublia son antique valeur, et se sentit saisi de cette crainte qui est comme le pressentiment des grandes catastrophes. Se souvenant alors du Seigneur et de ses ministres, qu'il avait outragés, il consulta les prêtres et les prophètes ; mais le ciel était fermé, et nulle voix n'en descendit pour lui répondre. En vain demanda-t-il aux songes de soulever les voiles de l'avenir, les songes aussi étaient muets. Dans son désespoir, le malheureux prince ne vit plus pour lui d'autres ressources que les pratiques occultes, qu'il avait autrefois sévèrement proscrites. Dans les meilleurs jours de son règne, alors qu'il écoutait encore Samuel, il avait chassé ou mis à mort les devins et les ma-

giciens. Les sévérités de la loi contre eux n'étaient que trop justifiées. Il y avait en effet dans la magie et dans la divination, soit un commerce réel avec les démons, soit une tentative pour se mettre en rapport avec eux. C'était une des formes principales de l'idolâtrie, une des plus séduisantes et des plus dangereuses, et dont il fallait absolument préserver le peuple d'Israël. Saül avait donc agi sagement et même avec modération, car, dans ses justes rigueurs, il avait épargné la vie des femmes adonnées à la magie, se bornant à prohiber l'exercice de leur art. La nature impressionnable et mobile de la femme, son extrême sensibilité, son imagination ardente et portée à l'enthousiasme, tout en elle semblait la disposer à ces rôles, où les prestiges du paganisme se mêlaient à ses propres illusions et à celles du public.

Saül, en proie aux inquiétudes d'un avenir menaçant, dit à ses officiers : « Qu'on me cherche une pythonisse ; j'irai la consulter. » On lui répondit qu'il y en avait une à Endor. Pendant la nuit, il se déguisa et se rendit avec deux hommes de sa suite auprès de cette femme, qui ne le reconnut pas et qui refusa d'abord ses services, prétextant les ordres du roi. Saül la rassura par un serment, et la pythonisse se prêta dès lors aux évocations. « Qui ferai-je monter? » demanda-t-elle. Saül se souvint de Samuel, son ancien protecteur ; il crut avec raison que la tombe n'est pas sans écho, et qu'il y a une vie par delà ce monde présent. « L'immortalité est un dogme de toutes les religions, » dit à ce sujet le dernier archevêque de Paris, qui est entré comme martyr dans cette même vie de l'éternité, « parce qu'elle est le droit et le besoin de toutes les âmes, et la croyance des peuples sur ce point a trouvé dans la nécromancie une sombre mais énergique expression. Car il y a des vérités que l'ignorance de l'esprit défigure un moment, mais que le respect du cœur protége sans cesse, et qui, malgré tout, jettent dans le ciel de la conscience humaine une sorte d'éclat implacable comme la splendeur du jour, que les nuages atténuent, mais qu'ils ne sauraient étouffer. » — « Fais monter Samuel, » dit le roi. Nous n'essayerons pas de dire à quel art cette femme eut recours, si elle usa de supercherie, si l'ombre de la nuit et l'effroi de Saül prêtèrent à ses prestiges une réalité qu'ils n'avaient pas, ou si Dieu permit réellement qu'un prodige s'accomplît. Tout à coup la pythonisse jeta un grand cri : « Pourquoi m'avez-vous trompée? Vous êtes Saül. — Ne crains rien, repartit le roi; qu'as-tu vu? — J'ai vu comme des dieux s'élever de la terre. — Sous quelle forme? demanda Saül. — Sous la forme d'un vieillard couvert d'un manteau. » Saül ne douta pas que Samuel ne fût venu, et se prosterna contre terre. Le spectre parla : « Pourquoi m'avez-vous troublé et fait évoquer? » Saül répondit que dans l'angoisse où il se trouvait, il avait recours à lui. La voix reprit : « A quoi bon m'interroger, puisque le Seigneur s'est retiré de toi pour passer à ton rival ! Il te traitera comme il l'a dit par ma bouche, il t'arrachera ton royaume pour le donner à David. Il abandonnera Israël, avec toi, au glaive des Philistins. Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi dans la mort, et le camp d'Israël sera aux mains des ennemis. »



Saül consultant la pythonisse d'Endor.

Saisi de terreur, Saül tomba évanoui. Puis, comme il n'avait rien pris depuis longtemps, il accepta, sur les instances de la pythonisse, un peu de nourriture, et repartit cette nuit même pour rejoindre l'armée.

A la suite des Philistins se trouvaient, avec Achis, David et sa troupe. C'était pour le guerrier un cruel embarras d'avoir peut-être à combattre contre son prince et son pays. Heureusement les chefs des Philistins, craignant une trahison, exigèrent que le roi Achis le fît retirer. Il y consentit difficilement, s'excusant auprès de David, et rejetant sur eux cet outrage. Après trois jours de marche, David arrivait à Siceleg. Il trouva la ville réduite en cendres. Les Amalécites avaient profité de son absence pour s'en emparer, y avaient fait un riche butin et avaient emmené de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvaient ses deux femmes. Les habitants étaient au désespoir, et l'on parlait de le lapider ; mais, sur l'ordre du Seigneur consulté par le grand prêtre Abiathar, on résolut de se mettre à la poursuite des brigands. David partit donc avec six cents hommes, dont le tiers le quitta au torrent de Bésor. Un Égyptien, abandonné par les vainqueurs, le mit sur leurs traces ; il tomba sur eux, reprit tout le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits, et leur tua un très-grand nombre de guerriers. Il fit ensuite le partage des dépouilles, et il en envoya aussi une partie aux chefs du pays de Juda.

Dans le même temps, la bataille s'était engagée entre les Hébreux et les Philistins, sur le mont Gelboé. La lutte fut sanglante ; les Israélites plièrent bientôt sous le choc, prirent la fuite, et furent taillés en pièces. Trois princes, fils de Saül, parmi lesquels se trouvait le brave Jonathas, trouvèrent une mort glorieuse en combattant près de leur père. Le roi résistait toujours, mais, assailli par les archers et grièvement blessé, il dit à son écuyer : « Tire ton glaive, et tue-moi, de peur que les incirconcis ne m'insultent en me faisant mourir. » L'écuyer n'eut pas le courage de frapper son maître ; mais Saül se laissa tomber sur la pointe de son épée, et mourut. Son écuyer se perça de même, et le suivit dans la mort.

Telle fut, après un règne de quarante ans, suivant Josèphe, la triste fin du premier roi d'Israël. Elle eut lieu très-probablement vers l'an 1055 avant Jésus-Christ, cinq siècles et demi environ après la sortie d'Égypte. Saül possédait de grandes qualités ; mais il n'avait point compris sa mission, et, s'étant vu rejeté de Dieu, il était devenu bizarre et cruel et avait suivi une voie qui devait le conduire aux abîmes.

Épouvantées de cette déroute, les villes voisines furent abandonnées de leurs habitants et tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le lendemain de leur victoire, les Philistins parcoururent le champ de bataille ; en dépouillant les morts, ils trouvèrent le corps de Saül, lui coupèrent la tête et l'envoyèrent avec ses armes, pour qu'on les portât triomphalement dans leurs villes et qu'on les suspendît comme trophées dans le temple de Dagon. Les membres sanglants du roi et de ses fils furent attachés aux murs de Bethsan, où quelques braves de Jabès Galaad allèrent les enlever, pour leur rendre les honneurs suprêmes.

David demeurait depuis deux jours à Siceleg, lorsqu'un Amalécite, qui avait été témoin du combat, vint en toute hâte le trouver. « D'où viens-tu ? lui dit David. — Je me suis échappé du camp d'Israël. La bataille s'est livrée, le peuple a fui, beaucoup sont morts ; Saül et Jonathas ont péri. — Comment sais-tu la mort de Saül et de Jonathas ? » reprit David. L'Amalécite, qui voulait faire sa cour au nouveau roi et espérait tirer quelque profit de ce grand désastre, prétendit qu'il s'était trouvé par hasard sur le mont Gelboé, au moment où Saül désespéré avait essayé de se tuer, et que, sur la demande du roi, il lui avait donné lui-même le coup de mort. « Voici, ajouta-t-il, sa couronne et son bracelet que je vous apporte. »

David, à cette nouvelle, jeta des cris, déchira ses vêtements, et prit le deuil avec tous ses gens. Quant à l'Amalécite, au lieu de le récompenser, il le fit périr, parce qu'il s'était vanté d'avoir tué l'oint du Seigneur.

Dans ses regrets et dans sa douleur, David confondit le père qui l'avait si cruellement persécuté et le noble fils qui lui avait voué l'amitié la plus généreuse, et il exhala sa plainte dans un chant funèbre d'une merveilleuse beauté :



Mort de Saül.

« L'élite d'Israël a succombé sur les hauteurs! Comment sont tombés les braves?

« Ne le dites pas dans Geth, ne l'annoncez pas dans les rues d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis ne fassent éclater leur joie.

« Montagnes de Gelboé, que ni la rosée ni la pluie ne descendent sur vous, que vos champs restent sans moisson, car c'est là qu'a été rejeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si l'huile n'eût pas touché son front.

« La flèche de Jonathas n'était jamais retournée en arrière ; le glaive de Saül se teignait du sang des vaincus et perçait la poitrine des héros ; il n'a jamais été tiré en vain.

« Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, inséparables dans la mort, plus agiles que les aigles, plus forts que les lions!

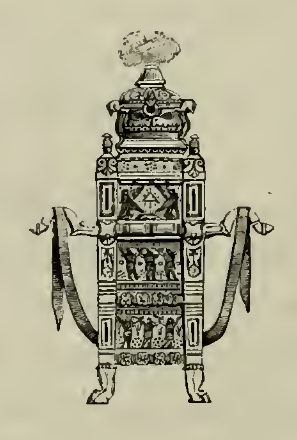
« Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate au milieu des délices et vous donnait de l'or pour vos parures.

« Je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas, sur toi le plus beau des princes, et plus aimable que la meilleure et la plus douce des femmes. Je te chérissais comme une mère chérit son fils unique.

« Comment sont tombés les héros, et comment s'est obscurcie la gloire de nos armes? »

La fatale journée de Gelboé livra aux Philistins une grande partie des pays à l'ouest du Jourdain. Abner, pour sauver au moins les débris de l'armée, se retira au delà du fleuve, du côté de Mahanaïm, et fit proclamer roi d'Israël un quatrième fils de Saül, nommé Isboseth, alors âgé de quarante ans. Il fut reconnu par les tribus, celle de Juda exceptée. C'était un homme faible, peu propre au gouvernement, et qui n'avait point pris part, ce semble, aux expéditions guerrières de son père. Abner trouvait en lui un instrument tout prêt pour servir, en les couvrant, ses desseins ambitieux.

Quant à David, il était vraiment, par suite de l'élection divine, qui devait avoir force de loi chez les descendants d'Abraham, le roi légitime de tout Israël. Il avait été sacré autrefois par Samuel ; le peuple ne l'ignorait plus ; ses droits au trône étaient aux yeux de tous tellement manifestes, que la famille de Saül les avait reconnus et que, non-seulement Jonathas, mais le vieux roi lui-même, avait dit : « Je sais que vous régnerez certainement et que vous aurez en main le royaume d'Israël. » Avant de les faire valoir, David voulut néanmoins consulter l'Éternel. Il connut ainsi qu'il devait se rendre au pays de Juda, dans la ville d'Hébron, où sa royauté allait recevoir une seconde consécration.









David règne sur Juda.

RÈGNE DE DAVID. (1055-1015 av. J.-C.)

Dans cette vallée fameuse, depuis huit siècles déjà, par le séjour qu'y avait fait Abraham, les hommes de la tribu de Juda, à qui Jacob avait promis le sceptre, vinrent trouver David, et lui donnèrent de nouveau l'onction royale, pour marquer sans doute qu'ils voulaient confirmer ce qui avait été fait jadis par le prophète.

Le premier acte du nouveau roi fut d'envoyer un message aux habitants de Jabès Galaad, pour les féliciter de la générosité et du courage qu'ils avaient montrés en rendant les derniers devoirs à Saül et à ses fils. Il leur fit part en même temps de son avénement et leur promit sa protection. Il avait besoin de se créer des partisans à l'est du Jourdain, car Abner s'y maintenait avec Isboseth. C'était un général hardi et entreprenant qui ne pouvait rester dans l'inaction, et qui bientôt passa le fleuve pour arriver à Gabaon avec son armée. Le pays de Juda était alors assez tranquille ; les Philistins, éclairés enfin sur les véritables dispositions de David, étaient rentrés chez eux, pour défendre leurs frontières ou pour se préparer à de nouveaux combats.

L'armée de David, commandée par Joab, fils de sa sœur Sarvia, rencontra celle d'Abner

sur le territoire de la tribu de Benjamin, près de la fontaine de Gabaon, qui séparait les deux camps. Abner, pour prévenir sans doute la guerre civile qui éclatait chez les Hébreux, proposa à Joab de choisir de part et d'autre un certain nombre de jeunes guerriers qui lutteraient ensemble dans un combat singulier. Douze hommes se levèrent du côté de David et douze du côté d'Isboseth, et telle fut l'impétuosité de l'attaque, que les vingt-quatre glaives se croisèrent et que les vingt-quatre combattants restèrent sur le champ de bataille. Toute l'armée s'engagea dès lors de part et d'autre. Abner fut défait. Obligé de fuir et vivement poursuivi par Azaël, frère de Joab, dont l'agilité est comparée à celle du chevreuil des forêts, il voulut d'abord lui donner le change ; n'y ayant pas réussi, il se retourna vivement contre son adversaire, et d'un coup de lance l'étendit mort sur le sol. Jusqu'au coucher du soleil, Joab, avec son autre frère Abisaï, poursuivit l'armée d'Isboseth, puis, à la prière d'Abner, qui lui demanda d'épargner le sang d'Israël, il fit sonner la retraite. Les vaincus rentrèrent à Mahanaïm après avoir perdu trois cents hommes, tandis que du côté de David il n'y avait eu que dix-neuf morts. Azaël fut enterré à Bethléem, dans le tombeau de sa famille.

Cet engagement ne changea rien à la face des choses. Isboseth se maintint à Mahanaïm et David à Hébron, ce dernier toutefois devenant de plus en plus fort, tandis que son rival s'affaiblissait. Les deux partis d'ailleurs restaient en présence et se livraient des batailles dont aucune n'était décisive. Au bout de quelques années cependant, Isboseth perdit dans la personne d'Abner le plus ferme appui de son trône. Froissé par une réprimande de son maître, qui lui reprocha de s'être conduit légèrement avec une femme de Saül, Abner le menaça en face d'abandonner sa cause et d'entraîner le peuple à sa suite. Le faible Isboseth n'osa rien répondre à son général, qui expédia aussitôt un message à Hébron et fit dire au roi de Juda : « Tout le pays n'est-il pas à toi ? faisons alliance, et je te servirai. » David, trouvant moyen de faire valoir ses droits sans effusion de sang, accepta les avances du guerrier vindicatif. « Très-bien, répondit-il, je ferai alliance avec toi, mais j'exige tout d'abord qu'on me rende Michol, fille de Saül. » Le mariage que la princesse avait dû, pour obéir à son père, contracter avec Phaltiel, était nécessairement nul, et l'époux légitime pouvait fort bien n'en tenir aucun compte.

La demande, appuyée d'ailleurs par Abner, parut tellement juste à Isboseth, qu'il consentit à renvoyer sa sœur à David. Ce fut sans doute à cette occasion, et pour accompagner Michol, qu'Abner se mit en route pour Hébron ; chemin faisant, il disposait l'esprit du peuple et des anciens en faveur de David, spécialement au pays de Benjamin : « Vous désirez depuis longtemps avoir David pour roi, leur disait-il, vous avez raison, car c'est lui seul qui accomplira les promesses du Seigneur et vous délivrera des Philistins. » Arrivé à Hébron avec une suite de vingt hommes, Abner fut très-bien reçu par David, qui lui donna un festin, dans lequel furent renouvelées ses promesses de fidélité.

Joab, au retour d'une expédition où il avait eu des succès, apprit ce qui s'était passé, en témoigna du mécontentement et insinua au roi qu'Abner, au lieu d'être un serviteur, ne serait jamais qu'un espion. Puis, sans rien dire de ses projets, il envoya ses gens à la recherche de son rival, qui déjà s'était éloigné, le fit revenir, l'attendit à la porte d'Hébron, le prit à part, sous prétexte de lui parler confidentiellement, et l'assassina, pour venger la mort de son frère Azaël. David en fut au désespoir, et prononça contre Joab et son complice Abisaï des paroles de malédiction qui eussent été suivies d'un châtiment trop mérité, si les circonstances l'avaient permis, et si Joab n'eût pas été un personnage trop nécessaire et trop puissant; en témoignage de sa douleur, il fit du moins prendre le deuil au pays d'Hébron et suivit en pleurant le cercueil d'Abner. Sur sa tombe même, il flétrit l'attentat de Joab, que la mort d'Azaël, tué loyalement dans le combat, ne pouvait excuser, refusa de prendre aucune nourriture ce jour-là, et manifesta par toute sa conduite l'horreur qu'il ressentait de ce forfait et les regrets qu'il éprouvait de la perte de son ancien ennemi.

La mort d'Abner jeta dans le trouble et la consternation Isboseth et tout le pays d'Israël qui lui était soumis. Le malheureux prince ne tarda pas lui-même à tomber sous le poignard de deux assassins. Ces deux misérables étaient frères, ils s'appelaient Réchab et Baana et étaient à son service. Ils pénétrèrent secrètement dans sa maison, à l'heure où il faisait la sieste, et le frappèrent à l'aine; puis ils lui coupèrent la tête et vinrent à Hébron la présenter à David, comptant bien qu'ils en seraient récompensés. Mais David les traita comme il avait traité l'Amalécite qui s'était vanté d'avoir tué Saül, et les fit mettre à mort; leurs pieds et leurs mains furent coupés et exposés sur la piscine d'Hébron, et la tête d'Isboseth fut renfermée dans le tombeau d'Abner.

David n'avait plus de compétiteur au trône, car l'unique héritier de Saül était un enfant de douze ans, fils de Jonathas, nommé Miphibozeth, auquel personne ne songeait. Cet enfant était boiteux. Sa nourrice, en apprenant la défaite de Gelboé, l'avait laissé tomber de ses bras et il s'était estropié. La royauté de David fut donc solennellement proclamée par les anciens de toutes les tribus, qui vinrent à Hébron lui donner une nouvelle et dernière consécration. Ce prince était alors dans sa trente-huitième année et régnait déjà depuis sept ans et demi sur la tribu de Juda.

David, se voyant entouré de tous les guerriers vaillants d'Israël, conçut le projet de s'emparer de la haute ville de Jérusalem ou de la forteresse de Sion, où se maintenaient encore les Jébuséens. C'était là qu'il voulait fixer sa résidence. Il fit annoncer que le premier qui entrerait dans le fort serait créé général et prince. Joab emporta la citadelle; le roi s'y établit et lui donna le nom de *ville de David*. Jérusalem devint dès lors une cité importante et la capitale du royaume.

La cour de David se distingua par un certain luxe de celle de Saül, qui avait toujours

été d'une grande simplicité. Bien que Michol n'eût pas de postérité, il avait déjà plusieurs enfants et plusieurs femmes, il en prit de nouvelles à Jérusalem, et en eut d'autres fils encore. Son règne se fortifiait et la renommée de sa gloire s'étendait au loin. Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter de son avénement définitif au trône, et, sachant qu'il voulait se construire un superbe palais, il fit mettre à sa disposition les beaux cèdres du Liban ainsi que des ouvriers habiles à travailler le bois et la pierre.

Les Philistins voyaient avec inquiétude la puissance du nouveau roi; ils marchèrent sur Jérusalem, mais David les battit dans la vallée de Réphaïm. Ils revinrent à la charge une seconde fois, furent défaits de nouveau et poursuivis de Gabaa jusqu'à Gazer, de sorte que le pays en fut délivré.

Jérusalem s'embellissait sous la main de David, et devenait le centre du royaume et comme un point de ralliement pour les principales cérémonies du culte. Le roi songea donc à y faire transporter l'arche sainte, qui, depuis cinquante ans, où les Philistins l'avaient renvoyée, était restée sous la garde des lévites, dans la maison d'Abinadab, à Cariathiarim. Il s'y rendit et chargea les fils d'Abinadab, Oza et Ahio, de la placer sur un chariot neuf et de l'introduire à Jérusalem. Cette translation fut très-solennelle. Une foule immense s'était réunie; les tribus d'Israël avaient envoyé trente mille représentants; David et les princes marchaient devant l'arche et jouaient de la lyre, de la harpe et de toute sorte d'instruments. Mais lorsqu'on fut arrivé à l'aire de Nachon, les bœufs regimbèrent, et Oza saisit l'arche pour la retenir; il fut puni de sa témérité, et frappé de mort. Le roi en fut tellement impressionné, qu'il renonça pour le moment à son projet et la fit déposer dans la maison d'Obededom. Au bout de trois mois, voyant le bonheur qui était entré avec elle dans cette maison, il ordonna qu'on la transportât enfin sur les hauteurs de Sion, et s'entendit à ce sujet avec les grands prêtres Abiathar et Sadoc et les principaux lévites. Trois chefs de musique furent aussi désignés : Héman, Asaph et Éthan, dont les noms se lisent en tête de quelques psaumes. L'arche, portée par les lévites au milieu d'un immense concours, fit son entrée à Jérusalem. Le cortége s'arrêtait fréquemment pour immoler des victimes, et reprenait sa marche triomphale au chant des cantiques : « Louez Jéhovah, invoquez son nom, publiez ses œuvres parmi les nations, célébrez-les sur des instruments, annoncez toutes ses merveilles, » et toute la suite de ce psaume, que David avait composé pour être chanté par Asaph. Le pieux roi chantait lui-même et jouait de la harpe, et, dans un élan d'enthousiasme, il dansa aussi devant l'arche. Michol, qui regardait d'une fenêtre la marche du cortége, vit les transports auxquels s'abandonnait son époux et en conçut quelque mépris. Quand l'arche d'alliance eut été déposée sous le tabernacle dressé sur la montagne de Sion et qu'on eut offert des holocaustes et distribué des vivres au peuple, David, en rentrant chez lui, entendit en effet sa femme lui reprocher sa conduite en termes pleins de vivacité et d'ironie.



David dansant devant l'arche est raillé par sa femme.

David répondit qu'en s'humiliant devant le Seigneur, qui l'avait préféré à Saül, il avait rempli un devoir, et que s'il avait été méprisé par elle, il n'en serait pas moins honoré par les autres femmes de Jérusalem et par tout le peuple. Michol demeura sans enfants jusqu'à sa mort.

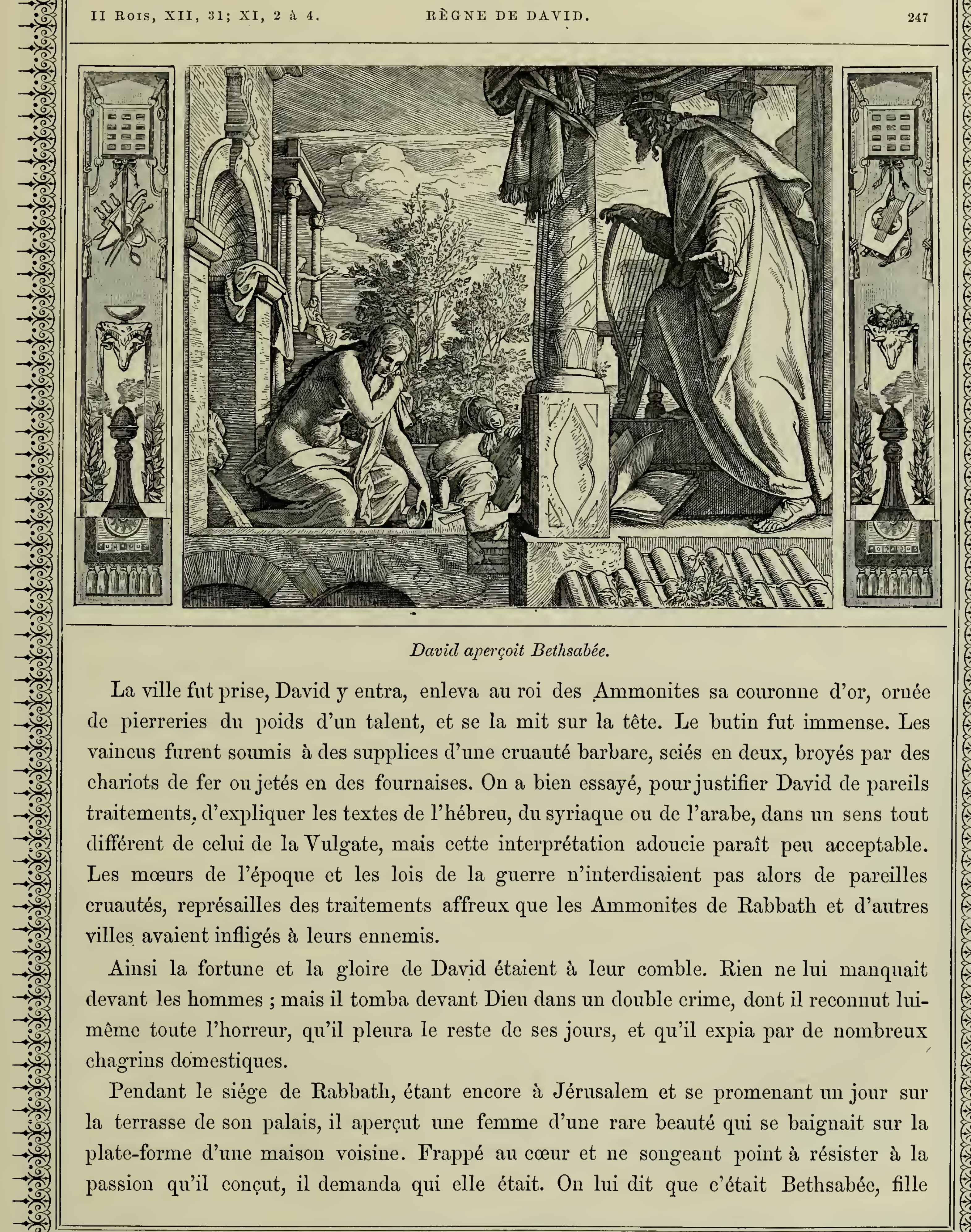
Le roi eut alors la pensée de bâtir un temple au Seigneur, ne pouvant souffrir d'avoir un palais pour demeure alors que l'arche sainte reposait sous une tente. Il s'en ouvrit au prophète Nathan, qui était, avec le prophète Gad, son ami et son conseiller. Nathan approuva d'abord ce projet, puis, sur l'ordre de Dieu, il vint annoncer à David que le Seigneur, en effet, voulait avoir un temple, mais que le temps où l'on devait lui élever ce monument, en souvenir de tous ses bienfaits, n'était pas encore venu, et que cette tâche était réservée au fils qui lui succéderait. « Car, avait dit le Seigneur, je serai son père et il sera mon fils, mon affection ne se retirera pas de lui comme elle s'est éloignée de Saül. Sa maison et son règne seront stables devant ma face jusqu'à l'éternité, et son trône subsistera à jamais. » Tous les commentateurs appliquent ces magnifiques paroles non-seulement à Salomon, mais surtout au Messie, fils de David. Le roi exprima au prophète, en termes pleins de noblesse et de grandeur, la reconnaissance qu'il avait pour le Seigneur, et sa résolution de lui être toujours fidèle et de mériter ses bénédictions.

De nouvelles victoires vinrent bientôt récompenser sa piété. Les Philistins furent d'abord vaincus. Puis vint le tour des Moabites, que l'on assujettit au tribut; puis celui du roi de Saba, Adarézer, qui avait voulu s'emparer des bords de l'Euphrate. David marcha contre lui, prit ses chevaux, ses chariots, et vingt mille hommes ; il ne garda de chevaux que pour cent chariots et fit couper les jarrets à tous les autres. Les Syriens de Damas, qui étaient venus au secours du roi de Saba, furent aussi battus et firent leur soumission. On transporta à Jérusalem plusieurs armures d'or, prises dans le butin. Le roi d'Émath, Thoü, satisfait de la défaite d'Adarézer, avec lequel il était en guerre, envoya son fils complimenter David et lui porter des vases d'or et d'argent, qui furent consacrés au Seigneur. L'Idumée, au midi, fut également soumise et occupée militairement.

David devenait un roi très-puissant. Il avait pour former sa cour une garde royale et de grands dignitaires, comme Joab, chef de l'armée, et Ahilud, son chancelier. Les grands prêtres étaient Sadoc, de la descendance d'Éléazar, et Abiathar, fils d'Abimélech ; Saraïas était secrétaire d'État, Banaïas commandait les Céréthiens et les Phélétiens de la garde royale, et les fils de David portaient aussi le titre de prêtres.

Au comble de la prospérité, David n'oublia pas la famille de Saül et fut fidèle à l'amitié qu'il avait jurée à Jonathas. Ayant appris l'existence de Miphibozeth, il le fit venir, l'admit à sa table et lui rendit les biens de son père. Dans une autre circonstance, sa générosité fut mal récompensée. Le vieux roi des Ammonites, Naas, qui l'avait protégé au temps des persécutions de Saül, étant venu à mourir, David envoya à son fils Hanon des ambassadeurs chargés de ses condoléances. Hanon, écoutant les insinuations de ses conseillers, reçut fort mal les ambassadeurs et les insulta grossièrement. Ce mauvais procédé coûta cher aux Ammonites, qui appelèrent vainement les rois syriens à leur secours; ils furent battus, dans une première rencontre, par Joab et par son frère Abisaï. Ces deux généraux voyant les Syriens campés dans la plaine, au midi de Rabbath, et les Ammonites aux portes de cette même ville, leur capitale, divisèrent leur armée, et marchèrent contre les Syriens d'une part, contre les Ammonites de l'autre, remportant en même temps une double victoire. Adarézer, pour venger les Syriens de cette défaite, fit appel aux peuples qui habitaient au delà de l'Euphrate, mais cette fois David passa le Jourdain et marcha contre lui. Les Syriens furent défaits de nouveau ; ils perdirent plus de quarante mille hommes avec leurs chariots de guerre, et Sobach, leur général, resta parmi les morts. Une paix humiliante fut imposée aux Ammonites, qui devinrent tributaires des Hébreux.

Ils essayèrent sans doute de secouer ce joug, car, au printemps, David dut envoyer contre eux son armée, sous la conduite de Joab, pour ravager le pays et s'emparer de la capitale. Le siége fut long et difficile; enfin la ville basse ou ville des Eaux tomba au pouvoir de l'assiégeant, qui comprit que Rabbath ne tiendrait pas longtemps. Il en avertit le roi, l'engageant à venir rejoindre l'armée pour avoir les honneurs de la conquête.



David aperçoit Bethsabée.

La ville fut prise, David y entra, enleva au roi des Ammonites sa couronne d'or, ornée de pierreries du poids d'un talent, et se la mit sur la tête. Le butin fut immense. Les vaincus furent soumis à des supplices d'une cruauté barbare, sciés en deux, broyés par des chariots de fer ou jetés en des fournaises. On a bien essayé, pour justifier David de pareils traitements, d'expliquer les textes de l'hébreu, du syriaque ou de l'arabe, dans un sens tout différent de celui de la Vulgate, mais cette interprétation adoucie paraît peu acceptable. Les mœurs de l'époque et les lois de la guerre n'interdisaient pas alors de pareilles cruautés, représailles des traitements affreux que les Ammonites de Rabbath et d'autres villes avaient infligés à leurs ennemis.

Ainsi la fortune et la gloire de David étaient à leur comble. Rien ne lui manquait devant les hommes ; mais il tomba devant Dieu dans un double crime, dont il reconnut lui-même toute l'horreur, qu'il pleura le reste de ses jours, et qu'il expia par de nombreux chagrins domestiques.

Pendant le siége de Rabbath, étant encore à Jérusalem et se promenant un jour sur la terrasse de son palais, il aperçut une femme d'une rare beauté qui se baignait sur la plate-forme d'une maison voisine. Frappé au cœur et ne songeant point à résister à la passion qu'il conçut, il demanda qui elle était. On lui dit que c'était Bethsabée, fille

d'Éliam, un des officiers du palais, et épouse d'Urie l'Héthéen, qui se trouvait alors au siége de Rabbath. Le roi, profitant de cette absence, la fit venir. La faible femme fut éblouie sans doute par la puissance et la gloire de David; sa vertu succomba. Quelque temps après, apprenant que Bethsabée allait être mère, David voulut cacher son crime, et fit revenir de l'armée Urie l'Hétéen, sous prétexte de s'informer auprès de lui de l'état des troupes et des progrès du siége. Après avoir entendu le rapport du guerrier, il le congédia, l'engageant à rentrer chez lui, et lui envoya des mets de sa table. Mais Urie demeura avec les officiers à la porte du palais et n'alla point en sa maison. David lui en demanda la raison. Le brave soldat répondit qu'il rougirait de se livrer aux joies et aux douceurs de la vie de famille, alors que Joab, son général, et toute l'armée d'Israël couchaient à terre, et que l'arche elle-même ne reposait que sous des tentes. David le pria de rester encore, l'invita le lendemain à sa table, et le pressa de boire, espérant le décider à rentrer chez lui. Urie, bien qu'il n'eût aucun soupçon, résista aux instances du roi et passa la seconde nuit, comme la première, au milieu des gardes du palais. Se voyant dans l'impossibilité de couvrir ses liaisons criminelles, David songea qu'il n'avait plus qu'une ressource pour jeter un voile sur sa faute, c'était de livrer à la mort le mari de Bethsabée; il écrivit donc à Joab, et confia à Urie lui-même une lettre ainsi conçue : « A la première attaque, placez Urie au poste le plus périlleux; qu'on l'y abandonne ensuite, afin qu'il succombe. » Joab n'exécuta que trop fidèlement les ordres de son maître. A la première sortie que firent les Ammonites, il exposa le vaillant Urie aux coups de l'ennemi, et le laissa périr avec quelques autres soldats engagés à ses côtés. Un messager fut ensuite envoyé au roi, pour lui porter la nouvelle de la mort de cet homme de cœur qui s'était, lui dit-on, dans son ardeur imprudente, trop approché des murs de la cité, et dont la perte avait été le signal d'un échec pour les Israélites. David soutint son rôle et fit mander à Joab de ne pas se décourager pour cet insuccès; il n'attendit plus après cela que la fin du deuil de Bethsabée, lequel devait être de trente jours, pour la faire venir dans son palais et pour consommer son crime par un mariage réprouvé par la loi. Quelque temps après, Bethsabée lui donna un fils.

C'était là que le Seigneur l'attendait. Il envoya vers le coupable le prophète Nathan, avec des paroles qui allaient éveiller tous les échos du remords dans sa conscience. « Il y avait dans une ville, dit le prophète au roi, deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des bœufs et des brebis en grand nombre, mais le pauvre ne possédait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, qui avait grandi près de lui et de ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans sa coupe et dormant sur son sein; il la chérissait comme sa fille. Or un voyageur étant descendu chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour faire un festin à son hôte, mais il prit la brebis du pauvre et la servit à l'étranger. »



David repris par Nathan.

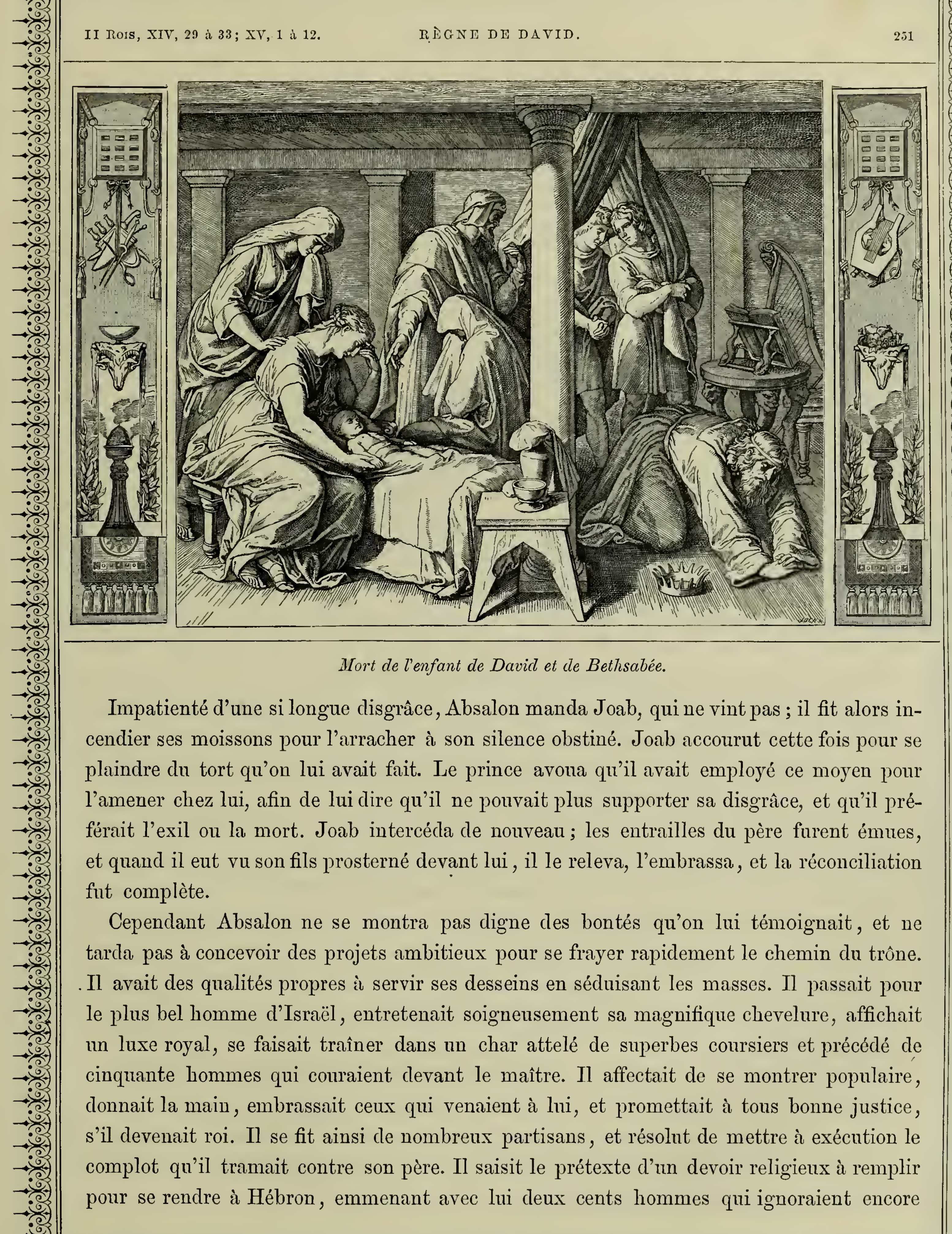
A ces mots, David, saisi de colère, s'écria : « Par le Dieu vivant ! l'homme qui a commis cette faute mérite la mort ; il rendra quatre brebis pour une. — Tu es cet homme-là, » reprit Nathan. Puis il lui reprocha, au nom de Dieu, son crime énorme, et lui annonça les calamités qui allaient fondre sur sa maison. David fut anéanti, et du fond de son âme déchirée s'exhala cet aveu du repentir : « J'ai péché contre le Seigneur. » En présence de la douleur et de la sincérité du roi, Nathan, après avoir proclamé les jugements de l'Éternel, se fit l'interprète de ses miséricordes : « Le Seigneur te remet ton péché, tu ne mourras point ; mais, à cause de ton iniquité, l'enfant qui vient de naître mourra. » Les menaces du prophète ne tardèrent pas à se réaliser. L'enfant de Bethsabée tomba malade. David, qui le chérissait, répandit en vain devant Dieu ses pleurs et sa tristesse, ses jeûnes et ses prières, pour obtenir la guérison. Après sept jours, l'enfant mourut. Le père désolé n'eut plus qu'à se résigner à la volonté du Seigneur, et à consoler la mère, qui avait aussi à pleurer et la naissance et la mort de son fils. Il montra dans cette occasion un courage dont s'étonnèrent les gens de la cour : « Hélas ! leur dit David, pourrais-je, maintenant qu'il est mort, le faire revivre par mes prières et par mes jeûnes ? J'irai le rejoindre, mais lui ne reviendra plus à moi ! » Puis, en proie à la douleur toujours présente de son péché, revenu à Dieu dans toute la sincérité de son âme, plein de foi, d'espérance et d'a-

mour, il exhala, dans un sublime cantique que tous les siècles ont répété, les sentiments de son cœur contrit et repentant, renouvela l'humble aveu de son crime, supplia le Seigneur de ne pas le rejeter, de ne pas lui retirer ses saintes inspirations, et lui offrit enfin, comme le meilleur des sacrifices, ses chagrins et ses larmes.

Au milieu de la tristesse qui assombrit les jours de David, quelques éclairs de gloire ou de bonheur vinrent briller encore. La prise de Rabbath fut suivie de la naissance d'un nouveau fils que Bethsabée lui donna, et sur lequel se reportèrent ses plus chères affections et ses meilleures espérances. Nathan prédit de glorieuses et brillantes destinées à cet enfant, qui, sous le nom de Salomon, devait succéder à son père et régner longtemps dans la paix. Mais bientôt aussi fondirent sur la maison de David de nouveaux chagrins domestiques.

Les désordres de ses fils lui rappelèrent son propre crime, et les désastres qui en furent la suite lui firent sentir l'équité des châtiments divins.

Amnon, l'aîné de ses enfants, follement égaré par la passion, insulta le sang paternel dans sa propre sœur, nommée Thamar, qu'il abandonna ensuite en la faisant chasser honteusement de sa maison. Absalon, frère utérin de Thamar, témoin de ses angoisses et de son désespoir, médita de la venger d'une manière éclatante, et, dissimulant ses projets, attendit qu'une occasion se présentât de les réaliser. Deux années plus tard, comme il donnait aux environs d'Éphraïm une fête pour la tonte des brebis, il se présenta à David, qui n'avait point osé punir Amnon de son crime, quelque indignation qu'il en eût ressentie, et il lui demanda de vouloir bien s'y rendre avec tous ses enfants. David s'abstint d'aller en personne aux réjouissances auxquelles l'appelait son fils, mais il consentit, après quelques difficultés, à y envoyer les siens. Au milieu du festin, après que le vin eut échauffé la tête d'Amnon, les gens d'Absalon se précipitèrent sur lui et le tuèrent; les autres princes s'enfuirent en toute hâte à Jérusalem, où déjà le bruit s'était répandu qu'ils avaient été tous assassinés. Le désespoir s'empara du roi, et bien qu'on l'assurât plus tard que le seul Amnon avait trouvé la mort, il n'en demeura pas moins enseveli dans une profonde douleur. Absalon ne se crut pas en sûreté et s'enfuit auprès de son aïeul maternel, Tholomaï, roi de Gessur, où il resta trois ans. Au bout de ce temps, Joab comprit que le moment pouvait être venu de tenter une réconciliation entre le fils et le père. Il employa, pour arriver à ses fins, une femme adroite et lui traça son rôle. Elle se présenta au roi en habits de deuil, et lui raconta qu'elle était restée veuve avec deux enfants, que l'un deux avait tué son frère, et que les parents, pour venger ce meurtre, voulaient la priver de son autre fils; puis, se jetant à ses pieds, elle lui demanda de venir à son aide. David lui promit de la protéger, et bientôt, reconnaissant dans ce récit sa propre histoire, il consentit à revoir Absalon. Joab alla donc chercher le prince à Gessur, mais deux années s'écoulèrent encore sans que David pût se déterminer à le recevoir.



Mort de l'enfant de David et de Bethsabée.

Impatienté d'une si longue disgrâce, Absalon manda Joab, qui ne vint pas ; il fit alors incendier ses moissons pour l'arracher à son silence obstiné. Joab accourut cette fois pour se plaindre du tort qu'on lui avait fait. Le prince avoua qu'il avait employé ce moyen pour l'amener chez lui, afin de lui dire qu'il ne pouvait plus supporter sa disgrâce, et qu'il préférait l'exil ou la mort. Joab intercéda de nouveau ; les entrailles du père furent émues, et quand il eut vu son fils prosterné devant lui, il le releva, l'embrassa, et la réconciliation fut complète.

Cependant Absalon ne se montra pas digne des bontés qu'on lui témoignait, et ne tarda pas à concevoir des projets ambitieux pour se frayer rapidement le chemin du trône. Il avait des qualités propres à servir ses desseins en séduisant les masses. Il passait pour le plus bel homme d'Israël, entretenait soigneusement sa magnifique chevelure, affichait un luxe royal, se faisait traîner dans un char attelé de superbes coursiers et précédé de cinquante hommes qui couraient devant le maître. Il affectait de se montrer populaire, donnait la main, embrassait ceux qui venaient à lui, et promettait à tous bonne justice, s'il devenait roi. Il se fit ainsi de nombreux partisans, et résolut de mettre à exécution le complot qu'il tramait contre son père. Il saisit le prétexte d'un devoir religieux à remplir pour se rendre à Hébron, emmenant avec lui deux cents hommes qui ignoraient encore

ses projets. En même temps, ses affidés se répandaient dans les provinces avec la mission d'y préparer son avénement, et, au jour fixé, d'y faire reconnaître son souverain pouvoir. Achitophel, homme influent dans le pays, aïeul de Bethsabée, se rangea de son parti et attira beaucoup de gens à sa suite. Absalon, se voyant à la tête d'une armée considérable, se fit proclamer roi à Hébron.

Quand arriva à David la première nouvelle de cette conspiration, les événements avaient pris un tel cours qu'il ne pouvait plus compter sur rien, tant le vide s'était fait autour de lui, grâce aux intrigues d'Absalon. Sentant que la main de Dieu le frappait justement, il voulut au moins préserver sa capitale d'une ruine entière, qui eût été le seul résultat d'une résistance impossible pour le moment; il céda la place à son fils rebelle, et, laissant au palais dix femmes de second rang, il sortit à pied, suivi de ses serviteurs, de sa garde royale et de six cents hommes de Geth, commandés par Éthaï. Ce dernier était aussi un Géthéen, un vaillant, qui témoigna au roi, dans cette triste circonstance, le plus généreux dévouement. Triste et les yeux pleins de larmes, David passa le torrent de Cédron, et gravit la montagne des Oliviers, précédant ainsi dans la voie des douleurs son descendant futur, le véritable prince d'Israël, qui subira en ce même lieu, mille ans plus tard, l'agonie sanglante. Les grands prêtres Abiathar et Sadoc voulurent suivre leur roi avec l'arche sainte, mais il pensa qu'ils pourraient lui être utiles, s'ils restaient à Jérusalem, et les décida à y rentrer. Il donna le même conseil à l'un de ses amis les plus dévoués, Chusaï, qui vint le trouver sur le mont des Oliviers avec tous les signes du deuil et de la douleur, et le renvoya dans la capitale, pour qu'il y déjouât les plans d'Achitophel. Un serviteur de Miphiboseth, nommé Siba, vint au même moment accuser son maître d'être resté à Jérusalem pour s'y créer un parti et remonter sur le trône de son père. David le crut trop aisément peut-être, et lui fit don des biens de celui qu'il avait trahi.

Au moment où il passait par le village de Bahurim, le roi y fut cruellement insulté par un parent de Saül, nommé Séméi, qui lui jeta des pierres et le poursuivit de ses malédictions : « Sors, lui criait-il, sors, homme de sang et de Bélial, le Seigneur a livré ton royaume aux mains d'Absalon, et te rend tout le mal que tu as fait. » Abisaï voulut se jeter sur lui et lui trancher la tête, mais David lui dit : « Laisse-le maudire, c'est Dieu qui le permet. Mon propre fils attente à mes jours, comment un fils de Jémini agirait-il autrement? Qu'il maudisse donc, Dieu peut-être aura pitié de moi et changera en bien ces malédictions. »

Absalon s'avança sur Jérusalem et y entra sans résistance. Achitophel, pour rendre toute réconciliation impossible entre le fils révolté et le malheureux père, lui donna le conseil de s'emparer d'abord publiquement des femmes laissées au palais, puis enfin, comme il fallait, après un pareil outrage, en finir immédiatement avec le roi fugitif, d'envoyer une armée de douze mille hommes à sa poursuite.





Séméi maudit David en lui jetant des pierres.

Mais Chusaï, qui, bien que dévoué à son souverain, avait su faire agréer ses services à Absalon et gagner toute sa confiance, lui persuada qu'il serait imprudent de mettre David et sa troupe, peu nombreuse mais vaillante, dans la nécessité de vaincre ou de périr, avant d'avoir rassemblé des forces imposantes. Il était bon de n'agir, lui disait-il, qu'avec la certitude d'un plein succès, parce que le plus léger échec pouvait perdre sa cause encore mal affermie. Cet avis prévalut. Achitophel en conclut avec raison que les affaires de l'usurpateur entraient dans une mauvaise voie ; il sortit furieux du conseil, sella son âne et s'en alla dans son pays, à Gilo, où, après avoir réglé les affaires de sa maison, il se pendit.

Cependant, sur l'avis de Chusaï, les grands prêtres Sadoc et Abiathar envoyèrent deux affidés qui, après avoir échappé à grand'peine aux poursuites d'Absalon, parvinrent jusqu'au roi fugitif et le prièrent de se tenir sur ses gardes, de passer sur l'autre rive du Jourdain et de mettre à profit le temps qu'on lui laissait. David se hâta de placer le fleuve entre lui et ses ennemis, et vint camper avec son armée à Mahanaïm. Il y reçut des témoignages de dévouement de la part des hommes les plus considérables du pays ; trois personnages, deux Israélites et un Ammonite, Sobi, fils de Naas, que David avait vraisemblablement rétabli à Rabbath, vinrent le trouver et lui apportèrent des provisions abondantes. Absalon, ayant réuni des troupes nombreuses, se mit à la poursuite de son père et passa le

Jourdain. David partagea sa petite armée en trois corps, sous les ordres de Joab, d'Abisaï et d'Éthaï, et voulut lui-même marcher au combat. Mais ses soldats s'y opposèrent, observant à bon droit qu'une défaite pouvait être sans importance, tandis qu'il valait à lui seul dix mille hommes, et que s'il était pris ou tué dans la bataille, ce serait un irréparable malheur. Il se tint donc aux portes de la ville, et tandis que ses troupes défilaient sous ses yeux pour aller se ranger en bataille, il recommandait à ses capitaines et à toute l'armée d'épargner son fils.

L'armée d'Absalon, commandée par Amasa, cousin de Joab, se rapprocha de celle de David, et la bataille s'engagea dans la forêt d'Éphraïm. Les rebelles furent taillés en pièces, et vingt mille hommes succombèrent. Absalon, entraîné par les fuyards, se sauvait de toute la vitesse de sa mule. Comme il passait sous un chêne touffu, sa tête s'embarrassa dans les branches, et, sa monture s'échappant sous lui, il resta suspendu par son abondante chevelure. Un soldat, qui le vit dans cette situation, en donna avis à Joab. « Pourquoi ne l'as-tu pas transpercé? lui dit Joab ; je t'aurais donné dix sicles d'argent et un bouclier. — A aucun prix je ne porterai la main sur lui, répondit le soldat ; nous avons tous entendu l'ordre du roi : Sauvez mon fils. — Pour moi, je n'agirai pas ainsi, » reprit Joab ; et, saisissant trois javelots, il en perça le cœur d'Absalon ; ses écuyers l'achevèrent, et l'on jeta son corps dans une grande fosse de la forêt. Joab fit aussitôt sonner la retraite. On expédia un courrier pour porter à David la nouvelle de la victoire ; puis un autre encore partit après lui. Plein d'inquiétude au sujet de son fils, le roi attendait aux portes de la ville qu'on lui annonçât le résultat de cette journée. Le premier courrier cria victoire. « Mon fils Absalon est-il sauvé? demanda David. — Il y avait du tumulte quand Joab m'envoya, je ne sais rien de plus, » répondit le messager. Le second courrier vint aussitôt après confirmer la nouvelle. Le roi répéta sa question : « Mon fils vit-il encore? — Puissent être traités comme lui tous les ennemis de mon roi ! » fut-il répondu. Alors le malheureux père versa des larmes, s'enferma dans la salle qui était au-dessus des portes et s'écria en marchant : « Mon fils, Absalon ! Absalon, mon fils! qui me donnera de mourir pour toi, Absalon, mon fils ! » Joab arriva, tandis que le roi continuait de se livrer à sa douleur ; il en fut irrité et exigea qu'il se montrât en public.

Tout Israël ne tarda pas à revenir de son égarement, et à rappeler avec instance le roi envers lequel on avait montré tant d'ingratitude. Une députation de Juda vint à Galgala au-devant de lui, alors qu'il s'apprêtait à passer le Jourdain. D'autres députés des différentes tribus se joignirent bientôt aux premiers. Séméi, qui avait jeté des pierres à David, vint lui-même, avec mille hommes de la tribu de Benjamin, se prosterner à ses pieds et y recevoir l'assurance de la vie. Siba se présenta aussi; puis ce fut le tour de son maître, Miphiboseth, à qui David rendit la moitié de sa fortune, laissant l'autre à Siba : « Qu'il prenne tout, répondit le fils de Jonathas, puisque le roi, mon seigneur, rentre dans sa maison! »







Mort d'Absalon.

Tandis que David se mettait en route pour Jérusalem, les députés des tribus d'Israël reprochèrent à ceux de Juda de les avoir prévenus auprès du roi. « Mais il appartient à notre tribu, et nous touche ainsi de plus près, répondirent ceux-ci; de quoi vous plaignez-vous ? » La querelle s'anima à tel point qu'un perturbateur, nommé Séba, voulut lever le drapeau de la rébellion et entraîna les députés d'Israël à sa suite. Joab eut bientôt raison de ce commencement de révolte; mais ces germes funestes de division allaient grandir, et préparer pour un avenir assez prochain le déchirement de la nation.

David avait donné le titre de général au chef de l'armée d'Absalon, et l'avait envoyé à la poursuite de Séba. Joab et Abisaï en étaient très-mécontents. Comme Amasa tardait à revenir de son expédition, ceux-ci partirent avec la garde royale pour en hâter le succès. Joab, ayant rencontré Amasa, l'aborda d'un air amical, et tout à coup, lui plongeant son épée dans le côté, il l'étendit mort à ses pieds. C'était son troisième assassinat, et personne n'osa encore lui en demander compte ; toute l'armée au contraire le suivit contre Séba, qui s'était enfermé dans la citadelle d'Abéla. On allait en faire le siége, lorsqu'une femme de la ville promit de livrer la tête du traître ; elle persuada en effet au peuple de le faire mourir, et sa tête fut jetée par-dessus la muraille. Joab n'eut plus qu'à s'en retourner à Jérusalem. David continua de le ménager et le conserva auprès de lui.

La famine succéda au fléau de la guerre civile. L'oracle du Seigneur fut consulté, et le Seigneur répondit qu'il faisait ainsi expier au pays le crime que Saül avait commis en tuant les Gabaonites contre la foi du serment. Comme la disette durait depuis trois ans, David leur offrit la réparation qu'ils réclameraient. Ils demandèrent qu'on leur livrât les descendants de Saül, déclarant qu'ils les feraient pendre à Gabaa. Le roi, qui avait juré de ne pas exterminer toute la race de son prédécesseur et de faire miséricorde à la maison de Jonathas, sauva Miphiboseth ; mais il fut obligé de livrer sept autres victimes, les deux fils que Saül avait eus de Respha et cinq de ses petits-fils, enfants de Mérob, sa fille. Les Gabaonites exécutèrent leur vengeance, et les sept cadavres demeurèrent suspendus sur la hauteur. Respha s'assit sur un rocher pour garder ces restes jour et nuit, et ne laisser approcher ni les oiseaux de proie ni les bêtes fauves. David en fut touché ; il alla prendre à Jabès les corps de Saül et de Jonathas, et les fit ensevelir avec ceux des victimes dans le tombeau du père de Saül, en la terre de Benjamin. Les obscurités de ce récit font qu'il est assez difficile de disculper le roi en cette circonstance. Il est probable que ces enfants de Saül avaient commis des meurtres chez les Gabaonites, et que David fut obligé, selon la loi, de les livrer aux parents de ceux qu'ils avaient mis à mort. Sur ces points, toutefois, le texte sacré n'a rien de précis.

La guerre s'étant ensuite rallumée avec les Philistins, quatre batailles furent engagées, dans lesquelles l'avantage resta toujours aux Israélites. Plusieurs géants y furent tués. Un d'eux fut sur le point, dans le premier combat, de frapper David. Abisaï détourna le coup, mais depuis lors, on ne voulut plus permettre au roi d'exposer sa personne. Ce fut dans cette guerre sans doute que David, se trouvant dans une forteresse et manquant d'eau, alors que les Philistins occupaient le territoire de Bethléem, témoigna le désir de boire de l'eau de la citerne qui était aux portes de cette ville. Trois des héros qui l'entouraient partirent aussitôt, se frayèrent un chemin à travers le camp des ennemis, puisèrent de l'eau dans la citerne et l'apportèrent à leur maître. Mais David refusa d'en boire : « Dieu me garde d'une telle action ! s'écria-t-il; boirai-je le sang de ces hommes et ce qu'ils ont acquis au péril de leur vie? » Il en fit des libations en l'honneur du Très-Haut. Vainqueur alors de tous ses ennemis, il exprima sa reconnaissance envers Dieu, dans un sublime cantique qui commence ainsi : « Le Seigneur est mon rocher, ma citadelle et mon libérateur, ma sûreté, mon refuge, et j'espérerai en lui. Il est mon bouclier, la garantie de mon salut; il est mon défenseur, et il me protégera contre l'injustice. Je louerai et j'invoquerai le Seigneur et il me sauvera de mes ennemis. »

David put se livrer ensuite à l'organisation intérieure du pays. Déjà, ses entreprises militaires l'avaient amené à se créer une armée puissante. Il la divisa en douze cohortes de vingt-quatre mille hommes chacune, qui étaient à tour de rôle de service à Jérusalem, et commandées par de vaillants guerriers, dont la sainte Écriture a conservé les noms.



David parmi ses guerriers.

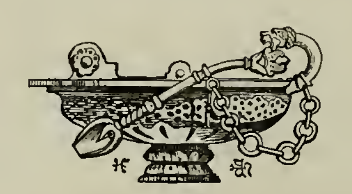
L'administration civile devait être, comme par le passé, réglée par les lois et par les institutions antiques. Les chefs des tribus et les anciens conservaient toujours leurs attributions. Des lévites avaient été désignés pour rendre la justice, et comme le roi lui-même exerçait les fonctions de juge, il fit sans doute des mécontents qui favorisèrent la révolte d'Absalon. Il possédait de vastes domaines, dont l'administration était confiée à des employés supérieurs. Sa cour était toujours nombreuse et brillante.

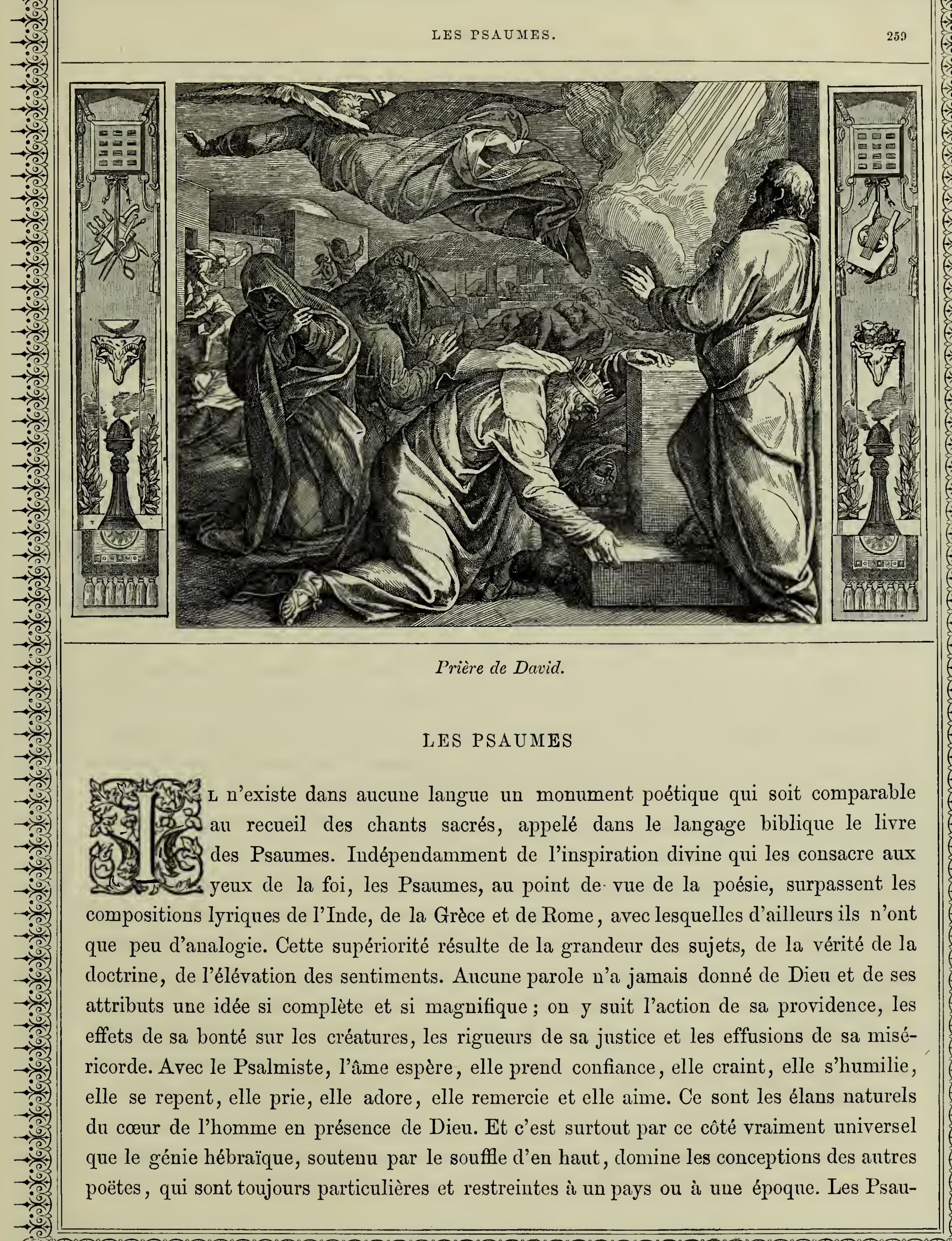
D'immenses trésors avaient été entassés en vue de la construction du temple, laissée à son successeur. Autour de l'arche sainte fut organisé un culte dont la musique devint un élément obligé. Poëte et musicien, le roi composa lui-même les hymnes qu'on devait chanter dans les cérémonies, et telle fut l'origine de la plupart des poésies connues dans l'Église sous le nom de *Psaumes de David*. Des soins particuliers furent apportés à l'organisation des lévites qui, au nombre de vingt-quatre mille, furent divisés en quatre ordres pour le service du Temple et des prêtres. Ces derniers avaient toujours pour chefs suprêmes Sadoc et Abiathar.

Jusqu'à la fin de sa vie, le vieux roi se consacra à ces occupations. Il semble qu'en fait d'institutions militaires il fut sur le point de dépasser le but assigné à un roi d'Israël, et qu'il eut l'intention de créer, en vue de vastes conquêtes, de grandes armées permanentes,

plus nombreuses et plus fortes que sa milice ordinaire. Voilà pourquoi sans doute, animé par un sentiment d'orgueil, il ordonna un recensement général de toute la nation; par cet acte impolitique et illégal, que blâma Joab lui-même, il attira sur son peuple un terrible châtiment. Des commissions militaires, présidées par Joab, furent chargées de parcourir tout le pays et d'y relever exactement le nombre des habitants. Au bout d'environ dix mois, celui-ci put donner au roi le dénombrement du peuple, qui portait à huit cent mille le nombre des combattants en Israël, et à cinq cent mille ceux de la tribu de Juda. Mais le remords ne tarda pas à pénétrer au cœur du souverain, et les reproches du prophète Gad ne firent que l'aggraver, en y joignant le poids des punitions divines. Le roi devait être châtié, et le peuple l'avait mérité davantage encore, à cause des rebellions dont il s'était rendu coupable. Le prophète proposa donc à David de choisir entre trois fléaux celui qui allait frapper Israël : une famine de sept ans, une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours. David accepta la peste, et Dieu en affligea toute la nation. Soixante-dix mille personnes moururent de Dan à Bersabée. L'ange exterminateur allait atteindre aussi Jérusalem, quand le roi, accompagné des anciens du peuple, se prosterna la face contre terre et s'écria : « C'est moi qui ai péché, mais ces pauvres brebis, qu'ont-elles fait? Épargnez-les, Seigneur. » Dieu se laissa fléchir, et cet ange qui se tenait dans l'aire d'Ornan le Jébuséen, se retira sur la colline de Moriah, au nord de Sion, en prescrivant d'élever un autel au même lieu. L'aire fut achetée, l'autel s'y dressa, et cet emplacement devint, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, le centre de la vie religieuse en Israël, puisqu'il fut choisi plus tard pour la construction du temple.

Malgré son crime qu'il expia d'ailleurs par un long repentir, par des chagrins domestiques et par de cruelles douleurs, David fut vraiment, dans tout le reste, un roi selon le cœur de Dieu, un saint et un parfait modèle de ce que devait être le souverain dans l'État mosaïque. Il laissa à son successeur un royaume fortement organisé, un pouvoir respecté au dedans comme au dehors. Les Hébreux atteignirent avec lui l'apogée de leur prospérité et de leur grandeur; sous l'influence de l'éducation religieuse et politique qu'il leur donna, ils parvinrent à un degré de civilisation qui les élevait au-dessus de toutes les nations voisines. David eut la gloire d'être à la fois, dans ses victoires et dans ses tribulations, la figure du Messie, et dans ses chants inspirés, le prophète du roi, sauveur du monde, dont il fut aussi l'ancêtre, et son règne glorieux a toujours été pris pour type du règne universel et à jamais durable de Jésus-Christ.





Prière de David.

LES PSAUMES

Il n'existe dans aucune langue un monument poétique qui soit comparable au recueil des chants sacrés, appelé dans le langage biblique le livre des Psaumes. Indépendamment de l'inspiration divine qui les consacre aux yeux de la foi, les Psaumes, au point de vue de la poésie, surpassent les compositions lyriques de l'Inde, de la Grèce et de Rome, avec lesquelles d'ailleurs ils n'ont que peu d'analogie. Cette supériorité résulte de la grandeur des sujets, de la vérité de la doctrine, de l'élévation des sentiments. Aucune parole n'a jamais donné de Dieu et de ses attributs une idée si complète et si magnifique ; on y suit l'action de sa providence, les effets de sa bonté sur les créatures, les rigueurs de sa justice et les effusions de sa miséricorde. Avec le Psalmiste, l'âme espère, elle prend confiance, elle craint, elle s'humilie, elle se repent, elle prie, elle adore, elle remercie et elle aime. Ce sont les élans naturels du cœur de l'homme en présence de Dieu. Et c'est surtout par ce côté vraiment universel que le génie hébraïque, soutenu par le souffle d'en haut, domine les conceptions des autres poëtes, qui sont toujours particulières et restreintes à un pays ou à une époque. Les Psau-

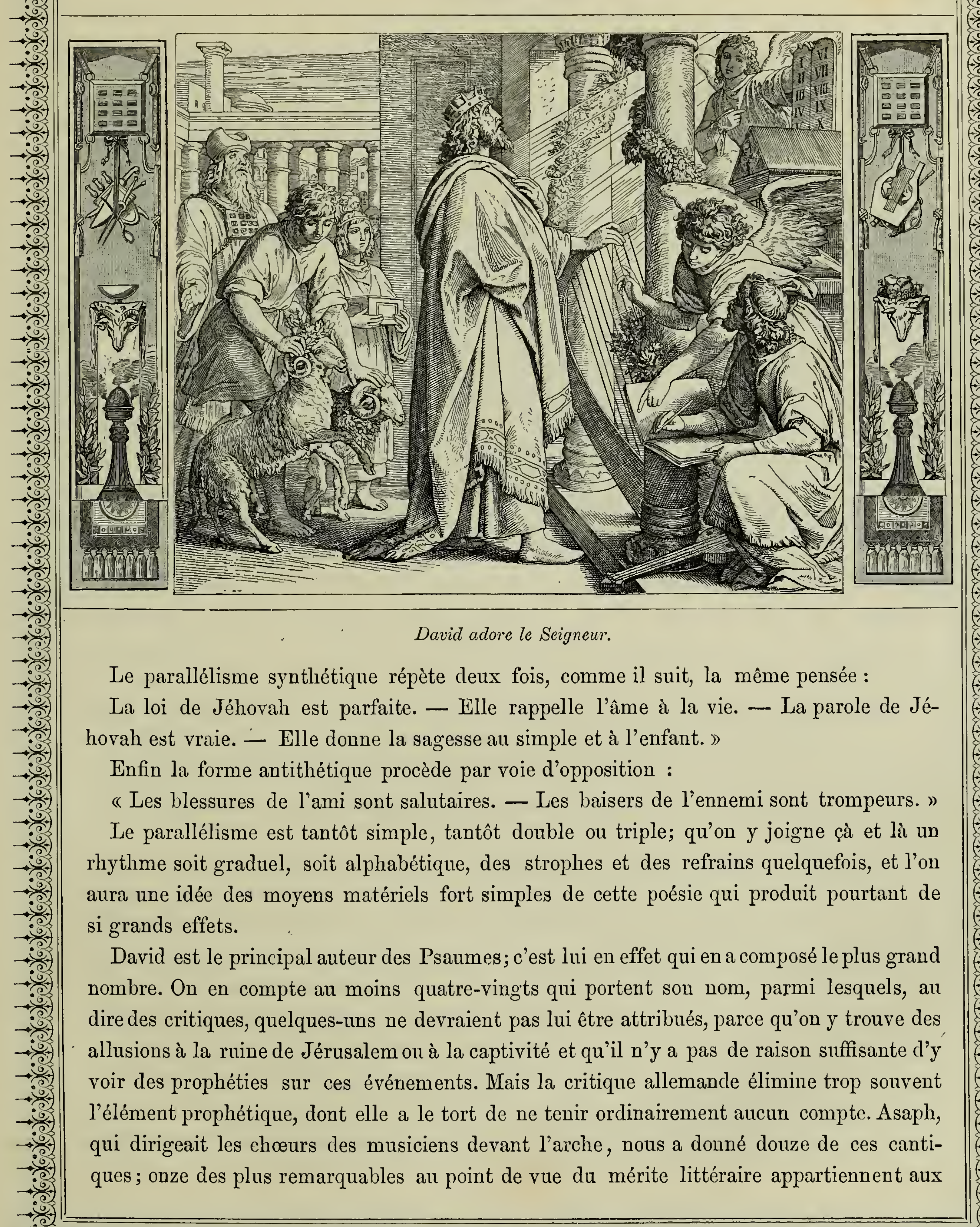
mes embrassent au contraire l'humanité dans toutes les situations et sous tous ses aspects, et répondent fidèlement aux aspirations morales et aux besoins religieux de l'âme.

Comme compositions littéraires, les Psaumes n'ont guère de rapport avec les poésies des langues indo-européennes de la race âryenne; on leur trouverait plutôt une parenté de style avec les productions de l'ancienne Égypte, avec les débris de cette antique littérature qui sont parvenus jusqu'à nous. Si l'on prend un chapitre du Rituel, ou quelques-unes des œuvres postérieures, comme l'hymne au Nil de la XIIe dynastie, le poëme de Pentaour, une des odes à la gloire de Thouthmès ou de Rhamsès, on verra l'identité de formes, de procédés, de rhythme et d'images qui existe entre ces compositions et les psaumes hébreux. C'est le même mouvement, les mêmes métaphores, la même tournure, la même pensée, et quelquefois aussi la même obscurité; dans tel verset d'un psaume, on croirait avoir la traduction d'une phrase de quelque chant égyptien. Le long séjour d'Israël dans la vallée du Nil, l'éducation de Moïse dans les écoles de Memphis ou de Thèbes, son initiation aux sciences des prêtres, son exode, qui coïncide avec la période la plus brillante de la civilisation pharaonique, toutes ces causes durent influer singulièrement sur la forme littéraire qu'adopta dans ses écrits le législateur des Hébreux, et qu'il transmit à ceux qui tinrent après lui la plume inspirée. Il est d'ailleurs évident que les caractères les plus vifs et les plus saillants de ce génie particulier ne pouvaient manquer de se retrouver dans une œuvre aussi essentiellement poétique et lyrique que les Psaumes.

La poésie, qui est l'expression naturelle de certains états de l'âme où le sentiment s'élève au-dessus de la vie commune et revêt des formes hardies et inaccoutumées, abonde dans la littérature biblique; elle déborde dans les Psaumes, et s'y révèle dans toute sa richesse et dans toute sa sublimité. D'ordinaire, elle appelle le rhythme et la mesure, elle crée spontanément ou s'impose librement les lois de la versification. Dans la Bible, on s'est demandé si l'on pouvait la reconnaître, non-seulement à l'éclat et à la magnificence du style, mais encore aux procédés rigoureux du rhythme et de la mesure. On pense généralement qu'elle échappe aux règles exactes et précises qui déterminent ailleurs le langage poétique, qu'elle ne consiste ni dans le nombre, ni dans la quantité, ni dans la disposition des syllabes, qu'elle n'est point asservie à l'harmonie matérielle qui frappe l'oreille par des sons, mais qu'elle relève plus exclusivement de la pensée et vise surtout à frapper l'âme par l'ordonnance harmonieuse et rhythmique des idées. La répétition symétrique d'un même sentiment paraît être principalement la forme qui la caractérise. Ce procédé, qu'on appelle le parallélisme, se traduit tantôt par des synonymes, tantôt par la synthèse, ou enfin par l'antithèse.

Voici, entre mille, un exemple de la forme synonymique :

« Quand Israël sortit de l'Égypte. — Et la maison de Jacob d'un peuple barbare. — La terre de Juda devint son sanctuaire. — Et Israël son héritage. »



David adore le Seigneur.

Le parallélisme synthétique répète deux fois, comme il suit, la même pensée :

La loi de Jéhovah est parfaite. — Elle rappelle l'âme à la vie. — La parole de Jéhovah est vraie. — Elle donne la sagesse au simple et à l'enfant. »

Enfin la forme antithétique procède par voie d'opposition :

« Les blessures de l'ami sont salutaires. — Les baisers de l'ennemi sont trompeurs. »

Le parallélisme est tantôt simple, tantôt double ou triple; qu'on y joigne çà et là un rhythme soit graduel, soit alphabétique, des strophes et des refrains quelquefois, et l'on aura une idée des moyens matériels fort simples de cette poésie qui produit pourtant de si grands effets.

David est le principal auteur des Psaumes; c'est lui en effet qui en a composé le plus grand nombre. On en compte au moins quatre-vingts qui portent son nom, parmi lesquels, au dire des critiques, quelques-uns ne devraient pas lui être attribués, parce qu'on y trouve des allusions à la ruine de Jérusalem ou à la captivité et qu'il n'y a pas de raison suffisante d'y voir des prophéties sur ces événements. Mais la critique allemande élimine trop souvent l'élément prophétique, dont elle a le tort de ne tenir ordinairement aucun compte. Asaph, qui dirigeait les chœurs des musiciens devant l'arche, nous a donné douze de ces cantiques; onze des plus remarquables au point de vue du mérite littéraire appartiennent aux

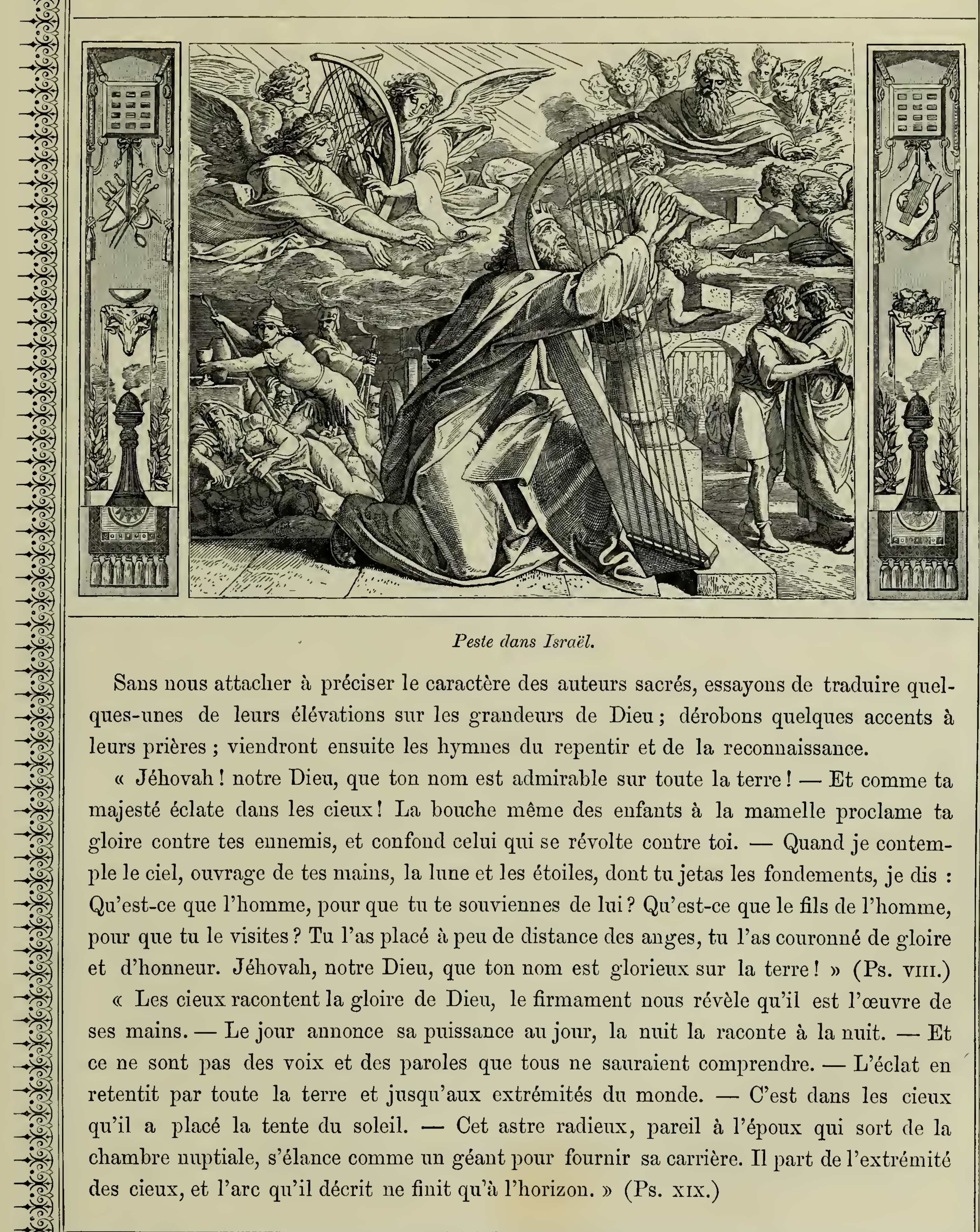
enfants de Coré, de la tribu de Lévi, qui vivaient au temps de Josaphat; trois ou quatre autres sont attribués à Héman, à Éthan ou à Salomon; plusieurs enfin sont anonymes. La collection tout entière comprend cent cinquante morceaux, composés sur des sujets variés, dans un intervalle de six siècles au moins à partir de David. On croit généralement qu'elle a été réunie par les soins d'Esdras, et partagée en cinq parties, sans ordre absolu pour le temps et pour les auteurs.

D'après les sujets qu'ils traitent, les Psaumes peuvent se diviser en deux classes : les uns ayant un objet général, les autres se rapportant à des circonstances particulières de temps, de faits et de personnes.

La première classe comprend des *chants religieux* et des hymnes destinés à célébrer le Seigneur et ses divins attributs; des *chants didactiques* ou d'enseignement moral; et des *chants liturgiques* appropriés au service du Temple. La seconde classe comprend des *psaumes individuels*, dans lesquels le Psalmiste épanche son âme devant Dieu et exhale les sentiments dont il est pénétré; et des *psaumes nationaux*, où il parle au nom d'Israël, exprimant les vœux, les plaintes ou les actions de grâce de son peuple. Quelques-uns des cantiques de cette classe sont dits *royaux*, parce qu'ils célèbrent la puissance et la gloire du roi de Juda; ils sont prophétiques pour la plupart, et s'appliquent au Messie et à son royaume éternel. L'idée messianique, déjà répandue en Israël, prend un caractère plus distinct et plus grandiose ; David et Salomon ne sont plus que des figures qui s'effacent devant la personnalité du Roi sauveur, triomphant par ses souffrances et par sa mort.

Quel qu'il soit, quelque sujet qu'il traite, à quelque époque qu'il appartienne, le Psalmiste est toujours poëte et toujours inspiré d'en haut; mais David, le créateur du genre, est le psalmiste et le poëte par excellence, et c'est à bon droit qu'il a donné son nom au recueil des chants sacrés des Hébreux; les autres ont suivi la forme littéraire qu'il a le premier employée, et ne sont souvent que des imitateurs.

Les psaumes les plus anciens, ceux de David, n'étant que l'expression des sentiments personnels ou des révélations du roi prophète, n'ont eu sans doute, tout d'abord, d'autre usage que de faire partager aux pieux Israélites les idées religieuses et les vues messianiques de leur auteur. Avec lui, Israël suppliait et adorait le Seigneur ; avec lui, il pleurait ses péchés; avec lui, il bénissait Jéhovah et le remerciait de ses faveurs. Nulle part surtout l'esprit de prière n'est aussi visible; le grand caractère de ces psaumes c'est qu'ils prient toujours. Le génie de l'écrivain sacré échappe au cercle rétréci des événements et des lieux ; il n'a pas une parole qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Aucun poëte n'a su comme lui descendre au fond du cœur, pour en faire vibrer les fibres immortelles. Nul ne s'est élevé si haut, et ne nous a fait ainsi entrevoir les horizons infinis.



Peste dans Israël.

Sans nous attacher à préciser le caractère des auteurs sacrés, essayons de traduire quelques-unes de leurs élévations sur les grandeurs de Dieu ; dérobons quelques accents à leurs prières ; viendront ensuite les hymnes du repentir et de la reconnaissance.

« Jéhovah ! notre Dieu, que ton nom est admirable sur toute la terre ! — Et comme ta majesté éclate dans les cieux ! La bouche même des enfants à la mamelle proclame ta gloire contre tes ennemis, et confond celui qui se révolte contre toi. — Quand je contemple le ciel, ouvrage de tes mains, la lune et les étoiles, dont tu jetas les fondements, je dis : Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que tu le visites ? Tu l'as placé à peu de distance des anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur. Jéhovah, notre Dieu, que ton nom est glorieux sur la terre ! » (Ps. VIII.)

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament nous révèle qu'il est l'œuvre de ses mains. — Le jour annonce sa puissance au jour, la nuit la raconte à la nuit. — Et ce ne sont pas des voix et des paroles que tous ne sauraient comprendre. — L'éclat en retentit par toute la terre et jusqu'aux extrémités du monde. — C'est dans les cieux qu'il a placé la tente du soleil. — Cet astre radieux, pareil à l'époux qui sort de la chambre nuptiale, s'élance comme un géant pour fournir sa carrière. Il part de l'extrémité des cieux, et l'arc qu'il décrit ne finit qu'à l'horizon. » (Ps. XIX.)

« Rendez à Jéhovah l'honneur et la gloire, la gloire qui appartient à son nom! Adorez Jéhovah dans son sanctuaire. — La voix de Jéhovah retentit sur les eaux des nuages ; et Dieu fait entendre son tonnerre. Jéhovah tonne au-dessus des grandes eaux. — La voix de Jéhovah dans sa puissance, la voix de Jéhovah dans sa majesté, la voix de Jéhovah brise les cèdres ; Jéhovah brise les cèdres du Liban... La voix de Jéhovah fait jaillir la flamme, la voix de Jéhovah fait trembler le désert; Jéhovah ébranle le désert de Cadès. » (Ps. XXIX.)

« Que toute la terre révère Jéhovah, que tout ce qui habite le monde tremble devant lui. Car il a dit, et tout a été créé ; il a voulu, et tout a subsisté... Jéhovah, du haut des cieux, abaisse ses regards, il voit tous les enfants des hommes ; du lieu où est son trône, il contemple les habitants de la terre. Que ta miséricorde, Jéhovah, soit sur nous, comme notre espoir est en toi! » (Ps. XXXIII.)

Le Psalmiste jette les yeux sur la nature, et nous apprend dans quel esprit il faut la contempler : « Tu m'as réjoui, ô Jéhovah, par tes merveilles ; et les œuvres de tes mains me transportent d'allégresse. Quelles sont grandes, tes œuvres, ô Jéhovah! tes desseins sont des abîmes, mais l'aveugle ne les voit pas et l'insensé ne les comprend pas. » Il se pénètre de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques abondent sur ses lèvres : « Où me cacher pour me dérober à ton esprit, où fuir pour échapper à ton regard? Si je monte dans les cieux, tu y es ; si je descends au plus profond de l'enfer, je t'y trouve. Quand, m'élançant sur les ailes de l'aurore, j'irais habiter au delà des mers, ce serait ta main qui m'y conduirait, ta droite qui me soutiendrait. »

Qu'il est doux encore de prier avec le Psalmiste, de s'abandonner aux pieux sentiments de sa foi, de son espérance et de son amour, de se résigner, de se fortifier avec lui, et de s'incliner comme lui sous la loi du Seigneur!

« Garde-moi, Seigneur, car j'ai mis en toi mon espérance. J'ai dit à Jéhovah : Tu es mon maître, je ne connais pas de bonheur hors de toi... (Ps. XVI.) — Je t'aime, Jéhovah, toi qui es ma force, mon asile, ma défense, mon libérateur, mon Dieu, le refuge en qui j'ai mis mon espoir, mon bouclier, le gage de mon salut et mon abri tutélaire. J'ai loué, j'ai invoqué Jéhovah et j'ai été délivré de mes ennemis. (Ps. XVIII.) J'élève mon âme vers toi, Jéhovah, mon Dieu, je me confie en toi ; que je ne sois point confondu. Que mes ennemis ne triomphent pas de ma détresse. Non, ils ne seront pas confondus, ceux qui espèrent en toi. La confusion est pour ceux qui commettent l'iniquité. Seigneur, fais-moi connaître tes voies, enseigne-moi les sentiers qui mènent à toi. Fais-moi marcher dans ta vérité et instruis-moi, parce que tu es le Dieu de mon salut. J'espère en toi tout le jour. Souviens-toi, Seigneur, de tes miséricordes et de tes bontés, qui sont éternelles comme toi. Oublie les égarements et les fautes de ma jeunesse ; ne pense à moi que dans ta miséricorde, au nom de ta bonté, Seigneur. » (Ps. XXV.)



Repentir de David.

« Je ne demande à Jéhovah qu'une faveur, je la demande avec instance ; c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie, pour contempler sa beauté ravissante, pour jouir de la vue de son sanctuaire. Écoute, Seigneur, ma voix qui t'invoque, prends pitié de moi, exauce-moi. Mon cœur te parle, mes yeux te cherchent... ne me cache pas ton visage. Ne m'abandonne pas, ô Dieu, mon sauveur! Mon père et ma mère peuvent me délaisser, mais le Seigneur m'a adopté. »

« Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu! Mon âme a soif de Dieu, de Dieu, source de ma vie. Quand irai-je, quand me retrouverai-je en face du Très-Haut? Mes larmes sont devenues mon pain du jour et de la nuit, depuis qu'on me dit sans cesse : Où est ton Dieu?... Autrefois le Seigneur me comblait dans sa miséricorde... et maintenant je dis à Dieu : Puisque tu es mon protecteur, pourquoi m'as-tu oublié ? Pourquoi me faut-il marcher dans la tristesse au milieu des ennemis qui m'accablent, qui brisent mes os, qui m'outragent et me répètent : Où est ton Dieu? Mais, ô mon âme, pourquoi es-tu troublée et abattue? Espère en Dieu. Je chanterai encore ses louanges. Il est mon salut, et mon Dieu toujours. » (Ps. XLII.)

Comblé des faveurs de son Dieu, David a péché ; il est devenu, par ses défaillances, un type, hélas! beaucoup trop humain, mais la pénitence l'a relevé et nous a fait voir, toujours

ouverte au repentir, la source des pardons divins. L'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés ; jamais la douleur de la faute ne parla un langage plus vrai, plus pathétique et plus pénétrant.

« Jéhovah, ne me reprends pas dans ta colère, ne me punis pas dans ta fureur. Voilà que tes flèches ont pénétré dans mon cœur... et il n'y a plus rien de sain dans ma chair, à cause de ton courroux ; plus rien de sain dans mes os, à cause de mon péché. Car mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, elles ont pesé sur moi comme un poids accablant. » (Ps. XXXVIII.)

« Aie pitié de moi, Seigneur, selon ta miséricorde ; efface mon crime, selon l'étendue de tes bontés ! Lave-moi de plus en plus de ma souillure et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours devant moi.... » (Ps. L.)

Il faudrait citer tout le reste de cet admirable psaume, qui sera toujours par excellence le cantique des pénitents. David veut lui-même publier ses iniquités ; son crime est toujours devant ses yeux ; et la douleur qui le consume ne lui laisse aucun repos... Au milieu de Jérusalem, sur ce trône où Dieu l'a placé, il est comme le pélican du désert, comme l'oiseau de ténèbres dans les ruines. Il passe ses nuits dans les gémissements, et sa couche est inondée de larmes...

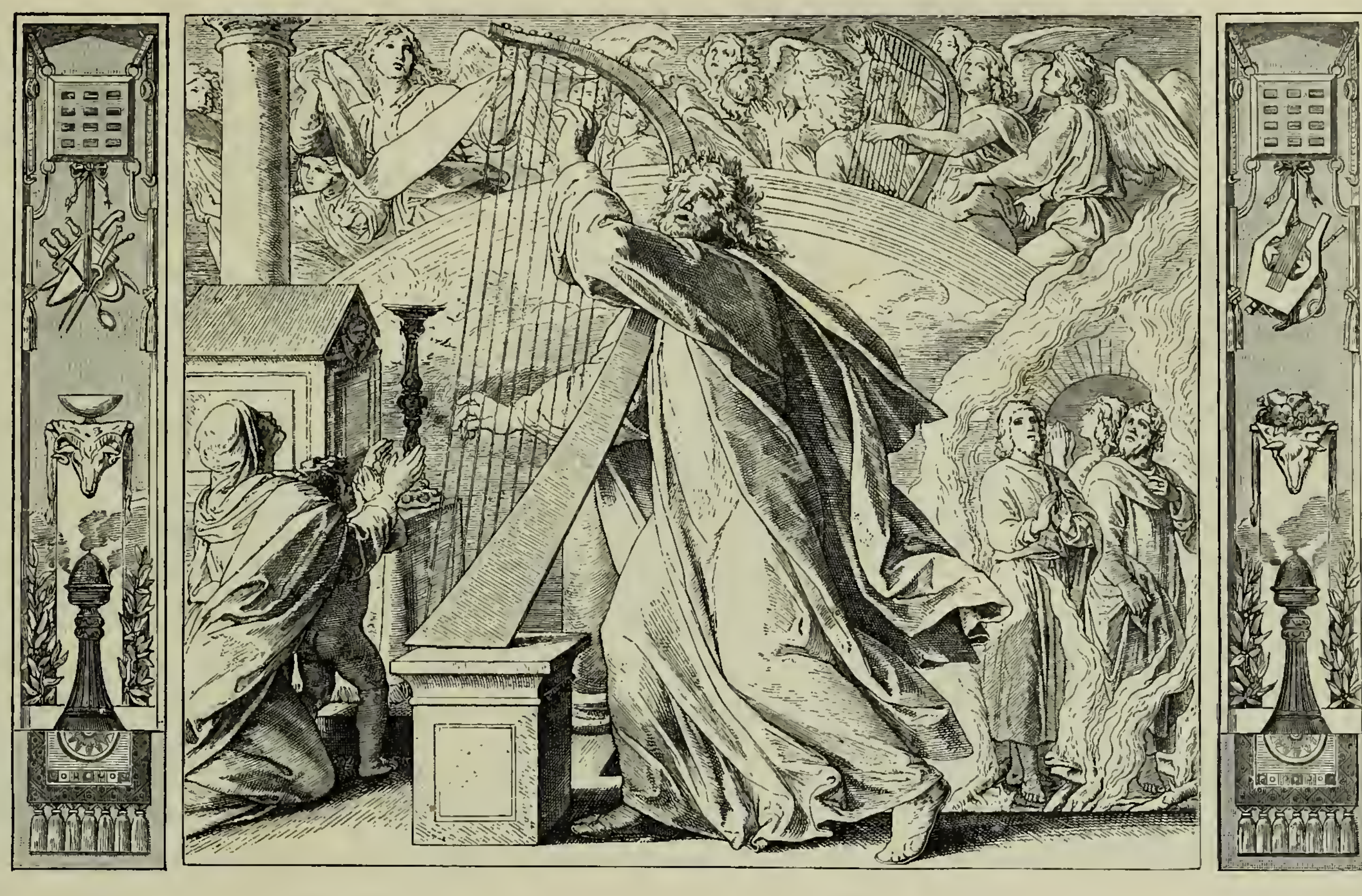
Mais cette douleur du prophète, se tournant toujours en prière, ne tarde pas à produire la confiance et la joie ; l'action de grâce monte de son cœur à ses lèvres et éclate en accents pleins de reconnaissance.

« Je t'exalterai, Jéhovah, parce que tu m'as tiré de l'abîme, parce que tu n'as pas voulu que mes ennemis se réjouissent de ma ruine. Jéhovah, mon Dieu, j'ai crié vers toi, et tu m'as guéri. Jéhovah, tu as retiré mon âme de l'enfer, tu m'as rappelé à la vie, quand j'allais descendre au tombeau... Et tu as changé mon deuil en allégresse, tu as déchiré mon vêtement de douleur et tu m'as revêtu de joie. Aussi mon âme te chante et ne cessera de te chanter. Jéhovah, mon Dieu, je te louerai à jamais. » (Ps. XXX.)

« Longtemps j'ai attendu Jéhovah, et il s'est incliné vers moi ; il a entendu ma voix, et il m'a retiré de la fosse de perdition, de la fange et de la boue... Et il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, un chant de louange à notre Dieu. » (Ps. XL.)

« Louez Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Qui pourra dire ses merveilles, qui pourra le louer comme il le mérite? » (Ps. CVI.)

Dans ses hymnes didactiques ou moraux, le Psalmiste raconte en traits touchants le bonheur du juste, les joies de la famille, les avantages de la loi sainte. « Heureux l'homme qui ne marche pas dans la voie des méchants, qui ne suit pas le sentier des pervers, mais qui se complaît dans la loi de Jéhovah et qui la médite jour et nuit! Il est comme un arbre planté au bord des eaux, qui donne son fruit dans sa saison et dont les feuilles ne se flétrissent pas. » (Ps. I.)





Actions de grâces de David.

« Heureux celui qui craint le Seigneur !... Tu jouis en paix du travail de tes mains, tu es heureux, tous les biens sont à toi. Ton épouse est comme une vigne féconde aux parois de ta maison ; tes enfants, comme de jeunes plants d'olivier autour de ta table. » (Ps. CXXXVIII.)

« Que j'aime ta loi, Seigneur ! tout le jour elle occupe ma pensée. Tes préceptes me rendent plus sage que mes ennemis ; j'ai plus d'intelligence que les vieillards, parce que je médite tes commandements... Ta parole est douce à mon palais, plus douce que le miel à mes lèvres. Ta parole est une lumière qui guide mes pas, un flambeau qui éclaire ma voie... Mon âme est toujours dans mes mains, et je n'oublie pas ta loi ; je ne m'écarte pas de tes commandements, je les prends à jamais pour mon héritage. » (Ps. CXIX.)

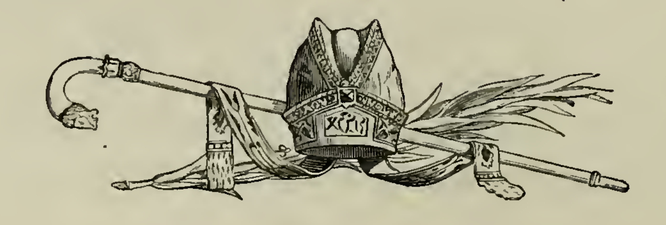
Quelquefois le sentiment l'oppresse, la phrase commencée s'arrête sur ses lèvres et se continue dans son cœur ; mais la piété l'achève aisément : « Tes autels, ô Dieu des vertus ! » Ailleurs, en deux mots, il résume toute la vraie religion : « Apprends-moi à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu. » La vertu, en effet, n'est que l'obéissance à Dieu. Le Psalmiste démasque l'incrédule en termes pleins de force et de concision : « Il a refusé de croire, de peur de bien agir ; » de même qu'il donne une leçon terrible aux croyants, lorsqu'il leur dit : « Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal ! »

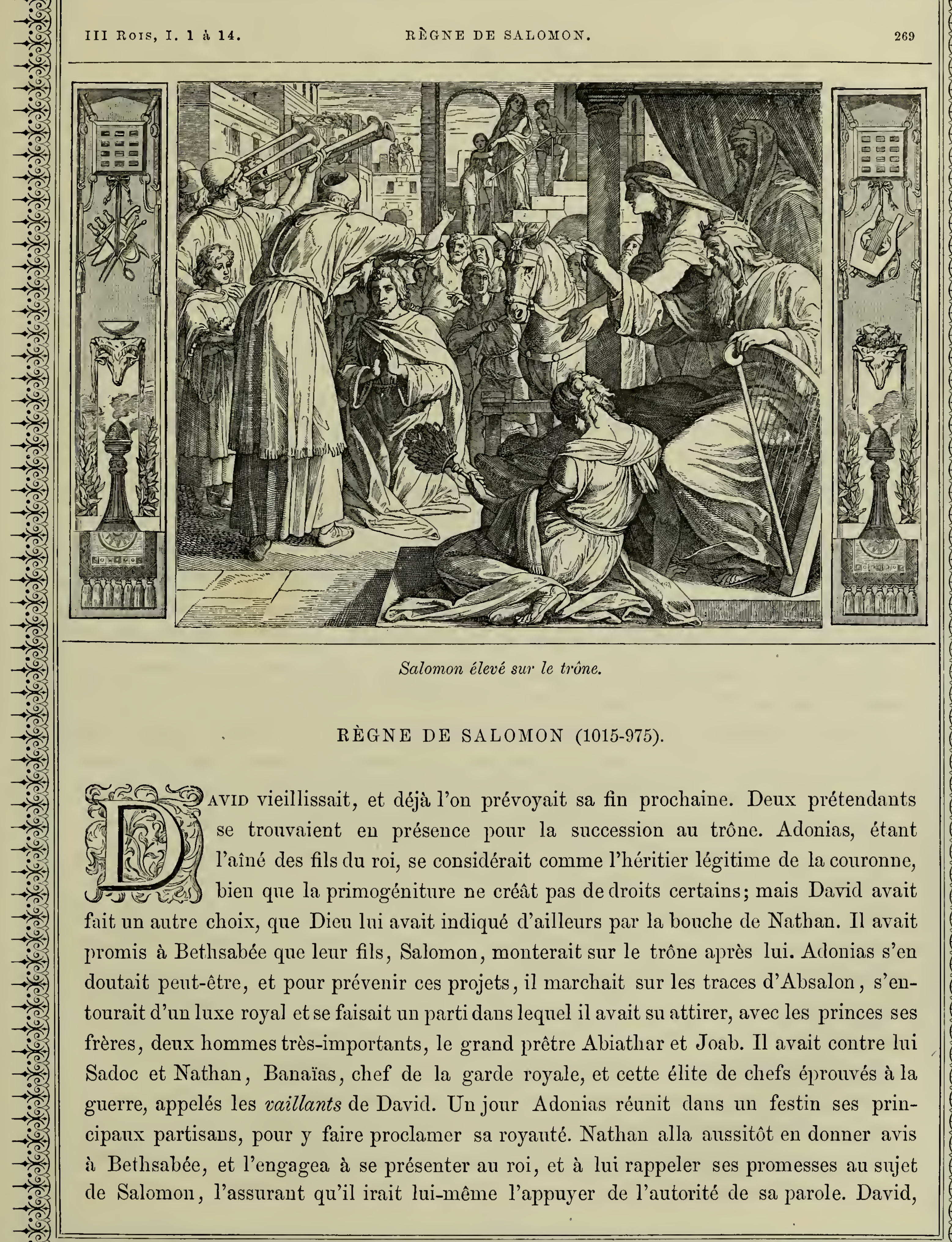
Dans ses psaumes nationaux, David encore a été le barde de sa patrie: il a chanté les travaux de ses ancêtres, la naissance d'Israël, la mer fuyant devant Dieu, le Sinaï s'illuminant des splendeurs de sa face, le Jourdain fuyant d'effroi vers sa source, les montagnes de Judée semblables aux croupes des brebis bondissantes, les plaines souriant au ciel, parées de verdure et de fleurs, et tressaillant sous les signes de leur fécondité.

« Ce qui rend par-dessus tout les Psaumes si précieux, dit Bossuet, c'est que nous y retrouvons, comme dans la vie de David, toutes les actions de la vie de Jésus-Christ. Le Psalmiste chante et la génération éternelle de ce Fils du Très-Haut qu'il voit enfanté avant l'aurore, et sa naissance temporelle; son règne, son sacerdoce, sa gloire et ses ignominies; les ligues et les conjurations des juifs et des gentils; l'instrument de sa mort, sa résurrection, son ascension, ses conquêtes; tous les peuples soumis à la foi d'Abraham et bénis dans le Christ, issu de son sang; son Église, devenue une grande assemblée, répandue par tout le monde; les hommes enfin, après un si long oubli de la Divinité, affranchis et ramenés à la dignité de leur origine. »

Aussi n'est-il point de témoignage invoqué plus souvent par le Sauveur en faveur de sa mission que le livre des Psaumes. Il s'appelle le Fils de David, le Seigneur de David, selon les termes mêmes du roi-prophète. Jusque sur la croix, c'est par l'application d'un psaume que Jésus proclame encore son sacrifice et se fait reconnaître pour la victime de propitiation du genre humain. Aussi ce livre est-il une véritable *préparation évangélique.* Il n'est pas étonnant que de tous ceux de la Bible, aucun, si ce n'est l'Évangile, n'ait été aussi répandu, aussi souvent traduit. L'Église a recueilli l'héritage d'Israël, les psaumes étaient chantés dans les fêtes et les cérémonies religieuses de la loi ancienne; ils servent encore au même usage dans l'Église chrétienne, qui les a pris pour en faire le fond de ses offices, parce qu'ils lui convenaient non moins qu'à l'Église d'Israël, et qu'elle y trouvait les promesses et les prophéties dont seule elle peut montrer la réalisation.

Le livre des Psaumes, après avoir été la consolation, la lumière et la joie du premier peuple de Dieu, est donc devenu aujourd'hui le trésor commun de toutes les âmes qui aiment le Seigneur. L'Église et le chrétien, comme autrefois l'Israélite et la synagogue, s'en servent d'un bout du monde à l'autre pour le louer, le prier et le bénir. C'est le livre par excellence de la prière publique et privée depuis tantôt trois mille ans. Nul autre livre n'a jamais eu de plus magnifiques destinées.





Salomon élevé sur le trône.

RÈGNE DE SALOMON (1015-975).

David vieillissait, et déjà l'on prévoyait sa fin prochaine. Deux prétendants se trouvaient en présence pour la succession au trône. Adonias, étant l'aîné des fils du roi, se considérait comme l'héritier légitime de la couronne, bien que la primogéniture ne créât pas de droits certains; mais David avait fait un autre choix, que Dieu lui avait indiqué d'ailleurs par la bouche de Nathan. Il avait promis à Bethsabée que leur fils, Salomon, monterait sur le trône après lui. Adonias s'en doutait peut-être, et pour prévenir ces projets, il marchait sur les traces d'Absalon, s'entourait d'un luxe royal et se faisait un parti dans lequel il avait su attirer, avec les princes ses frères, deux hommes très-importants, le grand prêtre Abiathar et Joab. Il avait contre lui Sadoc et Nathan, Banaïas, chef de la garde royale, et cette élite de chefs éprouvés à la guerre, appelés les *vaillants* de David. Un jour Adonias réunit dans un festin ses principaux partisans, pour y faire proclamer sa royauté. Nathan alla aussitôt en donner avis à Bethsabée, et l'engagea à se présenter au roi, et à lui rappeler ses promesses au sujet de Salomon, l'assurant qu'il irait lui-même l'appuyer de l'autorité de sa parole. David,

ainsi informé de ce qui se passait chez Adonias, renouvela à Bethsabée tous ses engagements, les confirma par un serment, et voulut leur donner sur-le-champ une consécration solennelle. Il dit donc à Sadoc, à Nathan et à Banaïas, de faire monter Salomon sur la mule du roi, de le conduire à la fontaine de Gihon, au couchant de Jérusalem, et de lui donner là l'onction royale en présence du peuple. La garde de David accompagna le jeune prince, et la cérémonie eut lieu devant une foule immense qui criait : *Vive le roi Salomon !* Le peuple reconduisit au palais le nouveau roi avec des cris de joie et au son des instruments. Adonias et ses convives, entendant le bruit de la foule, s'interrogeaient avec anxiété, quand tout à coup le fils d'Abiathar vint leur annoncer tout ce qui s'était passé, et l'on se dispersa à l'instant. Adonias chercha un refuge auprès de l'autel des holocaustes, et y demeura tremblant pour ses jours. Mais Salomon le fit rassurer, consentit à recevoir sa soumission, et cette émeute se trouva apaisée sans aucune effusion de sang.

David convoqua ensuite à Jérusalem les principaux d'Israël, et, dans un long discours, leur annonça qu'il avait, d'après une inspiration divine, choisi pour lui succéder son fils Salomon, que le nouveau roi devait bâtir le Temple, et que tout était préparé pour cette œuvre sainte. Il en présenta les plans, qu'il avait dressés lui-même, et les remit à Salomon en lui adressant de sages conseils. Le lendemain, au milieu des sacrifices et des cérémonies du culte, le jeune roi fut solennellement consacré. Ainsi Salomon fut mis sur le trône du Seigneur, à la place de David, son père, et il fut agréable à tous, et tout Israël lui obéit.

Bientôt après, se sentant près de mourir, David fit appeler Salomon pour lui donner ses derniers conseils. Il lui recommanda d'observer les lois de Moïse, qui seules pouvaient maintenir sa dynastie sur le trône ; et, pour le mettre à l'abri des troubles qui avaient éclaté sous son règne, il lui conseilla de surveiller deux hommes dangereux, Joab, qui avait pris parti pour Adonias, et Séméi, qui avait si gravement insulté son roi ; de se montrer sévère pour eux, et, à la moindre faute, de les punir de leurs crimes passés. Il mourut ensuite, à l'âge de soixante-dix ans, dans la quarante et unième année de son règne, et il fut enterré dans la citadelle de Sion.

Salomon était bien jeune encore lorsqu'il monta sur le trône. Les commencements de son règne furent signalés par des actes sanglants, exigés sans doute par des nécessités politiques. Adonias ne pouvait supporter de n'être pas au pouvoir ; il vint un jour, probablement d'après les conseils de Joab, trouver Bethsabée, et, lui rappelant qu'en dépit de sa primogéniture le royaume avait été transféré à son frère Salomon, il lui demanda d'obtenir qu'on lui donnât pour épouse Abisag de Sunam, une des plus belles jeunes filles du royaume, que David, dans ses vieux jours, avait prise pour femme. Selon les mœurs du temps, celui qui épousait la femme d'un roi se donnait ainsi de nouveaux droits au trône ; aussi le roi Salomon accueillit-il fort mal la proposition de sa mère : « Que ne demandez-vous pour lui le royaume? lui dit-il ; il est mon aîné, et il a pour lui Abiathar et Joab. » En

même temps, il jura de faire mourir Adonias ce jour là-même, et donna des ordres à Banaïas, qui se chargea de cette exécution sanglante. En raison des services qu'il avait rendus à David, Abiathar fut épargné et relégué à Anathoth, où il avait des propriétés; mais le sacerdoce lui fut interdit, et Sadoc conserva à lui seul la dignité de grand prêtre. Joab comprit que la même sévérité allait l'atteindre ; il se réfugia dans le tabernacle du Seigneur, auprès de l'autel des holocaustes, où naguère Adonias avait trouvé asile. Mais Salomon donna l'ordre à Banaïas de l'en faire sortir et de le mettre à mort. Joab cependant tenait l'autel embrassé, oubliant qu'il est dit dans la loi : « Si quelqu'un a tué traîtreusement son prochain, arrachez-le de mon autel, » et croyant y demeurer à l'abri de la vengeance. Le roi donc réitéra ses ordres, et Joab fut frappé dans le lieu saint. Banaïas fut nommé à sa place général en chef.

Pour Séméi, son heure n'était pas encore venue; mais le roi lui ordonna, sous peine de la vie, de rester à Jérusalem et de ne jamais franchir le torrent de Cédron. Au bout de trois ans, des esclaves de Séméi s'enfuirent à Geth, auprès du roi Achis, et leur maître eut la fatale idée d'aller les y chercher. De retour à Jérusalem, il fut mandé par Salomon, qui le prit en flagrant délit de désobéissance, et lui fit expier la conduite indigne qu'il avait tenue envers David, en le faisant aussi mettre à mort par Banaïas.

Débarrassé de ses ennemis à l'intérieur, Salomon voulut fortifier son règne au dehors, et songea à rechercher l'alliance du pharaon d'Égypte, qui devait être alors le cinquième roi de la XXIe dynastie, connu sous le nom d'Osokor. Bien qu'il fût défendu aux enfants d'Israël d'épouser des femmes étrangères, Salomon interpréta dans son sens le plus large le texte de la loi, qui semblait faire une exception en faveur des Iduméens et des Égyptiens; il demanda donc la main de la fille de Pharaon et épousa cette princesse égyptienne, à laquelle il permit d'exercer son culte en une petite chapelle bâtie exprès dans le style des constructions religieuses des bords du Nil, et qu'un curieux hasard a, dit-on, conservée intacte jusqu'à nos jours au village de Siloam, tout près de Jérusalem. Plus tard, il fit élever à la princesse, sur la montagne de Sion, un palais d'une extrême magnificence. La piété du monarque, jusque-là, n'avait pas encore subi d'atteintes; il laissait le peuple sacrifier sur les hauts lieux, parce que le culte de Jéhovah n'était pas encore concentré dans un sanctuaire unique. Pour lui, il aimait le Seigneur et marchait suivant les préceptes de David, son père. Un jour qu'il offrait un sacrifice à Gabaon, Dieu lui apparut en songe et lui dit : « Demande-moi ce que tu veux que je te donne. » Salomon, après avoir reconnu les bontés du Seigneur envers lui, demanda, au mépris de tous les biens temporels, un cœur docile pour pouvoir discerner entre le bien et le mal et juger sagement son peuple. Et Dieu lui dit: « Parce que tu as dédaigné tout le reste, et que tu as préféré la sagesse, je te la donnerai à un degré supérieur et j'y joindrai les richesses et la gloire, et si tu gardes mes préceptes, je prolongerai tes jours. »

Salomon ne tarda pas à donner des preuves éclatantes de cette sagesse qui devait se manifester dans ses actions et principalement dans ses écrits. Il se montrait accessible au dernier de ses sujets, accueillait toutes les causes qui lui étaient soumises et exerçait lui-même les fonctions de juge. Tout le monde connaît le célèbre jugement qu'il rendit. Deux femmes qui habitaient ensemble dans la même maison, se présentèrent à son tribunal avec deux petits enfants dont l'un était mort, l'autre vivant. Une de ces femmes soutenait que sa compagne, ayant étouffé son propre enfant pendant qu'elle dormait, lui avait dérobé le sien et mis l'enfant mort à sa place. L'autre prétendait être la mère de l'enfant vivant. Il n'y avait ni preuves ni témoins, et il était impossible de connaître la vérité. « Apportez un glaive, dit le roi; partagez en deux l'enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » L'une des femmes y consentit, mais la mère de l'enfant vivant, profondément émue, s'écria : « De grâce, mon seigneur, donnez-lui l'enfant tout entier et ne le faites pas mourir. » A ce cri des entrailles maternelles, le roi reconnut la véritable mère et lui fit rendre son enfant.

Ainsi régnait Salomon dans la sagesse et dans la paix, non-seulement sur tout Israël, mais encore sur les pays que David avait conquis depuis l'Euphrate jusqu'à l'Égypte, et dont les rois étaient tributaires. Juda et Israël habitaient sans crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée. La cour de Salomon surpassait en éclat et en magnificence celle de son père. Les grands dignitaires en sont nommés dans l'Écriture, ainsi que les douze commissaires chargés de l'entretien fastueux de la maison royale. On y consommait chaque jour trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent béliers, outre la venaison et la volaille. Les commissaires devaient fournir encore les fourrages nécessaires aux quarante mille chevaux destinés aux chariots et aux douze mille de la cavalerie. L'abondance régnait d'ailleurs dans tout le pays. Déjà se répandait de toutes parts la grande réputation de sagesse qu'avait le roi; sage entre les sages, il composait des paraboles et des cantiques, et il écrivait sur les sciences naturelles. Ces ouvrages sont perdus, mais on a de lui plusieurs livres sacrés, dont il sera question plus tard.

Hiram, roi de Tyr, l'ami constant de David, ne tarda pas à envoyer des ambassadeurs à Salomon, qui avait besoin de ses services pour réaliser le grand projet de la construction du Temple, car le pays d'Israël n'avait pas les bois nécessaires et les Hébreux n'étaient pas alors très-avancés dans les arts. Celui-ci envoya, de son côté, demander à Hiram de lui faire couper sur le Liban des bois de cèdre et de cyprès par les ouvriers habiles de Sidon, qui viendraient se joindre ensuite aux ouvriers hébreux à Jérusalem; il le pria en outre de lui donner des architectes phéniciens, avec un maître capable de diriger tous les travaux de construction, de fonte et de sculpture; il s'engagea en retour à leur fournir abondamment tous les vivres dont ils auraient besoin.





Jugement de Salomon.

Hiram fit à ces propositions l'accueil le plus empressé, et ordonna qu'avec l'aide des Hébreux choisis par les soins d'Adoniram, au nombre de trente mille, on coupât les bois nécessaires, sur les montagnes du Liban, et qu'on les expédiât, avec les ouvriers sidoniens et phéniciens, à Japho (ou Joppé), par la voie de mer. L'habile architecte qu'il choisit pour diriger tous les travaux s'appelait Hiram comme lui. Dans sa lettre, le roi lui donne le nom de père, et parle de Jéhovah comme un adorateur du vrai Dieu. Salomon occupa en outre cent cinquante mille étrangers, résidant en Israël, à extraire, tailler et transporter les pierres. Le nombre total des ouvriers employés à la construction dut être de trois cent quarante mille environ, ce qui donne une idée grandiose de cette colossale entreprise. Ce fut la quatrième année du règne de Salomon qu'on mit la main à l'œuvre ; les travaux durèrent plus de sept ans. Les ouvriers, après avoir obtenu le salaire de leurs journées, reçurent en outre, comme gratification, chacun dix sicles d'or, ce qui fait un total de près de soixante-dix millions. Les immenses richesses amassées par David pouvaient se monter, d'après les indications données dans la sainte Écriture, à plusieurs milliards ; on put donc faire face à toutes les dépenses.

On ne saurait donner du Temple de Salomon une description exacte ; ce qui en est dit au troisième livre des Rois et au deuxième des Paralipomènes est pour nous incomplet et

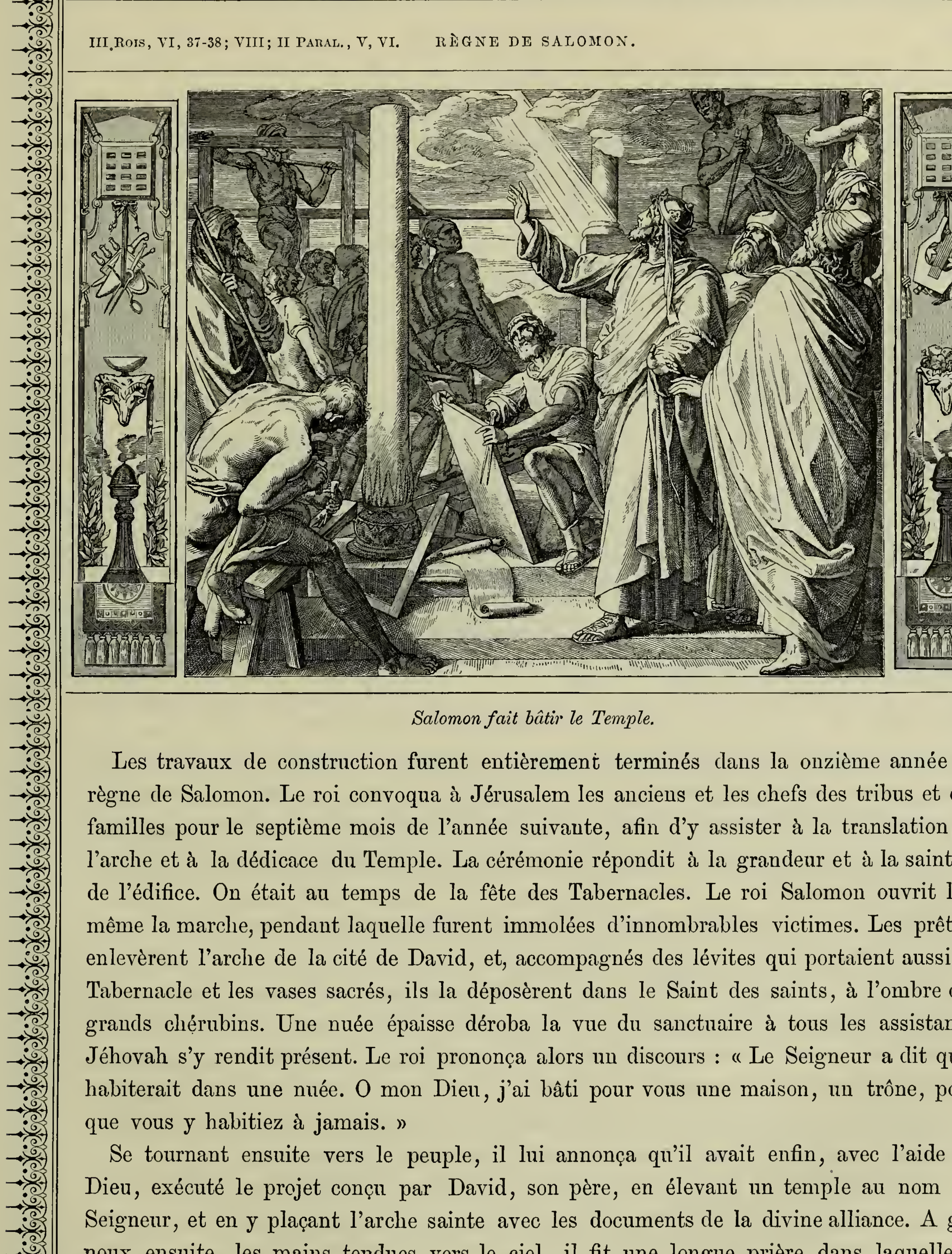
obscur. Les renseignements fournis par l'historien Josèphe ou par des auteurs modernes ne reposent souvent que sur des conjectures.

Tout l'édifice dut être construit sur le modèle du temple portatif de Moïse, en des proportions beaucoup plus grandes. Il se composait du Temple proprement dit et de deux cours ou parvis. On creusa les fondements sur la montagne de Moriah. Le Temple, bâti en pierres, avait soixante coudées de long, vingt de large et trente de hauteur. A l'entrée se trouvait un portique dont la largeur égalait celle du monument. Le mur se composait de trois rangées de pierres de taille, surmontées d'une balustrade en bois de cèdre. Devant ce portique on plaça deux colonnes d'airain hautes de vingt-trois coudées, y compris les chapiteaux. Celle de droite s'appelait *Jachin;* celle de gauche, *Booz.* Les chapiteaux étaient ornés de fleurons, de chaînes et de grenades. Ces colonnes et tous les ouvrages de fonte furent exécutés par Hiram.

Sur les trois autres faces du Temple, on adossa aux murs trois étages composés d'appartements qui communiquaient entre eux et qui étaient destinés aux trésors et aux provisions. La hauteur de chaque étage étant de cinq coudées, l'ensemble formait un système de bas côtés qui régnaient autour du monument à la hauteur de quinze coudées. Au-dessus de ces bas côtés, il y avait, dans les murs, des fenêtres fermées par un treillage. La couverture était en bois de cèdre et disposée probablement en plate-forme, avec une balustrade.

Le Temple de Salomon, comme celui de Moïse, se divisait à l'intérieur en deux parties. En avant, du côté de l'est, on trouvait le lieu saint, avec l'autel d'or des parfums, la table d'or des pains de proposition et les dix chandeliers d'or. Les prêtres seuls pouvaient y entrer. En arrière, séparé du lieu saint par un voile brodé de chérubins, était le Saint des saints, où le grand prêtre seul pénétrait une fois par an. Le Saint des saints ou l'oracle avait vingt coudées en tous sens. Au milieu reposait l'arche, entre deux grands chérubins revêtus d'or. Tout l'intérieur du Temple était lambrissé de cèdre recouvert de lames d'or avec des sculptures ou des moulures, de sorte que la pierre ne se voyait nulle part. Le pavé même du Saint des saints était plaqué de lames d'or. Une porte en bois d'olivier sculpté et doré en fermait l'entrée ; la porte du lieu saint était en cyprès ; tous les gonds étaient en or. Le portique restait toujours ouvert.

Autour du Temple régnait un premier parvis, dit intérieur, entouré d'un mur formant un carré oblong et nommé le *parvis des prêtres:* là se trouvaient le grand autel d'airain, ayant vingt coudées de longueur sur dix en largeur et en hauteur ; le bassin de bronze, appelé, à cause de son immense étendue, *la mer d'airain,* et porté sur douze bœufs aussi d'airain ; puis dix autres bassins plus petits, placés sur des piédestaux à figures de lions et de bœufs ; et enfin tout ce qui servait pour les sacrifices. Ce parvis intérieur était enveloppé par une autre enceinte, dont les côtés avaient cinq cents coudées, environ cent soixante-dix mètres, et qu'on appelait *le parvis extérieur.* Tout le peuple y avait accès.



Salomon fait bâtir le Temple.

Les travaux de construction furent entièrement terminés dans la onzième année du règne de Salomon. Le roi convoqua à Jérusalem les anciens et les chefs des tribus et des familles pour le septième mois de l'année suivante, afin d'y assister à la translation de l'arche et à la dédicace du Temple. La cérémonie répondit à la grandeur et à la sainteté de l'édifice. On était au temps de la fête des Tabernacles. Le roi Salomon ouvrit lui-même la marche, pendant laquelle furent immolées d'innombrables victimes. Les prêtres enlevèrent l'arche de la cité de David, et, accompagnés des lévites qui portaient aussi le Tabernacle et les vases sacrés, ils la déposèrent dans le Saint des saints, à l'ombre des grands chérubins. Une nuée épaisse déroba la vue du sanctuaire à tous les assistants. Jéhovah s'y rendit présent. Le roi prononça alors un discours : « Le Seigneur a dit qu'il habiterait dans une nuée. O mon Dieu, j'ai bâti pour vous une maison, un trône, pour que vous y habitiez à jamais. »

Se tournant ensuite vers le peuple, il lui annonça qu'il avait enfin, avec l'aide de Dieu, exécuté le projet conçu par David, son père, en élevant un temple au nom du Seigneur, et en y plaçant l'arche sainte avec les documents de la divine alliance. A genoux ensuite, les mains tendues vers le ciel, il fit une longue prière dans laquelle il supplia le Très-Haut d'exaucer les vœux que le peuple d'Israël porterait en ce lieu, dans

les calamités et dans toutes les grandes circonstances où l'on aurait besoin de la protection divine ; et il lui demanda même d'écouter aussi les supplications de l'étranger. L'Écriture sainte nous a conservé le texte de cette belle et touchante prière.

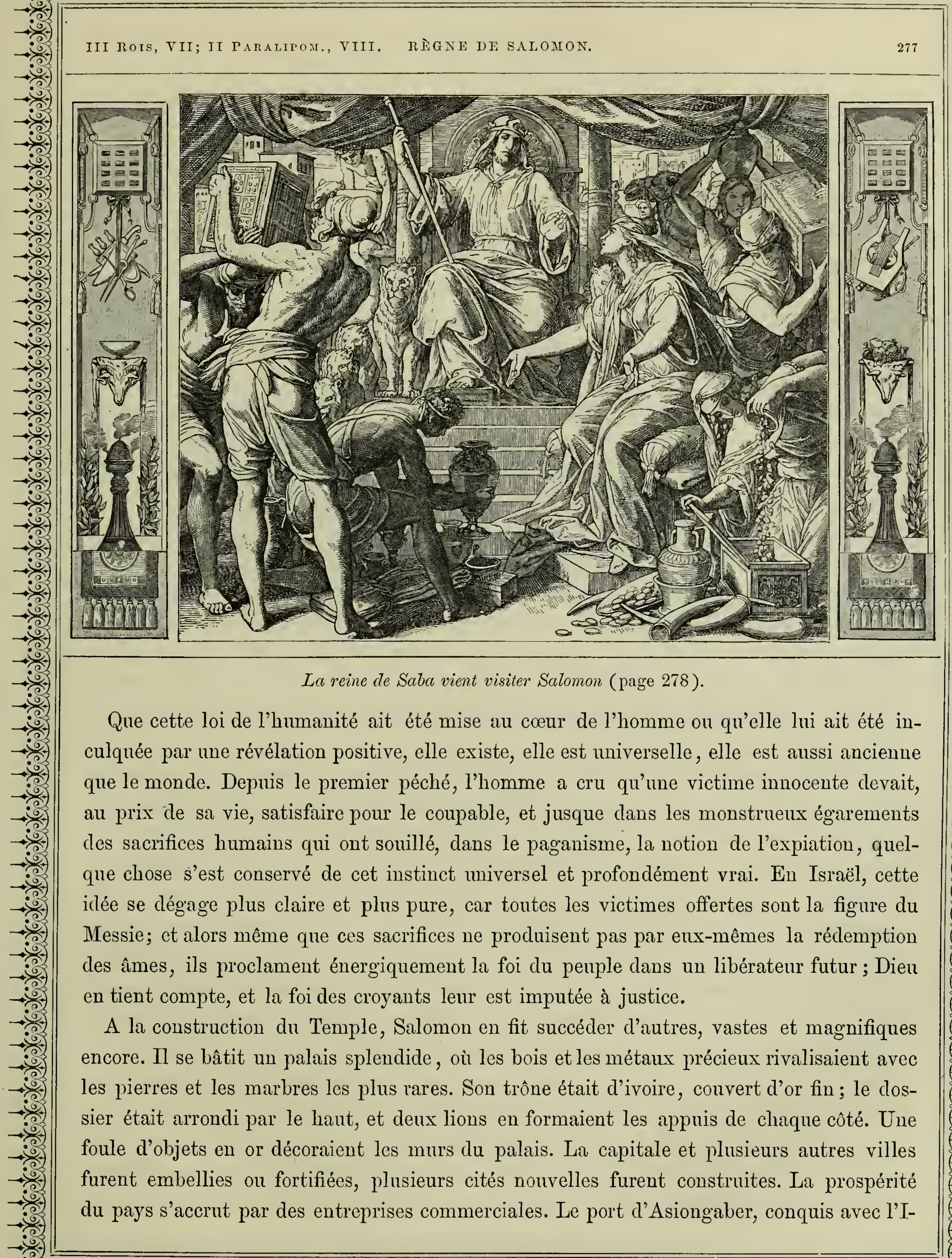
Le roi, se levant alors, bénit Israël, lui souhaita d'être toujours favorisé par l'Éternel et toujours fidèle à sa loi sainte ; et quand il eut fini, le feu descendit du ciel, consuma les holocaustes et les victimes, et la majesté du Seigneur remplit toute la maison. Cette dédicace dura sept jours, pendant lesquels on immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. Le lendemain de la fête, chacun se retira en bénissant le roi, et en louant le Seigneur, qui donnait de si beaux jours à Israël.

Nous avons atteint le point culminant du développement religieux de la nation, qui était arrivée alors à l'apogée de ses prospérités et de sa gloire. Il y a toujours eu chez le peuple de Dieu une parfaite corrélation entre sa fidélité au Seigneur et les faveurs divines dont il était l'objet. La même Providence, pour n'être pas aussi visible chez tous les autres peuples à toutes les époques de l'histoire, n'en est pas moins certaine. Partout et toujours le bonheur d'une nation dépend de sa religion. Sans religion, il n'y a pas de vie morale dans la société; sans morale, il n'y a pas d'ordre, et tout est livré à la merci des passions.

A quoi bon, demandent les rationalistes, ce temple de Jérusalem et ces prodigalités? A quoi bon ces milliers de victimes et tous ces sacrifices sanglants? Superstitions et préjugés. — Nous répondons, nous, qu'aucun peuple n'a jamais vécu sans religion, sans culte, sans prière, sans sacrifice ; qu'une pareille unanimité est significative. L'erreur est l'exception, la vérité est la règle. Nous répondons que Dieu étant créateur et souverain maître, toute créature dépend de lui et tend vers lui. La nature, inconsciente elle-même, n'échappe pas à cette loi; l'univers est un temple que s'est bâti l'Éternel, sa pensée y éclate, sa gloire y est publiée par l'armée des étoiles, et tous les êtres créés font monter vers lui l'hymne de la prière.

L'homme, roi de la création, placé par son esprit et par son corps entre Dieu et la matière, doit être lui-même un temple vivant et intelligent où les voix de la nature viennent se réunir pour monter vers Dieu dans une prière intelligente et libre, et proclamer la gloire de l'Éternel. Par le culte intérieur, il sanctifie son âme ; par le culte extérieur, il sanctifie son corps et la nature tout entière. Il s'empare des trésors de la terre pour les offrir à Dieu, et dans les temples matériels qu'il construit, il dispose dans les harmonies de l'art, les pierres, les métaux et les diamants, les perles de la mer et les fleurs du printemps; c'est là l'hommage raisonnable et légitime qu'il doit à son auteur.

Quant au sacrifice, il a toujours été le point central et le pivot de toute religion. Ici encore, la conscience de l'humanité a, sur tous les points du globe, proclamé de cette manière le souverain domaine de Dieu, l'expiation nécessaire du péché et l'attente d'une délivrance.



La reine de Saba vient visiter Salomon (page 278).

Que cette loi de l'humanité ait été mise au cœur de l'homme ou qu'elle lui ait été inculquée par une révélation positive, elle existe, elle est universelle, elle est aussi ancienne que le monde. Depuis le premier péché, l'homme a cru qu'une victime innocente devait, au prix de sa vie, satisfaire pour le coupable, et jusque dans les monstrueux égarements des sacrifices humains qui ont souillé, dans le paganisme, la notion de l'expiation, quelque chose s'est conservé de cet instinct universel et profondément vrai. En Israël, cette idée se dégage plus claire et plus pure, car toutes les victimes offertes sont la figure du Messie; et alors même que ces sacrifices ne produisent pas par eux-mêmes la rédemption des âmes, ils proclament énergiquement la foi du peuple dans un libérateur futur; Dieu en tient compte, et la foi des croyants leur est imputée à justice.

A la construction du Temple, Salomon en fit succéder d'autres, vastes et magnifiques encore. Il se bâtit un palais splendide, où les bois et les métaux précieux rivalisaient avec les pierres et les marbres les plus rares. Son trône était d'ivoire, couvert d'or fin; le dossier était arrondi par le haut, et deux lions en formaient les appuis de chaque côté. Une foule d'objets en or décoraient les murs du palais. La capitale et plusieurs autres villes furent embellies ou fortifiées, plusieurs cités nouvelles furent construites. La prospérité du pays s'accrut par des entreprises commerciales. Le port d'Asiongaber, conquis avec l'I-

dumée, ouvrait la route de l'Arabie et du pays d'Ophir. Les vaisseaux de Salomon et ceux d'Hiram allaient à Ophir tous les trois ans, et en rapportaient de l'or, de l'ivoire, du sandal, des pierres précieuses, des singes et des paons.

Comblé de prospérités, de richesses et de gloire, Salomon eut de nouveau la faveur d'entendre la voix du Seigneur. Aux anciennes promesses se joignaient cette fois de terribles avertissements : « Si tu gardes mes lois et mes préceptes, j'affermirai le trône de ta royauté sur Israël à jamais... Si tu te détournes de moi, si tu t'en vas servir des dieux étrangers et les adorer, j'exterminerai Israël de la face de la terre que je lui ai donnée ; cette maison, consacrée à mon nom, je la rejetterai loin de moi, et Israël deviendra la fable de tous les peuples. »

L'éclat et la gloire de son règne, l'étendue de son commerce, avaient rendu Salomon fameux dans les contrées lointaines. On le disait partout l'homme le plus savant et le plus sage de son temps. La reine de Saba, dans l'Arabie Heureuse, ayant entendu vanter cette haute sagesse, fit pour le voir un voyage à Jérusalem, avec une suite nombreuse et de magnifiques présents. Elle voulait l'éprouver et le juger par elle-même en lui proposant des énigmes, des problèmes d'histoire naturelle ou de philosophie sans doute. Salomon lui donna sur toutes ses questions des réponses satisfaisantes, et la reine ne fut pas moins ravie de sa sagesse qu'éblouie de l'éclat qui l'entourait. « Ce qu'on m'a dit de vous, lui dit-elle, est bien au-dessous de la vérité, et vous êtes bien supérieur à votre renommée. » Elle lui fit ensuite de riches cadeaux en or, en pierreries et en aromates ; et partit, enviant le sort de ceux qui pouvaient l'écouter, et bénissant le Seigneur, qui s'était complu en lui et l'avait mis sur le trône d'Israël.

Si l'Écriture terminait ici l'histoire de Salomon, aucun roi ne paraîtrait plus digne de l'admiration de la postérité. Que de merveilles se sont accomplies en peu de temps! Quel changement depuis les jours où le roi Saül quittait ses bœufs pour aller défendre son pays! Quelle distance de la maison de Cis, à Gabaa, au palais de Salomon, dans la somptueuse Jérusalem, alors que ce roi éblouissait le monde par ses richesses et déployait dans ses demeures tout le luxe des cours orientales! Déjà, cependant, sous ces splendeurs se cachaient bien des misères. Tout ce faste du palais, le trône, les vases d'or et d'argent, les vêtements, les chars et les chevaux, était peu en harmonie avec la loi de Moïse; les sueurs du peuple l'entretenaient, le bien-être des provinces y était absorbé, et déjà surgissaient les premiers symptômes d'un mécontentement qui allait éclater et produire une funeste division.

Une autre atteinte plus grave fut bientôt portée à la loi. Salomon avait contracté des mariages avec des femmes étrangères de Moab et d'Ammon, de Sidon et d'Idumée, dont Dieu avait dit : « Vous n'irez point vers elles, car elles vous pervertiraient le cœur et vous feraient adorer leurs dieux. » Au mépris de cette défense, le harem du roi s'était prodigieusement agrandi.



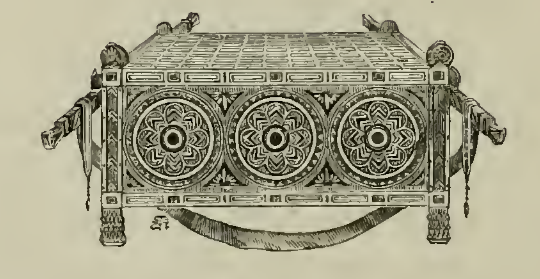


Salomon se laisse aller à l'idolâtrie.

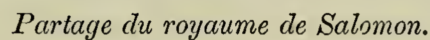
On ne comptait pas moins, à la cour de Salomon, de mille femmes, dont sept cents avaient le titre de reine et trois cents étaient des épouses de second rang. Elles venaient presque toutes des pays voisins, et appartenaient à ces nations dont Moïse avait défendu les alliances. L'idolâtrie était l'inévitable péril de ces amours cosmopolites. L'âge viril du roi sut y résister cependant, mais sa vieillesse n'eut plus la même énergie, et les femmes inclinèrent son cœur vers les dieux étrangers. Bientôt le désordre fut au comble. Le Temple, qui devait affermir le culte national et garantir à jamais l'union des tribus, fut profané par Salomon, qui, trois fois par an, offrait des sacrifices dans le sanctuaire de Jéhovah, et qui, pour plaire aux femmes étrangères, élevait des autels à Chamos, dieu de Moab, à Moloch, idole des enfants d'Ammon, et à la déesse des Sidoniens, Astarté, faisant ainsi le mal devant le Seigneur, et donnant l'exemple d'une infidélité révoltante au vrai Dieu et aux prescriptions de la loi. Dès ce moment, les prophètes du Seigneur se détournèrent de lui, et Dieu, par la bouche de l'un d'entre eux, lui prédit la défection prochaine des tribus d'Israël, à l'exception de celle de Juda. Bientôt après, Ahias, le prophète, rencontrant un jour sur son chemin un homme vaillant nommé Jéroboam, que le roi avait nommé inspecteur de la tribu d'Éphraïm, prit le manteau qui le couvrait, le partagea en douze parts, en donna dix à Jéroboam, et lui prédit qu'il régnerait sur les dix tribus

d'Israël. Devenu suspect à Salomon, Jéroboam s'enfuit en Égypte, auprès de Sésac, chef d'une nouvelle dynastie hostile aux Hébreux, lequel lui prêta volontiers son appui. Les dernières années de Salomon furent encore inquiétées par deux ennemis étrangers. Adad, fils du dernier roi d'Édom, qui s'était retiré à la cour de Pharaon et en avait épousé la fille, revint en son pays, et s'y déclara contre le vieux monarque. Ragon, qui avait été autrefois au service d'Adarezer, roi de Saba, rassembla des hommes, marcha contre Damas, s'en empara, et ne cessa d'infester le territoire des Hébreux.

Salomon mourut après avoir régné quarante ans; il fut enseveli dans la ville de David, son père, et Roboam, son fils, régna en sa place. L'Écriture ne dit rien de plus ; elle a parlé de sa chute, elle se tait sur son repentir; et le salut éternel du roi qui avait été le plus sage des hommes est encore ici-bas une question que rien ne peut éclaircir.







Partage du royaume de Salomon.

SCHISME DES DIX TRIBUS. ROYAUMES D'ISRAËL ET DE JUDA.

L'État des Hébreux, arrivé avec David et Salomon à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, va marcher désormais vers son déclin. Le lien religieux, qui le tenait uni sous un même pouvoir et dans une même nation, s'était affaibli par l'idolâtrie des derniers temps de Salomon, et pouvait se rompre au premier moment. La lutte recommençait entre le culte mosaïque et le paganisme syrophénicien, avec des conditions qui n'étaient plus les mêmes qu'au temps des Juges, mais que le contact des étrangers rendait plus menaçantes. Dieu, pour sauver la vraie religion, allait arracher la majeure partie du royaume à une dynastie souillée par l'idolâtrie.

A la mort de Salomon, les représentants d'Israël s'assemblèrent à Sichem, et invitèrent son fils Roboam à s'y rendre. On voulait y proclamer sa royauté, en lui posant des conditions. Jéroboam, quittant sa retraite, y vint en même temps, et prit place à la tête des mécontents. Il alla trouver Roboam avec eux, et lui dit : « Ton père nous a imposé un joug trop dur, allége-le, et nous te servirons. » Roboam demanda trois jours pour se donner le temps de la réflexion, et consulta les vieux conseillers d'État de Salomon, qui le pressè-

rent de répondre avec douceur et modération, pour obtenir la soumission. Cet avis ne plut pas à Roboam, qui délibéra avec de jeunes courtisans, ses amis d'enfance. Ceux-ci le poussèrent au contraire à la résistance, et quand, au bout de trois jours, Jéroboam revint avec la députation d'Israël, le roi joignit l'insulte au refus. « Le joug que mon père a fait peser sur vous, je l'aggraverai encore, leur dit-il ; il vous a châtiés avec des fouets, moi, je vous châtierai avec des verges épineuses. » Tous les ferments de discorde qui, depuis la révolte de Séba, couvaient dans les cœurs, se réveillèrent à cette insolente provocation. « Qu'avons-nous de commun avec la maison de David? s'écria-t-on de toutes parts. Qu'Israël retourne dans ses tentes, et que David pourvoie à sa maison ! » Pour calmer l'effervescence, Roboam envoya au peuple Aduram, surintendant des finances. On le lapida, et le roi n'eut que le temps de monter sur son char et de s'enfuir à Jérusalem. Dix tribus se séparèrent de lui. Celles de Juda et de Benjamin seules lui restèrent fidèles ; cette dernière, forcée sans doute par la situation qu'elle occupait, car elle avait des griefs particuliers contre la maison de David. Roboam voulut, avec son armée, marcher contre les tribus d'Israël, mais le prophète Séméias l'en détourna, et la séparation fut consommée en l'année 975 avant Jésus-Christ.

La Bible ne nous fait pas connaître les limites respectives des deux royaumes. L'un, qui s'appela le royaume d'Israël et qui renfermait le gros de la nation, comprit, au delà du Jourdain, la Pérée, et en deçà du fleuve les pays tributaires, c'est-à-dire la grande moitié septentrionale de la Palestine. Le royaume de Juda embrassait la partie méridionale, et avait la suzeraineté sur l'Idumée et sur le pays des Philistins. Suivant les convenances ou les nécessités, un certain nombre de villes se donnèrent à Israël ou à Juda, sans tenir compte de la position géographique. Cette séparation fut tellement radicale, qu'elle subsista jusqu'à l'anéantissement des deux royaumes; et, dans cette longue période, dont la chronologie est assez embrouillée, il ne fut jamais question de reconstituer l'unité nationale.

Les deux rois se fortifièrent mutuellement dans leurs royaumes pour s'y mettre à l'abri des invasions. Jéroboam s'établit à Sichem, sur la montagne d'Éphraïm. Il eût dû se montrer reconnaissant envers le Seigneur, qui avait réalisé en sa personne la parole de son prophète, en l'appelant à la royauté. Il n'en fut rien. Une politique ombrageuse le mit en défiance contre le culte national; il craignit que les Israélites, s'ils allaient à Jérusalem, ne rentrassent sous l'autorité de Roboam, et, pour rompre les relations de ses sujets avec le centre religieux, il introduisit officiellement l'idolâtrie dans ses États : en souvenir sans doute de ce qu'il avait vu en Égypte, il fit fabriquer deux veaux d'or, et les plaça aux deux extrémités de son royaume, l'un à Dan, l'autre à Béthel. « Ne monte plus à Jérusalem, dit-il au peuple, voici les dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Les instincts grossiers de la nation ne se prêtèrent que trop bien à ce culte facile et tout matériel. Bientôt des temples s'élevèrent sur les hauts lieux; de nouveaux prêtres, étrangers à la tribu de

Lévi, furent créés pour cette religion nouvelle, qui eut ses fêtes en dehors des solennités mosaïques. Jéroboam lui-même se rendait à Béthel, et y sacrifiait au veau d'or. Indignés de sa conduite, prêtres, lévites et prophètes quittèrent son royaume et se réfugièrent au pays de Juda. Un prophète de cette dernière tribu parut un jour à Béthel, où le roi offrait un sacrifice, et osa maudire l'autel et ses faux prêtres. « Saisissez-le, » cria Jéroboam, la main tendue vers lui. Mais cette main se dessécha, et l'autel, au même moment, fut réduit en poussière. Le roi, terrifié, supplia le prophète de prier pour obtenir sa guérison. Il recouvra l'usage de sa main et voulut faire asseoir l'homme de Dieu à sa table ; ce dernier s'y refusa, le Seigneur lui ayant défendu de boire ou de manger en ces lieux profanés. Mais un vieux prophète de Béthel courut après lui, et le décida à venir manger dans sa maison ; puis, averti que son hôte avait désobéi à Dieu, il lui déclara qu'il ne serait pas enseveli au tombeau de ses pères. Le prophète de Juda, en s'en retournant, fut rencontré par un lion qui le tua. Son collègue alla recueillir ses restes et leur donna la sépulture.

Le fils de Jéroboam, Abia, étant tombé malade, le roi engagea sa femme à aller sous un déguisement consulter à Silo le prophète Ahias, qui lui avait autrefois prédit ses royales destinées. Ahias était très-vieux et presque aveugle ; cependant, à peine la reine eut-elle touché le seuil de sa porte qu'il la reconnut au seul bruit de ses pas : « Entre, lui dit-il, femme de Jéroboam. Pourquoi te déguises-tu? J'ai pour toi un sinistre message. » Puis, s'étant élevé avec véhémence contre l'ingratitude et les prévarications du roi d'Israël, il annonça la ruine totale de sa maison et plus tard la destruction de son royaume, dont les habitants seraient emmenés au delà de l'Euphrate. « Pour ce qui est de l'enfant, dit-il encore, au moment où tu mettras le pied dans la ville, il mourra. »

Quant au roi de Juda, les besoins mêmes de la politique devaient l'attacher aux institutions mosaïques et au culte national. Roboam parut le comprendre tout d'abord, et, dans les trois premières années de son règne, se montra fidèle à ces principes. Mais alors, trouvant son pouvoir suffisamment affermi, il abandonna la loi de Dieu, et le peuple suivit son exemple. Des autels s'élevèrent partout sur les hauts lieux, avec des statues et des bois sacrés. Ce fut bientôt le règne de l'idolâtrie phénicienne, et le triomphe du culte d'Astarthé, accompagné d'abominables débauches qui déshonorèrent le pays. Le châtiment ne se fit pas attendre. Le pharaon d'Égypte, Sésac ou Scheschonk, premier roi de la XXIIe dynastie, appelé peut-être par Jéroboam, qui était en relations avec lui, marcha contre Jérusalem à la tête d'une formidable armée, à laquelle il était impossible de résister. Roboam, entouré des princes et des grands du royaume qui s'étaient réfugiés auprès de lui, était en proie à l'épouvante. Le prophète Séméias parut devant lui : « Voici, lui dit-il, la parole de l'Éternel : Tu m'as abandonné ; je t'abandonne, moi aussi, aux mains de Sésac. » Le roi et les princes témoignèrent un repentir sincère : « L'Éternel est juste, » répondirent-ils ; et le prophète aussitôt les rassura, leur annonçant qu'ils seraient humiliés,

mais non pas anéantis. Sésac fit son entrée à Jérusalem sans coup férir; mais il se contenta de piller les trésors du Temple, y prit les boucliers d'or, rançonna le roi, et se retira avec son armée. Roboam régna douze ans encore après cette invasion, toujours en lutte avec Jéroboam, sans qu'il y eût pourtant aucune grande bataille entre Israël et Juda. Il mourut après avoir régné dix-sept ans, laissant le trône à son fils Abiam.

La guerre entre les deux royaumes prit aussitôt des proportions formidables. Abiam mit quatre cent mille hommes sous les armes ; Jéroboam en avait le double. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes d'Éphraïm, près de la hauteur où fut bâtie Samarie. Avant la bataille, le roi de Juda put se faire entendre de l'armée ennemie. Il rappela les droits de la maison de David, témoigna son mépris pour les veaux d'or d'Israël, et se fit gloire de marcher au combat au nom de Jéhovah. Jéroboam cependant cherchait à l'envelopper, mais l'armée de Juda se précipita avec un tel élan sur l'ennemi, qu'elle le mit en pleine déroute. Plusieurs villes, entre autres Béthel, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. C'eût été l'occasion d'y abolir le culte du veau d'or; mais Abiam, qui avait si bien parlé, finit par tomber dans tous les péchés de son père, et mourut après un règne de trois ans, laissant son trône à son fils Asa. Jéroboam mourut l'année suivante ; son fils Nadab, qui lui succéda, marcha sur ses traces. Mais la deuxième année de son règne, tandis qu'il faisait le siége de la ville de Gebbethon, tombée au pouvoir des Philistins, il fut assassiné par un de ses principaux officiers, nommé Baasa, qui s'empara de la couronne et fit égorger toute la famille de Jéroboam. Ainsi fut accomplie la prophétie d'Ahias contre une dynastie coupable. Le royaume de Juda était plus heureux. Asa y rétablit le culte du vrai Dieu, purifia le pays de toutes les abominations de la débauche et de l'idolâtrie, et n'hésita même pas à sévir contre sa propre mère, qui avait placé une idole infâme dans un bocage. Seulement, il n'osa détruire les hauts lieux où, contrairement à la loi, on sacrifiait à Jéhovah. Dix années de paix lui permirent de fortifier des villes et d'organiser ses milices. L'Éthiopien Zara envahit alors la Palestine méridionale à la tête d'une armée immense. On ne sait si ce terrible envahisseur, qui traînait après lui un million d'hommes, était un roi d'Éthiopie ou le successeur de Sésac, qui s'appelait Osorchon. Il s'avança jusqu'à Marisa, où le roi de Juda vint lui offrir le combat, après avoir invoqué le Seigneur. Zara fut vaincu, prit la fuite et laissa un immense butin aux mains des vainqueurs.

Le prophète Azarias vint féliciter le roi de sa victoire ; il lui montra qu'elle était la récompense de sa fidélité, de même que les calamités du passé étaient le châtiment des fautes commises, et il l'engagea à persévérer dans sa voie. Asa ne cessa de proscrire l'idolâtrie, il remit en honneur le Temple et les sacrifices qu'on y offrait. Beaucoup d'habitants du royaume d'Israël, qui voulurent rester fidèles au vrai Dieu, vinrent se fixer dans son royaume.



Élie nourri par les corbeaux (page 288).

La puissance d'Asa grandissait chaque jour ; elle inquiétait l'usurpateur Baasa, qui, s'étant emparé de la ville de Rama, la fortifia et y mit une garnison, pour empêcher le peuple d'Israël de communiquer avec celui de Juda et de se rendre au Temple. Asa, voulant déjouer ses projets, acheta à grand prix l'alliance de Benadad, roi de Syrie, qui résidait à Damas, et le décida à envahir le nord de la Palestine, tandis qu'il marchait lui-même sur Rama. Il s'en empara, et en fit raser les fortifications, qui lui servirent à élever une forteresse à Maspha et une autre à Gabaa. Mais cette alliance conclue avec un païen, payée avec l'or même du temple, n'eut pas l'agrément du Seigneur. Le prophète Hanani l'osa dire au roi, qui le fit mettre en prison, et réprima sévèrement les mécontentements déjà soulevés par sa parole. Malgré cela, Asa ne fut point infidèle à la religion dans le cours de son règne, qui dura quarante et un ans. On lui reproche seulement, pendant sa dernière maladie, causée par la goutte, d'avoir mis sa confiance dans les médecins plutôt que dans le Seigneur. Il eut un digne successeur dans son fils Josaphat.

En Israël, le crime appelait le châtiment. Baasa, ennemi déclaré de la religion, favorisait l'idolâtrie. Dieu lui envoya le prophète Jéhu, fils d'Hanani, pour lui reprocher d'avoir imité toutes les iniquités de Jéroboam, et lui annoncer qu'il aurait le même sort, lui et sa race criminelle. Baasa fit mettre à mort le prophète; mais la prophétie demeura et obtint bientôt

son accomplissement. Il mourut après un règne de vingt-trois ans et transmit la couronne à son fils Éla, qui ne la garda que deux ans. Éla mourut en des circonstances semblables à celles qui avaient marqué la mort du fils de Jéroboam. L'armée d'Israël, commandée par Amri, faisait de nouveau le siége de Gebbethon ; Éla s'oubliait au milieu d'une orgie, dans la maison du gouverneur de Thersa; Zambri, un de ses principaux officiers, l'y assassina, fit massacrer tous les membres de sa famille, et s'empara de la couronne, mais ne régna que sept jours. L'armée, au lieu de le reconnaître, proclama roi son général, qui marcha aussitôt sur Thersa. Zambri s'enferma dans son palais, y mit le feu et s'y brûla lui-même. Amri eut un concurrent au trône dans la personne de Thebni, choisi par le peuple, et, il n'en devint seul possesseur qu'à la mort de ce dernier, arrivée quatre ans plus tard. Il ne fut pas meilleur que ses prédécesseurs, si même il ne les surpassa pas dans le crime. Le seul fait mémorable de son règne de douze années fut la construction de Samarie, la nouvelle capitale d'Israël. Elle fut bâtie près de Sichem, au territoire d'Éphraïm, sur une hauteur achetée à Samar au prix de cent talents d'argent. Amri laissa le trône à son fils Achab, qui fut le plus impie de tous les rois d'Israël, et qui eut une femme plus mauvaise encore que lui, Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Sidon. Dominé par cette étrangère, il ne s'en tint pas au culte des veaux d'or, et fit adorer à Samarie Baal et Astarthé. Il leur éleva des temples, planta des bois sacrés, et irrita le Seigneur plus que tous les autres rois. Hiel, de Béthel, bravant, sans doute à son instigation, les antiques malédictions de Josué, entreprit vers ce temps la reconstruction des murs de Jéricho, et en fut puni par la mort de ses deux fils.

Asa était mort trois ans avant l'avénement d'Achab, en l'année 916, laissant le trône à son fils Josaphat. Héritier des vertus de son père, ce prince se montra encore plus que lui zélé pour le culte national. Pour le rétablir dans toute sa pureté, il envoya dans son royaume des prêtres et des lévites, chargés d'enseigner au peuple la vraie doctrine, trop longtemps oubliée. Il fit célébrer la pâque avec une solennité qu'on ne connaissait plus à Jérusalem. En même temps, il donna tous ses soins à l'administration civile et militaire. Dieu récompensa sa piété, en lui accordant de longues années de paix et de prospérité. Josaphat eut le tort toutefois de s'allier par un mariage à la famille d'Achab. Il fit épouser à son fils Joram une fille d'Achab et de Jézabel, la fameuse Athalie, qui ne devait pas démentir les traditions impies de sa famille. Cette liaison trop légèrement contractée eut un jour de tristes conséquences pour le royaume de Juda.

La cour de Samarie formait un contraste complet avec celle de Jérusalem. Pourtant, au milieu des débordements de l'idolâtrie phénicienne et malgré les persécutions d'une politique criminelle, les avertissements n'y manquaient pas. Le prophétisme prenait en Israël une grande importance; ses représentants luttaient contre les adorateurs de Baal et d'Astarthé et contre les prêtres de ces divinités impures, protégés et entretenus par Jézabel.



Élie ressuscite le fils de la veuve.

Ces prophètes soutenaient énergiquement le zèle des partisans du culte de Jéhovah. C'étaient à la fois des sages qui menaient une vie religieuse et retirée, des patriotes qui prêchaient le respect des lois constitutives du pays, et des envoyés de Dieu qui annonçaient les prospérités ou les malheurs de l'avenir, et protestaient contre les impiétés et les crimes du présent.

Le plus grand d'entre eux fut Élie, de Thesbé, ville du pays de Nephthali, qui habitait alors sur le territoire de Galaad. Austère dans sa vie, puissant en œuvres et en paroles, énergique, intrépide et dévoué, âme de feu et caractère de bronze, Élie, au temps d'Achab, apparaît comme la colonne de la vraie religion en Israël, comme l'arc-boutant des institutions de la patrie. C'était bien le héros inspiré qu'il fallait en ces jours malheureux, pour tenir tête à cette dynastie impie qui voulait effacer jusqu'aux dernières traces du culte de Jéhovah, et pour faire triompher la cause de Dieu et de la nation contre les tyranniques fureurs de la Phénicienne et de son lâche époux.

Un jour, Élie se présenta devant Achab, et lui dit : « Vive le Seigneur, Dieu d'Israël, qui me voit! Il n'y aura plus durant ces années ni pluie ni rosée que sur un ordre de ma bouche. » Puis, pour échapper à la colère du roi, il se retira au désert, car le Seigneur lui avait dit : « Va-t-en vers l'orient, cache-toi près du torrent de Carith, vis-à-vis du Jour-

dain ; tu boiras l'eau du torrent ; et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. » Chaque jour en effet, matin et soir, les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair, et les eaux du torrent le désaltéraient. Mais le ruisseau se dessécha après quelque temps, car pas une goutte de pluie ne tombait du ciel. Alors la voix d'en haut dit à Élie : « Lève-toi, et va à Sarepta, chez les Sidoniens. J'ai prescrit à une femme veuve de t'y nourrir. » Le prophète s'en vint donc vers cette bourgade, située près de la Méditerranée, au midi de Sidon, en face des cimes du Liban. Comme il allait y entrer, il aperçut une pauvre femme qui ramassait du bois, et lui demanda de l'eau et un peu de pain. « Le Seigneur, ton Dieu, est vivant ! lui dit-elle; je n'ai plus aucune nourriture. J'ai seulement dans un vase autant de farine qu'en peut contenir ma main. Je ramasse du bois pour faire cuire le pain que j'en ferai pour mon enfant et pour moi; nous le mangerons, et, après, nous attendrons la mort. » La sécheresse avait déjà produit la disette au pays de Sidon. Cependant Élie dit à cette femme : « Ne crains rien, fais ce que tu m'as dit; mais prépare-moi un petit pain cuit sous la cendre, tu me l'apporteras, et tu en prépareras ensuite pour toi et pour ton fils. Car voici ce que dit le Seigneur : Le vase de farine en fournira toujours et le petit vaisseau d'huile ne diminuera point jusqu'au jour où Dieu fera tomber la pluie sur la terre... » La femme crut aux paroles de l'étranger, et fit comme il avait dit. Élie vint loger dans sa maison, et la farine n'y manqua pas plus que l'huile ; il y en eut toujours pour suffire à tous les besoins.

Mais le fils de la veuve tomba malade et mourut. Égarée par la douleur, la mère s'en prit au prophète, comme s'il eût été la cause de ce malheur. « Donne-moi ton fils, » lui dit Élie. Et, l'ayant pris de ses bras dans les siens, il le porta dans la chambre qu'il habitait et le coucha sur son lit : « Seigneur, mon Dieu, s'écria-t-il, cette veuve qui me nourrit, voulez-vous l'affliger au point de lui ravir son fils ? » Et il se coucha par trois fois sur l'enfant, se rapetissant pour ainsi dire à la mesure de son corps, lui inspirant son souffle, et criant aussi par trois fois : « Seigneur, mon Dieu, faites que l'âme de cet enfant vienne ranimer son corps. » Sa prière fut entendue, et le mort ressuscita. Revenant alors dans la chambre où se tenait la mère désolée, il lui dit : «Voilà que ton fils est vivant. — Ah ! je reconnais maintenant, s'écria la veuve, que tu es un homme de Dieu et que la parole du Seigneur est véritablement sur tes lèvres... » C'est la première résurrection dont parlent les livres saints. Neuf siècles plus tard, nous verrons le Sauveur ressusciter le fils d'une veuve aux portes de Naïm.

Cependant la famine désolait tout le pays d'Israël; la sécheresse y durait depuis trois ans, et les animaux y mouraient, faute de pâture. Achab envoya son intendant Abdias voir à la campagne s'il trouverait encore de l'herbe pour ses chevaux. Abdias était fidèle au culte du Seigneur, et il avait caché en des cavernes cent prophètes que Jézabel voulait mettre à mort. Sur sa route, il rencontra Élie. « N'est-ce pas vous, Élie, mon seigneur? s'écria-t-il. — C'est moi, dit le prophète; va, dis à ton maître : Voici Élie... »



Élie fait égorger les prophètes de Baal (page 290).

Abdias s'effraya d'abord d'un tel message, mais, rassuré par Élie, il s'en acquitta. Le roi, qui désirait voir le prophète, se rendit au-devant de lui. « Est-ce toi, désolateur d'Israël? s'écria-t-il, en l'apercevant. — Ce n'est pas moi, dit Élie, qui ai désolé Israël ; c'est toi et la maison de ton père, en abandonnant le Seigneur pour aller après Baal. Maintenant, fais assembler le peuple sur le Carmel, avec tous les prophètes de Baal et tous ceux que nourrit Jézabel dans les bois sacrés. »

Le roi y consentit, et tous les prêtres des faux dieux se rendirent au Carmel, où le peuple les suivit en foule. « Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? dit Élie, s'adressant aux Israélites : si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si c'est Baal, suivez-le de même... » On ne lui répondit pas. « Eh bien, poursuivit-il, je suis seul ici, et il y a quatre cent cinquante prêtres de Baal ; qu'on nous donne deux taureaux, ils en choisiront un, et je prendrai l'autre ; chacun sera placé sur un bûcher sans feu, vous invoquerez vos dieux, j'invoquerai le mien, celui qui répondra par le feu sera le vrai Dieu. » La proposition fut acceptée. Les prêtres de Baal préparèrent leur sacrifice, et depuis le matin jusqu'à midi ne cessèrent de crier : « Baal, exauce-nous! » Baal demeurait sourd. Élie les raillait : « Criez plus fort, leur disait-il, votre dieu est occupé; peut-être est-il en voyage, peut-être dort-il, il faut le réveiller. » Les prêtres redoublèrent leurs clameurs, exécutèrent des danses autour de l'au-

tel, gesticulant et se faisant des incisions sanglantes; tout fut inutile, et Baal n'entendit rien. Alors Élie prit douze pierres, selon le nombre des tribus, dressa son autel, y mit du bois, coupa le bœuf en morceaux et le plaça sur le bûcher; par trois fois on y versa de l'eau en telle abondance qu'elle coulait à flots. Le prophète se mit en prières : « Montrez, Seigneur, que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre serviteur! » Et le feu descendit du ciel, consuma le sacrifice, dévorant le bois, la pierre et l'eau. « Jéhovah est le vrai Dieu! » s'écria-t-on de toutes parts. Profitant de l'enthousiasme du peuple, Élie fit saisir sur-le-champ les prêtres de Baal; on les traîna au bas de la montagne au torrent de Cison, et tous y furent égorgés. Le ciel apaisé allait s'ouvrir; déjà une petite nuée, large comme un pied d'homme, se voyait à l'horizon. Élie en avertit Achab, l'engageant à partir au plus vite pour que la pluie ne l'atteignît pas. Un moment après, la terre en était inondée.

Jézabel apprit de la bouche du roi ce qui venait de se passer; dans sa colère, elle jura de venger ses prêtres et de faire mourir Élie. Le prophète se hâta de fuir et traversa tout le pays de Juda. Arrivé à Bersabée, il renvoya son serviteur et s'avança seul dans le désert de l'Arabie. Après un jour de marche, il tomba découragé au pied d'un genévrier, et, déplorant les crimes d'Israël, il pria Dieu de le laisser mourir. Il s'endormit et se réveilla, touché par un ange, qui lui dit : « Lève-toi et mange, car il te reste une longue route à faire. » Élie trouva auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau; il mangea et but; fortifié par cette nourriture, il arriva au mont Horeb et se reposa sur ces hauteurs sanctifiées. On a vu, dans ce voyage du prophète fuyant Jézabel, une image du pèlerinage de la vie avec ses épreuves et ses fatigues, et aussi avec le secours divin et la nourriture céleste qui donnent à l'homme la force de l'accomplir et d'arriver aux montagnes du ciel.

Élie s'était couché dans une caverne. « Que fais-tu là? lui dit une voix d'en haut. — J'ai brûlé de zèle pour le Seigneur, répondit-il, et je suis resté seul, et l'on veut me faire mourir. — Sors, et tiens-toi debout sur la montagne devant le Seigneur, » lui dit encore la voix.

Une tempête s'éleva, la terre trembla, les éclairs sillonnèrent les nues, et Dieu n'était ni dans la tempête, ni dans l'ébranlement des rochers, ni dans le feu du ciel. Un souffle léger annonça sa présence. « Que fais-tu là, Élie? » lui fut-il dit encore. Il répondit comme la première fois. Alors Dieu lui donna ses ordres. Il devait se rendre près d'Hazaël et de Jéhu, et les sacrer tous deux, l'un comme roi de Syrie, l'autre comme roi d'Israël. C'étaient là les deux instruments de la vengeance du Seigneur qui, dans l'infidélité de son peuple, s'était réservé sept mille hommes n'ayant point fléchi le genou devant Baal. Élie devait ensuite se choisir un associé dans la personne d'Élisée, fils de Saphat, et lui donner l'onction des prophètes.



Vision d'Élie sur la montagne d'Horeb.

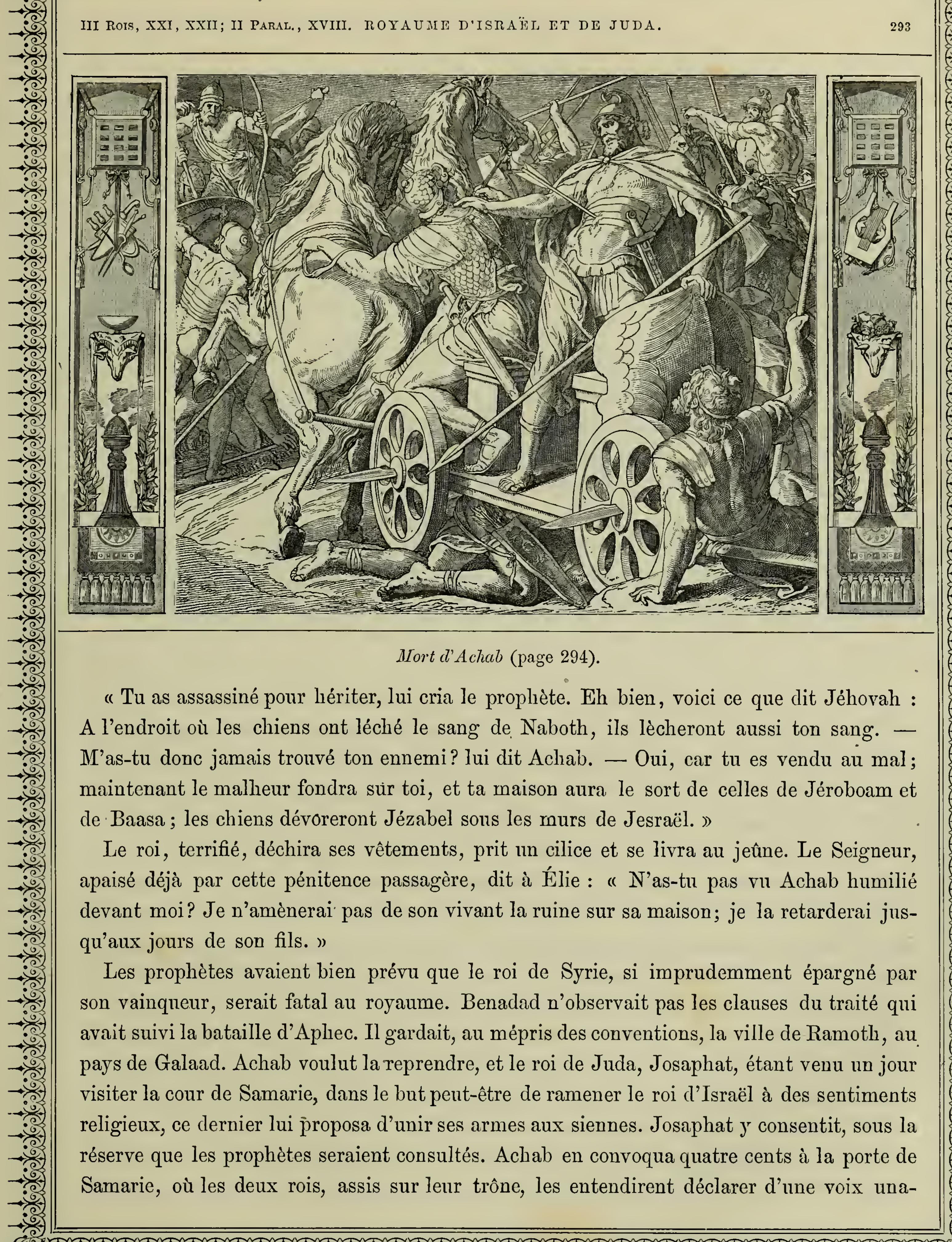
Dans cette vision d'Élie, le récit biblique nous présente une scène d'extase prophétique, mais il ne soulève point les voiles qui, comme le mystère du Saint des saints, nous dérobent le mode des communications divines. Pour désigner cet état de ravissement, l'Écriture dit ordinairement d'un prophète que « l'Esprit de Dieu fut sur lui ; » mais les formes et les degrés de l'extase varient suivant les circonstances et les personnes. Les faux prophètes eux-mêmes y peuvent arriver, sous l'influence de l'esprit mauvais qui leur enlève, avec la liberté, la conscience d'eux-mêmes, toujours respectée chez le vrai prophète.

Élie se mit en route pour aller, suivant l'ordre de Dieu, sacrer Hazaël à Damas ; il trouva sur son chemin Élisée, qui labourait avec douze paires de bœufs, et il jeta son manteau sur lui. Élisée comprit cet appel, courut après le prophète et lui dit : « Laisse-moi embrasser mon père et ma mère, et je te suivrai. » Et dès ce moment il s'attacha à lui pour le servir. Tous deux se retirèrent dans les grottes du Carmel, qui gardent encore leur souvenir avec le nom d'Élie. Ils y vécurent dans la présence de Dieu, dans la solitude et dans le recueillement.

Achab n'était point devenu meilleur, et cependant son règne paraissait s'affermir par de grands succès. Il était depuis dix-sept ans sur le trône, quand le roi de Syrie, Benadad, vint l'assiéger dans Samarie avec une armée où l'on comptait trente-deux rois ou princes tri-

butaires. Aux sommations hautaines qui lui furent faites, Achab répondit lâchement qu'il était prêt à donner de l'or, de l'argent, des esclaves, et à se reconnaître vassal. Ce n'était point assez pour Benadad, qui voulait mettre la ville au pillage et la détruire. Dans une pareille extrémité, Achab, sur le conseil des anciens, se résolut à tenter une résistance désespérée. Dieu, qui voulait essayer de le ramener par des bienfaits, lui fit dire par un prophète : « Tu as vu toute cette multitude, eh bien, je te la livrerai pour que tu saches que c'est moi qui suis le Seigneur. » Encouragé par ces paroles, Achab fit une sortie vigoureuse avec sept mille hommes, tomba sur les Syriens au moment où Benadad s'enivrait avec les rois, et les mit en pleine déroute. Benadad ne se découragea pas, et se laissa dire par ses courtisans que le Dieu d'Israël étant le Dieu des montagnes, il aurait plus de succès en attaquant ses ennemis dans la plaine. Dès l'année suivante, il se mit en campagne avec une armée beaucoup plus considérable, où les rois étaient tous remplacés par des généraux. Seulement, on s'était trompé. Jéhovah avait dans les plaines la même puissance que sur les montagnes. L'armée d'Israël, qui ressemblait à un petit troupeau de chèvres en face des masses syriennes, vint camper sous les murs d'Aphec, dans la plaine d'Esdraélon. Le septième jour, la bataille s'engagea. Elle fut désastreuse pour les Syriens, qui cherchèrent vainement un refuge dans la ville d'Aphec, dont les murs s'écroulèrent sur eux. Cent mille des soldats de Benadad restèrent sur le champ de bataille. Celui-ci, ne sachant où fuir, dut implorer la clémence du vainqueur. Achab eut le tort d'accueillir ses propositions. Il appela le roi son frère, le fit monter sur son char, et conclut avec lui un traité qui rendit aux Israélites les villes perdues précédemment, et leur permit d'ouvrir des marchés à Damas, mais ne brisa nullement la puissance de l'ennemi. C'était un mince résultat pour une si grande victoire. Un prophète, sous une ingénieuse allégorie, vint en faire à Achab les plus vifs reproches; il ne fut point écouté.

L'impiété qui était au cœur d'Achab ne pouvait manquer de produire l'injustice et le crime dans ses actions. Un homme de Jesraël, nommé Naboth, avait une vigne près du palais du roi. Achab voulut la joindre à ses jardins. Il en parla à Naboth, lui proposant soit de l'argent, soit une vigne meilleure en échange. Mais, attaché à son héritage, celui-ci refusa de s'en défaire. Achab en eut un tel dépit qu'il se jeta sur son lit et ne voulut pas manger. Jézabel apprit la cause de son chagrin, lui reprocha sa modération, et lui promit qu'elle saurait bien lui donner la vigne qu'il convoitait. Elle envoya donc aux anciens de Jesraël des lettres revêtues du sceau royal, leur ordonnant de mettre Naboth en accusation, de produire de faux témoins pour attester qu'il avait blasphémé contre Dieu et contre le roi, et de le faire lapider. Les autorités de Jesraël se conformèrent à ces ordres sanguinaires. « Levez-vous, dit alors Jézabel au roi, et prenez possession de la vigne de Naboth, car il est mort. » Achab se rendit aussitôt dans la propriété qu'il avait confisquée. Mais au même moment, Élie, averti par le Seigneur, s'y trouvait aussi.



Mort d'Achab (page 294).

« Tu as assassiné pour hériter, lui cria le prophète. Eh bien, voici ce que dit Jéhovah : A l'endroit où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi ton sang. — M'as-tu donc jamais trouvé ton ennemi? lui dit Achab. — Oui, car tu es vendu au mal; maintenant le malheur fondra sur toi, et ta maison aura le sort de celles de Jéroboam et de Baasa; les chiens dévoreront Jézabel sous les murs de Jesraël. »

Le roi, terrifié, déchira ses vêtements, prit un cilice et se livra au jeûne. Le Seigneur, apaisé déjà par cette pénitence passagère, dit à Élie : « N'as-tu pas vu Achab humilié devant moi? Je n'amènerai pas de son vivant la ruine sur sa maison; je la retarderai jusqu'aux jours de son fils. »

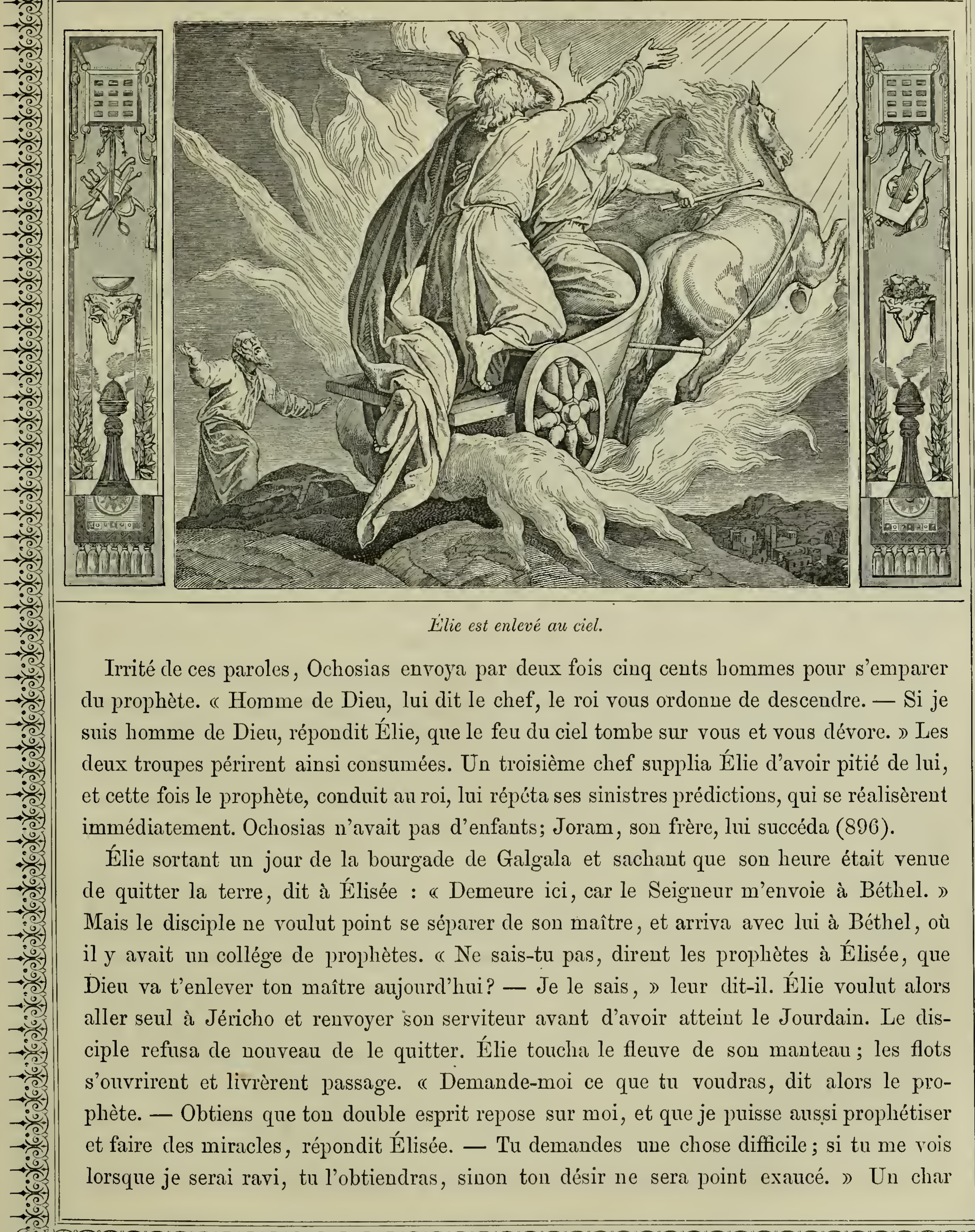
Les prophètes avaient bien prévu que le roi de Syrie, si imprudemment épargné par son vainqueur, serait fatal au royaume. Benadad n'observait pas les clauses du traité qui avait suivi la bataille d'Aphec. Il gardait, au mépris des conventions, la ville de Ramoth, au pays de Galaad. Achab voulut la reprendre, et le roi de Juda, Josaphat, étant venu un jour visiter la cour de Samarie, dans le but peut-être de ramener le roi d'Israël à des sentiments religieux, ce dernier lui proposa d'unir ses armes aux siennes. Josaphat y consentit, sous la réserve que les prophètes seraient consultés. Achab en convoqua quatre cents à la porte de Samarie, où les deux rois, assis sur leur trône, les entendirent déclarer d'une voix una-

nime que la guerre aurait un heureux succès. Le roi de Juda, justement méfiant, fit venir le prophète Michée qu'Achab n'aimait pas et qu'il n'avait point convoqué. Le messager qu'on envoya à ce prophète, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous avons les écrits, tenta vainement de le corrompre. « J'annoncerai ce que me dira le Seigneur, » répondit-il. Achab lui demanda s'il fallait marcher sur Ramoth. « Allez, lui dit-il, soyez heureux, et puisse Dieu vous livrer vos ennemis! » Comme on le pressait davantage, il ajouta : « J'ai vu Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau sans pasteur; qu'ils retournent donc chez eux, ceux qui n'ont pas de chef. — Je l'avais dit, il ne prophétise que le malheur, » s'écria Achab. Michée continua : « J'ai vu le Seigneur sur son trône et l'armée des cieux debout auprès de lui. Et Jéhovah dit : Qui persuadera à Achab de monter à Ramoth pour qu'il y périsse? Un esprit mauvais se présenta : Moi, je le persuaderai, dit-il, je serai un esprit de mensonge dans la bouche des prophètes. Voilà comment l'esprit menteur a parlé par tes prophètes. » Comment dire, après cela, que la Bible ne parle pas de l'intervention du démon? Nous trouverons dans Job une scène analogue à celle-ci.

Cependant le faux prophète Sédécias, qui avait promis la victoire, insulta Michée, que le roi fit arrêter. Le monarque s'obstina à marcher sur Ramoth, et Josaphat l'y suivit. Sachant que Benadad avait recommandé aux capitaines de ses chariots de s'attacher à lui pour le tuer, Achab prit un déguisement, tandis que Josaphat conservait ses vêtements royaux. Le roi de Juda se vit bientôt assailli par les Syriens. Au cri qu'il jeta, on le reconnut et l'on se retira. Au même moment, une flèche lancée à l'aventure vint frapper le roi d'Israël entre le poumon et l'estomac. « Retourne, dit-il au conducteur de son char, car je suis grièvement blessé. » Soutenu sur ce même char qu'il ensanglantait, il suivit encore du regard la bataille engagée, mais il mourut le soir même et son armée battit en retraite. On lava son corps dans la piscine de Samarie, et les chiens vinrent y lécher son sang, comme l'avait prédit Élie. Achab avait régné vingt-deux ans. Son fils Ochosias lui succéda (897).

Josaphat, de retour à Jérusalem, fut réprimandé par le prophète Jéhu de son alliance avec l'impie, et toutefois excusé en considération de ses œuvres. Il continua de gouverner dans le même esprit de droiture, de sagesse et de piété. Il essaya de renouer entre Asiongaber et le pays d'Ophir les relations commerciales de Salomon, mais il perdit ses vaisseaux dans une tempête et dut renoncer à son entreprise.

Ochosias, dont le règne ne dura qu'un an, marcha sur les traces de son père et adora les faux dieux. Les Moabites lui refusèrent le tribut qu'ils payaient au royaume d'Israël. Il fit une chute de la plate-forme de son palais, et, voyant ses jours en danger, il envoya à Accaron consulter l'oracle de Béelzebuth. Élie en fut averti et sortit de sa retraite. « N'y a-t-il donc pas de Dieu en Israël, dit-il aux envoyés du roi, pour que vous alliez consulter Béelzebuth? Dites à votre roi qu'il ne descendra plus de son lit et qu'il mourra. »



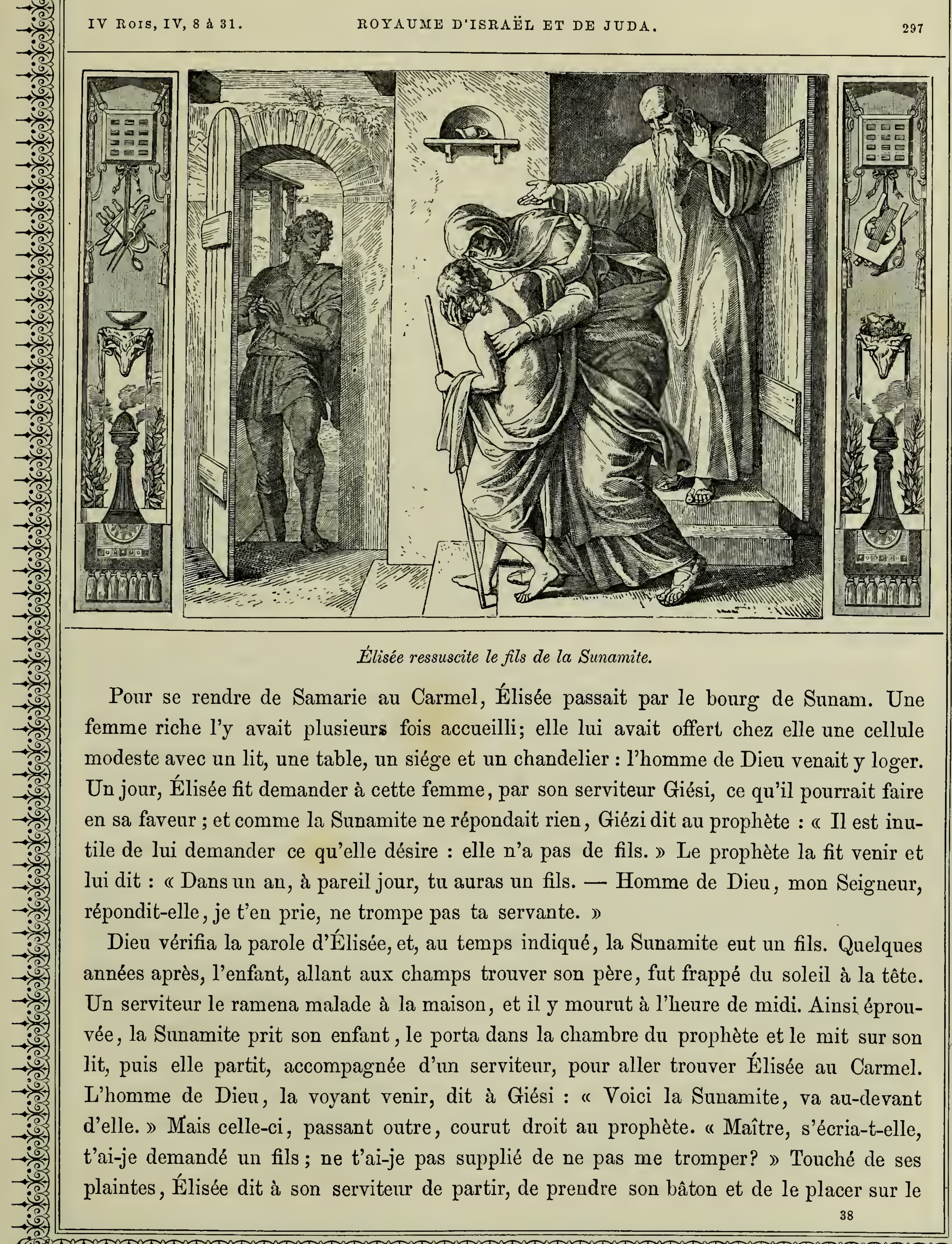
Élie est enlevé au ciel.

Irrité de ces paroles, Ochosias envoya par deux fois cinq cents hommes pour s'emparer du prophète. « Homme de Dieu, lui dit le chef, le roi vous ordonne de descendre. — Si je suis homme de Dieu, répondit Élie, que le feu du ciel tombe sur vous et vous dévore. » Les deux troupes périrent ainsi consumées. Un troisième chef supplia Élie d'avoir pitié de lui, et cette fois le prophète, conduit au roi, lui répéta ses sinistres prédictions, qui se réalisèrent immédiatement. Ochosias n'avait pas d'enfants; Joram, son frère, lui succéda (896).

Élie sortant un jour de la bourgade de Galgala et sachant que son heure était venue de quitter la terre, dit à Élisée : « Demeure ici, car le Seigneur m'envoie à Béthel. » Mais le disciple ne voulut point se séparer de son maître, et arriva avec lui à Béthel, où il y avait un collége de prophètes. « Ne sais-tu pas, dirent les prophètes à Élisée, que Dieu va t'enlever ton maître aujourd'hui? — Je le sais, » leur dit-il. Élie voulut alors aller seul à Jéricho et renvoyer son serviteur avant d'avoir atteint le Jourdain. Le disciple refusa de nouveau de le quitter. Élie toucha le fleuve de son manteau; les flots s'ouvrirent et livrèrent passage. « Demande-moi ce que tu voudras, dit alors le prophète. — Obtiens que ton double esprit repose sur moi, et que je puisse aussi prophétiser et faire des miracles, répondit Élisée. — Tu demandes une chose difficile; si tu me vois lorsque je serai ravi, tu l'obtiendras, sinon ton désir ne sera point exaucé. » Un char

de feu avec des coursiers de feu les séparèrent, et Élie fut emporté au ciel dans un tourbillon. « Mon père, mon père, s'écria Élisée, vous êtes le char d'Israël et son guide! » Élie avait disparu; Élisée déchira ses vêtements, prit le manteau qu'avait abandonné son maître, revint au fleuve, et en frappa les flots, qui ne s'ouvrirent pas : « Où est maintenant le Dieu d'Élie? » s'écria-t-il. Il toucha encore une fois le Jourdain. Les eaux s'ouvrirent, il passa, et vint à Béthel, où les prophètes dirent en le voyant : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. » On envoya cinquante hommes chercher le corps du prophète, qui ne fut point retrouvé. La tradition ajoute même qu'Élie n'est pas mort et qu'au jour du jugement il reviendra sur la terre avec le patriarche Enoch, comme lui enlevé au ciel, et qu'alors seulement tous les deux subiront la loi commune de la nature.

De nombreux prodiges accréditèrent la mission d'Élisée. Il rendit potables les eaux malsaines de Jéricho en y jetant du sel; il frappa de sa malédiction des enfants de Béthel qui l'avaient insulté et qui furent dévorés par des ours, et il devint bientôt le conseiller des rois et l'appui des faibles. La veuve d'un prophète, menacée de voir ses deux fils livrés à des créanciers qu'elle ne pouvait payer, vint implorer son aide; il multiplia le peu d'huile qu'elle avait dans sa maison, de telle sorte qu'elle put payer toutes ses dettes. Il visitait partout les prophètes, ceux du Carmel surtout, comme Élie le lui avait recommandé. Le culte de Jéhovah avait repris quelque faveur, car Joram, qui ne valait guère mieux que son père, détruisit les statues de Baal. Voulant réduire les Moabites à l'obéissance, il demanda à cet effet le concours de Josaphat. Le roi de Juda répondit à cet appel, et décida à prendre part à l'expédition le roi d'Édom, son vassal, sur les terres duquel il fallait passer. Les armées réunies prirent le chemin du désert, au midi de la mer Morte, pour arriver au pays de Moab. Après sept jours de marche, l'eau manqua, et l'on allait périr de soif, lorsqu'on apprit qu'Élisée était dans le pays. Les trois rois allèrent le trouver. « Roi d'Israël, dit le prophète, qu'y a-t-il entre vous et moi? Allez aux prophètes de votre père et de votre mère. Si je ne respectais la personne de Josaphat, je ne ferais aucune attention à vous. » Élisée fit venir un joueur de psaltérion et fit creuser dans la vallée, aux accords de la musique, des fosses qui se trouvèrent toutes pleines d'eau le lendemain matin. Le prophète d'ailleurs encouragea les rois et leur promit la victoire. Quand les Moabites virent au matin l'eau des fossés rougie par le soleil levant, ils crurent que c'était du sang, que les armées alliées s'étaient battues entre elles et qu'ils n'avaient plus qu'à les assaillir pour les achever. Ils s'élancèrent sur le camp israélite, mais ils furent repoussés et taillés en pièces. Le roi de Moab essaya vainement de se frayer un passage avec sept cents hommes à travers les rangs des Iduméens : il dut s'enfermer dans une forteresse qui fut immédiatement cernée. On le vit alors égorger sur la muraille son propre fils et l'offrir en holocauste. Les rois alliés, devant un pareil spectacle, trouvèrent qu'ils avaient assez loin poussé la vengeance et levèrent le siége.



Élisée ressuscite le fils de la Sunamite.

Pour se rendre de Samarie au Carmel, Élisée passait par le bourg de Sunam. Une femme riche l'y avait plusieurs fois accueilli; elle lui avait offert chez elle une cellule modeste avec un lit, une table, un siége et un chandelier : l'homme de Dieu venait y loger. Un jour, Élisée fit demander à cette femme, par son serviteur Giési, ce qu'il pourrait faire en sa faveur ; et comme la Sunamite ne répondait rien, Giézi dit au prophète : « Il est inutile de lui demander ce qu'elle désire : elle n'a pas de fils. » Le prophète la fit venir et lui dit : « Dans un an, à pareil jour, tu auras un fils. — Homme de Dieu, mon Seigneur, répondit-elle, je t'en prie, ne trompe pas ta servante. »

Dieu vérifia la parole d'Élisée, et, au temps indiqué, la Sunamite eut un fils. Quelques années après, l'enfant, allant aux champs trouver son père, fut frappé du soleil à la tête. Un serviteur le ramena malade à la maison, et il y mourut à l'heure de midi. Ainsi éprouvée, la Sunamite prit son enfant, le porta dans la chambre du prophète et le mit sur son lit, puis elle partit, accompagnée d'un serviteur, pour aller trouver Élisée au Carmel. L'homme de Dieu, la voyant venir, dit à Giési : « Voici la Sunamite, va au-devant d'elle. » Mais celle-ci, passant outre, courut droit au prophète. « Maître, s'écria-t-elle, t'ai-je demandé un fils ; ne t'ai-je pas supplié de ne pas me tromper? » Touché de ses plaintes, Élisée dit à son serviteur de partir, de prendre son bâton et de le placer sur le

visage de l'enfant. Mais les instances de la mère déterminèrent le prophète à s'en aller avec elle. Giési avait déjà exécuté ses ordres, et l'enfant n'était pas ressuscité. Le prophète le trouva étendu mort sur son lit. Alors, comme l'avait fait Élie à Sarepta, il s'enferma dans sa chambre, se coucha sur l'enfant, la bouche à sa bouche, les yeux sur ses yeux, les mains dans ses mains, et, se rapetissant pour ainsi dire aux proportions du petit corps, il y fit rentrer la chaleur et la vie. Une seconde fois encore, il se coucha sur l'enfant, qui ouvrit les yeux et poussa un léger soupir. La Sunamite retrouvant son fils vivant, tomba aux pieds du prophète, pleine d'admiration et de reconnaissance.

Toute la vie d'Élisée est remplie de prodiges qui nous donnent une grande idée de son caractère, et nous expliquent la popularité dont il jouissait. On le voit partout déployant son activité bienfaisante auprès des pauvres comme auprès des grands, instruisant les peuples et faisant le bien même aux étrangers. La famine, qui durant sept ans sévit sur son pays, lui fournit bien des occasions d'user de son merveilleux pouvoir. Sur ses conseils, la Sunamite s'en alla demeurer tout ce temps chez les Philistins. Il trouva à Galgala les prophètes déjà éprouvés par la disette. Un mets qu'ils avaient préparé contenait du poison, il l'assainit avec un peu de farine ; il multiplia des pains pour en donner au peuple ; un autre jour, comme les prophètes coupaient du bois près du Jourdain pour s'y construire une demeure, l'un d'eux laissa tomber à l'eau une cognée qu'il avait empruntée ; Élisée la fit demeurer à la surface des flots.

Un de ses miracles les plus fameux fut la guérison de Naaman, chef de la milice du roi de Syrie. Étant atteint d'une lèpre, ce guerrier apprit par une jeune Israélite au service de sa femme les œuvres extraordinaires de l'homme de Dieu. Il partit donc avec des présents et une lettre du roi de Syrie, et vint trouver le roi d'Israël, lui demandant de lui procurer la guérison. « Suis-je donc un Dieu? » s'écria le roi, en déchirant ses vêtements et en déclarant qu'il ne pouvait rien faire. Élisée apprit l'embarras où se trouvait Joram, et lui fit dire de lui envoyer Naaman. « Va, dit-il à l'officier, lave-toi sept fois dans le Jourdain et ta chair sera purifiée. » Dédaignant un remède aussi simple, et mécontent de n'avoir pas été guéri par une invocation du prophète, Naaman refusa d'abord de se conformer aux prescriptions d'Élisée. Mais ses serviteurs lui ayant fait observer combien c'était un remède facile à essayer, il alla, se lava sept fois dans le Jourdain, et fut guéri. Pénétré de reconnaissance, il revint trouver le prophète et lui déclara que le Dieu d'Israël serait désormais son Dieu. Sur sa demande, Élisée lui permit d'accompagner son maître au temple de Remnon, pour s'acquitter de sa charge et non pour y adorer ; et Naaman emporta de la terre du pays d'Israël, pour y offrir des sacrifices à Jéhovah. Le serviteur du prophète se fit donner de l'argent pour cette guérison, et fut, en punition de sa cupidité, frappé de la lèpre qu'avait eue Naaman.

Le roi de Syrie n'avait pas renoncé à ses projets belliqueux. Il fit bientôt une incursion

sur les terres d'Israël, et prépara une embuscade pour y surprendre le roi. Le prophète déjoua son plan en le faisant connaître à Joram. Benadad, irrité, envoya des troupes vers Dothan, aux environs de Jesraël, où se trouvait Élisée, afin de s'emparer de lui. Le prophète frappa les soldats d'aveuglement, les conduisit à Samarie, où il leur rendit la vue, et défendit au roi de leur faire aucun mal. Benadad ne s'en tint pas là. Il vint bientôt avec toute son armée mettre le siége devant Samarie. La famine y fut horrible. Deux femmes s'entendirent entre elles pour tuer et manger leurs propres enfants. La première exécuta sa promesse, et comme l'autre se refusait à tenir la sienne, elle alla demander justice au roi. Frappé d'horreur à ce récit, le roi imputa ses malheurs à Élisée et jura de faire tomber sa tête ce jour-là même. Le prophète, qui était alors chez lui avec des anciens d'Israël, devina ces projets et dit aux messagers envoyés pour le tuer : « Ces maux viennent du Seigneur, mais il va y mettre fin, en faisant succéder l'abondance à la famine. » Dans la nuit, quatre lépreux qui, pour ne pas mourir de faim, voulaient franchir les lignes syriennes, traversèrent le camp et n'y trouvèrent personne. Les Syriens ayant cru entendre des bruits de chariots, s'étaient imaginés que les Héthéens et les Égyptiens venaient au secours d'Israël, et s'étaient enfuis, abandonnant vivres, chevaux et bagages. Les lépreux revinrent au plus vite en donner la nouvelle à Samarie, et l'on trouva l'abondance au camp ennemi. Quand la famine eut cessé, la femme de Sunam voulut rentrer chez elle ; on lui avait pris sa maison et ses propriétés; elle vint implorer la justice du roi, qui lui fit rendre tout ce qui lui appartenait.

Il avait été décidé, dès le temps d'Élie, que la couronne d'Israël serait transférée à Jéhu, l'un des généraux d'Achab et de Joram, et que celle de Damas passerait à Hazaël, conseiller de Benadad, et déjà ils avaient été sacrés tous deux pour être rois et pour exécuter les vengeances divines. Ces événements allaient enfin se réaliser. Élisée, se trouvant à Damas au moment où Benadad y tomba gravement malade, le roi l'envoya consulter par Hazaël. « Rassure-le, lui dit le prophète, mais Dieu m'a fait voir qu'il mourra. » Et l'homme de Dieu regardait Hazaël, les yeux remplis de larmes. « Pourquoi mon Seigneur pleure-t-il? demanda le Syrien. — C'est que je sais tout le mal que tu feras en Israël, reprit Élisée ; tu brûleras les villes, tu tueras les jeunes gens, tu écraseras les petits enfants, tu égorgeras les femmes enceintes. — Mais qui suis-je, dit encore Hazaël, pour exécuter de telles vengeances? — Le Seigneur m'a fait voir que tu seras roi de Syrie. » En effet, Hazaël, ayant hâté la mort de Benadad en lui couvrant le visage d'un linge mouillé, s'empara de la couronne et se disposa à poursuivre les hostilités contre les Israélites.

Dans le même temps (885) mourut Joram, roi de Juda, à l'âge de quarante ans, en proie à d'horribles souffrances causées par une maladie d'entrailles. Son fils Ochosias, âgé de vingt-deux ans, lui succéda. Athalie le domina et le fit marcher dans les voies d'Achab. Le roi d'Israël, Joram, qui était son oncle, fit alliance avec lui pour reprendre Ramoth

aux Syriens. La ville fut emportée, mais Joram y fut blessé et se rendit à Jesraël pour s'y faire soigner.

L'alliance des deux rois et leurs tendances communes vers l'idolâtrie phénicienne menaçaient le culte de Jéhovah. Élisée envoya alors un de ses disciples à Ramoth pour y sacrer Jéhu. La volonté du Seigneur, et Jéhu en fut informé, était que toute la maison d'Achab fût exterminée. Les chefs de l'armée, apprenant que Jéhu était sacré, le proclamèrent roi et le firent reconnaître. Jéhu marcha aussitôt sur Jesraël, où Joram blessé se trouvait avec Ochosias. Les deux rois allèrent à sa rencontre. « Tout est-il en paix? lui demanda Joram. — Qu'est-ce que la paix, répliqua Jéhu, tant que durent les infidélités et les maléfices de Jézabel ? » Joram tourna bride en criant : « Trahison, Ochosias ! » Mais une flèche lancée par Jéhu l'atteignit entre les épaules et l'étendit mort sur son char, et son corps fut jeté dans le champ de Naboth. Ochosias fut aussi blessé près de Jéblaam, et mourut peu de temps après à Mageddo, d'où on l'emporta à Jérusalem. Jéhu fit son entrée à Jesraël. Jézabel s'était fardée, avait pris ses plus riches atours et s'était mise à la fenêtre, dans l'espoir peut-être de séduire le vainqueur. Mais elle ne put retenir un cri en l'apercevant : « Laissera-t-on en paix celui qui a tué son maître ? — Quelle est cette femme ? dit Jéhu. Qu'on la précipite en bas. » Jézabel, jetée par la fenêtre, fut foulée aux pieds des chevaux ; quand on vint pour chercher son corps et l'ensevelir, on ne trouva plus d'elle que le crâne, les pieds et les mains : le reste avait été dévoré par les chiens, suivant la prédiction d'Élie. L'œuvre de la vengeance était incomplète encore. Soixante-dix fils d'Achab restaient à Samarie. Jéhu demanda leurs têtes, qu'on lui apporta dans des corbeilles à Jesraël. Les principaux partisans et les courtisans d'Achab furent aussi mis à mort, ainsi que les prophètes et les prêtres de Baal, qui furent massacrés dans leur temple, où on les avait réunis sous prétexte d'y célébrer une fête solennelle. Instrument violent et terrible de la justice divine, Jéhu, après avoir proscrit les faux dieux, laissa subsister les veaux d'or à Dan et à Béthel. En récompense de son zèle, Dieu lui fit dire que sa dynastie serait maintenue sur le trône jusqu'à la quatrième génération ; mais ses prévarications furent châtiées par la main d'Hazaël, qui le battit sur toutes ses frontières, au pays de Gad, de Galaad, de Ruben et de Manassé. Le Syrien y commit toutes les cruautés que le prophète avait annoncées et dont, un siècle plus tard, Amos demandait encore justice. Jéhu mourut après avoir régné vingt-huit ans, laissant le trône à son fils Joachas.

Le royaume de Juda était alors dans une situation lamentable. Ochozias, mort à l'âge de vingt-trois ans, ne laissait que des fils en bas âge. Athalie, pour s'assurer du pouvoir, fit égorger ses petits-fils, derniers restes du sang de David, à l'exception de Joas, enfant d'un an, qui fut sauvé par Josabeth, sœur d'Ochosias, mariée au grand prêtre Joïada, et élevé secrètement dans le Temple, où il resta six ans, inconnu de tous. Athalie, montée sur le trône par le crime, s'y maintint par l'intrigue et par la violence.



Mort de Jézabel.

L'usurpatrice n'appartenait ni à la race de David ni à la tribu de Juda, et elle avait établi dans la ville sainte le culte des faux dieux. Elle régna six ans.

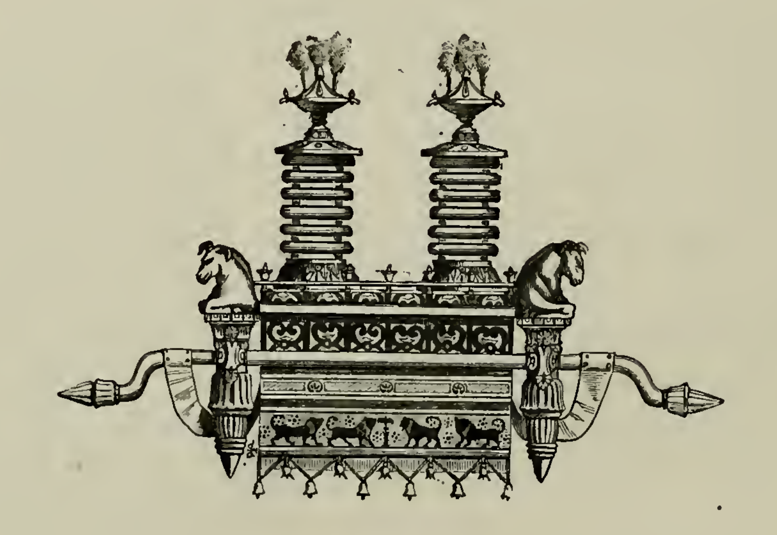
La septième année, le grand prêtre réunit dans le Temple les lévites et les chefs de l'armée, et leur présenta le dernier rejeton de David, qui fut reconnu et acclamé par le peuple. Athalie accourut aussitôt, mais Joïada la fit saisir et mettre à mort. Son cadavre, comme celui de Jézabel, fut foulé aux pieds des chevaux. Les statues de Baal furent brisées, et Mathan, qui en était le grand prêtre, fut tué devant l'autel. Joas gouverna pendant sa minorité sous la tutelle de Joïada, et donna longtemps les plus belles espérances. Un de ses premiers soins fut de faire restaurer le Temple, qui avait beaucoup souffert sous les règnes précédents. Tout le temps que vécut son vénérable maître, Joas fut fidèle à la loi. Mais, après sa mort, il eut la faiblesse de tolérer les prêtres du culte phénicien, et fit mettre à mort le grand prêtre Zacharie, qui lui reprochait ce scandale. Il en fut bientôt puni. Hazaël vint assiéger Jérusalem, et ne put en être éloigné qu'au prix d'une riche rançon, payée avec les trésors du palais et du Temple. L'infidèle Joas mourut après un règne de quarante ans, de la main de deux de ses serviteurs (839).

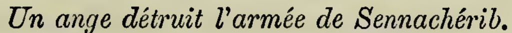
Une restauration religieuse était devenue absolument nécessaire. Depuis longtemps déjà, les prophètes s'efforçaient de la préparer. Hommes d'action et de parole, ils avaient

la plus haute influence sur les esprits, et s'imposaient souvent aux peuples et aux rois, par l'autorité de leurs écrits, de leurs discours, de leurs miracles et de leur vie. Il s'en faut toutefois qu'ils aient été jamais, comme le veut la critique moderne, des hommes politiques ou des perturbateurs dans le royaume du Nord. Ahias, en versant l'onction royale sur le front de Jéroboam, Séméias en s'opposant à la collision des forces d'Israël et de celles de Juda, Élie et Élisée, en protestant contre les crimes et contre les désordres de l'idolâtrie, n'ont point un pareil caractère. Ressusciter les morts, multiplier les vivres dans une famine, ou la goutte d'huile dans le vase de la veuve, ce n'est point faire acte de gouvernement. Un Achab en tutelle, une Jésabel reine nominale, voilà des découvertes qui ne reposent sur rien de sérieux.

On a voulu trouver encore les plus étranges différences entre Élie et ses prédécesseurs, entre ces derniers et ceux que l'on appelle les prophètes lettrés : à quoi bon ?

C'est sans doute parce que la succession de la prophétie en Israël est un des phénomènes les plus considérables de l'histoire de la religion, que le rationalisme s'est efforcé de le dénaturer. Mais rien ne saurait altérer le prestige de cette unité victorieuse qui embrasse tous les temps de l'histoire juive, tous les lieux marqués par le passage du peuple choisi, tous les grands hommes sortis de son sein.





Un ange détruit l'armée de Sennachérib.

FIN DU ROYAUME D'ISRAËL ET DE JUDA.

Le royaume d'Israël s'était affaibli sous les coups de l'implacable Hàzaël, qui en avait réduit l'armée à dix mille hommes d'infanterie et à cinquante cavaliers. Avec cette faible troupe, Joachas remporta cependant quelques victoires. Il mourut après dix-sept ans de règne, et eut pour successeur son fils Joas. Amasias, de son côté, avait succédé à Joas dans le royaume de Juda. Après avoir puni les meurtriers de son père, il affermit son règne en se montrant animé d'un véritable esprit religieux. Il combattit heureusement les Iduméens, mais il eut une guerre à soutenir contre Joas, roi d'Israël, qui le vainquit, le fit prisonnier, et s'empara de Jérusalem, dont il emporta les trésors. Joas fut encore heureux dans une expédition contre les Syriens. Il était allé précédemment rendre visite au vieil Élisée, et, l'ayant vu près de mourir, il s'était écrié : « Mon père, vous êtes le char d'Israël et son guide ! — Prends une flèche, lui avait dit le prophète, et lance-la vers l'Orient. » Puis il lui avait prédit ses triomphes, et avait ainsi terminé sa glorieuse carrière.

Un mort, jeté par hasard dans le sépulcre d'Élisée, revint à la vie, le Seigneur ayant voulu donner ce dernier témoignage aux restes de son serviteur.

Encouragé par les paroles du prophète mourant, Joas attaqua Benadad, successeur d'Hazaël, le défit, et reprit toutes les villes qu'il avait perdues. Il n'eut pas moins de succès contre les Moabites, et mourut après seize ans d'un règne glorieux, laissant la couronne à son fils Jéroboam II. Quelques années après, Amazias, qui avait été rendu à la liberté et au trône de Juda, mourut assassiné dans la ville de Lachis. Azarias, nommé aussi Ozias, lui succéda. Il fut frappé de la lèpre pour avoir tenté, au mépris de la loi, de s'arroger les fonctions sacerdotales. Son fils Joathan gouverna à sa place. En même temps, le roi d'Israël, Jéroboam II, poursuivait le cours des succès de son père contre les Syriens, encouragé dans ses entreprises par le prophète Jonas. La fortune du royaume d'Israël, au lieu de le sauver, allait préparer sa ruine. Avec la richesse et le luxe, on vit s'y introduire toutes les corruptions de l'idolâtrie. Le prophète Amos menaça Jéroboam et les grands de Samarie de toute la colère du ciel, et leur annonça que le Seigneur avait choisi l'empire assyrien pour exercer bientôt contre eux ses vengeances. Au lieu de l'écouter, Jéroboam l'envoya en exil.

Le flambeau de la prophétie ne s'était pas éteint avec Élisée. Le prophétisme avait pris au contraire de grands développements. Partout il luttait en faveur du culte de Jéhovah, protestait contre la dépravation des mœurs ou la tyrannie des rois, et, prévoyant la ruine d'Israël et de Juda, il annonçait déjà les splendeurs d'une Jérusalem nouvelle et la venue du Sauveur. Les prédictions des prophètes qu'on commença de recueillir alors constituent une partie notable de la Bible. A côté de Jonas et d'Amos florissaient Michée, Osias et Osée, et bientôt Isaïe allait paraître.

A la mort de Jéroboam II (784), son fils Zacharie dut lutter pendant de longues années pour arriver au trône (773), qu'il ne conserva que six mois. Un rebelle, nommé Sellum, l'assassina et s'empara de sa couronne. Un mois après, Manahem, un des généraux de Zacharie, prit Samarie, fit périr l'usurpateur et régna dix ans sur Israël. Ces rois suivirent les errements de leurs prédécesseurs. Phul, roi d'Assyrie, envahit la Syrie, menaça le royaume d'Israël, et se fit payer un tribut de dix mille talents. Phacéia, fils de Manahem, lui succéda, la cinquantième année du règne d'Azarias (761). Phacée, un de ses officiers, conspira contre lui deux ans après et le tua. Les avertissements des prophètes ne manquaient pas : les écrits d'Osée déroulent encore sous nos yeux le sombre tableau de ces temps de crime et d'anarchie. Sous le règne de Phacée, Téglath Phalasar, roi des Assyriens, s'empara de plusieurs villes en Israël et en emmena captifs les habitants.

Dans le royaume de Juda, Azarias mourut après avoir régné cinquante et un ans. Jonatham, qui lui succéda, se distingua par sa piété et par son énergie. Son règne fut heureux. Phacée avait été renversé du trône par un fils de Phacéia, en 742. Quelques années après,

il reprit le pouvoir, s'allia avec Basin, roi de Damas, contre les Assyriens d'abord, puis contre le royaume de Juda. Achaz, qui avait succédé à Joatham, n'avait aucune des qualités de son père ; il encourageait l'idolâtrie par son exemple, élevait des statues à Baal et pratiquait le culte de Moloch. Pour résister à Phacée et à Basin, qui avaient envahi son royaume, il fit alliance, malgré les conseils d'Isaïe, avec Téglath Phalasar, qui battit ses ennemis, mais acquit sur Israël un empire considérable. Achaz dut lui payer un tribut, profaner, pour lui plaire, le temple de Jérusalem et sacrifier à toutes les divinités assyriennes. Il mourut en 727, après seize ans de règne, laissant pour lui succéder son fils Ézéchias, qui, heureusement, ne lui ressemblait pas.

Phacée était mort assassiné par Osée, qui avait pris sa place (730). Cet Osée, qui fut le dernier roi d'Israël, ne se conduisit pas mieux que ses prédécesseurs. La mesure des iniquités du monarque et du peuple était comble. L'impiété et l'idolâtrie dominaient, l'encens fumait partout sur les autels des faux dieux ; les fils et les filles d'Israël passaient par le feu en l'honneur de Moloch. Dieu voulut en finir avec ce royaume infidèle. Osée, pour résister aux envahissements des Assyriens, chercha des alliances du côté de l'Égypte, s'entendit avec Sua, conquérant Éthiopien, et refusa le tribut à l'Assyrie. Salmanasar, à cette nouvelle, fondit sur le pays d'Israël, s'empara d'Osée et le jeta en prison ; puis il vint assiéger Samarie et y éprouva une vigoureuse résistance. Le siége dura trois ans, pendant lesquels Salmanasar mourut ; mais son successeur poursuivit ses projets belliqueux, se rendit lui-même devant Samarie et la réduisit en son pouvoir (721). Suivant le principe que pratiquaient alors les conquérants d'Assyrie, les habitants de la contrée furent réduits en captivité et entraînés à la suite du vainqueur dans les cités assyriennes. Le pays fut repeuplé successivement et en grande partie par des Chaldéens, qu'on appela plus tard Samaritains. Instruits par des prêtres hébreux, ils embrassèrent jusqu'à un certain point le culte de Jéhovah, mais en y mêlant des superstitions païennes, et demeurèrent constamment dans la suite séparés du peuple juif. Ainsi finit le royaume d'Israël et se vérifièrent les menaces des prophètes. Il avait duré deux cent cinquante-quatre ans.

Au moment où succombait Israël, victime de ses luttes intestines, de ses révolutions militaires et surtout des corruptions de l'idolâtrie, le royaume de Juda se ranimait sous le règne du pieux Ézéchias. Ce prince avait, dès son avénement, manifesté un zèle ardent pour la religion. Le Temple fermé par Achaz avait été ouvert de nouveau et était redevenu le centre religieux de la nation ; partout les statues des divinités phéniciennes avaient été brisées, et, ce qui n'avait pas été fait jusque-là, les hauts lieux consacrés à Jéhovah, contrairement à la loi, avaient été supprimés. Ézéchias fit disparaître encore le serpent d'airain, qu'on avait conservé depuis Moïse, et qui était devenu l'objet d'un culte superstitieux. La Pâque fut célébrée avec une solennité extraordinaire, et le corps des prêtres et des lévites fut reconstitué. Dieu ne pouvait manquer de protéger le nouveau roi. Le vainqueur assyrien

ne songea pas à conquérir le royaume de Juda; il tourna ses armes contre le roi d'Égypte, qui venait trop tard au secours d'Israël, le battit sur le territoire des Philistins, et remonta aussitôt vers la Phénicie, dont il prit toutes les villes, à l'exception de Tyr, laissant en paix Ézéchias et son royaume. La Judée se reposait de ses longs malheurs; mais des hommes turbulents, malgré les avis des prophètes, cherchaient encore l'alliance funeste des Égyptiens; ce parti, que combattait Isaïe, finit par prévaloir à la cour d'Ézéchias; le roi refusa subitement le tribut à l'Assyrie, qui était alors au faîte de sa puissance. Sennachérib, qui venait de monter sur le trône, allait faire la guerre en Égypte; il voulut, en passant, réduire la Judée. Il s'empara de toutes les places fortes et menaça Jérusalem. Le roi de Juda, pour se débarrasser de son terrible adversaire, dut lui payer un gros tribut et fit enlever le revêtement d'or des portes du Temple. Malgré cela, avant de passer en Égypte, Sennachérib, qui assiégeait la place forte de Lachis, ne voulut pas laisser derrière lui une ville comme Jérusalem et résolut de s'en emparer. Il y envoya donc un corps de troupes considérable. Ézéchias, décidé à résister et à suivre les conseils d'Isaïe, ne négligea rien pour défendre sa capitale, tandis que le prophète encourageait les faibles, réprimandait les lâches, tonnait contre les désordres, et ne ménageait pas les hommes irréligieux. Bientôt arrivèrent au pied des remparts les grands officiers du roi assyrien, avec la sommation de leur maître. Ézéchias envoya trois de ses généraux pour conférer avec eux. Rabsacès, le grand échanson de Sennachérib, prit la parole, se moqua des moyens de défense et des ressources sur lesquelles comptait Ézéchias, appelant l'Égypte un roseau brisé, refusant de croire à la protection de Jéhovah, et terminant son discours par ce dernier sarcasme : « Vous êtes si faibles, que si je vous prêtais deux mille chevaux, vous n'auriez pas de cavaliers pour les monter. » Il affecta même, bien qu'on lui demandât de parler en syriaque, de s'exprimer en langue hébraïque, pour que les soldats et le peuple l'entendissent. Ézéchias fut consterné, et envoya aussitôt consulter Isaïe. Le prophète fit rassurer le roi et lui prédit que Sennachérib apprendrait bientôt une nouvelle qui le ferait retourner en son pays. Un conquérant égyptien, nommé Tharaca, s'avançait déjà contre le monarque assyrien, au moment même où celui-ci faisait de nouveau, par lettre, sommer Ézéchias de lui ouvrir les portes de Jérusalem. Le roi se rendit au Temple, mit la lettre devant le Seigneur et le conjura de venger ses outrages. En même temps Isaïe, saisi de l'inspiration divine, lui faisait dire que Sennachérib n'entrerait pas dans la ville, et qu'il n'essayerait pas même d'en faire le siége. La nuit suivante, en effet, l'ange de la colère de Dieu descendit dans le camp assyrien, et cent quatre-vingt-cinq mille hommes périrent. Les paniques, les surprises, les déroutes imprévues dans les guerres antiques, quand des nations entières se transformaient en armées, ont plus d'une fois décidé du sort d'une campagne. Dieu faisait entrer les conditions de ces guerres tumultueuses dans les moyens de sa providence. Les anges sont les agents de cette divine providence, et leur action, à l'insu des hommes, se mêle aux événements et les conduit.

Après un pareil désastre, Sennachérib n'eut plus qu'à s'en retourner honteusement à Ninive. Il y fut assassiné bientôt par ses fils, dans le temple de Nesroch.

On pense que le roi de Juda fut alors atteint de la peste. Il tomba si gravement malade qu'on désespéra de ses jours. Isaïe vint l'avertir de mettre ordre à ses affaires. Le roi supplia instamment le Seigneur de prolonger sa vie, et sa prière fut exaucée. Le prophète lui annonça qu'il guérirait, soigna lui-même le mal dont il souffrait, et pour lui donner un gage de sa guérison, il fit rétrograder l'ombre de dix degrés sur l'horloge d'Achaz. Ézéchias, qui était poëte, aimait les saintes lettres et faisait recueillir les monuments littéraires du règne de Salomon, composa un magnifique cantique pour témoigner sa reconnaissance au Seigneur. « J'ai dit : Au milieu de mes jours, je vais descendre aux portes du tombeau; et j'ai « cherché en vain à renouer le fil de mes années... comme une tente de pasteur qu'on « replie au matin, ainsi se sont-elles repliées, et la trame de ma vie va bientôt être coupée « comme la toile sous la main du tisserand... Ainsi j'avais parlé, mais mon amertume s'est « changée en allégresse. Vous avez délivré mon âme, ô mon Dieu, des terreurs de la mort, « vous avez rejeté en arrière le souvenir de mes fautes passées. » Le règne d'Ézéchias fut aussi l'âge d'or de la poésie prophétique. Outre les prophètes qui ont été nommés, il faut citer encore Nahum, qui dut prononcer alors la sublime prophétie où il annonçait la ruine de Ninive, florissante et toute-puissante à ce moment. Des ambassadeurs de Berodach Baladan, roi de Babylone, révolté contre les Assyriens, vinrent trouver Ézéchias pour le féliciter de son rétablissement et lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Le roi, cédant à un mouvement de vanité, se plut à montrer aux envoyés ses trésors et ses arsenaux. Isaïe l'en reprit, et lui déclara que ces richesses seraient un jour emportées à Babylone. Ézéchias eut un fils trois ans après l'invasion des Assyriens; il vécut en paix le reste de ses jours, et mourut après un règne de quarante et un ans, laissant le trône à son fils Manassé, âgé de douze ans.

Manassé, élevé sans doute sous l'influence du parti antireligieux que l'énergie d'Ézéchias avait tenu en respect, fut un roi pervers, qui réunit en lui l'impiété d'Achab et la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal, les bois sacrés et les hauts lieux, profana le Temple par des autels consacrés au culte des astres, fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch, souilla le sanctuaire par les abominations du culte d'Astarté et se livra à toutes les pratiques d'une superstition criminelle. En vain les prophètes firent-ils retentir à ses oreilles les menaces du Seigneur, lui annonçant que Jérusalem aurait le sort de Samarie; ils ne furent point écoutés. Manassé fit couler à flots le sang innocent, dit l'Écriture, et, suivant la tradition juive et chrétienne, il fit scier le prophète Isaïe entre deux planches. Le livre des Rois ne donne pas d'autres détails sur son règne, qui dura cinquante-cinq ans. Mais les Paralipomènes ajoutent que les chefs de l'armée assyrienne tombèrent sur lui, le firent prisonnier et l'emmenèrent à Babylone. Là, le roi criminel fit pénitence; Dieu

eut pitié de lui et le rétablit sur son trône. De retour à Jérusalem, il fit renverser les idoles et revint au culte de Jéhovah. Il est douteux toutefois qu'il ait persisté dans le bien jusqu'à la fin, car Jérémie et le livre des Rois montrent la colère du Seigneur toujours prête à fondre sur Juda, à cause des crimes de Manassé, alors qu'il était déjà mort, et avait été enseveli comme un impie, non avec ses pères, mais dans son jardin. Son fils Amon lui succéda à l'âge de vingt-deux ans (642), fut mauvais comme lui et fut assassiné après un règne de deux années. Le peuple fit mourir les assassins d'Amon et mit sur le trône son fils Josias, âgé de huit ans, qui devait être comme la dernière lueur de la maison de David. Élevé dans la crainte du Seigneur, le jeune roi se montra de bonne heure animé d'un grand zèle pour le renversement des idoles, le rétablissement du culte du vrai Dieu et la réparation du Temple. La treizième année de son règne, Jérémie, fils de Helcias, commençait à prophétiser à Anathoth, et ne tardait pas à venir à Jérusalem, où il dut exercer une grande influence. Dans le même temps florissait aussi Sophonias.

Cinq années plus tard, le grand prêtre Helcias retrouva dans le Temple le livre de la loi, quelque précieux exemplaire des lois de Moïse sans doute, qui avait dû être caché au temps des rois impies et qu'on croyait perdu, et le fit porter à Josias, qui voulut en entendre la lecture. Il fut extrêmement frappé de toutes ses prescriptions mises en oubli, et déchira ses vêtements à la pensée des transgressions nombreuses dont elles étaient l'objet. Après avoir pris conseil de la prophétesse Holdu, il convoqua les anciens, se rendit au Temple avec eux, et lut en présence des lévites, des prêtres et du peuple, les paroles de l'alliance qu'on jura de respecter. Les idoles furent brûlées et les hauts lieux détruits. Le roi se rendit à Béthel, brisa le veau d'or, renversa son temple, et en tua les prêtres. De retour à Jérusalem, il y fit célébrer la Pâque avec une solennité qu'on n'avait pas vue, même sous Ézéchias. La cité de David redevint le centre du culte. Cependant le Seigneur n'avait point oublié les crimes de Manassé, et la ruine de Juda, retardée pour un temps, n'en demeura pas moins arrêtée dans les décrets divins. L'empire chaldéen grandissait en puissance, à mesure que déclinait l'empire assyrien. Néchao, roi d'Égypte, voulut en arrêter les progrès. Il traversa le pays des Philistins, et tourna au nord le territoire de Juda pour traverser la plaine d'Esdraëlon. Là, Josias vint l'attaquer près de Mageddo. En vain le pharaon lui fit-il dire qu'il n'en voulait pas au royaume de Juda. Josias voulut livrer la bataille ; il y fut tué, et son corps fut ramené à Jérusalem au milieu d'un deuil universel.

Le peuple donna la couronne à Joachaz, fils puîné de Josias, qui ne la garda que trois mois. Néchao, avant de marcher sur l'Euphrate, voulut soumettre la Judée. Il envoya Joachaz captif en Égypte, mit à sa place son frère aîné Éliacim, dont il changea le nom en celui de Joachim, et imposa au pays un tribut considérable. Joachim ne fut pas seulement, comme son frère, hostile au culte de Jéhovah et partisan de l'idolâtrie, il opprima son peuple, persécuta les prophètes, et fit couler à flots le sang innocent dans la ville de Jérusalem.



Josias apprend à connaître le livre de la loi.

Jérémie, malgré le danger auquel il s'exposait, ne cessa de protester contre cette abominable tyrannie. Tandis que, d'une part, Nabuchodonosor, fils du roi de Babylone, battait Néchao et l'obligeait à fuir en Égypte, et que, de l'autre, son père Nabopolassar s'emparait de Ninive avec l'aide de Cyaxare, roi des Mèdes, et la détruisait, le prophète Habacuc prophétisait contre les Chaldéens et annonçait leur ruine prochaine. Mais, avant de tomber, cette formidable puissance allait écraser le royaume de Juda. La cinquième année du règne de Joachim, Nabuchodonosor envahit la Syrie et menaça la Judée. Un jeûne public fut proclamé à Jérusalem pour implorer le secours de Dieu ; Jérémie fit à cette occasion lire dans le Temple le livre de ses prophéties, que Joachim jeta au feu. En même temps il donna l'ordre d'arrêter ce prophète, ainsi que Baruch ; mais ils parvinrent à lui échapper. Nabuchodonosor, rappelé à Babylone par la mort de son père, ne perdit point de vue ses projets sur la Judée. Il y revint deux ans après (602), s'empara de Jérusalem et fit de Joachim son tributaire et son vassal. Au bout de trois ans, celui-ci osa se révolter. Nabuchodonosor fit ravager le pays de Juda par des bandes chaldéennes, arabes et syriennes, et prépara une expédition. Joachim mourut alors, laissant son triste royaume à son fils Joachin ou Jéchonias. L'armée babylonienne fondit sur Jérusalem ; le roi chaldéen s'y présenta lui-même et vit bientôt Joachin venir avec toute sa

famille se remettre à la discrétion du vainqueur. Puis il s'empara de tous les trésors du palais et du Temple, en brisa les vases d'or, et emmena en captivité à Babylone, avec le roi, dix mille des principaux habitants, parmi lesquels se trouvait Ézéchiel, qui allait prophétiser bientôt. Il mit sur le trône Matthanias, dernier fils de Josias, et changea son nom en celui de Sédécias, en signe de vassalité.

Pour que ce fantôme de monarque pût se maintenir, la plus grande prudence eût été nécessaire. En vain Jérémie lui donnait ses conseils et multipliait ses prédictions ; poussé par le parti militaire et comptant sur l'appui du pharaon Ophra ou Apriès, Sédécias se crut assez fort pour secouer le joug babylonien qu'il portait depuis huit ans. L'armée chaldéenne parut bientôt sous les murs de Jérusalem, dont elle fit le siége (589). Ce siége, levé pendant quelque temps, à la suite de l'entrée de l'armée égyptienne en Judée, fut repris avec une nouvelle vigueur. On obtint du roi que Jérémie, qui ne cessait de répéter ses lugubres prophéties, fût mis en prison. Sédécias vint l'y visiter et reçut de lui des conseils qui seuls pouvaient le sauver, mais qu'il n'osa suivre. Après dix-huit mois, les vivres manquèrent et, malgré le courage des défenseurs qui ne s'était point démenti un moment, la résistance devint impossible. Les Chaldéens, ayant ouvert une brèche dans la muraille, pénétrèrent dans la ville, tandis que Sédécias se sauvait avec les gens qui lui restaient par une poterne de son jardin. Les Babyloniens poursuivirent les fuyards, les dispersèrent et s'emparèrent du roi, qui fut conduit à Reblatha, en présence de Nabuchodonosor.

Le vainqueur fut implacable ; il fit égorger les enfants du roi vaincu, lui creva les yeux, et l'envoya chargé de chaînes à Babylone. Un mois après, le chef de l'armée chaldéenne vint à Jérusalem, incendia le Temple, le palais, tous les monuments, rasa les murs, et la ville ne fut plus qu'un monçeau de ruines. Il fit saisir le grand prêtre, plusieurs dignitaires et soixante des principaux habitants, et les envoya à Nabuchodonosor, qui les mit à mort. On brisa les colonnes d'airain et la mer d'airain du Temple, et l'on envoya à Babylone tous les trésors qui s'y trouvaient encore.

Cependant un Hébreu, nommé Gondolias, fut laissé à Maspha pour gouverner le pays. Jérémie vint le trouver et composa près de lui ses sublimes lamentations. La confiance revenait peu à peu ; mais un traître, nommé Ismaël, assassina Gondolias. Ceux qui restaient craignirent la vengeance de Nabuchodonosor et voulurent émigrer en Égypte, malgré les conseils de Jérémie, qu'ils emmenèrent de force avec eux. On croit que ce prophète fut lapidé à Daphné par ses compatriotes devenus idolâtres.

Cinq années après la destruction de Jérusalem, le chef des armées, Nabuzardan, emmena encore plus de sept cents Judéens à Babylone ; la Judée demeura ainsi privée de presque tous ses habitants et fut occupée en partie par les peuplades voisines.



Destruction de Jérusalem.

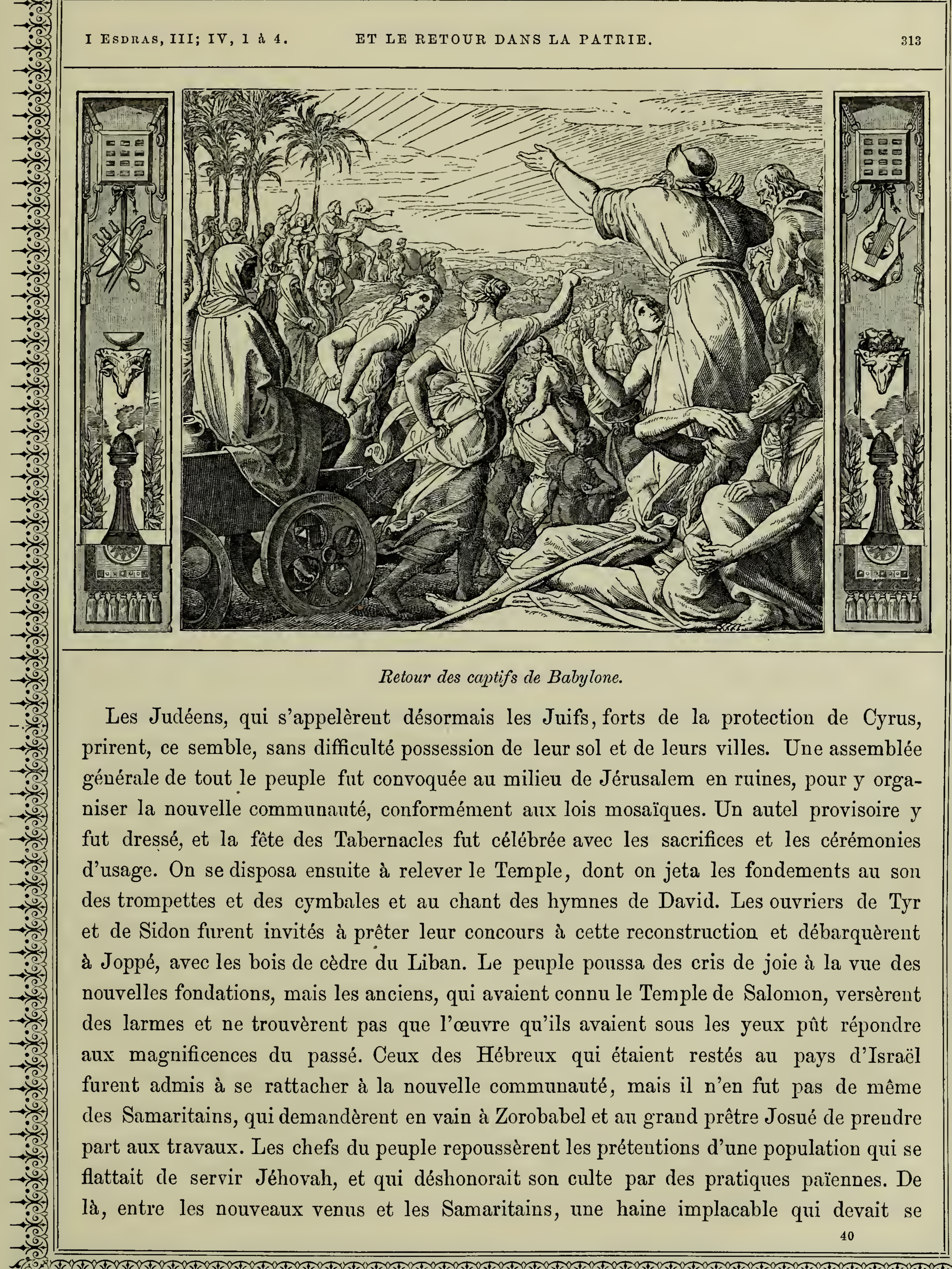
LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE ET LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Le pays de Juda avait eu le sort de celui d'Israël. La dépopulation y fut même plus complète. La guerre des Chaldéens, les déportations successives en Babylonie et l'émigration en Égypte en avaient fait un désert, où vinrent se mêler peu à peu aux faibles débris de la race hébraïque qui pouvaient y rester, des habitants des contrées voisines. Quant aux déportés, ils ne furent point maltraités des vainqueurs. Dès la première prise de Jérusalem, Nabuchodonosor avait choisi parmi les otages des jeunes gens de distinction pour les attacher à sa personne et les faire instruire dans la langue et dans les sciences des Chaldéens. Les Judéens, établis en diverses localités de la Chaldée, y formèrent des colonies qui devinrent bientôt florissantes. Placés sous la surveillance du gouvernement babylonien, mais régis par leurs anciens, ils n'avaient à regretter que leur indépendance et leur patrie. On leur laissait le libre exercice de leur culte; ils ne pouvaient à cet égard observer qu'en partie les usages de leur pays, car ils n'avaient plus de temple, plus de sacrifices par là même, mais leurs dispositions intérieures s'étaient bien améliorées. Ils étaient résignés à leur malheur, y reconnaissaient

la justice de Dieu et faisaient pénitence, en déchirant leurs cœurs et non leurs vêtements. Ils se réunissaient en quelque oratoire, auprès du fleuve, pour y entendre la lecture du saint livre, et certaines heures de la journée étaient consacrées à la prière. C'est ainsi que Baruch nous montre sur l'Euphrate les captifs dont parle le Psaume CXXXVI : « Nous nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone et nous avons pleuré, en nous souvenant de Sion ; et nous avons suspendu aux saules nos instruments de musique. » Nabuchodonosor avait été cruel envers les rois de Juda ; égaré par l'orgueil qui le perdit, il se livra plusieurs fois à des actes insensés dont les exilés eurent à souffrir ; mais son successeur Évilmérodach se montra plus clément. Il fit sortir Joachin de son cachot et le traita honorablement, l'admettant à sa table et lui donnant une pension. Quant au malheureux Sédécias, il était mort dans sa prison.

Les prophètes exerçaient une grande influence sur les exilés : ils soutenaient leur courage et leur faisaient entrevoir la délivrance. Babylone allait s'affaiblissant, et déjà l'on annonçait que les Perses, dont la puissance s'élevait comme une menace, allaient bientôt triompher sur ses ruines. Ézéchiel toutefois, dans ses prophéties et dans ses visions, se gardait bien de prédire comme très-prochain un événement dont il ne pouvait encore que de loin saluer l'aurore. Mais Daniel, qui était jeune sous Nabuchodonosor, ne tarda pas à prophétiser aussi, et, sous le successeur d'Évilmérodach, il proclama hautement que l'exil touchait à son terme, et que Cyrus était l'oint du Seigneur, destiné à vaincre les nations et à délivrer le peuple de Dieu. Nous le verrons plus tard, dans un festin fameux, se faire l'interprète des vengeances du Seigneur.

En effet, pendant l'année 538, Cyrus, roi de Perse, vint avec son beau-père Cyaxare II, roi de Médie, assiéger Babylone, un jour que les habitants étaient en fête, et que le roi Balthasar se livrait à une orgie. La capitale tomba en son pouvoir. Cyaxare étant mort en 536, Cyrus réunit sous son sceptre la Perse, la Médie et la Babylonie. Très-favorable aux Hébreux, dont il aimait la religion, il s'empressa de publier un édit qui leur permettait de retourner dans leur pays et de rebâtir le temple de Jérusalem. Les anciens habitants d'Israël, établis depuis deux siècles dans les différentes provinces de l'empire, songèrent à peine à profiter de la permission de rentrer dans une patrie dont le souvenir était pour eux déjà bien effacé ; mais les Judéens répondirent en grand nombre à l'appel de Cyrus. Les familles des tribus de Juda et de Benjamin, les prêtres et les lévites formèrent une caravane qui, avec les musiciens et les esclaves, comprenait près de cinquante mille individus. Ils se mirent en marche sous la conduite de Zorobabel, arrière-petit-fils de Joachin, avec leurs chevaux, leurs mulets, leurs ânes et leurs chameaux. Le trésorier de Cyrus avait remis à Sassabasar, prince de Juda, tous les vases d'or et d'argent enlevés par Nabuchodonosor au Temple de Jérusalem, au nombre de cinq mille quatre cents. Le voyage dura près de quatre mois.

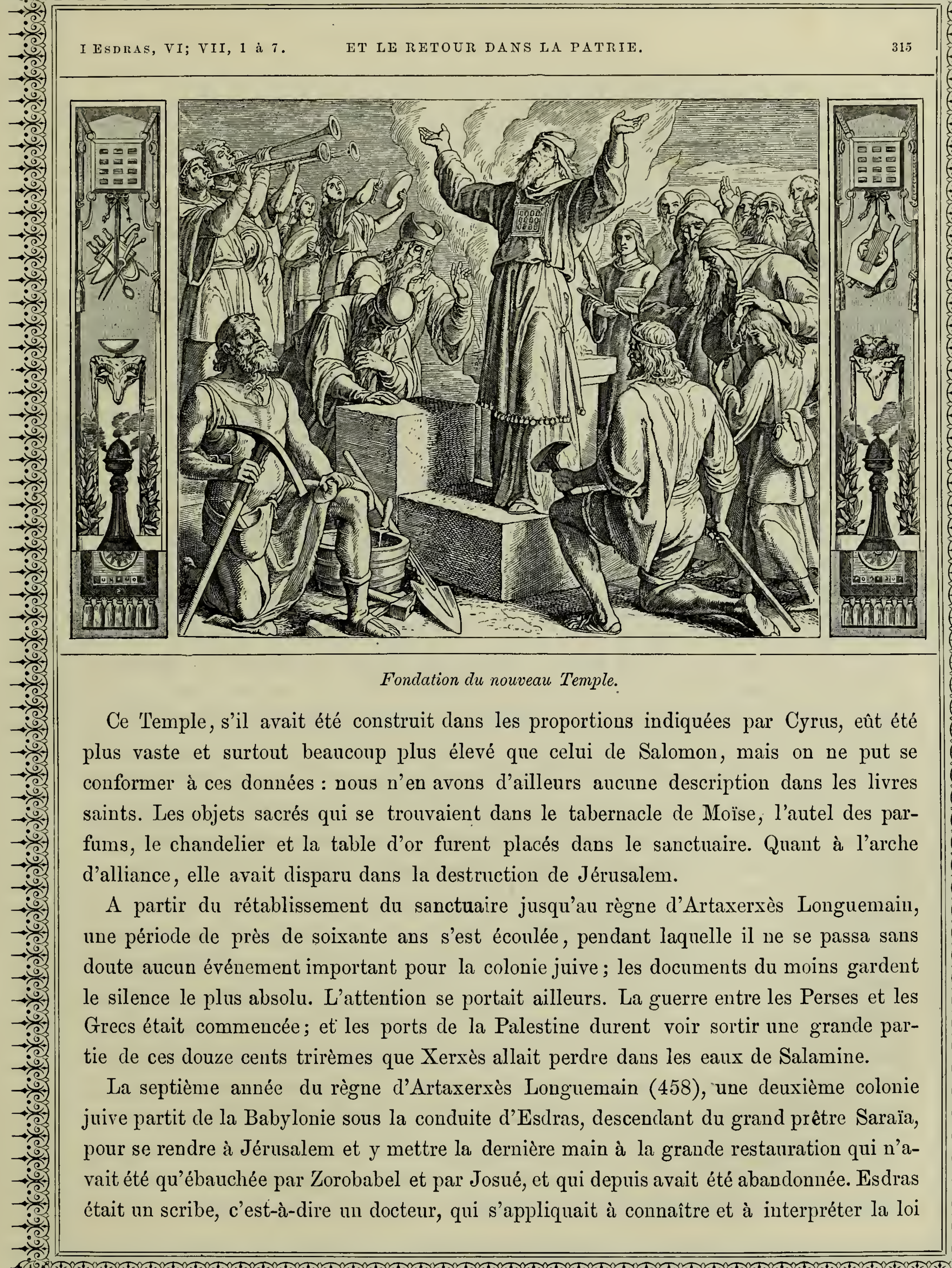


Retour des captifs de Babylone.

Les Judéens, qui s'appelèrent désormais les Juifs, forts de la protection de Cyrus, prirent, ce semble, sans difficulté possession de leur sol et de leurs villes. Une assemblée générale de tout le peuple fut convoquée au milieu de Jérusalem en ruines, pour y organiser la nouvelle communauté, conformément aux lois mosaïques. Un autel provisoire y fut dressé, et la fête des Tabernacles fut célébrée avec les sacrifices et les cérémonies d'usage. On se disposa ensuite à relever le Temple, dont on jeta les fondements au son des trompettes et des cymbales et au chant des hymnes de David. Les ouvriers de Tyr et de Sidon furent invités à prêter leur concours à cette reconstruction et débarquèrent à Joppé, avec les bois de cèdre du Liban. Le peuple poussa des cris de joie à la vue des nouvelles fondations, mais les anciens, qui avaient connu le Temple de Salomon, versèrent des larmes et ne trouvèrent pas que l'œuvre qu'ils avaient sous les yeux pût répondre aux magnificences du passé. Ceux des Hébreux qui étaient restés au pays d'Israël furent admis à se rattacher à la nouvelle communauté, mais il n'en fut pas de même des Samaritains, qui demandèrent en vain à Zorobabel et au grand prêtre Josué de prendre part aux travaux. Les chefs du peuple repoussèrent les prétentions d'une population qui se flattait de servir Jéhovah, et qui déshonorait son culte par des pratiques païennes. De là, entre les nouveaux venus et les Samaritains, une haine implacable qui devait se

perpétuer et qui, pour le moment, faillit empêcher la construction de la ville et du Temple. On essaya d'abord d'attaquer les travailleurs, puis on intrigua auprès du gouvernement persan pour faire révoquer les édits favorables aux Juifs. Tout le temps que vécut Cyrus, ces dénonciations ne trouvèrent pas de créance; mais il en fut autrement après lui. Aux jours d'Artaxerxès, dit l'Écriture, les chefs des Samaritains écrivirent au roi. Ils accusaient les Hébreux de relever avec le Temple les fortifications de Jérusalem. Cette ville rebelle avait été constamment, disaient-ils, un foyer de conspiration contre les rois et les provinces, si bien qu'il avait fallu la détruire. Si ses remparts étaient reconstruits, c'en était fait de la domination du roi en deçà du Jourdain. Cet Artaxerxès, appelé aussi Assuérus et qu'on croit être Cambyse, accueillit l'accusation, et adressa aux autorités samaritaines un firman qui ordonnait de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, les travaux à Jérusalem.

L'œuvre fut ainsi interrompue durant une période de quinze ans. Le zèle se refroidit et l'on ne songeait plus à la construction du Temple, lorsque, la seconde année du règne de Darius (520), le prophète Aggée vint trouver Zorobabel et Josué, leur représenta combien il était inconvenant de voir s'élever de toutes parts de splendides habitations, alors que la maison du Seigneur était abandonnée, et les avertit qu'on provoquait ainsi la colère de Jéhovah, qui déjà châtiait son peuple en l'affligeant par des années stériles. Les travaux furent aussitôt repris, et, pour encourager les chefs de la colonie, Aggée prophétisa que la gloire du second Temple surpasserait celle du premier. Toute cette partie de la prophétie se rapporte au Messie, qui devait glorifier par sa présence un monument bien inférieur à celui de Salomon. Dans le même temps, le prophète Zacharie joignait l'influence de sa parole aux exhortations d'Aggée, exaltait la mission de Josué et de Zorobabel, et leur prédisait un succès complet. « Réjouis-toi, fille de Sion, disait-il, annonçant l'entrée du Sauveur à Jérusalem ; voici que ton roi vient vers toi, pauvre et juste, monté sur l'ânesse et sur l'ânon. » Les travaux poussés avec ardeur éveillèrent l'attention du gouverneur des pays situés au delà du fleuve ; sans être hostile aux Juifs, il leur demanda s'ils étaient autorisés à les poursuivre, et, sur leur réponse, il fit un rapport à Darius, le priant de faire exécuter des recherches dans les archives du royaume, afin de voir s'il existait réellement un édit de Cyrus en faveur des Juifs. L'édit fut retrouvé dans la bibliothèque d'Ecbatane, et Darius donna des ordres pour que la volonté de son prédécesseur fût obéie et pour qu'on prît même dans ses trésors les sommes nécessaires à la reconstruction du Temple. Dès ce moment, l'œuvre avança très-rapidement, et, la sixième année du règne de Darius, elle était complétement achevée. La dédicace du nouvel édifice fut célébrée avec une grande solennité, au milieu d'un immense concours. On immola cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents brebis, et l'on offrit en outre un sacrifice expiatoire de douze boucs pour les douze tribus d'Israël.



Fondation du nouveau Temple.

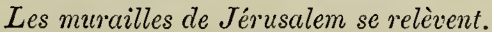
Ce Temple, s'il avait été construit dans les proportions indiquées par Cyrus, eût été plus vaste et surtout beaucoup plus élevé que celui de Salomon, mais on ne put se conformer à ces données : nous n'en avons d'ailleurs aucune description dans les livres saints. Les objets sacrés qui se trouvaient dans le tabernacle de Moïse, l'autel des parfums, le chandelier et la table d'or furent placés dans le sanctuaire. Quant à l'arche d'alliance, elle avait disparu dans la destruction de Jérusalem.

A partir du rétablissement du sanctuaire jusqu'au règne d'Artaxerxès Longuemain, une période de près de soixante ans s'est écoulée, pendant laquelle il ne se passa sans doute aucun événement important pour la colonie juive ; les documents du moins gardent le silence le plus absolu. L'attention se portait ailleurs. La guerre entre les Perses et les Grecs était commencée ; et les ports de la Palestine durent voir sortir une grande partie de ces douze cents trirèmes que Xerxès allait perdre dans les eaux de Salamine.

La septième année du règne d'Artaxerxès Longuemain (458), une deuxième colonie juive partit de la Babylonie sous la conduite d'Esdras, descendant du grand prêtre Saraïa, pour se rendre à Jérusalem et y mettre la dernière main à la grande restauration qui n'avait été qu'ébauchée par Zorobabel et par Josué, et qui depuis avait été abandonnée. Esdras était un scribe, c'est-à-dire un docteur, qui s'appliquait à connaître et à interpréter la loi

et le droit mosaïques ainsi que les écrits des prophètes ; car l'ère des prophètes est sur le point de se fermer dans la nation juive, et l'interprétation savante et raisonnée de la loi va se substituer désormais à cette forme poétique et divinement inspirée des leçons et des enseignements que le Seigneur donnait à son peuple. Esdras, qui avait disposé son cœur, dit l'Écriture, à étudier la doctrine de Jéhovah, à la pratiquer et à l'expliquer aux Israélites, jouissait d'un très-grand crédit auprès du monarque persan. La permission qu'il sollicita du roi Artaxerxès d'aller à Jérusalem avec une nouvelle caravane, pour y organiser l'administration civile et religieuse, lui fut accordée sans peine. Le firman qu'il obtint du prince à cet effet était conçu dans les termes les plus favorables au but qu'il se proposait. Il était autorisé, non-seulement à emmener avec lui tous les Juifs qui voudraient l'accompagner, mais encore à recueillir, avec l'or et l'argent offerts par le roi et par ses conseillers, tous les dons du peuple, pour en faire l'usage qu'il voudrait, à établir des juges et des tribunaux et à propager le culte du Seigneur et l'enseignement de la loi mosaïque dans sa nation. Des ordres étaient donnés aux autorités persanes de la Syrie de lui accorder, sur les revenus de la province, l'or et les vivres dont il aurait besoin, et d'exempter de toute contribution les prêtres et les lévites. Esdras, au commencement du printemps, réunit près de la rivière qui coule vers le fleuve Ahava une caravane d'environ quinze cents hommes, avec leurs femmes et leurs enfants. Parmi ces chefs de famille, il chercha des prêtres et des lévites dont il avait surtout besoin, et, n'en trouvant point, il envoya une députation chargée d'en recruter. Il en trouva une quarantaine environ, et, de plus, deux cent vingt Nathinéens ou serviteurs du Temple. On demeura trois jours près de l'Ahava, et l'on se prépara au voyage par un jeûne général et par la prière. Esdras, ne comptant que sur le secours de Dieu pour réussir dans son entreprise, et ayant refusé de se faire accompagner par les soldats que le roi de Perse lui avait offerts, confia aux prêtres et aux lévites l'or et l'argent avec les vases précieux qu'il tenait de la munificence royale et tous les dons qu'il avait recueillis, et l'on se mit en marche le douzième du premier mois. Quatre mois après, la caravane arrivait heureusement à Jérusalem. Les trésors furent encore remis dans le Temple aux prêtres et aux lévites, qui en dressèrent un état exact ; puis les lettres royales furent envoyées aux satrapes de Syrie, qui se conformèrent aux volontés de leur maître pour tous les secours à donner.

Esdras n'était point venu à Jérusalem pour y vivre au milieu des douceurs de la fortune et du repos ; c'était surtout en réformateur qu'il se présentait. Les pouvoirs étendus qu'il tenait du roi, son zèle, sa science, ses mérites et les services qu'il rendait, devaient lui faciliter sa tâche. Les chefs des familles et les princes du peuple vinrent effectivement le trouver, pour s'entendre avec lui sur les points les plus importants. Un très-grave désordre s'était introduit parmi les Juifs : au lieu de se préserver du contact des nations étrangères, comme l'exigeait la loi, ils avaient contracté de nombreux mariages avec des femmes païennes ; les magistrats et les prêtres eux-mêmes avaient donné ce scandale.



Les murailles de Jérusalem se relèvent.

Esdras en conçut une telle douleur qu'il déchira ses vêtements, et demeura jusqu'au soir assis à terre dans son accablement. Puis, les habits déchirés et les cheveux épars, il s'en alla au milieu de tout le peuple s'agenouiller devant le Temple du Seigneur à l'heure du sacrifice, prier à haute voix, et confesser les péchés d'Israël. La foule qui l'entourait, profondément émue, versait des larmes abondantes. Alors un fervent Israélite, nommé Séchénias, l'aborda, et lui déclara que ceux qui avaient contracté des alliances prohibées étaient prêts, s'il l'exigeait, à se séparer de leurs femmes et de leurs enfants. Ils en prirent tous l'engagement par serment. Esdras décréta alors que tous les pères de famille auraient à se présenter à Jérusalem dans l'espace de trois jours, sous peine d'être exclus de la communauté et dépouillés de leurs biens. Aucun ne manqua à cet appel, malgré la mauvaise saison. « Vous avez péché, leur dit Esdras, vous avez pris des femmes étrangères et augmenté le crime d'Israël, maintenant rendez gloire à Dieu, séparez-vous des nations et de ces femmes. » Un assentiment complet répondit à ces paroles. Seulement, comme l'exécution d'une pareille mesure ne pouvait se faire en un jour, des juges furent établis dans les villes pour procéder à cette épuration qui demanda trois mois environ.

L'œuvre de la réforme entreprise par Esdras ne fut sans doute pas accomplie sur tous les points, comme elle l'avait été à cet égard. Treize années après, dans la vingtième

du règne d'Artaxerxès (445), l'état de la communauté établie en Judée était encore tout à fait lamentable. Un grand personnage de la cour de Suze, nommé Néhémias, juif d'origine, plein de piété et d'énergie, reçut alors la visite de son frère Hanani et de quelques autres habitants de Jérusalem, qui lui dirent : « Les Juifs sont dans la tristesse et dans l'opprobre; le mur de Jérusalem est tombé et ses portes sont brulées. » A cette nouvelle, Néhémias fut atterré; il passa plusieurs jours dans les larmes, le jeûne et la prière. Sa résolution fut prise de partir pour Jérusalem et d'aller au secours de ses frères, et il n'attendit plus qu'une occasion favorable pour demander au roi un congé avec les pouvoirs nécessaires. Au printemps de la même année, Néhémias, qui était échanson du monarque, parut devant lui pour remplir ses fonctions et se montra profondément abattu. Le roi s'informa de la cause de son chagrin. « Comment, lui dit Néhémias, mon visage ne serait-il pas triste, alors que la ville où sont les tombeaux de mes pères est déserte, et que ses portes sont brulées? — Que demandes-tu? lui dit le roi. — Si le roi le veut bien, répondit-il, s'il m'accorde sa faveur, qu'il me permette d'aller en Judée, dans la ville de mes pères, et je la rebâtirai. » Le roi, et la reine, qui était auprès de lui, accueillirent avec bonté la demande de Néhémias, et lui témoignèrent le désir qu'il ne les quittât pas pour toujours. On lui promit en même temps des lettres pour les chefs de la Syrie et pour le gardien des forêts royales, afin de lui faciliter son entreprise. Muni de ces pouvoirs, escorté par une nombreuse cavalerie, Néhémias se mit en route. Il entra à Jérusalem avec un petit nombre d'hommes, se reposa trois jours, et visita pendant la nuit les murs en ruine de la ville sainte. Ayant pris ses plans, il convoqua les principaux habitants et leur fit connaître ses desseins. « Venez, leur dit-il, et bâtissons les murs de Jérusalem, pour que nous ne soyons plus un sujet d'opprobre. »

Mais l'hostilité dont Samarie était le centre ne tarda pas à se manifester. L'Horonite Sanaballat, l'Ammonite Tobie et l'Arabe Gosem avaient reçu les lettres du roi et en avaient été consternés. A peine les travaux furent-ils commencés qu'ils cherchèrent à les entraver. Néhémias fit valoir ses droits : « Pour vous, leur dit-il, il n'y a ni part, ni droit, ni souvenir à Jérusalem. » L'ouvrage avait été confié aux soins des chefs de toutes les familles, et les prêtres eux-mêmes n'en étaient pas exemptés. Les ennemis des Juifs, voyant avancer les fortifications, prirent une attitude plus décidée et se préparèrent à attaquer les travailleurs. Néhémias, averti de leurs projets, ordonna que tous les ouvriers eussent l'épée au côté et que la moitié d'entre eux se tinssent prêts au combat : lui-même demeurait constamment au milieu d'eux, avec des trompettes pour sonner l'alarme. Grâce à ces précautions, il déjoua les ruses des ennemis, et cinquante-deux jours suffirent pour relever les murs de Jérusalem.

Il avait eu soin, en même temps, de régler des questions de propriété qui avaient profondément troublé la communauté.



Jeûne solennel et prières des lévites (page 320).

Beaucoup de familles juives se trouvaient dans une grande misère. Arrivées lors de la première émigration, elles n'avaient pu, faute de titres, rentrer dans les possessions de leurs pères ; elles avaient dû faire des emprunts, et les riches propriétaires, devenus leurs créanciers, se saisissaient de leurs biens et de leurs personnes. Néhémias fit valoir auprès de ces riches les sacrifices qu'il s'était imposés, montra son désintéressement, et leur dit : « Ce n'est pas bien, ce que vous faites; rendez à vos frères les champs, les vignes, les oliviers et les maisons que vous leur avez pris ; » puis, secouant son vêtement, il ajouta : « Que Dieu traite ainsi tout homme qui n'accomplira pas ma parole! » On se rendit à ses exhortations et l'union fut rétablie.

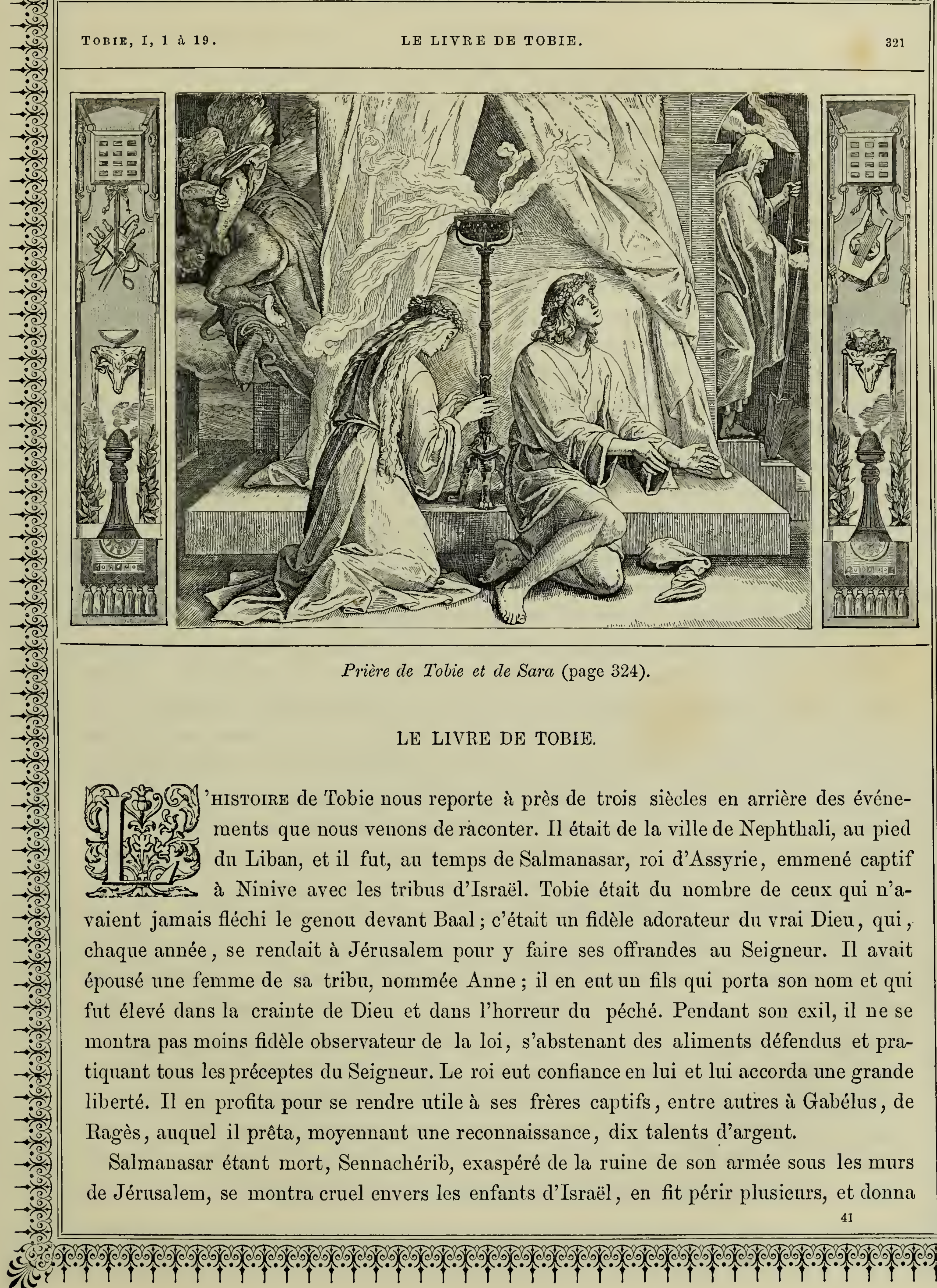
Néhémias confia ensuite le commandement de la ville à son frère Hanani et à Hananias, prince de la maison de Jérusalem ; il ordonna de fermer les portes chaque soir et de les ouvrir au matin. La ville n'était pas peuplée encore en raison de son étendue ; il fit le recensement des habitants et prit ses mesures pour la repeupler. On était à la veille du septième mois, où de grandes solennités devaient avoir lieu. Le peuple s'assembla dans la ville sainte et se rendit à la porte des Eaux. Le vénérable Esdras reparut alors sur la scène, soutenu de l'autorité de Néhémias, pour faire connaître la loi. Debout sur une estrade au milieu des principaux chefs de famille, il donna lecture au peuple du livre sacré.

Une grande émotion accueillit la parole divine ; tous les yeux étaient remplis de larmes ; le reste de la journée, toutefois, fut consacré aux réjouissances et aux fêtes. Le lendemain, les prêtres et les lévites, rassemblés avec les chefs de famille autour d'Esdras, apprirent comment, d'après la loi, devait être célébrée pendant sept jours la fête des Tabernacles. Elle fut suivie d'un jeûne public, pendant lequel on lut de nouveau au peuple la loi du Seigneur, on fit des prières et l'on offrit des sacrifices. Il fut décidé qu'un dixième de la population de la Judée s'établirait à Jérusalem. L'alliance fut ensuite solennellement renouvelée avec Jéhovah ; acte public en fut dressé, et de nombreuses signatures le revêtirent. En tête se voit celle de Néhémias; mais la signature du grand prêtre ne s'y trouve pas, et il semble ainsi que la famille pontificale était peu favorable aux réformes religieuses qui s'accomplissaient ; l'absence de celle d'Esdras ne peut s'expliquer que par la mort de ce vénérable interprète de la loi.

Néhémias se démit des fonctions qu'il exerçait à Jérusalem pour retourner auprès d'Artaxerxès. Mais au bout de deux ou trois ans, ayant appris que de nouveaux désordres menaçaient son œuvre si laborieusement accomplie, il obtint un nouveau congé du roi. A Jérusalem, les parts des lévites n'étaient plus payées, on y profanait le sabbat par des ventes et des trafics avec les marchands tyriens; des mariages étaient de nouveau contractés avec les femmes étrangères, et l'Ammonite Tobie, devenu l'ami du grand prêtre Éliasib, avait un appartement dans le temple. Néhémias déploya une grande sévérité contre tous ces abus ; il fit fermer les portes de Jérusalem la veille du sabbat jusqu'au lendemain du saint jour ; il épura, comme Esdras, les familles qui avaient contracté des liaisons avec des étrangères, régla de nouveau les attributions des lévites, fit chasser du Temple l'Ammonite Tobie, et dut même exiler le grand prêtre Éliasib, qui était devenu le gendre de Sanaballat.

Nous ne savons rien de plus de la vie de Néhémias, si ce n'est qu'il mourut dans un âge très-avancé. On croit que le dernier des prophètes, Malachie, le seconda dans tous ses efforts. Ses écrits semblent bien se rapporter à la mission du courageux Israélite, mais ils annoncent aussi la venue prochaine du Messie : « Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant moi, et aussitôt viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange du Testament que vous désirez. Voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées... » Il avait dit encore, annonçant les sacrifices de la loi nouvelle : « Ma volonté n'est plus avec vous, dit le Seigneur, je ne recevrai plus d'offrande de vos mains, car de l'orient au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu l'on sacrifie et l'on offre à mon nom une victime pure. »

Les deux livres qui contiennent ces récits ont été rédigés, le premier par Esdras, le second par Néhémias. Ce fut Esdras qui recueillit et mit en ordre les autres livres sacrés, et institua les réunions religieuses ou synagogues dans lesquelles on devait en donner lecture au peuple.



Prière de Tobie et de Sara (page 324).

LE LIVRE DE TOBIE.

L'histoire de Tobie nous reporte à près de trois siècles en arrière des événements que nous venons de raconter. Il était de la ville de Nephthali, au pied du Liban, et il fut, au temps de Salmanasar, roi d'Assyrie, emmené captif à Ninive avec les tribus d'Israël. Tobie était du nombre de ceux qui n'avaient jamais fléchi le genou devant Baal; c'était un fidèle adorateur du vrai Dieu, qui, chaque année, se rendait à Jérusalem pour y faire ses offrandes au Seigneur. Il avait épousé une femme de sa tribu, nommée Anne; il en eut un fils qui porta son nom et qui fut élevé dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du péché. Pendant son exil, il ne se montra pas moins fidèle observateur de la loi, s'abstenant des aliments défendus et pratiquant tous les préceptes du Seigneur. Le roi eut confiance en lui et lui accorda une grande liberté. Il en profita pour se rendre utile à ses frères captifs, entre autres à Gabélus, de Ragès, auquel il prêta, moyennant une reconnaissance, dix talents d'argent.

Salmanasar étant mort, Sennachérib, exaspéré de la ruine de son armée sous les murs de Jérusalem, se montra cruel envers les enfants d'Israël, en fit périr plusieurs, et donna

l'ordre de tuer aussi Tobie, dont il confisqua les biens. Mais celui-ci put se sauver à temps avec sa femme et son fils, et Sennachérib ayant été bientôt après assassiné par ses enfants, le saint homme rentra dans sa maison et y reprit ses habitudes bienfaisantes.

Un jour de fête qu'il avait fait inviter à un repas, par son fils, plusieurs de ses compatriotes, le jeune homme vint lui dire qu'un Israélite avait été tué et que son corps gisait sans sépulture. Tobie se leva de table aussitôt, alla chercher le cadavre pour l'ensevelir en secret pendant la nuit, et, reprenant sa place au milieu des convives, il demeura triste et se souvint des paroles du prophète Amos : « Vos jours de fête se changeront en lamentations et en pleurs. » Bravant ensuite les représentations de ceux qui lui conseillaient la prudence, il donna la sépulture au défunt, et plus d'une fois, malgré les ordres du roi, il eut l'occasion de remplir ce pieux ministère.

Fatigué un jour de ces soins funèbres, il se coucha auprès de sa maison et s'endormit; quelque ordure tomba par hasard d'un nid d'hirondelles sur ses yeux et il devint aveugle. Dans cette grande affliction, Tobie montra sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu. Ses amis le raillaient et lui disaient : « Où est le fruit de cette espérance, pour laquelle tu faisais des aumônes et des sépultures ? » et Tobie leur répondait : « Taisez-vous; nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu donne à ceux qui lui sont fidèles... » Cependant la pauvreté était venue avec le malheur, et sa femme était obligée de travailler pour vivre. Elle reçut un jour un chevreau et l'apporta à la maison ; Tobie, entendant le cri du chevreau, eut peur qu'il n'eût été dérobé et fit des observations à sa femme, qui en prit occasion pour lui faire les mêmes reproches que ses amis. Ainsi accablé de toutes parts, il se tourna vers le Seigneur, et, le priant avec ferveur, il proclama sa justice, et lui demanda grâce pour ses propres fautes et pour celles de son peuple ; puis il s'en remit à la volonté de Dieu, lui demandant seulement de donner la paix à son âme, si la mort, préférable à la vie, venait mettre fin à ses jours.

Dans le même temps vivait à Ecbatane une jeune Israélite nommée Sara; elle était fille de Raguel, et avait eu déjà sept maris qui tous étaient morts, subitement étouffés, selon le langage de l'Écriture, par Asmodée, le démon de la volupté. L'infortunée veuve, ayant fait un jour un reproche à une servante, en reçut cette réponse insolente : « Plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais de toi un fils ou une fille sur la terre ! Bourreau de tes époux, veux-tu donc me tuer aussi, comme tu as tué déjà tes sept maris ? » Sara, saintement inspirée, monta dans sa chambre et y resta trois jours enfermée, sans prendre aucune nourriture, mais persévérant dans la prière, demandant au Seigneur de la délivrer de son opprobre, implorant sa miséricorde et le bénissant au milieu de ses tribulations. « J'ai consenti, disait-elle, à recevoir un mari dans votre crainte et non pour ma passion; ou bien j'étais indigne de ceux qu'on m'a donnés, ou bien ils n'étaient pas dignes de moi. Mais quiconque vous honore sait qu'il sera couronné après les épreuves de cette vie. »

La prière de Sara fut entendue comme celle de Tobie, et Dieu envoya l'ange Raphaël pour les guérir tous deux. Le vieillard, croyant que le Seigneur allait le rappeler à lui, fit venir son fils. « Écoute, mon fils, lui dit-il, quand Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps. Honore ta mère tous les jours de sa vie, en souvenir de ses périls et de ses douleurs au jour de ta naissance. Ensevelis-la près de moi après sa mort. Souviens-toi de ton Créateur tous les jours, et ne consens jamais au péché. Fais l'aumône et ne te détourne d'aucun pauvre; si tu as beaucoup, donne abondamment; si tu as peu, donne peu, mais de bon cœur, car l'aumône délivre du péché et de la mort. » Puis ayant recommandé à son fils la pureté, la justice et la sagesse, il lui annonça qu'il avait autrefois prêté dix talents à Gabélus de Ragès, et qu'il en avait la reconnaissance; il lui prescrivit ensuite d'aller réclamer cet argent et d'en rendre l'obligation. « Nous sommes pauvres, ajouta-t-il, mais nous sommes riches, si nous craignons Dieu. » Prêt à obéir, le jeune Tobie manifesta toutefois la crainte de ne plus retrouver Gabélus et de faire seul un si long voyage ; son père lui dit alors de chercher quelqu'un qui pût l'accompagner moyennant un salaire. Le fils sortit et trouva un jeune homme d'une belle physionomie, sous un costume de voyageur ; ignorant que ce fût l'ange Raphaël, il lui dit : « D'où es-tu, bon jeune homme ? — Je suis un enfant d'Israël, répondit l'inconnu. — Connais-tu le chemin qui conduit chez les Mèdes ? — Je le connais, j'ai parcouru souvent ces routes, et j'ai demeuré chez Gabélus, à Ragès. » Le jeune Tobie vint raconter cette rencontre à son père, qui en fut heureux et fit venir l'étranger. « Que la joie soit avec vous toujours ! lui dit l'inconnu. — Quelle joie peut-il y avoir pour moi, qui suis dans les ténèbres et ne vois pas la lumière ? — Ayez bon courage, Dieu vous guérira ! — Pouvez-vous conduire mon fils ? demanda le vieillard. — Oui, je le mènerai et je le ramènerai. — De quelle tribu êtes-vous ? » dit encore Tobie. L'ange répondit qu'il était Azarias, fils du grand Ananias. Il en avait pris sans doute la figure et le nom. Puis, les préparatifs et les adieux étant faits, les deux voyageurs se mirent en route. La mère versa des larmes et se plaignit d'être privée de son fils, mais Tobie, plein de confiance et croyant qu'un ange de Dieu accompagnait le jeune homme, la rassurait.

Le chien de la maison suivit les voyageurs, qui s'arrêtèrent dans une hôtellerie aux bords du Tigre. Comme le jeune Tobie allait au fleuve pour s'y baigner, un énorme poisson s'élança vers lui. Il demanda secours à son guide, qui le rassura, et lui ordonna de prendre le poisson et d'en garder le cœur, le fiel et le foie comme un remède qui leur serait utile. Après plusieurs jours de marche, on arriva à Ecbatane. D'après le conseil de l'ange, on alla frapper à la porte de Raguel. « Tu trouveras là une épouse, dit le guide céleste à son compagnon. Sara est fille unique ; tous les biens de son père seront à toi. — Mais, répondit Tobie, j'ai ouï dire qu'elle a épousé sept maris et qu'un démon les a tués ; je crains d'avoir le même sort. » Mais l'ange lui apprit qu'un pareil châtiment ne pouvait atteindre que des hommes charnels et grossiers, et qu'il y échapperait par la prière.

Raguel fit bon accueil aux voyageurs et fut frappé de la ressemblance de famille qu'il remarqua dans le jeune homme. Apprenant qu'ils étaient de la tribu de Nephthali et qu'ils demeuraient à Ninive : « Connaissez-vous Tobie, mon parent? leur dit-il. — Nous le connaissons. » Raguel en raconta aussitôt beaucoup de bien, et l'ange reprit : « Tobie est le père de ce jeune homme. » Et Raguel, se précipitant dans ses bras, et pleurant de joie, dit à son jeune parent : « Sois béni, mon enfant, car tu es le fils d'un bon et excellent homme. » Sa femme et sa fille partagèrent son émotion. Un repas fut préparé; et Tobie dit à Raguel : « Je ne prendrai aucune nourriture, si vous ne m'accordez ma demande et ne me promettez de me donner Sara pour épouse. » Mais Raguel, effrayé et craignant pour son parent le sort qu'avaient eu ses gendres, gardait le silence. L'ange l'ayant assuré qu'il pouvait sans hésiter donner sa fille à un jeune homme craignant Dieu, le père se rendit à leurs désirs, et prenant la main de Sara, il la mit dans la main de Tobie. « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, leur dit-il, qu'il vous unisse et qu'il accomplisse en vous sa bénédiction. » On dressa le contrat de mariage et l'on fit un festin. Le soir venu, la mère introduisit Sara dans la chambre nuptiale; la jeune femme, craignant un nouveau deuil, se mit à pleurer. « Aie courage, ma fille, lui dit sa mère, Dieu te donnera la joie au lieu de la peine. » Suivant les recommandations de l'ange, Tobie fit brûler le foie du poisson dans la chambre; et Raphaël enchaîna le démon. Tobie avertit Sara de prier avec lui; et tous deux invoquèrent le Seigneur, le Dieu de leurs pères, qui, ayant créé Adam, lui avait donné Ève pour compagne, et qui connaissait la pureté de leur affection. Sara disait aussi dans sa prière : « Faites-nous miséricorde, Seigneur, et laissez-nous arriver ensemble en santé jusqu'à la vieillesse. »

Raguel cependant croyait son gendre mort comme les autres, et avait fait creuser sa fosse. Au point du jour, il dit à sa femme d'envoyer une servante dans la chambre des époux, pour voir ce qui était arrivé. La servante revint annoncer qu'ils étaient tous deux sains et saufs; et les parents, transportés de joie, rendirent grâces au Seigneur qui avait conservé ces deux enfants uniques. Raguel offrit un festin à ses voisins et à ses amis, pria Tobie de passer quinze jours avec lui, et lui donna la moitié de ses biens, en attendant l'autre. Le jeune époux supplia alors son guide d'aller lui-même trouver Gabélus et de recevoir l'argent de son père. Raphaël fit volontiers le voyage, s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée, ramena aux noces Gabélus, qui ne put contenir sa joie et pleura, en voyant le fils de son bienfaiteur comblé des bénédictions d'en haut.

Dans la maison de Ninive, les jours étaient longs et tristes à la fois. On ne s'expliquait pas le retard des voyageurs, et les deux vieillards pleuraient ensemble. La mère surtout était inconsolable, et Tobie cherchait vainement à rendre l'espoir à son cœur. Elle sortait chaque jour, parcourait les chemins, montait sur les collines et regardait au loin pour voir si son fils ne revenait pas.



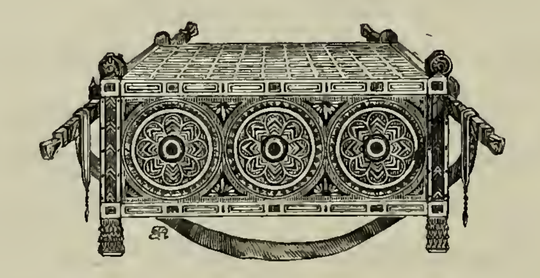

Tobie et Sara trouvés vivants le lendemain de leurs noces.

Raguel, de son côté, essayait de retenir son gendre et parlait d'envoyer un message à Tobie. Mais le jeune homme ne voulait plus différer son retour; ayant donc reçu sa femme et la moitié des biens de son beau-père, il partit accompagné des bénédictions de Raguel : « Que l'ange du Seigneur soit en votre route et vous protége; puissiez-vous trouver vos parents en bonne santé, et puissé-je voir vos enfants avant de mourir! »

A moitié route, l'ange proposa à Tobie de prendre avec lui les devants, et de laisser sa femme en arrière avec ses serviteurs. Puis il lui recommanda de ne pas oublier le fiel du poisson, et de le mettre sur les yeux de son père sitôt qu'il serait arrivé. Un jour enfin, le chien fidèle qui n'avait pas quitté les voyageurs s'élança devant eux, entra dans la maison à la suite de la mère, qui l'avait vu de loin et reconnu aussitôt, et par ses joyeuses caresses annonça aux vieillards l'heureux retour. Tobie se leva, et, tout aveugle qu'il était, essaya de courir; le fils fut bientôt dans ses bras et dans les bras de sa mère, et tous ensemble rendirent grâces à Dieu. Le fiel du poisson, placé sur les yeux du vieillard, en fit tomber, au bout d'une demi-heure, une taie blanche, et Tobie recouvra la vue au milieu d'une allégresse et d'une reconnaissance sans bornes. Sara, dont l'histoire avait été racontée par son époux, arriva sept jours après, avec les serviteurs et les troupeaux. Tobie songea alors à la récompense qu'il pourrait offrir au guide dévoué de

son fils; mais l'ange, lui rappelant ses bonnes œuvres d'autrefois et ses épreuves, l'assura que Dieu en avait été touché, et qu'il le comblait en retour de ses bienfaits ; puis il se fit connaître : « Je suis Raphaël, dit-il, l'un des sept qui nous tenons en la présence du Seigneur ; » enfin il leur souhaita la paix, et retourna vers celui qui l'avait envoyé. Les yeux de l'âme comme ceux du corps eurent en ce moment, chez le vieux Tobie, des clartés surnaturelles. Il jeta de longs regards sur les horizons de l'avenir, et dans un cantique sublime annonça la ruine de Ninive et le rétablissement de Jérusalem, figure de l'Église future. Il vécut longtemps encore dans la piété et dans la crainte du Seigneur, et renouvela avant de mourir ses prophéties et ses conseils à son fils, l'engageant à quitter Ninive, condamnée à une prochaine destruction.

Quand le jeune Tobie lui eut fermé les yeux, et qu'il eut enseveli sa mère auprès de lui, il partit avec son épouse et ses enfants pour Ecbatane. Il y trouva Raguel et sa femme en bonne santé, et vécut avec toute sa famille dans une bonne vie et dans une conduite sainte, aimé de Dieu et des hommes.





Judith coupe la tête à Holopherne (page 330).

JUDITH.



UNE époque qu'il est difficile de fixer avec précision, qui, pour les uns, se rapporte au règne de Manassé, pour les autres, au temps de Saosduchin, roi de Babylone, pour d'autres enfin, aux débuts de la grande monarchie assyrienne, pendant l'interrègne qui suivit la mort d'Amasias dans le royaume de Juda, un roi des Assyriens que l'Écriture appelle Nabuchodonosor, étant en guerre avec Arphaxad, roi des Mèdes, fit appel aux pays d'Israël et aux contrées voisines, qui lui refusèrent leur concours. Une fois vainqueur, le roi songea à se venger de ceux qui ne l'avaient pas secondé. Il envoya, sous les ordres d'Holopherne, son général, une armée formidable ravager les frontières asiatiques, depuis le Taurus jusqu'à l'Arabie. Bientôt même, Holopherne passa le Jourdain, descendit dans les plaines de Damas, portant partout le massacre et l'incendie; puis, se dirigeant vers le sud, il tomba sur l'Idumée, et vint menacer le pays de Juda. Les habitants tremblèrent pour Jérusalem, et, par le conseil du grand prêtre Éliacim, s'empressèrent de garder les défilés et les montagnes par où la ville sainte était abordable, et de la mettre elle-même en état de défense; pendant ce temps, on adressait

au Seigneur de ferventes prières pour le salut de la nation. Voyant qu'on se préparait à lui résister, le général assyrien fit venir les chefs de Moab et d'Ammon, qu'il avait vaincus, et leur demanda quel était ce peuple qui osait l'attendre les armes à la main. A cette question, qui semble bien indiquer que les Assyriens n'avaient point eu de rapports jusque-là avec les Hébreux, Achior, chef des Ammonites, répondit en racontant brièvement l'histoire d'Israël; il ajouta que ce peuple serait facilement vaincu, s'il avait été infidèle à son Dieu, qu'autrement on n'en pourrait avoir raison. Holopherne fut indigné de cette réponse, et comme il se proposait de prendre d'abord la petite ville de Béthulie, il fit conduire Achior de ce côté, se promettant de l'y retrouver bientôt et de lui faire expier son langage. Les Béthuliens firent une sortie à ce moment et s'emparèrent d'Achior, qui avait été attaché à un arbre. Le récit qu'il leur fit des projets de l'ennemi les consterna; l'angoisse redoubla, quand on vit le lendemain une armée de plus de cent mille hommes marcher contre la ville, la cerner, couper l'aqueduc et s'emparer des fontaines, pour que la soif eût bientôt raison des assiégés. L'eau manqua en effet sur les hauteurs de Béthulie; réduite à l'extrémité, la population vint trouver Ozias, qui avait organisé la résistance, le suppliant avec des sanglots et des larmes de se rendre à discrétion. Ozias, ému de la douleur universelle et lui-même tout en pleurs, répondit : « Ayez courage, frères, attendons encore cinq jours; s'il ne vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé. »

Or, il y avait à Béthulie une jeune femme nommée Judith, qui était veuve depuis trois ans et demi : son mari, ayant été frappé du soleil parmi ses moissonneurs, était mort, laissant une grande fortune à sa femme, dont la beauté surpassait l'opulence. Pour elle, ensevelissant ses affections avec les cendres de son mari, elle s'était fait une chambre secrète où elle vivait retirée avec sa servante; elle portait un cilice et jeûnait presque tous les jours; elle jouissait donc de l'estime universelle, et jamais une parole malveillante n'avait effleuré sa réputation. Ayant eu connaissance de la réponse faite par Ozias, elle fit venir les anciens du peuple et leur dit : « Qu'est-ce que cette résolution de livrer la ville dans cinq jours, s'il ne vient pas de secours? Et qui êtes-vous pour tenter le Seigneur et fixer un terme à sa miséricorde?... Humilions-nous, faisons pénitence, et attendons sa consolation... Tous ceux qui ont plu à Dieu ont passé par beaucoup de tribulations, et n'en sont pas moins restés fidèles; ces maux sont la suite de nos péchés, et ils nous sont venus pour notre amendement et non pour notre perte. — Tout ce que vous avez dit est juste, lui répondit-on, priez donc pour nous, car vous êtes une femme sainte et craignant Dieu. » Alors Judith leur annonça qu'elle avait un grand dessein, qu'elle allait sortir avec sa servante, et qu'elle se recommandait à leurs prières, mais qu'elle n'en pouvait dire davantage. Ozias lui répondit : « Allez en paix, et que le Seigneur soit avec vous, pour tirer vengeance de nos ennemis. » Judith rentra dans son oratoire, et là, revêtue du cilice et la tête couverte de cendres, elle se prosterna devant le Seigneur, et dans une ardente prière

lui demanda d'être encore, aujourd'hui comme par le passé, le vengeur des outrages faits à son peuple. « Faites, Seigneur, ajouta-t-elle, que l'orgueil de l'ennemi soit tranché par son propre glaive; qu'en me regardant, il soit pris par les yeux comme dans un piége; frappez-le du charme de mes paroles; mettez en mon cœur la constance et la force; ce sera la gloire de votre nom que cet ennemi périsse de la main d'une femme... »

Ainsi Judith a conçu la pensée de séduire Holopherne par les attraits de sa jeunesse et de sa beauté, et de profiter de l'aveugle sécurité que lui inspirerait son amour pour délivrer sa patrie de ce cruel tyran. Le but qu'elle se propose est patriotique et religieux, mais la voie qu'elle choisit est-elle par là bien justifiée? Non, certes. Ce qu'on peut dire néanmoins, c'est qu'elle agit avec une entière bonne foi, dans l'entraînement de son courage, de sa fidélité au Seigneur qu'elle invoque, et de son amour pour la patrie qu'elle va sauver.

Quand elle eut prié, elle se leva du lieu où elle était prosternée; appelant sa servante, elle descendit dans sa maison, ôta son cilice et ses vêtements de deuil, se baigna, fit usage de parfums précieux, soigna sa chevelure, mit une superbe coiffure à son front, prit ses bracelets, ses pendants d'oreille et ses plus riches joyaux, toute la parure enfin des temps de sa joie, que Dieu voulut relever encore, en faisant éclater sur son visage une beauté surnaturelle; puis elle sortit, accompagnée de sa servante, qui portait des provisions, de l'huile et du vin, des grains rôtis, des figues et du pain. Ozias et les anciens, qui l'attendaient aux portes de la ville, furent frappés de son extraordinaire beauté et la laissèrent passer en lui disant : « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, qu'il affermisse par sa force les résolutions de votre cœur, pour que Jérusalem se glorifie en vous! » Et Judith, la prière sur les lèvres, franchit les portes avec sa servante.

Au point du jour, les sentinelles avancées l'arrêtèrent : « D'où viens-tu? lui dirent-ils, où vas-tu? — Je suis une fille des Hébreux, répondit-elle; je les quitte, sachant qu'ils vont vous être livrés... Voilà pourquoi je me suis dit : J'irai me présenter au prince Holopherne, je lui indiquerai leurs secrets et lui donnerai un moyen de les prendre sans qu'il perde un seul homme. » Les gardes, admirant la grâce et la beauté de la transfuge, la conduisirent à la tente d'Holopherne. Le général fut ébloui et séduit, et tandis que les officiers disaient : « Les Hébreux, qui ont de si belles femmes, ne sont pas à dédaigner; elles méritent bien que, pour les obtenir, nous fassions la guerre, » Judith jetait un regard au capitaine assyrien, assis sous un pavillon de pourpre brodé d'or et de pierreries, et se prosternait devant lui. Holopherne l'ayant fait relever, lui adressa des paroles rassurantes et lui demanda la raison de sa fuite. Judith répondit qu'elle avait entendu vanter sa sagesse, sa puissance et sa bonté; que son peuple, ayant offensé Dieu, devait périr, comme l'avait dit Achior, qu'il était déjà réduit à la dernière extrémité, qu'elle obéirait au Seigneur en livrant le secret des siens et en favorisant leur ruine; qu'elle conduirait même le général jusqu'à Jé-

rusalem et que tout tremblerait devant lui. Tout ce discours était plein de ruse et d'artifice; on ne saurait l'excuser d'une feinte mensongère qui est toujours blâmable, bien qu'elle n'atteigne ni les vertus incontestables ni la grandeur d'âme de l'héroïne.

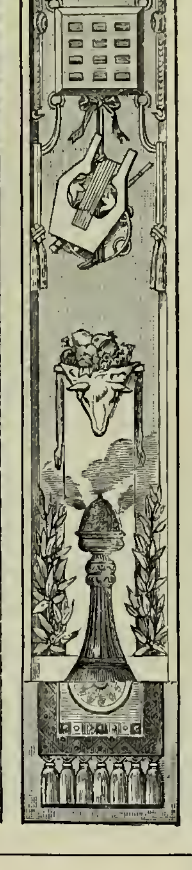
Judith avait gagné entièrement Holopherne par le charme de sa parole comme par le prestige de sa beauté. « Votre Dieu nous favorise, lui dit-il, en vous envoyant vers nous, et votre promesse est bonne ; si votre Dieu l'accomplit, il sera mon Dieu, et vous serez grande dans la maison de Nabuchodonosor, et votre nom sera célèbre sur toute la terre. » Holopherne ne parlait ainsi, sans doute, que pour tendre à la vertu de Judith un piége dans lequel il se prenait lui-même. Il la fit conduire dans la chambre de ses trésors, et voulut pourvoir à sa table; mais Judith s'en défendit, alléguant les lois de son pays, assurant d'ailleurs que ses provisions lui suffiraient jusqu'au moment où Dieu exécuterait par sa main ce qu'elle avait pensé. Elle demanda ensuite qu'on lui permît de sortir la nuit pour aller faire ses prières hors du camp.

Trois jours se passèrent pendant lesquels elle ne prit en effet de nourriture que vers le soir, et sortit chaque nuit dans la vallée de Béthulie. Le quatrième jour, Holopherne fit un festin auquel il invita Judith... « Qui suis-je, répondit-elle, pour contredire mon seigneur? Je ferai tout ce qui lui semblera bon. » Après quoi elle se para et se présenta à Holopherne, dont le cœur fut ébranlé. Il l'engagea à prendre part au festin, mais elle ne but et mangea que ce qu'avait apporté sa servante. Holopherne, au contraire, tout joyeux d'être auprès d'elle, but avec excès. La nuit venue, les convives retirés, il se coucha et s'endormit ivre, dans sa chambre, où Judith avait été laissée. Celle-ci alors, ayant dit à sa servante de faire le guet à la porte, pria Dieu de fortifier sa main et son cœur, puis, s'approchant de la colonne qui était au chevet du lit, elle en détacha le glaive qui y était suspendu, et, prenant Holopherne par les cheveux, elle pria ainsi : « Fortifiez-moi, Seigneur, à cette heure ; » puis elle frappa deux fois et sépara la tête du tronc, qu'elle jeta hors du lit.

Elle quitta ensuite l'appartement, donna à sa servante la tête d'Holopherne, et la fit mettre dans le sac où elle avait apporté les provisions. Toutes les deux sortirent du camp et arrivèrent aux portes de la ville : « Ouvrez, cria Judith, car Dieu est avec nous, il a fait un prodige en Israël. »

Les gardes appelèrent les anciens, et l'héroïne, dominant la foule, s'écria : « Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'a pas abandonné ceux qui espéraient en lui. Il a tué par ma main l'ennemi de son peuple. Voici la tête d'Holopherne. Dieu m'est témoin que son ange m'a gardée au départ, au séjour et au retour, et n'a pas permis que sa servante fût souillée. Rendez gloire au Seigneur, car il est bon et sa miséricorde est éternelle! » Tous adorèrent le Seigneur, et Ozias dit à Judith : « Vous êtes bénie, ma fille, entre toutes les femmes, et béni soit le Seigneur qui vous a conduite pour abattre notre ennemi. »





Retour de Judith à Béthulie.

Judith fit venir Achior, qui reconnut la tête de celui qui avait juré sa mort, et, à cet aspect, fut tellement saisi qu'il tomba la face contre terre ; puis il se mit à louer le Dieu d'Israël et crut en lui.

La tête d'Holopherne fut suspendue à la muraille, et l'on résolut de tenter une sortie vigoureuse contre les Assyriens.

En voyant les Béthuliens s'avancer au combat, les gardes entrèrent précipitamment dans la tente du général : « Éveillez-le, disaient-ils, car ces rats sont sortis de leurs trous et nous provoquent au combat. »

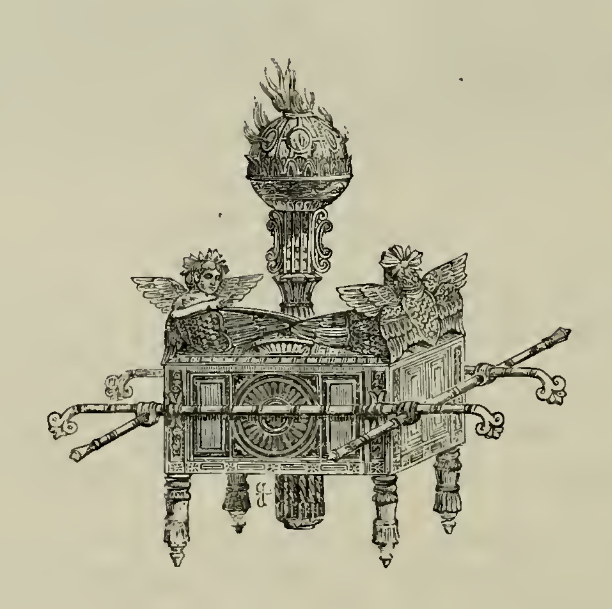
Au spectacle qui s'offrit à eux, la frayeur les saisit, se répandit dans tout le camp, et le désordre se mit dans les rangs. Les Israélites mirent l'ennemi en fuite, le poursuivirent, en firent un horrible carnage et s'emparèrent de ses dépouilles.

Le grand prêtre vint de Jérusalem à Béthulie, avec les anciens du peuple, pour féliciter l'héroïne : « Vous êtes, lui dirent-ils, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple, car vous avez agi virilement... et vous serez bénie à jamais. » Et Judith fit éclater sa joie dans un hymne de victoire. Les Juifs, de toutes parts, vinrent à Jérusalem rendre grâces à Dieu.

L'héroïne vécut longtemps encore dans la ville qui lui devait son salut, fidèle à son

ancien deuil et à ses habitudes religieuses, entourée du respect et de l'admiration de ses concitoyens. Elle mourut à l'âge de cent cinq ans, et fut ensevelie dans le sépulcre de son mari.

La critique moderne a voulu reléguer le livre de Judith au rang des monuments apocryphes, et n'y voir qu'un récit fabuleux, composé par un auteur peu versé dans l'histoire et dans la géographie. Qu'elle prenne la peine de l'étudier sérieusement, de le confronter avec les documents de l'histoire assyrienne, spécialement avec les inscriptions cunéiformes des Sargonides récemment déchiffrées; elle reconnaîtra sans doute qu'elle a porté un peu trop légèrement ce jugement sommaire, qu'aucune preuve sérieuse ne saurait justifier.





Esther choisie par Assuérus (page 335).

ESTHER.

L'édit de Cyrus avait mis fin à la captivité de Babylone ; cependant un grand nombre de familles juives avaient refusé de s'adjoindre aux colonies conduites par Zorobabel et par Esdras. Ayant déjà leurs habitudes et leurs intérêts au pays des vainqueurs, qui se montraient bien disposés à leur égard, elles aimèrent mieux demeurer sur la terre étrangère que de retourner dans leur patrie, misérable et ruinée, pour y être en butte à l'hostilité des Samaritains et des peuplades voisines. Il eût été mieux sans doute et plus sage d'obéir à la voix du patriotisme, car la faveur des monarques persans pouvait être éphémère. Cyrus eut des successeurs qui ne le valaient pas. Les Cambyse et les Smerdis furent de tristes souverains, et l'Assuérus du livre d'Esther fut encore un despote bizarre et cruel, qui n'eut d'autre loi que celle de ses caprices. Aussi nous semble-t-il qu'il faut sous ce nom reconnaître non pas Darius, fils d'Hystaspe, personnage d'un noble caractère et favorable aux Juifs, mais bien cet insensé qui s'appela Xercès, qui perdit sa flotte et son armée dans son expédition contre la Grèce, et fit fouetter la mer, coupable d'avoir désobéi à sa majesté. Maître de

tous les pays depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, il commandait à cent vingt-sept provinces dont Suse était la capitale, et portait le titre de roi des rois. Enivré de ses grandeurs, pris du désir d'étaler ses richesses et sa magnificence, il voulut, dans la troisième année de son règne, donner une longue série de festins aux grands de sa cour, aux gouverneurs de ses provinces et aux principaux officiers du royaume. Les fêtes durèrent six mois. Dans la dernière semaine, tous les habitants de Suse furent invités à y prendre part. On peut, d'après le récit de la Bible, se faire une idée du luxe inouï, de l'opulence des rois de Perse et de l'état des arts somptuaires à cette époque. Des tables avaient été dressées dans les jardins royaux, et de tous côtés étaient suspendues des tentures d'un lin très-fin, couleur d'azur et d'hyacinthe ; elles étaient soutenues par des cordons de lin, teints de pourpre, passés en des anneaux d'ivoire, et attachés à des colonnes de marbre. Des lits d'or et d'argent étaient disposés sur un pavé de jaspe et de marbre de Paros qu'embellissaient des peintures (ou des mosaïques) d'une admirable variété. On buvait en des coupes d'or. La délicatesse des mets et des vins répondait à la richesse des décorations. En même temps, la reine Vasthi offrait aux femmes un festin splendide dans l'intérieur du palais. Au dernier repas, le roi, échauffé par le vin, eut la fantaisie de faire venir la reine au milieu de ses convives, dans tout l'éclat de son costume royal, pour leur faire admirer sa beauté. Vasthi, trouvant sans doute qu'un tel caprice blessait sa dignité, refusa de comparaître. Le roi en fut très-irrité, et s'adressant à ses conseillers, leur demanda quel châtiment il fallait infliger à la reine. On lui répondit que sa colère était bien justifiée, qu'une pareille désobéissance ne pouvait rester impunie, et qu'il devait, par un édit public, répudier l'épouse rebelle à ses ordres souverains. Le conseil eut l'agrément du roi, et Vasthi fut aussitôt renvoyée.

Mais Assuérus ne tarda pas à se repentir de sa précipitation. On ne pouvait guère revenir sur un édit royal ; les courtisans devaient craindre d'ailleurs, si la reine rentrait en faveur, qu'elle ne songeât à venger ses offenses ; ils proposèrent donc au roi de faire chercher dans toutes les provinces les plus belles jeunes filles, et de les réunir en son palais, pour qu'il pût choisir celle qui lui plairait davantage et la prendre pour reine à la place de Vasthi. Ce projet sourit au monarque, qui donna des ordres pour le faire exécuter. Au nombre des jeunes filles ainsi réunies, il s'en trouvait une, appartenant à ces familles juives qui s'étaient établies sur le territoire de l'empire. Elle était de la ville de Suse, s'appelait Édissa ou Esther, et par sa rare beauté justifiait ces noms, empruntés aux parfums du myrte et à l'éclat d'un astre. Orpheline de bonne heure, elle avait été élevée avec autant de sollicitude que d'amour par son oncle Mardochée, de la tribu de Benjamin, arrière-petit-fils de Cis, que Nabuchodonosor avait emmené à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda. Amenée de la maison de son oncle au palais, Esther, au milieu de ses jeunes rivales, qui passaient toutes leurs journées à se parfumer, à s'embellir et à demander de nouvelles

parures, plut à l'intendant du roi par une simplicité touchante, unie à la grâce la plus exquise. Il ignorait d'ailleurs qu'elle fût juive, car Mardochée lui avait recommandé de se taire sur son origine. Quand elle parut devant le roi, elle trouva grâce devant lui. Assuérus l'aima plus que toutes les autres, et, attachant le diadème à son front, il la fit reine à la place de Vasthi. Son mariage fut l'occasion de fêtes brillantes et de grandes libéralités. A la cour, elle resta la même à l'égard de l'oncle qui l'avait élevée, toujours douce, toujours soumise comme au temps de son enfance. Mardochée venait souvent au palais ; il y découvrit un complot tramé contre la vie du roi, et en fit part à sa nièce, qui en parla aussitôt à Assuérus. Les coupables furent saisis et mis à mort. Le fait fut consigné dans les annales de l'empire, et ce fut pour le moment à peu près toute la récompense qu'en reçut Mardochée.

Un Amalécite, nommé Aman, jouissait alors de toute la faveur du roi, et il s'en servait pour se faire rendre des honneurs extraordinaires. Tout le monde au palais, de par la volonté du souverain, devait plier les genoux devant lui, comme pour l'adorer. Le seul Mardochée refusait cet hommage à l'orgueilleux favori. Aux observations qu'on lui en fit, il répondit qu'étant Juif, sa religion ne lui permettait pas de se soumettre à de tels usages. Aman en fut violemment irrité. Punir le prétendu coupable n'était rien à ses yeux ; il voulait étendre sa vengeance à toute la race hostile aux hommages qu'il réclamait. Il alla donc trouver Assuérus, et lui représenta qu'il y avait dans son empire tout un peuple ayant ses lois à part et bravant l'autorité royale, qu'on ne pouvait tolérer cet abus, et qu'il fallait faire périr ce peuple ; il s'engagea même à payer dix mille talents au trésor en compensation des impôts que les Juifs y versaient. « Garde ton or, lui dit le roi, et fais de ce peuple ce que tu voudras. » En même temps, il tira de son doigt l'anneau dont il scellait ses lettres et le remit à son ministre. Aman avait demandé au sort de fixer le jour où aurait lieu cette exécution sommaire de toute une nation. Ce devait être dans le douzième mois. Aussitôt furent expédiées dans toutes les provinces de l'empire des lettres aux gouverneurs et aux satrapes, leur enjoignant, au nom du roi, d'exterminer au jour marqué tous les Juifs, hommes, vieillards, femmes et enfants, et de confisquer leurs biens.

Mardochée, à cette nouvelle, déchira ses vêtements. Il se couvrit d'un sac, répandit des cendres sur sa tête, puis sortit en jetant des cris, et vint de la sorte jusqu'à la porte du palais, qu'il ne pouvait franchir dans ce costume. Esther, apprenant qu'il était là dans cette attitude, le manda et lui envoya d'autres vêtements. Mardochée refusa de les prendre, et remit au serviteur de la reine un exemplaire de l'édit qui condamnait les Juifs, pour que, l'ayant vu, elle allât aussitôt demander au roi la grâce de son peuple. Mais la loi persane défendait, sous peine de mort, de se présenter au souverain sans un ordre exprès ; seul il pouvait, en touchant le téméraire de son sceptre d'or, le sauver du supplice. Esther objecta cette prohibition. Mardochée insista courageusement, et lui fit dire qu'elle ne

pouvait songer à se sauver seule quand tout son peuple allait périr, et que Dieu, sans doute, ne l'avait appelée au trône que pour conjurer un pareil malheur. Esther se rendit à ces remontrances. Elle demanda qu'il y eût parmi les Juifs un jeûne de trois jours, qu'elle devait elle-même observer fidèlement avant d'entrer chez le roi, contrairement aux lois du pays et au péril de ses jours. Mardochée se retira, pria et jeûna avec toute la nation, tandis qu'Esther, de son côté, prenait des vêtements de deuil, repoussait toutes les délicatesses, se condamnait à un jeûne rigoureux, et remplissait de sa douleur son séjour si riant naguère. « Seigneur, qui êtes notre seul roi, disait-elle, secourez-moi dans mon abandon,... nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés aux mains de nos ennemis. Il ne leur suffit pas de nous avoir réduits en servitude ; ils veulent encore détruire votre héritage pour le triomphe de leurs idoles. Ne livrez pas votre peuple à ces puissances de néant... souvenez-vous de nous, et donnez-moi de l'assurance et du courage, mettez sur mes lèvres des paroles pleines de sagesse, en présence du roi, qui est pour moi terrible comme le lion du désert, afin qu'il tourne sa haine contre l'homme orgueilleux qui a juré notre perte... Vous savez que j'ai en abomination le signe superbe de ma gloire, et que depuis l'heure où je fus amenée ici, votre servante ne s'est réjouie qu'en vous, Seigneur, Dieu d'Abraham. »

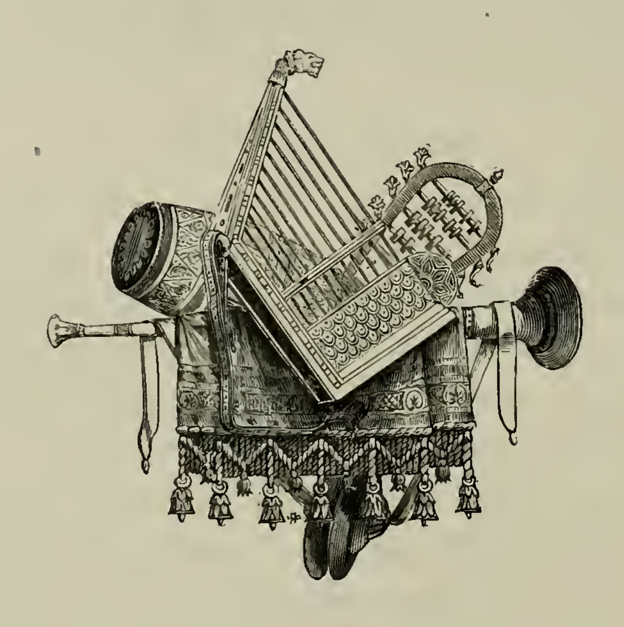
Ainsi priait Esther, et sa prière fut entendue. Au bout de trois jours, elle quitta ses vêtements de deuil, et, dans tout l'éclat de sa royale parure, elle entra dans le vestibule de la maison du roi, accompagnée de deux de ses femmes. Comme elle avait peine à se soutenir, elle s'appuyait sur une de ses suivantes, tandis que l'autre relevait les draperies flottantes de sa robe, et elle traversa ainsi les appartements royaux. Assuérus était assis sur son trône, dans la splendeur de ses vêtements tout étincelants d'or et de pierreries. Son aspect était redoutable, et voyant de loin qu'une femme osait venir à lui, il laissa la fureur éclater sur son visage. Éperdue et tremblante, Esther pâlit, et penchant sa tête languissante, elle s'affaissa dans les bras de la servante qui lui servait d'appui. Mais Dieu changea en douceur la colère du roi, et Assuérus s'élança de son trône pour la soutenir : « Qu'avez-vous, reine Esther ? Je suis votre frère, ne craignez point, vous ne mourrez pas ; ce n'est pas contre vous que la défense a été portée. » Et la couvrant de son sceptre d'or et lui donnant un baiser, il l'invita à parler. Esther, toute défaillante encore, ne pouvait que balbutier de timides excuses. « Que voulez-vous, reine Esther ? lors même que vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » Alors elle le supplia de venir à un banquet où elle inviterait Aman. Assuérus s'y rendit, et, en présence du favori, qui venait de voir encore Mardochée droit et fier devant lui, il renouvela à la reine toutes les bonnes assurances qu'il lui avait données. Un second banquet devait avoir lieu, et le ministre, se voyant toujours invité et se croyant au comble de la faveur, avait fait dresser la potence où, le lendemain, allait être pendu le Juif inflexible.

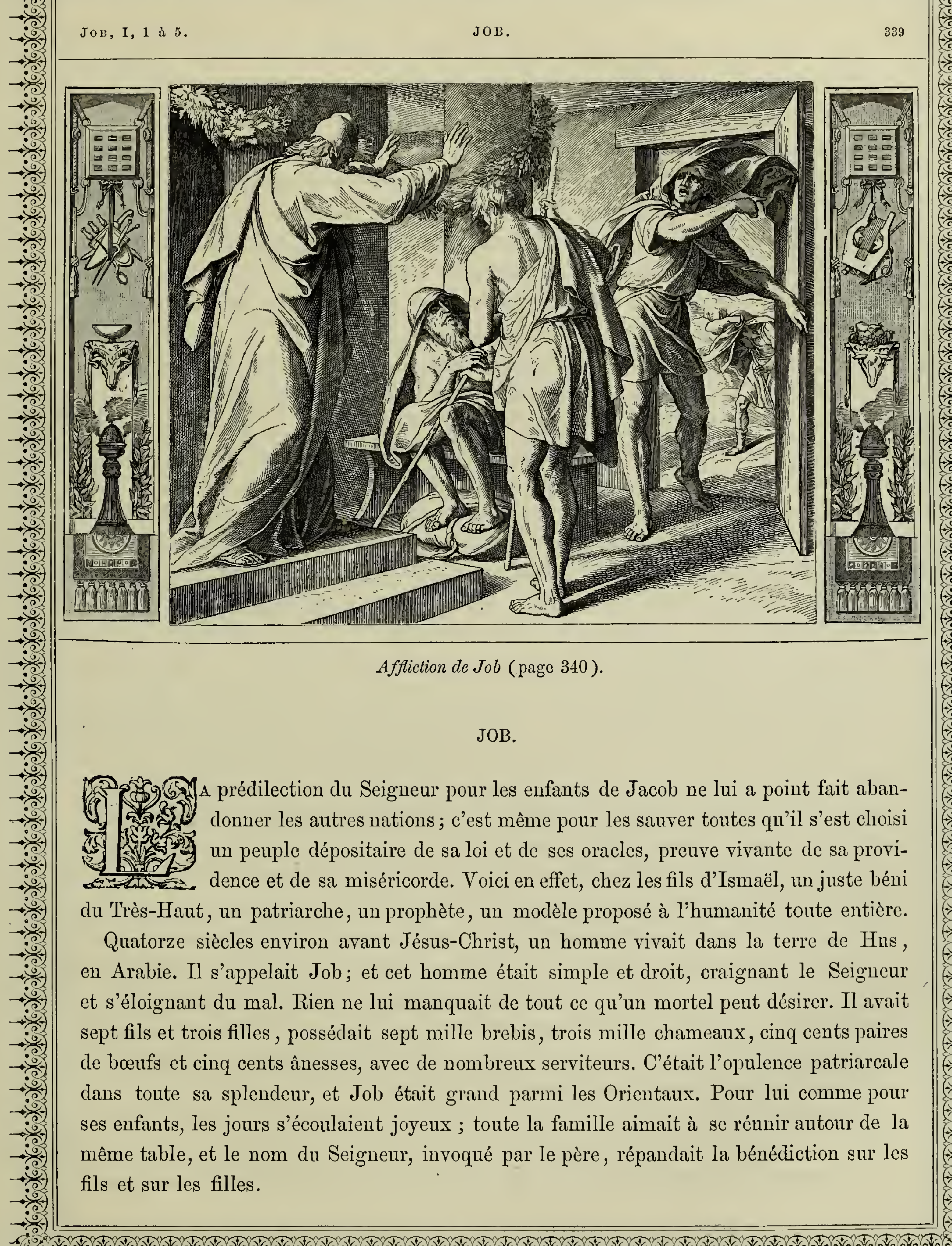


Élévation de Mardochée.

Cependant, la nuit suivante, comme Assuérus ne pouvait s'endormir, il se fit apporter les annales du royaume. Il y vit que Mardochée l'avait sauvé de la mort, et il voulut savoir quelle récompense cet homme fidèle avait obtenue pour un pareil bienfait. Trouvant alors que le service rendu n'avait pas été dignement reconnu, il fit venir Aman, et lui demanda ce qu'il pourrait faire pour un personnage qu'il voulait combler d'honneurs. Ne doutant pas qu'il ne s'agît de lui, Aman répondit qu'il fallait revêtir cet homme des vêtements royaux et du diadème, l'asseoir sur le cheval du roi, et le faire conduire ensuite par le premier du royaume, qui crierait devant lui : « Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. — Va donc, lui dit Assuérus, et fais tout cela pour le Juif Mardochée. » Il fallut bien se résigner et se conformer aux volontés du souverain. Aman rentra chez lui pleurant de rage, et n'y reçut, en guise de consolations, que des pronostics de sa ruine prochaine. On vint le chercher alors pour se rendre au festin de la reine. Le roi encouragea de nouveau Esther à lui exprimer ses désirs. « O roi, si j'ai trouvé grâce devant vous, lui dit-elle, accordez-moi ma propre vie et celle de mon peuple ; » puis elle lui montra la mort suspendue par un édit cruel sur la tête de sujets dévoués et fidèles. « Qui donc a eu l'audace d'agir ainsi ? demanda le roi. — Le voici, dit Esther ; c'est Aman, c'est ce pervers qui est notre ennemi. » Assuérus se leva en colère et sortit. Aman se jeta aux genoux

de la reine; mais le roi, rentrant subitement et le trouvant dans cette posture, en fut indigné. Il le fit emmener aussitôt, la tête voilée comme un criminel; et apprenant qu'il avait fait dresser une potence en face de sa maison pour Mardochée, il donna l'ordre de l'y attacher lui-même, puis il confisqua ses biens au profit d'Esther. Il donna ensuite son anneau royal avec la place de premier ministre à Mardochée, et ne pouvant révoquer absolument l'édit porté contre les Juifs, il leur permit de se défendre contre quiconque les attaquerait. Le jour marqué pour leur extermination les trouva sous les armes; et, soutenus par les officiers du roi, ils purent se venger de leurs ennemis, mirent à mort les dix fils d'Aman et tuèrent tous ceux qui se déclarèrent contre eux. Esther et Mardochée, en mémoire de leur délivrance, établirent une fête solennelle, qui s'appela *la fête des Purim,* et qui se célébrait tous les ans au même jour.





Affliction de Job (page 340).

JOB.

La prédilection du Seigneur pour les enfants de Jacob ne lui a point fait abandonner les autres nations; c'est même pour les sauver toutes qu'il s'est choisi un peuple dépositaire de sa loi et de ses oracles, preuve vivante de sa providence et de sa miséricorde. Voici en effet, chez les fils d'Ismaël, un juste béni du Très-Haut, un patriarche, un prophète, un modèle proposé à l'humanité toute entière.

Quatorze siècles environ avant Jésus-Christ, un homme vivait dans la terre de Hus, en Arabie. Il s'appelait Job; et cet homme était simple et droit, craignant le Seigneur et s'éloignant du mal. Rien ne lui manquait de tout ce qu'un mortel peut désirer. Il avait sept fils et trois filles, possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses, avec de nombreux serviteurs. C'était l'opulence patriarcale dans toute sa splendeur, et Job était grand parmi les Orientaux. Pour lui comme pour ses enfants, les jours s'écoulaient joyeux; toute la famille aimait à se réunir autour de la même table, et le nom du Seigneur, invoqué par le père, répandait la bénédiction sur les fils et sur les filles.

Or, un jour que les anges, enfants de Dieu, se tenaient autour de son trône, Satan se trouva parmi eux ; il venait, disait-il, de faire le tour du monde et l'avait parcouru en tous sens. « As-tu vu, lui dit le Seigneur, mon serviteur Job ? Il n'a point d'égal sur la terre, comme homme simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal ! » Satan fit une réponse digne de lui : « Ce n'est pas pour rien que Job craint le Seigneur. Ne l'avez-vous pas protégé, lui, sa maison et ses biens ; n'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains ? Ses possessions se sont augmentées sur la terre ; mais étendez votre bras, frappez ce qu'il possède, et vous verrez s'il vous bénira encore. » Dieu, connaissant son serviteur, dit à Satan : « Tout ce qu'il a est en ton pouvoir, seulement ne touche pas à sa personne. »

Tel est le prologue vraiment sublime de ce livre incomparable, où l'écrivain sacré a raconté sous une forme poétique un fait réel dans sa substance, qu'il connaissait par la tradition ou par une révélation d'en haut.

Satan use bientôt largement du pouvoir qui lui est accordé. A partir de ce moment, tout s'écroule autour de Job. Ses bœufs et ses ânesses sont enlevés par les Sabéens ; le feu du ciel tombe sur ses brebis et les consume ; ses chameaux sont emmenés par les Chaldéens, et seuls, les messagers de ces tristes nouvelles échappent à tant de désastres.

Un dernier coup pouvait atteindre encore le saint patriarche, il ne lui fut point épargné. Un nouveau messager arrive, et lui dit : « Vos fils et vos filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné, et voilà qu'un vent s'est élevé du désert, et a secoué les quatre coins de la maison ; elle s'est écroulée sur vos enfants, et ils sont morts. » Alors Job se leva, déchira ses vêtements, et s'étant rasé la tête, il se jeta par terre, adora le Seigneur, et dit : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout repris ; sa volonté a été remplie, que le nom du Seigneur soit béni ! »

Cette admirable patience ne devait pas contenter le démon. Il revint devant le Seigneur, après avoir de nouveau fait le tour de la terre, et prétendit que Job éclaterait en blasphèmes, le jour où sa personne même serait frappée. « Voilà donc qu'il est en ton pouvoir, dit le Seigneur, seulement conserve sa vie. » Satan s'empressa d'user de cette nouvelle permission, et Job fut couvert d'un ulcère cruel qui le rongea de la tête aux pieds. Dénué de tout, couché sur un fumier, couvert de plaies, il vit encore la tentation lui apparaître sous une autre forme. Sa femme vint lui dire : « Eh quoi, tu demeures toujours dans ta simplicité ! Bénis donc ton Dieu, et meurs. » La réponse du malheureux éprouvé fut sublime : « Tu as parlé comme une des femmes les plus insensées. Si nous avons reçu le bien de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas le mal ? » Ainsi Job demeura inébranlable, et en toutes ces circonstances, il ne pécha point par les lèvres.

Malgré tant d'épreuves accumulées, Satan, n'ayant rien obtenu, espéra sans doute qu'un raisonnement appuyé sur les faits aurait d'autres résultats.

Il y avait plusieurs années déjà que Job demeurait dans ce triste état. Des princes

ou des rois des environs ayant appris tous les malheurs qui lui étaient arrivés, vinrent chacun de leur pays pour le voir et pour le consoler; c'était Éliphaz, de Theman, Baldad, de Sué, et Sophar, de Namath. Ils eurent peine à le reconnaître, et ne purent en le voyant retenir leurs larmes et leurs cris. Les grandes douleurs sont silencieuses. Les visiteurs s'assirent donc à terre auprès de lui, et durant sept jours et sept nuits, personne ne lui adressa la parole. Enfin Job ouvrit la bouche, et fit éclater sa plainte; et jamais le cœur de l'homme n'a fait entendre un cri plus douloureux. « Périsse le jour qui m'a vu naître, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu ! que ce jour soit changé en ténèbres ! que Dieu le plonge dans l'oubli ! que la lumière ne l'éclaire jamais ! que les ténèbres et l'ombre de la mort l'enveloppent ! que les nuées l'environnent, ce jour amer ! Et cette nuit, qu'un noir tourbillon la possède, et qu'elle ne soit pas comptée ni mise au nombre des autres nuits ! qu'elle soit solitaire, et que pas un chant ne la réjouisse !... Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère? pourquoi, sorti de son sein, n'ai-je pas aussitôt péri? pourquoi ai-je été reçu sur les genoux d'une femme, et pourquoi m'a-t-elle allaité de ses mamelles?

« Maintenant je dormirais dans le silence et je reposerais dans le sommeil... Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable comme moi, et pourquoi la vie a-t-elle été accordée à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme? Ils cherchent la mort avec la même avidité qu'on déterre un trésor, et elle ne vient pas; et pourtant, comme ils sont ravis de joie quand ils ont trouvé la tombe ! Je gémis avant de prendre ma nourriture, et, comme des flots débordés, mes rugissements se répandent... N'ai-je pas conservé la retenue et la patience? n'ai-je pas gardé le silence, et ne suis-je pas resté en repos? Cependant la colère de Dieu est tombée sur moi. »

La grande question que chacun avait dans son cœur était engagée. Dieu est juste, et Job est accablé de maux. Pourquoi donc? Il ne s'agit ici que d'un cas particulier, mais ce problème s'est dressé toujours formidable et obscur dans l'ancien monde. La prospérité de l'impie et l'affliction du juste, c'était là le grand scandale devant lequel la foi même d'un croyant comme David se sentait parfois chanceler. Les perspectives de la vie future ne répandaient pas toujours assez de clartés pour dissiper tous les nuages; on ne se disait pas que Dieu, ayant pour lui l'éternité, n'est pas tenu d'accomplir toute justice dans la vie présente, et qu'il peut ici-bas affliger les justes, soit pour faire éclater en eux les trésors de sa gloire et de sa grâce, soit pour les rendre plus justes encore, soit pour les donner en exemple aux hommes du présent ou de l'avenir, soit enfin pour épargner les autres à cause d'eux, en vertu de la loi de solidarité qui est dans le monde. On n'avait pas encore vu expirer sur la croix, pour le rachat du pécheur, celui qui est la sainteté et la justice même. Les trois amis de Job, en présence d'une calamité si profonde, ne voient qu'un moyen de justifier Dieu. Ils croient que Job s'est rendu coupable de quelque grand

crime qu'il tient caché, qu'il affecte d'être vertueux, qu'il est à la fois un hypocrite et un scélérat. Ils ont le zèle de Dieu, mais leur zèle n'est pas éclairé : et par suite de cette erreur, leurs prétendues consolations deviennent des tentations nouvelles. Ils sont durs et impitoyables; ils accablent le patient de leur redoutable éloquence; et leurs suppositions sont comme autant de traits acérés dont ils déchirent le malheureux, qui n'a plus d'autre bien que sa confiance en Dieu et le témoignage de sa conscience.

Éliphaz, de Théman, parle le premier; il accuse Job injustement de manquer de patience, et cherche à insinuer que sa prospérité d'autrefois était imméritée, puisqu'elle s'est évanouie comme celle des méchants, et qu'il ne lui reste qu'à faire pénitence. « Plût à Dieu, lui répond Job, que mes péchés fussent mis dans une balance avec les maux que je souffre! le châtiment l'emporterait sur la faute, ceux-ci surpasseraient les autres de tout le poids du sable de la mer!... Daigne le Seigneur achever de me briser, qu'il me retranche entièrement de ce monde, et qu'il ne m'épargne pas, afin que je ne sois point en contradiction avec sa volonté sainte. Aussi bien, quelle est ma force pour endurer toujours? Je n'ai pas la dureté de la pierre, et ma chair n'est pas d'airain... La vie de l'homme sur la terre est un combat; ses jours sont comme les jours du mercenaire; comme l'esclave, il aspire après l'ombre, et comme le mercenaire, il attend la fin de son labeur. » Puis, décrivant toute l'horreur de sa situation, son mal horrible, ses jours d'atroces souffrances, ses nuits d'insomnie, troublées par d'affreuses visions, il reconnaît volontiers qu'il est un pécheur : « J'ai péché, ô gardien des hommes! que ferai-je? Pourquoi n'ôtez-vous point mon péché et n'effacez-vous point mon iniquité? »

Baldad, de Sué, abusant de cet aveu, soutient que les malheurs de Job sont la peine de ses fautes, et lui reproche encore de se donner les apparences de la vertu. « Je sais, reprend Job, que l'homme comparé à Dieu ne saurait être juste; si Dieu lui demande compte de ses actions, entre mille il n'en pourrait justifier une... Seul, Dieu est grand... Qui suis-je, moi, pour lui répondre? Quand même je serais juste, je ne répondrais pas, j'implorerais mon juge... Dieu afflige en ce monde le juste comme l'impie. » Et, se tournant vers le Seigneur, l'infortuné fait monter jusqu'à lui l'écho de sa douleur : « Mon âme est ennuyée de la vie... Ne me condamnez pas, mais indiquez-moi pourquoi vous me jugez ainsi. Vous est-il avantageux d'opprimer l'ouvrage de vos mains? N'avez-vous que des yeux de chair, et voyez-vous comme voit un homme qui ne lit point au fond des consciences? Vos jours sont-ils semblables aux jours d'un mortel, pour vous informer ainsi de mon iniquité et faire une recherche si minutieuse de mon péché?... Vous savez que je n'ai rien fait d'impie... Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère? Plût à Dieu que j'y fusse mort, et que personne ne m'eût jamais vu! J'aurais été comme n'étant pas, si je n'avais fait que passer du sein de ma mère au tombeau. Est-ce que le petit nombre de jours qui me restent à vivre ne finira pas bientôt? Donnez du moins quelque relâche à ma douleur, afin que je puisse me plaindre. »



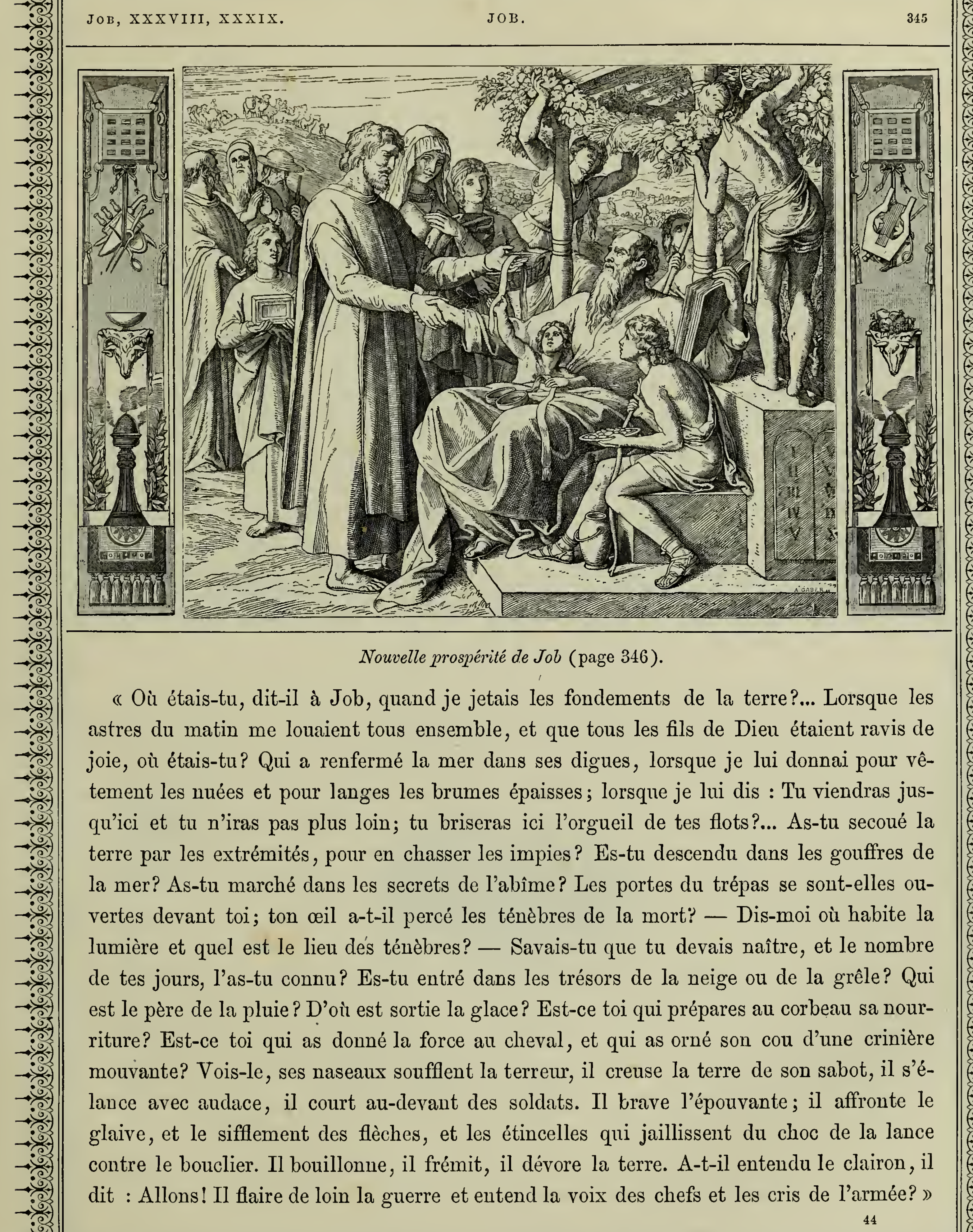

Job visité par ses amis.

Le troisième ami de Job le juge comme les autres, et l'accuse de présomption et d'orgueil dans son langage. A ces dures paroles il ajoute, pour l'engager à se convertir, des réflexions sur la Providence. A quoi Job répond : « Ainsi, seuls vous êtes des hommes, et avec vous mourra la sagesse ! J'ai cependant un cœur comme vous, et je ne vous suis pas inférieur. Qui est-ce qui ignore ce que vous savez ?... » Ayant relevé ensuite la souveraine puissance de Dieu et témoigné de sa confiance en lui, il poursuit : « L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Il s'élève comme la fleur et il est brisé comme elle, et il fuit comme l'ombre et ne demeure jamais dans le même état... L'arbre n'est pas sans espérance ; si on le coupe, il se renouvellera et son rejeton ne périt point... Mais l'homme languit, il expire, et en attendant la destruction de ce monde, que deviendra-t-il ? Durant tous les jours de mon affliction, je soupire après ce temps où, moi aussi, je reverdirai. Alors vous m'appellerez, ô Dieu, et je vous répondrai. » Ainsi Job ne croit pas seulement à l'immortalité de l'âme, mais à la résurrection future de son corps. La mort coupe l'arbre de la vie humaine, mais la racine demeure en terre, et, sous le souffle de Dieu, cet arbre mutilé se reproduira pour l'éternité.

Les amis de Job ne se laissent pas toucher ; ses paroles sont pour eux des blasphèmes, car ils pensent que les bons sont toujours heureux, et les méchants toujours malheureux

en ce monde. « J'ai entendu souvent de pareils discours, reprend l'infortuné, vous êtes de mauvais consolateurs. Ces paroles en l'air n'auront-elles pas de fin? Qu'ai-je fait pour mériter vos reproches?... Mes amis sont des discoureurs, mais devant Dieu je répands mes larmes. » — Baldad s'indigne de ce langage : « S'il plaît à Job, dit-il, de perdre son âme, la terre sera-t-elle abandonnée pour cela, les rochers seront-ils déplacés, la lumière cessera-t-elle de luire et le feu de brûler? » Puis il rappelle tous les malheurs des méchants, et paraît toujours avoir en vue le patriarche. La réponse de Job est admirable de douleur et d'espérance. « Jusques à quand affligerez-vous mon âme par vos discours? voilà dix fois déjà que vous essayez de me confondre et de m'accabler; » puis, exposant encore une fois l'atrocité de ses tourments, il s'écrie : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Pourquoi me persécutez-vous comme si vous aviez l'autorité de Dieu, et me déchirez-vous par vos paroles comme si vous vouliez vous rassasier de ma chair? » Enfin, élevant le ton du discours, et s'adressant à l'universalité des temps et des âges, il fait entendre les paroles les plus radieuses de l'Ancien Testament et l'affirmation la plus triomphante de la vie future et de la résurrection dernière : « Qui m'accordera, s'écrie-t-il, que mes paroles soient écrites, qu'elles soient tracées dans un livre, qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec un style de fer, ou sur la pierre avec un ciseau? car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre; et alors je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair; c'est moi-même qui le verrai, moi-même et non pas un autre, et je le contemplerai de mes yeux; cette espérance repose dans mon sein. »

La lutte continue longtemps encore. Aucun des interlocuteurs ne veut céder. Le patriarche proteste énergiquement de son innocence, et soutient que les impies jouissent souvent d'une longue prospérité, et que le crime peut demeurer impuni dans ce monde, parce que c'est après la mort que s'exerce la vengeance. A la fin, les amis de Job, voyant qu'il persiste à se croire juste, cessent de lui répondre. Alors intervient un nouveau personnage, Éliu, fils de Baruchel. Celui-ci, affectant l'impartialité, condamne à la fois, bien qu'il soit le plus jeune, et les raisonnements faux et téméraires des visiteurs, et la prétendue présomption de Job, qui veut se fortifier aux dépens de Dieu et contre ses amis. En dépit de sa suffisance, Éliu n'a pas fait avancer d'un pas la question, qui reste toujours pendante. Ni les visiteurs, en effet, ni Job ne répondent à ses discours. La réponse ne pouvait venir que du ciel. Le Très-Haut fait entendre sa voix; elle éclate en accents formidables. Fort du sentiment de sa justice, Job, qui a supporté l'adversité, n'est pas resté aussi calme devant les accusations de ses amis; il s'est irrité, il s'est plaint avec emportement, il a osé proposer des doutes au Seigneur; le Seigneur à son tour lui propose des mystères écrasants pour la faiblesse humaine.

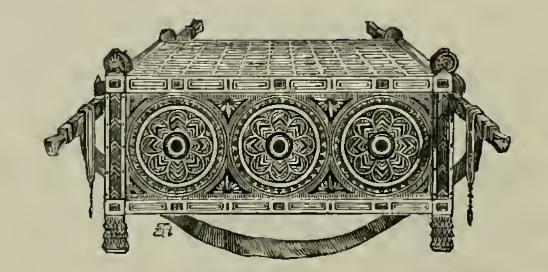


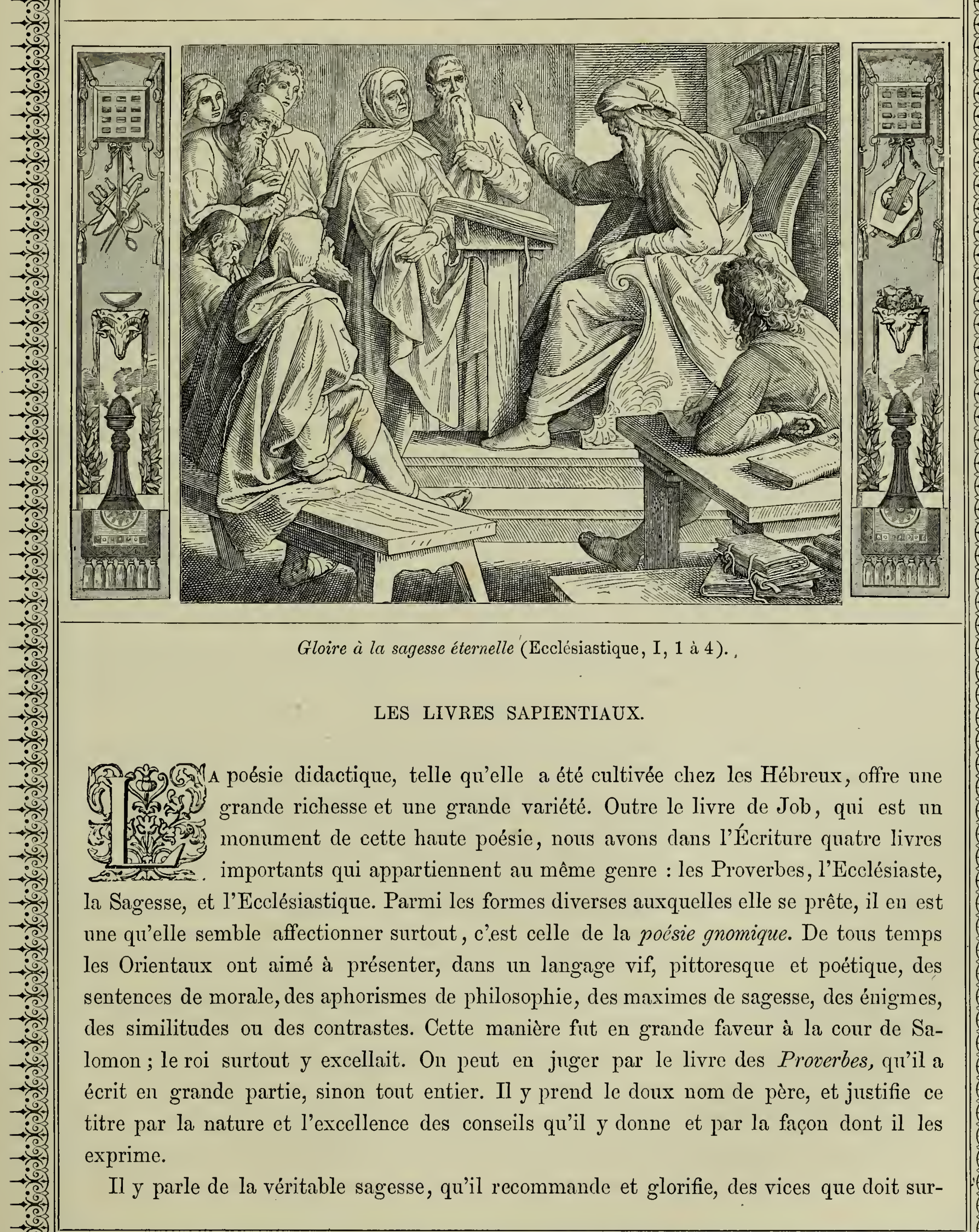
Nouvelle prospérité de Job (page 346).

« Où étais-tu, dit-il à Job, quand je jetais les fondements de la terre?... Lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les fils de Dieu étaient ravis de joie, où étais-tu? Qui a renfermé la mer dans ses digues, lorsque je lui donnai pour vêtement les nuées et pour langes les brumes épaisses; lorsque je lui dis : Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin; tu briseras ici l'orgueil de tes flots?... As-tu secoué la terre par les extrémités, pour en chasser les impies? Es-tu descendu dans les gouffres de la mer? As-tu marché dans les secrets de l'abîme? Les portes du trépas se sont-elles ouvertes devant toi; ton œil a-t-il percé les ténèbres de la mort? — Dis-moi où habite la lumière et quel est le lieu des ténèbres? — Savais-tu que tu devais naître, et le nombre de tes jours, l'as-tu connu? Es-tu entré dans les trésors de la neige ou de la grêle? Qui est le père de la pluie? D'où est sortie la glace? Est-ce toi qui prépares au corbeau sa nourriture? Est-ce toi qui as donné la force au cheval, et qui as orné son cou d'une crinière mouvante? Vois-le, ses naseaux soufflent la terreur, il creuse la terre de son sabot, il s'élance avec audace, il court au-devant des soldats. Il brave l'épouvante; il affronte le glaive, et le sifflement des flèches, et les étincelles qui jaillissent du choc de la lance contre le bouclier. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu le clairon, il dit : Allons! Il flaire de loin la guerre et entend la voix des chefs et les cris de l'armée? »

Cette peinture toute frémissante de poésie n'est-elle pas incomparable? D'autres tableaux la suivent, et le langage conserve toujours la même splendeur. Jéhovah parle en Dieu, et montre à Job la distance qu'il y a entre le Créateur et la créature. L'homme ne sait donc rien des desseins de Dieu, et il ne peut interpréter ses secrets. Le patriarche n'avait plus qu'à s'humilier devant la volonté du Seigneur et à confesser son néant. « Faible créature, dit-il, j'ai parlé trop légèrement. Que puis-je répondre? Je mettrai ma main sur ma bouche, et je n'ajouterai rien de plus. » Aussitôt il se couvrit de cendres et fit pénitence. Ses amis, sur l'ordre du Seigneur, durent recourir à ses prières et offrir des sacrifices en expiation de leurs discours imprudents. Pour lui, l'épreuve avait pris fin, et Dieu le dédommagea amplement de ses misères. Il lui donna le double de ce que Satan lui avait ravi. Il eut d'autres enfants, dont trois filles d'une ravissante beauté. Il vécut encore cent quarante ans, et put voir la postérité de ses enfants jusqu'à la quatrième génération.

L'auteur du livre de Job n'est pas connu avec certitude. Bossuet, et beaucoup d'autres avec lui, pensent qu'il faut l'attribuer à Moïse. Le style et l'expression poétique du livre ne semblent pas s'opposer à cette opinion. Le législateur des Hébreux s'est parfois exprimé en vers, et les formes du langage dans le poëme de Job trahissent une antiquité qui se rapporte bien aux temps de Moïse. On y rencontre d'ailleurs tous les genres de beautés, et l'antiquité profane n'a rien qui le surpasse.





Gloire à la sagesse éternelle (Ecclésiastique, I, 1 à 4).

LES LIVRES SAPIENTIAUX.

La poésie didactique, telle qu'elle a été cultivée chez les Hébreux, offre une grande richesse et une grande variété. Outre le livre de Job, qui est un monument de cette haute poésie, nous avons dans l'Écriture quatre livres importants qui appartiennent au même genre : les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, et l'Ecclésiastique. Parmi les formes diverses auxquelles elle se prête, il en est une qu'elle semble affectionner surtout, c'est celle de la *poésie gnomique.* De tous temps les Orientaux ont aimé à présenter, dans un langage vif, pittoresque et poétique, des sentences de morale, des aphorismes de philosophie, des maximes de sagesse, des énigmes, des similitudes ou des contrastes. Cette manière fut en grande faveur à la cour de Salomon ; le roi surtout y excellait. On peut en juger par le livre des *Proverbes,* qu'il a écrit en grande partie, sinon tout entier. Il y prend le doux nom de père, et justifie ce titre par la nature et l'excellence des conseils qu'il y donne et par la façon dont il les exprime.

Il y parle de la véritable sagesse, qu'il recommande et glorifie, des vices que doit sur-

tout éviter celui qu'il appelle son fils, de la paresse, de l'orgueil, de la haine, de la dureté, de l'intempérance, de l'injustice dans les actes ou dans les paroles ; il prévient le jeune homme contre les redoutables périls de la volupté, et fait la peinture la plus saisissante de la femme dangereuse, prête à ravir des âmes, causeuse et vagabonde ; il trace des portraits, procède par des oppositions entre le sage et l'insensé, le juste et le méchant, le diligent et le paresseux ; il s'occupe de la vie domestique, des devoirs des parents et des enfants, de l'amitié vraie ou fausse, de la politique et du gouvernement, exposant les obligations des rois, des magistrats et des sujets. Pour tempérer l'austérité des conseils et la monotonie des préceptes, l'auteur sacré a su trouver les images les plus vives et les plus suaves, le coloris le plus gracieux et le plus saisissant ; revêtues et parées des meilleurs tons du style oriental, ces maximes ont perdu leur aridité ; inspirées par l'Esprit-Saint, toute la philosophie humaine pâlit devant elles, et la plume qui les a écrites a su les présenter avec une douceur persuasive. Citons quelques traits seulement :

« Mon fils, attache un plus grand prix à la sagesse qu'à nul autre de tes biens ; entoure-la d'un rempart, comme tu le fais pour ta vigne, et elle t'élèvera ; elle t'embellira, lorsque tu l'auras embrassée, elle ornera ta tête d'une guirlande d'honneur, elle te ceindra d'une couronne de gloire.

« Mon fils, observe mes préceptes et tu vivras ; garde ma loi comme la prunelle de ton œil. Attache-la à ton doigt, grave-la sur les tables de ton cœur. Dis à la sagesse : Tu es ma sœur, et appelle la prudence ton amie... Garde ton cœur avec soin, car c'est lui qui renferme les sources de la vie.... Le rire est mêlé de douleur, et l'extrême joie confine au deuil... Ne regarde pas le vin quand il jaunit, quand il étincelle dans les coupes de verre. Il entre doucement, mais, à la fin, il mord comme une couleuvre et répand son venin comme le basilic.... L'enfer et la mort sont insatiables ; ainsi le cœur de l'homme. »

Voici le portrait de la femme forte : « Qui trouvera une femme forte ? Elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les pierreries. Le cœur de son époux se confie en elle, et il voit les richesses s'accroître dans sa maison. Elle lui apportera le bien et éloignera de lui le mal tous les jours de sa vie. Elle travaille le lin et la laine, et la sagesse préside à l'œuvre de ses mains. Elle est semblable au navire qui va chercher au loin les choses nécessaires à la vie. Elle se lève la nuit, distribue la laine à ses servantes et donne sa tâche à chacune d'elles. Elle a vu un champ et l'a acheté, et elle a planté une vigne du produit de son travail. Elle a mis autour de ses reins la force comme une ceinture, et elle a affermi ses bras... Elle a porté la main à la quenouille et ses doigts ont fait tourner le fuseau ; elle a ouvert sa main au pauvre, et elle a tendu ses deux bras vers l'indigent. Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison, car ses serviteurs ont de doubles vêtements... Elle est revêtue de courage et de beauté, et son dernier jour sera plein de joie... Ses fils se sont levés, et l'ont appelée bienheureuse ; son époux s'est levé, et l'a aussi comblée de louan-

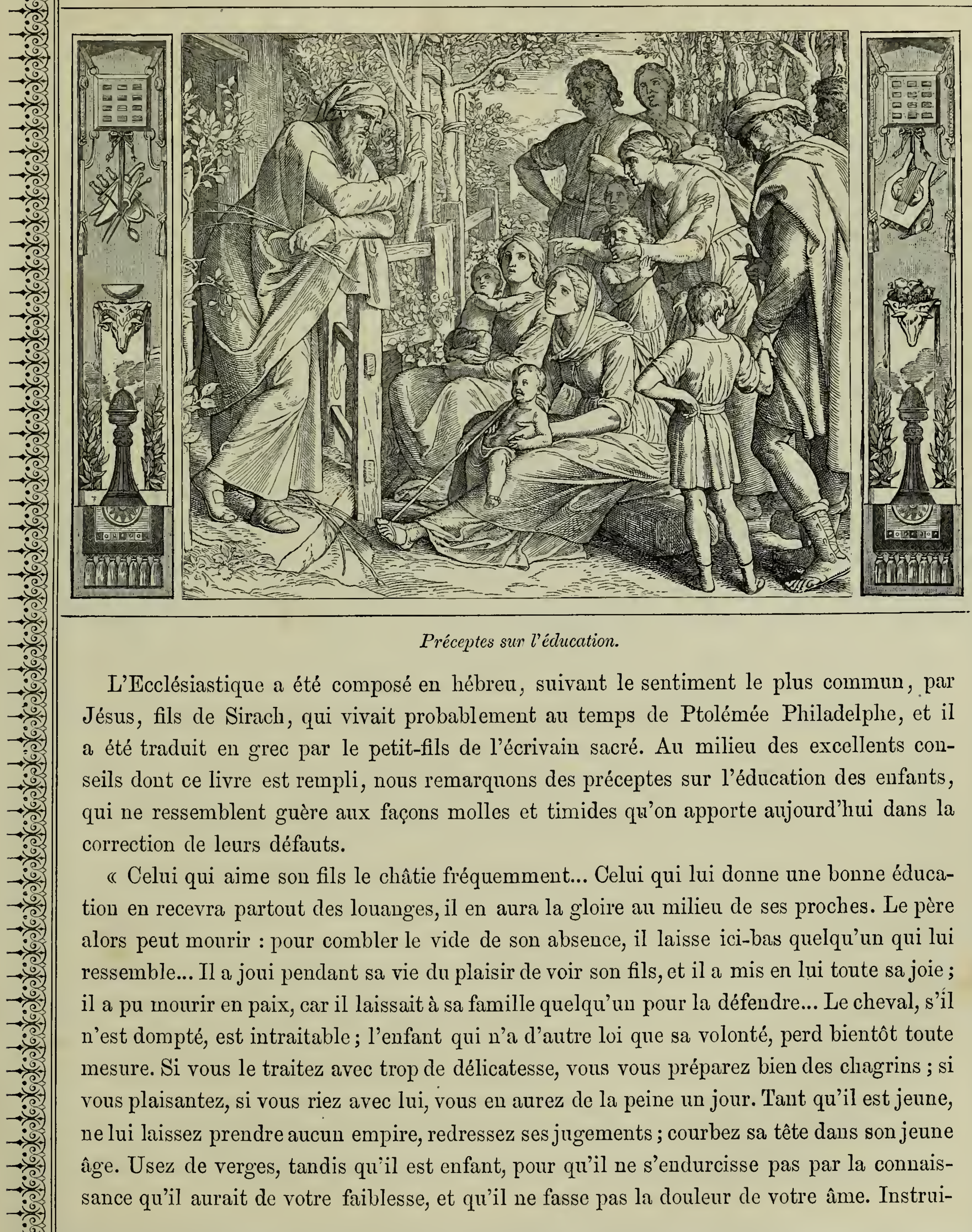
ges. Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur vertu, mais toi, tu les as toutes surpassées. La grâce est trompeuse et la beauté est vaine ; seule la femme qui craint le Seigneur recueillera la gloire. »

L'*Ecclésiaste* ou le Prédicateur est encore un livre de Salomon, analogue à celui des Proverbes, avec un caractère plus marqué de tristesse, d'amertume, et de dégoût. Il contient des réflexions sur la vanité des biens, des plaisirs, des travaux, des études, des peines et de toutes les entreprises des hommes ; on y trouve aussi d'utiles avis et de sages conseils pour adoucir les maux de l'existence, et faire goûter à chacun ce qu'il peut rencontrer de bonheur ici-bas. On a cru voir dans ce livre le fruit de l'expérience que l'âge aurait donnée au vieux roi, et aussi des marques de son repentir pour les folies de sa vieillesse. Il commence par ces mots si profonds et si amers : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! » Certains critiques ont reproché à plusieurs passages de l'Ecclésiaste des tendances sceptiques, épicuriennes ou matérialistes. On ne saurait les juger de la sorte qu'en se plaçant à un point de vue qui n'est pas le véritable. Quand l'Ecclésiaste considère seulement l'homme terrestre, en faisant abstraction de la vie future, il déclare que tout se réduit pour lui à manger, à boire et à se divertir. Mais cette vie future, il y croit, il la proclame, alors même qu'il enseigne que, sous le rapport matériel, il n'y a pas de différence entre l'homme et la bête, et que leur fin est la même. Il affirme que, tandis que le corps humain retourne à la poussière dont il a été formé, l'esprit revient à Dieu qui l'a donné, et qu'il y aura après la mort un jugement où chacun rendra compte de ses œuvres : « Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et ce sera alors le temps où l'on connaîtra toute chose. » L'esprit de l'homme et l'âme de l'animal ne sont donc point déclarés identiques dans l'Ecclésiaste, comme on l'a supposé en traduisant certains passages sans les bien comprendre. Salomon aime à humilier la science humaine en l'interrogeant. « Qui connaît, dit-il, l'esprit de l'homme, lequel monte en haut, et l'esprit de la bête, lequel descend en bas ? » Quant aux contradictions qu'on a cru remarquer dans ce livre, et qui ont donné lieu de penser à plusieurs critiques qu'il était l'œuvre de deux auteurs différents, elles ne sont qu'apparentes. On peut exhorter l'homme à une jouissance modérée des biens de ce monde, et déclarer cependant qu'elle est une pure vanité; car pour être permise et même nécessaire, cette jouissance ne procure pas le bonheur parfait. La joie sage est légitime, la joie immodérée est une folie, il vaut mieux s'affliger avec les bons que se réjouir avec les méchants. Il est une sagesse qu'il faut recommander, il en est une autre toute mondaine qui est méprisable. Il n'y a rien dans cette morale qui se contredise; c'est la morale de la synagogue, et c'est aussi celle de l'Église. L'Ecclésiaste a toujours fait partie du canon des saintes Écritures.

Le livre qui s'appelle par excellence la *Sagesse,* parce qu'il recommande surtout cette

vertu, c'est-à-dire la piété, la crainte de Dieu et la justice, n'est vraisemblablement pas de Salomon, bien que des interprètes le lui aient attribué. On n'en connaît pas l'auteur, et les juifs et les protestants ne l'admettent point comme inspiré. L'Église catholique a toujours cru le contraire, et la doctrine qu'il contient est digne de l'inspiration du Saint-Esprit. Il a été écrit primitivement en grec, selon toute apparence, comme l'indiquent les termes, les tournures de phrases, le style, et encore, suivant Bossuet, un certain goût sophistique, sage néanmoins et savant, tel qu'il était en vogue à Alexandrie sous l'empire des rois macédoniens. Les premiers chapitres sont consacrés à l'éloge de la sagesse, et, pour mieux en faire sentir les avantages, l'écrivain sacré dépeint les suites funestes de la folie morale. L'auteur propose ensuite l'exemple de Salomon, et il expose les moyens d'acquérir cette vertu de la sagesse. Il s'attache à prouver, par des exemples tirés de l'histoire, que ceux qui la pratiquent sont heureux, tandis que ceux qui s'en écartent, les idolâtres surtout, éprouvent les terribles effets de la justice de Dieu. Voici comment le Sage expose les vains raisonnements des impies et leur haine contre le juste, peignant si bien la fureur des Juifs contre Jésus-Christ, que tous les Pères y ont vu une prophétie de la Passion : « Ils ont dit dans leurs folles pensées : Il est court et plein d'ennui le temps de notre vie; il n'y a point pour l'homme qui meurt de lieu de rafraîchissement, et il n'est personne qu'on sache être revenu des enfers. Notre vie est le passage d'une ombre ; après notre fin, point de retour. Venez donc, hâtons-nous d'user des biens présents, jouissons, parce que la jeunesse est rapide. Enivrons-nous de vins exquis, parfumons-nous, et que la fleur de la saison ne nous échappe pas. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent... Foulons aux pieds le juste, dressons-lui des piéges, parce qu'il ne nous sert de rien, qu'il est contraire à nos œuvres, qu'il nous reproche nos fautes contre la loi, et qu'il nous déshonore en décriant notre conduite. Il se vante d'avoir la science de Dieu et il se nomme le Fils de Dieu... Voyons si ces paroles sont véritables, examinons ce qui lui arrivera, et nous saurons sa fin. Car s'il est vraiment le Fils de Dieu, Dieu le soutiendra et le délivrera des mains de ses ennemis. Éprouvons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nous connaissions sa résignation et que nous nous assurions de sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme... Mais arrive enfin le jour des vengeances, et c'est alors que le Seigneur se moquera d'eux. Ils mourront sans honneur et ils tomberont dans une éternelle ignominie..... »

L'*Ecclésiastique*, livre destiné à être lu dans les assemblées religieuses, comprend trois parties. Dans la première, l'auteur, imitant les Proverbes de Salomon, fait l'éloge de la sagesse et trace des règles de conduite pour chaque âge, chaque sexe et chaque condition. « La source de la sagesse, y est-il dit, est le Verbe de Dieu dans les cieux, et ses voies sont les commandements éternels. » Dans la seconde partie, on fait l'éloge des patriarches, des prophètes et des autres personnages qui ont illustré le peuple hébreu. Dans la troisième, enfin, on exhorte les lecteurs à l'amour de cette sagesse, dont on a fait l'éloge.



Préceptes sur l'éducation.

L'Ecclésiastique a été composé en hébreu, suivant le sentiment le plus commun, par Jésus, fils de Sirach, qui vivait probablement au temps de Ptolémée Philadelphe, et il a été traduit en grec par le petit-fils de l'écrivain sacré. Au milieu des excellents conseils dont ce livre est rempli, nous remarquons des préceptes sur l'éducation des enfants, qui ne ressemblent guère aux façons molles et timides qu'on apporte aujourd'hui dans la correction de leurs défauts.

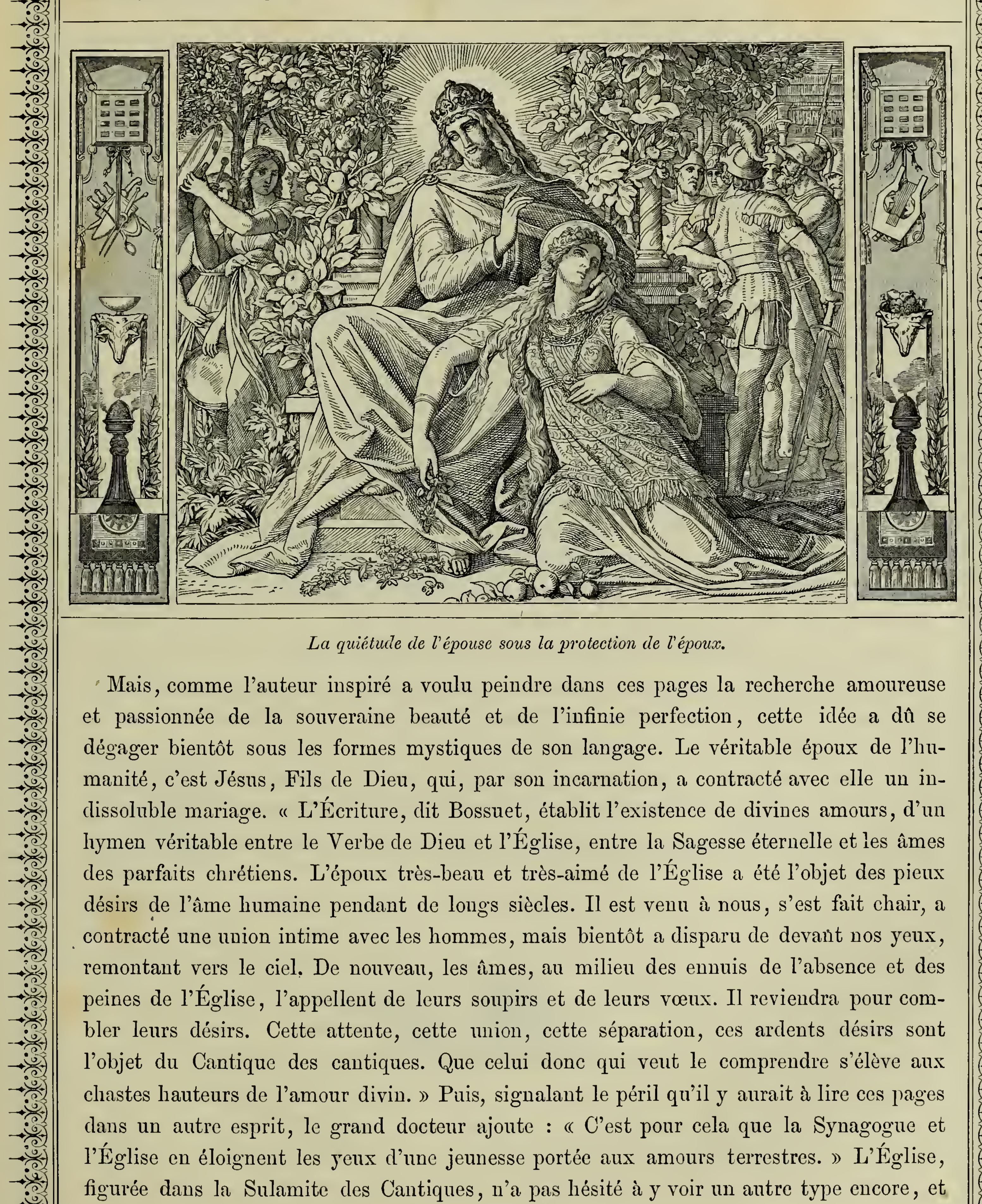
« Celui qui aime son fils le châtie fréquemment... Celui qui lui donne une bonne éducation en recevra partout des louanges, il en aura la gloire au milieu de ses proches. Le père alors peut mourir : pour combler le vide de son absence, il laisse ici-bas quelqu'un qui lui ressemble... Il a joui pendant sa vie du plaisir de voir son fils, et il a mis en lui toute sa joie ; il a pu mourir en paix, car il laissait à sa famille quelqu'un pour la défendre... Le cheval, s'il n'est dompté, est intraitable ; l'enfant qui n'a d'autre loi que sa volonté, perd bientôt toute mesure. Si vous le traitez avec trop de délicatesse, vous vous préparez bien des chagrins ; si vous plaisantez, si vous riez avec lui, vous en aurez de la peine un jour. Tant qu'il est jeune, ne lui laissez prendre aucun empire, redressez ses jugements ; courbez sa tête dans son jeune âge. Usez de verges, tandis qu'il est enfant, pour qu'il ne s'endurcisse pas par la connaissance qu'il aurait de votre faiblesse, et qu'il ne fasse pas la douleur de votre âme. Instrui-

sez donc votre fils, ayez de l'autorité sur lui, pour que vous n'ayez point à rougir de lui. »

L'Ecclésiastique est, comme la Sagesse, un livre deutérocanonique de l'Ancien Testament, c'est-à-dire que les protestants et les juifs n'en reconnaissent pas la divine inspiration, comme le fait l'Église catholique.

Voici maintenant un poème qui n'est fait que pour les âmes fortes, élevées et pures, et qu'il ne faut pas aborder sans précaution, car le sentiment que traduit le *Cantique des cantiques* dans un langage plein de charmes n'est pas seulement le plus sublime et le plus puissant, c'est aussi le plus entraînant et le plus dangereux, quand il descend des hauteurs spirituelles pour suivre les terrestres sentiers. Commenté avec délices par les saints docteurs, humide encore des larmes tombées sur ses pages des yeux d'un saint Bernard ou d'une sainte Thérèse, ce livre, qui a fourni à la mystique chrétienne et à la liturgie catholique tant de pieux élans et de poétiques images, ne veut être touché qu'avec un saint respect et une chaste délicatesse. La critique moderne, en se plaçant à un point de vue purement humain, en a défloré toute la grâce et méconnu le véritable sens.

Ce divin Cantique chante l'amour, mais c'est un amour qui a des ailes pour planer dans les régions supérieures, et qui ne doit pas être travesti en de folles et sensuelles passions. C'est un chant du cœur, dit saint Bernard, *jubilus cordis,* qui ne consiste pas en des paroles bruyantes éclatant sur les lèvres, mais dans les émotions d'une joie intérieure, dans l'harmonie de l'âme et non dans les accords de la voix. Dieu le chante, et l'âme l'écoute. C'est l'entretien de l'Époux céleste avec l'Église, son épouse, auquel se mêle le chœur des vierges chrétiennes, compagnes de l'Époux, et où l'on sent respirer toutes les vivacités et toutes les tendresses. Le roi Salomon, qui l'a écrit, s'est-il proposé tout d'abord, comme l'ont pensé d'éminents interprètes, de célébrer ainsi ses noces avec la princesse, fille de Pharaon? On peut le croire, si l'on s'en tient au sens strictement grammatical. Il fait dire à la bien-aimée, qu'il représente sous les traits de la bergère ou de la Sulamite, comme il prend lui-même les titres de berger et de roi : « Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. Ne me dédaignez pas parce que je suis brune, c'est que le soleil m'a brûlée. » Mais l'amour conjugal n'est que le canevas du poëme ; l'œuvre elle-même, si riche en couleurs, se rapporte à un tout autre idéal. La bien-aimée n'est qu'une figure dont les perfections et les charmes symbolisent la grâce et la beauté d'un type supérieur, entrevu par l'auteur inspiré, comme l'amour du roi lui-même représente la prédilection divine de Jéhovah pour son peuple. Salomon a jeté le voile de l'allégorie sur sa parole : et c'est en ce sens que les docteurs de la synagogue l'ont comprise. Toute l'Écriture est pleine d'allusions au céleste mariage contracté par la nation d'Israël avec son Dieu, type de l'alliance de Jésus-Christ avec son Église. Les infidélités du peuple choisi sont appelées des adultères, des infamies ; et de l'Ancien Testament, ces images ont passé dans le Nouveau.



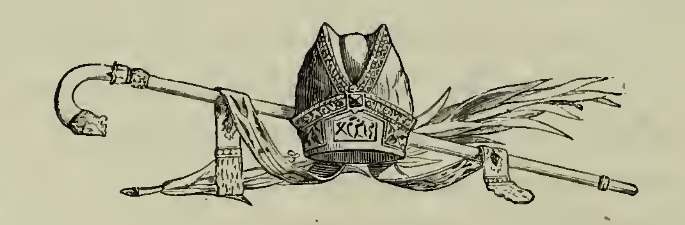
La quiétude de l'épouse sous la protection de l'époux.

Mais, comme l'auteur inspiré a voulu peindre dans ces pages la recherche amoureuse et passionnée de la souveraine beauté et de l'infinie perfection, cette idée a dû se dégager bientôt sous les formes mystiques de son langage. Le véritable époux de l'humanité, c'est Jésus, Fils de Dieu, qui, par son incarnation, a contracté avec elle un indissoluble mariage. « L'Écriture, dit Bossuet, établit l'existence de divines amours, d'un hymen véritable entre le Verbe de Dieu et l'Église, entre la Sagesse éternelle et les âmes des parfaits chrétiens. L'époux très-beau et très-aimé de l'Église a été l'objet des pieux désirs de l'âme humaine pendant de longs siècles. Il est venu à nous, s'est fait chair, a contracté une union intime avec les hommes, mais bientôt a disparu de devant nos yeux, remontant vers le ciel. De nouveau, les âmes, au milieu des ennuis de l'absence et des peines de l'Église, l'appellent de leurs soupirs et de leurs vœux. Il reviendra pour combler leurs désirs. Cette attente, cette union, cette séparation, ces ardents désirs sont l'objet du Cantique des cantiques. Que celui donc qui veut le comprendre s'élève aux chastes hauteurs de l'amour divin. » Puis, signalant le péril qu'il y aurait à lire ces pages dans un autre esprit, le grand docteur ajoute : « C'est pour cela que la Synagogue et l'Église en éloignent les yeux d'une jeunesse portée aux amours terrestres. » L'Église, figurée dans la Sulamite des Cantiques, n'a pas hésité à y voir un autre type encore, et

quand elle a voulu prêter un langage à l'idéal vivant de la pureté, à la Vierge mère de Dieu, c'est dans le Cantique des cantiques qu'elle a trouvé ses paroles.

Ainsi l'amour terrestre n'est ici qu'une échelle pour nous faire monter plus haut. Les terrestres beautés dont ce poëme célèbre les attraits, doivent nous faire comprendre combien le Créateur est aimable et beau, et combien l'âme est heureuse de s'attacher à lui. Cet amour, sans doute, le monde ne le comprend pas; et voilà pourquoi la Sulamite, à la recherche de son bien-aimé, est insultée par les gardes qui la rencontrent ; mais elle se console en faisant aux filles de Jérusalem le récit de tous les charmes de ce bien-aimé, et bientôt elle se réjouit de l'avoir retrouvé! « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, il est venu vers la plate-bande du baume, pour y faire paître son troupeau et pour y cueillir des lis. Moi, je suis à mon bien-aimé ; il est à moi, mon bien-aimé qui se repaît parmi les lis. » Partout sont prodiguées les images les plus suaves et les plus gracieuses. C'est la douceur du printemps, l'éclat des jardins, la fraîcheur des eaux vives, la richesse des vergers, l'abondance des parfums. « J'étais descendue au verger des noix, pour voir les herbes de la vallée, pour voir si la vigne avait germé, si les grenades étaient en fleur... C'est la voix de mon bien-aimé! Le voici qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines... Il me dit : Lève-toi, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et viens. Car l'hiver est fini, la pluie est passée, elle a disparu. Les fleurs commencent à se montrer sur notre terre ; le temps de tailler la vigne est arrivé ; la voix de la tourterelle a été entendue dans nos champs ; les jeunes pousses du figuier commencent à rougir, la vigne en fleur exhale son parfum. Lève-toi, mon amie, mon éclatante beauté, et viens. » Il nous suffit d'avoir touché légèrement la lyre du Cantique des cantiques, car, ainsi que l'a dit Bossuet, il n'en faut faire vibrer que les cordes de la charité divine.

Au reste, rien n'est venu justifier l'hypothèse de certains critiques modernes, qui ont considéré ces dialogues comme écrits pour le théâtre. Les Juifs avaient en horreur ces récréations païennes, parfaitement inconnues en Palestine, au temps de Salomon.





Le prophète Isaïe prédit la naissance du Christ (page 357).

LES PROPHÈTES.

On a cru partout, depuis l'origine du monde, que la Divinité se communique à certains hommes privilégiés pour leur révéler des secrets importants à connaître. C'est ainsi que les dieux de l'Égypte et de la Grèce auraient enseigné les merveilles de l'art et de la science. Les païens avaient eu leurs pythonisses ou leurs oracles. Sans doute les prestiges et les mensonges n'ont rien de commun avec la prophétie en Israël, mais ils n'en témoignent pas moins en faveur de la croyance universelle à la réalité des communications divines. Le peuple choisi a vu s'élever dans son sein des hommes que Dieu suscitait pour être les instruments de sa volonté et les hérauts de sa parole, et qu'il avait investis de la mission d'annoncer son Christ, ou même de le figurer dans leurs actions et dans leur vie; car tout ce qu'ils ont prédit se rapporte au Christ directement ou indirectement, et ils n'ont aucun rapport avec les devins vulgaires qui se proposaient de satisfaire la curiosité humaine. Les voiles de l'avenir, soulevés devant eux, leur laissaient voir les choses futures qu'ils annonçaient. Parfois, ils prédisaient des événements rapprochés, et la prophétie, ainsi connue et même fixée par l'écriture, de-

meurait pour témoigner en faveur des prédictions plus éloignées, quand les événements annoncés s'étaient réalisés. Il y avait chez les Hébreux deux sortes de prophètes : les uns n'avaient d'autre fonction que d'être les messagers de Dieu ; c'étaient les *Nebiïm;* ils s'appliquaient uniquement à diriger le peuple sous le rapport religieux, principalement aux époques malheureuses ; les autres étaient les *Roïm* ou Voyants ; Dieu se révélait à eux, sans les enlever à leur condition ordinaire ; c'est ainsi que David et Salomon furent rois et prophètes à la fois. Les hommes inspirés qu'on appelle à proprement parler les prophètes, et qui ont enrichi de leurs écrits les pages de l'Ancien Testament, appartiennent à la première classe. On en compte seize, dont quatre grands et douze petits, ainsi qualifiés en raison de leurs livres, plus ou moins considérables. Tous ont fleuri dans un espace de trois siècles, depuis le règne d'Ozias jusqu'à la reconstruction du temple de Jérusalem.

Isaïe est le premier des grands prophètes. Il vivait dans la première moitié du septième siècle avant Jésus-Christ, et prophétisa sous les rois Ozias, Joathan, Achaz et Ézéchias. Nous avons peu de détails sur sa vie ; il nous est surtout connu par ses célèbres oracles, qui nous le montrent sans cesse mêlé à l'histoire des règnes contemporains. Il était fils d'Amos. Il eut deux fils, auxquels il donna des noms figuratifs, et une fille, qui épousa Manassès. On croit qu'Isaïe vécut encore longtemps sous le règne de ce prince, et, suivant une tradition respectable, qu'il fut martyrisé par ce roi impie et scié en deux.

Comme Homère et comme la plupart des esprits qui ont marqué dans l'histoire de la pensée humaine, Isaïe est tout entier dans son œuvre, qui, au seul point de vue du mérite littéraire, n'est certainement pas inférieure aux plus belles pages de l'épopée homérique. Il avait déjà débuté dans son ministère quand il eut une vision fameuse, qu'il raconte avec une grande magnificence de langage, et dans laquelle il fut en quelque sorte sacré prophète par le Seigneur. « En l'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur sur un trône élevé... Des séraphins se tenaient au-dessus du trône... ils criaient de l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées !... Et les poteaux des portes et les linteaux furent ébranlés par ces voix, et toute la demeure fut remplie de fumée. Et je dis : Malheur à moi !.. parce que je suis un homme dont les lèvres sont souillées. » Alors un des séraphins ayant pris sur l'autel un charbon ardent, en toucha les lèvres du prophète et les purifia. Dès lors la rude mission qu'il avait reçue de réprimander les rois et les peuples, de proclamer les menaces et les anathèmes de Dieu contre les coupables, prit, dans un horizon plus vaste, un essor plus haut. Sa parole ne s'appuya plus seulement sur la loi de Moïse, méconnue, mais sur les promesses révélées de l'avenir qu'attendait Israël. Il ne fut plus seulement le zélateur de l'ancienne alliance, mais le héraut de la nouvelle qui ne passera pas, et le grand prophète des temps messianiques. Isaïe connut que son siècle en général, et le peuple juif en particulier, ne compren-

draient pas l'importance de ses prédictions, alors qu'il ne pouvait y avoir ailleurs de salut pour eux ; dans l'amertume de cette pensée, il demanda au Seigneur jusqu'à quand son peuple refuserait de prêter l'oreille à sa voix. Alors Dieu lui révéla la dévastation et la ruine d'Israël. Deux destructions doivent passer sur Jérusalem : l'une, prochainement, sera infligée par les Chaldéens ; elle aura un terme, et déjà le prophète appelle par son nom Cyrus, le libérateur, cent ans avant sa naissance ; l'autre est lointaine encore, mais elle sera complète ; c'est la grande catastrophe réservée au temps de Titus. Et malgré cela, Israël, grossier et charnel, ne se convertira pas au Messie ; mais cette nation n'est que le point de départ du Seigneur pour arriver à un autre but ; c'est l'étincelle qui doit produire le foyer de l'Israël nouveau, de l'Église universelle.

Tel est l'ordre des prophéties d'Isaïe, non que cet ordre y apparaisse tout à fait clairement, et s'y développe avec la rigoureuse précision de l'histoire, qui raconte des événements passés ; généralement la prophétie n'a pas ce caractère. Les faits qu'elle expose ne sont pas exempts d'obscurité, ils ne deviennent parfaitement clairs que lorsqu'ils sont accomplis ; c'est ainsi que l'Apocalypse, dont toutes les prédictions ne sont pas réalisées, est sur bien des points encore pour nous très-obscure ; mais on doit reconnaître que tel dut être l'ensemble des visions que Dieu mit sous les yeux de son prophète. La prophétie est en effet un tableau où les plans ne sont point distincts en apparence, bien qu'ils le soient en réalité. Dieu place les événements comme sur une toile, de sorte que le passé touche au présent ou à l'avenir. Le prophète aussi se transporte facilement d'un lieu à un autre, et du moment actuel à une époque éloignée. Isaïe parle de la ruine de Babylone en même temps que du jugement dernier, et Jésus-Christ en agit manifestement de même dans l'Évangile quand il annonce la ruine de Jérusalem. Le prophète passe aussi de la réalité à l'image, et de l'image à la réalité. Ainsi, quand Isaïe parle d'un fils qui doit lui naître, il n'a en vue qu'une autre naissance, celle du Sauveur.

Les prophéties d'Isaïe se composent de soixante-six chapitres, et sont divisées en deux parties. Dans les quarante premiers chapitres sont contenues des prédictions diverses sur Israël et Juda et sur les peuples d'alentour ; puis viennent la ruine du royaume de Juda, la destruction de Samarie, les grands événements dont l'Égypte sera le théâtre, la chute de Babylone après la captivité des Juifs ; et, au milieu de tout cela, la prophétie messianique apparaît dominant ces intérêts privés ; c'est Jésus-Christ, sa vie, ses miracles, sa Passion, son Église, ses combats et ses triomphes. Nous ne pouvons donner de ces prédictions si importantes que de rapides citations, et nous désespérons de faire pressentir dans notre pauvre langage la magnificence des pensées et du style.

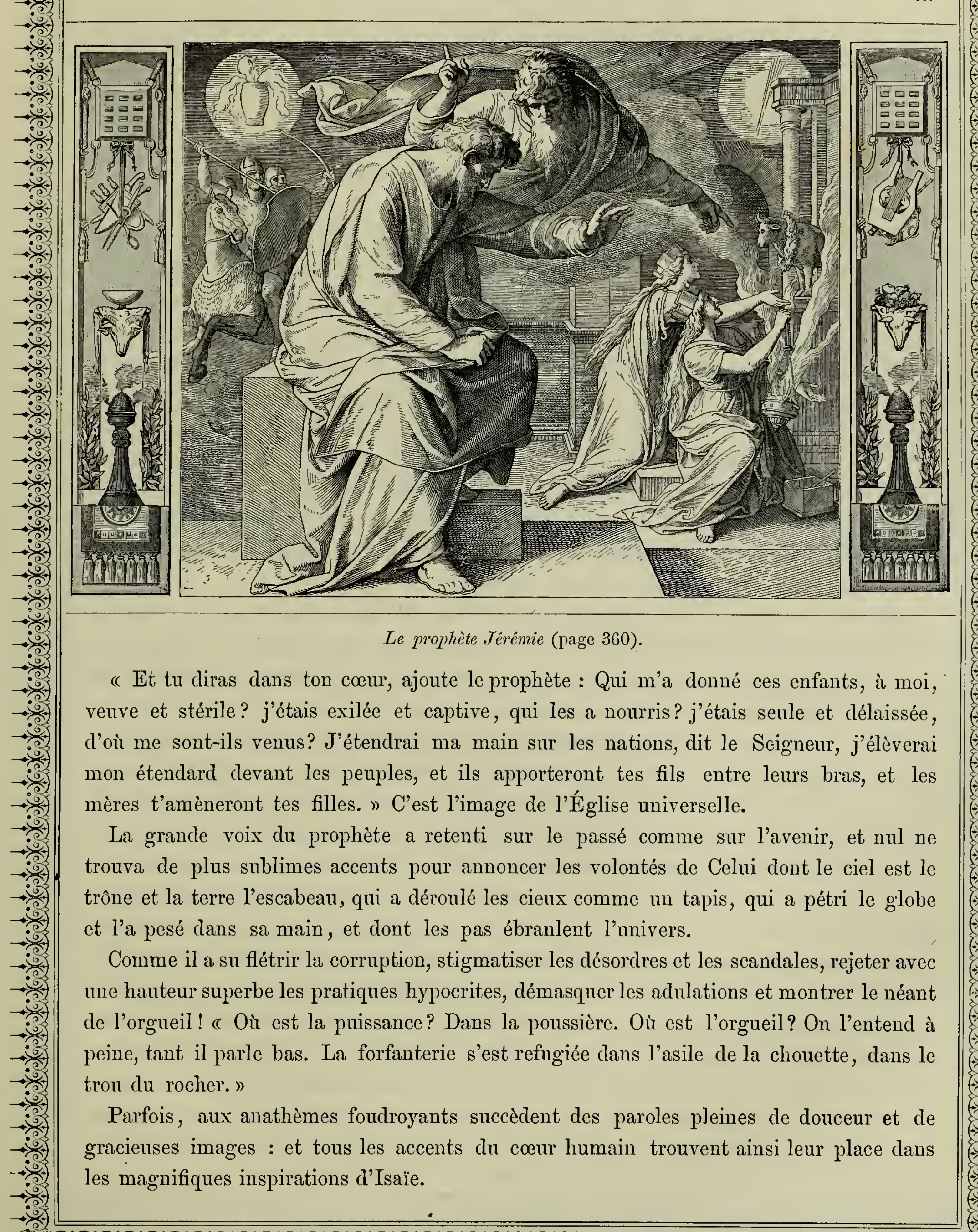
Voici d'abord comment le prophète annonce la naissance du Sauveur, en présence d'un roi de la maison de David dont la dynastie va être renversée : « Écoutez, maison de David, ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle

de mon Dieu? Le signe que vous refusez de demander, le Seigneur vous le donnera lui-même. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. »

Maintenant le Messie paraît : « Les peuples qui marchaient dans les ténèbres ont été éclairés par une grande lumière, et sa clarté a brillé aux yeux de ceux qui habitaient la région des ombres de la mort.... Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il porte sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix. Son empire s'accroîtra, et la paix qu'il apportera au monde n'aura pas de fin; il s'assiéra sur le trône de David pour l'affermir à jamais..... La solitude se réjouira et fleurira comme le lis. Elle germera, et par ses hymnes elle témoignera sa joie ; elle aura la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saron... Prenez courage, et ne craignez point, car voici que votre Dieu rendra à chacun le salaire qui lui est dû. Dieu lui-même viendra, et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront. Alors le boiteux bondira comme le cerf et la langue des muets sera déliée, car les eaux ont coulé dans le désert, et les torrents dans la solitude. Là où habitent les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs; une voie sainte y sera tracée, et l'impur n'y passera pas. »

Après les miracles, voici le ministère du Sauveur : « L'esprit de Dieu s'est reposé sur moi, car le Seigneur m'a rempli de son onction; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, guérir ceux qui ont le cœur brisé, prêcher la délivrance aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes. »

Mais ce Messie méconnu et rejeté par son peuple doit souffrir et mourir. « Il montera comme une faible tige, comme le rejeton qui sort d'une terre aride; il est sans éclat et sans beauté; nous l'avons vu et son aspect était méprisable. C'était le dernier des hommes, un homme de douleur, connaissant l'infirmité; son visage était obscurci, et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment pris sur lui nos langueurs, il a porté nos douleurs, et nous l'avons regardé comme un lépreux frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé à cause de nos iniquités, brisé à cause de nos crimes ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et par ses meurtrissures nous avons été guéris. Tous, nous avons erré comme des brebis, et le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il a été conduit à la boucherie, et, comme un agneau devant celui qui le tond, il a été muet. Son sépulcre sera donné à la garde des impies, il sera enseveli dans le tombeau du riche.... Parce qu'il s'est livré à la mort et qu'il a été mis au nombre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés de la multitude et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi, Dieu lui donnera en partage un peuple nombreux. ».... « Cieux, réjouissez-vous; que la terre tressaille et que les montagnes poussent des cris d'allégresse!.. Lève les yeux, Jérusalem, vois ces peuples qui se pressent et qui accourent. Tes déserts, tes solitudes, tes campagnes ruinées ne peuvent suffire à la multitude de leurs habitants... »



Le prophète Jérémie (page 360).

« Et tu diras dans ton cœur, ajoute le prophète : Qui m'a donné ces enfants, à moi, veuve et stérile? j'étais exilée et captive, qui les a nourris? j'étais seule et délaissée, d'où me sont-ils venus? J'étendrai ma main sur les nations, dit le Seigneur, j'élèverai mon étendard devant les peuples, et ils apporteront tes fils entre leurs bras, et les mères t'amèneront tes filles. » C'est l'image de l'Église universelle.

La grande voix du prophète a retenti sur le passé comme sur l'avenir, et nul ne trouva de plus sublimes accents pour annoncer les volontés de Celui dont le ciel est le trône et la terre l'escabeau, qui a déroulé les cieux comme un tapis, qui a pétri le globe et l'a pesé dans sa main, et dont les pas ébranlent l'univers.

Comme il a su flétrir la corruption, stigmatiser les désordres et les scandales, rejeter avec une hauteur superbe les pratiques hypocrites, démasquer les adulations et montrer le néant de l'orgueil! « Où est la puissance? Dans la poussière. Où est l'orgueil? On l'entend à peine, tant il parle bas. La forfanterie s'est refugiée dans l'asile de la chouette, dans le trou du rocher. »

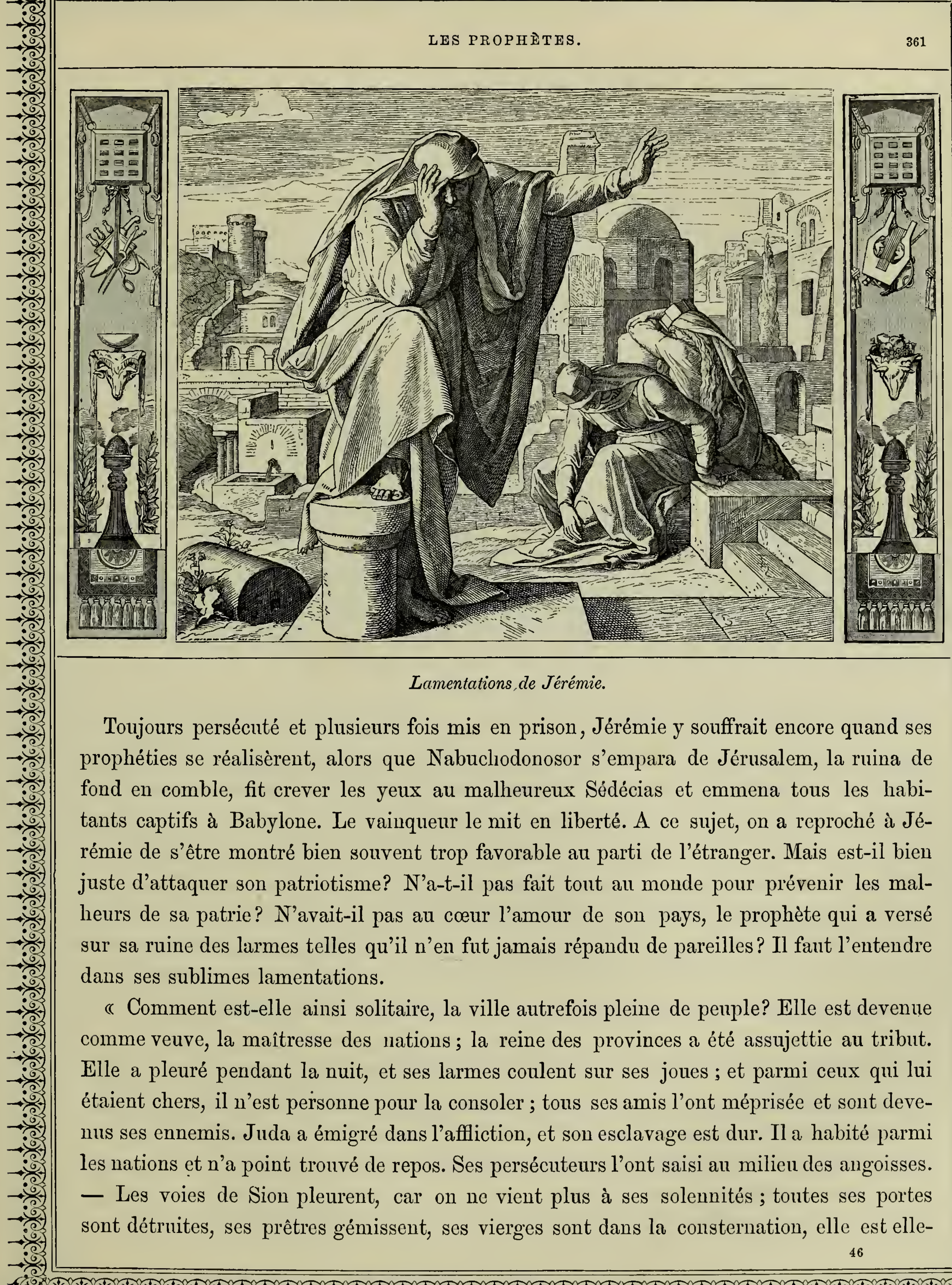
Parfois, aux anathèmes foudroyants succèdent des paroles pleines de douceur et de gracieuses images : et tous les accents du cœur humain trouvent ainsi leur place dans les magnifiques inspirations d'Isaïe.

Jérémie, le second des grands prophètes, naquit au village d'Anatoth, dans la tribu de Benjamin, en l'an 650, et mourut vers 590 avant Jésus-Christ. Il était fils du prêtre Helcias, le même sans doute qui, sous le règne de Josias, trouva dans le temple un ancien exemplaire du Pentateuque. Il reçut tout jeune encore, à quatorze ou quinze ans, la mission prophétique pour laquelle il avait été choisi et sanctifié dès le sein de sa mère. « Je t'ai connu avant ta naissance, lui dit le Seigneur dans une première vision ; avant que tu fusses formé, je t'ai sanctifié et établi prophète parmi les nations. — A. A. A. Seigneur, répond Jérémie, je ne sais pas parler, car je suis un enfant. — Ne dis pas : Je suis un enfant, car tu iras partout où je t'enverrai ; et tout ce que je t'ordonnerai, tu le feras. » Et le Seigneur, étendant la main, toucha les lèvres du prophète : « Voici que j'ai mis ma parole dans ta bouche. Regarde, je t'ai établi aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour démolir, pour ruiner et pour détruire, pour bâtir et pour planter... »

Toute la carrière de Jérémie est là ; sa mission sera de troubler par des menaces une époque de prospérité apparente, qui va devenir une ère de scandale. Ce fut sous Josias qu'il commença à prophétiser. Ses compatriotes et ses proches, importunés de sa parole, cherchèrent à le faire mourir. Il s'enfuit à Jérusalem, où Josias s'efforçait alors de faire disparaître l'idolâtrie. Cette pieuse tentative fut interrompue à Mageddo par la mort du roi, que le prophète célébra dans un hymne funèbre.

Bientôt, Joachaz ayant été détrôné par le pharaon Néchao, qui mit à sa place Joachim, l'idolâtrie devint de nouveau triomphante ; au milieu d'un luxe effréné, la corruption fit des progrès rapides, et gagna les prêtres mêmes et les prophètes. Ce fut alors que Jérémie dicta à son secrétaire Baruch de terribles prédictions et les fit lire à la porte du temple. Le rouleau fut brûlé par ordre du roi, mais Jérémie en fit écrire un autre.

Les principaux événements de la vie de Jérémie, mêlés à l'histoire, ont déjà été indiqués plus haut. Fidèle à la mission du Seigneur, qui lui a montré d'une part une verge vigilante et de l'autre une marmite bouillante, emblèmes des maux réservés à son peuple, Jérémie ne cesse plus de conjurer et de menacer Israël qui s'abandonne aux criminelles folies du sensualisme et de l'idolâtrie. Non-seulement la richesse de ce peuple lui sera enlevée, mais la nation entière va s'abîmer dans un cataclysme épouvantable. Cette grande ruine de Jérusalem, Jérémie l'annonçait quarante ans avant qu'elle arrivât, et, pendant tout ce temps, il ne cessa point de répéter ses menaces sinistres sur tous les tons, au milieu de la place publique, aux portes de la ville, dans le temple et dans le palais du roi ; et toute sa prédication put se résumer en deux mots : péché et châtiment. De pareilles vérités ne sont point entendues avec plaisir ; Jérémie apprit par la persécution quelle lourde charge Dieu lui avait confiée. En vain mêla-t-il à ses sombres prédictions des espérances meilleures, mais lointaines ; en vain montra-t-il, après soixante-dix années, la fin de l'exil et de la captivité, le retour à Jérusalem, et la fidélité future du peuple juif.



Lamentations de Jérémie.

Toujours persécuté et plusieurs fois mis en prison, Jérémie y souffrait encore quand ses prophéties se réalisèrent, alors que Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem, la ruina de fond en comble, fit crever les yeux au malheureux Sédécias et emmena tous les habitants captifs à Babylone. Le vainqueur le mit en liberté. A ce sujet, on a reproché à Jérémie de s'être montré bien souvent trop favorable au parti de l'étranger. Mais est-il bien juste d'attaquer son patriotisme? N'a-t-il pas fait tout au monde pour prévenir les malheurs de sa patrie? N'avait-il pas au cœur l'amour de son pays, le prophète qui a versé sur sa ruine des larmes telles qu'il n'en fut jamais répandu de pareilles? Il faut l'entendre dans ses sublimes lamentations.

« Comment est-elle ainsi solitaire, la ville autrefois pleine de peuple? Elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations ; la reine des provinces a été assujettie au tribut. Elle a pleuré pendant la nuit, et ses larmes coulent sur ses joues ; et parmi ceux qui lui étaient chers, il n'est personne pour la consoler ; tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis. Juda a émigré dans l'affliction, et son esclavage est dur. Il a habité parmi les nations et n'a point trouvé de repos. Ses persécuteurs l'ont saisi au milieu des angoisses. — Les voies de Sion pleurent, car on ne vient plus à ses solennités ; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres gémissent, ses vierges sont dans la consternation, elle est elle-

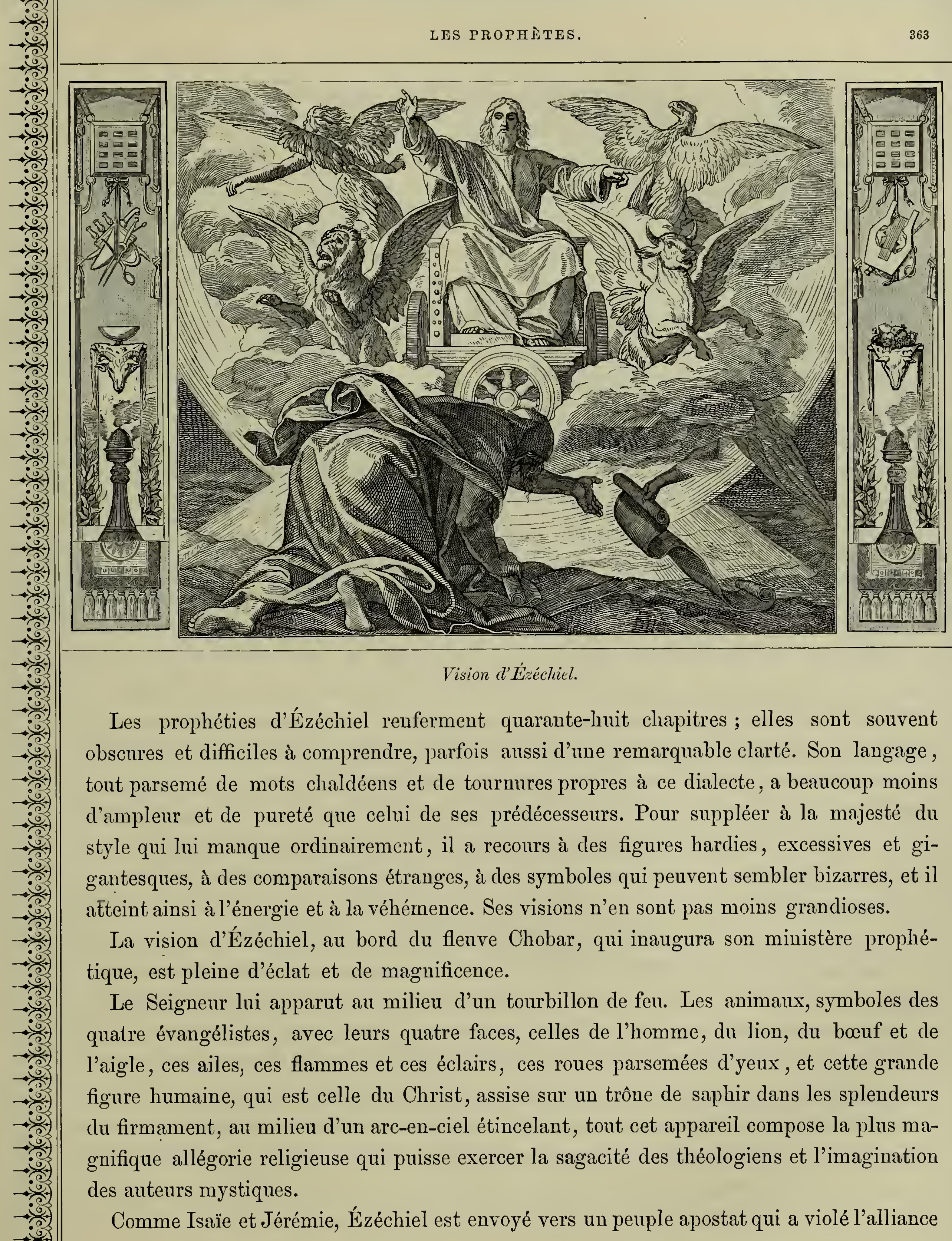
même accablée d'amertume. Ses petits enfants ont été emmenés captifs. Toute la beauté de la fille de Sion s'est évanouie. Ses princes, comme des béliers sans pâturages, s'en vont languissants, chassés par l'étranger... Elle a beaucoup péché, Jérusalem, et c'est pour cela qu'elle est devenue errante... A qui te comparerai-je, fille de Sion? Ta douleur est vaste comme la mer! » Le poëte montre le temple profané, les maisons et les palais détruits, et semble s'abîmer ensuite dans un muet abattement. La fille de Sion, à son tour, fait entendre sa plainte : « Voyez, Seigneur, et regardez ; voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur! C'est que le Seigneur a fait comme il l'a dit, il m'a vendangée au jour de sa colère... » et, à la vue de toutes ces désolations d'Israël, l'homme de Dieu frappe les échos des chants de sa tristesse ; Sion gémit, ses yeux sont changés en deux fontaines de larmes, parce que le divin Consolateur s'est éloigné d'elle. Elle a étendu ses mains, et personne n'est venu à son aide ; mais, ô touchante résignation ! elle se soumet à la justice divine. « Le Seigneur est juste, et c'est moi qui ai, par mes iniquités, provoqué sa bouche à la colère... Mes ennemis ont appris mon malheur, et ils se sont réjouis, mais vous amènerez le jour de ma consolation. Que tout le mal qu'ils m'ont fait paraisse devant vos yeux. Vendangez-les, comme vous m'avez vendangée à cause de mes iniquités. »

Longtemps le prophète poursuit le cours de ses lamentations, et ses chants sont tels que l'Église, aujourd'hui encore, n'a pas de voix plus pathétique et plus solennelle pour pleurer, aux jours de son deuil, sur la mort de son Sauveur.

Toute l'œuvre de Jérémie comprend ainsi deux parties : les Prophéties proprement dites, et les Lamentations. Son langage n'a pas toujours la sublimité de celui d'Isaïe, il est plus inégal et porte l'empreinte du malheur ; le prophète se répète souvent comme celui qui pleure. La langue dans laquelle il écrit manque parfois de pureté et renferme de nombreux araméismes. Isaïe est un aigle qui a pris vers Dieu son essor et plane dans les hauteurs. Jérémie succombe sous le poids de la douleur, et comme Rachel pleurant à Rama, il ne veut point être consolé, parce que ses enfants ne sont plus. Isaïe est un large fleuve qui coule majestueusement et à pleins bords ; Jérémie est un torrent dont les rives resserrées par des rochers déterminent fatalement le cours des eaux impétueuses ; mais jamais le flot d'une pareille émotion n'a roulé sur le monde avec un pareil retentissement.

Nous avons dit ailleurs quelle fut, suivant la tradition, la fin de Jérémie.

Ézéchiel vivait au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Sa vie nous est peu connue. Il nous apprend lui-même qu'il était fils de Buzi, de la tribu sacerdotale. Nabuchodonosor l'emmena captif à Babylone, vers l'an 599 avant J.-C., en même temps que le roi Joachim. On croit qu'il commença à prophétiser la cinquième année de son exil, six ans avant la destruction de Jérusalem. Son ministère prophétique dura vingt-sept ans ; il mourut assassiné, dit-on, par un juge de sa nation, dont il avait censuré la conduite.



Vision d'Ézéchiel.

Les prophéties d'Ézéchiel renferment quarante-huit chapitres ; elles sont souvent obscures et difficiles à comprendre, parfois aussi d'une remarquable clarté. Son langage, tout parsemé de mots chaldéens et de tournures propres à ce dialecte, a beaucoup moins d'ampleur et de pureté que celui de ses prédécesseurs. Pour suppléer à la majesté du style qui lui manque ordinairement, il a recours à des figures hardies, excessives et gigantesques, à des comparaisons étranges, à des symboles qui peuvent sembler bizarres, et il atteint ainsi à l'énergie et à la véhémence. Ses visions n'en sont pas moins grandioses.

La vision d'Ézéchiel, au bord du fleuve Chobar, qui inaugura son ministère prophétique, est pleine d'éclat et de magnificence.

Le Seigneur lui apparut au milieu d'un tourbillon de feu. Les animaux, symboles des quatre évangélistes, avec leurs quatre faces, celles de l'homme, du lion, du bœuf et de l'aigle, ces ailes, ces flammes et ces éclairs, ces roues parsemées d'yeux, et cette grande figure humaine, qui est celle du Christ, assise sur un trône de saphir dans les splendeurs du firmament, au milieu d'un arc-en-ciel étincelant, tout cet appareil compose la plus magnifique allégorie religieuse qui puisse exercer la sagacité des théologiens et l'imagination des auteurs mystiques.

Comme Isaïe et Jérémie, Ézéchiel est envoyé vers un peuple apostat qui a violé l'alliance

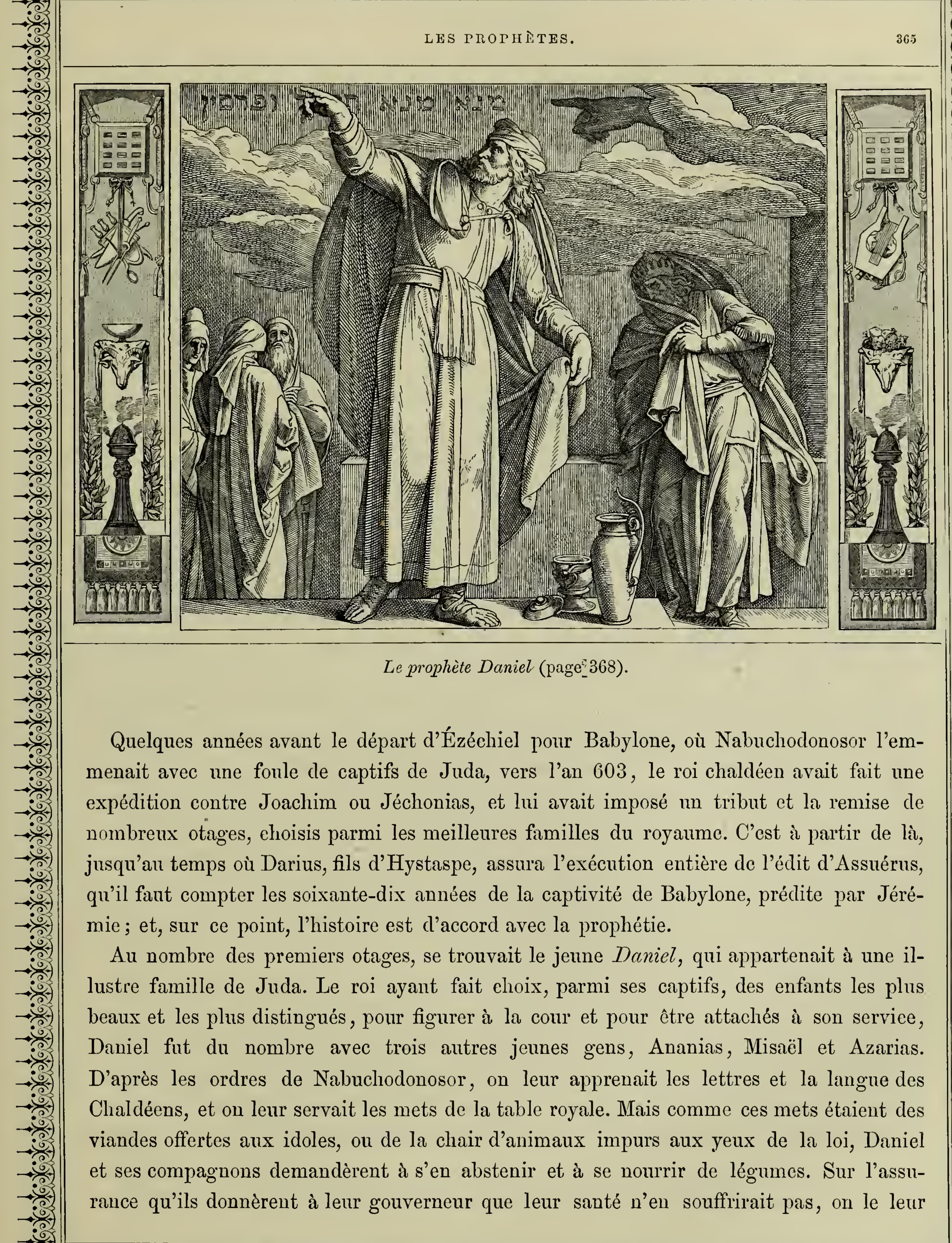
du Seigneur, pour lui reprocher son infidélité ; il reçoit comme gage de sa mission un volume, qu'il mange selon l'ordre de Dieu, et il est établi pour être la sentinelle de la maison d'Israël. Sa vie devient une figure, parfois étrange au point de vue de nos idées modernes, de la ruine prochaine de Jérusalem que sa parole annonce, de la désolation d'Israël, et de l'abomination du sanctuaire. C'est ainsi qu'il doit rester de longs jours le visage tourné vers une brique sur laquelle est gravé le siége de la ville ; il en symbolise la ruine en perçant le mur de sa maison et en s'enfuyant comme un homme qui s'échappe à la dérobée.

La violence des métaphores, la crudité des expressions et des images choquent parfois nos mœurs et nos usages actuels, et font des écrits d'Ézéchiel un livre que tout le monde ne saurait aborder.

Ézéchiel n'a pas fait seulement des prédictions contre Jérusalem ; il a annoncé les maux qui devaient frapper bientôt les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, les Tyriens, les Égyptiens et les peuples de Gog et de Magog. Il y a une véritable grandeur dans sa description de la chute du roi de Tyr, dans le tableau de l'empire assyrien, qui, pareil au cèdre du Liban, lève son front vers les cieux et tombe sous la hache, et dans l'allégorie fameuse des ossements secs et blanchis. « Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements vivront? Et je répondis : Seigneur Dieu, c'est vous qui le savez. Et le Seigneur me dit : Parle à ces ossements et dis-leur : Ossements arides, écoutez la voix du Seigneur... Je parlai, et au moment où j'élevai la voix, il se fit un bruit et un ébranlement, et les ossements s'approchèrent chacun à leur place. Et je vis, et voilà que des nerfs et des chairs s'étendirent sur eux et que la peau les recouvrit ; mais l'esprit de vie, ils ne l'avaient pas. Et Dieu me dit : Prophétise à l'esprit... Et je prophétisai, et l'esprit entra dans les ossements, et ils devinrent vivants, et, se dressant, ils formèrent une armée immense. Et le Seigneur me dit : Tous ces ossements représentent les fils de la maison d'Israël ; va donc, et dis-leur : Voici la parole du Seigneur : J'ouvrirai vos tombeaux, car vous êtes mon peuple, et je vous ramènerai sur la terre d'Israël, et vous saurez que je suis le Dieu tout-puissant. »

Ailleurs, le prophète annonce le règne futur du Messie, et le représente sous les traits du Bon Pasteur : « Et je susciterai sur mes brebis un pasteur unique qui les fasse paître, mon serviteur David, et il sera pour elles un pasteur... Je prendrai les fils d'Israël du milieu des nations... Et mon serviteur David sera leur roi. Ils n'auront plus, à eux tous, qu'un seul pasteur... et je conclurai avec eux une alliance de paix, et mon pacte sera éternel ; je les multiplierai, et je placerai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours. »

Enfin les derniers chapitres du livre, qui ont rapport à un nouveau partage de la terre promise et au rétablissement du Temple, semblent bien, malgré toutes leurs obscurités, se rapporter à l'établissement et au triomphe de l'Église.



Le prophète Daniel (page 368).

Quelques années avant le départ d'Ézéchiel pour Babylone, où Nabuchodonosor l'emmenait avec une foule de captifs de Juda, vers l'an 603, le roi chaldéen avait fait une expédition contre Joachim ou Jéchonias, et lui avait imposé un tribut et la remise de nombreux otages, choisis parmi les meilleures familles du royaume. C'est à partir de là, jusqu'au temps où Darius, fils d'Hystaspe, assura l'exécution entière de l'édit d'Assuérus, qu'il faut compter les soixante-dix années de la captivité de Babylone, prédite par Jérémie ; et, sur ce point, l'histoire est d'accord avec la prophétie.

Au nombre des premiers otages, se trouvait le jeune *Daniel*, qui appartenait à une illustre famille de Juda. Le roi ayant fait choix, parmi ses captifs, des enfants les plus beaux et les plus distingués, pour figurer à la cour et pour être attachés à son service, Daniel fut du nombre avec trois autres jeunes gens, Ananias, Misaël et Azarias. D'après les ordres de Nabuchodonosor, on leur apprenait les lettres et la langue des Chaldéens, et on leur servait les mets de la table royale. Mais comme ces mets étaient des viandes offertes aux idoles, ou de la chair d'animaux impurs aux yeux de la loi, Daniel et ses compagnons demandèrent à s'en abstenir et à se nourrir de légumes. Sur l'assurance qu'ils donnèrent à leur gouverneur que leur santé n'en souffrirait pas, on le leur

permit. Dieu récompensa en eux l'amour qu'ils avaient pour ses commandements, et leur visage demeura frais et vermeil.

Nabuchodonosor eut un songe qui le troubla profondément et qu'il ne put se rappeler à son réveil. Il consulta vainement les devins de la Chaldée, qui ne purent trouver ni le sujet, ni l'interprétation de ce songe, ce qui le mit dans une telle colère qu'il donna l'ordre de faire périr tous les magiciens. Daniel, qui avait été élevé dans les sciences de la Chaldée et qui déjà sans doute avait le titre de mage, se trouvait avec ses compagnons enveloppé dans la condamnation portée par le roi. Il mit en Dieu sa confiance, et le pria de lui faire connaître ce mystère ; et la nuit, dans une vision, il en eut la révélation. Conduit en présence du roi, il lui dit : « Voici ce que vous avez vu : Une grande statue vous est apparue avec un regard terrible. Elle avait la tête d'or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, avec des pieds d'argile. Vous étiez attentif à cette vue, lorsqu'une pierre se détacha d'elle-même de la colline, frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile et la mit en pièces, et tous les métaux furent réduits en poussière. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui couvrit toute la terre. Voilà votre songe, en voici l'interprétation : C'est vous qui êtes le roi des rois; Dieu vous a donné l'empire, la force et la gloire, c'est donc vous qui êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un royaume d'argent, auquel succédera un royaume d'airain. Celui qui viendra ensuite sera de fer et d'argile; il sera brisé par la pierre détachée de la montagne, c'est-à-dire, par une puissance que Dieu suscitera et qui subsistera toujours. » C'est ainsi que Daniel débuta dans la prophétie, et déjà se révèle le caractère qui lui est propre. Il est le prophète des nations, non moins que des Juifs ; il élargit, à travers le temps et l'espace, le cercle de la révélation. Les empires annoncés par Daniel sont faciles à reconnaître, aujourd'hui que la prédiction est accomplie. L'empire de Babylone conquis par Cyrus, celui des Perses conquis par Alexandre, la domination des Grecs renversée par celle des Romains : voilà les quatre métaux dont se composait la statue ; la pierre détachée de la montagne, c'est l'Église, c'est le royaume que Dieu a suscité et qui ne finira pas. Daniel lui-même eut plus tard une vision, dans laquelle ces grands empires lui apparurent, figurés par des animaux divers.

Nabuchodonosor, par ses conquêtes et par ses monuments, fut un grand roi dans l'histoire ; mais l'orgueil allait le perdre et le conduire à la démence. Une inscription commémorative de la restauration de la tour de Babel, attribuée à son règne, porte : « Le grand Seigneur m'a lui-même engendré. » Il se crut Dieu, se fit élever une statue d'or colossale, et voulut que les satrapes, les fonctionnaires et tous les habitants de l'empire, lui rendissent les honneurs divins, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente. Daniel et ses compagnons, s'y étant refusés, furent dénoncés pour infraction aux ordres du roi. On les jeta dans la fournaise, dont l'embrasement était tel que les exécuteurs furent at-

teints et dévorés par le feu. Pour eux, préservés miraculeusement au milieu des flammes, qu'un ange écartait et qu'une rosée céleste rafraîchissait, ils chantaient un cantique. Le roi constata lui-même le prodige, rendit hommage au Dieu d'Israël, et combla d'honneur les jeunes Hébreux.

Mais son orgueil n'en subsista pas moins. Un jour qu'il s'était exalté dans la grandeur de sa puissance, dans l'éclat de sa gloire et dans la magnificence de Babylone, il eut un nouveau songe. Daniel, qui jouissait alors de toute sa faveur, lui en donna l'explication.

Le prophète annonça au roi, de la part de Dieu, qu'il allait être chassé de la société des hommes, devenir semblable à la brute, et habiter pendant sept ans avec les bêtes de la campagne, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut possède seul la souveraine puissance. L'arrêt fut accompli. Frappé de la plus abjecte démence, Nabuchodonosor s'enfuit de la société des hommes, et, imitant les animaux, il chercha à se nourrir d'herbes comme eux ; son corps, privé de soins et exposé aux intempéries, devint hideux. Des commentateurs ont cru voir ici un cas de lycanthropie, mais il faut reconnaître que c'était surtout un châtiment providentiel, et non une simple maladie. Cette expiation subie, le roi s'humilia sous la main de Dieu, et reprit l'exercice de son pouvoir.

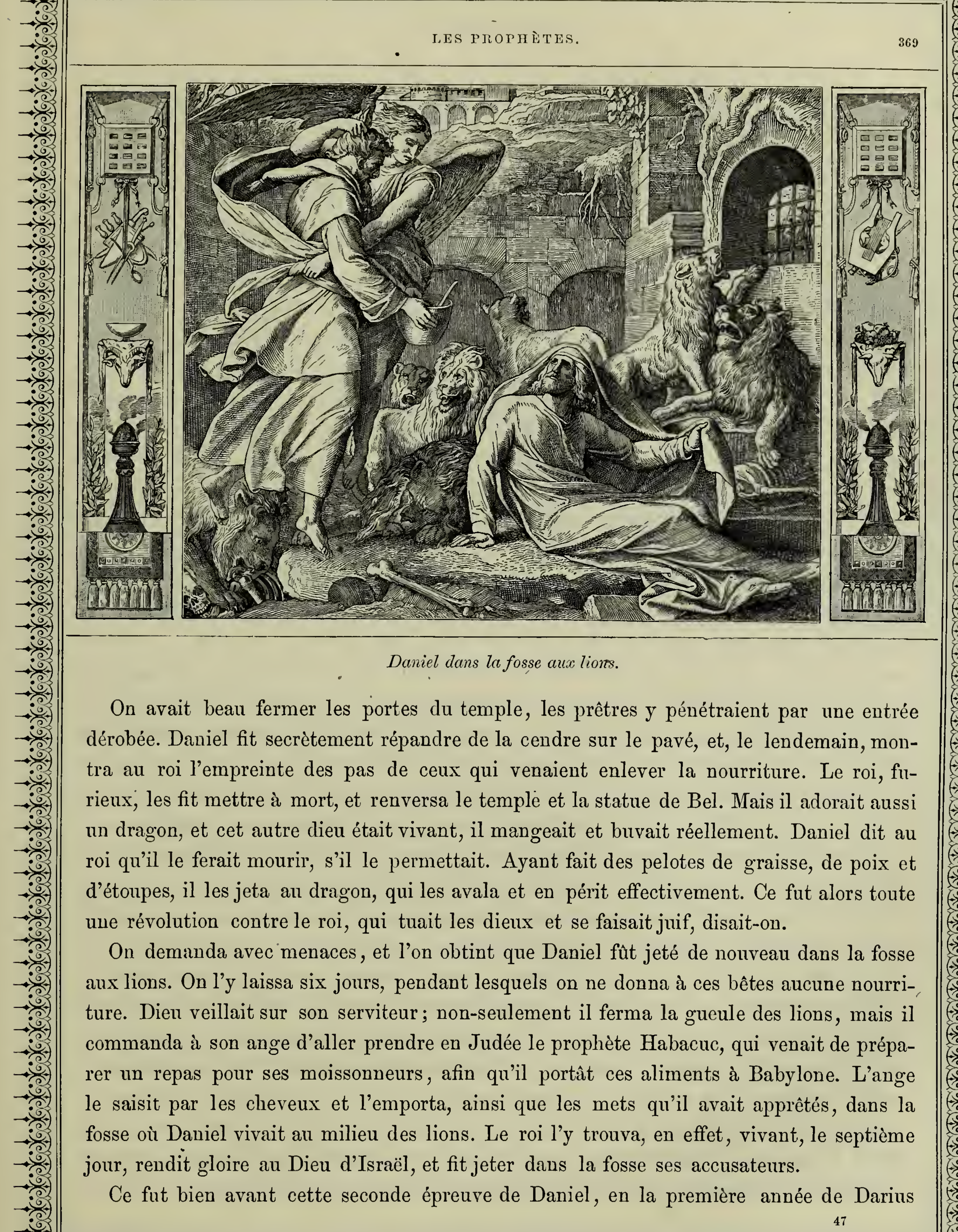
Il y a ici une lacune dans le livre de Daniel, au point de vue de l'histoire. Il ne dit rien des règnes du fils et du petit-fils de Nabuchodonosor, et passe sur-le-champ au récit du festin de Balthazar. Déjà le prophète avait prévu la chute prochaine de l'empire de Babylone, annoncée d'ailleurs depuis longtemps par les voyants : « Descends, assieds-toi dans la poussière, avaient-ils dit, vierge, fille de Babylone ; assieds-toi par terre et non sur un trône, fille des Chaldéens ! On ne t'appellera plus délicate, car tu prendras la meule pour moudre le blé... » Quand monta sur le trône le successeur de Nabuchodonosor, Évilmerodach, dont le règne ne dura que deux ans, déjà se révélait un nouveau peuple dominateur qui semblait menacer Babylone. C'étaient les Perses qui, quatre années plus tard, livraient bataille aux Chaldéens et tuaient dans le combat le successeur d'Évilmerodach. Nabonède, étant monté sur le trône, fut battu également par les Perses ; on pense qu'il ne put rentrer dans sa capitale, devant laquelle Cyrus, leur roi, mit le siége immédiatement. Balthazar, fils du monarque chaldéen, s'y trouvait enfermé. Mais il comptait sur la force de ses murailles. Ainsi peut se combler, d'après les découvertes les plus récentes de la science, la lacune historique du livre de Daniel, qui est parfaitement authentique et a bien été écrit à Babylone, mais dont certaines données ont paru très-obscures. Ces obscurités s'expliquent aisément, car nous n'en possédons pas le texte original, mais seulement un remaniement écrit en syrochaldaïque, vers le troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Un jour donc que Balthazar se livrait à une orgie avec ses courtisans et les grands du

royaume, ce fils du roi, associé à la royauté, se fit apporter les vases d'or et d'argent du temple de Jérusalem, et il y but, avec tous ses convives, aux faux dieux qu'adorait la Chaldée. Cette profanation mit un terme à la patience du Seigneur. Tout à coup, sur les murs de la salle du festin sacrilége, un signe effrayant apparut. A la lumière du grand candélabre, une main écrivait sur la muraille des mots mystérieux dont personne n'avait le sens. Au milieu de l'épouvante générale, Balthazar promit de revêtir de la pourpre et de combler d'honneurs celui qui lirait cette écriture et en donnerait l'explication. Daniel, mandé par la reine, se présenta, et reprochant à Balthazar l'impiété qu'il avait commise, lui annonça le châtiment de Dieu, gravé en trois mots sur la muraille : *Mané, Thécel, Pharès.* — « Dieu a compté les jours de votre règne et y a mis fin. Vous avez été pesé et trouvé trop léger. Votre royaume a été divisé entre les Mèdes et les Perses. » En vain le prince, fidèle à ses promesses, combla-t-il de tous les honneurs royaux le terrible interprète des arrêts du ciel : la nuit même qui suivit, Cyrus entrait dans Babylone par le lit de l'Euphrate, dont il avait détourné les eaux, tuait Balthazar, et mettait fin à l'empire des Chaldéens.

Daniel eut les faveurs du vainqueur et fut un des trois chefs des satrapes du royaume. Darius le Mède en avait fait un des hommes les plus puissants de l'empire. Les satrapes, jaloux de son autorité, résolurent de le perdre. Ils arrachèrent à la faiblesse du monarque un édit qui interdisait tout exercice religieux pendant trente jours, sous peine pour le transgresseur d'être jeté dans la fosse aux lions. Cette prohibition était attentatoire à la liberté du culte juif, garanti par les souverains. Daniel affecta de ne point s'y soumettre, et trois fois par jour, les fenêtres ouvertes, il pria dans sa maison, le visage tourné du côté de Jérusalem. Il fut dénoncé au roi, qui, malgré sa répugnance et son chagrin, dut le condamner à être jeté dans la fosse aux lions. L'ouverture en fut fermée par une pierre scellée de l'anneau royal. Le roi passa la nuit dans une grande affliction, et le lendemain, dès le matin, se rendit à la fosse et appela Daniel : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu a-t-il pu te délivrer des lions? — Et Daniel répondit : Vivez, ô roi; mon Dieu a envoyé son ange et a fermé la gueule des lions. » En réparation de cet outrage, Darius fit jeter les accusateurs, leurs fils et leurs femmes, dans la même fosse, où ils furent dévorés à l'instant. Il publia un édit en l'honneur du Dieu de Daniel, et rétablit celui-ci dans toutes ses dignités. Cyrus, qui régna ensuite, les lui conserva.

Il y a un second épisode de la fosse aux lions, qui se trouve à la fin du livre de Daniel. Le fait dut avoir lieu sous Cambyse ou encore sous le faux Smerdis; car où trouver ailleurs, chez les Perses, des rois assez stupides pour s'être laissés tromper par la grossière imposture des prêtres de Bel et du dragon? L'idole de Bel était en grand honneur chez les Babyloniens. Daniel seul lui refusait ses hommages et n'adorait que le Dieu vivant. « Bel est un Dieu vivant, lui dit le roi; il mange et boit chaque jour. » Tous les jours, en effet, on donnait à l'idole des vivres en abondance, que les prêtres faisaient disparaître.



Daniel dans la fosse aux lions.

On avait beau fermer les portes du temple, les prêtres y pénétraient par une entrée dérobée. Daniel fit secrètement répandre de la cendre sur le pavé, et, le lendemain, montra au roi l'empreinte des pas de ceux qui venaient enlever la nourriture. Le roi, furieux, les fit mettre à mort, et renversa le temple et la statue de Bel. Mais il adorait aussi un dragon, et cet autre dieu était vivant, il mangeait et buvait réellement. Daniel dit au roi qu'il le ferait mourir, s'il le permettait. Ayant fait des pelotes de graisse, de poix et d'étoupes, il les jeta au dragon, qui les avala et en périt effectivement. Ce fut alors toute une révolution contre le roi, qui tuait les dieux et se faisait juif, disait-on.

On demanda avec menaces, et l'on obtint que Daniel fût jeté de nouveau dans la fosse aux lions. On l'y laissa six jours, pendant lesquels on ne donna à ces bêtes aucune nourriture. Dieu veillait sur son serviteur; non-seulement il ferma la gueule des lions, mais il commanda à son ange d'aller prendre en Judée le prophète Habacuc, qui venait de préparer un repas pour ses moissonneurs, afin qu'il portât ces aliments à Babylone. L'ange le saisit par les cheveux et l'emporta, ainsi que les mets qu'il avait apprêtés, dans la fosse où Daniel vivait au milieu des lions. Le roi l'y trouva, en effet, vivant, le septième jour, rendit gloire au Dieu d'Israël, et fit jeter dans la fosse ses accusateurs.

Ce fut bien avant cette seconde épreuve de Daniel, en la première année de Darius

le Mède, que le prophète, étant en prière, reçut une révélation fameuse de l'ange Gabriel. Les prophéties sont allées en se faisant toujours plus claires. Le Messie n'a été annoncé d'abord que d'une manière vague et générale; peu à peu sa figure s'est dessinée plus nettement. David, Isaïe surtout, nous l'ont montré dans tous les détails de sa vie et de sa Passion; un prophète a annoncé qu'il naîtrait à Bethléem; il ne reste plus qu'à préciser l'époque à laquelle il doit venir. L'ange Gabriel apparaît au voyant : « Daniel, lui dit-il, je suis venu pour t'instruire et pour te donner l'intelligence des choses à venir... parce que tu es un homme de désirs; sois donc attentif, et comprends cette vision. Soixante-dix semaines d'années (c'est-à-dire 490 ans) ont été fixées en faveur de ton peuple et de ta ville sainte, pour que soit abolie la prévarication, pour que vienne la justice éternelle, pour que soient accomplies les visions et les prophéties, et pour que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc ceci, et grave-le dans ton esprit : Depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. Et après ce temps, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura rejeté ne sera plus son peuple. Et un autre peuple, ayant à sa tête un chef qui doit venir, détruira la cité et le sanctuaire. Or, le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre, pendant le cours d'une semaine. Et au milieu de cette semaine, cesseront l'oblation et le sacrifice. Et l'abomination et la désolation seront dans le temple, et cette désolation continuera jusqu'à la fin. » Le calcul de ces soixante-dix semaines est difficile; mais ce qui est certain, en dépit des obscurités, c'est que sept semaines d'années s'écoulèrent, c'est-à-dire quarante-deux ans, depuis la prophétie jusqu'à la fin de la construction du temple par Néhémie, et que saint Pierre, sur qui fut fondée la Jérusalem nouvelle, fut mis à mort quatre cent trente-quatre ans ou soixante-deux semaines d'années après l'achèvement du temple juif, dont la ruine finale était prochaine. D'autres calculs chronologiques ont été établis, mais ils ne donnent tous que des résultats approximatifs.

Daniel était encore tout jeune et presque enfant, quand se passa à Babylone un fait intéressant, qui se trouve raconté à la fin de son livre. Parmi les otages emmenés du pays de Juda dans la Chaldée, depuis environ trois ans, se trouvait un homme riche nommé Joakim. Sa femme était d'une grande beauté, elle s'appelait Suzanne, et elle avait été élevée par ses parents dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la loi. Joakim ouvrait volontiers sa maison et ses jardins à ses compatriotes, qui se rendaient chez lui pour y faire juger leurs causes; car la politique des conquérants avait laissé aux vaincus comme une image de la patrie absente, et leur avait permis d'avoir des tribunaux à eux, au moins pour certaines affaires. Des anciens du peuple, comme en Israël, y rendaient la justice. Or, on avait, cette année-là, établi pour juges deux vieillards qui n'avaient que de faux semblants de sagesse; ils étaient de ces hommes dont Dieu avait dit : « L'iniquité est sortie de Babylone; des anciens égarent le peuple sous prétexte de le gouverner. »

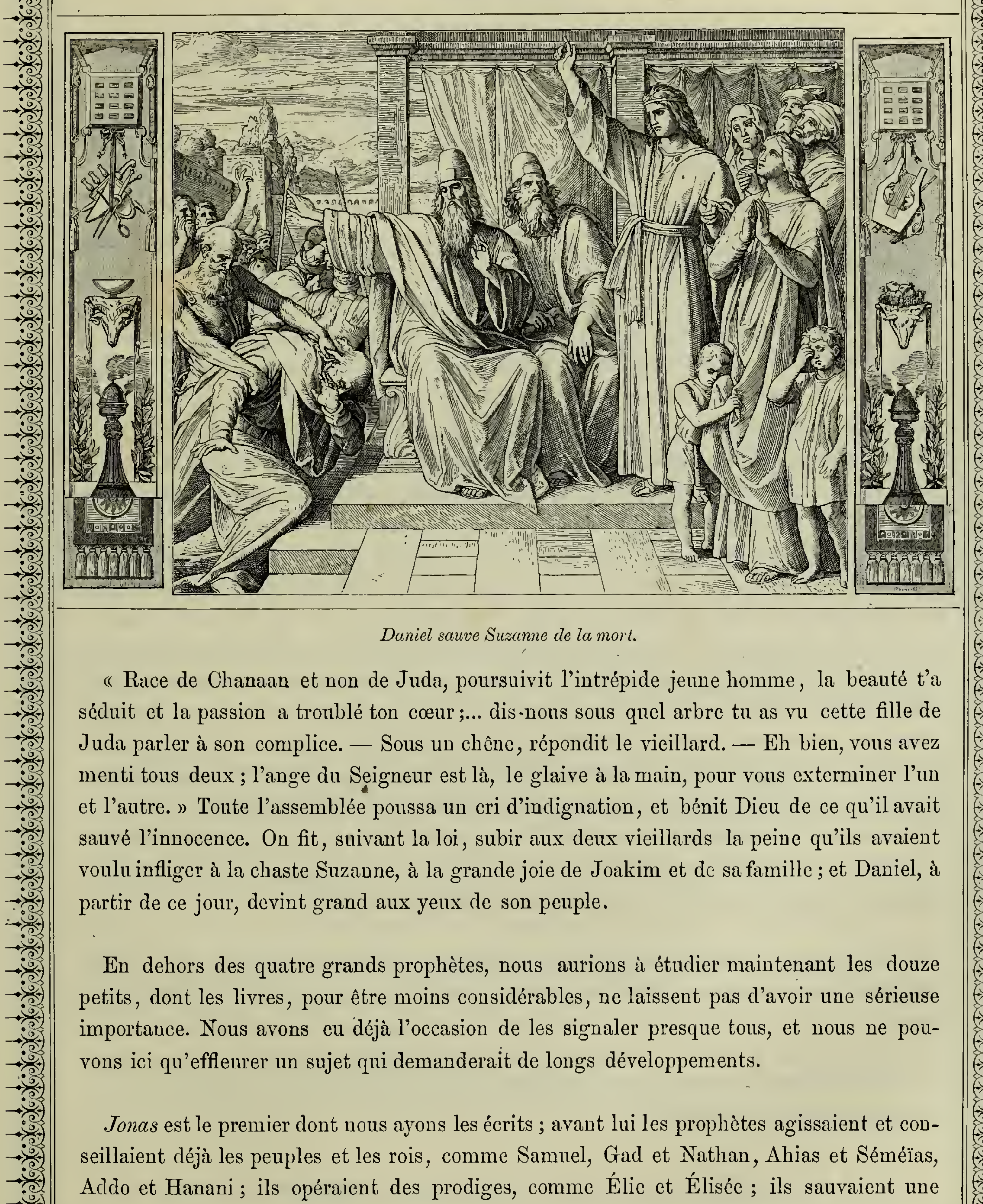


Suzanne et les deux vieillards.

Ces vieillards venaient souvent dans la maison de Joakim, pour y exercer leurs fonctions publiques. Suzanne attendait que le peuple se fût retiré pour descendre dans ses jardins, et les deux magistrats avaient souvent l'occasion de la voir. Oubliant leur âge et leur dignité, ils conçurent pour elle une passion violente à laquelle ils s'abandonnèrent entièrement, sans oser toutefois se faire le mutuel aveu de leur état. Ils nourrissaient en secret leurs désirs criminels, et chacun d'eux cherchait le moyen d'aborder Suzanne en particulier. Un jour l'un dit à l'autre : « Retournons à la maison, car c'est l'heure de dîner. » Mais ils ne se séparèrent que pour revenir aussitôt, chacun de son côté.

La rencontre provoqua une explication, dans laquelle ils s'avouèrent leur passion et s'entendirent ensemble pour choisir le moment où Suzanne se trouverait seule. Un jour, la jeune femme était entrée dans le jardin, selon sa coutume ; deux de ses femmes l'accompagnaient, et comme il faisait chaud, elle voulut se baigner. Elle donna l'ordre à ses servantes d'aller lui chercher des savons et des parfums, et de se retirer après avoir soigneusement fermé les portes. Les vieillards, cachés à tous les yeux, avaient observé toutes ces démarches. Sitôt que Suzanne se trouva seule, ils quittèrent leur retraite, et ne craignirent point de lui faire de coupables propositions et de la menacer d'une vengeance certaine, si elle ne se rendait pas à leurs désirs. « Nous attesterons, dirent-ils,

que nous vous avons surprise avec un jeune homme, et que c'est pour cela que vous avez renvoyé vos filles. » Mesurant toute la grandeur du péril, Suzanne poussa un soupir et dit : « Je suis de toutes parts dans les angoisses, car si je vous obéis, c'est la mort pour moi, et si je résiste, je n'échapperai pas à votre fureur ; mais il est mieux pour moi de tomber sans crime en vos mains que de pécher devant le Seigneur. » En même temps, elle se mit à crier pour appeler au secours. Les vieillards crièrent aussi de leur côté pour donner le change et faire croire à la culpabilité de leur victime ; et l'un d'eux courut ouvrir les portes, afin de pouvoir soutenir que quelqu'un s'en était échappé. Les serviteurs de la maison, entendant des cris, pénétrèrent dans le jardin par une porte de derrière, et demeurèrent interdits et confus au récit que leur firent les lâches vieillards, car jamais ils n'avaient rien entendu de tel contre leur maîtresse. Le lendemain, à l'heure où le peuple se rendait dans la maison de Joakim, les vieillards s'y trouvèrent aussi, décidés à porter contre la noble femme une accusation qui entraînait la peine capitale. « Qu'on fasse venir Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joakim ! » crièrent-ils. Suzanne vint avec toute sa famille. Modeste autant que belle, elle tenait son voile baissé sur son visage. Les indignes vieillards le lui firent enlever ; puis, au milieu des pleurs de toute l'assemblée, ils étendirent la main sur la tête de l'accusée, qui tourna vers le ciel ses yeux pleins de larmes. Ils racontèrent ensuite qu'ils étaient seuls à se promener dans le jardin, lorsque Suzanne y vint avec ses deux servantes, qu'elle congédia, en leur ordonnant de fermer les portes ; qu'un jeune homme était arrivé, et qu'ils avaient surpris ensemble les deux coupables ; que le complice de Suzanne s'était échappé, et qu'enfin elle avait refusé de le faire connaître ; mais que, pour elle, surprise en délit d'adultère, elle devait mourir. On crut à cette assertion de deux témoins aussi graves, et Suzanne, déclarée coupable, fut condamnée à mort. La douce victime de la calomnie eut beau protester de son innocence, la justice des hommes allait avoir son cours. Mais Dieu avait écouté sa prière et suscité pour la sauver le jeune Daniel. « Je suis innocent du sang de cette femme, cria-t-il à haute voix. — Que veux-tu dire ? lui répondit la foule. — Vous êtes des insensés, continua-t-il, vous qui, sans examiner et sans connaître la vérité, avez prononcé la condamnation d'une fille d'Israël. Retournez au jugement, car on a porté contre elle un faux témoignage. » On revint en effet, et les anciens dirent à Daniel : « Assieds-toi au milieu de nous et nous éclaire, puisque Dieu t'a donné déjà l'honneur de la vieillesse. — Qu'on sépare les deux vieillards, dit aussitôt Daniel, et s'adressant à celui qui était resté : Homme vieilli dans le mal, lui dit-il, tes péchés anciens vont être aujourd'hui manifestés. Tu as rendu d'injustes sentences et opprimé les innocents. Si donc tous les deux vous avez vu cette femme avec son complice, dis-nous sous quel arbre ils se sont entretenus. — Sous un lentisque, répondit le vieillard. — Tu as menti, et ton mensonge va retomber sur ta tête, reprit Daniel, car l'ange du Seigneur va mettre la division entre vous. Qu'on fasse venir l'autre vieillard. »



Daniel sauve Suzanne de la mort.

« Race de Chanaan et non de Juda, poursuivit l'intrépide jeune homme, la beauté t'a séduit et la passion a troublé ton cœur ;... dis-nous sous quel arbre tu as vu cette fille de Juda parler à son complice. — Sous un chêne, répondit le vieillard. — Eh bien, vous avez menti tous deux ; l'ange du Seigneur est là, le glaive à la main, pour vous exterminer l'un et l'autre. » Toute l'assemblée poussa un cri d'indignation, et bénit Dieu de ce qu'il avait sauvé l'innocence. On fit, suivant la loi, subir aux deux vieillards la peine qu'ils avaient voulu infliger à la chaste Suzanne, à la grande joie de Joakim et de sa famille ; et Daniel, à partir de ce jour, devint grand aux yeux de son peuple.

En dehors des quatre grands prophètes, nous aurions à étudier maintenant les douze petits, dont les livres, pour être moins considérables, ne laissent pas d'avoir une sérieuse importance. Nous avons eu déjà l'occasion de les signaler presque tous, et nous ne pouvons ici qu'effleurer un sujet qui demanderait de longs développements.

Jonas est le premier dont nous ayons les écrits ; avant lui les prophètes agissaient et conseillaient déjà les peuples et les rois, comme Samuel, Gad et Nathan, Ahias et Séméïas, Addo et Hanani ; ils opéraient des prodiges, comme Élie et Élisée ; ils sauvaient une

dynastie, comme le grand prêtre Joïada ; ils reprochaient aux enfants d'Israël leur infidélité et mouraient martyrs de la vérité, comme Zacharie ; mais aucun d'eux n'avait encore songé à rédiger dans un livre ses prophéties et ses révélations.

Jonas, qui prophétisa sous Jéroboam et sous Ozias, nous a laissé le récit de sa mission à Ninive. Son histoire est trop connue pour que nous la racontions en détail. Dieu l'envoya prêcher la pénitence aux habitants de Ninive, capitale de l'Assyrie. Résolu de se soustraire à cette mission, qu'il n'avait acceptée qu'à regret, il s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Tharsis. Mais Dieu envoya une si violente tempête que les matelots, après avoir jeté à la mer toutes leurs marchandises, et se voyant sur le point de périr, songèrent qu'il devait y avoir un coupable parmi eux, et consultèrent le sort pour le connaître. Le sort tomba sur Jonas, qui fit l'aveu de son péché, et fut jeté à la mer ; aussitôt la tempête s'apaisa. Le Seigneur permit alors qu'un énorme poisson engloutît le prophète infidèle, qui resta trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal, et fut rejeté vivant le troisième jour sur le rivage ; figure si frappante de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, que Jésus-Christ lui-même l'a invoquée dans l'Évangile, annonçant aux Juifs qu'un signe semblable leur serait donné, et que le Fils de l'homme demeurerait ainsi trois jours dans le sein de la terre. Jonas, converti, se rendit à Ninive et ne cessa de répéter, en parcourant les rues de la cité : « Dans quarante jours Ninive périra. » Les habitants, effrayés, et le roi à leur tête, firent pénitence, et Dieu eut pitié de la ville et lui fit grâce. Jonas, mécontent, se plaignit amèrement au Seigneur de sa trop grande indulgence, et chercha un abri hors des murs de Ninive. Dieu fit croître subitement un lierre qui procura au prophète l'ombre et la fraîcheur ; mais le lendemain, un ver rongea la plante, qui se dessécha. Le soleil était brûlant ; dévoré par ses rayons, Jonas se plaignit encore et souhaita de mourir. « Eh quoi ! lui dit le Seigneur, tu t'affliges si fort pour un lierre que tu n'as pas cultivé, et moi, je n'aurais pas eu pitié d'une ville comme Ninive qui compte plus de cent vingt mille hommes ! »

On a soulevé bien des objections contre l'invraisemblance du récit de Jonas ; la possibilité du miracle, la toute-puissance de Dieu, sa volonté déterminée de préparer une grande figure de la résurrection de son Fils, sont des raisons qui répondent à tout.

Jonas eut pour successeur immédiat, dans le royaume du Nord, le prophète *Amos*. C'était un prêtre qui, au milieu de ses occupations, se livrait à la méditation et s'inspirait des grands spectacles de la nature. Sa voix sévère interrompit souvent par des menaces les fêtes et les orgies d'Israël. Il annonça que les temples d'Éphraïm seraient détruits et que la maison de Jéroboam tomberait ; et il dut chercher un refuge contre la persécution sur le territoire de Juda, où il mourut.

Osée fut contemporain d'Amos, mais il lui survécut de longues années, jusqu'au com-

mencement du règne d'Ézéchias. Il a le ton d'Amos, mais ses peintures sont plus vives; son style est imagé, serré, souvent obscur et abrupt. Il annonce les malheurs d'Israël, fait le tableau de la corruption du peuple, et laisse entrevoir le remède au milieu des menaces. « La mort sera vaincue. Je serai ta mort, ô mort, fait-il dire au Sauveur; enfer, je serai ta morsure! »

Joël, dans un style pittoresque, annonce une dévastation du pays par les sauterelles, puis l'invasion d'un puissant ennemi. Il prédit qu'un temps viendra où l'esprit de Dieu sera répandu sur toute chair; et saint Pierre a invoqué ce passage en sa faveur, au lendemain de la Pentecôte. Vient ensuite l'annonce du jugement. L'époque où vécut Joël est assez incertaine.

Michée, contemporain d'Isaïe, naquit dans la tribu de Juda. Il s'applique surtout à rendre profitable à Jérusalem la grande leçon de la ruine de Samarie. Jérusalem sera détruite, mais, un jour, la paix se lèvera sur le monde. Alors naîtra à Bethléem celui qui doit régner sur le nouvel Israël : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu es petite entre les villes de Juda : et pourtant c'est de toi que sortira celui qui doit être dominateur en Israël; et sa génération remonte au commencement, aux jours de l'éternité. »

Nahum a prédit la ruine de Ninive et de l'empire assyrien. Il attaque, dans son langage pur et brillant, les ennemis d'Israël. C'est pour son peuple un consolateur, comme l'indique son nom.

Sophonie, qui vient après Nahum, a sa place, dans l'ordre chronologique, entre Jérémie et Ézéchiel. Il prophétisa sous le roi Josias (639-610), et prédit clairement la chute du royaume de Juda.

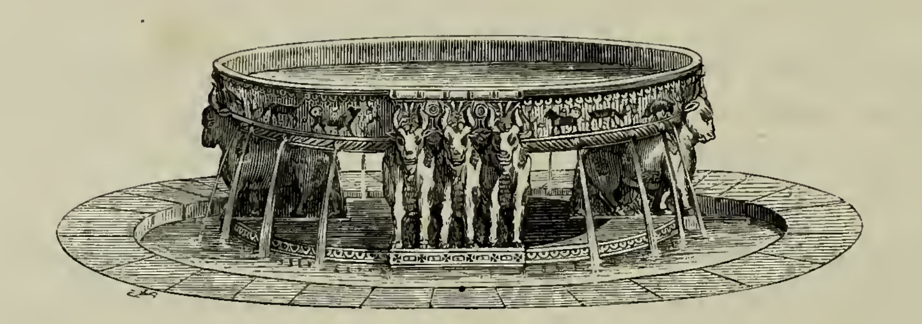
Habacuc fortifiait le peuple de la Palestine, à l'époque où Daniel et Ézéchiel prophétisaient dans l'exil. Ses deux discours et son cantique nous offrent un fidèle tableau de son époque. Les Chaldéens ont châtié le peuple juif; le prophète attend la consolation; et cette consolation lui est donnée, car il voit la chute des Chaldéens et proclame l'action de Dieu dans l'histoire.

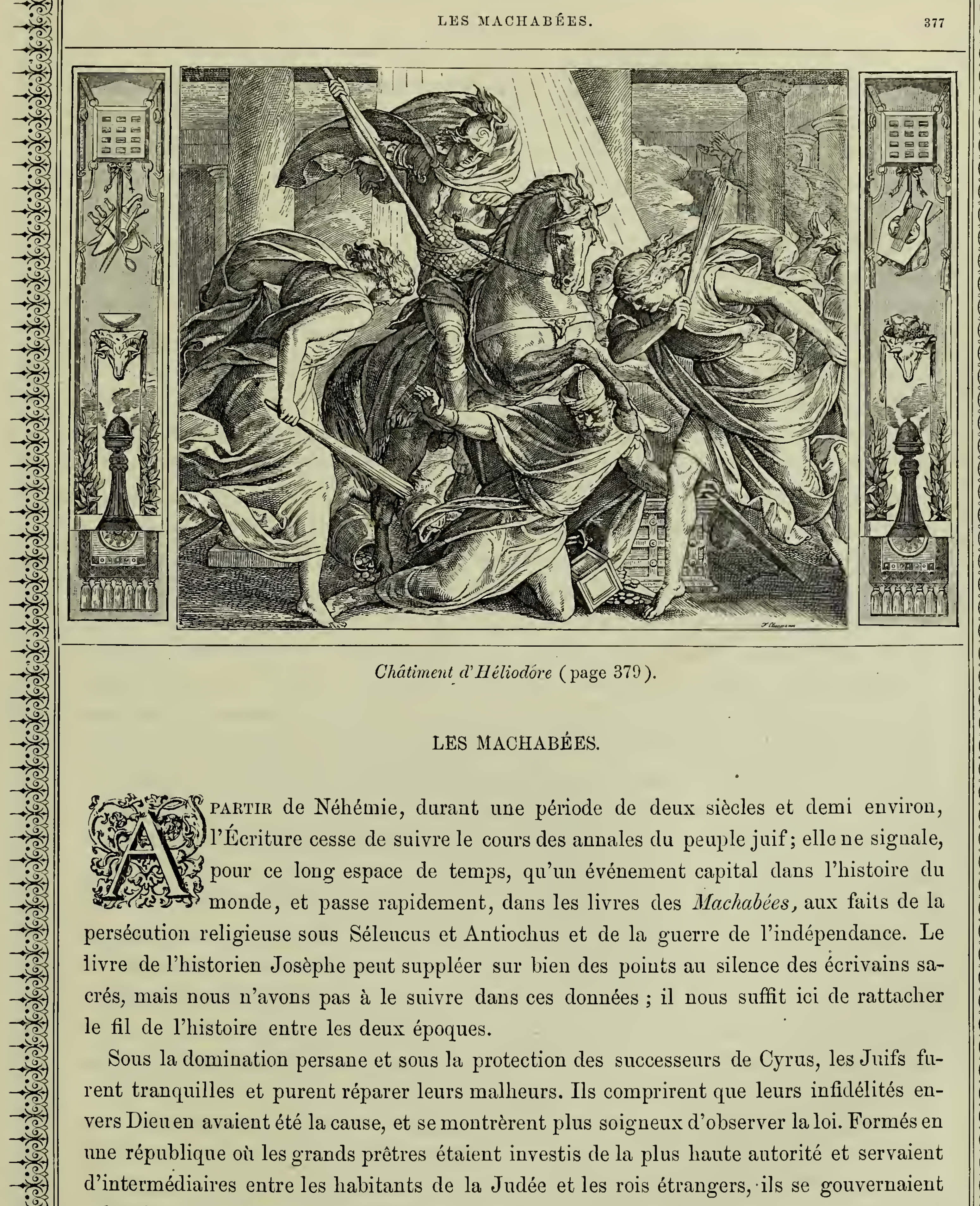
Abdias, dans le seul chapitre que nous possédions de lui, annonce aux Iduméens les châtiments terribles qui les attendent, en punition des persécutions dont ils ont affligé le peuple choisi de Dieu.

Aggée, Zacharie et *Malachie,* postérieurs à la captivité et contemporains de la recons-

truction du Temple sous Esdras ou Jérémie, terminent l'ère des prophètes et ajoutent quelques traits caractéristiques au portrait du Christ futur. On trouve dans leurs écrits beaucoup de passages qui se rapportent à la gloire du second Temple, à la venue du Désiré des nations, et à la fin des temps. Ils eurent aussi pour mission de hâter la restauration de l'ordre civil, politique et religieux.

Après eux, les voix prophétiques se turent en Israël. Le Seigneur avait donné de son Christ un tableau complet et n'avait plus un seul trait à y ajouter.





Châtiment d'Héliodóre (page 379).

LES MACHABÉES.

A partir de Néhémie, durant une période de deux siècles et demi environ, l'Écriture cesse de suivre le cours des annales du peuple juif; elle ne signale, pour ce long espace de temps, qu'un événement capital dans l'histoire du monde, et passe rapidement, dans les livres des *Machabées,* aux faits de la persécution religieuse sous Séleucus et Antiochus et de la guerre de l'indépendance. Le livre de l'historien Josèphe peut suppléer sur bien des points au silence des écrivains sacrés, mais nous n'avons pas à le suivre dans ces données ; il nous suffit ici de rattacher le fil de l'histoire entre les deux époques.

Sous la domination persane et sous la protection des successeurs de Cyrus, les Juifs furent tranquilles et purent réparer leurs malheurs. Ils comprirent que leurs infidélités envers Dieu en avaient été la cause, et se montrèrent plus soigneux d'observer la loi. Formés en une république où les grands prêtres étaient investis de la plus haute autorité et servaient d'intermédiaires entre les habitants de la Judée et les rois étrangers, ils se gouvernaient selon leurs propres lois, élisaient leurs magistrats, et ne payaient qu'un léger tribut aux

souverains de la Perse. Cent vingt années environ se passèrent de la sorte, sans aucun événement mémorable, du moins dont il soit fait mention dans les livres saints ; si ce n'est peut-être, chez les Samaritains, la fondation à Garizim d'un sanctuaire rival du temple de Jérusalem, que les uns placent sous Darius Nothus, les autres sous Darius Codoman, au temps d'Alexandre. Alors survint une de ces grandes révolutions qui bouleversent les empires et changent le sort des peuples. Alexandre, roi de Macédoine, fondit sur l'Asie, y remporta une longue suite de victoires, et, après avoir battu Darius à Arbelles, vint mettre le siége devant Tyr. « Toute la terre se tut devant lui, » dit l'Écriture. Cependant, Josèphe nous apprend que le grand prêtre Jaddus, auquel le conquérant venait d'écrire pour lui demander un tribut et des vivres, osa braver sa colère et refusa de violer le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Perse. Alexandre le menaça d'un châtiment exemplaire, et, quand il eut pris Tyr, il marcha sur la Judée. On devait croire qu'il allait saccager et détruire Jérusalem, mais le grand prêtre, revêtu de l'éphod et des ornements de sa dignité, suivi des autres prêtres en tuniques de lin, alla au-devant du vainqueur, et, par cette pompe religieuse, produisit une telle impression sur lui, que tout son courroux s'apaisa. On raconte qu'ayant été précédemment averti de la majesté du Dieu des Juifs, dans un songe où Jaddus lui était apparu, le monarque fléchit le genou devant le nom du Seigneur, gravé sur la lame d'or de la tiare pontificale, et que le grand prêtre lui fit voir au livre de Daniel la prophétie qui annonçait que son empire devait succéder à celui des Perses. Alexandre avait soumis sur son passage, en Asie et en Afrique, tous les rois et toutes les nations. « Et après ces conquêtes, dit l'écrivain sacré, il tomba dans un lit et connut qu'il allait mourir. Il appela ses généraux et leur partagea son empire. » A sa mort, la Judée fut disputée par plusieurs compétiteurs, et tantôt prise, tantôt reprise, elle demeura enfin sous la domination de Ptolémée et des princes gréco-macédoniens qui régnaient en Égypte. Les rois de Syrie en ambitionnaient la possession, et plus d'une fois elle eut beaucoup à souffrir de ces rivalités. Entre les Grecs et les Juifs, des rapports fréquents s'étaient établis, et bon nombre de ces derniers avaient émigré à Alexandrie : ils y étaient bien traités et y demeuraient en relation avec leurs frères de Judée, comme on le voit par les lettres placées en tête du deuxième livre des Machabées. Fidèles à la religion de leurs pères, ils y prirent cependant les mœurs et le langage des Grecs, et voulurent avoir en cette langue une traduction de leurs livres sacrés. Se rendant à leurs désirs, Ptolémée Philadelphe (284-247) demanda des interprètes au grand prêtre Éléazar et fit composer la version dite des *Septante*.

La république juive subsista en Judée sans troubles ni changements considérables, sous l'administration de ses grands prêtres et sous la suzeraineté des rois, tantôt de l'Égypte et tantôt de la Syrie, auxquels elle appartenait suivant le sort des armes. En plusieurs circonstances, elle rendit à ses conquérants d'utiles services dont elle fut ré-

compensée par des concessions et des priviléges. Antiochus le Grand, roi de Syrie, ayant vaincu les Égyptiens, se montra très-favorable aux Juifs ; avant de mourir, il rendit la Palestine à Ptolémée, roi d'Égypte. Mais Séleucus, fils et successeur d'Antiochus, l'avait de nouveau réduite en son pouvoir, vers l'an 176. Apollonius en était gouverneur. Séleucus se montrait, comme son père, bien disposé à l'égard des Juifs, et ordonnait qu'on fournît aux prêtres tout ce qui leur était nécessaire pour les sacrifices. Jérusalem jouissait donc d'une paix profonde, sous le pontificat d'Onias, lorsque le préfet du Temple, nommé Simon, qui était hostile au grand prêtre, ne craignit pas de trahir sa patrie pour se venger de son rival. Il alla trouver Apollonius, et lui révéla que le Temple possédait d'immenses trésors dont on pourrait s'emparer au profit du roi. Séleucus, qui avait besoin de ressources pour payer le tribut imposé à son père par les Romains, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, nommé Héliodore, pour enlever ces trésors. Sous prétexte d'un voyage dans les provinces de la Palestine et de la Célé-Syrie, Héliodore se rendit dans cette capitale, et y fut reçu avec de grands égards par Onias, auquel il exposa le but de sa mission. Celui-ci déclara que les richesses du Temple étaient en partie des dépôts appartenant à des particuliers, en partie des ressources destinées à l'entretien des veuves et des orphelins ; que le tout se montait à la somme de quatre cents talents d'argent et de deux cents talents d'or, et qu'il lui était impossible d'en rien détourner. Héliodore répondit que ses ordres étaient précis, et prit jour pour les exécuter. A cette nouvelle, la consternation fut générale. Prosternés au pied de l'autel, les prêtres invoquaient le Seigneur ; la tristesse la plus profonde était répandue sur le visage du pontife ; de toutes parts la multitude en deuil accourait sur la place publique, et tendait vers Dieu des mains suppliantes. Mais Héliodore tenait à accomplir son mandat. Au jour marqué, il arriva avec un nombreux cortége à la porte de l'édifice, et pénétra avec ses gens dans l'appartement où se trouvait le trésor. Au même instant, la puissance divine se manifesta pour protéger le saint lieu. Un coursier, monté par un cavalier aux vêtements splendides, apparut dans le Temple, renversa Héliodore et le foula aux pieds ; puis deux jeunes hommes, brillants de force et de splendeur, les mains armées de verges, se précipitèrent sur lui et le frappèrent jusqu'à lui faire perdre connaissance. On dut l'emporter comme mort. Onias pria pour lui et obtint sa guérison. Séleucus, ayant appris ce qui venait de se passer, voulut envoyer un autre officier à Jérusalem : « Prince, lui dit Héliodore, si vous avez quelque ennemi, envoyez-le, et s'il revient, vous le verrez flagellé comme moi, car la vertu de Dieu habite en ce Temple. » Le roi renonça à ses projets. Onias, qui ne cessait d'être en butte aux calomnies de Simon, se rendit auprès de Séleucus pour se justifier en sa présence ; mais avant qu'il eût pu obtenir justice, le roi mourut, et l'avénement d'Antiochus Épiphane (175) jeta la Judée dans de nouveaux troubles, qui menacèrent de détruire la religion et la nationalité des Juifs.

Des pontifes impies, sous lesquels les prêtres se relâchèrent de leurs devoirs et les mœurs se corrompirent, succédèrent au vertueux Onias. Dieu manifesta sa colère par des signes dans le ciel, où l'on vit des cavaliers brillants d'or, aux armures étincelantes, former des escadrons au-dessus de Jérusalem et s'engager en d'effrayantes mêlées. Ces sinistres présages ne tardèrent pas à se réaliser.

Au retour d'une expédition en Égypte, Antiochus Épiphane eut à se plaindre de l'infidélité des Juifs et marcha contre leur capitale. Il osa pénétrer dans le sanctuaire, que les anges ne protégèrent pas cette fois contre ses violences, en enleva les vases d'or et d'argent avec le chandelier à sept branches, prit tout ce qu'il y avait dans le trésor, massacra un grand nombre d'habitants et mit tout Israël en deuil.

Ce n'était là encore que le prélude des maux réservés au peuple juif. Deux ans après, le monarque envoya contre la ville sainte un chef de tribus avec une nombreuse armée. Le général syrien, feignant des intentions pacifiques, entra à Jérusalem sans coup férir; puis au jour du sabbat, alors que les habitants se livraient au repos de la fête, il lâcha subitement ses gens armés, avec l'ordre de massacrer tous les hommes qu'ils rencontreraient, et de s'emparer des femmes et des enfants pour les vendre comme esclaves. Des flots de sang coulèrent dans les rues, et la ville fut livrée au pillage et au feu. Une citadelle redoutable, du haut de laquelle la garnison syrienne put dominer le Temple et assassiner tous ceux qui s'y rendaient, s'éleva autour de la cité de David. Car Antiochus, non content de ces violences, rendit une loi qui proscrivait le culte des Juifs, et établissait l'unité religieuse dans ses États.

Il fit construire en outre des autels et des temples où l'on immola des animaux immondes, et souilla la maison du Seigneur en plaçant sur l'autel une idole abominable. Quiconque tentait de résister à ses volontés devait être mis à mort. On contraignait les Juifs d'assister aux sacrifices et aux processions de Bacchus avec des couronnes de lierre; on fouillait les endroits les plus secrets des maisons, et si l'on y trouvait des livres religieux ou tout autre indice du culte proscrit, on égorgeait les habitants. Il n'était plus permis, sous peine de la vie, de se dire juif ou de se livrer aux pratiques de la loi mosaïque.

Des cruautés inouïes furent commises : on précipita des femmes du haut des murailles, et l'on pendit des enfants circoncis au cou de leur mère. Il y eut bien des défections sans doute, dans cette horrible persécution; mais le plus grand nombre des Juifs n'en furent point ébranlés, et résolurent de mourir plutôt que d'enfreindre la loi de Dieu, de participer aux abominations des païens, ou de se souiller par l'usage des viandes impures.

L'Écriture cite deux exemples remarquables de cette magnanimité religieuse, qui sait faire à Dieu le sacrifice de la vie, quand on ne peut la conserver sans violer sa loi.



Cruautés d'Antiochus.

Un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nommé Éléazar, osa braver la colère d'Antiochus. Pressé de manger des viandes défendues, il s'y refusa avec horreur. On voulut l'y contraindre en lui ouvrant la bouche de force. Cette violence fut inutile, et de lui-même le courageux vieillard se rendit au lieu du supplice. Quand il y fut arrivé, ses amis, touchés de compassion, le supplièrent de permettre qu'on lui apportât des viandes non défendues par la loi, le pressant de sauver ainsi sa vie par une feinte obéissance aux ordres du roi. Mais lui, considérant ce qu'il devait à ses cheveux blancs, au bon exemple des autres, et à la ligne de conduite qu'il avait toujours suivie, refusa de souiller une vie sans tache par une semblable dissimulation, qui n'aurait pu manquer d'être un scandale et une occasion de péché pour la jeunesse d'Israël. « Je serai digne de ma vieillesse, répondit-il, en sortant courageusement de la vie ; et je laisserai aux jeunes gens un vertueux exemple, si je souffre dignement une mort honorable pour nos grandes et saintes lois. » Ces nobles paroles excitèrent la colère de ses persécuteurs, qui l'accablèrent de coups. Comme il était près d'expirer, il poussa un grand soupir et dit : « Seigneur, vous qui avez toute science, vous savez que pouvant me dérober à la mort en violant votre loi, j'ai préféré ces cruels traitements, et que je les supporte avec joie pour vous. » Il mourut en achevant ces mots, laissant, en effet, un grand exemple à toute la nation.

Bientôt après, une femme, mère de sept enfants qu'on appelle les Machabées, bien que leur nom ne soit pas connu, donna l'exemple d'un courage plus héroïque et d'un dévouement plus admirable encore. Amenée à Antioche, en présence du roi, avec ses sept fils, qui déjà avaient été battus de verges pour avoir refusé de manger des viandes impures, elle fut témoin de leur supplice et le couronna de sa propre mort, en des circonstances à jamais mémorables. Aux instances que leur faisait Antiochus, l'aîné répondit : « Que cherches-tu et que veux-tu apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de la patrie et de Dieu. » Irrité de ce ferme langage, le roi lui fit couper la langue, les pieds et les mains, et comme le jeune martyr respirait encore, on le précipita dans une chaudière brûlante, tandis que la mère et les frères, assistant à cet horrible spectacle, s'encourageaient mutuellement à suivre son exemple. « Le Seigneur, disaient-ils, regardera la justice de notre cause et se réjouira en nous. » On fit venir alors le second enfant ; on lui arracha la peau de la tête avec les cheveux, et on lui demanda s'il voulait manger des viandes défendues : « Je ne le ferai point, » répondit-il dans la langue de son pays. On le livra aux mêmes supplices que l'aîné. « Cruel bourreau! dit-il au roi, tu nous ôtes la vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle, nous qui mourons en défendant ses lois. » On choisissait les victimes par rang d'âge ; la mère vit prendre son troisième fils, qui, sur l'ordre des bourreaux, présenta sa langue et étendit ses mains en disant : « J'ai reçu ces membres du ciel, mais je les méprise maintenant pour l'honneur de la loi divine, et j'espère que Dieu me les rendra. » Le tyran ne pouvait s'empêcher d'admirer un pareil courage, mais sa fureur n'en était pas assouvie. Il fit soumettre le quatrième aux mêmes supplices, et l'entendit lui dire : « Il nous est bon de mourir de la main des hommes, dans l'espoir que le Seigneur nous rappellera à l'existence ; mais pour toi, ta résurrection ne sera point celle de la vie. » Le cinquième lui dit à son tour : « Tu fais ce que tu veux, car tu as le souverain pouvoir sur la terre ; mais ne crois pas que notre race soit abandonnée de Dieu, tu verras bientôt combien il est puissant, et comme il te tourmentera, toi et les tiens. » Le sixième fut introduit, et proclama que tous ces maux étaient le châtiment des infidélités d'Israël. « Mais, ajouta-t-il, ne crois pas rester impuni, toi qui as voulu combattre contre Dieu. »

Cependant l'admirable mère, digne de vivre à jamais dans la mémoire des bons, contemplait d'un œil ferme le supplice de ses fils, tous ravis par le glaive en un seul jour ; déchirée dans ses entrailles maternelles, mais alliant à son cœur de femme un cœur de héros, elle exhortait les martyrs et leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ce n'est pas moi qui ai réuni vos membres ; c'est le Créateur du monde qui, ayant fait l'homme à sa naissance, vous rendra, dans sa miséricorde, l'esprit et la vie que vous sacrifiez à sa loi sainte. »



Martyre des sept frères et de leur mère.

Antiochus se sentait humilié par ces nobles résistances, et comme il ne restait plus des sept frères que le plus jeune, à peine adolescent, il essaya de le séduire par des caresses, et voulut persuader à la mère de lui inspirer des sentiments propres à le sauver. L'héroïque femme, comme si elle eût consenti à se prêter aux volontés du roi, s'approcha de son fils, et, s'inclinant vers lui, elle lui dit dans la langue de sa patrie : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri trois ans de mon lait et qui t'ai donné mes soins jusqu'à cette heure. Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, et sache que Dieu les a tirés du néant comme tout le genre humain. Ne crains donc pas ce bourreau, sois digne de la société de tes frères et supporte la mort, afin que je te retrouve avec eux dans le sein de la miséricorde divine, que nous attendons. » Comme elle parlait encore, le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous ? Je n'obéis point à l'ordre du prince, mais au précepte de la loi. » Puis il menaça le tyran de la colère divine en termes si énergiques, qu'il l'exaspéra plus que tous les autres et fut soumis à des traitements plus barbares encore. Les saintes lettres se bornent à dire ensuite que la mère souffrit la mort après ses fils, sans décrire son glorieux trépas. Nous savons par Josèphe que son martyre fut également cruel.

Au moyen de ces atroces persécutions, Antiochus croyait venir à bout de détruire avec

le culte de Moïse, la nationalité juive; mais Dieu, qui n'avait réduit son peuple à cette extrémité que pour le punir de ses fautes, fit servir tous ces maux à son relèvement politique et moral, et l'on vit se ranimer dans l'humiliation le sentiment national, qui s'était effacé pendant quatre siècles de domination étrangère.

Au nombre des Juifs qui s'éloignaient en foule de Jérusalem pour se retirer dans les campagnes, se trouvait un prêtre déjà avancé en âge, nommé Mathatias, d'une illustre famille sacerdotale.

Il avait cinq fils, dont l'un, sous le nom de Judas Machabée, allait bientôt se couvrir de gloire et arracher son peuple au joug qui pesait sur lui. Mathatias avait choisi pour retraite le bourg de Modin, situé au nord-ouest de Jérusalem, assez près de la mer. Il y pleurait les malheurs de sa patrie, et ne songeait encore à obtenir sa délivrance qu'en priant pour elle et en faisant pénitence avec ses enfants.

Mais un jour, un officier du roi de Syrie se présenta à Modin pour y forcer les habitants à se soumettre aux décrets d'Antiochus et à sacrifier à ses dieux. Il s'adressa à Mathatias et lui dit : « Vous êtes le premier parmi ce peuple, montrez-lui l'exemple de l'obéissance : à ce prix vous aurez toutes les faveurs du roi, et vous serez comblé de richesses et d'honneurs. » Mathatias, d'une voix forte, répondit : « Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, quand tous les Juifs plieraient sous sa loi, moi, mes fils et mes frères, nous ne suivrons que la loi de nos pères. »

Dans ce moment, un de ses compatriotes, un de ceux que la persécution faisait fléchir, s'étant approché pour offrir un sacrifice impie, Mathatias se jeta sur lui, saisi d'une sainte colère, et le tua sur l'autel; puis, aidé de ses fils et de ses frères, l'intrépide vieillard osa attaquer les soldats d'Antiochus, mit à mort l'officier et détruisit l'autel. Appelant aux armes tous les Juifs fidèles, il s'écria : « Que tous ceux qui ont le zèle de la loi et qui tiennent à l'alliance du Seigneur me suivent! » Et il s'enfuit avec ses fils dans les montagnes, où vinrent bientôt le rejoindre un grand nombre de ses compatriotes, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux.

La nouvelle de cette révolte étant arrivée à Jérusalem, des troupes furent dirigées contre les rebelles, dont quelques détachements furent surpris et attaqués le jour du sabbat. Les malheureux, pour ne pas violer le repos du jour sacré, n'avaient pris aucune mesure pour se défendre; interprétant le commandement trop à la lettre, ils s'étaient dit : « Il vaut mieux mourir dans la simplicité de notre cœur que de violer la loi, » et s'étaient ainsi laissés massacrer, avec leurs femmes et leurs enfants, au nombre d'un millier de personnes. Mathatias et les siens furent consternés à cette nouvelle, et, déplorant les scrupules exagérés de leurs concitoyens, ils se dirent que Dieu ne voulait pas qu'on se laissât égorger, et ils résolurent de prendre les armes le jour du sabbat comme les autres jours, s'ils étaient attaqués.



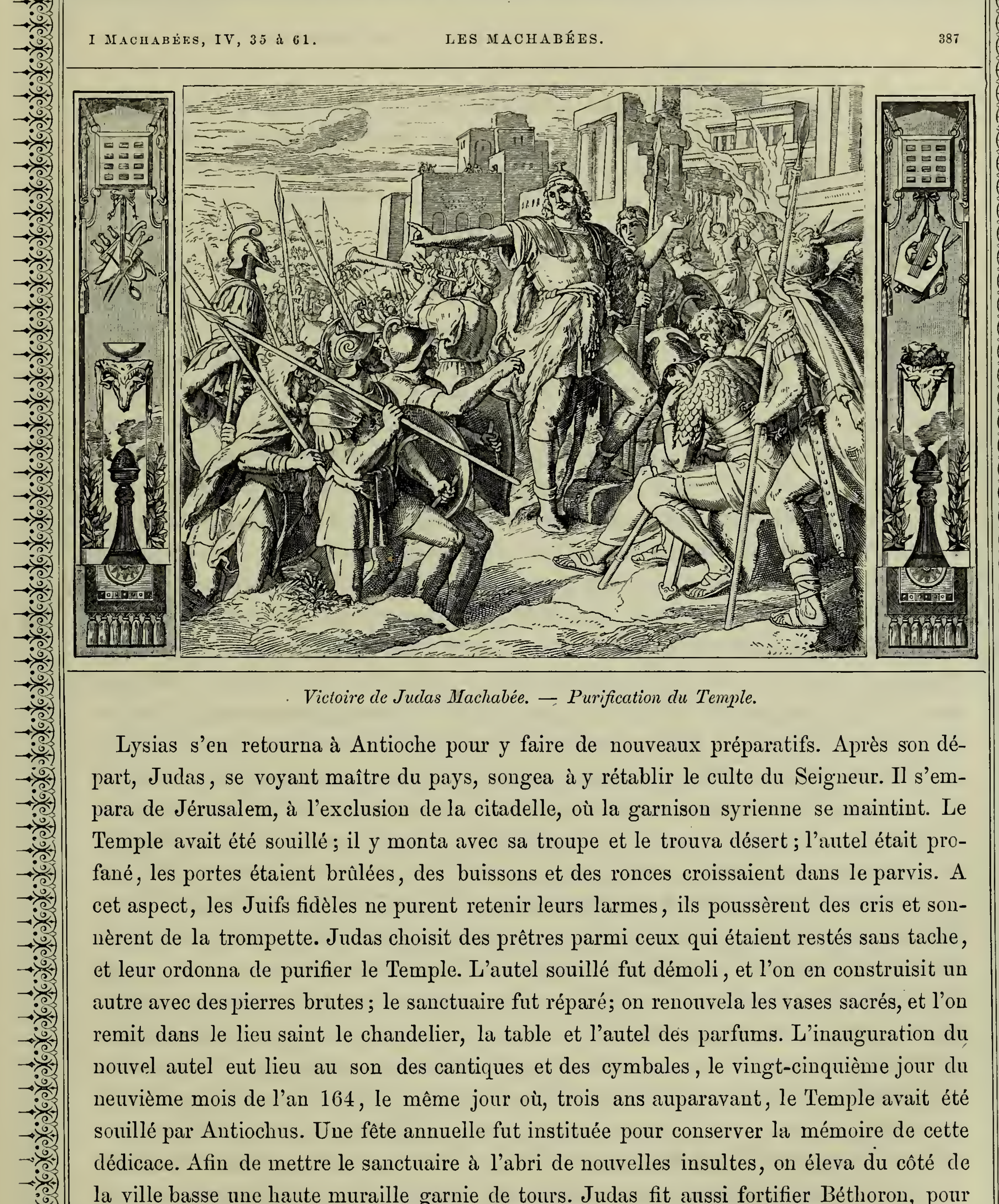
Fuite de Mathatias et de sa famille.

La troupe de Mathatias devenait de plus en plus nombreuse; car, à Jérusalem, la persécution redoublait de fureur et la ville se dépeuplait ; tous ceux qui pouvaient échapper au tyran venaient se grouper autour de l'illustre vieillard. Les vrais patriotes avaient formé, pour le maintien de la foi, une association. On les appelait *assidiens* ou pieux, par opposition aux impies qui favorisaient le parti antinational. Ces hommes d'élite vinrent apporter à Mathatias le concours de leur vaillance, et bientôt cette petite armée fut en état de prendre l'offensive. On s'empara de plusieurs villes, on y renversa les autels païens, on y fit circoncire les enfants, et la loi fut ainsi délivrée de l'esclavage auquel les oppresseurs l'avaient condamnée. Mais le vieux Mathatias sentait approcher sa fin. Il réunit ses fils autour de son lit de mort, les exhorta à ne pas se laisser ébranler dans ces jours de calamité, leur rappela les grands exemples de leurs pères, affirma le triomphe de la cause sainte, et conféra le commandement de sa troupe à son troisième fils Judas, qui s'était déjà distingué par sa bravoure, et qui bientôt allait recevoir le surnom glorieux de Machabée, c'est-à-dire *marteau*, en raison de ses exploits contre les infidèles, lui adjoignant comme conseiller son second fils, nommé Simon; puis il mourut à l'âge de cent quarante-six ans, et fut enseveli dans le sépulcre de ses pères.

Après la mort de Mathatias (166), Judas continua, suivant son exemple, de parcourir

les montagnes de la Judée et d'attaquer les Syriens et les Juifs infidèles. L'Écriture le compare dans ses travaux à un lion qui rugit en cherchant sa proie. Bientôt son nom devint célèbre dans tout Israël. Apollonius, gouverneur de Samarie, l'un des généraux d'Antiochus, s'avança à la tête de ses troupes pour arrêter les progrès du jeune héros. Judas le défit, le tua de sa main, et lui prit son épée, dont il se servit désormais dans ses combats. Peu de temps après, un autre général de l'armée de Syrie, nommé Séron, espérant se couvrir de gloire, vint avec une puissante armée attaquer la petite troupe de Judas, près de Béthoron. Les Juifs, effrayés d'abord, mais rassurés par les exhortations de leur vaillant chef, se précipitèrent sur l'ennemi, le mirent en déroute, lui tuèrent huit cents hommes et le poursuivirent jusque sur le territoire des Philistins. Irrité de ces défaites, et voulant exterminer les rebelles, Antiochus réunit ses meilleures troupes. Mais son trésor était épuisé, la Judée ne lui rapportait plus qu'un tribut insignifiant, et la Perse venait de lui refuser les subsides qu'elle lui devait. Ne sachant comment faire face aux frais de la guerre, il divisa ses forces, marcha lui-même contre la Perse avec une partie de ses soldats, et confia, pour le temps de son absence, le gouvernement de son royaume et l'éducation de son fils à Lysias, prince de sa maison, avec ordre de ne rien négliger pour réduire les Juifs révoltés. Lysias envoya contre la Judée un corps d'armée, composé de quarante mille hommes de pied et de sept mille cavaliers, dont il donna le commandement à trois généraux, Ptolémée, fils de Dorymène, Nicanor et Gorgias. Ils vinrent camper près d'Emmaüs, où se rendirent aussitôt une foule de marchands d'esclaves, invités d'avance par Nicanor, pour acheter les prisonniers qu'on comptait faire sur l'ennemi. Judas n'avait guère avec lui que sept à huit mille hommes ; mais, se confiant dans le secours d'en haut et s'étant préparé à Maspha par des jeûnes et des prières, il marcha courageusement à la rencontre des Syriens, prêt à livrer le combat. « Soyez courageux, dit-il à ses hommes, car il est mieux pour nous de mourir les armes à la main que de voir les maux de notre nation et la profanation des choses saintes. » Apprenant que Gorgias était parti avec cinq mille fantassins et cinq mille cavaliers pour le surprendre, il tomba lui-même, pendant la nuit, sur le camp des Syriens, y mit le désordre et leur tua trois mille hommes. Le lendemain, Gorgias, au retour de son expédition, où il n'avait pu rencontrer l'ennemi, trouva son camp en flammes et fut saisi de terreur. Il se hâta de fuir avec son armée, et fut poursuivi par Judas, qui lui tua encore plusieurs milliers de soldats. Les Juifs pillèrent le camp de Gorgias et de Nicanor, et y firent un butin considérable. Lysias, informé de ces revers, en fut dans la consternation.

L'année suivante, il leva des forces encore plus considérables et marcha en personne contre Judas Machabée, avec soixante mille fantassins et cinq mille cavaliers. Il arriva par l'Idumée, et campa près de Béthoron. Judas l'attaqua avec dix mille hommes et mit en déroute son armée, qui laissa cinq mille morts sur le champ de bataille.



Victoire de Judas Machabée. — Purification du Temple.

Lysias s'en retourna à Antioche pour y faire de nouveaux préparatifs. Après son départ, Judas, se voyant maître du pays, songea à y rétablir le culte du Seigneur. Il s'empara de Jérusalem, à l'exclusion de la citadelle, où la garnison syrienne se maintint. Le Temple avait été souillé; il y monta avec sa troupe et le trouva désert; l'autel était profané, les portes étaient brûlées, des buissons et des ronces croissaient dans le parvis. A cet aspect, les Juifs fidèles ne purent retenir leurs larmes, ils poussèrent des cris et sonnèrent de la trompette. Judas choisit des prêtres parmi ceux qui étaient restés sans tache, et leur ordonna de purifier le Temple. L'autel souillé fut démoli, et l'on en construisit un autre avec des pierres brutes; le sanctuaire fut réparé; on renouvela les vases sacrés, et l'on remit dans le lieu saint le chandelier, la table et l'autel des parfums. L'inauguration du nouvel autel eut lieu au son des cantiques et des cymbales, le vingt-cinquième jour du neuvième mois de l'an 164, le même jour où, trois ans auparavant, le Temple avait été souillé par Antiochus. Une fête annuelle fut instituée pour conserver la mémoire de cette dédicace. Afin de mettre le sanctuaire à l'abri de nouvelles insultes, on éleva du côté de la ville basse une haute muraille garnie de tours. Judas fit aussi fortifier Béthoron, pour se garantir contre une attaque du côté de l'Idumée. C'était une sage précaution, car les Iduméens et les Ammonites commençaient à s'inquiéter des succès des Juifs, et sur

plusieurs points ils massacraient ceux qui tombaient entre leurs mains. Judas les attaqua, et les vainquit dans plusieurs combats. Il passa ensuite le Jourdain, combattit les Ammonites, conduits par Timothée, et s'empara de la ville de Gazer. Revenu en Judée, il apprit que les Juifs de Galaad, maltraités par les païens de ce pays, s'étaient enfermés dans la citadelle de Datheman et s'y trouvaient menacés. Les assiégés le suppliaient instamment dans leurs lettres de venir à leur secours. D'autres messages arrivaient en même temps de la part des Juifs de Galilée, contre lesquels les habitants de la Ptolémaïde, de Tyr et de Sidon, avaient entrepris une guerre d'extermination. Judas envoya en Galilée son frère Simon avec trois mille guerriers, tandis qu'à la tête de huit mille hommes, lui et son frère Jonathas marchaient contre les habitants de Galaad. Il laissa deux autres capitaines, Joseph et Azarias, avec le reste de l'armée, pour garder la Judée, leur recommandant de ne rien entreprendre pendant son absence. Simon délivra la Galilée, mais n'osant y laisser ses concitoyens, il les emmena tous en Judée avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Judas arriva au pays de Galaad au moment où la forteresse de Datheman allait être emportée par l'ennemi. Après avoir pris et détruit la ville de Bosor, il se présenta en face de la citadelle, attaqua les assiégeants, qui déjà montaient à l'assaut, les mit en fuite et leur tua huit mille hommes. Plusieurs villes fortes tombèrent au pouvoir des Juifs et furent livrées au pillage. Timothée, qui commandait les Ammonites, ayant reconstitué son armée, vint camper vis-à-vis de Raphon; mais Judas passa si courageusement le torrent qui séparait les combattants, que les troupes de Timothée furent mises en déroute et détruites en grande partie, dans la cité et dans le temple de Carnaïm, où elles s'étaient réfugiées. Comme son frère Simon l'avait fait en Galilée, il emmena avec lui les Juifs de la Pérée en Judée, et rentra à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte.

Pendant son absence, Joseph et Azarias avaient marché contre la ville de Jamnia; mais ils avaient été repoussés par Gorgias et avaient perdu deux mille hommes. Cet échec parut être une juste punition de leur désobéissance; toutefois, ceux qui avaient péri pour la patrie et pour Dieu n'en étaient pas moins glorieux et dignes d'intérêt aux yeux de leurs frères. Judas voulut qu'on priât pour la rémission de leurs péchés. On fit une quête qui produisit douze mille drachmes d'argent, et cette somme fut envoyée à Jérusalem pour qu'on y offrît un sacrifice d'expiation. C'était ici la prière pour les morts telle que l'Église l'a toujours pratiquée; c'était en outre un témoignage de foi donné publiquement à la résurrection; « car, dit l'Écriture, si Judas Machabée n'eût pas espéré la résurrection de ceux qui avaient été tués, il lui eût paru vain et superflu de prier pour eux. » Au temps où fut écrit le second livre des Machabées, ce dogme de la résurrection et de l'immortalité de l'âme était déjà combattu par la secte des sadducéens; de là le soin qu'a pris l'écrivain sacré de montrer combien les plus grands et les plus saints personnages ont toujours été opposés à ces principes, voisins du matérialisme.

Judas répara la défaite de Joseph et d'Azarias par la prise de Chébron; il envahit le pays des Philistins et, malgré l'échec qu'il éprouva par suite d'une tentative imprudente de la part de quelques prêtres, il s'empara de la ville d'Azot et rentra en Judée.

Cependant, Antiochus lui-même n'était pas heureux dans son expédition contre la Perse. Pour combler le vide de son trésor, il avait entrepris de s'emparer du temple d'Élimaïde, où l'on disait qu'Alexandre le Grand avait laissé d'immenses richesses. Repoussé par les habitants et obligé de s'enfuir honteusement, il apprit auprès de Babylone l'insuccès de ses armes en Judée. Le chagrin qu'il en éprouva fut tel qu'il tomba malade et se vit bientôt en proie à d'horribles souffrances. N'ayant pour héritier qu'un enfant de neuf ans, il en confia la tutelle à un de ses amis, nommé Philippe, et lui remit les insignes royaux pour en revêtir le jeune prince. Il semble qu'il reconnut un moment, dans les malheurs qui fondaient sur lui, que la main du Seigneur le frappait ainsi pour les injustices et les cruautés dont il s'était rendu coupable à l'égard des Israélites; mais bientôt, son orgueil se révoltant contre l'humiliation qui lui était imposée, il jura qu'il irait en Judée et qu'il ferait de Jérusalem le tombeau des Juifs. Déjà il était monté sur son char et accélérait la rapidité de ses chevaux; mais à peine eut-il prononcé cette parole, que Dieu l'affligea de nouveau d'une horrible et incurable plaie. Saisi d'une insupportable douleur d'entrailles et voulant néanmoins poursuivre sa marche, il tomba de son char lancé à toute vitesse; on le releva sanglant et meurtri, pour l'emporter mourant dans une litière. Son corps n'était plus qu'une plaie; la pourriture s'y mêlait, les vers en sortaient, et il s'en exhalait une odeur insupportable. Alors cet impie, confondu dans son orgueil, eut peur de la colère de Dieu et tenta de le fléchir, promettant de rendre la liberté aux Juifs, de leur donner les mêmes droits qu'aux Grecs, d'enrichir le temple, et de se faire juif lui-même. Il leur fit même écrire une lettre pleine de promesses et de flatteries; mais il ne put tromper celui qui lit au fond des cœurs; le mal affreux dont il était atteint le tortura sans relâche, jusqu'à l'heure où il périt misérablement sur une terre étrangère.

Le jeune Antiochus, proclamé par Lysias, qui sut écarter Philippe et s'emparer de la régence, fut reconnu par le sénat romain comme roi de Syrie, avec le titre d'Eupator. Au milieu des troubles et des compétitions qui signalèrent son avénement, Judas Machabée résolut de délivrer la citadelle de Jérusalem de la garnison syrienne qui l'occupait, et en fit le siége. Lysias, prévenu par des traîtres de l'entreprise du héros, rassembla aussitôt une puissante armée, qui comptait cent mille fantassins, vingt mille cavaliers et trente-deux éléphants, et marcha en personne contre la Judée.

La première attaque fut dirigée contre la citadelle de Bethsura, dont les assiégés se défendirent courageusement. Judas, pour les secourir, se porta aussitôt de ce côté. Ce fut alors sans doute qu'il pénétra subitement la nuit au camp de l'ennemi, et y tua quatre mille hommes et le plus grand des éléphants. Mais au matin, l'armée syrienne, remise de sa sur-

prise, se rangea en bataille sur la voie de Bethsura. Les éléphants, excités au combat, étaient placés en tête de l'armée ; ils étaient environnés chacun de mille guerriers, et portaient des tours formidables d'où les archers pouvaient combattre avantageusement ; les montagnes et les vallées étaient partout occupées ; tout annonçait une terrible bataille qui ne pouvait être que désastreuse pour les Juifs. Judas prit le parti de céder devant des forces aussi supérieures aux siennes, et eut l'habileté de se dérober à l'ennemi, après lui avoir tué six cents guerriers.

Au nombre des braves qu'il perdit dans cette rencontre fut Éléazar, fils de Saura, qui se dévoua à une mort certaine pour frapper le plus magnifique des éléphants, qu'il croyait monté par le roi de Syrie. Le glaive à la main, il se fit un chemin au travers des ennemis, se glissa sous l'énorme bête et lui porta un si rude coup qu'elle tomba et l'écrasa dans sa chute.

La situation était pour les Juifs extrêmement périlleuse. La citadelle de Bethsura fut obligée de se rendre, et l'armée ennemie s'avança sous les murs de Jérusalem et commença à en faire le siége. On pense que ce fut dans une sortie vigoureuse faite par Judas contre les assiégeants, qu'eut lieu le prodige raconté au chapitre onzième du deuxième livre des Machabées. Les événements sont exposés dans ce livre sans aucun ordre chronologique, et il est parfois assez difficile de les classer.

Au moment où le héros s'avançait à la tête de ses troupes, tout à coup apparut à Jérusalem un cavalier, vêtu de blanc avec des armes d'or, qui s'élança, brandissant sa lance en tête de l'armée. Tous les combattants, à cette vue, rendirent grâce au Seigneur, pleins de confiance dans la protection divine dont le gage leur était ainsi donné ; ils se précipitèrent comme des lions sur les ennemis, et tuèrent onze mille fantassins et seize cents cavaliers. Cette victoire donna à réfléchir à Lysias, qui avait échappé lui-même à grand'peine au massacre. Une grave nouvelle, qu'il reçut d'ailleurs à ce moment, le força de lever le siége. Philippe, son rival, venait de s'emparer d'Antioche, et il fallait au plus vite marcher contre lui. Lysias fit offrir la paix à Judas Machabée, qui ne l'accepta qu'à des conditions honorables. Le traité conclu par le général fut confirmé par des lettres du roi. Il accordait aux Juifs le libre exercice de leur religion et le maintien de leurs lois nationales. Avant de partir, Lysias leur donna une grande satisfaction, en livrant au dernier supplice un traître nommé Ménélaüs, dont les perfidies avaient causé la mort du grand prêtre Onias. Arrivé à Antioche, il s'empara de son ennemi et le fit périr. Mais peu de temps après, Démétrius, fils de Séleucus et frère d'Antiochus Épiphane, qui avait été autrefois envoyé à Rome comme otage, débarqua subitement sur les côtes de Syrie et vint revendiquer le royaume de son père ; s'étant rendu maître de Lysias et d'Antiochus Eupator, il monta sur le trône et signala son avénement par le meurtre du général et du roi vaincu.



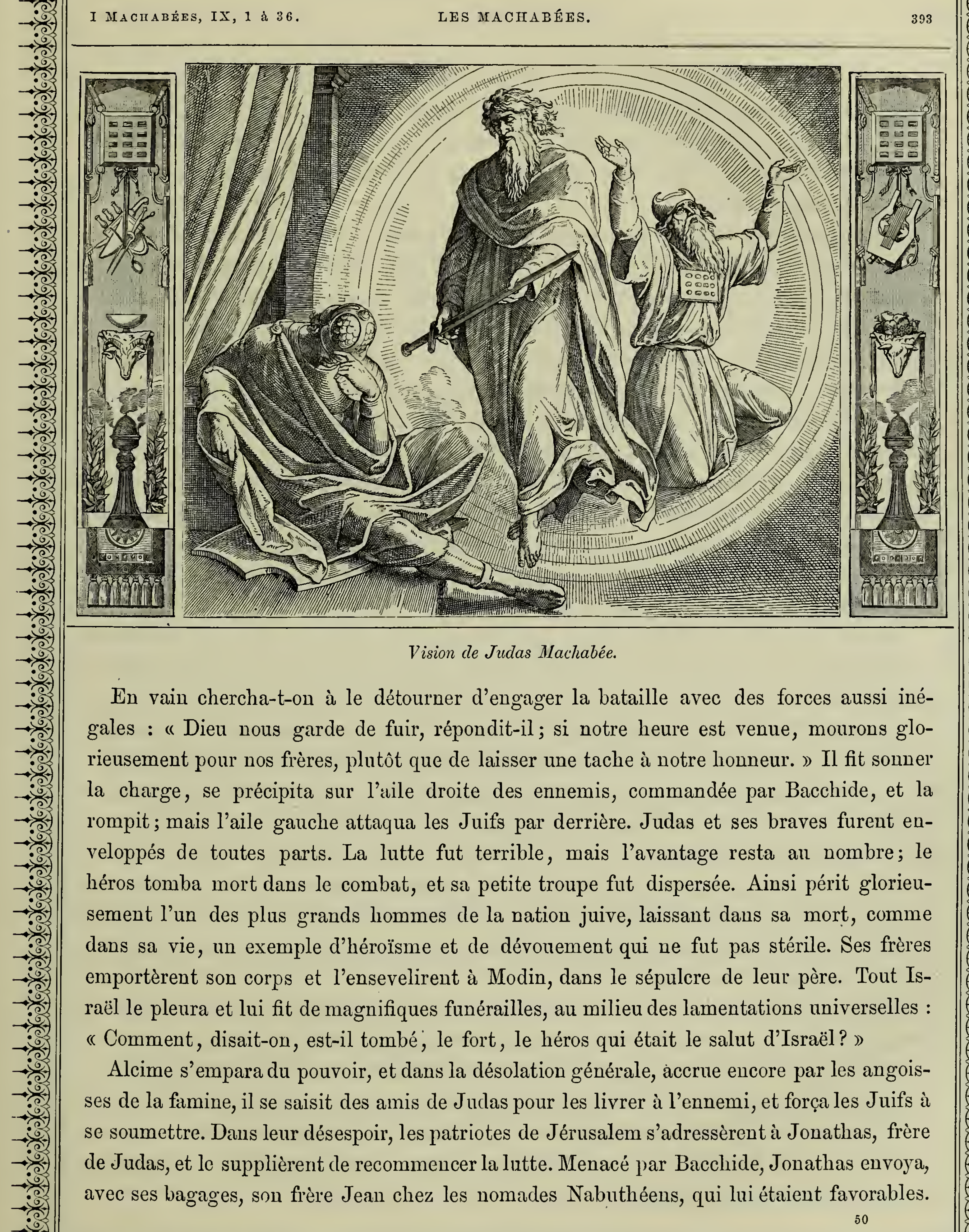
L'ange du Seigneur conduit Israël à l'ennemi.

L'attitude du nouveau souverain à l'égard de la Judée eût sans doute été pacifique, si un intrigant n'eût brouillé les affaires et trahi sa patrie. Alcime aspirait au souverain pontificat; voyant ses prétentions repoussées, il conseilla à Démétrius de prendre des mesures contre Judas Machabée, et, soutenu par le gouverneur d'une province d'au delà de l'Euphrate, nommé Bacchide, il usurpa le sacerdoce. Ne pouvant s'y maintenir en dépit de cette protection, il se rendit de nouveau auprès du roi et obtint qu'une armée serait envoyée contre la Judée, sous le commandement de Nicanor, le même qui y avait été vaincu cinq années auparavant. Nicanor joua d'abord le rôle de médiateur pacifique, et cacha sous des paroles d'amitié les desseins hostiles qu'il nourrissait contre Judas Machabée; mais la guerre éclata bientôt. Vaincu dans un premier combat près de Caphar Salama, le général syrien s'enferma dans la citadelle de Jérusalem et menaça de brûler le Temple, si on ne lui livrait Judas et ses troupes. Sur la réponse qui lui fut faite qu'on ignorait le lieu de sa retraite, il tourna sa fureur contre un des anciens, nommé Razias : c'était un patriote connu pour sa piété et ses vertus, et qu'on appelait le père des Juifs à cause de son zèle pour ses concitoyens. Nicanor envoya des gens armés pour le saisir. Razias, voyant sa maison investie, aima mieux mourir que de tomber aux mains des Syriens. Il crut que la gloire de Dieu et l'intérêt de sa patrie lui permettaient de dis-

poser de sa vie, et qu'il pouvait, par un trépas héroïque, encourager ses frères à la résistance et jeter sa mort à l'ennemi comme un glorieux défi. Au moment donc où les soldats forçaient la porte de sa maison, le courageux vieillard se frappa de son épée, mais sa main tremblante l'ayant mal servi, il se précipita du haut de sa terrasse et tomba la tête la première sur la place, au milieu de la foule. Comme il respirait encore, il se leva tout sanglant, traversa en courant la multitude, et, montant sur une pierre escarpée, il arracha ses entrailles, dans l'espérance que le Seigneur les lui rendrait un jour; puis il les jeta sur ses persécuteurs et mourut en invoquant le Dieu de ses pères.

Nicanor, ayant reçu de nouveaux renforts, marcha contre l'armée des Juifs qui était campée aux environs d'Adarsa, et s'en vint à Béthoron. Judas n'avait que trois mille hommes avec lui. L'espérance de la victoire ne pouvait donc lui venir que du ciel. Il eut effectivement une vision qu'il s'empressa de raconter à ses guerriers, afin de leur inspirer le courage et la confiance. Il avait vu le grand prêtre Onias, dont la vie avait été celle d'un saint pontife, tendant les mains et priant à genoux pour le peuple; puis un vieillard vénérable lui était apparu. Onias avait dit à son aspect : « Voici l'ami de ses frères et du peuple d'Israël, voici celui qui prie pour tout le peuple et pour la sainte cité : c'est Jérémie, le prophète de Dieu. » Jérémie avait alors remis à Judas un glaive d'or, en lui disant : « Prends ce glaive, que Dieu te donne pour exterminer les ennemis de ton peuple. » Sur ces assurances, la troupe de Judas livra bataille à l'armée syrienne; Nicanor fut tué dès le commencement du combat; sa mort jeta le désordre parmi les siens; les Juifs les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre et firent un riche butin. On coupa la tête et la main droite de Nicanor, et l'on exposa à Jérusalem ces trophées sanglants.

La Judée put enfin respirer un moment. Pour se mettre à l'abri des Syriens, Judas voulut se placer, lui et son peuple, sous la protection de la grande puissance qui était déjà la maîtresse du monde ; il envoya des ambassadeurs à Rome demander au sénat de faire alliance avec lui. Ces ouvertures furent favorablement accueillies ; un rescrit du sénat, gravé sur des tables d'airain et réglant le traité, fut envoyé à Jérusalem ; en même temps on adressa à Démétrius des lettres qui lui enjoignaient de laisser les Juifs en repos, sous peine d'avoir la guerre avec Rome. Mais au printemps de l'année 160, Démétrius, à qui cette sommation n'était pas encore parvenue, voulut venger la mort de son général ; il envoya en Judée une armée de vingt-deux mille hommes, sous le commandement de Bacchide. Celui-ci, accompagné d'Alcime, s'avança à travers la Galilée, tuant beaucoup de Juifs sur son passage, et marcha sur Jérusalem. Judas était campé à Laïs avec trois mille hommes seulement. Aux approches de l'ennemi, un grand nombre perdirent courage et se retirèrent du camp. Judas lui-même, qui n'avait pas eu le temps de rassembler plus de combattants, fut vivement ému; huit cents guerriers seulement étaient restés autour de lui, décidés à ne pas l'abandonner.



Vision de Judas Machabée.

En vain chercha-t-on à le détourner d'engager la bataille avec des forces aussi inégales : « Dieu nous garde de fuir, répondit-il ; si notre heure est venue, mourons glorieusement pour nos frères, plutôt que de laisser une tache à notre honneur. » Il fit sonner la charge, se précipita sur l'aile droite des ennemis, commandée par Bacchide, et la rompit ; mais l'aile gauche attaqua les Juifs par derrière. Judas et ses braves furent enveloppés de toutes parts. La lutte fut terrible, mais l'avantage resta au nombre ; le héros tomba mort dans le combat, et sa petite troupe fut dispersée. Ainsi périt glorieusement l'un des plus grands hommes de la nation juive, laissant dans sa mort, comme dans sa vie, un exemple d'héroïsme et de dévouement qui ne fut pas stérile. Ses frères emportèrent son corps et l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de leur père. Tout Israël le pleura et lui fit de magnifiques funérailles, au milieu des lamentations universelles : « Comment, disait-on, est-il tombé, le fort, le héros qui était le salut d'Israël ? »

Alcime s'empara du pouvoir, et dans la désolation générale, accrue encore par les angoisses de la famine, il se saisit des amis de Judas pour les livrer à l'ennemi, et força les Juifs à se soumettre. Dans leur désespoir, les patriotes de Jérusalem s'adressèrent à Jonathas, frère de Judas, et le supplièrent de recommencer la lutte. Menacé par Bacchide, Jonathas envoya, avec ses bagages, son frère Jean chez les nomades Nabuthéens, qui lui étaient favorables.

Mais les Arabes de Madaba et les fils de Jambri attaquèrent le convoi, s'en emparèrent et tuèrent les défenseurs et leur chef. Jonathas et Simon, son frère, vengèrent la mort de Jean, et changèrent en deuil une noce qui se faisait chez les fils de Jambri. Bacchide offrit le combat aux Israélites, le jour du sabbat, dans les plaines marécageuses du Jourdain, où ils s'étaient retirés.

Malgré la sainteté de ce jour, Jonathas, se voyant enfermé entre les ennemis d'une part et les marais de l'autre, encouragea ses hommes, fondit sur l'armée de Bacchide, la mit en déroute et fut même sur le point de tuer le général syrien. Celui-ci, en effet, n'échappa qu'à grand'peine, et courut s'enfermer dans la citadelle de Jérusalem, où il prit comme otages les fils des principaux habitants du pays.

Tandis que Jonathas et Simon demeuraient aux environs du Jourdain, Alcime entreprit, pour flatter les Syriens, de faire démolir les murs intérieurs du parvis du Temple; mais une mort cruelle l'arrêta dans ses projets, et Bacchide retourna à Antioche, laissant en repos la Judée pour deux ans. Jonathas et Simon en profitèrent pour se fortifier, et un complot, tramé par des Juifs infidèles contre la vie de Jonathas, fut sévèrement réprimé. D'un autre côté, les succès des deux frères donnèrent à réfléchir à Bacchide, qui eut sans doute connaissance du traité conclu avec les Romains, et jugea prudent d'accepter les propositions de paix que Jonathas lui fit faire.

Pendant quatre ans, la Judée respira sous l'administration de ce dernier, qui s'était établi à Machmas, car les Syriens occupaient toujours les forteresses, celle de Jérusalem en particulier.

Cependant Démétrius, menacé dans la possession de son royaume par un imposteur nommé Bala, qui se disait fils d'Antiochus Épiphane et qui avait pour lui l'appui des Romains, crut devoir réclamer le secours de Jonathas et lui conférer le commandement de la Judée. Celui-ci, sans prendre aucun engagement, en profita pour délivrer Jérusalem et pour faire évacuer toutes les autres places fortes. Alexandre Bala, lui ayant fait des propositions plus avantageuses encore et l'ayant appelé son frère et son ami, Jonathas se déclara pour lui, accepta les insignes royaux qui lui étaient envoyés, revêtit les ornements pontificaux, et ouvrit la série des grands prêtres asmonéens, ainsi appelés du nom d'un ancêtre des Machabées (153).

En vain Démétrius essaya-t-il de renchérir sur les avantages offerts par Alexandre Bala, il ne put ébranler la résolution des Machabées, qui avaient eu trop à se plaindre de lui, et il perdit la vie dans un combat contre son rival. Le vainqueur demanda et obtint en mariage la fille de Ptolémée, roi d'Égypte. Jonathas assista aux noces et y fut comblé d'honneurs. Fidèle à ses engagements, il défendit le nouveau souverain contre ses compétiteurs, s'empara de Joppé et d'Ascalon, et reçut du roi l'agrafe d'or des princes et la propriété de la ville d'Accaron.

Cependant Ptolémée, s'étant brouillé avec Bala qui avait, paraît-il, attenté à ses jours, marcha contre la Syrie, fit bon accueil à Jonathas, s'empara d'Antioche, reprit sa fille, et contraignit son gendre à s'enfuir en Arabie, où Zabdiel, prince des Arabes, lui fit couper la tête. Il donna ensuite sa fille en mariage à Démétrius Nicanor, fils de Démétrius Soter. Celui-ci monta sur le trône de Syrie à la mort de Ptolémée, au prix de trois cents talents, et confirma Jonathas dans toutes ses prérogatives. Il eut bientôt besoin du concours du vaillant capitaine, qui vint avec ses Juifs le protéger et le sauver contre les révoltés de la ville d'Antioche, à condition que la garnison syrienne serait retirée de Jérusalem. Une fois délivré, Démétrius fut ingrat et ne voulut plus accomplir sa promesse; dégagé de sa fidélité envers lui, Jonathas prit le parti du fils d'Alexandre Bala, attaqua l'armée de Démétrius et la défit complétement. De retour à Jérusalem, pour s'affermir dans la position qu'il devait à ses exploits, il fit de nouveau alliance avec les Romains et avec les Macédoniens, battit encore une fois les troupes de Démétrius, et tandis que son frère Simon poursuivait le cours de ses conquêtes, il remporta plusieurs victoires contre les Arabes et les Syriens. Mais un des généraux d'Alexandre Bala, nommé Tryphon, homme intrigant et ambitieux, qui feignait de vouloir replacer sur le trône le fils de son ancien souverain, tenta de s'emparer pour lui-même de la couronne; il trompa Jonathas, qui était hostile à ses projets, l'attira avec un petit nombre d'hommes à Ptolémaïde et le retint prisonnier.

A la nouvelle du malheur qui venait de frapper son frère, Simon accourut à Jérusalem, rassembla le peuple, l'exhorta à s'armer de courage, et offrit de se mettre à la tête de l'armée et de sacrifier sa vie, comme l'avaient fait ses frères, pour le salut de la nation. Sa proposition fut accueillie avec enthousiasme, et toutes les dispositions furent prises pour résister à Tryphon, qui, traînant à sa suite le malheureux Jonathas, s'avançait contre la Judée avec de nombreux soldats. Se trouvant en présence de forces considérables, Tryphon promit de mettre Jonathas en liberté, si l'on consentait à lui donner cent talents et les deux fils du héros comme otages.

Les conditions furent remplies; mais le traître se refusa à ses engagements et se retira, emmenant avec lui son prisonnier, qu'il fit assassiner, tandis que Simon l'obligeait à battre en retraite. Le corps de Jonathas, recueilli par son frère, fut enseveli à Modin, au milieu des pleurs de tout Israël. Sur son tombeau on éleva, avec des colonnes et des pyramides, un monument qui existait encore au quatrième siècle de notre ère, et qui était aperçu de fort loin par les navigateurs de la Méditerranée.

Cependant, le fils d'Alexandre Bala étant mort victime des perfidies de Tryphon, Simon proposa à Démétrius de s'allier avec lui contre l'usurpateur. Celui-ci accepta ces offres avec empressement, lui envoya la couronne d'or et le manteau de pourpre, et souscrivit à toutes ses conditions. Dès lors Simon, reconnu comme grand prêtre et chef de la

nation juive, devint de fait un prince indépendant ; la suzeraineté des rois de Syrie ne fut désormais que de pure forme, et le peuple israélite put écrire dans ses actes : *La première année de Simon, grand prêtre et prince des Juifs* (142). Simon reprit Gaza, reçut à composition la forteresse de Jérusalem, purifia les saints lieux et rétablit partout l'observance des lois mosaïques. La Judée, sous son gouvernement, commença à jouir d'une paix que depuis longues années elle n'avait point connue. Toutes les places fortes étaient reprises et fortifiées, l'alliance avec les Romains était confirmée. « Chacun cultivait sa terre tranquillement. Le pays de Juda était couvert de blé, et les arbres y portaient des fruits en abondance. » L'année suivante, on réunit à Jérusalem une assemblée nationale, dans laquelle on conféra solennellement à Simon et à ses descendants la dignité de grand prêtre et le titre de prince des Juifs. L'acte d'investiture fut gravé sur une table d'airain et placé à l'entrée du parvis du Temple.

Sur ces entrefaites, Démétrius, ayant conduit son armée en Médie afin de s'y procurer des secours contre Tryphon, avait été fait prisonnier par Arsacès, roi des Perses et des Mèdes ; et sa femme Cléopâtre avait offert, avec sa main, le trône de Syrie à Antiochus Sidétès, frère du monarque captif. Antiochus demanda à Simon de faire alliance avec lui, et lui confirma tous les priviléges que lui avaient reconnus les rois de Syrie. Comme il s'apprêtait à marcher contre Tryphon, Simon répondit à ses avances, et lui envoya deux mille hommes avec des subsides ; mais le roi, prévenu contre le chef des Juifs, refusa ses présents et ses troupes, révoqua les promesses qu'il lui avait faites, et lui fit porter une sommation dure et hautaine à laquelle le héros répondit avec la plus grande fermeté. Puis, comme il avait alors à poursuivre Tryphon, il envoya contre la Judée Cendebée, son général, qui se mit à ravager les contrées occidentales. Simon, trop âgé pour marcher en personne contre l'envahisseur, lui opposa vingt mille hommes, sous le commandement de ses deux fils Jean et Judas. La victoire resta aux Juifs, et la Judée fut définitivement délivrée des Syriens. Une odieuse trahison interrompit le cours prospère du gouvernement de Simon. Son gendre Ptolémée, fils d'Abobus, gouverneur de Jéricho, forma le projet de se mettre à la place de son beau-père. L'illustre vieillard visitait alors les provinces et les villes de la Judée ; étant venu à Jéricho, il fut invité par Ptolémée à se rendre avec deux de ses fils à la petite forteresse de Doch. Le traître y reçut honorablement ses hôtes, et leur servit un festin au milieu duquel il les fit assassiner tous les trois. En même temps il donna avis de ce qui s'était passé à Antiochus, lui demandant de l'aider dans son entreprise, qui devait replacer la Judée sous la domination des rois syriens ; il tenta pareillement de s'emparer de Jérusalem par surprise et de faire assassiner Jean Hyrcan, fils de Simon, qui se trouvait à Gazara. Mais celui-ci, informé de la mort des siens et du danger qui le menaçait, fit saisir et mettre à mort les gens de Ptolémée, et se rendit à Jérusalem, où il fut reconnu comme grand prêtre et prince des Juifs.







Simon est élu régent par le peuple.

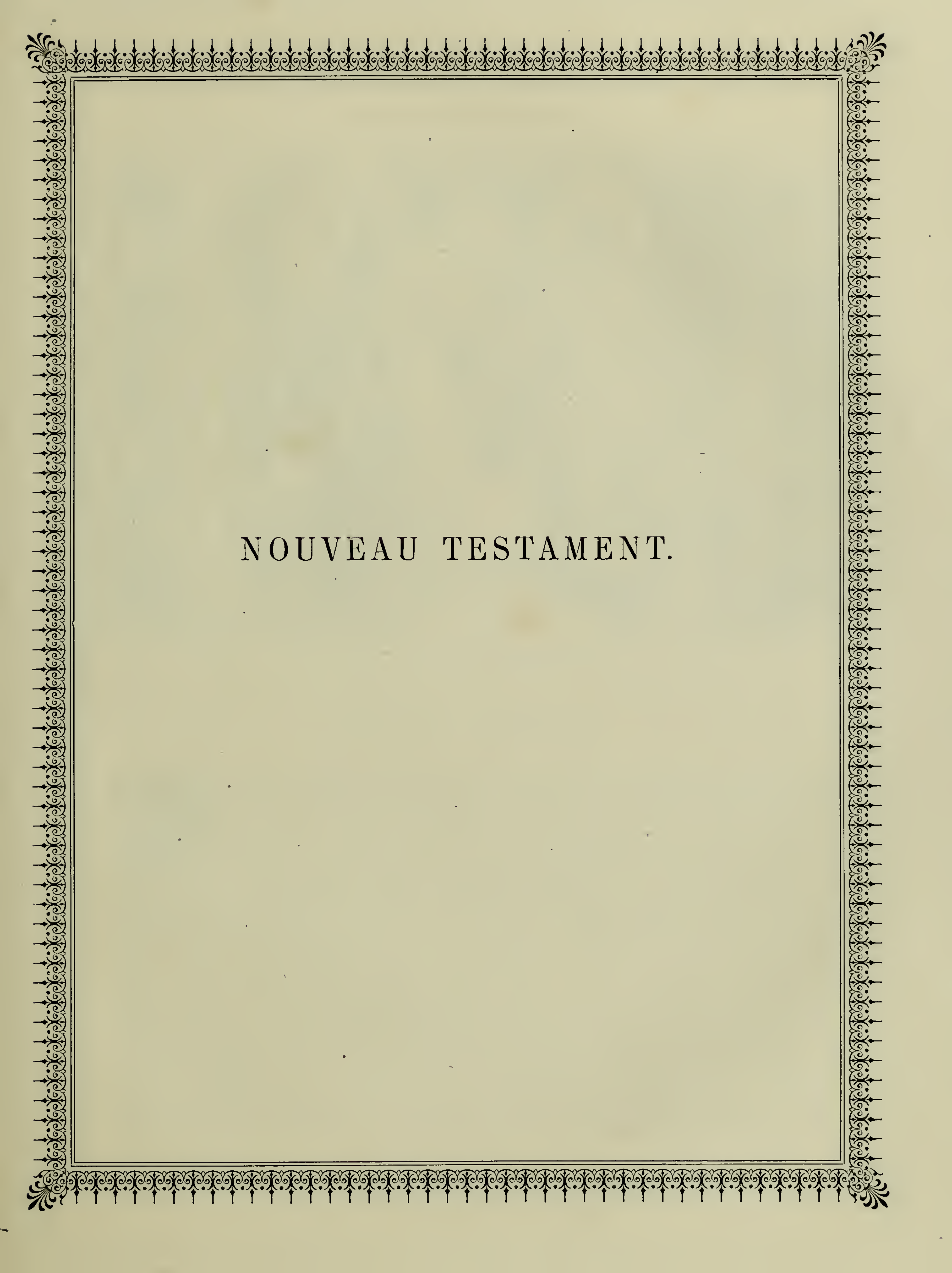
Ici finit l'histoire du peuple de Dieu, telle qu'elle est rapportée dans les livres saints. Une période de plus de cent trente ans nous sépare encore de Jésus-Christ. Il serait facile de combler cette lacune à l'aide des données historiques que fournit abondamment le livre de l'historien Josèphe; mais nous devons nous borner à indiquer seulement quelques traits au milieu d'une multitude d'événements dont l'esquisse même la plus rapide nous entraînerait trop loin.

L'indépendance nationale, reconquise par l'épée des Machabées, assura pour longtemps le pouvoir civil et religieux dans l'État aux descendants de la grande famille asmonéenne, et fit du parti des hommes pieux qui avait secondé si énergiquement la vaillance des libérateurs, une aristocratie puissante et dédaigneuse dont les membres, sous le nom de *pharisiens*, affectèrent le plus grand zèle pour la loi et pour les institutions mosaïques. Jean Hyrcan, fils de Simon, à la fois grand prêtre et chef de l'État, se distingua par de nombreuses victoires et agrandit considérablement, par de nouvelles conquêtes, le territoire de la Judée. Son fils, Aristobule, ceignit le diadème et prit le titre de roi. Aux grands intérêts de la religion et de la patrie commençaient à se substituer déjà les motifs étroits de l'ambition personnelle, qui allaient précipiter la famille des Machabées, des hauteurs héroïques où elle s'était placée, dans les intrigues et les crimes des révolutions de palais.

La mère d'Aristobule fut condamnée par son fils à mourir de faim. Alexandre Jannée signala son règne par un fratricide. Impuissants à défendre leur royauté déshonorée, les derniers des Machabées se virent obligés de recourir à la protection des Romains, qui déjà avaient mis le pied sur le territoire de l'Asie et n'en étaient plus à rendre gratuitement leurs services aux nations, comme au temps de Judas Machabée. La grande république profita de cet appel pour agrandir encore ses vastes possessions. Pompée, après avoir fait le siége de la citadelle de Jérusalem et s'en être emparé, rendit la Judée tributaire, et se prononça en faveur d'un nouvel Hyrcan contre un nouvel Aristobule, mais il abolit la royauté et ne laissa au prince machabéen que le titre d'ethnarque, jusqu'au jour où, grâce à ses habiles manœuvres et à la faveur des Romains, un descendant de la race abhorrée d'Ésaü, le fils de l'Iduméen Antipater, Hérode, après s'être débarrassé par violence ou par trahison des derniers des Machabées, monta enfin sur le trône de David, qu'il souilla par de nombreux forfaits.

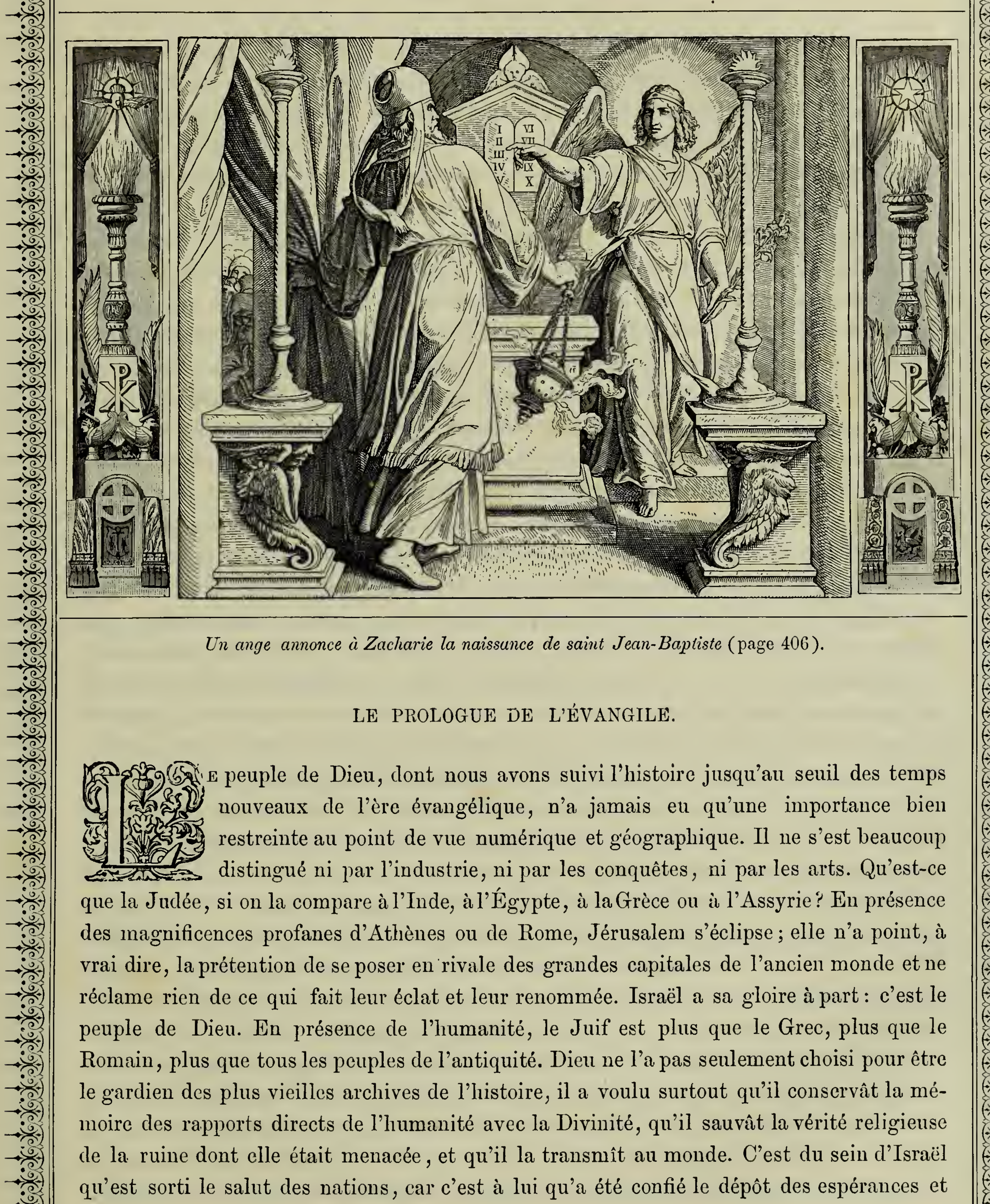
La famille des Machabées a disparu, le sceptre est tombé de la main de Juda; tous les vœux de la nation se tournent vers le Seigneur, et lui demandent de ne pas oublier ses anciennes promesses, de sauver les destinées d'Israël et de susciter enfin, pour les rendre victorieuses et immortelles, le grand prophète qu'on croyait appelé à restaurer dans la théocratie la puissance politique et religieuse du peuple juif.





NOUVEAU TESTAMENT.





Un ange annonce à Zacharie la naissance de saint Jean-Baptiste (page 406).

LE PROLOGUE DE L'ÉVANGILE.

Le peuple de Dieu, dont nous avons suivi l'histoire jusqu'au seuil des temps nouveaux de l'ère évangélique, n'a jamais eu qu'une importance bien restreinte au point de vue numérique et géographique. Il ne s'est beaucoup distingué ni par l'industrie, ni par les conquêtes, ni par les arts. Qu'est-ce que la Judée, si on la compare à l'Inde, à l'Égypte, à la Grèce ou à l'Assyrie? En présence des magnificences profanes d'Athènes ou de Rome, Jérusalem s'éclipse; elle n'a point, à vrai dire, la prétention de se poser en rivale des grandes capitales de l'ancien monde et ne réclame rien de ce qui fait leur éclat et leur renommée. Israël a sa gloire à part: c'est le peuple de Dieu. En présence de l'humanité, le Juif est plus que le Grec, plus que le Romain, plus que tous les peuples de l'antiquité. Dieu ne l'a pas seulement choisi pour être le gardien des plus vieilles archives de l'histoire, il a voulu surtout qu'il conservât la mémoire des rapports directs de l'humanité avec la Divinité, qu'il sauvât la vérité religieuse de la ruine dont elle était menacée, et qu'il la transmît au monde. C'est du sein d'Israël qu'est sorti le salut des nations, car c'est à lui qu'a été confié le dépôt des espérances et

des prophéties messianiques. Le Christ a été Juif selon la chair. C'est dans les villes et dans les campagnes de la Judée qu'il a fait entendre d'abord la parole évangélique, et c'est sur le rocher de Golgotha qu'il a versé son sang pour racheter le genre humain.

Jamais l'humanité ne se fût arrachée d'elle-même à ses erreurs et à ses crimes. L'homme, aux temps anciens, mit la nature à la place de Dieu et l'adora, parce qu'il ne put ni s'élever au-dessus d'elle ni résister à l'instinct du divin qu'il porte en lui.

Les religions fausses, sous leurs formes diverses, l'adoration des astres, le fétichisme et l'anthropomorphisme, ont exercé sur le monde l'influence la plus pernicieuse et la plus dégradante; rien d'horrible comme ce matérialisme asiatique en général, et en particulier comme cette idolâtrie phénico-syrienne, qui enveloppait le peuple de Dieu, et qui l'attirait trop souvent comme par un vertige de sang et de volupté. L'Égypte, quoique tombée moins bas, et soutenue par une vague idée d'immortalité qui éclairait chez elle l'empire des morts, s'en est tenue à un symbolisme grossier dont les esprits supérieurs ne pouvaient qu'à grand'peine dégager le sens, et qui se réduisait pour la multitude au simple fétichisme.

Plus pure dans ses aspirations, moins matérialisée dans ses tendances, la race âryenne, en s'éveillant sur les hauts plateaux de l'Asie, salua les premiers feux du matin et adora la lumière. Plus tard, elle émigra et, se divisant en deux larges branches, elle se fit, suivant ses tendances diverses, des religions différentes. Enivrée dans l'Inde des merveilles du monde matériel, elle y vit l'infini; perdue dans les rêveries d'un vague panthéisme, elle aspira à se plonger dans l'abîme d'une divinité qui est tout et qui n'est rien, et s'endormit d'un sommeil léthargique dont elle ne s'est pas encore réveillée. Ailleurs, les fils de cette même race, au sein des vastes forêts de la Gaule et de la Germanie, conçurent un autre culte; pénétrés du besoin d'une expiation sanglante, ils multiplièrent sur leurs dolmens les sacrifices humains, et, sous les noirs ombrages des chênes séculaires, ils poussèrent ce cri sauvage : « Teutatès veut du sang. » La perfection matérielle et plastique fut le rêve des imaginations des fils de Javan, sous le beau ciel de la Grèce. Épris de sa propre beauté, l'homme se reconnut supérieur au monde, tailla son image dans le marbre, en la revêtant des charmes de l'idéal, et l'adora ; mais le culte du beau sensible finit par s'épurer et de la religion des dieux olympiens se dégagea peu à peu l'idée de la morale et de la vertu. Artistes et poètes s'élancèrent dans une voie supérieure. La condamnation portée pour un crime primitif contre l'humanité, cette grande idée qui fait le fond de toute doctrine religieuse, Eschyle la rendit saisissante, et sur le roc où il enchaîna Prométhée, les flancs ouverts par l'immortel vautour, il fit rayonner l'espoir de la délivrance qu'un libérateur apporterait un jour à l'humanité tombée. Socrate s'éleva plus haut encore : soulevant le voile des mythes, il découvrit l'unité divine, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, posa sur ces bases les principes de la morale et couronna héroïquement par sa mort ce grand enseignement. Développant les leçons de son maître, Platon osa souhaiter qu'un Dieu descendît du ciel pour nous instruire.

C'est qu'en effet, si grands qu'ils fussent, les génies humains n'y pouvaient suffire, ou ne daignaient pas s'en préoccuper ; l'erreur partout se mêle au vrai dans les livres du philosophe : quand on a mis d'un côté le Dieu de Platon, de l'autre la matière éternelle qu'il admet, on voit s'ouvrir les abîmes du dualisme ; et la philosophie, après avoir fait effort pour échapper aux fictions du paganisme, nous ramène encore au polythéisme. Rome, enivrée par la victoire, ne songea guère à se faire un idéal religieux ; aux dieux gréco-latins de son empire, elle ajouta ceux des nations vaincues, avec la facilité du scepticisme. On savait partout, chez les patriciens et les lettrés du temps d'Auguste, que deux augures ne pouvaient se regarder sans rire ; quant au peuple, on le laissait à ses superstitions.

Au milieu de cette universelle aberration, il s'est trouvé une nation singulière qui s'est mise à part, qui a secoué le joug de la nature divinisée, a résisté à ce débordement de mythes naturalistes et philosophiques, a levé les yeux par delà les mondes créés pour y voir le Dieu créateur invisible et redoutable, et faire tomber à ses pieds toutes les idoles de bronze ou de marbre qu'adorait l'univers ; un peuple qui a fait de l'Éternel et de sa loi comme le signe distinctif de sa nationalité, et qui a vécu dans la foi à la divine parole, dans l'attente du Messie promis, et dans un désir ardent du libérateur qui devait être le salut d'Israël et du monde.

On a cru trouver dans les dispositions naturelles de ce peuple, dans les conditions du sol et du climat où il a vécu, la raison de cette croyance si supérieure au niveau de l'humanité ancienne, et l'on a prétendu que le Sémite, l'Hébreu en particulier, n'a rien éprouvé, dans les déserts où il plantait sa tente, des enivrements de la nature, et qu'il a dû lire sur les sables arides le nom d'un Dieu unique et redoutable. Le désert n'a de ces enseignements qu'autant qu'on est disposé à les y voir. Le peuple d'Israël ne brilla jamais par son esprit métaphysique : s'il a dépassé dans sa doctrine les plus hautes philosophies de l'antiquité, il ne l'a tirée ni de son propre fonds ni de son pays. Autour de lui, l'idolâtrie est partout ; il est lui-même grossier et sensuel, prêt à danser autour du veau d'or comme à adorer Baal sitôt qu'il perd de vue la verge de fer qui ne manque jamais de châtier ses infidélités. Il y a donc eu pour ce peuple une action supérieure aux causes naturelles, une révélation divine, dans laquelle il a lu le nom de son Dieu bien mieux que sur le sable du désert, et compris qu'il avait dans le monde une mission à remplir.

A force de prodiges ou de châtiments, Dieu avait enfin extirpé du cœur des fils d'Abraham les derniers germes de l'idolâtrie. Guéri du mal qui l'avait tourmenté jusque-là, Israël, à partir de la captivité de Babylone, demeure incorruptible, opposant une digue infranchissable au flot du paganisme qui a envahi le reste de l'univers. Sa loi n'est plus une lettre morte, ostensiblement violée ; elle est sainte et respectée ; les docteurs et les scribes ont la charge de l'interpréter, et, par cela seul, acquièrent une haute considération parmi le peuple.

Cependant, des sectes diverses se partagent les esprits. Ici le pharisien fait consister

surtout la perfection en des pratiques cérémonielles, s'enferme dans un orgueilleux égoïsme et regarde comme impur tout ce qui n'est pas juif; là, le sadducéen rejette les traditions qu'il ne lit pas clairement dans les livres de Moïse, ne croit pas à la Providence, repousse l'immortalité de l'âme et se flatte néanmoins d'observer la loi. Ailleurs, les esséniens auraient eu une meilleure influence si, s'efforçant de plaire à Dieu par une vie austère et pieuse, ils n'avaient pas mêlé à leur ascétisme les fausses rêveries d'un dualisme oriental. Telles sont les principales tendances du judaïsme, à l'époque qui a précédé le Sauveur. Les prophètes se taisaient d'ailleurs, les saintes promesses n'étaient plus répétées comme aux anciens jours, et la cessation des oracles imposait aux fervents d'Israël une humiliation pénible, qui, loin de diminuer l'ardeur du désir qu'ils avaient de les voir réalisés, ne faisait que la stimuler et la rendre plus vive. Dieu voulait que son peuple se recueillît dans cette attente : les prophéties avaient été assez explicites et assez nombreuses. Depuis Jacob jusqu'à Malachie, tout avait été dit sur le Christ : le lieu, le temps, le mode de sa naissance, son origine, sa mission, sa vie, son caractère, sa puissance miraculeuse, ses abaissements, sa Passion. Tous les détails de sa vie douloureuse avaient été racontés : l'agonie au jardin, la trahison de Judas, l'abandon des disciples, les trente pièces d'argent données au traître, le crucifiement, la robe tirée au sort, le fiel et le vinaigre, la prière pour les bourreaux. Les prophètes n'avaient rien oublié, ni la réprobation des Juifs, ni la résurrection et le triomphe du Sauveur : « En ce temps-là, dit Isaïe, le rejeton de Jessé, élevé en signe de salut devant tous les peuples, sera adoré des nations, et son sépulcre sera glorieux. » Malachie, en dernier lieu, a prédit la cessation du sacrifice juif et l'universalité du sacrifice chrétien. Il n'y a plus un trait à ajouter au tableau; c'est à Israël de méditer et de comprendre. Dieu s'enferme dans un silence que rien ne troublera plus.

C'est à ce moment surtout que le juif devient, selon l'expression appliquée à l'un de ses prophètes, *un homme de désirs;* le visage tourné vers l'avenir, il attend, il prie, il espère, il est l'expression vivante de l'idée religieuse dans l'humanité, la conscience rendue sensible du péché qui demande une réparation, le cri qui monte vers les cieux pour appeler le Rédempteur ici-bas. Le Messie est devenu comme l'aspiration et l'âme de tout ce peuple; toutes les poitrines frémissent dans cette mystérieuse attente. Cet âge d'or que l'antiquité regrette dans le passé, Israël le place dans l'avenir, et le poursuit avec d'autant plus d'ardeur que le présent semble plus désespéré. Sur le point d'en atteindre la réalisation, quel bonheur n'eût pas été le sien, s'il n'en avait point faussé la conception, si les promesses faites aux patriarches n'avaient pas été entendues dans un sens charnel par l'orgueil pharisaïque et par le matérialisme des sadducéens! Sous l'empire de préoccupations étroites et exclusives, le Messie, que Dieu avait annoncé pour être le salut des nations, devint pour les Juifs, impatients du joug romain et exaltés par les victoires des Machabées, non plus seulement un roi national, non plus même un roi pacifique à la façon

de Salomon, mais un triomphateur qui devait, par les armes, restaurer la puissance et la gloire d'Israël. Tous les écrits du temps portent l'empreinte des espérances terrestres de la nation juive : « Que le roi Messie est beau! disent les Targums, il a ceint ses reins, il a ordonné la bataille contre ses ennemis et il a rougi les montagnes du sang de ses adversaires. » On ne voulut plus entendre tout ce qu'avaient dit les prophètes de l'homme de douleurs, et l'on faussa de parti pris le caractère de sa divine mission. Ainsi fut préparée la plus fatale de toutes les méprises, et le peuple juif dut trouver sa perte là où les autres devaient obtenir le salut.

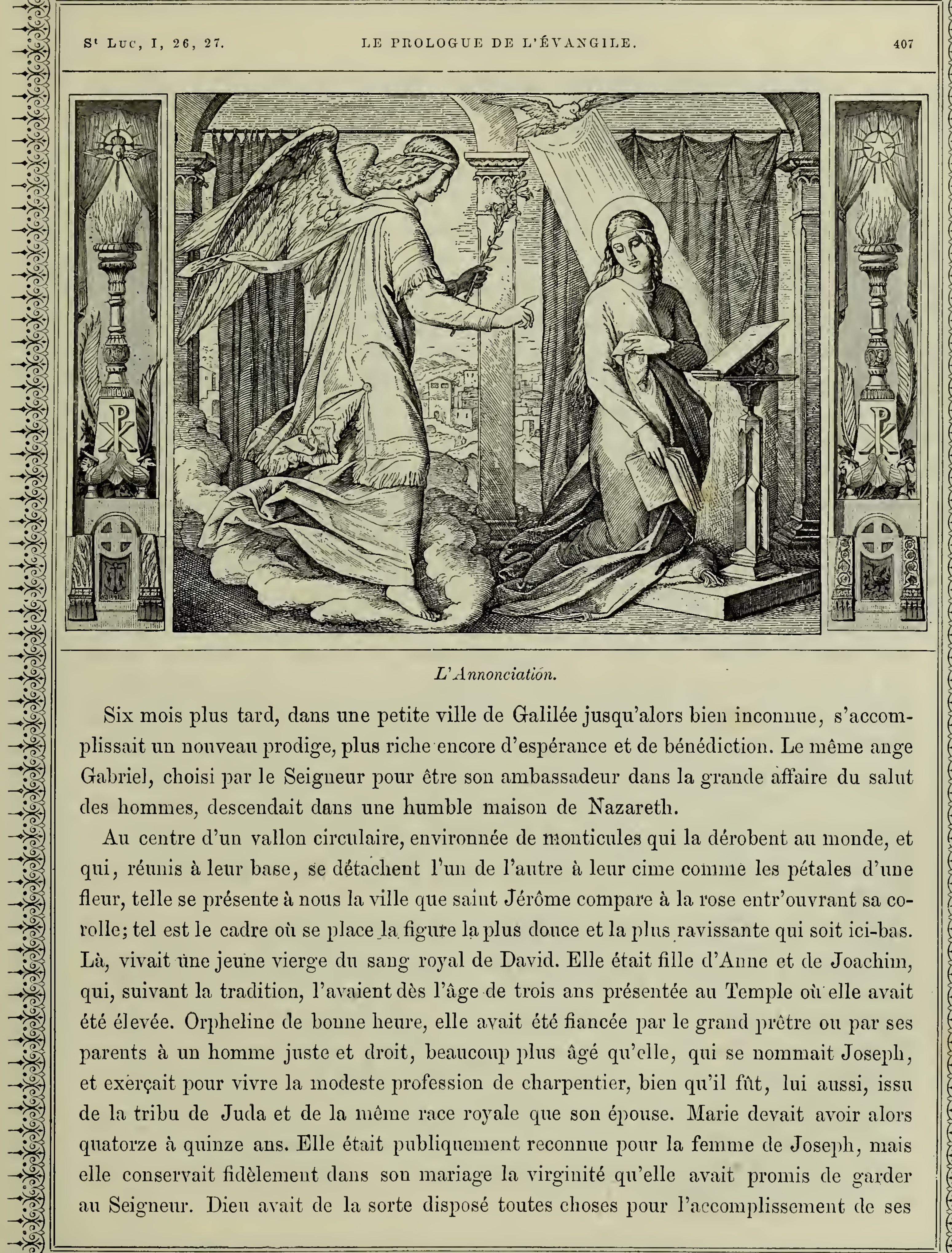
Le monde païen, de son côté, bien qu'il se souciât peu des idées qui avaient cours dans ce coin ignoré de l'Orient, avait aussi une vague idée d'un Messie qui devait ramener l'âge d'or sur la terre. Au siècle où parut Jésus-Christ, cette espérance était surtout éveillée. « C'était une croyance universellement répandue, dit Tacite, et fondée sur une antique prophétie, que l'Orient deviendrait puissant et que des hommes, sortis de la Judée, fonderaient une domination universelle. » Suétone parle dans le même sens. Cicéron dit positivement qu'un roi devait paraître, auquel on serait obligé de se soumettre pour être sauvé; et il se fait à lui-même cette question : Quel sera ce roi et quand paraîtra-t-il? Virgile chante ce nouvel âge d'or qui a été prédit par la sibylle, et, comme par un secret écho, il semble répondre au prophète Isaïe ; il salue d'avance la naissance d'un enfant mystérieux, d'un fils de la divinité qui va renouveler le monde, tuer le serpent, effacer les crimes de la terre et y faire régner la paix.

C'est ainsi que, peu de temps avant la bataille d'Actium, juifs et païens étaient poussés vers un nouvel avenir, et attendaient avec anxiété un secours extraordinaire du ciel. Ce secours allait venir, non pas toutefois tel que la foule se l'imaginait.

Les semaines de Daniel approchaient de leur terme ; Israël, qui avait le sens de la prophétie, ne pouvait douter que le temps ne fût venu de la réalisation des promesses divines ; un autre signe devait encore lui en confirmer l'assurance : manifestement, le sceptre était sorti de Juda. Hérode, étranger au sang royal comme à la nation des Juifs, Hérode l'Iduméen, de par la volonté des Romains, était monté sur le trône de David ; ne fallait-il pas, comme l'avait dit Jacob, qu'à cette heure apparût enfin le prince, le Schilo, le Désiré des nations? Les justes et les saints personnages le demandaient à Dieu ; comme Siméon, comme Anne la prophétesse, ils passaient leur vie autour du Temple, que la politique d'Hérode faisait embellir en même temps qu'elle s'appliquait à déshonorer le sacerdoce ; ils jeûnaient, ils priaient et, si avancés en âge qu'ils fussent déjà, ils suppliaient le Seigneur de ne pas les retirer du monde, avant de leur avoir montré l'accomplissement des promesses faites à Israël. Le moment était d'ailleurs propice. La terre se reposait des fatigues et du bruit des armes ; Auguste, empereur des Romains, maître de l'univers, venait de fermer les portes du temple de Janus, en signe de paix universelle, ce qui, depuis sept siècles, n'était arrivé

que deux fois. Dieu avait ainsi préparé les événements et les temps; il avait fait taire le tumulte et l'agitation des combats, rendu les oreilles attentives, et obligé les peuples à tourner leurs regards vers l'Orient; il pouvait donc jeter à voix basse, au milieu de cet universel silence, la grande parole de la paix éternelle.

Au temps où l'Iduméen Hérode régnait en Judée, il y avait un prêtre, nommé Zacharie, qui appartenait, comme simple sacrificateur, à la branche aînée de la famille d'Aaron; il avait pour femme Élisabeth, qui descendait par son père de la même race : tous deux étaient justes et irréprochables devant Dieu. Or, ils n'avaient point de postérité et n'en attendaient plus, à cause de leur âge avancé. Comme au temps des patriarches, et plus encore peut-être, en raison de la proximité de la venue du Messie, la stérilité était, dans les familles juives, un grand sujet de tristesse; c'était même un déshonneur pour une femme de rester sans enfants et de ne pouvoir ainsi prétendre à la gloire de compter parmi les ancêtres du Sauveur. Un jour, Zacharie, désigné par le sort, suivant les règlements établis par David, remplissait ses fonctions au Temple. Pendant qu'il offrait des parfums sur l'autel, un ange lui apparut, se tenant debout devant lui. Le prêtre fut saisi de frayeur : « Ne crains rien, lui dit l'ange; ta prière a été exaucée; ta femme mettra au monde un fils auquel tu donneras le nom de Jean. Tu seras dans la joie et dans le ravissement, et plusieurs se réjouiront à sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin ni rien de ce qui peut enivrer. Il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre de fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu, devant lequel il marchera lui-même avec la force et l'esprit d'Élie, en sorte qu'il ramènera les cœurs des pères vers leurs enfants et les indociles à la prudence des justes, et qu'il préparera au Seigneur un peuple parfait. » Zacharie, qui avait prié pour l'avènement du Messie et non pour obtenir de Dieu un fils qu'il ne pouvait plus espérer, ne comprit pas que l'ange lui annonçait ainsi la naissance du Sauveur, et qu'en cela sa prière était exaucée; que, de plus, il en devait voir la preuve dans l'événement heureux qui le rendrait lui-même père d'un enfant de bénédiction. Il ne crut donc point à la parole du messager céleste, et lui exprima son doute. « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, lui répondit l'ange; je suis envoyé pour m'entretenir avec toi et pour t'annoncer cette bonne nouvelle, et voici que tu resteras muet jusqu'au jour où ces événements arriveront, parce que tu n'as pas cru à ma parole qui s'accomplira en son temps. » Cependant, la foule priait hors de l'enceinte, dans le parvis réservé au peuple; elle attendait que le prêtre sortît et trouvait qu'il tardait à venir. Quand il parut, il était pâle et sans voix, et il ne put faire connaître que par des signes qu'il avait eu une vision. Le temps de son ministère passé, il s'en retourna chez lui, au pays des montagnes de Judée, c'est-à-dire, à Hébron, suivant l'opinion la plus commune. Et, quelques semaines après, Élisabeth eut la certitude qu'elle allait devenir mère; dès ce moment, elle vécut dans la retraite, rendant grâce au Seigneur qui daignait la délivrer de l'opprobre de la stérilité.



L'Annonciation.

Six mois plus tard, dans une petite ville de Galilée jusqu'alors bien inconnue, s'accomplissait un nouveau prodige, plus riche encore d'espérance et de bénédiction. Le même ange Gabriel, choisi par le Seigneur pour être son ambassadeur dans la grande affaire du salut des hommes, descendait dans une humble maison de Nazareth.

Au centre d'un vallon circulaire, environnée de monticules qui la dérobent au monde, et qui, réunis à leur base, se détachent l'un de l'autre à leur cime comme les pétales d'une fleur, telle se présente à nous la ville que saint Jérôme compare à la rose entr'ouvrant sa corolle; tel est le cadre où se place la figure la plus douce et la plus ravissante qui soit ici-bas. Là, vivait une jeune vierge du sang royal de David. Elle était fille d'Anne et de Joachim, qui, suivant la tradition, l'avaient dès l'âge de trois ans présentée au Temple où elle avait été élevée. Orpheline de bonne heure, elle avait été fiancée par le grand prêtre ou par ses parents à un homme juste et droit, beaucoup plus âgé qu'elle, qui se nommait Joseph, et exerçait pour vivre la modeste profession de charpentier, bien qu'il fût, lui aussi, issu de la tribu de Juda et de la même race royale que son épouse. Marie devait avoir alors quatorze à quinze ans. Elle était publiquement reconnue pour la femme de Joseph, mais elle conservait fidèlement dans son mariage la virginité qu'elle avait promis de garder au Seigneur. Dieu avait de la sorte disposé toutes choses pour l'accomplissement de ses

desseins ; il avait jeté les yeux sur Marie, en raison de son incomparable pureté et des vertus dont son âme était embellie, comme il avait choisi Joseph à cause de la droiture et de la sainteté de sa vie, pour être le mari de la vierge et le gardien de son honneur.

Les deux époux habitaient donc à Nazareth depuis quelque temps, lorsque l'ange, envoyé du ciel, entra subitement dans l'appartement où se tenait Marie, et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Cette salutation du messager céleste, telle que jamais oreille mortelle n'en avait entendue, rendit inquiète et tremblante la douce vierge, qui se demanda ce que signifiaient ces paroles. « Ne craignez point, Marie, lui dit l'ange, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur lui donnera le trône de David, son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » De plus en plus troublée par l'annonce de ces sublimes grandeurs dont son humilité ne se trouvait pas digne, Marie ne douta pas comme Zacharie ; seulement sa réponse fit entendre qu'elle était résolue de demeurer toujours vierge. L'ange lui dit alors : « Le Saint-Esprit surviendra en vous et le Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Et pour lui donner une preuve sensible de ce qu'il annonçait, l'ange ajouta : « Voici que votre parente Élisabeth elle-même a conçu un fils dans sa vieillesse ; et celle qu'on appelait stérile est arrivée au sixième mois de sa grossesse ; car rien n'est impossible à Dieu. » Marie n'avait plus rien à objecter, elle donna son consentement au traité que Dieu voulait, par la bouche d'une jeune vierge, passer avec le monde pour le sauver. « Voici la servante du Seigneur, répondit-elle ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Ce consentement, qui fit descendre en son sein le Verbe, Fils de Dieu, opéra comme une création nouvelle dans le monde moral. Le *fiat* du Tout-Puissant avait à l'origine tiré les êtres du néant ; à la création souillée et détruite par le péché, le *fiat* de Marie donnait une seconde vie.

Instruite par la parole de l'ange, et obéissant à la secrète inspiration de celui qui venait de s'incarner en elle, Marie voulut se rendre sans tarder auprès d'Élisabeth, qui était sa cousine du côté maternel, pour la féliciter de son bonheur et lui rendre les bons offices d'une amitié pleine de sollicitude et de prévenances. Elle partit donc pour se rendre au plus vite au pays des montagnes, ayant à traverser presque toute la Judée du nord au midi avant d'arriver à Hébron, où devait habiter sa cousine. A son entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth, et sa voix fut l'instrument de la grâce divine : l'enfant d'Élisabeth tressaillit dans son sein ; ce fut pour lui la sanctification ; pour Élisabeth elle-même, ce fut, sous l'action du Saint-Esprit qui la remplit, la révélation du mystère de l'Incarnation, que la modestie de Marie lui taisait.



La Visitation.

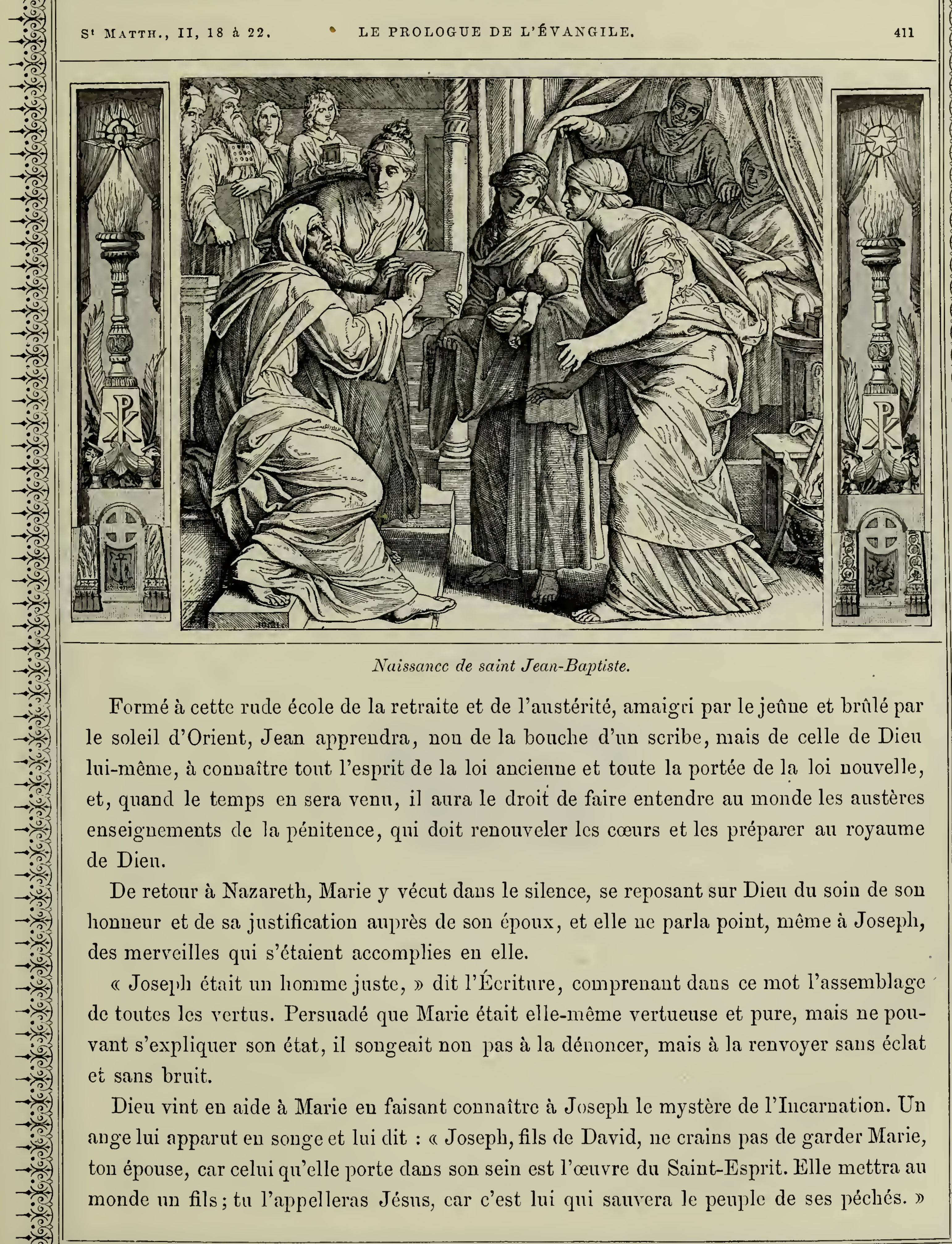
« Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » dit Élisabeth, faisant écho aux dernières paroles de l'ange; puis elle ajouta : « Le fruit de vos entrailles est béni! Et d'où me vient cette faveur que la mère de mon Dieu me visite? Car, du moment que j'ai entendu votre voix, l'enfant a tressailli dans mon sein. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, et les promesses qui vous ont été faites de la part du Seigneur s'accompliront. » Et Marie, renvoyant à Dieu la gloire qui lui est due, et voulant publier sa miséricorde, laissa éclater sa reconnaissance dans ce sublime cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur. Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, voici que toutes les générations me diront bienheureuse; car il a fait en moi de grandes choses, lui qui est puissant et dont le nom est saint; et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. — Il a déployé la force de son bras, il a dissipé les desseins de ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur. — Il a renversé les puissants de leur trône et exalté les petits; il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. — Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, comme il l'avait promis à Abraham et à sa race pour tous les siècles. » Marie resta un peu moins de trois mois auprès de sa cousine, puis elle s'en retourna dans sa maison à Nazareth. Alors, les jours étant arrivés où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde

un fils qui était le Précurseur du Messie. Sitôt qu'on apprit dans son voisinage et dans sa parenté que Dieu avait fait éclater sa miséricorde envers elle, on s'empressa de venir la féliciter. La circoncision eut lieu, selon la coutume, le huitième jour après la naissance; ceux qui s'étaient réunis à cette occasion demandèrent qu'on donnât à l'enfant le nom de son père. « Non, dit Élisabeth, il sera appelé Jean. » On lui objecta vainement que personne dans toute sa famille ne s'appelait ainsi, et l'on s'adressa par signes à Zacharie, qui était toujours muet, afin de connaître quel nom il voulait donner lui-même à son fils. Il prit des tablettes et écrivit ces mots : « Jean est son nom. » A l'instant sa langue, qui avait été liée par son incrédulité, fut rendue libre par sa fidélité à obéir aux paroles de l'ange. Il parla et rendit gloire à Dieu.

Ces prodiges frappèrent vivement les assistants, et le bruit s'en répandit dans les montagnes de Judée : « Que pensez-vous, disait-on, que doive être cet enfant? car la main du Seigneur est déjà avec lui. » Pour Zacharie, l'Esprit-Saint lui révéla que les jours de salut étaient enfin venus pour Israël, que le Messie allait paraître, et que son fils en serait le Précurseur. « Béni soit, s'écria le prêtre devenu prophète, le Seigneur Dieu d'Israël! car il a visité et racheté son peuple. Il a élevé un rempart de salut dans la maison de David, son serviteur. Il accomplit la parole qu'il nous a donnée autrefois par la bouche de ses prophètes, en nous tirant des mains de nos ennemis, et en nous sauvant de ceux qui nous haïssent. C'est ainsi qu'il exerce sa miséricorde envers nos ancêtres, qu'il maintient avec nous son alliance, et qu'il se souvient du serment par lequel il a promis à Abraham, notre père, de nous faire cette grâce; afin que, délivrés de toute crainte, nous le servions en paix tous les jours de notre vie, marchant en sa présence dans la justice et dans la sainteté. Et toi, petit enfant, poursuivit le père en se tournant vers le nouveau-né, dont l'avenir se dévoilait à ses yeux, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur, afin de lui préparer le chemin, et tu apprendras à son peuple la science du salut, qui lui obtiendra la rémission de ses fautes, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu; c'est lui qui nous a fait visiter par ce soleil venu d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour guider nos pas dans les sentiers de la paix. »

Ainsi désigné pour ce sublime ministère, l'enfant grandit et se fortifia dans la grâce de Dieu.

Il quitta de bonne heure la maison paternelle afin d'aller chercher dans la solitude un air plus pur et des communications plus faciles avec le ciel. Il vécut dans le désert au bord du Jourdain, buvant l'eau du torrent, ne prenant qu'une chétive nourriture composée de miel sauvage et de sauterelles, comme les pauvres en mangeaient dans les campagnes arides de l'Afrique et de l'Arabie, et n'ayant pour vêtement qu'un tissu grossier de poils de chameau, retenu par une ceinture de cuir autour de ses reins.



Naissance de saint Jean-Baptiste.

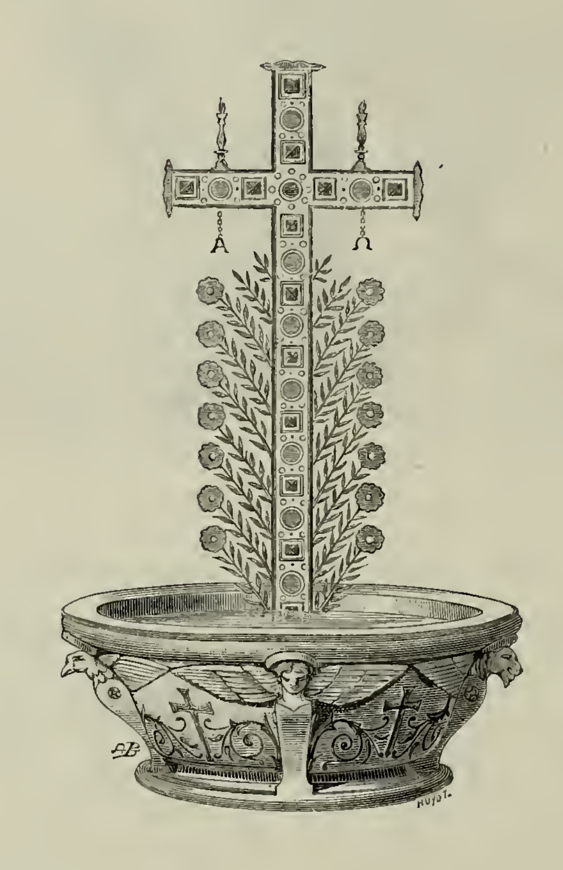
Formé à cette rude école de la retraite et de l'austérité, amaigri par le jeûne et brûlé par le soleil d'Orient, Jean apprendra, non de la bouche d'un scribe, mais de celle de Dieu lui-même, à connaître tout l'esprit de la loi ancienne et toute la portée de la loi nouvelle, et, quand le temps en sera venu, il aura le droit de faire entendre au monde les austères enseignements de la pénitence, qui doit renouveler les cœurs et les préparer au royaume de Dieu.

De retour à Nazareth, Marie y vécut dans le silence, se reposant sur Dieu du soin de son honneur et de sa justification auprès de son époux, et elle ne parla point, même à Joseph, des merveilles qui s'étaient accomplies en elle.

« Joseph était un homme juste, » dit l'Écriture, comprenant dans ce mot l'assemblage de toutes les vertus. Persuadé que Marie était elle-même vertueuse et pure, mais ne pouvant s'expliquer son état, il songeait non pas à la dénoncer, mais à la renvoyer sans éclat et sans bruit.

Dieu vint en aide à Marie en faisant connaître à Joseph le mystère de l'Incarnation. Un ange lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de garder Marie, ton épouse, car celui qu'elle porte dans son sein est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils; tu l'appelleras Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés. »

Joseph, comme la plupart des Israélites fidèles, devait connaître les Écritures ; l'envoyé céleste put donc ajouter : « Tout ceci est l'accomplissement de ce qu'a dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »







La naissance du Sauveur annoncée aux bergers (page 417).

LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

Le prophète Michée, annonçant la naissance du Messie, l'avait fixée à Bethléem, petite ville de Judée. Il fallait que Dieu disposât les événements pour l'accomplissement de cet oracle, car Nazareth était loin de Bethléem, et Joseph et Marie ne songeaient pas à quitter leur maison. Mais la Providence qui dirige tous les événements fait fléchir à son gré même les actions libres des hommes et les amène à concourir à ses vues. César Auguste, ayant pacifié l'univers, voulut savoir ce que son empire, en y comprenant les provinces tributaires, comptait de sujets. Il publia un édit de recensement auquel dut s'empresser de souscrire Hérode, qui devait à Auguste le trône et l'impunité dans le crime. Ce recensement se fit à plusieurs reprises. Le premier dénombrement eut lieu sous le gouvernement ou peut-être avant le gouvernement de Quirinus en Syrie; ce dernier sens paraît être celui du texte grec, et s'accorde mieux avec l'histoire. Conformément à la sage politique romaine, on dut procéder suivant les usages locaux, et, comme on tenait compte en Judée bien plus du lieu d'origine que de la résidence, on imposa à chacun l'obligation de se faire enregistrer à l'endroit même d'où sa famille était originaire.

Joseph et Marie durent se rendre à Bethléem, car tous deux descendaient de la famille royale de David, qui était de cette ville. Marie eût pu s'en dispenser sans doute, car la loi juive n'exigeait pas la présence de la femme pour que son nom fût inscrit; mais la jeune épouse était sur le point d'accoucher, il lui eût été pénible de se séparer de son protecteur; elle devait connaître aussi la prophétie de Michée, et l'événement qui l'appelait à Bethléem lui apparaissait comme providentiel. C'était une grande fatigue toutefois qu'un pareil voyage et dans un tel moment. Quatre jours de marche étaient nécessaires, surtout pour des voyageurs pauvres comme Joseph et Marie, obligés de suivre à pied les routes poudreuses des plaines de Samarie et les sentiers rocailleux des montagnes de Juda, tout au moins n'ayant à leur service qu'une monture peu rapide.

Il y avait foule à Bethléem, sans doute à cause du recensement, quand les pèlerins fatigués y arrivèrent; comme leur aspect d'ailleurs trahissait la pauvreté, toutes les portes se fermèrent devant eux, et ils ne trouvèrent point de place dans l'hôtellerie publique. Ils furent donc obligés de chercher un abri dans une grotte qui servait d'étable. Ce fut là qu'au milieu de la nuit naquit le Rédempteur; ce fut là que Marie, sans éprouver aucune des angoisses de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et la fleur son parfum, mit au monde son fils premier-né, c'est-à-dire son fils unique, dans le langage de l'Écriture; c'est ainsi que saint Paul appelle le Premier-né de Dieu celui que saint Jean dit être son Fils unique.

On était alors au vingt-cinquième jour de décembre; sous le ciel d'Orient, le froid n'est pas rigoureux comme il l'est chez nous en cette saison. Cependant, pour garantir son nouveau-né, Marie dut l'envelopper de langes, puis elle le posa dans la crèche de l'étable, entre deux animaux, le bœuf et l'âne, dit la tradition, et le coucha sur un peu de paille. Grande leçon donnée au monde dans le dénuement de cette naissance: « Car, dit Bossuet, non-seulement le Sauveur ne veut point des grandeurs humaines, mais, pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas pour faire son entrée dans le monde; il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens, pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. »

Avant d'exposer la généalogie selon la chair du fils de Marie, comment ne pas songer aux origines éternelles du Fils de Dieu, cachées ici dans l'humiliation de nos destins mortels? Une page, la plus lumineuse et la plus sublime qui soit tombée de la main des hommes, a été écrite par un de ceux qui, après avoir été pêcheurs de poissons sur la mer de Tibériade, sont devenus pêcheurs d'hommes. Rien de pareil n'a jamais été dit. L'apôtre bien-aimé a puisé ses accents aux sources les plus hautes de l'inspiration, à moins qu'il ne les ait dérobés à la poitrine même du Sauveur sur laquelle sa tête a reposé.



La naissance du Sauveur.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » C'est ainsi que du premier coup l'aigle de Pathmos a pris son essor, a fixé son regard sur le soleil divin et traduit, dans un langage qui suffit à peine, si grand qu'il soit, à porter le poids de la pensée, l'incomparable mystère de la vie divine, la réalisation de l'amour dans l'union du Père et du Fils, avant l'origine des temps et des mondes. « Toutes choses ont été faites par lui, poursuit l'écrivain sacré, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » Le Dieu vivant n'avait nul besoin de chercher dans la créature l'objet de sa tendresse, il le trouvait en lui-même, dans son Verbe, qui est la splendeur de sa gloire, la parfaite image de sa substance et l'expression adéquate de sa pensée ; donc la création extérieure n'a été que l'acte libre de son amour, accompli par ce même Verbe. La création matérielle a été suivie d'une création morale qui est également l'œuvre du Fils. « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Ainsi sont établies les relations qui doivent exister entre le monde et Dieu. Mais le monde s'est perdu ; il s'est plongé dans les ténèbres. Dieu a daigné, dans la nuit des anciens temps, projeter encore quelques rayons de sa lumière, bien que ce fût en vain. « Les ténèbres n'ont pas compris la lumière. » Cette lumière, c'est le Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, mais invisible à l'œil de la chair, et le monde ne l'a point connu. Il a fallu, pour ramener à Dieu tout ce qui était

perdu, qu'il se rendît présent à nous sous une forme sensible. Il est donc venu dans son héritage, chez la nation d'Israël, et les siens ne l'ont pas reçu. Alors, comme les destinées de l'humanité ne pouvaient être confinées sur ce coin de terre de la Judée, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont accueilli. Et voici que le mystère de Bethléem se relie au mystère de l'éternelle génération, car ce petit enfant, couché sur la paille de la crèche, c'est le Verbe de Dieu. « Et le Verbe s'est fait chair. » Celui qui le proclame en a été témoin. « Et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité ; et nous avons vu sa gloire qui est la gloire du Fils unique du Père. »

Ainsi le Christ de Dieu est Dieu ; il est éternel, infini comme son Père ; la puissance ne lui fera pas défaut pour combattre et détruire l'empire du mal, ni l'étendue de ses mérites pour offrir à Dieu une réparation suffisante. Mais le Christ est homme ; frère de l'homme pécheur, il peut à ce titre se porter garant et caution pour ses frères, subir les douleurs de l'expiation, et traiter avec Dieu d'égal à égal au nom de l'humanité dont il fait partie désormais. « Il a fallu qu'il fût en toutes choses semblable à ses frères, a dit saint Paul, afin d'être un sacrificateur miséricordieux ; car, ayant souffert et ayant été tenté lui-même, il peut aussi secourir ceux qui sont dans l'épreuve. »

Jésus est vraiment homme, mais, dans l'ordre de la nature, il n'a point de père sur la terre. Le principe de l'humanité souillée en Adam ne saurait être la cause active de l'existence terrestre du nouveau type de l'humanité régénérée. Il faut que sa conception soit miraculeuse et virginale, et que le Saint-Esprit, principe divin et créateur, forme le nouvel Adam au sein de sa mère. Par Marie, le Christ appartient à l'humanité et sort de la race de David. Toutes les prophéties lui avaient attribué cette royale descendance, et les Juifs ne doutaient aucunement de leur réalisation. Pour établir cette filiation du Messie, deux évangélistes ont donné sa généalogie selon la chair, à une époque où il était aussi facile de la reconstituer qu'il eût été difficile de l'altérer, car les titres de descendance étaient conservés chez les Juifs avec une scrupuleuse attention ; si donc les deux généalogies, celle de saint Luc et celle de saint Matthieu, sont très-différentes entre elles, il ne faut pas en conclure qu'on a fait erreur d'un côté ou de l'autre, mais plutôt que ce qui était très-clair autrefois et n'avait besoin d'aucun commentaire s'est obscurci à nos yeux. La différence entre les deux généalogies du Sauveur ne consiste pas en ce que saint Matthieu procède des ancêtres aux petits-fils, tandis que saint Luc va de ceux-ci à ceux-là, ni en ce que le premier ne fait remonter l'arbre généalogique que jusqu'à Abraham, tandis que le second remonte jusqu'à Adam, mais en ce que saint Matthieu donne une série d'ancêtres du Christ qui n'est pas celle de saint Luc, les deux listes n'ayant de commun que les noms de Zorobabel et de Salathiel. L'explication la plus simple qu'on donne de cette différence, c'est que saint Matthieu a décrit la descendance légale, mais seulement apparente, du Christ par Joseph, tandis que saint Luc a retracé la généalogie réelle par Marie.





Les bergers annonçant les premiers l'Évangile (page 418).

Sans doute Joseph et Marie étaient tous deux de la race de David, mais Joseph descendait de Salomon, tandis que Marie était issue d'un autre fils de David, de Nathan. Il n'est pas étonnant d'ailleurs de trouver un Zorobabel et un Salathiel dans la généalogie de Marie comme dans celle de Joseph ; dans les lignes collatérales ne voit-on pas souvent les mêmes noms que dans la famille principale? Les généalogies de saint Luc et de saint Matthieu ne sont donc nullement inconciliables, et, quelles que soient les difficultés qui s'y rencontrent, la descendance de David, que toutes deux établissent, n'a jamais été contestée à Jésus-Christ.

La naissance du Sauveur a sa place dans l'histoire, l'an de Rome 750. Elle marque l'ouverture de la première année de notre ère pour les peuples civilisés. Néanmoins ce grand événement, qui est comme le centre de l'histoire des temps et du monde, fut à peine connu sur la terre au moment où il s'accomplit, si ce n'est de quelques bergers, gens au cœur droit, simples et pauvres, dont la présence au berceau de l'Enfant-Dieu n'était point en désaccord avec les humbles circonstances qui entouraient sa venue. Sur les collines voisines de Bethléem, dans les champs où Jacob avait conduit ses troupeaux, où le jeune David avait disputé les siens à la dent des lions et des ours, des bergers, par cette nuit silencieuse sous le beau ciel d'Orient, faisaient paître leurs brebis. Soudain une brillante clarté dissipe

les ombres, un messager du ciel se détache dans la lumière, et les pasteurs sont saisis de crainte. « Ne tremblez point, leur dit l'ange, car voici que je vous annonce une grande joie qui débordera sur tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche. » Puis, dans les airs attiédis, des chœurs angéliques répondirent aux accents de l'envoyé divin ; les troupes de l'armée céleste se joignirent à lui et l'on entendit ces paroles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Les bergers, rassurés par ce message et par cette joie d'en haut, se dirent : « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Et, descendant du plateau où ils étaient campés au milieu des prairies plantées çà et là d'oliviers et de figuiers, ils se rendirent en tout hâte à la ville, au lieu qui, pour eux, avait été suffisamment désigné par ce mot : *la crèche,* suivant le texte grec, sans doute parce que l'étable dépendait de l'hôtellerie et qu'elle était bien connue des pasteurs. Ils savaient ce qu'ils allaient trouver ; toute la pompe du nouveau roi leur avait été décrite : un enfant, des langes, une crèche; mais ce spectacle qui eût scandalisé les pharisiens, les docteurs et les grands de la nation juive, était bien fait pour réjouir ces âmes naïves et ces cœurs droits : ils avaient encore le rayonnement du ciel dans les yeux, et les voix angéliques retentissaient toujours à leurs oreilles ; c'était donc bien leur Sauveur et leur Dieu qu'ils allaient voir, et il devait leur plaire davantage de le trouver semblable à eux, humble, pauvre et couché sur la paille, que de le rencontrer sur un trône au milieu des splendeurs d'un palais. Aussi avec quel bonheur ne s'approchèrent-ils pas du doux enfant que leur présentait Marie ! On pense bien qu'ils lui offrirent des présents, non pas de l'or ou de l'argent, car ils étaient pauvres des biens de ce monde et riches seulement de leur amour et de leur foi, mais sans doute du lait de leurs troupeaux, des agneaux de leur bergerie. Et Marie dut sourire de joie et de tendresse à ces premiers hommages que recevait son fils ; elle adorait la souveraine grandeur, cachée sous le voile de l'humaine faiblesse, et, méditant dans le silence de son cœur sur toutes les merveilles qui s'accomplissaient sous ses yeux, elle se faisait de tous ces souvenirs un trésor sacré qu'elle gardait fidèlement pour le transmettre à l'Église.

Les bergers s'en retournèrent en louant et en bénissant le Seigneur, et leur foi n'eut pas de défaillance. Ils comprirent bien que le plus insigne des bienfaits venait d'être accordé au monde, et, comme il était bon d'en porter à d'autres la nouvelle, ils devinrent les premiers prédicateurs de l'Évangile, non point auprès des grands de la terre, mais dans l'humble milieu où le Seigneur les avait placés. Leur parole fut bien accueillie, et ce qu'on admirait sans doute par-dessus tout, c'était que ce grand Dieu qu'on ne pouvait voir sans mourir n'apparût plus comme autrefois au milieu des foudres et des éclairs, mais se fût fait petit enfant pour habiter sur la terre et converser avec les hommes.



La présentation au Temple et la prédiction de Siméon (page 420).

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE JÉSUS.

Donnée à Abraham, la loi de la circoncision ne pouvait avoir été faite pour celui qui était avant Abraham et dont le père des Croyants avait désiré voir le jour ; cependant il convenait que le Sauveur ne fût pas extérieurement séparé de son peuple, et qu'étant venu pour consommer toute la loi, il témoignât à cette loi une entière obéissance : lui fallût-il, dès ce moment, porter non la réalité, mais l'apparence du péché et commencer à la crèche la mission de victime sanglante qu'il devait achever au Calvaire.

Huit jours après sa naissance, selon la législation des Juifs, Jésus fut donc circoncis, non dans le Temple par le grand-prêtre, comme le ferait croire l'iconographie moderne, mais apparemment dans l'étable par un ministre chargé d'accomplir la cérémonie suivant le rite ordinaire, et en présence de témoins réunis pour y assister. Ce fut en cette circonstance qu'il reçut solennellement le nom de Jésus, que l'ange lui avait attribué en témoignage de la mission de salut qu'il venait de remplir. Ce nom, qui veut dire sauveur, n'était point nouveau chez les Juifs. Il est identique à celui de Josué, qui fut la figure du Christ,

en ce qu'il sauva son peuple et l'introduisit dans la terre promise : deux ou trois autres personnages l'avaient porté encore, toujours avec une signification mystérieuse qui n'était pas étrangère au rôle du Messie futur ; mais, ici, il n'y a plus de figure, le nom devient une réalité et s'applique dans son sens le plus étendu ; aussi renferme-t-il éminemment tous les noms que les prophètes avaient donnés au Sauveur. Isaïe avait annoncé qu'il s'appellerait Emmanuel, non pour lui assigner son nom propre, mais bien pour signifier ce qu'il serait en réalité : *Dieu avec nous*. C'est dans le même sens qu'il avait dit encore : « Il sera nommé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Prince de la paix, le Père du siècle futur. »

Lorsque le temps de la purification prescrite par la loi fut arrivé, c'est-à-dire quarante jours après la naissance de Jésus, Marie se rendit au Temple, accompagnée de Joseph et portant en ses bras son divin enfant. Elle venait d'abord accomplir pour elle-même la loi de son pays, bien qu'elle fût dispensée de toute purification légale par le caractère merveilleux de son enfantement. En vertu d'une autre prescription de la législation mosaïque, elle venait encore présenter au Temple l'offrande qui devait racheter de la consécration au service de Dieu tout enfant mâle premier-né. Les riches, en cette occasion, donnaient un agneau ; les pauvres offraient deux tourterelles. Ce dernier sacrifice était seul à la portée de Marie et du charpentier Joseph. Mais Dieu se plaisait déjà à relever, par des contrastes de grandeur et de gloire, les abaissements de son Fils. Il permit qu'au seuil du Temple, au moment même où Joseph et Marie y entraient, se trouvât un vieillard, nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël et le salut du monde. Il avait appris, par une révélation du Saint-Esprit qui était en lui, qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ du Seigneur. Éclairé par la lumière d'en haut, il connut que ce nouveau-né, si faible et si pauvre, était le Messie ; il le prit en ses bras, et, dans le transport d'une joie sainte, il s'écria : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser votre serviteur mourir en paix, selon votre promesse, puisque mes yeux ont vu l'auteur du salut que vous avez envoyé au-devant de tous les peuples, pour être la lumière qui doit éclairer les nations et la gloire d'Israël, votre peuple. » Ainsi, dans un premier élan prophétique, le vieillard inspiré s'élève au-dessus des idées étroites du judaïsme et conçoit l'universalisme chrétien. Marie et Joseph avaient écouté ces paroles avec admiration, et ils reçurent avec joie la bénédiction de Siméon qu'ils auraient pu bénir eux-mêmes. Mais l'inspiration n'était pas encore épuisée sur les lèvres du saint patriarche. Une révélation nouvelle l'élevant plus haut encore, il annonça que cet enfant était établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et qu'il apparaîtrait comme un étendard de contradiction, au sujet duquel seraient révélées les pensées secrètes des cœurs ; découvrant enfin que le salut du monde serait le prix du sang de Jésus, il dit à Marie qu'un glaive de douleur transpercerait son âme.

A côté de cette grande personnalité qui, sur le seuil de l'Évangile, donne la main d'un

côté aux jours de l'ancien monde, de l'autre aux siècles rachetés, en voici une autre qui représente encore la prophétie récemment ouverte en Israël, après un silence de plusieurs siècles. C'est la prophétesse Anne. Elle était fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Depuis le temps de sa jeunesse, ayant perdu son époux après sept ans de mariage, elle était restée dans la viduité. Elle avait alors quatre-vingt-quatre ans, ne quittait plus le Temple, et y servait Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. Anne, étant donc survenue en cette circonstance, louait aussi le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Ainsi l'Ancien Testament a projeté les derniers rayons de sa lumière sur le berceau de Jésus, comme le flambeau qui s'éteint aux clartés de l'aurore.

Un autre événement, dont il est difficile de fixer la date avec précision, mais qui se rapporte tout à fait à la première enfance du Sauveur, vint glorifier bientôt sa royauté naissante. Des mages ou des savants, que la tradition présente aussi comme des rois, étaient partis du fond de l'Orient, se dirigeant vers la Palestine pour y trouver le nouveau monarque, dont une étoile miraculeuse leur avait annoncé la naissance. Ils venaient, suivant les uns, de la Perse; de la Chaldée, suivant les autres. La tradition qui les compte au nombre de trois, et les nomme Gaspard, Melchior et Balthasar, suppose que l'un d'eux était un Éthiopien. Ce qui est certain, c'est que la grande espérance messianique qui agitait le monde s'était levée dans leur cœur, quand ils en cherchèrent le signe dans les cieux. Versés dans les sciences de l'Orient, sectateurs peut-être de la religion de Zoroastre, qui s'était épurée chez les Persans au contact du judaïsme, ils devaient étudier les astres et chercher à lire dans les étoiles les destinées de l'avenir; mais c'étaient des hommes droits et sincères qui cherchaient surtout le vrai Dieu, qui avaient entendu parler de ses promesses et croyaient qu'il ne pouvait manquer de les accomplir.

Les Juifs de la captivité, établis dans tous les pays de l'Orient, avaient rempli la Babylonie, la Perse et la Chaldée des idées messianiques; ils avaient fait connaître surtout une prophétie enregistrée dans les livres de Moïse et prise, non dans un sens allégorique, mais au pied de la lettre. « Une étoile se lèvera au-dessus de Jacob, » avait dit Balaam, fils de Béor. Des calculs astronomiques fixaient l'époque de sa réalisation; car, dans la pensée de tout le monde, l'apparition de l'étoile et la naissance du Messie étaient deux termes inséparables. L'attente provoquée par les oracles prophétiques avait franchi les limites de la Judée, si bien qu'on en trouve l'expression dans la littérature d'Orient et d'Occident, antérieure à Jésus-Christ.

Dans le temps où les mages se livraient à ces pensées et à ces espérances qui éclairaient leurs cœurs comme d'une céleste lumière, leurs yeux furent frappés tout à coup par l'apparition d'un astre nouveau ou d'un phénomène sidéral, qui fut pour eux le signe révélateur de la naissance du roi désiré des nations. D'après le Talmud, la venue du Messie devait avoir lieu lorsque la conjonction de Jupiter et de Saturne se ferait dans le signe des

Poissons. Or Képler a démontré que cette rencontre avait eu lieu vers l'an de Rome 748. Faut-il voir l'étoile des mages dans la combinaison astronomique qui se produisit alors? On ne saurait le dire; mais les calculs de l'illustre savant qui a suivi cette opinion sont trop remarquables pour que l'incrédulité n'en tienne pas compte. En 1603, Képler, ayant signalé une conjonction sidérale de Saturne et de Jupiter, complétée bientôt par Mars et par un autre corps céleste inconnu, se mit à chercher si quelque chose de semblable s'était autrefois produit dans les cieux, et trouva précisément que l'année 748 de Rome avait été marquée par une conjonction de même nature, et qui, comme celle dont il avait été témoin, avait pu durer plus de deux ans. Il n'est pas moins curieux de voir dans les tables chronologiques de la Chine qu'un astre nouveau apparut vers cette même année 748. Il est vrai que Jésus-Christ est né en 750, mais le texte évangélique montre que l'astre dut apparaître deux ans auparavant; c'est ce qui résulte de l'enquête faite par Hérode et du massacre des enfants âgés de deux ans et au-dessous.

Les mages s'étant affermis dans la pensée que cette étoile était celle du Messie, prirent le chemin de la Judée, soit parce qu'ils la virent briller sur cette contrée, soit parce qu'ils avaient appris par les prophéties des Juifs que le Messie devait naître chez eux. C'était un long voyage qu'ils avaient à entreprendre.

Partis de leur pays avant la naissance du Sauveur, avec une suite nombreuse et tout ce qui leur était nécessaire, ils n'arrivèrent à Jérusalem que longtemps après cet événement. L'étoile, par sa position, les avait miraculeusement guidés dans leur marche; il n'était point absolument nécessaire ni qu'elle les précédât, ni qu'elle fût mise en mouvement; cependant il ne répugne pas, d'après l'Évangile, de croire que Dieu, qui les avait appelés par une grâce secrète, les conduisît par une lumière merveilleuse. On a supposé à tort, selon nous, que l'Évangile a parlé ici le langage populaire, de la même manière qu'il fait lever et coucher le soleil, sans affecter dans les termes l'exactitude scientifique. A l'entrée des mages à Jérusalem, Dieu permit que l'étoile se voilât à leurs yeux, soit pour éprouver leur foi, soit pour les obliger à s'enquérir auprès des Juifs du lieu où le Messie devait naître, et pour leur rendre sensible l'accord des prophéties avec l'événement qu'elles annonçaient. En effet, ne trouvant pas dans la ville le roi qu'ils cherchaient, ils prirent des informations : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître? dirent-ils; car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Ce langage était pour les Juifs tout naturel et parfaitement clair. Leur Messie, leur roi devait être né, puisque ces étrangers savants, illustres et dignes de foi, affirmaient avoir vu son étoile, et toute la ville, qui détestait Hérode, le tyran iduméen, fut en proie à une indicible émotion. Le vieux monarque n'en fut pas moins profondément troublé lui-même; il était au courant des espérances et des vœux de son peuple, il en suivait d'un œil inquiet toutes les manifestations, prêt à les étouffer dans le sang, s'il le fallait.




Adoration des Mages (page 424).

La conduite d'Hérode en cette circonstance fut d'accord avec tout ce que l'histoire nous apprend de sa politique insidieuse, de son astuce et de sa dissimulation. Il avait tout intérêt à connaître la pensée du sanhédrin, des docteurs et des prêtres, au sujet du roi mystérieux qu'attendait la Judée, et dont il ne se faisait qu'une idée vague et grossière, s'il est vrai, comme le dit Josèphe, qu'il avait songé lui-même à se faire passer pour le Messie, et qu'il avait des courtisans qui, sous le nom d'Hérodiens, flattaient cette singulière prétention. L'impression produite par l'arrivée des mages lui donna l'occasion de s'éclairer officiellement sur la portée des espérances nationales, et de connaître, avec la pensée des prêtres, le point que sa tyrannie devait surveiller : il n'eut garde de la négliger ; et cette politique était propre à servir ses desseins mieux que ne l'eût fait une sévérité prématurée. Il fit donc mander les princes des prêtres et les scribes du peuple, et les interrogea pour apprendre de leur bouche en quel lieu le Christ devait naître. Ceux-ci, sans hésitation, parce qu'ils étaient versés dans la connaissance de l'Écriture, répondirent : « C'est à Bethléem de Juda, car voici ce qu'a écrit le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principautés de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui règnera sur Israël, mon peuple. »

C'était assez : Hérode savait tout ce qu'il voulait savoir ; il ne lui resta plus qu'à appeler

auprès de lui les hôtes illustres qui étaient venus à Jérusalem, et à les faire parler à leur tour; ce qui était d'autant plus facile qu'ils étaient étrangers aux passions diverses qui agitaient le monarque et ses sujets, et que leur confiance comme leur bonne foi était entière. Quand il eut pris toutes ses informations, il affecta un système d'hypocrite sympathie auquel les mages se laissèrent prendre : « Allez, leur dit-il, interrogez soigneusement au sujet de cet enfant, et, quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, pour que j'aille, moi aussi, l'adorer. » Le vieux politique avait si bien ourdi sa ruse, que les rois le quittèrent sans se douter de rien, et prêts à devenir à leur insu les instruments de sa police.

Sitôt qu'ils eurent pris le chemin de Bethléem, l'étoile brilla de nouveau à leurs regards et les guida à l'endroit où était Jésus. Était-ce encore l'étable? Beaucoup d'auteurs anciens l'ont pensé, et l'iconographie moderne le suppose presque toujours. Si l'adoration des mages avait eu lieu, comme on l'a cru quelquefois, treize jours après la naissance du Sauveur, cette opinion serait tout à fait plausible; mais, si l'on admet avec les doctes Bollandistes qui ont étudié à fond la question, que les mages durent arriver à Bethléem environ un an plus tard, comment croire que Joseph et Marie n'avaient pas fini par se procurer une habitation moins incommode? L'Évangile dit que les mages entrèrent dans la *maison*, et qu'ils y trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère. Il semble que Joseph était alors absent. Il y a lieu de croire encore que les deux époux avaient pris la résolution de se fixer à Bethléem; nous verrons, en effet, qu'à leur retour de l'Égypte, ils songèrent à revenir en Judée et qu'il leur fallut un ordre de Dieu pour s'établir à Nazareth. Toujours est-il que la sainte maison qui reçut les mages était bien modeste et bien pauvre; mais le dénûment dans lequel le nouveau roi se présenta à leurs yeux n'ébranla pas leur foi. Ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, non seulement pour lui rendre les respects qu'on accordait de cette sorte aux souverains, mais l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu, car la lumière d'en haut les éclaira et leur fit voir le Fils du Très-Haut dans ce petit enfant qu'ils reconnaissaient déjà comme leur roi; et tel est le sens des présents mystérieux qu'ils lui offrirent. Ouvrant leurs trésors, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or est le tribut des rois, l'encens n'appartient qu'à Dieu, et la myrrhe désigne un homme mortel dont le corps un jour doit être enseveli. Cependant les mages, ne se doutant aucunement des mauvais desseins d'Hérode, se disposaient à retourner vers lui; mais, avertis en songe qu'ils devaient l'éviter, ils prirent une autre voie pour regagner leur pays. Ainsi se trouva déjouée la perfidie du tyran qui allait inutilement encore se souiller d'un grand crime.

Tandis que les illustres pèlerins, que le monde chrétien vénère comme les prémices de la vocation des peuples au banquet de la foi, s'en retournaient joyeux dans leur patrie, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Égypte, et ne revenez pas que je ne vous le dise; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. »



Joseph reçoit en songe l'ordre d'emmener en Égypte l'Enfant et la Mère.

Joseph obéit simplement, sans tarder et sans raisonner, et, la nuit même, il se leva et partit avec l'enfant Jésus et Marie, se dirigeant vers l'Égypte pour y demeurer jusqu'au jour où il plairait à Dieu de l'en rappeler. C'est ainsi que devait s'accomplir, suivant le texte sacré, la parole du Seigneur par la bouche de son prophète : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte. »

On ne sait pas au juste le temps que la sainte famille dut passer en ce pays. Suivant les uns, son séjour y fut très court ; suivant les autres, il dura de quatre à sept années. Il semble, d'après d'anciens souvenirs conservés par la tradition, que cette terre tressaillit sous les pas des augustes exilés. Il est permis de ne pas accorder beaucoup de foi à la relation des Évangiles apocryphes, qui non seulement racontent que les arbres s'inclinaient sur leur passage, que les idoles chancelaient et tombaient précipitées de leurs bases, mais attribuent encore à Jésus enfant d'autres miracles plus ou moins étranges ou même déraisonnables ; toutefois, ce fut sans doute parce que cette contrée avait été sanctifiée par la présence de l'Enfant-Dieu et par l'hospitalité qu'il en avait reçue, qu'elle ouvrit à la prédication évangélique une oreille plus docile que beaucoup d'autres, et qu'on vit fleurir dans ses déserts et dans ses cités les vertus du christianisme, la science des docteurs, le dévouement des martyrs et les saintes rigueurs des anachorètes.

Ayant vainement attendu le retour des mages, Hérode, continue l'Évangile de saint Matthieu, vit qu'il avait été trompé par eux et entra dans une violente colère. Poussé par les inquiétudes et les défiances de son caractère, soupçonneux d'ailleurs, féroce et sanguinaire jusqu'au point de ne pas épargner ses propres enfants, il n'écouta plus que sa fureur et crut servir les intérêts de son trône en commettant une cruauté inouïe, qui est restée fameuse même chez les païens.

Il ordonna le massacre des enfants de deux ans et au-dessous à Bethléem et aux environs, et envoya sur-le-champ des gens armés pour accomplir la sanglante exécution à laquelle ne pouvait échapper, selon lui, le futur roi d'Israël. Alors fut accomplie la parole du prophète Jérémie : « Une voix s'est élevée dans Rama; c'étaient des pleurs et des cris lamentables. Rachel pleurait ses fils et ne voulait pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. » On a trouvé un pareil crime improbable ; on a dit qu'il dépassait les limites de l'ambition humaine et des cruautés auxquelles elle peut entraîner, et que l'historien Josèphe n'en a point parlé. Mais le silence d'un historien ne saurait rien prouver contre des documents positifs. Le meurtre des enfants d'une petite ville a pu se perdre à ses yeux au milieu de tant de forfaits abominables, qui marquèrent les dernières années de la vie d'Hérode. C'est connaître bien mal le caractère du tyran iduméen et lui faire trop d'honneur que de le croire incapable d'une pareille scélératesse. Pour ce monstre, qui avait immolé à ses soupçons son épouse et trois de ses fils, et qui ordonna un massacre, pour le jour de ses funérailles, afin de tempérer la joie que devait causer sa mort, le meurtre de ces jeunes victimes n'était qu'une simple mesure de prudence, commandée par la nécessité de prévenir une explosion de l'enthousiasme national et religieux.

La nouvelle de cette exécution sanglante arriva à Rome en même temps que celle du meurtre d'Antipater, fils aîné d'Hérode. L'empereur, au dire de Macrobe, déclara que le sort des animaux immondes, que la loi juive défendait d'immoler, était préférable à celui des enfants du tyran. Cette exclamation ironique fut sa seule vengeance d'ailleurs, et il n'eut pas un mot de blâme contre l'égorgement des petits enfants de Bethléem, pas une parole de pitié en faveur des jeunes victimes et de leurs mères. Quelles tristes mœurs le paganisme avait introduites au milieu de la grande civilisation romaine! Il était temps que le Christ vînt par son sang apaiser les instincts sanguinaires dans l'humanité. L'Église devait garder pieusement la mémoire des Innocents, qui avaient ainsi les premiers souffert pour la cause du Sauveur; elle honore comme des martyrs ces enfants de Bethléem tombés, au nombre de soixante ou soixante-dix peut-être, sous le glaive d'Hérode, et chante au jour de leur fête cette hymne en leur honneur : « Salut, fleurs des martyrs, qu'au seuil même de la vie le persécuteur du Christ a moissonnées, comme l'orage abat les roses naissantes! Prémices de l'immolation de Jésus, tendre troupeau de jeunes victimes, au pied de l'autel, vos âmes innocentes se jouent parmi les palmes et les couronnes. »







Le massacre des Innocents.

Le tyran avait comblé la mesure de ses crimes, il ne pouvait manquer d'en recevoir bientôt le juste châtiment. Ses derniers jours, empoisonnés par de continuels soupçons, furent assombris encore par les tortures physiques. « Atteint d'une maladie qui lui ôtait tout espoir de guérison, dit Josèphe, il devint d'une humeur tellement sombre qu'il ne pouvait se supporter lui-même. L'horreur qu'il inspirait à ses sujets et la persuasion qu'on attendait sa mort comme une délivrance redoublaient sa rage. » Ailleurs, l'historien décrit les souffrances d'Hérode, et fait le tableau le plus effrayant de cette ruine d'un corps rongé d'ulcères, dévoré par les vers, tombant en pourriture et où il restait pourtant assez de vie encore pour que le tyran pût commander de nouveaux massacres. Le règne de ce monstre avait duré trente-sept ans, quand la mort en délivra la Judée.

Le testament d'Hérode, qui devait recevoir la confirmation d'Auguste, sollicitée d'ailleurs par les libéralités posthumes du testateur, investissait Archélaüs, son fils aîné, du titre de roi de Judée, et donnait à Antipas les tétrarchies de la Galilée et de la Pérée, et à Philippe, celles de la Trachonitide, de la Gaulanite et de Batanée.

L'ange du Seigneur apparut alors en songe à Joseph sur la terre d'Égypte, et lui dit : « Levez-vous ; prenez l'enfant et sa mère et retournez au pays d'Israël, car ceux qui cherchaient l'enfant pour le perdre sont morts. »

Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère et retourna au pays d'Israël. Mais, ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il n'osa point s'y rendre. Averti de nouveau en songe, il prit le chemin de la Galilée et vint habiter la cité de Nazareth. Ainsi fut accomplie la parole du prophète : « Le Christ sera appelé Nazaréen. » Cependant, comme l'ange l'avait annoncé d'abord, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant n'étaient plus ; qu'était-il donc arrivé qui pût justifier les frayeurs de Joseph et motiver le second avis qui lui fit prendre la route de Nazareth? De graves événements dont l'historien Josèphe nous donne tout le récit.

Archélaüs, accueilli d'abord avec enthousiasme par les Juifs, leur avait accordé libéralement des faveurs et des exemptions, et s'était ainsi assuré la faveur populaire dont il avait besoin pour se faire agréer des Romains ; mais il n'avait fait que rendre plus exigeants ses sujets, désireux de se venger des maux qu'ils avaient soufferts et toujours avides de leur indépendance nationale.

Une sédition, fomentée par les pharisiens, éclata aux abords du Temple, où se trouvait assemblée une foule immense. Le roi envoya son armée contre les rebelles, en fit tuer un grand nombre, et força les autres à sortir de la ville et à se réfugier dans les montagnes voisines. Les étrangers, accourus de toutes parts pour célébrer les fêtes de Pâques qui n'eurent pas lieu cette année, furent eux-mêmes chassés de la ville sainte et portèrent aux frontières la nouvelle de cette répression sanglante: Joseph, qui était aussi en marche vers Jérusalem, partageant les appréhensions générales, se décida, sur l'avis de l'ange, à tourner ses pas d'un autre côté, et, longeant la côte maritime de la Palestine, il se dirigea vers la Galilée. Antipas, également fils d'Hérode, en était tétrarque; mais le saint patriarche savait que les jeunes princes ne se préoccupaient plus de perdre l'enfant divin, qu'il pouvait habiter sans crainte sa modeste demeure de Nazareth et que c'était là qu'il devait abriter l'enfance et la jeunesse du fils de Marie.

Tandis que les princes, fils d'Hérode, se rendaient à Rome pour faire ratifier ou modifier chacun en sa faveur le testament de leur père, les habitants de Jérusalem envoyaient une ambassade à l'empereur, pour le prier d'annexer la Judée à la province de Syrie, en les débarrassant des Hérode.

La politique romaine, fidèle à ses traditions, prit un tempérament et, supprimant le titre de roi, reconnut Archélaüs en qualité d'ethnarque de la Judée, en même temps qu'elle confirmait Antipas et Philippe dans leurs tétrarchies.

Archélaüs, au lieu de profiter de cet avertissement, se montra bientôt si violent dans l'exercice de son pouvoir que toute la nation se plaignit de nouveau au tribunal de César, qui, cette fois, déposa l'ethnarque et réduisit la Judée, la Samarie et l'Idumée en provinces romaines ; puis il fit reprendre le dénombrement de ces pays, qui avait commencé dix ans plus tôt.





Le retour d'Égypte.

Nous l'avons vu déjà, entre tous les sites de la belle et fertile Galilée, Nazareth est un des plus beaux. Perdue au sein des collines qui se développent autour d'elle comme les pétales d'une rose, la petite ville y déroule, comme un étroit ruban, ses blanches maisons d'artisans, simples et modestes, parmi lesquelles se trouvait celle de Joseph; elle voit s'étendre à ses pieds la plaine d'Esdraëlon ou de Jesraël, toute resplendissante de fleurs : d'une part, elle est dominée par le Thabor, où rayonne la gloire de la Transfiguration; de l'autre par le Carmel, où retentit encore la voix d'Élie; le Liban se dresse à l'horizon; les cimes neigeuses de l'Hermon, qui se détachent sur l'ardent azur des cieux, y font face aux montagnes de Moab; enfin, dans le lointain, étincellent au soleil les eaux de la grande mer, qui baigne ainsi les portes de ce monde que Jésus venait sauver.

C'est là, dans cette retraite, dans ce hameau méprisé des Juifs, inconnu au reste des hommes, que l'Enfant-Dieu a crû en âge et en grâce, et qu'il a laissé s'épanouir au dehors les divins trésors qu'il portait en lui. « L'enfant, dit saint Luc, croissait et se fortifiait; il était plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Il eut ainsi dès l'origine la pleine conscience de la vie divine qu'il puisait dans le sein de son Père; il possédait toute science et toute sainteté, mais il voulut n'en laisser paraître extérieurement les traits que suivant la loi du progrès lent et gradué des années.

Une prétendue vie de Jésus nous dit qu'il apprit sans doute à lire et à écrire selon la méthode de l'Orient, qui consiste à mettre entre les mains de l'enfant un livre dont il répète les syllabes en cadence avec ses petits condisciples, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur; mais, à ce renseignement imaginaire, le cri spontané du peuple juif : « Comment sait-il les lettres, lui qui ne les a jamais apprises? » répond par un démenti qui confirme la donnée catholique de la science entière et parfaite du Sauveur, alors même qu'elle ne se produisait pas au dehors.

Une seule fois les circonstances dévoilèrent sa divinité, cachée dans le silence d'une vie obscure et pauvre.

Il avait atteint l'âge de douze ans, et, suivant la coutume de la nation juive, il commençait alors à prendre part en public à la vie religieuse de son peuple. Joseph et Marie, qui allaient tous les ans de Nazareth à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, jugèrent qu'il était temps de l'y conduire et montèrent avec lui à la ville sainte. Les jours de la solennité étant accomplis, ils reprirent le chemin de Nazareth, et, sans qu'ils s'en aperçussent, Jésus demeura à Jérusalem.

Dans la pensée qu'il se trouvait avec leurs proches ou leurs amis, ils marchèrent toute une journée, et, le soir, ils s'informèrent de lui parmi les personnes qu'ils connaissaient; ne l'ayant pas aperçu, ils retournèrent à Jérusalem, dévorés d'inquiétude; le troisième jour enfin, ils le découvrirent sous le portique du Temple, où s'assemblaient d'ordinaire les docteurs de la loi. Jésus était assis au milieu d'eux, les écoutant et les interrogeant; une sagesse merveilleuse brillait dans ses questions et dans ses réponses; tous ceux qui l'entendaient, les scribes et les docteurs, blanchis dans l'étude de la loi, étaient dans l'admiration.

Ses parents s'approchèrent et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte? Voici que votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » A ce tendre reproche, Jésus répondit par un mot mystérieux et profond qu'ils ne comprirent pas sur l'heure : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? » Mais Marie conservait toutes ces paroles dans sa mémoire.

Jésus revint avec ses parents à Nazareth et « il leur était soumis. » En ces trois mots, l'Évangile résume toute la vie cachée du Sauveur, une vie de dix-huit années, passée dans l'obscurité de la maison de Nazareth; vie de travail et d'obéissance, de prière et de sainteté, qui non seulement le préparait au ministère de sa vie publique, mais donnait au monde de grands exemples, et sanctifiait par une autorité divine la souffrance et le travail, la subordination et la pauvreté.

Le monde n'y prenait point garde encore, mais Dieu se réservait, à l'heure marquée, d'attirer sur l'humble demeure de la sainte famille l'attention des hommes, préoccupés en ce moment par des soins divers.



Jésus au milieu des Docteurs.

De graves événements s'accomplissaient à Rome. L'an 18 de notre ère, Auguste y mourait, laissant le trône à son fils adoptif, Tibère, qui allait courber le monde sous le joug de son despotisme capricieux et sanglant.

Les gouverneurs romains se succédaient à Jérusalem, y donnant ou y vendant à leur gré la souveraine sacrificature. Valerius Gratus, nommé par Tibère, gouverna pendant onze ans et voulut, avant de quitter son poste, bénéficier de la vente du souverain pontificat, qui fut conféré à Caïphe, gendre de l'ex-grand prêtre Anne. Le successeur de Gratus fut Ponce-Pilate. Le Sauveur était alors âgé de vingt-neuf ans.

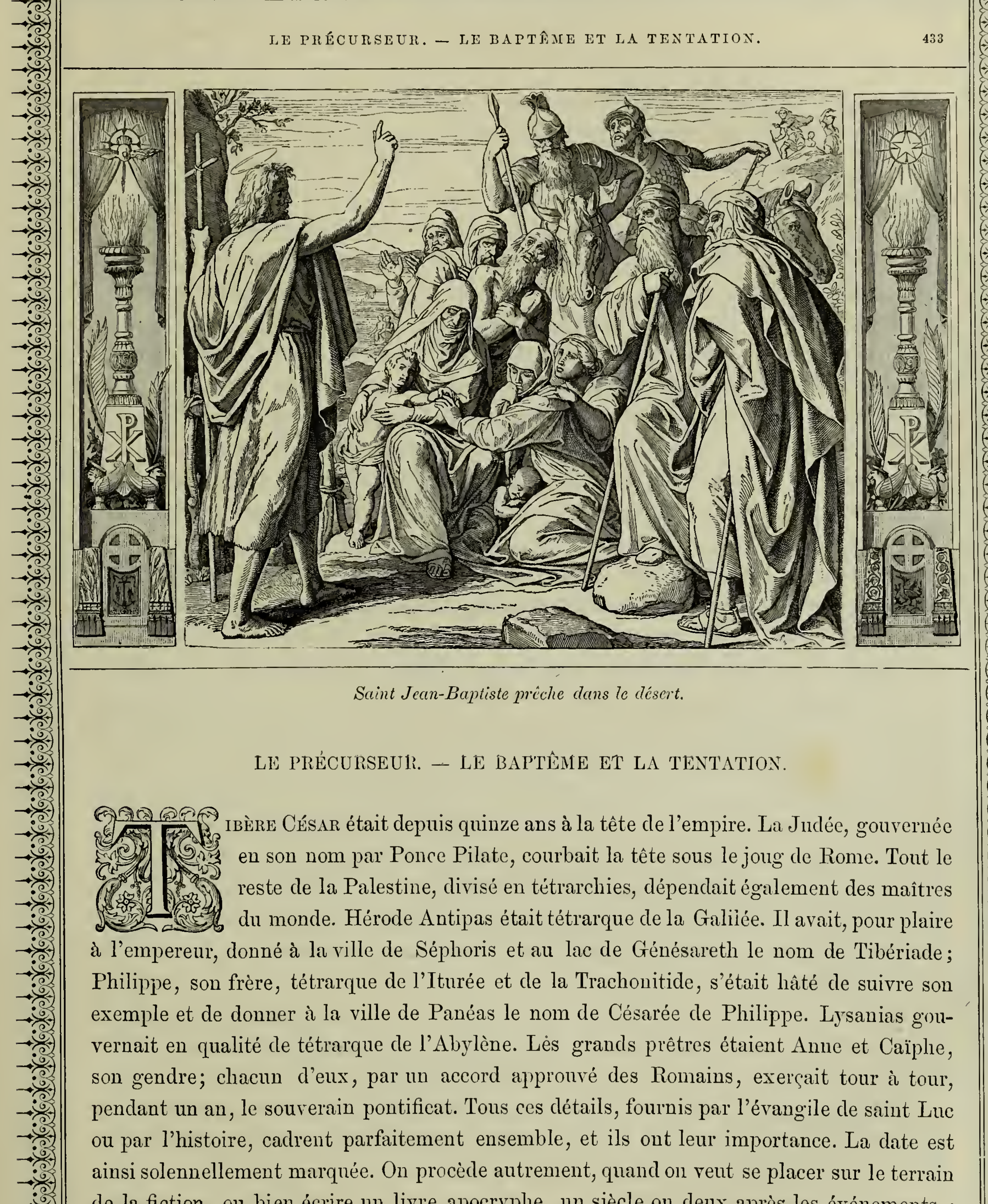
A cette époque, l'homme juste et pur qui avait été choisi pour être l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus venait de quitter la terre. La période d'obscurité et de silence dans la vie du Verbe incarné touchait à sa fin, et l'œuvre de Joseph était accomplie. Il était mort dans les bras de celui dont il avait assuré les premiers pas et protégé l'enfance, et auprès de la vierge Marie, qu'il avait constamment entourée de sa tendresse et de ses soins vigilants.

Comme le patriarche dont il porte le nom, qui mourut sur la terre étrangère, après avoir nourri le peuple d'Israël et prêté l'appui de son bras au souverain d'Égypte, saint Joseph expire au seuil de l'histoire évangélique, après avoir été le nourricier et le gardien

du véritable Roi du monde. Les os du fils de Jacob, pieusement rapportés par Moïse, furent déposés par Josué dans le sol de la terre promise, et l'âme de saint Joseph fut introduite par Jésus, vainqueur de la mort, dans la terre des vivants.

La vice-royauté que l'ancien patriarche n'exerça que pour un temps sur la terre d'Égypte, Joseph la conserve à jamais dans les cieux, auprès de Jésus et de Marie : aussi le successeur de Pierre l'a-t-il choisi pour patron de l'Église. Sous un autre point de vue, saint Joseph nous apparaît enfin comme le lien qui unit au monde patriarcal et au Testament ancien le Testament nouveau et le monde chrétien.





Saint Jean-Baptiste prêche dans le désert.

LE PRÉCURSEUR. — LE BAPTÊME ET LA TENTATION.

Tibère César était depuis quinze ans à la tête de l'empire. La Judée, gouvernée en son nom par Ponce Pilate, courbait la tête sous le joug de Rome. Tout le reste de la Palestine, divisé en tétrarchies, dépendait également des maîtres du monde. Hérode Antipas était tétrarque de la Galilée. Il avait, pour plaire à l'empereur, donné à la ville de Séphoris et au lac de Génésareth le nom de Tibériade ; Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, s'était hâté de suivre son exemple et de donner à la ville de Panéas le nom de Césarée de Philippe. Lysanias gouvernait en qualité de tétrarque de l'Abylène. Lès grands prêtres étaient Anne et Caïphe, son gendre; chacun d'eux, par un accord approuvé des Romains, exerçait tour à tour, pendant un an, le souverain pontificat. Tous ces détails, fournis par l'évangile de saint Luc ou par l'histoire, cadrent parfaitement ensemble, et ils ont leur importance. La date est ainsi solennellement marquée. On procède autrement, quand on veut se placer sur le terrain de la fiction, ou bien écrire un livre apocryphe, un siècle ou deux après les événements : on se garde bien de donner sur des points aussi minutieux des notions aussi précises.

Au moment où Jésus se disposait à sortir de sa retraite, la parole de Dieu alla chercher au désert le prophète qui devait lui préparer la voie. Jean-Baptiste fut envoyé, comme un de ces coureurs qui marchaient, en Orient, en avant des souverains, pour précéder le Messie et lui frayer le chemin. Il était prêt pour sa mission.

Jean n'a point appris à connaître la loi de la bouche des scribes et des docteurs; son école a été le désert, celle où depuis Moïse se sont formés tous les grands témoins de Dieu. Là, il a vécu dans le recueillement et le silence, face à face avec la grande pensée dont il devait être le représentant; là, dans ces lieux arides qui s'étendent entre les monts de Moab et les bords de la mer Morte et portent encore la trace des justices de l'Éternel, il a étudié les volontés divines, médité la parole sainte et prié. Jean n'est pas un de ces hommes qui flottent comme un roseau à tout vent de doctrine et ploient au souffle de la colère ou de la faveur des grands; c'est un fier caractère sur lequel le monde n'aura pas de prise. Il ne porte pas des vêtements délicats; comme le dernier des pâtres, il a jeté sur ses épaules un tissu de poil de chameau, et n'a pour toute nourriture dans la solitude que des sauterelles et du miel sauvage.

Amaigri par le jeûne, brûlé par le soleil d'Orient, le solitaire sortit de son désert et se mit à parcourir toute la région du Jourdain, qui retentit des accents de sa prédication austère. Il prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, car il comprenait qu'un changement profond allait s'accomplir, qu'il fallait une rénovation dans le monde et que c'était dans les âmes qu'on devait la réaliser. « Préparez ainsi la voie au Seigneur, disait-il avec le prophète, rendez droits ses sentiers, abaissez les collines et comblez les vallées, et toute chair alors verra le salut de Dieu. »

Israël attendait ce salut avec impatience, mais le comprenait à sa manière. On commençait à trouver écrasant le joug des Romains. Ponce Pilate avait fait ériger récemment les aigles et l'image de l'empereur au sommet du palais Antonia. C'était, aux yeux des Juifs, un acte impie et comme une profanation de la ville sainte; on appelait donc un libérateur, un Messie guerrier et conquérant, un nouveau David. L'apparition soudaine de Jean-Baptiste vint surexciter les espérances nationales, et les multitudes accoururent en foule sur les bords du Jourdain.

Mais, pour lui, le joug qu'il faut secouer n'est pas celui des Romains, c'est celui du péché. La délivrance va venir, mais elle doit s'obtenir par la victoire sur le mal. « Faites pénitence, s'écrie-t-il, car le royaume des cieux est proche. »

En même temps, il institue un rite qui est comme le résumé de sa prédication; le baptême de Jean est la figure et le prélude du sacrement de la loi nouvelle, qui affranchit l'homme du péché. C'est le symbole de cette renaissance spirituelle que réclame le Précurseur. De Jérusalem, de la Judée et de tout le pays des environs du Jourdain, on vient, confessant ses péchés, se faire baptiser par lui.

Voyant des pharisiens et des sadducéens accourir avec la foule à ce baptême, et connaissant leurs désordres, Jean-Baptiste prend à leur égard le ton menaçant des anciens prophètes : « Race de vipères, qui vous a montré à fuir la colère à venir? Faites donc de dignes fruits de pénitence. Et n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père, car je vous dis que Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres. Tout arbre qui ne produira pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Alors, toute la foule lui demandait : « Qu'avons-nous donc à faire? — Si quelqu'un a deux tuniques, répondait-il, qu'il en donne une à celui qui en manque. Partagez de même le pain à vos frères indigents. » Les publicains, qui recevaient les deniers publics, et qui n'étaient ni aimés ni estimés chez les Juifs, inquiets de savoir si leur profession était licite, venaient aussi pour être baptisés et lui disaient : « Maître, que nous ordonnez-vous? » Jean leur répliquait : « Faites ce qui vous est prescrit, rien de plus. » Les soldats lui adressaient la même demande; il leur répondait : « N'usez de violence ni de fraude envers personne, contentez-vous de la solde qui vous est allouée. » Ainsi le Précurseur avait pour chacun une parole incisive et propre à produire le redressement des consciences dans toutes les classes de la société.

Dans l'attente où l'on était de voir paraître le Messie, tous se persuadaient que ce prédicateur austère devait être le Christ. Le peuple n'en voulait pas douter. Jean s'appliqua à contredire cette pensée intime, sitôt qu'il en eut connaissance, et à la repousser avec énergie. « Moi, je vous baptise dans l'eau, dit-il aux Juifs, mais un plus puissant que moi va venir. Je ne suis pas même digne de dénouer les cordons de ses sandales. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit et dans le feu. Il aura le van à la main pour nettoyer son aire; il rassemblera le blé dans ses greniers et fera brûler la paille. » Ainsi parlait Jean-Baptiste, joignant son témoignage à ses exhortations.

Le mouvement qui entraînait les peuples à sa suite allait grandissant. Jean se tenait souvent à Bethabara, sur la rive orientale du Jourdain, mais il exerçait son ministère sur les deux rives et sur tout le cours du fleuve; en quelques heures, on pouvait venir à lui, et c'étaient incessamment de longues files de pèlerins de Jérusalem, qui se suivaient dans les plaines qui séparent la mer Morte de Jéricho; tous demandaient à être purifiés par l'ablution du baptême et témoignaient de la sincérité de leur pénitence.

Le Précurseur ne suffisait plus à sa tâche, et déjà des disciples s'attachaient à sa personne et l'assistaient dans son ministère.

Devant de semblables marques de la faveur publique, on oubliait sa protestation, et l'on allait répétant de plus en plus que le Messie était venu, ou tout au moins Élie pour l'annoncer.

Le Sanhédrin s'en émut et envoya de Jérusalem une députation de prêtres et de lévites à Bethabara, où Jean baptisait, pour faire une enquête au sujet de sa personne.

« Qui êtes-vous ? » dirent les prêtres à Jean-Baptiste. Il répondit sans aucun subterfuge et d'une manière péremptoire : « Je ne suis point le Christ. — Qui êtes-vous donc ? demandèrent-ils. Êtes-vous Élie ? — Non, leur fut-il répondu. — Êtes-vous un prophète ? — Non encore. — Mais enfin, qui êtes-vous ? car il faut que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ; que dites-vous de vous-même ? — Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Redressez les sentiers du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. » Ainsi Jean n'est qu'une voix ou qu'un témoin. Il a repoussé par humilité jusqu'au titre de prophète, et voici que les consciences pharisaïques de ceux qui l'interrogent suspectent sa mission. « Pourquoi donc baptisez-vous ? » lui disent-ils. Jean renouvelle l'aveu qu'il a déjà fait de l'infériorité de son baptême et de sa personne, si on les compare au baptême et à la personne du Christ : « Moi, je baptise dans l'eau, mais il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi et qui était venu avant moi ; je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. »

Ainsi la révélation divine avait déjà appris à Jean l'existence éternelle du Messie qui était avant lui. Il ne l'avait peut-être pas encore vu, ou du moins ne l'avait-il pas rencontré depuis de longues années, car, dit-il, « pour moi, je ne le connais pas. » Mais il savait qu'il le verrait bientôt et qu'un signe divin le manifesterait à ses yeux. En effet, Jésus quitta sa retraite de Nazareth où il était demeuré inconnu jusqu'à l'âge de trente ans, et s'en vint sur les bords du Jourdain pour y recevoir le baptême. Une intuition surnaturelle désigna aussitôt au Précurseur celui qui, au milieu de la foule des pécheurs, était vraiment le Saint des saints, et, mesurant toute la distance qui le séparait lui-même du Messie, il s'écria à son aspect : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Et Jésus, traçant la voie dans laquelle tous deux auront à marcher désormais, au prix de tous les sacrifices et même de la vie, lui répondit : « Laissez faire maintenant, car c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. » Jean consentit alors à baptiser Jésus, qui descendit dans le Jourdain. Comme le Sauveur sortait des eaux et se mettait en prières, Jean-Baptiste eut une vision lumineuse qui lui révéla toute la mission divine. Il vit le ciel s'ouvrir et l'Esprit de Dieu descendre sur Jésus sous la forme d'une colombe, en même temps qu'une voix d'en haut fit entendre ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances. » Cette grande manifestation affirmait d'une manière saisissante le mystère de la sainte Trinité, et le concours des trois augustes personnes, dans l'œuvre du salut et dans l'inauguration solennelle du ministère évangélique. Le baptême de Jésus d'ailleurs n'était pas seulement l'onction qui devait le sacrer aux yeux des hommes pour être roi, prêtre et victime ; c'était encore un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, non de celui qui le recevait, mais de ceux qu'il venait appeler au royaume de Dieu ; le Sauveur, s'étant identifié à la race qu'il voulait sauver, commençait dès ce moment à expier pour elle et à porter le fardeau de ses misères morales.







Le baptême de Jésus.

Entrant donc dans les voies de la pénitence, prêt à s'en appliquer toutes les rigueurs, il quitta les bords du Jourdain, et, sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu dont il était rempli, il alla au désert, non seulement pour y jeûner, mais pour y soutenir un combat et donner ainsi le modèle d'une parfaite résistance au mal avec l'exemple d'une expiation non moins parfaite. Le jeûne du Sauveur dans le désert est surnaturel ; il n'est point donné aux forces de la nature humaine de le pousser jusque-là. Quarante jours passés dans la solitude sans prendre aucune nourriture ne s'expliquent que par un miracle de celui qui a créé la vie, et qui peut en modifier à son gré les besoins et les conditions. Ce jeûne avait eu ses types ou ses figures dans l'ancien monde. Moïse, avant de recevoir la loi des mains du Seigneur, avait passé quarante jours sur le Sinaï dans la retraite et dans la prière ; quarante années de fatigues et de privations au désert avaient préludé pour le peuple de Dieu à la conquête de la terre promise. Élie, sur l'Horeb, s'était sanctifié par quarante jours de recueillement ; quarante jours de pénitence avaient sauvé Ninive de la destruction. Jésus, après avoir établi le baptême en le recevant, a voulu instituer le jeûne en le pratiquant, et opposer ainsi un remède aux appétits des jouissances matérielles.

La tentation du Sauveur est pareillement surnaturelle et typique. Elle a été figurée par les luttes du passé ; elle est elle-même une figure des luttes de l'avenir.

L'histoire de l'humanité rachetée s'ouvre par un combat avec l'esprit du mal, comme s'était ouverte l'histoire de l'humanité déchue. A l'origine des choses, une scène analogue à celle que raconte ici l'Évangile s'est passée et se trouve exposée aux premières pages de la Bible. Le père de tous les hommes, qui devait fixer dans le bonheur ou dans l'infortune les destinées de sa race, subissait l'épreuve des êtres libres.

C'était au milieu d'une nature enchantée, sous les ombrages de l'Éden, dans un paradis de délices, que l'ennemi du genre humain livrait à l'homme son premier combat et l'entraînait dans sa chute. Ici, c'est dans une affreuse solitude, dans un monde qui porte les stigmates de la condamnation, que le Rédempteur se laisse aborder par l'ange tombé. Ce désert de la Quarantaine, que les pèlerins visitent encore aujourd'hui, et qui s'étend non loin de Jéricho, ces rochers dénudés, cette terre que le soleil brûle et dévore, cette mer Morte qui recouvre ou avoisine les cités maudites, tout ce pays muet et désolé que couronnent au loin les grandes cimes des monts de Moab, voilà bien le théâtre qui convenait à l'Homme-Dieu, au second Adam, pour opposer l'austérité de sa victoire à la défaite du premier père au milieu des délices.

Le même personnage est présent, d'ailleurs, comme adversaire et comme tentateur : l'ange déchu, que Dieu créa dans la lumière et qui tomba dans les ténèbres, cet être d'un autre monde que les hommes de notre temps, si peu sérieux dans ce qui touche à l'invisible, voudraient bien reléguer dans le domaine de la fiction, mais qui s'impose avec une indestructible évidence à quiconque n'a pas secoué le dernier lambeau de la foi, Satan est là. Et pourquoi non ? Il y a des temps où la frontière qui nous sépare de l'invisible s'abaisse. Satan est là, parce qu'il a le pressentiment que son empire chancelle sur ses bases, et que le pied qui doit l'écraser va bientôt peser sur sa tête. Pour lui, l'heure est venue de tenter un effort décisif. Après avoir vaincu en Adam le premier type de l'humanité, il voudrait triompher du second en Jésus-Christ. La lutte qu'il engage est digne de lui et digne du Christ.

La croyance catholique repousse sans doute absolument l'hypothèse rationaliste ou protestante qui prétend que Jésus pouvait être pris dans les pièges du démon, qu'il n'était pas impeccable, et qu'il avait, comme le dernier des mortels, à conquérir la sainteté au péril de sa vertu, car elle proclame qu'il est vraiment Dieu et qu'il est, par là même, la source indéfectible de la sainteté; elle reconnaît toutefois que l'Homme-Dieu, pour nous servir d'exemple, a soutenu pour ses frères un véritable combat, bien que la victoire en fût la seule issue possible. Jésus a subi les suggestions du démon aussi bien que les étreintes de la douleur. Nous le verrons à Gethsémani lutter de même avec la tentation et la torture, jeter vers les cieux des supplications ardentes, et se relever de son agonie pour aller librement accomplir son sacrifice. Ici, c'est le mal moral personnifié dans Satan qui vient l'assaillir, et, cette fois, l'antique ennemi va trouver son maître dans un des fils d'Adam. La lutte,



La Tentation.

d'ailleurs, revêt des proportions grandioses. On s'en ferait une idée bien incomplète, si l'on croyait qu'il s'agit seulement pour le Messie de résister à la faim, de se refuser à un acte vaniteux et de repousser une gloire grossière.

La tentation vise plus haut. Elle embrasse l'ordre moral tout entier, et tend à fausser la vraie notion de la mission du Christ.

Après que Jésus eût jeûné, il eut faim, et le tentateur, s'approchant de lui, lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » — Le Messie, tout-puissant, comme Fils de Dieu, peut, au dire du démon, s'affranchir de l'ordre providentiel, quand il en est gêné ; il n'a pas à attendre que Dieu apaise en lui la faim d'une manière naturelle ; qu'il dise un mot, il va se placer tout de suite au-dessus des lois ordinaires, et le désert va fleurir et toutes les voluptés de la vie vont couvrir de roses ses chemins mortels. Mais le plaisir ne le séduit pas. Ce n'est plus le temps où Ève trouvait que le fruit défendu était doux à voir et à goûter. Une fière assurance respire dans les accents du nouvel Adam ; il répond par une sentence de la loi dont les Juifs avaient perdu le sens, et qui faisait de la parole de Dieu la règle de la vie, le pain de l'intelligence et la nourriture de l'âme.

Soudain la scène est changée. Jésus se laisse transporter par le tentateur au sommet du Temple, sur les créneaux, sans doute, de la tour Antonia, qui se dressait au-dessus de la profonde vallée du Tyropéon ; et le démon, citant à son tour l'Écriture comme un scribe l'eût pu faire, en la défigurant toutefois, lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il commandera à ses anges de prendre soin de toi ; ils te porteront entre leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre. » C'est-à-dire que le Messie peut et doit hardiment tenter Dieu ; il faut qu'il se fraie sa voie en dehors des dispositions de la Providence, qu'il procède par des coups de théâtre et qu'il change ainsi la face de la terre, en délivrant Israël du joug des Romains, et en donnant à son peuple l'empire du monde, dont il prendra lui-même la direction. Satan a cité la Bible pour la travestir, Jésus parle pour en expliquer le sens divin ; et ces deux courants de l'interprétation biblique se perpétueront jusqu'à la fin. Le Sauveur répond : « Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu, » c'est-à-dire vous ne le mettrez point à l'épreuve en exigeant de lui des miracles. La parole du serpent : « Vous serez comme des Dieux, » avait été écoutée à l'origine du monde, il fallait ici qu'une proposition analogue tournât à la confusion du séducteur.

Enfin le démon peut tout donner ici-bas, fortune, gloire et royauté. Il s'en vante du moins, et cette fois il transporte le Christ sur une montagne qui appartient sans doute au monde idéal plus qu'au monde réel, et d'où il lui fait voir les royaumes de l'univers avec toute leur gloire : « Je vous donnerai toutes ces splendeurs, lui dit-il, si vous vous mettez à genoux pour m'adorer. » Celui qui a paru d'abord comme un ange de lumière, dont la perfidie se voilait sous un langage décent, se trahit ici tout à fait et ose proposer au Saint des saints une odieuse idolâtrie ; c'en est trop, et Jésus-Christ, cette fois, se sert de la parole comme d'un glaive qui chasse bien loin son ennemi vaincu et couvert de honte : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et c'est lui seul que vous servirez. » Tout est dit désormais : entre l'égoïsme et le sacrifice, Jésus a fait son choix ; il a, par sa victoire, rétracté la révolte du premier Adam. Les puissances de l'enfer ont fui, celles du ciel s'approchent. Les anges vinrent à lui et le servirent, comme le servent encore aujourd'hui les âmes fidèles.

Jean-Baptiste continuait à préparer les voies au Seigneur et à lui rendre témoignage ; représentant de l'ancienne loi et successeur des prophètes, il lui appartenait de dire au nom de Dieu que l'Ancien Testament allait disparaître et la nouvelle alliance commencer, puisque le Messie, infiniment supérieur à tous les saints des premiers temps, était venu enfin réaliser l'attente du vieux monde. Au lendemain du jour où Jésus avait reçu le baptême, Jean-Baptiste, l'ayant vu venir à lui, s'écria : « Voici l'agneau de Dieu, qui efface le péché du monde ! C'est de lui que j'ai dit : Il vient après moi quelqu'un qui est avant moi et plus ancien que moi. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais je suis venu donner un baptême d'eau afin qu'on le connaisse en Israël. » Et Jean rendit témoignage et continua ainsi : « J'ai vu







Saint Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus-Christ.

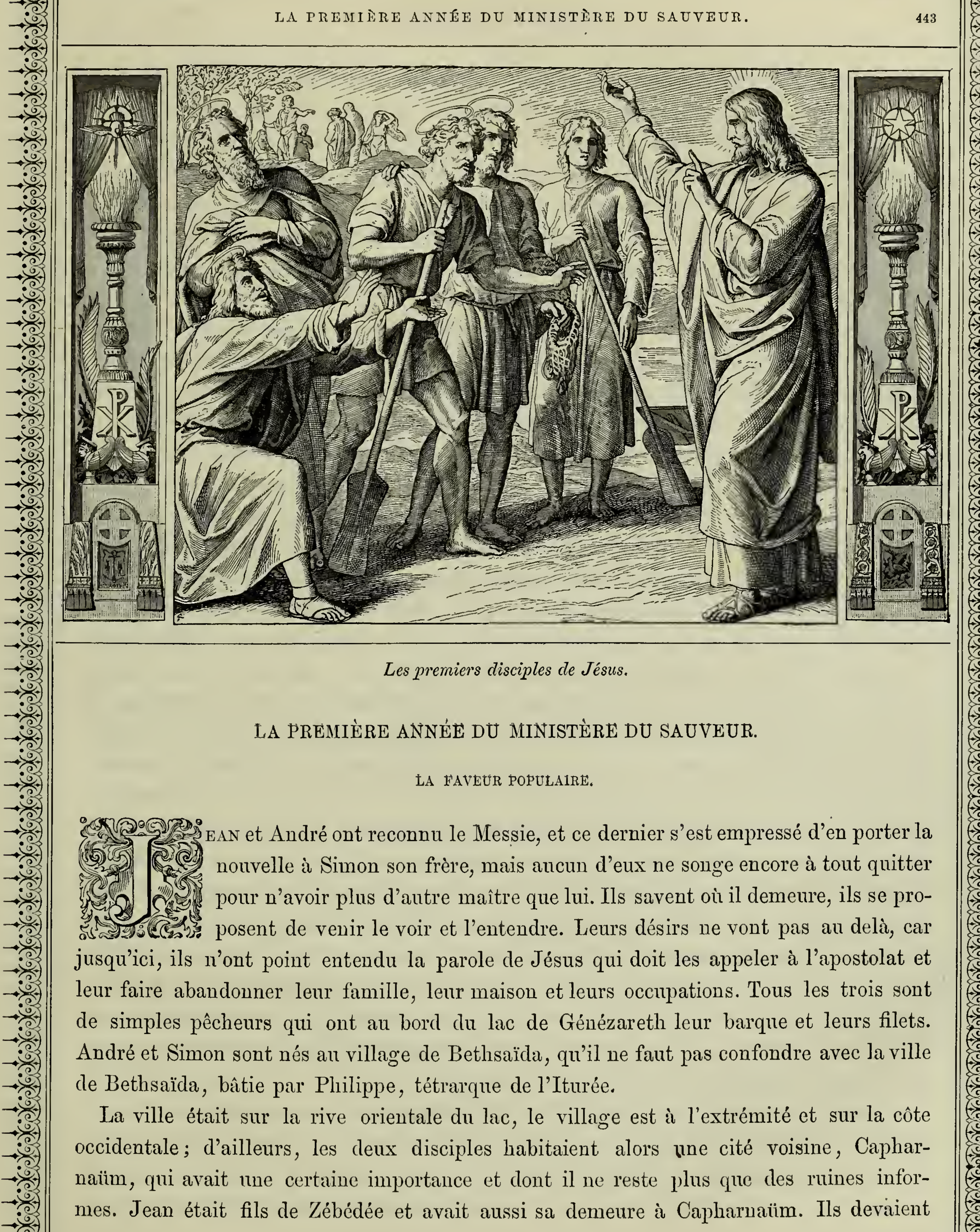
l'Esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe, et il s'est arrêté sur lui. Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé donner un baptême d'eau, m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui doit baptiser dans l'Esprit-Saint. Je l'ai vu maintenant, et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

Plus tard, Jésus étant revenu sur les bords du Jourdain, Jean, accompagné de deux de ses disciples, le vit encore, et le montrant de loin il répéta cette parole : « Voici l'agneau de Dieu. » Dès ce moment, le Précurseur, était entré dans la connaissance des plus profonds mystères ; il avait saisi toute l'économie du plan divin dans la Rédemption ; il voyait en Jésus le Messie, le Fils de Dieu, qui, par son sang, allait sauver le monde du péché, et voilà pourquoi il l'appelait d'un nom qui est resté cher et sacré dans l'Église, l'Agneau de Dieu.

Les deux disciples de Jean, qui étaient de jeunes Galiléens, ayant entendu leur maître s'exprimer ainsi, comprirent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'attacher à Jésus et le suivirent. Or Jésus, s'étant retourné, vit qu'ils le suivaient et leur dit : « Que cherchez-vous? » — « Rabbi (Maître), répondirent-ils, où demeurez-vous? — Venez et voyez, » leur dit Jésus. Ils vinrent donc, virent où il demeurait, et passèrent avec lui cette journée. Or il était environ la dixième heure du jour (quatre heures du soir). L'un des deux disciples, qui avaient entendu Jean-Baptiste et qui avaient suivi Jésus, était André, frère de

Simon Pierre. Le second, qui n'est pas nommé dans l'Évangile, est celui même qui s'est fait l'historien de ces intéressants détails; c'est l'évangéliste Jean qui s'efface ici modestement, mais qui se trahit par son cœur. L'heure où il a rencontré l'éternel objet de son amour est restée pour lui mémorable entre toutes, et quand il prend la plume à Éphèse, vieillard blanchi par les années, il n'a point oublié le moment sacré où cette grande émotion de sa jeunesse s'est emparée de son âme et l'a captivée pour jamais. Mais saint Jean, qui veut ainsi s'effacer lui-même, a bien soin de ne pas tenir dans l'ombre un autre personnage qu'il se hâte de nommer, c'est Simon Pierre. « André, poursuit-il, rencontra son frère Simon et lui dit : Nous avons vu le Messie (c'est-à-dire le Christ). Et il l'amena à Jésus. Jésus fixa sur lui son regard et lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas, mais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Toutes les promesses divines faites à l'Église et à ses pontifes sont en germe dans cette parole du Maître.





Les premiers disciples de Jésus.

LA PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE DU SAUVEUR.

LA FAVEUR POPULAIRE.

Jean et André ont reconnu le Messie, et ce dernier s'est empressé d'en porter la nouvelle à Simon son frère, mais aucun d'eux ne songe encore à tout quitter pour n'avoir plus d'autre maître que lui. Ils savent où il demeure, ils se proposent de venir le voir et l'entendre. Leurs désirs ne vont pas au delà, car jusqu'ici, ils n'ont point entendu la parole de Jésus qui doit les appeler à l'apostolat et leur faire abandonner leur famille, leur maison et leurs occupations. Tous les trois sont de simples pêcheurs qui ont au bord du lac de Génézareth leur barque et leurs filets. André et Simon sont nés au village de Bethsaïda, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Bethsaïda, bâtie par Philippe, tétrarque de l'Iturée.

La ville était sur la rive orientale du lac, le village est à l'extrémité et sur la côte occidentale; d'ailleurs, les deux disciples habitaient alors une cité voisine, Capharnaüm, qui avait une certaine importance et dont il ne reste plus que des ruines informes. Jean était fils de Zébédée et avait aussi sa demeure à Capharnaüm. Ils devaient

être en relations d'affaires avec les pêcheurs des bords du Jourdain et de Béthanie, où Jean-Baptiste demeurait assez souvent, et ils avaient eu ainsi l'occasion de le connaître et de voir Jésus. Ces trois Galiléens sont les premiers éléments de l'Église. Elle existe en germe, elle est fondée déjà, le jour où quelques disciples s'attachent par un lien de confiance et d'amour à la personne du Maître, qui a des vues sur eux. Le rationalisme ne voit rien là de prodigieux; mais quiconque réfléchit trouve dans les moyens choisis une telle disproportion avec les effets que, sans autre preuve, il reconnaît la divinité de cette Église.

Le lendemain du jour où la première entrevue avait eu lieu, Jésus, voulant retourner de Béthanie en Galilée, rencontra un autre pêcheur qui était de Bethsaïda, patrie de Pierre et d'André, et s'appelait Philippe. Il n'eut qu'un mot pour lui, mais ce fut une parole de commandement d'une force irrésistible. « Suis-moi, » lui dit-il. La conviction et la persuasion s'emparèrent aussitôt du cœur de cet homme, qui rencontra un moment après Nathanaël, et lui dit : « Celui dont a parlé Moïse au livre de la loi, celui qui fut annoncé par les prophètes, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. » Philippe, comme on voit, ne sait encore sur l'origine et la patrie de Jésus que ce qu'en raconte le vulgaire. Nathanaël s'étonne que le Messie ait pu sortir de Nazareth, quand les prophètes ont désigné Bethléem, et, partageant l'opinion de ses compatriotes sur la petite ville de Galilée, il répond à Philippe : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? — Viens et vois, » lui dit Philippe. Il n'a rien de plus à répondre à l'objection, car pour lui, qui n'a entendu que cette parole : « Suis-moi, » voir Jésus et en être vu, c'est tout ce qu'il faut pour obtenir l'adhésion du cœur et entraîner la volonté. Les deux amis vont donc ensemble à Jésus, et le Maître, voyant Nathanaël, lui dit : « Voilà un vrai fils d'Israël, en lui il n'y a pas de déguisement. » Et par cette parole il lui a fait déjà pressentir qu'il a le secret des cœurs et qu'il n'ignore pas l'objection faite à Philippe. Sentant que le regard de Jésus plonge au fond de sa conscience, Nathanaël lui répond : « D'où me connaissez-vous donc? — Avant que Philippe t'appelât, reprend Jésus, alors que tu étais encore sous le figuier, je te voyais. » Ce détail intime, dont nul n'a été témoin, achève de porter la foi dans l'âme de Nathanaël : « Rabbi, s'écrie-t-il, vous êtes le fils de Dieu, le roi d'Israël. — Tu as cru, lui dit Jésus, parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier. Mais tu verras de bien plus grandes merveilles. » Et il ajoute, faisant allusion à l'échelle miraculeuse du patriarche Jacob, de cet Israël dont Nathanaël était un vrai fils : « En vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. »

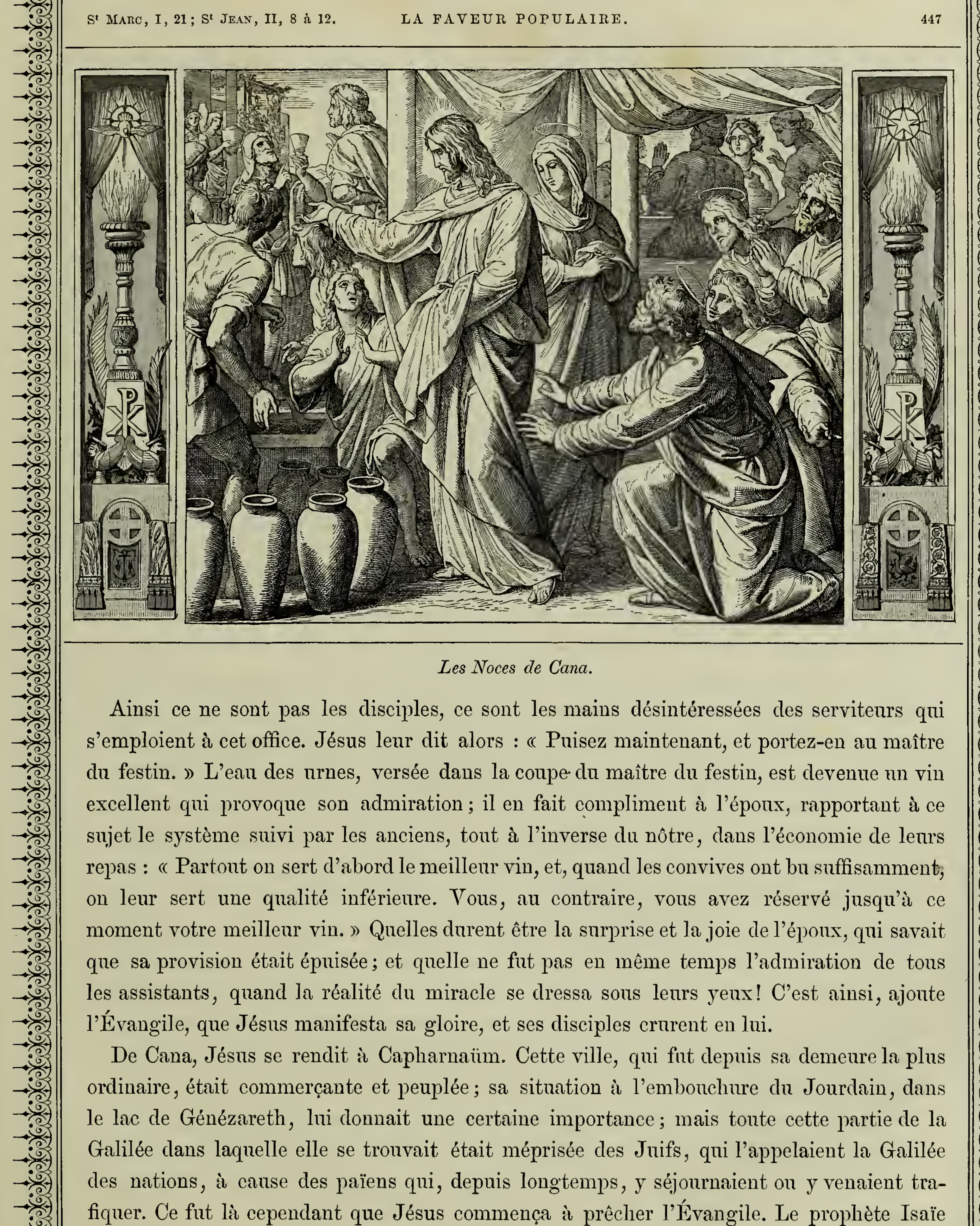
On a peine à trouver dans l'Évangile l'accomplissement de cette promesse, mais tout n'y est pas écrit. L'échelle de Jacob, dont le pied reposait dans la poussière de Béthel, et dont le sommet atteignait les cieux, semble se dresser ici entre ces deux titres qui appartiennent au Sauveur, celui de Fils de Dieu que lui donne Nathanaël, et celui de Fils de l'homme

qu'il prend lui-même. Quant au premier, non-seulement Jésus ne l'a pas repoussé, mais il l'a réclamé solennellement devant le sanhédrin, et non pas dans le sens radouci que des critiques modernes semblent admettre, mais dans toute l'énergie des termes, car ses juges ont crié au blasphème et l'ont jugé, sur ce seul chef, digne de mort. Il faut lire d'ailleurs le commentaire de cette incomparable dignité inscrit à chaque page de l'Évangile : « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler. — Moi et le Père, nous sommes un. — Dieu a donné son Fils au monde. » Ces textes et mille autres renvoient le système des atténuations dans le domaine des chimères. Quant au titre de Fils de l'homme, Jésus se l'est attribué très-volontiers, sans doute parce qu'il exprimait l'acte d'amour qu'il avait posé en se faisant homme, et en prenant la forme d'un esclave, alors qu'il avait en propre celle de Dieu. Le Fils de l'homme, d'ailleurs, dans les prophètes et surtout dans les oracles de Daniel, c'est le chef glorieux d'Israël, le Messie, et Jésus prend surtout ce nom quand il s'attribue les actes souverains qui appartiennent au Messie : « Le Fils de l'homme, dit-il, est maître même du sabbat. Il a le pouvoir de pardonner les péchés. — Il sauve ce qui était perdu. — Il viendra sur les nuées du ciel juger les vivants et les morts. » Ce titre peut être rapproché de celui de Fils de David. Tous deux désignent le Messie, représentant de l'humanité à laquelle il s'est uni, le second Adam, le roi de la race déchue qu'il vient réhabiliter et sauver.

Jésus retourna ensuite en Galilée. Trois jours après, il y eut des noces au village de Cana, situé à trois lieues au nord-est de Nazareth; c'était dans une maison amie, et la mère de Jésus s'y était rendue. Jésus y fut invité lui-même avec ses disciples. Les fêtes du mariage duraient sept jours chez les Juifs; les invités demeurèrent-ils tout ce temps à Cana? on ne saurait le dire, mais il est certain qu'ils eurent occasion de s'y entretenir avec Marie, et que Nathanaël put y éclaircir ses doutes; car Marie avait conservé toutes choses dans son cœur, les paroles des bergers à la crèche, la prédiction de Siméon, le mystère de l'adoration des Mages, la fuite en Égypte, le séjour de Jésus au milieu des docteurs et la réponse qu'elle avait reçue de lui à cette occasion. Il est probable que, dans le désir qu'elle avait de voir se développer dans les âmes la foi en son divin fils, elle ne manqua pas de raconter aux disciples toute cette miraculeuse histoire, et qu'ils crurent sous l'influence de sa parole, non moins que sous celle du miracle dont ils furent témoins. Marie, qui avait eu connaissance sans doute de la grande scène du Jourdain, devait savoir que l'heure était venue enfin, où son fils allait inaugurer son ministère de salut, et elle avait à cœur d'en hâter la manifestation dont, par une intuition divine, elle avait pressenti le caractère surnaturel. L'occasion s'en présenta. Le vin étant venu à manquer au festin, elle dit à Jésus : « Ils n'ont plus de vin. » C'était demander à son fils de payer généreusement par un miracle l'hospitalité qui lui était donnée, et de révéler ainsi sa puissance divine pour le bien des âmes et le progrès de la foi dans les cœurs.

Marie ne s'y trompait pas. Elle savait que l'enseignement de la vérité devait s'appuyer sur le miracle, et que Jésus invoquerait ses œuvres extraordinaires comme preuve de sa mission ; elle condamnait d'avance la folle tentative de certains critiques modernes qui ont cru devoir distinguer entre le docteur et le thaumaturge, et rejeter les miracles de Jésus pour ne garder que sa parole, comme si les deux n'étaient pas inséparables. Le Sauveur, suivant eux, aurait partagé, jusqu'à un certain point, les idées puériles de son peuple sur le merveilleux, il n'aurait eu qu'une notion assez vague de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, ou même il se serait prêté, avec une certaine répugnance, à de pieuses fraudes pour assurer le succès de sa mission. Qui ne voit qu'en dépit de ces atténuations, le docteur de la sagesse n'est plus qu'un naïf ignorant ou qu'un adroit imposteur ; et qui ne sent pas frémir et protester sa conscience contre la flétrissure imprimée au front de l'être le plus auguste et le plus saint qui ait paru dans le monde? Vainement encore, voudrait-on alléguer que la légende évangélique a eu le temps de se former dans les deux premiers siècles, et que les Évangiles ont paru alors avec ce tissu de prodiges qui en compose la trame. Il est prouvé aujourd'hui que les trois premiers Évangiles remontent à l'an 70 ou à l'an 80, et l'on ne saurait rejeter à plaisir le récit de témoins oculaires ou contemporains. Il faut donc, dans l'Évangile, tout prendre ou tout laisser, les miracles comme la doctrine.

Jésus, cependant, n'était point encore prêt, ce semble, à se manifester par un miracle éclatant à l'heure où Marie l'en priait ; il fallait pour l'y déterminer la volonté toute-puissante, et en quelque sorte la violence de sa mère ; il parut même s'en plaindre, plus ou moins vivement, selon qu'on traduit la réponse du Sauveur à Marie, d'après la Vulgate ou d'après le texte grec. « Femme, lui aurait-il dit, suivant la première interprétation, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Les saints docteurs ont commenté cette parole et en ont suffisamment justifié toutes les expressions ; ils ont très-bien montré qu'elle était sans dureté, alors même qu'elle écartait tous les motifs humains de l'œuvre miraculeuse, et ils ont ainsi répondu d'avance au rêve rationaliste, qui ose dire à ce sujet que la famille de Jésus semble ne l'avoir pas aimé et que parfois on le trouve dur envers elle. La réponse du Sauveur, dans le texte grec, n'a plus la même rigidité. « Ils n'ont plus de vin, a dit Marie. — Femme, lui répond Jésus, se servant d'un mot qui, dans cette langue, est très-honorable, qu'importe à vous et à moi? » Cependant Jésus a compris tout ce qu'il y a de prière et de supplication dans la parole de sa mère ; en vain déclare-t-il que son heure n'est pas encore venue, l'intervention de Marie a le pouvoir de l'avancer, et la mère, se tenant assurée de l'acquiescement de son fils, dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Il y avait là six grandes urnes de pierre préparées pour les ablutions, telles qu'elles se pratiquaient chez les Juifs ; chacune d'elles contenait de deux à trois mesures, plus de vingt litres, croit-on généralement. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez-les d'eau. » Et ceux-ci les remplirent jusqu'au bord.



Les Noces de Cana.

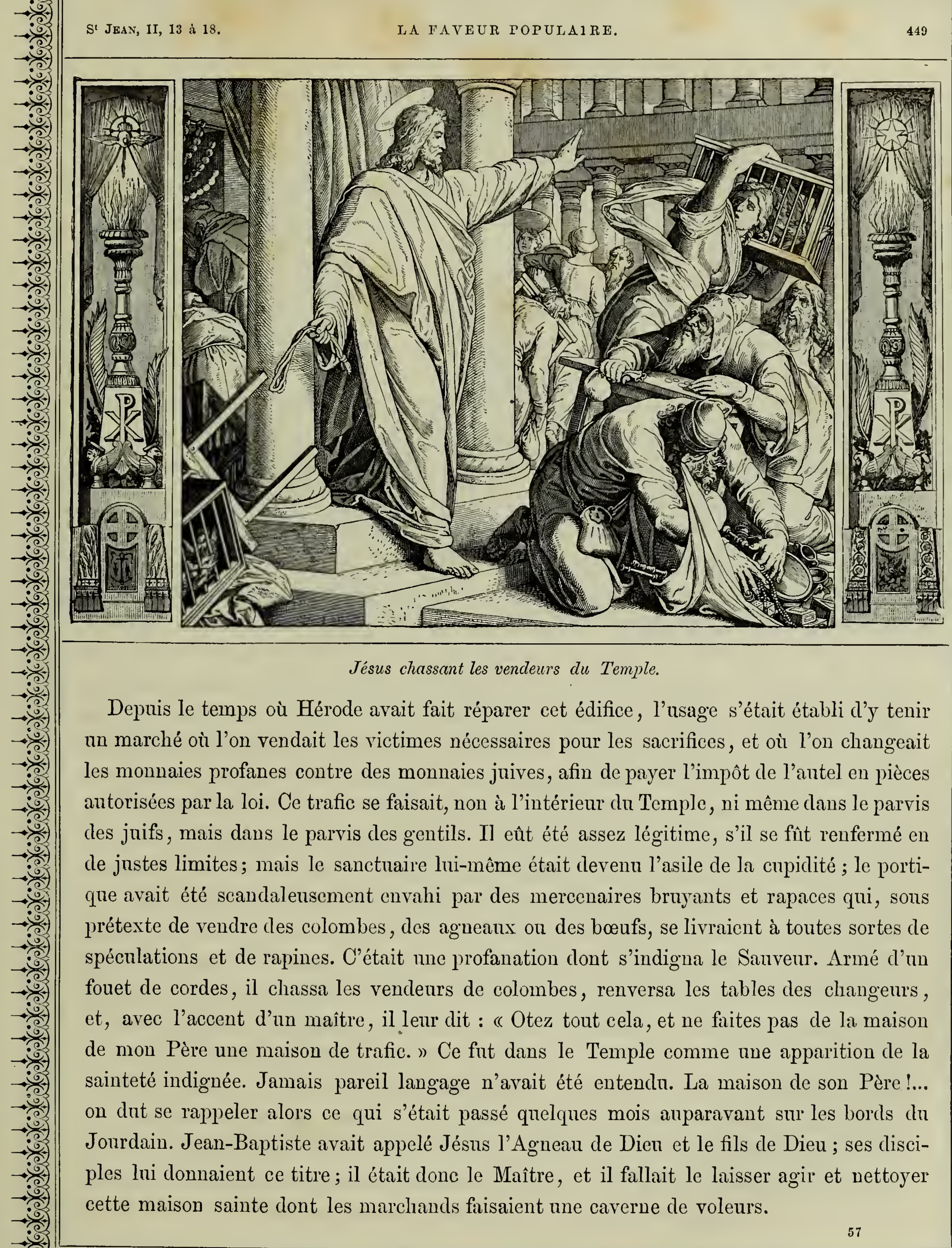
Ainsi ce ne sont pas les disciples, ce sont les mains désintéressées des serviteurs qui s'emploient à cet office. Jésus leur dit alors : « Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin. » L'eau des urnes, versée dans la coupe du maître du festin, est devenue un vin excellent qui provoque son admiration ; il en fait compliment à l'époux, rapportant à ce sujet le système suivi par les anciens, tout à l'inverse du nôtre, dans l'économie de leurs repas : « Partout on sert d'abord le meilleur vin, et, quand les convives ont bu suffisamment, on leur sert une qualité inférieure. Vous, au contraire, vous avez réservé jusqu'à ce moment votre meilleur vin. » Quelles durent être la surprise et la joie de l'époux, qui savait que sa provision était épuisée ; et quelle ne fut pas en même temps l'admiration de tous les assistants, quand la réalité du miracle se dressa sous leurs yeux! C'est ainsi, ajoute l'Évangile, que Jésus manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

De Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm. Cette ville, qui fut depuis sa demeure la plus ordinaire, était commerçante et peuplée ; sa situation à l'embouchure du Jourdain, dans le lac de Génézareth, lui donnait une certaine importance ; mais toute cette partie de la Galilée dans laquelle elle se trouvait était méprisée des Juifs, qui l'appelaient la Galilée des nations, à cause des païens qui, depuis longtemps, y séjournaient ou y venaient trafiquer. Ce fut là cependant que Jésus commença à prêcher l'Évangile. Le prophète Isaïe

l'avait annoncé en ces termes : « Terre de Zabulon et de Nephtali, qui confines à la mer, pays au-delà du Jourdain, Galilée des nations; le peuple qui demeurait dans les ténèbres a vu une grande lumière. Cette lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans l'ombre de la mort. » L'aurore de la vérité avait lui déjà, car Jésus disait : « Le temps est accompli; le royaume de Dieu est proche. Faites pénitence et croyez à l'Évangile. »

Le premier miracle du Sauveur avait été comme un hommage rendu au mariage, qui est la source de la vie naturelle dans le monde; il allait en faire un second pour fonder définitivement l'Église, source de la vie surnaturelle, et pour en figurer les destinées. Comme il passait un jour sur le bord de la mer, il vit Simon et André qui jetaient le filet, car ils étaient pêcheurs, et, bien qu'ils eussent marché déjà à la suite de Jésus, ils n'avaient pas encore renoncé à leurs occupations ordinaires. Il leur dit : « Suivez-moi. » De là, s'étant un peu avancé, il vit dans une barque les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, dont le dernier le connaissait également; ils étaient aussi pêcheurs et travaillaient à leurs filets; et il les appela de même. C'était aux premières lueurs du jour, et déjà le peuple arrivait en foule pour entendre la parole de Dieu. Jésus, voyant les deux barques au rivage, car les disciples en étaient descendus et lavaient leurs filets sur la grève, monta dans celle de Simon, le pria de l'éloigner un peu et, s'y étant assis, se mit à instruire la multitude. « Cette barque, dit saint Ambroise, n'est autre que celle dont Pierre fut établi le pilote. » Quand il eut achevé son discours, il dit à Simon : « Conduisez-nous en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. — Maître, lui répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, puisque vous me le dites, je jetterai le filet. » Et, à ce coup, ils prirent tant de poissons que le filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons de venir les aider, et les deux barques se trouvèrent tellement remplies qu'elles étaient sur le point de couler à fond. Alors Simon Pierre, se jetant aux pieds de Jésus, lui dit : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur! » Ils étaient tous épouvantés de ce miracle. Mais Jésus dit à Simon : « Ne craignez point, désormais je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, ayant amené les barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent. L'Église était ainsi fondée et annoncée. Les envoyés de Dieu, sous l'ancienne loi, figurée par l'ombre de la nuit, avaient travaillé sans rien prendre. Mais le jour de la grâce avait lui. Pierre, sur l'ordre du Christ, allait jeter le filet; les nations allaient y entrer en si grand nombre que le filet se romprait par le schisme et par l'hérésie; cependant les deux barques, c'est-à-dire l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, devaient se remplir.

Jésus ne resta que peu de jours à Capharnaüm. Comme la Pâque des juifs était proche, il se rendit à Jérusalem pour la célébrer, accompagné des disciples qu'il avait définitivement attachés à sa personne. Un coup d'éclat signala son entrée dans le Temple et fit reconnaître en lui un zélateur, dévoré du zèle de la maison de Dieu.



Jésus chassant les vendeurs du Temple.

Depuis le temps où Hérode avait fait réparer cet édifice, l'usage s'était établi d'y tenir un marché où l'on vendait les victimes nécessaires pour les sacrifices, et où l'on changeait les monnaies profanes contre des monnaies juives, afin de payer l'impôt de l'autel en pièces autorisées par la loi. Ce trafic se faisait, non à l'intérieur du Temple, ni même dans le parvis des juifs, mais dans le parvis des gentils. Il eût été assez légitime, s'il se fût renfermé en de justes limites; mais le sanctuaire lui-même était devenu l'asile de la cupidité ; le portique avait été scandaleusement envahi par des mercenaires bruyants et rapaces qui, sous prétexte de vendre des colombes, des agneaux ou des bœufs, se livraient à toutes sortes de spéculations et de rapines. C'était une profanation dont s'indigna le Sauveur. Armé d'un fouet de cordes, il chassa les vendeurs de colombes, renversa les tables des changeurs, et, avec l'accent d'un maître, il leur dit : « Otez tout cela, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Ce fut dans le Temple comme une apparition de la sainteté indignée. Jamais pareil langage n'avait été entendu. La maison de son Père !... on dut se rappeler alors ce qui s'était passé quelques mois auparavant sur les bords du Jourdain. Jean-Baptiste avait appelé Jésus l'Agneau de Dieu et le fils de Dieu ; ses disciples lui donnaient ce titre; il était donc le Maître, et il fallait le laisser agir et nettoyer cette maison sainte dont les marchands faisaient une caverne de voleurs.

Cependant les juifs, c'est-à-dire sans doute les chefs de la hiérarchie, essayèrent de se soustraire à l'influence de cette puissance morale qui se révélait; ils en exigèrent du moins comme une garantie officielle et dirent à Jésus : « Quel signe nous montrerez-vous, pour nous convaincre què vous avez le droit d'agir ainsi? » Sûr de ce droit qu'ils contestaient, et dédaignant cette curiosité banale qui lui demandait un miracle, Jésus répondit par une parole énigmatique et hardie : « Abattez ce temple, en trois jours je le relèverai. » Dans cet appel à l'avenir, il y avait l'affirmation prophétique de sa résurrection, par laquelle le Messie, au bout de trois jours, devait rétablir le culte du vrai Dieu, car il parlait du temple de son corps, dit l'Évangile, et aussi un reproche menaçant adressé à ce peuple qui avait détruit par ses iniquités son propre sanctuaire.

L'acte d'autorité que Jésus venait ainsi d'accomplir et les miracles qu'il opéra pendant cette fête de Pâques produisirent une vive impression. Les esprits étaient entraînés vers lui. Il y avait loin de là cependant à la foi véritable, et, comme le Sauveur lisait au fond des consciences, il savait à quoi s'en tenir.

Un soir, un docteur pharisien, nommé Nicodème, qui était un des principaux membres du sanhédrin, vint le trouver pour avoir avec lui un entretien secret; car il était, au dire du Talmud, disciple de la grande école de Hillel et prodigieusement riche, et il craignait de compromettre sa dignité dans une entrevue publique avec le jeune maître galiléen, qu'il admirait pourtant intérieurement. La première parole de ce timide prosélyte témoigne, bien qu'il fût docteur en Israël, d'un désir touchant d'être instruit : « Maître, nous savons que vous êtes un envoyé de Dieu, car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Jésus, répondant à ces dispositions, va lui révéler tout le plan de sa religion. Il commence par la régénération qui en est le fondement : « En vérité, nul ne verra le royaume de Dieu, s'il n'est né de nouveau. » Le docteur est surpris; avec sa science et ses lumières, il n'aura donc pas même des yeux pour voir!... Plutôt que de se reconnaître étranger au royaume de Dieu, il préfère interpréter d'une manière déraisonnable la parole de Jésus : « Comment un vieillard pourrait-il naître de nouveau? Il ne saurait rentrer au sein de sa mère! » L'explication qu'il réclame, Jésus la lui donne : « En vérité, je vous le dis, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit... » Il faut à l'homme un sens nouveau pour pénétrer dans la région du divin, et le principe de la vie spirituelle doit être spirituel comme elle. Dans le baptême, l'action surnaturelle du Saint-Esprit produit cette nouvelle naissance, et son influence est mystérieuse, comme celle du vent dont le souffle passe sans être aperçu. Ce mystère de la vie surnaturelle était expliqué, autant qu'il pouvait l'être; cependant Nicodème, sceptique encore, répondit : « Comment cela peut-il se faire? — Eh quoi! lui dit le Sauveur, vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez toutes ces vérités! »





Jésus s'entretient avec Nicodème sur la régénération et le salut.

Cette vie spirituelle est pourtant de nécessité première. Jésus en peut rendre témoignage, car il la connaît ; c'est dans l'ordre des choses d'ici-bas qu'elle doit entrer. Mais il est un ordre supérieur, et il peut en parler encore, car il descend lui-même de ces hautes régions qui doivent dominer la terre. Quand il s'entretient du ciel, il s'entretient de ce qu'il a vu, car il en est descendu. Ainsi le Sauveur fait entendre à son interlocuteur que la foi aux mystères n'est pas appuyée sur l'évidence de l'objet, qu'il lui en a donné l'explication la plus saisissable, et qu'il est autorisé à lui faire de pareilles révélations, mais qu'il va l'instruire de vérités plus hautes encore et plus difficiles à croire. « De même que Moïse, continue-t-il, a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé. » Cette élévation, qui se confond avec son immolation, sauvera quiconque le contemplera par la foi. « Car Dieu a aimé, non pas seulement Israël, mais le monde, au point de donner son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ce don est tout à la fois glorieux et terrible. Il n'a pas été fait pour que le monde soit condamné, mais pour qu'il soit sauvé; cependant, la venue du Christ sur la terre y apporte la lumière et doit y révéler le fond des cœurs. On verra quels sont ceux qui aiment cette lumière, et quels sont ceux qui ont intérêt à ensevelir leurs œuvres mauvaises dans les ténèbres ; ceux-là ne croiront pas et seront condamnés.

Le christianisme est là tout entier. Le docteur en Israël ne comprit sans doute pas toute la portée de ces divines paroles, qui n'ont plus d'obscurité pour ceux que l'Évangile éclaire ; mais il eût pu y découvrir le dogme de la sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, les sacrements et toute la morale chrétienne. Au reste, l'instruction du Sauveur ne fut point perdue pour lui ; la grâce qui l'accompagnait fit du timide prosélyte un fidèle disciple qui ne se déclara pas encore ouvertement, mais qui ne trahit jamais sa conscience ; quand il le fallut, il sut se prononcer contre les injustes complots des ennemis du Christ ; devenu enfin un adorateur du Maître crucifié, il lui rendit, avec Joseph d'Arimathie, les honneurs de la sépulture et fut mis par l'Église au nombre des saints.

Après la fête de Pâques, Jésus se rendit dans la campagne de Judée aux environs de Jérusalem. Il y demeurait et y baptisait par le ministère de ses disciples, qui conféraient le baptême en son nom. C'était là le véritable sacrement de la loi nouvelle, la régénération spirituelle dans le Saint-Esprit au moyen de l'eau, dont le baptême de Jean n'était que la figure. Jean baptisait aussi sur les rives du torrent d'Ennon, près de Salim, où les eaux étaient profondes, car son baptême n'avait point encore été abrogé, pas plus que ne l'était la loi ancienne. Or, entre les juifs du pays de Juda, baptisés par les disciples du Christ, et les disciples de Jean, il y eut une contestation au sujet de cette purification. Il fallut en référer à Jean-Baptiste. « Maître, lui dit-on, celui qui est venu à vous sur les bords du Jourdain, et auquel vous avez rendu témoignage, baptise maintenant et tout le monde va vers lui. » Jean répondit : « Personne ne peut s'attribuer que ce qui lui a été donné du ciel ; vous m'êtes témoins que j'ai toujours dit : Je ne suis pas moi-même le Christ, j'ai été seulement envoyé au-devant de lui. Or, quel est l'époux? n'est-ce pas celui auquel on remet la fiancée, et non pas celui qui, comme moi, s'avance en tête du cortège nuptial? » Dans le mariage qui consacre l'alliance du Verbe avec l'humanité, Jean peut réclamer un rôle auguste, car il a mis dans la main de l'époux céleste, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, la main de l'Église, son épouse ; cependant il ne le fait point, il n'a pas de lui-même de si hautes pensées, mais il ne peut dissimuler la tendresse de son âme ; il se nomme l'ami de l'époux, et toute sa joie est de jouir de sa présence, de l'écouter et d'entendre sa voix. « Maintenant, » continue-t-il, comme s'il eût voulu non seulement tracer le rôle du Précurseur et celui du Messie, mais encore prophétiser le genre de mort qui les attendait l'un et l'autre, « maintenant, il faut qu'il croisse et que je diminue. »

Après avoir rendu au Messie ce magnifique témoignage, il n'en restait plus d'autre que celui du sang.

Jean-Baptiste allait le lui rendre aussi bientôt. Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, venait de le faire arrêter. Le Sauveur, en apprenant cette nouvelle, quitta la Judée pour retourner dans son pays.





Jésus et la Samaritaine.

Il avait à suivre la route qui traverse la Samarie, en passant par Béthel. De Jérusalem à Sichem, on compte trois journées de voyage. Le chemin est aride tant qu'on n'a pas gagné les coteaux d'Éphraïm. Jésus, qui marchait à pied sous les feux du soleil de la Syrie, arriva à la sixième heure, qui est le milieu du jour, aux environs de Sichem, au bord du puits que Jacob y avait creusé et qu'il avait donné à son fils Joseph. Il s'y arrêta pour se reposer ; il avait en face de lui les deux montagnes de l'Hébal et du Garizim et le temple samaritain qui couronnait cette dernière ; par-delà les champs ensemencés, à travers les plantations d'oliviers, il pouvait distinguer les toits de la ville voisine. Le puits, aujourd'hui tari, mais qui existe encore, était alors plein d'une eau vive, qu'on n'atteignait toutefois qu'à une certaine profondeur. Or, voilà que de la ville de Sichem, qui porte aujourd'hui le nom de Naplouse, une femme venait avec un vase sur la tête, suivant la coutume orientale, puiser de l'eau à la fontaine. C'était une Samaritaine. Jamais peut-être les divisions qui, de tout temps, avaient existé entre les Samaritains et les Juifs, ne s'étaient accusées avec plus d'animosité. Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis que des hommes exaltés de Samarie avaient eu l'indignité de profaner au temps de Pâques le temple de Jérusalem, en y semant des ossements. De part et d'autre, la haine était au comble. En outre, cette femme était loin d'avoir une conduite édifiante. Jamais un juif, un docteur surtout, n'eût

daigné lui adresser la parole. Mais Jésus fixa sur elle un regard compatissant, et, découvrant la plaie secrète de cette pauvre âme qu'il était venu attendre au bord du puits, pour la sauver, il lui dit : « Donnez-moi à boire. » Et alors commença un merveilleux entretien, qui se reproduit en quelque sorte tous les jours, car, dans sa sublime réalité, il demeure comme le vivant symbole et le type immortel de toutes les conversions que la grâce poursuit à travers les résistances de l'âme. « Comment, lui dit cette femme, vous qui êtes juif, pouvez-vous m'adresser une telle demande, à moi qui suis Samaritaine? Les juifs ne veulent avoir rien de commun avec les Samaritains. » A cette parole, qui témoignait de la surprise et de la raillerie peut-être, plutôt qu'un refus, Jésus répondit : « Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous parle et qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eussiez-vous fait la même prière, et il vous eût donné de l'eau vive. » Il y a là déjà tout un enseignement qui apprend à l'âme ignorante qu'elle est l'objet des divines faveurs, et qui excite en elle une curiosité mêlée de respect. « Maître, reprend la Samaritaine, vous n'avez rien pour puiser : la source est profonde ; d'où auriez-vous donc de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits où il a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux? » Jésus ne se lasse pas, en dépit des objections, de faire entendre son invitation mystérieuse : — « Quiconque s'abreuve à ce puits aura soif de nouveau; mais l'eau que je donne étanche la soif pour jamais ; elle devient en celui qui s'en abreuve une source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. » Ce langage profond n'éveille encore que des pensées toutes matérielles dans l'âme de la Samaritaine, qui, toutefois, reconnaissant les avantages de la source qu'on lui propose, répond : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne sois plus obligée de venir en puiser ici. » C'est à ce premier acquiescement de sa volonté que Jésus l'attendait pour frapper un grand coup. « Allez, lui dit-il, appelez votre mari et venez ici. — Je n'ai point d'époux, » lui répond la Samaritaine. « Vous avez fort bien dit : Je n'ai point d'époux, » reprend le Sauveur, qui met à nu devant elle les misères de sa vie et les reproches de sa conscience, « car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. C'est donc la vérité que vous venez de dire. » Sous cette lumière révélatrice, la pécheresse est émue ; elle ne cherche point à nier ; elle avoue, et sa confession est celle d'une âme pénitente qui reconnaît son vainqueur : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Cependant, comme la faiblesse humaine n'aime pas qu'on appuie sur les fautes dont elle rougit, la femme de Samarie veut aussitôt détourner la conversation d'un sujet si brûlant, et, comme elle est décidée à se frayer les sentiers d'une vie nouvelle, Jésus n'a plus un reproche pour elle; il consent à l'éclairer avec une miséricordieuse bonté. « Nos aïeux, avait-elle dit, ont adoré Jéhovah sur cette montagne ; vous autres Juifs, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. — Femme, croyez-moi, lui répond le Sauveur, voici le temps où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point ;

nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des juifs. » C'est la condamnation du schisme et c'est l'apologie de cette religion juive qui a donné au monde la vraie lumière et qui va disparaître pour faire place à un culte plus parfait, « car l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, et tels sont les adorateurs qu'il demande, car Dieu est Esprit. — Je sais que le Messie arrive, reprend alors la Samaritaine : lorsqu'il aura paru, il nous enseignera toutes choses. — Moi qui vous parle, je suis le Messie, » lui dit Jésus. Et la pleine lumière de la grâce et de la vérité éclaira l'âme de cette femme convertie.

Les disciples, qui étaient allés chercher quelques provisions, survinrent à cette heure et s'étonnèrent de voir le Maître s'entretenir avec une femme. Nul n'osa pourtant lui faire aucune observation. L'étrangère, laissant là son urne, courut à la ville et dit aux habitants : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-il pas le Christ? »

Comme les disciples avaient servi le repas, ils priaient leur maître de manger. « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas, » leur dit-il. Et voyant qu'ils se demandaient ce que ce pouvait être, il ajouta : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Puis, s'emparant d'une de ces comparaisons qu'il affectionnait, il leur montra les campagnes où mûrissait la moisson : « Je vous enverrai moissonner des champs que vous n'avez pas cultivés, et vous mettrez le pied dans la moisson des autres. » Cependant la Samaritaine avait amené ses compatriotes à Jésus, qui consentit à rester deux jours au milieu d'eux, les instruisit et trouva parmi eux bon nombre de croyants. Ils disaient à la femme convertie : « Ce n'est plus sur votre parole que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes ; et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

« Nul n'est prophète dans son pays, » observe l'Évangile au sujet de l'accueil que les Samaritains firent à Jésus : néanmoins le Sauveur avait hâte de rentrer en Galilée et d'y multiplier les enseignements et les prodiges. Il revint donc à Cana, où son premier miracle avait fait une telle sensation que toutes les contrées environnantes en étaient émues. Un officier royal de la cour d'Hérode Antipas ou de celle de Philippe, ayant alors son fils malade à Capharnaüm et sur le point de mourir, vint le trouver et le prier de descendre vers lui pour le guérir. C'était un commencement de foi, qui attendait pour se développer que les événements eussent parlé. Jésus lui reprocha ces dispositions imparfaites et lui dit : « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point. » Mais le père, uniquement préoccupé de l'état de son fils, reprit : « Venez, Seigneur, avant que mon fils ne meure! » Touché de ces instances, Jésus lui dit : « Allez, votre fils est plein de vie. » L'officier ajouta foi à cette parole et s'en alla. Le lendemain, comme il était encore en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que son fils était guéri. La fièvre l'avait quitté à la septième heure, au moment même où Jésus lui avait dit : « Votre fils est vivant. » Le doute n'était plus possible. L'officier crut en Jésus avec toute sa famille.

Il n'y avait que trois heures de route entre Cana et Nazareth. Jésus voulut revoir la ville où il avait grandi près du charpentier Joseph. Il y passa le jour du sabbat et se rendit à la synagogue pour y parler au peuple et y lire, suivant l'usage, un passage des livres saints.

On lui présenta les prophéties d'Isaïe. Il les ouvrit à cette page où le prophète dépeint le libérateur d'Israël, non comme un roi puissant, mais comme l'ami des pauvres, le consolateur des cœurs brisés, le rédempteur des captifs et l'inaugurateur du jubilé universel de l'ère du salut. Il en fit la lecture au milieu du silence de la foule, dont tous les regards étaient fixés sur lui. « Aujourd'hui, ajouta-t-il, la prophétie est accomplie. » Il leur expliqua dans ce sens le texte sacré, et tous admiraient l'onction de sa parole. Mais ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Et l'on voulait qu'il fît des miracles comme à Capharnaüm, car c'était une faveur qu'il devait surtout à sa patrie. Mais Jésus invoqua la liberté de la grâce divine qui, comme aux jours d'Élie et d'Élisée, ne dispense ses dons qu'à ceux qu'elle daigne choisir, et il refusa de satisfaire la curiosité publique. Irrités de ce qu'il semblait ne pas les juger dignes d'un miracle, les habitants de Nazareth le chassèrent de la synagogue et le poursuivirent jusque sur un monticule qu'on montre encore auprès de la ville, et d'où ils voulaient le précipiter. Jésus se déroba à leur fureur et se rendit à Capharnaüm. Il y prêcha de nouveau la bonne nouvelle. On était impressionné de sa doctrine, et l'on trouvait qu'il enseignait comme ayant autorité, tandis que les scribes se bornaient à interpréter la loi. Il se révélait, en effet, comme un maître ; sa parole ne relevait que de lui-même et des démons en subissaient l'influence.

Un jour de sabbat qu'il s'était rendu à la synagogue, il y trouva un homme tourmenté de l'esprit mauvais. C'était un possédé. Par sa bouche, le démon se mit à crier : « Laissez-nous, Jésus de Nazareth ; qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? Je vous connais : vous êtes le Saint de Dieu. Êtes-vous donc venu pour nous perdre? » Jésus lui répondit d'un ton menaçant : « Tais-toi, et sors de cet homme. » Il y eut alors comme une lutte entre le Saint de Dieu et le démon. L'esprit du mal agita le possédé par de violentes convulsions et le jeta au milieu de l'assemblée, puis, poussant de grands cris, il sortit du corps de sa victime sans lui avoir fait aucun mal. La frayeur gagna les assistants : « Qu'est-ceci, disaient-ils, et quelle est cette doctrine? Il commande même aux démons. » Le bruit de ce miracle se répandit bientôt, et le nom de Jésus devint célèbre dans toute la Galilée.

Ce mal terrible de la possession est un de ceux que le Sauveur rencontra et qu'il eut occasion de guérir le plus fréquemment. Ce genre de prodiges est aussi celui qui a le plus révolté la critique rationaliste. On a nié la réalité des possessions. On a prétendu que les possédés étaient simplement des malades atteints de certaines affections nerveuses, de crises épileptiques, ou d'aliénation mentale. Mais, si l'influence des démons eût été étrangère à ces maladies, Jésus n'aurait pu parler comme il l'a fait ; si l'on suppose qu'il a partagé lui-même l'erreur de ses compatriotes, on fait de lui, non plus un docteur sage entre tous, mais un esprit vulgaire ; ignorance ou dissimulation, rien de tout cela ne peut s'ac-

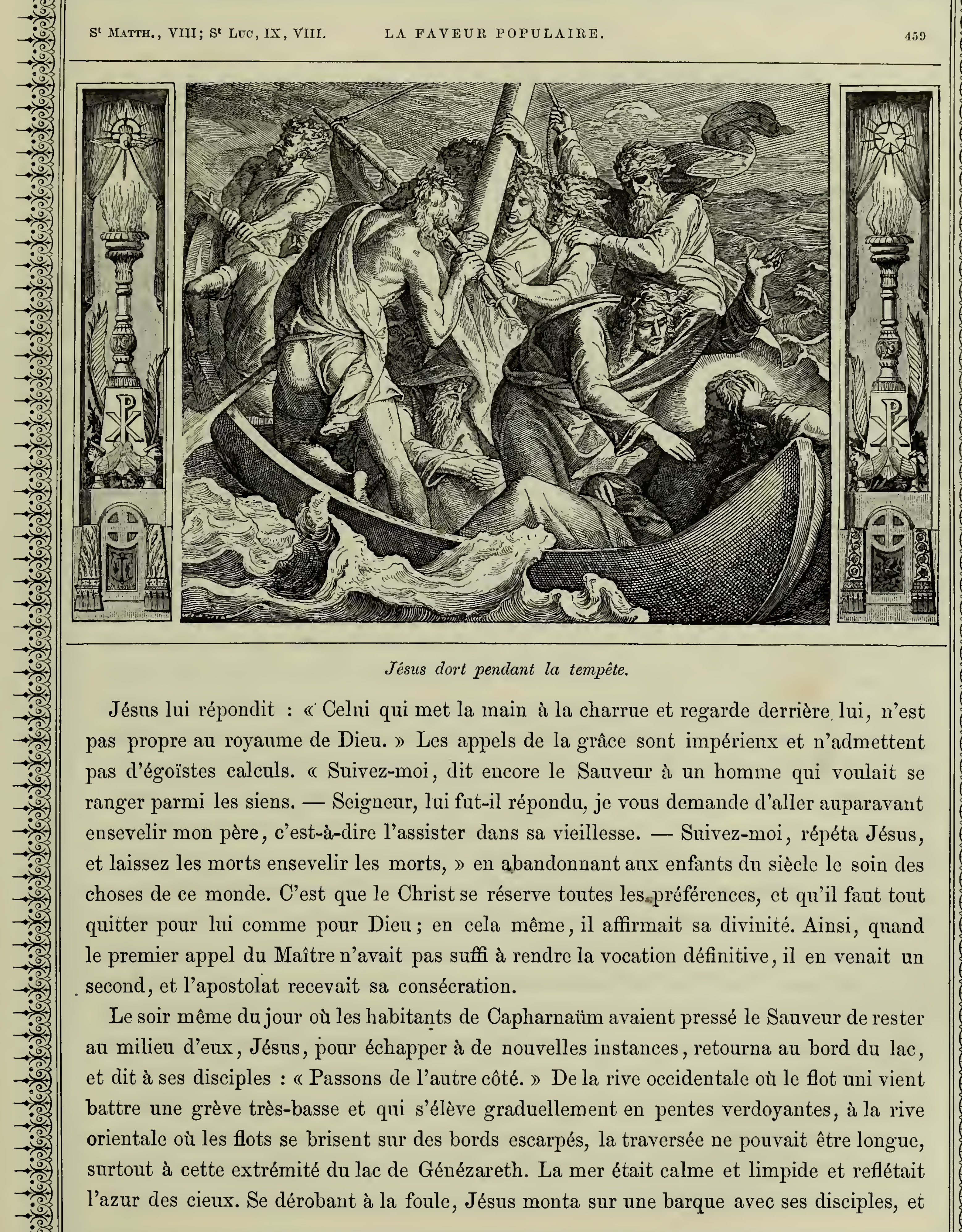
corder avec son caractère. L'opinion commune qui admettait partout le fait des possessions démoniaques n'était donc pas une superstition populaire ; elle était bien conforme à la vérité.

Depuis la déchéance originelle, la nature entière est plus ou moins directement soumise à l'action du démon ; elle n'en sera totalement affranchie qu'à la fin des temps ; le monde antique a été presque partout et toujours possédé par Satan ; Jésus est venu pour briser sa puissance, mais, suivant la parole divine, le vieux serpent cherche sans cesse à mordre le pied qui pèse sur sa tête. L'homme, appartenant par son corps à la nature, peut tomber par là sous la domination de l'esprit du mal ; le démon peut habiter en lui, exercer sur lui un pouvoir tyrannique, abuser de ses sens, troubler les fonctions de son corps et celles de son âme et se manifester par des phénomènes étranges. Quiconque croit à l'existence de l'empire du mal, peuplé d'esprits mauvais, doit reconnaître qu'un tel rôle peut convenir à Satan, aussi bien que celui de la tentation, qui est elle-même si mystérieuse. Que ce fléau ait pris au temps du Sauveur un développement plus considérable dans l'humanité, il n'y a rien là encore que de très-vraisemblable; la crise religieuse atteignait son paroxysme, et l'esprit infernal, qui sentait chanceler son empire, devait redoubler d'efforts pour le conserver ; il en a été de même dans les premiers siècles de l'Église ; les saints docteurs, spécialement Tertullien dans son *Apologétique,* l'ont constaté. Ce n'est que depuis l'affermissement du christianisme que ces influences démoniaques ont commencé à décroître, sans pourtant disparaître tout à fait. Les possessions corporelles de l'homme par Satan sont donc des faits positifs, et l'Évangile les distingue parfaitement des maladies naturelles. « On amenait à Jésus, dit saint Matthieu, toutes sortes d'infirmes, des gens atteints de maladies et de douleurs diverses, des possédés du démon, des lunatiques, des paralysés, et il les guérissait. » On ne saurait nier des faits historiques bien constatés, sous prétexte qu'ils n'entrent pas dans les théories changeantes de la spéculation philosophique de notre époque. Les possessions démoniaques étaient souvent greffées sur des maladies naturelles. Il semble en effet qu'elles se produisent et se développent surtout sous l'influence de certaines prédispositions physiques ou morales qui peuvent donner accès à l'esprit du mal. Les vices, qui ont pour résultat un double désordre dans l'organisme et dans le système nerveux d'une part, dans l'intelligence et dans le cœur de l'autre, font du corps de l'homme et de ses facultés des instruments sur lesquels le démon exerce plus aisément son empire et justifient ainsi le fait des possessions. Du reste, l'Évangile n'est pas seul à les mentionner. L'historien Josèphe en parle fréquemment. On en trouve la trace dans les contrées païennes ; saint Paul a guéri à Philippes de Macédoine une fille en proie au mauvais esprit ; à Rome on y croyait généralement, et l'action du démon se manifestait si visiblement que nul n'eût osé la nier. Enfin l'Église atteste sa foi en la réalité des possessions dans tous les siècles par les exorcismes qu'elle pratique, conformément au pouvoir que lui a donné le Sauveur de chasser les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient.*

Au sortir de la synagogue où il avait guéri le possédé, Jésus se rendit avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André. La belle-mère de Simon Pierre, c'est-à-dire la mère de sa femme, car il était marié, ainsi que plusieurs des disciples, était au lit, malade de la fièvre. Les disciples prièrent Jésus de la guérir. C'était pour le Sauveur une occasion d'exercer sa charité et de récompenser leur attachement. Il s'approcha du lit, et, prenant la main de la malade, il la souleva sur son séant; puis il commanda à la fièvre, et la fièvre cessa à l'instant même. Jésus se plaisait sous ce toit hospitalier; le repas y fut pris en commun et la belle-mère de Simon Pierre eut la joie de servir les convives.

Cependant le miracle accompli dans la synagogue avait produit dans la ville une vive sensation. Au déclin du jour, à cette heure où le ciel d'Orient cesse d'être embrasé par les rayons du soleil, et où commence une vie plus active et plus bruyante, toute la population de Capharnaüm, émue des événements qui s'accomplissaient, et profitant de la fin du sabbat qui se célébrait d'un soir à l'autre, se rendit en foule aux portes de la ville. C'est le lieu public qui, dans les cités orientales, remplace l'*agora* des villes grecques et le *forum* des Romains. Jésus y vint aussi, et bientôt chaque famille lui amena ses malades; il y en avait de toute sorte, et l'on eût dit que toutes les souffrances étaient là réunies; les possédés surtout étaient nombreux. Le Sauveur, ému de compassion, étendit la main sur ces infirmes et ils furent guéris. Des démons qu'il chassait s'écriaient : « Vous êtes le Fils de Dieu! » et la foule enthousiasmée acclamait son Sauveur.

Le lendemain, au point du jour, pour se dérober à l'empressement de la multitude, Jésus sortit de la ville et chercha, pour y prier longuement, une retraite solitaire aux bords du lac. Simon et les autres disciples vinrent bientôt l'y trouver : « Tout le monde vous cherche, » lui dirent-ils; la foule, en effet, ne tarda pas à arriver. « Allons aux villages et aux villes des environs pour y prêcher, répondit le Sauveur; car c'est pour cela que je suis venu. » Et, comme on voulait le retenir, il dit encore au peuple : « Il faut bien que j'annonce aux autres villes le royaume de Dieu. » Ainsi Jésus n'a point repoussé les foules qui venaient à lui, seulement il n'a pas voulu demeurer exclusivement dans une ville que l'Évangile appelle pourtant la sienne, sans doute pour affirmer ainsi son universelle mission; quand il y revenait, il y était reçu dans la maison de Simon Pierre. « Les renards ont leurs tanières, disait-il à un disciple qui parlait de le suivre partout, les oiseaux ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête, » lui apprenant ainsi les difficultés du ministère évangélique et les sacrifices qu'il impose. « Maître, je vous accompagnerai en tous lieux, lui dit un autre disciple qui n'avait pas non plus le sentiment de ces hautes exigences, seulement permettez-moi de me défaire de mes biens et de ma maison. » C'étaient, sans doute, des négociations, des placements de fonds ou des ventes qui le préoccupaient. Il voulait prendre son temps et ne se donnait qu'avec réserve.



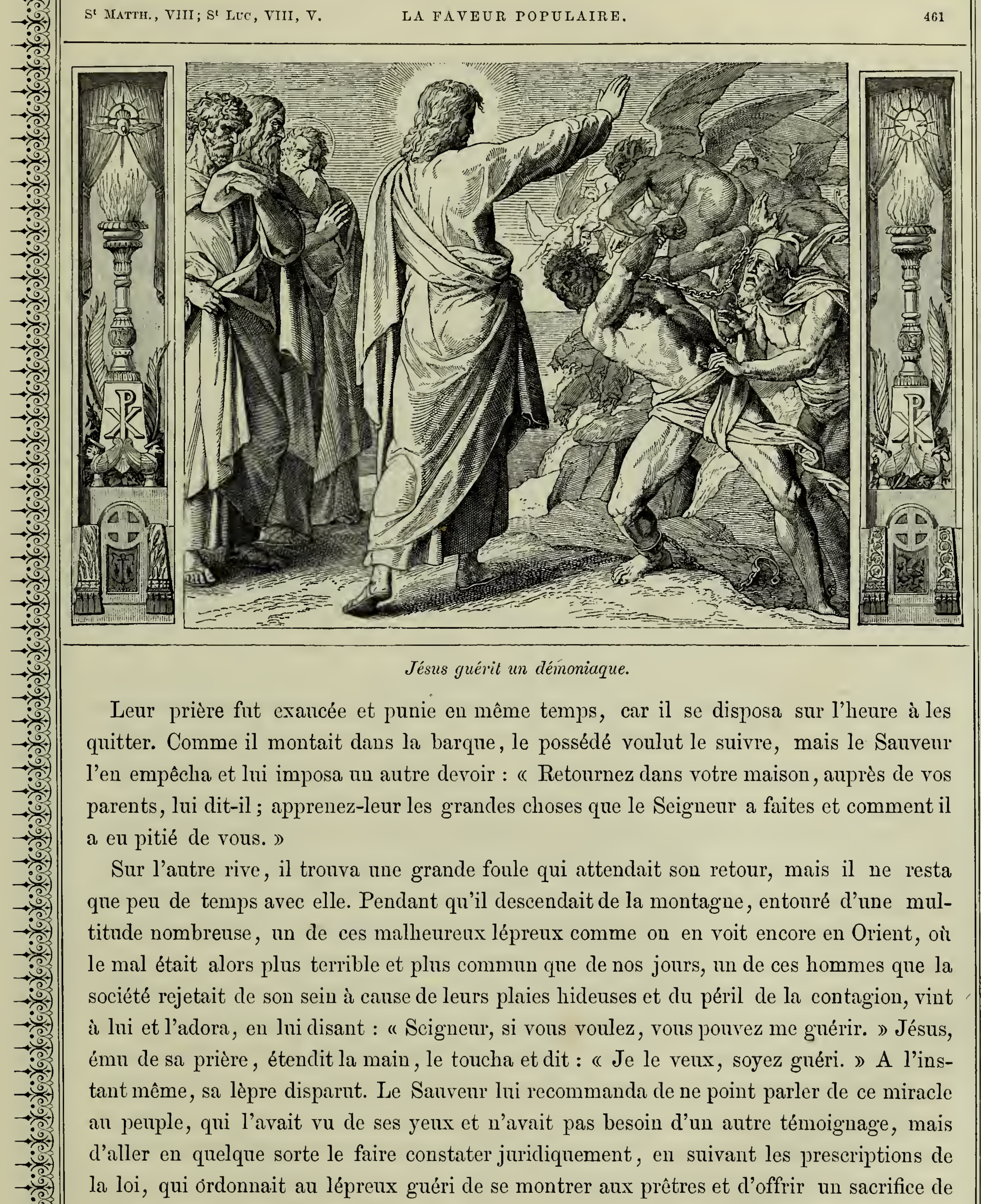
Jésus dort pendant la tempête.

Jésus lui répondit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu. » Les appels de la grâce sont impérieux et n'admettent pas d'égoïstes calculs. « Suivez-moi, dit encore le Sauveur à un homme qui voulait se ranger parmi les siens. — Seigneur, lui fut-il répondu, je vous demande d'aller auparavant ensevelir mon père, c'est-à-dire l'assister dans sa vieillesse. — Suivez-moi, répéta Jésus, et laissez les morts ensevelir les morts, » en abandonnant aux enfants du siècle le soin des choses de ce monde. C'est que le Christ se réserve toutes les préférences, et qu'il faut tout quitter pour lui comme pour Dieu; en cela même, il affirmait sa divinité. Ainsi, quand le premier appel du Maître n'avait pas suffi à rendre la vocation définitive, il en venait un second, et l'apostolat recevait sa consécration.

Le soir même du jour où les habitants de Capharnaüm avaient pressé le Sauveur de rester au milieu d'eux, Jésus, pour échapper à de nouvelles instances, retourna au bord du lac, et dit à ses disciples : « Passons de l'autre côté. » De la rive occidentale où le flot uni vient battre une grève très-basse et qui s'élève graduellement en pentes verdoyantes, à la rive orientale où les flots se brisent sur des bords escarpés, la traversée ne pouvait être longue, surtout à cette extrémité du lac de Génézareth. La mer était calme et limpide et reflétait l'azur des cieux. Se dérobant à la foule, Jésus monta sur une barque avec ses disciples, et

quelques autres bateaux l'accompagnèrent. Le Sauveur était fatigué, car, en prenant notre nature, il en avait accepté toutes les faiblesses, sauf celle du péché ; il se coucha à la poupe du petit navire, la tête appuyée sur un coussin, et s'endormit. Mais bientôt le ciel et les flots s'assombrirent ; un violent coup de vent s'abattit sur le lac, en souleva les eaux, et les jeta avec furie par-dessus les bords de la barque, qui en fut comme remplie et parut sur le point de sombrer. Les disciples, effrayés du danger, s'écrièrent : « Seigneur, sauvez-nous ! nous périssons ! » Jésus dormait comme homme, mais il veillait comme Dieu ; il avait permis cette tempête pour montrer qu'il avait sur les éléments la même puissance que sur les hommes ; il s'éveilla aux cris des siens et leur dit : « Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ? » Et, s'étant levé, il menaça les vents et dit à la mer : « Tais-toi ! » Le vent cessa aussitôt et il se fit un grand calme. Et de toutes parts, sur les barques voisines comme sur celle du Sauveur, on disait : « Quel est cet homme qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent ? »

On arriva bientôt à l'autre bord, au pays des Géraséniens, qui fait face à la Galilée. Comme Jésus sortait de la barque, deux possédés vinrent à lui. Ils habitaient hors de l'enceinte de la ville, et les cavernes des tombeaux leur servaient de demeure. Ils étaient si furieux que personne n'osait passer de ce côté. Il y en avait un surtout qui, depuis fort longtemps, était possédé de la manière plus violente. Le malheureux errait tout nu parmi les sépulcres et sur les montagnes, qui, la nuit, retentissaient de ses cris lugubres, et il se déchirait le corps avec des cailloux. On avait cherché à l'enchaîner, mais il avait rompu ses liens et brisé ses fers. Du plus loin qu'il vit Jésus, il courut à sa rencontre et l'adora. L'autre se joignit à lui, et tous deux ensemble se mirent à crier, ou plutôt le démon cria par leur bouche : « Qu'avons-nous à démêler avec vous, Jésus, fils du Dieu très haut? Êtes-vous venu pour nous tourmenter avant le temps? » Le Sauveur commanda à l'esprit du mal de sortir du corps des possédés, et s'adressant au plus furieux : « Quel est ton nom? dit-il au démon. — Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs, » lui fut-il répondu. Et, en effet, des démons nombreux, forcés d'obéir à la parole du Maître, quittèrent la place et le prièrent de ne pas les chasser du pays, en les renvoyant à l'abîme. Il y avait là un troupeau d'environ deux mille porcs qui paissaient dans la montagne ; les démons dirent à Jésus : « Si vous nous chassez d'ici, laissez-nous entrer dans le corps de ces animaux. » Il y consentit, parce que tout lui appartient, et parce que le propriétaire de ce troupeau si considérable donnait un scandale, en nourrissant des animaux immondés dont la loi proscrivait l'usage. Les démons entrèrent donc dans les pourceaux, qui se précipitèrent aussitôt dans le lac et s'y noyèrent. Ceux qui les gardaient allèrent raconter partout la merveille dont ils avaient été témoins. On accourut auprès de Jésus, et l'on vit le plus terrible des deux possédés assis à ses pieds et parfaitement calme. Les Géraséniens eurent peur que de nouveaux miracles ne leur attirassent de nouveaux préjudices, et prièrent Jésus de s'éloigner.



Jésus guérit un démoniaque.

Leur prière fut exaucée et punie en même temps, car il se disposa sur l'heure à les quitter. Comme il montait dans la barque, le possédé voulut le suivre, mais le Sauveur l'en empêcha et lui imposa un autre devoir : « Retournez dans votre maison, auprès de vos parents, lui dit-il ; apprenez-leur les grandes choses que le Seigneur a faites et comment il a eu pitié de vous. »

Sur l'autre rive, il trouva une grande foule qui attendait son retour, mais il ne resta que peu de temps avec elle. Pendant qu'il descendait de la montagne, entouré d'une multitude nombreuse, un de ces malheureux lépreux comme on en voit encore en Orient, où le mal était alors plus terrible et plus commun que de nos jours, un de ces hommes que la société rejetait de son sein à cause de leurs plaies hideuses et du péril de la contagion, vint à lui et l'adora, en lui disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus, ému de sa prière, étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, soyez guéri. » A l'instant même, sa lèpre disparut. Le Sauveur lui recommanda de ne point parler de ce miracle au peuple, qui l'avait vu de ses yeux et n'avait pas besoin d'un autre témoignage, mais d'aller en quelque sorte le faire constater juridiquement, en suivant les prescriptions de la loi, qui ordonnait au lépreux guéri de se montrer aux prêtres et d'offrir un sacrifice de deux agneaux, avant de rentrer dans la vie sociale. L'admiration ne connut plus de bornes,

et Jésus, pour se soustraire à des témoignages trop éclatants, demeura quelque temps caché dans la solitude, où le peuple vint le trouver encore et interrompre la prière qui s'épanchait de son cœur. Quand il rentra dans sa ville de Capharnaüm, l'enthousiasme fut à son comble, en dépit du parti pharisaïque, qui, même en Galilée, prenait déjà une attitude hostile.

Un jour qu'il s'était rendu dans une maison particulière, celle de Pierre et d'André probablement, une foule considérable s'y rassembla et se pressa autour de la porte. Jésus lui annonça la parole de Dieu. Parmi les auditeurs se trouvaient des pharisiens et des docteurs de la loi, attirés par la réputation de ses discours et de ses miracles. Un homme impotent et paralytique s'y fit porter pour être guéri. Ceux qui l'avaient amené ne pouvant, tant était grande la multitude, pénétrer à l'intérieur et mettre le malade en présence de Jésus, imaginèrent de le monter sur le toit, qui devait être une sorte de terrasse, d'y pratiquer une ouverture et de descendre ainsi le paralytique avec son lit aux pieds du Sauveur. Le Maître, touché de cet acte de foi, voulut que la guérison de l'infirme fût entière, et, commençant par l'âme avant de songer au corps, il dit au paralytique : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » Aussitôt les pharisiens et les docteurs se prirent à raisonner. « Comment cet homme parle-t-il de la sorte? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? » C'était le premier symptôme nettement accusé de l'opposition qu'ils allaient soulever contre le Sauveur. S'il avait parlé de la sorte, c'est que toute la puissance divine était en lui et qu'il pouvait opérer directement la réconciliation avec Dieu, sans se soucier des rites pharisaïques. « Pourquoi faites-vous de mauvais jugements ? leur répondit-il. Lequel est plus facile, de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il au malade, je vous l'ordonne ; emportez votre lit et retournez dans votre demeure. » Et aussitôt celui-ci, se levant, chargea son lit sur ses épaules, et, glorifiant Dieu, reprit le chemin de sa maison. Les pharisiens furent confondus ; cette guérison extérieure était la confirmation et le symbole de la guérison intérieure, qui, de leur propre aveu, ne pouvait se faire que par Dieu lui-même. Le peuple, dans l'admiration, proclama la puissance de Jésus et dit : « Nos yeux ont vu des merveilles en ce jour. »

Un autre événement vint bientôt exaspérer la secte pharisaïque, qui ne voulait d'un Messie qu'autant qu'il délivrerait Israël du joug des Romains. Jésus, étant allé du côté de la mer, vit en passant un homme, nommé Matthieu ou Lévi, qui était assis à son bureau, car il était percepteur des deniers publics, aux gages des oppresseurs de sa patrie. Le Sauveur, qui ne pouvait s'arrêter à cette considération, voulut le mettre au rang de ses disciples et lui dit : « Suivez-moi. » Celui-ci se leva aussitôt et quitta tout pour le suivre. Comme il était riche, il désira témoigner sa reconnaissance envers son nouveau maître et lui donna un grand festin dans sa maison.



Guérison d'un paralytique.

Les pharisiens furent indignés de ce que Jésus consentait à s'asseoir avec ses disciples à la table d'un publicain, au milieu des pécheurs, et ils en marquèrent leur étonnement. Le Sauveur leur fit cette belle réponse : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin d'un médecin, mais ceux qui sont malades. Je ne suis pas venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs. » Les pharisiens, confondus, revinrent à la charge, et, s'adjoignant aux disciples de Jean, ils ne craignirent pas d'invoquer son exemple et d'opposer au Maître l'ascétisme de son Précurseur. « Les amis de l'époux, répliqua-t-il, peuvent-ils être dans le deuil et pouvez-vous les faire jeûner, tandis que l'époux est avec eux ? Un jour viendra où l'époux leur sera ôté, alors ils jeûneront. » Il déclarait ainsi que par sa présence étaient inaugurées les noces de l'humanité avec Dieu, et que le mariage sacré annoncé par les prophètes avait commencé. Il ne pouvait d'ailleurs, comme il en fit la remarque, imposer déjà à ses disciples les austérités de la pénitence ; c'eût été verser le vin nouveau dans de vieilles outres, au risque de les voir se briser.

Il tenait ce langage au bord de la mer, et, comme il parlait encore, un chef de la synagogue, nommé Jaïre, vint se prosterner à ses pieds et, dans sa foi imparfaite, il le supplia de venir sauver sa fille unique, une enfant de douze ans, qui se mourait. Il croyait bien que la présence de Jésus et l'imposition de ses mains étaient choses nécessaires pour

rendre la vie à l'enfant, et il ne supposait pas alors qu'un miracle de résurrection fût possible ; il faisait toutefois les plus vives instances. Jésus se leva et s'en alla avec lui, suivi de ses disciples.

Chemin faisant, comme la foule se précipitait sur ses pas au point qu'il avait peine à avancer, une femme qui souffrait depuis douze années d'une perte de sang, et qui avait inutilement recouru à tous les remèdes, parvint à s'approcher de lui par derrière et à toucher la frange de son vêtement. Image vivante de l'humanité qui se traînait languissante sous les étreintes du mal que nul n'avait jamais su guérir, cette femme que personne n'avait remarquée se disait : « Si je touche seulement le bord de son manteau, je serai guérie. » Le miracle, en effet, déborde de toutes parts dans la vie de Jésus et éclate même comme à son insu. Cette femme qu'il n'a pas vue, à qui il n'a pas dit un mot, le touche, et sur-le-champ elle est guérie. Cependant le Sauveur dit à ses disciples : « Qui m'a touché ? » Chacun s'excuse, et Pierre fait cette remarque : « Maître, la foule vous presse de toutes parts, comment pouvez-vous dire : Qui m'a touché ? — Je sais, insiste Jésus, que quelqu'un m'a touché, car une vertu s'est échappée de moi. » L'hémorroïsse comprend alors qu'elle n'a pu se soustraire à l'attention du Maître ; honteuse de son état, tremblant de recevoir un reproche et d'être privée du bienfait de la guérison, elle se jette à ses pieds, et en présence de tant de témoins auxquels elle eût rougi tout à l'heure de révéler le secret de son infirmité, elle avoue tout et attend dans la crainte comme une sentence du Sauveur. « Ma fille, lui dit-il avec bonté, ayez confiance, votre foi vous a sauvée. Allez en paix. »

En ce moment, un homme fendit la foule et vint dire au chef de la synagogue : « Votre fille est morte, ne fatiguez pas le Maître inutilement. » Mais le miracle de l'hémorroïsse guérie avait fortifié la foi de Jaïre : « Seigneur, dit-il au Sauveur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez la main sur elle et elle vivra. » Jésus lui dit : « Ne craignez pas, croyez seulement et votre fille sera sauvée. »

A la porte de la maison étaient déjà rassemblés, suivant une coutume introduite dans le pays, des joueurs de flûte qui faisaient entendre des chants lugubres et des gens qui pleuraient et jetaient de grands cris. « Pourquoi ces lamentations et ce bruit ? leur dit Jésus. Retirez-vous, la jeune fille n'est pas morte, elle dort. » Car une telle mort, qui devait être suivie d'une résurrection si prompte, pouvait s'appeler un sommeil ; c'est le nom même qui, depuis Jésus-Christ, convient au trépas de ses serviteurs. On ne comprit pas cette parole et on s'en moqua, car on savait bien que la jeune fille était réellement morte. Jésus, cependant, prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, ainsi que le père et la mère de l'enfant, et entra dans la chambre mortuaire. Il saisit la main de la jeune fille et lui dit : « *Talitha cumi*, jeune fille, levez-vous ! » A l'instant, l'âme qui avait fui loin de ce pâle cadavre y rentra, et l'enfant se leva et se mit à marcher. Jésus lui fit donner de la nourriture. Les parents étaient plongés dans la stupeur.





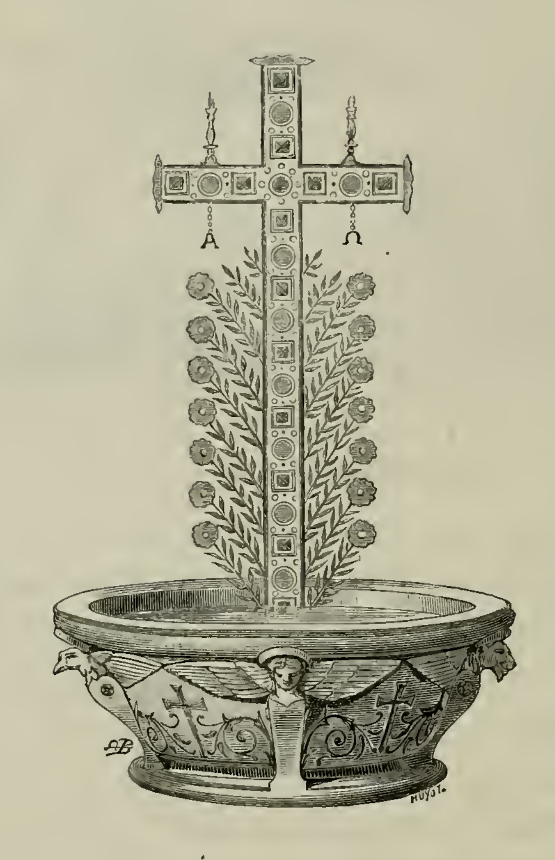
Jésus ressuscite la fille de Jaïre.

Le Sauveur, pour apprendre sans doute à ses disciples qu'il convient de se dérober aux applaudissements des hommes, leur recommanda le silence. Mais la foule qui entourait la maison apprit le fait, et la nouvelle s'en répandit dans tout le pays.

Au sortir de là, ou peut-être, suivant certains interprètes, alors que Jésus se disposait à se rendre à Jérusalem pour la fête des Purim qui était proche, deux aveugles, mêlés à la foule, le suivaient en criant : « Fils de Dieu, ayez pitié de nous! » Pour éprouver leur foi sans doute, Jésus sembla d'abord ne pas les entendre, mais, au moment où il allait entrer dans une maison, il se retourna et leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous désirez? — Oui, Seigneur, » répondirent-ils. Alors il toucha leurs paupières en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Et leurs yeux s'ouvrirent. Jésus leur recommanda encore le secret, mais ils n'en tinrent pas compte.

Aussitôt après leur départ, on lui amena un muet, possédé d'un démon qui tenait sa langue enchaînée. Jésus chassa le démon et le muet parla. Le peuple fit éclater son admiration : « Jamais, disait-on, rien de pareil ne s'est vu en Israël. » Seuls les pharisiens disaient : « C'est par la vertu de Beelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. » Jésus ne releva point alors cette pauvre calomnie qui n'avait sans doute pas été proférée en sa présence. Il continua à visiter les villes et les bourgades, enseignant dans les synago-

gues, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu et guérissant toutes les maladies. Ses entrailles étaient émues à la vue des multitudes qui se pressaient sur ses pas. Il les comparait à des brebis sans pasteurs, et disait à ses disciples : « La moisson est immense et les ouvriers sont rares. Priez donc le Maître du champ pour qu'il y envoie des moissonneurs. »



Jésus guérit deux aveugles (page 465).

LA DEUXIÈME ANNÉE.

L'HOSTILITÉ.

ÉSUS, traversant la Galilée, se rendait à Jérusalem pour y célébrer, suivant les uns, la fête des Purim, instituée en souvenir de la délivrance des Juifs par Esther et Mardochée, ou, suivant les autres, la fête de Pâques. La seconde année de son ministère public avait commencé : elle devait être plus rude que la première. L'hostilité des pharisiens se montrait de plus en plus vive, et Jésus allait de nouveau les rencontrer dans la ville sainte, plus nombreux, plus puissants et plus malveillants qu'en Galilée.

Il y avait à Jérusalem, au nord du Temple et près de la porte des Brebis, une grande piscine dite Probatique, et appelée en hébreu *Bethesda.* Elle était entourée de cinq galeries couvertes où se pressaient en foule des malades et des impotents qui attendaient qu'une agitation se produisît à la surface des eaux pour s'y plonger. Le peuple était unanime à dire qu'un ange descendait du ciel et venait à certains moments communiquer à la fontaine un mouvement et une vertu curative.

Les interprètes modernes croient généralement que cette piscine, dont les ruines existent encore et portent les caractères d'une construction salomonienne, était alimentée par une source d'eaux minérales ou thermales, et qu'un dégagement gazeux intermittent y produisait une sorte de bouillonnement. L'Évangile dit que l'ange du Seigneur y descendait, remuait les eaux, et que le premier qui pouvait alors s'y baigner était guéri, quelle que fût sa maladie. Ce langage attribue une vertu miraculeuse aux eaux de la piscine Probatique, mais il se concilie avec l'interprétation naturelle du phénomène. Le paganisme avait mis les nymphes au bord des fontaines, et des dieux épanchaient leurs urnes au lit des fleuves. La conception populaire, dont l'Évangile s'est fait l'interprète, a bien aussi sa réalité comme elle a sa poésie ; car, a dit saint Thomas d'Aquin : « Toute la nature matérielle est régie par les anges. »

Jésus vint à passer au milieu des malades couchés sous le portique, et, à ce spectacle, il sentit la pitié s'émouvoir en son cœur. Un malheureux paralytique, malade depuis trente-huit ans, était là, gisant sur le sol. « Voulez-vous être guéri? lui dit Jésus. — Seigneur, répondit-il, je n'ai personne qui me plonge dans la piscine, quand l'eau vient à s'agiter. C'est en vain que j'essaye de m'y rendre ; un autre y arrive toujours avant moi. — Levez-vous, lui dit Jésus, emportez votre lit et marchez. » A l'instant, le paralytique fut guéri. Il chargea son lit sur ses épaules et se mit à marcher. Or ce jour-là était un sabbat. Les pharisiens rencontrèrent cet homme qui emportait son grabat. « Il ne vous est pas permis de porter ce fardeau, » lui dirent-ils. Celui-ci répondit simplement par un mot qui justifiait son action : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prenez votre lit et marchez. » Partisans outrés du sabbatisme, les Pharisiens ne virent qu'une seule chose, à savoir que leur tradition avait été violée. « Quel est celui qui vous a parlé ainsi? » lui dirent-ils. Il ne put leur répondre, ne connaissant pas l'étranger qui avait accompli envers lui cet acte de miséricorde, sans tenir compte du sabbat, opposant ainsi la morale divine à la morale factice du judaïsme. Mais, quelque temps après, Jésus le trouva dans le Temple, où la reconnaissance l'avait amené sans doute, et lui dit : « Vous voilà guéri, gardez-vous de pécher désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis encore. » Cet homme, l'ayant reconnu, se hâta de publier partout : « C'est Jésus qui m'a guéri. »

Les juifs poursuivirent de leurs reproches accusateurs celui qui avait osé, selon eux, violer le sabbat en faveur d'un malade. Jésus ne chercha point à justifier en elle-même cette œuvre de miséricorde ; mais, élevant le débat à sa plus grande hauteur, il en appela au principe de sa filiation divine. « Mon Père ne cesse jamais d'agir ; voilà pourquoi j'agis moi-même, » leur dit-il. C'est qu'en effet l'amour divin a droit d'intervenir à toute heure pour le salut des hommes, et que son activité se place au-dessus de la loi du sabbat. Mais il y avait là de quoi exaspérer la secte pharisaïque, et Jésus était allé plus loin encore : en caractérisant de la sorte sa céleste origine, il avait affirmé sa divinité. Des cris de mort

rententirent contre lui, non plus seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père, et se faisait lui-même égal à Dieu. Partout ailleurs qu'à Jérusalem, où un prophète avait toujours droit de parler, quelque dure que fût sa parole, il eût été impossible à un docteur de dominer le tumulte ; usant ici d'un privilége local, Jésus continua ses enseignements ; il établit d'abord sa parfaite conformité avec son Père, parla de l'amour que le Père a pour lui, des œuvres merveilleuses qu'il lui donne d'accomplir, et de celles plus grandes encore qui doivent se produire un jour. « Car, aussi bien que le Père, le Fils peut donner la vie et ressusciter les morts. Le Fils est celui qui juge; il a droit aux mêmes honneurs que le Père. Quiconque croit en sa parole a la vie éternelle, et ressuscitera un jour pour cette vie. Car la résurrection viendra pour les méchants comme pour les bons, et le Fils, auquel tout jugement a été remis, jugera selon la justice et conformément à la volonté de son Père. » Cette fière doctrine, jetée sans ménagement à la face de ces groupes hostiles, fit crier au blasphème. Jésus en prouva la vérité en invoquant un autre témoignage que le sien, un témoignage plus grand que celui de Jean-Baptiste, sous la parole duquel la Judée s'était inclinée, le témoignage de Dieu lui-même, qui parle dans les œuvres miraculeuses de son Envoyé, qui parle plus haut encore au fond des consciences où sa voix est étouffée, qui parle enfin dans les Écritures où elle est méconnue. S'il y a entre Jésus et les juifs un profond désaccord, c'est qu'il représente l'amour qui se sacrifie et qu'il ne cherche pas sa gloire, tandis qu'ils sont dominés par l'orgueil et surtout avides de gloire humaine. Aveuglés par de fausses conceptions, les sectateurs de Moïse ne savent plus lire les livres qu'ils commentent, car ces livres rendent témoignage à Jésus. Mais, puisqu'ils ne croient pas aux oracles de leurs Écritures, comment croiraient-ils à la parole de Jésus?

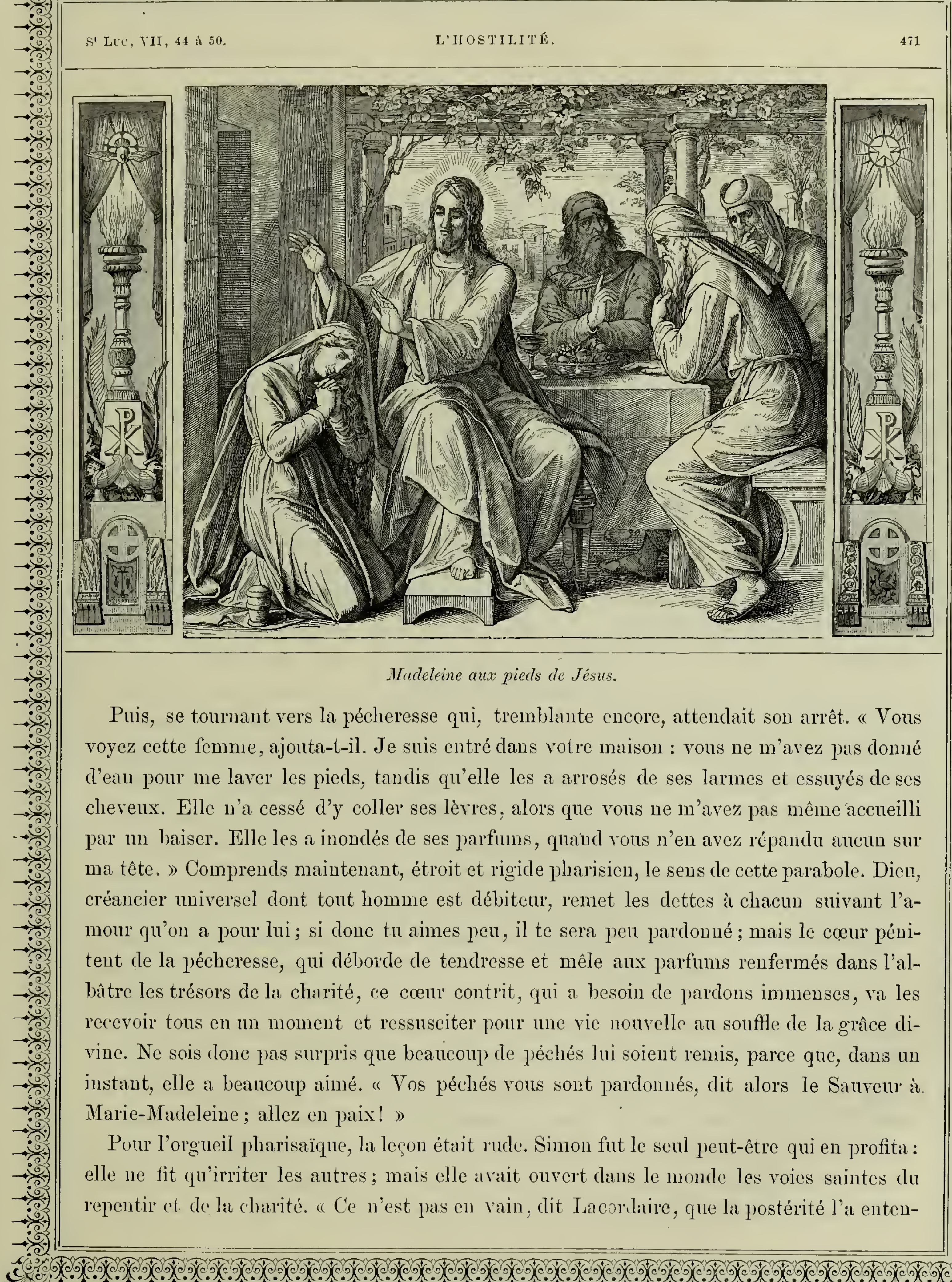
Dans cette apologie présentée à ses ennemis, le Maître, après avoir révélé le secret des cieux, a pénétré celui des consciences ; il a sondé les replis du cœur humain et montré que l'opposition qu'on lui fait a son principe dans la perversité morale, car elle a contre elle le témoignage des miracles évangéliques et celui de l'Écriture, depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste. La démonstration est complète et n'a rien perdu de sa valeur contre ceux qui ferment encore aujourd'hui les yeux à la lumière. Tels étaient les pharisiens alors ; ils ne demandaient pas à être éclairés, et les paroles les plus convaincantes les laissaient toujours plus aigris et plus violents.

C'est ici sans doute qu'il convient de placer la scène rapportée par saint Luc au chapitre septième de son évangile. Jésus, qui n'avait de haine que contre les vices et non contre les personnes, avait accepté une invitation qu'un pharisien, nommé Simon, avait voulu lui faire, et s'était rendu dans sa maison, à Béthanie, petite ville voisine de Jérusalem, si, comme on le croit généralement, ce personnage n'est autre que Simon le Lépreux. Le Sauveur se mit à table, à demi couché sur le *triclinium,* suivant la coutume du temps. Or, voici

qu'une femme, connue de la ville comme pécheresse, entra dans la salle, avec un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux. Cette pécheresse, la critique l'a définitivement établi aujourd'hui, c'était Marie, sœur de Marthe et de Lazare. On l'appelait Madeleine, parce qu'elle était originaire du bourg de Magdala, en Galilée, auprès du lac de Génézareth.

Sans être une vulgaire courtisane, elle avait, par les inconstances de son cœur, donné la mesure des plus étonnantes faiblesses qui, depuis longtemps déjà, n'étaient plus un mystère dans la ville. Aussi l'Évangile nous la montre-t-il sous la domination de sept démons. Des profondeurs de sa misère, cette femme tombée, mais tourmentée par le sentiment de sa dignité perdue, se sentit attirée vers celui qui lui apparaissait comme l'idéal de la noblesse et de la pureté morales, et qui pouvait rendre encore à son âme affaiblie le ressort qu'elle n'avait plus, en lui apportant, avec des regrets efficaces, l'estime d'elle-même et les divins pardons. Comment sut-elle arriver jusqu'à lui? Comment put-elle se glisser dans la maison d'un pharisien rigide sans exciter la défiance de personne? L'Évangile ne nous l'a point dit. Elle entre sans prononcer une parole, et se glisse auprès de Jésus, exprimant par son attitude les luttes secrètes et les repentirs de son cœur. Au contraste de la sainteté du Maître, le sentiment de sa propre indignité se réveille plus poignant, et, domptée jusque dans les profondeurs de son âme, elle tombe anéantie à ses pieds. Ses larmes abondantes, accompagnées de sanglots étouffés, les arrosent; elle dénoue sa chevelure et la laisse tomber à flots ; puis de cette parure de son front humilié, elle essuie ces pieds. Aucune parole, aucun geste ne l'a troublée dans ces actes de repentance; cet accueil la rassure : elle ose les effleurer de ses lèvres, purifiant ainsi ce qu'elle avait profané. Ouvrant alors son vase d'albâtre, dont les senteurs s'exhalent et remplissent la maison, elle répand sur eux des parfums qui n'ont servi jusqu'à ce jour peut-être qu'à donner à ses charmes plus d'attraits ; elle en fait les instruments de son repentir et de son nouvel et chaste amour.

Qu'on juge de la surprise où de pareilles démonstrations de la part d'une telle femme durent jeter un homme qui, comme le pharisien, ne voulait pas plus transiger avec les convenances qu'avec la vertu. « Si celui qui s'est assis à ma table, se disait-il, était un prophète, il saurait certainement quelle est cette femme qui le touche et n'ignorerait pas que c'est une pécheresse. » Jésus avait pénétré sa pensée : « Simon, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, parlez. » Ici commence une touchante parabole, où se révèle une supériorité morale que le pharisien ne connaissait point encore, lui l'homme intègre, mais au cœur sec, qui n'avait mis qu'une froide condescendance au service de son hôte divin. « Un créancier avait deux débiteurs. L'un devait cinq cents deniers; l'autre cinquante. Comme ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre acquitter leur dette, il leur en fit remise à tous deux. Quel est celui des deux qui l'aime le plus? — C'est, reprit le pharisien, celui à qui il a été remis davantage. — Vous avez bien jugé, » lui dit Jésus.



Madeleine aux pieds de Jésus.

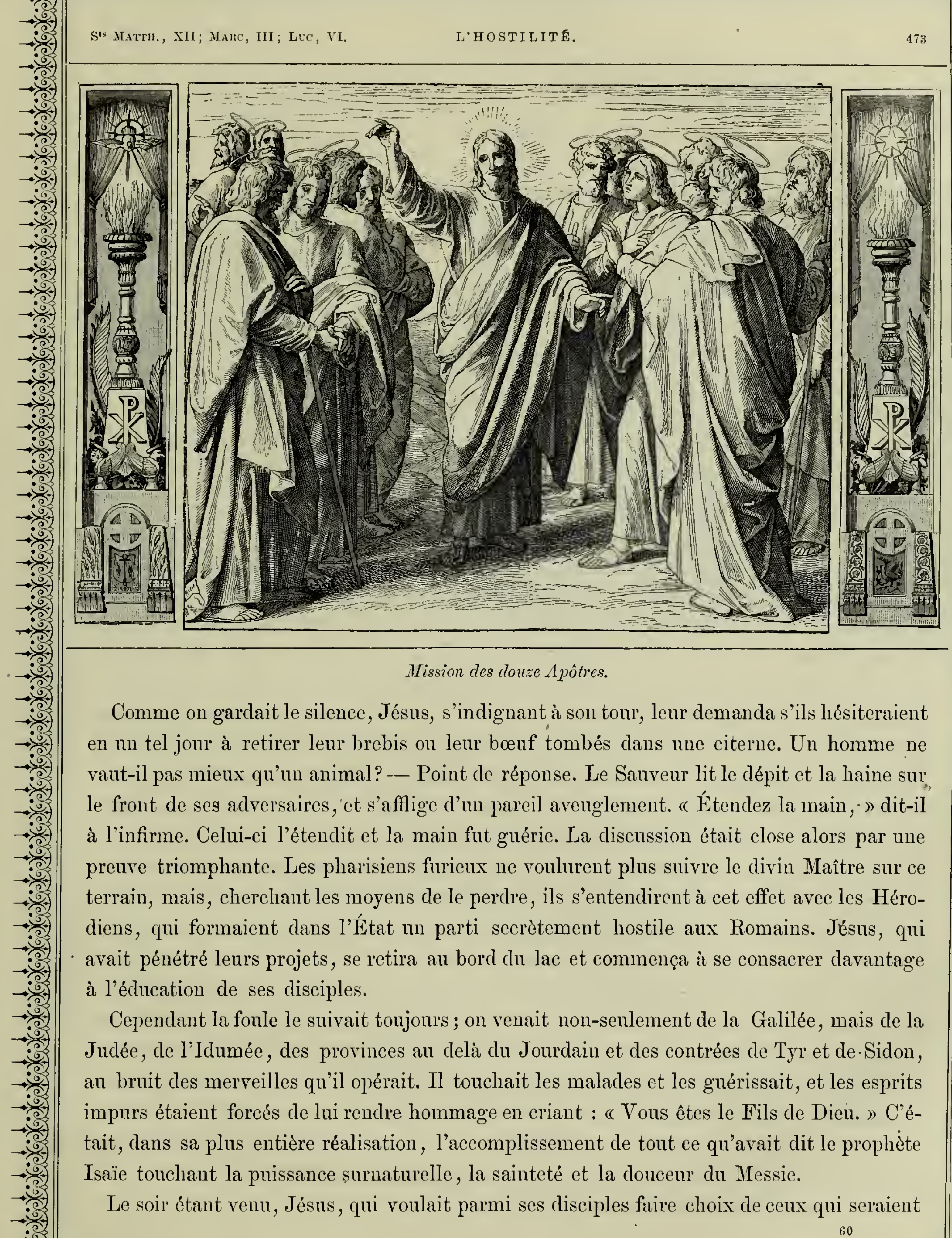
Puis, se tournant vers la pécheresse qui, tremblante encore, attendait son arrêt. « Vous voyez cette femme, ajouta-t-il. Je suis entré dans votre maison : vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, tandis qu'elle les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux. Elle n'a cessé d'y coller ses lèvres, alors que vous ne m'avez pas même accueilli par un baiser. Elle les a inondés de ses parfums, quand vous n'en avez répandu aucun sur ma tête. » Comprends maintenant, étroit et rigide pharisien, le sens de cette parabole. Dieu, créancier universel dont tout homme est débiteur, remet les dettes à chacun suivant l'amour qu'on a pour lui ; si donc tu aimes peu, il te sera peu pardonné ; mais le cœur pénitent de la pécheresse, qui déborde de tendresse et mêle aux parfums renfermés dans l'albâtre les trésors de la charité, ce cœur contrit, qui a besoin de pardons immenses, va les recevoir tous en un moment et ressusciter pour une vie nouvelle au souffle de la grâce divine. Ne sois donc pas surpris que beaucoup de péchés lui soient remis, parce que, dans un instant, elle a beaucoup aimé. « Vos péchés vous sont pardonnés, dit alors le Sauveur à Marie-Madeleine ; allez en paix ! »

Pour l'orgueil pharisaïque, la leçon était rude. Simon fut le seul peut-être qui en profita : elle ne fit qu'irriter les autres ; mais elle avait ouvert dans le monde les voies saintes du repentir et de la charité. « Ce n'est pas en vain, dit Lacordaire, que la postérité l'a enten-

duc. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitente, parfum répandu sur la chair sans tache du Dieu-Homme, non, vous n'avez point été stériles! D'autres Maries se sont levées de la couche du vice; elles ont de siècle en siècle abordé les pieds encore humides du Sauveur des hommes; elles y ont pleuré à leur tour; elles y ont attaché les nœuds de leur chevelure; elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans le remords, et versé le parfum demeuré au fond du vase où la première Marie l'avait déposé. Le monde l'a vu: ennemi de la pureté qui lui résiste, il n'a pu refuser son admiration à la pureté qui renaît de ses cendres, et, tout aveugle qu'il est, il a compris pourquoi Jésus, voulant se choisir des amis sur la terre, avait appelé la pécheresse, après avoir élu la chasteté de saint Jean. O mon Dieu, vous êtes Dieu, car vos paroles ont créé des vertus, et votre amitié pour une pécheresse a créé des saints! »

L'Évangile ne dit pas si Jésus demeura en Judée jusqu'après la fête de Pâques, ou s'il dut s'en éloigner plus tôt en raison de l'animosité des Juifs contre lui. Nous savons seulement qu'il retourna en Galilée. Dès qu'il parut au bord du lac, la foule, comme autrefois, se précipita sur ses pas; comme on y comptait, mêlés aux adorateurs et aux partisans du Sauveur, des adversaires ou des malveillants, la question du sabbat, l'idole pharisaïque à laquelle nul ne pouvait toucher, dut se poser bientôt en Galilée, comme en Judée. Les disciples, un jour de sabbat, ont cueilli dans les champs voisins du lac quelques épis mûrs et les ont froissés dans leurs mains pour en extraire les grains et les manger. C'est un scandale énorme. Ils ont méconnu, non pas le droit de propriété, ce qu'ils ont fait, la loi le permet chez les Hébreux, mais ils ont violé le sabbat pour apaiser leur faim, et voilà que les pharisiens les dénoncent avec indignation. Jésus en appelle de cette interprétation mesquine et hypocrite au véritable esprit de la loi, invoque l'exemple de David qui dans un besoin pressant s'est nourri, lui et ses compagnons, de pains de proposition auxquels les prêtres seuls pouvaient toucher; puis il déclare que le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, que la morale divine met la miséricorde au-dessus du sacrifice et n'exige pas le repos du saint jour au péril de la vie, ni au grand détriment de la santé, et qu'enfin le Fils de l'homme est le maître même du sabbat.

Ce que le Sauveur vient d'affirmer ainsi, il ne tarde pas à le prouver par ses œuvres, c'est-à-dire par l'argument irrésistible du miracle. En pleine synagogue, à l'heure où il enseignait le peuple un jour de sabbat, un homme qui avait la main droite desséchée se présenta et excita au plus haut point la curiosité méchante des pharisiens qui voulaient savoir s'il obtiendrait sa guérison ce jour-là. Jésus, qui lisait au fond de leurs cœurs, dit à l'infirme : « Levez-vous et restez debout au milieu de l'assemblée. » — Puis s'adressant aux pharisiens : « Est-il permis, leur dit-il, de faire le bien ou faut-il faire le mal le jour du sabbat? Faut-il sauver une âme ou la laisser perdre? »



Mission des douze Apôtres.

Comme on gardait le silence, Jésus, s'indignant à son tour, leur demanda s'ils hésiteraient en un tel jour à retirer leur brebis ou leur bœuf tombés dans une citerne. Un homme ne vaut-il pas mieux qu'un animal? — Point de réponse. Le Sauveur lit le dépit et la haine sur le front de ses adversaires, et s'afflige d'un pareil aveuglement. « Étendez la main, » dit-il à l'infirme. Celui-ci l'étendit et la main fut guérie. La discussion était close alors par une preuve triomphante. Les pharisiens furieux ne voulurent plus suivre le divin Maître sur ce terrain, mais, cherchant les moyens de le perdre, ils s'entendirent à cet effet avec les Hérodiens, qui formaient dans l'État un parti secrètement hostile aux Romains. Jésus, qui avait pénétré leurs projets, se retira au bord du lac et commença à se consacrer davantage à l'éducation de ses disciples.

Cependant la foule le suivait toujours; on venait non-seulement de la Galilée, mais de la Judée, de l'Idumée, des provinces au delà du Jourdain et des contrées de Tyr et de Sidon, au bruit des merveilles qu'il opérait. Il touchait les malades et les guérissait, et les esprits impurs étaient forcés de lui rendre hommage en criant : « Vous êtes le Fils de Dieu. » C'était, dans sa plus entière réalisation, l'accomplissement de tout ce qu'avait dit le prophète Isaïe touchant la puissance surnaturelle, la sainteté et la douceur du Messie.

Le soir étant venu, Jésus, qui voulait parmi ses disciples faire choix de ceux qui seraient

proprement ses apôtres, se retira sur la montagne et passa la nuit à s'entretenir avec son Père dans l'oraison. Dès l'aurore, il les appela tous et en désigna douze qui devaient travailler avec lui, prêcher comme lui l'Évangile ou la bonne nouvelle du salut, et auxquels il donna le nom d'apôtres. Il leur conféra le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Ce fut là le noyau de l'Église; le nouveau peuple d'Israël qu'il voulait former eut en eux ses douze chefs, pareils aux douze patriarches, fils de Jacob. Jésus ne les choisit pas dans les hauts rangs de la société ou de la synagogue; il les prit du commun du peuple, ignorants et grossiers, mais simples et droits, et disposés à se laisser façonner sous la main de l'architecte divin, qui voulait en faire douze pierres polies pour soutenir et embellir l'édifice de son Église. Nous connaissons déjà les noms de plusieurs d'entre eux. Simon, surnommé Pierre, est ici, comme toujours, désigné le premier. Viennent ensuite Jacques et Jean, fils de Zébédée, que le Sauveur appela *Boanergès* (enfants du tonnerre), puis André, frère de Pierre et comme lui fils de Jona, Philippe et Barthélemy qui n'est autre, sans doute, que Nathanaël, le publicain Matthieu ou Lévi; enfin, ceux dont il n'a pas été question encore jusqu'à présent sont Thomas, un autre Jacques, fils d'Alphée, Thadée ou Jude, et Simon le Zélateur. Il en est un dernier qui clôt tristement la liste de ces héros, les plus grands assurément que le monde ait jamais connus, c'est Judas Iscariote, le traître.

Le Sauveur avait à faire l'éducation de ces hommes obscurs et pauvres pour la plupart, lents à comprendre et à croire, et qui devaient plus d'une fois éprouver sa patience; il la poursuivit tout le temps qu'il demeura sur la terre, mais elle ne fut achevée qu'après son ascension, au jour où le Saint-Esprit descendit sur eux. Voici quelques-unes des instructions qu'il leur donna : « N'entrez pas sur les terres des Gentils ni dans les villes des Samaritains, cherchez de préférence les brebis égarées de la maison d'Israël. Partout où vous irez, annoncez la bonne nouvelle et dites : Le royaume de Dieu est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts. Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. N'ayez ni or ni argent dans vos ceintures, et ne vous préoccupez pas des choses nécessaires au voyage, car l'ouvrier mérite son salaire. Dans les villes ou bourgades, cherchez une maison où l'on vous reçoive, et dites en y entrant : Paix à cette maison! La paix descendra sur elle, si elle en est digne, sinon elle reviendra sur vous; si l'on refuse de vous recevoir dans quelque cité, sortez et secouez la poussière de vos pieds; Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Vous serez persécutés, traînés devant les tribunaux et les synagogues; vous aurez à me rendre témoignage devant les nations. Mais ne cherchez pas ce que vous devrez dire alors. L'Esprit du Père parlera en vous. Votre parole excitera des guerres intestines dans les familles; vous serez haïs à cause de mon nom, mais celui qui persévérera sera sauvé. Quand vous serez persécutés dans une ville, vous fuirez dans une autre. »







Le Sermon sur la montagne.

« Avant que toutes les cités d'Israël aient reçu l'Évangile, ajoute Jésus, l'avènement du Fils de l'homme viendra. Pour vous, puisque votre maître aura été maltraité, rien de surprenant que vous le soyez comme lui. Publiez sur les toits ce que je vous dis à l'oreille ; ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; mais craignez celui qui peut perdre l'âme pour l'éternité. Deux passereaux se vendent pour un as, et pas un ne tombe à terre sans la permission de votre Père ; de même, les cheveux de votre tête sont comptés, et l'on n'y touchera pas malgré lui. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive sur la terre. Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Quiconque ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi. La vie présente n'est pas la plus importante, celui qui la sacrifiera pour moi aura la vie éternelle. »

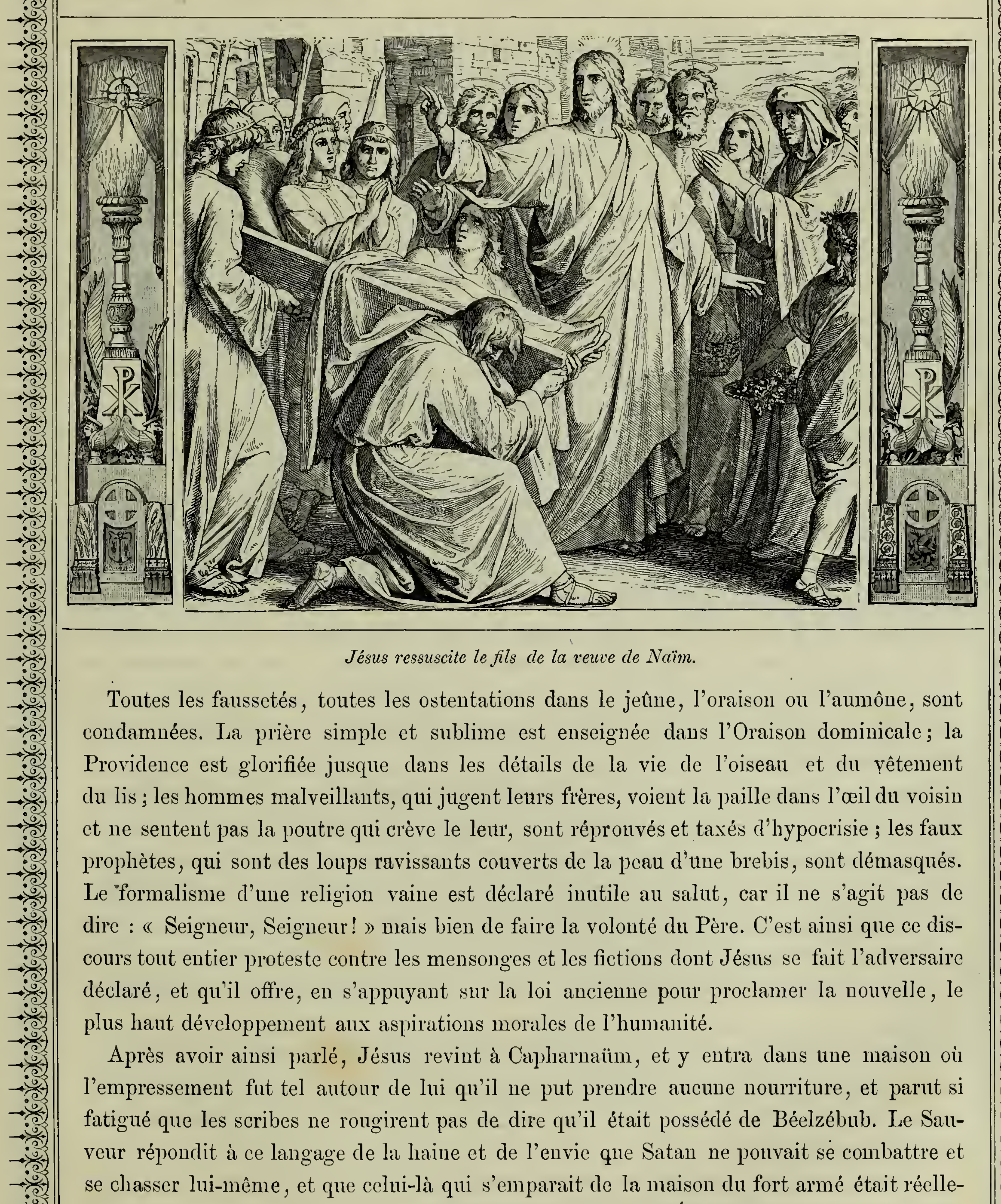
Ces enseignements n'ont pas été perdus pour l'Église. Ils y ont suscité les grands dévouements. Les apôtres, les confesseurs et les martyrs ont conquis l'univers, suivant la promesse du Sauveur : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Après leur avoir donné ces leçons et conféré tous les pouvoirs qui devaient faire fructifier leur ministère, le Maître envoya ses apôtres, deux par deux, dans toutes les villes où il se proposait de se rendre lui-même.

Ce fut peu de jours après que Jésus prononça le discours généralement connu sous le nom de sermon sur la montagne, s'adressant tout d'abord à ses disciples, mais parlant

aussi pour être entendu de la multitude assise à ses pieds pour l'écouter. Ce discours, que nous ont donné deux évangélistes, qui se complètent l'un par l'autre, est comme la charte du royaume de Dieu. C'est la législation nouvelle, qui développe et perfectionne celle du Sinaï. Elle n'est pas promulguée, comme autrefois, au milieu des foudres et des éclairs; tout ici, ce semble, parle de paix et d'amour. Le cadre est suave, autant que le tableau est doux. La colline, toute revêtue d'un fin gazon, s'élève en pentes adoucies depuis le bord du lac jusqu'au modeste plateau où s'est établi Jésus, ayant à ses pieds ses douze apôtres et toute la multitude assise sur un tapis de verdure. C'est de là qu'il a laissé tomber de ses lèvres des enseignements comme il n'en avait pas été entendu, qui allaient changer la face du monde et qui posaient les bases du royaume de Dieu.

Il débute, non par des menaces, mais par des béatitudes, offrant l'appât du bonheur à ceux qui répondent à ses appels divins, mais établissant en même temps les conditions indispensables pour entrer dans son royaume, pour devenir l'enfant de Dieu. « Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume de Dieu est à eux! Heureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre! Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde! Heureux ceux qui ont le cœur pur! Heureux les pacifiques!... Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!... Vous êtes heureux, alors qu'on vous maudit et qu'on vous persécute à cause de moi. Réjouissez-vous, car votre récompense sera grande dans les cieux. » Cette octave des Béatitudes ainsi formulée contient, dans ses divins paradoxes, tout un programme de réforme pour le monde égoïste et sensuel, elle rompt en visière avec le judaïsme dégénéré qui rêve ici-bas un tout autre empire que celui du ciel, car chaque béatitude a pour contre-partie un anathème, qui condamne toutes les maximes du pharisaïsme, et ferme le royaume céleste aux riches orgueilleux, injustes, violents et persécuteurs des amis de Dieu.

A cet exposé grandiose, où déjà se dessine la lutte qu'auront à soutenir jusqu'au martyre les disciples de Jésus, succèdent les grands traits de la mission des apôtres qu'il a formés : « Vous êtes le sel de la terre, ne vous laissez pas affadir. Vous êtes la lumière du monde, ayez soin de l'éclairer. » Car c'est une loi parfaite, bien supérieure à celle de Moïse, qu'il s'agit de promulguer. Celle-ci semble n'être faite que pour le dehors, elle est devenue comme un ensemble de pratiques extérieures; la loi nouvelle atteint le domaine intérieur : non seulement elle condamne le meurtre et l'adultère, mais toute parole, toute pensée de haine ou d'impureté est rigoureusement proscrite. Aucune transaction n'est possible avec le mal. La loi du serment a été mal interprétée; celle du talion doit disparaître devant le précepte de la charité. Certaines recommandations, sans doute, sont de conseil et non pas de précepte rigoureux, mais il faut viser haut pour atteindre le but : « Soyez parfaits comme votre Père est parfait. »



Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïm.

Toutes les faussetés, toutes les ostentations dans le jeûne, l'oraison ou l'aumône, sont condamnées. La prière simple et sublime est enseignée dans l'Oraison dominicale; la Providence est glorifiée jusque dans les détails de la vie de l'oiseau et du vêtement du lis; les hommes malveillants, qui jugent leurs frères, voient la paille dans l'œil du voisin et ne sentent pas la poutre qui crève le leur, sont réprouvés et taxés d'hypocrisie; les faux prophètes, qui sont des loups ravissants couverts de la peau d'une brebis, sont démasqués. Le formalisme d'une religion vaine est déclaré inutile au salut, car il ne s'agit pas de dire : « Seigneur, Seigneur! » mais bien de faire la volonté du Père. C'est ainsi que ce discours tout entier proteste contre les mensonges et les fictions dont Jésus se fait l'adversaire déclaré, et qu'il offre, en s'appuyant sur la loi ancienne pour proclamer la nouvelle, le plus haut développement aux aspirations morales de l'humanité.

Après avoir ainsi parlé, Jésus revint à Capharnaüm, et y entra dans une maison où l'empressement fut tel autour de lui qu'il ne put prendre aucune nourriture, et parut si fatigué que les scribes ne rougirent pas de dire qu'il était possédé de Béelzébub. Le Sauveur répondit à ce langage de la haine et de l'envie que Satan ne pouvait se combattre et se chasser lui-même, et que celui-là qui s'emparait de la maison du fort armé était réellement vainqueur et plus fort que lui. En ce moment, ajoute l'Évangile, la mère et les frères

de Jésus survinrent, et, ne pouvant percer la foule, ils lui firent dire qu'ils désiraient le voir. « Et qui est ma mère et qui sont mes frères? répondit-il; celui-là qui aura fait la volonté de Dieu est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

Nous ne relèverons pas, au sujet de cette expression : les frères de Jésus, l'allégation singulière du rationalisme moderne qui, se méprenant comme à plaisir sur le sens des mots dans la sainte Écriture, affecte d'y voir que Jésus n'était pas le fils unique de Marie. On pourrait citer des exemples sans nombre où les termes de frère et de sœur n'ont, comme ici, d'autre signification que celle de parent et de parente. Les cousins germains de Jésus sont appelés ses frères, et rien n'est plus conforme au génie de la langue et aux habitudes de la nation.

Il y avait alors à Capharnaüm un centurion dont le serviteur, qui lui était cher, allait mourir. Ce chef de cent soldats, au service des Romains, n'osa s'adresser lui-même à Jésus, mais il lui envoya des juifs pour le prier de venir guérir son serviteur. « Il mérite une telle faveur, dirent les envoyés, car il aime notre nation, et c'est lui qui a fait bâtir notre synagogue. — J'irai et je guérirai le serviteur, » répondit Jésus, qui se mit en marche aussitôt. Mais le centurion, dont la foi s'était accrue, vint au-devant de lui : « Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure; dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car, moi qui dépends d'un autre, j'ai des soldats, et quand je dis à l'un : Va, il va; fais cela, il le fait. » Admirant ces dispositions, Jésus s'écria : « En vérité, je n'ai pas rencontré une telle foi en Israël. Aussi les étrangers entreront dans le royaume des cieux, et ceux qui sont de la maison en seront rejetés. — Allez, dit-il ensuite au centurion, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. » A l'heure même, le serviteur fut guéri.

Jésus, ayant repris le cours de ses pérégrinations, arriva un jour aux portes de la petite ville de Naïm, située au pied du Thabor, dans une plaine riche et fertile. Il se trouva, par un de ces hasards apparents qui étaient un effet de sa providence, qu'on portait en ce moment un mort au lieu de la sépulture, situé chez les juifs hors de la cité. Ce cortège funèbre devait offrir le spectacle d'une bien profonde tristesse. C'était un jeune homme qu'on allait ensevelir, le fils unique d'une pauvre femme qui avait déjà perdu son mari. La mère était là, abîmée dans sa douleur, se traînant à peine à la suite de la dépouille mortelle de son enfant.

Jésus, en la voyant, fut ému d'une pitié profonde. « Ne pleurez point, » lui dit-il. Il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. « Jeune homme, levez-vous, dit-il, je vous le commande. » Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le remit à sa mère.

L'effet produit par ce miracle fut immense. On disait de toutes parts : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »







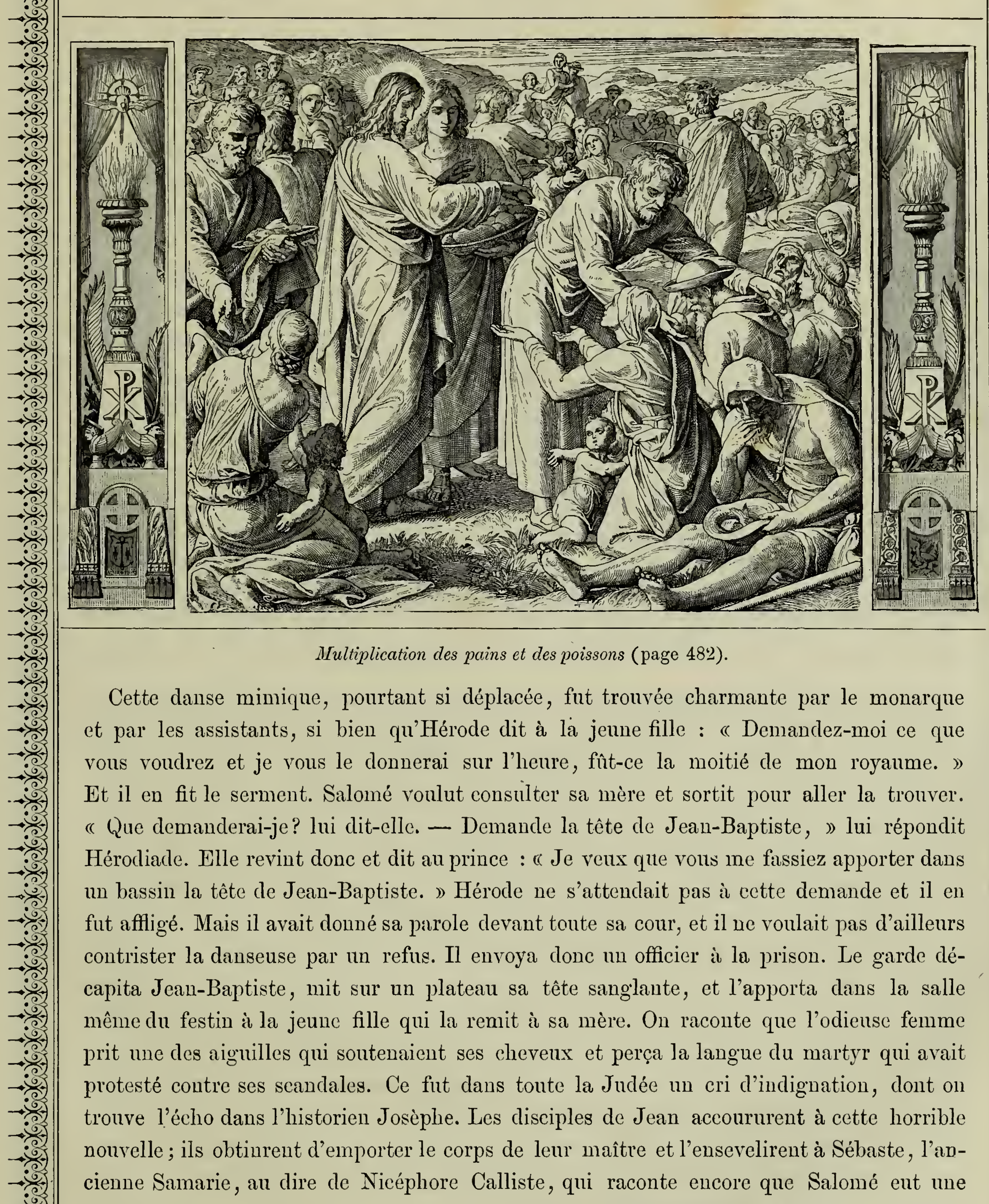
Martyre de saint Jean-Baptiste.

Le bruit en parvint même jusqu'aux oreilles de Jean-Baptiste, qui, depuis les premiers temps du ministère de Jésus, avait été arrêté sur l'ordre d'Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée. C'était un homme faible et passionné qui, ayant rencontré à Rome la femme de son frère Philippe, Hérodiade, petite-fille d'Hérode le Grand, l'avait épousée à son retour en Judée, au grand scandale de tout le peuple. La joie de ces noces criminelles ne tarda pas à être troublée par une voix aussi hardie qu'importune, celle de l'austère prédicateur qui baptisait sur les bords du Jourdain. Jean apparut tout à coup dans le palais du prince et lui fit entendre cette parole : « Il ne vous est pas permis de garder près de vous la femme de votre frère. » Hérode avait été ému ; il tenait, comme tout le monde, le Précurseur pour un prophète ; il l'avait plus d'une fois consulté et flottait indécis, en ce moment, entre sa conscience et sa passion. Hérodiade se fit la Jézabel du nouvel Élie, et, profitant des dispositions hostiles des pharisiens, qui disaient volontiers que Jean-Baptiste était un démoniaque, elle le fit, par eux, accuser auprès d'Hérode de tentatives et de complots séditieux. Le tétrarque, pour plaire à cette femme qui allait le mener plus loin dans la voie du crime, fit enfermer Jean-Baptiste dans la forteresse de Machéronte. Il y était toutefois assez bien traité, jouissait d'une certaine liberté, pouvait voir ses disciples et entretenait même des relations avec le souverain qui le tenait captif.

Les disciples de Jean hésitaient encore à se ranger sous la direction du Sauveur auquel leur maître avait rendu témoignage. Pour couper court aux incertitudes, le Précurseur fit venir deux d'entre eux et les adressa directement à celui qu'il avait proclamé l'Agneau de Dieu. « Êtes-vous celui qui doit venir, lui dirent-ils de sa part, ou devons-nous en attendre un autre? » Ce fut probablement à Naïm que Jésus reçut cette députation, et il était alors entouré d'une grande multitude de peuple que le bruit de son dernier miracle avait attiré autour de lui. Il fit tout d'abord ce que Jean avait prévu, en présence de ses envoyés. Il guérit les malades, délivra les démoniaques et rendit la vue aux aveugles. Prenant alors la parole, il dit aux disciples : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et bienheureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale. » Il est visible que Jésus fait ici allusion aux paroles d'Isaïe, qui avait prophétisé en termes analogues les traits du futur Messie.

Les envoyés se retirèrent convaincus, et Jésus, s'adressant à la foule, se mit à parler de Jean. Il commença par rendre hommage au caractère de l'héroïque défenseur de la justice et de la vérité. « Qu'êtes-vous allés voir au désert? Est-ce un roseau agité par le vent? Est-ce un homme revêtu de vêtements somptueux? Non, car Jean n'habite point dans le palais des rois, mais au fond d'un cachot. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui certes, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant toi pour te préparer la voie. En vérité, je vous le dis encore, parmi les enfants de la femme, nul ne fut plus grand que Jean-Baptiste, mais le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. Depuis l'apparition de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent. Car les prophètes et la loi ancienne n'ont été que des figures. La loi nouvelle est tellement supérieure à celle-ci que le premier de l'une est le dernier de l'autre. Cependant Jean, si vous voulez le comprendre, c'est le nouvel Élie; que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » Le peuple et les publicains, qui avaient reçu le baptême de Jean, acquiescèrent aux paroles de Jésus; mais les pharisiens, qui avaient dédaigné ce baptême, les repoussèrent et s'attirèrent à cette occasion les justes réprimandes du Sauveur.

Jean-Baptiste était toujours captif dans la forteresse. Hérodiade avait juré sa mort et n'attendait qu'une occasion favorable pour consommer sa vengeance. Elle ne tarda pas à se présenter. Au jour anniversaire de sa naissance, Hérode, étant venu à Machéronte, y donna un grand festin aux officiers de l'armée et du palais et aux principaux personnages de la Galilée. Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, entra dans la salle du festin, au mépris des convenances qui exigeaient que les femmes s'en retirassent avant la fin du repas, au mépris aussi de son âge et de sa condition, et elle y dansa devant tous les convives.



Multiplication des pains et des poissons (page 482).

Cette danse mimique, pourtant si déplacée, fut trouvée charmante par le monarque et par les assistants, si bien qu'Hérode dit à la jeune fille : « Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai sur l'heure, fût-ce la moitié de mon royaume. » Et il en fit le serment. Salomé voulut consulter sa mère et sortit pour aller la trouver. « Que demanderai-je? lui dit-elle. — Demande la tête de Jean-Baptiste, » lui répondit Hérodiade. Elle revint donc et dit au prince : « Je veux que vous me fassiez apporter dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. » Hérode ne s'attendait pas à cette demande et il en fut affligé. Mais il avait donné sa parole devant toute sa cour, et il ne voulait pas d'ailleurs contrister la danseuse par un refus. Il envoya donc un officier à la prison. Le garde décapita Jean-Baptiste, mit sur un plateau sa tête sanglante, et l'apporta dans la salle même du festin à la jeune fille qui la remit à sa mère. On raconte que l'odieuse femme prit une des aiguilles qui soutenaient ses cheveux et perça la langue du martyr qui avait protesté contre ses scandales. Ce fut dans toute la Judée un cri d'indignation, dont on trouve l'écho dans l'historien Josèphe. Les disciples de Jean accoururent à cette horrible nouvelle; ils obtinrent d'emporter le corps de leur maître et l'ensevelirent à Sébaste, l'ancienne Samarie, au dire de Nicéphore Calliste, qui raconte encore que Salomé eut une fin misérable. Ce qui est certain, suivant Josèphe, c'est qu'Hérode et sa criminelle épouse

expièrent bientôt leur horrible forfait. Chassés du trône par l'empereur Caïus, ils furent exilés dans les Gaules, et ensuite en Espagne, où ils traînèrent dans la misère les derniers jours de leur existence maudite.

Les disciples de Jean vinrent raconter à Jésus ce qui s'était passé, et désormais ils s'attachèrent à lui. Dans le même temps, les apôtres qui avaient été envoyés en mission, effrayés peut-être de la mort sanglante de Jean-Baptiste, se rapprochèrent de leur maître. La fête de Pâques était proche, mais Jésus ne se rendit point à Jérusalem pour cette solennité. « Venez, dit-il à ses apôtres, vous reposer au désert; » car la foule se pressait toujours autour d'eux, et ils n'avaient pas le temps de manger. Ils se rendirent au lac, montèrent dans une barque et arrivèrent sur la rive orientale aux environs de Bethsaïda.

Mais le peuple, devinant leur pensée et leur direction, les suivit à pied en contournant le lac et en recrutant sur le chemin tous les habitants du pays. Au sortir de la barque, Jésus, voyant toute cette multitude, fut ému de compassion. Il les accueillit avec bonté, leur parla longuement et guérit leurs malades. Comme il se faisait tard, les apôtres lui dirent : « Ce lieu est désert, et le jour est à son déclin; il faut congédier la foule pour que chacun puisse trouver à manger dans les villes et dans les hameaux. — Cela n'est pas nécessaire, répondit le Sauveur, donnez-leur vous-mêmes à manger. — Mais deux cents deniers n'y suffiraient pas, reprirent-ils, s'il fallait donner du pain à tout le monde. » Jésus, levant les yeux, considéra de nouveau la multitude et dit à Philippe : « Comment pourrons-nous acheter du pain pour nourrir ce peuple? » Il parlait ainsi pour l'éprouver, sachant bien ce qu'il allait faire. « Pour en donner un peu à tout le monde, répondit Philippe, il en faudrait pour deux cents deniers. — Combien avez-vous de pains ici? continua le Sauveur. Informez-vous-en. » André, frère de Pierre, revint lui dire : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour une pareille foule? » Il y avait là effectivement cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Jésus dit aux apôtres : « Faites-les asseoir par groupes. » L'herbe était haute dans la vallée et formait un tapis de verdure. La foule s'y assit. Alors Jésus prit les cinq pains, leva les yeux au ciel, et, ayant rendu grâce à son Père, il les bénit. Il les rompit ensuite et les distribua aux disciples pour les servir à la multitude; il fit de même pour les deux poissons, et chacun en mangea autant qu'il en voulut. Quand ils furent tous rassasiés, Jésus dit aux apôtres : « Recueillez les morceaux, pour qu'ils ne soient pas perdus. Ils le firent et remplirent encore douze corbeilles des fragments qui étaient restés des cinq pains d'orge et des deux poissons. Le peuple, qui avait vu le miracle, s'écria : « Celui-ci est le Messie promis au monde. » Et l'on voulait s'emparer de lui pour le proclamer roi. Mais Jésus, connaissant leur pensée, s'enfuit seul sur la montagne, ordonnant à ses apôtres de reprendre la mer et de la traverser sans lui.



Jésus soutient Pierre sur les flots.

Les disciples remontèrent dans la barque et se dirigèrent vers Capharnaüm. La nuit était venue sans que Jésus eût paru, et la mer commençait à s'agiter et à grossir. Ils ramèrent l'espace de vingt-cinq ou trente stades, presque deux lieues, avec de grands efforts, car le vent leur était contraire. Enfin, au moment où la barque était secouée fortement, vers la quatrième veille de la nuit, sur les trois heures du matin, Jésus, qui était demeuré seul sur le rivage, vint à eux en marchant sur les flots. Ils le virent s'approcher ainsi du navire et continuer sa route, comme s'il eût voulu les dépasser. Ils eurent peur. « C'est un fantôme, » dirent-ils ensemble, car tous l'avaient aperçu, et la frayeur leur fit pousser des cris. Mais Jésus leur dit : « Ayez confiance, c'est moi. Ne craignez point. » Pierre dit alors : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille vous rejoindre en marchant sur les eaux. » — « Viens, » répondit Jésus. Et sur-le-champ Pierre descendit de la barque et marcha sur les flots pour aller à lui. Le premier des apôtres est là tout entier. C'est une nature ardente et sincère, il est plein d'initiative, mais il est mobile et prêt à passer de l'enthousiasme à l'abattement. En ce moment, la tempête soulevait les vagues avec violence. Il craignit, et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi! » Jésus, étendant la main, le releva et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Les disciples prièrent alors le Sauveur de monter dans la barque. Il le fit, et le vent

cessa. Tous alors tombèrent à ses pieds et lui dirent : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » En un moment le navire toucha le rivage, bien qu'on en fût encore fort loin.

Ici, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Évangile, on sent, sous l'écorce des faits, se dégager les réalités futures de l'histoire de l'Église. Ce lac agité par la tempête, cette barque où les disciples naviguent difficilement, le Maître qui apparaît faiblement d'abord et comme un fantôme, l'intrépidité de Pierre, le miracle qui le soutient visiblement sur les eaux; qui ne reconnaît à ces traits des événements de tous les jours? Qui donc n'appelle pas de ses vœux l'heure où Jésus entrera dans la barque et calmera les vents?

A l'aube du jour, le lac, vers la rive orientale, se couvrit de barques; la multitude, nourrie miraculeusement la veille, voulait rejoindre Jésus, et son impatience était extrême. Elle traversa les flots, vint à Capharnaüm, et y trouva le divin Maître dans la synagogue. Comme on savait qu'il ne s'était point embarqué avec les disciples et qu'on ignorait son passage miraculeux sur les eaux, la première parole qu'on lui adressa fut celle-ci : « Maître, quand donc êtes-vous venu ici? » Mais Jésus, distinguant le motif de cet empressement des foules, leur dit : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles qui prouvent ma mission, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. » Il faut sortir de ce matérialisme grossier et s'élever à des pensées spirituelles : « Travaillez, continue-t-il, non pour vous procurer une nourriture périssable, mais plutôt celle qui subsiste pour la vie éternelle que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que le Père a marqué de son sceau. » Les juifs demandent alors quelles œuvres il leur faut accomplir pour obtenir ce salaire. Jésus réclame la foi en lui, c'est là l'œuvre exigée par Dieu. — Qu'il montre donc, par un miracle plus grand que ceux de Moïse, qu'on doit croire en lui. Moïse a fait tomber la manne pendant quarante ans dans le désert, et Jésus n'a nourri que cinq mille hommes, et une fois seulement. Ainsi le miracle de la multiplication des pains ne suffit pas à ce peuple qui a été élevé au milieu des prodiges. Il faut que le Maître nourrisse pour le satisfaire des générations entières. Ce qu'il demande s'accomplira, non pas à la manière dont il l'entend toutefois. Moïse n'a pas donné le vrai pain du ciel, la manne ne fortifiait que le corps et n'empêchait pas de mourir. Ce vrai pain descendu du ciel, Dieu vient de le donner au monde, auquel il procure la vie. « Maître, donnez-nous toujours ce pain-là! » poursuivent les juifs, dans une pensée toute matérielle encore. « C'est moi qui suis le pain de vie, » répond Jésus, qui expose aussitôt les effets que sa mission divine doit produire dans les âmes. Quiconque vient à lui n'aura plus ni faim ni soif; il suffit, pour aller à lui, d'obéir à l'attrait que Dieu met dans le cœur, et par lequel il amène les âmes à son Fils; il est nécessaire de connaître le Fils de l'homme et de croire en lui pour obtenir la vie éternelle et pour mériter la résurrection glorieuse. Ici les murmures l'interrompent. Il ose dire : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, » lui, le fils de Joseph, dont on connaît et le père et la mère! « Cessez de murmurer ainsi, » reprend le

Sauveur. Il faut une vue supérieure pour contempler les choses divines, il faut entendre l'appel de Dieu et y répondre pour arriver à celui que le Père a envoyé. Il faut qu'on se laisse instruire par lui, et, comme l'ont annoncé les prophètes, qu'on suive son enseignement, pour reconnaître le Père dans celui qui le représente ; car nul n'a vu le Père, si ce n'est celui qui est né de Dieu. Ayant ainsi condamné les instincts grossiers et les murmures de ses auditeurs, Jésus répète, avec un accent plus fort, le mot qui les a exaspérés. « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts ; si quelqu'un mange le pain du ciel, celui-là ne meurt pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Quiconque mangera ce pain vivra éternellement. Le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. »

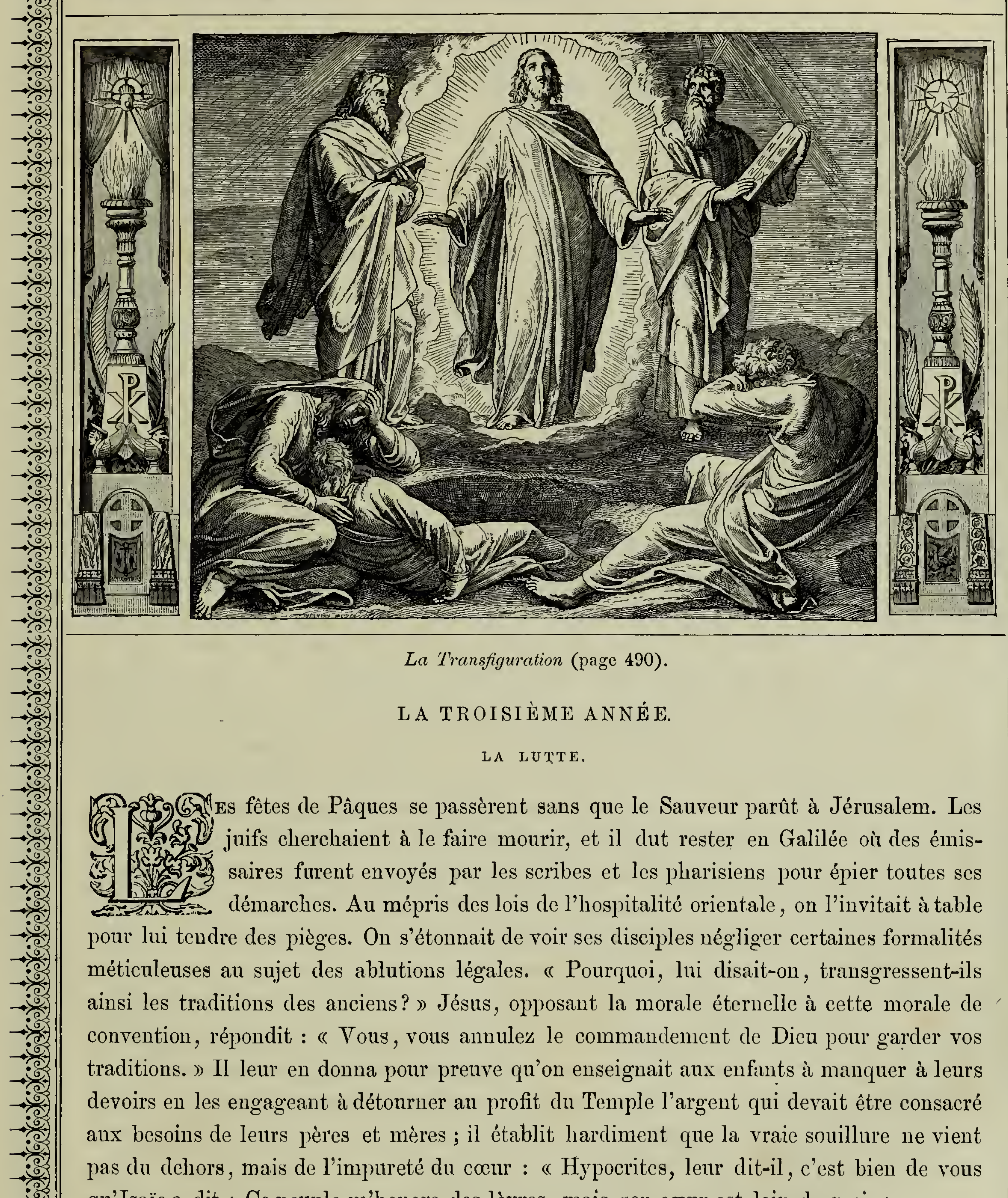
Ce discours révolte les juifs, et leur indignation éclate : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » s'écrient-ils. Pour les apaiser, Jésus n'a qu'un mot à dire. Si le langage qu'il a tenu est une simple métaphore, s'il a parlé, comme il le fait souvent, en paraboles, il n'a qu'à les avertir ; il le doit même ; car il faut ménager les esprits simples et ne pas les induire en erreur. Au lieu de cela, avec une énergie toujours croissante, Jésus reprend : « En vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Quiconque mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage... Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »

Il faut se faire, croyons-nous, une étrange illusion pour se refuser à l'évidence que portent avec elles de semblables paroles. Que les juifs de Capharnaüm ne les aient pas comprises, qu'ils les aient entendues en ce sens grossier que le corps matériel et visible du Christ serait immolé, coupé en morceaux et mangé comme l'était la chair des victimes, on le conçoit ; ils n'avaient pas vu la réalisation de cette sublime promesse et ne pouvaient se faire une idée du mode supérieur et divin dont elle s'accomplirait dans la Cène et se perpétuerait dans le monde ; mais quiconque a reçu la révélation des merveilles eucharistiques, s'il n'est pas aveugle, doit saisir tout le sens et toute la portée de ce discours. Évidemment, Jésus répond à l'objection qui lui a été posée : « Vous verrez un prodige plus grand que celui de Moïse : un pain descendu du ciel bien supérieur à la manne qui n'empêcha pas vos pères de mourir ; ce pain vivant, qui est ma chair, fera vivre éternellement quiconque en mangera. »

Mais les juifs n'en étaient pas à pouvoir saisir une si haute doctrine ; ce qu'ils en comprennent les révolte ; atteints au cœur par la pointe du glaive que Jésus a jeté dans le monde, plusieurs même des disciples ne peuvent s'empêcher de dire : « Cette parole est dure ; qui pourrait l'admettre ? » Cependant, pas plus pour eux que pour les autres, Jésus ne veut atténuer sa doctrine. « Ce langage vous scandalise, répond-il ; que sera-ce donc

quand le Fils de l'homme sera remonté vers les cieux, et qu'il faudra y croire cependant? Il est vrai que c'est l'esprit qui vivifie, et que les sens n'ont rien à faire ici; et les paroles que j'ai prononcées sont esprit et vie. » La solitude se fait autour de Jésus; le peuple s'éloigne; des disciples s'en vont, et le Sauveur, plein de tristesse, se tourne vers ses apôtres : « Et vous, leur dit-il, voulez-vous aussi m'abandonner? » Pierre lui répond par une parole vaillante : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. — Oui, répond le Sauveur; mais vous êtes douze ici que j'ai élus, et, parmi vous, il y a un fils de Satan. » C'était Judas, qui avait eu des rêves grossiers de fortune et de grandeur, et qui venait de comprendre sans doute qu'un pareil Messie n'était pas fait pour les réaliser.





La Transfiguration (page 490).

LA TROISIÈME ANNÉE.

LA LUTTE.

Les fêtes de Pâques se passèrent sans que le Sauveur parût à Jérusalem. Les juifs cherchaient à le faire mourir, et il dut rester en Galilée où des émissaires furent envoyés par les scribes et les pharisiens pour épier toutes ses démarches. Au mépris des lois de l'hospitalité orientale, on l'invitait à table pour lui tendre des pièges. On s'étonnait de voir ses disciples négliger certaines formalités méticuleuses au sujet des ablutions légales. « Pourquoi, lui disait-on, transgressent-ils ainsi les traditions des anciens? » Jésus, opposant la morale éternelle à cette morale de convention, répondit : « Vous, vous annulez le commandement de Dieu pour garder vos traditions. » Il leur en donna pour preuve qu'on enseignait aux enfants à manquer à leurs devoirs en les engageant à détourner au profit du Temple l'argent qui devait être consacré aux besoins de leurs pères et mères ; il établit hardiment que la vraie souillure ne vient pas du dehors, mais de l'impureté du cœur : « Hypocrites, leur dit-il, c'est bien de vous qu'Isaïe a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Quelque temps après, des pharisiens et des sadducéens vinrent lui demander qu'il

donnât un signe éclatant de sa mission, un miracle qu'on pût constater officiellement. Cette prétention, qui prouvait à quel point son caractère de miséricorde était méconnu par ce monde où il était pris pour un faiseur de prodiges, arracha au Sauveur un profond gémissement : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? répondit-il sévèrement. En vérité, cette race perverse n'en aura pas d'autre que celui de Jonas. » Et il s'éloigna d'eux. Jonas a suffi pour convertir Ninive, et Jésus ne peut rien sur eux. Il en appelle au signe futur de sa résurrection. Comme Jonas, il disparaîtra et sera enseveli pendant trois jours, puis il ressuscitera. Qu'on s'en tienne à ce prodige.

Cependant la foule des juifs qui revenaient de la solennité pascale s'attachait encore à ses pas. On était depuis trois jours dans un pays désert, et l'on n'avait rien à manger. Jésus, en cette circonstance, renouvela, en des conditions à peu près semblables, le miracle de la multiplication des pains.

Sur ces entrefaites, Hérode, que le spectre de Jean-Baptiste semblait poursuivre, entendit parler des miracles de Jésus et s'écria : « C'est Jean ressuscité qui accomplit ces prodiges. » Il voulait sans doute voir le Sauveur pour s'emparer de lui. Mais Jésus, à qui l'on avait donné ce conseil : « Éloignez-vous et sortez d'ici, car Hérode veut vous mettre à mort, » quitta la Galilée et se retira avec ses disciples sur les frontières de Tyr et de Sidon. Ces villes, autrefois métropoles du commerce, étaient bien déchues de leur ancienne gloire et n'avaient retenu de leur passé que leur attachement à l'idolâtrie phénicienne. Le divin Maître, qui savait qu'elles n'étaient pas mûres encore pour l'Évangile, ne se proposait pas d'y exercer sa mission. Il voulait donc entrer secrètement dans une maison amie, mais déjà son arrivée n'était pas complètement inconnue. Une femme de Chanaan, qui avait sans doute entendu parler de ses miracles, vint le trouver. « Seigneur, lui dit-elle, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmentée par le démon. » Et comme il gardait le silence, les disciples lui dirent qu'ils étaient importunés par les plaintes de cette femme : « Congédiez-la, car elle ne fait que crier après nous. » Il parut céder à leur désir et leur dit : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis égarées de la maison d'Israël. » Mais quand il eut franchi le seuil, la Chananéenne se prosterna à ses pieds et lui renouvela sa demande. Le Sauveur qui, jusqu'à ce jour, n'était resté sourd à aucune prière, n'eut pas l'air encore de vouloir se rendre aux instances d'une païenne, et, pour éprouver sa foi, il lui dit avec une apparente dureté : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. » Alors cette pauvre mère, sans se décourager, lui répondit avec une sainte hardiesse : « C'est vrai, Seigneur, mais les chiens peuvent manger les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jamais peut-être pareille supplication, si humble et si confiante à la fois, n'était tombée d'une lèvre humaine. « O femme, lui dit le Seigneur, votre foi est grande ; puisque vous avez ainsi parlé, allez en paix : le démon est sorti du corps de votre fille. » La prière avait de nouveau fait violence, et la jeune fille était sauvée.

Jésus, après avoir montré par ce prodige que les frontières nationales allaient bientôt s'abaisser, et que les païens eux-mêmes allaient être appelés au royaume de Dieu, revint par Sidon à la mer de Galilée, sur le territoire de la Décapole. On lui amena un sourd-muet, en le priant de lui imposer les mains. Il le prit à l'écart, mit les doigts dans ses oreilles et lui toucha la langue d'un peu de salive, puis, levant les yeux au ciel et poussant un soupir, il dit : « *Eppheta* (ouvrez-vous) ! » A l'instant, les oreilles s'ouvrirent, la langue fut déliée et le muet parla. S'étant assis ensuite au versant d'une colline, le Sauveur y opéra encore de nombreuses guérisons. Il se rendit de là à Bethsaïda, où il rendit la vue à un aveugle, qui, au contact de ses doigts et de sa salive, déclara d'abord qu'il apercevait des hommes pareils à des arbres en mouvement, et vit clairement un instant après.

Le divin Maître gagna ensuite les contrées du nord, vers les rives du Jourdain, et arriva à Césarée de Philippe, qui s'appelait avant Panéas. Comme il parcourait le pays pour visiter les bourgades voisines, il demanda à ses disciples : « Que dit-on du Fils de l'Homme ? — Seigneur, lui répondirent-ils, les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres, Élie, d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. — Et vous, reprit le Maître, qui dites-vous que je suis ? — Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, » s'écria Pierre. Ce cri sublime d'ardeur et de foi, qui fut proprement la confession de l'apôtre, lui valut cette réponse : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui ont pu te révéler ces vérités, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Cette parole a fondé l'empire immortel de l'Église, dont le nom se trouve ici pour la première fois sur les lèvres du Maître. La pierre est stable et l'édifice demeure ; le temps, qui détruit tout, ne l'a point ébranlé. C'est qu'elle était supérieure au temps et au monde, la parole qui fut dite au pêcheur galiléen, et que, sortie des profondeurs des cieux, elle a pu s'étendre jusqu'aux rivages de l'éternité. Ce n'était encore qu'une promesse, d'ailleurs, et les glorieux priviléges qu'elle assurait à Pierre ne lui furent pas concédés sur l'heure. Jésus, s'étant mis à parler de ses humiliations prochaines, de ses souffrances et de sa mort, un mot d'erreur, dicté par un amour trop terrestre, se trouva sur les lèvres de celui qui venait de rendre au Sauveur un si glorieux témoignage, et lui attira une sévère réprimande. « Non, Seigneur, avait dit l'apôtre, il ne peut rien vous arriver de semblable. » Jésus le repoussa comme un tentateur. En face de sa divinité proclamée et des destinées de l'Église, il a posé la nécessité du sacrifice sanglant ; il a dressé sa croix, il la présente à tous. Qu'on la porte, qu'on sache perdre sa vie pour sauver son âme, et qu'on ne rougisse pas du Fils de l'homme, car il viendra dans sa majesté et dans la gloire du Père, avec l'escorte de ses anges, au jour du jugement, rendre à chacun selon ses œuvres.

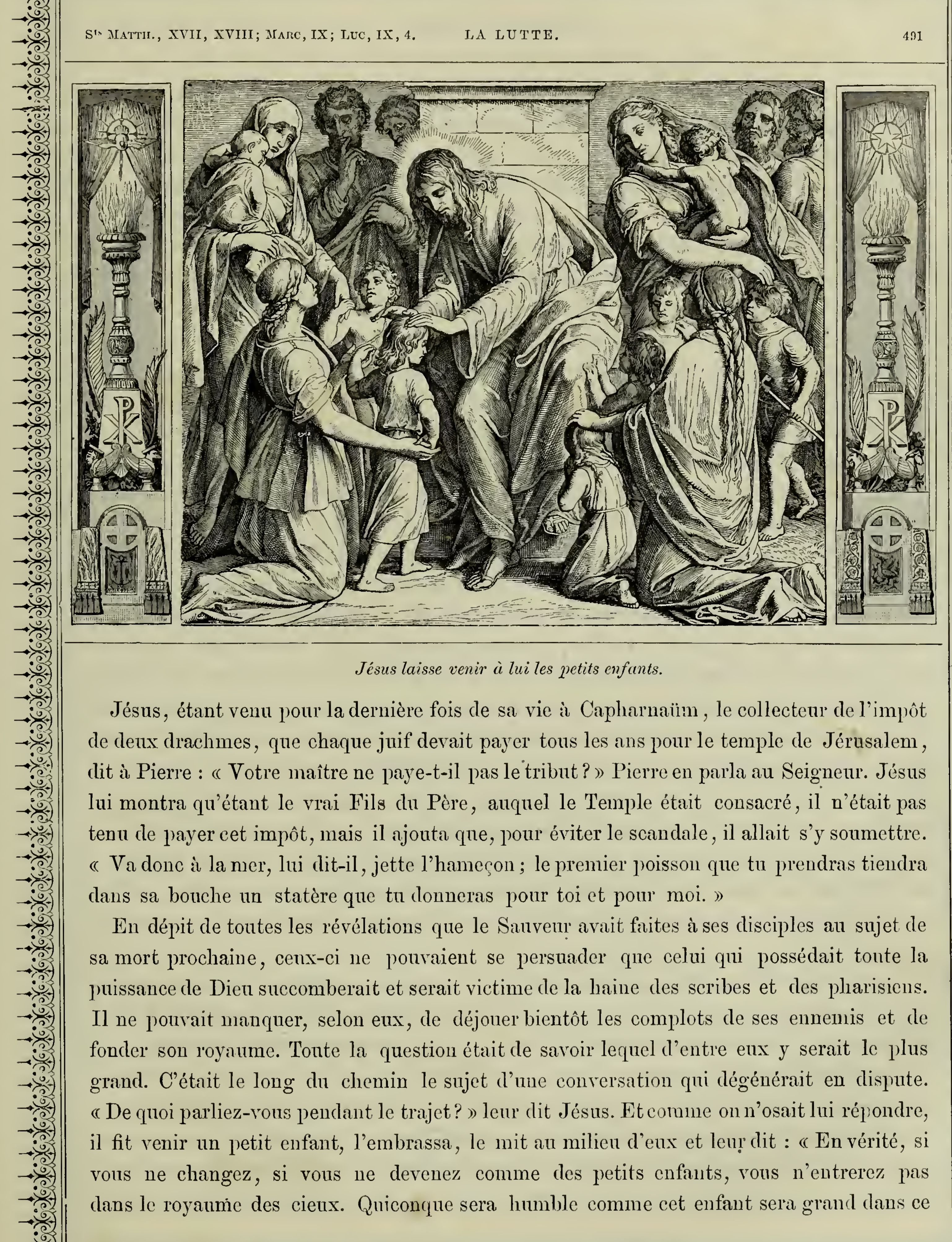
Du pays de Césarée de Philippe, le Sauveur, qui avait dit à ses disciples que quelques-uns d'entre eux ne mourraient pas sans avoir vu le Fils de l'homme dans l'éclat de son règne, et qui songeait à réaliser sa promesse, s'en vint en Galilée et se trouva huit jours après aux environs de Nazareth, au pied d'une montagne à laquelle se rattache un des plus grands souvenirs de sa vie.

Le sommet du Thabor est arrondi comme un dôme ; on y monte par des sentiers boisés et fleuris. C'était une retraite où venaient expirer tous les bruits de la terre et comme disposée d'avance pour la scène mystérieuse qui allait s'y passer.

Accompagné seulement de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, Jésus en gravit les pentes à l'heure calme du soir, et se mit en prières sur ce haut sommet où il allait manifester sa gloire. Tout à coup, il se transfigura devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, et tel en fut l'éclat que nul foulon n'en saurait produire de semblables. Au milieu de cette vive lumière, Moïse et Élie, représentant la loi et la prophétie, apparurent s'entretenant avec le Sauveur de la mort qu'il devait subir à Jérusalem, sur cette autre montagne d'ignominie et de gloire, où allaient s'embrasser bientôt l'ancienne alliance et la nouvelle, dans le sacrifice offert pour le salut du monde. Les trois disciples, ravis en extase, voulaient prolonger cette heure du ciel sur la terre, et déjà Pierre proposait de dresser trois tentes sur la cime radieuse, lorsqu'une nuée lumineuse les enveloppa dans l'admiration, le ravissement et la terreur, et qu'une voix divine en sortit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Écoutez-le. » Ils tombèrent la face contre terre, mais Jésus les toucha et leur dit : « Levez-vous, ne craignez point. » Ils ne virent plus que Jésus seul, et, comme ils descendaient avec lui la montagne, il leur dit : « Ne parlez à personne de cette vision, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Il s'entretint ensuite avec eux du nouvel Élie, c'est-à-dire de Jean-Baptiste et de son supplice, et leur fit entendre qu'il serait lui aussi traité de la même manière. C'était pour prévenir le scandale de cette humiliation qu'il l'avait ainsi placée entre deux glorifications : celle de la transfiguration dont ils avaient été témoins et celle de la résurrection, qu'il venait de leur annoncer en des termes dont le sens leur échappait encore.

C'est à la suite de cette grande scène du Thabor que l'Évangile place un nouveau miracle, la guérison d'un jeune homme possédé du démon que Jésus accorde à la confiance et à l'humilité de ses parents, et dont il tire pour ses disciples une nouvelle leçon sur la puissance de la foi, sur les vertus du jeûne et de la prière.

Tandis que la multitude admirait dans la stupeur et dans la crainte les œuvres qu'il opérait, le Maître continuait d'instruire ses apôtres : « Gravez ces paroles dans vos cœurs, leur dit-il ; le Fils de l'homme sera livré au pouvoir des méchants. Il sera mis à mort, mais il ressuscitera le troisième jour. » Ainsi va toujours se développant ce divin parallélisme qui met la gloire en face de l'opprobre dans la vie du Fils de Dieu.



Jésus laisse venir à lui les petits enfants.

Jésus, étant venu pour la dernière fois de sa vie à Capharnaüm, le collecteur de l'impôt de deux drachmes, que chaque juif devait payer tous les ans pour le temple de Jérusalem, dit à Pierre : « Votre maître ne paye-t-il pas le tribut ? » Pierre en parla au Seigneur. Jésus lui montra qu'étant le vrai Fils du Père, auquel le Temple était consacré, il n'était pas tenu de payer cet impôt, mais il ajouta que, pour éviter le scandale, il allait s'y soumettre. « Va donc à la mer, lui dit-il, jette l'hameçon ; le premier poisson que tu prendras tiendra dans sa bouche un statère que tu donneras pour toi et pour moi. »

En dépit de toutes les révélations que le Sauveur avait faites à ses disciples au sujet de sa mort prochaine, ceux-ci ne pouvaient se persuader que celui qui possédait toute la puissance de Dieu succomberait et serait victime de la haine des scribes et des pharisiens. Il ne pouvait manquer, selon eux, de déjouer bientôt les complots de ses ennemis et de fonder son royaume. Toute la question était de savoir lequel d'entre eux y serait le plus grand. C'était le long du chemin le sujet d'une conversation qui dégénérait en dispute. « De quoi parliez-vous pendant le trajet ? » leur dit Jésus. Et comme on n'osait lui répondre, il fit venir un petit enfant, l'embrassa, le mit au milieu d'eux et leur dit : « En vérité, si vous ne changez, si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque sera humble comme cet enfant sera grand dans ce

royaume. Quiconque reçoit un de ces enfants en mon nom me reçoit moi-même. Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car leurs anges dans les cieux contemplent la majesté de mon Père. » Poursuivant cette instruction toute familière, Jésus passe à un autre sujet : il est venu sauver ce qui était égaré ; il est le pasteur des âmes, le berger qui a cent brebis, et qui, s'il en perd une, laisse les autres pour courir après elle ; et sa joie est au comble, quand il l'a retrouvée. Puis cette pensée que beaucoup se perdent malgré la volonté de son Père l'amène à parler du scandale : « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût mis au cou une meule de moulin et qu'on l'eût jeté à la mer. Malheur au monde à cause de ses scandales !.... Si votre main, votre œil ou votre pied vous scandalisent, retranchez-le par le fer, car il vaut mieux que vous entriez au ciel, privé d'un de ces membres, que de le conserver et de tomber dans l'abîme du feu. » Jean l'avait interrompu dans cet entretien pour lui dire qu'un homme chassait les démons en son nom et qu'on l'en avait empêché. — Le Maître a plus de largeur que son disciple : « Laissez-le, lui répond-il, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous. »

Ici encore se placent d'autres enseignements sur la correction fraternelle et sur le pardon des offenses qui ne doit pas avoir à l'égard du prochain de bornes plus étroites que celui qu'on attend de Dieu. L'enseignement pharisaïque du Talmud disait qu'on pouvait pardonner trois fois au prochain. Jésus dit : « Pardonnez soixante-dix fois sept fois; » car la loi de la miséricorde évangélique est sans mesure et sans limites. Puis, dans un langage qu'il aimait à prendre et qui est tout à fait d'ailleurs dans le génie des peuples orientaux, il raconta la parabole du serviteur infidèle qui devait mille talents à son maître. Comme il ne pouvait payer une pareille somme, le roi voulait le faire vendre, lui, sa famille et ses biens ; mais, touché de ses supplications, il lui remit toute sa dette. Cependant ce méchant serviteur rencontre un de ses compagnons qui lui doit une somme misérable ; il veut être payé sur l'heure, il prend à la gorge son débiteur, ferme l'oreille à ses prières et le fait jeter en prison. Le Maître l'apprend et cette fois est justement sans pitié : « C'est ainsi, conclut le Sauveur, que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez du fond du cœur. »

La fête des Tabernacles, une des grandes solennités du judaïsme, approchait ; déjà partaient les caravanes pour se rendre à Jérusalem et pour y passer les jours où le peuple, en souvenir de la vie errante d'Israël au désert, habitait sous des tentes de branchages qu'il élevait dans les rues. La parenté de Jésus, « ses frères, » comme dit l'Évangile, lui demandait de faire le voyage avec elle ; elle ne croyait pas en lui, mais elle voyait ses miracles, et elle désirait qu'il en fît de semblables dans la ville sainte, espérant, s'il se produisait enfin avec éclat à Jérusalem, que la gloire en rejaillirait sur les siens. Jésus, qui savait combien ces vues grossières étaient peu en rapport avec les sombres réalités d'un prochain avenir,

refusa de se rendre au désir qu'on lui exprimait. « Mon temps n'est pas encore venu, dit-il, le vôtre est toujours prêt; le monde ne vous hait pas comme il me hait. Allez donc à cette fête, moi, je n'y vais pas encore, parce que mon temps n'est pas venu. » Il différa, en effet, son départ de quelques jours, se laissa devancer par ses disciples, et se mit secrètement en route pour Jérusalem.

Le chemin qu'on suit pour s'y rendre de la Galilée passe par Samarie. Comme il entrait dans un village de ce pays, dix lépreux, qui avaient associé leur commune misère, se trouvèrent sur son chemin et implorèrent sa pitié. « Allez vous montrer aux prêtres, » leur dit Jésus. En y allant, ils furent guéris. Un seul d'entre eux, un Samaritain, songea à s'acquitter du devoir de la reconnaissance, et à venir le remercier et l'adorer. Les autres portèrent peut-être à Jérusalem la nouvelle de la prochaine arrivée du Sauveur. Une excitation extraordinaire s'y produisit aussitôt. On le cherchait partout, on ne parlait que de lui, on appréciait de diverses manières son caractère, sa parole et ses œuvres : « C'est un homme de bien, disaient ceux-ci. — Non, c'est un séducteur, » répondaient les autres. Fidèles à leur rôle, les pharisiens excitaient le peuple contre lui et continuaient de l'accuser d'être un violateur du sabbat.

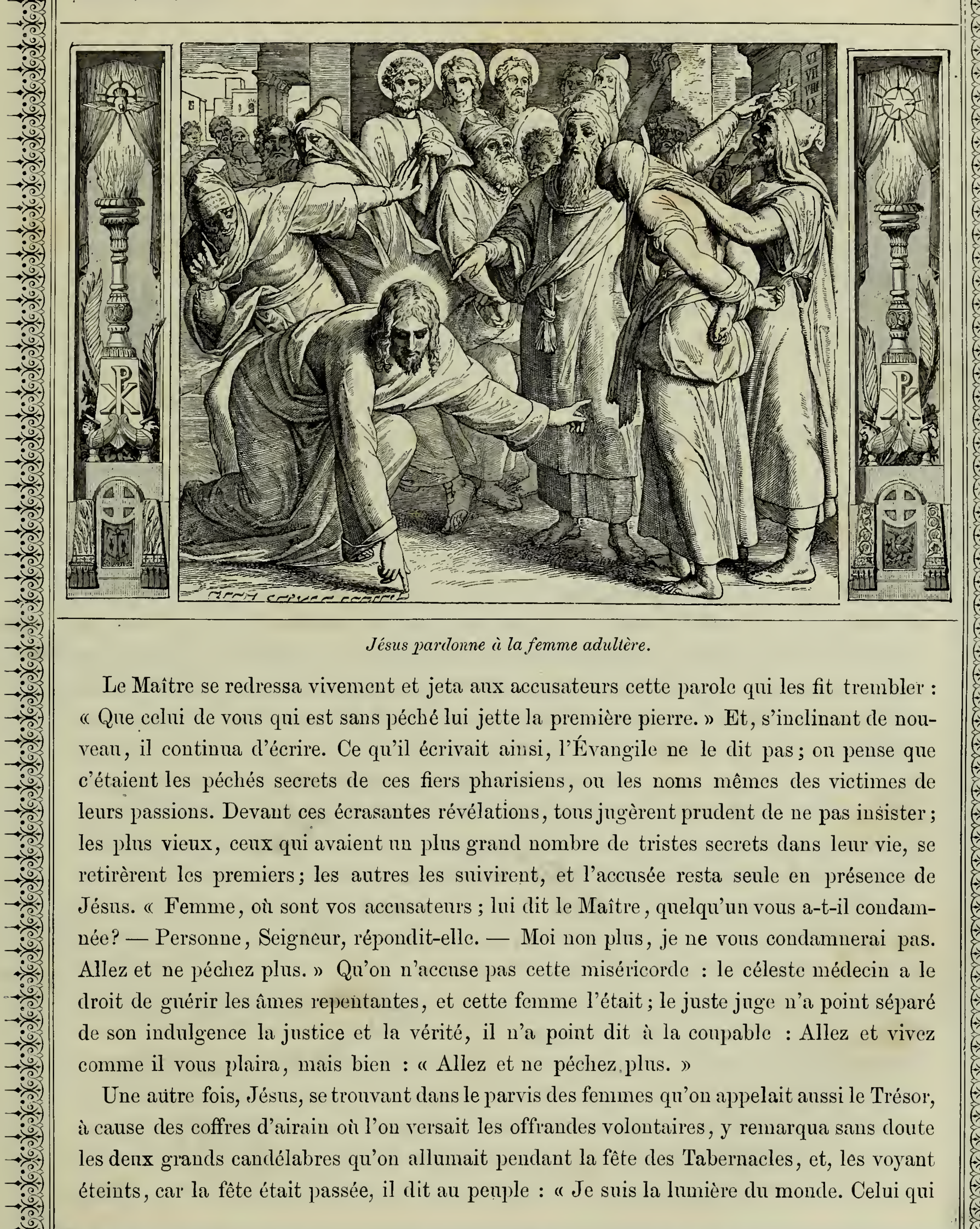
La fête durait depuis plusieurs jours, quand le Sauveur arriva à Jérusalem. Il monta au Temple et y prit la parole au milieu de l'émotion la plus vive. Tout d'abord, c'est l'étonnement qui domine : « Où donc a-t-il pris cette science, se demande-t-on de toutes parts, lui qui n'a jamais suivi les écoles des docteurs? » La science humaine n'a rien à faire ici. « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé, » répond Jésus. Elle est acceptée par toute conscience honnête et qui cherche à se conformer à la volonté de Dieu; elle ne s'inspire d'aucun motif d'intérêt, et celui qui l'annonce ne cherche point sa propre gloire; il faut, au contraire, qu'il se sacrifie. Ici, le Sauveur déchire les voiles, et, lisant au fond des cœurs, s'écrie : « Pourquoi donc cherchez-vous à me mettre à mort? — Vous êtes possédé du démon, lui répond la foule exaspérée; qui cherche à vous faire mourir? » Jésus reprend son discours, et se justifie du prétendu crime de la violation du sabbat qu'on lui reproche surtout. « Puisque les pratiques de la circoncision sont permises le jour du sabbat, dit-il aux Juifs, comment serait-il alors défendu de guérir un homme? » La liberté de ce langage étonne la multitude. Les chefs de la nation le laissent parler; ont-ils dont renoncé à le faire mourir? L'ont-ils reconnu pour le Christ? Non, et la foule dit avec eux : « Nous connaissons son origine obscure. — Vous savez d'où je viens, reprend Jésus, vous me connaissez? » Il n'en est rien, car on ne voit que Nazareth et la maison de Joseph, tandis que c'est au ciel, c'est auprès du Père qu'il faut chercher sa véritable origine. Quelques-uns de ceux qui l'entendent sont émus et croient en lui, mais la masse persiste dans son hostilité. Les pharisiens veulent en finir et envoient de gardes pour l'arrêter. La majesté de Jésus, l'autorité de sa parole en imposent à ces gens. « Je ne suis plus que pour peu de temps

avec vous, leur dit-il, vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. Où je serai alors vous ne pourrez venir. — Où va-t-il? se demande-t-on, s'en irait-il chez les juifs de la dispersion ou chez les gentils? » Et les émissaires des pharisiens se retirent sans avoir exécuté l'ordre qu'ils avaient reçu.

Au dernier jour de la fête, Jésus, debout sous le portique du Temple, voit le prêtre descendre, une cruche d'or à la main, pour aller la remplir à la fontaine de Siloé, en souvenir des eaux qui avaient jailli sous la verge de Moïse. « Si quelqu'un a soif, s'écrie-t-il, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi verra des sources d'eau vive jaillir de son sein. » Isaïe avait dit : « Vous puiserez avec joie aux fontaines du Sauveur. » Les prophètes avaient appliqué au Messie des figures analogues ; ce langage ne pouvait manquer d'être compris.

Cependant les juifs étaient partagés d'opinion à son sujet. Les pharisiens disaient : « Cette populace qui l'admire ne comprend rien à la loi. Est-ce qu'un seul des grands de la nation croit en lui? » Nicodème objecta timidement qu'on ne saurait juger un homme sans l'avoir entendu. On lui ferma la bouche en lui demandant s'il était Galiléen. La fête terminée, chacun pouvait rentrer dans sa maison. Jésus, qui n'avait pas où reposer la tête, sortit de Jérusalem et se rendit à une demi-lieue de la ville sainte, au-delà du Cédron, sur une colline fameuse, plantée d'oliviers, de figuiers et de citronniers, qui s'appelait la montagne des Oliviers, et il y passa la nuit en prière au milieu de ses disciples. C'est alors qu'après leur avoir donné quelques nouveaux enseignements, il leur apprit les sublimes paroles de cette oraison dominicale qui a fait monter depuis vers les cieux le cri de tant de millions d'âmes et en a fait descendre d'innombrables bénédictions.

Le lendemain, dès l'aurore, il était de retour au Temple, et y instruisait la foule déjà réunie autour de lui, lorsque les pharisiens parurent, traînant une femme qu'ils placèrent en sa présence, au milieu de l'assemblée. « Maître, lui dirent-ils, cette femme vient d'être surprise en adultère. Moïse ordonne de lapider celles qui sont coupables de ce crime. Qu'en pensez-vous? » Depuis longtemps, la législation mosaïque, à cet égard, était tombée en désuétude, en vertu d'une tolérance dont s'accommodaient même les pharisiens, rigoristes sur d'autres points, mais nullement irréprochables sur celui des mœurs. Si Jésus réclame l'application de la loi, il va soulever le peuple par une rigueur qu'on ne connaît plus; s'il veut user d'indulgence, on criera qu'il méprise cette loi comme celle du sabbat. Au lieu de répondre, le Maître s'incline et touche de son doigt le pavé du Temple, comme s'il y voulait prendre la poussière que, suivant les observances légales, on mêlait au breuvage qui devait être offert à l'accusée. C'était l'épreuve des eaux amères. Mais comme il restait dans cette attitude et qu'il traçait des caractères sur le parvis, les pharisiens durent croire qu'il y écrivait une sentence de malédiction contre la coupable, et ils le pressèrent de nouvelles questions.



Jésus pardonne à la femme adultère.

Le Maître se redressa vivement et jeta aux accusateurs cette parole qui les fit trembler : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et, s'inclinant de nouveau, il continua d'écrire. Ce qu'il écrivait ainsi, l'Évangile ne le dit pas ; on pense que c'étaient les péchés secrets de ces fiers pharisiens, ou les noms mêmes des victimes de leurs passions. Devant ces écrasantes révélations, tous jugèrent prudent de ne pas insister ; les plus vieux, ceux qui avaient un plus grand nombre de tristes secrets dans leur vie, se retirèrent les premiers ; les autres les suivirent, et l'accusée resta seule en présence de Jésus. « Femme, où sont vos accusateurs ; lui dit le Maître, quelqu'un vous a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur, répondit-elle. — Moi non plus, je ne vous condamnerai pas. Allez et ne péchez plus. » Qu'on n'accuse pas cette miséricorde : le céleste médecin a le droit de guérir les âmes repentantes, et cette femme l'était ; le juste juge n'a point séparé de son indulgence la justice et la vérité, il n'a point dit à la coupable : Allez et vivez comme il vous plaira, mais bien : « Allez et ne péchez plus. »

Une autre fois, Jésus, se trouvant dans le parvis des femmes qu'on appelait aussi le Trésor, à cause des coffres d'airain où l'on versait les offrandes volontaires, y remarqua sans doute les deux grands candélabres qu'on allumait pendant la fête des Tabernacles, et, les voyant éteints, car la fête était passée, il dit au peuple : « Je suis la lumière du monde. Celui qui

me suit ne marche pas dans les ténèbres ; il a en lui la lumière de la vie. » A ce moment, les membres du sanhédrin, sortant sans doute de la salle du conseil, voisine du Trésor, l'interrompirent : « Vous vous rendez témoignage à vous-même, lui dirent-ils, votre témoignage n'est pas suffisant. » — Ils demandent des témoins ; Jésus et son Père : voilà les témoins. Son témoignage est acceptable, car il sait d'où il vient et où il va, et ses œuvres sont là, qui prouvent sa divinité ; son jugement est véritable, car il est confirmé par le Père qui l'a revêtu de sa puissance. — On était toujours sur le point de se saisir de lui, mais son heure n'était pas venue, et ses ennemis ne pouvaient rien.

Dans un autre entretien, le Sauveur atteint d'un mot le fond de l'incrédulité de ses adversaires : « Je suis d'en-haut, vous êtes d'en-bas, » leur dit-il. Puis il ajoute : « Si vous ne croyez pas en moi, vous mourrez dans votre péché. — Qui êtes-vous donc? lui demandent-ils. — Je suis le principe, moi qui vous parle. » Et, prédisant sa mort sur la croix, qui doit être l'occasion de son triomphe, il leur dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous saurez qui je suis. » Distinguant dans son auditoire ceux qui paraissent accepter sa doctrine, il poursuit : « Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez vraiment mes disciples. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Quoi ! les juifs n'ont ni la vérité ni la liberté? « Nous sommes les fils d'Abraham, lui répondent-ils fièrement, nous ne servons personne. — Personne, excepté le péché et le père du péché ; car vous voulez me mettre à mort, moi qui vous apporte la vérité que je tiens de Dieu. Ils ne peuvent être de Dieu, ceux qui repoussent la sainteté et la vérité ; leur père est le démon, le menteur, le meurtrier des âmes. Qui de vous me convaincra de péché? » On le traite de Samaritain et de possédé. « Non, je ne suis point un possédé, répond doucement le Sauveur, qui ne se défend pas de l'autre appellation. J'honore mon Père, et vous me déshonorez, mais il est quelqu'un qui me glorifiera. Celui qui croit en moi ne mourra point. » Cette parole exaspère les pharisiens. Celui qui se dit ainsi le prince de la vie ne peut être qu'un démagogue ; « il n'est pas plus grand qu'Abraham, et Abraham est mort. » Jésus répond en affirmant sa préexistence : « Abraham a désiré de voir mon jour et il l'a vu. Avant qu'Abraham fût, je suis. — Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! » s'écrie-t-on, et l'on prend des pierres pour le lapider, car on a compris la portée de sa parole. Mais Jésus se cache et sort du Temple.

La rupture entre Jésus et les juifs était profonde et définitive ; elle allait être portée à l'extrême par un nouveau miracle, accompli le jour du sabbat.

Aux abords du Temple, le Sauveur rencontra un aveugle-né. Cette infirmité, que les disciples croyaient à tort devoir être la conséquence d'un péché, allait faire éclater la gloire de Dieu. « Je suis la lumière du monde, » dit encore ici le divin Maître. Il prit ensuite de la terre, la mêla à sa salive, en oignit les yeux de l'aveugle, et lui dit : « Allez vous laver dans la piscine de Siloé. » L'infirme s'y rendit et recouvra la vue. Ce prodige occasionna une

grande rumeur, car tout le monde connaissait cet aveugle pour l'avoir vu mendier au bord du chemin : « Est-ce le même homme ? est-ce quelqu'un qui lui ressemble? Comment ses yeux se sont-ils ouverts? » L'aveugle racontait ce qui s'était passé. Les membres du sanhédrin le mandèrent et ouvrirent une enquête sur le miracle, dans le but d'en obtenir non pas la confirmation, mais le désaveu. Sur le récit très-simple qui leur en est fait, ils observent d'abord que celui qui a opéré cette guérison ne peut venir de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais tous ne sont pas du même avis : « Que pensez-vous de cet homme? » demande-t-on à celui qui a été guéri. La réponse n'est pas douteuse : « C'est un prophète. » — Les pharisiens alors font venir les parents pour les confronter avec leur fils, et n'en obtiennent pas d'autre renseignement que celui-ci : « C'est bien là notre fils; très-certainement il est né aveugle. Comment voit-il maintenant? Qui lui a ouvert les yeux? Nous n'en savons rien. Interrogez-le : il a l'âge. » Mandé de nouveau, l'aveugle guéri refuse de mentir à sa conscience. « Cet homme est un pécheur, » lui dit-on. — « Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose, c'est que j'étais aveugle et que je vois. — Que vous a-t-il donc fait? — Je vous l'ai déjà dit. A quoi bon le répéter? Auriez-vous envie de vous faire ses disciples? » Cette ironie met le comble à la colère. « Soyez vous-même son disciple; notre maître est Moïse, à qui Dieu a parlé ; quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est. — C'est extraordinaire que vous ne le sachiez pas, car il m'a guéri, et nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs; il faut bien qu'il soit de Dieu pour faire de tels prodiges. » A ce cri de la conscience, les pharisiens répondirent par l'excommunication portée contre cet intrépide témoin. Mais Jésus l'en consola, en se révélant à lui comme Fils de Dieu, comme juge et comme sauveur, et en lui donnant la foi; puis, tirant encore de ce miracle une leçon pour ces mêmes pharisiens, il leur déclara que les humbles obtiendraient de lui la lumière, tandis que les orgueilleux seraient frappés d'aveuglement.

Quant à l'excommunication qui avait rejeté son témoin de la synagogue, Jésus y répondit également. Voyant entrer des brebis par la porte Probatique, il fit entendre aux pharisiens qu'ils ne pouvaient faire partie du troupeau de Dieu, puisqu'ils refusaient d'entrer par la porte unique de la bergerie. « Je suis la porte du bercail, leur dit-il. Celui qui entrera par moi sera sauvé, mais ceux qui n'ont pas passé par cette porte qu'ouvre le gardien, n'ont point de mandat de Dieu; ce sont des voleurs et des meurtriers, les brebis ne doivent ni les écouter ni les suivre. » Jésus, au contraire, est le bon Pasteur, il connaît ses brebis, il les appelle par leur nom, et leur fait trouver de gras pâturages. Quel contraste entre lui et le mercenaire! Ce dernier fuit comme un lâche, lorsque le loup menace le troupeau, mais le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Et cette pensée du sacrifice prochain qui l'attend, élargissant en quelque sorte son divin cœur, le Maître n'embrasse plus seulement les horizons d'Israël, mais toutes les nations du monde, dont les brebis doivent venir se ranger sous sa houlette, pour qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

Sous cette image du Bon-Pasteur que les premiers chrétiens ont aimé à peindre sur les voûtes des Catacombes, on sent déborder une infinie tendresse, mais il y a pourtant dans cette parabole autre chose encore que de la douceur; c'est une excommunication portée contre la hiérarchie infidèle des juifs, c'est pour l'avenir l'obligation imposée à tous d'entrer par la vraie porte et de demeurer dans le bercail du Christ, qui est son Église. Ce fut l'adieu du Sauveur aux juifs, qu'il laissa partagés d'opinion sur sa personne.

Jésus voulut revoir la Galilée et quitta Jérusalem pour s'y rendre. On ne sait si ce fut à son retour seulement qu'il choisit soixante-douze disciples auxquels il donna ses instructions, et qu'il envoya deux par deux en différentes villes ou bourgades, pour y remplir une mission passagère. Mais ce fut alors qu'il fit d'amers reproches aux cités dans lesquelles il avait opéré en vain de nombreux prodiges et qui ne s'étaient pas converties : « Malheur à toi, Corozaïn; malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles qui ont été faits chez vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, ces villes auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre... Malheur à toi, Capharnaüm, tu as été élevée jusqu'au ciel; tu seras abaissée jusqu'à l'enfer! » Le langage du Sauveur se fait plus pressant, plus sévère que par le passé; c'est que le temps est venu où il faut prendre un parti, et se déclarer ouvertement pour ou contre lui; car la guerre est ouverte, et le dénouement approche. Quiconque veut être son disciple doit, dès ce moment, se montrer généreux, tout quitter, tout sacrifier pour lui, et ne se laisser arrêter ni par les affections les plus tendres, ni par les liens les plus légitimes : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. »

En même temps, il prodiguait ses instructions à ses chers disciples, se réjouissait avec eux de leurs succès, des coups portés à l'empire du démon, et des progrès qu'ils faisaient dans la connaissance des choses du ciel. « Je vous bénis, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savants pour les révéler aux simples... Tout m'a été remis entre les mains par mon Père, et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, ni le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler. » Puis, se tournant vers ses disciples, il leur dit : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Je vous assure que des prophètes et des rois ont désiré ce bonheur et ne l'ont pas eu! » S'adressant alors au peuple et faisant un appel aux cœurs humbles et bien disposés, aux cœurs souffrants et brisés : « Venez à moi, dit-il, vous qui travaillez et qui êtes surchargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger. » C'était sans doute dans une synagogue que Jésus parlait ainsi. Un docteur de la loi se leva pour le tenter. « Maître, que ferai-je pour obtenir la vie éternelle? — Qu'y a-t-il dans la loi, lui demanda le Sauveur, qu'y lisez-vous? — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. — Vous avez bien répondu, lui dit Jésus, faites cela et vous vivrez. »





Parabole du bon Samaritain.

Autant les devoirs de la charité envers Dieu pouvaient être clairs aux yeux des docteurs juifs, autant ceux de la charité envers le prochain devaient leur sembler obscurs. Qu'était-ce que le prochain, avant l'Évangile? Chez les Gentils, tout ce qui n'était ni Grec ni Romain était barbare, et une moitié du genre humain était esclave de l'autre. Les juifs, à leur tour, méprisaient les Gentils, avaient les Samaritains en horreur, et, lorsqu'ils se croyaient justes et vertueux comme ce docteur, ils ne regardaient comme leur prochain que les justes d'entre leurs frères. On comprend dès lors la portée de la nouvelle question posée au divin Maître : « Et quel est mon prochain? » La réponse ne se fit pas attendre. Jésus la donna dans la forme préférée de son enseignement. Ce fut une parabole, c'est-à-dire, l'application d'une scène fictive ou réelle de la vie à une grande leçon morale.

A quatre lieues environ de Jéricho, dans la partie la plus déserte du chemin, se trouvait une côte rapide bordée de rochers, si fameuse par les sinistres dont elle avait été le théâtre, qu'on la nommait *Adommim*, ou Montée du Sang. C'est là que le Maître transporte en pensée ses auditeurs. Un voyageur descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba dans les mains des brigands qui le dépouillèrent, le couvrirent de blessures et le laissèrent à demi mort sur la route. Il arriva qu'un prêtre, suivant le même chemin, vit ce malheureux et passa outre. Un lévite, survenant à son tour, agit de même. Mais un Samaritain,

voyageant aussi de ce côté, aperçut le blessé et fut ému de compassion. Il s'approcha, pansa ses plaies, après les avoir lavées d'huile et de vin, et, le plaçant sur sa monture, il le conduisit à la station des caravanes et pourvut à tous ses besoins. Le lendemain, en partant, il remit deux deniers au préposé en disant : « Prenez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez en plus, je vous le remettrai à mon retour. » Qu'en pense maintenant le docteur? A-t-il compris la leçon, apprécié l'action généreuse de ce Samaritain qui s'est fait le prochain d'un étranger malheureux, de même que désormais la charité chrétienne devra embrasser toutes les misères, toutes les souffrances? « Lequel de ces trois, le prêtre, le lévite ou le Samaritain, demanda Jésus, vous semble avoir été le prochain du blessé? — Ce fut l'homme qui eut pitié de lui, répondit le docteur. — Allez donc et faites de même. »

Parmi les enseignements de Jésus qui doivent se rapporter à ce séjour qu'il fit en Galilée, il convient de rappeler ceux qu'il donna à ses disciples sur les richesses et sur la Providence. Quelqu'un vint lui dire : « Maître, ordonnez à mon frère de partager avec moi son héritage. » Le Sauveur répondit : « Qui m'a établi juge de vos partages? » A ses yeux, les biens de ce monde sont misérables ; quiconque y veut attacher son cœur est un insensé. « Gardez-vous de toute avarice, » dit-il aux siens, et, dans une autre parabole, il leur montre un homme riche qui ne sait plus où placer ses récoltes et ses biens. « Je bâtirai de nouveaux greniers, dit ce riche, et je dirai à mon âme : Réjouis-toi et fais bonne chère! » Et voilà que Dieu lui répond : « Insensé, cette nuit même on te demandera ton âme ; et tes biens, à qui seront-ils? » Viennent ensuite des conseils d'une haute et divine morale, exposés dans un langage où se révèlent entre le monde de la nature et celui des cieux ces harmonies profondes que connaît si bien le divin Maître. « N'ayez pas souci de la vie matérielle, de la nourriture ou du vêtement. La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. Considérez les corneilles des champs : elles ne sèment ni ne moissonnent, et Dieu leur donne la pâture... Comment croissent les lis des vallées? ils ne travaillent ni ne filent ; cependant Salomon, dans sa gloire, ne fut pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu pare ainsi une plante qui sera demain coupée et jetée au four, ne fera-t-il pas davantage pour vous?.. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Le reste vous sera donné par surcroît. »

Chacune des paroles du Sauveur porte coup. Il prépare ses disciples au combat : « Ceignez vos reins ; tenez la lampe allumée ; détachez-vous des biens d'ici-bas ; vendez-les ; faites-en des aumônes. Veillez en attendant l'arrivée du Maître. Heureux le serviteur que le Maître, à son retour, trouvera occupé... Pour moi, je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon de le voir s'allumer? Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et je suis dans l'angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli. » Ce n'est plus le baptême dans les eaux du Jourdain : c'est le sacrifice sanglant qui s'apprête ; il l'appelle de ses vœux, car c'est le couronnement de son œuvre et la condition de sa victoire.







Jésus chez Marthe et Marie.

On célébrait à Jérusalem la fête des Encénies. L'hiver était venu, et Jésus se trouvait dans la ville sainte. Comme il se promenait dans le Temple, sous le portique de Salomon, reconstruit par Hérode, les juifs l'entourèrent et lui demandèrent de leur apprendre s'il était vraiment le Christ. « Je vous parle et vous ne me croyez pas, leur dit Jésus, et pourtant mes œuvres rendent témoignage de moi. Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis... Or le Père et moi nous sommes un. » On voulut le lapider. « Pour laquelle de mes œuvres voulez-vous me lapider? leur dit-il encore. — Pour aucune, lui répondit-on, mais à cause de votre blasphème, parce qu'étant homme, vous vous proclamez Dieu. Mais, reprend Jésus, l'Écriture a dit : Vous êtes des dieux. Pourquoi donc m'accusez-vous de blasphème, quand je vous dis à mon tour : Je suis le Fils de Dieu? Si vous ne croyez pas à mon témoignage, croyez à mes œuvres. » Dans ce langage, il ne rétracte rien de ce qu'il a avancé, et prouve au contraire sa divinité par un argument *à fortiori* qui porte au comble la fureur des juifs. On veut recourir à la force et le faire mourir ; mais Jésus se dérobe à la violence et sort de Jérusalem.

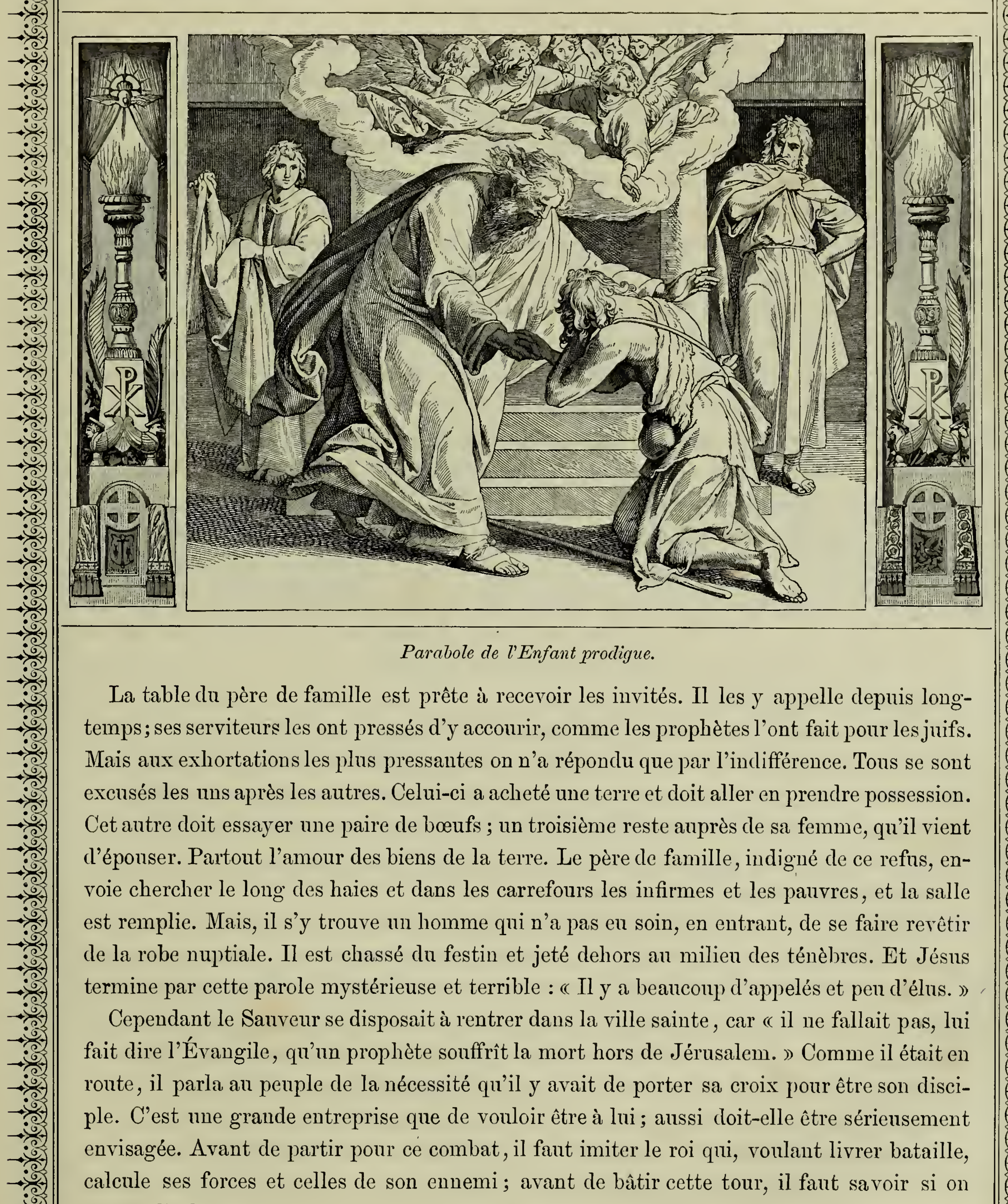
En poursuivant sa route, il entra dans un village où de touchantes sympathies l'attendaient. Ce village était celui de Béthanie, au versant du mont des Oliviers, à quinze stades de Jérusalem. Une femme appelée Marthe, qui avait un frère nommé Lazare, le reçut dans sa maison, où Marie, sa sœur, habitait avec eux. Or, cette Marie, est-il dit dans l'évangile de

saint Jean, était celle qui avait oint le Seigneur d'un parfum et avait essuyé ses pieds avec ses cheveux. L'Évangile a clairement désigné par ces mots, dans la sœur de Marthe et de Lazare, l'ancienne pécheresse, qui avait, par un acte unique et digne d'une éternelle mémoire, témoigné de son repentir et de son amour envers le Sauveur. « Car, dit Lacordaire, plusieurs femmes suivaient Jésus et avaient pour lui un amour digne du fils de l'homme et digne du Fils de Dieu ; mais une seule, entre toutes, avait eu le mouvement de l'oindre d'un parfum et d'essuyer ses pieds humides avec le lin de ses cheveux. » Marie vint s'asseoir aux pieds du Maître pour écouter sa parole, tandis que Marthe s'empressait aux soins multipliés du service. Celle-ci, s'arrêtant soudain et se tenant debout devant Jésus, lui dit : « Seigneur, ne remarquez-vous pas que ma sœur me laisse servir seule? Dites-lui donc de me venir en aide. — Marthe, Marthe, lui répondit Jésus, vous êtes inquiète et vous vous préoccupez de mille soins. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. » Il y a dans ces paroles un éloge de la vie contemplative que les âmes aimantes et pures ont toujours compris ; voilà pourquoi, au mépris des sollicitations du monde, tant de chastes colombes ont voulu, dans tous les siècles chrétiens, plier leurs ailes et se reposer à l'ombre des cloîtres, dans la méditation et le silence.

La question du sabbat était toujours posée, toujours débattue avec aigreur et jugée avec passion par les adversaires du Sauveur. Un jour de sabbat, il entra dans la maison d'un chef des pharisiens qui l'avait invité. Comme il allait se mettre à table et que tous les convives l'observaient dans le dessein de trouver quelque chose à reprendre dans sa conduite, il vit venir à lui un homme hydropique. « Est-il permis, dit-il aux docteurs et aux pharisiens qui l'entouraient, de guérir le jour du sabbat? » Un silence glacial accueillit sa demande ; mais lui, prenant l'infirme par la main, le guérit et le renvoya. « Qui de vous, dit-il aux assistants, si son âne ou son bœuf tombe dans une citerne le jour du sabbat, hésiterait à l'en retirer? »

Mais Jésus avait observé lui-même ceux qui l'épiaient, et comme il voulait guérir les infirmités morales plus encore que les maladies physiques, il sut profiter de l'occasion pour donner une grande leçon à ces pharisiens orgueilleux qu'il avait vus choisir et peut-être se disputer à table les premières places. Ce manque d'usage, qui n'est plus dans nos mœurs, trahissait une vanité misérable qui est bien de tous les temps. « Quand vous êtes invités, leur dit-il, mettez-vous à la dernière place. » On vous dira, s'il y a lieu : « Mon ami, montez plus haut. » Car, même pour la vie présente, l'humilité est une règle de conduite excellente, sans parler des bénédictions qu'elle obtiendra pour la vie future.

Les convives avaient eu leur instruction, le maître de la maison devait avoir aussi la sienne. Elle fut donnée sous forme d'insinuation. Le Sauveur l'engagea à substituer aux invitations fastueuses et intéressées la recherche charitable des pauvres et des amis de Dieu. C'est le moyen d'avoir part un jour au festin du royaume des cieux.



Parabole de l'Enfant prodigue.

La table du père de famille est prête à recevoir les invités. Il les y appelle depuis longtemps; ses serviteurs les ont pressés d'y accourir, comme les prophètes l'ont fait pour les juifs. Mais aux exhortations les plus pressantes on n'a répondu que par l'indifférence. Tous se sont excusés les uns après les autres. Celui-ci a acheté une terre et doit aller en prendre possession. Cet autre doit essayer une paire de bœufs ; un troisième reste auprès de sa femme, qu'il vient d'épouser. Partout l'amour des biens de la terre. Le père de famille, indigné de ce refus, envoie chercher le long des haies et dans les carrefours les infirmes et les pauvres, et la salle est remplie. Mais, il s'y trouve un homme qui n'a pas eu soin, en entrant, de se faire revêtir de la robe nuptiale. Il est chassé du festin et jeté dehors au milieu des ténèbres. Et Jésus termine par cette parole mystérieuse et terrible : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

Cependant le Sauveur se disposait à rentrer dans la ville sainte, car « il ne fallait pas, lui fait dire l'Évangile, qu'un prophète souffrît la mort hors de Jérusalem. » Comme il était en route, il parla au peuple de la nécessité qu'il y avait de porter sa croix pour être son disciple. C'est une grande entreprise que de vouloir être à lui ; aussi doit-elle être sérieusement envisagée. Avant de partir pour ce combat, il faut imiter le roi qui, voulant livrer bataille, calcule ses forces et celles de son ennemi ; avant de bâtir cette tour, il faut savoir si on pourra l'achever.

Les paraboles du Sauveur n'ont pas toujours ce caractère redoutable; plusieurs sont douces et consolantes. Il aime à se représenter comme le bon Pasteur, qui cherche sa brebis perdue et la charge sur ses épaules pour la rapporter au bercail. Ailleurs, la drachme égarée qui fait toute la fortune d'une pauvre femme est retrouvée, et la joie est grande. « Telle sera, je vous le dis, la joie des anges pour un pécheur qui fait pénitence. » Qui n'a lu et médité avec des larmes l'admirable parabole de l'Enfant prodigue? Un père a deux fils; le plus jeune réclame la part qui lui revient de son héritage et s'éloigne de la maison paternelle où il a été si chèrement aimé. Il dissipe son bien dans la débauche, et, pressé par la faim, car la famine désole la contrée, il se met au service d'un habitant du pays qui l'envoie garder les pourceaux, dont il envie la triste nourriture. Se rappelant alors l'abondance dont il jouissait dans la maison paternelle, il se dit : « Je me lèverai et j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, recevez-moi seulement au nombre de vos mercenaires. » Il arrive, et le père qui l'attendait le voit venir de loin, court au-devant de lui, se jette à son cou et le couvre de baisers. « Qu'on lui donne la robe d'honneur, qu'on mette des sandales à ses pieds, l'anneau d'or à son doigt, et qu'on tue le veau gras, car mon fils était mort, et il est ressuscité! » Quiconque après avoir été pécheur est revenu à Dieu trouvera gravés dans son cœur les traits de cette divine histoire. Le dernier détail regarde plus spécialement les juifs; le fils aîné qui est jaloux de cette fête offerte au prodigue et qui la reproche amèrement au père de famille, c'est le peuple d'Israël se plaignant à Dieu de l'accueil paternel qu'il va faire aux Gentils.

C'est bien encore l'incommensurable tendresse du Seigneur qui se révèle dans la parabole des vignerons et du maître de la vigne. Celui-ci sort de grand matin pour aller louer des ouvriers, il les appelle à toutes les heures de la journée et donne le même salaire à tous; comme le juste juge donnera le ciel au pécheur qui s'est converti sincèrement à la fin de ses jours; comme il appelle à son royaume les Gentils aussi bien que les juifs et permet aux derniers venus d'y être les premiers.

La parabole qui vient ensuite fut adressée par le Sauveur à ses disciples. Un économe est infidèle; son maître l'apprend et va le renvoyer. Alors, pour se créer des ressources dans le dénuement qu'il prévoit, il se hâte de conclure avec les débiteurs de ce maître des transactions à leur avantage et d'ailleurs très-injustes, dans l'espoir de s'en faire des amis. La critique rationaliste se montre peu sérieuse, quand elle feint de croire que Jésus approuve cette façon d'agir et que c'est de la sorte qu'il entend l'économie politique. Le Sauveur, pas plus que le maître de l'économe infidèle, n'excuse l'injustice du procédé, il en signale seulement l'habileté : « car, ajoute-t-il, les enfants du siècle sont plus adroits que les enfants de lumière. Quant aux richesses d'iniquité, si vous en avez, faites-vous-en des amis par vos aumônes, afin qu'ils vous reçoivent au jour de votre mort sous les pavillons



Parabole du mauvais riche et de Lazare.

du ciel. Autrement que feriez-vous de ces richesses? Nul ne peut servir deux maîtres, car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou s'il s'attache à celui-là, il méprisera celui-ci. Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. »

Les pharisiens, qui étaient hypocrites et avares, écoutaient ces paroles et s'en moquaient. « Vous autres, leur dit-il, vous vous faites passer pour saints, mais Dieu connaît votre cœur. » Il se pose ensuite en législateur souverain, ayant droit de compléter la loi mosaïque, et de la transformer en un code universel dont pas un iota ne sera effacé. Mais il était nécessaire de frapper plus fort pour faire trembler dans leur sensualisme ces hommes vicieux, qui croyaient tout sauver avec un vernis de religion appliqué sur leur vie voluptueuse.

« Il était un homme riche, poursuit le Sauveur, qui se revêtait de byssus et de pourpre et donnait chaque jour de splendides festins. A sa porte gisait un mendiant couvert d'ulcères, nommé Lazare, qui eût souhaité pouvoir se nourrir des miettes tombées de sa table; et nul ne lui en donnait; les chiens seuls venaient lécher ses plaies. Or, le pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham (c'est-à-dire au lieu du repos où les justes attendaient avec Abraham que le ciel leur fût ouvert). Le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Et, levant les yeux du fond de l'abîme, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Il se mit à crier : « Abraham, mon père, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare; qu'il

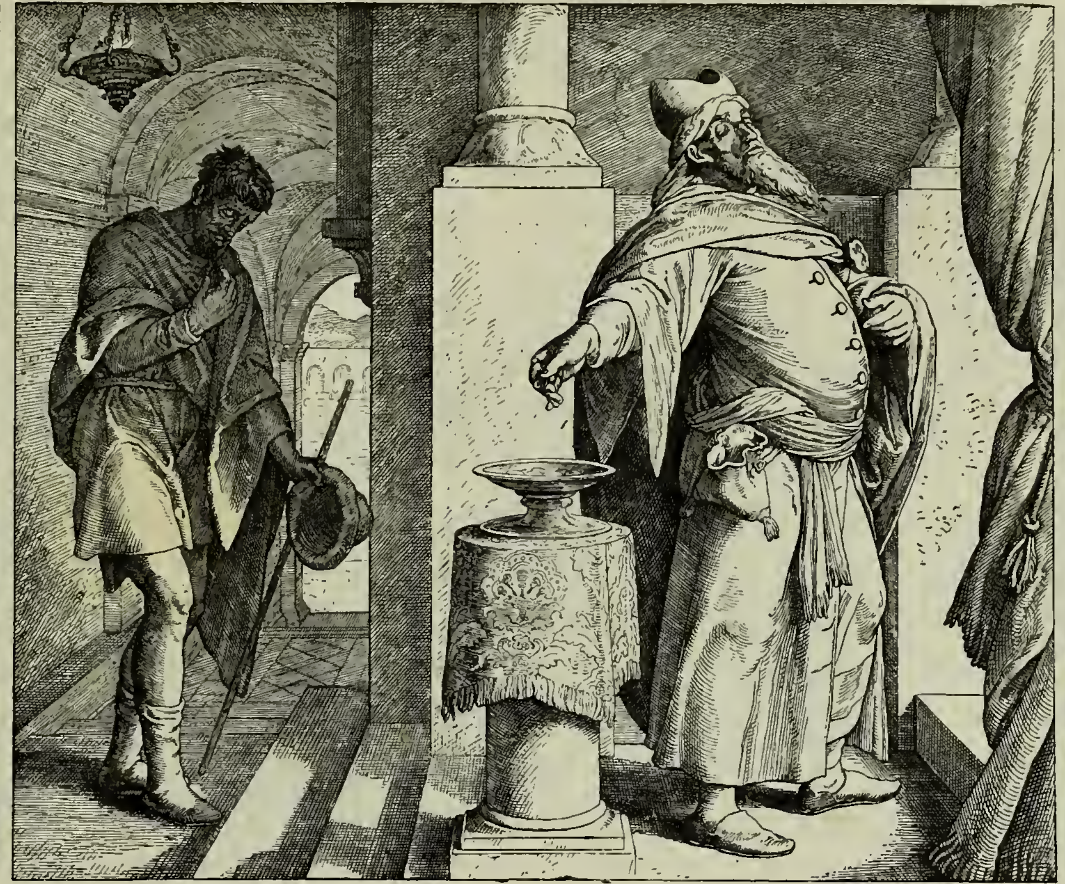
trempe dans l'eau le bout de son doigt pour rafraîchir ma langue, car je suis torturé par cette flamme. — Mon fils, répondit Abraham, souvenez-vous que vous avez eu des biens dans votre vie, tandis que Lazare n'a eu que des maux ; il est consolé maintenant, tandis que vous, vous êtes dans les tourments. Il y a désormais entre vous deux un abîme infranchissable, tel qu'il est impossible de passer d'un lieu à l'autre. » Le riche voudrait au moins que Lazare allât avertir ses frères encore vivants, pour qu'ils évitent de tomber dans l'abîme. « Ils ont Moïse et les prophètes ; s'ils ne les croient pas, ils n'écouteront pas davantage un mort ressuscité, » lui fut-il répondu de nouveau. Ces pharisiens, en effet, ne seront point convertis par la résurrection du Sauveur ; leur orgueil est ici durement flagellé ; mais il y a d'autres enseignements dans cette parabole. L'immortalité de l'âme, la vie future, la justice imparfaite ici-bas et rétablie dans un autre monde, la récompense des bons, le châtiment des méchants, l'éternité des peines comme celle de la béatitude, toutes ces vérités s'en dégagent avec une formidable énergie.

Dès ici-bas, la prétendue justice des pharisiens est repoussée ; et c'est parce que la vraie justice leur est étrangère, dit le Sauveur, que leur prière ne saurait être exaucée. Jésus apprend ensuite à ses disciples qu'il faut prier toujours ; qu'un juge, fût-il inique, ne saurait résister longtemps aux sollicitations importunes d'une pauvre femme ; et qu'à plus forte raison, Dieu, qui est juste, ne sera pas inexorable.

Il va tracer maintenant un portrait ineffaçable de l'orgueilleux, s'adorant lui-même et jetant au ciel, comme un défi, sa prière hautaine. « Deux hommes montaient au Temple pour prier. L'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi : O Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis point semblable aux autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, comme l'est ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, se tenant éloigné, n'osait lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un misérable pécheur. Je vous le dis, celui-ci retourna justifié dans sa demeure et non pas l'autre, parce que celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. »

C'est à la même époque que Jésus condamna le divorce, dont la légitimité était soutenue par les pharisiens en vertu de la loi mosaïque ; il proclama l'indissolubilité du mariage, telle que Dieu l'avait établie à l'origine : « Pour moi, je vous dis que quiconque renvoie son épouse et en prend une autre se rend coupable d'adultère. » Les disciples trouvèrent cette morale bien sévère, et le Sauveur en prit occasion de leur apprendre qu'il peut y avoir un état préférable à celui du mariage. Dans la doctrine du Maître, il y a les commandements obligatoires pour tous, et les conseils qui ne s'adressent qu'à des âmes choisies. Ce fut un conseil qu'il donna à ce jeune homme riche qui lui demandait : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle? — Gardez les commandements, lui dit d'abord le Sauveur. —







Parabole du pharisien et du publicain.

Seigneur, je les ai observés depuis mon adolescence. » Jésus le regarda d'un air de complaisance et lui dit : « Si vous voulez être parfait, vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. » Le jeune homme n'en eut pas le courage, et s'en alla très-affligé. « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu! observa le Sauveur, au milieu de ses disciples surpris ; un câble passera plus aisément par le chas d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans ce royaume. — Qui donc alors sera sauvé? dirent les disciples. — Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu. — Et nous, Seigneur, s'écria Pierre, qui avons tout quitté pour vous suivre, qu'aurons-nous donc? — Au jour du jugement, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël, lui répondit le divin Maître. Quiconque aura quitté pour moi sa maison, son père, sa mère, sa femme, ses fils ou ses champs, recevra le centuple même en ce temps, et, dans le siècle futur, la vie éternelle. »

De si hautes promesses exaltèrent les espérances ambitieuses de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, et ce fut sans doute à leur instigation que leur mère, se trouvant avec Jésus, se jeta à ses pieds comme pour lui demander une faveur et lui dit : « Ordonnez que mes deux fils soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. — Vous ne savez ce que vous demandez, répondit le Sauveur, pouvez-vous boire mon calice ou être baptisés de mon baptême? — Nous le pouvons, reprirent les deux disciples. — En effet,

vous boirez mon calice et vous recevrez mon baptême ; pour ce qui est d'être assis à ma gauche et à ma droite, c'est un privilège qu'il n'appartient qu'à mon Père de vous accorder. » Il eut peine ensuite à apaiser l'indignation que ces prétentions des fils de Zébédée avaient excitée parmi les disciples, et il dut leur répéter cette grande maxime qui est la règle de l'autorité chrétienne dans le monde : « Que celui qui veut être le premier parmi vous soit le serviteur des autres. »

Jésus se trouvait toujours sur la rive orientale du Jourdain ; se dirigeant vers Jérusalem, mais voulant y arriver seulement pour les fêtes de Pâques, il allait lentement, enseignant sur sa route et guérissant les malades. Une triste nouvelle le ramena aux environs de la ville sainte.

Au versant oriental du mont des Oliviers, sur la route de Jéricho, s'élève, enveloppée d'ombrages, perdue dans la colline, comme un asile de recueillement et de paix, la bourgade de Béthanie, où Jésus avait des amis. Trois points y marquent encore, au milieu des masures, la place des maisons de Lazare, de Marthe et de Marie. C'était une famille toute dévouée au divin Maître. Lazare, cœur simple et droit, était devenu son disciple, sitôt qu'il l'avait entendu; Marthe n'avait pas de plus grand bonheur que de le servir; Marie se plaisait à écouter la voix qui l'avait pardonnée jadis. Or, sur cette famille unie au Sauveur par une étroite affection, la maladie fondit tout à coup : Lazare était frappé. Le mal s'aggravant, les deux sœurs dépêchèrent en toute hâte un messager jusque dans la Pérée où était Jésus. « Seigneur, lui dit-il, celui que vous aimez est malade. » Sans montrer ni empressement ni inquiétude, le Maître répondit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais elle est venue afin que le Fils de Dieu soit glorifié. » Il resta deux jours encore au delà du Jourdain, et annonça seulement alors son intention de rentrer en Judée. « Maître, lui dirent ses disciples, il y a quelques semaines, les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez chez eux? » Mais l'heure de la nuit, comme il le fit entendre, n'était pas venue pour lui; il pouvait continuer sa marche. « Lazare, notre ami, dort, ajouta-t-il, mais je m'en vais l'éveiller. » Cette douce image du trépas ne suggéra aux apôtres que l'idée d'un sommeil qui serait sans doute bienfaisant, mais Jésus les détrompa. « Lazare est mort, leur dit-il, et je me réjouis d'avoir été absent, afin que vous croyiez. Allons vers lui. » Thomas, ayant la conscience du péril auquel le Maître s'exposait, mais prompt et dévoué comme Pierre, s'écria : « Allons et mourons avec lui. »

Quand le Sauveur approcha de Béthanie, Lazare, mort depuis quatre jours, avait été déposé dans la grotte sépulcrale; les juifs en grand nombre étaient venus de Jérusalem pour consoler ses sœurs ou pleurer avec elles. Si profonde que soit la douleur, les froissements de l'amitié, qui touchent aux fibres les plus délicates de l'âme, la rendent plus poignante encore. Seul de tous les amis, Jésus n'était pas là... Le voici qui vient enfin. A peine Marthe a-t-elle appris son arrivée qu'elle s'élance, vive et impétueuse, au-devant de lui. Sa



Jésus ressuscite Lazare.

première parole est un regret, un reproche peut-être : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Puis une lueur d'espérance éclairant son âme, elle ajoute : « Je sais cependant que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Que demande-t-elle? un grand miracle. Il faut que sa foi monte plus haut encore. « Votre frère ressuscitera, » lui dit le Sauveur. Mais cette résurrection générale dont Jésus vient apporter l'assurance au monde, Marthe y croit aussi ; ce qu'elle veut, c'est une résurrection anticipée et accordée immédiatement. Jésus y consent, mais il réclame une foi sublime, une confession pareille à celle de Pierre. « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il déjà mort, vivra. Croyez-vous cela? — Oui, Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Tout est dit pour elle, et la mort est vaincue toujours, pour qui sait entendre et tenir un pareil langage.

Cependant Marie est restée assise à pleurer en sa demeure. Marthe vient la chercher et lui dit tout bas : « Le Maître est là et t'appelle. » Marie se lève à cette invitation, et, suivie des juifs qui croient qu'elle va au sépulcre pour y pleurer, elle se rend auprès de Jésus. Elle tombe à ses pieds et laisse exhaler sa plainte. Le Maître ne lui demande pas un acte de foi, il a lu dans son cœur ; mais, voyant le lugubre cortége, le tombeau de Lazare et les larmes de Marie, il n'y tient plus, il frémit en lui-même et il pleure. « Voyez comme

il l'aimait! » disait-on, tandis que d'autres lui reprochaient de n'avoir pas usé de son pouvoir miraculeux. « Otez la pierre, » dit Jésus, frémissant pour la seconde fois. « Seigneur, lui dit Marthe, il sent déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours. — Ne vous ai-je pas dit, reprend Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Les yeux levés au ciel, il rend ainsi grâce à son Père : « Pour moi, je sais que vous m'exaucez toujours, mais je parle de la sorte pour le peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient fermement que vous m'avez envoyé. » Alors il crie à haute voix : « Lazare, sortez! » Et le mort se dresse enveloppé de bandelettes, la tête couverte d'un suaire. « Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller. »

« Je ne sais ce qu'en pensent les autres, écrit Lacordaire ; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. Je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable évidence. »

La résurrection de Lazare produisit un grand émoi parmi les juifs et surtout dans le sanhédrin. On tint conseil, et l'on ne put se dissimuler qu'un pareil miracle, accompli aux portes de Jérusalem, au temps même de la fête pascale, allait faire éclater l'enthousiasme populaire. Jésus serait proclamé roi, les Romains viendraient et détruiraient la ville. Quel parti prendre? Caïphe qui était grand prêtre cette année-là et qui n'était que l'instrument docile de la politique d'Anne, son beau-père, proposa une condamnation sommaire et prononça, sans en avoir conscience, une parole prophétique : « Il est avantageux, dit-il, qu'un homme meure pour le peuple, plutôt que le peuple entier soit perdu. » La sentence n'en était pas moins inique et n'en fut pas moins approuvée. Jésus, ainsi condamné, ne se montra plus en public et se retira avec ses disciples dans la ville d'Éphraïm. Toujours décidé à se rendre à Jérusalem pour la fête, il envoya quelques-uns d'entre eux pour lui préparer un logement dans une petite ville de Samarie, par où il voulait passer ; mais les habitants refusèrent de le recevoir.

Les deux disciples Jacques et Jean, vraiment fils du tonnerre, *Boanergès,* dirent au Maître : « Voulez-vous que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel? — Vous ne savez de quel esprit vous êtes, leur répondit Jésus ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Au lieu donc de passer sur le territoire des Samaritains, il se rendit d'Éphraïm à Jéricho, affrontant ostensiblement le danger auquel l'exposait le décret du sanhédrin. « Voici que nous montons à Jérusalem, dit-il aux douze apôtres, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens, qui le condamneront à mort et le mettront aux mains des Gentils. Il sera bafoué, flagellé et couvert de crachats. Quand ils l'auront battu de verges, ils le feront mourir, mais il ressuscitera le troisième jour. » La prédiction était bien claire ; pourtant les apôtres ne la comprirent pas ou refusèrent d'y croire, convaincus qu'ils étaient de la divinité de leur maître.

Aux portes de Jéricho un aveugle indigent, nommé Bartimée, ayant appris que le





Marie répand des parfums sur la tête de Jésus.

Sauveur arrivait, se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Jésus, qui entend la plainte du mendiant comme celle de l'homme puissant, s'arrêta : « Que veux-tu que je te fasse ? lui dit-il. — Seigneur, faites que je voie. — Recouvre la vue, ta foi t'a sauvé. » Bartimée entra guéri dans la ville, aux acclamations de tout le peuple.

Un instant après, Jésus s'arrêtait, avec la foule qui le suivait, non plus pour se rendre à la prière d'un mendiant, mais au désir d'un homme riche, injustement flétri par l'opinion. Zachée était publicain, chef des péagers de Jéricho, et ses fonctions seules le désignaient à la haine de ses compatriotes, car il était généreux et bienfaisant. Il voulait voir Jésus et comme il était de petite taille, il monta sur un sycomore et l'attendit au passage. Le Sauveur n'a jamais entendu parler de lui, mais il le connaît et n'ignore pas ses vertus. « Zachée, lui dit-il, descendez au plus vite, car je veux loger aujourd'hui dans votre maison... »

Au milieu des murmures de la foule, qui ne comprend pas que le Maître réclame l'hospitalité d'un pécheur, Zachée descend et se justifie tout d'abord de l'injuste malveillance dont il est l'objet. « Seigneur, dit-il, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et, si je fais tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. — C'est le salut qui entre aujourd'hui dans votre maison, lui répond le Sauveur. Celui-ci est un vrai fils d'Abraham, ajoute-t-il, et le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. »

Le chemin qui va de Jéricho à Jérusalem, traverse Béthanie. Jésus, toujours suivi de la multitude, arriva six jours avant la Pâque dans le village où l'attendait avec une légitime impatience Lazare le ressuscité, avec sa famille et ses amis. Il ne pouvait contrister ces cœurs fidèles en refusant de s'y arrêter ; c'était d'ailleurs le jour du sabbat, le voyage devait être interrompu. Pendant son séjour, on lui prépara un souper dans la maison de Simon le lépreux, qui n'est autre, suivant l'opinion commune, que le pharisien chez lequel nous avons vu la pécheresse; on pense qu'il avait été atteint de la lèpre et qu'il en avait été guéri par le Sauveur. Lazare était du nombre des convives, et Marthe, active et empressée, les servait, car, suivant la coutume de l'Orient, les femmes ne mangent pas à la même table que les hommes. Au milieu du festin on vit entrer Marie. Sa tendresse lui disait que ce repas avait un caractère d'adieu et que l'heure suprême était proche. Elle tenait à la main, comme la première fois, un vase d'albâtre plein d'huile de nard, parfum très-précieux. La reconnaissance lui a inspiré la même démarche que naguère le repentir ; c'est la même personne, la même Marie, originaire de Magdala, mais qu'elle est différente d'autrefois ! Qui reconnaîtrait la femme mondaine et pécheresse dans la sainte amie de Jésus? Sur ce front, que trois années de grâce ont sanctifié, si le regard du Sauveur a découvert autrefois les marques du péché, mêlées aux signes du repentir, il ne voit plus à cette heure que les auréoles de la sainteté. Aussi s'approche-t-elle, émue et confiante, pour rendre, non plus aux pieds divins, mais à la tête auguste du Maître l'hommage de son cœur qui déborde de piété et de reconnaissance ; elle brise son vase d'albâtre, qui lui serait désormais inutile, puisque la fin prochaine du Sauveur ne lui permettrait plus de le consacrer au même usage, et le parfum précieux inonde la tête et le front sacré de Jésus qu'elle essuie avec les ondes de sa chevelure.

Cet acte d'adoration, dans sa sublime prodigalité, n'était pas fait pour être compris des cœurs égoïstes et froids. « A quoi bon cette perte ? murmurent quelques disciples, sous l'inspiration de Judas. On aurait pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers, ajoute ce dernier, et en donner le prix aux pauvres. — Son avarice n'avait d'eux cependant aucun souci, » observe saint Jean, dont l'âme aimante formait avec celle de l'avare disciple le contraste le plus complet; « mais il était chargé de garder la bourse, et il était voleur. » Jésus a compris ces murmures ; il sait aussi que les mains qui s'ouvriront pour lui ne seront point fermées pour les pauvres. « Pourquoi blâmez-vous cette femme ? dit-il aux disciples. L'action qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. En répandant ce parfum, elle a eu en vue ma prochaine sépulture. En vérité, je vous le dis, dans le monde entier, partout où cet évangile sera prêché, on racontera à sa gloire ce qu'elle vient d'accomplir. » Les âmes chrétiennes l'ont bien compris, et les saints devoirs de la charité envers Jésus et ses pauvres n'ont jamais cessé d'avoir de nombreux fidèles dans le monde.




Entrée de Jésus à Jérusalem.

LA GRANDE SEMAINE.

LE DÉNOUEMENT.

Ce fut le soir du sabbat qu'eut lieu le souper dans la maison de Simon le lépreux. Le repas légal ayant pris fin, beaucoup de juifs, qui étaient venus à Jérusalem pour les fêtes pascales, apprirent que Jésus était à Béthanie avec son ami Lazare le ressuscité, et sur-le-champ ils se mirent en route pour aller voir l'auteur du miracle et celui qui en avait été l'objet. L'empressement fut tel que le sanhédrin et le parti hostile au Sauveur en témoignèrent une vive inquiétude et parlèrent même de se débarrasser de Lazare. Mais ceux que Dieu garde sont bien gardés, et le sinistre complot ne put aboutir.

Le jour suivant, qui était le premier de la semaine, devait être le plus brillant de la vie mortelle de Jésus. Le Sauveur qu'on a toujours vu jusqu'à présent décliner les honneurs de la royauté, sachant que l'heure du sanglant sacrifice était proche, n'hésita plus à les accepter et sembla même s'y préparer. Il partit de Béthanie avec une suite nombreuse, et, sitôt qu'il fut près de Jérusalem, au village de Betphagé, sur la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples en avant : « Allez à ce village qui est devant vous, leur dit-il; vous trou-

verez en y arrivant une ânesse attachée et son ânon auprès d'elle. Déliez-les et me les amenez. Si quelqu'un vous en demande la raison, répondez : Le Maître en a besoin, et l'on vous laissera les emmener. » Ces montures pacifiques sont préférées en Orient aux coursiers fougueux, pour les circonstances solennelles, comme celle-ci devait l'être, car c'était la parole du prophète Isaïe qui allait s'accomplir : « Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur l'ânesse et sur son poulain. » Tout se passa comme Jésus l'avait dit. Le propriétaire des animaux ayant demandé aux disciples : « Que faites-vous? Pourquoi déliez-vous cet ânon? — Le Maître en a besoin, » répondirent-ils ; et on les laissa faire. Bientôt une foule enthousiasmée environne le Sauveur ; les vêtements les plus beaux sont mis sur l'ânon et sur l'ânesse, en guise de housse d'honneur, et Jésus monte sur l'un d'eux. Un flot immense de population sort des portes de Jérusalem pour aller au-devant de lui ; on dépouille de leurs branches les palmiers, les oliviers, les citronniers et les myrtes de la montagne, et chacun s'avance, un rameau vert à la main. La route est jonchée de feuillage et de fleurs ; ce n'est point assez, les tuniques et les manteaux sont étendus sur le chemin, et le recouvrent d'un long tapis aux riches couleurs. Des cris enthousiastes acclament le Messie, le roi d'Israël. « *Hosannah* au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit l'avénement du règne de David, notre père! *Hosannah* au plus haut des cieux! » Tout ce peuple, emporté d'un même cœur, saisi d'un même élan, n'a qu'une même voix, et s'incline dans une même adoration, comme un groupe de roseaux sous le souffle de la brise. Commencée au sortir de Béthanie, sur la route qui se dirige entre des collines boisées vers Jérusalem, la manifestation va, grandissant toujours, jusqu'aux portes de la ville sainte. Partout, au sommet et sur le versant occidental de la montagne, ce sont des rameaux verdoyants détachés des arbres et jetés sur le passage, des vêtements étendus et des acclamations qui font répéter l'*hosannah* à tous les échos. Les pharisiens en sont alarmés, mais n'osent opposer que des protestations timides à l'entraînement de la foule. « Faites donc taire vos disciples, disent-ils à Jésus. — En vérité, leur répond-il, s'ils se taisaient, les pierres elles-mêmes crieraient. » Car, cette fois, le triomphe lui convient, et cette royauté de quelques heures, si voisine en est la fin, si proche en est le sacrifice suprême, qu'elle ne saurait entrenir une longue méprise, ni faire reposer sur sa personne des espérances terrestres que l'avenir démentirait dans quelques jours.

Cependant un voile de tristesse vint un moment assombrir le front du Sauveur, quand sur la cime du mont des Oliviers, l'horizon s'élargissant vers l'Occident, il put embrasser du regard, par delà le torrent de Cédron et la profonde vallée de Josaphat, les sommets du Moriah se détachant sur le ciel bleu et dominés par le Temple, ainsi que les blancs édifices de Jérusalem rangés à l'entour. Des larmes s'échappèrent de ses yeux. « Jérusalem, s'écria-t-il, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai

voulu rassembler tes enfants, comme la poule réunit ses poussins sous son aile, et tu ne l'as pas voulu! Si du moins, en ce jour fait pour toi, tu connaissais ce qui peut te donner la paix! Mais tout cela est caché à tes yeux. Des jours viendront où tes ennemis entoureront ton enceinte d'un mur de circonvallation, ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te coucheront dans la poussière, toi et tes enfants; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu fus visitée. »

L'entrée à Jérusalem porta au comble l'émotion populaire : « Qu'est-ce que cela? » disait-on. Et le peuple s'écriait : « C'est le prophète galiléen, c'est Jésus de Nazareth. » Il se rendit au Temple, en chassa encore une fois les vendeurs et les acheteurs, y guérit les infirmes qui se trouvaient sous les portiques, et, tandis que les scribes et les prêtres s'entretenaient dans la résolution d'en finir par une condamnation à mort, de jeunes voix d'enfants faisaient retentir les voûtes de l'édifice de leurs joyeux *hosannah.* « Entendez-vous ces cris? lui dirent les prêtres indignés. — Oui, leur répondit-il, mais n'avez-vous pas lu ces paroles de l'Écriture : C'est de la bouche des enfants à la mamelle que vous avez reçu une louange parfaite? S'ils se taisent, les pierres parleront. » Le soir du même jour, Jésus sortit de la ville pour s'en aller peut-être jusqu'à Béthanie.

Rien ne saurait donner une idée des inquiétudes et des colères du sanhédrin. Celui qui avait été excommunié et condamné à mort venait de recevoir la plus magnifique ovation, et il n'était question à Jérusalem que du grand miracle de la résurrection de Lazare. « Vous voyez que nous ne gagnons rien, se disaient les pharisiens, et que tout le monde court à lui. » L'animosité de ses ennemis n'empêcha point le Sauveur de revenir au Temple dès le lendemain matin, pour y donner encore une fois son enseignement. Il paraît que la réputation de sa doctrine et de ses œuvres avait dépassé les limites de la Judée, car des Gentils étaient venus aux fêtes de Pâques pour le voir, et se trouvaient déjà mêlés à la foule réunie sous les portiques. Ils s'adressèrent à Philippe, et lui dirent : « Faites-nous voir Jésus. » Philippe en avertit André, et tous deux en parlèrent au Sauveur. Ces Gentils devaient être des personnages assez considérables, et l'on a des raisons de croire que c'étaient les envoyés d'un roi d'Arménie, nommé Abgar ou Avagaïr, dont les relations avec le divin Maître, longtemps rejetées comme apocryphes, semblent confirmées aujourd'hui par de nouveaux documents.

A cette ouverture, Jésus répondit : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. » Mais cette gloire doit sortir de la mort, comme celle du grain de froment mis en terre avant la fructification. Ce n'est plus l'heure de tenir à la vie. Le serviteur doit être partout où sera le maître. « Maintenant, ma vie est menacée, et que dirai-je? Père, sauvez-moi de cette heure, et pourtant c'est pour votre gloire que j'y suis arrivé. Père, glorifiez votre nom. » Alors une voix du ciel retentit sous les voûtes : « Je l'ai glorifié et le glorifierai encore. » La foule entendit la voix : « C'est un coup de tonnerre, dirent les uns; c'est

un ange qui lui a parlé, » reprirent les autres. Jésus poursuivit : « Maintenant la crise du monde a commencé; le prince de ce monde va être jeté dehors, car, lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Ce langage mystérieux ne fut sans doute qu'à demi compris ; on y vit toutefois l'annonce de la prochaine disparition du Maître, et l'on s'en étonna; Jésus, confirmant sa parole, déclara devant ses auditeurs qu'ils n'avaient plus la lumière avec eux que pour peu de temps, et qu'ils devaient sans retard profiter de sa présence. Mais il était plus que jamais un objet de contradiction; quelques-uns, même parmi les princes du peuple, croyaient en lui, mais ils n'osaient en faire l'aveu; d'autres s'obstinaient dans leur aveuglement, malgré ses miracles et ses discours, et le Sauveur, discernant toutes ces dispositions, les révélait librement : « Moi, qui suis la lumière, je suis venu en ce monde afin que quiconque croit en moi ne demeure point dans les ténèbres. Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde pas, je ne le juge point, mais il a dans cette parole même un juge qui le condamnera au dernier jour. » Le soir étant venu, il se rendit encore à Béthanie avec ses apôtres.

Le mardi matin, comme il suivait de nouveau la route qui mène à la ville sainte, il s'approcha d'un figuier pour y chercher des fruits, et n'en put trouver un seul sur ses branches chargées d'un abondant feuillage. « Que jamais un fruit ne naisse sur ta tige, » s'écria-t-il; et le figuier commença à se dessécher : image d'un culte frappé de stérilité dans toute la pompe de ses cérémonies, et qui sera, par la juste malédiction d'en haut, privé de la séve qui semble le faire vivre encore.

Arrivé à Jérusalem, Jésus entra dans le Temple et se mit de nouveau à enseigner le peuple sous les portiques. L'opinion populaire, dont le flot le soutenait toujours, ne permettait pas à ses ennemis de s'emparer de sa personne. C'était un adversaire avec lequel il fallait compter, et l'aristocratie juive cherchait à le compromettre pour pouvoir le perdre ensuite plus sûrement. « Dites-nous d'où vient votre pouvoir. » Telle fut la première question que les prêtres, les scribes et les anciens, lui posèrent tout d'abord. « Dites-moi, premièrement, d'où procédait le baptême de Jean, » leur répondit Jésus. La question était embarrassante : « Nous ne savons, lui dirent-ils. — Eh bien, je ne vous dirai pas non plus en vertu de quelle autorité j'agis moi-même. Mais si un père, ayant deux fils, leur dit : Allez travailler à ma vigne, et si l'un d'eux lui répond : Je ne puis y aller et y va cependant, tandis que l'autre, témoignant de sa bonne volonté, n'en fait rien néanmoins, lequel des deux, selon vous, a obéi aux ordres de son père? — C'est le premier, lui dit-on. — Voilà pourquoi les pécheresses et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu; car ils ont écouté la parole de Jean, et vous, vous ne vous êtes pas repentis. » Puis il leur raconta la parabole du père de famille qui a donné tous ses soins à sa vigne et l'a louée à des colons. Les serviteurs qu'il leur envoie sont tous maltraités. Le fils vient à son tour. « C'est l'héritier de la vigne, tuons-le, » disent-ils, et ils le mettent à mort. « Que fera le maître?

demande le Sauveur. — Il punira ces malfaiteurs et louera sa vigne à d'autres, lui fut-il répondu. — Il le fera, » poursuivit-il, au milieu des récriminations des grands de la nation juive, qui sentirent que la sentence tombait sur eux ; « car la pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire de l'édifice. » La parabole du festin des noces abonde dans le même sens. A ceux qui ont rejeté l'invitation royale et mis à mort les messagers, un terrible châtiment est réservé, mais d'autres seront appelés à ce festin et s'y rendront. Que nul, toutefois, ne s'y présente sans être revêtu de la robe nuptiale, car, si le bienfait de la vocation divine est étendu à tout l'univers, les droits de la justice éternelle n'en sont pas moins réservés. Tout se rapporte, dans ces discours, à la condamnation méritée du peuple de Dieu, et les auditeurs le comprennent si bien qu'ils se montrent de plus en plus ardents à poursuivre leurs projets homicides.

Toutes les batteries sont dressées à cet effet, et toutes les forces ennemies se préparent à un suprême assaut. Les Hérodiens viennent les premiers à la charge, appuyés toujours par les pharisiens. Il s'agit de rendre Jésus odieux à ses compatriotes ou de le faire passer pour rebelle à l'autorité des Romains. L'alternative paraît indubitable. « Maître, » lui dit-on, tout en paraissant rendre hommage à son amour de la justice et de la vérité, « est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César? » C'est une arme à deux tranchants, maniée avec une insigne perfidie. Mais Jésus en détourne les coups ; il démasque tout d'abord cette indigne comédie : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? » Puis, échappant au dilemme qui doit soulever contre lui les fureurs de la multitude, s'il proclame la légitimité de l'impôt, ou le faire tomber sous le coup de la loi romaine, s'il la nie, il ajoute : « Montrez-moi la pièce de monnaie exigée pour le cens. » Le *numisma censûs* chez les juifs était nécessairement une pièce romaine, le fisc n'en recevait pas d'autres, tandis que l'impôt du Temple se payait toujours avec une monnaie juive. « De qui est cette image et cette inscription? » leur dit-il, en leur montrant la pièce qu'on vient de lui remettre. « De César, » lui répondent-ils. Et les voilà amenés par ce seul mot à confesser leur dépendance publiquement reconnue, puisqu'ils font usage de la monnaie de César. De cet aveu qu'il n'a pas fait lui-même, mais qu'il a su mettre sur leurs lèvres, il prend occasion pour définir d'un mot les droits du pouvoir temporel et ceux du pouvoir religieux, et pour tracer la frontière rigoureuse qui sépare le domaine de la conscience de celui de l'autorité civile : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'État a ses droits ; n'en eût-il pas, fût-il injuste et tyrannique, on n'en serait pas pour cela autorisé à procéder contre lui par des coups de force ; c'est au progrès de l'idée chrétienne d'y opérer de salutaires réformes ; mais il y a quelque chose en l'homme qui ne relève pas de l'État et qui n'appartient qu'à Dieu, c'est la conscience, contre laquelle la loi civile ne saurait jamais prévaloir. La vraie liberté, inconnue dans la cité païenne, est née, on peut le dire, au souffle de cette parole : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Ainsi l'attaque des Hérodiens comme celle des docteurs est restée sans succès. Une autre machination se prépare contre le Sauveur. Sous l'inspiration d'une haine commune, les sadducéens, ennemis déclarés du dogme juif et chrétien de la résurrection des morts, sont devenus pour un moment les alliés des pharisiens et viennent à leur tour tendre au divin Maître le piége de leurs perfidies ; persiflant ouvertement la croyance nationale, ils demandent avec ironie quel sera dans la vie future le sort de la femme qui aura, suivant la loi, épousé successivement sept maris. « Au jour de la résurrection, de qui sera-t-elle l'épouse? » A ce matérialisme grossier qui méconnaît non-seulement l'Écriture, mais encore la puissance de Dieu et les conditions de la vie future, Jésus répond que les ressuscités seront comme les anges, et qu'il ne sera pas plus question de mariage parmi eux que parmi les esprits célestes ; puis, faisant justice de la conduite illogique des sadducéens qui admettent l'autorité de Moïse et refusent de reconnaître le sens de ses paroles, il leur oppose cet argument sans réplique : « Quant au dogme de la résurrection, il est clairement enseigné par Moïse. N'avez-vous pas lu ce que Dieu lui a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? Or, le Seigneur n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Les scribes eux-mêmes durent convenir qu'il avait bien répondu, et la foule admirait sa doctrine.

Une nouvelle tentative des docteurs de la loi échoua comme les autres. Celui qui la fit d'ailleurs, à l'instigation de ses collègues, ne partageait pas toutes leurs dispositions hostiles. « Maître, quel est le plus grand des commandements? lui dit-il. — Aimer Dieu de tout son cœur, lui répondit Jésus, de toute son âme, de tout son esprit, de toute sa force : voilà le premier commandement. Aimer son prochain comme soi-même : voilà le second. — Maître, vous avez dit vrai, reprend le scribe, cela est plus grand que les holocaustes et les sacrifices. — Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, » lui dit le Sauveur. Mais, ayant subi le feu de toutes ces questions, il devient agresseur à son tour : « Que pensez-vous du Christ? dit-il au peuple. De qui est-il fils? » Les oracles sacrés dictaient la réponse : « De David, lui dit-on. — Comment donc, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, David l'appelle-t-il son Seigneur? » Certes, le Christ est fils de David, mais il y a en lui une filiation plus haute, la filiation divine que Jésus a toujours proclamée et qu'il proclame encore en présence de ses mortels ennemis.

Après avoir ainsi fermé la bouche aux docteurs hypocrites, il ne lui reste plus qu'à les écraser sous les coups de sa parole foudroyante. Il ne les a jamais ménagés, ces formalistes étroits, faux et méchants ; il a mis en lambeaux le manteau de leur hypocrisie. Et qu'on y prenne garde, il n'y a en lui ni désir de vengeance, ni aigreur, ni provocation d'aucune sorte. Toute la vie du Sauveur proteste contre de pareilles intentions, indignes de son âme divine ; mais le sentiment de la sainteté offensée d'une part, de l'autre les intérêts de la charité qui ne tolère pas ce qui peut corrompre et perdre les âmes, voilà ce qui soulève l'indignation du bon Pasteur contre les vils mercenaires qui exploitent son troupeau.



Jésus lave les pieds à ses apôtres (page 524).

« Les scribes et les pharisiens, commence-t-il, se sont assis sur la chaire de Moïse ; pratiquez donc ce qu'ils enseignent, mais ne suivez pas leurs exemples, car ils disent et ne font pas. » C'est déjà un premier trait sanglant qui atteint le fond même du pharisaïsme et le caractérise à tous les âges. Ce qui suit le développe : « Les fardeaux qu'ils mettent sur les épaules des autres, ils ne les touchent pas même du bout du doigt ; ils ne font rien que pour être vus des hommes. » Toute leur vie n'est qu'une comédie ; l'acteur est bien drapé ; il se promène avec des robes traînantes, élargissant les phylactères sur lesquels il a écrit les textes de la loi et multipliant les franges de son manteau. Il lui faut des salutations sur la place publique, des places d'honneur dans les synagogues et les festins, et il réclame le titre de Rabbi. Mais tout cela n'est que pure hypocrisie. Malheur à ceux-là qui n'entrent pas par la porte du ciel et la ferment aux autres ! Malheur à ceux qui dévorent l'héritage des veuves, et récitent de longues formules de prières ! Leur zèle de prosélytisme est une fourberie. Leur morale, qui permet de jurer par le Temple, mais non par l'or du Temple, est un aveuglement et un mensonge. Misérable est leur dévotion qui s'attache aux minuties, et paye la dîme de la menthe et de cumin, alors qu'elle foule aux pieds les lois de la charité. Ils filtrent leur breuvage pour en écarter un moucheron, tandis qu'ils engloutissent un chameau. Ils nettoient les dehors du vase et gardent la corruption à l'intérieur. Ce sont

des sépulcres blanchis ; tout est beau au dehors, tout est pourriture au dedans. « Malheur à vous qui élevez des tombeaux aux prophètes égorgés par vos pères, assurant que vous ne vous seriez pas souillés de leur sang, quand vous êtes prêts à en immoler d'autres ! Serpents et races de vipères, comment échapperez-vous au feu de l'enfer ? Voici que je vais vous envoyer des prophètes et des sages ; vous les mettrez à mort, vous les crucifierez, vous les flagellerez dans vos synagogues et vous les persécuterez de ville en ville, de telle sorte que tombera sur vous tout le sang innocent versé sur la terre, depuis celui d'Abel jusqu'à celui de Zacharie que vous avez tué entre le temple et l'autel. »

Le pharisaïsme ne s'est jamais relevé de ce juste arrêt porté contre lui et jeté comme un dernier adieu à ses représentants par celui qui est l'exemplaire de toute justice, et qui, miséricordieux et bon autant qu'il est juste et saint, a dû tenir cependant un pareil langage, alors même que son cœur débordait de tendresse et de commisération ; car on le vit pleurer de nouveau sur l'ingrate Jérusalem et sur ses prochains malheurs.

Comme il allait sortir du Temple, se trouvant dans la salle du trésor, il vit des riches qui jetaient avec ostentation des pièces d'or et d'argent dans les troncs destinés à recevoir les aumônes, tandis qu'une pauvre veuve y venait timidement glisser deux petites pièces de cuivre de la valeur d'un quart d'as. C'était la mise en action de la vraie et de la fausse pitié. « Cette femme a fait une offrande supérieure à toutes les autres, dit le Sauveur à ses disciples, car les premiers ont donné de leur superflu, tandis qu'elle a mis ce qui lui était nécessaire. » Après avoir ainsi parlé, Jésus quitta le Temple pour n'y plus rentrer. Son ministère public avait pris fin. En franchissant le seuil, ses disciples admiraient les puissantes assises et les hauts portiques du monument. « C'est là ce que vous regardez, leur dit le Maître, le jour vient cependant où il n'en restera pas pierre sur pierre. »

Ce fut sous l'impression de cette sombre prophétie qu'on se mit en marche vers la montagne des Oliviers. Arrivé au sommet, Jésus s'y assit, en face de Jérusalem et de son temple, aux proportions imposantes et grandioses, et dont les destinées futures lui apparurent tristes et lamentables. Quatre disciples, Pierre, Jacques, Jean et André, l'interrogèrent alors : « Maître, dites-nous quand cette ruine arrivera et quels en seront les signes précurseurs. » A cette question, Jésus répondit par un discours prophétique sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde. La prophétie n'est point en lui ce qu'elle a été dans les autres prophètes, un éclair passager, déchirant le voile de l'avenir pour éclairer les tableaux que Dieu veut bien découvrir ; c'est la science parfaite, c'est l'intuition divine qui connaît et voit toutes choses, mais qui ne les révèle que dans la mesure et avec la forme qui lui convient. Il ne lui appartient pas, dit-il, de fixer la date des événements dont Dieu s'est réservé la connaissance, ni de faire la distinction des temps et des moments. Cependant toute cette histoire humaine où la ville sainte est mêlée et qui se déroule tristement au milieu des misères, des intrigues et des crimes de ses représentants, doit avoir un prochain dénoue-

ment. Le tumulte des armes et le fracas des combats vont bientôt retentir ; les fléaux vont se déchaîner, les nations vont être aux prises et ce ne sera là que le commencement des douleurs. Mais auparavant les disciples du Sauveur auront eu leurs épreuves ; les tribunaux, les prisons, les flagellations, la mort sanglante au milieu des trahisons et des haines : voilà ce qui les attend ici-bas. « Néanmoins, ajoute-t-il, pas un cheveu de votre tête ne sera perdu ; et celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. »

Maintenant, que Jérusalem n'espère pas échapper au châtiment qu'elle mérite ! Dieu va prendre en main sa propre cause et donner sa revanche à la justice aujourd'hui persécutée et vaincue. Le jour où une armée investira la ville coupable, sa ruine sera proche. « Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination et la désolation prédite par le prophète Daniel, alors, que ceux qui sont en Judée prennent la fuite dans les montagnes. » Et ici le Maître s'interrompt pour donner à ses disciples un avis qui ne fut pas perdu : « Que celui qui lit comprenne, » dit-il. On le comprit si bien qu'à l'approche des armées romaines tous les chrétiens de Jérusalem se retirèrent dans la Pérée, au delà du Jourdain.

Le Sauveur continue de tracer ensuite le tableau de cette ruine. « Malheur aux femmes déjà mères et à celles qui seront sur le point d'enfanter ! Les horreurs de ces jours seront telles qu'il n'y en eut et qu'il n'y en aura jamais de semblables. Terribles seront la détresse de cette terre et la vengeance contre ce peuple ! Ils tomberont sous le tranchant du glaive, ils seront emmenés captifs parmi les nations, et Jérusalem demeurera sous le talon des Gentils jusqu'à ce que les temps soient accomplis. » C'est à l'historien Josèphe qu'il faut demander comment s'est réalisée cette prédiction. C'est là qu'il faut lire les détails de ce terrible siége : le mur de circonvallation élevé avec une incroyable énergie, la famine devenue épouvantable, des mères égorgeant leurs enfants pour s'en nourrir, le Temple incendié, onze cent mille Juifs passés au fil de l'épée, Jérusalem détruite, le soc de la charrue traîné sur ses débris fumants, les fils de Jacob dispersés, la nation juive foulée aux pieds des Gentils, et cela pour des siècles, « jusqu'à ce que l'ère des nations soit révolue. »

Telle était la lugubre perspective que le Sauveur avait devant les yeux et qu'il montrait à ses apôtres. Mais cette peinture elle-même vient s'encadrer dans un tableau plus vaste. Chaque période de l'histoire a son dénouement et son jugement ; les destinées de l'humanité auront aussi le leur. La prophétie, a-t-on dit, est un tableau où il n'y a qu'un seul plan ; les objets les plus éloignés peuvent s'y toucher, et l'on passe aisément de l'un à l'autre. D'ailleurs les disciples eux-mêmes, par leurs interrogations, imprimèrent aux paroles du Maître le courant qui les porta à passer de cette première manifestation de la justice divine au solennel jugement qui doit en être la consommation. Ils croyaient, avec tous leurs compatriotes, à l'immortelle durée de la ville sainte et du Temple, qui devaient être pour eux le siége du royaume immortel du Christ. Comme Jésus vient d'en annoncer la ruine, ils prévoient aussitôt la fin des temps : « Seigneur, disent-ils, quel

sera donc le signe précurseur de votre avénement et de la consommation du siècle ? » — Les faux Christs, les faux prophètes, les faux miracles destinés à séduire même les élus, si c'était possible : voilà des signes, contre lesquels il faudra prendre des précautions. « Il y en aura d'autres dans le soleil, la lune, les étoiles, sur la terre et sur la mer. Enfin, le Fils de l'homme apparaîtra devant les nations consternées, il viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté ; et les élus s'assembleront au son de la trompette des anges. » Telle sera la fin de cette terre et le dernier jugement pour ceux qui l'auront habitée.

Ces grandes révélations imposent à tous une sérieuse vigilance; il faut veiller pour discerner les signes des temps, comme le fait le laboureur qui sait que l'été est proche, quand les branches des figuiers commencent à devenir tendres. Ceci semble se rapporter aux mesures à prendre pour échapper à la ruine de Jérusalem, car on lit, aussitôt après, ces paroles : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point avant que toutes ces choses soient accomplies. » Mais la vigilance, au sujet du dernier et solennel jugement, est plus nécessaire encore, car il fondra sur le monde comme l'éclair qui fend la nue, et tombera comme un filet sur les habitants de la terre. « Veillez, car vous ne savez quand votre maître viendra. Veillez, car beaucoup seront surpris. De deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé. De deux femmes qui moudront au moulin, l'une sera élue, l'autre perdue. Car le royaume de Dieu est semblable aux dix vierges qui vont au-devant de l'époux avec des lampes à la main. » Malheur aux vierges folles qui n'ont pas d'huile pour entretenir la flamme ! Malheur aux âmes qui laissent tarir en elles la foi et l'amour ! Au milieu de la nuit, quand on criera : « Voici l'époux, » celles-là seules entreront au festin, qui auront leurs lampes allumées ; les autres seront repoussées.

Un splendide tableau du jugement dernier vient clore magnifiquement ce discours prophétique. Le Fils de l'homme sépare les boucs d'avec les brebis ; il reconnaît surtout pour les siens et admet dans sa miséricorde ceux qui se sont eux-mêmes montrés miséricordieux envers les pauvres, ses représentants ici-bas ; tandis qu'il condamne au feu éternel ceux qui ont été impitoyables envers leurs frères. C'est ainsi que le livre des Évangiles, qui s'ouvre dans les splendeurs de la génération du Verbe avant tous les temps, se prolonge encore par delà les siècles, montrant aux épouvantes et aux espérances des hommes la perspective de l'éternité heureuse ou malheureuse.

L'Évangile ne dit pas si l'on se rendit à Béthanie, ou si l'on se retira, pour y passer la nuit, dans quelque grotte de la montagne ; mais les disciples ne purent échapper aux profondes impressions que la parole du Maître avait produites dans leur âme. « Ils s'étonnèrent, dit l'Évangile, de voir le figuier maudit la veille, desséché jusqu'à la racine, » mais Jésus leur déclara que, s'ils avaient la foi, ils pourraient opérer bien d'autres prodiges.

Le dénouement de la crise approchait. Les princes des prêtres et les docteurs s'étaient

réunis une dernière fois avant la Pâque, dans l'*atrium* de la maison de Caïphe, pour aviser aux moyens d'arriver à leur but. Ce ne sont plus des juges occupés de sauver au moins les apparences ; ce sont des criminels ourdissant leurs sinistres complots, car il n'est plus question de justice : l'astuce et la violence en tiennent lieu ; l'opportunité seule est à considérer : « Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, disent-ils, de peur de soulever le peuple. » Mais une circonstance, déjà prévue peut-être, vint tout à coup hâter le cours des événements. Un des disciples du Christ faisait défection. Déçu dans les rêves de son ambition et dans les calculs de son avarice, mécontent et jaloux, Judas s'était mis au courant des intrigues du sanhédrin, et peut-être déjà s'était-il ouvert aux grands prêtres de ses noirs desseins. Satan entra dans son cœur, dit l'Évangile ; il vint donc les trouver le mercredi soir et s'entendit avec eux sur la manière dont il leur livrerait Jésus. Avant tout, il fallait une satisfaction à son avarice, et le sanhédrin n'avait garde de la lui refuser ; on lui remit d'abord trente deniers, et l'on convint de lui donner plus tard une autre somme. A ce prix, qui était à peine celui d'un esclave, et que les frères de Joseph avaient reçu autrefois pour vendre leur frère, l'infâme marché fut conclu, et Judas chercha une occasion favorable pour livrer son maître à l'insu du peuple.

Le lendemain, qui était le premier jour des azymes, où la loi ordonne de tuer l'agneau pascal, Jésus dit à Pierre et à Jean : « Allez préparer pour nous le festin de la Pâque. — Où faut-il faire les préparatifs ? » lui demandèrent-ils. Il leur dit : « Rendez-vous à la ville ; vous rencontrerez un homme portant une urne pleine d'eau. Suivez-le jusqu'à la maison où il entrera, vous direz alors au père de famille : Voici ce que le Maître vous mande : Je vais faire chez vous la Pâque avec mes disciples. Où est la salle du festin ? Il vous montrera un grand cénacle orné de tapis ; vous y préparerez la Pâque. » Les disciples se conformèrent à ces ordres, et, le soir même, Jésus, avec les Douze, entra dans la ville et se rendit à la demeure qui s'ouvrait pour le recevoir avec sa famille spirituelle. C'était le lendemain seulement, le vendredi, quatorzième jour du mois de Nisan, que les Juifs devaient manger l'agneau pascal et célébrer la Pâque, mais Jésus, « sachant que l'heure était venue où il allait passer de ce monde à son Père, » s'était décidé à avancer d'un jour la solennité, ainsi que cela se pratiquait quelquefois par exception et pour de graves motifs. Il se montrait d'ailleurs ici le maître de la Pâque comme il l'est du sabbat. Cette opinion, bien qu'elle ait contre elle de graves autorités, n'en reste pas moins la plus probable, et semble seule se prêter aux exigences de la concordance évangélique.

La maison où l'on se réunit était, suivant la tradition qui en désigne encore l'emplacement, située sur la montagne de Sion. Là se trouvait cette grande salle du cénacle où, pour la première fois, allaient être célébrés les saints mystères par le Christ lui-même, et qui allait devenir ainsi la première et la plus glorieuse des églises chrétiennes.

L'heure étant venue, on se mit à table, debout sans doute, les reins ceints et le bâton à

la main, car on commençait par manger l'agneau pascal, suivant les rites légaux que Jésus observait, avec des laitues amères et du pain azyme, seul permis en ces jours. Jésus présidait au repas, tenant la place du père de famille, donnant l'hospitalité à ses apôtres et leur faisant les honneurs, comme il appartient au maître de la maison. « J'ai fort désiré, leur dit-il, de manger cette Pâque avec vous avant de me livrer aux souffrances, car je vous dis que je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » C'est un adieu que le Sauveur adresse ainsi à ses chers disciples, avec le rendez-vous dans la vie éternelle. Ayant dit ces mots, conformément aux prescriptions de la loi, qui voulaient que le père de famille bénît, dans la célébration de la Pâque, la première et la dernière coupe, il prit le vin, rendit grâces, et dit : « Prenez et distribuez entre vous. Car je vous dis que je ne boirai plus de ce jus de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous sous une forme nouvelle dans le royaume de mon Père. » La cérémonie que Jésus accomplissait ainsi était l'*eulogie* ou l'action de grâces par où commençait la manducation de l'agneau, toujours accompagnée des nombreuses observances qui rappelaient la délivrance d'Israël. Le vin qu'il présenta cette fois à ses disciples n'était pas encore celui qui devait être merveilleusement changé en son sang. Le festin de l'agneau pascal dut précéder l'institution de la sainte Eucharistie, comme la Pâque des juifs a été, dans le cours des âges, antérieure à celle des chrétiens.

Debout, pour cette première manducation, les convives devaient immédiatement prendre part à un autre repas et s'y tenir dans une autre attitude. A cette heure triste et solennelle, chacun voulait, par affection plus que par rivalité peut-être, se placer aussi près que possible du divin Maître. Jésus en prit occasion d'apprendre encore une fois aux siens comment il fallait entendre la hiérarchie dans son royaume. Quittant la table et déposant son manteau, il se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses apôtres, muets d'étonnement et d'admiration. Quand il fut venu à Simon Pierre, celui-ci, avec l'impétuosité de sa nature, s'écria : « Non, Seigneur, jamais vous ne me laverez les pieds. — Si je ne les lave, tu n'auras point de part avec moi, lui dit Jésus. — Oh ! alors, Seigneur, lavez-moi non-seulement les pieds, mais la tête et les mains. — Celui qui est déjà purifié, reprit le Sauveur, n'a besoin que d'avoir les pieds lavés. » Quelle que soit la sainteté de celui qui voyage au chemin de la vie, la poussière de la route s'attache toujours à ses pieds, et il faut une pureté entière pour s'asseoir au banquet de Jésus. « Vous êtes purs, ajouta le divin Maître avec une profonde tristesse, mais vous ne l'êtes pas tous. »

Cependant Jésus et ses apôtres s'étaient assis, suivant la coutume antique, sur les lits qui entouraient la table. Le Maître, penché sur le *triclinium,* avait à sa droite saint Jean, le disciple bien-aimé, et saint Pierre à sa gauche, c'est-à-dire à la place d'honneur, selon la coutume hébraïque. Tout à l'heure, il leur a recommandé à tous d'imiter son exemple : « Je




Institution de l'Eucharistie.

vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre maître; vous devez agir de même entre vous... Je vous donne un commandement nouveau, leur dit-il encore, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Le moment était venu d'instituer le grand sacrement de l'amour.

Pendant qu'ils étaient à table, dit le texte sacré, Jésus prit le pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples : « Prenez, dit-il, et mangez, car *ceci est mon corps* qui est livré pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Un certain laps de temps sépara sans doute ces paroles de celles qui furent dites, d'après l'Évangile, à la fin de la Cène : *Postquàm cœnatum est.* De la même manière, après avoir soupé, il prit le calice, rendit grâces et le leur présenta en disant : « Prenez et buvez-en tous. Ceci est mon sang, le sang du Testament nouveau, qui pour vous et pour plusieurs sera répandu en rémission des péchés. »

Le sens de ces paroles ne saurait être plus clair ; et l'on ne comprend guère comment on a pu se partager dans les différentes communions chrétiennes sur la question de savoir si elles expriment une figure ou une réalité. C'est bien là, dans le strict sens de la présence réelle que l'Église catholique a toujours proclamé, la sainte Eucharistie comme sacrifice et comme sacrement ; c'est la manducation vraie de la chair du Fils de Dieu, telle qu'elle a été si énergiquement annoncée aux habitants de Capharnaüm. Car cette grande institution ne saurait être prise isolément, elle n'est point survenue tout à coup le soir du jeudi saint,

sans avoir été précédemment promise. Or, qu'on se reporte au chapitre sixième de saint Jean, qu'on se rappelle cet incroyable langage qui a révolté les juifs et scandalisé plusieurs disciples, et qu'on se dise si l'atténuation de ses paroles est jamais entrée dans la pensée du Sauveur, alors qu'il eût pu rassurer par un seul mot ceux qui s'éloignaient de lui et qu'il s'est bien gardé de le faire. Sans doute, Jésus, selon le génie des peuples orientaux, a fréquemment employé un langage figuré, mais partout on en saisit le sens à la simple lecture du texte. Non-seulement, ici, rien ne l'indique, mais tout repousse l'idée même du simple symbole. La circonstance est d'une solennité incomparable ; tout mot a son effet, est pris pour ce qu'il vaut et exprime ce qu'il dit. Le Fils de Dieu va mourir, il a réuni ses enfants autour de lui, il fait son testament. N'ayant rien à donner des biens que recherche le monde, il laisse à ses fils le trésor de l'infini, en se donnant lui-même tout entier et pour toujours. Et c'est cette large prodigalité du cœur inépuisable de Jésus qu'on veut restreindre à la mince aumône d'une image ou d'un souvenir ! Mais, s'il en est ainsi, le Sauveur, sur le point de quitter la terre, a tendu un piége à l'intelligence humaine; il s'est joué de nous à cet instant sacré, comme il l'avait fait déjà à Capharnaüm ; et les apôtres y ont été pris. Comment en douter, quand on lit les paroles de saint Paul : « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communication du sang de Jésus-Christ? » Et ces autres : « Que l'homme s'éprouve donc lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce vin, car celui qui le mange ou le boit indignement boit et mange sa propre condamnation, parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur. » Il y a plus : tous les siècles chrétiens y ont été trompés comme les apôtres. Les docteurs, les saints et les martyrs qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ, ont donné à l'Eucharistie une valeur qu'elle n'avait pas, quand ils ont cru se nourrir de la substance divine. Erreur pardonnable, dira-t-on peut-être, et qui n'enlève rien au mérite de leur sainteté et de leur martyre. Eh bien ! non : c'est une erreur capitale ; toute grâce, toute vertu surnaturelle, toute trace de justice et de vraie foi succombe avec elle, car ils ont été purement des idolâtres, ils ont adoré du pain et du vin, et le monde catholique tout entier est plongé dans cette idolâtrie ; et Jésus a prévu toutes ces conséquences, qu'il pouvait prévenir d'un mot ; lui qui est venu pour arracher le monde à l'empire du démon, il y a volontairement, par l'amphibologie de son langage, condamné à jamais ses plus fidèles disciples ! Qui donc admettra d'aussi monstrueux paradoxes ?

Les apôtres ont fait la sainte communion dans le repas de la cène, et ils ont été institués prêtres, avec le pouvoir de renouveler à jamais le divin sacrifice, par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi. » Judas lui-même, suivant une opinion commune, n'aurait point été exclu de la table sainte ni du sacerdoce. Après avoir prononcé les paroles eucharistiques, Jésus avait dit ces mots, qui auraient dû l'éloigner des saints mystères qu'il allait profaner : « Cependant, voilà que celui qui doit me livrer mange avec moi à ma table ; » et son front s'était assombri à cette pensée, tandis que ses disciples se partageaient la nourriture divine





Jésus au jardin des Oliviers (page 528).

qu'il leur offrait. Il se troubla en son esprit, dit l'Évangile, et parla ainsi ouvertement : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous qui mange avec moi me trahira. » Ce fut parmi les apôtres une inquiétude extrême et une profonde stupéfaction.

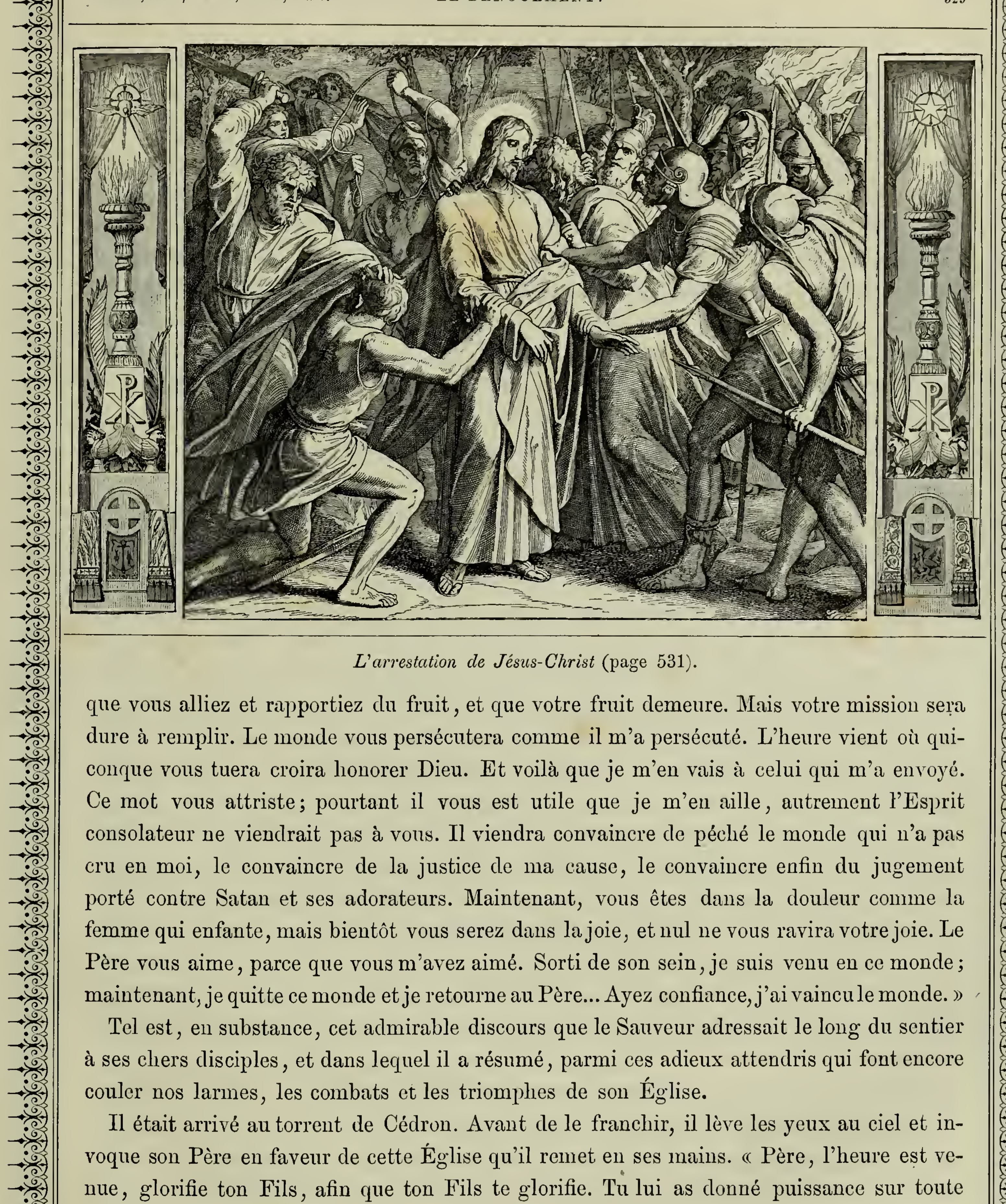
« Est-ce moi, Seigneur? » s'écrièrent-ils tous à la fois. « C'est un des Douze, et qui mange avec moi, poursuivit Jésus. Pour le Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui est écrit de lui ; mais malheur à celui par qui il sera livré! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. » Judas, à ce moment, pour ne pas faire tomber les soupçons sur sa personne par un trop long silence, osa dire à son tour : « Est-ce moi, Seigneur? — Vous l'avez dit, » repartit Jésus ; mais la réponse fut si secrète que Judas seul l'entendit. Cependant, sur un signe de Pierre, Jean, celui que Jésus aimait et qui était couché auprès de lui, se pencha sur la poitrine du Sauveur et lui dit à voix basse : « Maître, qui est-ce ? » Jésus lui répondit de même, de façon à n'être entendu que de Pierre et de lui : « C'est celui à qui je vais présenter un morceau de pain trempé. » Et, prenant un morceau, il l'offrit à Judas Iscariote. Ce n'était plus le pain eucharistique. Cependant, cette dernière prévenance du Sauveur n'ayant pas touché le traître, Satan entra de nouveau en lui. « Ce que tu as à faire, fais-le bien vite, » lui dit Jésus ; et, tandis que les disciples croyaient que le Maître le chargeait de quelque commission, Judas sortit. Or, il était nuit, dit saint Jean, qui semble établir un

rapprochement entre les ténèbres de la nature et la noirceur de cette âme abandonnée aux puissances démoniaques.

Le départ du traître a soulagé les cœurs. Jésus parle de sa gloire, exalte l'humilité en rappelant les conditions de la supériorité dans son royaume, exhorte ses disciples à se confondre dans l'unité et à s'aimer les uns les autres ; puis il se laisse attendrir à la pensée de les quitter. « Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps. » La tempête va fondre sur ces chers apôtres. Pierre, qui doit être un jour le fondement inébranlable de l'Église, va bientôt chanceler sur ses bases. « Simon, voici que Satan a demandé de te secouer comme le blé qu'on passe au crible, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; quand tu seras relevé, confirme donc tes frères. » Pierre déclare qu'il sera fidèle et suivra son maître partout. Jésus répond que, cette nuit même, ses disciples vont être scandalisés et dispersés comme un troupeau sans pasteur. « Non, s'écrie Pierre, quand tous faibliraient, il n'en sera pas ainsi de moi. Je donnerai mon sang pour vous. — Hélas !... cette nuit, avant le chant du coq, tu m'auras renié trois fois. »

L'heure terrible est venue. Pour préparer les siens à la lutte suprême, Jésus prend un langage symbolique : « Que celui qui n'a pas d'épée vende sa tunique pour en acheter une. — Seigneur, nous avons ici deux glaives, lui dit-on. — Il suffit, » répond le Sauveur, qui a voulu avertir simplement qu'il fallait être armé de courage pour affronter l'épreuve. Au milieu de l'angoisse croissante des siens, Jésus, en proie lui-même à d'indicibles émotions, s'efforce de consoler ses apôtres : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » La séparation ne sera pas longue, on se retrouvera dans la maison du Père. « Je vais vous préparer une place. Ensuite je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que, là où je suis, vous habitiez vous-mêmes. Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Qui me voit voit mon Père. » Qu'il n'y ait donc plus d'abattement dans les cœurs ! Une grande mission à remplir attend déjà les disciples : tout ce qu'ils demanderont au Père, ils l'obtiendront et le Saint-Esprit viendra les mettre à la hauteur de leur tâche, leur apporter la lumière, la force et la grâce, et leur enseigner toute vérité. « Je ne vous laisserai pas orphelins... Je vous donne ma paix, mais non pas celle que le monde donne. Ne vous troublez pas. Je m'en vais, mais je reviendrai à vous. »

On récita l'hymne d'action de grâces, et l'on s'éloigna du cénacle, en se dirigeant vers la montagne des Oliviers. Comme on s'avançait au milieu des vignes, Jésus reprit la parole : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Je suis la vigne et vous êtes les branches. Demeurez en moi et moi en vous. Comme la branche ne saurait produire de fruit, si elle n'est attachée au cep, de même n'en produirez-vous pas, si vous ne demeurez en moi... Restez dans mon amour. Aimez-vous comme je vous aime. Nul ne peut donner une plus grande preuve d'amour que de mourir pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je vous ai donné ce titre, et c'est moi qui vous ai choisis pour



L'arrestation de Jésus-Christ (page 531).

que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. Mais votre mission sera dure à remplir. Le monde vous persécutera comme il m'a persécuté. L'heure vient où quiconque vous tuera croira honorer Dieu. Et voilà que je m'en vais à celui qui m'a envoyé. Ce mot vous attriste; pourtant il vous est utile que je m'en aille, autrement l'Esprit consolateur ne viendrait pas à vous. Il viendra convaincre de péché le monde qui n'a pas cru en moi, le convaincre de la justice de ma cause, le convaincre enfin du jugement porté contre Satan et ses adorateurs. Maintenant, vous êtes dans la douleur comme la femme qui enfante, mais bientôt vous serez dans la joie, et nul ne vous ravira votre joie. Le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. Sorti de son sein, je suis venu en ce monde; maintenant, je quitte ce monde et je retourne au Père... Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Tel est, en substance, cet admirable discours que le Sauveur adressait le long du sentier à ses chers disciples, et dans lequel il a résumé, parmi ces adieux attendris qui font encore couler nos larmes, les combats et les triomphes de son Église.

Il était arrivé au torrent de Cédron. Avant de le franchir, il lève les yeux au ciel et invoque son Père en faveur de cette Église qu'il remet en ses mains. « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. Tu lui as donné puissance sur toute chair, pour qu'il procure à tous la vie éternelle. La vie éternelle, c'est de te connaître, toi,

le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. Je t'ai glorifié, j'ai consommé l'œuvre que tu m'as confiée ; en ce moment, fais éclater sur moi la splendeur que j'avais dans ton sein avant que le monde fût. » Maintenant, il n'a plus d'autres soucis que pour ses disciples. « Tu me les as confiés, ils ont reçu mes enseignements, ils savent que je suis sorti de toi et que tu m'as envoyé ; c'est pour eux que je prie, et non pour le monde, car ils sont à toi, comme ils sont à moi, puisque nos biens sont communs. Ils restent encore dans le monde, tandis que moi, je n'y serai bientôt plus ; quand j'étais avec eux, je les gardais en ton nom ; maintenant, je m'en vais vers toi. Qu'ils soient un, comme nous sommes un. Le monde les hait ; ne les retire pas du monde, mais préserve-les du mal. Sanctifie-les dans la vérité. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais pour tous ceux qui, sur leur parole, vont croire en moi. Je veux que, là où je vais, ils viennent avec moi. Je leur ai appris et je leur apprendrai encore à connaître ton nom, pour que tu les aimes du même amour dont tu m'as aimé, et que moi-même j'habite en eux. »

Au delà du torrent, se trouvait un jardin nommé *Gethsemani*, ou le Pressoir des olives. La solitude y était profonde, les bruits de la ville n'y arrivaient pas, et, quand Jésus y venait pour prier avec ses disciples, le souffle de la brise au travers des rameaux y troublait seul le silence de la nuit. Le Maître entra, laissant en arrière ceux qui l'accompagnaient ; il prit néanmoins avec lui ses trois apôtres les plus chers, Pierre, Jacques et Jean, et sentit le besoin d'épancher en eux son amertume, ses craintes et ses angoisses. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il ; demeurez ici et priez avec moi. » Il s'éloigna ensuite à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il dit : « Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ; cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

La mort, en face de laquelle la nature frémit, s'est dressée devant lui, la mort sanglante et prochaine, la mort réalisée en quelques heures par un crime affreux dont Jérusalem va rester souillée ; et ce crime n'est point isolé, il tient par une interminable chaîne à la chute du premier père comme à toutes les iniquités de l'ancien monde et des siècles à venir. Et tous ces péchés innombrables, c'est lui qui en est responsable en ce moment, lui qui en est chargé et qui doit les expier. La justice divine est armée contre lui et fait servir l'injustice des hommes à l'exécution de ses volontés. Le voilà devenu comme un criminel aux yeux de son Père. L'heure est arrivée de payer la dette, sans remise et sans miséricorde. Le sacrifice sanglant n'est plus seulement en perspective, et l'immolation impatiente attend sa victime.

Écrasé sous le poids de nos misères morales, sous cette justice impitoyable du Père, sous l'horreur de la croix qui se dresse au Calvaire, Jésus tombe la face contre terre, priant encore : « Père, écartez de moi ce calice, tout vous est possible ; et pourtant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. » Et, déjà entré dans une véritable agonie, il est couvert d'une sueur sanglante qui coule de son front sur le sol. Dans cette lutte cependant,

un ange lui apparaît, le fortifie et recueille l'expression de son obéissance. « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne, » parole de soumission et de victoire, qui a brisé l'empire du démon, inauguré l'ère du salut dans l'humanité et ramené dans les voies de Dieu ce monde perdu par la révolte de l'ancien Adam!

S'étant levé de son agonie, Jésus vint aux disciples et les trouva plongés dans le sommeil. « Quoi! vous dormez, leur dit-il, et vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi; veillez pourtant et priez, de peur de tomber, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Par trois fois, il s'éloigna pour continuer sa prière, et par trois fois, revenant auprès d'eux, il les trouva endormis. « Vous pouvez dormir maintenant et vous reposer, leur dit-il enfin. L'heure est venue : le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. »

Comme il parlait encore, Judas parut au seuil du jardin, amenant avec lui une cohorte de soldats, des satellites du sanhédrin et des gens armés de piques et de bâtons, portant des lanternes ou des torches à la main. Entre la police du Temple et le traître, tout était bien concerté. Judas, qui avait entendu dire à son maître : « Je m'en vais, et vous ne pouvez venir là où je vais, » crut sans doute qu'il était sur le point de s'éloigner, et, pour que le complot ne fût pas déjoué, il s'empressa de prévenir les princes des prêtres. L'arrestation, qui ne pouvait avoir lieu pendant la fête, dut être avancée, car on craignait l'agitation populaire. Il faut donc que tout se passe secrètement et sans bruit; or Judas, qui connaît les habitudes du Maître, peut indiquer une heure et un lieu où l'on pourra le saisir sûrement, loin des regards de la foule; et, si les grossiers valets du sanhédrin ne connaissent pas même le visage que toute la ville saluait naguère et que tout le monde a vu dans le Temple, Judas encore se charge de le leur désigner de la façon la plus naturelle : le signe convenu sera le baiser d'amitié que les apôtres ont l'habitude de donner à Jésus en l'abordant. S'étant approché du Sauveur, Judas l'embrassa donc et lui dit : « Maître, je vous salue. — Mon ami, lui répondit Jésus, qu'es-tu venu faire ici? Quoi, Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser! » Ce doux et tendre reproche n'atténue en rien le crime du traître. La critique moderne a eu le triste courage d'entreprendre la réhabilitation de cette figure odieuse; elle n'a rien effacé de l'horreur qui s'est attachée dans tous les siècles au rôle, au caractère et même au nom de l'apôtre déicide. Cette épouvantable chute demeure sans doute pour nous comme un mystère, mais le cœur humain a d'insondables abîmes; quiconque refuse de se transformer sous l'influence de la grâce et de la sainteté, s'enfonce dans les ténèbres, et l'ange de lumière devient un démon.

Jésus s'avance au milieu des satellites, et leur dit : « Qui cherchez-vous? » Devant cette douce et sereine majesté, rehaussée peut-être en ce moment par un éclat surnaturel et visible, ces gens grossiers demeurent atterrés et tombent renversés. Jésus renouvelle sa demande. « Nous cherchons Jésus de Nazareth, répondent-ils. — C'est moi, » leur dit le Maître; et montrant les apôtres : « Laissez ceux-ci s'en aller, » ajoute-t-il. Les satel-

lites du sanhédrin se saisissent alors de Jésus. Les apôtres lui disent : « Seigneur, si nous prenions le glaive? » Et, sans attendre la réponse, l'impétueux Pierre frappe un valet du grand prêtre, nommé Malchus, et lui coupe l'oreille droite. Jésus opère en faveur du blessé sa dernière guérison miraculeuse, et dit à Pierre : « Remets le glaive au fourreau, car celui qui frappe par l'épée périra par l'épée. Ne me faut-il pas boire le calice que mon Père m'a donné? Crois-tu que je ne pourrais pas le prier, et il m'enverrait douze légions d'anges pour me défendre ; mais comment s'accompliraient les Écritures ? » Puis, voyant des prêtres et des officiers du Temple parmi la foule, il leur dit : « Vous êtes venus comme pour un voleur avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le Temple, et vous ne m'avez pas saisi. Mais cette heure est la vôtre, comme elle est celle des puissances des Ténèbres. Tout ceci est arrivé, pour que fût accompli ce qui a été annoncé par les prophètes. »

La cohorte, son commandant et les satellites des Juifs saisirent Jésus et le garrottèrent. Ils voulaient encore s'emparer des disciples, mais déjà ceux-ci avaient abandonné leur maître et pris la fuite. Pas un seul n'avait eu le courage de se laisser arrêter avec lui. Les évangélistes rapportent ce fait qui n'est pas à l'honneur des apôtres, simplement et sans atténuation. Un jeune homme, éveillé sans doute par le bruit de la foule, lisons-nous dans saint Marc, avait dû se lever à la hâte en jetant sur ses épaules le vêtement qui protégeait son sommeil, et s'était mêlé au cortège. Comme il était disciple de Jésus, il ne put s'empêcher de témoigner sa sympathie envers son maître qu'on emmenait prisonnier. C'en fut assez pour qu'on essayât de le retenir, déjà on l'avait saisi par son vêtement ; mais le jeune homme, le laissant entre leurs mains, s'enfuit et regagna sa demeure. La mère de saint Marc demeurait de ce côté, et, parce qu'il est le seul à mentionner cette circonstance qui, comme tous les détails de l'Évangile, offre un cachet saisissant de vérité, les saints Pères ont pensé que ce jeune homme n'était autre que l'évangéliste lui-même.

Jésus, captif et garrotté, repassa le torrent de Cédron et rentra dans la ville encore silencieuse. On le conduisit d'abord dans la maison d'Anne, située sur la colline de Sion ; car celui-ci était le beau-père de Caïphe, auquel il avait cédé pour cette année la souveraine sacrificature. Anne donna l'ordre de le mener chez son gendre, dont la demeure touchait la sienne, et où se trouvaient réunis les prêtres, les scribes et les anciens. Pierre et Jean suivaient leur maître de loin ; comme Jean était connu chez Caïphe, il put entrer avec Jésus dans l'*atrium*. Pierre dut rester dehors et se tint non loin de là ; mais, sur un mot que Jean dit à la femme qui gardait la porte, on le laissa aussi entrer. On avait fait du feu dans la cour, car la nuit devait être déjà très avancée, et l'air était froid. Pierre alla se placer au milieu des gens du grand prêtre assis autour du foyer, et resta ainsi, se chauffant avec eux, pour voir quelle serait la fin.

Cependant le Sauveur se trouve en présence du pontife et des prêtres qui se sont





Jésus devant Caïphe.

arrogé le droit de le traduire en jugement. Celui qui instruit la cause est le même qui a dit : « Il est à propos qu'un homme meure pour le salut de la nation, » et la plus simple notion de la justice est ainsi indignement violée. On procède à l'interrogatoire, dans l'espérance de trouver les chefs d'accusation qui manquent encore.

Caïphe questionne Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples ; et il reçoit cette réponse : « J'ai parlé ouvertement devant le peuple, j'ai enseigné dans la synagogue et dans le Temple où se rassemblent les Juifs ; je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Demandez ce que j'ai dit à ceux qui m'ont entendu ; ceux-là le savent bien. » Ce langage calme avait trop raison vis-à-vis de la passion des juges. Un des gens de service qui se trouvaient là donna un soufflet à Jésus, en lui disant : « Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre ? — Si j'ai mal parlé, répondit tranquillement le Sauveur, prouvez-le ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Les juges ne protestèrent pas contre ce lâche outrage, mais ils comprirent qu'il fallait changer de procédure et trouver à tout prix un motif de condamnation. On chercha des faux témoignages qui pussent être produits devant le gouverneur romain auquel appartenait le droit de prononcer une peine capitale. Les dépositions furent nombreuses, mais toutes étaient visiblement fausses et se contredisaient. On introduisit enfin deux nouveaux accusateurs qui affirmèrent avoir entendu dire à Jésus qu'il détruirait le Temple et le rebâ-

tirait en trois jours. Le blasphème contre le Temple était chez les Juifs un crime digne de mort. Mais ici encore les témoignages ne s'accordaient pas ; car, suivant le second témoin, Jésus avait dit : « J'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme, » et il était évident qu'un pareil langage était allégorique. « Vous ne répondez pas, lui dit le grand prêtre, à tout ce que ces gens allèguent contre vous. » En effet, suffisamment justifié par les contradictions de ses accusateurs, le Sauveur gardait le silence. Mais, puisque les témoins ne produisaient rien de sérieux contre lui, il fallait en revenir à l'interrogatoire. La question du grand prêtre cette fois fut faite avec tant de solennité, elle portait sur un point d'une si haute gravité, que le silence n'était plus possible. « Au nom du Dieu vivant, lui dit Caïphe, je vous adjure de nous assurer si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Ce n'est pas seulement au grand prêtre qu'il s'agit de répondre, c'est pour le monde entier et pour tous les siècles que Jésus, interrogé juridiquement, doit proclamer ce qu'il est et affirmer sa divinité : « Vous l'avez dit, je le suis, répondit-il. Et je vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel. » Cette fois, le blasphème est formel pour Caïphe ; dissimulant sa joie sous le masque d'une feinte indignation, il déchire ses vêtements et s'écrie : « Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? — Vous êtes donc le Fils de Dieu? crie-t-on de toutes parts au Sauveur. — Vous l'avez dit, reprend-il encore. — Qu'avons-nous besoin de témoins? disent alors les juges ; il est digne de mort, » et ils font sortir l'accusé divin pour délibérer. A ce moment, la domesticité du Temple se jeta sur lui. Les uns lui crachaient au visage, d'autres frappaient, tous l'insultaient. On lui mettait un bandeau sur les yeux et on lui demandait de faire usage de ses dons prophétiques en devinant qui l'avait frappé; et Jésus se livrait sans rien dire à tous ces outrages.

Cependant, Pierre, que nous avons laissé assis dans l'*atrium*, n'avait pas tardé à être reconnu par la servante qui l'avait fait entrer : « Cet homme était avec Jésus, » dit-elle ; puis, s'adressant à lui : « N'es-tu pas un disciple du Galiléen? — Femme, je ne le connais pas, » répondit Pierre devant tout le monde. Honteux de sa faute, le malheureux disciple, pour éviter de nouvelles questions, se dirigea du côté du vestibule ; en ce moment le coq chanta, le jour approchait. Une autre servante le reconnut aussi, et dit aux valets : « Cet homme-là était certainement avec Jésus de Nazareth... » Pierre voulut fuir encore et se rapprocha du foyer. « N'es-tu pas un de ses disciples? lui dit-on de nouveau. — Non, je ne connais pas cet homme, » répondit-il. Quelque temps après, un valet du grand prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, l'interpella à son tour : « Cet homme était certainement avec Jésus, c'est un Galiléen. Ne t'ai-je pas vu au jardin avec lui? ajouta-t-il. — Je ne sais ce que tu veux dire, reprit l'apôtre. — Tu es bien un de ses disciples, lui cria-t-on, tu es de Galilée ; on le voit à ton langage. » Ce fut alors que Pierre prononça le plus lâche désaveu, jura, blasphéma, fit des imprécations, protestant qu'il ne connaissait



Saint Pierre renie Jésus.

pas cet homme. Aussitôt le coq chanta pour la seconde fois. Jésus traversait la cour en ce moment, il se retourna et jeta à son ingrat disciple un regard profond qui déchira son cœur. Pierre se ressouvint alors de la parole dite au cénacle : « Avant le second chant du coq, tu me renieras trois fois. » Il sortit de l'*atrium* et pleura amèrement.

La sentence de mort rendue la nuit contre le Sauveur, au mépris de la loi juive, ne pouvait avoir d'effet qu'autant que le gouverneur romain, qui était alors Ponce-Pilate, la ratifierait. On se hâta donc de le conduire sans délai au tribunal du préteur. Dès qu'il fit jour, tous les princes des prêtres, les anciens du peuple, les scribes et le sanhédrin se trouvèrent réunis pour traîner devant l'autorité païenne le descendant de David. Le décurion Joseph d'Arimathie, homme de bien et irréprochable, est seul signalé par saint Luc comme ayant refusé de s'associer à ces honteuses démarches. Mais le peuple qui, quatre jours auparavant, avait acclamé le Messie comme roi d'Israël, avec cette prodigieuse légèreté morale dont les foules ont donné tant de fois de tristes exemples, se prononça contre Jésus et voulut se jeter sur lui, tandis qu'on le conduisait chargé de chaînes à la maison du gouverneur, qui était située à l'angle nord-ouest de l'enceinte extérieure du Temple, près de la tour Antonia. Un scrupule les arrêta dans leur marche, ces hommes qui allaient verser le sang innocent. On était au matin du jour où l'on devait manger la pâque, ils ne vou-

lurent pas entrer dans le prétoire païen, de peur d'y contracter quelque souillure légale.

En ce moment, le traître Judas, voyant que Jésus était condamné, comprit toute l'horreur de son crime et s'abandonna au désespoir. Il rapporta aux princes des prêtres les trente pièces d'argent qu'il avait reçues : « J'ai péché, leur dit-il, en livrant le sang innocent. — Que nous importe? lui répondirent-ils, c'est ton affaire. » Judas jeta dans le Temple son odieux salaire; il s'en alla et se pendit. Ce fut un horrible spectacle, car, dans les tortures de l'agonie, le corps du misérable s'ouvrit, et ses entrailles se répandirent sur le sol. L'argent recueilli par les prêtres ne fut pas versé dans le trésor, parce que c'était le prix du sang; on acheta avec cette somme le champ d'un potier, pour y ensevelir les étrangers, et on le nomma *Haceldama,* ou le champ du sang.

Pilate, devant le palais duquel la foule s'était rassemblée, était d'un caractère tour à tour faible et violent, capable de toutes les lâchetés et de toutes les injustices pour servir ses intérêts, susceptible parfois d'un bon mouvement, mais prompt à l'abandonner, comme ces hommes sans principes qui n'ont d'autre loi que leur propre utilité. C'était un païen de son époque, ne croyant à rien, ni à la religion, ni aux dieux, ni à la morale, superstitieux toutefois, et troublé par un songe, apportant à son tribunal, par habitude et par métier, quelque sentiment de la justice, mais disposé à en trahir les intérêts lorsqu'ils étaient de nature à le compromettre dans la faveur dont il jouissait auprès de César. Comme le peuple s'agitait tumultueusement à la porte du prétoire, le gouverneur sortit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme? leur dit-il. — Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. » Pilate a deviné que, sous le vague de ces mots, se cache quelque querelle religieuse dont il se soucie fort peu de prendre connaissance; il veut renvoyer l'affaire devant le sanhédrin, mais elle est, aux yeux des Juifs, trop sérieuse; c'est la peine de mort qu'ils réclament contre Jésus, et, de leur propre aveu, ils n'ont plus le pouvoir de l'appliquer. Jésus doit mourir, comme il l'a prédit, de la main des Gentils. Voici les griefs qu'on produit contre lui : il pousse à la révolte contre César; il défend de lui payer le tribut; il prend les titres de Christ et de roi. Tout ici est mensonge, perfidie ou mauvaise foi; s'il est au contraire une chose qu'on ne lui pardonne pas, c'est de s'être refusé constamment à toute action politique. Mais l'accusation est portée; il faut instruire la cause, si peu disposé qu'y soit le gouverneur, qui méprise les Juifs et leurs disputes religieuses, car le nom et l'intérêt de César ont été mis en avant, et Tibère n'est point un empereur avec les caprices duquel on n'ait pas à compter.

Pilate rentre donc dans le prétoire et fait comparaître Jésus à son tribunal. Du haut d'une plate-forme de marbre, assis sur un siége élevé, le juge, revêtu de la toge et entouré d'une escorte, voit à ses pieds, debout devant lui, celui dont il ne soupçonne pas la majestueuse grandeur, et dont la dignité, même extérieure, doit écraser sa faiblesse. « Êtes-vous le roi des Juifs? » lui demande Pilate, abordant sur-le-champ le principal chef d'accusa-





La mort de Judas.

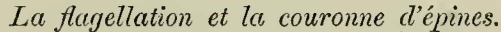
tion. « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres m'en ont-ils accusé près de vous? » lui répond le Sauveur. Les idées juives intéressent assez peu le préteur. « Est-ce que je suis juif, moi, reprend Pilate, pour me soucier de pareilles choses? Vos compatriotes et vos pontifes vous traduisent devant moi. Qu'avez-vous fait? »

A cette question, Jésus répond, en donnant à sa royauté un sens mystérieux que soupçonnait bien le gouverneur : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour ne pas me laisser aux mains des juifs, mais, quant à présent, mon royaume n'est pas d'ici-bas. » A ce royaume qu'il ne sait où placer, le Romain ne peut rien entendre ; il poursuit toutefois : « Vous êtes donc roi ? — Vous l'avez dit : je suis roi; je suis né et venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. » Ce mot étrange bouleverse toutes les idées de l'épicurien, qui ne croit qu'aux choses palpables. « La vérité, dit-il, qu'est-ce que c'est? » Et, le sourire du dédain sur les lèvres, il sort du prétoire et s'en vient dire aux prêtres et à la foule : « Je ne trouve rien de condamnable en cet homme. » Ce fut alors de la part des anciens et des prêtres un torrent de récriminations auxquelles Jésus ne daigna répondre que par le silence, ce dont Pilate s'étonnait. Il eût voulu relâcher l'accusé et apaiser ses ennemis; mais ceux-ci, voyant sa faiblesse, en abusaient pour crier de plus en plus fort : « Il a soulevé le peuple dans toute la Judée, à partir de la Ga-

lilée, où il a commencé à parler. » A ce mot de Galilée, Pilate, voulant se décharger d'une telle cause, s'assura que Jésus était réellement de cette province, et, comme il relevait en cette qualité du tétrarque Hérode Antipas, il le lui envoya sous l'escorte de ses soldats. Le palais de ce tétrarque n'était pas loin de là. Hérode, qui se trouvait à Jérusalem à cause de la fête, fut heureux d'apprendre qu'on lui amenait Jésus. Il dut voir avec plaisir qu'il n'avait rien de commun avec Jean-Baptiste, qu'il avait cru ressuscité dans sa personne ; puis il lui fit des questions et lui demanda d'opérer quelque miracle en sa présence. Le Sauveur dédaigna de répondre aux interrogations du tyran, comme de se rendre à ses désirs. Hérode, trompé dans son attente, laissa ses courtisans insulter le silencieux accusé, lui fit jeter sur les épaules un vêtement blanc, comme on en donnait aux insensés, et le renvoya à Pilate. Cet échange de courtoisie rétablit la bonne harmonie entre le gouverneur et le tétrarque.

C'est décidément au prétoire que le procès doit être jugé. « Vous m'avez déjà présenté cet homme, dit Pilate aux Juifs, et je ne l'ai point trouvé coupable. Hérode non plus n'a intenté contre lui aucune action capitale. Je vais donc le faire punir, puis je le mettrai en liberté. » Punir pourquoi? puisqu'il est innocent. On n'a jamais vu la justice raisonner de la sorte. Cependant, une intention de clémence se mêlait à cette inique cruauté, dont les Juifs se tiendraient sans doute satisfaits. Un autre expédient se présenta à l'esprit du gouverneur. On avait la coutume chaque année, à l'occasion de la fête de Pâques, de délivrer un prisonnier juif désigné par le peuple ; Pilate va proposer de rendre Jésus à la liberté, et, pour que l'acceptation ne soit pas douteuse, il n'offrira de choix qu'entre lui et un insigne malfaiteur, coupable de vol et d'assassinat, nommé Barabbas ; la foule, d'ailleurs, n'est pas, comme le sanhédrin, animée contre Jésus d'une haine personnelle ; on peut donc lui poser la question : « Entre Barabbas et Jésus, qui choisissez-vous? » Pilate désire d'autant plus gracier l'accusé, que sa femme Claudia Procula vient de lui faire dire ces deux mots, pendant qu'il siégeait à son tribunal : « Ne vous compromettez point avec ce juste ; j'ai eu à son sujet des songes qui m'ont fait beaucoup souffrir. » Le gouverneur renouvelle sa proposition : « Lequel voulez-vous sauver, de Jésus ou de Barabbas? » Mais la foule avait été travaillée par ses chefs religieux, et son choix était fait : « Ne parlez pas de Jésus. Nous voulons Barabbas, répondit-elle. — Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus, qu'on appelle Christ? — Crucifiez-le! crucifiez-le! crie-t-on tout d'une voix. — Quel mal a-t-il fait? je ne vois rien en lui qui soit digne de mort. » Les cris redoublent et paraissent menaçants ; décidément, il faut donner satisfaction au peuple, Jésus sera flagellé ; cette peine infamante sera sans doute suffisante, et l'on pourra le renvoyer.

La flagellation était, en effet, une épouvantable torture. La victime, dépouillée de ses vêtements jusqu'à la ceinture, était attachée à une colonne, les mains passées dans un anneau ; quatre soldats armés de lanières de cuir à pointes de fer la frappaient à coups redoublés, jusqu'à l'extrême épuisement, quelquefois jusqu'à la mort. Quand Jésus sortit



La flagellation et la couronne d'épines.

du prétoire et descendit ces degrés de la *Scala santa*, que la piété chrétienne a fait transporter et vénère encore à Rome aujourd'hui, toute la cohorte le suivit. On déploya contre lui la barbarie la plus raffinée, et, quand on l'eut laissé tout sanglant, on voulut ajouter à la cruauté une abominable raillerie.

Sur ses épaules déchirées, les soldats jetèrent, en guise de manteau, un lambeau de pourpre ; ils firent, avec des épines entrelacées, une couronne à pointes aiguës, qu'ils enfoncèrent sur sa tête, lui mirent un roseau à la main ; puis, fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient : « Salut, roi des Juifs. » Ils le souffletaient, le frappaient avec le roseau et le couvraient de crachats. Quand le préteur le vit dans cet état, conspué et sanglant, il voulut le présenter lui-même au peuple, convaincu qu'un tel spectacle l'attendrirait : « Voilà l'homme ! » dit-il aux juifs. La foule se tut un instant, attendrie peut-être ; mais les prêtres et les valets des pontifes se mirent à crier : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » En désespoir de cause, Pilate répondit : « Crucifiez-le vous-mêmes, car, pour moi, je ne trouve aucun crime en lui. » Ce n'était pas encore une condamnation, ni même une autorisation sérieusement accordée. Les juifs le sentirent bien, car ils insistèrent, faisant pressentir des rébellions, si on ne tenait pas compte de leurs exigences. « Nous avons notre loi, et, d'après cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. »

Pilate a peur de plus en plus. Cette loi, dont Rome a, suivant sa coutume à l'égard des peuples vaincus, garanti l'inviolabilité, que veut-elle? ne faut-il pas la suivre? Il rentre troublé dans le prétoire. Un éclair traverse son âme. Quel est cet accusé qui est là devant lui et qui ne ressemble à aucun autre? « D'où êtes-vous? » dit-il à Jésus. Jésus garde le silence. « Vous refusez de me parler? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier ou de vous mettre en liberté? — Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, lui répondit le Sauveur, s'il ne vous eût été donné d'en haut. C'est pourquoi le plus coupable est celui qui m'a livré entre vos mains. »

On dirait que Pilate a senti le poids de la responsabilité morale qui pèse sur le juge et sur les bourreaux, car, dès ce moment, dit l'Évangile, il chercha à délivrer Jésus. Mais des velléités bienveillantes ne valent pas une conscience intrépide pour résister à la pression du dehors. Les accusateurs l'ont senti; ils peuvent faire trembler le préteur; il est à leur merci : « Si vous laissez aller cet homme, vous n'êtes pas l'ami de César, lui criet-on, car quiconque se fait roi résiste à César. » Se voir menacé d'une dénonciation auprès d'un Tibère, c'en est trop. Pilate n'est pas homme à courir un pareil danger; il aime mieux sacrifier un innocent. Son parti est donc pris. Il fait sortir Jésus du prétoire et vient s'asseoir sur son tribunal, au lieu appelé en grec *Lithostrotos*, en hébreu, *Gabbatha*. Il était près de midi. « Voici votre roi, dit-il encore aux juifs. — Il mérite la mort! crucifiez-le! répondirent-ils. — Crucifierai-je votre roi? — Nous n'avons pas d'autre roi que César, » reprirent les pontifes. Tout est fini. Pilate le voit; il ne peut rien gagner; le tumulte augmente : « Qu'on apporte de l'eau. » Il se lave les mains devant le peuple : « Je suis innocent du sang de ce juste. Vous en répondrez, dit-il. — Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » — Enfin, pour satisfaire la multitude, Pilate fit délivrer Barabbas et remit Jésus à ses accusateurs pour être crucifié.

L'autorité romaine a porté la sentence, elle doit être exécutée immédiatement, et Jésus est déjà livré aux soldats, qui le conduisent au lieu du supplice, après avoir remplacé par ses propres vêtements le manteau de pourpre. Rien n'était plus horrible et plus infamant que la crucifixion; c'était un supplice étranger au code juif, importé par les Romains sur le sol de la Judée, réservé d'ailleurs aux agitateurs politiques et aux criminels de bas étage, et qui ne pouvait jamais atteindre un citoyen romain. C'était la coutume que le condamné portât sa croix jusqu'au lieu de l'exécution. La croix fut donc chargée sur les épaules de Jésus, qui sortit ainsi de la maison du gouverneur.

Un grand cortége s'est formé; les soldats romains, commandés par le centurion à cheval, environnent le Sauveur ou marchent après lui; la foule se presse derrière eux; les disciples n'osent s'y mêler, mais de pieuses femmes, qui ont suivi Jésus dans son ministère, ont le courage encore de ne pas l'abandonner. Marie, sa mère, est au milieu d'elles, et, suivant la tradition, les regards de la mère et du fils se rencontrèrent dans la rue, qui



La condamnation.

descend de l'arcade de l'*Ecce Homo* vers la route d'Ephraïm, et Marie s'évanouit, frappée au cœur par le glaive que Siméon lui avait annoncé. Du prétoire au Calvaire, où l'on conduisait le Sauveur, il n'y a que treize ou quatorze cents pas; un condamné, qui n'eût pas été, comme lui, exténué par l'agonie du jardin des Oliviers, par les longs interrogatoires, par les outrages et par la flagellation, eût pu, même chargé de la croix, aller jusqu'au bout; Jésus, épuisé, succomba sous son fardeau et tomba la face contre terre.

Au sortir de la ville, les soldats romains, qui trouvaient les Juifs bons pour toute corvée, arrêtèrent un certain Simon, de Cyrène, qui revenait de sa maison des champs, et le requirent, au nom de la loi, de porter la croix; il eut ainsi la gloire d'être associé à l'ignominie du Sauveur, et, par la vertu de ce bois, il se sentit gagné au divin Maître; il donna plus tard à l'Église ses deux enfants, Alexandre et Rufus. Cependant, les pieuses femmes qui suivaient Jésus pleuraient et se lamentaient. L'une d'elles ne craignit pas de traverser les rangs des soldats pour essuyer le sang et la sueur qui couvraient la face du Dieu fait homme. Suivant la tradition, sur le linge de Bérénice, appelée depuis Véronique, les traits du Christ s'imprimèrent et demeurèrent fixés. C'est le *Volto Santo* qu'on garde à Saint-Pierre de Rome.

Quelques instants après, comme on arrivait au pied du petit monticule dénudé, qui

s'appelait la Cime du crâne ou le Golgotha, parce qu'on suppose qu'Adam y fut enseveli, ce groupe de pieuses femmes auquel s'étaient mêlés un certain nombre de juifs, témoins sans doute ou objets des miracles de Jésus, s'arrêta, et, voyant les apprêts du supplice, se mit à fondre en larmes. « Filles de Jérusalem, dit le Sauveur, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants, car voici venir les jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles! Heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité! Alors on criera aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Cachez-nous; car, si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec? »

On avait amené avec Jésus deux voleurs qui devaient être crucifiés avec lui. On lui présenta une potion, un narcotique peut-être, destiné à diminuer ses souffrances, mais le Sauveur, ayant mis les lèvres à ce vin mêlé de fiel et de myrrhe, refusa de le boire; il repoussa la coupe de l'apaisement pour vider jusqu'à la lie celle de la douleur. On le dépouilla de ses vêtements et on l'étendit sur la croix; puis le marteau tomba sur les clous posés dans les mains et sur les pieds, et la croix, portant la victime sainte qui y était attachée, se dressa dans les airs entre celles des deux larrons crucifiés aussi, l'un à droite, l'autre à gauche. Ainsi était accomplie la parole de l'Écriture : « Il a été mis au nombre des scélérats. » L'instrument du supplice, composé de deux pièces de bois qui se coupaient à angle droit vers le haut de la branche verticale, devait avoir la forme d'une croix latine; il était sans doute muni d'un support destiné à soutenir les pieds qui ne pouvaient être bien élevés au-dessus du sol.

Or Jésus, maître de son cœur, comme il l'est du monde, pardonnait à ses bourreaux et disait : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Pilate avait rédigé l'inscription, qui devait être attachée au haut de la croix. Elle portait ces mots écrits en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Les soldats fixèrent ce titre. Les prêtres, l'ayant vu, se rendirent auprès de Pilate et lui firent observer qu'il n'eût pas dû mettre : *Jésus, roi des Juifs,* mais *se disant roi des Juifs.* « Ce que j'ai écrit est écrit, » répondit Pilate. Les soldats qui venaient de crucifier le Sauveur firent quatre parts de ses vêtements, et les divisèrent entre eux, mais ils réservèrent sa tunique qui était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, et la tirèrent au sort. Ainsi fut accomplie la parole du roi-prophète : « Ils ont divisé mes vêtements et mis ma robe au sort. » Puis ils s'assirent au pied de la croix, pour garder la victime.

Une lente agonie attend Jésus sur ce lit de douleur, où sa vie s'épuise goutte à goutte avec son sang. L'opprobre s'ajoute à la souffrance. Il ne voit autour de lui qu'une multitude haineuse qui l'injurie : « Toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » Les princes des prêtres, les scribes et les anciens se moquent de lui : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons





Jésus portant sa croix (page 540).

en lui. Il a mis en Dieu sa confiance, que Dieu le délivre, s'il le veut. N'a-t-il pas dit : Je suis le Fils de Dieu? » Les soldats répètent à leur tour ces insultes, sans même les comprendre. « Sauve ta vie, roi des Juifs, » disent-ils, en approchant de ses lèvres une éponge trempée de vinaigre.

Un des larrons crucifiés avec Jésus mêle sa voix à ces blasphèmes ; l'autre cependant, touché du calme de la sainte victime, et intérieurement ému par la grâce d'en haut, reprend son compagnon : « Ne crains-tu pas Dieu? lui dit-il ; nous sommes traités, nous, comme nous le méritons, mais lui n'a rien fait de mal. »

Au réveil de la conscience succède chez ce misérable, couvert de crimes, l'intuition des plus grands mystères. Ce Jésus crucifié est un roi qui va prendre possession de son royaume : « Souviens-toi de moi, lui dit-il, quand tu entreras dans ton règne. »

Et comme le divin Crucifié n'est là que pour pardonner et pour sauver, il accueille le cri du repentir et de la foi : « Ce soir tu seras avec moi dans le paradis. »

Mais voilà qu'au milieu de la foule, le regard du Sauveur distingue un groupe ami : c'est Marie sa mère, c'est Jean son disciple bien-aimé, ce sont deux autres Marie, la pécheresse de Magdala et la mère de Cléophas. La Vierge, sa mère, en proie à un incomparable martyre, se tenait debout au pied de la croix ; Jésus la regardant et lui désignant son disciple

d'un mouvement de ses yeux mourants, lui dit : « Femme, voilà votre Fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre Mère. » Et depuis ce moment, Marie a été faite, au milieu des angoisses du Calvaire, mère de tous les chrétiens. Nouvelle Ève auprès du nouvel Adam, elle a été associée à l'œuvre de la Rédemption, comme la première l'avait été à la perdition du genre humain.

Cependant, dit le texte sacré, les ténèbres se répandirent sur la terre jusque vers la neuvième heure, le soleil se voila, bien que la lune fût alors dans son plein et qu'aucune éclipse ne fût possible. Vers ce temps, sur les trois heures du soir, Jésus poussa un grand cri : « *Éli, Éli, lamma sabacthani!* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Ce sont les premières paroles du psaume prophétique, où David a raconté les tortures du Golgotha. C'est l'accent de l'angoisse et non du désespoir; Jésus ne regrette rien, il ne se repent pas de souffrir pour une race vile, comme on l'a dit, mais il souffre, il boit la lie du calice, à l'aspect duquel sa chair a frémi; il appelle Dieu son Dieu, il sait qu'il va à lui à travers les affres de la mort; mais, dans ce lugubre passage, la face du Père est comme voilée à ses yeux, et la plainte déchirante éclate sur ses lèvres. Quelques juifs s'imaginent qu'il a appelé Élie, le grand thaumaturge de l'ancienne loi, alors que Jésus a plongé son regard plus avant dans les prophéties du passé, et qu'il les a vues toutes accomplies sauf une dernière, relative à son dernier breuvage. « J'ai soif! » dit-il alors, ne faisant point d'une impassibilité factice l'idéal de la perfection, et manifestant librement son suprême tourment. Un soldat trempa l'éponge dans le vinaigre et la lui présenta attachée à une tige d'hysope. « Laissez, lui dirent les juifs, voyons si Élie viendra le délivrer. » Jésus ayant pris le vinaigre, et sentant que son dernier soupir allait s'exhaler, s'écria : « Tout est consommé, » puis il ajouta : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, » jeta un grand cri, inclina la tête et expira.

Au même moment, la terre trembla; le voile qui, dans le Temple, séparait le sanctuaire du Saint des saints se déchira, annonçant la fin du sacerdoce judaïque, et l'union qui allait désormais exister entre les hommes et Dieu; les rochers se fendirent; des tombeaux s'ouvrirent; de saints personnages ressuscitèrent, vinrent à Jérusalem et apparurent à plusieurs.

Une profonde émotion s'empara de ceux qui furent témoins de ces prodiges. Le centurion qui commandait la cohorte, et qui n'avait point eu l'idée d'un pareil spectacle, se sentit vaincu : « Ce juste, s'écria-t-il, était vraiment le Fils de Dieu. » La foule s'en retourna dans la ville en se frappant la poitrine.

Le groupe des pieuses femmes qui avaient suivi Jésus en Galilée, grossi de quelques disciples et amis du Maître, se tenait à distance, considérant de loin ce qui se passait. Comme on était au jour appelé *Parasceve,* et que le lendemain était celui du sabbat, les Juifs ne voulurent pas que les corps demeurassent suspendus à la croix. Ils demandèrent





Jésus crucifié.

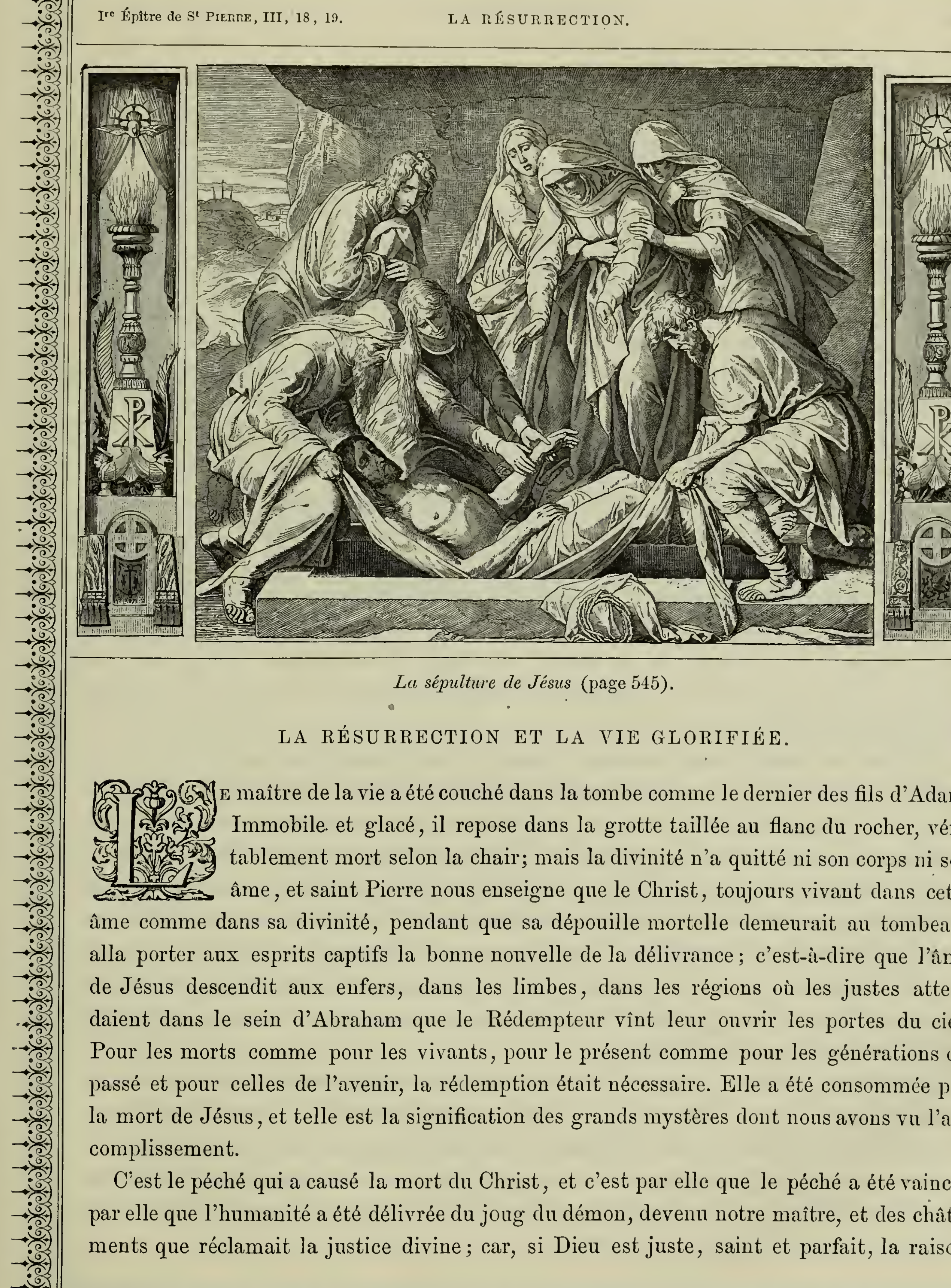
à Pilate de faire rompre les jambes aux condamnés, pour qu'on pût les enlever. Les soldats vinrent donc briser d'abord les jambes des larrons pour les achever. Ils allaient infliger le même traitement à Jésus, mais ils le jugèrent inutile, car ils s'aperçurent qu'il était déjà mort. Un d'eux, pour s'en assurer, lui perça le côté d'un coup de lance, et il en sortit de l'eau et du sang ; c'était un indice certain du trépas; c'était, dans un sens plus élevé, une signification mystérieuse du salut du monde par l'eau du baptême et par le sang divin, et aussi une réalisation de ces paroles prophétiques : « Vous ne briserez aucun de ses os... Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé. »

Cependant un homme riche, le noble décurion qui n'avait pas voulu s'associer aux délibérations du sanhédrin, Joseph d'Arimathie, aussitôt après la mort de Jésus, était allé courageusement trouver Pilate et lui avait demandé d'enlever son corps. Le gouverneur s'étonna qu'il fût déjà mort; mais, en ayant reçu l'assurance du centurion, il accorda sa demande au noble solliciteur, qui devint dès ce moment un disciple avoué du Maître. Le soir même, Joseph d'Arimathie vint au Calvaire, accompagné de Nicodème, cet autre disciple avec lequel Jésus avait eu un entretien au début du ministère évangélique. Tous les deux détachèrent le corps de la croix, l'enveloppèrent de bandelettes selon le rit des Juifs, l'embaumèrent avec les cent livres d'aromates qu'avait apportées Nicodème, et l'enseve-

lirent au pied du Golgotha, dans le jardin de Joseph d'Arimathie, qui s'était fait creuser dans le roc un sépulcre, où personne encore n'avait été mis et dont il fit les honneurs à la dépouille mortelle du divin Maître. Une large pierre fut roulée à l'entrée de la caverne sépulcrale, puis les deux disciples se retirèrent. Les pieuses femmes de Galilée assistaient à la cérémonie funèbre, et elles voulaient préparer aussi des aromates et des parfums pour la sépulture. Mais le sabbat venait de commencer avec le lever des étoiles et elles se tinrent en repos.

Dès le samedi matin, les princes des prêtres et les pharisiens vinrent trouver Pilate : « Seigneur, lui dirent-ils, nous nous souvenons que ce séducteur, lorsqu'il vivait, a dit : Je ressusciterai le troisième jour. Veuillez donc faire garder son tombeau pendant ces trois jours, de peur que ses disciples ne viennent enlever secrètement son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité ; ce qui serait une seconde erreur, pire que la première. — Pilate leur répondit : Vous avez une garde. Allez, placez vos satellites comme il vous plaira. » Ils allèrent donc au sépulcre, apposèrent leur sceau sur la pierre du monument et mirent des gardes à l'entour.





La sépulture de Jésus (page 545).

LA RÉSURRECTION ET LA VIE GLORIFIÉE.

Le maître de la vie a été couché dans la tombe comme le dernier des fils d'Adam. Immobile et glacé, il repose dans la grotte taillée au flanc du rocher, véritablement mort selon la chair; mais la divinité n'a quitté ni son corps ni son âme, et saint Pierre nous enseigne que le Christ, toujours vivant dans cette âme comme dans sa divinité, pendant que sa dépouille mortelle demeurait au tombeau, alla porter aux esprits captifs la bonne nouvelle de la délivrance; c'est-à-dire que l'âme de Jésus descendit aux enfers, dans les limbes, dans les régions où les justes attendaient dans le sein d'Abraham que le Rédempteur vînt leur ouvrir les portes du ciel. Pour les morts comme pour les vivants, pour le présent comme pour les générations du passé et pour celles de l'avenir, la rédemption était nécessaire. Elle a été consommée par la mort de Jésus, et telle est la signification des grands mystères dont nous avons vu l'accomplissement.

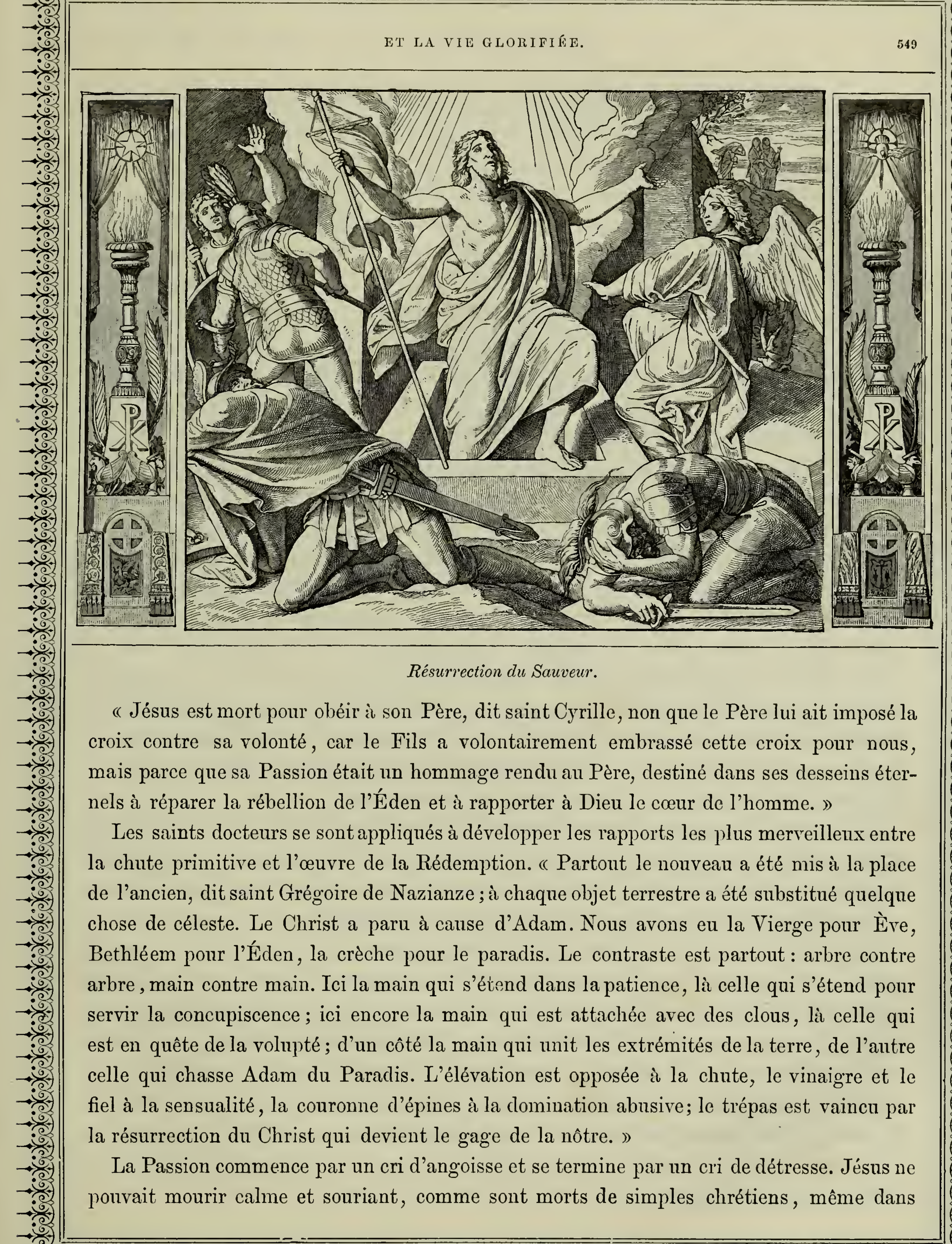
C'est le péché qui a causé la mort du Christ, et c'est par elle que le péché a été vaincu, par elle que l'humanité a été délivrée du joug du démon, devenu notre maître, et des châtiments que réclamait la justice divine; car, si Dieu est juste, saint et parfait, la raison

proclame qu'il doit punir le mal. « Le péché, dit Bossuet, nous avait vendus à Satan auquel nous appartenions comme des esclaves et des vaincus. Nous étions encore vendus et livrés à la justice divine par une obligation plus équitable et plus rigoureuse. Quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, ne peut la payer que par son supplice. Mais nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. En vain le genre humain, effrayé par le sentiment de ses fautes, cherche des victimes et des holocaustes pour les subroger en sa place ; dussent-ils désoler tous leurs troupeaux par des hécatombes et les immoler à Dieu devant ses autels ; il est impossible que la vie des bêtes paye pour la vie des hommes ; la compensation n'est pas suffisante, suivant la maxime de l'Apôtre : *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata.* Ceux qui les immolaient, faisaient bien une reconnaissance publique de ce que méritaient leurs crimes, mais ils n'en avançaient pas l'expiation. Aussi, dit le même Apôtre, ils multipliaient sans fin leurs holocaustes, et toujours leurs péchés demeuraient sur eux. Puis donc qu'il n'y avait parmi nous aucune ressource, que restait-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste vengeance par notre juste punition ? »

Mais s'il faut un Dieu pour offrir à Dieu une satisfaction suffisante de l'outrage fait à sa majesté infinie, d'autre part, comme c'est l'homme qui a péché, il ne convient pas que celui qui expie soit étranger à l'humanité : il faut qu'il soit homme. D'où il suit que l'Homme-Dieu pouvait seul nous procurer le salut, comme frère des pécheurs et comme Fils du Très-Haut.

Telle est en abrégé toute l'économie du mystère de la Rédemption, que le grand Apôtre résume en deux mots : « Dieu était dans le Christ, réconciliant le monde avec lui. » Mais ce mystère est trop profond, fait observer saint Anselme, pour que nous puissions le pénétrer entièrement, et Dieu a des pensées qui nous resteront toujours cachées. Déjà, par l'Incarnation, s'était réalisée l'union de l'homme avec Dieu ; déjà était donné le Médiateur entre le ciel et la terre, et l'œuvre de satisfaction s'accomplissait. Rendant à son Père l'obéissance que le pécheur lui avait refusée, le Christ, par un seul regard de son âme, par une seule douleur de sa vie, par une seule goutte de son sang, par un seul acte d'amour, lui donnait plus de gloire que tous les péchés du monde ne lui en pourraient ravir, car chacune de ses œuvres avait une valeur infinie.

« Le Christ, dit saint Chrysostome, a donc payé beaucoup plus que nous ne devions ; autant l'Océan l'emporte sur une goutte d'eau, autant le mérite du Christ l'emporte sur notre dette. » — « Grande était notre dette, ajoute saint Augustin, mais plus grand encore a été le prix de la Rédemption. » Car les actes réparateurs ont rempli toute la vie du Sauveur, et ils ont eu leur couronnement dans l'acte le plus sublime de l'obéissance et de l'amour.



Résurrection du Sauveur.

« Jésus est mort pour obéir à son Père, dit saint Cyrille, non que le Père lui ait imposé la croix contre sa volonté, car le Fils a volontairement embrassé cette croix pour nous, mais parce que sa Passion était un hommage rendu au Père, destiné dans ses desseins éternels à réparer la rébellion de l'Éden et à rapporter à Dieu le cœur de l'homme. »

Les saints docteurs se sont appliqués à développer les rapports les plus merveilleux entre la chute primitive et l'œuvre de la Rédemption. « Partout le nouveau a été mis à la place de l'ancien, dit saint Grégoire de Nazianze ; à chaque objet terrestre a été substitué quelque chose de céleste. Le Christ a paru à cause d'Adam. Nous avons eu la Vierge pour Ève, Bethléem pour l'Éden, la crèche pour le paradis. Le contraste est partout : arbre contre arbre, main contre main. Ici la main qui s'étend dans la patience, là celle qui s'étend pour servir la concupiscence ; ici encore la main qui est attachée avec des clous, là celle qui est en quête de la volupté ; d'un côté la main qui unit les extrémités de la terre, de l'autre celle qui chasse Adam du Paradis. L'élévation est opposée à la chute, le vinaigre et le fiel à la sensualité, la couronne d'épines à la domination abusive; le trépas est vaincu par la résurrection du Christ qui devient le gage de la nôtre. »

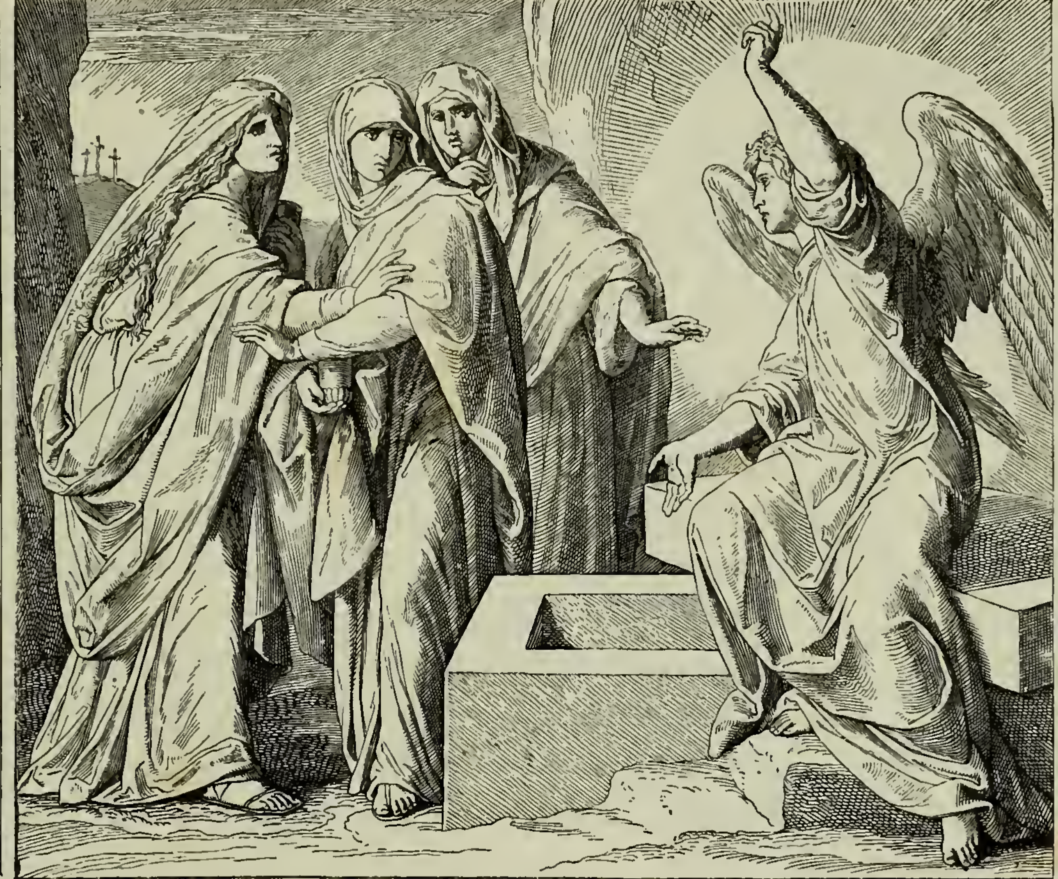
La Passion commence par un cri d'angoisse et se termine par un cri de détresse. Jésus ne pouvait mourir calme et souriant, comme sont morts de simples chrétiens, même dans

les supplices, parce qu'il était au Calvaire le représentant de toutes les générations humaines, qu'il portait le fardeau de tous leurs crimes, qu'il souffrait pour elles et expiait pour elles, et que l'amour infini, aux prises avec le mal sans bornes, ne peut se dérober à d'inexprimables tortures. Il a donc été l'Homme des douleurs et le roi des martyrs; mais, à ce prix, il a racheté le monde et payé sa rançon. « Par un homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort, dit le grand Apôtre; mais de même que, par la désobéissance d'un seul, tous sont devenus pécheurs, ainsi tous ont été justifiés par l'obéissance d'un seul, car, là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. » Dans cette rédemption sanglante, Jésus a vaincu la mort et pour nous et pour lui; les ignominies de la croix appelaient les gloires de la résurrection; le Saint de Dieu ne devait pas voir la corruption envahir son tombeau, et l'aube du troisième jour avait à peine lui, que le Christ, vainqueur de la mort, s'élançait dans la vie.

Le soir du grand sabbat, quand la lueur des étoiles eut annoncé la fin du jour et du repos légal, trois des pieuses femmes qui avaient suivi Jésus au Calvaire et qui l'avaient vu ensevelir, achetèrent des aromates pour aller à l'aurore embaumer son corps. Marie-Madeleine est nommée la première, viennent ensuite Marie, mère de Jacques, et Salomé. Les amis de Jésus, plongés dans l'abattement, n'ont ni le courage ni la pensée de s'occuper de tels soins; ils n'osent même se montrer attachés de cœur à leur maître, ils le regrettent comme s'ils l'avaient perdu pour toujours, s'entretiennent de ses souffrances et de sa mort, accusent l'ingratitude des Juifs, se reprochent leur propre faiblesse, et regardent comme impossible l'accomplissement des paroles qu'il leur adressait naguère au sujet de sa résurrection. Dans les circonstances où la douleur est extrême, ceux qui devraient être les plus forts sont souvent anéantis, alors que de timides et faibles femmes sentent se réveiller en elles toutes les énergies de la tendresse et du dévouement.

L'aurore du jour qui suit le sabbat n'était pas encore levée, que déjà les trois amies de Jésus étaient en marche vers le tombeau, portant avec elles les aromates qu'elles avaient préparés dès le vendredi soir, et ceux qu'elles avaient achetés depuis; elles ignoraient sans doute qu'on eût mis des gardes autour du sépulcre, car elles ne voyaient à l'accomplissement de leur pieux devoir qu'un seul obstacle. La pierre qui en fermait l'entrée était énorme, il fallait pour l'écarter des bras vigoureux et elles se demandaient, chemin faisant, qui pourrait la leur enlever. Soins superflus! le premier rayon du soleil éclairait l'ouverture béante de la caverne. Un instant auparavant, le sol du Calvaire s'était ébranlé; la pierre avait été jetée de côté par un ange dont le visage avait les fulgurations de l'éclair, et la robe, les éblouissements de la neige. Dans le saisissement de cette vision, les gardes étaient tombés frappés d'épouvante, puis avaient pris la fuite. Le sépulcre était vide et, sur la pierre, l'ange s'était assis. Sans le voir, les saintes femmes pénétrèrent dans le tombeau et n'y trouvèrent point le corps du Seigneur.







Les saintes femmes au tombeau.

Tremblantes de stupeur et d'effroi, elles sortirent et se dispersèrent, sans doute pour voir si la précieuse dépouille du Maître n'avait pas été déposée quelque part ailleurs ; et tandis que Marie-Madeleine, sans prendre le temps de considérer le sépulcre vide ni de prolonger ses recherches, allait en toute hâte porter la nouvelle de l'étrange disparition, Marie, mère de Jacques, et Salomé, ne parvenaient pas à découvrir le corps de Jésus et s'éloignaient aussi, attristées à la pensée d'un enlèvement qui leur semblait une profanation. Pierre et Jean étaient alors au cénacle et Marie les y trouva : « On a enlevé le Seigneur, s'écria-t-elle, et je ne sais où on l'a mis. » Pierre s'élança aussitôt avec Jean qui, plus jeune et plus agile, arriva le premier et se pencha pour regarder à l'intérieur du monument ; il y vit les linges déposés sur le roc, mais n'y entra pas. Pierre arriva bientôt après, et se précipita dans la caverne ; les bandelettes y avaient été laissées à terre, et le suaire avait été plié séparément et mis à l'écart. Jean entra après lui, et, constatant que rien de ce qu'il voyait n'indiquait un enlèvement, il crut le premier à la résurrection du Maître, sans que sa foi pourtant s'appuyât sur les paroles prophétiques de Jésus. Toutefois, Pierre les comprenait moins encore, car, en s'en allant, il était tout entier à l'étonnement qu'un événement si étrange avait produit en lui.

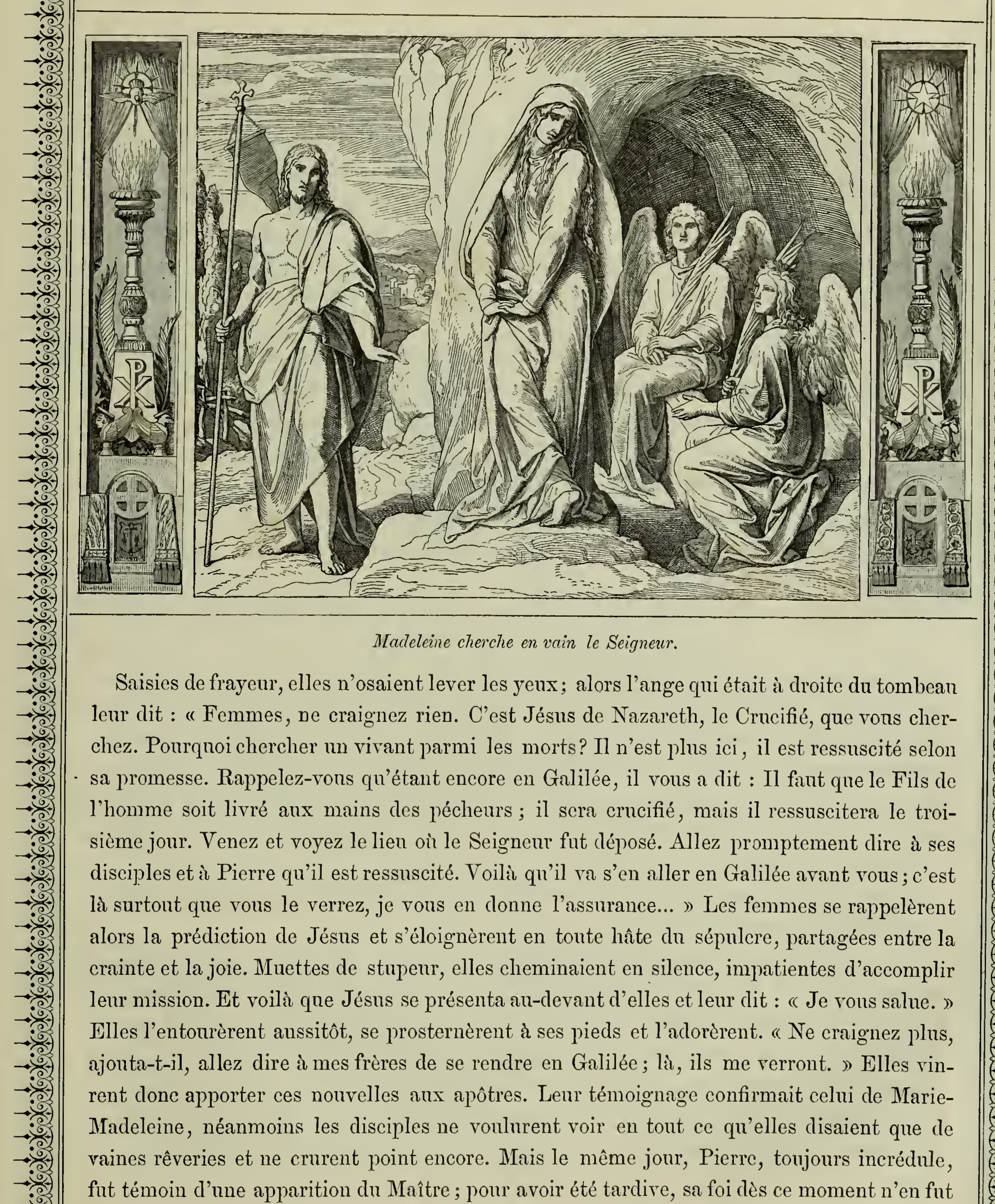
Marie-Madeleine ne tarda pas à revenir ; fondant en larmes, toute à son inquiétude et à

sa douleur, elle s'inclinait à l'entrée du tombeau, pour mieux y plonger son regard. Deux hommes vêtus de ces blanches draperies dont les Orientaux aiment à se couvrir, étaient assis au lieu où l'on avait mis le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. « Femme, lui dirent-ils, qu'avez-vous à pleurer? — C'est, leur répondit-elle, qu'on a enlevé le Seigneur, mon maître, et je ne sais où on l'a mis. » Puis, s'étant retournée pour regarder en arrière, elle vit quelqu'un debout devant elle et ne le reconnut pas. « Femme, lui dit l'inconnu, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? » Elle se persuada que c'était le jardinier chargé du soin de l'enclos funèbre et du jardin de Joseph d'Arimathie. « Seigneur, s'écria-t-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai pour lui donner la sépulture. » Jésus, car c'était lui, prenant cette fois la voix connue et aimée que la pécheresse pénitente s'était plu à entendre dans la maison de Béthanie, lui dit cette simple parole : « Marie! » Ce fut une illumination soudaine dans son âme ravie : « Rabboni, mon bon maître, » s'écria-t-elle, et tombant à ses pieds, elle voulut les embrasser. « Ne me touchez pas, lui dit Jésus, arrêtant d'un geste ces mains qui avaient autrefois embaumé ses pieds et sa tête, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » — « La vie nouvelle et glorieuse a commencé pour le Maître, dit Lacordaire, il est entre le ciel et la terre, visible encore quelques jours, mais allant à son Père ; et ce n'est plus que là, là où toute chair sera transformée comme la sienne, qu'il veut être touché par les siens... Ne touchez pas le Fils de l'homme,... vos lèvres, toutes pures qu'elles sont, ne sont pas capables de donner au corps ressuscité, au corps glorieux du Christ, les stigmates de la tendresse purifiée par la mort. Il vous faut mourir avec Jésus pour toucher de nouveau Jésus. Alors seulement, vous et lui, vous serez semblables ; alors vous apporterez à ses pieds le baume de la résurrection et vous y déposerez le souffle virginal de l'immortalité reconquise. » Et Jésus ajouta : « Allez trouver mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Sur cet ordre, qui fit de Madeleine comme l'apôtre de la Résurrection et de l'Ascension auprès des apôtres eux-mêmes, elle partit pour remplir son message, et trouvant les disciples plongés dans le deuil : « J'ai vu le Seigneur, s'écria-t-elle, et voici ce qu'il m'a dit. » Mais ils refusèrent d'ajouter foi à ses paroles. C'est ainsi que le Sauveur apparut d'abord à Marie-Madeleine.

Suivant une pieuse croyance dont les livres saints ne font pas mention, mais qui a pour elle les plus hautes convenances, il s'était déjà fait voir à la Vierge Marie, sa mère, et avait mis dans son âme, à la place des douleurs du Calvaire, les joies de la Résurrection.

Cependant, les autres saintes femmes, Marie, mère de Jacques, et Salomé, retournèrent au sépulcre avec Jeanne, femme de Chusaï, et d'autres pieuses Galiléennes, et, n'y trouvant point celui qu'elles cherchaient avec tant d'empressement, elles en furent consternées. Mais. en ce moment même, deux anges, resplendissants de lumière, leur apparurent.



Madeleine cherche en vain le Seigneur.

Saisies de frayeur, elles n'osaient lever les yeux; alors l'ange qui était à droite du tombeau leur dit : « Femmes, ne craignez rien. C'est Jésus de Nazareth, le Crucifié, que vous cherchez. Pourquoi chercher un vivant parmi les morts? Il n'est plus ici, il est ressuscité selon sa promesse. Rappelez-vous qu'étant encore en Galilée, il vous a dit : Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs ; il sera crucifié, mais il ressuscitera le troisième jour. Venez et voyez le lieu où le Seigneur fut déposé. Allez promptement dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. Voilà qu'il va s'en aller en Galilée avant vous; c'est là surtout que vous le verrez, je vous en donne l'assurance... » Les femmes se rappelèrent alors la prédiction de Jésus et s'éloignèrent en toute hâte du sépulcre, partagées entre la crainte et la joie. Muettes de stupeur, elles cheminaient en silence, impatientes d'accomplir leur mission. Et voilà que Jésus se présenta au-devant d'elles et leur dit : « Je vous salue. » Elles l'entourèrent aussitôt, se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent. « Ne craignez plus, ajouta-t-il, allez dire à mes frères de se rendre en Galilée; là, ils me verront. » Elles vinrent donc apporter ces nouvelles aux apôtres. Leur témoignage confirmait celui de Marie-Madeleine, néanmoins les disciples ne voulurent voir en tout ce qu'elles disaient que de vaines rêveries et ne crurent point encore. Mais le même jour, Pierre, toujours incrédule, fut témoin d'une apparition du Maître; pour avoir été tardive, sa foi dès ce moment n'en fut

pas moins parfaite, et il s'efforça d'y confirmer ses frères, suivant la mission qu'il avait reçue, car les apôtres réunis dans le cénacle se disaient les uns aux autres : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Pierre. »

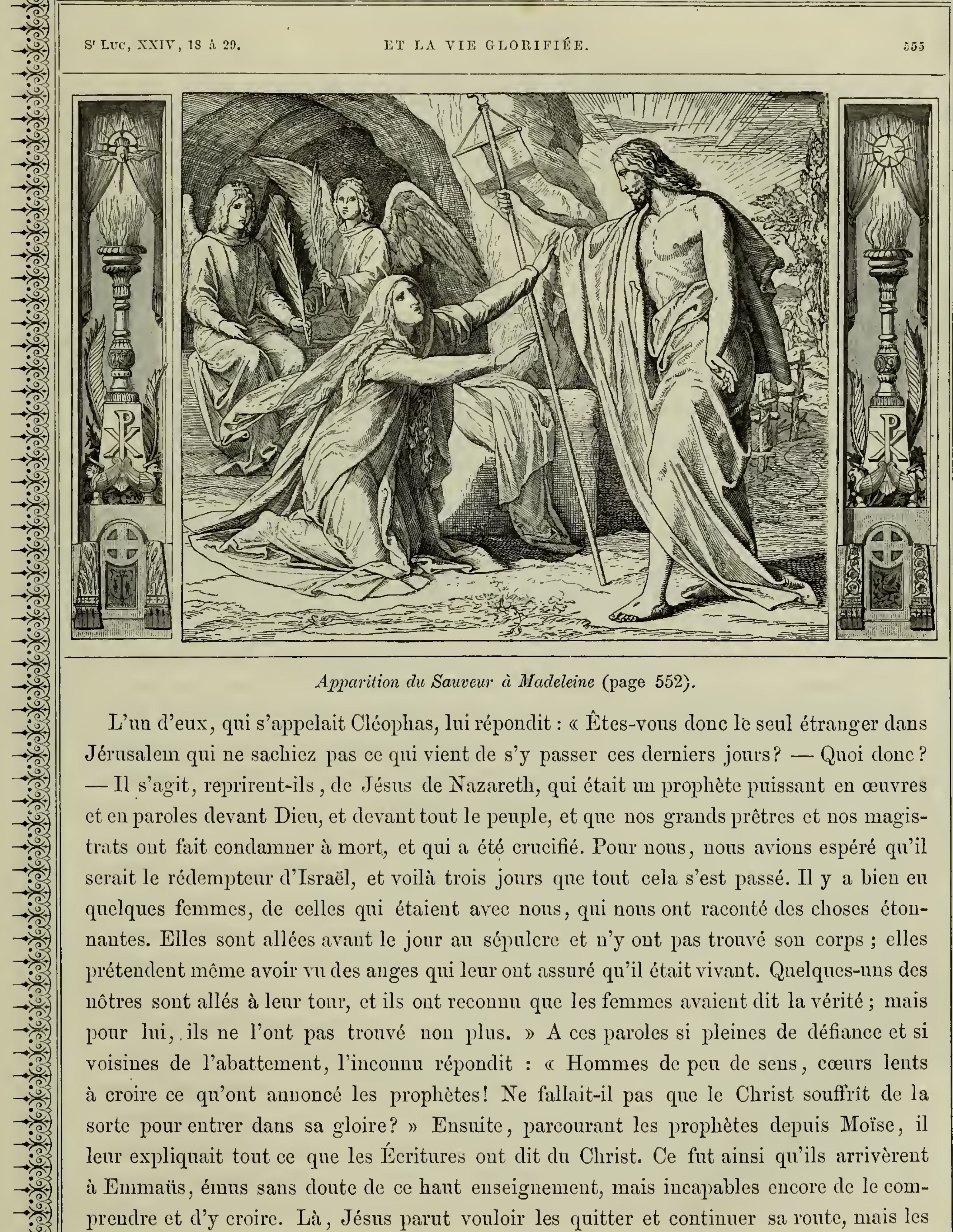
Tandis que les amis du Sauveur avaient tant de peine à admettre la réalité d'un événement qui devait les combler de joie, les auteurs de sa mort étaient loin d'être rassurés. Le récit des gardiens du tombeau les avait bouleversés. Les soldats, qui n'étaient ni des gens timides, ni des hommes crédules, ont été terrassés; ils ont senti le sol trembler sous leurs pas; un ange radieux est venu arracher la pierre du tombeau et l'a laissé tout ouvert; comment nier la signification de ces prodiges, alors surtout que le Crucifié, si bien gardé pourtant, a disparu?

Cependant, tout est perdu si le public se rend à l'évidence; il faut l'empêcher à tout prix : c'est l'avis du sanhédrin, des princes des prêtres et des anciens; et puisque leur conscience est si facile, celle des gardiens du tombeau ne peut être bien timorée, on peut l'acheter avec quelques pièces d'or. Au lieu donc de dénoncer ces gens à Pilate et d'ouvrir contre eux une procédure dangereuse, ils leur offrirent une grosse somme d'argent et leur donnèrent cette instruction : « Vous direz : Ses disciples sont venus pendant la nuit et l'ont enlevé pendant que nous dormions. Si le gouverneur en est informé, nous l'apaiserons et vous ne serez pas inquiétés. »

Les soldats, ayant reçu l'argent, firent comme on leur avait dit; et le bruit qu'ils répandirent se répète encore aujourd'hui parmi les Juifs. « Mais, dit saint Augustin, si les gardes dormaient, comment ont-ils pu voir les disciples enlever le corps de Jésus? A-t-on vu jamais citer à l'appui d'un fait des témoins qui dormaient, quand il s'est accompli? Et puis, ils étaient tous plongés dans le sommeil, tous, et pas un ne veillait! Il faut être soi-même endormi pour avoir recours à de semblables arguments. » Mais si les gardiens ne dormaient pas, comment ne se sont-ils pas opposés à l'enlèvement du corps dont la garde leur était confiée? — On n'a jamais répondu à ce dilemme, pas plus chez les rationalistes modernes que chez les anciens Juifs.

Le jour de la Résurrection touchait à son déclin, et la situation des esprits était toujours la même parmi les disciples.

Deux d'entre eux se rendaient à la bourgade d'Emmaüs, distante de soixante stades, environ deux lieues de Jérusalem. Chemin faisant, ils s'entretenaient des tristes événements dont la ville avait été le théâtre. Au milieu de leur entretien, où il n'était question que du supplice infamant que les chefs de la synagogue venaient d'infliger à leur maître, Jésus s'approcha d'eux, marchant à leur côté, sans qu'ils le reconnussent, parce que leurs yeux étaient empêchés, dit l'Évangile, et ne le voyaient pas sous la forme qu'il avait eue précédemment. « Quel est, leur dit-il, le sujet de votre conversation, et pourquoi êtes-vous si tristes? »



Apparition du Sauveur à Madeleine (page 552).

L'un d'eux, qui s'appelait Cléophas, lui répondit : « Êtes-vous donc le seul étranger dans Jérusalem qui ne sachiez pas ce qui vient de s'y passer ces derniers jours? — Quoi donc? — Il s'agit, reprirent-ils, de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu, et devant tout le peuple, et que nos grands prêtres et nos magistrats ont fait condamner à mort, et qui a été crucifié. Pour nous, nous avions espéré qu'il serait le rédempteur d'Israël, et voilà trois jours que tout cela s'est passé. Il y a bien eu quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, qui nous ont raconté des choses étonnantes. Elles sont allées avant le jour au sépulcre et n'y ont pas trouvé son corps ; elles prétendent même avoir vu des anges qui leur ont assuré qu'il était vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés à leur tour, et ils ont reconnu que les femmes avaient dit la vérité ; mais pour lui, ils ne l'ont pas trouvé non plus. » A ces paroles si pleines de défiance et si voisines de l'abattement, l'inconnu répondit : « Hommes de peu de sens, cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte pour entrer dans sa gloire? » Ensuite, parcourant les prophètes depuis Moïse, il leur expliquait tout ce que les Écritures ont dit du Christ. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à Emmaüs, émus sans doute de ce haut enseignement, mais incapables encore de le comprendre et d'y croire. Là, Jésus parut vouloir les quitter et continuer sa route, mais les

disciples le pressèrent de s'arrêter. « Restez avec nous, lui dirent-ils, car il se fait tard, et le jour est sur son déclin. » Il entra donc avec eux, et, tandis qu'ils étaient à table, il prit le pain, le bénit et le rompit, comme il avait fait dans la dernière Cène avec ses apôtres, et le leur partagea. A peine eurent-ils pris la nourriture sacrée, qui n'était autre sans doute que la sainte Eucharistie, que leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Mais Jésus disparut à leurs regards, leur laissant une foi parfaite dans sa résurrection. « Notre cœur n'était-il pas brûlant, se dirent-ils alors, tandis qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures? » Ils se levèrent aussitôt et retournèrent à Jérusalem; ils y trouvèrent les apôtres qui s'entretenaient de l'apparition du Seigneur à Simon-Pierre, et ils racontèrent ce qui venait de leur arriver et comment ils avaient reconnu le Maître à la fraction du pain.

On doutait encore cependant; comme la nuit approchait, les apôtres, réunis dans le cénacle, s'étaient mis à table après avoir soigneusement fermé les portes, de peur des Juifs. Tout à coup, Jésus paraît au milieu d'eux. Éperdus et partagés entre l'étonnement et la joie, les disciples n'osent croire à leur bonheur et s'imaginent voir un fantôme. Mais Jésus parle : « La paix soit avec vous! leur dit-il. C'est moi, ne craignez point, » et, pénétrant leurs pensées, il leur reproche l'incrédulité et la dureté de leur cœur. « Pourquoi vous troubler ainsi? Voyez mes pieds et mes mains : c'est bien moi, touchez et regardez! Un fantôme n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai, » et tandis qu'il parlait ainsi, il leur montrait ses mains et ses pieds et la plaie de son côté. Il fallait bien se rendre à l'évidence, et pourtant la joie de revoir le Seigneur était encore mêlée d'hésitation et d'incertitude. Jésus leur dit alors : « Avez-vous quelque chose à manger? » Ils lui offrirent du poisson grillé et un rayon de miel. Il en mangea devant eux et leur partagea ce qui restait. « La paix soit avec vous! leur dit-il encore. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Puis il souffla sur eux en ajoutant : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » Les apôtres ont reçu dans ces paroles l'investiture du ministère sacré. Jésus qui, pendant sa vie mortelle, remettait lui-même les péchés, veut, avant de quitter la terre, confier son divin pouvoir à ceux qu'il a choisis pour apôtres, et qu'il a institués prêtres et sacrificateurs de la nouvelle alliance, dans le repas de la Cène; et, leur communiquant par son souffle une première infusion de l'Esprit divin, il les fait ministres et dispensateurs d'un sacrement nouveau, du sacrement de pénitence qui guérit les âmes et les purifie des souillures du péché.

Le corps de Jésus ressuscité n'a rien de fantastique, car on peut le toucher, et il prend de la nourriture; il n'en est pas moins à l'état glorieux et doué de propriétés nouvelles; il pénètre la matière et se transporte avec l'agilité de l'esprit d'un lieu à un autre; la corruption ne peut l'atteindre, et la vie est indéfectible en lui. Ce sont les qualités inhérentes à la chair glorieuse, et les conditions réservées aux corps des élus après la résurrection.



Jésus apparaît à deux disciples, à Emmaüs (page 554).

« Or, continue l'Évangile, Thomas surnommé Didyme, l'un des Douze, n'était point avec les autres, quand Jésus se manifesta de la sorte. » Les disciples lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » Thomas répondit : « Si je ne vois de mes yeux les plaies de ses mains, si je ne mets le doigt dans la cicatrice qu'ont laissée les clous, et la main dans son côté, je ne croirai point. » Quelque peu raisonnable que fût une pareille exigence, le Sauveur daigna s'y soumettre avec une miséricordieuse condescendance, sans doute parce que son apôtre était droit et sincère, et afin d'affirmer davantage sa résurrection pour les siècles futurs. Huit jours après, les disciples étaient encore réunis dans la même maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Puis, s'adressant à Thomas : « Place ici ton doigt, lui dit-il. Vois mes mains. Approche la tienne, pose-la dans la plaie de mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. » En présence du Ressuscité, Thomas, dans un élan de son âme, prononça le vrai *Credo* de l'âme chrétienne : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » — « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! » Ce qu'a daigné faire le Sauveur pour son apôtre, qui donc l'obligerait à le renouveler sans cesse pour convaincre tous les incrédules du monde ? Quand le rationalisme ose insinuer une semblable prétention, il se joue de la sagesse de Dieu et de la liberté humaine. La foi n'est

méritoire que parce qu'elle est libre, éclairée par la lumière évangélique, mais non pas forcée par l'évidence matérielle et palpable. Toutes ces apparitions eurent lieu à Jérusalem. Saint Paul en mentionne encore une autre dont fut favorisé l'apôtre saint Jacques et qui doit être placée aussi, ce semble, dans la ville sainte.

Mais l'octave pascale était terminée; les pèlerins s'en retournaient dans leur pays; les apôtres, de leur côté, reprirent la route de la Galilée, selon l'ordre qu'ils avaient reçu du Seigneur.

C'est là qu'il leur avait donné rendez-vous, et il y arriva avant eux. Il se manifesta de nouveau à ses disciples sur les bords de ce beau lac de Tibériade où il avait multiplié ses enseignements et ses miracles. Voici les circonstances de cette apparition : Simon-Pierre, Thomas, surnommé Didyme, Nathanaël, de Cana, Jacques et Jean, fils de Zébédée, et deux autres disciples, se trouvaient ensemble. Pierre, qui avait longtemps vécu de la pêche, et qui voulait gagner sans doute le pain de la journée, leur dit : « Je vais pêcher. — Nous y allons avec toi, » lui répondirent-ils. Ils sortirent donc sur le soir et montèrent dans une barque, mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Au matin, Jésus apparut sur la grève, sans que les disciples le reconnussent. « Enfants, leur demanda-t-il de loin, avez-vous quelque chose à manger ? — Non, lui dirent-ils. — Alors jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils le jetèrent et ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était chargé de poissons. En ce moment, à la nouvelle de cette pêche miraculeuse, le disciple que Jésus aimait le reconnut et dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Pierre, qui avait quitté ses vêtements, remit sa tunique et, sans se soucier de la barque ni des poissons, se jeta à la mer pour aborder plus vite au rivage ; les autres y dirigèrent la barque, traînant après eux le filet rempli de poissons. Ils n'étaient qu'à deux cents coudées de la rive; en y touchant, ils virent des charbons allumés, un poisson dessus et du pain. Jésus leur dit : « Apportez quelques-uns des poissons que vous avez pris. » Simon-Pierre monta dans la barque et tira le filet à terre ; il contenait cent cinquante-trois gros poissons, et pourtant il ne rompit pas. Jésus leur dit alors : « Venez et mangez. » Ils s'assirent pour prendre leur repas; aucun d'eux n'osa lui dire : « Qui êtes-vous ? » Car tous savaient que c'était le Seigneur. Jésus vint se placer avec eux, et, prenant le pain, il leur en donna avec du poisson. Ce fut la troisième fois qu'il se manifesta à ses disciples réunis depuis sa résurrection. Le poisson, dans les premiers siècles de l'Église, a toujours été regardé comme le symbole du Sauveur, et les catacombes romaines en reproduisent partout la figure et le nom. Ce nom mystérieux, dans la langue grecque, est formé de cinq lettres qui sont les initiales des cinq mots où sont exprimés les mystères du salut : ΙΧΘΥΣ, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ. *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.* Quant au pain que le Sauveur ressuscité offrit à ses apôtres, on croit qu'il était devenu dans cette circonstance encore, comme à la Cène ou comme à Emmaüs, le pain de vie, la nourriture eucharistique.





Jésus apparaît aux apôtres. Incrédulité de saint Thomas (page 557).

Pierre, sans doute, était resté pendant tout le repas honteux et confus, se demandant si, après son triple reniement, il était encore à sa place dans cette réunion sainte, sous les regards du Maître. Jésus, cependant, était venu surtout pour lui, pour le réintégrer dans sa haute dignité, pour lui faire expier sa faute par une de ces paroles divines qui humilient et relèvent en même temps. Le voyant triste, Jésus lui dit : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre n'ose plus, comme autrefois, se préférer aux autres, mais ce dont il ne peut douter, c'est qu'il aime son maître : « Oui , Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, » lui dit le Sauveur, c'est-à-dire, sois le pasteur des fidèles. Une seconde fois, le divin Maître atteint le cœur de son apôtre, en lui renouvelant la même question : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre répond encore : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et Jésus lui dit de même : « Pais mes agneaux. » Mais Pierre a renié trois fois : il faut qu'il répare sa chute par une triple confession d'amour. « Pierre, m'aimes-tu ? » lui demande encore le Sauveur. Cette fois, Pierre est affligé, mais, son humilité égalant son amour, il répond simplement : « Seigneur, tout vous est connu : vous savez bien que je vous aime. » Ce fut alors qu'il reçut du Maître l'investiture de la charge suprême, et qu'il fut établi non plus seulement pasteur des fidèles, mais pasteur des pasteurs, par cette parole qui sacra le premier pape en sa personne : « Pais mes brebis. »

Le temps des défections est passé ; Pierre, désormais, sera fidèle jusqu'à la mort, et, dans cette mort qui rougira la blanche tunique du pontife, il donnera à Jésus le gage suprême de son amour : « En vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu attachais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais; mais, quand tu seras vieux, tu tendras les mains, un autre te ceindra et te conduira là où tu ne veux pas aller. » C'est sous cette forme un peu énigmatique que Jésus annonça à Pierre la prison et le martyre réservés à sa vieillesse, et, pour qu'il ne s'y trompât point, il ajouta : « Suis-moi. » Il y a longtemps déjà que Pierre a répondu à sa première vocation; aujourd'hui, pour suivre un maître crucifié, pour obéir à cette injonction, il faut qu'il soit crucifié lui-même. Le disciple le comprit; résigné pleinement à son sacrifice et ne s'occupant plus de sa personne, il eût voulu savoir quel avenir était réservé à Jean : « Que t'importe, dit le Sauveur, si je veux qu'il vive jusqu'à ce que je revienne? Pour toi, suis-moi. » Cette parole mal comprise fit croire que Jean ne mourrait pas. Jésus n'avait rien dit de tel, cependant; il indiquait seulement que le disciple bien-aimé ne consommerait pas sa carrière par le martyre, tandis que Pierre le suivrait au Calvaire.

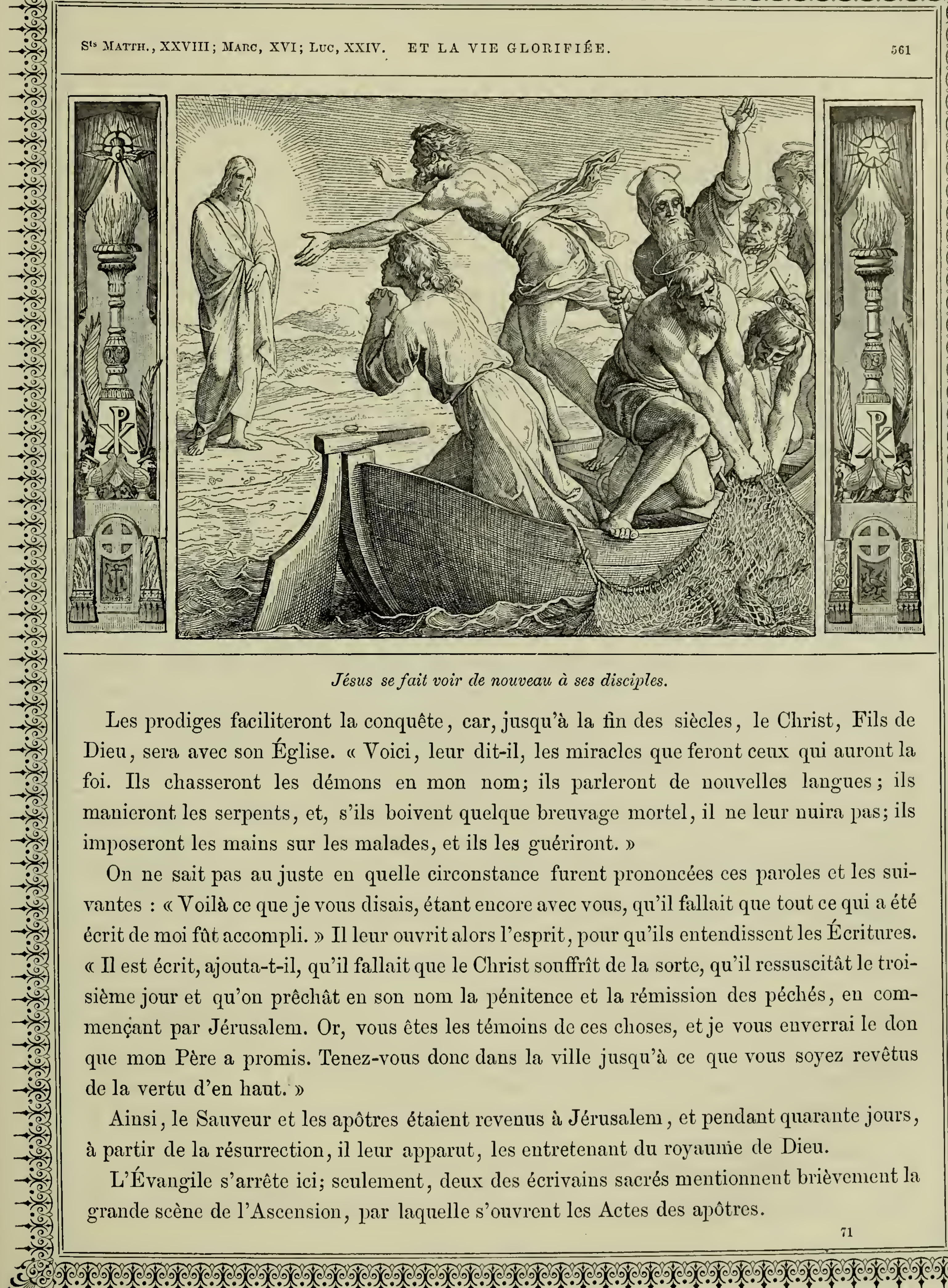
Cette première apparition du Sauveur en Galilée fut suivie d'une autre, qui eut lieu en des circonstances non moins remarquables, sur une montagne voisine qu'on croit être le Thabor. Jésus donna l'ordre aux onze apôtres de s'y rendre. Ce fut alors sans doute qu'ils convoquèrent les disciples du Maître, qui se réunirent au nombre de cinq cents, pour être témoins de cette grande manifestation : « Là, dit saint Paul, plus de cinq cents personnes le virent, dont plusieurs vivent encore, tandis que d'autres dorment maintenant du sommeil de la mort. »

En le voyant, les disciples l'adorèrent; quelques-uns, néanmoins, ce qui ne peut s'entendre des apôtres, restèrent dans le doute. Jésus leur parla comme il convient au Fils de Dieu : « Toute puissance, leur dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc dans le monde entier; prêchez l'Évangile à toute créature. Enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que j'ai commandé. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Ce n'est plus la mission restreinte d'autrefois, qui ne devait pas dépasser les limites de la Judée ou de la Galilée : les frontières nationales s'abaissent, et l'univers entier est ouvert à la conquête évangélique.

Les apôtres ont la mission d'enseigner et de baptiser toutes les nations. Le baptême, dans un ordre bien autrement élevé que celui de Jean-Baptiste, est le sacrement de la loi nouvelle, le signe de la régénération et du salut qui doit être donné à toute créature. La foi, reçue par la prédication des apôtres, en est le complément.

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, dit encore le Maître. Celui qui ne croira pas sera condamné. »



Jésus se fait voir de nouveau à ses disciples.

Les prodiges faciliteront la conquête, car, jusqu'à la fin des siècles, le Christ, Fils de Dieu, sera avec son Église. « Voici, leur dit-il, les miracles que feront ceux qui auront la foi. Ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils manieront les serpents, et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira pas; ils imposeront les mains sur les malades, et ils les guériront. »

On ne sait pas au juste en quelle circonstance furent prononcées ces paroles et les suivantes : « Voilà ce que je vous disais, étant encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi fût accompli. » Il leur ouvrit alors l'esprit, pour qu'ils entendissent les Écritures. « Il est écrit, ajouta-t-il, qu'il fallait que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisième jour et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés, en commençant par Jérusalem. Or, vous êtes les témoins de ces choses, et je vous enverrai le don que mon Père a promis. Tenez-vous donc dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. »

Ainsi, le Sauveur et les apôtres étaient revenus à Jérusalem, et pendant quarante jours, à partir de la résurrection, il leur apparut, les entretenant du royaume de Dieu.

L'Évangile s'arrête ici; seulement, deux des écrivains sacrés mentionnent brièvement la grande scène de l'Ascension, par laquelle s'ouvrent les Actes des apôtres.

Nous n'avons point voulu interrompre le cours de ces apparitions glorieuses pour établir, par des arguments dont on a déjà pressenti la valeur, le fait de la résurrection qui domine tout dans la religion chrétienne, et qui, en raison même de son importance, a été dans tous les temps l'objet des attaques de l'incrédulité, et spécialement de la critique moderne dans les derniers siècles.

Les objections portent d'abord sur de légères divergences dans le récit des écrivains sacrés; la narration que nous avons suivie, pour n'être pas exempte de difficultés, car il y en a dans tous les systèmes de concordance, les réduit à leur juste valeur et écarte toute contradiction du texte des quatre évangélistes, qui se complètent seulement les uns par les autres, et distinguent plus ou moins nettement certains détails sur les apparitions angéliques, sur les voyages des saintes femmes au tombeau, et sur le lieu des manifestations du Sauveur, mais s'accordent tous sur les faits principaux, et montrent dans l'incrédulité des apôtres, longtemps persistante, l'enfantement laborieux de la foi de l'Église.

Pour en venir maintenant à l'interprétation calomnieuse du sanhédrin, qui a été reprise au siècle des encyclopédistes, mais à laquelle notre époque rougirait de recourir, il faut avouer que ce ne sont point des hommes tels que les apôtres qui auraient jamais osé enlever le corps de leur maître. Tout trahit en eux un abattement qui ne veut plus espérer et une timidité voisine de la lâcheté. Alors même qu'ils n'auraient pas été dans l'impossibilité la plus complète de procéder à un pareil enlèvement, au mépris des lois de l'État et malgré les représentants de la force publique, il est évident qu'ils n'en auraient jamais eu la pensée. On ne puise pas d'ailleurs, dans une fiction mensongère, le courage de sacrifier sa vie, et la foi qui vient à bout de triompher du monde. Je crois, a dit Pascal, les témoins d'un fait, que se laissent tuer plutôt que d'en démentir la véracité.

Osera-t-on soutenir sérieusement que Jésus n'était pas mort? Ce serait se moquer de la réalité historique la mieux confirmée. La mort du Christ est affirmée par les témoins de la Passion ; Pilate l'a fait constater; les soldats s'en sont assurés; et si les atroces souffrances physiques et morales par lesquelles le Sauveur avait passé, si les circonstances du crucifiement n'avaient pas au bout de trois heures amené ce résultat, le coup brutal du soldat romain, qui plongea sa lance jusqu'au cœur et en fit sortir de l'eau et du sang, n'eût pas manqué d'achever la victime; telle fut en effet la largeur de la blessure que Thomas put y introduire la main. Qu'ajouter à ces preuves? L'ensevelissement, l'embaumement du corps, sa réclusion enfin avec cent livres d'aromates, capables d'asphyxier un vivant, sous les scellés des grands prêtres, qui avaient intérêt à s'assurer du corps du Crucifié, qui en répondaient, et qui, en dépit de toutes les précautions, n'ont pas su le retenir dans le tombeau ; n'est-ce pas suffisant?

Reste une troisième hypothèse dont on a fait quelque bruit de nos jours et qui, pas plus que les autres, ne supporte l'examen. Les apôtres ont cru ce qu'ils désiraient; sous l'in-

fluence des saintes femmes et de Marie-Madeleine, qui a donné au monde un Dieu ressuscité, ils sont devenus des visionnaires. Quoi, tous! ils ont passé subitement de l'abattement du désespoir et de l'incrédulité la mieux attestée à cet état de fiévreux enthousiasme qui produit l'hallucination! Qu'il se soit trouvé une âme de femme ou d'apôtre ainsi disposée, que ce phénomène morbide ait évoqué la vision dans les puissances d'une imagination, on le pourrait dire sans doute, si Jésus n'avait eu qu'un seul témoin de sa résurrection. Mais introduire une hypothèse aussi déraisonnable dans ce milieu fermé du cénacle, où sont rassemblés onze disciples qui pleurent et se désespèrent, c'est faire violence à toutes les données de la critique et de la psychologie. Ce qu'a dit un apôtre : « Je n'ai rien vu, je ne croirai pas si je ne vois pas, si je ne touche pas, » tous l'auraient répété. Pas un seul n'eût voulu, n'ayant rien à y gagner que la prison et la mort, se faire le garant d'une foi qu'il ne partageait point, et prêcher aux Juifs et aux Gentils une résurrection chimérique, dont il fallait sceller l'attestation de son sang répandu.

Donc, s'ils ont cru, c'est que Jésus est vraiment ressuscité, comme l'affirme l'Église, c'est qu'ils l'ont vu réellement, qu'ils l'ont touché, qu'ils ont mangé avec lui, comme ils le disent eux-mêmes; et cette foi des apôtres n'est pas plus un rêve qu'elle n'est un mensonge, car elle a soulevé le monde et l'a vaincu.

Ils ont compris d'ailleurs toute la portée de leur témoignage, et c'est sur lui qu'ils ont appuyé le dogme de la résurrection des morts. Saint Paul, qui n'était pas avec les Onze, pendant ces quarante jours de la vie glorieuse du Maître, a posé hardiment la question dans ses conséquences les plus extrêmes : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, notre prédication est une imposture; nous sommes de faux témoins. » A quoi bon croire en Jésus, s'il est aujourd'hui chez les morts? Le modèle de vertu qu'il nous a présenté dans sa vie, se réduit à quelque pâle souvenir; l'œuvre visible de ses jours éphémères ne se perpétue pas dans l'action invisible de ses jours éternels; vaincu de la mort et couché dans la poussière, il ne peut exercer sur le monde une influence efficace et réparatrice. Que devient alors la prédication évangélique, et pourquoi vient-elle réclamer pour un membre de l'humanité les honneurs divins et, sous une autre forme, rétablir l'idolâtrie? Que sont les apôtres: Rien de plus que des imposteurs ou des dupes. « Et nous sommes, ajoute saint Paul, les plus malheureux des hommes, nous qui avons mis notre espérance en Jésus-Christ. »

« Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore en vos péchés. » Il n'y a pas eu de rédemption; la croix n'a été qu'un lamentable supplice qui n'a rien réparé. Adam, premier type de l'humanité, a jeté le monde dans le vice et dans la mort; il n'y a pas eu de second type pour l'en arracher. L'œuvre de Dieu est bien décidément à jamais renversée, et, sur les ruines de la création, Satan peut proclamer son triomphe.

« Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, les morts non plus ne ressusciteront pas. — S'il

ne peut tirer de la poussière son propre corps, comment en pourrait-il sauver les autres? » Il n'y a plus d'âme immortelle. Vainement y a-t-on cru quelque part, dans l'ancien monde. Le Christ seul en a donné la pleine assurance, et l'immortalité n'est devenue évidente et certaine que par le fait de la résurrection qui a ouvert sur la vie les portes de la mort. Enfin, il n'y a pas de Dieu vengeur du crime et rémunérateur du bien, si ceux-là qui sont morts en Jésus-Christ ont péri éternellement, et si le sort futur de l'apôtre doit être le même que celui du bourreau couronné qui s'appela Néron. Il n'y a pas de Dieu indépendant et libre, pas de Dieu vivant et personnel; c'est la nécessité qui gouverne le monde, et, dans le vide infini des cieux, il n'y a de place que pour l'inexorable destin.

« Mais Jésus-Christ, prémices de ceux qui dorment, est maintenant ressuscité d'entre les morts. » C'est à ce cri de triomphe, qui sera à jamais la devise et l'espoir du chrétien, qu'aboutit la forte argumentation de saint Paul. Si Jésus-Christ, en effet, n'était pas ressuscité, le christianisme serait un fait sans cause. Le sang des martyrs, la diffusion de l'Évangile, la perfection de la morale chrétienne, rendent témoignage à la résurrection du Sauveur, et confirment pleinement la parole des apôtres.









Ascension de Jésus-Christ.

LES ACTES DES APOTRES.

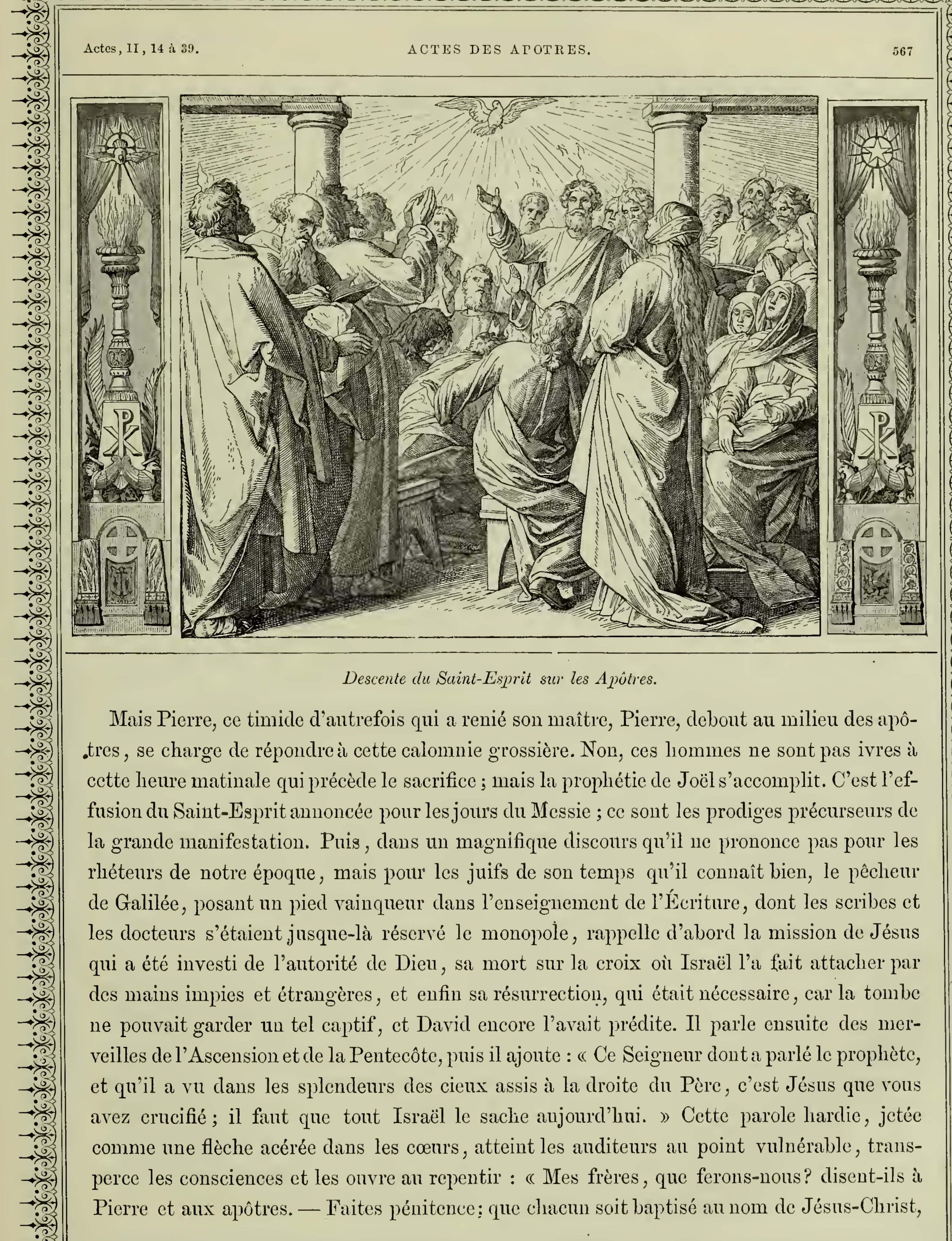
Il semble que depuis sa résurrection le divin Maître effleure la terre et ne lui appartient plus; le ciel le réclame. Son œuvre est terminée; une dernière fois encore, il réunit ses apôtres pour leur donner ses instructions. Ils attendront à Jérusalem la réalisation de la promesse du Père et la venue du Saint-Esprit. L'établissement du règne du Christ sur la terre ne sera pas, comme ils semblent le croire, un renouvellement du judaïsme; il n'appartient à personne de connaître les temps marqués par le Père, et le Paraclet va les désabuser d'ailleurs de leurs pensées terrestres; ils seront alors les témoins de Jésus, non-seulement à Jérusalem et dans la Samarie, mais par tout l'univers. Les ayant ainsi entretenus, le Sauveur les conduisit vers Béthanie, pour faire du centre de ses affections le théâtre de son dernier triomphe. Et, levant les mains, il se sépara d'eux en les bénissant. Ils le virent s'élever dans les airs et disparaître, montant ainsi dans les cieux où il est assis à la droite de Dieu. Comme ils ne pouvaient détacher leurs yeux du point où ils venaient de le perdre de vue, deux anges vêtus de blanc les interpellèrent: « Hommes de Galilée, pourquoi regarder ainsi les cieux?

Ce Jésus qui vient d'y monter en descendra de même un jour. » Après s'être prosternés dans l'adoration, les apôtres descendirent le mont des Oliviers, et, la joie chez eux dominant la tristesse, ils rentrèrent à Jérusalem.

La maison du cénacle était devenue la demeure de Pierre et des apôtres ; Marie vint les y rejoindre avec les parents de Jésus; ils y restèrent dans la retraite et dans la prière, n'en sortant que pour aller au Temple glorifier Dieu. Ce fut dans le cénacle, au milieu de cette troupe sainte, augmentée des disciples au nombre de cent vingt environ, que Pierre prononça comme chef de l'Église son premier discours. Il faut que la prophétie de David ait son accomplissement. Judas s'est fait le guide de ceux qui ont saisi Jésus; déchu de sa dignité, il est mort misérablement, le champ du sang possède sa dépouille souillée; « que sa maison devienne donc déserte et qu'un autre reçoive son épiscopat. Nous devons choisir pour lui succéder un de ceux qui ont constamment suivi Jésus, et qui peuvent rendre témoignage de sa résurrection. »

Pierre a parlé, les croyants lui obéissent. Deux candidats à l'apostolat sont présentés : Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. Le Seigneur fait connaître, par la voie du sort, celui qui doit être appelé au ministère à la place de Judas. Matthias est désigné.

Ayant ainsi comblé le déficit de leurs rangs, les apôtres se préparèrent d'un cœur unanime à l'avènement du Saint-Esprit. Dix jours après l'Ascension, comme on célébrait à Jérusalem la fête de la Pentecôte, la maison où ils étaient réunis retentit tout à coup d'un bruit pareil à celui d'un vent violent ; en même temps, des langues de feu vinrent se reposer sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Les signes extérieurs sont ici la figure du miracle intérieur. Le vent violent, c'est l'action invisible et la liberté souveraine de l'Esprit qui souffle où il veut; le feu, c'est la vertu qui embrase et purifie; les langues sont les dons divins de l'éloquence, aidée de la grâce, qui, dans tous les dialectes, va captiver les cœurs. Déjà, en effet, les apôtres commençaient à parler des langues diverses, selon que l'Esprit-Saint les inspirait. Ce prodige qui semble reconstituer autour du cénacle l'unité du monde, rompue dans les plaines de la Babylonie par la confusion du langage, il n'y a point à le nier en présence du fait dont les Actes nous ont conservé le récit. Grâce au cosmopolitisme de la puissance romaine, il y avait à Jérusalem des hommes de tous les pays; à la nouvelle du prodige qui venait de se produire, Parthes et Mèdes, Phrygiens, Égyptiens et Libyens, habitants de la Mésopotamie, de la Cappadoce et de l'Asie, étrangers romains, juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, accoururent pour être témoins des merveilles qui éclataient visiblement au dehors. Les disciples parlaient, et chacun les entendait s'exprimer dans sa propre langue. C'était un miracle étrange, sans analogie avec ceux du passé, mais frappant et irrésistible. Il y eut bien parmi les assistants stupéfaits quelques juifs incrédules et railleurs qui voulurent s'en tirer par une plaisanterie : « Ces gens sont ivres de vin nouveau, » dirent-ils, comme si l'ivresse pouvait être le mot d'une pareille énigme.



Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Mais Pierre, ce timide d'autrefois qui a renié son maître, Pierre, debout au milieu des apôtres, se charge de répondre à cette calomnie grossière. Non, ces hommes ne sont pas ivres à cette heure matinale qui précède le sacrifice ; mais la prophétie de Joël s'accomplit. C'est l'effusion du Saint-Esprit annoncée pour les jours du Messie ; ce sont les prodiges précurseurs de la grande manifestation. Puis, dans un magnifique discours qu'il ne prononce pas pour les rhéteurs de notre époque, mais pour les juifs de son temps qu'il connaît bien, le pêcheur de Galilée, posant un pied vainqueur dans l'enseignement de l'Écriture, dont les scribes et les docteurs s'étaient jusque-là réservé le monopole, rappelle d'abord la mission de Jésus qui a été investi de l'autorité de Dieu, sa mort sur la croix où Israël l'a fait attacher par des mains impies et étrangères, et enfin sa résurrection, qui était nécessaire, car la tombe ne pouvait garder un tel captif, et David encore l'avait prédite. Il parle ensuite des merveilles de l'Ascension et de la Pentecôte, puis il ajoute : « Ce Seigneur dont a parlé le prophète, et qu'il a vu dans les splendeurs des cieux assis à la droite du Père, c'est Jésus que vous avez crucifié ; il faut que tout Israël le sache aujourd'hui. » Cette parole hardie, jetée comme une flèche acérée dans les cœurs, atteint les auditeurs au point vulnérable, transperce les consciences et les ouvre au repentir : « Mes frères, que ferons-nous? disent-ils à Pierre et aux apôtres. — Faites pénitence; que chacun soit baptisé au nom de Jésus-Christ,

et il obtiendra la rémission de ses péchés et l'effusion du Saint-Esprit, qui a été promis pour vous et pour vos enfants et pour les peuples lointains que Dieu appellera. » Or, ceux qui reçurent la parole de Pierre et qui furent baptisés étaient au nombre de trois mille. Ce fut le premier coup de filet du pêcheur.

Le miracle de la Pentecôte, qui se manifestait au dehors par le don des langues, avait été plus merveilleux encore dans l'ordre moral. Le Saint-Esprit s'était répandu, à des degrés divers, sur tous ceux qui se trouvaient dans le cénacle; il avait envahi les cœurs et pénétré au centre de la vie, l'embrasant du feu que Jésus avait jeté sur la terre, et donnant aux volontés la trempe de l'intrépidité et du courage avec lesquels les disciples du Christ allaient désormais braver les puissances du monde; il avait saisi les intelligences et rempli des illuminations de la vérité ces esprits jusque-là si lents à comprendre et à croire. Chez les apôtres, la transformation était complète, et l'œuvre de la grâce n'était pas restée inachevée.

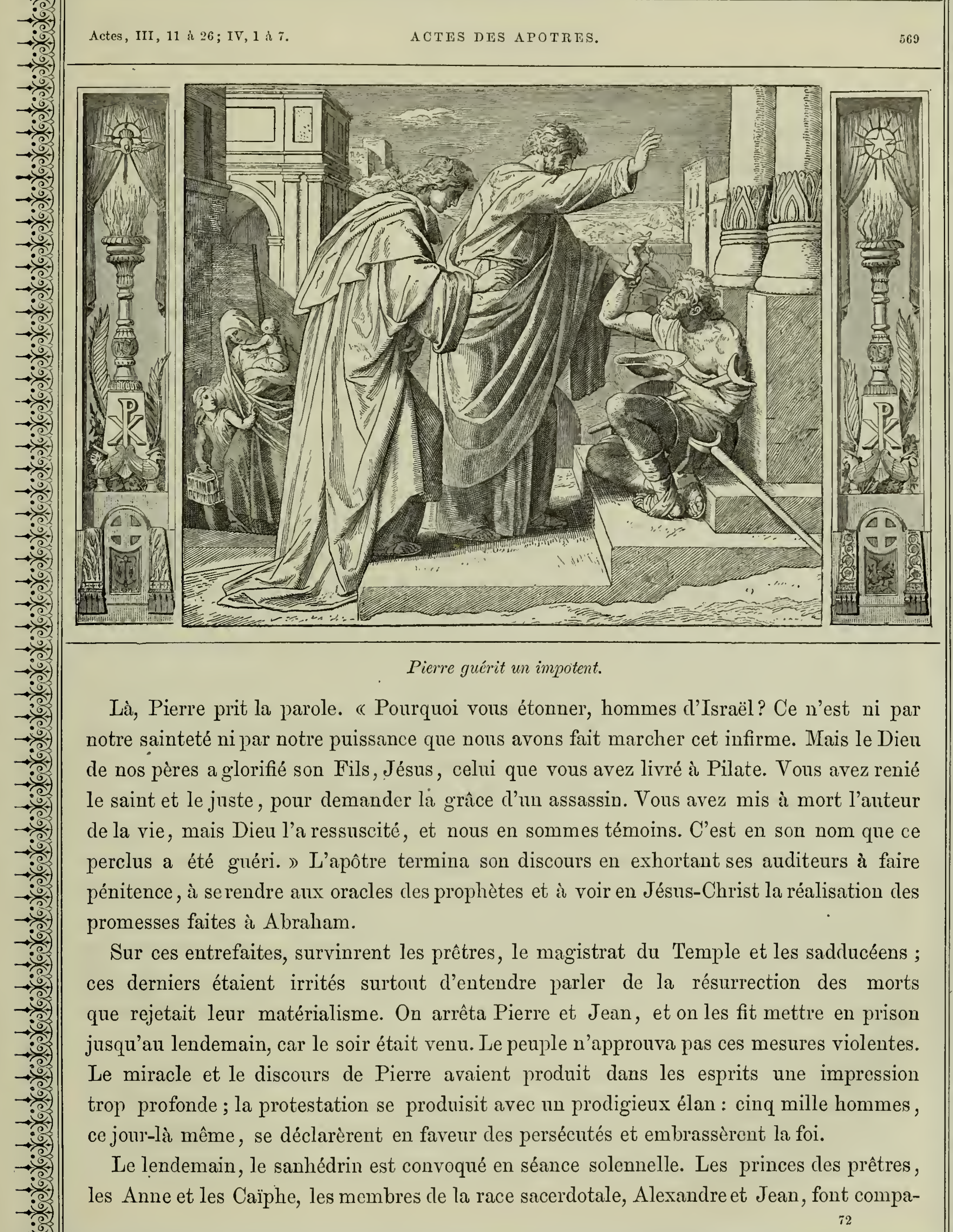
Assidus à écouter leur parole, les fidèles persévéraient dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. L'Église nouvelle n'avait point rompu avec le Temple, et les disciples s'y rendaient chaque jour; cependant ils avaient aussi leur culte intime, célébré surtout dans le cénacle, et qui consistait dans la prédication, dans l'adoration et l'Eucharistie.

La discipline avait le caractère d'un dévouement sans limites, d'une abnégation sans réserve. Les riches vendaient leurs biens et les mettaient en commun pour les besoins de tous. C'était une nécessité imposée par des circonstances qui ne devaient pas être toujours les mêmes.

Cet élan généreux, cet entraînement religieux des esprits et des cœurs, étaient entretenus par les prodiges nombreux qu'opéraient les apôtres.

Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière de la neuvième heure, qui précédait le sacrifice du soir. On y portait en ce moment un homme perclus dès sa naissance. On avait coutume de le déposer ainsi chaque jour, pour qu'il pût demander l'aumône, à la porte nommée *Speciosa,* « la Belle, » et qui méritait ce nom, car elle était de pur airain de Corinthe et d'un merveilleux travail.

L'infirme, voyant les apôtres prêts à franchir le seuil, les pria de lui faire l'aumône. Pierre, l'envisageant, lui dit: « Regarde-nous. » Le mendiant les considérait, attendant leur offrande. « Je ne possède ni or ni argent, lui dit Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Et lui prenant la main, il le mit sur son séant. A l'instant, les pieds et les jambes de l'infirme s'affermirent, il fit un bond, et se mit à marcher. Il entra dans le Temple, plein de joie et louant Dieu. Tout le monde le reconnaissait, et la stupéfaction était au comble. Le mendiant s'attacha aux pas de Pierre et de Jean, et toute la multitude les suivit au portique de Salomon.



Pierre guérit un impotent.

Là, Pierre prit la parole. « Pourquoi vous étonner, hommes d'Israël? Ce n'est ni par notre sainteté ni par notre puissance que nous avons fait marcher cet infirme. Mais le Dieu de nos pères a glorifié son Fils, Jésus, celui que vous avez livré à Pilate. Vous avez renié le saint et le juste, pour demander la grâce d'un assassin. Vous avez mis à mort l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes témoins. C'est en son nom que ce perclus a été guéri. » L'apôtre termina son discours en exhortant ses auditeurs à faire pénitence, à se rendre aux oracles des prophètes et à voir en Jésus-Christ la réalisation des promesses faites à Abraham.

Sur ces entrefaites, survinrent les prêtres, le magistrat du Temple et les sadducéens ; ces derniers étaient irrités surtout d'entendre parler de la résurrection des morts que rejetait leur matérialisme. On arrêta Pierre et Jean, et on les fit mettre en prison jusqu'au lendemain, car le soir était venu. Le peuple n'approuva pas ces mesures violentes. Le miracle et le discours de Pierre avaient produit dans les esprits une impression trop profonde ; la protestation se produisit avec un prodigieux élan : cinq mille hommes, ce jour-là même, se déclarèrent en faveur des persécutés et embrassèrent la foi.

Le lendemain, le sanhédrin est convoqué en séance solennelle. Les princes des prêtres, les Anne et les Caïphe, les membres de la race sacerdotale, Alexandre et Jean, font compa-

raître les apôtres. « Par quelle puissance et en quel nom avez-vous agi? » leur demandent-ils. Pierre n'est ni un rebelle ni un agitateur; quelque inique que soit ce tribunal, où le fanatisme siége à côté de l'incrédulité, il répond avec respect aux magistrats de sa nation, mais en même temps avec une noble fierté : « Vous nous mettez en jugement à cause du bienfait qui a rendu la santé à cet impotent; vous demandez en quel nom j'ai agi? C'est au nom de Jésus, que vous avez mis en croix, que Dieu a ressuscité; et ce nom est le seul qui nous ait été donné pour être sauvés, en dépit de la condamnation que vous avez portée contre lui, car c'est de lui que le prophète a dit : La pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire de l'édifice. » Cette intrépidité déconcerta les juges. Ils savaient que Pierre et Jean étaient des hommes illettrés; comment pouvaient-ils parler ainsi? et puis, cet infirme guéri, qui était là devant eux, les embarrassait. On les fit sortir pour délibérer. « Qu'allons-nous faire? Nier le miracle est impossible : intimidons ces hommes et défendons-leur de parler au nom de Jésus. » Si modérée que paraisse la décision du conseil, qui avait ses raisons de ne pas exaspérer le peuple en maltraitant les apôtres, c'est un premier pas dans la voie de la persécution violente. Ceux-ci en appellent à l'autorité de Dieu. « Jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. » Le *non possumus* de Pierre sera désormais la réponse de ses successeurs à toutes les exigences injustes des peuples ou des potentats; la conscience chrétienne résiste à la force; le despotisme est impuissant contre elle et la vraie liberté est née.

Pierre et Jean racontèrent à leurs frères ce qui s'était passé; les cœurs et les voix s'élevèrent vers le Seigneur, auquel on demanda la grâce de résister à toutes les menaces et d'annoncer sans faiblir la divine parole. Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint répondit à ces vœux. Les apôtres ne tinrent aucun compte de l'injuste défense du sanhédrin, et reprirent leurs prédications.

Les progrès de la jeune Église n'avaient en rien modifié sa discipline. Tous vivaient en commun et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne possédait rien qui lui fût propre. En se faisant disciple de Jésus-Christ, chacun vendait ses biens, ses maisons et ses champs et en apportait le prix aux apôtres, qui le distribuaient selon les besoins de chacun. Il n'y avait ni riches ni pauvres dans la communauté. C'était la vie pieuse dans le renoncement et l'obéissance, et il ne faut pas chercher ailleurs l'origine des ordres religieux dans l'Église.

On arborait ainsi l'étendard de la perfection chrétienne, déjà proposé par le Sauveur : « Si vous voulez être parfait, avait-il dit à un jeune homme, vendez tous vos biens et donnez-en le prix aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » Ce que n'eut pas le courage de faire alors le jeune Israélite, plus de huit mille juifs déjà l'avaient réalisé de grand cœur.

Un lévite originaire de Chypre, nommé Joseph, et qui fut appelé Barnabé par les apôtres, venait de déposer le prix de son champ aux pieds des chefs de l'Église; Ananias voulait se donner la gloire de l'imiter. Il vendit effectivement son champ, mais il s'entendit avec Saphira, sa femme, pour n'apporter qu'une partie du fruit de cette vente. « Ananias, lui dit Pierre, pourquoi Satan s'est-il emparé de ton cœur? Ce n'est point aux hommes, c'est à Dieu que tu as menti. » A ces mots, Ananias tomba mort au milieu de l'assistance frappée de terreur. On l'emporta pour lui donner la sépulture. Quelque temps après, entra Saphira, ne sachant rien de ce qui était arrivé. « Femme, lui dit Pierre, est-ce bien là le prix de ton domaine? — Oui, répondit-elle. — Comment vous êtes-vous entendus tous les deux pour tenter l'Esprit de Dieu? reprit l'apôtre. Voilà que le pied des jeunes gens qui ont enterré ton époux heurte le seuil; ils vont te porter toi-même au tombeau. » Au même instant, Saphira tomba aussi et rendit l'âme. Inutile de défendre ici saint Pierre contre certaines insinuations qui tendraient à le rendre responsable de cette double mort. Il est évident que Dieu seul a frappé ce double coup, dans le but de purifier son Église; a-t-il châtié trop sévèrement? Il faudrait, pour le dire, ne tenir aucun compte de la vie future. La mort des coupables fut peut-être l'expiation qui les sauva.

Les prodiges opérés par les apôtres amenaient chaque jour de nouvelles conversions. Les fidèles aimaient à se trouver ensemble sous le portique de Salomon, auquel se rattachaient bien des souvenirs de la vie du Maître; on ne les inquiétait pas; les dispositions de la multitude, qui remarquait leur piété, leur étaient favorables, et leur prestige grandissait; il n'était question que du pouvoir miraculeux de ces hommes. On apportait les malades dans les rues, couchés sur des nattes ou sur des lits, là où Pierre devait passer, afin que son ombre, en tombant sur eux, les guérît.

Le parti des sadducéens, auquel appartenaient Anne et Caïphe, exaspéré de ces succès, fait de nouveau jeter les apôtres en prison. La nuit suivante, un ange leur en ouvre les portes, leur recommandant d'aller immédiatement au Temple et d'y prêcher. Le sanhédrin rassemblé envoie chercher les prisonniers. « Nous avons trouvé le cachot fermé, reviennent dire les satellites, mais il n'y avait plus personne. » D'autres arrivent en même temps: « Les hommes que vous avez incarcérés hier, disent-ils, sont dans le Temple et enseignent le peuple. » Le capitaine des gardes s'y rend, et les apôtres, que la foule eût protégés contre la violence, consentent à le suivre. « Nous vous avions défendu de prêcher en ce nom, » leur dit le grand prêtre. Pierre répond qu'il faut obéïr à Dieu plutôt qu'aux hommes, et que Dieu a élevé Jésus à sa droite pour être prince et Messie. Le sanhédrin frémit de rage à ces mots et veut condamner à mort les apôtres. Mais Gamaliel amène ses collègues à des idées plus modérées: « Laissez ces gens, leur dit-il; si leur œuvre vient des hommes, elle tombera d'elle-même; si elle vient de Dieu, vous ne pouvez rien contre elle. » Les accusés, toutefois, ne sont rendus à la liberté qu'après avoir été flagellés. Ils sortent,

heureux d'avoir fait ce premier pas dans la voie du martyre et d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Tous les nouveaux convertis étaient des juifs jusqu'à présent, mais ils appartenaient à deux classes bien différentes : les uns étaient des hébreux, les autres des hellènes. Ceux-ci se plaignirent, prétendant que leurs veuves étaient moins bien traitées que les autres, dans la distribution des secours quotidiens. Les apôtres voulurent se décharger alors des soins de l'économat, et proposèrent de choisir sept hommes sages et considérés pour y pourvoir. Les sept élus furent Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, tous choisis, ce semble, parmi les hellènes, si l'on en juge d'après leurs noms. Les apôtres leur imposèrent les mains et les élevèrent à la dignité du diaconat.

Étienne, le plus considérable des sept diacres, fut une des plus nobles figures de l'antiquité chrétienne. Nature ardente et énergique, trempée pour la lutte, pleine de conviction et de générosité, il était digne d'être le premier des martyrs. Ses prédications avaient beaucoup de succès. Des habitués de la synagogue des *Libertini*, des gens de Cyrène, d'Alexandrie, de Cilicie, d'Éphèse, disputaient avec lui et soutenaient mal la vigueur de son argumentation. On résolut de perdre cet audacieux prédicateur, qui, sans cesse, reprochait aux juifs le crime qu'ils avaient commis en faisant mourir Jésus. On l'accusa d'avoir blasphémé contre le Temple et contre la loi. La défense d'Étienne nous montre à quelle hauteur l'Esprit-Saint l'avait porté. Il retraça en détail toute l'histoire du peuple de Dieu citant la loi, les psaumes et les prophètes, établissant la thèse chrétienne sur des arguments irréfutables pour les juifs, s'oubliant lui-même pour la vérité qui parlait par sa bouche; peu soucieux d'être acquitté, mais uniquement préoccupé de défendre la doctrine sainte. Puis il résuma tout son discours par cette foudroyante apostrophe : « Têtes dures, gens incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résisterez donc toujours au Saint-Esprit! Vous êtes bien tels que vos pères, qui ont massacré les prophètes de ce Jésus que vous avez tué vous-mêmes. » Des cris de rage l'interrompirent, mais Étienne déjà ne touchait plus la terre; l'Esprit de Dieu l'avait saisi. Ses regards s'étaient fixés vers les cieux. « Voici, s'écria-t-il, que je vois le ciel ouvert, et Jésus debout à la droite de son Père. » Les furieux qui l'entouraient se bouchaient les oreilles, grinçaient des dents et poussaient des cris. On se précipita sur lui, on l'entraîna hors de la ville pour le lapider. Les témoins qui, selon la loi, devaient jeter les premières pierres, déposèrent leurs manteaux aux pieds d'un homme jeune encore, ardent et fanatique, nommé Saul. Étienne s'était mis à genoux et priait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Il demandait, à l'exemple de son maître, pardon pour ses bourreaux : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché! »

Ayant dit ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur. Sa prière ne devait pas être stérile. En effet, Saul était là; il donnait son assentiment à cette mort, mais la grâce allait le convertir bientôt.







Martyre de saint Étienne.

Des hommes craignant Dieu prirent soin d'ensevelir Étienne, et lui firent un grand deuil. Son martyre fut le signal d'une persécution violente, qui força la communauté chrétienne à se disperser hors de Jérusalem dans la Judée et la Samarie. Les apôtres seuls restèrent à leur poste. A la tête des persécuteurs était Saul, de Tarse, qui dévastait le champ de l'Église, entrait dans les maisons des fidèles, saisissait les hommes et les femmes et les jetait en prison.

Le diacre Philippe prêchait alors en Samarie, y faisait des prodiges et y baptisait ceux que sa parole avait convertis. Mais il ne tarda pas à y rencontrer un adversaire. C'était un magicien qui se nommait Simon et qui avait déjà de nombreux partisans en ce pays, où on l'appelait : la grande vertu de Dieu. Il se faisait, en effet, passer pour Dieu, dont il était, disait-il, le principe actif et la puissance incarnée; il assignait un rôle étrange à une femme perdue qu'il avait avec lui, et qui, dans son système de grossier dualisme, était le principe passif de la divinité. Simon feignit d'embrasser la foi et se fit baptiser. Les apôtres cependant apprirent à Jérusalem le succès de la mission de Philippe qui, n'étant que diacre, ne pouvait imposer les mains et donner le sacrement de confirmation aux nouveaux convertis. Pierre et Jean se rendirent donc en Samarie, afin de compléter son œuvre. Simon, voyant les pouvoirs surnaturels que conférait l'imposition

des mains, manifesta le fond de son cœur en demandant aux apôtres de lui vendre le don de Dieu.

« Périsse ton argent avec toi, lui répondit Pierre, puisque tu as cru que ce don s'achète! Tu ne peux d'ailleurs l'obtenir, puisque ton cœur n'est pas droit devant le Seigneur. Fais donc pénitence pour qu'il te pardonne, car je te vois enchaîné dans les liens du mal. »

Le magicien trembla un instant sous l'accent de cette voix indignée; mais il en fut de ce repentir comme de sa première conversion. L'histoire nous montre en lui le premier des hérésiarques, et son nom a été jeté comme une flétrissure au trafic odieux des choses saintes.

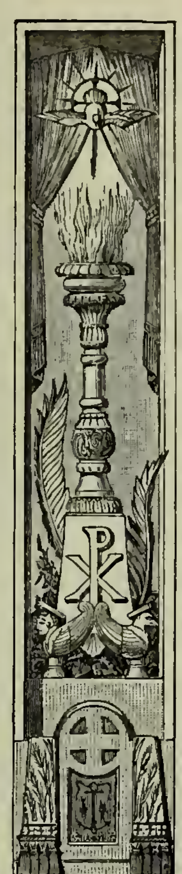
Tandis que les apôtres retournaient à Jérusalem, le diacre Philippe, à la suite d'une révélation qui lui fit connaître la volonté de Dieu, se rendit sur la route qui traverse le désert pour aller à Gaza, capitale du pays des Philistins.

Or, un Éthiopien, chambellan de la reine Candace et préposé à l'administration de ses finances, sortait de Jérusalem où il était venu de fort loin pour adorer Dieu, et retournait en son pays. C'était probablement un simple prosélyte du judaïsme; mais son âme était par ses aspirations préparée à l'Évangile. Il était assis sur son char et lisait à haute voix le chapitre d'Isaïe qui a trait aux souffrances du Christ.

« Approche-toi de ce char, » murmura intérieurement au cœur de Philippe la voix du Saint-Esprit. Le diacre, entendant la lecture, dit à l'Éthiopien : « Crois-tu avoir l'intelligence de ce que tu lis? — Comment l'aurai-je, si quelqu'un ne me l'interprète? » répondit le dignitaire de la reine, qui pria Philippe de prendre place à ses côtés. « De qui parle le prophète, continua-t-il, de lui ou d'un autre, quand il dit : Il a été conduit comme la brebis qu'on mène à la boucherie, il s'est tu sous le fer quand on l'a dépouillé; il a souffert le supplice? Et encore : Qui racontera la génération de celui dont la vie a été retranchée de la terre? »

En quelques instants, Philippe lui expliqua ce passage et porta la conviction dans son cœur. Comme on passait près d'une fontaine, l'étranger dit à son compagnon : « Voici de l'eau, qui empêche que je sois baptisé? — Rien, reprit Philippe, si tu crois de tout ton cœur. — Je crois que Jésus est le Fils de Dieu, » répondit l'Éthiopien, qui descendit de son char et reçut le baptême des mains du diacre. Au même moment, l'Esprit de Dieu enleva Philippe et le transporta dans la ville d'Azoth où il évangélisa, tandis que l'étranger s'en retournait plein de joie en son pays.

Mais Dieu préparait à l'Église une bien autre conquête. Il ne voulait pas qu'elle demeurât enfermée dans le cercle étroit du judaïsme; l'heure était venue où les barrières nationales allaient s'abaisser. Saul, le persécuteur, devait être l'instrument de ces miséricordieux desseins.





Conversion de l'eunuque éthiopien.

Saul était né à Tarse, en Cilicie, d'une famille rigide et attachée à la secte des pharisiens. Son père avait obtenu le titre de citoyen romain. De bonne heure, le jeune Saul fut envoyé à Jérusalem, pour y suivre les leçons du célèbre rabbin Gamaliel, qui avait ouvert chez les juifs l'école la plus fameuse de son temps. C'était un esprit large, comme le prouve son intervention en faveur de l'Église de Jérusalem, mais une âme austère et scrupuleusement attachée à la religion de ses pères. Un tel maître n'eût donc pas ouvert à son disciple les voies de l'universalisme chrétien qui devait être un jour la pensée dominante de l'apôtre des Gentils; la Providence, qui dispose les esprits et les cœurs, devait l'y conduire bien plus sûrement. Saul, en effet, embrassa avec ardeur le rigorisme de Gamaliel, et ne prit rien de ses idées de tolérance. Petit de taille et faible de complexion, il portait un grand esprit et une âme ardente dans un corps chétif. Bien qu'on le destinât à la dignité du rabbinisme, on lui avait fait, suivant l'usage d'alors, apprendre un métier. Il savait fabriquer les grosses toiles de Cilicie dont on faisait les tentes. Abandonnant ses occupations, le jeune homme se jeta avec ardeur dans l'étude de la sainte Écriture, et, zélateur ardent des traditions nationales, il fit, nous dit-il lui-même, plus de progrès dans le judaïsme que les autres pharisiens de son âge. Dans le milieu brûlant d'une ville comme Jérusalem, avec un tempérament comme le sien, Saul devint bientôt un rigoriste exalté, un violent adversaire de

tout ce qui semblait porter atteinte au culte de ses pères. Il ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur. Depuis surtout qu'il a vu mourir Étienne, il ne se possède plus, et se jette à corps perdu dans la persécution. On le voit aller de synagogue en synagogue, forçant les faibles à apostasier, livrant les autres à la flagellation, les poursuivant non-seulement à Jérusalem, mais jusque dans les villes voisines. Cette rage, arrivée à son paroxysme, trahit, ce semble, une conscience troublée, que tourmente un malaise intérieur. Il faut qu'un tel homme soit tout entier aux puissances du mal, s'il n'appartient pas aux énergies du bien.

Il vient d'apprendre qu'une société de fidèles s'est formée à Damas ; il obtient des lettres du grand prêtre, qui l'accréditent auprès des chefs de la synagogue et lui permettent de recourir à la violence contre les disciples du Christ, et, sur-le-champ, il se met en route, en suivant le chemin qui traverse le Jourdain et conduit à Damas. C'était là que Dieu l'attendait. Comme il approchait de la ville, une lumière venant du ciel, vive et pénétrante comme un éclair, l'enveloppa soudain; une voix retentit comme la foudre, et Saul fut précipité de sa monture, la face contre terre. Ceux qui l'accompagnaient virent la lumière, et entendirent la voix, sans comprendre les paroles; tandis que, pour Saul, ce langage était facile à saisir. Jésus en personne se dressait devant lui. « Saul, Saul, pourquoi ne persécutes-tu? — Qui êtes-vous, Seigneur? demanda-t-il. — Je suis Jésus que tu persécutes. Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. »

La lutte n'est plus possible : Saul est non-seulement terrassé, mais vaincu. Tremblant d'effroi, il se soumet au Maître et lui dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Lève-toi, entre à Damas, là on te dira ce qu'il faut faire. » Saul se relève, ouvre les yeux, mais il ne voyait plus; dans les ténèbres qui l'environnent, il ne comprend qu'une chose, c'est qu'il a persécuté Jésus, et ce sera à jamais le remords de sa vie; il tend les mains et se laisse conduire comme un enfant dans la ville où il reste trois jours sans manger ni boire, dans une cécité complète. Il fut bientôt averti qu'on allait venir lui imposer les mains. En effet, dans le même temps, un disciple qui était à Damas, et qui se nommait Ananias, voyait le Seigneur lui apparaître et lui donner l'ordre de se rendre vers Saul. « J'ai appris, Seigneur, objecta le disciple, tout le mal que cet homme a fait à vos saints de Jérusalem. — Va sans crainte, lui fut-il répondu, car cet homme est le vase d'élection qui portera mon nom devant les Gentils, les rois et les enfants d'Israël, et je lui apprendrai ce qu'il aura à souffrir pour moi. » Ananias se rendit à la maison qui lui avait été indiquée, dans la rue Droite. « Saul, mon frère, dit-il en lui imposant les mains, le Seigneur Jésus qui vous est apparu m'a envoyé vers vous, pour vous rendre la vue et vous communiquer le Saint-Esprit. » Des écailles tombèrent des yeux du nouveau converti, il recouvra la vue et reçut le baptême. La nourriture qu'il prit ensuite lui rendit ses forces épuisées. Il demeura quelques jours à Damas, proclamant dans les synagogues que Jésus est le Christ.





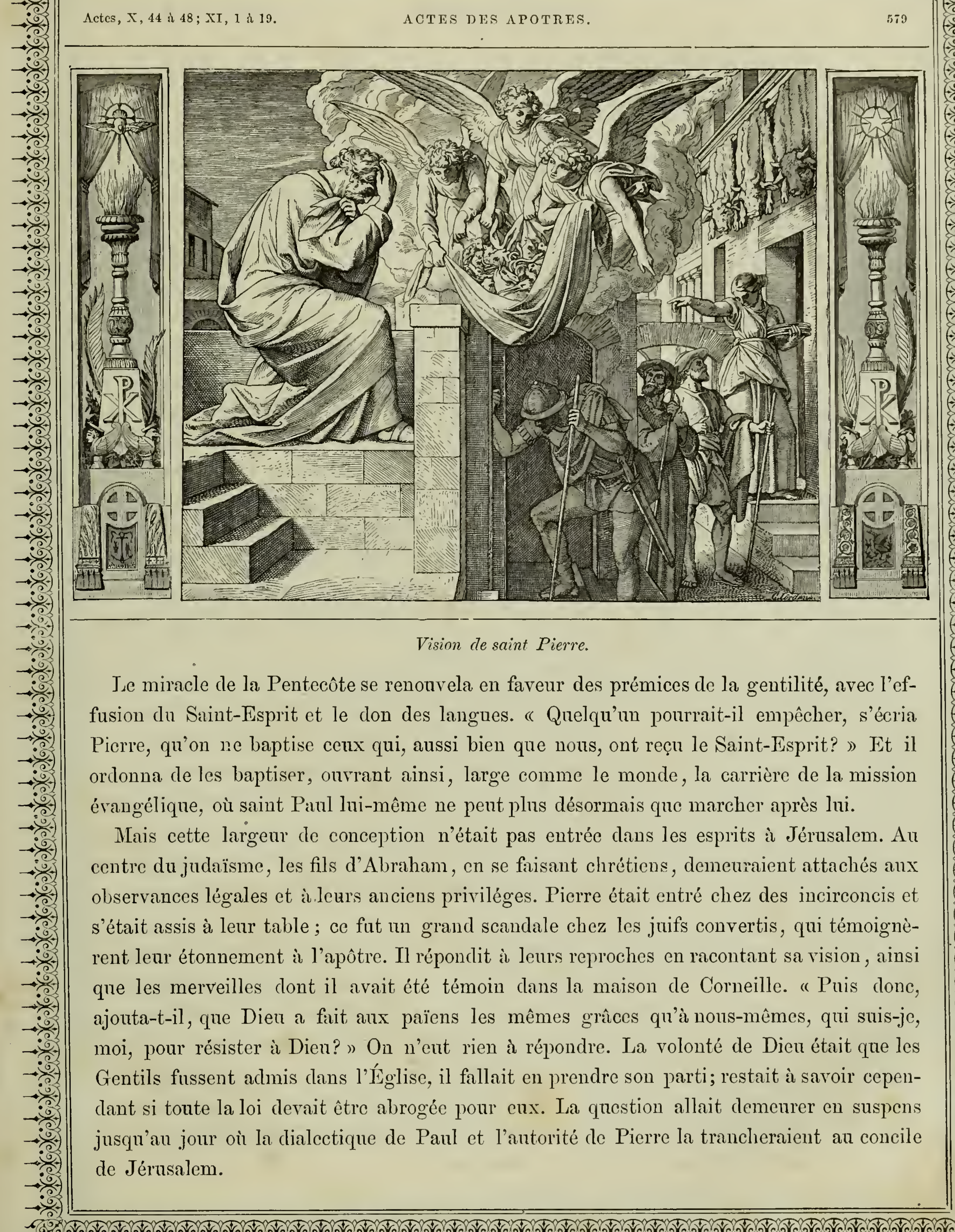
Conversion de Saul.

Les juifs étaient stupéfaits. « N'est-ce pas lui, disaient-ils, qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom? N'est-il pas venu ici pour les arrêter et les conduire aux princes des prêtres ? » Mais, comme Saul, qui désormais se nommera Paul, redoublait d'énergie dans sa prédication, ils voulurent le mettre à mort, et ils lui tendirent des embûches auxquelles il n'échappa qu'à grand'peine. Les disciples durent le descendre dans une corbeille d'osier en dehors du rempart. Arrivé à Jérusalem, il essaya vainement de se joindre aux frères qui voyaient toujours en lui un persécuteur et mettaient tout leur soin à l'éviter. Barnabé enfin lui ouvrit sa demeure et le présenta aux apôtres, à Pierre, leur chef, et à Jacques, cousin du Seigneur, évêque de Jérusalem. Saul voulut commencer sur l'heure l'exercice de sa mission, parlant aux Gentils et disputant avec les Grecs. Mais la haine des juifs l'obligea à prendre la fuite. Il se rendit à Césarée, puis à Tarse, où Barnabé vint le prendre pour le conduire à Antioche.

Ces premières missions de saint Paul, dont le livre des Actes ne donne pas le récit, ont embrassé quatre années. Pendant ce temps, la paix avait été rendue à l'Église, car les Juifs, persécutés eux-mêmes par les Romains, n'avaient plus le loisir de tourmenter les fidèles. Pierre en profita pour visiter les communautés chrétiennes. Chez les saints de Lydda, il rencontra un homme, appelé Énée, qu'une paralysie retenait depuis sept ans sur son lit.

« Énée, lui dit-il, le Seigneur Jésus te rend la santé; lève-toi. » L'infirme se leva, et sa guérison miraculeuse détermina de nombreuses conversions à Saron et à Lydda. Il y avait aussi dans l'église de Joppé une femme admirable, qui s'était entourée de pieuses veuves et consacrait avec elles tous ses instants à la charité. Elle tomba malade et mourut. Son corps, après avoir été lavé suivant les usages funéraires, fut déposé dans la salle haute de la maison. Les fidèles, sachant que Pierre était à Lydda, lui envoyèrent dire de venir en toute hâte. A peine arrivé, il fut conduit dans la chambre mortuaire, où les veuves lui montrèrent les vêtements que la pieuse femme avait faits pour les pauvres. Pierre fit sortir tout le monde, se mit en prières et se tournant vers le corps : « Tabitha, levez-vous, » dit-il. La morte ouvrit les yeux, les fixa sur Pierre et se dressa sur son séant. L'apôtre la prit par la main, appela les saints et les veuves, et la leur rendit vivante. Une nouvelle extension de la foi répondit à ce miracle.

En la ville de Césarée, de Palestine, il y avait un centurion nommé Corneille, qui commandait la cohorte italique. C'était un Italien, un païen par conséquent, mais un homme qui, pour n'être ni juif ni prosélyte, craignait Dieu et faisait d'abondantes aumônes. Il eut un jour une vision angélique qui le frappa d'une religieuse terreur, et dans laquelle il apprit qu'il devait envoyer à Joppé, afin d'y mander Simon-Pierre, qui lui dirait ce qu'il avait à faire. Le lendemain, vers le milieu du jour, comme les messagers approchaient de la ville, l'apôtre eut aussi une vision. Éprouvant le besoin de la faim, il avait demandé qu'on lui préparât quelque nourriture, quand il fut tout à coup ravi en extase. Il lui sembla que le ciel était ouvert et qu'une grande draperie de lin, rattachée aux quatre extrémités et remplie de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux, s'abaissait vers la terre. Une voix se fit entendre et lui dit : « Pierre, lève-toi, tue et mange. — Non, Seigneur, répondit-il; je n'ai jamais mangé d'aliments impurs et proscrits par la loi. — N'appelle point impur ce que Dieu a purifié, » reprit la voix. Le même spectacle se renouvela par trois fois. Pierre cherchait à en pénétrer la signification lorsqu'il fut averti que les envoyés de Corneille le demandaient. Il comprit dès ce moment que Dieu, par le sang de la Rédemption, avait purifié le monde entier, et que le temps était venu d'ouvrir même aux païens les portes de l'Église. Il accueillit les messagers et partit avec eux dès le lendemain pour Césarée. Corneille vint à sa rencontre avec toute sa famille et se jeta à ses pieds : « Levez-vous, lui dit l'apôtre; moi aussi, je ne suis qu'un homme. Je vais entrer dans votre demeure, car Dieu m'a révélé qu'il n'y a plus de profane aujourd'hui. Que voulez-vous de moi? » Le centurion lui ayant raconté la vision qu'il avait eue lui-même : « Je vois, lui dit Pierre, qu'il n'y a point en Dieu acception de personnes, mais que quiconque le sert lui est agréable, à quelque nation qu'il appartienne; » et, en présence de tous ceux qui se trouvaient là réunis, il exposa la grande doctrine de la Rédemption, la mort du Christ, sa résurrection et son futur avènement comme juge des vivants et des morts.



Vision de saint Pierre.

Le miracle de la Pentecôte se renouvela en faveur des prémices de la gentilité, avec l'effusion du Saint-Esprit et le don des langues. « Quelqu'un pourrait-il empêcher, s'écria Pierre, qu'on ne baptise ceux qui, aussi bien que nous, ont reçu le Saint-Esprit? » Et il ordonna de les baptiser, ouvrant ainsi, large comme le monde, la carrière de la mission évangélique, où saint Paul lui-même ne peut plus désormais que marcher après lui.

Mais cette largeur de conception n'était pas entrée dans les esprits à Jérusalem. Au centre du judaïsme, les fils d'Abraham, en se faisant chrétiens, demeuraient attachés aux observances légales et à leurs anciens priviléges. Pierre était entré chez des incirconcis et s'était assis à leur table; ce fut un grand scandale chez les juifs convertis, qui témoignèrent leur étonnement à l'apôtre. Il répondit à leurs reproches en racontant sa vision, ainsi que les merveilles dont il avait été témoin dans la maison de Corneille. « Puis donc, ajouta-t-il, que Dieu a fait aux païens les mêmes grâces qu'à nous-mêmes, qui suis-je, moi, pour résister à Dieu? » On n'eut rien à répondre. La volonté de Dieu était que les Gentils fussent admis dans l'Église, il fallait en prendre son parti; restait à savoir cependant si toute la loi devait être abrogée pour eux. La question allait demeurer en suspens jusqu'au jour où la dialectique de Paul et l'autorité de Pierre la trancheraient au concile de Jérusalem.

La conquête chrétienne faisait de rapides progrès; la persécution même l'avait favorisée. Les fidèles qui s'étaient dispersés à la suite de la mort d'Étienne, avaient suivi les côtes de la Phénicie, gagné Chypre et Antioche, et opéré des conversions parmi les juifs, auxquels seuls ils voulaient s'adresser d'abord. Entraînés bientôt à étendre le cercle de leurs relations, ils se mirent à parler aussi aux Grecs, et en amenèrent un grand nombre à la vraie foi. Des convertis de Chypre et de Cyrène fondèrent ainsi une nouvelle église à Antioche, située sur l'Oronte, non loin de la Méditerranée; en rapport avec les principales provinces de l'empire, cette cité, aujourd'hui dépeuplée et presque ruinée, était alors la métropole de l'Orient et la troisième ville du monde; elle comptait près de cinq cent mille habitants. La conversion d'une grande ville comme Antioche était d'une importance inouïe. Pierre le comprit; il s'y rendit sur-le-champ, à la prière des juifs convertis, y prêcha la parole de Dieu et y fonda sa première chaire pontificale. Les actes des apôtres passent ce fait sous silence, mais les témoignages de toute l'antiquité chrétienne le confirment. Toutefois, il n'y résida point d'une manière suivie; l'Église de Jérusalem, ayant appris que le mouvement religieux s'étendait chez les Grecs d'Antioche, jugea que Barnabé était l'homme qui convenait à ces nouveaux fidèles; car il était bon, observe l'écrivain sacré, et son cœur était rempli de foi et des dons de l'Esprit-Saint. Il fut comblé de joie en voyant la prospérité de la jeune Église, s'appliqua à la rendre plus florissante encore, et, voyant que les conversions s'y multipliaient, il comprit qu'il avait besoin d'un collègue qui pût l'aider à cultiver ce vaste champ du Seigneur.

Paul était à Tarse, où il évangélisait les juifs et les prosélytes, mais son activité n'avait point encore trouvé la voie où elle allait se déployer. Barnabé, supérieur aux vues mesquines qui pouvaient lui faire craindre de se donner un maître, vint l'y chercher pour le placer à Antioche dans un milieu plus favorable. Ils y demeurèrent toute une année, unis dans une active collaboration, dont les résultats élevèrent cette communauté à une hauteur inconnue jusque-là. Les convertis y affirmèrent leur puissance en s'y donnant un nom qui devait être commun désormais à tous les disciples du Christ. Ceux qui s'étaient appelés les fidèles ou les saints se nommèrent dès lors les chrétiens, et le monde grec et romain les connut sous ce titre.

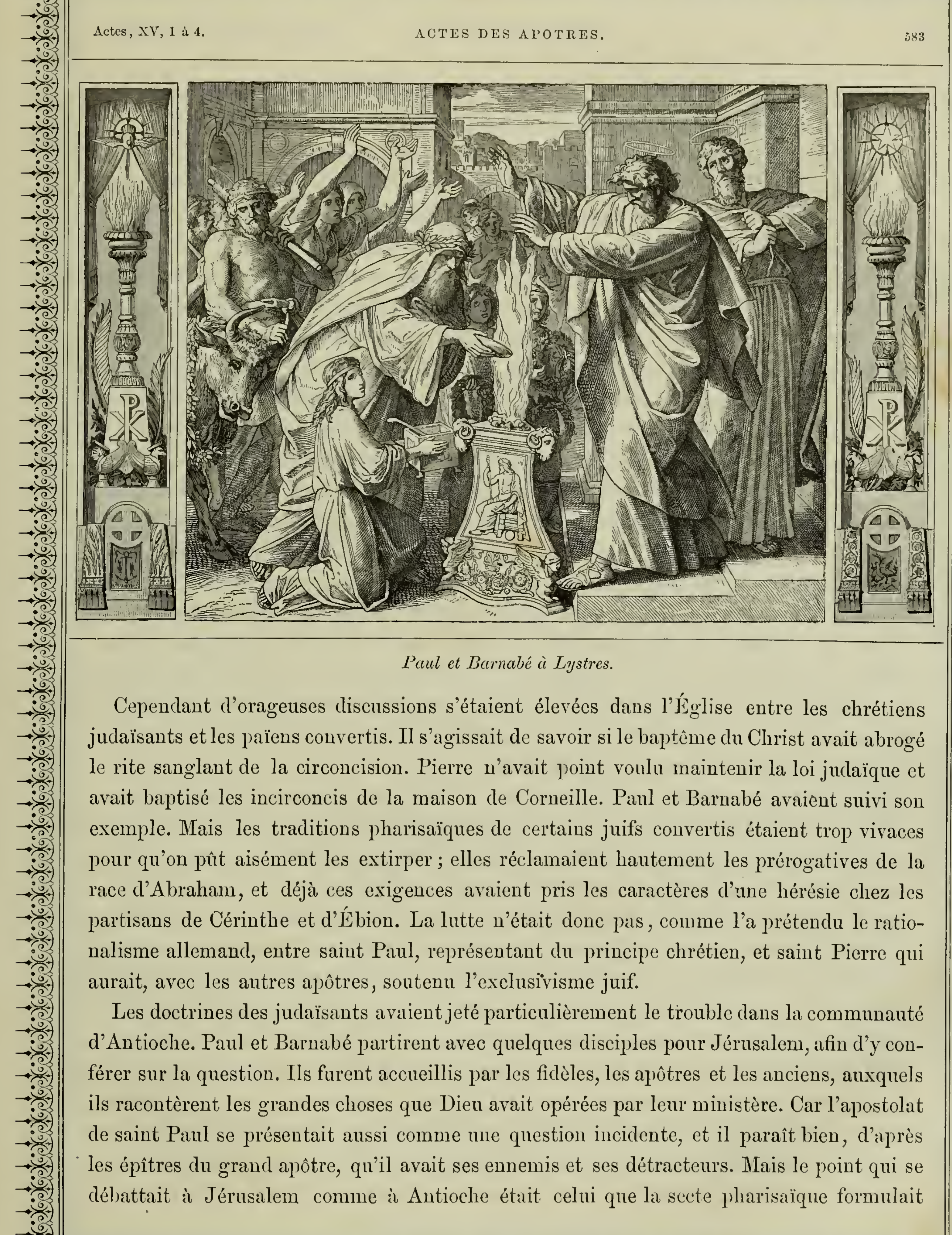
Tous les sinistres personnages qui avaient pris part à la Passion du Sauveur, les Pilate, les Anne et les Caïphe, successivement atteints par la justice de Dieu, étaient morts misérablement. Hérode Antipas, le meurtrier de Jean-Baptiste, les suivit de près. Hérode Agrippa, grâce à la faveur de l'empereur, obtint le gouvernement de toute la Judée. Pour conquérir à Jérusalem les sympathies du peuple qui se montrait alors hostile aux chrétiens, le nouveau roi affecta un grand zèle pour le judaïsme et se fit persécuteur des disciples du Christ. Il en fit arrêter plusieurs des principaux, entre autres l'apôtre Jacques, frère de Jean, qu'il fit mourir par le glaive, enfin Pierre lui-même.

On était aux jours des azymes, quand le chef de l'Église fut mis dans une prison, où il était gardé par seize soldats qui se relayaient deux à deux pour leur office. Le roi se proposait, après la fête, de procéder au jugement de l'apôtre en présence de tout le peuple. La chrétienté avait mis en Dieu toute son espérance, et priait nuit et jour pour la délivrance de Pierre. La maison de Marie, mère de l'évangéliste Marc, était devenue pour les frères un centre de réunion et comme le sanctuaire d'où montaient vers les cieux les supplications les plus ferventes. Tout à coup, Pierre lui-même vint heurter à la porte. Une servante, nommée Rhodia, ayant reconnu la voix de l'apôtre, s'empressa d'annoncer son arrivée à l'assistance. On la crut folle, mais il fallut bien se rendre à la réalité. Il raconta aux disciples que la nuit même qui précédait le jour où il devait être jugé, comme il dormait chargé d'une double chaîne entre ses deux gardiens, l'ange du Seigneur l'avait réveillé et lui avait dit : « Lève-toi au plus vite ; » et qu'à l'instant les chaînes étaient tombées de ses mains. « Prends ta ceinture, ta chaussure et ton vêtement, » avait ajouté l'ange. Et Pierre, suivant son libérateur, avait passé librement le premier et le second poste, était arrivé à la porte de fer qu'il avait trouvée ouverte, et n'avait compris à qui il devait son salut qu'en voyant disparaître le messager céleste. « Allez porter cette nouvelle à Jacques (le Mineur) et à tous les frères, » poursuivit l'apôtre, qui s'en alla dans un autre lieu, nous dit le texte sacré. Les chaînes qui furent brisées par l'ange sont aujourd'hui à Rome, dans l'église de *Saint-Pierre-aux-Liens.* Quant à cet autre lieu, où Pierre crut devoir se retirer pour échapper aux recherches d'Hérode, la tradition nous le fait connaître; elle nous apprend qu'il fit alors son premier voyage à Rome, et qu'il prit ainsi possession du siége pontifical dans la capitale du monde, au commencement du règne de Claude, c'est-à-dire vers l'an 42. Parti de Jérusalem, il passa d'abord par Antioche, et poursuivant son voyage, il fonda sur sa route de nombreuses Églises. Sa prédication eut à Rome d'heureux résultats, en dépit des efforts de Simon le Magicien, qu'il eut à combattre. Les conversions se multiplièrent dans la capitale, mais bientôt l'agitation soulevée par sa parole au sein de la colonie juive provoqua des mesures sévères de la part de l'empereur, et, après avoir écrit sa première épître aux chrétiens de l'Asie Mineure, l'apôtre retourna à Jérusalem où nous le voyons présider le premier concile, en l'an 51. Marc, son disciple, venait de passer en Égypte. Attaché quelque temps à Paul et à Barnabé, dans une mission passagère qui les avait amenés d'Antioche à Jérusalem, il se sépara d'eux pour aller fonder l'Église d'Alexandrie.

Nous ne faisons qu'effleurer ces grands événements pour nous attacher au récit des Actes dans lequel saint Luc, disciple de Paul, va s'occuper surtout désormais des conquêtes de son maître. Sur une révélation de l'Esprit-Saint, les anciens et les prophètes de l'Église d'Antioche conférent à Paul et à Barnabé une nouvelle mission, et leur imposèrent les mains.

Les envoyés se rendirent à Séleucie, puis à Chypre. A Paphos, ils obtinrent la conversion du proconsul Sergius Paulus, en frappant de cécité devant lui un magicien qui voulait le détourner de la foi. Ce fut à Perga de Pamphilie que les deux apôtres virent Marc, leur disciple, se séparer d'eux pour se rendre à Jérusalem. Ils gagnèrent alors Antioche de Pisidie. C'était un jour de sabbat; les juifs étaient réunis dans la synagogue, quand les missionnaires y entrèrent. Paul prit la parole. Son discours, au point de vue des idées juives, était de nature à produire une impression profonde, et tous les assistants lui demandèrent de se faire entendre encore au prochain sabbat. Juifs et païens se trouvèrent au rendez-vous, mais les premiers se répandirent en imprécations contre les apôtres et contre leur doctrine. « C'était à vous, dirent les prédicateurs, que nous devions porter la parole de Dieu, mais, puisque vous la repoussez, nous allons nous tourner vers les Gentils. » Ainsi la mission évangélique s'engage de plus en plus dans la voie qui doit lui gagner les nations. Les païens se pressent en foule autour des envoyés, la grâce agit au milieu d'eux et les conversions se multiplient; mais la fureur des juifs éclate et soulève la persécution contre Paul et Barnabé, qui secouent la poussière de leurs pieds et s'en vont à la ville d'Iconium, où les mêmes scènes se renouvellent; ils se réfugient alors à Lystres et à Derbé, villes de Lycaonie.

Or, un infirme, privé depuis sa naissance de l'usage de ses jambes, était assis aux portes de Lystres et écoutait la prédication de Paul. L'apôtre fixant sur lui son regard, vit qu'il avait la foi et le désir d'être guéri. « Lève-toi, lui dit-il, et tiens-toi debout. » La foule, témoin du prodige, éclata en cris d'enthousiasme. Mais toute cette population était imbue des superstitions païennes. Le culte de Jupiter et de Bacchus était surtout en faveur dans ces contrées. « Ce sont des dieux qui sont descendus parmi nous sous une forme humaine, » s'écria-t-on de toutes parts, dans un langage lycaonien que ne comprenaient sans doute pas les apôtres. Barnabé était pour eux Jupiter, et Paul, qui avait porté la parole, était Mercure. Un prêtre de Jupiter, qui se trouvait là, apporta des couronnes et fit amener des taureaux, pour offrir des sacrifices à ceux qu'ils prenaient pour des dieux. Mais, à la vue de ces préparatifs d'un culte idolâtre, les apôtres, saisis de douleur et d'indignation, déchirèrent leurs vêtements et s'écrièrent : « Qu'allez-vous faire ? nous sommes des mortels, des hommes comme vous ; nous venons vous arracher aux vaines superstitions et vous convertir au Dieu vivant. » Malgré ces exhortations, ils eurent beaucoup de peine à empêcher la foule de leur offrir un sacrifice. Les juifs d'Iconium et d'Antioche vinrent bientôt d'ailleurs changer en haine ces dispositions bienveillantes. Paul, traîné hors de la ville par une populace furieuse, fut accablé de pierres et laissé pour mort. Les disciples pourtant le trouvèrent plein de vie, et, le surlendemain, il partit pour Derbé avec Barnabé. Tous deux ordonnèrent des prêtres dans les villes déjà évangélisées, repassèrent à Pamphilie et à Perga, et s'embarquèrent pour Antioche la Grande d'où ils étaient partis.



Paul et Barnabé à Lystres.

Cependant d'orageuses discussions s'étaient élevées dans l'Église entre les chrétiens judaïsants et les païens convertis. Il s'agissait de savoir si le baptême du Christ avait abrogé le rite sanglant de la circoncision. Pierre n'avait point voulu maintenir la loi judaïque et avait baptisé les incirconcis de la maison de Corneille. Paul et Barnabé avaient suivi son exemple. Mais les traditions pharisaïques de certains juifs convertis étaient trop vivaces pour qu'on pût aisément les extirper ; elles réclamaient hautement les prérogatives de la race d'Abraham, et déjà ces exigences avaient pris les caractères d'une hérésie chez les partisans de Cérinthe et d'Ébion. La lutte n'était donc pas, comme l'a prétendu le rationalisme allemand, entre saint Paul, représentant du principe chrétien, et saint Pierre qui aurait, avec les autres apôtres, soutenu l'exclusivisme juif.

Les doctrines des judaïsants avaient jeté particulièrement le trouble dans la communauté d'Antioche. Paul et Barnabé partirent avec quelques disciples pour Jérusalem, afin d'y conférer sur la question. Ils furent accueillis par les fidèles, les apôtres et les anciens, auxquels ils racontèrent les grandes choses que Dieu avait opérées par leur ministère. Car l'apostolat de saint Paul se présentait aussi comme une question incidente, et il paraît bien, d'après les épîtres du grand apôtre, qu'il avait ses ennemis et ses détracteurs. Mais le point qui se débattait à Jérusalem comme à Antioche était celui que la secte pharisaïque formulait

ainsi : « Il faut soumettre les nouveaux convertis à la circoncision et à la loi mosaïque. » Les apôtres et les anciens s'assemblèrent donc pour délibérer sur cette prétention.

Pierre rappela qu'il avait été choisi pour évangéliser toutes les nations, et il s'appuya sur le fait de Corneille pour établir l'égalité des païens et des juifs convertis. « La loi est un joug trop dur, ajouta-t-il, c'est la grâce de Jésus-Christ qui doit nous procurer le salut. » Pierre ayant parlé, la discussion était close et toute l'assemblée garda le silence.

Il fut donc convenu que la circoncision, n'étant point nécessaire pour recevoir la grâce de Jésus-Christ, ne devait pas être imposée aux Gentils qui se convertiraient à la vraie foi. Cette décision du premier concile fut consignée dans une lettre synodale, et l'on choisit deux délégués, Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui furent adjoints à Paul et à Barnabé et chargés de la porter à Antioche. « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, » était-il dit dans cette épître, dont la formule : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*, a toujours été employée depuis dans les conciles, « de ne vous imposer d'autres charges que les suivantes, qui sont nécessaires : Vous vous abstiendrez de tout ce qui a été offert aux idoles, ainsi que du sang, des chairs étouffées et de la fornication. » Le paganisme avait tout envahi, la nature, la vie sociale et individuelle; toute nourriture était consacrée par l'idolâtrie aux démons; la cruauté était, avec la soif du sang, passée dans les mœurs, et les licences de la chair étaient glorifiées; mais la discipline apostolique allait renverser le paganisme, et établir, par la prédication de l'Évangile, la civilisation chrétienne dans le monde. En effet, les apôtres se partagèrent le champ de la mission nouvelle, ou plutôt, acceptèrent le partage que Dieu en avait déjà fait. Pierre, Jacques et Jean se réservèrent de travailler au salut des juifs, et assignèrent à Paul et à Barnabé la tâche de prêcher les nations, leur recommandant seulement de se souvenir des pauvres de Jérusalem.

Paul et Barnabé rentrèrent à Antioche après le concile. Leur séjour y fut marqué par un incident dont les Actes ne parlent pas, mais que le grand apôtre a rappelé dans son épître aux Galates. Pierre, si c'est bien le chef de l'Église que désigne le nom de Céphas, étant venu à Antioche, ne fit pas difficulté d'abord de manger avec les païens convertis; mais, à l'arrivée de quelques judaïsants, il se sépara de ceux qu'il avait traités comme frères et entraîna plusieurs disciples, entre autres Barnabé, à suivre son exemple. « Paul lui résista en face, parce qu'il était répréhensible, » lisons-nous dans l'épître aux Galates. Quoi qu'on ait dit à ce sujet, l'erreur de Céphas ne porta aucunement sur le dogme, et ne fut qu'une précaution prise mal à propos pour ne pas scandaliser les judaïsants. « Pierre ne manquait pas dans la foi, a dit Bossuet, mais dans la conduite. Paul a écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises, et Pierre qui le voit ne s'en fâche pas, et Paul qui l'écrit ne craint pas qu'on l'accuse de vanité. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun, qui écrivent, et qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qui leur paraît utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité ! »

Paul et Barnabé formèrent ensuite le projet de visiter ensemble les Églises d'Asie qu'ils avaient fondées. Mais Barnabé fut d'avis d'emmener Marc dans cette mission ; Paul n'y consentit pas, par le motif que ce disciple s'était séparé d'eux en Pamphilie. Barnabé prit néanmoins Marc avec lui et s'embarqua pour Chypre, tandis que Paul, accompagné de Silas, parcourut la Syrie et la Cilicie. Arrivé à Lystres, il y trouva un converti nommé Timothée, fils d'une mère juive et d'un père païen. Comme les frères rendaient de lui le meilleur témoignage, il le prit à sa suite, et les liens d'une étroite amitié se formèrent entre le disciple et le maître. Dirigé par l'Esprit de Dieu dans ses pérégrinations, il traversa ensuite la Phrygie et la région des Galates en évangélisant ces contrées, et, laissant de côté l'Asie, conformément aux instructions qu'il avait reçues du Saint-Esprit, il passa dans la Mysie pour aller en Bithynie. Une vision l'empêcha de s'y rendre et l'appela en Macédoine. « De la Troade, continue saint Luc, nous nous dirigeâmes sur la Samothrace et nous débarquâmes le lendemain à Néapolis ou Naples. De là, nous vînmes à Philippes, la première ville de cette partie de la Macédoine. » Le jour du sabbat, l'apôtre parla dans une réunion de femmes juives, et convertit une marchande de pourpre, nommée Lydia, originaire de Thyatire, qui, baptisée par lui, le reçut dans sa demeure, devenue depuis le centre d'une chrétienté florissante.

Un autre jour, Paul, ayant délivré de l'esprit de Python qui la possédait une jeune esclave, dont l'art divinatoire était pour ses maîtres une source de fortune, s'attira l'animadversion de ceux-ci, et fut traduit par eux avec Silas au tribunal des stratéges. Le peuple maltraita les apôtres; les magistrats, les ayant fait flageller, les mirent en prison et recommandèrent au geôlier de les garder soigneusement. Au milieu de la nuit, pendant qu'ils priaient au fond du cachot où on les avait enfermés, la terre trembla tout à coup, et toutes les portes furent ouvertes. Le geôlier crut ses prisonniers évadés, et, dans son désespoir, voulut se percer de son épée. Paul l'en empêcha et le vit alors tomber à ses pieds et lui dire : « Seigneur, que me faut-il faire pour être sauvé ? — Crois au Seigneur Jésus, » lui répondit-il. Le lendemain, les stratéges, sur la plainte de Paul qui fit valoir son titre de citoyen romain, rendirent publiquement les prisonniers à la liberté.

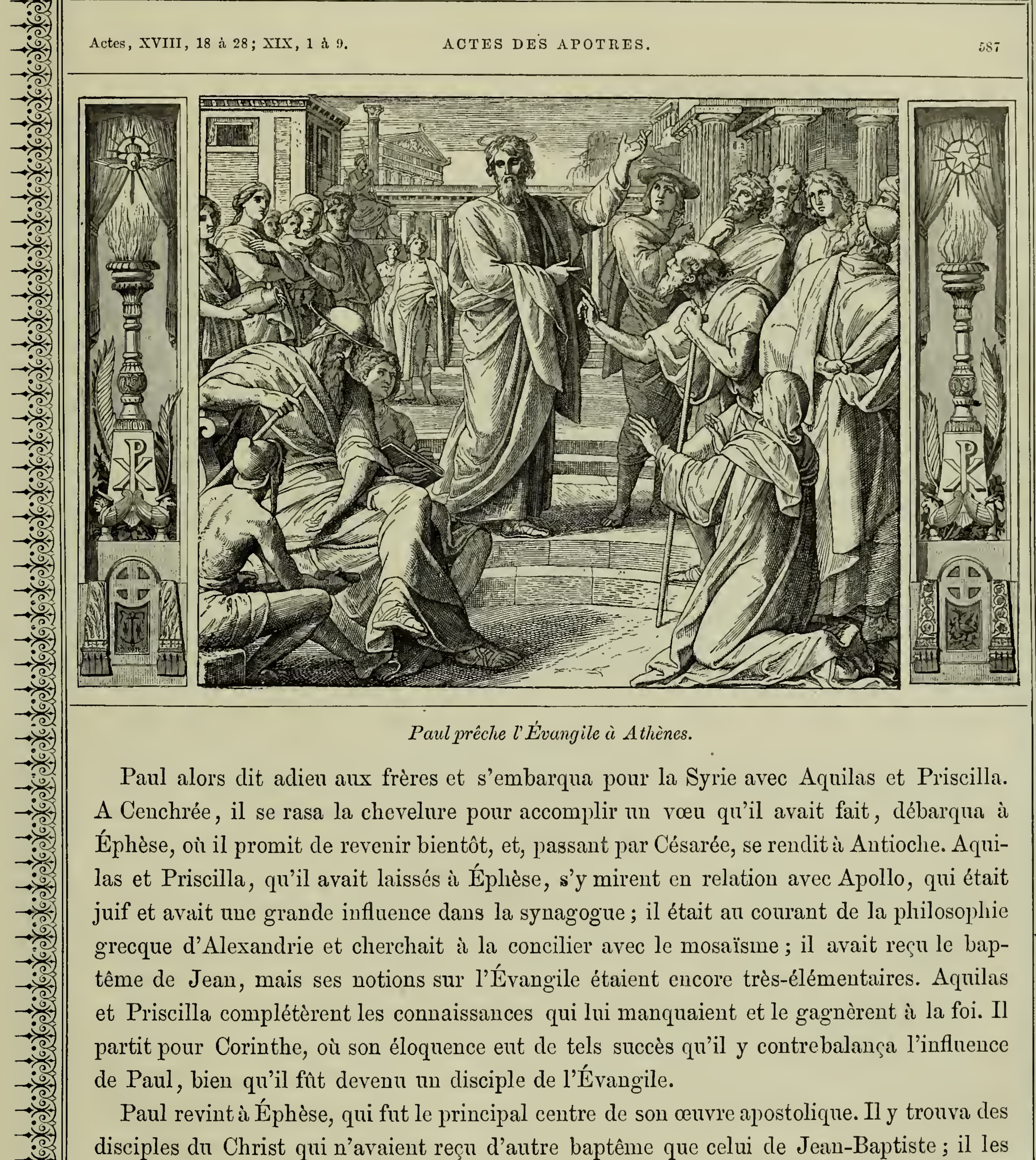
Paul et Silas partirent pour Thessalonique. Trois fois de suite, le jour du sabbat, Paul y parla dans la synagogue, et convertit les païens en foule. Les juifs exaspérés cernèrent la demeure où les apôtres habitaient, et, ne les y trouvant pas, s'emparèrent de quelques chrétiens et du maître de la maison, nommé Jason ; puis ils les conduisirent devant les magistrats, qui les mirent en liberté sous caution. On fit partir au plus vite Paul et Silas.

A Béroé, les apôtres firent encore de nombreuses conversions parmi les juifs et parmi les païens. Mais des émissaires de Thessalonique vinrent pour soulever la multitude, et Paul, laissant à Béroé Timothée et Silas, se fit conduire par ses guides à Athènes.

Paul se trouve là au centre de ce paganisme brillant, qui a divinisé la beauté sensible et l'a réalisée sous toutes les formes par la main des artistes. Temples et portiques, colonnes et statues, tout la révèle et la traduit dans le marbre, la pierre, le bronze, l'or ou l'ivoire, avec une perfection qui n'a jamais été atteinte, depuis que le ciseau des Phidias et des Praxitèle a cessé de produire des chefs-d'œuvre. Le conquérant de la foi passe au milieu de ces merveilles, des autels votifs, des simulacres des dieux, peu soucieux de leur valeur artistique, mais douloureusement ému au spectacle de cette ville toute plongée dans l'idolâtrie. Il renvoie ses guides, les charge de mander à Silas et à Timothée de le rejoindre au plus vite; puis, en les attendant, chaque sabbat, il discute avec les juifs dans les synagogues; chaque jour, il parle au peuple dans l'agora. Les épicuriens et les stoïciens entament avec lui des discussions. La foule oisive et curieuse se dit : « Que nous veut ce semeur de paroles? » et le conduit un jour à l'aréopage pour l'entendre parler d'un nouveau Dieu, car Athènes avait alors la passion de débiter et d'entendre des nouveautés.

Debout, en face de l'acropole et du temple de Thésée, Paul commence en ces termes : « Athéniens, vous me semblez en toutes choses religieux à l'excès, car, en traversant votre ville, j'ai vu vos temples et vos statues. Sur un autel, j'ai lu cette inscription : « Au Dieu inconnu. » Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. » Jamais exorde ne fut plus insinuant et plus heureusement inspiré. Paul a lu sur les autels du paganisme l'aveu de son impuissance, il emprunte les paroles d'un poëte païen, pour montrer les origines de l'homme et les aspirations infinies de son cœur, car nous sommes de race divine. Ce Dieu vivant et vrai vient de révéler son amour par le don de son Fils, et la foi au Christ est le seul moyen d'échapper au jugement redoutable qui nous attend, au jour de la résurrection. — A ce mot de résurrection, l'apôtre fut interrompu par la raillerie des uns et par l'impatience des autres : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet, » lui dirent-ils. Ce fut ainsi que Paul sortit de l'aréopage. Toutefois, le trait lancé par lui d'une main si sûre ne fut pas perdu. Plusieurs Athéniens s'attachèrent à lui et embrassèrent la foi; de ce nombre, furent Denis l'aréopagite, qui, suivant la tradition, fut l'apôtre de Paris, une femme nommée Damaris et quelques autres.

Timothée et Silas étant partis ensuite pour Thessalonique, Paul se rendit avec Luc à Corinthe. Il y trouva Aquilas et sa femme, juifs chassés de Rome par les décrets de Claude, qui gagnaient leur vie à fabriquer des tentes. Cette profession était celle de l'apôtre; il s'établit chez eux et partagea leurs travaux, tout en prêchant le nom de Jésus aux juifs et aux Gentils. Silas et Timothée vinrent l'y trouver, et bientôt le chef même de la synagogue se convertit à l'Évangile. Ce fut à Corinthe, où il passa un an et demi, que Paul écrivit ses deux épîtres aux Thessaloniciens. Les juifs profitèrent de l'arrivée d'un nouveau proconsul, nommé Gallion, pour l'accuser de professer une religion non autorisée. Celui-ci, sans entrer dans ces querelles, laissa les juifs persécuter les chrétiens.



Paul prêche l'Évangile à Athènes.

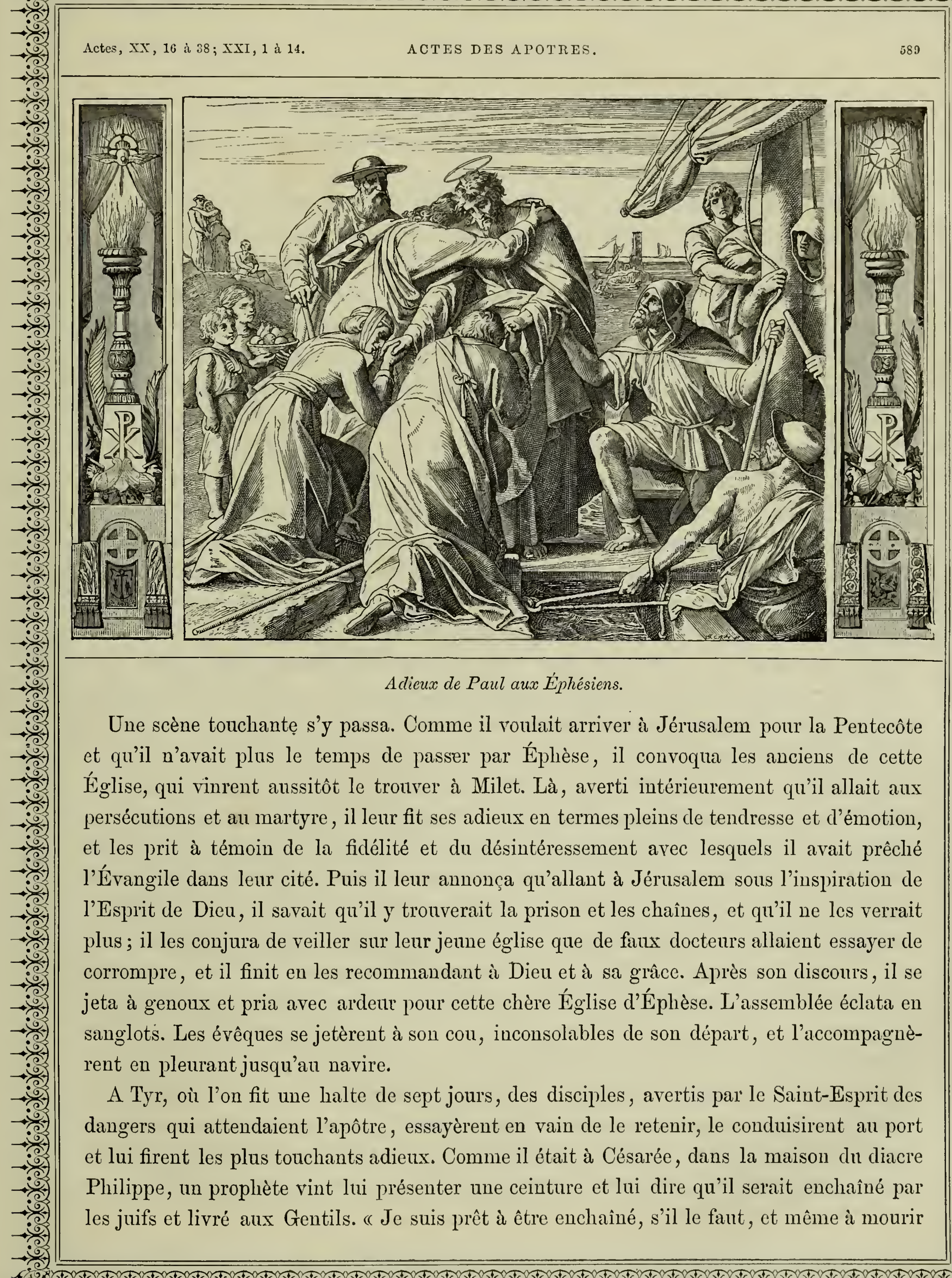
Paul alors dit adieu aux frères et s'embarqua pour la Syrie avec Aquilas et Priscilla. A Cenchrée, il se rasa la chevelure pour accomplir un vœu qu'il avait fait, débarqua à Éphèse, où il promit de revenir bientôt, et, passant par Césarée, se rendit à Antioche. Aquilas et Priscilla, qu'il avait laissés à Éphèse, s'y mirent en relation avec Apollo, qui était juif et avait une grande influence dans la synagogue ; il était au courant de la philosophie grecque d'Alexandrie et cherchait à la concilier avec le mosaïsme ; il avait reçu le baptême de Jean, mais ses notions sur l'Évangile étaient encore très-élémentaires. Aquilas et Priscilla complétèrent les connaissances qui lui manquaient et le gagnèrent à la foi. Il partit pour Corinthe, où son éloquence eut de tels succès qu'il y contrebalança l'influence de Paul, bien qu'il fût devenu un disciple de l'Évangile.

Paul revint à Éphèse, qui fut le principal centre de son œuvre apostolique. Il y trouva des disciples du Christ qui n'avaient reçu d'autre baptême que celui de Jean-Baptiste ; il les fit baptiser au nom du Seigneur Jésus, et leur imposa les mains ; le Saint-Esprit manifesta en eux sa présence par des dons merveilleux. L'épître à Tite dut être écrite à Éphèse, et elle lui fut envoyée en Crète où il avait fondé une Église, dont saint Paul l'avait fait évêque. C'est un monument de la constitution hiérarchique de la primitive Église. L'apôtre prêcha dans les synagogues de la ville; mais, voyant qu'il se heurtait inutilement contre l'esprit

pharisaïque, il adopta pour ses prédications l'école d'un rhéteur nommé Tyrannus, et chaque jour il y enseignait l'Évangile. Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles la parole de Dieu opéra de nombreuses conversions. Les prodiges de Paul y contribuaient; on faisait toucher aux malades des linges ou des ceintures qui lui avaient servi, et ils étaient guéris. Des magiciens, fils d'un prêtre juif, essayaient de chasser les démons; ils furent confondus par l'esprit du mal, qui rendit publiquement hommage à Jésus et à l'apôtre. Cet événement eut la plus heureuse influence sur les païens d'Éphèse, enclins aux pratiques de la magie. Les croyants venaient confesser leurs fautes, et plusieurs apportèrent leurs livres de divination, et les brûlèrent devant le peuple. Le grand apôtre n'en fut pas moins l'objet d'une persécution sanglante, dont nous n'avons pas les détails; mais nous savons par ses épîtres qu'il fut un jour exposé aux bêtes de l'amphithéâtre. Des divisions éclatèrent alors dans l'église de Corinthe, où les uns se déclaraient pour Apollo, les autres pour Paul, d'autres enfin pour Céphas. Paul adressa une première épître aux Corinthiens pour les maintenir dans l'unité. Ce fut dans le même temps qu'il écrivit son épître aux Galates.

L'infatigable apôtre se proposait de parcourir la Macédoine et la Grèce, de revenir à Jérusalem et de passer en Occident, car il voulait voir Rome; il envoya donc ses disciples au-devant de lui en Macédoine, et attendit à Éphèse une occasion favorable pour s'y rendre lui-même, quand une violente sédition fut soulevée contre lui par des prêtres païens et des fabricateurs d'idoles. Un orfèvre, qui vendait des édicules et des statues de Diane, excita contre Paul ses ouvriers et ses collègues et souleva le peuple, qui fit éclater sa fureur et parcourut la ville au cri de : « Vive la grande Diane d'Éphèse! » Deux disciples furent saisis et conduits à l'amphithéâtre. Paul voulait se jeter dans la foule pour arracher ses frères au danger, et l'on eut beaucoup de peine à le retenir. Au milieu du tumulte et des cris, un juif essaya vainement de parler. Enfin le scribe de la ville proposa à la multitude de porter une accusation devant les tribunaux contre les disciples et parvint à l'apaiser.

Paul, alors, convoqua les fidèles, leur adressa ses exhortations et quitta Éphèse. Il se rendit à Troade et s'embarqua pour la Macédoine. Il eut la consolation d'y retrouver Tite, son fidèle disciple, qui lui apportait de bonnes nouvelles de l'Église de Corinthe à laquelle il écrivit immédiatement une seconde épître. Tite fut, avec saint Luc et un autre envoyé, chargé de la porter aux Corinthiens. Après avoir évangélisé la Macédoine et les provinces voisines jusqu'à l'Illyrie, l'apôtre fit en Grèce un séjour de trois mois, et traversa encore la Macédoine pour rentrer en Asie. Accompagné de plusieurs disciples, il arriva de nouveau à Troade. Comme il y prêchait un soir, un jeune homme, nommé Eutychus, qui s'était assis pour l'écouter sur le rebord d'une fenêtre, vaincu par le sommeil, se laissa choir d'un troisième étage dans la rue, et se tua. Paul se pencha sur lui, le prit dans ses bras et le rendit vivant à l'assemblée. Les compagnons de l'apôtre s'embarquèrent pour Asson où il alla les rejoindre par terre, prit place avec eux sur un navire et relâcha à Milet.



Adieux de Paul aux Éphésiens.

Une scène touchante s'y passa. Comme il voulait arriver à Jérusalem pour la Pentecôte et qu'il n'avait plus le temps de passer par Éphèse, il convoqua les anciens de cette Église, qui vinrent aussitôt le trouver à Milet. Là, averti intérieurement qu'il allait aux persécutions et au martyre, il leur fit ses adieux en termes pleins de tendresse et d'émotion, et les prit à témoin de la fidélité et du désintéressement avec lesquels il avait prêché l'Évangile dans leur cité. Puis il leur annonça qu'allant à Jérusalem sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, il savait qu'il y trouverait la prison et les chaînes, et qu'il ne les verrait plus ; il les conjura de veiller sur leur jeune église que de faux docteurs allaient essayer de corrompre, et il finit en les recommandant à Dieu et à sa grâce. Après son discours, il se jeta à genoux et pria avec ardeur pour cette chère Église d'Éphèse. L'assemblée éclata en sanglots. Les évêques se jetèrent à son cou, inconsolables de son départ, et l'accompagnèrent en pleurant jusqu'au navire.

A Tyr, où l'on fit une halte de sept jours, des disciples, avertis par le Saint-Esprit des dangers qui attendaient l'apôtre, essayèrent en vain de le retenir, le conduisirent au port et lui firent les plus touchants adieux. Comme il était à Césarée, dans la maison du diacre Philippe, un prophète vint lui présenter une ceinture et lui dire qu'il serait enchaîné par les juifs et livré aux Gentils. « Je suis prêt à être enchaîné, s'il le faut, et même à mourir

pour le nom du Seigneur Jésus, répondit-il simplement. — Que la volonté de Dieu soit faite, » lui dirent les frères. Paul, avant de les quitter, confia son épître aux Romains aux soins de Phébé, diaconesse de l'église de Cenchrée.

L'apôtre fut reçu à Jérusalem avec la plus grande affection; cependant les anciens lui apprirent que les judaïsants étaient prévenus contre sa personne et l'engagèrent à faire le vœu du nazaréat, afin de les apaiser. Paul y consentit et se rendit au Temple. Mais des Hébreux, venus d'Asie, soulevèrent la foule contre lui, l'accusant de prêcher contre la cité et contre la loi et d'avoir introduit des Gentils dans le Temple : ce qui était une insigne calomnie. Cependant la ville entière s'émut au bruit de cette prétendue profanation. On se jeta sur l'apôtre, et on l'entraîna hors du Temple pour le lapider. Le tribun accourut avec ses soldats et l'arracha aux mains de ces fanatiques, mais il le fit arrêter et conduire à la tour Antonia.

Arrivé sur la terrasse de la citadelle, Paul, s'adressant en grec au tribun, le pria de le laisser parler au peuple. Autorisé à prendre la parole, le hardi prédicateur, s'exprimant en hébreu, raconta toute l'histoire de sa conversion, donnant ainsi à entendre qu'ayant été persécuteur, il avait été coupable, comme l'étaient ceux qui le persécutaient. Mais, à la première allusion qu'il fit à sa mission auprès des Gentils, des cris de colère l'interrompirent, et le tribun, pour le soustraire à la fureur populaire, le fit entrer dans la forteresse, donnant l'ordre en même temps qu'on le flagellât. « Pouvez-vous, sans jugement préalable, flageller un citoyen romain? demanda Paul. — Quoi! vous êtes citoyen romain! lui dit le tribun, j'ai dû payer une forte somme pour acquérir ce titre. — Et moi, j'y ai droit par ma naissance. »

Inquiet des titres de son prisonnier, le tribun convoqua dès le lendemain le sanhédrin et lui ordonna de comparaître. A peine eut-il ouvert la bouche, que le grand prêtre Ananias le fit frapper au visage. « Dieu te frappera, muraille blanchie, dit l'apôtre, toi qui me fais souffleter contrairement à la loi! — Tu maudis le grand prêtre du Dieu vivant! s'écrièrent les juifs. — Je ne savais pas qu'il eût ce titre, » répondit Paul, qui ne connaissait pas ce grand prêtre. S'apercevant que ses juges étaient les uns des pharisiens, les autres des sadducéens, l'accusé chercha sur-le-champ à les diviser : « Je suis pharisien et fils de pharisien, dit-il, je crois à la résurrection des morts. » Ces mots soulevèrent une tempête entre les deux partis.

Les pharisiens prirent la défense de Paul contre leurs adversaires, dont l'exaspération parut si grande au tribun qu'il jugea à propos de sauver son captif des mains de ces frénétiques, en le ramenant en prison. Informé bientôt après qu'un odieux complot se tramait contre lui et que des juifs avaient juré de ne prendre aucune nourriture avant de l'avoir égorgé, il le fit partir pour Césarée, et écrivit une lettre au procurateur Félix, en le renvoyant à son tribunal.

Ancien affranchi de Claude, Félix, gouverneur de la Palestine, qui, au dire de Tacite, remplissait des fonctions presque royales avec un esprit d'esclave, habitait à Césarée le palais bâti par Hérode. Là, se trouvait la prison où l'on conduisit saint Paul. Félix lui demanda de quelle province il était. « Je suis de Tarse, en Cilicie, répondit l'apôtre. — C'est bien ; je t'entendrai, quand tes accusateurs seront venus. » Et il le fit garder dans le prétoire d'Hérode.

Cinq jours après, le prince des prêtres et quelques anciens, avec un avocat nommé Tertullus, arrivaient à Césarée pour y soutenir l'accusation. Félix se souciait assez peu de ces querelles de juifs : il n'aimait pas les membres du sanhédrin, et, regardant son prisonnier comme un vulgaire séditieux, il l'eût probablement abandonné dans son cachot, si Paul n'eût fait valoir précédemment son titre de citoyen romain. Le jour de l'audience étant venu, Tertullus, après avoir adressé des compliments au gouverneur, accusa Paul avec violence et mauvaise foi. « C'est un fléau, dit-il ; il soulève partout des émeutes ; il est chef d'une secte rebelle ; il a voulu profaner le Temple. » L'apôtre réfuta pleinement toutes ces charges, et déclara au gouverneur, pour écarter le délit de violation du Temple, qui aurait remis le jugement aux membres du sanhédrin, qu'il faisait profession de croire à la résurrection des morts, et que c'était ce dogme qu'on voulait condamner en sa personne. Félix fut convaincu de l'innocence de l'accusé, mais, voulant ménager les juifs, il le fit reconduire en prison, pour l'interroger, le jour où le tribun Lysias de Jérusalem viendrait à Césarée.

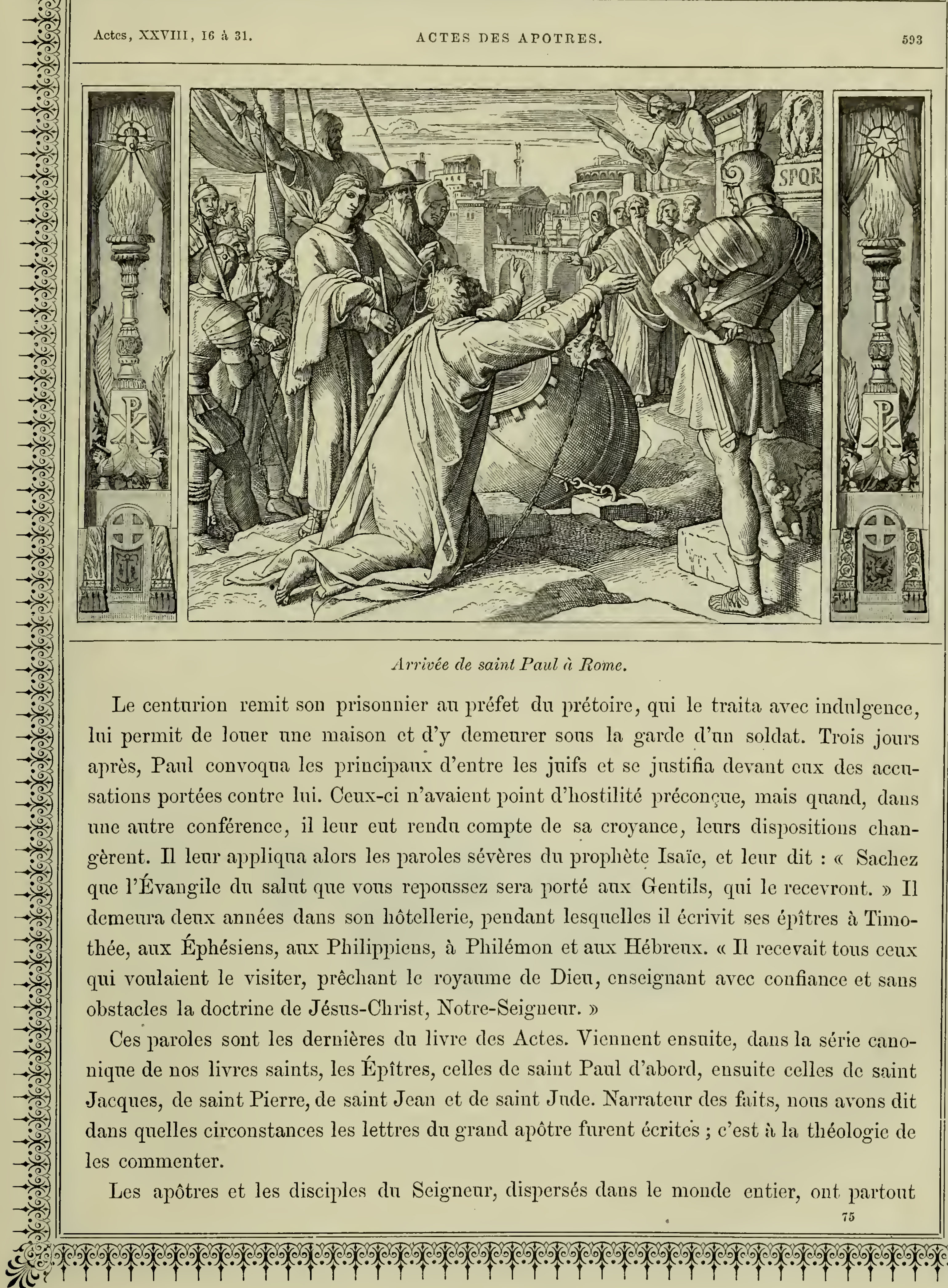
L'emprisonnement de l'apôtre ne fut pas rigoureux. Le procurateur ordonna qu'on laissât communiquer avec lui ceux qui voudraient lui donner leurs soins. Il le fit même venir devant lui et devant son épouse, Drusilla, et voulut l'entendre exposer la foi chrétienne ; mais, trouvant qu'une telle doctrine condamnait sa conduite, il se hâta de le renvoyer à sa prison et l'y retint deux ans, dans l'espoir qu'on lui donnerait une somme d'argent pour obtenir sa liberté.

Pendant tout ce temps, l'apôtre reçut fréquemment des nouvelles des Églises de l'Asie Mineure, qui lui étaient si chères. C'est à sa captivité à Césarée que doivent se rapporter les épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens.

Félix avait été remplacé par Porcius Festus dans le gouvernement de la Judée ; le vassal affranchi avait fait place au patricien, et l'on pensait que la cause de la justice allait enfin triompher. Festus étant venu à Jérusalem, le sanhédrin le supplia de lui remettre Paul pour qu'il fût jugé selon la loi juive, se proposant de le faire assassiner dans le trajet de Césarée à cette ville. De retour à Césarée, le gouverneur manda l'apôtre, qui se défendit, soutint qu'il n'avait commis d'attentat ni contre la loi ni contre le Temple, et refusa la juridiction du sanhédrin ; puis, fatigué de ces longues procédures, il ajouta : « J'en appelle à César. — Tu en appelles à César, répondit Festus, tu comparaîtras devant lui. »

Sur ces entrefaites, le gouverneur, ayant reçu la visite du roi Agrippa et de sa sœur Bérénice, leur parla de son prisonnier. Agrippa témoigna le désir de le voir et de l'entendre, et, dès le lendemain, Paul fut introduit devant le roi et sa sœur au prétoire. « Voilà l'homme, leur dit Festus, dont les juifs demandent la mort; pour moi, je ne trouve pas de crime en lui qui mérite un tel châtiment. Interrogez-le afin que je puisse rédiger son information pour le tribunal de l'empereur, auquel il doit comparaître. » L'apôtre plaida sa cause devant Agrippa, raconta toute l'histoire de sa conversion, et termina son plaidoyer en disant : « Je ne prêche rien qui n'ait été prédit par Moïse et par les prophètes ; ils ont annoncé que le Christ devait souffrir et qu'il ressusciterait le premier d'entre les morts. » Fidèle à son rôle, le Romain matérialiste qui gouvernait la Judée l'interrompit : « Paul, tu es un insensé ; les livres que tu as lus t'ont fait perdre le sens. — Non, je ne suis point fou ; je dis la vérité. Le roi sait toutes ces choses. Agrippa, croyez-vous aux prophètes? Oui, je le sais, vous y croyez. » Agrippa, homme d'intrigues, dont la vie étalait le scandale de ses relations avec Bérénice, connaissait la vérité, mais ne pouvait l'aimer. « Encore un peu, dit-il à l'accusé, et tu me persuaderais de me faire chrétien. » Il sortit ensuite en disant : « Cet homme n'a rien fait qui mérite la prison ou la mort ; on pourrait le renvoyer, s'il n'en avait appelé à César. »

Paul fut embarqué pour l'Italie sous la garde du centurion Julius, qui le traita sans rigueur et permit partout à ses amis de le voir. Après une navigation longue et dangereuse, les voyageurs, n'ayant pas tenu compte des avis de l'apôtre, furent assaillis par une violente tempête, au moment où ils rasaient au plus près les côtes de Crète, et s'en allèrent à la dérive jusqu'à la hauteur de l'île de Cauda. Tout le monde se croyait perdu. Paul releva les courages et annonça que le navire seul périrait, mais que tous les navigateurs auraient la vie sauve. Le quatorzième jour, le vaisseau échoua en effet aux environs de l'île de Malte, où l'on put aborder au moyen d'un radeau. Les habitants allumèrent un grand feu pour réchauffer les naufragés. Au moment où l'apôtre y jetait des sarments, une vipère le mordit à la main. « Cet homme est un malfaiteur que poursuit la vengeance de Dieu, » se dirent les indigènes, qui pensaient qu'il allait mourir. Mais il ne ressentit aucun mal de cette morsure, et on le prit pour un Dieu. Pendant le séjour de trois mois qu'on fit à Malte, il guérit miraculeusement le père de Publius, préfet de l'île, et accomplit de nombreux prodiges, qui lui concilièrent la faveur des habitants et amenèrent la conversion de Publius. On s'embarqua ensuite sur un navire venu d'Alexandrie, qui portait à la proue les images de Castor et de Pollux, et l'on aborda à Syracuse, puis à Rhegium, enfin à Pouzzoles. Un accueil fraternel des chrétiens y attendait l'apôtre; quelques-uns accoururent à Rome à sa rencontre jusqu'au Forum d'Appius ; d'autres, en plus grand nombre, le vinrent trouver aux *Trois-Tavernes*. Il entra, suivi de ce cortège, dans la capitale du monde, par la grande voie Appienne, bordée de tombeaux fameux.



Arrivée de saint Paul à Rome.

Le centurion remit son prisonnier au préfet du prétoire, qui le traita avec indulgence, lui permit de louer une maison et d'y demeurer sous la garde d'un soldat. Trois jours après, Paul convoqua les principaux d'entre les juifs et se justifia devant eux des accusations portées contre lui. Ceux-ci n'avaient point d'hostilité préconçue, mais quand, dans une autre conférence, il leur eut rendu compte de sa croyance, leurs dispositions changèrent. Il leur appliqua alors les paroles sévères du prophète Isaïe, et leur dit : « Sachez que l'Évangile du salut que vous repoussez sera porté aux Gentils, qui le recevront. » Il demeura deux années dans son hôtellerie, pendant lesquelles il écrivit ses épîtres à Timothée, aux Éphésiens, aux Philippiens, à Philémon et aux Hébreux. « Il recevait tous ceux qui voulaient le visiter, prêchant le royaume de Dieu, enseignant avec confiance et sans obstacles la doctrine de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Ces paroles sont les dernières du livre des Actes. Viennent ensuite, dans la série canonique de nos livres saints, les Épîtres, celles de saint Paul d'abord, ensuite celles de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jude. Narrateur des faits, nous avons dit dans quelles circonstances les lettres du grand apôtre furent écrites ; c'est à la théologie de les commenter.

Les apôtres et les disciples du Seigneur, dispersés dans le monde entier, ont partout

prêché l'Évangile, a dit Eusèbe ; et cette parole est pleinement justifiée par l'histoire. Un rapide éclair parti de Jérusalem a illuminé les trois grandes péninsules de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie, projetant ses clartés sur toutes les côtes de la Méditerranée, et bientôt atteignant la plus grande partie du monde connu. Il n'en est pas moins difficile de tracer d'une manière précise les grandes lignes suivies par les divers apôtres dans leurs missions évangéliques, à partir du jour où ils se séparèrent, après avoir formulé dans le *Credo* le symbole que récite encore l'univers catholique. Les Actes ne nous apprennent presque rien à cet égard ; la tradition seule nous fournit quelques renseignements.

Jacques le Mineur resta à Jérusalem, dont il était évêque ; André, frère de Pierre, évangélisa la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, la Thrace et la Macédoine, et vint terminer en Achaïe sa glorieuse carrière. Philippe affermit l'œuvre du grand apôtre dans les églises de Colosse, de Laodicée et d'Hiérapolis. Matthieu annonça l'Évangile en Arabie, où Barthélemi le suivit. Matthias entreprit la conquête de l'Éthiopie. Jacques, fils d'Alphée, s'attacha à l'Égypte, déjà entamée par la fondation de l'Église d'Alexandrie. Simon, surnommé Zélote, parcourut la Libye et la Mauritanie ; Thaddée se fixa à Édesse ; Thomas pénétra jusqu'aux Indes. Enfin Pierre et Paul s'étaient rejoints à Rome pour y frapper la tête même du paganisme ; et déjà, à côté de l'empire des Césars et plus fort que lui, l'empire du Christ était fondé.





Vision de saint Jean.

L'APOCALYPSE.

L'ennemi, de toutes parts, enveloppait ceux que le Sauveur avait envoyés à la conquête du monde. La persécution les avait suivis pas à pas, et plusieurs avaient déjà trouvé dans la mort la consommation de leur victoire. De ce nombre étaient Étienne, Jacques, frère de Jean, l'autre Jacques, frère du Seigneur, et Marc l'Évangéliste. Paul était arrivé à Rome chargé de chaînes, et Pierre ne tarda pas à partager son sort. La tempête se déchaîna furieuse contre le vaisseau de l'Église. Le paganisme romain rugit contre l'Évangile qui l'attaquait et le condamnait. La première persécution à Rome, c'est l'orgie sanglante de Néron ; c'est le jardin impérial éclairé, en guise de torches, avec les corps des chrétiens enduits de poix. Paul est décapité, et Pierre est crucifié la tête en bas. Les autres apôtres succombent tour à tour et rendent témoignage au Christ en diverses contrées. L'âge apostolique touche à sa fin. Mais déjà, la vengeance divine s'apprête à frapper contre les premiers ennemis du nom chrétien le premier coup, immense et formidable, comme le crime qui appelle le châtiment. Jérusalem se jette dans une révolte insensée ; la ville est réduite en cendres, et le Temple n'est plus qu'une

ruine fumante. Une paix incertaine marque pour l'Église les règnes de Vespasien et de Titus; mais ce n'est qu'une trêve rapide. Avec Domitien, la haine brutale du paganisme donne un nouvel assaut à la religion du Christ. Des apôtres du Sauveur, un seul survit. C'est Jean, le disciple bien-aimé, qui exerce une influence considérable dans l'Église, qui a fait longtemps d'Éphèse le centre de son activité religieuse, et qui vient d'arriver à Rome, où coule à longs flots le sang des martyrs. Prisonnier comme saint Paul, et accusé de mépriser les dieux, il est plongé, par ordre de Domitien, dans une chaudière d'huile bouillante; mais celui dont Jésus avait dit : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à mon retour, » sortit de là plein de vie et fut exilé à Pathmos, une des îles de la mer Égée.

Dans cette solitude, seul avec Dieu, en face de la mer et des cieux, l'aigle, qui avait pris une fois déjà l'essor, qui s'était élevé jusqu'aux sublimes hauteurs de la génération du Verbe et avait fixé sur le divin soleil ses regards ardents, sentit se soulever encore son aile hardie au souffle de l'inspiration sacrée; il prit son vol dans l'avenir et, embrassant toutes les destinées de l'Église, il en découvrit les souffrances et les combats. Elle se dressa radieuse à ses yeux, tout empourprée du sang de Jésus et de ses martyrs, brillante déjà de ses gloires terrestres, mais illuminée surtout des splendeurs de son céleste triomphe.

Le disciple qui s'était appuyé sur la poitrine du Maître et qui avait puisé en secret à cette source divine, eut une révélation du Sauveur, qu'un ange lui apporta des cieux sur le rocher de Pathmos. « Il y reçut, dit Bossuet, l'esprit de Moïse pour chanter le cantique de la nouvelle délivrance du peuple saint, et pour construire à l'honneur de Dieu une nouvelle arche, un nouveau tabernacle, un nouveau temple, un nouvel autel des parfums. Il y reçut l'esprit d'Isaïe et de Jérémie pour décrire les plaies de la nouvelle Babylone et étonner tout l'univers de sa chute. C'est par l'esprit de Daniel qu'il nous découvre ensuite le nouvel empire, ennemi et persécuteur des saints, avec sa défaite et sa ruine. Par l'esprit d'Ézéchiel, il nous montre toutes les richesses du nouveau temple où Dieu veut être servi, c'est-à-dire du ciel et de l'Église; car toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les grâces, toutes les lumières des livres divins se réunissent dans le dernier. »

On montre toujours à Pathmos la grotte où, selon la tradition, se déroulèrent au regard de Jean les mystérieuses visions de l'Apocalypse, et où fut écrite la dernière prophétie canonique, celle qui les complète toutes et dans laquelle toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées, comme l'a dit encore l'Aigle de Meaux.

L'Apocalypse offre un ensemble dont les parties, parfaitement liées entre elles, constituent la plus harmonieuse unité. On y trouve une introduction comprenant le prologue et la révélation préliminaire; puis le corps principal de l'ouvrage avec deux divisions bien distinctes, et dont la première contient les sept épîtres aux Églises, la seconde, le drame de l'avenir; enfin, un épilogue qui termine le livre par la bénédiction que Jésus vient donner aux fidèles.

Ce livre est donc une révélation de Jésus et un écrit prophétique ; il est adressé aux sept églises qui sont en Asie. « Que la grâce et la paix soient avec elles, de la part de celui qui est, qui était et qui doit venir, et de la part des sept esprits qui sont devant son trône ; et de la part de Jésus-Christ, qui est le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts et le prince des rois de la terre ; qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang ; et nous a faits le royaume et les sacrificateurs de Dieu et de son Père : à lui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. *Amen.* Il viendra sur les nuées ; et tout œil le verra, et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui certainement. *Amen.* Car, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur, qui est, qui était et qui doit venir, le Tout-Puissant. »

C'est en ce langage magnifique que l'auteur sacré expose l'idée fondamentale de son Apocalypse. Il se fait connaître ensuite, et nous raconte comment le Seigneur lui est apparu : « Moi Jean, votre frère, qui ai part à la tribulation, et au règne, et aux souffrances de Jésus-Christ, j'ai été exilé dans l'île de Pathmos, pour avoir enseigné la parole de Dieu et rendu témoignage à Jésus. Un jour de dimanche, je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une voix éclatante comme une trompette, qui disait : Écris dans un livre ce que tu vois, et envoie ce livre aux sept églises qui sont en Asie. Je me tournai pour voir qui me parlait ; et je vis sept chandeliers d'or ; et au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint d'une ceinture d'or. » Le Sauveur glorifié rayonnait de toutes les splendeurs. « Il avait sept étoiles en sa main droite : de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, son visage était lumineux comme le soleil dans sa force. Dès que je le vis, je tombai à ses pieds comme mort : mais il mit la main droite sur moi en disant : Ne crains point ; je suis le premier et le dernier, celui qui vit ; j'ai été mort, mais je suis dans les siècles des siècles ; j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. Écris donc les choses que tu as vues, celles qui sont et celles qui doivent arriver ensuite. »

La propagation de l'Évangile, à la fin de l'âge apostolique, loin de s'arrêter, avait pris un nouvel essor. Les églises désignées dans l'Apocalypse portent les noms des villes importantes où saint Paul, le premier, a prêché la foi. Elles souffraient partout au milieu d'une situation pleine de périls et de tentations. La persécution s'est déchaînée et les cris de blasphèmes qui montent de la terre ne peuvent être couverts que par la voix des anges et des saints du ciel. Aux jours de la première ferveur, a succédé la période difficile, où, le premier élan d'enthousiasme étant passé, commence la réaction du mal qui entraîne aux négligences et aux défections. Ce n'est pas le moment de faiblir, de s'abandonner à la mollesse ou de goûter les douceurs du repos. Une ère d'angoisse est ouverte. Il faut à ceux que le fer a décimés des consolations, des encouragements aux pusillanimes, de fortes espérances aux cœurs abattus. Qu'on s'instruise donc au spectacle de la lutte. La victoire

des puissances du mal est apparente et sans réalité. Le vrai triomphe est au Christ et à ses fidèles pour le temps et pour l'éternité : dans l'exil et dans les fers, sous les coups du glaive sanglant comme aux sinistres lueurs des jardins de Néron, voilà ce que proclame le prophète, voilà ce qu'il découvre par-delà les voiles d'un prochain avenir, comme aux horizons lointains de la vie éternelle.

L'Église d'Éphèse est forte et vaillante encore, elle ne supporte ni les méchants ni les menteurs, mais elle est déchue déjà de sa première ferveur, elle déteste l'hérésie des Nicolaïtes et les faux apôtres, mais ce n'est pas assez : qu'elle revienne à son premier état, sinon le Seigneur ôtera le chandelier de sa place. L'Église de Smyrne est affligée, l'heure des persécutions approche, les chaînes sont préparées pour ses enfants, et bientôt Polycarpe, son évêque, rougira de son sang sa chaire épiscopale : qu'elle soit donc fidèle jusqu'à la mort, et elle obtiendra la couronne de vie. Pergame est au milieu de l'empire de Satan ; elle vient d'avoir un glorieux martyr dans la personne d'Antipas ; mais les faux prophètes et les Nicolaïtes ont la parole chez elle : qu'elle fasse pénitence, car le vainqueur obtiendra seul les gages du salut. L'Église de Thyatire est en progrès dans la foi, dans la patience et la charité ; mais quelle est cette Jézabel qui se dit prophétesse, qui séduit les serviteurs du Christ et qui sera punie bientôt? L'Écriture ne le dit pas. C'est quelque femme considérable sans doute, vaine et impie comme la première Jézabel, et qui appuie les Nicolaïtes ou les gnostiques. A l'Église de Sardes s'adressent de plus graves reproches. C'est son ange ou plutôt son évêque, ici comme partout ailleurs, qui les reçoit pour elle ; mais les coupables, ce sont ces chrétiens qui ont la réputation d'être vivants et qui sont morts ; leur christianisme purement nominal ne les sauvera pas à l'heure où le Sauveur viendra comme un voleur les surprendre ; car il n'accordera la robe blanche du triomphateur qu'à celui-là qui n'aura pas été souillé et dont il écrira le nom au livre de vie. Philadelphie n'obtient que des éloges ou des encouragements ; qu'elle se prépare seulement à la persécution : « Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et de la nouvelle Jérusalem. » Laodicée a besoin d'une correction énergique : « Tu n'es ni chaud ni froid, est-il dit à son ange, plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud! Mais, parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche... Tu dis : Je suis riche et n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es pauvre, aveugle et nu. Je te conseille de m'acheter l'or qui t'enrichira, de blancs habits qui te vêtiront, le collyre qui ouvrira tes yeux. Je reprends et châtie ceux que j'aime ; rallume donc ton zèle et fais pénitence. Celui qui sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône. »

Ces sept églises, dans la réalité de leurs œuvres, de leurs besoins ou de leurs misères, sont encore les symboles de la grande Église chrétienne aux différentes phases de son développement.



Le livre scellé.

Dès ce moment, l'apôtre se dégage du temps présent pour s'élancer dans l'avenir, et pour résumer en trois actes grandioses le drame futur des destinées de l'Église toujours étroitement liées aux triomphes célébrés dans le séjour des élus. « Après cela, je regardai et je vis une porte ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue me dit : Monte ici, et je te ferai connaître les événements qui doivent arriver. » Ravi en esprit, le prophète voit un trône où Dieu est assis, environné d'un arc-en-ciel. Autour de ce trône, sur des siéges secondaires, sont rangés vingt-quatre vieillards vêtus de blanc, et couronnés d'or; au devant brûlent sept lampes, qui sont les sept esprits de Dieu, et s'étend une mer de cristal; là encore se tiennent quatre animaux qui ressemblent aux quatre séraphins d'Ézéchiel, et représentent, avec leurs yeux, leurs ailes et leurs quatre visages, les Évangélistes; ils chantent nuit et jour : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir! » Les vingt-quatre vieillards s'unissent à ces hommages, se prosternent et déposent leurs couronnes au pied du trône. La scène ne tarde pas à se développer. Dans la main droite de celui qui est assis sur le trône, est un livre écrit des deux côtés et fermé de sept sceaux. C'est le livre des secrets de Dieu. Un ange demande qui est digne de l'ouvrir et d'en rompre les sceaux. Personne, ni au ciel, ni sur la terre; et l'apôtre pleure. « Ne pleure pas, lui dit un des vieillards, le lion de la tribu de Juda a

vaincu et obtenu de l'ouvrir. » Et voici qu'au centre du trône, au milieu des vieillards et des animaux, le prophète découvre, vivante image de la Rédemption, comme un agneau immolé; il a sept cornes et sept yeux, c'est-à-dire la toute-puissance et la science infinie (car le nombre sept dans ce livre marque la perfection); c'est le Verbe incarné, lion de Juda et tout ensemble agneau de Dieu portant les péchés du monde.

L'Agneau vient prendre le livre dans la main de l'Éternel, il l'ouvre et toute la cour céleste se prosterne devant lui, et entonne un cantique de louanges en son honneur : « Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort. » Des milliers et des milliers d'anges proclament la gloire de l'Agneau qui a été égorgé ; toutes les créatures s'associent à ce chant de triomphe et les quatre animaux disent : *Amen.* Et les vingt-quatre vieillards se prosternent et adorent celui qui vit dans les siècles des siècles.

C'est par ce tableau splendide que le drame commence. L'Agneau a rompu le premier sceau. Un cavalier apparaît monté sur un cheval blanc; il tient un arc à la main, et une couronne lui est donnée, car il s'avance pour vaincre. Ne crains plus, Église persécutée; c'est le Christ, vainqueur du monde, des empires ennemis et des puissances mauvaises, qui va terrasser ceux qui te font la guerre. A l'ouverture du second sceau, un autre cavalier s'élance sur un cheval roux, va porter partout la bataille et le carnage. Le cheval noir et le cavalier qui tient une balance, et la voix qui crie : famine! au lever du troisième sceau, c'est l'annonce que ce nouveau châtiment va se déchaîner sur le monde. Au quatrième sceau, la mort elle-même monte un coursier, pâle comme un cadavre, et le quart des humains doit périr par le glaive ou par la faim. Que veulent ces porteurs de fléaux? Venger le sang des martyrs. « A l'ouverture du cinquième sceau, dit saint Jean, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour rendre à Dieu témoignage et qui demandent qu'on leur rende justice. Prenez patience encore un peu de temps, leur est-il dit, et recevez en attendant la robe blanche des triomphateurs. » Le sixième sceau est ouvert : la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune prend une couleur de sang, les montagnes et les îles sont ébranlées, le ciel disparaît comme un volume roulé, et les cris des rois, des princes, des puissants et des peuples, annoncent que le jour de la colère est proche. Deux visions précèdent l'ouverture du septième sceau : la première a la terre pour théâtre, un ange y vient marquer douze mille hommes dans les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire l'universalité des élus du peuple juif, et retarde à cause d'eux la vengeance que les messagers célestes vont tirer tout d'abord de Jérusalem, la première ennemie du nom chrétien. La seconde vision nous montre dans les cieux la foule innombrable des martyrs qui, dans les persécutions juives ou romaines, sous les Néron et les Domitien, ont souffert la mort pour Jésus-Christ. Ils sont vêtus de leurs robes blanches, portent des palmes à la main et chantent les louanges de Dieu et de l'Agneau.





Rupture du septième sceau.

« Qui sont ceux-ci et d'où viennent-ils? demande un des vingt-quatre vieillards. — Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. » Qu'ils se consolent donc, ceux qui ont à souffrir ; car elle est grande, la félicité de ces élus du Seigneur. « Ils se tiennent devant le trône de Dieu et ils le servent nuit et jour dans son temple ; et celui qui est assis sur le trône habitera avec eux. Ils n'auront plus faim, et ils n'auront plus soif ; et le soleil ne dardera plus sur eux ses rayons ; parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les nourrira et les conduira aux sources d'eau vive, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

Mais le prophète ne voit pas seulement les souffrances et les triomphes de l'Église d'une manière générale; il décrit, en la précisant, la lutte qui s'engage entre le christianisme et l'antichristianisme, se servant d'un symbolisme parfois étrange, mais toujours grandiose et varié. Le septième sceau est ouvert. Un silence d'une demi-heure se fait dans le ciel, pendant lequel les sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu reçoivent sept trompettes. Un autre ange s'avance vers l'autel, un encensoir d'or à la main, pour présenter au Seigneur les prières des saints ; elles sont exaucées, et les charbons de l'encensoir renversés sur la terre y produisent les signes les plus effrayants. Les sept trompettes vont succéder aux sept sceaux.

Au son des quatre premières, des fléaux divers frappent la terre, les eaux et les astres. Un aigle, volant à travers les cieux, jette par trois fois ce cri qui a retenti dans Jérusalem assiégée : *Malheur!* Les trois calamités ainsi annoncées vont se réaliser au son des trois dernières trompettes. Quand le cinquième ange eut sonné, une étoile, c'est-à-dire un de ceux qui était une lumière dans l'Église, tomba du ciel, et la clef de l'abîme lui fut donnée; il l'ouvrit, et il en sortit une armée de sauterelles d'une nouvelle et étonnante figure, pour tourmenter, sans toutefois les faire périr, les hommes qui n'ont pas le signe de Dieu empreint sur le front. C'est ici un fléau d'un nouveau genre. Les précédents ont dû atteindre les Juifs persécuteurs; celui-ci va fondre sur la société chrétienne, non plus pour l'ensanglanter, mais pour la diviser en frappant ses membres, non de la mort corporelle, mais de la mort spirituelle : c'est l'hérésie, qui a pour roi l'ange de l'abîme, Apollyon l'exterminateur, et qui fera souffrir bien des maux à l'Église, mais qui sera vaincue enfin et jetée avec son chef dans l'abîme. Au son de la sixième trompette, une voix partie des quatre coins de l'autel ordonna de délier les quatre anges enchaînés sur les bords de l'Euphrate. C'est la préparation du grand châtiment qui doit amener la chute de l'empire païen, quand les barbares asiatiques l'envelopperont de toutes parts.

Cependant, la vengeance a déjà éclaté d'un autre côté. Un ange plein de force, et dont le visage brille comme le soleil, tient en main un petit livre, celui de la condamnation; il pose un pied sur la terre, un autre sur la mer, et fait entendre des paroles auxquelles répondent sept tonnerres. Jean comprend ces voix, mais ne peut les écrire; ce sont les jugements cachés de l'Éternel contre les Juifs déicides; alors l'ange jure par le Très-Haut qu'il n'y aura plus de délai comme autrefois, et que les secrets desseins de Dieu vont s'accomplir, quand sonnera la septième trompette.

L'apôtre dévore le livre; il est doux et amer, car si c'est une consolation de voir le triomphe des justices divines, c'est une cruelle douleur de n'en pouvoir prévenir les résultats. Puis le voyant reçoit un roseau avec lequel il mesure le temple et l'autel. Ce temple qui n'est pas fait de main d'homme, Dieu veut le garder avec ses élus; le reste sera foulé aux pieds par les Gentils.

Deux témoins revêtus d'une puissance surnaturelle, deux apôtres ou deux martyrs de Jérusalem sans doute, prêchent la pénitence, mais la bête qui monte de l'abîme, c'est-à-dire la persécution sanglante, les tuera et leurs cadavres resteront trois jours étendus sur la place de la ville, qui se nomme au sens spirituel Sodome ou l'Égypte, et dans laquelle leur maître a été crucifié. Les témoins ressuscitent et montent au ciel. Au même moment un fort tremblement de terre renverse la dixième partie de la ville et sept mille hommes sont tués. Ces nombres mystiques désignent l'immensité de la ruine et la prodigieuse quantité des victimes. C'est par ce jugement sur Jérusalem que se termine comme le premier acte de ce grand drame.





Le dragon vaincu par saint Michel.

Le second acte commence au son de la septième trompette. Deux visions en marquent le début. Le voyant aperçoit dans le ciel un étrange prodige. Une femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles et prête à enfanter, qui ne peut être que l'Église ou Marie, lui apparaît. Un grand dragon roux qui est le démon, ayant sept têtes avec dix cornes et sept diadèmes, se dresse contre elle; il entraîne et précipite la troisième partie des étoiles ou des esprits célestes. Il épie la naissance de l'enfant que la femme porte dans son sein, et qui est Jésus ou le peuple chrétien, pour le dévorer. La femme met au monde un fils qui doit gouverner les nations avec une verge de fer; il est enlevé auprès de l'Éternel qui le fait asseoir sur son trône; et la femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a préparé un refuge pour douze cent soixante jours. Alors s'élève dans le ciel un combat entre Michel et ses anges d'une part, et le dragon ou Satan et ses anges de l'autre. Ces derniers sont précipités sur la terre. Le ciel retentit des cantiques des esprits bienheureux en l'honneur de Dieu et de son Christ. Mais le dragon sur la terre poursuit la femme qui est ici l'Église ; elle reçoit deux ailes d'aigle pour s'envoler de nouveau au désert. Il vomit un fleuve après elle pour l'engloutir, mais les eaux sont absorbées par le sol ; il tourne alors sa fureur contre les enfants de la femme, et, réduit à l'impuissance, il s'arrête enfin sur le sable de la mer.

A travers ce symbolisme grandiose, on atteint les mystérieuses réalités du triple monde

de la terre, de l'enfer et du ciel, et l'on croit découvrir entre la chute de Lucifer et l'incarnation du Fils de Dieu une connexion jugée comme vraisemblable par les docteurs.

Cette première vision fut aussitôt suivie d'une autre où étaient figurées les destinées prochaines de l'Église. La cité déicide a subi son châtiment, Jérusalem n'est plus. C'est d'un autre côté que surgit la persécution. Jean voit sortir du sein de la mer une bête ayant sept têtes portant des noms de blasphèmes, et dix cornes surmontées de dix diadèmes. C'est le paganisme diabolique, auquel le dragon donne la puissance et le trône, et qui ouvre la bouche pour blasphémer contre Dieu; c'est l'empire romain avec ses sept empereurs persécuteurs des chrétiens; c'est enfin Rome, la ville aux sept collines, la grande Babylone en qui s'incarne le génie du mal. Vainement la bête est-elle blessée à l'une de ses têtes, elle guérira, et la chute même de la Rome impériale ne mettra pas fin aux persécutions qui doivent durer jusqu'à la fin des siècles. La terre entière, moins ceux qui appartiennent à l'Agneau, adore la bête et le dragon. Le monstre blasphème et fait la guerre aux saints. Une autre bête encore, qui désigne, au dire de certains commentateurs, Julien l'Apostat, sort de la terre; elle a deux cornes pareilles à celles de l'Agneau, mais elle parle comme le dragon. Elle séduit les hommes par des prodiges et les porte à adorer la première bête, dont le nom, pour qui saura le reconnaître, forme le nombre 666. Les uns lisent dans ces chiffres le nom de Néron, d'autres le nom de Dioclétien. A ces visions succède un consolant tableau. La grande préoccupation de l'apôtre est de rattacher toujours la terre au ciel. Tandis que les tribulations de toutes sortes fondent sur l'Église d'ici-bas, tout est gloire et triomphe pour celle d'en haut. « Je regardai et je vis l'Agneau debout sur la montagne de Sion et avec lui cent quarante-quatre mille hommes qui portaient son nom et le nom du Père. Et j'entendis une voix et comme le bruit des eaux et du tonnerre et comme le son de joueurs de harpes qui chantaient un cantique nouveau devant le trône. »

Les élus triomphent, mais la lutte suprême se poursuit sur la terre; elle aura trois phases: la ruine de Babylone, le combat soutenu par l'Antechrist et par Satan, et terminé par le règne du Sauveur, puis la dernière lutte et la dernière victoire dans la consommation finale.

Déjà les anges traversent les cieux en criant : « Elle est tombée, Babylone, la grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin de la colère et de la prostitution. » D'autres anges menacent les pécheurs et promettent le bonheur à ceux qui mourront dans le Seigneur. Puis, viennent les signes du jugement dernier. La terre est moissonnée par la faux du Christ et vendangée par celle des anges; et les raisins sont jetés dans la cuve de la colère de Dieu; sept coupes de cette colère divine versent sur le monde les sept dernières plaies, et les élus, debout sur une mer de cristal, entonnent le chant de la victoire.

Le cycle des préludes est achevé. Le jugement de Dieu va se dérouler. Il commence par la coupable Babylone. Un des sept anges dit à l'apôtre : « Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée. » Jean la voit sous la figure d'une courtisane vêtue de





Vision de la Jérusalem céleste.

pourpre et d'or, tenant à la main une coupe remplie du vin de sa fornication, et assise sur la bête à sept têtes et à dix cornes. Et comme le prophète s'étonne, l'ange lui explique le mystère de la femme et celui de la bête qui était et n'est plus et sera précipitée dans la perdition. Les sept têtes sont sept montagnes ou sept empereurs, les dix cornes sont dix rois alliés ; ils combattent en vain d'abord pour la prostituée, puis ils se révoltent contre elle et vont la dévorer. Cette fois, l'heure est venue, un autre ange descend des cieux et crie d'une voix forte : « Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone! » Et il entonne un cantique de joie sur sa ruine. Les saints aussi exaltent la justice du Très-Haut et font retentir les cieux de leurs *alleluia.* Mais Babylone tombée, un autre ennemi reste debout, c'est la bête, c'est l'Antechrist, et pourtant le temps est arrivé des noces de l'Agneau et il faut les célébrer en paix. Voici donc que dans les cieux ouverts, paraît, monté sur un cheval blanc, celui qui s'appelle le *Fidèle* et le *Véritable;* il est revêtu d'une robe teinte de sang et il se nomme le Verbe de Dieu, et les armées du ciel le suivent sur des chevaux blancs. La bête est prise et jetée toute vivante dans une mer de feu et de soufre.

Le dernier acte du drame commence, et l'on y distingue deux scènes.

Dans la première, Satan, qui a été lié et précipité dans l'abîme pour mille ans, c'est-à-dire jusqu'à le fin des temps, est de nouveau déchaîné. Sorti de sa prison, il a pour

alliés Gog et Magog, les rois ennemis du peuple de Dieu, mais le feu du ciel les dévore. Alors le Seigneur s'assied sur son trône, et les morts, grands et petits, se lèvent pour paraître devant lui. Les livres sont ouverts et le jugement a commencé.

La seconde scène représente le royaume de Dieu dans sa vraie réalisation. « Je vis alors un ciel nouveau et une terre nouvelle, car les premiers avaient disparu. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la Jérusalem nouvelle qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu. » Et dans toutes ses magnificences, la Jérusalem céleste est décrite; illuminée de la clarté divine, elle a douze portes qui sont douze perles, des mers de jaspe, des fondements de pierres précieuses, une place d'or pur. Pas de temple dans la cité, le Seigneur en est le temple vivant; pas de soleil ni de lune, la gloire de Dieu l'éclaire et l'Agneau en est la lumière. Rien de souillé n'y peut entrer, elle ne reçoit que ceux-là dont les noms sont écrits dans le livre de vie. Le fleuve de l'éternelle béatitude sort du trône de la Divinité, et l'arbre de vie est planté sur ses rives. Là, le trône de Dieu et de l'Agneau resplendira. Ceux qui l'auront servi verront la face de Dieu, et ils régneront dans les siècles.

Le prophète reçoit d'un ange l'assurance que toutes ces visions sont véritables; il défend donc, sous de graves menaces, d'y rien retrancher ou d'y rien ajouter. Puis la parole du Maître murmure comme un céleste refrain à l'oreille du disciple bien-aimé. « Moi, Jésus, je vous ai envoyé mon ange; je suis le rejeton et le fils de David, la brillante étoile du matin. » De pieux désirs et de fervents appels lui répondent : « L'Esprit et l'épouse disent : Venez! Que celui qui écoute dise : Venez! Que celui qui a soif vienne, et que celui qui en a le désir reçoive gratuitement l'eau de la vie... Le Christ qui rend témoignage de ces choses dit : Oui! je viendrai bientôt. — Amen. Venez, Seigneur Jésus! Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! Amen. »

Tel est, autant qu'une rapide analyse peut le faire connaître, ce beau livre de l'Apocalypse, qui clôt la série des livres inspirés et couronne, par les magnificences de sa poésie, l'ensemble des Écritures que Dieu a données au monde.



TABLE DES GRAVURES

ANCIEN TESTAMENT

NOUVEAU TESTAMENT

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES

ANCIEN TESTAMENT

La création et les six jours.

Le premier homme et le paradis terrestre.

La désobéissance et ses suites.

Les premiers hommes. — Progrès et règne des pécheurs.

Le déluge.

Les fils de Noé. — La tour de Babel.

Abraham.

Isaac et Jacob.

Joseph et Israël en Égypte.

La servitude en Égypte et Moïse.

Moïse et Pharaon.

La sortie d'Égypte.

Moïse législateur.

Pages.

Quarante ans dans le désert.

La dernière année de Moïse.

Josué. — Conquête et partage de la terre promise.

Les juges. — Servitude et délivrance.

Pages.

Ruth et Noémi.

Héli et Samuel.

Samuel, Saül et David.

Règne de David.

Les Psaumes.

Règne de Salomon.

Schisme des dix tribus. — Royaume d'Israël et de Juda.

Pages.

Fin du royaume d'Israël et de Juda.

La captivité de Babylone et le retour dans la patrie.

Le livre de Tobie.

Judith.

Esther.

Job.

Les livres Sapientiaux.

Les prophètes.

Les Machabées.

NOUVEAU TESTAMENT

Le prologue de l'Évangile.

La naissance du Sauveur.

L'enfance et la jeunesse de Jésus.

Le Précurseur. — Le baptême et la tentation.

La première année du ministère du Sauveur. La faveur populaire.

La deuxième année. — L'hostilité.

La troisième année. — La lutte.

La grande semaine. — Le dénouement.

La Résurrection et la vie glorifiée.

Les Actes des apôtres.

L'Apocalypse.




3 1197 00221 2915
DATE DUE
FEB 7 1984
AUG 25 2011
DEMCO 38-297

